UNIVERSITÉ DE LORRAINE | BIBLIOTHÈQUES UNIVERSITAIRES

AVERTISSEMENT

Ce document est le fruit d'un long travail approuvé par le jury de soutenance et mis à disposition de l'ensemble de la communauté universitaire élargie.

Il est soumis à la propriété intellectuelle de l'auteur. Ceci implique une obligation de citation et de référencement lors de l'utilisation de ce document.

D'autre part, toute contrefaçon, plagiat, reproduction illicite encourt une poursuite pénale.

Contact bibliothèque : ddoc-theses-contact@univ-lorraine.fr
(Cette adresse ne permet pas de contacter les auteurs)

LIENS

Code de la Propriété Intellectuelle. articles L 122. 4
Code de la Propriété Intellectuelle. articles L 335.2- L 335.10
http://www.cfcopies.com/V2/leg/leg_droi.php
http://www.culture.gouv.fr/culture/infos-pratiques/droits/protection.htm

Thèse

Présentée et soutenue publiquement pour l'obtention des titres de

DOCTEURE DE L'UNIVERSITÉ DE LORRAINE
Mention : Langues, littératures et civilisations / Littératures comparées

DOCTEURE DE L'UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Mention : Études littéraires

par Marie MOSSÉ

Sous la direction de Daniel CHARTIER et d'Alain GUYOT

L'invention du voyage d'Islande au XIXe siècle : genèse, contexte et enjeux d'une forme littéraire

Vendredi 4 mars 2022

Membres du jury :

Directeurs de thèse :	**M. Daniel CHARTIER**	**Professeur des Universités, Université du Québec à Montréal (Montréal)**
	M. Alain GUYOT	**Professeur des Universités, Université de Lorraine (Nancy)**
Président de jury :	**M. Pierre HALEN**	**Professeur des Universités, Université de Lorraine (Metz)**
Rapporteures :	**Mme Isabelle DAUNAIS**	**Professeure des Universités, Université McGill (Montréal)**
	Mme Anne-Gaëlle WEBER	**Professeure des Universités, Université d'Artois (Arras)**
Examinatrice :	**Mme Rachel BOUVET**	**Professeure des Universités, Université du Québec à Montréal (Montréal)**

UNIVERSITÉ DE LORRAINE
UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

L'INVENTION DU VOYAGE D'ISLANDE AU XIXE SIÈCLE : GENÈSE, CONTEXTE ET ENJEUX D'UNE FORME LITTÉRAIRE

THÈSE
PRÉSENTÉE
COMME EXIGENCE PARTIELLE
DU DOCTORAT EN LITTÉRATURES COMPARÉES
ET DU DOCTORAT EN ÉTUDES LITTÉRAIRES

PAR
MARIE MOSSÉ

NOVEMBRE 2021

REMERCIEMENTS

Le doctorat en lettres et sciences humaines est souvent représenté comme une expérience, sinon une épreuve solitaire : c'est une vérité incomplète. Ma thèse serait restée lettre morte si je n'avais pas bénéficié d'une conjonction d'appuis humains, intellectuels et financiers que je souhaite ici saluer.

Mes remerciements s'adressent d'abord à mes deux directeurs de recherche, Alain Guyot et Daniel Chartier, qui ont constitué un binôme de direction complémentaire et cohérent. Merci d'avoir accepté de me rejoindre dans ce projet de thèse un peu fou, et de m'avoir permis, parfois à mon corps défendant, d'en tenir autant que possible toutes les promesses dans les moments les plus critiques de mon parcours. Merci de m'avoir suivie jusqu'au bout, de m'avoir ouvert l'esprit à bien des égards et de m'avoir amenée à donner à mon sujet toute son envergure, en m'initiant à d'autres corpus littéraires. J'ai pu tirer le plus grand profit de vos relectures attentives et minutieuses : tout défaut de raisonnement, toute maladresse d'expression qui pourrait subsister dans mon tapuscrit est imputable à ma seule responsabilité.

Il me faut ici confesser que j'ai eu un bref instant de recul lorsque, au moment de m'engager dans la cotutelle, j'ai pris conscience de l'étendue des exigences académiques que présupposait un doctorat à l'Université du Québec à Montréal. Mes études supérieures étaient déjà bien longues et j'ai hésité à me prêter encore au jeu des devoirs à rendre et des relevés de notes. C'était un tout petit sacrifice auquel consentir pour avoir la chance de profiter d'un accompagnement intellectuel à la fois rigoureux et bienveillant. Je remercie Robert Dion et Lucie Robert pour leurs grandes qualités pédagogiques et leur capacité à embrasser avec sérieux et générosité les divers sujets de recherche de leurs étudiantes et étudiants d'un semestre. Le séminaire de thèse d'Anne Élaine Cliche, à l'automne 2017, a été l'un des moments les plus agréables de mon parcours, parce qu'il a ménagé un temps de compagnonnage entre doctorantes et doctorants et qu'il m'a permis d'identifier la question de recherche décisive de ma thèse.

Je voudrais exprimer toute ma reconnaissance à Rachel Bouvet, Isabelle Daunais, Pierre Halen et Anne-Gaëlle Weber, qui m'ont fait l'honneur de lire et d'évaluer les quelques 830 pages de ma thèse de doctorat. Je garderai le meilleur souvenir de nos échanges aussi plaisants que fructueux au cours de cette journée ensoleillée de soutenance que j'ai eu le bonheur de partager avec vous. La pertinence et la sagacité de vos remarques m'ouvrent de nouvelles perspectives sur les récits de mes chers voyageurs et je tâcherai autant que possible de les mettre à profit.

Sur un peu plus de six années de doctorat, j'ai eu le rare privilège de bénéficier de cinq ans de financement : allocation doctorale du ministère de l'Enseignement Supérieur et de la Recherche (France) ; bourses d'excellence attribuées par la Fondation de l'Université du Québec à Montréal ; contrats de recherche offerts par le Laboratoire international de recherche sur l'imaginaire du Nord, de l'hiver et de l'Arctique ; charges de cours au sein du Département d'Études littéraires de l'Université du Québec à Montréal. J'ai eu la chance de pouvoir élaborer mon projet de thèse dans la sérénité d'un stage d'enseignement au Département des littératures de langue française (actuel Département des littératures de langue française, de traduction et de création) de l'Université McGill. C'est dans le cadre d'un providentiel poste d'ATER au sein du Département de Littérature Générale et Comparée de l'Université Sorbonne Nouvelle – Paris 3 que j'ai pu mettre un point final à mon tapuscrit. Que ces institutions trouvent ici l'expression de ma plus profonde gratitude pour ces opportunités professionnelles, cette reconnaissance et ce soutien financier déterminants, qui m'ont permis de conserver à mon travail de recherche toutes ses ambitions.

Les agents administratifs de l'Université de Lorraine et de l'Université du Québec à Montréal m'ont plus d'une fois sauvé la mise par leur rapidité, leur compétence et leur extrême gentillesse. Face

à une phobie administrative qui s'est accrue proportionnellement à mon nombre d'années d'inscription en doctorat, Maud Clarus, Sabrina Divoux, Fabienne Dumont, Romaric Guénand, Lyne Lebeau, Véronique Losseroy, Maria Macedo, Aude Meziani, Annie Proulx, Danielle Quintal, Francine Rheault, Isabelle Villermain-Lécolier et Isabelle Vitry ont été mes interlocutrices et interlocuteurs privilégié(e)s : merci du fond du cœur à elles et eux.

Le doctorat a été l'occasion de belles et riches rencontres humaines et intellectuelles, dans un contexte de travail souvent intense. Cela n'a pas empêché les rires de résonner et les pintes de bière microbrassée de trinquer gaiement des arcades de la place Saint-Epvre aux terrasses de la rue Saint-Denis ou, pandémie oblige, par écrans interposés sur Zoom. Merci donc à Béatrice Archambault, Charlotte Coutu, Matthieu Freyheit, Torje Hommedal Knausgård, Gaëlle Lafarge Laurent, Éloïse Lamarre, Émily Lombardero, Joris Mathieu, Nada Negraoui, Laura Perez-Gauvreau, Julie Prévost, Sharon Rankin, Marthe Segrestin, Anne-Élisabeth Spica, Andréanne Sylvain, Margery Vibe Skagen, Christina Visted Jensen de m'avoir accompagnée au gré de mes allées et venues entre France et Québec. J'ai hâte de continuer à faire tout ceci avec vous : organiser des colloques et y participer, partager la quiétude d'un laboratoire ou d'une bibliothèque, découvrir les littératures inuites, traduire de la poésie norvégienne contemporaine… Je remercie également mes étudiantes et étudiants de l'Université McGill, de l'Université de Lorraine, de l'Université du Québec à Montréal et de l'Université Sorbonne Nouvelle pour m'avoir offert et m'offrir encore de beaux moments de partage autour de la littérature. Quant à mes lycéennes et lycéens de Fresnes, Saint-Maur-des-Fossés et Aulnay-sous-Bois, elles et ils ont su me tirer des brumes de Thulé pour commencer mon éducation de jeune enseignante et m'offrir un temps de recul bienvenu par rapport à ma recherche : j'espère leur avoir été utile en retour.

Le doctorat en cotutelle permet un parcours scientifique d'une rare richesse entre deux universités et deux traditions académiques. Mais il peut aussi générer une forme d'instabilité personnelle, outrée par la difficulté de maintenir des liens durables et continus avec notre entourage dans les deux pays. J'ai eu et ai toujours la chance d'être entourée d'amies et d'amis fidèles, qui sont mon port d'attache : Fanny Audibert, Adrien Bessire, Maxime Cauvin, Marion Clanet, Élodie Coutier, Alain Dichy, Florent Dichy, Thibaut Dichy-Malherme, Patricia Malherme-Dichy, Florence Lacombe, Hugues Pichon, Vassili Ptakhine, Kevin Sanlaville, Étienne Sauthier, Nina Soleymani Majd, Miriam Vennemann, Samantha Wrona. Merci à vous d'avoir fait l'effort d'entretenir quotidiennement nos relations à 6 000 km de distance et d'être présentes et présents dans ma vie. Il me tarde tellement d'avoir le temps de vous voir plus et mieux : il faudra monter ce fameux cabinet de guidance de vie à destination des Cancer ascendant Capricorne !

Ma thèse a été presque intégralement rédigée dans un contexte d'isolement et de confinement à Montréal. Quand ma réflexion se grippait et que l'angoisse prenait le dessus, la réponse surgissait dans mes déambulations carnet en main et mes phases de rédaction en divers endroits de l'île. Le parc du Mont-Royal, le parc Jean-Drapeau, le parc La Fontaine, le canal de Lachine, le parc-nature du Bois-de-Liesse, l'île Bizard et le parc-nature du Cap-Saint-Jacques demeureront indissolublement liés à des instants d'apaisement et de bonheur, et je puis associer précisément à chacun de ces lieux diverses parties du présent tapuscrit. Lorsque les sorties ont été restreintes par le couvre-feu et les hivers implacables du Québec, les images et les sons envoûtants de *Route One* de Sigur Rós m'ont permis de passer au travers des quatre saisons qui rythment chaque journée de rédaction, m'enseignant la patience et la sagesse nécessaires à ce voyage au long cours.

Enfin, la présence immuable d'êtres particulièrement chers m'a guidée à travers les jours d'efforts, de doute et d'obscurité. Puissent-elles / ils pardonner le caractère laconique de mes mots : il ne fait qu'exprimer en creux l'indéfectible amour que je leur porte.

Je remercie mes parents, Solange et Yves, qui m'ont fait naître dans un pays de lacs et de volcans, d'être fiers de moi en toute circonstance. Mon sujet de thèse vous doit bien plus que vous ne l'imaginez sans doute. Merci aussi à Pierre et à Maud pour leur soutien continu, et à Matthieu, dont la naissance a éclairé ma fin de thèse. Merci enfin à Karla et Neptune, les muses félines de mes années de doctorat.

Laetitia et Sarah, mes précieuses mangoustes des neiges et *hermanas de mi alma*, vous-mêmes vous savez ce que la mère de Gertrud doit à votre présence lumineuse dans sa vie depuis quinze ans !

À Aurélien, qui, pour être avec moi, as appris à aimer la lumière cristalline des jours d'hiver québécois et les paysages islandais battus par les vents, merci d'avoir tout enduré et d'avoir accepté de me partager aussi longtemps avec ces deux terres. Je me languis de nos prochains voyages !

AVERTISSEMENT

La présente thèse s'appuie sur un corpus dont les œuvres de langue française constituent une part très minoritaire et dont les œuvres en langues étrangères n'ont fait l'objet que de rares entreprises de traduction vers le français. Nous avons systématiquement traduit vers le français les textes publiés en allemand, en danois, en suédois, en norvégien, en vieux-norrois et en latin. En revanche, pour alléger tant la lecture du manuscrit que l'effort de traduction demandé par l'ampleur de ce corpus, nous n'avons pas offert de traduction pour les textes publiés en anglais, les estimant accessibles à notre public immédiat, tant dans un contexte québécois que dans un contexte comparatiste français. Le travail de traduction de ces textes pourra et devra être effectué dans un projet ultérieur d'anthologie des récits de voyage en Islande.

Nous présentons par avance nos excuses à notre lectrice, à notre lecteur, pour toute erreur qui pourrait s'être glissée dans ces traductions. Il nous fera plaisir de les rectifier à la demande.

Dans les citations extraites des relations viatiques consacrées à l'Islande, nous avons choisi de présenter en l'état la graphie souvent fantaisiste des prénoms, patronymes et toponymes islandais (« Reikjawik » ; « Guthmundur »). Cette graphie est due à une relative méconnaissance de l'islandais, à une absence de normalisation de l'orthographe des termes islandais dans les autres langues au XIXe siècle, ainsi qu'aux limites auxquelles les lettres spécifiques à l'alphabet islandais (á ; ð ; é ; í ; ó ; ú ; ý ; þ) confrontent les caractères d'imprimerie disponibles hors des frontières de l'île au cours de notre période d'étude. Autant que possible, dans notre propos, nous faisons correspondre à la graphie pratiquée par les voyageurs sa version corrigée et nous appliquons la graphie officielle de tout prénom, patronyme et toponyme islandais (« Reykjavík » ; « Guðmundur »).

INTRODUCTION GÉNÉRALE

1. Le voyage d'Islande existe-t-il ?

> Grâce à Pierre Loti, qui ne connaît à présent les mers d'Islande, leurs clartés étranges, leurs attraits, leurs dangers ? Qui n'a affronté par l'imagination leurs effroyables tempêtes, qui n'a arraché du sein de leurs flots un mince salaire ?
>
> […] L'Islande moderne, ses habitants qui, fidèles aux traditions de leurs ancêtres, l'admirent et la chérissent encore aujourd'hui malgré les souffrances qu'ils y endurent, voilà le tableau que je veux essayer de présenter au lecteur.
>
> Certes, beaucoup de touristes ont déjà mis le pied sur le sol d'Islande ; bien des officiers de marine en station dans ces parages ont fait l'excursion devenue classique des Geysers et de l'Hécla [*sic*] ; mais peu de ces touristes et de ces officiers de marine ont eu l'occasion de traverser l'île dans toute son étendue comme il m'a été donné de le faire. C'est pourquoi je me suis cru autorisé à parler après eux, heureux si mes efforts parviennent à dissiper quelque peu les brouillards qui entourent encore cette contrée mystérieuse où les historiens, les poètes, les géologues, les économistes, les peintres, voire même les politiques, pourraient trouver de si amples sujets d'étude.[1]

Le journaliste et explorateur Victor Meignan, qui se rend en Islande à la fin des années 1880, expose dans la préface de son récit de voyage les objectifs qu'il assigne à ce dernier. Il esquisse aussi un paradoxe en affirmant conjointement l'existence de motifs et de codes qui permettent aux voyageurs occidentaux de mettre en image l'Islande et, pourtant, le défaut d'une tradition viatique relative à cette île. Comment peut-on entretenir une représentation aussi vive et saisissante de ce territoire tout en prenant acte du nombre insuffisant de relations et de témoignages qui lui seraient consacrés du point de vue occidental ? Il serait loisible d'en renvoyer la responsabilité à la puissance évocatrice de la littérature romanesque, que Meignan subsume dans une référence à *Pêcheur d'Islande* (1886)[2] de Pierre Loti et qui compenserait la relative lacune de la littérature de voyage consacrée à cette île. Néanmoins, cette littérature existe, aux dires de Meignan lui-même. Certes, exprimer l'ambition de produire une relation viatique épargnée par l'écueil de la répétition de ses prédécesseurs est assimilable à une pratique de *captatio benevolentiæ* commune à la tradition des préfaces et avant-propos de la littérature de voyage : l'ancienneté de la pratique du voyage en Islande ne diminuerait pas son caractère confidentiel et sélectif, ce qui garantirait aux écrivains-voyageurs, au seuil du XXe siècle, de pouvoir formuler sur cette île de l'Atlantique Nord un propos original. Cependant, le caractère construit et rhétorique de l'entrée en matière de Meignan ne doit pas nous conduire à sous-estimer sa valeur heuristique et l'éclairage dont elle nous dote sur le corpus des récits de voyage consacrés à l'Islande. En effet, elle trace en filigrane le tableau d'un corpus de relations viatiques en clair-obscur, dont sont soulignées tant l'importance quantitative que la dimension

[1] Victor Meignan, *Pauvre Islande !*, Paris, Ernest Kolb, Éditeur, 1889, p. V-VIII.
[2] Pierre Loti, *Pêcheur d'Islande*, Paris, Calmann Lévy, 1886.

restrictive : cela contribue à faire de l'Islande un territoire partiellement inconnu, puisqu'insuffisamment quadrillé par le corpus de la littérature de voyage.

C'est à un semblable paradoxe que l'on aura été confrontée, au retour d'un voyage accompli en Islande en juillet 2012 : la certitude – tout empirique, à cette époque où, à titre personnel, l'on ne savait encore rien des écrits viatiques publiés sur cette île – d'y avoir été précédée par des générations de voyageuses et de voyageurs et d'inscrire sans le savoir la mise en mots de ses impressions de voyage dans une longue tradition discursive codifiée qui aurait probablement déjà façonné notre horizon d'attente à l'égard de l'Islande ; mais, aussi et pourtant, l'impossibilité de trouver en librairie ou en bibliothèque les récits des représentantes ou représentants de cette même tradition discursive. Guidée tant par le désir de prolonger dans la lecture l'émerveillement originel du voyage que par un besoin de communion autour d'expériences viatiques immuables à travers les âges, l'on s'est heurtée à une lacune éditoriale. En effet, en France, seule l'anthologie de Vincent Fournier, *Le Voyage en Scandinavie* (2001)[1], constitue une voie d'accès aisée au corpus des récits de voyage en Islande pour le lectorat du XXIe siècle[2]. Qui plus est, dans ce volume d'une épaisseur bien moindre à celle qu'arborent traditionnellement les anthologies de littérature viatique de la collection Bouquins de Robert Laffont[3], n'étaient consacrés à l'Islande que six des trente-huit extraits compilés, au rang desquels un extrait des *Lettres sur l'Islande* (1837) de Xavier Marmier[4]. En dehors du récit de ce fondateur des études nordiques en France, nulle trace des voyageurs anglais, écossais, allemands, autrichiens, suisses, américains, danois, suédois, norvégiens que nos recherches ultérieures nous auront immanquablement conduite à identifier.

---

[1] Vincent Fournier (éd.), *Le Voyage en Scandinavie*. *Anthologie de voyageurs. 1627-1914*, Paris, Robert Laffont, coll. « Bouquins », 2001.

[2] Nous l'apprendrions plus tard, les sommes parues au XIXe siècle sur l'histoire générale des voyages constituaient autant de pré-anthologies des relations viatiques consacrées à l'Islande et, de manière globale, au Nord. En contexte français, l'on songe notamment *aux Nouvelles annales des voyages, de la géographie et de l'histoire*, revue mensuelle de géographie fondée par Conrad Malte-Brun et Jean-Baptiste Eyriès et éditée entre 1819 et 1865 ; l'on pense également à la *Découverte de la terre : histoire générale des grands voyages et des grands voyageurs*, ouvrage en quatre volume que publient Jules Verne et Gabriel Marcel entre 1870 et 1880.

[3] À titre indicatif, *Le Voyage en Scandinavie* est long de 832 pages, tandis que *Le Voyage en Afrique* présente 1088 pages, *Le Voyage en Orient* 1120 pages, *Le Voyage en Grèce* 1200 pages, *Le Voyage au Brésil* 1280 pages ou encore *Le Voyage en Chine* 1536 pages (voir respectivement Alain Ricard (éd.), *Le Voyage en Afrique. Anthologie 1790-1890*, Paris, Robert Laffont, coll. « Bouquins », 2020 ; Jean-Claude Berchet (éd.), *Le Voyage en Orient. Anthologie des voyageurs français dans le Levant au XIXe siècle*, Paris, Robert Laffont, coll. « Bouquins », 1992 ; Hervé Duchêne (éd.), *Le Voyage en Grèce. Anthologie du Moyen Âge à l'époque contemporaine*, Paris, Robert Laffont, coll. « Bouquins », 2003 ; Régis Tettamanzi (éd.), *Le Voyage au Brésil. Anthologie de voyageurs français et francophones du XVIe au XXe siècle*, Paris, Robert Laffont, coll. « Bouquins », 2014).

[4] Xavier Marmier, *Lettres sur l'Islande*, Paris, Félix Bonnaire, 1837.

Avant toute chose, le constat de cette lacune éditoriale française aura été le déclencheur d'une recherche, entreprise par envie de retrouver ces voyageuses et voyageurs qui ne pouvaient pas ne pas avoir précédé nos pas en Islande, mais aussi par simple plaisir de collectionneuse et d'enquêtrice. Entre l'été 2013 et l'été 2017, l'on aura patiemment accumulé dans un dossier et recensé dans un tableur les éditions numériques de tout texte répondant à une définition simple et empirique – le récit à la première personne du singulier ou du pluriel d'un voyage en Islande donné pour authentique – et ce, sans autre borne chronologique que celle fixée par le basculement des œuvres dans le domaine public, ni autre critère que celui d'être rédigé dans une langue que nous comprenions[1]. Il faut ici l'avouer, la réunion des textes sur lesquels porte la présente thèse a été antérieure à tout projet de recherche et, partant, elle n'a pas été guidée par la moindre réflexion théorique. Ce n'est qu'*a posteriori*, lorsque s'est précisée l'envie de faire connaître les récits de voyage identifiés lors de notre collecte, notamment par des projets de traduction, d'édition et d'anthologies chronologico-thématiques, que le projet doctoral a pris forme. Avec lui s'est imposée la nécessité de construire une approche théorique rigoureuse qui doterait finalement du statut de corpus d'étude cohérent une liste de récits de voyage rassemblés par les hasards de notre recherche.

Notre constat originel – la diffusion et la réception en pointillé des récits de voyage consacrés à l'Islande – nous a incitée à nous poser la question suivante : la réception française en sourdine des récits de voyage en Islande – dont le nombre n'était plus à démontrer – est-elle révélatrice de l'absence d'institutionnalisation de cet ensemble de textes en corpus littéraire identifié ? Le cas échéant, quelles sont les raisons propres à expliquer ce phénomène d'un voyage d'Islande fantôme ? Sont-elles conjoncturelles, liées aux hasards d'une réception de ces textes qui serait différenciée selon les pays et les contextes, ou faut-il postuler l'existence d'un problème fondamental de ce groupe de textes qui, pour des motifs à déterminer, ne constituerait pas un corpus au sens où le voyage d'Italie ou le voyage d'Orient en constituent chacun un, identifiable par des invariants ? Les relations viatiques consacrées à l'Islande ne seraient-elles donc réunies que par le point commun arbitraire de relater un voyage en Islande ou

[1] Google Books, Internet Archive, MDZ – Münchener Digitalisierungs Zentrum / Digitale Bibliothek, Hathi Trust Digital Library, Project Gutenberg, Project Runeberg, Bækur.is et Gallica auront été, par ordre décroissant d'importance, nos principaux pourvoyeurs d'éditions électroniques entre 2013 et 2015. Lorsque notre projet doctoral s'est précisé et que nos recherches ultérieures nous ont guidée vers des ouvrages non numérisés, nous y avons eu accès dans les institutions québécoises, américaines, anglaises et françaises suivantes, qui en ont autorisé la numérisation ou la captation photographique, entre l'automne 2016 et l'été 2017 : la bibliothèque McLennan de l'Université McGill (Montréal), la bibliothèque Webster de l'Université Concordia (Montréal), la Research Library de l'American Museum of Natural History (New York), la British Library (Londres), les Bodleian Libraries de la University of Oxford (Oxford), la Bibliothèque nordique (Paris) et la Bibliothèque centrale du Muséum national d'histoire naturelle (Paris). Que ces institutions en soient ici vivement remerciées.

manifesteraient-elles des traits définitoires renvoyant à un ou à des modèles textuels identifiables ? Dans la seconde hypothèse, comment expliquer que ces traits définitoires aient échappé à l'identification et n'aient guère suffi à l'institutionnalisation du voyage d'Islande comme forme littéraire spécifique dans la tradition du récit viatique ? Ce faisceau d'interrogations émerge donc du constat inaugural d'une dissonance : le nombre de relations de voyage consacrées à l'Islande dont nous avons pu relever l'existence, mais l'absence d'une archéologie et d'une phénoménologie propres à donner sa cohérence à cet ensemble de textes. Cette absence, nous l'avons au moins partiellement constatée dans deux champs d'étude qui sont aussi ceux dans lesquels nous choisissons d'inscrire la présente thèse : les études viatiques et les études scandinaves, voire nordiques au sens large. L'état de l'art que nous allons successivement exposer pour ces deux domaines d'études apporte, nous le verrons, plusieurs éléments de réponse à notre questionnement initial.

2. État de la recherche

Élire pour objet d'étude le corpus des relations de voyage consacrées à l'Islande, c'est être appelée à situer sa recherche dans deux domaines d'études bien spécifiques : le champ des études viatiques et celui des études nordiques, que nous allons successivement exposer.

2.1. Le voyage d'Islande dans les études viatiques

L'étude du récit de voyage se situe à la croisée des disciplines : histoire, géographie, anthropologie, littérature générale et comparée. L'interrogation sur le statut littéraire du récit de voyage a été amorcée dans les études viatiques francophones par les articles fondateurs de Roland Le Huenen, « Le récit de voyage : l'entrée en littérature » (1987)[1] et « Qu'est-ce qu'un récit de voyage ? » (1990)[2]. S'y ajoute l'ouvrage d'Adrien Pasquali *Le Tour des horizons* (1994)[3], état des lieux sur les problématiques du récit de voyage dans le domaine des études littéraires. Au Canada anglophone, les travaux d'Andreas Motsch ont un retentissement analogue dans les études viatiques[4]. En France, le Centre de Recherches sur la Littérature de

[1] Roland Le Huenen, « Le récit de voyage : l'entrée en littérature », *Études littéraires*, vol. 20, n°1, *L'autonomisation de la littérature*, printemps-été 1987, p. 45-61.
[2] Roland Le Huenen, « Qu'est-ce qu'un récit de voyage ? », *Littérales*, n°7, *Les Modèles du récit de voyage*, 1990, p. 11-25. Ces deux articles sont repris dans Roland Le Huenen, *Le Récit de voyage au prisme de la littérature*, Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, coll. « Imago mundi », 2015.
[3] Adrien Pasquali, *Le Tour des Horizons. Critique et récits de voyage*, Paris, Klincksieck, 1994.
[4] Andreas Motsch, « Relations of Travel: Itinerary of a Practice », *Renaissance and Reformation / Renaissance et Réforme*, vol. 34, n°1-2, Special issue / Numéro spécial, *Things not easily believed: introducing the early modern relation*, Winter-Spring / Hiver-Printemps 2011, p. 207-236. Il fait l'objet d'une traduction française, rendue disponible par l'auteur sur Academia.edu les années suivantes.

Voyage (CRLV), fondé en 1984 par François Moureau (Sorbonne Université, ex-Paris-Sorbonne Paris-IV), dirigé par Philippe Antoine (Université Clermont-Auvergne) entre 2012 et 2021, puis par Sylvie Requemora (Aix-Marseille Université), bien que francophone, réunit de nombreux chercheurs et chercheurs à travers le monde et s'inscrit dans le champ des études littéraires tout en gardant une ouverture interdisciplinaire. Il envisage le récit de voyage sous tous ses aspects (esthétique, savant, idéologique), ainsi que ses liens avec d'autres genres littéraires et champs du savoir et de la pensée, notamment par le biais de l'intertextualité[1]. D'importants actes de colloques et publications collectives ont approfondi la question : pour ne citer qu'eux, *Miroirs de textes. Récits de voyage et intertextualité* (1998)[2] ; *Roman et récit de voyage* (2001)[3] ; *Poésie et voyage : de l'énoncé viatique à l'énoncé poétique* (2002)[4] ; *Transhumances divines. Récit de voyage et religion* (2005)[5] et *Relations savantes. Voyages et discours scientifiques* (2007)[6]. Au sein du CRLV, plusieurs chercheurs étudient la poétique et la stylistique du récit de voyage : en France, songeons aux travaux de Christine Montalbetti sur la poétique du récit de voyage au XIXe siècle, tel *Le Voyage, le monde et la bibliothèque* (1997)[7] ; à ceux d'Alain Guyot sur les figures de l'analogie dans les récits de voyage[8] ; ou encore à l'entreprise de stylistique textométrique de Véronique Magri-Mourgues, qui s'attache à dégager les invariants de l'écriture viatique de Chateaubriand à Loti dans son ouvrage *Le Voyage à pas comptés. Pour une poétique du récit de voyage au XIXe siècle* (2009)[9]. Au Québec, Isabelle Daunais théorise dans *L'art de la mesure ou l'invention de l'espace dans les récits d'Orient (XIXe siècle)* (1996)[10] le rapport problématique dans le récit de voyage romantique entre prétention à l'objectivité et ambition littéraire et envisage l'écriture viatique

[1] L'on peut consulter les actualités du CRLV (annonces de colloques et de parutions d'actes, livraisons de sa revue *Viatica*), ainsi que les fiches de plusieurs centaines de chercheuses et chercheurs associé(e)s à http://crlv.org.

[2] Sophie Linon-Chipon, Véronique Magri-Mourgues, Sarga Moussa (dir.), *Miroirs de textes. Récits de voyage et intertextualité*, Nice, Publication de la Faculté des Lettres, Arts et Sciences Humaines de Nice, Nouvelle série, n°49, 1998.

[3] Philippe Antoine et Marie-Christine Gomez-Géraud (dir.), *Roman et récit de voyage*, Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, coll. « Imago mundi », 2001. Cette publication collective s'inscrit dans la lignée de recherches amorcées par Jacques Chupeau : voir Jacques Chupeau, « Les récits de voyage aux lisières du roman », *Revue d'Histoire littéraire de la France*, mai-août 1977, p. 536-553.

[4] François Moureau, Sophie Linon-Chipon, Véronique Magri-Mourgues et Sarga Moussa (dir.), *Poésie et voyage. De l'énoncé viatique à l'énoncé poétique*, Paris, Éditions La Mancha, 2002.

[5] Sophie Linon-Chipon et Jean-François Guennoc (dir.), *Transhumances divines. Récit de voyage et religion*, Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, coll. « Imago mundi », 2005.

[6] Sophie Linon-Chipon et Daniela Vaj (dir.), *Relations savantes : voyages et discours scientifiques*, Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, coll. « Imago mundi », 2006.

[7] Christine Montalbetti, *Le Voyage, le monde et la bibliothèque*, Paris, Presses Universitaires de France, 1997.

[8] Alain Guyot, *Analogie et récit de voyage. Voir, mesurer, interpréter le monde*, Paris, Classiques Garnier, 2012.

[9] Véronique Magri-Mourgues, *Le Voyage à pas comptés. Pour une poétique du récit de voyage au XIXe siècle*, Paris, Honoré Champion, 2009.

[10] Isabelle Daunais, *L'Art de la mesure ou l'invention de l'espace dans les récits d'Orient (XIXe siècle)*, Saint-Denis, Presses universitaires de Vincennes / Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 1996.

comme un laboratoire littéraire, tandis que Normand Doiron élabore une poétique du récit de voyage dans son ouvrage *L'art de voyager. Le déplacement à l'époque classique* (1995)[1] et que Pierre Rajotte livre avec *Le récit de voyage. Aux frontières du littéraire* (1997)[2] un modèle d'analyse du genre du récit de voyage selon un quadruple point de vue sociocritique, typologique, formel et esthétique à partir du vaste corpus des relations viatiques québécoises du XIXe siècle[3].

Cependant, les récits de voyage en Islande demeurent relativement absents de ces importantes études, si l'on excepte les travaux d'Alain Guyot sur les *Lettres d'Islande* de Xavier Marmier ainsi que sur la persistance du modèle du récit de voyage en montagne dans la littérature viatique du Grand Nord (Sibérie, Islande)[4], ou encore ceux de Maria Walecka-Garbalinska, accessibles aux lecteurs francophones, et eux aussi notamment consacrés aux voyages de Marmier[5]. Faut-il l'interpréter comme un geste de ressaisie par les territoires nordiques des discours et des représentations imaginaires qui les concernent ? L'on notera que ces travaux, réalisés dans la première décennie du XXIe siècle, ont trouvé un contexte favorable de diffusion en Scandinavie (Suède) et au Québec[6]. C'est certes, tout d'abord, à la lacune éditoriale précédemment relevée dans les pays francophones que l'on peut imputer cette sous-représentation des récits de voyage en Islande dans les études consacrées à la littérature de

[1] Normand Doiron, *L'Art de voyager. Le déplacement à l'époque classique*, Paris, Klincksieck / Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 1995.
[2] Pierre Rajotte, *Le récit de voyage, aux frontières du littéraire*, Montréal, Éditions Triptyque, 1997.
[3] Pour compléter ce tour d'horizon des études viatiques, l'on se référera avec profit à Grégoire Holtz et Vincent Masse, « Étudier les récits de voyage. Bilan, questionnements, enjeux », *Arborescences. Revue d'études françaises*, n°2, mai 2012, p. 1-30.
[4] Alain Guyot, « Xavier Marmier en voyage de l'Islande au Spitzberg : un romantique oublié aux marges de l'Europe ? », dans Marie-Andrée Beaudet, Luc Bonenfant et Isabelle Daunais (dir.). *Les Oubliés du romantisme. Actes du colloque du CRELIQ – Université Laval – Québec, octobre 2002*, Québec, Nota bene, 2004, p. 239-258 ; « Le Grand Nord : un modèle pour les Alpes au XVIIIe siècle ? », dans Éric Schnakenbourg (dir.), *Figures du Nord. Scandinavie, Groenland et Sibérie. Perceptions et représentations des espaces septentrionaux du Moyen Âge au XVIIIe siècle*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, coll. « Histoire », 2012, p. 205-214 ; « Le Nord : un paysage à lire ou à inventer ? Marmier et Ampère en voyage en Norvège dans les années 1830-1840 », dans Kajsa Andersson (dir.), *L'Image du Nord chez Stendhal et les Romantiques. Actes du colloque de l'Université d'Örebro, Suède – avril 2002*, vol. 2, Örebro, University Library, 2004, p. 331-344.
[5] Maria Walecka-Garbalinska, « Exploration, émigration, initiation. Les parcours nordiques de Xavier Marmier », dans Rachel Bouvet, André Carpentier et Daniel Chartier (dir.), *Nomades, voyageurs, explorateurs. Les modalités du parcours dans la littérature*, Montréal / Paris, L'Harmattan, 2006, p. 115-129 ; « La nordicité dans la perspective comparatiste. Trois voyageurs français en Scandinavie et en Amérique au XIXe siècle », dans Daniel Chartier (dir.), *Le(s) Nord(s) imaginaire(s)*, Montréal, Imaginaire | Nord, coll. « Droit au Pôle », 2008, p. 207-220.
[6] À cet égard, on mentionnera les travaux de Heidi Hansson consacrés aux voyages en Scandinavie de l'Américain Bayard Taylor dans les années 1860-1870 (2004, 2006) et à la découverte de l'Arctique par lord Dufferin en 1856 (2009) : Heidi Hansson, « Istappar i skägget. Bayard Taylors norrländska resa », *Oknytt*, n°1-2, 2004, p. 38-57 ; « Bayard Taylor and the Genders of the North », *Edda*, n°1, 2006, p. 18-33 ; « The Gentleman's North: Lord Dufferin and the Beginnings of Arctic Tourism », *Studies in Travel Writing*, 13/1, février 2009, p. 61-73. L'on peut également indiquer l'ouvrage suivant, consacré aux siècles antérieurs : Adina Ruiu, *Les récits de voyage aux pays froids au XVIIe siècle. De l'expérience du voyageur à l'expérimentation scientifique*, Montréal, Imaginaire | Nord, coll. « Droit au Pôle », 2007.

voyage. Mais l'on sera également tentée d'y voir un indice de la manière dont la recherche française et francophone – à l'exception d'Alain Guyot et Maria Walecka-Garbalinska mentionnés ci-dessus – aborde les récits de voyage en Islande du XIXe siècle : rarement envisagés en tant qu'objets littéraires, ils sont avant tout considérés de manière collatérale, en tant que documents historiques et sources, dans le cadre d'études essentiellement réalisées dans le domaine des études culturelles et de l'histoire des représentations, que l'on rassemblera pour plus de commodité sous la dénomination d'« études nordiques »[1].

2.2. Le voyage d'Islande dans les études nordiques

L'on peut mentionner à titre d'exemple les travaux effectués sur l'Islande dans le domaine des études scandinaves françaises, fondé par Régis Boyer et particulièrement dynamique sous l'égide de Sylvain Briens (Sorbonne Université), de Thomas Mohnike (Université de Strasbourg), de Jean Renaud et de Hanna Steinunn Thorleifsdóttir[2] (Université de Caen Normandie) : l'article de l'historien Éric Schnakenbourg, synthèse des représentations de l'Islande et des Islandais à l'âge moderne (2010)[3], balise la voie des futurs travaux de recherche français sur l'Islande. L'on en citera le principal titre : la thèse en études nordiques de Gaëlle Reneteaud-Metzger[4], soutenue en décembre 2015 à Sorbonne Université, envisage l'espace rêvé de l'Islande dans un contexte littéraire et culturel exclusivement français : les récits des voyageurs Marmier (1837)[5], Labonne (1888)[6] et Meignan (1889)[7] y sont convoqués en tant que vecteurs et expression d'un imaginaire français de l'Islande, au côté des romans de Jules Verne (1864)[8] et de Pierre Loti (1886)[9] et des représentations cartographiques de l'île. En dehors des

[1] Ce que l'on entend par « études nordiques » en France, notamment à Sorbonne Université et à l'Université de Caen Normandie qui intitulent ainsi leurs parcours de licence et de master, a longtemps été assimilable à des études scandinaves. Au Québec, les études nordiques englobent les réalités arctiques et autochtones de tout territoire circumpolaire dans le monde. Nous emploierons l'adjectif « nordique » dans son acception la plus large.

[2] Hanna Steinunn Thorleifsdóttir est notamment l'organisatrice, avec François Émion, d'un colloque sur les représentations imaginaires de l'Islande qui a donné lieu à des actes : François Émion et Hanna Steinunn Thorleifsdóttir (dir.), *L'Islande dans l'imaginaire*, Caen, Presses universitaires de Caen, coll. « Symposia », 2013.

[3] Éric Schnakenbourg, « L'île des confins : les représentations de l'Islande et des Islandais dans la France moderne (XVIIe-XVIIIe siècles) », *Histoire, économie & société*, 1/2010 (29e année), p. 24-38. Éric Schnakenbourg est l'organisateur d'un colloque sur les représentations du Nord dont il a édité les actes : *Figures du Nord, op. cit*.

[4] Gaëlle Reneteaud, « Du merveilleux au scientifique. Évolution de la perception de l'Islande en France entre le XVIe et le XIXe siècles », Thèse de doctorat, Sorbonne Université, 2015. Gaëlle Reneteaud-Metzger est aussi l'auteure de plusieurs articles consacrés à la représentation de l'Islande en France au XIXe siècle : voir par exemple « Évolution de la représentation de l'Islande et des Islandais en France, l'apport du philologue et voyageur Xavier Marmier au XIXe siècle », *Deshima*, n°6, 2e semestre 2012, p. 271-295 ; « L'Islande et la France : construction d'un espace rêvé et fantasmé du Grand Nord dans la littérature française au XIXe siècle », *Revue d'Études Germaniques*, n°282, *Actes du colloque La face Nord du modèle nordique*, avril-juin 2016, p. 251-267.

[5] Marmier, *op. cit*.

[6] Henry Labonne, *L'Islande et l'archipel des Fœrœer*, Paris, Librairie Hachette et Cie, 1888.

[7] Meignan, *op. cit*.

[8] Jules Verne, *Voyage au centre de la Terre*, Paris, J. Hetzel et Cie, 1864.

[9] Loti, *op. cit*.

frontières étroitement françaises, le corpus des récits de voyage en Islande au XIXe siècle est abordé dans deux autres champs universitaires distincts : d'une part, les champs universitaires anglo-saxon et, dans une très moindre mesure, germanique ; d'autre part, le champ universitaire islandais, voire nordique au sens large. Nous allons successivement envisager ces deux pôles des études nordiques internationales.

Le champ universitaire anglo-saxon se consacre à la redécouverte des anciens Scandinaves par les Britanniques de l'époque victorienne, pour laquelle les récits de voyage en Islande du XIXe siècle constituent un important témoignage. Cette orientation de recherche est particulièrement représentée dans les universités britanniques – Oxford la première[1], qui fut l'*Alma Mater* de nombreux voyageurs en Islande au XIXe siècle[2] – mais aussi dans les universités du Midwest[3] et de l'Ouest américains[4], foyers de l'immigration scandinave[5]. L'on citera les travaux pionniers de Sally Magnusson (1978)[6] et de Gary L. Aho (1993)[7], que couronne l'étude de référence proposée par Andrew Wawn (2000)[8], spécialiste de la réception des sagas islandaises au XIXe siècle et éditeur (1987) du récit de voyage longtemps oublié de

[1] Peter Fjågesund, co-auteur avec Ruth A. Symes de *The Northern Utopia. British Perceptions of Norway in the Nineteenth Century*, Amsterdam / New York, Rodopi, 2003 et auteur de *The Dream of the North: A Cultural History to 1920*, Amsterdam, Rodopi, 2014, est docteur de l'Université d'Oxford.

[2] Outre le voyageur britannique Frederick Metcalfe, qui affiche fièrement son identité d'Oxonien dans les titres de ses récits de voyage en Scandinavie (voir Frederick Metcalfe, *The Oxonian in Thelemarken; or, Notes of Travel in South-Western Norway in the Summers of 1856 et 1857. With Glances at the Legendary Lore of that District*, 2 vol, Londres, Hurst and Blackett, 1858 ; *The Oxonian in Iceland; or, Notes of Travel in that Island in the Summer of 1860, with Glances at Icelandic Folk-lore and Sagas*, Londres, Longman, Green, Longman, and Roberts, 1861), des recherches biographiques nous permettent d'identifier parmi les Oxoniens du XIXe siècle Arthur Dillon (1840), lord Dufferin (1857), Charles Cavendish Clifford (1862), William Morris (1871, 1873), James Bryce (1874), sir Richard Burton (1875), sir Charles Garvagh (1875) ou encore Horace Hutchinson (1911).

[3] L'essai suivant en est l'exemple : Hildor Arnold Barton, *Northern Arcadia: Foreign Travelers in Scandinavia, 1765-1815*, Carbondale, Southern Illinois University Press, 1999.

[4] L'essai suivant en est un autre exemple : Karen Oslund, *Iceland imagined. Nature, culture, and storytelling in the North Atlantic*, Seattle / Londres, University of Washington Press, 2011.

[5] Au chapitre III de la présente thèse, l'on évoquera l'œuvre de plusieurs intellectuels américains issus de l'immigration islandaise et scandinave du XIXe siècle (John Fiske, Daniel Willard Fiske, Rasmus Bjørn Anderson). La littérature scandinave du XXe siècle se souvient de ces vagues successives d'immigration du siècle précédent : l'on songe à la série romanesque *La Saga des émigrants* (*Utvandrarserien*, 1949-1959) du Suédois Vilhelm Moberg, dont les héros fondent une colonie dans le Minnesota, ainsi qu'au roman *Le Paradis retrouvé* (*Paradísarheimt*, 1960) de l'Islandais Halldór Kiljan Laxness, dont les personnages s'installent dans l'Utah.

[6] Sally Magnusson, « The Victorian and the Norseman », *Northern Studies*, 12, 1978, p. 3-15.

[7] Gary L. Aho, « 'Með Ísland á heilanum': Islandsbæekur breskra ferðalanga 1772 til 1897 », *Skírnir* 167, 1993, p. 205-258 [Nous nous reporterons à la version anglaise de cet article : « 'Iceland on the Brain': British Travellers to Iceland from 1772 to 1897 ». URL : http://morrisedition.lib.uiowa.edu/icelandicsupplecrit.html], p. 1-45.

[8] Andrew Wawn, *The Vikings and the Victorians: Inventing the Old North in Nineteenth-Century Britain*, Cambridge, D. S. Brewer, 2000.

Henry Holland (1810). S'y ajoutent – entre autres – les études plus récentes de Thomas Spray (2015)[1] et de Dimitrios Kassis (2015, 2016)[2].

Trois raisons complémentaires expliquent à la fois cet intérêt anglo-saxon prépondérant pour la question islandaise au XIXe siècle et un travail de recherche axé sur les récits de voyage britanniques au détriment des récits de voyage américains, français, allemands, danois et suédois qui font pourtant partie intégrante du corpus. Tout d'abord, c'est aux voyageurs britanniques que nous devons la majeure partie de notre corpus : sur cent-seize récits de voyage parus entre 1810 et 1917, trente-six sont signés par des voyageurs britanniques[3]. Il semble donc pertinent de les considérer comme hautement représentatifs, sinon exemplaires, d'un voyage d'Islande auquel ils auraient en majorité donné ses codes discursifs. Ensuite, il se trouve parmi les voyageurs britanniques en Islande des écrivains reconnus par leurs contemporains, et dont l'œuvre littéraire est étudiée aujourd'hui : Anthony Trollope[4], Henry Rider Haggard[5], William Morris[6]. Leur statut d'écrivain encourage leur étude par une université qui a encore tendance à bannir le récit de voyage du champ de la littérature institutionnelle : l'on en vient à l'étude d'un récit de voyage lorsque c'est un auteur déjà établi qui l'a écrit. Chez les voyageurs français ou allemands, au contraire, il n'y a pas d'écrivain notable : à titre d'exemple, Marmier, même académicien, n'est aujourd'hui connu et lu que des comparatistes ou des spécialistes en études nordiques, ce qui condamne sans doute à l'oubli le corpus français, et plus largement de langue française, du voyage d'Islande du XIXe siècle. Enfin, les études nordiques sont nées dans les grands universités britanniques au XIXe siècle pour des raisons idéologiques, le goût pour les antiquités scandinaves et la redécouverte des sagas islandaises étant en grande partie motivés par la quête du berceau culturel, littéraire voire génétique de la nation anglaise[7] ; il semble donc logique que les universitaires britanniques prennent à présent en charge l'étude des discours qui témoignent de la passion islandaise des victoriens, quand ils n'ont pas eux-mêmes contribué à l'entretenir.

---

[1] Thomas Spray, « Of schooners and sagamen: Anglo-Icelandic tourism in the nineteenth century », *Sealines of communication: construction*, 2015, p. 161-174.
[2] Dimitrios Kassis, *Representations of the North in Victorian Travel Literature*, Newcastle upon Tyne, Cambridge Scholars Publishing, Lady Stephenson Library, 2015 et *Icelandic Utopia in Victorian Travel Literature*, Newcastle upon Tyne, Cambridge Scholars Publishing, Lady Stephenson Library, 2016.
[3] Voir annexe 1 de la présente thèse.
[4] Anthony Trollope, *How the "Mastiffs" Went to Iceland*, Londres, Virtue & Co., Ltd, private edition, 1878.
[5] Henry Rider Haggard, « Diary of a Visit to Iceland", manuscrit non publié, 1888. [Anglais.] [Il sera réinvesti dans *The Days of My Life: An Autobiography*, 2 vol., Londres, C. J. Longman, Longmans and Green, 1926.]
[6] William Morris, *Journals of Travel in Iceland 1871, 1873*, édition de May Morris, Londres, Longmans, Green and Company, 1911.
[7] L'on développera cette question au chapitre III de la présente thèse.

En Allemagne, tout particulièrement à Munich, lieu de naissance des études nordiques allemandes, des travaux sont consacrés aux voyageurs allemands en Islande, là aussi à l'exclusion des voyageurs d'autres nationalités, et selon une dynamique analogue à celle qui anime le champ universitaire anglo-saxon : dans cette lignée que balisent les travaux de Jens Willhardt publiés au tournant des années 2000[1], on mentionnera par exemple la thèse de doctorat de Harmen Biró (2011)[2], consacrée au voyageur Konrad Maurer, spécialiste de droit islandais médiéval – le récit de voyage de Maurer est d'ailleurs réédité à Munich (2017)[3] – mais aussi la thèse de doctorat de Marion Lerner (2015)[4], aujourd'hui professeur à l'Université d'Islande (*Háskóli Íslands*), qui envisage les voyageuses germanophones en Islande depuis Ida Pfeiffer (1846)[5]. L'on soulignera enfin les récents travaux de Matthias Egeler sur l'imaginaire propre aux voyageurs allemands et britanniques des XXe et XIXe siècles, influencé par la lecture des contes folkloriques et des sagas islandaises (2019, 2020)[6].

Si les récits de voyage en Islande ont été relativement peu traduits vers l'islandais[7], depuis les années 1990, il faut constater l'implication du champ universitaire islandais dans l'étude des récits de voyage écrits sur l'Islande au XIXe siècle – la *Háskóli Íslands* en est logiquement le foyer névralgique. Cette implication s'exprime de deux manières : d'une part, à travers des études monographiques publiées en anglais, dans des revues britanniques et allemandes ou à la faveur d'une collaboration scientifique avec le Laboratoire international de recherche sur l'imaginaire du Nord, de l'hiver et de l'Arctique (ex-Laboratoire international d'étude multidisciplinaire comparée des représentations du Nord) que dirige Daniel Chartier à

---

[1] Jens Willhardt, « Von der Schrecklichkeit zum Schauspiel. Die Wahrnehmung Islands in deutschen Reiseberichten », *Zeitschrift „Island" – Zeitschrift der Deutsch-Isländischen Gesellschaft e.V., Köln und der Gesellschaft der Freunde Islands e.V., Hamburg*, 2/2000, p. 1-14 et *Island. Von der Scheußlichkeit zum Schauspiel – Bilder und Topoi in deutschen Reiseberichten*, Trèves, Wissenschaftlicher Verlag, 2000.

[2] Harmen Biró, « Konrad Maurers Islandreise im Jahre 1858 – Landnahme und Aufgabe », thèse de doctorat, Universität Tübingen, 2011.

[3] Konrad Maurer, *Reise nach Island (im Sommer 1858). Kommentierte Ausgabe von Dr. Alessia Bauer und Dr. Kurt Schier*, 2 vol., Munich, Herbert Utz Verlag, Münchner Nordistische Studien, 2017.

[4] Marion Lerner, *Von den ödesten und traurigsten Gegend zur Insel der Träume. Islandreisebücher im touristischen Kontext*, Munich, Herbert Utz Verlag, Münchner Nordistische Studien, 2015.

[5] Ida Laura Pfeiffer, *Reise nach Skandinavischen Norden und der Insel Island im Jahre 1845*, 2 vol., Pest, Verlag von Gustav Hedenast, 1846.

[6] Matthias Egeler, *Landscape and Myth in North-Western Europe*, Turnhout, Brepols, Borders, Boundaries, and Landscapes, 2, 2019 ; « The Fluidity of Tradition: Place-Names, Travelogues, and Medieval Tales of the Western Icelandic Shoreline », *Ceræ: An Australasian Journal of Medieval and Early Modern Studies*, 6, *Landscapes*, 2019, p. 1-22 ; « Pilgrims to Thule: Religion and the Supernatural in Travel Literature about Iceland », *Marburg Journal of Religion*, vol. 22, n°1, 2020, p. 1-55.

[7] À notre connaissance, seuls les récits de voyage d'Ebenezer Henderson (1818), de William Lord Watts (1876), de William Gershom Collingwood et Jon Stefánsson (1897) ont fait l'objet de traductions vers l'islandais : respectivement *Ferðabók – frásagnir um ferðalög um þvert og endilangt Ísland árin 1814 og 1815 með vetursetu í Reykjavík* (1957) ; *Norður yfir Vatnajökul eða Um ókunna stigu á Íslandi* (1962) ; *Á söguslóðum. Nokkrar myndir úr Íslandsför sumarið 1897* (1969).

l'Université du Québec à Montréal, dans cette optique de ressaisie par le Nord de ses représentations imaginaires que nous soulignions en amont ; d'autre part, à travers des éditions scientifiques de récits de voyage. Il faut ici mentionner les travaux de trois chercheurs islandais : Anna Agnarsdóttir, Sumarliði R. Ísleifsson et Guðmundur Hálfdanarson. Anna Agnarsdóttir s'intéresse depuis le début des années 1990 à la représentation britannique de l'Islande[1], et on lui doit une édition des journaux de voyage en Islande de sir Joseph Banks (2016)[2], textes qui circulèrent dans les milieux intellectuels londoniens et influencèrent la première génération de voyageurs en Islande du XIXe siècle, les explorateurs-naturalistes britanniques. Sumarliði R. Ísleifsson, auteur d'un article qui systématise les conséquences du changement de paradigme romantique Midi / Nord sur la représentation de l'Islande (2006)[3], est à l'origine d'un projet de recherche, « Iceland and Images of the North », élaboré en collaboration avec Daniel Chartier, et auquel prennent part notamment Marion Lerner, Heidi Hansson et Karen Oslund : une publication (2011) en est issue[4], qui analyse – et accompagne ? – un processus de réappropriation identitaire, ici par l'Islande, de l'imaginaire du Nord. Sumarliði R. Ísleifsson est l'auteur d'un essai, *Tvær eyjar á jaðrinum. Ímyndir Íslands og Grænlands frá miðöldum til 19. aldar* (2015)[5], où sont comparées les représentations de l'Islande et de son voisin, le Groenland, entre le Moyen Âge et les années 1850. Cet essai est traduit vers le français par François Émion et Virginie Adam et publié aux Presses de l'Université du Québec sur l'initiative de Daniel Chartier en 2018[6], ce qui contribue à donner une dimension internationale à la perspective de la recherche islandaise sur son propre pays d'origine. Quant à Guðmundur Hálfdanarson, auteur d'un *Historical Dictionary of Iceland* (1997, réédité en 2008 et en 2016)[7] diffusé dans le monde anglo-saxon, il étudie à travers plusieurs articles (2014, 2016) tant la

[1] Anna Agnarsdóttir, « Scottish Plans for the Annexation of Iceland 1785-1813 », *The Scottish Society for Northern Studies*, 29, 1992, p. 82-96 ; *« This Wonderful Volcano of Water », Sir Joseph Banks Explorer and Protector of Iceland 1772-1820. The Hakluyt Society Annual Lecture 2003*, Londres, The Athenaeum Press, 2004 ; « Iceland in the Eighteenth Century: An Island Outpost of Europe ? », *Sjuttonhundratal. Nordic Yearbook for Eighteenth-Century Studies*, vol. 10, 2013, p. 11-38 ; « The Young Joseph Banks: Naturalist Explorer and Scientist, 1766-1772 », *Journal for Maritime Research*, 2020, p. 23-44.

[2] Anna Agnarsdóttir (éd.), *Sir Joseph Banks, Iceland and the North Atlantic 1772-1820. Journals, Letters and Documents*, Londres, Routledge, Hakluyt Society, Third Series, 2016.

[3] Sumarliði R. Ísleifsson, « Barbarians of the North become the Hellenians of the North », dans Karen Klitgaard Povlsen (dir.), *Northbound: Travel, Encounters & Constructions, 1700-1830*, Aarhus, Aarhus University Press / Oakville, David Brown Book Co., 2007, p. 111-128. Dans son article, Gary L. Aho avait déjà esquissé les traits majeurs de cette représentation romantique de l'Islande en Grèce du Nord.

[4] Sumarliði R. Ísleifsson et Daniel Chartier (dir.), *Iceland and Images of the North*, Québec, Presses de l'Université du Québec / Reykjavík, The Reykjavík Academy, 2011.

[5] Sumarliði R. Ísleifsson, *Tvær eyjar á jaðrinum. Ímyndir Íslands og Grænlands frá miðöldum til 19. aldar*, Reykjavík, Háskólaútgáfan, 2015.

[6] Sumarliði R. Ísleifsson, *Deux îles aux confins du monde. Islande et Groenland*, Québec, Presses de l'Université du Québec, coll. « Droit au Pôle », 2018.

[7] Guðmundur Hálfdanarson, *Historical Dictionary of Iceland*, Lanham / Toronto / Plymouth, Scarecrows Press, 1997, 2008, 2016.

perception de l'Islande par l'Europe dans une perspective postcoloniale que les récits de voyage de John Barrow Jr. (1835)[1], jalon important de notre corpus[2]. Ce climat porteur pour les recherches sur les récits de voyage en Islande débouche logiquement sur la rédaction et la diffusion numérique de mémoires de recherche tels ceux d'Aldís Adalbjarnardóttir (2002) et de Hafdís Dögg Hafsteinsdóttir (2011)[3], rédigés dans le cadre d'études en littérature allemande, le premier abordant la représentation de l'Islande dans les récits de voyage d'Ida Pfeiffer (1846) et de Konrad Maurer (1858), le second étant plus largement consacré aux relations viatiques allemandes dans l'ouest de l'Islande au XIXe siècle. Plus récemment, toujours à la *Háskóli Íslands*, Emily Lethbridge, qui s'était beaucoup intéressée aux itinéraires de pèlerinage culturel sur les traces des sagas islandaises, notamment à travers le cas du voyageur anglais Sabine Baring-Gould[4] (2017), a livré une étude consacrée aux voyageurs américains en Islande au XIXe siècle (2020)[5].

Au terme de cet état de l'art, il appert cependant qu'aucune étude synthétique n'a été menée sur le voyage d'Islande au XIXe siècle, ainsi que le colloque « Voyages illustrés aux pays froids de l'invention de l'imprimerie à l'invention de la photographie (XVIe-XIXe siècles) »[6] nous a permis de le constater : seule une communication, la nôtre, s'est portée sur la question. Jusqu'à présent, les récits de voyage en Islande ont été étudiés soit dans une perspective d'histoire des représentations, en tant que sources d'un discours du XIXe siècle occidental sur le Nord, décliné en diverses aires culturelles et géographiques nationales, soit dans une perspective littéraire, principalement monographique – Xavier Marmier, Ida Pfeiffer,

---

[1] John Barrow Jr., *A Visit to Iceland by Way of Tronyem, in the "Flower of Yarrow" Yacht, in the Summer of 1834*, Londres, John Murray, 1835.

[2] Guðmundur Hálfdanarson, « Iceland Perceived: Nordic, European or a Colonial Other? », dans Lill-Ann Körber et Ebbe Volquardsen (dir.), *The Postcolonial North Atlantic. Iceland, Greenland and the Faroe Islands*, Berlin, Nordeuropa-Institut der Humboldt-Universität, 2014, p. 39-66 ; « An English gentleman visits two 'rude islands': John Barrow Jnr in 19th-century Iceland and Ireland », dans Christopher Maginn et Gerald Power (dir.), *Frontiers, States and Identity in Early Modern Ireland and beyond. Essays in honour of Steven G. Ellis*, Dublin, Four Courts Press, 2016, p. 205-220.

[3] Aldís Adalbjarnardóttir, « Die Darstellung Islands in den Reiseberichten von Ida Pfeiffer und Konrad Maurer », mémoire de maîtrise, Université d'Islande, 2002 ; Hafdís Dögg Hafsteinsdóttir, « „Kommen Sie rein in die gute Stube". Deutsche Spuren in West-Island bis zum frühen 20. Jahrhundert », mémoire de maîtrise, Université d'Islande, 2011.

[4] Emily Lethbridge, « Navigating Iceland in the Nineteenth Century », *Living Maps Review*, 3, 2017.

[5] Emily Lethbridge, « Americans in Sagaland. Iceland Travel Books 1854-1914 », dans Tim William Machan et Jón Karl Helgason (dir.), *From Iceland to the Americas: Vínland and Historical Imagination*, Manchester, Manchester University Press, 2020, p. 137-159.

[6] Ce colloque, coorganisé par l'Université de Lorraine, l'Université du Québec à Montréal et l'Université de Grenoble-Alpes, a eu lieu entre le 14 et le 17 juin 2017 à Pont-à-Mousson (France) et a donné lieu aux actes suivants : Gilles Bertrand, Daniel Chartier, Alain Guyot, Marie Mossé et Anne-Élisabeth Spica (dir.), *Voyages illustrés aux pays froids (XVIe-XIXe siècle). De l'invention de l'imprimerie à celle de la photographie*, Clermont-Ferrand, Presses universitaires Blaise Pascal, 2019.

Konrad Maurer, lord Dufferin, William Morris en sont les vedettes – ou à tout le moins nationale. Riche des perspectives mises en lumière par nos prédécesseurs, nous suivrons la voie du comparatisme pour donner à lire les conflits qui traversèrent le corpus du voyage d'Islande, le clivèrent parfois, mais lui donnèrent aussi, paradoxalement, toute sa cohérence.

3. Établissement du corpus

L'importance quantitative du corpus auquel notre étude est consacrée est à la fois un parti pris scientifique essentiel pour cette étude et la principale difficulté de méthode qui s'est présentée à nous. En effet, nous avons choisi de prendre en considération, à quelques exceptions près, l'ensemble des relations de voyage que nous avons pu recenser, soit un total de cent-vingt-huit ouvrages parus entre 1555 et 1917[1]. À titre indicatif, douze récits d'exploration et / ou compilations paraissent entre 1555 et 1808, contre cent seize entre 1810 et 1917.

3.1. Méthodologie de collecte de données

La logique du corpus du voyage d'Islande est intertextuelle : par mention, par citation, par réécriture, les écrivains-voyageurs intègrent à leur propre récit les récits de leurs prédécesseurs et de leurs contemporains, lorsqu'ils ne cheminent pas ensemble sur l'île. Certains présentent dans leur ouvrage une bibliographie souvent exhaustive des récits d'exploration et de voyage déjà parus : c'est le cas de Xavier Marmier (1837)[2], de Sabine Baring-Gould (1863)[3], de Richard Burton (1875)[4] et de Þorvaldur Thoroddsen (1892-1904)[5], dont la lecture permet d'ores et déjà d'identifier la plus grande partie du corpus. Au fur et à mesure de la lecture de ce corpus, il est également possible de mettre en évidence un réseau intertextuel et un système d'interpolation entre les différents écrivains-voyageurs.

Pour s'assurer de n'avoir omis aucun récit de voyage, l'on a eu recours à plusieurs outils bibliographiques extérieurs au corpus. Mentionnons tout d'abord l'important travail bibliothéconomique accompli par le Laboratoire international de recherche sur l'imaginaire du Nord, de l'hiver et de l'Arctique, sous la direction de Daniel Chartier, depuis 2003. L'on a recouru à la base de données Imaginaire | Nord et aux 85 000 fiches d'œuvres qu'elle recense

[1] L'on trouvera la liste de ces textes dans l'annexe 1 de la présente thèse.
[2] Voir Marmier, *Lettres sur l'Islande, op. cit*., p. XXXI-XXXVIII.
[3] Voir Sabine Baring-Gould, *Iceland: Its Scenes and Sagas*. Londres, Smith, Elder and Co, 1863, p. XLVII-XLVIII.
[4] Voir Richard Francis Burton, *Ultima Thule; or, A Summer in Iceland*, vol. 2, Londres / Édimbourg, William P. Nimmo, 1875, p. 240-251.
[5] Voir Þorvaldur Thoroddsen, *Landfræðissaga Íslands. Hugmyndir manna um Ísland, náttúruskoðun og rannsóknir fyrr og síðar*, 4 vol., Reykjavík, prentuð í Ísafoldarprentsmíðju, 1892-1904.

au 1er septembre 2020[1] ; l'on a également tiré profit de la bibliographie quadrilingue[2] (français, anglais, suédois, islandais) tirée de ladite base de données. Sans être exhaustive dans le domaine des récits de voyage en Islande, elle en identifie les titres majeurs et atteste ainsi d'une réception contrastée du corpus, tout en fournissant une idée juste des points névralgiques autour desquels ce corpus s'articule.

Évoquons ensuite plusieurs outils bibliographiques spécifiquement consacrés au corpus du récit de voyage en Islande, et que l'on peut répartir en deux catégories. D'une part, plusieurs outils bibliographiques permettent de retracer le corpus du voyage d'Islande en fonction de ses différentes aires nationales d'appartenance. Les récits de voyage nord-américains – spécifiquement états-uniens – sont recensés dans la bibliographie commentée de Harold Frederick Smith (1969), qui présente en quelques mots chaque auteur et les circonstances de son voyage[3]. L'étude de Gary L. Aho (1993) propose une histoire des récits de voyage britanniques en Islande aux XVIIIe et XIXe siècles : les informations bibliographiques, exposées dans l'ordre chronologique de publication, sont accompagnées de brèves présentations sur le contexte de chaque voyage, voire de courts extraits commentés[4]. L'étude de Jens Willhardt (2000) offre une bibliographie relativement exhaustive des récits de voyage allemands, suisses alémaniques et autrichiens, du XVIIe au XXe siècle, après avoir retracé l'histoire des représentations de l'Islande dans ce corpus[5].

D'autre part, plusieurs outils bibliographiques adoptent une perspective globale sur le corpus, sans en restreindre le recensement à une aire géographique, linguistique, culturelle ou nationale. Par ordre chronologique de publication, l'on songe aux quatre outils suivants. La bibliographie produite par le géologue américain Ferdinand Vandeveer Hayden *Twelfth Annual Report of the United States Geological Survey of the Territories under the Departement of the Interior*[6] (1883) recense les traités savants, documents historiques et récits de voyage faisant

[1] Voir « Base de données Imaginaire Nord », Imaginaire Nord – Laboratoire international de recherche sur l'imaginaire du Nord, de l'hiver et de l'Arctique [site web]. URL : https://nord.uqam.ca/page/base-de-donnees-imaginaire-nord (date de consultation : 28 octobre 2020).

[2] Voir Daniel Chartier, *A Bibliography on the Imagined North. Arctic, Winter, Antarctic. Bibliographie sur l'imaginaire du Nord (Arctique, hiver, Antarctique). Bibliografi över föreställningen om der nordliga: Arktis, vinter, Antarktis. Ritaskrá um hið ímyndaða norður: Norðurskautið, veturinn, Suðurskautið*, Montréal, Imaginaire | Nord, coll. « Droit au Pôle », 2007.

[3] Voir Frederick Smith Harold, *American Travellers Abroad: A Bibliography Of Accounts Published Before 1900*. Lanham / Londres, The Scarecrow Press Inc., 1999 [première édition de cette bibliographie : Carbondale, Southern Illinois University, 1969].

[4] Voir Aho, « 'Iceland on the Brain': British Travellers to Iceland from 1772 to 1897 », *op. cit*., p. 1-45.

[5] Voir Willhardt, « Von der Schrecklichkeit zum Schauspiel. Die Wahrnehmung Islands in deutschen Reiseberichten », *op. cit.*, p. 1-15.

[6] Voir Ferdinand Vandeveer Hayden, *Twelfth Annual Report of the United States Geological and Geographical Survey of the Territories: A Report of Progress of the Exploration in Wyoming and Idaho for the Year 1878. In*

état de considérations sur les sources chaudes et les geysers. Cette bibliographie est organisée de manière chronologique et présente l'ensemble du corpus – puisque les sources chaudes et la visite de Geysir figurent parmi les expériences de voyage les plus fréquentes – de la *Gesta Danorum* de Saxo Grammaticus (XIIe-XIIIe siècles) à John Coles (1881)[1]. Vient ensuite la bibliographie bilingue (islandais, anglais) *Ísland í skrifum erlendra manna um þjóðlíf og náttúru landsins Ritaskrá. Writings of Foreigners Relating to the Nature and People of Iceland. A Bibliography* (1991)[2] établie par le bibliothécaire islandais Haraldur Sigurðsson. Cette bibliographie présente par ordre alphabétique les récits d'exploration et de voyage, ainsi que les articles et ouvrages savants consacrés à l'Islande du milieu du XVIIe jusqu'au dernier quart du XXe siècle ; elle se fonde sur un recensement des fonds disponibles à la *Landsbókasafn Íslands* (« Bibliothèque nationale d'Islande ») et à la *Háskólabókasafn* (« Bibliothèque de l'Université d'Islande »), ainsi que sur un ensemble de bibliographies publiées tout au long du XXe siècle[3]. Il convient également de mentionner le site web Northernlite.ca d'Edgar L. Jackson, professeur au Department of Earth and Atmospheric Sciences de l'Université d'Alberta (Canada). Ce site compile des photographies et des peintures de paysages islandais, présente des extraits de récits de voyage – essentiellement de langue anglaise – organisés par thèmes, mais aussi une bibliographie des récits de voyage en Islande entre 1750 et 1914[4]. Enfin, l'article « Iceland » de Carole Huebscher Rhoades, paru dans *Literature of Travel and*

Two Parts: Part II, Washington, Government Printing Office, 1883, p. 432-435. Il s'agit du douzième et dernier volume d'une série de rapports annuels commandés par le Department of the Interior (plus tard renommé General Land Office of the United States) depuis 1867 : Hayden, à la tête de cette agence gouvernementale qu'est le United States Geological and Geographical Survey of the Territories, rend régulièrement compte des connaissances acquises sur les États intégrés dans la confédération à mesure que progresse la découverte des territoires situés à l'ouest du Mississipi. Dans l'*Annual Report* de 1883, il s'intéresse aux geysers de Yellowstone, dont il contribue à faire le premier parc national américain en 1872, et les compare aux geysers islandais et néozélandais.

[1] John M. Coles, *Summer Traveling in Iceland: Being the Narrative of Two Journeys across the Island by Unfrequented Routes*, Londres, John Murray, 1882.

[2] Voir Haraldur Sigurðsson, *Ísland í skrifum erlendra manna um þjóðlíf og náttúru landsins. Ritaskrá. Writings of Foreigners Relating to the Nature and People of Iceland. A Bibliography*, Reykjavík, Landsbókasafn Íslands, 1991.

[3] « I have, however, had to rely to some extent on secondary sources, i. e., bibliographies and catalogues of different kinds. The following should be mentioned in particular: Halldór Hermannsson, *Catalogue of the Icelandic Collection Bequeathed by Willard Fiske* I-III (Ithaca, N. Y. 1914-1943); Olaf Klose, *Islandkatalog* (Kiel, 1931); Samuel E. Bring, *Itineraria Svecana* (Stockholm, 1954); Eiler H. Schiötz, *Itineraria Norwegica* I-II (Oslo, 1969-1985); Hjalmar Pettersen, *Bibliotheca Norvegica* I-IV (Christiania 1899-1924); *British Museum General Catalogue of Printed Books*; *National Union Catalogue*; *Dictionary Catalog of the Stefansson Collection on the Polar Regions in the Dartmouth College Library* 1-8 (Boston, 1967); Polar Record; John J. Horton, *Iceland* (World Bibliographical Series 37) (Oxford, Santa Barbara, 1983); Werner Schutzbach, Island (Bonn, 1985); Josef Chavanne *et al*., *Die Literatur über die Polar-Regionen der Erde* (Wien, 1878); Þorvaldur Thoroddsen, *Landfræðissaga Íslands IV* (Kaupmannahöfn, 1904) » (Sigurðsson, *op. cit*., p. 4).

[4] Voir Edgar L. Jackson, *Travels in 19th century Iceland* [site web], 2003. URL : http://www.northernlite.ca/19thcenturyiceland/intro/intro.htm (mise à jour : janvier 2012 ; date de consultation : 28 octobre 2020).

Exploration : An Encyclopedia (2003), ouvrage édité par Jennifer Speake[1], offre un panorama efficace des voyages en Islande, plus exhaustif sur les siècles classiques ; l'article est suivi d'une bibliographie très complète des récits de voyage en Islande entre le XVIIe siècle et la fin du XXe siècle.

Le choix asymptotique d'un corpus d'étude exhaustif nous semble doublement justifié. C'est tout d'abord prendre acte de la logique intertextuelle du corpus du voyage d'Islande : étudier un récit de voyage signifie envisager nécessairement la somme de ses prédécesseurs et de ses contemporains. C'est ensuite se donner la possibilité de démontrer en toute légitimité la récurrence des procédés littéraires et des codes discursifs qui définissent le voyage d'Islande, tout autant que la pluralité de leurs traitements par les voyageurs, et ce à partir du corpus le plus vaste possible.

3.2. Bornes chronologiques du corpus

Deux critères étroitement liés et complémentaires guident l'établissement des bornes chronologiques de ce corpus, ainsi que la sélection des titres y figurant. Le premier critère est celui de l'ancrage référentiel de ces textes : tous partagent le même contexte d'énonciation, c'est-à-dire que l'on trouve à leur origine une expérience concrète de l'Islande, que ce soit par le biais d'un voyage ou par celui d'un séjour prolongé. C'est pourquoi nous intégrons à cette bibliographie les compilations effectuées par Isaac de La Peyrère (1663)[2] ou par Johann Anderson (1746)[3] : elles reposent sur la lecture de récits d'explorations non fictifs, même si ces récits émanent d'autres voyageurs que les auteurs de ces deux ouvrages, qui ne se sont pas rendus en Islande ; le doute subsistant sur l'authenticité du récit de voyage de Dithmar Blefken (1607)[4] joue en sa faveur. En revanche, nous ne faisons pas entrer dans notre étude les récits d'exploration apocryphes des frères Zeno (XIVe siècle). Nous avons également écarté de notre corpus les articles scientifiques, même issus d'une expédition en Islande[5] : ils ne relèvent pas des deux principes d'organisation du réel par le discours qu'adoptent majoritairement les relations viatiques collectées, à savoir une organisation thématique selon un modèle

[1] Voir Carol Huebscher Rhoades, « Iceland », dans Jennifer Speake (dir.), *Literature of Travel and Exploration: An Encyclopedia*, Londres / New York, Routledge, 2013 (première édition : 2003), p. 582-586.
[2] Isaac de La Peyrère, *Relation de l'Islande*, Paris, Louis Billaine, 1663.
[3] Johann Anderson, *Nachrichten von Island, Groenland und der Strasse Davis, zum wahren Nutzen der Wissenschaften und der Handlung*, Hambourg, Georg Christian Grund, 1746.
[4] Dithmar Blefken, *Islandia, sive Populorum & Mirabilium quæ in ea Insula reperiuntur accuratior descriptio: Cui de Gronlandia sub finem quædam adjecta*, Lugduni [Leyde], Ex typographeio Henrici ab Haestens [Henrich van Haestens], 1607.
[5] À titre informatif, nous les mentionnons occasionnellement dans l'annexe 1 de la présente thèse, en note de bas de page, lorsqu'ils relèvent de l'œuvre d'un écrivain-voyageur.

encyclopédique ou une organisation linéaire selon une logique narrative. Au contraire, les articles savants sont déterminés par la spécificité de leur objet – par opposition à l'exhaustivité encyclopédique, certes asymptotique – et par l'ambition d'une énonciation neutre et objective.

Le critère de l'ancrage référentiel permet également de borner chronologiquement le corpus : avant 1555, le statut non-fictif des récits d'exploration n'est pas garanti ; après 1917, si les relations viatiques publiées s'appuient sur une expérience concrète de l'île, l'Islande qu'appréhendent les écrivains-voyageurs connaît une mutation de deux ordres par rapport aux siècles précédents : cette mutation est à la fois subjective et objective. D'une part, l'évolution des pratiques du voyage entraîne un changement dans le regard que les voyageurs portent sur l'Islande : facilité croissante des croisières, développement du tourisme qui fait basculer le voyage d'Islande de l'expédition scientifique organisée dans le temps long au circuit touristique prédéfini, voire à l'escale de croisière. L'on songe aux récits de voyage de Seneca Ray Stoddard (1901)[1], d'Émile Dutertre (1902)[2] ou de Lewis Atterbury Stimson (1903)[3]. D'autre part, les mutations que connaît une société islandaise en cours de modernisation, sur la voie de son indépendance, ont pour résultat de déplacer, voire de réorienter le discours des voyageurs : Carl Küchler (1906, 1909, 1911)[4] ne partage pas l'expérience de sir Joseph Banks (1772)[5] et de ses compagnons, qui séjournaient à Hafnarfjörður, dans le sud-ouest de l'île, à une époque où Reykjavík ne forme pas encore une ville ; il ne se plaint pas de la pestilence des morues en cours de séchage, mais il admire plutôt les nouvelles infrastructures de la région de Reykjavík (ponts et routes). À cet égard, l'Acte d'Union dano-islandais de 1918, qui signe le début de l'accession de l'île à son indépendance[6] et la poursuite de son entrée dans la modernité, est une

[1] Seneca Ray Stoddard, *The Midnight Sun being the Story of the cruiser of The Ohio among the North British islands; to Iceland and the North Cape; through the Fjords of Norway and to Baltic ports, anno Domino 1897*, Glens Falls, publication par l'auteur, 1901.
[2] Émile Dutertre-Deléviéleuze, *Voyage en Islande*, Boulogne-sur-Mer, Société Typographique et Lithographique, 1902.
[3] Lewis Atterbury Stimson, *The Cruise of the Fleur-de-Lys to Norway and Iceland 1902*, New York, The Knickerbocker Press, 1903.
[4] Carl Küchler, *Unter der Mitternachtsonne durch Island*, Leipzig, Verlag von Abel & Müller, 1906 ; *Wüstenritte und Vulkanbesteigungen auf Island*, Altenburg, S. Geibel, 1909 ; *In Lavawüsten und Zauberwelten auf Island*, Berlin, A. Schall, 1911.
[5] Joseph Banks, *The Iceland Journal of Sir Joseph Banks. Part I. 12 July-6 September 1772. Part II. 17 September-22 October 1772*, dans Agnarsdóttir, *Sir Joseph Banks, op. cit.*, p. 45-114.
[6] Voir Gunnar Karlsson, *The History of Iceland*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 2003 (2000), p. 280-286 et Michel Sallé et Æsa Sigurjónsdóttir, *Histoire de l'Islande des origines à nos jours*, Paris, Tallandier, 2018, p. 160. L'on rappellera que l'Islande est une colonie danoise depuis le XIIIe siècle. En 1874, une nouvelle constitution accordée par le roi du Danemark garantit une plus grande autonomie dans la gestion des affaires intérieures par l'Alþingi, le parlement islandais ; en 1904, le pouvoir exécutif est transféré en Islande, par suite d'un amendement constitutionnel. C'est une étape décisive qui aboutit à l'Acte d'Union dano-islandais (1918), ultime jalon sur la voie de l'indépendance (1944). L'Islande connaît la modernisation progressive de ses infrastructures (fondation de son université en 1907, etc.) et n'est plus le pays dont les voyageurs romantiques contemplaient autant la misère et les conditions de vie primitives que le passé glorieux.

date pertinente pour borner le corpus d'étude. L'Islande n'est plus – du moins, plus dans la même proportion – cette terre inconnue sur laquelle il s'agit de tout dire, même si les relations viatiques parues au XIXe siècle font l'objet de rééditions après 1918, preuve de la curiosité et de l'intérêt que leur conserve le lectorat occidental du XIXe siècle. Néanmoins, comme en témoigne la bibliographie de Haraldur Sigurðsson, les récits de voyage publiés après cette date sont globalement caractérisés par leur brièveté – ils ne dépassent que rarement 200 pages, ce qui les distingue de l'approche encyclopédique prévalente au XIXe siècle – et leurs auteurs renoncent à faire montre des centres d'intérêt multiples du savant et de l'honnête homme, au profit de deux options : l'étude scientifique spécialisée publiée en revue et ciblant une région ou un phénomène, généralement géologique, précis de l'île ; le carnet de voyage du touriste ou croisiériste dont l'itinéraire compte, outre l'Islande, diverses autres destinations.

Un second critère appuie celui d'un ancrage référentiel commun : les voyageurs partagent un même contexte d'énonciation, mais aussi un même imaginaire de l'Islande, marqué par l'exotisme et l'étrangeté, entretenu tout au long du XIXe siècle, en dépit de l'expérience concrète de l'île ; ou serait-il justement entretenu par cette expérience concrète ? La pluralité et la permanence de cet imaginaire sont assurées par la logique intertextuelle du corpus, par laquelle circulent les *topoi*, abcès de fixation renforcés par les nombreuses dissonances cognitives qui président à l'expérience de l'Islande. La modernisation de l'île entraîne une ultime dissonance cognitive qui ne peut être surmontée que par un renouvellement de l'imaginaire de l'Islande.

3.3. Hiérarchisation du corpus

Une fois posé ce postulat, plusieurs difficultés surgissent. La première difficulté est celle de la définition formelle du voyage d'Islande auquel nous choisissons de nous intéresser. La question est cruciale : dans son article fondateur « Le récit de voyage : l'entrée en littérature » (1987), Roland Le Huenen fait du récit de voyage un « genre sans loi »[1], qui emprunte indifféremment à plusieurs genres littéraires et modèles discursifs pour s'écrire (compte-rendu d'exploration, correspondance authentique ou fictionnelle, journal de bord, roman, etc.). Il est permis de penser que, non seulement, le vaste corpus des récits de voyage en Islande au XIXe siècle ne fera pas exception à la règle, mais que cette question de la mixité, de la pluralité, voire de l'instabilité formelles sera cardinale dans notre réflexion. Nous choisissons donc d'exclure du corpus tout texte dont le programme narratif ne repose pas exclusivement sur le récit d'un

[1] Le Huenen, *Le récit de voyage au prisme de la littérature, op. cit.*, p. 91.

voyage. Sont concernées au premier chef deux catégories de textes. La première catégorie de textes exclus de l'étude regroupe les comptes-rendus savants d'expédition fondés sur la transmission de résultats au détriment d'une narration, d'un itinéraire. Ainsi incluons-nous dans notre étude les récits de l'expédition Gaimard de 1836 que nous devons à Joseph Paul Gaimard[1], Eugène Robert[2] ou Eugène Mequet[3], tout en excluant les volumes de cette même expédition consacrés exclusivement à la botanique, la minéralogie ou la géologie. La seconde catégorie rassemble les parties d'ouvrages consacrés au récit en première personne d'un voyage passé en Islande, journaux intimes et autobiographies. Nous laissons de côté les récits des écrivains Henry Rider Haggard[4] et Kristofer Nagel Janson[5]. Cette décision se justifie d'autant plus que les portions de journaux et d'écrits autobiographiques consacrées au récit de la visite de l'Islande n'ont pas été rédigées en vue d'une publication et qu'elles ne sont, par conséquent, pas entrées dans le réseau intertextuel du voyage d'Islande, conservant une position marginale, sinon extérieure par rapport à ce réseau.

Cependant, un corpus aussi vaste suscite une autre question de méthode, indice d'un potentiel écueil : est-il possible de livrer de ce corpus du voyage d'Islande un panorama contrasté et fidèle à ce que fut sa réalité à travers les siècles ? Deux éléments doivent en effet être pris en compte. Premièrement, d'un point de vue diachronique, il est important d'envisager le temps long sur lequel s'élabore la tradition des relations viatiques consacrées à l'Islande. Non seulement ce temps long est à l'origine d'une expérience changeante de l'île par les voyageurs et suggère l'existence irréductible de processus d'évolution des modèles textuels de la littérature de voyage ainsi que des modalités de rapport au savoir et au monde, mais, en outre, il nous incite à éviter l'écueil d'un nivellement des différences historiques, en (r)établissant des rapports d'influence et de filiation entre les récits viatiques du XIXe siècle, par exemple, et ceux des âges renaissant ou classique. Ces derniers constituent pour les précédents d'éventuels modèles, immuablement présents à l'esprit des voyageurs romantiques en vertu de la vaste mémoire intertextuelle du voyage d'Islande, mais relevant d'une autre époque, tant sur le plan esthétique que sur le plan intellectuel et épistémologique. Deuxièmement, d'un point de vue

---

[1] Joseph Paul Gaimard, *Histoire du voyage. Tome Premier*, dans *Voyage en Islande et au Groenland exécuté pendant les années 1835 et 1836 sur la corvette la Recherche commandée par M. Tréhouart Lieutenant de Vaisseau dans le but de découvrir les traces de La Lilloise. Publié par ordre du Roi sous la direction de M. Paul Gaimard Président de la Commission scientifique d'Islande et de Groënland*, Paris, Arthus Bertrand, 1838.
[2] Eugène Robert, *Histoire du voyage. Tome II*, dans *Voyage en Islande et au Groenland […]*, Paris, Arthus Bertrand, 1850.
[3] Eugène Mequet, *Journal du voyage*, dans *Voyage en Islande et au Groenland […]*, Paris, Arthus Bertrand, 1852.
[4] Haggard, *op. cit*.
[5] Kristofer Nagel Janson, *Hvad jeg har oplevet: livserindringer*, Christiania, Gyldendal, 1913. En revanche, nous prendrons en considération son récit de voyage : *Fraa Island*, Christiania, Det norske Samlaget, 1874.

synchronique, et tout particulièrement entre 1772 et 1917, période qui concentre la majeure partie du présent corpus d'étude, certaines œuvres ont un indéniable succès critique et, partant, une influence tant sur les pratiques du voyage en Islande que sur les modalités esthétiques de l'écriture du voyage et du discours sur le Nord. Au contraire, d'autres œuvres passent inaperçues ou s'inscrivent dans une logique d'imitation par rapport aux premières, jugées canoniques. Les unes comme les autres méritent droit de cité dans le champ de notre étude, mais chacune doit y trouver sa juste place. Il nous est donc impératif de prendre le recul nécessaire sur ce corpus et de le hiérarchiser, sous peine d'en avoir une lecture myope et erronée.

Deux processus de sélection, mis en œuvre successivement, nous semblent apporter une réponse pertinente à chacun de ces deux problèmes de méthode. Le premier processus de sélection répond à une double difficulté. Si les limites chronologiques extérieures du corpus sont posées – de 1555 à 1917 – il convient cependant, d'une part, de parer au risque de l'illusion intellectuelle d'une contemporanéité du corpus en rétablissant les grandes étapes de sa constitution et, d'autre part, d'identifier dans l'ensemble de ce corpus la ou les périodes d'intérêt majeur dans le cadre de notre perspective : la genèse du voyage d'Islande comme forme, sinon genre littéraire à part entière dans la tradition de l'écriture viatique. Le premier processus de sélection que nous appliquons au corpus des relations viatiques consacrées à l'Islande repose sur le critère suivant : leur appartenance ou non au contexte de pluralisation des modèles textuels opératoires de la littérature de voyage. En effet, l'histoire des formes du récit viatique nous invite, dès le seuil de la présente étude, à prendre en considération la phase de mutation qu'est l'avènement du voyage romantique, au tournant des XVIIIe et XIXe siècles, et qui s'inscrit elle-même dans une évolution du rapport de l'homme occidental au monde. À la fin du XVIIIe siècle, s'opère une « crise de la conscience »[1] : le renoncement à l'idéal d'une raison classique universellement partagée au profit d'une perception intime du monde, à travers le filtre des sens et de l'idiosyncrasie. C'est dans ce contexte que naît le voyage romantique, dont le point focal n'est plus tant un objet –un pays et ses habitants– qu'il faut décrire objectivement qu'un sujet, un *Je* : l'écrivain-voyageur, être d'affect et de mémoire. Corollaire de ce déport de perspective : l'écriture du voyage, qui était jusqu'alors utilitaire, exercée à des fins stratégiques, scientifiques ou commerciales, se désolidarise de ses raisons extérieures et devient la

[1] Jacques Bony, *Lire le romantisme*, Paris, Dunod, 1992, p. 11.

motivation du voyage[1]. Revendiquer cet ancrage subjectif du voyage romantique entraîne le postulat suivant : le pays décrit et relaté par le récit de voyage romantique est le produit croisé de la perception du réel par l'écrivain-voyageur, et de son imaginaire, façonné et sédimenté par sa culture, ses lectures, son idéologie. Cet imaginaire préside nécessairement à l'expérience du voyage, ainsi qu'à sa mise en récit, troublant la traditionnelle fonction documentaire du récit de voyage. *A minima*, les impressions du voyageur, en conflit ou non avec le réel parcouru, guident l'écriture du voyage et évacuent ainsi l'exigence idéale d'objectivité ; *a maxima*, la tentation de l'invention, si souvent reprochée au voyageur menteur, infléchit la vocation de la relation viatique, que définissait son ancrage référentiel, et gomme les frontières ténues qui la distinguaient de la fiction narrative. Pourtant, la cohabitation à la fois assumée et houleuse, dans l'écriture, d'un pays réel et de son double de papier et d'encre, la persistance revendiquée de cet horizon imaginaire sont ce qui inscrit le récit de voyage dans le champ littéraire au XIXe siècle. De ce critère, il ressort que la période de 1772 à 1917 est cohérente : inaugurée par le premier récit de voyage moderne sur l'Islande, celui de Banks, elle est marquée tant par une communauté de codes et de représentations imaginaires exploités par les voyageurs à l'époque où le peuple islandais se ressaisit progressivement de sa propre image, que par une mutation des enjeux épistémologiques et des pratiques esthétiques du voyage d'Islande, pour des raisons liées à l'évolution du paysage intellectuel occidental ainsi qu'à une polarisation nordique de l'imaginaire occidental dans le contexte de la redécouverte des antiquités scandinaves. À partir de 1772, le modèle classique de la chorographie ou description exhaustive d'un territoire donné et de ses ressources, dans lequel s'inscrivaient Olaus Magnus[2], Isaac de La Peyrère[3], Johann Anderson[4], Niels Horrebow[5] ou encore Eggert Ólafsson et Bjarni Pálsson[6], laisse place au modèle du récit de voyage savant, mais aussi à son renouvellement progressif par les modèles alternatifs que fait émerger le voyage romantique : impressions de voyage ; pèlerinage culturel hérité des pratiques du Grand Tour, pour ne citer qu'eux.

---

[1] C'est à l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem* (1811) de Chateaubriand qu'Alain Guyot et Roland Le Huenen attribuent ce changement, liant écriture de l'ailleurs et écriture de soi (voir Alain Guyot et Roland Le Huenen, *L'*Itinéraire de Paris à Jérusalem *de Chateaubriand. L'invention du voyage romantique*, Paris, Presses de l'université Paris-Sorbonne, coll. « En toutes lettres », 2006, p. 226-227).

[2] Olaus Magnus, *Historia de Gentibus Septentrionalibus, earumque diversis statibus, conditionibus, moribus, ritibus, superstitionibus, disciplinis, exercitiis, regimine, victu, bellis, structuris, instrumentis, ac mineris metallicis, & rebus mirabilibus, necnon universis penè animalibus in Septentrione degentibus, eorumque natura Romae*, Rome, 1555.

[3] La Peyrère, *op. cit*.

[4] Anderson, *op. cit*.

[5] Niels Horrebow, *Tilforladelige Efterretninger om Island med et Nyt Landkort og 2 Aars Meteorologiske Observationer*, Copenhague, 1752.

[6] Eggert Ólafsson et Bjarni Pálsson, *Vice-lavmand Eggert Olafsens og Land-physici Biarne Povelsens reise igiennem Island*, 2 vol., Sorøe, Jonas Lindgren, 1772.

Un second processus de sélection permet d'établir une hiérarchie dans le corpus. Il convient ici de formuler la précaution suivante : cette hiérarchie est appelée à être réévaluée, réajustée et affinée au fil de la réflexion qui s'ouvre. Elle a pour majeur intérêt de nous offrir une première prise sur notre vaste corpus d'étude. Le critère principal du second processus de sélection est celui de la réception des relations viatiques consacrées à l'Islande, dans laquelle nous distinguons trois degrés, de la réception de ces œuvres à l'intérieur de leur corpus national à leur réception à l'extérieur de ce corpus[1]. Nous allons énumérer ces trois catégories par ordre décroissant d'importance dans l'histoire de la réception du voyage d'Islande :

1. Récits de voyage ayant fait l'objet d'une ou de plusieurs rééditions ainsi que d'une ou plusieurs traductions, et jouissant d'une diffusion internationale ;
2. Récits de voyage ayant été occasionnellement traduits, bénéficiant d'une audience internationale relative, moindre par rapport à celle des récits relevant de la catégorie 1 ;
3. Récits de voyage ayant fait l'objet d'une ou de plusieurs rééditions et / ou réimpressions et qui jouissent d'une diffusion nationale.

Nous n'énumérerons pas ici l'intégralité des récits de voyage compris dans ces trois catégories[2]. De l'étude combinée de ces degrés de réception[3], il ressort que trois strates composent le présent corpus entre 1555 et 1917. L'on distingue tout d'abord un corpus primaire constitué des vingt-quatre œuvres des catégories 1 et 2 ou, plutôt, si nous nous focalisons sur la période comprise entre 1772 et 1917, de dix-neuf œuvres : dix œuvres pour la catégorie 1 et neuf œuvres pour la catégorie 2[4]. Elles recèlent les divers modèles discursifs selon lesquels le voyage d'Islande s'écrit au XIXe siècle et c'est donc prioritairement sur elles que nous appuierons notre étude. Un corpus secondaire de vingt-trois œuvres – les œuvres de la catégorie 3, toutes largement postérieures à 1772 – constitue la nébuleuse des œuvres engendrées par l'imitation plus ou moins productive des modèles et des codes élaborés par les œuvres les plus importantes du

[1] Notons que ces pôles de réception sont le plus souvent interdépendants : les caractéristiques propres à la réception des œuvres des œuvres de catégorie 1 englobent également celles qui sont propres à la réception des œuvres de catégorie 2 et 3 (mais la réciproque n'est pas vraie).

[2] On les trouvera référencés dans les figures 2a (pour la catégorie 1), 2b (pour la catégorie 2) et 2c (pour la catégorie 3) de la section « Analyse des figures » de l'annexe 1 de la présente thèse.

[3] De manière logique, nous n'avons pas constaté de contradictions entre les différents comptages effectués pour chacun des trois degrés de réception : les voyageurs dont les récits sont traduits et diffusés internationalement sont aussi les plus cités (et donc les plus imités) par leurs contemporains.

[4] Les œuvres d'Yves Kerguelen-Trémarec (1771), William Jackson Hooker (1811), George Steuart Mackenzie (1811), Ebenezer Henderson (1818), John Barrow Jr. (1835), Xavier Marmier (1837), Ida Pfeiffer (1846), Pliny Miles (1854), lord Dufferin (1857), William Lord Watts (1875) exerceront ce rôle paradigmatique dans la catégorie 1, de même que, dans la catégorie 2, celles de Eggert Ólafsson et Bjarni Pálsson (1772), Uno von Troil (1777), Ólafur Ólafsson (1780), Magnús Stephensen (1806), Christophe-Paulin de La Poix de Fréminville (1819), Carl August Traugott Vogt (1863), Carl Wilhelm Paijkull (1866), Charles William Shepherd (1867) et Noël Nougaret (1868).

corpus. En reproduisant ces modèles et ces codes ou en les détournant, elles contribuent à institutionnaliser le voyage d'Islande en forme littéraire identifiable. C'est pourquoi nous les convoquerons régulièrement pour attester de la permanence d'un modèle ou d'un motif. Les autres œuvres, occasionnellement convoquées, se situent hors de ce réseau de réception, et ce pour deux raisons. La première raison tient au caractère confidentiel de ces œuvres : soit elles ont été éditées à compte d'auteur, pour une diffusion principalement familiale ou amicale, ou dans des maisons d'édition marginales ; soit elles ont fait l'objet de publications posthumes, survenues hors des bornes temporelles de notre champ d'étude. À ce titre, elles seront mentionnées au moins une fois dans la thèse, à l'occasion du parcours chronologique du corpus, mais leur inclusion dans l'étude ne se fera qu'au cas par cas. Certaines de ces œuvres, victimes d'un destin contraire, recèlent pourtant un traitement original du modèle du voyage d'Islande. La deuxième raison, qui est statistiquement très souvent la cause directe de la première raison énoncée, est la piètre qualité littéraire de ces œuvres : on pense aux imitateurs (le talent en moins) des développements savants de sir George Steuart Mackenzie et du récit épistolaire de lord Dufferin à l'ère victorienne, au rang desquels se situe le touriste français Émile Dutertre (1902)[1]. La troisième raison est la divergence de leur horizon de référence et de leur imaginaire islandais par rapport à ceux que mobilise le canon du voyage d'Islande au XIXe siècle : ainsi l'Islande d'Élysée-Jacques Caudevelle (1902)[2] glorifie-t-elle le courage des marins bretons entrés en littérature par Pierre Loti (1886) plus qu'elle ne met en scène les héros de la *Saga de Njáll le Brûlé* (XIIIe siècle), popularisés en France par la réécriture romanesque de Xavier Marmier (1837). De telles œuvres se situent donc, parfois ouvertement, hors réseau.

Ce double processus de sélection et de hiérarchisation, s'il règle déjà deux importants problèmes de méthode, manifeste néanmoins deux insuffisances. Premièrement, il ne rend pas absolument justice à l'influence réelle de deux écrivains-voyageurs, dont la diffusion a dépassé les frontières de leur pays, et que leurs successeurs lisent et citent abondamment dans leurs propres récits de voyage : Sabine Baring-Gould (1863)[3] et Richard Burton (1875)[4]. L'importance de ces deux auteurs apparaît tout particulièrement par le vecteur d'une autre méthode : celle du relevé des références intertextuelles à l'intérieur du corpus du voyage d'Islande, par mention ou par citation. Nous avons effectué ce relevé à la main, en nous

[1] Dutertre-Delévièleuze, *op. cit.*
[2] Élysée-Jacques Caudevelle, *Voyage en Islande*, Boulogne-sur-Mer, A. Lajoie, 1901.
[3] Baring-Gould, *op. cit*.
[4] Burton, *Ultima Thule, op. cit*.

concentrant tout particulièrement sur les récits de voyage publiés entre 1772 et 1917. Ce faisant, nous avons effectivement constaté que les récits de voyage de Hooker, Mackenzie, Henderson offraient aux voyageurs suivants une connaissance de seconde main des récits d'exploration publiés au siècle précédent. Ce relevé a également permis de mettre en évidence les récits de voyage les plus sollicités et imités du corpus, à savoir ceux signés par Mackenzie (1811), Hooker (1811), Henderson (1818), Marmier (1837), Pfeiffer (1846), lord Dufferin (1857), Forbes (1860), Paijkull (1866), Burton (1875), Watts (1875, 1876). Il s'agit des récits de voyage dont on a pu identifier dix occurrences ou plus, sous forme de mention ou de citation, dans les relations de leurs successeurs. Parmi les récits de voyage faisant l'objet de cinq occurrences ou plus, l'on identifie notamment Barrow Jr. (1835), Robert (1850), Baring-Gould (1863), Metcalfe (1861), Shepherd (1867), Kneeland (1875), Coles (1882), Oswald (1882), Küchler (1906, 1909, 1911). On le constate, cette seconde méthode permet de confirmer la plupart des récits de voyage précédemment identifiés dans leur statut majeur à l'échelle du corpus.

Deuxièmement, le double processus de sélection et de hiérarchisation précédemment exposé n'épuise pas certains cas-limites, deux en particulier, qui doivent faire l'objet de partis pris pleinement assumés de notre part. Le premier cas-limite concerne les récits de tout voyage accompli pendant la période du corpus, mais publiés au-delà des bornes temporelles de notre corpus, souvent à titre posthume. C'est notamment le cas du journal de voyage de Konrad Maurer, réédité en 2017, tandis que les deux récits de son compagnon de voyage Gustav Georg Winkler[1] font l'objet de publications à leur époque. On se permettra de mentionner ponctuellement le texte de Maurer, qui offre une vision alternative, amoureuse, de l'Islande – pays jugé hostile et inaccessible par Winkler – et qui est surtout la matrice du recueil de contes folkloriques islandais qu'il publie en 1860[2] après une collecte accomplie au cours de son voyage de 1858 ; à ce titre, les voyageurs britanniques des années 1860 ont connaissance de ces notes de voyage[3]. C'est encore le cas de la relation viatique de Henry Holland, compagnon de voyage de Mackenzie et important contributeur au récit de ce dernier notamment par sa « Preliminary Dissertation on the History and Literature of Iceland »[4] : son propre journal de voyage n'a été

[1] Gustav Georg Winkler, *Island. Seine Bewohner, Landesbildung und vulkanische Natur, nach eigener Anschauung*, Braunschweig, George Westermann / Londres, David Nutt / Copenhague, P. G. Philipsen, 1861 ; *Island. Der Bau seiner Gebirge und dessen geologische Bedeutung, nach eigenen ausgeführten Untersuchungen*, Munich, E. H. Gummi / Londres, David Nutt / Copenhague, P. G. Philipsen, 1863.
[2] Konrad Maurer, *Isländische Volkssagen der Gegenwart, vorwiegend nach mündlicher Überlieferung gesammelt und verdeutscht*, Leipzig, J. C. Hinrichs'sche Buchhandlung, 1860.
[3] Cette question sera abordée dans le détail au chapitre III de la présente thèse.
[4] Henry Holland, « Preliminary Dissertation on the History and Literature of Iceland », dans Mackenzie, George Steuart, *Travels in the Island of Iceland during the Summer of the Year MDCCCX*, Édimbourg, Archibald

édité qu'à la fin du XXe siècle par Andrew Wawn[1] ; sans entrer dans le corpus primaire de la thèse, il devra être mentionné comme un intertexte important du récit de Mackenzie. L'on ne pourra pas non plus ne pas mentionner les voyages en Islande de William Morris, important traducteur victorien de sagas islandaises[2] dont les récits n'ont pourtant été portés à l'attention du public qu'en 1911[3] : ils offrent une vision lucide sur les stéréotypes désormais bien installés du voyage d'Islande et en proposent un traitement subtilement irrévérencieux[4].

Le second cas-limite concerne les voyageuses en Islande : entre 1555 et 1917, elles sont au nombre de huit, contre cent-dix-neuf voyageurs. Il faut dès à présent exprimer ici le regret de ne pas pouvoir donner à ces voyageuses la place qu'elles mériteraient dans cette thèse, faute du temps nécessaire à l'étude des modalités spécifiques d'écritures viatiques qu'elles mettent en œuvre dans le corpus du voyage d'Islande. Nous nous en consolerons certes en réintégrant leurs récits viatiques respectifs dans la chronologie de notre corpus d'étude[5]. Nous envisagerons aussi la présente thèse comme un travail de découverte et de quadrillage des relations viatiques consacrées à l'Islande, dont la chronologie met en lumière le travail d'élaboration essentiellement masculin des codes et des motifs : il faut le rappeler, le voyage, *a fortiori* dans les territoires nordiques jugés hostiles et périlleux, est majoritairement une pratique virile jusqu'au XIXe siècle. Nous faisons le vœu que la présente thèse nous assure une connaissance et une maîtrise suffisantes de la genèse du voyage d'Islande pour ouvrir la voie, dans des travaux ultérieurs, à une réflexion fructueuse sur l'existence et la pertinence d'un voyage d'Islande au féminin. Si cette lacune dans notre étude perpétue l'injustice historique faite aux femmes dans le champ littéraire, notamment à l'échelle de la réception de leurs relations viatiques par leurs contemporains, ladite injustice trouve déjà partiellement réparation dans l'intérêt que portent les études viatiques au voyage féminin depuis les années 1990[6] et, plus récemment, au voyage

---

Constable and Company / Londres, Longman, Hurst, Rees, Orme, & Brown ; Cadell & Davies ; William Miller, and John Murray, 1811, p. 1-70.

[1] Henry Holland, *The Iceland Journal of Henry Holland 1810*, édition d'Andrew Wawn, Londres Hakluyt Society, 1987.

[2] L'on trouvera les références de ces traductions de sagas islandaises dans l'annexe 2 de la présente thèse.

[3] Morris, *op. cit*.

[4] Morris exprime par exemple sa lassitude face au passage obligé de tout voyage d'Islande qu'est l'éloge de la bibliothèque de l'hôte islandais : « So away again, priest leaving us at Litlaholt, halfway to Akreyri [*sic*]: other priest and his dull library: […]—dull day, cold, no rain. » (Morris, *op. cit*., p. 234).

[5] Dans l'annexe 1 de la présente thèse, les récits de voyage féminins reçoivent un traitement standardisé.

[6] Pour ne citer que les travaux universitaires de langue française, voir Bénédicte Monicat, *Itinéraires de l'écriture au féminin. Voyageuses du XIXe siècle*, Amsterdam / Atlanta, Rodopi, 1996 ; Rajotte, *Le Récit de voyage, op. cit*. ; Nicolas Bourguinat (dir.), *Le Voyage au féminin. Perspectives historiques et littéraires (XVIIIe-XXe siècles)*, Strasbourg, Presses universitaires de Strasbourg, coll. « Sciences de l'homme », 2008 ; Frank Estelmann, Sarga Moussa, Friedrich Wolfzettel (dir.), *Voyageuses européennes au XIXe siècle. Identités, genre, codes*, Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, coll. « Imago mundi », 2012.

féminin dans les pays nordiques[1]. À l'exception de l'exploratrice autrichienne Ida Pfeiffer, célèbre pour ses deux tours du monde[2], les voyageuses en Islande ne sont que rarement citées par leurs homologues masculins : la Danoise Benedicte Arnesen-Kall (1869-1871)[3], l'Écossaise Jemima Blackburn (1879)[4], les Anglaises Caroline Alicia De Fonblanque (1880)[5] et Ethel Brilliana Harley Tweedie (1889)[6], Mrs. Disney Leith (1897)[7], ainsi que l'Allemande Ina von Grumbkow (1909)[8] sont quasiment inexistantes sous la plume de leurs contemporains et, lorsque les études littéraires retiennent leurs noms, c'est pour d'autres aspects de leur œuvre que leurs relations viatiques, à l'exception néanmoins d'Ina von Grumbkow[9] : œuvre d'illustratrice pour Jemima Blackburn[10] ; œuvre d'écrivaine de fiction pour Benedicte Arnesen-Kall[11]. En outre, leurs canaux d'éditions – revues ou maisons d'édition confidentielles – les privent d'une diffusion internationale : la relation de voyage de Jemima Blackburn paraît en revue, comme celle, initialement, d'Elizabeth Jane Oswald (1876). C'est pourquoi quatre de ces voyageuses seulement apparaissent dans notre corpus primaire en vertu de notre double procédé de sélection et de hiérarchisation : Ida Pfeiffer (1846)[12], Elizabeth Jane Oswald (1882)[13], Ethel Brilliana Harley Tweedie (1889)[14] et Mrs. Disney Leith (1897)[15]. Seuls les récits respectifs d'Ida Pfeiffer et d'Elizabeth Jane Oswald ont fait l'objet d'études plus ou moins

[1] Voir Nicolas Bourguinat (dir.), *Voyageuses dans l'Europe des confins. XVIIIe-XXe siècles*, Strasbourg, Presses universitaires de Strasbourg, coll. « Sciences de l'homme », 2014.
[2] Première femme membre des Sociétés Géographiques de Paris et de Berlin, elle éveille l'admiration de Marmier : il propose une traduction de son premier récit de tour du monde (Xavier Marmier (trad.), *Voyage d'une femme autour du monde. Laponie et Finlande. Les monastères du Levant, le Darfour, l'Ouiday. Chartoum et le Nil blanc. Le fleuve du Niger*, 2 vol., Ixelles lez Bruxelles, Delevigne et Callewaert, 1853) et consacre une monographie (*À travers le monde : diverses curiosités*, Paris, Hachette & Cie, 1893, p. 207-214) à celle qu'il appelle l'« intrépide voyageuse d'Autriche » (*En Amérique et en Europe*, Paris, Hachette & Cie, 1860, p. 93).
[3] Benedicte Arnesen-Kall, *Smaaskizzer fra en Islandsrejse i Sommeren 1867*, 2 vol., Copenhague, Gyldendal, 1869-1871.
[4] Jemima Blackburn, « To Iceland », *Good Words*, 20, 1879, p. 429-432, p. 480-486, p. 559-565, p. 622-628.
[5] Caroline Alicia De Fonblanque, *Five Weeks in Iceland*, Londres, Richard Bentley and Son, 1880.
[6] Alec Tweedie (Mrs.) (Ethel Brilliana Harley Tweedie), *A Girl's Ride in Iceland*, Londres / Sydney, Griffith, Farran, Okeden & Welsh, 1889.
[7] Disney Leith (Mrs.), *Three Visits to Iceland*, Londres, Masters, 1897.
[8] Ina von Grumbkow, *Ísafold: Reisebilder aus Island*, Berlin, Dietrich Reimer (Ernst Vohsen), 1909.
[9] Oddný G. Sverrisdóttir, « Í fótspor ferðalanga. Af ferðalýsingum Idu Pfeiffer og Inu von Grumbkow » [« Sur les traces des voyageuses. Les récits de voyage d'Ida Pfeiffer et d'Ina von Grumbkow »], *Árg*. 3, 2011, p. 93-115.
[10] Rob Farley (dir.), *Jemima: The Paintings and Memoirs of a Victorian Lady*, Londres, Trafalgar Square, 1989.
[11] Lise Busk-Jensen, *Romantikkens forfatterinder*, Copenhague, Gyldendal, 2009.
[12] Pfeiffer, *op. cit*. Voir annexe 1, figure 2a (récits de voyage relevant de la catégorie 1).
[13] Elizabeth Jane Oswald, *By Fell and Fjord; or, Scenes and Studies in Iceland*, Édimbourg / Londres, William Blackwood and Sons, 1882. Voir annexe 1, figure 2c (récits de voyage relevant de la catégorie 3).
[14] Tweedie, *op. cit*. Voir annexe 1, figure 2c (récits de voyage relevant de la catégorie 3).
[15] Leith, *op. cit*. Voir annexe 1, figure 2c (récits de voyage relevant de la catégorie 3).

systématiques : approfondies pour Ida Pfeiffer[1] ; ponctuelles pour Elizabeth Jane Oswald[2]. Dimitrios Kassis souligne la pertinence qu'il y aura à s'intéresser aux relations viatiques de voyageuses consacrées à l'Islande : il postule que le genre – féminin ou masculin – pourrait avoir une incidence sur la perception de l'Islande[3] et suggère, dans tous les cas, que les voyageuses victoriennes cheminant en Islande à la fin du XIXe siècle ont conscience de transgresser les normes d'un voyage essentiellement masculin[4]. Dans l'optique qui nous intéresse plus spécifiquement, celle de la forme littéraire, il serait donc pertinent d'envisager les écarts possibles qui caractériseraient l'usage des codes discursifs du voyage d'Islande par les femmes. Dans un précédent article, l'on a d'ores et déjà esquissé une piste de recherche, celle de l'inversion carnavalesque et parodique par rapport à la dimension sérieuse et héroïque de l'expédition savante[5]. L'évaluation exacte du rôle joué par les écrivaines-voyageuses dans l'élaboration des codes du voyage d'Islande ou dans leur déplacement reste donc un chantier important à mener.

4. Hypothèse de recherche et objectifs de la thèse

Le présent travail de thèse entend livrer une étude raisonnée des récits de voyage occidentaux du XIXe siècle consacrés à l'Islande, corpus oublié et / ou partiellement envisagé jusqu'alors. Nous donnons à la présente réflexion l'hypothèse initiale suivante, qui s'articule en deux pans. D'une part, nous postulons que le voyage d'Islande existe en tant que forme littéraire identifiable, et qu'il est possible d'en livrer l'archéologie et la phénoménologie ; mais, d'autre part, nous choisissons de donner à la réception contrastée et partiellement lacunaire de ce corpus, que nous avons d'ores et déjà mise en évidence, une valeur heuristique. Loin d'être

---

[1] Marion Lerner (2015) a envisagé le voyage d'Islande d'Ida Pfeiffer (voir Lerner, *Von den ödesten und traurigsten Gegend, op. cit.*). Mais la bibliographie critique consacrée à cette voyageuse prolifique est vaste. L'on mentionnera notamment les œuvres suivantes : Eka Donner, *Und nirgends eine Karawane. Die Weltreisen der Ida Pfeiffer (1797–1858)*, Düsseldorf, Droste, 1997 ; Ruth-Ellen Boetcher Joeres, *Respectability and Deviance: Nineteenth-Century German Women Writers and the Ambiguity of Representation*, Chicago, University of Chicago Press, 1999 ; Gabriele Habinger, *Ida Pfeiffer. Eine Forschungsreisende des Biedermeier*, Vienne : Milena, Feministische Theorie, 2004 et *Eine Wiener Biedermeierdame erobert die Welt. Die Lebensgeschichte der Ida Pfeiffer (1797–1858)*, Vienne, Promedia, 2014 ; Annie Lagarde-Fouquet, *Ida Pfeiffer (1797-1858), première femme exploratrice*. Paris, L'Harmattan, 2009.

[2] Heidi Hansson et Dimitrios Kassis ont étudié le cas d'Elizabeth Jane Oswald (1882), voir Heidi Hansson, « Between Nostalgia and Modernity: Competing Discourses in Travel Writing about the Nordic North », dans Ísleifsson et Chartier, *Iceland and Images of the North, op. cit.*, p. 255-282 ; Dimitrios Kassis, « Scotland and Celticism in Elizabeth Jane Oswald's *By Fell and Fjord; Or, Scenes and Studies in Iceland* », communication donnée à la Postgraduate Student Conference 2014, Literature & Culture Colloquium, 6 mai 2014.

[3] Voir Kassis, *Icelandic Utopia, op. cit*., p. 1.

[4] Voir Kassis, *ibid*., p. 50.

[5] Marie Mossé, « Aux confins du pittoresque. Enjeux de la représentation visuelle de l'Islande dans les récits de voyage du XIXe siècle », dans Bertrand, Chartier, Guyot, Mossé et Spica, *Voyages illustrés aux pays froids, op. cit.*, p. 91-106.

conjoncturelle, elle trahirait bien plutôt une difficulté structurelle de ce corpus, à savoir son impossible définition autrement que par son ancrage référentiel et cette tautologie : un récit de voyage en Islande serait le récit d'un voyage en Islande. Dès lors, il semble évident que le travail de définition du voyage d'Islande ne pourrait se faire sans effort d'analyse ou tentative de caractérisation de cette difficulté structurelle. Nous fondons la présente hypothèse sur le constat d'un paradoxe, sinon d'une contradiction entre le nombre, voire le trop-plein de discours, de motifs et de codes préexistants sur l'Islande et l'absence de l'institutionnalisation du voyage d'Islande, pour ne pas dire le caractère épars et non constitué du corpus des récits de voyage consacrés à cette île. Cette contradiction nous invite à élire pour clé d'interprétation ou grille de lecture initiale la notion de dissonance et à en analyser les différents champs d'application possibles.

Où se situerait-elle, la dissonance à l'origine d'un voyage d'Islande fantôme et comment la qualifier ? Faudrait-il l'imputer à l'existence d'une constellation imaginaire complexe et difficilement synthétisable par l'esprit des écrivains-voyageurs ? Cette dissonance susciterait dans tous les cas une ligne de faille sur trois plans. Premièrement, la ligne de faille dissocierait les attentes des voyageurs, surdéterminées par un imaginaire séculaire, et l'expérience concrète de la réalité islandaise : cet écart, qui menacerait la possibilité même de l'écriture, appellerait une réélaboration des codes discursifs susceptibles de mettre en mot le voyage en Islande. Deuxièmement, la ligne de faille trancherait dans la pluralité de modèles textuels viatiques eux aussi difficilement conciliables et appelés par la variété contradictoire des postulations imaginaires sur l'Islande : cette diversité mettrait en exergue le brouillage et l'indéfinition formelle fondamentale des récits de voyage en Islande. Troisièmement, la ligne de faille troublerait le positionnement épistémologique adopté par les voyageurs à l'égard du territoire visité et, ce faisant, leur positionnement sur l'échiquier des genres littéraires, notamment eu égard à la ligne de partition entre document et fiction. Une telle ambivalence mettrait en lumière la nature foncièrement discursive et la dimension de réélaboration littéraire du voyage d'Islande, que favoriseraient tant son intertextualité fondamentale que la difficile négociation des voyageurs avec le pouvoir d'un imaginaire préexistant à l'expérience viatique. De ces trois perspectives d'étude, il appert que nous aurions à chercher l'origine de cette dissonance fondamentale à divers degrés tant dans le domaine littéraire que dans d'autres champs du savoir. En effet, au seuil de la présente étude, l'instabilité de la forme du voyage d'Islande nous semble être l'indice de sa partielle autonomie, voire marginalité dans le champ littéraire, ainsi que des influences croisées qu'exerceraient sur elle d'autres disciplines. Enfin, la question suivante

s'imposera : les voyageurs choisissent-ils de laisser exister la dissonance dans leur discours ou la résolvent-ils, et dans chacune de ces deux possibilités, par quels postulats intellectuels et / ou procédés textuels ? La solution choisie est-elle extensible à l'ensemble du corpus ou est-elle appliquée de manière(s) variable(s) ?

De ce faisceau de questionnements qui irriguera la présente réflexion, nous tirons à tout le moins une première certitude, quant à l'utilité du présent travail. Le voyage d'Islande serait le lieu de convergence de trois pôles : l'expérience empirique du Nord par les voyageurs ; l'imaginaire de l'Islande, réseau stratifié et saturé de représentations contradictoires et réversibles ; la mémoire intertextuelle et les codes discursifs de la littérature de voyage occidentale, elle-même riche d'un imaginaire multiple. Qui plus est, cette convergence serait à l'origine d'une crise des codes du récit viatique, potentiellement inadéquat à l'objet Islande, ainsi que des motifs constitutifs d'un imaginaire de l'Islande, essentiellement conçu et pensé par des territoires méridionaux ou, en tout cas, septentrionaux à un degré moindre. L'expérience concrète de l'Islande renverrait les voyageurs du XIXe siècle devant les contradictions de leur imaginaire et placerait le récit de voyage devant une alternative : la perte complète de sens de ses codes discursifs, faute d'ancrage référentiel, ou leur renouveau, par le biais d'une nouvelle éthique du rapport au monde, lucide et démystifiante, porteuse d'un Nord positif, et dont nous aurions à déterminer si elle est pensée, voire actualisée dans les textes du corpus. Dans une telle optique, la réinvention des codes du récit de voyage et celle des codes de l'imaginaire du Nord seraient interdépendantes.

Le présent travail de thèse entend constituer un apport dans trois domaines : les études nordiques, entendues dans une optique d'histoire des représentations ; les études viatiques ; les études littéraires en termes de poétique des genres littéraires. En études nordiques, notre thèse vise à offrir une perspective nouvelle sur le changement de paradigme du Midi au Nord qui caractérise l'âge romantique. À travers l'exemple du récit de voyage en Islande, nous entendons proposer non seulement une histoire de l'invention du Nord par la littérature, mais aussi des éventuelles conséquences esthétiques de cette entrée – ou ce retour ? – de l'Islande dans l'imaginaire occidental – en l'occurrence, la naissance d'une nouvelle forme littéraire, partagée entre perpétuation et remise en cause des codes discursifs et des motifs imaginaires dont elle hérite.

Dans le domaine des études viatiques, cette thèse entend répondre à un triple objectif :

1. Étudier un corpus longtemps oublié, parce que jugé d'intérêt littéraire mineur – rares sont les écrivains institutionnels et les voyageurs célèbres qui lui donnèrent leur caution – et parce qu'essentiellement de langue étrangère et peu, voire pas traduit ; le rendre à la littérature en l'étudiant comme un objet littéraire à part entière là où les historiens en ont fait des sources et témoignages d'époque. À moyen ou long terme, ce travail de thèse donnera naissance à une anthologie d'extraits traduits et commentés de ces récits de voyage, qui seront ainsi accessibles aux lecteurs francophones.

2. Envisager dans une optique comparatiste un corpus qui n'a été lu que dans ses limites strictement nationales : si ces approches sont cohérentes, sans doute omettent-elles une dimension essentielle du corpus du voyage d'Islande : la dynamique des échanges entre voyageurs de différentes nationalités, qui se lisent, se traduisent, se scrutent, confirment ou infirment mutuellement leurs écrits. Le voyage d'Islande s'est construit en tant que genre par le partage de motifs et de modalités d'écriture analogues d'un voyageur à l'autre, voire d'une aire linguistique et culturelle à l'autre ; un partage conflictuel en raison de l'enjeu fortement idéologique d'un discours sur l'Islande au XIXe siècle. Une approche comparatiste permet d'envisager la genèse internationale de ce corpus, où chaque choix – posture énonciative, modèles textuels, codes discursifs – est commandé par un impératif idéologique plus ou moins revendiqué. Le voyage en Islande est né et s'est construit parce que le contexte historique et culturel occidental exigeait un discours sur l'Islande : peut-être est-ce justement l'enjeu idéologique de ce corpus qui a polarisé sur lui l'attention des historiens en en éloignant celle des littéraires.

3. Contribuer aux études menées sur la poétique et l'histoire du récit de voyage à la lumière d'un corpus méconnu qui, nous le gageons, a une valeur heuristique pour l'étude des mutations esthétiques à l'œuvre dans la littérature de voyage au XIXe siècle. Notre choix d'un corpus volontairement large a pour objectif de nous amener à développer des outils théoriques pour contribuer à la réflexion sur le récit de voyage. L'étude de ce corpus marginal pourrait offrir un modèle d'interprétation valable pour comprendre les mutations esthétiques du récit de voyage de l'âge romantique, dont il constitue, à l'image de son pays d'élection, un lieu de confins. Il en révèle de manière oblique les mobiles idéologiques ; il exprime le règne de plusieurs modèles discursifs, progressivement figés et stéréotypés, sur l'écriture du récit de voyage : le modèle du

> récit de voyage savant, celui des impressions de voyage, celui du pèlerinage culturel. En mettant en évidence la potentielle incapacité des voyageurs à se détacher de ces modèles, de leurs codes et des attentes afférentes pour dire le Nord, il témoigne des ambiguïtés et des contradictions d'un changement de paradigme romantique du Midi au Nord et sa traduction ambivalente en littérature. Il pose plus largement la question du rapport du récit de voyage au réel, de la capacité et de la volonté du voyageur du XIXe siècle à rencontrer l'Autre et l'Ailleurs, ici incarnés par le Nord hyperbolique de l'Islande, et à adapter ses stratégies discursives à leur irréductible singularité. L'expérience de l'Islande, terre de confins, confronterait-elle à leurs limites les pratiques viatiques et les modèles textuels de la littérature de voyage, trop historiquement et géographiquement situés ?

Enfin, dans le domaine des études littéraires, nous espérons témoigner, à la suite des nombreuses chercheuses et nombreux chercheurs qui nous ont précédée, de la valeur littéraire du récit de voyage et de la légitimité qu'il y a à l'étudier pour la fécondité des questionnements qu'il engendre en théorie littéraire. À l'orée de la présente réflexion, nous identifions au moins deux de ces questionnements. Premièrement, l'hétérogénéité générique et la riche mémoire intertextuelle du voyage d'Islande nous conduiront à interroger la pertinence des catégories des genres littéraires traditionnels ainsi qu'à contribuer – du moins, nous l'espérons – à étayer la position des études viatiques dans le champ de la poétique des genres littéraires : le voyage d'Islande est-il une forme ou un genre littéraire, mais surtout, qu'est-ce qui fait d'un genre littéraire un genre littéraire, d'une forme littéraire une forme littéraire, et en quoi l'étude des relations viatiques, dont nous traitons ici un corpus spécifique, permet-elle de contribuer de manière éclairante à ce débat théorique ? Deuxièmement, la question du rapport houleux, sinon contradictoire, entre expérience concrète de l'Islande, imaginaire de l'Islande et codes discursifs de la littérature de voyage, ainsi que celle de sa possible résolution, nous conduira à alimenter la réflexion – traditionnelle en études viatiques – quant au positionnement épistémologique du récit de voyage entre document et fiction, vérité et mensonge. Elle nous amènera à interroger plus largement le positionnement de la relation viatique – ici, à travers l'exemple heuristique du voyage d'Islande – dans un champ littéraire qu'une tradition intellectuelle occidentale tendrait à diviser entre œuvres fictionnelles et œuvres référentielles. En quoi la littérature de voyage, le cas échéant, contribuerait-elle à en faire bouger les lignes ?

5. Plan général de la thèse

La présente thèse se compose de trois chapitres, ainsi que de deux annexes. Ces trois chapitres sont organisés en fonction d'une démarche à la fois logique et chronologique et visent, par un ordonnancement que nous souhaitons heuristique, à mettre en évidence les différentes étapes de constitution du voyage d'Islande comme forme littéraire.

Le premier chapitre répond au postulat suivant : la constitution de l'ensemble des relations viatiques consacrées à l'Islande en corpus cohérent tout au long du XIXe siècle est un processus dont la complexité repose fondamentalement sur le caractère épars, contradictoire et ambivalent d'un imaginaire occidental de l'Islande construit depuis l'Antiquité. Par conséquent, avant d'aborder la question de la forme littéraire du voyage d'Islande et de ses modèles textuels divers et antithétiques, il convient de faire l'archéologie de cette difficulté en proposant un panorama dynamique de l'imaginaire de l'Islande dont héritent les premiers voyageurs modernes, notamment explorateurs-naturalistes, au tournant des années 1770. Nous verrons que cet imaginaire de l'Islande, marqué par les oppositions et les dynamiques de réversibilité thématique et sémantique, peut être rationnalisé par l'identification de trois inspirations que cristallisent les imaginaires relatifs à trois points cardinaux, d'importance variable au fil du temps. Les deux premiers sont contigus, sinon définitoires de l'Islande : le Nord et l'Ouest. Le troisième, qui intervient plus tardivement, constitue son reflet inversé : le Midi.

L'identification de ces trois polarités de l'imaginaire de l'Islande nous conduira à interroger dans un deuxième chapitre les difficultés potentielles que pose un imaginaire pluriel de l'Islande dans le choix par les voyageurs, entre 1772 et 1917, d'un ou de plusieurs paradigmes textuels pertinents pour mettre en discours leur expérience. En effet, le postulat initial de la réflexion qui sous-tendra le deuxième chapitre est le suivant : le choix du ou des modèles discursifs selon lequel ou lesquels un voyageur relate son expérience viatique au XIXe siècle est étroitement lié à la géographie symbolique dans laquelle il inscrit le pays qu'il visite, terre de nature ou terre de culture. Nous verrons qu'une spécificité du voyage d'Islande est, d'une part, de réunir des modèles textuels supposés s'exclure mutuellement car relevant de traditions viatiques opposées et, d'autre part, de manifester la persistance du modèle canonique du récit de voyage scientifique classique de type encyclopédique jusqu'au XXe siècle, traduisant à la fois la permanence d'un imaginaire géographique précis – celui de la terre de nature, privilégié à celui de la terre de culture – et la nostalgie d'un rapport prémoderne au monde.

Cette logique involutive qui détermine la succession des modèles textuels du voyage d'Islande met en évidence une déconnexion progressive des codes discursifs de la relation viatique par rapport à leur ancrage référentiel supposé, processus apparemment parallèle à l'entrée en littérature[1] de notre corpus d'étude.

Cette dynamique de déréférentialisation du voyage d'Islande, à l'œuvre tout au long du XIXe siècle, nous conduira à nous interroger, dans un troisième et dernier chapitre, d'une part, sur sa réalité concrète – le voyage d'Islande bascule-t-il réellement dans la catégorie des formes littéraires et des genres fictionnels ? – et, d'autre part, sur ses procédés, dont nous choisirons d'étudier le plus représentatif : l'intégration dans la trame narrative de la relation viatique d'un corpus littéraire narratif islandais, médiéval (poèmes mythologiques, sagas, chroniques historiques) et postmédiéval (contes folkloriques). Tout d'abord, l'étude de ce processus d'intégration d'un corpus hétérogène nous conduira à relativiser le lien qui semble s'imposer entre lui et l'émergence d'un voyage romantique ouvert aux jeux formels et à l'expérimentation littéraire pour réinscrire ce processus dans la logique involutive de nostalgie d'un art ancien du voyage de découverte et d'exploration. Ensuite, la convergence entre les statuts épistémologiques incertains du voyage d'Islande et du corpus littéraire islandais nous invitera à réfléchir sur la pertinence de l'opposition entre œuvre référentielle et œuvre fictionnelle pour penser l'appartenance du récit de voyage au champ littéraire, et à en proposer le dépassement à travers la notion de référentialité oblique, ou conditionnelle, du voyage d'Islande.

Les deux annexes qui suivent le développement à venir doivent être appréhendées de deux manières. Tout d'abord, elles sont le fruit d'un long travail bibliothéconomique effectué au cours de nos années de doctorat, non seulement sur le corpus des relations viatiques consacrées à l'Islande (annexe 1), mais aussi sur celui de la littérature islandaise médiévale, à laquelle notre cheminement intellectuel nous a familiarisée (annexe 2). En effet, cette dernière constitue le corpus le plus largement représenté dans les relations viatiques consacrées à l'Islande : il s'agit du référent historique auquel recourent les voyageurs pour éclairer la culture et la société de l'île qu'ils visitent, mais aussi d'un modèle littéraire alternatif dont le chapitre III de la présente thèse nous conduira à analyser les implications et les effets sur la forme du voyage d'Islande, aux plans épistémologique et esthétique. Les deux tâches de collecte à l'origine des annexes 1 et 2 ont donc été essentielles pour la prise en main du corpus d'étude et pour l'élaboration de

[1] Nous empruntons ici la formule employée par Roland Le Huenen dans son article fondateur « Le récit de voyage : l'entrée en littérature » (1987).

notre réflexion, de la confirmation / invalidation de certaines hypothèses initiales jusqu'à la construction d'un discours théorique sur notre sujet. Nous avons jugé qu'elles pouvaient intéresser d'autres chercheuses et chercheurs – en études viatiques, en études islandaises médiévales ? – en leur fournissant un accès rapide, précis et exhaustif à des données bibliographiques utiles pour elles et eux. C'est pourquoi nous prenons le parti de diffuser dans la présente thèse cette partie importante de notre travail préparatoire, que nous avons conçue pour être consultable de manière indépendante, en formulant le vœu qu'elle soit utile au plus grand nombre. Un autre objectif de ces annexes est enfin d'alléger la lecture de notre thèse de ces nombreuses références bibliographiques qui nous ont permis de construire notre hypothèse de recherche et notre réflexion. L'on trouvera en notes de bas de page un système de renvoi que nous espérons le plus clair possible et qui permettra à la lectrice, au lecteur de se référer aux annexes afin d'obtenir de plus amples informations bibliographiques, sans que cela entrave son processus de lecture.

CHAPITRE I

ISLANDE INVENTÉE :
ARCHÉOLOGIE DE L'IMAGINAIRE
DES EXPLORATEURS-NATURALISTES DE L'ÂGE CLASSIQUE

Notre étude du corpus des récits de voyage en Islande s'ouvre sur le constat d'un paradoxe, voire d'une apparente contradiction entre deux phénomènes : le caractère relativement récent des récits de voyage en Islande, d'une part, et le caractère particulièrement ancien et insituable de l'imaginaire occidental relatif à l'Islande.

Le corpus des récits de voyage en Islande apparaît à une date tardive dans l'histoire de la littérature de voyage : le premier récit de voyage avéré en Islande est le *Voyage des païs septentrionaux* (1671)[1] du médecin français Pierre-Martin de La Martinière ; auparavant, la littérature consacrée à l'Islande se divise entre chorographies et compilations renaissantes, telles l'*Historia de Gentibus Septentrionalibus* (1555)[2] de l'ecclésiastique suédois Olaus Magnus ou la *Relation de l'Islande* (1663)[3] du littérateur et théologien français Isaac de La Peyrère, et les récits de voyage apocryphes, parmi lesquels l'*Islandia* (1607)[4] du géographe et prédicateur allemand Dithmar Blefken. À titre comparatif, en nous en tenant aux corpus relatifs à des terres lointaines d'un point de vue occidental, nous constatons que la Chine fait l'objet de récits de voyage avérés depuis le XIIIe siècle : l'on songe au *Devisement du Monde* (1298) de l'explorateur vénitien Marco Polo qui, en dépit des débats autour de sa véracité, est indexé sur le séjour de son auteur en Chine en tant que diplomate auprès de l'empereur mongol Kubilai Khan[5]. Les Amériques sont aussi documentées par des relations viatiques[6] : le Brésil et ses habitants sont décrits dans *Les Singularitez de la France antarctique* (1557)[7] de l'écrivain-

[1] Pierre-Martin de La Martinière, *Voyage des païs septentrionaux. Dans lequel se void les moeurs, maniere de vivre, & superstitions des Norweguiens, Lappons, Kiloppes, Borandiens, Siberiens, Samojedes, Zembiens, Islandois*, Paris, Louis Vendosme, 1671 (voir annexe 1 (1671a)). Rééditions et traductions en annexe 1 (1674a, 1675a, 1676a, 1682a, 1685a, 1691a, 1700a, 1703a, 1706b, 1706c, 1708a, 1711a, 1718a, 1748b, 1764b, 1778a).

[2] Olaus Magnus, *Historia de Gentibus Septentrionalibus, earumque diversis statibus, conditionibus, moribus, ritibus, superstitionibus, disciplinis, exercitiis, regimine, victu, bellis, structuris, instrumentis, ac mineris metallicis, & rebus mirabilibus, necnon universis penè animalibus in Septentrione degentibus, eorumque natura Romae*, Rome, 1555 (voir annexe 1 (1555a)). Rééditions et traductions en annexe 1 (1558a, 1561a, 1561b, 1562a, 1562b, 1567a, 1567b, 1567c, 1586a, 1599a, 1599b, 1618a, 1622a, 1625a, 1645a, 1652a, 1652c, 1658a, 1665a, 1669a).

[3] Isaac de La Peyrère, *Relation de l'Islande*, Paris, Louis Billaine, 1663 (voir annexe 1 (1663a)).

[4] Dithmar Blefken, *Islandia, sive Populorum & Mirabilium quæ in ea Insula reperiuntur accuratior descriptio: Cui de Gronlandia sub finem quædam adjecta*, Lugduni [Leyde], Ex typographeio Henrici ab Haestens [Henrich van Haestens], 1607 (voir annexe 1 (1607a). Rééditions et traductions en annexe 1 (1607b, 1652b, 1706a, 1727a).

[5] Philippe Ménard, Jeanne-Marie Boivin, Laurence Harf-Lancner, Laurence Mathey-Maille, Jean-Claude Faucon, Danielle Quéruel, Monique Santucci, Joël Blanchard, Michel Quereuil, Marie-Luce Chênerie et Michèle Guéret-Laferté (éd.), *Marco Polo, Le Devisement Du Monde*, 6 vol., Genève, Droz, 2001-2008. Au sujet de ce récit de voyage, voir (de manière non exhaustive) Philippe Ménard, « Marco Polo à la découverte de l'Extrême-Orient », *Académie Stanislas*, 2012, p. 22-47 ; Hans Ulrich Vogel, *Marco Polo Was in China: New Evidence from Currencies, Salts and Revenues*, Leyde / Boston, Brill, 2013.

[6] À ce sujet, voir notamment Réal Ouellet, *La Relation de voyage en Amérique (XVIe-XVIIIe siècles). Au carrefour des genres*, Québec, Presses de l'Université Laval / Éditions du CIERL, 2010.

[7] Frank Lestringant (éd.), *Le Brésil d'André Thevet. Les singularités de la France Antarctique (1557)*. Paris, Chandeigne, 1997. Au sujet d'André Thevet, voir notamment Frank Lestringant, *Sous la leçon des vents : le monde d'André Thevet, cosmographe de la Renaissance*, Paris, Presses universitaires de Paris-Sorbonne, 2003 ou encore *L'Atelier du cosmographe ou l'image du monde à la Renaissance*, Paris, Albin Michel, 1991.

géographe français André Thevet, qui paraissent deux ans après la première édition de l'*Historia de Gentibus Septentrionalibus* d'Olaus Magnus, et l'*Histoire d'un voyage fait en la terre du Brésil* (1578)[1] du voyageur français Jean de Léry. Cela fait alors déjà presque un siècle que le navigateur génois Christophe Colomb a posé le pied sur la terre des Caraïbes, produisant lui aussi plusieurs relations de voyage au gré de son exploration du continent américain[2] ; et cela fait plus de deux décennies qu'ont paru les *Relations* (1545)[3] de Jacques Cartier, premières descriptions du Québec abordé en 1534. *Des sauvages* (1603)[4], récit de voyage du fondateur de Québec, le Français Samuel de Champlain, paraît quatre ans avant celui de Dithmar Blefken. La période de l'exploration de l'Islande se situe entre la publication du récit de voyage de La Martinière et celle de la somme encyclopédique issue des expéditions scientifiques françaises du navire *La Recherche* (1835 et 1836), de 1838 à 1852. Elle se concentre entre le dernier quart du XVIIIe siècle et le début du XIXe siècle, autour des récits des explorateurs scandinaves – Niels Horrebow (1752)[5], Bjarni Pálsson et Eggert Ólafsson (1772)[6], Uno von Troil (1777)[7] – et britanniques – sir Joseph Banks (1772)[8], sir George Steuart Mackenzie et Henry Holland

[1] Frank Lestringant, (éd.), *Jean de Léry. Histoire d'un voyage faict en la terre du Brésil (1578)*, Paris, Librairie générale française, coll. « Les Classiques de Poche », 1994. Au sujet de Jean de Léry, voir notamment Michel de Certeau. *L'Écriture de l'histoire*, Paris, Gallimard, 1975 ; Frank Lestringant et Marie-Christine Gomez-Géraud (dir.), *D'encre du Brésil : Jean de Léry écrivain*, Orléans, Paradigme, 1999 ; ou encore Frank Lestringant, *Jean de Léry ou l'invention du sauvage*, Paris, Honoré Champion, 2005.

[2] Michel Lequenne (éd.), *Christophe Colomb, La Découverte de l'Amérique (1492-1505)*, 2 vol., Paris, La Découverte, 2002. Au sujet de Christophe Colomb, on ne retiendra que les études les plus récentes : Paolo Emilio Taviania, *Christophe Colomb : genèse de la grande découverte*, Paris, Éditions Atlas, 1980 ; Jacques Heers, *La découverte de l'Amérique*, Paris, Éditions Complexe, 1991 ; Michel Lequenne, *Christophe Colomb : amiral de la mer océane*, Paris, Gallimard, Découvertes Gallimard – histoire, 2005 ; Denis Crouzet, *Christophe Colomb : Héraut de l'Apocalypse*, Paris, Payot, 2006.

[3] François Maspero (éd.), *Jacques Cartier, Voyages au Canada (avec les relations des voyages en Amérique de Gonneville, Verrazano et Roberval) (1545)*, Paris, La Découverte, 1981 ou Michel Bideaux (éd.), *Jacques Cartier, Relations – édition critique*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, coll. « Bibliothèque du Nouveau Monde », 1999 (1986). Au sujet de Jacques Cartier, voir notamment Fernand Braudel et Michel Mollat du Jourdin, *Le monde de Jacques Cartier : l'aventure au XVIe siècle*, Paris, Berger-Levrault, 1995.

[4] Alain Beaulieu et Réal Ouellet (éd.), *Samuel de Champlain, Des sauvages (1603)*, Montréal, Typo Histoire, 1993. À ce sujet, voir notamment Raymonde Litalien et Denis Vaugeois (dir.), *Champlain : la naissance de l'Amérique française*, Sillery / Paris / La Rochelle, Septentrion / Nouveau Monde, 2004 ; Mathieu d'Avignon, *Champlain et les fondateurs oubliés, les figures du père et le mythe de la fondation*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2008 ; Christian Morrissonneau, *Le rêve américain de Champlain*, Montréal, Hurtubise, 2009.

[5] Niels Horrebow, *Tilforladelige Efterretninger om Island med et Nyt Landkort og 2 Aars Meteorologiske Observationer*, Copenhague, 1752. Voir annexe 1 (1752a). Rééditions et traductions en annexe 1 (1753a, 1754a, 1758a, 1764a).

[6] Eggert Ólafsson et Bjarni Pálsson, *Vice-lavmand Eggert Olafsens og Landphysici Biarne Povelsens reise igiennem Island*, 2 vol., Sorøe, Jonas Lindgren, 1772. Voir annexe 1 (1772c). Rééditions et traductions en annexe 1 (1774a, 1805b).

[7] Uno von Troil, *Bref rörande en resa til Island*, Uppsala, Magnus Swederus, Bokhandel i Upsala, 1777. Voir annexe 1 (1777a). Pour ses rééditions et traductions, voir annexe 1 (1779a, 1780b, 1781a).

[8] Joseph Banks, *The Iceland Journal of Sir Joseph Banks. Part I. 12 July-6 September 1772. Part II. 17 September-22 October 1772*, dans Anna Agnarsdóttir (éd.), *Sir Joseph Banks, Iceland and the North Atlantic 1772-1820. Journals, Letters and Documents*, Londres, Routledge, Hakluyt Society 3, 2016. Voir annexe 1 (1772a).

(1811)[1], William Jackson Hooker (1811)[2] et Ebenezer Henderson (1818)[3] – et intervient donc trois à quatre siècles après l'époque dite des Grandes Découvertes[4], si nous nous en tenons à l'épisode fondateur de la découverte européenne des Amériques.

Pourtant, à cette exploration tardive de l'Islande est associé un imaginaire riche, foisonnant et, surtout, bien antérieur aux récits de voyage de l'époque moderne relatifs à cette île. Comment expliquer ce paradoxe ? Deux éléments de réponse sont possibles. Le premier élément de réponse tient à la spécificité de l'histoire des rapports entre l'Occident et l'Islande, elle aussi antérieure à l'âge classique, mais jalonnée par des périodes d'éloignement, de rupture et d'oubli, tout comme elle est variable en fonction des pays occidentaux concernés. L'Islande est connue de l'Occident sans l'être tout à fait, tant d'un point de vue diachronique que synchronique. D'un point de vue diachronique, contrairement à ce qui se produit dans les rapports entre Europe et Amériques et dans l'émergence de la relation de voyage en Amérique, il existe une décorrélation chronologique entre la phase de découverte et la phase d'exploration de l'Islande ou, en tout cas, la mise en discours de cette dernière. En effet, les récits de voyage en Islande des XVIIe et XVIIIe siècles, ainsi que du début du XIXe siècle ne sont pas des récits de découverte. L'Islande est identifiée depuis plus d'un millénaire, d'abord par des moines ermites irlandais au VIIIe siècle[5], puis, à la fin de ce siècle, par des colons scandinaves que les

---

[1] George Steuart Mackenzie (sir), *Travels in the Island of Iceland during the Summer of the Year MDCCCX*, Édimbourg, Archibald Constable and Company / Londres, Longman, Hurst, Rees, Orme, & Brown ; Cadell & Davies ; William Miller, and John Murray, 1811 (voir annexe 1 (1811b)). Pour ses rééditions et traductions, voir annexe 1 (1812b, 1815b, 1815c, 1821b, 1821c, 1826a, 1826b, 1829a, 1842a, 1851b).

[2] William Jackson Hooker, *Journal of a Tour in Iceland in the Summer of 1809*, 2 vol., Londres, Longman, Hurst, Rees, Orme, and Brown, and John Murray, 1811 (voir annexe 1 (1811a)). Pour ses rééditions et traductions, voir annexe 1 (1811c, 1813a, 1815a, 1823b).

[3] Ebenezer Henderson, *Iceland; or, The Journal of a Residence in that Island, During the Years 1814 and 1815: Containing Observations on the Natural Phenomena, History, Literature, and Antiquities of the Island; and the Religion, Character, Manners, and Customs of its Inhabitants*, 2 vol., Édimbourg, Oliphant, Waugh and Innes / Londres, T. Hamilton, J. Hatchard, and L. B. Seeley, 1818 (voir annexe 1 (1818a)). Pour ses rééditions et traductions, voir annexe 1 (1816a, 1818b, 1819c, 1820a, 1821a, 1823a, 1824b, 1830a, 1831a, 1844a).

[4] Cette expression désormais figée désigne les explorations entreprises par les puissances européennes aux XVe et XVIe siècles à des fins savantes, commerciales et impérialistes, et le développement de routes maritimes entre l'Europe, d'une part, et l'Amérique, l'Afrique, l'Asie (l'Océanie n'intervient dans la connaissance cartographique occidentale qu'au XVIIIe siècle), d'autre part. À ce sujet, voir (entre autres) Jean Favier, *Les Grandes Découvertes : d'Alexandre à Magellan*, Paris, Librairie Arthème Fayard, coll. « Pluriel », 2010 (1991), mais aussi deux ouvrages qui discutent l'historiographie de cette période : Romain Bertrand, Hélène Blais, Guillaume Calafat et Isabelle Heullant-Donat (dir.), *L'exploration du Monde. Une autre histoire des Grandes Découvertes*, Paris, Seuil, coll. « L'Univers historique », 2019 ; Michel Chandeigne et Jean-Paul Duviols, *Idées reçues sur les Grandes Découvertes : XVe-XVIe siècles*, Paris, Chandeigne, Magellane poche, 2019 (2e édition).

[5] Voir Gunnar Karlsson, *The History of Iceland*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 2003 (2000), p. 9-10 et Michel Sallé et Æsa Sigurjónsdóttir, *Histoire de l'Islande des origines à nos jours*, Paris, Tallandier, 2018, p. 20-21. Gunnar Karlsson s'appuie sur deux sources historiques : l'*Historia ecclesiastica gentis Anglorum* (VIIIe siècle) du moine anglo-saxon Bède le Vénérable et le *De mensura orbis terrae* (IXe siècle) du moine irlandais Dicuil ; Michel Sallé et Æsa Sigurjónsdóttir y ajoutent l'*Íslendingabók* (XIIe siècle) du prêtre islandais Ari Þorgilsson.

diverses versions du *Landnámabók* (XIIe siècle)[1] désignent dans l'ordre suivant : le Norvégien Naddoðr Ásvaldsson, le Suédois Garðar Svavarson et le Norvégien Flóki Vilgerðarson[2]. D'un point de vue synchronique, les rapports de l'Occident médiéval à l'Islande sont évolutifs : passée sous dépendance norvégienne (1262)[3], puis danoise (1397)[4], l'île est relativement privée de liens avec le continent européen, même si, à partir du milieu du XIVe siècle et tout au long du Moyen Âge, les bateaux de pêche de l'Angleterre et de l'Allemagne hanséatique croisent au large des côtes islandaises et contribuent au développement des activités de pêche et de commerce dans le sud-ouest de l'Islande[5]. En marge des intérêts commerciaux, politiques ou même culturels et intellectuels des autres pays, l'Islande ne concentre pas non plus sur elle l'attention du Danemark : elle affronte dans l'indifférence générale les épidémies de peste, ainsi que les calamités et les désastres climatiques au XIVe siècle[6]. La domination danoise s'illustre néanmoins à travers deux événements majeurs de l'histoire de l'Islande : d'une part, l'établissement de la Réforme luthérienne au XVIe siècle, par laquelle la Couronne danoise réaffirme son autorité coloniale et dont les Islandais tirent l'un de leurs héros nationaux, le rebelle Jón Arason, dernier évêque catholique d'Islande[7] ; d'autre part, la mise en place d'un monopole commercial danois par décret royal entre 1602 et 1787[8], qui achève de faire de l'Islande une dépendance commerciale du Danemark et de la priver de développement économique, selon une logique amorcée dès le XVe siècle en réaction aux convoitises britanniques et allemandes[9]. Au XVIIe siècle, l'Islande est un lieu de confins délaissé, assailli par les pirates et secoué par une succession d'éruptions volcaniques qui se prolonge au XVIIIe siècle[10]. Cette histoire en clair-obscur, rythmée par les intérêts changeants du Danemark, de la Grande-Bretagne et de l'Allemagne, fait de l'Islande à la fois une dépendance de l'Europe et un lieu lointain ; les connaissances occidentales à son sujet se limitent à ses ressources les plus immédiatement disponibles à des fins utilitaires, elles-mêmes étroitement liées au contexte géopolitique européen. Quand décline l'intérêt que portent les puissances européennes à

[1] Le *Landnámabók* (« Livre de la Colonisation ») est une chronique médiévale relatant précisément la découverte et la colonisation de l'Islande par les Norvégiens au tournant des IXe et Xe siècles. L'on peut le lire dans la traduction française suivante : Régis Boyer (trad. et éd.), *Livre de la colonisation de l'Islande*, Turnhout, Brepols, 2000.
[2] Voir Sallé et Sigurjónsdóttir, *op. cit.*, p. 22 et Karlsson, *op. cit*., p. 12.
[3] Voir Sallé et Sigurjónsdóttir, *op. cit.*, p. 80 et Karlsson, *op. cit*., p. 89-90.
[4] Voir Sallé et Sigurjónsdóttir, *op. cit.*, p. 83-84 et Karlsson, *op. cit*., p. 102.
[5] Voir Sallé et Sigurjónsdóttir, *op. cit.*, p. 85-91 et Karlsson, *op. cit*., p. 106-110 et 118-127.
[6] Voir Sallé et Sigurjónsdóttir, *op. cit.*, p. 84-86 et Karlsson, *op. cit*., p. 111-117.
[7] Voir Sallé et Sigurjónsdóttir, *op. cit.*, p. 94-98 et Karlsson, *op. cit*., p. 128-133.
[8] Voir Sallé et Sigurjónsdóttir, *op. cit.*, p. 102-104 et Karlsson, *op. cit*., p. 138-142.
[9] Voir Sallé et Sigurjónsdóttir, *op. cit.*, p. 88-90 et Karlsson, *op. cit*., p. 123-127.
[10] Voir Sallé et Sigurjónsdóttir, *op. cit.*, p. 104-113 et Karlsson, *op. cit*., p. 143-148.

l'Islande, cette dernière semble alors redevenir une terre inconnue, non éclairée par la connaissance, mais aussi un matériau de l'imagination.

Le second élément de réponse, qui s'explique déjà partiellement par ces contingences historiques et géopolitiques, tient à la réalité géographique de l'Islande, à savoir sa localisation septentrionale sur les cartes et mappemondes. Or, selon Daniel Chartier, le rapport des sociétés occidentales aux territoires nordiques – il y intègre la Scandinavie, le Groenland, l'Arctique et les pôles, mais aussi l'hiver[1], Nord saisonnier selon le géographe Louis-Edmond Hamelin[2] – sont caractérisés par un savoir qui est de l'ordre du discours bien plus que de celui de l'expérience[3]. Daniel Chartier explique ce déséquilibre par deux facteurs : la rareté des déplacements de l'homme vers le Nord, mais aussi la logique de gouvernance coloniale, qui « [renforce] la mise sous silence des aspects culturels et humains des territoires froids »[4] et place l'administration des colonies nordiques sous l'autorité de « capitales et [de] puissances du Sud »[5]. Ces éléments de réflexion entrent en résonance avec notre précédente description des rapports qu'entretient l'Europe occidentale avec l'Islande. Nous avons constaté l'antériorité des explorations et voyages de découverte vers des territoires moins nordiques[6] par rapport au début de l'exploration occidentale de l'Islande, mais aussi la situation de domination coloniale établie sur l'Islande, qui contribue à l'effacement du patrimoine littéraire et culturel islandais, pourtant porteur d'un discours endogène sur l'Islande et garant de la mémoire des premiers colons et découvreurs de l'île. Cet oubli aboutit à l'instauration d'un déséquilibre supplémentaire dans le déséquilibre initial entre expérience et discours, et ce entre deux strates de discours que Daniel Chartier distingue ainsi : d'une part les « représentations » du Nord, « créées de l'extérieur [du Nord] »[7] et souvent simplifiées, et les « cultures nordiques », « issues des territoires du "Nord" »[8] et méconnues. Entre ces deux strates, intégrées dans un « système de signes » que Daniel Chartier qualifie d'« imaginaire du Nord », il existe une minoration de la seconde au profit de la première, pour des raisons objectives – une relative méconnaissance

[1] Voir Daniel Chartier, *Qu'est-ce que l'imaginaire du Nord ? Principes éthiques*, édition multilingue, Harstad / Montréal, Arctic Arts Summit / Imaginaire ⎪ Nord, coll. « Isberg », 2018, p. 9.
[2] Voir Louis-Edmond Hamelin, « Le Nord et l'hiver dans l'hémisphère boréal », *Cahiers de géographie du Québec*, vol. 44, n°121, 2000, p. 7 et *Discours du Nord*, Québec, GÉTIC, Université Laval, coll. « Recherche », 35, 2002, p. 7 et 13.
[3] Voir Chartier, *op. cit*., p. 10-11.
[4] Chartier, *ibid*., p. 11.
[5] Chartier, *ibid*., p. 11.
[6] Moins nordiques, du moins en principe : Jacques Cartier et ses compagnons de voyage, arrivés dans le golfe du Saint-Laurent en saison estivale, sous-estiment le caractère nordique du Québec et de son hiver, et il faut alors aux colons européens tout le secours des peuples autochtones pour s'adapter à cette saison (voir Bernard Arcand, *Abolissons l'hiver !*, Montréal, Boréal, 1999, p. 15-20).
[7] Chartier, *op. cit*., p. 10.
[8] Chartier, *ibid*., p. 10.

et une découverte tardive des régions nordiques (XVIIIe-XIXe siècles), doublées par l'imaginaire d'un Nord vide et inhabitable – mais aussi, à des fins stratégiques et politiques, la colonisation et l'exploitation des ressources du Nord par le Sud étant justifiées par l'imaginaire d'un territoire vide et inhabité. On le comprend donc, ces déséquilibres s'entraînent mutuellement dans une logique d'engendrement circulaire : la domination d'un discours exogène sur le Nord comme terre inhabitée entretient cet imaginaire et décourage les velléités d'entreprises viatiques ; l'expérience concrète du Nord est ajournée par l'influence persistante de ce discours exogène dans le champ occidental des représentations. En témoigne l'impressionnante fortune littéraire de la chorographie d'Olaus Magnus, traduite et rééditée jusqu'aux années 1670, concurrençant le récit de voyage de La Martinière, ou du récit de voyage apocryphe de Blefken, traduit et réédité jusqu'aux années 1730, soit deux décennies avant que ne paraissent les premiers véritables récits d'exploration systématique de l'Islande[1].

Le présent chapitre a pour objectif de proposer un panorama cohérent et structuré de l'imaginaire de l'Islande tel qu'en héritent les écrivains-voyageurs à partir de la fin des années 1830, soit à la fin de la phase dite d'exploration de l'Islande. Cette démarche repose sur le postulat suivant : l'existence d'un rapport de causalité entre, d'une part, cet imaginaire de l'Islande, et, d'autre part, les raisons du voyage et les modalités de sa mise en discours. En d'autres termes, nous faisons l'hypothèse que la poétique du voyage d'Islande est indexée sur les représentations de l'Islande qui habitent l'imaginaire des voyageurs au moins autant que sur une expérience empirique de l'Islande qu'il s'agirait de mettre en discours en recourant à un modèle textuel pertinent. Le corollaire de ce postulat est que le discours des explorateurs-naturalistes du tournant des XVIIIe et XIXe siècles ne liquide pas un imaginaire de l'Islande hérité de l'époque médiévale, mais qu'il enrichit cet imaginaire d'une nouvelle strate de « représentations »[2] propre à l'infléchir ou à le renforcer. Le postulat et son corollaire ci-dessus énoncés s'appuient sur l'étude de l'extrait suivant, notre seuil d'accès à l'imaginaire de l'Islande ainsi qu'au corpus des relations viatiques consacrées à cette île :

> Il y a des pays qu'on n'a jamais vus et qui vous sont cependant des Patries : telle, pour moi, cette Islande que vous évoquez de façon si simple et si directe, mon cher Monsieur Le Sec'h. Tout enfant, elle planait déjà dans mes songes, avec son air lointain de vierge mystérieuse, de pâle et froide vierge du Nord, ne soulevant que pour quelques initiés les voiles immenses de ses brumes, mais leur découvrant alors des grâces secrètes et paradoxales, toutes les magies, toutes les fantasmagories hallucinantes des lieux hyperboréens. Plus grand, j'appris des « Islandais » du Trégor et du Goëlo à me figurer ce qui se cachait de réalité tantôt souriante, tantôt tragique, derrière ces noms aux sonorités barbares : Isafjord, Patriksfjord, Seydis-fjord... Oh ! ces fiords de Thulé ! Que de fois j'y suis entré sur les goélettes du rêve ! Que de nuits visionnaires j'y ai passées, au

[1] Voir annexe 1 de la présente thèse.
[2] Chartier, *op. cit*., p. 10.

> mouillage, entre les hauts murs de basalte noir où la coulée des neiges s'incrustait en damasquineries étincelantes, tandis que dans le ciel, le ciel violet du pôle, les fées tricoteuses, les « marionnettes » dont parlent nos pêcheurs, entrelaçaient les nuances changeantes d'une aurore sans jour !
>
> Plus tard encore j'ai failli faire le voyage pour de bon. Un ami m'attendait à Leith, en Écosse : nous devions prendre ensemble le bateau qui relie le pays d'Ossian à l'ile des Sagas. Hélas ! force lui fut de partir sans moi. Les récits dont il m'enchanta au retour ne furent point pour atténuer mes regrets de n'avoir pu l'accompagner. Sur ces plages de sable et de galet que vous nous dépeignez d'un trait si précis, il avait débarqué à dos d'homme. Plus heureux que vous, il n'avait pas seulement contemplé du large le sombre roi des champs de neige, le Snefell Joeküll : il l'avait à moitié gravi. Pour un peu, et n'eût été la défaillance d'un des insulaires qui l'escortaient, il eût conquis la gloire, que se promit en vain un anglais [*sic*], lord Garvagh, de planter son bâton de montagne sur la cime volcanique encore inviolée. Ce n'est point, je l'avoue, ce qui m'eut tenté dans son fait. Non, mais combien, en revanche, je me fusse réjoui de trotter à califourchon sur l'échine élastique des poneys sauvages, à travers les plaines stygiennes, que hérissent des laves pareilles à des artichauts pétrifiés ! Et comme je l'eusse goûtée, la douceur d'arriver, le soir, à l'étape, dans une de ces fermes, une de ces isbas hospitalières qui, jusque dans les déserts les plus inaccoutumés au passage de l'homme, ont toujours une chambre pour les étrangers !
>
> Me sera-t-il donné, quelque jour, de m'y asseoir, dans la petite maison de bois, aux vitres fixes, jamais ouvertes, par lesquelles on peut, voir, de sa couchette, des étoiles d'un éclat aigu monter dans un firmament de cristal, à la, fois compact et transparent comme un glacier ? La belle fille aux nattes blondes sert le voyageur ; le père fait à haute voix la lecture de la Bible, cependant que l'indécise clarté de la nuit polaire enveloppe son visage d'un halo trouble ou [*sic*] ses traits se dissolvent peu à peu comme il advint pour l'apparition du Christ dans la scène des pèlerins d'Emmaüs. Dehors, le blizzard souffle, âme impétueuse de ces solitudes qui, malgré de rares présences humaines, gardent tout le solennel, tout le religieux de l'inexploré... Parfois, à rêver de ces choses, j'ai, [*sic*] la vive impression qu'elles sont en moi comme des souvenirs.[1]

Cette longue citation a un statut particulier dans notre corpus. Tout d'abord, elle intervient dans un récit de voyage oublié, dont l'auteur, E. Le Sec'h, officier de marine breton veillant aux intérêts français pendant la campagne de la morue, est plongé dans un semi-anonymat : *Islande et Norvège* (1912) ne connaît qu'une seule édition, et c'est la seule œuvre répertoriée d'E. Le Sec'h[2]. Enfin, Anatole Le Braz, l'auteur de ces mots, n'est pas un écrivain-voyageur au sens strict, mais un préfacier qui confesse ne s'être jamais rendu en Islande. Pourtant, ses propos liminaires ont pour double intérêt de tracer l'horizon d'attente du lecteur occidental rêveur qui compulse un récit de voyage consacré à l'Islande et de constituer un matériau d'observation rare dans le cadre de notre étude : la trace écrite des représentations de l'Islande plus ou moins avouées qui animent potentiellement tout écrivain-voyageur à la veille de sa rencontre avec l'Islande réelle. En effet, Anatole Le Braz propose ici une représentation syncrétique de tous les lieux imaginaires, aux localisations incertaines et âprement discutées à travers les siècles, auxquels l'Islande a pu se trouver identifiée.

À la lecture de ces lignes, nous constatons que le propos du préfacier est le théâtre d'un affrontement entre rapport livresque au monde et expérience concrète du lieu. En cela, il apporte

---

[1] Anatole Le Braz, « Préface », dans E. Le Sec'h, *Islande et Norvège. Journal de Bord d'un Marin Breton. Orné de soixante-quinze illustrations photographiques par l'auteur*, préface d'Anatole Le Braz, poésies de Théodore Botrel, Saint-Brieuc, E. Hamonic / Paris, Champion, 1912.

[2] Voir annexe 1 (1912a).

la preuve concrète des théories développées par Christine Montalbetti et Jean-Didier Urbain[1] : l'écrivain-voyageur chemine avec sa bibliothèque, dont il fait à la fois un outil cognitif valable pour appréhender le lieu réel et un répertoire de codes discursifs disponibles pour mettre en ordre et en forme ce lieu réel dans le récit de voyage, qu'il s'agisse pour l'écrivain-voyageur de représenter l'Autre, l'Ailleurs ou soi-même. Le conflit opposant le rapport livresque au monde et l'expérience concrète est matérialisé par le privilège donné au rêve sur la chose vécue tout au long du texte. Le Braz, qui commence sa préface par l'énoncé d'un paradoxe – le sentiment d'appartenir à un pays que l'on n'a jamais connu – neutralise la blessure originelle du voyage manqué en Islande, pour suggérer non seulement la supériorité du rêve sur le souvenir, mais le rapport d'identité entre ces deux modalités d'expérience du monde. Ce rapport d'identité, postulé en théorie, est aussi appliqué dans l'écriture, par laquelle le voyage manqué de Le Braz devient un voyage effectif, plus vrai que vrai : le voyage rêvé est matérialisé dans une série de tableaux que rythment de nombreux adjectifs et compléments circonstanciels ; les rêves d'enfance s'écrivent avec les temps traditionnels du récit ; l'irréel du passé, expression du regret (« combien je me fusse réjoui », « comme je l'eusse goûté »), est oublié au profit du futur au dernier paragraphe, qui, même de tournure interrogative (« me sera-t-il donné ? »), débouche sur un présent d'évocation, esquissant les grandes lignes d'une hypotypose marquante pour l'esprit du lecteur. Il est certes loisible d'expliquer l'audace de cette affirmation finale de Le Braz, l'identité entre rêve et souvenir, par le contexte d'énonciation de la préface : Le Braz écrit en homme frustré de son voyage réel – du moins est-ce son *ethos* – pour qui une telle affirmation résonne comme une consolation. Mais il écrit surtout en tant que folkloriste : auteur de *La Légende de la Mort* (1893)[2] et professeur à l'Université de Rennes, il est l'homme des légendes, au double sens étymologique de choses devant être lues (selon la signification du gérondif latin *legenda*) et courant de fictions étiologiques sur le monde. Il postule d'ailleurs, par l'ensemble

[1] Voir (entre autres) Christine Montalbetti, *Le Voyage, le monde et la bibliothèque*, Paris, Presses universitaires de France, 1997 ; « Entre écriture du monde et récriture de la bibliothèque. Conflits de la référence et de l'intertextualité dans le récit de voyage au XIXe siècle », Dans Sophie Linon-Chipon, Véronique Magri-Mourgues, Sarga Moussa (dir.), *Miroirs de textes. Récits de voyage et intertextualité*, Nice, Publication de la Faculté des Lettres, Arts et Sciences Humaines de Nice, Nouvelle série, n°49, 1998, p. 4-16 ; Jean-Didier Urbain, *Le voyage était presque parfait. Essai sur les voyages ratés*, Paris, Éditions Payot & Rivages, 2017 (2008), p. 130-132, 349-491.

[2] *La Légende de la Mort* retrace aussi bien les croyances et les légendes bretonnes relatives à la mort que les us et coutumes funéraires en Bretagne. Il s'agit de la plus célèbre des compilations de contes et légendes de Bretagne de Le Braz. Au moment où Le Braz préface le récit de voyage de Le Sec'h, il a publié un ouvrage consacré aux « Islandais », ces marins de la région de Paimpol (Côtes-d'Armor) qui s'aventurent chaque été au large des côtés islandaises pour y pêcher la morue : *Pâques d'Islande* (1897). Cela fait de lui un préfacier tout indiqué pour l'éditeur breton Hamonic. Au sujet de la vie et de l'œuvre d'Anatole Le Braz, voir Joseph Jigourel, *Anatole Le Braz : sa vie, son œuvre*, Le Faouët, Liv'éditions, 1996 et Yann-Ber Piriou, *Anatole Le Braz : au-delà de la légende*, Rennes, Terre de brume, 1999.

de son œuvre de compilation des légendes bretonnes, une continuité entre le livre et l'expérience vécue dans l'approche cognitive du monde. Ce faisant, il est à la fois l'héritier – conscient ? – d'une tradition assumée de la littérature de voyage qui consiste à cheminer avec sa bibliothèque et le trublion par lequel revient l'éternel débat qui anime les observateurs critiques et contempteurs de la littérature de voyage, obligeant ainsi tout écrivain-voyageur à se positionner : vérité ou affabulation ? Dans un récit de voyage qui revendique son caractère véridique et sa fidélité à l'expérience – or la véridicité et la fidélité sont des notions mouvantes, désignant aussi bien l'objectivité et l'exhaustivité du récit de voyage savant que la sincérité d'un journal d'impressions – quelle est la part clandestine de l'arrangement avec le réel au profit du rêve, au profit d'une bibliothèque dont l'emprise était si forte qu'il n'a pas été possible pour le voyageur de la contredire ou – plus encore – d'une bibliothèque que le réel avait pour unique tâche de valider ?

Nous constatons aussi que le propos de Le Braz est le creuset d'une alliance entre deux ensembles de discours sur l'Islande de natures apparemment contradictoires. De fait, le texte de Le Braz se caractérise par un glissement progressif de la constellation légendaire de l'Ultima Thulé aux motifs récurrents du voyage d'Islande. En témoignent leur insertion toute naturelle dans la rêverie de Le Braz et l'absence radicale de références précises aux auteurs qui les ont installés dans l'imaginaire occidental[1], ces motifs deviennent à leur tour de véritables « mythèmes », au sens que Thomas Mohnike donne à ce terme, dans un dialogue avec les théories structuralistes de Claude Lévi-Strauss : de petites unités narratives dont l'identité, le statut et les relations évoluent en fonction des lieux et des époques pour esquisser les grandes lignes d'un savoir social sur le monde, en perpétuelle reconfiguration[2]. La traversée des champs de lave, épreuve redoutée des voyageurs, la *kvöldvaka*, tradition de lecture vespérale des sagas par le patriarche dans les foyers islandais, ou encore l'hospitalité islandaise féminine, symbole d'un âge d'or de l'humanité, constituent les mythèmes d'une Islande moderne dont tout voyageur des années 1910 peut espérer faire l'expérience, bercé par les gravures largement diffusées des dessinateurs de l'expédition française de *La Recherche*, Auguste Mayer, Barthélémy Lauvergne

[1] À cet égard, dans le rapide état des lieux de la « Note de l'Éditeur » qui précède la préface de Le Braz, est remarquable l'absence des *Lettres sur l'Islande* (1837) de Xavier Marmier, qui est pourtant l'introducteur en France de ces motifs récurrents du voyage d'Islande. Hamonic préfère mentionner les récits de voyage de Johann Anderson, d'Yves de Kerguelen-Trémarec, d'Isaac de La Peyrère ou de Henry Labonne, épigone s'il en est de Marmier. L'on peut interpréter cette absence de Marmier comme une erreur de Hamonic (qui en commet d'ailleurs deux autres, en faisant de Horrebow un Anglais ou de La Peyrère, érudit compilateur du XVIIe siècle, un auteur des Lumières) ; on peut aussi y voir un indice de l'entrée réussie dans l'imaginaire collectif de ces motifs devenus mythèmes, au point que leur origine est désormais insituable.

[2] Voir Thomas Mohnike, « Narrating the North. Towards a Theory of Mythemes of Social Knowledge in Cultural Circulation », *Deshima. Revue d'histoire globale des Pays du Nord*, 14/2020, p. 9-36.

et Charles Giraud[1], mais aussi par la somme des discours de ses prédécesseurs. Ces deux pans de l'imaginaire de l'Islande auquel recourt Le Braz sont associés par le motif récurrent du monde polaire (« ciel du pôle », « nuit polaire »). La préface d'*Islande et Norvège*, située à la fin de notre périodisation, est la courroie de transmission entre la fiction légendaire ancienne et le récit de voyage. Le voyage en Islande – ici imaginé à travers une rêverie littéraire – acquiert le même statut épistémologique ambigu et le même pouvoir évocateur que les légendes de l'ancien temps.

Il est frappant de constater la diversité et la persistance de représentations imaginaires aussi anciennes dans la préface d'un récit de voyage illustré de 1912. Mythe de Thulé ; référence ossianique – ainsi que sa conséquence, l'identification entre Celtes et Scandinaves qu'Anne-Marie Thiesse souligne déjà au XIXe siècle[2] – ; représentation de l'Islande en contrée polaire, à laquelle sacrifie d'ailleurs discrètement Pierre Loti[3], possible source de l'imaginaire de l'Islande propre au Breton Le Braz[4] : comment expliquer que ces représentations persistent après un siècle et demi de récits d'exploration et de voyage consacrés à l'Islande ? Ce corpus est pourtant bien connu de Le Braz, puisqu'il en restitue les motifs récurrents et en mentionne l'un des contributeurs, le baron Garvagh, auteur anglais d'un *Pilgrim of Scandinavia* (1875)[5]. Comment expliquer que la somme des récits d'exploration à vocation encyclopédique n'ait pas contribué à nuancer ou à estomper ce qui est, chez Le Braz, de l'ordre d'un imaginaire préscientifique de l'Islande, eux dont les auteurs rivalisent dans leurs protestations de sérieux et d'authenticité ? Deux hypothèses de recherche sont possibles.

La première hypothèse est celle d'un échec des récits d'exploration, pourtant fruits de l'époque des Lumières et donc, en principe, héritiers d'une méthodologie scientifique que l'on pourrait résumer en ces termes : « acquisition de connaissances, méthodes et déductions

[1] Auguste Mayer, Barthélémy Lauvergne et Charles Giraud, *Atlas historique et pittoresque*, 2 vol., Paris, Artus Bertrand, 1852.
[2] Voir Anne-Marie Thiesse, *La Création des identités nationales. Europe XVIIIe-XIXe siècle*, Paris, Seuil, coll. « Point Histoire », 1999, p. 33.
[3] « Et sa pensée s'en allait dans les infinis de cette chose toujours attirante, qui fascine et qui dévore ; sa pensée s'en allait là-bas, très loin dans les mers polaires, où naviguait la *Marie, capitaine Guermeur*. » (Pierre Loti, *Pêcheur d'Islande* (1886). La Bibliothèque électronique du Québec, À tous les vents, vol. 436 : version 1.01 (édition de référence : Paris, Calmann-Lévy, 1900) p. 34-35).
[4] Au sujet des « "Islandais" du Trégor et du Goëlo », entrés dans l'imaginaire français par les romans de Pierre Loti (*Mon frère Yves*, en 1883 ; *Pêcheur d'Islande*, en 1886), et de la « pêche à Islande », qui naît au début du XIXe siècle, puis connaît son apogée dans les années 1890 avant de décliner et de prendre fin en 1935, voir Georges Aragon, « Les Côtes d'Islande et la pêche de la morue », *Revue des Deux Mondes*, 3e période, t. 11, 1875, p. 744-779 et Jean Kerlévéo, *Paimpol au temps d'Islande*, 2 vol., Lyon, Chronique Sociale de France, 1944.
[5] Charles John Spencer George Canning Garvagh (sir), *The Pilgrim of Scandinavia*, Londres, Sampson Low, Marston, Low, & Searle, 1875 (voir annexe 1 (1875b)).

scientifiques, classifications et définitions, ainsi qu'explications rationnelles », rejet des superstitions « au profit de recherches où [dominent] la neutralité de l'observation et la quête de règles universelles dans tous les domaines, non seulement dans le cadre des sciences de la nature, mais également dans celui des sociétés humaines »[1]. Si tel est le cas, comment qualifier et justifier cet échec ? Est-il isolé et circonscrit aux propos de Le Braz, folkloriste et rêveur, ou est-il systématique ? Dans le second cas, peut-il s'expliquer par une réaction, frontale et unanime, des écrivains-voyageurs à partir de la fin des années 1830, à l'encontre d'explorateurs dont les observations empiriques et savantes auraient mis à mal l'imaginaire de l'Islande, grippé la machine à fantasmes ? Le Braz est-il l'héritier d'une réaction romantique à la lumière trop crue que la raison aurait projetée sur les brumes du Nord ? La seconde hypothèse est celle, contre toute attente, d'un renforcement de l'imaginaire préscientifique de l'Islande par les récits d'exploration du tournant des XVIIIe-XIXe siècles, en principe inscrits en réaction contre les compilations d'érudits et les récits des voyageurs de la Renaissance et du début du XVIIe siècle, non moins largement diffusés en Europe que les récits d'exploration précédemment mentionnés, et que l'on pourrait aujourd'hui taxer de superstitions. Une telle hypothèse est formulée par Sylvain Briens lorsqu'il propose une archéologie de ce qu'il appelle le « boréalisme », processus de représentation et de mise en discours du Nord qu'il étudie en adoptant les modalités selon lesquelles Edward W. Said étudia l'orientalisme[2] :

> Le boréalisme désigne le Nord comme espace discursif, produit par et pour le Sud. Il est constitué par un triple discours : le premier issu de l'exploration scientifique ou de l'anthropologie, le deuxième construit par une volonté politique liée à la colonisation des espaces les plus septentrionaux et le troisième exprimant la représentation d'un espace rêvé et fantasmé. Le boréalisme est donc une grammaire du Nord.[3]

Selon cette hypothèse, l'expérience concrète et empirique de l'Islande, loin de dissiper les brumes du Nord, contribuerait à les épaissir. Par quels moyens et à quelles fins les récits d'exploration du tournant des XVIIIe-XIXe siècles perpétueraient-ils donc l'imaginaire de l'Islande dont Anatole Le Braz est tributaire en 1912 ? C'est ce que nous allons nous attacher à étudier dans ce chapitre.

Nous ferons l'archéologie de l'imaginaire de l'Islande à partir de deux strates de discours exogènes sur l'Islande, que nous confronterons de manière systématique. La première strate de discours regroupe les représentations de l'Islande énoncées dans les récits d'exploration et de

---

[1] Sumarliði R. Ísleifsson, *Deux îles aux confins du monde. Islande et Groenland*, Québec, Presses de l'Université du Québec, coll. « Droit au Pôle », 2018, p. 152.
[2] Edward W. Said, *Orientalism*, New York, Pantheon Books, 1978.
[3] Sylvain Briens, « Boréalisme. Le Nord comme espace discursif », *Études germaniques*, vol. 71, n°2, *Le boréalisme*, 2016, p. 180.

voyage du tournant des XVIIIe et XIXe siècles qui sont, par définition, caractérisés par leur ancrage référentiel : notre corpus de référence pour l'étude de cette première strate de discours comportera les récits de voyage publiés entre 1752, date de la parution du récit de séjour de Horrebow, et 1852, date de la parution du dernier[1] des huit volumes et trois atlas qui composent le *Voyage en Islande et au Groënland* (1838-1852) de *La Recherche*[2], marquant la fin de la phase d'exploration de l'Islande[3]. La seconde strate de discours regroupe, quant à elle, les représentations énoncées dans des textes ne résultant pas d'une expérience concrète et personnelle de l'Islande. Nous le verrons, la lecture et l'analyse de la première strate de discours évoquée ci-dessus nous inviteront à puiser les sources de ses représentations de l'Islande dans la seconde strate de discours. Dans cette seconde strate de discours, nous établissons une distinction supplémentaire entre, d'une part, les ouvrages relatifs à l'Islande, mais dénués d'un ancrage référentiel faute de l'existence sous-jacente d'une expérience de l'Islande pour leurs auteurs et, d'autre part, les ouvrages relatifs à d'autres espaces de la géographie symbolique occidentale. La première sous-catégorie rassemble aussi bien les récits de voyage apocryphes – pensons à celui de Blefken, entre autres exemples que nous mentionnerons le temps venu – que les chorographies et compilations de témoignages de seconde main : l'on songe aux ouvrages d'Olaus Magnus et d'Isaac de La Peyrère, mais aussi aux *Nachrichten von Island, Groenland und der Strasse Davis, zum wahren Nutzen der Wissenschaften und der Handlung*[4] (1746) de l'Allemand Johann Anderson, avocat et ancien maire de Hambourg. La seconde sous-catégorie rassemble quant à elle un corpus de textes extrêmement hétérogène, sur trois plans. Ce corpus est hétérogène sur le plan du contexte historique et des dates d'écriture de ses textes, tout d'abord, puisqu'il rassemble des œuvres médiévales aussi bien que des œuvres de la Renaissance, de l'âge classique et du XIXe siècle. Il est ensuite hétérogène sur le plan du positionnement de ses textes dans le champ littéraire, entre ces deux pôles que sont la littérature fictionnelle et la littérature référentielle : les encyclopédies antiques et médiévales, les traités de géographie du XIXe siècle et les récits de voyage de toutes les époques voisineront avec les itinéraires initiatiques et allégoriques du Moyen Âge, les épopées et poèmes de toutes les

[1] Eugène Mequet, *Journal du voyage – Voyage en Islande et au Groënland exécuté pendant les années 1835 et 1836 sur la corvette la Recherche commandée par M. Tréhouart Lieutenant de Vaisseau dans le but de découvrir les traces de La Lilloise. Publié par ordre du Roi [Gouvernement] sous la direction de M. Paul Gaimard Président de la Commission scientifique d'Islande et de Groënland*, Paris, Arthus Bertrand, 1852.

[2] L'on trouvera la liste de ces publications dans le chapitre II de la présente thèse, où nous les avons réunis par souci de cohérence, puisque nous procéderons à leur étude dans le cadre de notre réflexion sur les modèles textuels du voyage d'Islande.

[3] Ce sont donc potentiellement tous les titres compris entre 1752a et 1852a dans l'annexe 1 de la présente thèse.

[4] Johann Anderson, *Nachrichten von Island, Groenland und der Strasse Davis, zum wahren Nutzen der Wissenschaften und der Handlung*, Hambourg, Georg Christian Grund, 1746 (voir annexe 1 (1746a)). Pour ses rééditions et traductions, voir annexe 1 (1747a, 1748a, 1750a, 1750b).

époques. Enfin, ce corpus est hétérogène sur le plan de l'espace géographique de référence de ses textes, qui n'est pas l'Islande, mais qui peut être réel ou mythique. Il peut s'agir de continents – l'Afrique ou les Amériques – ou de pays réels, que ces terres soient convoquées par l'imaginaire de l'Islande en raison d'une parenté géographique et d'une identité culturelle nordique commune avec l'Islande – l'Écosse, l'Irlande, le Spitzberg, le Groenland ou la Sibérie – ou en raison d'analogies plus ténues, souvent changeantes et indexées sur les fluctuations de l'imaginaire géographique occidental : par exemple, l'Afrique et les Amériques sous le rapport du désert, la Suisse sous le rapport de la montagne ou la Grèce sous le rapport de la culture et de l'histoire. Il peut s'agir de contrées mythiques, convoquées selon la même alternative : d'une part, identité ou parenté – l'on songe à Thulé, à l'Enfer ou à l'Autre Monde – et d'autre part, analogie : pensons aux Îles Fortunées. Bien souvent, terres réelles et territoires mythiques se superposeront au moins partiellement les unes aux autres, voire se confondront : l'on songe ainsi aux Pôles, à l'Afrique, aux Amériques.

On le devine, dans le cas de la première sous-catégorie, les sources de l'imaginaire de l'Islande dont hérite la strate de discours des récits d'exploration du tournant des XVIIIe et XIXe siècles pourront être aisément identifiables en raison d'un objet commun, l'Islande, et ce, que ces sources soient référencées avec précision par les explorateurs-naturalistes qui s'en réclament, ou qu'elles soient plagiées et réécrites. Dans le cas de la seconde sous-catégorie, les liens qui associent éventuellement les représentations de l'Islande exploitées par les récits d'exploration à celles d'espaces géographiques et mythiques connexes pourront être plus lâches, plus incertains, lorsqu'ils ne seront explicitement énoncés et assumés par les écrivains-voyageurs. Nous établirons alors ces liens de manière hypothétique, selon un principe de contiguïté géographique ou thématique que nous aurons identifié par des motifs et des éléments de langage communs aux deux corpus de textes mis en présence.

Une double nécessité justifie de notre part l'approche à la fois large et ambitieuse sur laquelle se fonde le présent chapitre. La première nécessité est celle du respect de la nature hétérogène et syncrétique de tout imaginaire géographique, qui se construit et s'agrège à travers les siècles indépendamment de considérations qui sont les nôtres dans le cadre de cette recherche en études littéraires : l'appartenance des textes aux catégories référentielle ou fictionnelle de la littérature, ou les contextes d'énonciation de ces textes et d'émergence de ces représentations. La seconde nécessité est celle de la prise en compte du caractère tardif du corpus des récits de voyage en Islande, tant dans l'histoire de la littérature de voyage que dans celle de la géographie symbolique. À ce titre, il est permis de penser que les récits de voyage

en Islande héritent de ces sommes discursives, de ces réseaux sémantiques riches et foisonnants qui transgressent les catégories d'appartenance – genres littéraires ou époques historiques – des textes dont ils émanent.

Le présent chapitre s'articulera en quatre parties. Dans un premier temps introductif, nous étudierons la spécificité de l'imaginaire de l'Islande, qui réunit deux réseaux sémantiques de représentations *a priori* opposés l'un à l'autre par la géographie symbolique occidentale : la représentation de l'Islande en terre de culture relevant de l'Ancien Monde et sa représentation en terre de nature, ce qui l'associe à l'imaginaire du Nouveau Monde. Nous avancerons plusieurs hypothèses susceptibles d'expliquer cette dualité. Les trois temps suivants déclineront trois polarités de l'imaginaire de l'Islande. Le deuxième temps et le troisième temps nous permettront de caractériser les deux polarités relatives à la représentation de l'Islande en terre de nature, deux polarités symbolisées par les deux points cardinaux qui situent l'Islande sur la carte du monde selon une perspective européo-centrée : le Nord et l'Ouest. Le quatrième temps abordera la représentation de l'Islande en terre de culture, définie par rapport au modèle de la Grèce antique. La structure de ce chapitre se veut à la fois thématique et chronologique. En effet, bien que les deux polarités de l'imaginaire de l'Islande coexistent au tournant des XVIIIe-XIXe siècles, elles sont également inscrites dans un rapport de succession l'une par rapport à l'autre. La représentation de l'Islande en terre de nature, qu'elle soit terre du Nord ou terre de l'Ouest, repose sur des références qui appartiennent aux époques antiques et médiévales de l'histoire, tandis que sa représentation en terre de culture est à la fois plus récente et plus aisée à circonscrire, puisqu'elle prend son essor à partir de la seconde moitié du XVIIIe siècle, sans pour autant faire disparaître les strates antérieures de l'imaginaire de l'Islande. Cela contribue à faire de cet imaginaire un ensemble discursif particulièrement complexe, défini par la complémentarité et la réversibilité de ses représentations.

1. Les deux sources de l'imaginaire de l'Islande

Les écrivains-voyageurs de la seconde moitié du XIXe siècle héritent d'un imaginaire de l'Islande dont la spécificité est d'être caractérisé par l'antithèse de deux réseaux sémantiques. L'extrait précédemment cité et analysé de la préface d'Anatole Le Braz permet d'ores et déjà d'identifier ces deux grands réseaux. Le premier réseau sémantique est celui d'une représentation de l'Islande en terre de prodiges, définie par une localisation septentrionale qui l'inscrit dans un Nord merveilleux et syncrétique : une terre de mystères en anamorphose, tantôt brumeuse, tantôt neigeuse, mais toujours mystérieuse, où les phénomènes naturels tels que les

aurores boréales sont concrètement expliqués par des légendes ; une terre déserte, ouverte à l'exploration et aux exploits de l'homme occidental. Le second réseau sémantique est celui d'une représentation de l'Islande en terre de civilisation : terre de littérature, d'abord, celle des sagas, lues et transmises au cours des veillées ; terre de traditions, d'us et de coutumes comme celles du partage et de l'hospitalité ; terre habitée de longue date et renvoyant à un passé de l'humanité. Nous faisons l'hypothèse que cette dualité sémantique n'est pas exclusive au texte d'Anatole Le Braz, qui a une fonction heuristique nous permettant d'envisager et de comprendre cette caractéristique de l'imaginaire de l'Islande.

Nous allons la caractériser plus précisément, en procédant en trois temps. Tout d'abord, nous allons présenter une distinction conceptuelle susceptible de nous aider à penser ce phénomène de dualité : la distinction conceptuelle du mythe historique et du mythe géographique. Ensuite, nous formulerons deux hypothèses à même d'expliquer la persistance de cette dualité. La première hypothèse relève de l'histoire de la redécouverte et de l'exploration de l'Islande telle qu'elle est amorcée par les peuples scandinaves – en particulier le Danemark – aux XVIIe et XVIIIe siècles : nous verrons que cette histoire est elle-même sous-tendue par un double objectif savant et culturel. La seconde hypothèse, qui découle de la première, situe la réflexion davantage dans l'histoire des discours sur l'Islande au XVIIIe siècle : nous constaterons que ces discours se répartissent entre deux corpus bien distincts, d'une part, les traités savants contemporains ; d'autre part, la littérature islandaise médiévale.

1.1. Mythe géographique et mythe historique

Deux représentations imaginaires de l'Islande prédominent dans la mémoire de l'explorateur de la seconde moitié du XVIIIe siècle : une Islande imaginaire construite par sa double particularité géographique d'île de l'Atlantique Nord et de terre de confins, avec le réseau sémantique qu'implique cette double particularité dans l'imaginaire occidental – caractère insituable, prodigieux et hostile[1] – et une Islande imaginaire construite par la redécouverte de son histoire séculaire, une histoire transmise par des sagas islandaises au statut problématique, entre document historique et œuvre de fiction, relayées et réécrites par la

[1] Pour un tour d'horizon de cet imaginaire islandais, voir Éric Schnakenbourg, « L'île des confins : les représentations de l'Islande et des Islandais dans la France moderne (XVIIe-XVIIIe siècles) », *Histoire, économie & société*, 1/2010, 29e année, p. 24-38 ; Gaëlle Reneteaud-Metzger, « Du merveilleux au scientifique. Évolution de la perception de l'Islande en France entre le XVIe et le XIXe siècles », thèse de doctorat, Sorbonne Université, 2015, ainsi que Ísleifsson, *op. cit*.

littérature occidentale du XIXe siècle[1]. Chacune de ces deux représentations imaginaires puise ses sources dans une nébuleuse d'influences. On désignera cet imaginaire double de l'Islande par le couple conceptuel de « mythe géographique » et de « mythe historique » exploité par Isabelle Surun dans son étude consacrée à la perception de Tombouctou, autre terre de confins, par les voyageurs français du XIXe siècle : Isabelle Surun, inspirée par les réflexions de Yi-Fu Tuan dans *Space and Place* (1979)[2], définit le mythe géographique comme un espace mal connu qui devient de fait un « ailleurs » désirable, une « tache blanche de la carte, qui matérialise l'espace inconnu [et] stimule l'explorateur »[3] avant de concentrer sur elle nombre de représentations imaginaires ; le mythe historique est, quant à lui, un espace dont le pôle d'attraction pour le voyageur se situe dans son histoire glorieuse, sa « splendeur » passée qui « ne se laisse saisir que par le biais de l'enquête historique »[4].

La spécificité de la représentation de l'Islande – et, plus largement encore, du Nord tel qu'il est perçu au tournant des XVIIIe-XIXe siècles – est de constituer une synthèse de ces deux imaginaires, mythe historique et mythe géographique, là où les destinations privilégiées des voyageurs s'inscrivent soit dans l'une, soit dans l'autre de ces deux catégories, élaborées au tournant des XVe-XVIe siècles au moment de la découverte des Amériques. Relèvent du mythe historique les terres de pèlerinage de l'Ancien Monde, où voyage dans l'espace et voyage dans le temps se superposent : l'on songe à l'Italie, à la Grèce, au Moyen-Orient, pensées par les voyageurs occidentaux à travers le paradigme du monument et de la ruine, vestiges tangibles de siècles d'histoire. Roderick Frazier Nash étudie d'ailleurs la puissance de ce paradigme dans l'imaginaire américain jusqu'au XXe siècle[5], qu'il s'agisse pour les Américains de s'en

[1] Pour se faire une idée de l'invention romantique du mythe viking et du rôle ambivalent que jouent les sagas dans ce processus, voir Régis Boyer, *Le Mythe viking dans les lettres françaises*, Paris, Éditions du Porte-Glaive, 1986, et « Les sagas islandaises sont-elles des documents historiques ? », *Cahier des Annales de Normandie*, n°23, *Recueil d'études en hommage à Lucien Musset*, 1990, p. 109-126 ; Frédéric Durand, « La figure du Viking dans la littérature scandinave », *Annales de Normandie*, 7e année, n°1, 1957, p. 3-33 ; Andrew Wawn, *The Vikings and the Victorians: Inventing the Old North in Nineteenth-Century Britain*, Cambridge, D. S. Brewer, 2000 ; Geraldine Barnes, *Viking America: The First Millenium*, Cambridge, D. S. Brewer, 2001.

[2] Yi-Fu Tuan, *Space and Place: The Perspective of Experience*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 1977. L'ouvrage a fait l'objet d'une réédition en 2001.

[3] Isabelle Surun, « La découverte de Tombouctou : déconstruction et reconstruction d'un mythe géographique », *L'Espace géographique* 2002/2, t. 31, p. 132.

[4] Surun, *ibid.*, p. 138.

[5] Roderick Frazier Nash, *Wilderness and the American Mind* (1967), New Haven / Londres, Yale University Press, 2014 (5e édition), *passim*.

démarquer[1] ou de l'admirer[2]. Relèvent du mythe géographique les terres lointaines, extra-européennes, où le regard occidental ne discerne pas de culture et sur lesquelles il appose très rapidement l'étiquette de l'inconnu, du désert, de la terre pure et vierge, dénuée de passé et riche d'avenir, terre à conquérir et à investir, tant par les fantasmes et par la création littéraire que par l'instrumentalisation politique et idéologique ou encore l'exploitation commerciale et économique. Jean Morency l'affirme :

> Dans l'histoire de l'Occident, la découverte de l'Amérique apparaît en effet comme l'occasion rêvée de favoriser, dans un Moyen Âge qui se meurt dans les convulsions des guerres, de la peste et de la famine, la « renaissance » de l'homme, le « recommencement de l'aventure humaine ». Habituellement, dans le but de schématiser, autant que faire se peut, l'esprit de cette époque, on insiste sur l'importance des découvertes de Copernic ainsi que sur l'influence des essais de Montaigne et des écrits de Machiavel. Néanmoins, il arrive qu'on oublie de considérer que ces penseurs ont surtout fait table rase des conceptions orthodoxes de l'ordre cosmique, moral ou politique, pour aboutir en dernière instance, soit à l'angoisse existentielle qui accompagne le sentiment du « décentrement anthropomorphique », comme chez Copernic, soit au désert qui se trouve tout au bout de n'importe quel effort de lucidité, comme l'illustrent les œuvres de Montaigne et Machiavel. Au contraire, la découverte du Nouveau Monde ouvre des possibilités infinies, non plus seulement à l'intelligence et à la raison, mais aussi à l'imagination, ce qui explique sans doute son attrait sur les esprits, attrait qui survit encore de nos jours : elle apparaît comme la phase positive ou créatrice de la Renaissance, qui vient se superposer à l'effort rationnel de déconstruction de l'Ordre ancien.[3]

À mesure que rétrécit sur la carte la zone blanche de la *terra incognita* au fil de l'histoire des Grandes Découvertes, le Nouveau Monde est incarné par les Amériques[4], puis par les îles du Pacifique Sud[5]. Cette répartition symbolique de l'espace et, par conséquent, des attentes de tout

---

[1] L'omniprésence de la nature dans le continent américain encore vierge est une marque de fierté pour les premiers pionniers, tels le naturaliste Timothy Dwight : « The conversion of a wilderness into a desirable residence for man at least […] may compensate the want of ancient castles, ruined abbeys, and fine pictures. » (cité dans Nash, *op. cit.*, p. 42).

[2] Le voyageur américain Washington Irving, quant à lui, se rend en Europe pour faire l'expérience de la densité historique, qui l'invite à une méditation similaire à celles qui émaillent les récits de voyage de Chateaubriand ou de Lamartine en Orient : « I longed to wander over the scenes of renowned achievement—to tread, as it were, in the footsteps of antiquity—to loiter about the ruined castle—to meditate on the falling tower—to escape, in short, from the commonplace reality of the present, and lose myself among the shadowy grandeurs of the past. » (Cité dans Nash, *op. cit.*, p. 72).

[3] Jean Morency, *Le Mythe américain dans les fictions d'Amérique*, Québec, Nuit blanche éditeur, 1994, p. 10.

[4] Sur ce rapport entre Nouveau Monde et (re)commencement, qui associe dans l'imaginaire occidental les Amériques, l'Océanie et la nature et qui, par antithèse, associe Ancien Monde et histoire, entre glorification du passé et idée de déclin, voir (entre autres) Mircea Eliade, *La Nostalgie des origines. Méthodologie et histoire des religions*, Paris, Gallimard, 1971 (voir ses pages consacrées à l'*American dream* comme renaissance). Pour l'application concrète de cette constellation mythique au domaine politique, voir Élise Marienstras, *Les Mythes fondateurs de la nation américaine. Essai sur le discours idéologique aux États-Unis à l'époque de l'Indépendance*, Bruxelles, Complexe, 1992 (1976) ; et pour sa traduction en littérature et l'histoire des représentations, voir Gilbert Chinard, *L'Amérique et le rêve exotique dans la littérature française au XVIIe et au XVIIIe siècle*, Paris, Droz, 1934 ; Morency, *op. cit*., p. 9-26 ; Benoît Melançon, « Terre de Caïn, âge d'or, prodiges du Saguenay. Le Nouveau Monde dans les *Voyages* de Jacques Cartier », *Voix et Images*, vol. 5, n°1, automne 1979, p. 51-63.

[5] La découverte occidentale du Pacifique Sud s'effectue au XVIIIe siècle à travers les circumnavigations de Louis-Antoine de Bougainville (1766-1769), de James Cook (1768-1771, 1772-1775 et 1776-1779) et de Jean-François de La Pérouse (1785-1788). À ce sujet, voir Dominique Barbe, *Histoire du Pacifique des origines à nos jours*, Paris, Perrin, 2008 ; Alex Calder, Jonathan Lamb et Bridget Orr (dir.), *Voyages and Beaches: Pacific Encounters,*

voyageur occidental à l'égard du pays qu'il visite, l'on en trouve notamment la trace chez Alexander von Humboldt. Spécialiste allemand de l'histoire naturelle qui accomplit son premier voyage de découverte en Europe avec George Forster. Il est le compagnon de voyage du navigateur britannique James Cook, avant d'effectuer avec le botaniste français Aimé Bonpland un voyage à travers l'Amérique du Sud qui le conduit du Venezuela au sud de l'Équateur (1799-1804)[1]. Humboldt établit dans les premières pages de son *Voyage aux régions équinoxiales du Nouveau Monde* (1805) une ligne de démarcation nette entre pays du Nouveau Monde et pays de l'Ancien monde, se faisant l'écho de la géographie symbolique de son époque[2] :

> Quant au pays qui a fait l'objet de mes recherches, je ne me dissimule pas les grands avantages qu'ont sur les voyageurs qui ont parcouru l'Amérique, ceux qui décrivent la Grèce, l'Égypte, les bords de l'Euphrate et les îles de l'Océan Pacifique. Dans l'ancien monde, ce sont les peuples et les nuances de leur civilisation qui donnent au tableau son caractère principal ; dans le nouveau, l'homme et ses productions disparaissent, pour ainsi dire, au milieu d'une nature sauvage et gigantesque.[3]

Humboldt place cette distinction au service d'une typologie des récits de voyage, sur laquelle nous reviendrons au chapitre II de la présente thèse. À ce stade de notre réflexion, il nous suffit de constater que la spécificité de la représentation occidentale de l'Islande est de brouiller la frontière entre ces deux catégories, de les réunir, non sans conflits.

1769-1840, Honolulu, University of Hawaii Press, 1999 ; Adrienne L. Kaeppler (dir.), *James Cook et la Découverte du Pacifique*, Paris, Actes Sud / Berne, Musée historique de Berne, 2010 ; Collectif, *Actes du colloque « La Pérouse et les explorateurs français du Pacifique. Espaces de découverte et savoirs scientifiques (1760-1840) »* [ressource en ligne], 2008. URL : http://www.musee-marine.fr/content/actes-de-colloque-laperouse (date de consultation : 15 mai 2021) ; John Dunmore, *La Pérouse, explorateur du Pacifique*, Paris, Payot, 1986. Sur la quête d'un continent austral, qui motive ces expéditions, voir Philippe Bachimon, « Le continentalisme et l'exploration du Pacifique », *Outre-Mers. Revue d'histoire*, n°284-285, *La France et le Pacifique*, 1989, p. 13-44.

[1] Pour ces détails biographiques, voir Pår Eliasson, « Humboldt, Alexander von (1769-1859) », dans Jennifer Speake (dir.), *Literature of Travel and Exploration. An Encyclopedia*, Londres / New York, Routledge, 2003, p. 572-574.

[2] Une géographie symbolique qui naît au XVe siècle avec la découverte colombienne des Amériques et ses épigones, Cabral et Vespucci (pour ne citer qu'eux). C'est à Vespucci qu'est attribuée une lettre de 1503 intitulée « Mundus novus », et dans laquelle est présenté un continent à la nature luxuriante (voir Amerigo Vespucci, « Mundus novus », 1503, *Encyclopedia Virginia* [ressource en ligne]. URL : https://www.encyclopediavirginia.org/Mundus_novus_1503 (date de consultation : 3 juin 2020)). L'on se référera aux travaux de René Ceceña sur les mutations de la représentation du monde, ainsi que la révolution épistémologique qu'implique la découverte d'un « Nouveau Monde », à savoir l'avènement d'un discours scientifique moderne fondé sur l'expérience et le témoignage (« Penser le Nouveau Monde. Histoire et modernité », *Cahiers des Amériques latines, La Frontière Mexique / États-Unis après 15 ans d'Alena*, n°56, 2007, p. 120-137 ; « L'*experientia* et l'*inventio* du Nouveau Monde. De l'histoire à la théorie de la connaissance de la nature », *Eikasia. Revista de Filosofía*, année VI, 35, novembre 2010, p. 67-84).

[3] « Introduction », dans Alexander von Humboldt, *Voyage aux régions équinoxiales du Nouveau Continent, fait en 1799, 1800, 1801, 1802, 1803, et 1804, par Alexandre de Humboldt et Aimé Bonpland*, vol. 1, Paris, F. Schoell, 1814 (1805), p. 52. Cité par Anne-Gaëlle Weber, *Les Perroquets de Cook. De la fabrique littéraire d'un lieu commun savant*, Paris, Classiques Garnier, 2013, p. 143.

Comment l'expliquer ? La dualité de l'imaginaire de l'Islande trouve certes ses raisons dans des données factuelles et objectives, au rang desquelles la localisation de l'Islande sur la carte, entre Europe et Amérique. La nature pousse la plaisanterie jusqu'à situer cette île à la rencontre de deux plaques tectoniques, eurasienne et nord-américaine ; de cette rencontre, l'Islande est le fruit instable et le paysage insulaire porte les stigmates[1]. L'histoire de l'Islande est parcourue par ce même conflit. D'une part, l'Islande est européenne par son peuplement celto-scandinave, son statut géopolitique et par sa culture. Dicuil rappelle ainsi que des ermites irlandais ont régulièrement séjourné sur une île où le soleil ne se couche pas en été (VIe-IXe siècles), affirmation attestée par la toponymie : l'on songe à Papey (« Île des Moines »), située au sud-est de l'île, ou à Patreksfjörður, localité du nord-ouest de l'île nommée d'après un évêque des Hébrides (Xe siècle), mais aussi d'après le saint patron de l'Irlande. L'*Íslendingabók*, ou « Livre des Islandais » d'Ari Þorgilsson (début du XIIe siècle)[2] et le *Landnámabók* relatent l'installation sur l'île des colons norvégiens, qui fuient l'autorité du roi Harald Hårfagre (« Harald aux Beaux Cheveux »), à la fin du Xe siècle et, sur le chemin de l'Islande, prennent femmes dans les îles du nord de l'Angleterre[3]. Après trois siècles d'indépendance, au terme desquels fleurit une littérature que Régis Boyer qualifie de « miracle islandais » et dont il soutient le statut exceptionnel dans le Moyen Âge occidental[4], l'Islande connaît une période de guerres civiles qui la précipite dans le giron du roi de Norvège, avant de tomber, à l'issue de l'Union de Kalmar (1397), et ce jusqu'en 1944, dans l'escarcelle du Danemark[5], un Danemark qui capte le trésor littéraire islandais, dont il se proclame héritier et dépositaire à partir du XVIIe siècle. Mais, d'autre part, l'île est extra-européenne par le rapport distant qu'entretient avec elle son colonisateur danois : à bien des égards, elle est une terre oubliée, qu'une gestion lointaine et peu rigoureuse laisse aux prises des ambitions britanniques et allemandes en terme de pêcherie et que les catastrophes volcaniques, aléas climatiques, épisodes pandémiques et autres calamités achèvent de situer dans un espace des confins, où vie humaine et civilisation sont jugées inconcevables jusqu'à la fin du XIXe siècle. Il s'agit là d'une représentation récurrente dans les récits des voyageurs, aussi fidèle aux conditions de vie misérables de la population

[1] En effet, l'Islande est traversée du nord (Krafla) au sud (Þingvellir) par une faille tectonique dans laquelle les voyageurs peuvent marcher, voire nager, aujourd'hui encore.
[2] L'ouvrage relate lui aussi la colonisation de l'Islande, mais insiste plus particulièrement sur la christianisation du pays ; il offre également une base généalogique au peuple islandais et inspire l'écriture des sagas historiques (*Íslendingasögur*, ou sagas des Islandais) au XIIIe siècle. L'on peut le lire dans la traduction française suivante : Félix Wagner, *Le Livre des Islandais*, Paris / Bruxelles, Société belge de librairie, 1898 (voir annexe 2 (1898n)).
[3] Voir Sallé et Sigurjónsdóttir, *op. cit.*, p. 19-25 et Karlsson, *op. cit*., p. 14.
[4] Voir (entre autres) Régis Boyer, *L'Islande médiévale*, Paris, Les Belles Lettres, 2001, p. 159 *et sqq*. et « "Miracle islandais" : miracle insulaire ? », *Cahiers slaves*, n°7, *L'île et le sacré dans la Russie du Nord*, 2004, p. 167-185.
[5] Voir Sallé et Sigurjónsdóttir, *op. cit.*, p. 82-83 et Karlsson, *op. cit*., p. 102.

islandaise en dehors de Reykjavík, qu'elle est guidée par une quête occidentale de *terrae incognitae* et d'Ailleurs irréductibles, construits par la somme des lectures et des discours, qu'ils soient exogènes ou endogènes à l'imaginaire de l'Islande.

En effet, il est loisible d'en appeler à deux raisons, étroitement liées par un rapport de cause à conséquence : d'une part, la dualité du contexte de redécouverte de l'Islande au XVIIIe siècle ; d'autre part, la spécificité des discours disponibles sur l'Islande jusqu'à la fin du XVIIIe siècle, marqués par l'alliance des contraires qui caractérise l'imaginaire de l'Islande. Nous allons étudier successivement ces deux dimensions.

1.2. Rappel contextuel : la redécouverte scandinave de l'Islande à l'âge classique

La dualité de l'imaginaire de l'Islande entre mythe historique et mythe géographique trouve une première explication dans la double motivation qui préside à la redécouverte de cette île à partir du XVIIe siècle, puis essentiellement au XVIIIe siècle, dans les sociétés scandinaves, et tout particulièrement dans la société danoise, dont l'Islande est une colonie. La première motivation est la redécouverte des antiquités islandaises, amorcée par le Danemark au XVIIe siècle, et qui contribue à établir dans l'imaginaire occidental la représentation de l'Islande en berceau de la culture scandinave, ce qui s'inscrit dans le réseau sémantique du mythe historique. La seconde motivation est la redécouverte des ressources naturelles de l'Islande par le Danemark, notamment au XVIIIe siècle, et cela dans un contexte où les impérialismes allemands et britanniques se font plus menaçants sur l'empire colonial atlantique danois. Nous allons étudier successivement ces deux motivations.

1.2.1. Aux origines du mythe historique : la redécouverte des antiquités islandaises

Le premier impératif est la redécouverte et la collecte des antiquités islandaises. La réception de la littérature islandaise à l'âge classique est assumée par le Danemark et la Suède, deux pays que l'histoire et la géopolitique situent dans une relation de rivalité, et qui revendiquent alternativement leur héritage norrois respectif. Si le Danemark occupe sur ce plan un rang privilégié, puisqu'il détient l'Islande parmi ses colonies depuis le XIIIe siècle, la Suède n'est pas en reste.

La réception et la diffusion de la littérature islandaise médiévale est d'abord prise en charge par le Danemark, et ce même depuis la fin du XVIe siècle : l'on songe à la traduction par extrait de la *Heimskringla* (XIIIe siècle), ou chronique des rois de Norvège, de Snorri

Sturluson[1] par le Norvégien Mattis Størssøn (1594), prélude à la traduction danoise complète de cette même *Heimskringla* par le Norvégien Peder Claussøn Friis en 1633[2]. Viennent ensuite les *RUNIR seu Danica literatura antiqvissima* (1636) de l'érudit danois Ole Worm, qui compilent en latin et en danois plusieurs sagas islandaises du XIIIe siècle[3], ainsi que l'*Edda* de Sæmundr Sigfússon (XIIIe siècle)[4] et l'*Edda* de Snorri Sturluson (XIIIe siècle)[5], avant d'être rééditées en 1651[6]. Les deux *Eddas* font également l'objet d'une édition trilingue (islandais, danois, latin) par Peder Hansen Resen en 1665[7], et l'érudit danois Thomas Bartholin propose avec ses *Antiqvitatum danicarum de causis contemptæ a danis adhuc gentilibus mortis libri tres* (1689)[8] une compilation de la *Heimskringla*[9], mais aussi des poèmes mythologiques eddiques[10] et de plusieurs sagas islandaises médiévales[11].

La Suède apparaît dans le champ de la réception des sagas islandaises et poèmes eddiques à partir de la fin du XVIIe siècle à travers les traductions de sagas islandaises par Olaus Verelius et Johan Peringskiöld, entre autres, entre 1664 et 1740, mais surtout la première traduction suédoise de la *Heimskringla* par Peringskjöld en 1697[12]. Comme le rappelle Heather

---

[1] La *Heimskringla* (« Orbe du Monde ») est un recueil de 16 sagas organisées de manière chronologique : sont d'abord les origines mythologiques des rois de Suède, héritiers de l'établissement du dieu Óðinn (Odin) en Scandinavie, puis la chronique des vies successives des rois de Norvège entre le Xe et le XIIe siècle. L'on peut lire la première partie de cette œuvre dans la traduction française suivante : Snorri Sturluson, *Heimskringla, Histoire des rois de Norvège. Première partie : Des origines mythiques de la dynastie à la bataille de Svold*, traduit du vieil islandais, introduit et annoté par François-Xavier Dillmann, Paris, Gallimard NRF, coll. « L'aube des peuples », 2000.

[2] Voir Margaret Clunies Ross, *The Cambridge Introduction to the Old Norse-Icelandic Saga*, Cambridge, Cambridge University Press, 2010, p. 158. Pour ces parutions, voir annexe 2 (1594, 1633)).

[3] Voir annexe 2 (1636a, 1636b, 1636d, 1636e, 1636f, 1636g, 1636h, 1636j).

[4] Voir annexe 2 (1636c). L'*Edda* de Sæmundr Sigfússon, également appelée *Ancienne Edda* ou *Edda poétique*, retient l'attention des érudits, des voyageurs et, plus largement, des lecteurs européens pour deux de ses sections en particulier : la « Völuspá » (« Dit de la Voyante »), récit eschatologique des destinées du monde humain et divin jusqu'à son crépuscule, et le « Hávamál » (« Dit du Très-Haut »), poème didactique régissant la morale du paysan islandais. L'on peut lire cette œuvre dans la traduction française contemporaine suivante : Régis Boyer (trad. et éd.), *L'Edda poétique*, Paris, Fayard, coll. « L'Espace intérieur », 1992.

[5] Voir annexe 2 (1636i). L'*Edda* de Snorri Sturluson, également appelée *Edda en prose*, retient l'attention du lectorat européen pour les deux sections qui la composent, mais prioritairement la première : la « Gylfaginning » (« Mystification de Gylfi »), récit étiologique de la cosmologie scandinave qui s'achève sur la « Völuspá », et le « Skáldskaparmál », exposition des épithètes codifiées de la poésie scaldique, forme de poésie islandaise et norvégienne pratiquée entre le VIIIe et le XIVe siècle. L'on peut lire cette œuvre dans la traduction française contemporaine suivante : Snorri Sturluson, *L'Edda. Récits de mythologie nordique*, traduit du vieil islandais, introduit et annoté par François-Xavier Dillmann, Paris, Gallimard NRF, coll. « L'aube des peuples », 1991.

[6] Voir annexe 2 (1651a, 1651b, 1651c, 1651d, 1651e, 1651f, 1651g, 1651h, 1651i, 1651j).

[7] Voir Clunies Ross, *op. cit*., p. 159. Pour ces parutions, voir annexe 2 (1665a, 1665b, 1665c, 1665d)).

[8] Voir Clunies Ross, *ibid*., p. 156-157.

[9] Voir annexe 2 (1689h).

[10] Voir annexe 2 (1689c, 1689o).

[11] Voir annexe 2 (1689a, 1689b, 1689d, 1689e, 1689f, 1689f, 1689g, 1689i, 1689j, 1689k, 1689k, 1689l, 1689m, 1689n, 1689p).

[12] Voir Clunies Ross, *op. cit*., p. 157-158. Pour ces parutions, voir annexe 2 (1697a)).

O'Donoghue[1], le Danemark et la Suède, qui trouvent dans le développement des études islandaises un exutoire à leurs conflits géopolitiques à répétition au XVIIe siècle[2], sont l'un et l'autre engagés dans la quête du passé et des origines de la culture scandinave, et ce à travers la traduction et l'édition de la littérature islandaise médiévale. Par exemple, le gothicisme, courant de pensée suédois, est une manifestation de cette quête du passé national à travers les antiquités scandinaves : si Olaus Magnus en est déjà un tenant au XVIe siècle, c'est le naturaliste et linguiste Olof Rudbeck qui le promeut à la fin du XVIIe siècle, à travers son ouvrage *Atlantica, sive Manheim. Atland eller Manheim*, paru au tournant des XVIIe et XVIIIe siècles[3]. Le gothicisme défend l'hypothèse que les Suédois ont pour ancêtres les Goths, dont la patrie serait le Götaland, dans le sud de la Suède. Rudbeck, lui, situe l'origine de la Suède dans l'Atlantide mythique[4].

Au début du XVIIIe siècle, l'historien islandais Árni Magnússon, qui accompagne le juriste islandais Páll Vidalín dans le voyage de dix ans au cours duquel il recense la population de l'île (1702-1712), se donne ensuite pour tâche de recueillir à travers l'Islande le plus grand nombre de manuscrits de sagas islandaises, ouvrant la voie à leur traduction et à leur diffusion[5]. Tout au long du siècle, les érudits danois – ou islandais, mais intégrés à la vie culturelle et intellectuelle de Copenhague – occupent plus particulièrement le champ de réception et de diffusion des sagas islandaises. Avec Margaret Clunies Ross, l'on songe à l'édition de la *Brennu Njáls saga* (XIIIe siècle) par Olaus Olavius en 1772, ainsi qu'au début des activités de la Commission Arnamagnéenne (*Den Arnamagnæanske Kommission*), toujours en 1772 et à Copenhague : cette commission a pour objectif de présider à la conservation et à l'édition des

---

[1] Voir Heather O'Donoghue, *English Poetry and Old Norse Myth. A History*, Oxford, Oxford University Press, 2014, p. 109. L'on se référera au chapitre « Iceland and Scandinavian Nationalism » (voir O'Donoghue, *ibid*., p. 107-110) pour avoir un aperçu global de cette émulation nationaliste, politique et intellectuelle qui anime les deux pays aux siècles classiques.

[2] Voir Clunies Ross, *op. cit*., p. 157. À ce sujet, l'on renverra également notre lectrice, notre lecteur aux ouvrages suivants : Jean-François Battail, Régis Boyer et Vincent Fournier, *Les Sociétés scandinaves de la Réforme à nos jours*, Paris, Presses universitaires de France, 1992 (notamment les chapitres 5 et 6, consacrés aux guerres nordiques qui opposent Danemark et Suède autour de la maîtrise de la Baltique entre 1560 et 1660, et à leurs conséquences sur les sociétés de ces deux pays) ; Éric Schnakenbourg et Jean-Marie Maillefer, *La Scandinavie à l'époque moderne (fin XVe-début XIXe siècle)*, Paris, Belin Sup, 2010.

[3] Voir Clunies Ross, *op. cit*., p. 156-157.

[4] Voir Clunies Ross, *ibid*., p. 157.

[5] Nous renvoyons nos lecteurs au roman *Íslandsklukkan* (1943-1946) de l'écrivain islandais Halldór Kiljan Laxness, Prix Nobel de littérature (1955) : dans ce roman historique qui présente les conditions misérables de vie dans l'Islande coloniale ainsi que ses relations avec le Danemark, le personnage d'Arnas Arnaeus est inspiré d'Árni Magnússon et vit comme lui la tragédie de l'incendie de Copenhague (1728), voyant disparaître la majeure partie de sa collecte (voir Halldór Kiljan Laxness, *La Cloche d'Islande*, traduction de Régis Boyer (1976), Paris, GF Flammarion, 1998). Le potentiel romanesque d'Árni Magnússon n'a pas échappé à l'écrivain français Gilles Lapouge, qui crée d'après lui Eggert Pétursson, personnage principal de son roman *L'Incendie de Copenhague* (1995) (voir Gilles Lapouge, *L'Incendie de Copenhague*, Paris, Albin Michel, 1995).

manuscrits collectés par Árni Magnússon[1]. L'on fait l'hypothèse que cet intérêt du Danemark pour les antiquités islandaises va de pair avec l'intérêt que porte la Couronne danoise aux ressources de l'île en général, ce qui nous conduit à analyser la seconde motivation de la redécouverte scandinave de l'Islande à l'âge classique.

1.2.2. Aux origines du mythe géographique : la redécouverte des ressources islandaises

La redécouverte et la reconquête de l'Islande, sous l'impulsion du Danemark – puis de l'Angleterre et de la France – revêtent également un enjeu savant, politique et économique. Cette redécouverte de l'île survient après plusieurs siècles de gestion lointaine et de relatif oubli de la part de la Couronne danoise. L'impératif est alors de mener un inventaire exhaustif des ressources naturelles du Danemark et de ses colonies à des fins savantes – tel est le mandat de la toute jeune Académie royale danoise des sciences et des lettres, fondée en 1742[2] – et politiques. Horrebow, dont le récit de séjour revêt une importance déterminante pour les voyageurs qui lui succèdent, souhaite convaincre le pouvoir royal danois d'exploiter davantage une île riche en ressources naturelles et injustement délaissée[3], qu'il s'agirait de ne pas abandonner aux autres puissances européennes.

Un ouvrage, écrit par un auteur non scandinave, crée un précédent en termes d'exploration empirique de l'Islande, tout autant qu'il réveille soudainement l'intérêt du Danemark pour sa colonie oubliée : les *Nachrichten von Island, Groenland und der Strasse Davis* (1746) de Johann Anderson. Cette publication, parue à titre posthume, est largement diffusée en Europe, et de fait : fruit d'un travail de longue haleine, elle compile la littérature disponible sur l'Islande, ainsi que les savoirs empiriques des marins et des commerçants qui se sont rendus sur cette île. En dépit de quelques erreurs et inexactitudes, elle offre au public des connaissances nouvelles, en particulier un système inédit de classification des espèces de baleines et un aperçu précis des ressources maritimes de l'Atlantique Nord. Certes, l'ouvrage de Johann Anderson est aussi promptement réfuté qu'il a été traduit et diffusé à travers l'Europe : Horrebow se donne pour tâche de corriger les erreurs d'Anderson, ayant sur ce dernier l'avantage de se rendre en Islande entre 1749 et 1751 afin de parcourir le pays et de collecter toute l'information disponible sur son économie, l'organisation de sa société et ses phénomènes naturels. Il est notamment le

[1] Voir Clunies Ross, *op. cit*., p. 159-160.
[2] Voir Jens Carlsen, Hans Olrik et Carl Nicolai Starcke, *Le Danemark : état actuel de sa civilisation et de son organisation sociale : ouvrage publié à l'occasion de l'Exposition universelle de Paris, 1900*, Copenhague, Det Nordiske forlag / Ernst Bojesen, 1900, p. 364-365.
[3] Ísleifsson, *op. cit.*, p. 165.

premier voyageur à saisir des données météorologiques à Bessastaðir, dans le sud-ouest de l'île[1], et il organise son ouvrage par chapitres thématiques, sur le modèle des ouvrages encyclopédiques[2]. Se positionnant en défenseur de l'Islande, notamment contre les propos négatifs de Johann Anderson, Horrebow adopte le postulat suivant : l'Islande n'est pas une île hostile, pas plus qu'elle n'est radicalement différente des autres pays scandinaves. Il insiste ainsi sur la profusion de ses ressources (pâturages, pêcherie, avantages du soufre, agriculture)[3].

À la suite de Horrebow, Bjarni Pálsson et Eggert Ólafsson[4], étudiants à l'université de Copenhague dotés d'une bourse pour leur entreprise[5], parcourent entre 1752 et 1757 chaque district de l'Islande pour recenser tous les aspects de la société islandaise[6], ainsi que les ressources de l'île[7]. A. E. J. Ogilvie souligne le caractère fondateur de cette étude : « the most important book that had so far been written on Iceland »[8]. Il s'agit de la première description exhaustive de l'Islande et de ses habitants qui fasse autorité[9], mais aussi de la première tentative systématique d'expliquer de manière rationnelle les phénomènes naturels de l'Islande auparavant perçus, tant par les Islandais que par l'Europe occidentale, comme la manifestation de puissances surnaturelles ou métaphysiques[10]. À ce titre, c'est une œuvre emblématique des Lumières, acte de naissance de la science dans la compréhension de l'Islande. Cette étude s'inscrit dans le contexte historique et politique des inventaires de ressources menés en Islande par la Couronne danoise depuis le début du XVIIIe siècle pour tirer sa colonie longtemps oubliée de sa misère et la faire participer à l'éveil économique et technologique que connaît alors l'Europe des Lumières[11]. Les publications d'Anderson, de Horrebow, de Bjarni Pálsson et d'Eggert Ólafsson partageaient la même ambition double : l'acquisition d'un savoir théorique et pratique, dualité présente dans le titre de l'ouvrage d'Anderson, qui dédie son travail à la science

[1] Voir A. E. J. Ogilvie, « Local Knowledge and Travellers' Tales », dans Chris Caseldine, Andrew Russell, Jórunn Harðardóttir, Oskar Knudsen (dir.), *Iceland – Modern Processes, Past Environments*, Amsterdam, Elsevier Quaternary Book Series, Developments in Quaternary Science, 5, 2005, p. 277.
[2] Voir Ísleifsson, *op. cit*., p. 164-165.
[3] Ísleifsson, *op. cit.*, p. 165.
[4] Souvent mentionnés voire cités dans les récits de voyage du XIXe siècle, ils le sont assez souvent sous leurs noms « danifiés » : Poulsen ou Povelsen pour Pálsson, Olafsen pour Ólafsson. Eggert Ólafsson est également connu pour ses poèmes, marqués par le patriotisme islandais (voir Stefán Einarsson, *A History of Icelandic Literature*, Baltimore, The Johns Hopkins Press for the American-Scandinavian Foundation, 1969, p. 213-214) et la redécouverte de la littérature islandaise, notamment la poésie scaldique (voir Margrét Eggertsdóttir, « From Reformation to Enlightenment », dans Daisy Neijmann (dir.), *A History of Icelandic Literature*, Lincoln / London, University of Nebraska Press / The American-Scandinavian Foundation, 2006, p. 230-231).
[5] Sallé et Sigurjónsdóttir, *op. cit.*, p. 118.
[6] Voir Ogilvie, *op. cit*., p. 277.
[7] Sallé et Sigurjónsdóttir, *op. cit.*, p. 118.
[8] Ogilvie, *op. cit.*, p. 277.
[9] Voir Einarsson, *op. cit*., p. 213.
[10] Voir Eggertsdóttir, *op. cit*., p. 229-230.
[11] Voir Sallé et Sigurjónsdóttir, *op. cit.*, p. 116-120.

(*Wissenschaft*) et au commerce (*Handlung*). Tenons-nous en pour l'instant à ces deux importants ouvrages écrits sous l'égide de l'Académie royale danoise des sciences et des lettres[1]. On le voit, l'ouvrage de Johann Anderson ouvre la voie à une longue lignée de voyageurs – explorateurs, naturalistes, commerçants – qui se rendent sur l'île, ne serait-ce que pour se disputer l'honneur de le contredire et d'offrir à leurs lecteurs l'information la plus objective et la plus exhaustive qui soit au sujet de cette contrée encore perçue comme lointaine par les Européens du XVIIIe siècle.

La conséquence de cette double redécouverte danoise des antiquités et des ressources de l'île, c'est la réactivation et la réactualisation, au fil des récits d'exploration et des œuvres littéraires islandaises, d'un imaginaire de l'Islande aussi riche qu'hétérogène, fruit de la rencontre aussi inattendue qu'imparable des sagas et recueils de mythologie norroise médiévaux – ou de leur réécriture préromantique – avec les motifs récurrents d'une littérature d'exploration en plein essor depuis le XVIe siècle.

1.3. La dualité discursive des sources de l'imaginaire de l'Islande

La somme des discours qui alimentent l'imaginaire de l'Islande propre aux explorateurs, commerçants, naturalistes occidentaux du XVIIIe siècle porte en elle les mêmes contradictions que cet imaginaire et la même dualité que le contexte de la redécouverte scandinave de l'Islande à l'âge classique : d'une part, la découverte de l'Islande réelle de la fin du XVIIIe siècle et, d'autre part, l'intérêt érudit et / ou rêveur pour son passé ; le voyage d'exploration effectif et le déplacement géographique d'un côté ; le voyage en chambre ou bibliothèque doublé d'une découverte de l'histoire et du passé de l'île de l'autre. Par extension, ce qui motive l'exploration de l'île par ses premiers voyageurs est aussi ce qui façonne l'horizon d'attente et l'imaginaire de ses explorateurs au second degré, c'est-à-dire les lecteurs, dont le rapport à l'Islande est médié par les récits d'exploration de l'époque moderne et / ou les antiquités islandaises redécouvertes : soit la quête, la thésaurisation et l'exploitation d'un savoir objectif et exhaustif sur une terre longtemps méconnue[2], soit l'empire de la littérature islandaise médiévale, à laquelle se mêlent les légendes, dans le processus de redécouverte de l'Islande.

---

[1] Au sujet de Niels Horrebow comme d'Eggert Ólafsson et Bjarni Pálsson, je m'appuie prioritairement sur l'article suivant : Ogilvie, *op. cit.*, p. 277-280, ainsi que sur ces deux ouvrages, dont je compile les propos : Sallé et Sigurjónsdóttir, *op. cit.*, p. 113-118 ; Ísleifsson, *op. cit.*, p. 164-165, 175-176 (pour Horrebow).

[2] Anna Agnarsdóttir témoigne du regard ignare des Européens de l'époque sur l'Islande : elle relate l'anecdote d'un gentilhomme anglais demandant à sir John Thomas Stanley, explorateur de l'Islande en 1789, si l'Islande était une colonie britannique récente (Anna Agnarsdóttir, « Iceland in the Eighteenth Century: An Island Outpost of Europe? », *Sjuttonhundratal. Nordic Yearbook for Eighteenth-Century Studies*, vol. 10, 2013, p. 11).

Tel est le caractère duel et essentiellement ambivalent sur le plan épistémologique des documents que les lettrés convoquent, indifféremment de leur statut, de leur époque ou contexte d'écriture, ou encore de leur genre littéraire, pour comprendre et écrire l'Islande au tournant des XVIIIe et XIXe siècles. En atteste le traitement de l'Islande dans *l'Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, somme de savoir élaborée en France entre 1751 et 1772. L'article « Islande », rédigé par Paul-Henri Thiry d'Holbach et qui renvoie à douze autres articles connexes[1], également de sa main[2], est révélateur de la double nature des sources disponibles sur l'Islande :

> La description qui nous a été donnée de l'Islande par M. Anderson, est très-peu fidele, elle n'a été faite, de l'aveu de l'auteur même, que sur les relations de personnes qui ne connoissoient ce pays que très-imparfaitement ; la description la plus moderne & la plus exacte, est celle qui a été publiée à Copenhague en 1752, par M. Horrebow islandois de nation, & témoin oculaire de tout ce qu'il rapporte. […]
>
> M. Mallet, professeur des Belles-Lettres françoises à Copenhague, a publié en 1756, une traduction françoise de l'Edda des Islandois ; c'est un des monumens les plus curieux de l'antiquité ; il est dépouillé d'inutilités, & rédigé par un homme judicieux, savant, & philosophe, l'Edda est à la suite de son introduction à l'histoire de Danemarck. Nous allons tirer de cet ouvrage intéressant les principaux points de la Mythologie des anciens Scandinaves.[3]

Cette dualité entre l'expérience fiable et authentique de l'explorateur et le recueil de mythes anciens est reconduite dans la succession des articles rédigés par Thiry d'Holbach : ce dernier se penche aussi bien sur la littérature et la mythologie scandinaves que sur la géologie de l'Islande, qu'il étudie articles savants à l'appui. Il est permis d'y voir la marque d'un esprit des Lumières, polymathe, ouvert au savoir sous toutes ses formes. Mais la place que Thiry d'Holbach laisse aux croyances anciennes et à la mythologie scandinave dans son texte est particulièrement ambigüe. Il fait certes pièce à certaines superstitions des siècles précédents, telles que l'identification de l'Islande à Thulé :

> On a toujours cru que l'Islande étoit l'ultima Thule des Romains ; mais un grand nombre de circonstances semblent prouver que jamais les anciens n'ont poussé leur navigation si loin dans le Nord.[4]

De même, il réfute la croyance médiévale qui fait du volcan Hekla, situé au sud de l'île, la porte de l'Enfer. Il n'en fait même pas mention dans l'article qu'il consacre pourtant à ce volcan, se

---

[1] Paul-Henri Thiry d'Holbach, « Crystal d'Islande », « Glaciers ou Gletschers », « Hecla », « Hela », « Islande », « Loke », « Niflheim », « Odin, Othen ou Voden », « Runiques ou Runes », « Scaldes », « Valhalla », « Valkyries », « Volcans », dans Denis Diderot et Jean Le Rond d'Alembert (dir.), *Encyclopédie, ou dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers, etc*., University of Chicago, ARTFL Encyclopédie Project (Autumn 2017 Edition), Robert Morrissey and Glenn Roe (éd.). URL : http://encyclopedie.uchicago.edu/ (date de consultation : 23 mars 2020).

[2] En matière de mythologie scandinave, seul Denis Diderot relaye Thiry d'Holbach pour l'article « Freya ou Frigga ».

[3] Paul-Henri Thiry d'Holbach, « Islande », dans Diderot et d'Alembert (dir.), *op. cit*.

[4] Thiry d'Holbach, *ibid.*

contentant de critiquer les paroles de Johann Anderson et d'englober – de minorer ? – le palimpseste mythique de l'Hekla dans une périphrase, « les merveilles qu'on racontoit de ce volcan », avant d'égrener les données factuelles, jugées fiables, de Horrebow :

> HECLA (Géog. & Hist. nat.) fameuse montagne & volcan d'Islande, situé dans la partie méridionale de cette île, dans le district appellé Rangerval-Syssel. Si l'on en croit M. Anderson dans sa description d'Islande, le mont Hecla a vomi des flammes pendant plusieurs siecles sans discontinuer, & présente toujours un coup-d'oeil effrayant à ceux qui s'en approchent : mais des relations plus modernes & plus sûres ont fait disparoître les merveilles qu'on racontoit de ce volcan ; elles sont dûes à M. Horrebow, qu'un long séjour en Islande a mis à portée de juger des choses par lui-même, & d'en parler avec plus de certitude que M. Anderson, qui a été obligé de s'en rapporter à des mémoires souvent très-infideles. M. Horrebow nous apprend donc que depuis que l'Islande est habitée, c'est-à-dire depuis 800 ans, le mont Hecla n'a eu que dix éruptions, savoir en 1104, en 1157, 1222, 1300, 1341, 1362, 1389, 1558, 1636.[1]

Cependant, il est remarquable que l'article « Islande », qui ne consacre qu'un mince paragraphe à la population islandaise du XVIIIe siècle pour en évoquer rapidement la religion, l'habitat ou encore le mode d'alimentation, soit ensuite consacré aux deux tiers à une présentation des *Eddas* et du « Hávamál », où la cosmologie et le Ragnarök sont décrits avec force détails, ainsi que la bravoure du guerrier scandinave riant face à la mort.

Certes, l'on peut justifier ce choix par l'impératif de vulgarisation qui guide l'*Encyclopédie* : paraphraser les deux *Eddas* et offrir une synthèse de la morale des anciens Scandinaves contenue dans le « Hávamál », c'est en offrir l'accès au lecteur curieux, mais profane, qui n'aurait pas lu les travaux de Paul-Henri Mallet[2]. Ce Genevois professeur à l'Université de Copenhague, est l'auteur de deux ouvrages. Le premier ouvrage est son *Introduction à l'Histoire de Dannemarc* (1755)[3], prolégomène d'une monumentale *Histoire de Danemark* qui paraît entre 1758 et 1777 tout en étant régulièrement rééditée et augmentée[4]. L'*Introduction à l'Histoire de Dannemarc* propose une histoire des « anciens Danois », comme les appelle Mallet, c'est-à-dire de l'ensemble des peuples scandinaves, de la Suède à l'Islande : situation géographique, expéditions maritimes ou encore formes de gouvernements. Le second

[1] Thiry d'Holbach, *ibid.*

[2] À ce sujet, voir Jean-Marie Roulin, « Paul-Henri Mallet (1730-1807), un historien genevois face aux "ténébreuses horreurs des antiquités septentrionales" », dans Alain Dubois, Anne Hofmann et François Rosset (dir.), *Les Conditions de la vie intellectuelle et culturelle en Suisse romande au temps des Lumières : actes du colloque organisé par l'Institut et l'Association Benjamin Constant, 17-18 novembre 1995 in memoriam Pierre Cordey 1981-1996, recueil d'articles sur Benjamin Constant*, Lausanne, Institut Benjamin Constant, 1996, p. 127-137.

[3] Paul-Henri Mallet, *Introduction à l'Histoire de Dannemarc, où l'on traite de la religion, des Loix et des mœurs et des Usages des anciens Danois*, Copenhague, s. n., 1755. L'ouvrage connaît deux rééditions : 1758 ; 1765.

[4] Paul-Henri Mallet, *Histoire de Danemark (depuis Germund en 714 jusqu'en 1699)*, 3 vol., Copenhague, s. n., 1758, 1765, 1777 ; 5 vol., Lyon, s. n., 1765-1769 ; 6 vol., Genève / Paris, s. n., 1763. Deux rééditions augmentées (1771-1777, 1788), une édition abrégée (1760). Une traduction allemande paraît, qui intègre des références à l'*Edda* de Snorri Sturluson (voir annexe 2 (1765)) : c'est le premier canal de transmission germanophone de cette œuvre, qui ne paraît en traduction intégrale qu'à la décennie suivante (voir annexe 2 (1777c)).

ouvrage de Mallet est les *Monumens de la Mythologie et de la Poésie des Celtes*[1], *et particulièrement des anciens Scandinaves*[2] (1756), eux aussi plusieurs fois réédités. Si les *Monumens* se concentrent logiquement sur les deux *Eddas*, dont Mallet relate chapitre après chapitre la « Gylfaginning », avant de conclure son panorama par le « Skáldskaparmál », la « Völuspá » et le « Hávamál » et d'offrir à son lecteur une anthologie d'odes scaldiques empruntées aux compilations latines de Worm[3], en revanche, l'*Introduction à l'Histoire de Dannemarc* recourt à des sources d'époques, de statuts génériques et épistémologiques particulièrement variés sans pour autant les hiérarchiser entre elles. Si Horrebow permet d'étayer les remarques initiales d'ordre géographique[4], l'ouvrage mêle ensuite sources antiques et médiévales[5] ; ouvrages érudits des XVIIe et XVIIIe siècles[6], scandinaves comme non scandinaves ; chroniques historiques médiévales elles-mêmes ambivalentes dans leur rapport au mythe et à la légende[7] et poèmes eddiques ou sagas légendaires[8]. L'œuvre de Mallet constitue certes un jalon essentiel dans la connaissance de la chose nordique en dehors des frontières de la Scandinavie où les sagas et les œuvres de Snorri Sturluson avaient été redécouvertes au siècle précédent[9]. L'Europe intellectuelle ne s'y trompe pas et offre à l'œuvre de Mallet une très large diffusion : nombreuses rééditions au Danemark, mais aussi en France, et surtout en Suisse, à Genève, l'un des pôles de l'Europe des Lumières ; traductions, dont la

---

[1] Rappelons brièvement avec Anne-Marie Thiesse qu'à cette époque, « les termes [erse, nordique, scandinave, germanique, celte] sont interchangeables » (Thiesse, *op. cit*., p. 33). Nous aurons l'occasion de mesurer les raisons et les modalités de cette confusion tout au long du présent chapitre.

[2] Paul-Henri Mallet, *Monumens de la Mythologie et de la Poésie des Celtes, et particulièrement des anciens Scandinaves; pour servir de supplément et de preuves à l'Introduction à l'Histoire de Dannemarc*, Copenhague, Claude Philibert, 1756 (voir annexe 2 (1756b, 1756e, 1756g, 1756h)). Pour ses rééditions, voir annexe 2 (1763b, 1763d, 1763e, 1763f, 1763g, 1787a, 1787d, 1787e, 1787f).

[3] Soit : le « Krákumál » (ou « Ode du roi Ragnar Lodbrok », qui salue en poésie la mort à l'approche de ce roi semi-légendaire de Suède et du Danemark au IXe siècle), l'« Ode d'Harald » dans la *Knytlinga Saga* (« Histoire des rois du Danemark) (XIIe siècle), le « Hákonarmál » (« Dit d'Håkon le Bon », éloge de ce roi lors de son arrivée dans le Valhalla), puis un poème, non attribué ni daté, consacré aux rois de Suède Charles, Grym et Hialmar.

[4] Voir Mallet, *Introduction à l'Histoire de Dannemarc, op. cit.*, p. 10.

[5] Sans prétendre à l'exhaustivité : la *Bibliothèque Historique* (Ier siècle av. J. C.) de Diodore de Sicile, le *De Origine et Situ Germanorum* (Ier siècle av. J. C.) de Tacite et l'*Histoire Naturelle* (Ier siècle ap. J. C.) de Pline l'Ancien sont mentionnées (voir Mallet, *ibid*., *passim*).

[6] *Idem* : la *Crymogæa* (1609) d'Arngrimur Jónsson ou le *Første Forsøg paa Norges naturlige Historie* (1752-1753) d'Erik Pontoppidan et l'*Histoire des Celtes* (1740-1750) de Simon Pelloutier sont ponctuellement cités ou mentionnés (voir Mallet, *ibid., passim*).

[7] L'on songe notamment au *Landnámabók*, à la *Heimskringla*, mais aussi à la *Gesta Danorum* (XIIIe siècle) de du Danois Saxo Grammaticus et à la *Gesta Hammaburgensis ecclesiae pontificum* (XIe siècle) du Saxon Adam de Brême : ces deux derniers ouvrages, sources majeures sur l'histoire et la géographie de l'Europe du Nord au Moyen Âge, mêlent également à la chronique la légende. Ils sont respectivement disponibles dans les traductions françaises suivantes : Saxo Grammaticus, *La Geste des Danois. Livres I-IX*, traduit du latin par Jean-Pierre Troadec, introduction de François-Xavier Dillmann, Paris, Gallimard NRF, coll. « L'aube des peuples », 1995 ; Adam de Brême, *Histoire des archevêques de Hambourg. Avec une Description des îles du Nord*, traduit du latin par Jean-Baptiste Brunet-Jailly, avant-propos et notes de Jean-Baptiste Brunet-Jailly, Paris, Gallimard NRF, coll. « L'aube des peuples », 1998.

[8] Ces poèmes sont empruntés aux compilations d'Ole Worm et de Thomas Bartholin (voir Mallet, *ibid., passim*).

[9] Voir *supra* et annexe 2.

plus déterminante est celle, vers l'anglais, de Thomas Percy, homme d'Église britannique également connu pour son travail de préservation de la littérature et du dialecte anciens de Northumbrie[1]. Ce passionné de la littérature islandaise médiévale, traducteur de poésie runique[2], réunit dans une traduction en deux volumes plusieurs fois rééditée[3] les deux ouvrages de Mallet et contribue à leur diffusion dans le monde culturel anglophone.

L'on peut donc faire l'hypothèse que l'article « Islande » de l'*Encyclopédie* reproduit cette caractéristique de la démarche de recherche et de rédaction propre à Mallet : le mélange de l'ensemble des sources disponibles sur l'Islande, qu'elles tiennent de la littérature d'exploration contemporaine ou de la littérature médiévale, et qu'elles relèvent de la chronique historique ou du poème eddique légendaire. L'on peut raisonnablement penser que l'*Encyclopédie* offre un panorama exact des connaissances disponibles sur l'Islande en Europe continentale, alors que se développe la pratique du voyage d'exploration vers l'Islande : l'année 1772, date à laquelle paraissent les derniers volumes de l'*Encyclopédie*, ainsi que l'édition originale danoise du récit d'Eggert Ólafsson et Bjarni Pálsson, est aussi la date à laquelle se rendent dans le sud de l'Islande le botaniste anglais Banks, les frères James et John Miller, John Clevely Jr.[4], ainsi que d'autres savants, parmi lesquels le Dr. Solander et Troil, ce dernier étant recruté peu de temps avant le début de l'expédition[5]. De cette expédition scientifique, seuls témoignent le récit de voyage de Troil, *Bref rörande en resa til Island* (1777), et celui de Banks, diffusé dans les cercles de naturalistes britanniques sans toutefois être publié[6].

Cependant, il est permis de penser que, par leur contexte d'écriture encyclopédique, les ambitions didactiques de l'article « Islande » débordent en principe la seule ligne éditoriale des travaux de Mallet – établir un panorama de la mythologie et du paysage légendaire de la Scandinavie ancienne – et que la prédominance des remarques relatives au passé mythique de

---

[1] Thomas Percy, *Reliques of Ancient English Poetry*, 3 vol., Londres, J. Dodsley in Pall-Mall, 1765, 1775 / Philadelphie, James C. Moore, 1823 / Londres, Edward Moxon, 1844 / Londres et New York, Routledge, Warne, and Routledge, 1859.

[2] Thomas Percy, *Five pieces of runic poetry translated from the Islandic language*, Londres, R. and J. Dodsley in Pall-Mall, 1763 (voir annexe 2 (1763c, 1763f)).

[3] Thomas Percy (trad.), *Northern Antiquities. Description of the Manners, Customs, Religion and Laws of the Ancient Danes, and other Northern Nations; Including those of our own Saxon Ancestors, with a Translation of the Edda, or System of Runic Mythology, and other Pieces, from the Ancient Islandic Tongue*, 2 vol., Londres, T. Carnan and Co., 1770 (voir annexe 2 (1770a, 1770b, 1770c, 1770d, 1770e, 1770f)). Pour ses nombreuses rééditions, voir annexe 2 (1809b, 1809d, 1809f, 1847j, 1847k, 1873c, 1873e, 1873f, 1878d, 1878h, 1878h, 1882d, 1882n, 1882p, 1887e, 1887g, 1887h, 1890d, 1890h, 1890i, 1898e, 1898o).

[4] Gary L. Aho, « 'Iceland on the Brain': British Travellers to Iceland from 1772 to 1897 ». [Ressource en ligne] URL : http://morrisedition.lib.uiowa.edu/icelandicsupplecrit.html, p. 3.

[5] Ísleifsson, *op. cit.*, p. 166.

[6] Selon Gary L. Aho, il influence néanmoins l'ouvrage de Troil, bien que ce soit dans une proportion modeste (Aho, *op. cit.*, p. 1, 3).

l'île et à ses habitants de jadis, dont les caractéristiques sont énumérées à travers une succession de paragraphes et d'assertions, dénotent une préférence personnelle de l'auteur autant, sinon davantage, que les limites du savoir disponible sur l'Islande dans la seconde moitié du XVIIIe siècle :

> Ces peuples avoient leurs oracles, leurs devins, & leurs magiciens, qu'ils consultoient dans de certaines occasions. Odin étoit regardé comme le pere de la Magie & l'inventeur des caracteres runiques. Voyez RUNIQUES.
>
> Chez un peuple si intrépide le gouvernement absolu étoit ignoré, l'on y étoit fortement attaché à la liberté qui a toûjours été le partage des pays du Nord, tandis que l'asservissement a été celui des peuples énervés du Midi. […]
>
> Leurs idées de la justice étoient conformes aux maximes que l'on a vûes, & ils croyoient que les dieux se rangent du côté des plus forts. […]
>
> Les peuples du Nord, malgré leur ardeur guerriere & la rigueur de leur climat, n'étoient point insensibles à l'amour ; ils avoient une très-grande vénération pour les femmes ; ils ne se marioient que tard, parce qu'ils ne vouloient épouser leurs maîtresses qu'après les avoir méritées.[1]

Jamais Thiry d'Holbach ne nuance ce propos ni ne met à distance, d'une part le caractère (re)construit de cette représentation du peuple islandais, d'ailleurs érigé en archétype des « peuples du Nord », d'autre part le statut problématique des sources dont il tire son savoir. Plus encore, les sources littéraires et mythologiques se suffisent à elles-mêmes, elles ont valeur d'autorité au même titre que le récit de Horrebow. En cela, Thiry d'Holbach est certes fidèle aux peuples scandinaves qui s'attachèrent, aux XVIIe et XVIIIe siècles, à redécouvrir leurs propres antiquités pour mieux se réclamer de la gloire passée de leurs ancêtres[2], mais sans doute n'est-ce pas un hypothétique désir de fidélité qui justifie ce glissement du présent historique au passé mythique, du compte-rendu d'explorateur aux images saisissantes du poète. L'article « Islande » de Thiry d'Holbach est révélateur de cette ambivalence intrinsèque des Lumières européennes à l'égard de l'île des confins, autant qu'il contribue sans doute à la diffuser : l'*Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert connaît un retentissement européen, de nombreuses rééditions[3], mais surtout une refonte par l'*Encyclopédie méthodique* (1778-1832) de Charles-Joseph Panckoucke, libraire de l'Imprimerie Royale et de l'Académie des Sciences ; l'article « Islande », intégralement repris dans l'*Encyclopédie méthodique*[4], circule par conséquent à

[1] Thiry d'Holbach, « Islande », *op. cit.*

[2] Voir (entre autres) Jean-Marie Maillefer, « La vision du passé nordique chez les historiographes scandinaves de la fin du Moyen Âge au début du XVIIe siècle », dans Éric Schnakenbourg, *Figures du Nord : Scandinavie, Groenland, Sibérie. Perceptions et représentations des espaces septentrionaux du Moyen Âge au XVIIIe siècle*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2012, p. 189-204 ; Thiesse, *op. cit.*, p. 61-63 ; mais surtout Erica Simon, *Réveil national et culture populaire en Scandinavie*, Paris, Presses universitaires de France, 1960.

[3] On compte six rééditions françaises entre 1768 et 1775 : les éditions de Lucca (1758-1776), de Liège (1770-1778), de Genève (1771-1776), de Genève-Neuchâtel (1777-1779), de Lausanne-Berne (1778-1782), et enfin l'édition privée de Fortuné-Barthélémy de Felice (1723-1789) (voir Claude Blanckaert et Michel Porret (dir.), *L'Encyclopédie méthodique (1782-1832). Des Lumières au Positivisme*, Genève, Droz, 2006, p. 20-21).

[4] « Islande », dans *Encyclopédie méthodique. Géographie. Tome Second*, Paris, Panckoucke / Madrid, Jacques Thévin, 1784, p. 73-78.

travers l'Europe au gré des traductions de ce monument – en espagnol (1788-1794), en turc[1] – et de ses rééditions à Paris, Liège ou Padoue. Banks, Troil ainsi que leurs compagnons de voyage sont donc tributaires d'une représentation ambigüe de l'Islande, dont les sources sont hétérogènes par leurs époques, leurs statuts génériques et leurs ambitions : d'une part l'*Edda* et les sagas islandaises, qui traversent les frontières de la Scandinavie par l'œuvre de Mallet ; d'autre part les discours récents des explorateurs des Lumières, eux aussi hétérogènes – de la compilation de discours rapporté et de l'arrangement supposé avec la vérité qui caractérise l'ouvrage d'Anderson au récit authentique de séjour de Horrebow et à la synthèse encyclopédique d'Eggert Ólafsson et de Bjarni Pálsson – ; d'une part, un discours endogène, mais frappé du sceau de la légende et de la fiction littéraire et, d'autre part, un discours exogène, aux ambitions savantes et documentaires, mais sujet au soupçon : arrangement avec la vérité ? parti pris idéologique ?

Certes, l'*Encyclopédie* paraît trop tôt pour étayer son information concernant l'Islande par d'autres ouvrages savants publiés à partir des années 1780. L'on songe ainsi à l'*Œconomisk reise igiennem de nordvestlige, nordlige, og nordostlige kanter af Island* (1780) de l'Islandais Ólafur Ólafsson (ou Olaus Olavius)[2], au *Førsog til en Islands Natur-historie med oekonomiske samt andre Anmaerkninger* (1786) (littéralement : « Essai en vue d'une Histoire naturelle de l'Islande, accompagné d'Observations économiques et autres ») du naturaliste féroïen Nicolai Mohr[3] ou encore à l'*Eftirmæli átjándu aldar* (littéralement : « Épitaphe ou nécrologie du XVIIIe siècle [islandais] ») de l'Islandais Magnús Stephensen[4]. Néanmoins, l'on pourra voir dans cette lacune l'indice de ce qui sera une constante chez les voyageurs en Islande, jusqu'à la veille du

[1] Voir George B. Watts, « The Encyclopedie Methodique », *Modern Language Association*, vol. 73, n°4, septembre 1958, p. 353.

[2] Ólafur Ólafsson, *Œconomisk reise igiennem de nordvestlige, nordlige, og nordostlige kanter af Island*, 2 vol., Copenhague, Gyldendal, 1780 (voir annexe 1 (1780a)). Pour ses rééditions et traductions, voir annexe 1 (1787a, 1805a). Olaus Olavius est un Islandais vivant en Islande, qui explore durant 22 ans (1755-1777) le nord de son île, en recense les ressources naturelles (notamment en pêcherie) et ajoute aux travaux de ses deux prédécesseurs islandais le traitement des questions économiques (voir Ogilvie, *op. cit.*, p. 277-278).

[3] Nikolai Mohr, *Førsog til en Islands Natur-historie med oekonomiske samt andre Anmaerkninger*, Copenhague, Christian Friderik Holm, 1786 (voir annexe 1 (1786a)). Pour toute information relative à cet ouvrage, que nous avons reportée dans l'annexe 1, voir Ogilvie, *op. cit.*, p. 278.

[4] Magnús Stephensen, *Eftirmæli átjándu aldar*, Leirá, Forlag Íslands opinþeru Vísinda-Skiptunar, 1806 (voir annexe 1 (1806a)). Pour sa traduction danoise, voir annexe 1 (1808b). Stephensen, qui est connu et mentionné par les voyageurs en Islande au tournant des XVIIIe-XIXe siècles, est un personnage particulièrement important pour son pays : fils d'Ólafur Stephensen, haut représentant du roi du Danemark en Islande entre 1790 et 1806, il fait ses études à Copenhague et se donne pour objectif de « favoriser la connaissance et la compréhension par les Islandais de ce qui se passe chez eux et dans le reste du monde ». Outre son *Eftirmæli átjándu aldar*, qui s'adresse autant à la Couronne danoise qu'aux Islandais, Stephensen est l'auteur de manuels scolaires et d'ouvrages savants dans diverses disciplines, mais surtout le fondateur de l'imprimerie de l'île de Viðey et l'éditeur de deux revues sur les affaires internationales. Il est le père de la vie intellectuelle moderne en Islande, ainsi qu'un intercesseur essentiel entre son peuple et le pouvoir colonial (voir Ogilvie, *op. cit.*, p. 278 et Sallé et Sigurjónsdóttir, *op. cit.*, p. 122).

XXe siècle : le choix de maintenir intact l'Islande imaginaire, de deux manières. La première manière est d'accorder le privilège à des sources dont le statut épistémologique et la perspective – soit exogène, soit anachronique, quand ce ne sont pas les deux – sont problématiques. La seconde manière est d'investir le geste de lecture et d'écriture d'objectifs pour le moins mouvants et nébuleux : est-ce vraiment pour se doter d'outils cognitifs propres à l'appréhension de l'Islande, pour rendre connu et lisible l'inconnu que les voyageurs de la fin du XVIIIe siècle lisent l'*Edda* de Snorri Sturluson – et de Mallet – et la compilation de témoignages d'explorateurs d'Anderson ? Ou s'agit-il au contraire pour eux d'enrichir et de complexifier ainsi l'énigme islandaise, de préserver la part du rêve et, ce faisant, de faire basculer le voyage et son récit dans la fiction ? Les récits d'exploration de Troil et de ses successeurs sauront-ils rompre avec ce double imaginaire entêtant de l'Islande ? Auront-ils vraiment cette ambition, en dépit de leurs protestations d'authenticité ?

La préface d'Anatole Le Braz, preuve concrète de la persistance de cet imaginaire de l'Islande qu'esquissait l'*Encyclopédie*, plus d'un siècle et demi de voyages en Islande plus tard, nous invite à en douter. L'étude du texte de Thiry d'Holbach permet d'ores et déjà d'avancer deux raisons susceptibles d'expliquer la complexité de l'imaginaire de l'Islande dont héritent les écrivains-voyageurs à la fin des années 1830. Tout d'abord, cet imaginaire est le palimpseste qui résulte de la somme des représentations de l'Islande et plus largement du Nord, aussi bien antiques que contemporaines des premiers explorateurs-naturalistes. À cet égard, il est le creuset du mariage tantôt harmonieux, tantôt conflictuel, d'un imaginaire présent et d'un imaginaire passé. Ensuite, et telle est la conséquence logique de la persistance au XVIIIe siècle de représentations antiques, médiévales et renaissantes du Nord, l'imaginaire de l'Islande mêle, par un recours constant à l'analogie, des lieux géographiques réels, eux-mêmes hantés par leurs propres mythes. Continents cartographiés et îles imaginaires se côtoient dans les sources qui irriguent l'imaginaire de l'Islande. Il est permis d'y voir le résultat logique d'un processus de représentation symbolique du monde, où le lieu géographique est avant tout perçu comme le support d'un mythe. Bernard Ribémont situe l'origine de ce processus dans la pensée médiévale occidentale et dont, nous le postulons, l'imaginaire de l'Islande s'est fait le conservatoire :

> Dans les mentalités, comme dans les fonctionnements sociaux du Moyen Âge, la représentation joue un rôle essentiel. Nombre de concepts, plus ou moins abstraits, se fixent dans une image représentative, partie prenante d'un véritable « langage de l'image », comme a pu le proposer F. Garnier. Dans un tel contexte, le lieu, en tant qu'espace défini et caractérisé – voire nommé – est déterminant. C'est pourquoi beaucoup de mythes du Moyen Âge – même centrés sur un personnage – ont leur lieu : Roland au cœur des Pyrénées, Guillaume à Orange ou Alichamp, Tristan et le roi

> Marc en Cornouailles, Arthur à Camaalot, dans le pays de Logres, Morgane en Avalon, Mélusine en Poitou, la reine Sibylle dans son volcan.[1]

La découverte empirique et l'expérience du voyage en Islande constituent alors pour les voyageurs occidentaux de l'époque moderne le moment critique d'un choix : privilégier le mythe au détriment du lieu et, par extension, perpétuer une lecture essentiellement symbolique et spirituelle du monde ; ou donner au lieu la primeur sur le mythe et, ainsi, renouveler radicalement le discours sur l'Islande et l'imaginaire qui en résulte. Mais de quel mythe, de quel imaginaire de l'Islande parle-t-on ? Nous allons nous attacher à en faire l'archéologie, à travers le traitement qu'en proposent les explorateurs-naturalistes qui se rendent en Islande à partir de Horrebow, mais aussi à travers la confrontation de ce traitement aux sources renaissantes, voire parfois antiques et médiévales de ces représentations. Notre réflexion s'articulera en fonction des trois polarités de l'imaginaire de l'Islande, que nous allons successivement étudier : le Nord, l'Ouest, l'Ancien Monde.

2. Le Nord ou l'imaginaire des confins

Si l'imaginaire de l'Islande est complexe, il est cependant possible de déterminer ses principales orientations et d'identifier les raisons qui président à ces orientations. La principale orientation qui définit l'imaginaire de l'Islande dans la seconde moitié du XVIIIe siècle est le Nord ou, du moins, la représentation occidentale du Nord. Cette représentation n'épuise pas à elle seule l'imaginaire de l'Islande, comme nous le verrons, mais elle est fondamentale et elle est également la plus ancienne des trois polarités de l'imaginaire de l'Islande. D'un point de vue concret et physique, l'antériorité et le caractère fondateur de cette polarité s'expliquent aisément par les coordonnées géographiques de l'Islande. Du point de vue de l'histoire des représentations, l'imaginaire de l'Islande reconduit les ambiguïtés et l'hétérogénéité de l'imaginaire du Nord, ambiguïtés et hétérogénéité dont l'imaginaire de l'Islande est probablement responsable, puisqu'il contribue aussi à cet imaginaire du Nord. En effet, la représentation de l'Islande partage avec celle du Nord sa labilité et sa pluralité. Dans son article au titre révélateur[2], « "Il y a tant de nords dans ce Nord !" : problématiques de la délimitation et de l'indélimitation dans l'étude de l'imaginaire septentrional », Odile Parsis-Barubé rappelle

[1] Bernard Ribémont, « De la représentation des lieux du mythe chrétien médiéval : l'exemple du Paradis et de l'Enfer », dans Juliette Vion-Dury (dir.), *Le Lieu dans le mythe*, Limoges, Pulim, coll. « Espaces Humains », 2002, p. 53.

[2] Comme Odile Parsis-Barubé le signale, la citation est du géographe québécois Louis-Edmond Hamelin (Hamelin, *Discours du Nord, op. cit.*, p. 23).

« la plasticité d'une notion cardinale qui échappe à la délimitation »[1], à savoir le Nord, notion à la référentialité fluctuante en fonction des pays, des époques et des intentions, ce qui rend périlleux tout travail de recherche universitaire sur le Nord. Elle insiste notamment sur la difficulté qu'il y aurait à penser ensemble deux Nords majeurs, selon une distinction qu'elle emprunte à Daniel Chartier : « le Nord gris et brumeux qui s'étend de la Flandre aux confins de la Scandinavie et le Nord blanc des espaces circumpolaires »[2]. Il appert que cette dualité du Nord géographique et, partant, de l'imaginaire du Nord, est tout aussi valable dans le cas de l'Islande, et qu'elle vient complexifier la précédente dualité que nous soulignions plus haut, entre imaginaire de l'Ancien Monde et imaginaire du Nouveau Monde.

À partir de la seconde moitié du XVIIIe siècle, l'imaginaire occidental de l'Islande est le lieu où se rencontrent l'imaginaire du Nord brumeux et celui du Nord blanc. Les coordonnées géographiques de l'île justifient certes cette rencontre. Historiquement, politiquement et culturellement liée à la Scandinavie, lieu du « Nord brumeux », par la domination coloniale danoise que nous avons exposée plus haut, et géographiquement associée aux îles de l'Atlantique Nord (îles du nord de l'Écosse et îles Féroé) relevant elles aussi du « Nord brumeux », l'Islande peut également relever du « Nord blanc », en raison de sa position géographique contiguë au Cercle polaire : l'on songe à Grímsey, petite île située à quelques dizaines de kilomètres au nord de l'Islande, qui se trouve sur cette ligne imaginaire[3]. Les explorateurs et naturalistes du tournant des XVIIIe-XIXe siècles sont peu nombreux à évoquer Grímsey[4]. C'est le cas du naturaliste allemand Friedrich August Ludwig Thienemann, qui y effectue une excursion pour en étudier les spécificités basaltiques[5] et la faune terrestre, marine et ornithologique[6] ; c'est également le cas du révérend écossais Henderson, qui n'évoque cependant ce lieu que sous le rapport de son église, longtemps en possession d'une copie des

---

[1] Odile Parsis-Barubé, « "*Il y a tant de nords dans ce Nord !*" : problématiques de la délimitation et de l'indélimitation dans l'étude de l'imaginaire septentrional », dans Daniel Chartier, Helge Vidar Holm, Chantal Savoie et Margery Vibe Skagen (dir.), *Frontières*, Montréal, Imaginaire | Nord / Bergen, Département des langues étrangères, Université de Bergen, coll. « Isberg », 2017, p. 165.
[2] Parsis, *op. cit.*, p. 177.
[3] De nos jours, Grímsey, sorte de Cap Nord de l'Islande, attire les touristes qui espèrent faire l'expérience du soleil de minuit aux alentours du solstice d'été. On leur y attribue même des certificats de passage du cercle polaire arctique (nous remercions Alain Guyot pour cette précision).
[4] En revanche, le développement du tourisme à partir des années 1860 y aidant, Grímsey devient progressivement un lieu d'excursion ou d'escale – dans le cas d'une circumnavigation autour de l'Islande – pour les voyageurs : le naturaliste allemand Gustav Georg Winkler (voir annexe 1 (1860b)), le voyageur français Émile Chevalet (voir annexe 1 (1880a)), le jésuite suisse Alexander Baumgartner (voir annexe 1 (1902a)) et le scandinaviste allemand Paul Herrmann (voir annexe 1 (1910b)) font l'expérience de Grímsey.
[5] Voir Friedrich August Ludwig Thienemann, *Reise im Norden Europas vorzüglich in Island in den Jahren 1820 bis 1821*, vol. I, Leipzig, Carl Heinrich Reclam, 1824, p. 201-203.
[6] Voir Thienemann, *ibid*., vol. I, p. 203-204 et vol. II, p. 105.

Écritures saintes[1], omettant d'en préciser la latitude arctique[2]. Il n'en reste pas moins que l'Islande, avec ou sans Grímsey, est aussi perçue comme une terre arctique par les premiers explorateurs qui s'y rendent. Elle relève de la catégorie des « pays froids des hauts parallèles » selon Louis-Edmond Hamelin qui en fixe la limite à 45° de latitude nord[3] : rappelons que les coordonnées de l'actuelle Reykjavík sont 64° 08′ 17″ nord, 21° 55′ 43″ ouest. Mais surtout, avant d'être la destination finale d'un voyage, l'Islande constitue à partir du XVIIIe siècle une étape régulière – bien que non exclusive[4] – des voyages de découvertes arctiques, ce qui contribue à l'inscrire de fait dans un espace géographique circumpolaire et à favoriser la référence arctique dans l'imaginaire occidental de l'Islande. Dans sa compilation, Anderson associe sous un même titre des témoignages d'expédition ayant trait à l'Islande comme au Groenland ou à l'île de Baffin, mais l'on songe par exemple aux récits d'exploration des Français Yves Joseph de Kerguelen-Trémarec[5] et Christophe-Paulin de La Poix de Fréminville[6], qui ne consacrent à l'Islande qu'une partie modeste de leurs ouvrages respectifs, plus largement consacrés à l'exploration de l'Atlantique Nord. A. E. J. Ogilvie rappelle ainsi que Kerguelen-Trémarec ne voit de l'Islande que le port d'Ísafjörður, dans le nord-ouest de l'île[7], avant de continuer son périple à travers l'Atlantique Nord, du Groenland à la Norvège ; quant à Fréminville, il participe à une expédition qui l'emmène jusqu'à la pointe sud du Spitzberg[8]. Ces récits de l'expérience d'un Nord multiple sont aussi le lieu de comparaisons et

[1] Henderson, *op. cit.*, vol. I, p. 83.

[2] Henderson ne vient pas en savant naturaliste, mais en missionnaire de la *British and Foreign Bible Society* (« Société biblique britannique et étrangère ») : il diffuse des exemplaires de la Bible à travers tout le pays, notamment des régions peu fréquentées par les voyageurs précédents (est et nord-ouest), et il est aussi le premier voyageur britannique à faire l'expérience de l'hiver islandais ; sa maîtrise du danois et de l'islandais lui permet d'établir des contacts personnels précieux avec les paysans islandais qu'il rencontre. Fondateur des Sociétés bibliques du Danemark, de la Suède, de la Norvège, de l'Islande et de la Russie, il est l'auteur de nombreux ouvrages, notamment des essais théologiques (voir Aho, *op. cit.*, p. 18).

[3] Voir (entre autres) Louis-Edmond Hamelin, « Un indice circumpolaire », *Annales de Géographie*, t. 77, n°422, 1968, p. 417-418.

[4] Un itinéraire alternatif conduit notamment les navires le long des côtes norvégiennes, qu'ils remontent jusqu'à Tromsø. Nous remercions Daniel Chartier pour ces suggestions d'ajouts. À ce sujet et sur le rôle et la place de la Norvège dans l'établissement des routes maritimes et terrestres vers l'Arctique, voir Einar-Arne Drivenes et Harald Dag Jølle (dir.), *Norsk polarhistorie*, 3 vol., Oslo, Gyldendal Norsk Forlag, 2004 et Henning Howlid Wærp, *Arktisk litteratur – fra Fridtjof Nansen til Anne B. Ragde*, Stamsund, Orkana Akademisk, 2017. Ce dernier ouvrage fait l'objet d'une traduction française, récemment parue : *L'Arctique de la littérature norvégienne. De Fridtjof Nansen à Anne B. Ragde*, Québec, Presses de l'Université du Québec, coll. « Droit au Pôle », 2022.

[5] Yves Joseph de Kerguelen-Trémarec, *Relation d'un voyage dans la mer du Nord, aux cotes d'Islande, du Groenland, de Ferro, de Schettland, des Orcades & de Norwège ; fait en 1767 & 1768*, Paris, Imprimerie de Prault, 1771, p. 483-567 (pour la partie consacrée à l'Islande) (voir annexe 1 (1771a)). Pour ses rééditions et traductions, voir annexe 1 (1772d, 1772e, 1808a)

[6] Christophe-Paulin de La Poix de Fréminville, « Relation sommaire d'un voyage en 1806 au pôle boréal, sur la frégate La Syrène, avec une notice physique et géographique sur l'ile d'Islande », *Annales Maritimes et Coloniales*, Année 1819, Deuxième partie, Notice n°57, 1819, p. 537-566 (voir annexe 1 (1819a)). Pour sa traduction anglaise, voir annexe 1 (1819d).

[7] Voir Ogilvie, *op. cit.*, p. 278.

[8] Fréminville, *op. cit.*, p. 541-542.

d'analogies entre les espaces nordiques traversés, d'une communauté de motifs discursifs pour dire les Nords et, partant, ils sont le laboratoire où se construit un Nord circumpolaire, un Arctique aux frontières fluctuantes dont l'Islande prend sa part.

L'on comprend dès lors que « Nord brumeux » et « Nord blanc » constituent des représentations imaginaires concurrentes pour penser et mettre en discours l'expérience de l'Islande : les données factuelles, historiques et géographiques, justifient à elles seules cette dualité imaginaire. Mais cette dernière est aussi le fruit de plusieurs traditions discursives, dont les relations apparemment contradictoires sont infiniment plus étroites et complexes que l'on ne peut le penser. Nous allons successivement envisager ces deux composantes de la polarité nordique qui caractérise l'imaginaire de l'Islande au tournant des XVIIIe et XIXe siècles : le Nord blanc, puis le Nord brumeux.

2.1. *Zona frigida* ou le modèle du Nord blanc

La préface d'Anatole Le Braz nous permet de constater qu'en 1912, l'imaginaire de l'Islande est caractérisé par une référence *a minima* circumpolaire, *a maxima* arctique. L'on s'en souvient, Le Braz évoque l'isba de Sibérie pour désigner l'habitat islandais, et l'une des représentations les plus vives de son évocation de l'Islande s'articule autour des aurores boréales, phénomène emblématique de l'expérience arctique s'il en est, puisqu'il unit les explorateurs occidentaux et les peuples autochtones des régions circumpolaires et arctiques dans une rêverie commune au-delà de la variabilité de ses motifs et de ses codes discursifs[1]. Certes, la référence arctique de l'Islande connaît une incontestable fortune au XIXe siècle : le *Précis de la Géographie universelle* (1810-1829) de Conrad Malte-Brun fait de l'Islande une « dépendance naturelle du Groenland »[2], entérinant dans l'esprit du lecteur européen – puisque les travaux de Malte-Brun sont traduits en anglais et diffusés à travers l'Europe – un imaginaire circumpolaire de l'Islande. Jusqu'à la fin du XIXe siècle, cet imaginaire persiste : l'Islande est ainsi qualifiée de « terre arctique »[3] dans *Le Magasin pittoresque* d'Édouard Charton, tandis

[1] À ce sujet, pour un aperçu synthétique de ce phénomène et des croyances qui lui sont relatives, voir Donald J. McEwen, « Aurora », dans Mark Nuttall (dir.), *Encyclopedia of the Arctic. Volumes 1, 2 and 3. A-Z*, New York / Londres, Routledge, 2005, p. 179-181. L'article est suivi des références bibliographiques utiles sur la question.

[2] Conrad Malte-Brun, *Précis de la Géographie universelle, ou Description de toutes les parties du monde, sur un plan nouveau, d'après les grandes divisions naturelles du globe*, tome VI, Paris, Aimé-André, 1826. p. 4. Cette somme est régulièrement rééditée au fil du XIXe siècle : à titre indicatif, l'édition de 1845-1847 est déjà sa 5e édition. Elle connaît très rapidement une traduction anglaise qui assure sa diffusion au-delà des frontières françaises : *Universal Geography, or A Description of All the Parts of the World, on a New Plan, according to the Great Natural Divisions of the Globe*, 6 vol., Philadelphie, Anthony Finley / Édimbourg, Adam Black, 1827. Nous tirons ces données bibliographiques d'une recherche menée sur Worldcat.

[3] Charles Rabot, « Une croisière dans l'océan glacial. Les Ferö. – L'Islande. – Jan Mayen », *Le Magasin pittoresque*, 62e année, série II, t. 12, 1894, p. 36 (voir annexe 1 (1894c)).

que l'explorateur belge Jules-Joseph Leclercq, fasciné par les glaciers de l'intérieur de l'Islande, intitule son récit de voyage *La Terre de Glace* (1883)[1]. Néanmoins, nous allons voir que cette référence arctique de l'imaginaire de l'Islande s'inscrit dans une tradition discursive fort ancienne et complexe.

L'étude de cette tradition discursive passera par une confrontation systématique entre, d'une part, les manifestations de l'imaginaire arctique de l'Islande dans les récits d'exploration du tournant des XVIIIe et XIXe siècles et, d'autre part, les sources anciennes de cet imaginaire. La présente étude procédera en quatre temps. Dans un premier temps, nous montrerons que la complexité et la fortune de l'imaginaire arctique de l'Islande jusqu'au XXe siècle et au-delà tiennent à la superposition de deux strates de représentation chez les premiers explorateurs-naturalistes de l'Islande : d'une part, l'observation concrète de l'Islande, qui offre un ancrage référentiel certain à sa représentation en terre arctique, et d'autre part, la permanence d'un imaginaire complexe, dont les trois temps suivants de la présente étude déclineront les étapes majeures par ordre chronologique. Ces trois étapes, qui s'enrichissent mutuellement, sont les suivantes : l'influence persistante d'une géographie symbolique érigeant le Nord en terre hostile et inhabitée depuis l'Antiquité occidentale ; le filtre discursif des premières explorations arctiques de la Renaissance et du début de l'âge classique qui établissent la représentation du Nord en terre de prodiges[2] ; le filtre discursif supplémentaire et concomitant des premières expéditions naturalistes en Islande, de l'imaginaire montagnard et, tout particulièrement, alpestre.

2.1.1. De l'observation du naturaliste à l'imaginaire circumpolaire syncrétique

Au tournant des XVIIIe et XIXe siècles, les premiers récits modernes d'exploration de l'Islande entretiennent une représentation de l'Islande en terre arctique : cette représentation est le fruit des observations effectuées par les explorateurs-naturalistes, mais aussi de leur souscription à un imaginaire circumpolaire et arctique séculaire dans lequel leur discours inscrit l'Islande. Les récits d'exploration sont alors le lieu où se rencontrent ces deux strates de discours et de représentation : d'un côté, l'expérience empirique du caractère arctique de l'Islande ; de l'autre, l'intégration de l'Islande dans un imaginaire circumpolaire et arctique. Nous le verrons, si l'antériorité de la seconde sur la première et le rapport de détermination de

[1] Jules-Joseph Leclercq, *La Terre de Glace. Féroë, Islande, les geysers, le Mont Hekla*, Paris, E. Plon et Cie, Imprimeurs-éditeurs, 1883 (voir annexe 1 (1883a)).
[2] À ce sujet, l'on consultera avec profit Pierre-Ange Salvadori, *Le Nord de la Renaissance. La carte, l'humanisme suédois et la genèse de l'Arctique*, Paris, Classiques Garnier, 2021.

l'une par l'autre ne font guère de doute d'un point de vue historique, la mise en discours de l'expérience des voyageurs contribue à entretenir l'imaginaire arctique de l'Islande plus qu'à le nuancer, et un facteur supplémentaire intervient dans la persistance de cet imaginaire : la rencontre des discours exogènes et endogènes relatifs au caractère arctique de l'Islande.

Mackenzie et l'un de ses compagnons de voyage, Holland, futur médecin réputé de la reine Victoria (1837)[1], qui se rendent en Islande pour en étudier le volcanisme[2], emploient le terme « arctic » pour désigner la situation géographique de l'Islande, de manière réaliste et scientifiquement juste. Ainsi Holland désigne-t-il l'Islande en ces termes : « a desolate island on the confines of the Arctic Circle »[3]. La composante arctique de l'Islande dans le discours des explorateurs-naturalistes se trouve étayée par la mise en comparaison régulière de l'Islande et d'autres territoires arctiques et circumpolaires. Par exemple, dans son chapitre consacré à la botanique, Hooker, héritier spirituel de Banks[4] et jeune botaniste anglais[5] qui a fait ses classes de naturaliste en Écosse[6], cite régulièrement les travaux d'histoire naturelle de l'Arctique du naturaliste gallois Thomas Pennant[7], tout comme le fait Henderson[8]. De fait, l'*Arctic Zoology* de Pennant s'ouvre sur une « Introduction of the Arctic World »[9], dont est affirmée l'optique comparatiste. Pennant y passe en vue les territoires arctiques et circumpolaires sur lesquels il va fonder son étude, en déclinant leurs caractéristiques arctiques sous le rapport du climat, de la faune ou de la flore : Angleterre, Écosse, îles Orcades, îles Shetland, îles Féroé, Islande, Flandres et Hollande, Jutland (Danemark), région baltique, Laponie, Empire russe, Finlande, Norvège, Scandinavie, Spitzberg, Oural, Altaï, lac Baïkal, rives de l'océan Arctique, Sibérie, Kamtchatka, îles Kouriles, détroit de Béring, Californie, Baie de Nootka, Alaska, Arctique canadien. Lorsque Hooker reconduit cette logique comparatiste en établissant des analogies

[1] Ils ont un troisième et dernier compagnon, en la personne de Richard Bright, spécialiste des maladies rénales.
[2] Voir Ogilvie, *op. cit.*, p. 278-279.
[3] Henry Holland, « Preliminary Dissertation on the History and Literature of Iceland », dans Mackenzie, *op. cit*., p. 15.
[4] Hooker envisageait, comme son mentor, une expédition dans les Mers du Sud dont le projet a échoué ; c'est Banks qui l'incite à se rendre en Islande et qui lui cède ses matériaux de recherche lorsque Hooker perd ses notes de voyage et ses dessins dans le naufrage de son navire sur la route du retour vers la Grande-Bretagne (voir Aho, *op. cit.*, p. 9).
[5] Ses descriptions de la flore islandaise constituent la base des taxinomies ultérieures et Gary L. Aho désigne ainsi son ouvrage : « first book-length treatment by a Britisher of Iceland » (voir Aho, *op. cit.*, p. 9).
[6] Voir Aho, *op. cit.*, p. 9.
[7] Hooker, *op. cit*., *passim*. Les travaux en question sont : Thomas Pennant, *Arctic Zoology*. 2 vol., Londres, Henry Hugh, 1784-1785. Cet ouvrage connaît une réédition (Londres, Robert Faulder, 1792, toujours en 2 volumes)
[8] Henderson, *op. cit*., *passim*.
[9] Pennant, *op. cit*., vol. I, p. I-CLXI.

entre plusieurs territoires circumpolaires, il exerce donc sur l'Islande une approche et un regard de savant des Lumières :

> […] perhaps it would be difficult to find any spot of land of a similar extent, in an equal degree of latitude, which can lay claim to so small a number of species. The arctic regions of Norway, Lapland, and the Russian empire, are comparatively rich in these departments[1].

Mais cette démarche de comparaison entre l'Islande et les autres régions septentrionales connues ne se limite pas aux intérêts d'un savant consciencieux qui viserait à offrir le tableau exhaustif de la faune et de la flore septentrionale, tant chez Hooker que chez son modèle Pennant. Elle se double d'un processus de rapprochement des espaces circumpolaires, dont les attributs se confondent pour créer un Nord insituable et syncrétique dans l'imaginaire occidental : en effet, l'approche de Pennant est moins tributaire de la rigueur d'une classification d'inspiration linnéenne des territoires du Nord que de ce que Daniel Chartier appelle l'imaginaire du Nord[2] ou de ce que Sylvain Briens appelle le « boréalisme », mise en discours du boréal. Il en donne un exemple, citant d'après Yves Hersant cette description de la Scandinavie dans la *Luisiade* (1572) de Luís Vaz de Camões :

> Là où le Pôle céleste la surplombe, apparaissent les monts Hyperboréens et ceux où toujours souffle Eole, et qui s'ennoblissent du nom de souffles. Là, les rayons d'Apollon qui resplendissent sur le monde ont si peu de force que la neige couvre éternellement les monts, que la mer est gelée, gelées toujours les sources.
>
> Là vit la grande foule des Scythes, qui eurent autrefois un grand conflit, sur les antiques origines de l'homme, avec ceux qui pour lors tenaient la terre […].
>
> Dans ces régions, on cite souvent la froide Lapie, la Norvège inculte, l'île Scandinave, qui s'enorgueillit des victoires que l'Italie ne songe à lui nier. Là, tant que l'hiver glacé ne bloque pas les eaux, le Prussien, le Suédois, le natif du froid Danemark naviguent sur un bras de l'océan Sarmate.[3]

On le voit, cet amalgame des espaces circumpolaires n'est pas si éloigné du discours de Le Braz ou de la classification de Pennant, qui ne suit pas tant une logique rationnelle, qu'un parcours imaginaire, dont le point de départ est l'Angleterre, la terre connue, et qui s'inscrit dans la gradation de l'étrangeté, parallèlement à la direction d'Est en Ouest, de Sud au Nord. Le panorama de Pennant se conclut sur la terre qui n'a pas été peuplée par les Européens, l'Amérique du Nord, et sur un rapide tableau des mœurs inuites, étrangeté superlative[4]. Cela invite à une lecture rétrospective de la classification du savant des Lumières, qui semble avoir procédé par rapprochements et par associations d'idées imperceptibles, telles que Sylvain Briens les identifie à l'origine du boréalisme :

---

[1] Hooker, *op. cit.*, vol. I, p. 327, cité aussi par Mackenzie, *op. cit.*, p. 352-353
[2] Chartier, *op. cit*., p. 9-10.
[3] Luis de Camões, *Luisiade* (1572). Cité dans Briens, *op. cit.*, p. 183.
[4] Pennant, *op. cit*., p. CLXIII-CLXIV.

> Associé aux idées de blancheur et d'infini, d'alternance de lumière et d'obscurité, de froid et de neige, [le] champ de connotations [du terme *boréal*] renvoie à un territoire, un paysage, un climat et une manière d'habiter le monde. *Boréal* désigne une situation géographique : la partie nord de l'hémisphère dans son sens le plus large, ou la proximité du Pôle Nord dans un sens plus restreint. Mais il se réfère surtout à une idée d'extrême. Que ce soit dans un contexte climatique, botanique, géologique ou astronomique, il désigne tout ce qui est relatif à l'extrême nord de la planète. Alors que son synonyme *septentrion* est utilisé de façon plus neutre, *boréal* est associé à ce qui est lointain et mal connu, à la frontière entre l'habité et l'inhabité, entre l'hospitalier et l'inhospitalier. Il renvoie certes à un territoire, le Nord, mais surtout à son imaginaire.
>
> […]
>
> Le boréalisme se révèle dans cette idée du Nord et dans ses différents imaginaires : imaginaire géographique (les espaces y sont à conquérir), imaginaire climatique (lié principalement au froid et à l'hiver) et imaginaire culturel (formé par l'ensemble des conditions sociales, culturelles, psychologiques du Nord). Le boréalisme fonctionne comme une altérité identitaire, comme un miroir inversé de ce que le Sud n'est pas ; le Nord incarne l'absence de sons, de couleur, de chaleur, de personnes, etc… Il est perçu par le Sud comme un espace non peuplé et sans épaisseur culturelle (je reviendrai sur l'idée de barbarie associée au Nord), et donc sur lequel on peut projeter ce que l'on veut. Cette faible épaisseur discursive place le narrateur qui veut dire le Nord dans la situation privilégiée du pionnier.[1]

Hooker n'est pas exempt de cet amalgame boréaliste de l'Islande à l'Arctique, lorsqu'il conclut en ces termes son analyse hautement qualitative de la Révolution islandaise de 1809[2] :

> England would find herself repaid for her generous conduct by the extension of her fisheries, the surest source of her prosperity, and by the safety which the numerous harbors of the island afford for her merchantmen against the storms and perils of the arctic [*sic*] ocean[3].

De fait, si le nord de l'Islande est baigné par l'Océan Arctique, il est probable que le voyageur en livre ici une interprétation élargie, intégrant dans ce *locus horridus* épique l'Atlantique Nord, plus fréquemment parcouru par les pêcheurs et marchands britanniques.

Les Islandais eux-mêmes semblent revendiquer cette identité arctique, plus boréaliste que réelle, au tournant des XVIIIe-XIXe siècles. En témoigne cette transposition vers l'anglais d'un poème adressé à la *British and Foreign Bible Society* (« Société biblique britannique et étrangère »), que Henderson consigne dans les annexes de son récit de séjour en Islande :

> And what! though near the Arctic pole,
> And, like a heap of drifted snow,
> The chilling north winds round me roll,
> The land of ice – call'd rightly so –
> Tho' circled by the frigid zone,
> An island in a frozen sea;
> Yet I this charity have known,
> This Christian zeal has glow'd for me!

[1] Briens, *op. cit*., p. 180-182.
[2] Ladite révolution désigne une prise de pouvoir intempestive par des commerçants britanniques qui se vengent du refus opposé à leur négoce par l'administration danoise, font arrêter le gouverneur danois de l'île et déclarent l'indépendance de l'Islande sous la protection britannique. L'épisode est éphémère et le Danemark réaffirme rapidement son pouvoir colonial sur l'île, mais les historiens de l'Islande s'accordent pour dire qu'il s'agit d'un moment de prise de conscience par les Islandais d'une possibilité d'autonomie, sinon d'indépendance (voir Sallé et Sigurjónsdóttir, *op. cit.*, p. 123-124 et Karlsson, *op. cit*., p. 195-199)
[3] Hooker, *op. cit.*, vol. II, p. 63.

This Christian zeal has glow'd for me![1]

Certes, une appellation telle que « land of ice » entre dans ce qu'Ann-Marie Long appelle la « mythologie historique »[2] (*historical mythology*) propre aux Islandais, élément de la fondation de leur récit national : il s'agit de la traduction littérale d'*Ísland*, nom donné à l'île par Flóki Vilgerðarson[3], mais aussi de la traduction, non moins littérale, d'*Ísafold* (« terre de glace »), nom poétique donné à l'île par ses habitants[4]. En revanche, « frigid zone », concept de géographie sur lequel nous allons nous pencher, et « frozen sea », notion issue du mythe de la mer figée (*πεπέηγυῖα θάλαττα* ou *mare concretum*), située à un jour de navigation de Thulé selon l'explorateur grec Pythéas de Marseille (IVe s. av. J. C.) et le géographe grec Strabon (Ier s. av. J. C.)[5], sont deux éléments relevant de l'imaginaire occidental de l'Islande dont nous allons faire l'archéologie, et dont se ressaisit une voix islandaise insituable : en effet, le poème s'intitule « Iceland to the British and Foreign Bible Society », faisant de l'île une allégorie. Est-ce pour complaire aux missionnaires qui se sont aventurés sur l'île lointaine ? Est-ce la marque d'une appropriation du discours extérieur par l'identité islandaise ? Comme le signale Sylvain Briens : « Si [la grammaire du Nord qu'est le boréalisme] est écrite le plus souvent par le Sud, elle est aussi parfois resémantisée de façon identitaire par le Nord. »[6] L'on retrouve ici un mécanisme étudié par Maria Walecka-Garbalinska par le biais d'une comparaison entre boréalisme et orientalisme[7] : la prise en compte par les habitants du Nord des codes de représentation du Nord et la ressaisie de ces codes dans la constitution de leur identité propre. Pour Daniel Chartier, c'est la marque d'une simplification de l'imaginaire du Nord, où les discours exogènes prédominent tant sur les discours endogènes qu'ils les investissent de l'intérieur.

---

[1] Henderson, *op. cit*., vol. II, p. 318.

[2] Ann-Marie Long, *Iceland's Relationship with Norway c. 870 – c. 1100. Memory, History and Identity*, Leyde, Brill, The Northern World, vol. 81, 2017, p. 63.

[3] Mention en est faite dans le *Landnámabók* (voir Boyer, *Livre de la colonisation de l'Islande, op. cit.*, p. 34) ; Naddoðr Ásvaldsson, lui, a préféré baptiser l'île « Snioland », soit « pays de neige » (voir Boyer, *ibid*., p. 31-32), un nom vite oublié, sauf par l'alpiniste anglais William Lord Watts qui l'intègre au titre de son récit de voyage en 1875 (voir annexe 1 (1875d)).

[4] Voir Ísleifsson, *op. cit.*, p. 109. L'on n'en trouve guère l'origine exacte antérieurement à la fondation du journal hebdomadaire *Ísafold* en 1874, dans un contexte d'autonomie politique croissante de l'Islande. La voyageuse allemande Ina von Grumbkow choisit d'intituler son récit de voyage d'après ce nom poétique (voir annexe 1 (1909c)).

[5] Voir Monique Mund-Dopchie, « La survie littéraire de la Thulé de Pythéas. Un exemple de la permanence des schémas antiques dans la culture européenne », *L'Antiquité classique*, t. 59, 1990, p. 79-80.

[6] Briens, *op. cit.*, p. 181.

[7] Voir Maria Walecka-Garbalinska, « Nord-Sud aller-retour. Le récit de voyage érudit au XIXe siècle entre orientalisme et boréalisme », *Études germaniques*, vol. 71, n°2, *Le boréalisme*, 2016, p. 201-215.

On le comprend, la persistance de la référence arctique de l'Islande dans les récits d'exploration du tournant des XVIIIe-XIXe siècles est donc le fruit de deux dynamiques : d'une part, la rencontre entre deux strates de discours, soit la mise en discours de l'expérience empirique du voyageur et l'imaginaire arctique, voire boréaliste de l'Islande ; d'autre part, la communion de discours à la fois extérieurs et intérieurs à l'Islande, qui s'entre-citent et se renforcent mutuellement pour esquisser un imaginaire arctique de l'Islande selon une dynamique boréaliste. Cet état des lieux nous permet d'ores et déjà de mettre en évidence la logique selon laquelle s'est constitué l'imaginaire arctique de l'Islande dont héritent les explorateurs-naturalistes des XVIIIe et XIXe siècles : l'association d'idées. La référence arctique de l'Islande repose en effet sur sa mise en réseau avec d'autres terres elles aussi jugées arctiques dans l'imaginaire occidental. En témoignent la *frigid zone* et la *frozen sea* chantées ci-dessus, cette référence arctique persistante de l'Islande est également le produit et l'indice de la permanence, à la fin de l'âge des Lumières, d'un discours géographique anachronique et nostalgique, dont le statut dans les récits d'exploration est particulièrement ambigu : source de connaissance fiable, document historique ou agent poétique destiné à réenchanter la découverte de l'Islande et à littérariser le récit de celle-ci. Nous allons en décliner trois modalités : la théorie géographique des cinq zones, héritée des traités de géographie antiques ; l'Arctique prodigieux, hérité des récits d'exploration renaissants ; le Nord montagneux, fruit d'une mythologie séculaire renouvelée par la mutation d'un imaginaire alpestre au XVIIIe siècle. Par association d'idées et réseaux sémantiques, l'imaginaire arctique de l'Islande s'enrichit alors de trois motifs : le désert, le prodige, la montagne.

2.1.2. Permanence et renouveau de la théorie géographique des cinq zones

La composante arctique de l'imaginaire de l'Islande est réactivée et perpétuée dans les récits d'exploration du tournant des XVIIIe et XIXe siècles par la réminiscence plus ou moins discrète et assumée d'une géographie symbolique du monde fort ancienne, qui situe le Nord dans l'altérité absolue, aux confins de l'œcoumène. Nous allons le voir, les explorateurs-naturalistes sont les héritiers d'une tradition médiévale, sinon antique, de représentation du monde, dont les encyclopédies et les traités de géographie contemporains des premières expéditions modernes en Islande se font les gardiens. Nous allons exposer ce phénomène et en proposer des explications hypothétiques.

La nudité, l'aridité, l'hostilité, voire le caractère inhabitable de l'Islande deviennent des lieux communs du discours des voyageurs en Islande dans la seconde moitié du XVIIIe siècle.

Nous en verrons nombre d'exemples dans les pages qui suivent ; contentons-nous pour l'instant de citer avec Sumarliði R. Ísleifsson les propos de Troil sur la nature islandaise, où l'émergence d'une sensibilité romantique à la spécificité des paysages nordiques ne suffit pas encore à contrer dans l'esprit du voyageur les représentations anciennes de l'île en lieu hostile :

> C'est le propre du beau de récréer l'âme et les yeux ; mais la nature, dans sa hideuse nudité, fait sur l'âme une impression plus profonde.[1]

La nudité et l'aridité de l'Islande sont des caractéristiques énoncées notamment dans les cosmographies médiévales, en particulier dans la première partie du *Konungs Skuggsjá*[2] (ou « Miroir du Roi », XIIIe siècle)[3]. Elles s'inscrivent dans une perception du Nord elle-même définie par une cosmographie ancienne, selon laquelle le Nord de la Terre se situe dans l'une des cinq zones inhabitables du monde, caractérisée par un froid extrême[4].

Or, cette théorie, qui justifie notamment la représentation du double mythique de l'Islande qu'est l'île de Thulé en lieu inhabitable jusqu'à l'époque médiévale[5], perdure jusqu'au XIXe

---

[1] Ísleifsson, *op. cit.*, p. 166.

[2] Rudolf Keyser, P. A. Munch et C. R. Unger (éd.), *Speculum Regale. Konungs-Skuggsjá. Konge-Speilet. Et philosophisk-didaktisk Skrift, forfattet i Norge mod Slutningen af det tolfte Aarhundrede*, Christiania, Carl C. Werner & Comp., 1848, p. 21.

[3] Il s'agit d'une œuvre norvégienne, issue de la tradition de la littérature didactique médiévale (en particulier celle des miroirs des princes, recueils de préceptes moraux et politiques à l'usage des futurs dirigeants), d'auteur anonyme, et destinée à l'éducation du futur roi de Norvège Magnus Lagabøte, fils d'Håkon Håkonsson. Construite sous la forme d'un dialogue entre un père et son fils, elle consacre la première de ses deux parties à l'étude de la géographie et des merveilles du Nord. L'Europe occidentale reprend véritablement connaissance de cette œuvre au XVIIIe siècle, à travers la collecte de manuscrits d'Árni Magnússon : Hálfdan Einarsson en livre la première édition (Hálfdan Einarsson (éd.), *Konungs Skuggsjá*, Sórey / Sorø, Jonas Lindgren, 1768), base d'une réédition savante en 1848, sur laquelle nous nous appuierons pour chaque citation de cette œuvre (Keyser, Munch et Unger (éd.), *op. cit.*). Pour les voyageurs des XVIIIe-XIXe siècles qui n'ont pas la maîtrise de l'islandais (contrairement à Henderson ou, plus tard, à Baring-Gould), c'est une œuvre confidentielle, sinon inconnue : il faut attendre la fin du XIXe siècle pour qu'elle fasse l'objet d'une traduction allemande (Oscar Brenner (éd.), *Speculum Regale: Ein Altnorwegischer Dialog*, Munich, Christian Kaiser, 1881) et le premier quart du XXe siècle pour qu'elle soit traduite en anglais (Laurence Marcellus Larson (trad.), *The King's Mirror (Speculum regale-Konungs skuggsjá)*, New York, The American-Scandinavian Foundation, 1917). Quant au voyageur français non averti, il reste sur sa faim (ou dans son ignorance) : la traduction française du *Konungs-Skuggsjá* ne paraît pas avant la fin du XXe siècle (Einar Már Jónsson (trad.), *Le Miroir royal*, Lausanne, Esprit ouvert, 1997). NB : nous n'avons pu y avoir accès en raison du contexte particulier de la rédaction de la présente thèse (pandémie de Covid-19 et séjour au Québec) ; nous nous fonderons donc sur l'édition norroise de 1848, que nous traduirons ponctuellement.

[4] Cette théorie des cinq zones climatiques est développée dans le *Konungs Skuggsjá* (voir Keyser *et alii* (éd.), *op. cit.*, p. 45), dont l'auteur s'appuie explicitement sur les *Etymologiæ* et le *De natura rerum* de l'ecclésiastique savant Isidore de Séville (VIe siècle), lui-même héritier des penseurs grecs (Parménide, Aristote, Strabon…) et latins (Pline l'Ancien, Pomponius Mela…). Pour un rapide tour d'horizon de la cosmographie antique et de la fortune connue par la théorie des cinq zones climatiques jusqu'au début du Moyen Âge, voir Germaine Aujac, « L'image du globe terrestre dans la Grèce ancienne », *Revue d'histoire des sciences*, vol. 27, n°3, juillet 1974, p. 193-210 ; Bianca Maria Altomare, « Géographie et cosmographie dans l'Antiquité tardive : la tradition grecque et les modèles latins », *Dialogues d'Histoire ancienne*, 2013/1, p. 9-34 ; Georges Gusdorf, *Les Sciences humaines et la pensée occidentale. Tome II : Les origines des sciences humaines (Antiquité, Moyen Âge, Renaissance)*, Paris, Payot, 1967, p. 396-412.

[5] Voir Monique Mund-Dopchie, *Ultima Thulé. Histoire d'un lieu et genèse d'un mythe*, Genève, Droz, 2009, p. 96.

siècle : nous en retrouvons la trace dans l'*Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert[1], où elle est énoncée au présent de vérité générale et aboutit logiquement à la représentation saisissante d'un univers glacial privé de vie, énoncé quant à lui au présent d'évocation :

> Zones glaciales, (*Géog. mod.*) les géographes distinguent deux *zones glaciales :* elles sont renfermées entre les deux cercles polaires qui les embrassent, l'une autour du pole arctique, & l'autre autour de pole antarctique. On les appelle *glaciales*, parce que pendant la plus grande partie de l'année il y fait un froid excessif, tant par les longues nuits de plusieurs mois qui s'y rencontrent, qu'à cause de l'obliquité des rayons du soleil quand il les éclaire.
>
> […]
>
> Si l'on s'avance au-delà du lac de Tornéa & jusqu'au mont Hécla, on y voit, chose étonnante, les flammes percer à-travers les neiges. Ensuite s'offre le Groënland, pays le plus reculé & jusqu'au pole lui-même, terme fatal où la vie décline graduellement & s'éteint enfin. Là nos yeux suspendus sur la scène sauvage & prodigieuse considerent de nouvelles mers sous un autre firmament. Ici l'hiver assis sur un trône azuré tient dans son palais sa terrible cour ; dans son empire aërien, on entend à jamais la confusion & les tempêtes. C'est-là que le froid, sombre tyran, médite sa rage ; c'est-là qu'il arme les vents d'une gelée qui subjugue tout, qu'il forme la fiere grele, & qu'il ramasse en trésors les neiges dont il accable la moitié du globe.[2]

Les trois *Géographies* monumentales qui structurent la perception du monde des lettrés occidentaux au tournant des XVIIIe-XIXe siècles présentent elles aussi la théorie des cinq zones. Anton Friedrich Büsching, auteur d'une *Neue Erdbeschreibung* (1754)[3] où il fonde son étude consacrée à l'Islande sur les textes d'Olavius, Anderson et Horrebow[4], expose cette théorie des cinq zones du monde, lui aussi au présent de vérité générale. Il la justifie néanmoins, relevés précis à l'appui, par la variation de l'ensoleillement du globe en fonction de la distance par rapport à l'Équateur, manière d'inscrire dans les pratiques savantes de son époque une cosmographie ancienne :

> Den kalten Erdkügel (Zona frigida) nennet man den Raum der Erde, welchen ein jeder Polarzirkel einschliesset, und in dessen Mitte der Pol stehet. Es sind derselben auch 2 […]. Weil die Sonne beständig weit davon entfernt ist, so ist es allzeit kalt darinnen.[5]

---

[1] Voir Louis de Jaucourt (chevalier), « Zones glaciales », « Zones tempérées », « Zones torrides », dans Diderot et d'Alembert (dir.), *op. cit*.

[2] Jaucourt, *op. cit*.

[3] Anton Friedrich Büsching, *Dr. Anton Friderich Büsching Mitglieds des kosmographischen Gesellschaft zu Nürnberg neue Erdbeschreibung*, 7 vol., Hambourg, Johann Carl Bohn, 1754-1761. Chacun de ces volumes connaîtront six à sept rééditions d'ici la fin du XVIIIe siècle. L'ouvrage connaît notamment une traduction anglaise (1762) ; deux traductions françaises (1768-1779 et 1776-1782) dont la première est rééditée entre 1785 ; une traduction italienne (1773-1782). L'ouvrage est victime de réimpressions non autorisées : *Büschings neue Erdbeschreibung – neueste Ausgabe*, 11 vol., Schaffhausen, Benedict Hurter, 1766-1771 ; *A. F. Büschings große Erdbeschreibung*, 24 vol., Troppau / Brünn, Joseph Georg Traßler, 1784-1787. Cette dernière publication incite Büsching à faire paraître une réédition augmentée, que poursuivent, après sa mort, Matthias Christian Sprengel, Samuel Friedrich Günther Wahl et Christoph Daniel Ebeling : *Erdbeschreibung*, 13 vol., Hambourg, 1787-1805.

[4] Büsching. *op cit.*, p. 15.

[5] Büsching, *op. cit*., p. 71. Nous traduisons : « L'on appelle zone froide (*zona frigida*) l'espace terrestre que ceinture chaque cercle polaire et dont le milieu situe le pôle. Il existe deux zones froides […]. Puisque le soleil est constamment éloigné de ces zones, il y fait froid en tout temps. »

Il en va de même dans *A New System of Modern Geography* (1782)[1] de William Guthrie :

> The two frigid zones lie between the polar circles and the poles, or rather are inclosed within the polar circles. They are called the Frigid or Frozen, because most part of the year it is extremely cold there, and every thing is frozen so long as the sun is under the horizon, or but a little above it. However, their zones are not quite uninhabitable, though much less fit for living in than the torrid.[2]

Quant au géographe franco-danois Conrad Malte-Brun, dont Numa Broc rappelle que son entreprise est inspirée de celle de Büsching[3], il situe cette théorie dans une histoire des représentations géographiques, en l'exposant dans le cadre d'une section consacrée à la géographie ancienne et, plus précisément, aux idées de Strabon dans son *Précis de géographie universelle ou Description de toutes les parties du monde* (1810-1829)[4] :

> Tout en regardant notre monde comme un globe, il paraissait [aux géographes d'Alexandrie] que la terre habitable à eux connue n'occupait qu'une portion quelconque de la partie supérieure de ce globe ; sous l'équateur, une zône [*sic*] brûlante ; vers le pôle, une ceinture de glaces resserrait les contrées allouées au genre humain dans d'étroites bornes […][5]

Numa Broc le rappelle, la diffusion et l'influence intellectuelle de l'œuvre de Malte-Brun en Europe sont considérables[6]. Dès lors, il n'est guère étonnant que la théorie des cinq zones, aussi bien portée par un discours scandinave que par un discours extérieur à l'Islande, perdure tout au long du XIXe siècle, de part et d'autre de l'Atlantique[7], et qu'elle infléchisse la représentation de l'Islande que conçoivent les écrivains-voyageurs. Elle nourrit la représentation de cette île en terre des confins, au sens aussi bien géographique que métaphorique du terme, puisque le caractère inhabitable et le chaos de la nature islandaise renvoient le voyageur au sentiment de la limite : limite de la vie, que ce soit sa naissance ou sa fin. Si les monumentales *Géographies* des XVIIIe-XIXe siècles offrent une présentation de plus en plus critique et distanciée de la

---

[1] William Guthrie, *A New System of Modern Geography: or, a Geographical, Historical, and Commercial Grammar; and Present State of the Several Kingdoms of the World*, 4 vol., Londres, C. Dilly, G. G. J. & J. Robinson, 1782. L'œuvre de Guthrie connaît très rapidement une réédition américaine (1794-1795) ; et elle est largement diffusée en Europe par une traduction française, qui connaît quatre rééditions entre l'An VII et 1807. Une traduction italienne partielle existe aussi (1803), qui fait l'objet d'une réédition abrégée (1809).

[2] Guthrie, *op. cit.*, vol. I, p. 21.

[3] Numa Broc, « Un bicentenaire : Malte-Brun (1775-1975) », *Annales de Géographie*, t. 84, n°466, 1975, p. 715.

[4] Conrad Malte-Brun, *Précis de géographie universelle ou Description de toutes les parties du monde*, 6 vol., Paris, François Buisson, 1810-1829.

[5] Malte-Brun, *ibid.*, tome Premier, 1810, p. 96.

[6] Broc, *op. cit*., p. 719.

[7] En nous en tenant à un modeste échantillonnage des traités et manuels de géographie de langues française et anglaise des XVIIIe-XIXe siècles, nous pouvons mentionner l'exposé de cette théorie des cinq zones climatiques dans les ouvrages suivants : James Cornwell, *A School Geography* (1847), Londres, Simpkin, Marshall, 1862, p. 10 ; Antoine-Léandre Sardou, *Abrégé de Géographie commerciale et industrielle*, Paris, L. Hachette et Cie, 1855, (3e édition) ; Jean-Léon Sanis, *Géographie générale physique, politique, économique*, Paris, Jules Delalain et Fils, 1873 (5e édition), p. 10 ; Anonyme, *Harper's Introductory Geography: With Maps and Illustrations Prepared* (1877), New York, Harper's and Brothers, 1879, p. 18 ; Matthew Fontaine Maury, *Maury's New Eléments of Geography for Primary and Intermediate Classes*, New York / Cincinnati / Chicago, American Book Company, 1907, p. 17. Il est donc permis de penser que les voyageurs en Islande, aux XVIIIe-XIXe siècles, sont aussi les produits de l'enseignement de la géographie propre à leur époque.

théorie géographique des cinq zones, il n'est pas interdit de postuler chez les explorateurs naturalistes de cette époque la persistance d'une conception préscientifique et superstitieuse du monde, qui ressurgirait dans l'expérience de l'Islande. Michel Lequenne, à qui l'on doit la première édition complète en France de *La Découverte de l'Amérique* (1492-1506) de Christophe Colomb, trace le panorama de cette conception du monde à la fin du XVe siècle :

> La plupart des milieux cultivés persistaient alors dans la conviction que [les « antipodes »] étaient inhabitables. Il est évident que les marins ne pouvaient pas voir les choses autrement, et tous craignaient de périr en les atteignant. On connaissait les confins du pôle Nord couvert de glace. La chaleur croissante de la zone tropicale créait l'idée d'une zone de feu équilibrant la zone de froid absolu. Une autre légende était celle de la solidification de la mer, née sans doute aussi de la prise par les glaces. Cela sans parler de l'idée d'un haut et d'un bas susceptible d'entraîner une chute dans le vide.[1]

L'on constate donc la persistance étonnante aux XVIIIe-XIXe siècles de modèles de compréhension du monde anachroniques, qui relèvent d'un Moyen Âge tardif, sinon de l'Antiquité, et auxquels les premiers récits d'exploration et de séjour en Islande souscrivent sans les mettre à distance ou en faire un usage critique. Comment l'expliquer ? Deux hypothèses peuvent justifier ce paradoxe : la première hypothèse est le manque de ressources disponibles sur l'Islande, île encore méconnue, ce qui contraindrait donc les explorateurs et savants scrupuleux à se tourner vers des sources anciennes pour obtenir une compréhension exhaustive de l'Islande. En ce sens, les explorateurs du tournant des XVIIIe-XIXe siècles souscriraient à la même ambition qu'Olaus Magnus dont l'*Historia de gentibus septentrionalibus* (1555) vise notamment à combler un vide épistémique sur la Scandinavie au XVIe siècle[2], ou qu'Isaac de La Peyrère, dont la *Relation de l'Islande* (rédigée en 1647, mais éditée en 1663), écrite au terme d'un important travail d'archive à Copenhague, vise à transmettre aux lecteurs français la connaissance la plus exhaustive possible sur l'Islande[3]. Ils emprunteraient la même démarche scientifique que ceux dont ils prétendaient se démarquer et, par conséquent, entretiendraient une représentation archaïque et occidentalo-centrée de l'Islande en zone géographique hostile et déserte[4]. Ou bien, et c'est notre seconde hypothèse, l'Islande constituerait une zone aveugle

---

[1] Michel Lequenne, « Christophe Colomb à la découverte de l'Amérique », dans Lequenne*, Christophe Colomb, La Découverte de l'Amérique. 1, op. cit.*, p. 8.

[2] Voir (entre autres) Pierre-Ange Salvadori, « Un récit du nouveau monde scandinave à la Renaissance. La cartographie comme écriture de soi et langage politique chez Olaus Magnus », dans Gilles Bertrand, Daniel Chartier, Alain Guyot, Marie Mossé et Anne-Élisabeth Spica (dir.), *Voyages illustrés aux pays froids (XVIe-XIXe siècle). De l'invention de l'imprimerie à celle de la photographie*, Clermont-Ferrand, Presses universitaires Blaise Pascal, 2019, p. 21-22 ; Monique Mund-Dopchie, « L'*orbis arcticus* dans les cosmographies de la Renaissance : petite histoire d'une représentation », *Bulletins de l'Académie Royale de Belgique*, Année 2011, 22, p. 11-19.

[3] Voir La Peyrère, *op. cit.*, p. 1-5.

[4] Daniel Chartier rappelle ainsi que la représentation occidentale du Nord en zone hostile, déserte et inhabitée, allant de pair avec l'effacement des cultures autochtones du Nord, sert l'exploitation coloniale de cet espace : puisqu'il est dénué de culture et d'histoire, il est ouvert à l'exploitation (voir Chartier, *Qu'est-ce que l'imaginaire du Nord, op. cit*., p. 10 et 25). Dès lors, la théorie géographique des cinq zones, qui contribue à perpétuer

de la raison de l'homme moderne, où l'expérience concrète et empirique du pays ne saurait mettre en péril la somme des représentations imaginaires, où le réel ne saurait mettre à mal le mythe, renvoyant ainsi les premiers voyageurs à un savoir d'ordre légendaire. Cette deuxième hypothèse vient renforcer l'idée d'une référence arctique de l'imaginaire de l'Islande, puisque le « Nord blanc » des premiers explorateurs du Passage du Nord-Ouest, terre extrême peuplée de prodiges et de merveilles, hante également le corpus du voyage d'Islande. Nous allons envisager cette seconde strate de représentations qui enrichit l'imaginaire arctique de l'Islande.

2.1.3. *Terra meta incognita* : la merveille arctique et ses métamorphoses

Les premiers explorateurs naturalistes de l'Islande à l'époque moderne, hormis Horrebow qui privilégie la représentation d'une Islande moins irréductiblement différente que l'on ne l'imagine, renouent avec l'imaginaire arctique du lieu prodigieux. Nous allons le voir, la persistance de cet imaginaire dans les récits d'exploration du tournant des XVIIIe et XIXe siècles répond à une logique identique à celle qui explique la persistance de la théorie géographique des cinq zones dans le même corpus : une rencontre entre l'expérience empirique du voyageur – ou, du moins, sa mise en discours – et un imaginaire séculaire de l'Arctique, hérité de l'Antiquité, du Moyen Âge ou de la Renaissance, mais dont l'influence qu'il exerce sur l'imagination occidentale tient à la persistance, voire à l'inertie des savoirs et des représentations. Une différence caractérise néanmoins cette deuxième strate de discours que nous nous apprêtons à analyser par rapport à la précédente : ici, la persistance de l'imaginaire arctique de l'Islande n'est pas seulement imputable à la permanence historique de savoirs anciens, voire anachroniques, mais elle l'est aussi au renouvellement, voire à la resémantisation de ces représentations anciennes au cours du XVIIIe siècle, ce qui contribue à raviver leur présence dans l'imaginaire occidental et, par extension, à complexifier l'imaginaire exogène de l'Islande.

Nous allons étudier successivement deux motifs selon lesquels les explorateurs-naturalistes du tournant des XVIIIe et XIXe siècles déclinent l'imaginaire arctique de l'Islande

---

l'imaginaire d'un Nord vide, est placée au service d'intérêts impérialistes – ce qui est particulièrement pertinent dans le contexte de la course à l'Islande que se livrent les puissances européennes au XVIIIe siècle – tout autant qu'elle résulte d'une inertie des savoirs. Le premier geste de déconstruction de cet imaginaire géographique du Nord hostile et inhabité consiste alors bien souvent à rompre avec la représentation du désert arctique, comme le fait Nelly Duvicq, chercheuse d'origine française établie au Nunavik (Québec) : « là où je ne voyais que de grandes étendues de neige et de glace, avec ici et là des roches, un lieu quasi uniforme dont le contraste avec le ciel me fascinait, les Inuits y voyaient mille et un détails » (Nelly Duvicq, « Les mots de la toundra : poétique du territoire dans la littérature inuit », dans Rachel Bouvet et Rita Olivieri-Godet (dir.), *Géopoétique des confins*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2018, p. 89)

en lieu de prodige : le motif de la terre impossible, alliance des contraires, et celui de la terre des monstres et merveilles[1]. Cette étude nous permettra de constater que l'imaginaire romantique contribue à renouveler ces structures de l'imaginaire géographique médiéval dans les récits d'exploration relatifs à l'Islande.

2.1.3.1. L'alliance des contraires

Le motif de l'alliance des contraires complexifie le motif précédemment mentionné de la terre des confins, dont les traits distinctifs que seraient le froid et la noirceur sont exprimés de manière hyperbolique. Cette image de l'Islande comme union des contraires devient obsédante chez les voyageurs du XIXe siècle[2], qui constatent tour à tour l'équilibre précaire et impossible entre glace – ou eau – et feu dans le paysage islandais. En témoigne par exemple le récit de voyage de Henderson, homme de religion pour qui la découverte du paysage islandais est une expérience esthétique doublée d'une épreuve physique et spirituelle. Henderson double occasionnellement son récit de témoignages sur la nature redoutable de l'Islande, collectés dans les paroisses qui l'accueillent. L'on songe à ce témoignage d'une survivante de l'éruption de l'Öræfajökull, volcan du sud-est de l'Islande, en août 1727, qu'il traduit et rapporte :

> […] These are the most remarkable particulars that have occurred to me with respect to this mountain; and thus God hath led me through fire and water, and brought me, through much trouble and adversity, to my eightieth year. To Him be the honour, the praise, and the glory for ever.[3]

Le paysage islandais est alors défini par l'opposition entre les forces antithétiques de la nature, opposition imperceptiblement conçue comme un principe de création et de destruction. Cette représentation est encore ravivée par les considérations savantes qui émaillent les récits de voyage du tournant des XVIIIe-XIXe siècles sur la science vulcanologique encore balbutiante et mêlée de légendes. À ce titre, l'on songe à cette théorie du volcanisme brièvement développée

---

[1] Pour se faire une idée de ce qu'est la merveille, motif récurrent de la littérature médiévale, l'on se reportera aux *Otia Imperalia* (XIIIe siècle) du clerc anglais Gervais de Tilbury ; les deux premières parties de l'ouvrage constituent un miroir du monde traditionnel, condensant les savoirs historiques et géographiques disponibles de l'époque, mais la troisième et dernière partie réunit des anecdotes relatives aux phénomènes naturels qui échappent à la compréhension humaine, c'est-à-dire des merveilles. Voir Gervais de Tilbury, *Le Livre des Merveilles (Divertissement pour un empereur, troisième partie)*, édition d'Annie Duchesne, Paris, Les Belles Lettres, 1992. L'on consultera avec profit Annie Duchesne, « Miracles et merveilles chez Gervais de Tilbury », *Actes des congrès de la Société des historiens médiévistes de l'enseignement supérieur public, 25e congrès, Orléans, 1994*, 1995, p. 151-158.

[2] On en veut pour preuves le titre de ce récit de voyage américain du milieu du XIXe siècle : Elmer U. Hoenshel, *The Land of Frost and Fire*, Staunton, The McClure Company, Inc., 1865, mais aussi cette étude, qui analyse le motif du contraste glace / feu dans l'un des récits de voyage les plus diffusés et cités de la seconde moitié du XIXe siècle, celui de sir Richard Burton : Pamela Bracken Wiens, « Fire and Ice: Clashing Visions of Iceland in the Travel Narratives of Morris and Burton », *Journal of William Morris Studies*, 11.4, printemps 1996, p. 12-18.

[3] Henderson, *op. cit.*, vol. I, p. 261. Plus loin, il rapporte un témoignage sur l'éruption du Kötlugjá dans les mêmes termes : « After the rocking had continued some time, an exceedingly loud report was heard, when fire and water were observed to be emitted alternatively by the volcano » (Henderson, *op. cit.*, vol. I, p. 314).

par le chevalier Bergman, l'un des interlocuteurs de Troil qui en reproduit la lettre dans son récit de voyage. Cette théorie offre un compromis entre les deux écoles concurrentes dans la géologie de l'époque, le neptunisme et le plutonisme[1] :

> Om det är vanligt i moraliska hänseenden, at falla frå en ytterlighet uti en annan, så är ej heller naturkunnigheten derifrån undantagen. För 10 år sedan var man nåstan allmänt af der tankan, at jordskärpan med sina berg vore på väta vägen danad. Några hade väl då redan angifvit eld, såsom grundorsaken, men man lysnade ej i allmänhet stort på den upgiften. Nu åter börjar den tanka mer och mer taga öfverhand, at underjordisk eld varit förnämsta verkmästaren. Ånda til granit undgår ej misstanka at hafva varit smält. För min del tror jag, at både vatten och eld hulpits åt, dock så, at den förras välde varit längt vidsträcktare, hvaremot den sednare endast verkat på vissa trakter af jordytan.[2]

La science dont disposent les voyageurs au tournant des XVIIIe-XIXe siècles est elle-même un élément propre à renforcer l'évocation de l'Islande comme une terre de glace et de feu, quand elle n'est pas l'occasion pour le voyageur de renouer avec un imaginaire légendaire et préscientifique : Henderson fait fi du débat entre neptunisme et plutonisme pour vivre son expérience de voyageur en Islande sous l'égide de la théorie du feu central d'Athanasius Kircher[3], manière d'inscrire le paysage islandais dans un espace chaotique qui échappe à la raison moderne ?

> In our way we fell in with the first effects I had seen of subterraneous fire – a tract of lava, rugged and wild, which, at first sight, threatened to put a stop to our journey.[4]

---

[1] Le neptunisme, défendu par l'Allemand Abraham Gottlob Werner, soutient l'idée d'une formation des sols par abaissement progressif des eaux d'un océan universel, où les montagnes se forment par précipitation de cristaux. L'Écossais James Hutton lui oppose le plutonisme, qui postule au contraire une formation des sols par soulèvement des dépôts, notamment sous une influence volcanique, et qui postule l'existence de cycles géologiques (par opposition à l'idée d'évolution continue ou catastrophiste qui est celle des neptunistes). Le plutonisme constitue une base déterminante pour les travaux de Charles Lyell, père de la géologie moderne. Pour Mackenzie, le choix de l'une ou de l'autre de ces théories, appliquées à l'Islande (« a country hitherto unknown to mineralogists », Mackenzie, *op. cit.*, p. 358), est une question complexe ; il refuse de prendre position. Il s'accorde d'une part avec les théories neptunistes, faute de discerner dans le sol islandais un mécanisme de stratification (pour lui, c'est un mécanisme de fusion qui est à l'œuvre, sous l'action conjuguée de la liquidité – de l'eau – présente dans des roches islandaises majoritairement d'origine sous-marine et d'un feu souterrain), et d'autre part avec les théories plutoniennes, car il reconnaît l'existence d'un feu sous-terrain qu'il ne peut qu'attribuer à l'activité volcanique de l'île (voir Mackenzie, *op. cit.*, p. 357-365).

[2] Troil, *op. cit*., p. 349-350. Traduction : « On croyoit généralement, il y a dix ans, que la surface de la terre, ainsi que les montagnes, étoient formées par l'eau. C'étoit, il est vrai, l'opinion de quelques-uns, que le feu en étoit la cause primitive ; mais on les laissoit dire. Aujourd'hui on se persuade de plus en plus qu'un feu souterrain en a été le premier agent. On croit que tout, sans même excepter le granite, a été en fusion. Pour moi, je crois que le feu & l'eau ont agi conjointement, de manière cependant que l'eau a joué le principal rôle, tandis que le feu s'est borné à opérer seulement sur certains endroits de la surface du globe. » Hooker évoque aussi l'action conjuguée de l'eau et du feu en Islande, dans une perspective d'observation scientifique, pour constater l'usure progressive du cratère de Geysir : « after a lapse of twenty years, it is not to be expected that, with two such powerful agents as fire and water, constantly operating, a spot like this should be suffered to remain without alteration » (Hooker, *op. cit.*, vol. I, p. 167).

[3] Dans son ouvrage *Mundus subterraneus* (1665), ce dernier défend l'idée d'un feu situé au centre du globe terrestre (point commun de sa théorie avec celle d'Aristote) qui alimente des poches ignées souterraines, elles-mêmes réservoir de l'énergie des volcans.

[4] Henderson, *op. cit.*, vol. I, p. 13.

> [One of the most gloomy and inhospitable regions I had yet traversed] forms part of the long range of irregular and shapeless mountains, which stretches the whole way from Thingvallavatn to Cape Reykianess [*sic*]; and which, partly owes its origin to the awful effects of subterraneous fire, and has partly been overturned during subsequent convulsions.[1]

Or, les explorateurs-naturalistes du tournant des XVIIIe et XIXe siècles s'inscrivent ce faisant dans une longue tradition discursive héritée de la Renaissance. Éric Schnakenbourg signale ainsi un récit de voyage daté du début du XVIIe siècle, celui du « luthiste Charles de Lespine [qui] n'évoque l'Islande que pour signaler […] ses volcans dont le pied est perpétuellement en feu, alors que le sommet est constamment enneigé »[2]. Il souligne ensuite l'étrangeté fondamentale des volcans islandais aux yeux des auteurs antérieurs à Horrebow et à ses successeurs, à savoir leur « capacité fantastique de faire cohabiter ce qui est absolument incompatible : le feu à leur base et la glace au sommet »[3]. Cette représentation est diffusée en particulier par Olaus Magnus dans son *Historia de gentibus septentrionalibus*, où il évoque la nature particulière des volcans d'Islande :

> In Islandia autem qualis naturæ montes sint, iam arbitror fere toti mundo compertum, eoque ultra veterum relationem in charta nostra Gothica descriptionem Ptolemæi supplendo, horum montium situm, & natura ostendimus esse singularem, scilicet in eorum vertice nivem fore quasi perpetua, & in base ignem sulphureu continue sine sui consumptione exardescentem.[4]

C'est donc une merveille au sens étymologique du terme, à savoir une « chose digne d'étonnement », élément indispensable aux descriptions de lieux lointains et exotiques au Moyen Âge : le « feu terrestre en pays froid », que Frank Lestringant qualifie d'antipéristase et dont il fait remonter l'origine au *Voyage de saint Brendan*[5] de Benedeit (XIIe siècle), rappelant le supplice de Judas entre eau et feu[6]. De même, le *Konungs Skuggsjá* expose ainsi la caractéristique majeure de l'Islande, associant à cette description le Groenland :

---

[1] Henderson, *op. cit.*, vol. I, p. 347.
[2] Schnakenbourg, « L'île des confins », *op. cit.*, p. 28.
[3] Schnakenbourg, *ibid.*, p. 37.
[4] Magnus, *op. cit*., p. 61. Il existe une édition récente du texte d'Olaus Magnus, par extraits : Olaus Magnus, *Histoire et description des peuples du Nord*, traduction du latin et édition de Jean-Marie Maillefer, Paris, Les Belles Lettres, coll. « Les Classiques du Nord », 2004. Le contexte dans lequel nous avons rédigé ne nous a permis d'y accéder que partiellement. Sauf mention contraire, nous nous appuyons donc sur le texte latin. Ici, nous traduisons : « Il y a en Islande des montagnes d'une semblable nature ; je pense peut-être même en avoir découvert l'emplacement parmi tous les lieux du monde, complétant dans ma Charta gothica la description faite par Ptolémée et allant en cela au-delà du récit des Anciens ; et j'ai montré que ces montagnes étaient d'une nature singulière, à savoir que leurs sommets sont couverts d'une neige presque perpétuelle, tandis qu'à leur base, un feu de soufre brûle d'une ardeur continue sans jamais se consumer. »
[5] Benedeit, *The Anglo-Norman Voyage of Saint Brendan, edited by Ian Short and Brian Merrilees*, Manchester, Manchester University Press, 1979. NB : il existe une édition française de cet ouvrage, à laquelle nous n'avons eu que partiellement accès dans nos conditions de rédaction : Benedeit, *Le Voyage de saint Brendan*, édition bilingue, texte, traduction, présentation et notes par Ian Short et Brian Merrilees, Paris, Champion Classiques Moyen Âge, 2006. Sauf mention contraire, toute référence au texte de Benedeit s'appuiera donc sur l'édition anglaise de 1979.
[6] Frank Lestringant, « Le volcan des glaces : de *L'Histoire du septentrion* d'Olaus Magnus aux *Histoires prodigieuses* de Pierre Boaistuau », dans François Sylvos et Marie-Françoise Bosquet (dir.), *L'imaginaire du*

> Þviat þau undr er annattveggja eru á Íslandi eða Grœnalandi, Þá eru bæði með ofgangi frosts ok jökla, eða elligar af ofgangi elds ók bruna […].[1]
> […] ok fyrir því at eigi er minni ofrgangr jökla ok frosts á því landi heldr en eldsins.[2]

Les auteurs du Moyen Âge et de la Renaissance se ressaisissent de ce motif et le développent en évoquant la glace combustible, image présente chez Adam de Brême (XIe siècle)[3], ainsi que chez Olaus Magnus, qui consacre un chapitre entier de son ouvrage à ce phénomène prodigieux[4], lequel est combattu comme une superstition par Horrebow[5].

L'Islande se caractérise donc dans l'imaginaire occidental par l'alliance de la glace et du feu, un motif dont se ressaisit d'ailleurs le romantisme. Ainsi Mme de Staël offre-t-elle la représentation d'une contrée paradoxale – d'un lieu impossible ? – où le blanc immaculé de la glace et la lumière destructrice du feu fournissent un contrepoint éblouissant et sans mélange à la noirceur de la nuit polaire, et où ces forces contraires, loin de se neutraliser entre elles, s'engendrent mutuellement :

> Nous connaissons à peine le Nord qui touche aux confins de la terre vivante ; les longues nuits des contrées septentrionales, pendant lesquelles le reflet de la neige sert seul de lumière à la terre ; ces ténèbres qui bordent l'horizon dans le lointain lors même que la voûte des cieux est éclairée par les étoiles, tout semble donner l'idée d'un espace inconnu, d'un univers nocturne dont notre monde est environné. Cet air si froid qu'il congèle le souffle de la respiration fait rentrer la chaleur dans l'âme, et la nature dans ces climats ne paraît faite que pour repousser l'homme en lui-même.
> […] la nature […] a placé dans l'Islande le volcan qui vomit des torrents de feu du sein d'une neige éternelle.[6]

Sur l'équilibre entre le feu et la glace repose l'émotion esthétique sublime que vivent les voyageurs face à l'Islande, une émotion esthétique potentiellement sublime, en témoigne la citation empruntée à Henderson sur laquelle nous avons amorcé la présente réflexion. Les explorateurs-naturalistes sont donc tributaires d'un imaginaire séculaire de l'Islande en terre arctique, un imaginaire que renouvelle leur époque.

---

volcan [en ligne], Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2005. Disponible sur Internet : http://books.openedition.org/pur/30824. (Date de consultation : 2 février 2020).

[1] Keyser *et alii* (éd.), *op. cit.*, p. 21. Nous traduisons : « Ces merveilles sont d'une tout autre sorte que celles de l'Islande ou du Groenland, qui consistent toutes deux dans le règne du gel et de la glace autant que du feu et des flammes. […] »

[2] Keyser *et alii* (éd.), *op. cit.*, p. 35. Nous traduisons : « c'est parce que, dans ce pays, le pouvoir du gel et de la glace n'a pas moins de limites que celui du feu. »

[3] Ísleifsson, *op. cit.*, p. 62.

[4] Magnus, *op. cit.*, p. 60.

[5] Voir Horrebow, *op. cit.*, p. 50-51.

[6] Germaine de Staël, *De l'Allemagne II (1813)*, chronologie et préface de Simone Balayé, Paris, GF Flammarion, 1968, p. 15.

2.1.3.2. La terre des prodiges

Pour les voyageurs-naturalistes du tournant des XVIIIe-XIXe siècles, la merveille est certes moins remarquable que la glace combustible dépeinte par les auteurs de cosmographies médiévales et renaissantes, mais elle n'est pas absente, et elle est traitée de manière ambivalente, phénomène physique explicable par la science ou prodige dont seuls les mythes et légendes étiologiques peuvent approcher la réalité.

L'on songe par exemple au motif de l'aurore boréale, autre antipéristase caractéristique de l'imaginaire arctique du Nord dont se souvient Anatole Le Braz et qui repose, celle-ci, sur l'alliance de l'ombre et de la lumière. Elle est aussi un marqueur de cet imaginaire circumpolaire syncrétique qui englobe l'Islande et inscrit ses représentations dans un rapport d'analogie avec celles du Groenland ou de la Sibérie. Ainsi Kerguelen-Trémarec est-il l'heureux spectateur d'une aurore boréale au large de l'Islande, sur la route maritime qui le ramène en Bretagne. S'il procède en savant, décrivant le phénomène pour en proposer ensuite plusieurs analyses, il n'en cède pas moins à la fascination et recourt à son expérience personnelle pour en souligner le caractère de merveille, de prodige :

> Depuis dix heures du soir jusqu'à une heure après minuit, le ciel fut tout en feu dans l'hémisphère arctique, la nuit étoit aussi brillante que le jour, je lisois une lettre à minuit aussi facilement que je l'aurois fait à midi.[1]

Là où Henderson, que son long séjour en Islande gratifie d'une expérience de l'hiver nordique fort rare chez les voyageurs du XIXe siècle[2], voit la manifestation sublime et terrible d'une puissance divine d'Ancien Testament. Après avoir décrit le phénomène avec la même rigueur que Kerguelen-Trémarec, il en démultiplie l'effet sur le spectateur en recourant à des citations non moins vives et frappantes que le spectacle tout juste évoqué :

> The most striking aërial phenomenon exhibited by an Icelandic winter, is doubtless the aurora borealis, or northern lights, which are here seen in all their brilliancy and grandeur. […]
>
> It was scarcely ever possible for me to view this phenomenon without reflecting on Job XXXVII, 22. "The golden splendour cometh out of the north"; and it seems extremely probable, that it is to them Elihu here alludes. The idea not only agrees with the light spoken of in the preceding verse, but is far more suitable to the latter clause of this same verse, "with God is terrible majesty." In some part of Asia, the northern lights are so terrible, that "they strike the beholders with horror.

[1] Kerguelen-Trémarec, *op. cit.*, p. 161.

[2] À la suite de Henderson, seuls les voyageurs britanniques Arthur Dillon (voir annexe 1 (1840a)), Charles George Warnford Lock (voir annexe 1 (1879b)) et le voyageur norvégien Sophus Tromholt (voir annexe 1 (1885d)) font l'expérience de l'hiver islandais. C'est singulièrement peu à l'échelle de notre corpus d'étude. Même si les glaciers islandais survivent à la saison estivale et offrent une expérience nordique, voire arctique de l'Islande, aux voyageurs, l'on déduit de la prédominance de l'expérience estivale que la persistance de la référence arctique dans les représentations de l'Islande est davantage du fait de l'imaginaire occidental que de celui de l'expérience viatique.

> Every animal is struck with terror; even the dogs of the hunters are seized with such dread that they will fall on the ground, and remain immoveable till the cause is over."[1]

Dans ces citations empruntées par Henderson se mêlent deux sources *a priori* issues chacune de traditions intellectuelles bien distinctes, l'une religieuse et l'autre savante : le *Livre de Job*, issu de l'Ancien Testament, qui envisage comme l'expression d'un châtiment divin les infortunes subies par l'humanité, et au rang desquelles Henderson place donc un phénomène naturel tel que l'aurore boréale ; l'*Arctic Zoology* (1784-1785) de Pennant, dont est issue la citation non référencée par Henderson[2] ; d'un côté, la religion, et de l'autre, la science. Néanmoins, l'intégralité du tableau de l'aurore boréale dépeint par Pennant, et dont Henderson ne livre que la fin, souscrit tout autant à l'esthétique du sublime qu'à la rhétorique de la description savante (analogies de l'inconnu au connu, argumentation logique par induction…), notamment par le soulignement de l'effet produit par le phénomène naturel sur ses spectateurs. Il renouvelle ainsi par ces codes romantiques le motif de la merveille :

> The *Aurora Borealis* is as common here [in Siberia] as in Europe, and usually exhibits similar variations: one species regularly appears between the north-east and east, like a luminous rainbow, with numbers of columns of light radiating from it: beneath the arch is a darkness, through which the stars appear with some brilliancy. This species is thought by the natives to be a forerunner of storms. There is another kind, which begins with certain insulated rays from the north, and others from the north-east. They augment little by little, till they fill the whole sky, and form a splendor of colors rich as gold, rubies, and emeralds: but the attendant phænomena strike the beholders with horror, for they crackle, sparkle, hiss, make a whistling sound, and a noise even equal to artificial fire-works. The idea of an electrical cause is so strongly impressed by this description, that there can remain no doubt of the origin of these appearances. The inhabitants say, on this occasion, it is a troop of men furiously mad which are passing by. Every animal is struck with terror; even the dogs of the hunters are seized with such dread, that they will fall on the ground and become immoveable till the cause is over.[3]

L'on trouve ce motif de la merveille chez Isaac de La Peyrère. Ce n'est pas dans sa *Relation de l'Islande*, mais dans sa *Relation du Groenland* (1647)[4] que ce dernier décrit l'expérience enchanteresse de l'aurore boréale encore peu connue des lecteurs occidentaux :

> Comme les jours y sont tres-courts en Hyver, les nuits en recompence y sont tres-longues ; & la Nature y produit une merveille, que je n'oserois vous escrire, si la Chronique Islandoise ne l'avoit escrite comme un miracle, & si je n'avois une entiere confiance en M. Rets, qui me l'a leuë, & fidelement expliquée. Il se leve en Groenland une Lumiere avec la nuit, lors que la Lune est nouvelle, ou sur le point de le devenir, qui esclaire tout le pays, comme si la Lune estoit au plein. Et plus la nuit est obscure, plus cette Lumiere luit. Elle fait son cours du costé du Nord, à cause de quoy elle est appellée, *Lumiere septentrionale*. Elle a le regard d'un feu volant, & s'estend en l'air comme une haute, & longue palissade. Elle passe d'un lieu à un autre, & laisse de la fumée aux lieux qu'elle quitte. Il n'y a que ceux qui l'ont veuë, qui soient capables de se representer la promptitude, & la legereté, de son mouvement. Elle dure toute la nuit, & s'esvanouit au Soleil levant. Je laisse aux

[1] Henderson, *op. cit.*, vol. I, p. 357-359.
[2] Voir Pennant, *op. cit*., vol. I, p. CII.
[3] Pennant, *op. cit*., vol. I, p. CII.
[4] Isaac de La Peyrère, *Relation du Groenland*, Paris, Augustin Courbé, 1647. Cet ouvrage a connu une réédition récente : Fabienne Queyroux (éd.), *Le Groenland retrouvé. La Relation du Groenland d'Isaac de Lapeyrère*, Toulouse, Anacharsis, Famagouste, 2014.

> curieux, qui sont plus entendus que je ne suis dans les raisons de la Physique, à rechercher la cause de ce Meteore. Et s'il se leve quelque vapeur de cette terre, qui s'eschauffe, & s'enflame par son mouvement, avec la mesme vitesse que nous voyons enflamer ces longues fusées, ou langues de feu, qui tombent de l'air, ou le traversent ; ou de mesme que les Ardans voltigent sur les cimetieres. On m'a asseuré que cette Lumiere septentrionale se void clairement de l'Islande, & de la Norvegue, lors que le ciel est serain, & que la nuit n'est troublée d'aucun nuage. Elle n'esclaire pas seulement les peuples de ce monde Arctique ; Elle s'estend jusques à nos climats. Et cette Lumiere est la mesme sans doute, que nostre Amy celebre, le tres-sçavant, & tres-judicieux Philosophe, Monsieur Gassendy, m'a dit avoir observée plusieurs fois, & à laquelle il a donné le nom d'Aurore Boreale.[1]

Accumulation des procédés d'analogie, emploi du terme cardinal de « merveille » auquel répond comme en écho celui de « miracle », glissement du présent de description au présent d'évocation sont autant de procédés rhétoriques employés pour traduire l'expérience du prodige que La Peyrère ne fait pas lui-même. La référence finale à l'astronome français Pierre Gassendi a beau inscrire le prodige dans la systématicité et le rapport de causalité du phénomène naturel, ici prédomine la fascination de l'énonciateur devant ce phénomène qui relève de l'impossible. Anderson, quant à lui, fait de l'aurore boréale une véritable antipéristase, une spécificité de l'Islande et, partant, une merveille de l'âge des Lumières – époque où les premières expéditions scientifiques dans le Grand Nord permettent aux voyageurs d'en faire l'expérience enthousiaste.

> In den langen Nächten geniessen diese Leute einer besondern grossen Wohlthat Gottes an dem nunmehro bekannter werdenden, und öfter, als vormahls, auch uns, ja andern vom Nordpol noch weiter abgelegenen Ländern sich zu iedermanns Bewunderung darstellenden Nordlichte. Allermassen dasselbe, wann die Tage abzunehmen beginnen, so fort sich einstellet, und, nachdem diese abnehmen, an Dauer und Glanz seinseits zunimmt; ja den ganzen Winter hindurch stets leuchtet, mit den zunehmenden Tagen aber allererst wiederum sich verlieret. So oft die Luft von Schnee oder Regen rein, und nicht wolkicht, noch ungestüm, oder, mit einem Worte, wenn der Himmel fein sternklar ist: so erblickt man nach der Sonnen Untergang, und geendigter Dämmerung, so fort dieses Licht, welches bey nahe die ganze Nacht durch und zwar so helle hüpffet und spielet, dass es dem vollen Monde in seinem besten Scheine nicht allein gleich kömmt, sondern ihn mannigmahl noch übertrifft. Es entstehet dasselbe iederzeit in Norden, oder Nordwesten, und schläget hinüber nach Süden: erfüllet zuweilen gar den ganzen Himmel. Des vorhergegangenen Tages Witterung mag gewesen seyn, wie sie will, wenn auf die Nacht nur die Luft rein und ruhig ist; so findet sich das Nordlicht ein.[2]

Cela lui vaut, quelques années plus tard, les remontrances de Horrebow bien décidé, quant à lui, à rompre avec cette représentation de l'île des prodiges et à intégrer l'Islande dans l'orbe de la normalité[3]. Pierre Louis Moreau de Maupertuis, qui effectue une expédition en Laponie

---

[1] La Peyrère, *Relation du Groenland, op. cit.*, p. 100-103.

[2] Anderson, *op. cit.*, p. 119-120. Sauf mention contraire, les traductions françaises sont issues de l'édition de 1750. Traduction : « Ces Peuples jouissent dans les longues nuits d'un bienfait singulier de la Nature. C'est l'Aurore Boréale, dont le siège principal est dans le Nord ; mais qui depuis quelque temps devient de plus en plus fréquente chez nous, & même dans des pays plus éloignés du Pole. Cette lumiere étonnante paroît d'abord aussi-tôt que les jours commencent à diminuer, & son lustre augmente à mesure qu'ils deviennent plus courts. Elle brille pendant tout l'hyver, & ne diminue que quand les jours augmentent, qu'elle se perd à la fin tout-à-fait. Toutes les fois que le Ciel est serein & bien étoilé, on voit d'abord cette lumiere succéder au Crépuscule. Elle sautille continuellement & jette pendant toute la nuit une clarté qui égale & surpasse souvent le plus beau clair de Lune. Elle s'éléve toujours au Nord-Ouest, & s'élance vers le Sud en remplissant souvent tout l'Hémisphère. Quelque temps qu'il puisse avoir fait pendant la journée, l'Aurore Boréale ne manque jamais de paroître à la chute du jour, pourvu que l'air soit serein & calme. »

[3] Voir Horrebow, *op. cit.*, p. 477-478.

(1735-1736) pour y vérifier la théorie newtonienne de la forme ellipsoïdale de la Terre, est lui aussi témoin d'une aurore boréale au-dessus de la ville de Torneå (Finlande) en décembre 1735 et adopte les mêmes procédés d'analogie que La Peyrère :

> Si la terre est horrible alors dans ces climats, le ciel présente aux yeux les plus charmans spectacles. Dès que les nuits commencent à être obscures, des feux de mille couleurs & de mille figures éclairent le ciel, & semblent vouloir dédommager cette terre, accoûtumée à être éclairée continuellement, de l'absence du soleil qui la quitte. […] Ils commencent quelquefois par former une grande écharpe d'une lumiere claire & mobile, qui a ses extrémités dans l'horison, & qui parcourt rapidement les cieux, par un mouvement semblable à celui du filet des pêcheurs, conservant dans ce mouvement assez sensiblement la direction perpendiculaire au méridien. Le plus souvent après ces préludes, toutes ces lumieres viennent se réunir vers le zénith, où elles forment le sommet d'une espece de couronne […]. Je vis un jour à Ofwer-Torneå (c'étoit le 18 Décembre 1736) un spectacle de cette espece, qui attira mon admiration, malgré tous ceux auxquels j'étois accoûtumé. On voyoit vers le midi une grande région du ciel teinte d'un rouge si vif, qu'il sembloit que toute la constellation d'Orion fût trempée dans du sang. Cette lumiere, fixe d'abord, devint bientôt mobile ; & après avoir pris d'autres couleurs de violet & de bleu, elle forma un dome, dont le sommet étoit peu éloigné du zénith vers le sud-ouest ; le plus beau clair de lune n'effaçoit rien de ce spectacle. M. de Maupertuis ajoûte qu'il n'a vû que deux de ces lumieres rouges, qui sont rares dans ce pays, où il y en a de tant de couleurs, & qu'on les y craint comme le signe de quelque grand malheur. Enfin lorsqu'on voit ces phénomenes, on ne peut s'étonner que ceux qui les regardent avec d'autres yeux que les philosophes, y voyent des chars enflammés, des armées combattantes, & mille autres prodiges.[1]

S'il ne parle pas de « miracle » ou de « merveille », il suggère au tout début de sa description la marque d'une volonté supérieure, à travers la discrète personnification des aurores boréales. Plus loin, lorsqu'est abordée la question des superstitions liées à ce phénomène, la position de l'énonciateur est instable : se fait-il l'écho d'un discours rapporté, celui des légendes sâmes ? Ou y adhère-t-il ?

Certes, aux yeux de naturalistes et de géologues qui privilégient la saison estivale pour leurs expéditions en Islande, l'aurore boréale n'est pas l'expérience la plus typique qu'ils puissent faire de la nature islandaise. Cependant, la persistance de cette expérience nordique dans l'horizon d'attente des voyageurs est aussi un élément constitutif de la représentation de l'Islande en terre arctique. Henderson, en citant Pennant et en lisant donc sa propre expérience de l'Islande à travers le prisme d'un discours consacré à la Sibérie, nourrit un imaginaire circumpolaire syncrétique. Qui plus est, l'ambivalence énonciative constitutive du discours moderne sur la merveille devient un élément définitoire de la description de l'aurore boréale, sans doute parce que le récit de Maupertuis est reproduit dans l'*Encyclopédie*[2] de Diderot et d'Alembert, dont on a mesuré plus haut l'ampleur de la diffusion européenne. Si l'érudit danois Erik Pontoppidan analyse ce phénomène en homme des Lumières, dans les toutes premières

[1] Pierre Louis Moreau de Maupertuis, « Relation du Voyage fait par ordre du Roi au Cercle polaire, pour déterminer la figure de la Terre », dans *Œuvres de Maupertuis (1756). Nouvelle édition corrigée et augmentée*, Lyon, Jean-Marie Bruyset, p. 155-158.

[2] Voir Jean-Henri-Samuel Formey et Jean Le Rond d'Alembert, « Aurore boréale », dans Diderot et d'Alembert (dir.), *op. cit*.

pages de sa *Norges Naturlige Historie* (1752-1753)[1], exposant les propos des savants de son époque sur le sujet – en particulier les travaux de l'expédition de Maupertuis – et livrant à son lecteur des conseils pratiques pour les apercevoir dans les meilleures conditions[2], Kerguelen-Trémarec et Henderson s'inscrivent dans la lignée de La Peyrère ou de Maupertuis. Ils ressaisissent également la tradition des récits de voyage arctiques, eux aussi marqués par l'ambivalence de l'observation scientifique et du recours à l'imaginaire, tant dans l'appréhension empirique que dans les modalités d'écriture de l'Arctique.

L'on songe aux récits d'exploration anglais qui se développent à partir de l'époque élisabéthaine, celui de Martin Frobisher en tête. Frobisher[3], qui ouvre la voie aux explorations arctiques de l'époque moderne, accomplit trois voyages d'exploration en quête du Passage du Nord-Ouest, trois voyages dont le dernier vise à découvrir la terre *Meta Incognita* selon les vœux de la reine Elizabeth[4]. Ses compagnons de voyage publient leurs récits[5], mais ce sont ceux de Frobisher lui-même qui sont le plus diffusés, grâce aux publications de Richard Hakluyt[6] au XVIe siècle et, deux siècles plus tard, par le *Recueil des Voyages au Nord* (1715-

[1] Voir Erik Pontoppidan, *Første Forsøg paa Norges naturlige Historie*, vol. I, Copenhague, Ludolph Henrich Lillie, 1752, p. 4-12.

[2] Les aurores boréales sont décrites bien avant l'âge classique, notamment dans le *Konungs-Skuggsjá*, où elles sont considérées parmi les merveilles naturelles du Groenland, pays dont les protagonistes du dialogue soulignent la proximité géographique et la parenté climatique avec l'Islande. Le père formule trois hypothèses pour expliquer ce phénomène : simple manifestation du cercle de feu qui ceint la Terre, selon une conception cosmographique ancienne ; lumière oblique du soleil qui éclaire l'autre face de la Terre ; ou fruit de la rencontre entre la glace et le feu, la première projetant dans le ciel les flammes du second (voir Keyser *et alii* (éd.), *op. cit.*, p. 47). L'on retrouve, dans la troisième hypothèse, la marque de l'antithèse, de l'antipéristase, qui définit l'imaginaire du Nord.

[3] Je m'appuie sur ce texte : P. James Helfers, « Frobisher, Martin (c. 1535-1594) », dans Speake, *op. cit.*, p. 469-470. Pour approfondir le sujet, voir Stephen Alsford, *Meta Incognita project: Contribution to field studies*, Ottawa, University of Ottawa Press, Mercury Series, 1993 ; Chris Kitzan et Thomas H. B. Symons, *Meta Incognita: A Discourse of Discovery: Martin Frobisher's Arctic Expeditions, 1576-1578*, Ottawa, University of Ottawa Press / Canadian Museum of Civilization, 1999 et Robert McGhee, *Arctic Voyages of Martin Frobisher: An Elizabethan Adventure*, Montréal / Kingston, McGill–Queen's University Press, 2002.

[4] Voir McGhee, *ibid.*, p. 79.

[5] George Best, *A True Discourse of the Late Voyages of Discouerie, for the Finding of a Passage to Cathaya, by the Northweast, under the Conduct of Martin Frobisher General*, Londres, 1578 ; Thomas Ellis, *A True Report of the Third and Last Voyage unto Meta Incognita*, Londres, Thomas Dawson, 1578 ; Dionyse Settle, *True Reporte of the Laste Voyage into the West and Northwest Regions, &c. 1577. worthily atchieued by Capteine Frobisher of the sayde voyage the first finder and generall. With a description of the people there inhabiting, and other circumstances notable. Written by Dionyse Settle, one of the companie in the sayde voyage, and seruant to the Right Honourable the Earle of Cumberland. by Captiene Frobisher*, Londres, Henrie Middleton, 1577.

[6] Richard Hakluyt, *The principal navigations, voyages, traffiques and discoveries of the English nation Made by Sea or Over Land to the Most Remote and Farthest Distant Quarters of the Earth at Any Time within the Compasse of These 1500 Years: Divided into Three Several Parts According to the Positions of the Regions Whereunto They Were Directed; the First Containing the Personall Travels of the English unto Indæa, Syria, Arabia... the Second, Comprehending the Worthy Discoveries of the English Towards the North and Northeast by Sea, as of Lapland... the Third and Last, Including the English Valiant Attempts in Searching Almost all the Corners of the Vaste and New World of America... Whereunto is Added the Last Most Renowned English Navigation Round About the Whole Globe of the Earth*, Londres, George Bishop, Ralph Newberie, Christopher Barker, 1589.

1727)[1] de Jean Frédéric Bernard. Ils sont très régulièrement réédités dans le cadre des publications de la *Hakluyt Society*[2]. Comme Robert McGhee le rappelle :

> To the Elizabethan mind, the Arctic regions retained some of the magical aura inherited from the ancient and medieval worlds—an immense and bleak Prospero's island where unexpected marvels and hideous dangers might be found.[3]

Nord, froid, hostilité, caractère invivable et prodigieux de l'Arctique sont autant de caractères renforcés par les récits de voyage arctiques élisabéthains, dont Isaac de La Peyrère se fait tout particulièrement l'écho dans notre corpus[4]. Il mentionne et cite abondamment dans sa *Relation du Groenland* les récits de Frobisher (qu'il appelle « Martin Forbeisser »), rappelant notamment, entre autres merveilles[5], l'épisode de la découverte d'une licorne au Groenland par Frobisher et ses compagnons :

> Estans sortis de là, ils costoyerent cette mer du costé de l'Est, & virent un Monstre sur l'eau, de la grosseur d'un bœuf, qui portoit au bout du muffle, une Corne longue d'une aulne & demie, Mesure de Danemarc, qu'ils crurent estre un Licorne.[6]

Tout lecteur du XXIe siècle peu averti pourra songer que La Peyrère s'apprête à démentir l'existence même d'une créature telle que la licorne, étant donné la présence des modalisateurs dans ce récit de découverte. Ce serait oublier un peu vite que les licornes existent encore pour les savants du XVIIe siècle, forts des propos d'Ambroise Paré et d'Olaus Magnus sur « l'unicorne marin »[7]. En témoigne ce docte discours de l'auteur, pouvant sembler particulièrement cocasse aux lecteurs d'aujourd'hui qui, eux, savent que la licorne est un narval[8] :

---

[1] Jean Frédéric Bernard, *Recueil de voyages au Nord, contenant divers mémoires très utiles au commerce & à la navigation*, 8 vol., Amsterdam, 1715-1727 (réédité en 10 volumes en 1731-1738).

[2] La *Hakluyt Society* (« Société Hakluyt ») est fondée en 1846 et publie des récits de voyage, dans la droite ligne de l'œuvre de celui dont elle porte le nom et qui avait consacré sa vie à faire connaître les expéditions britanniques dans l'Arctique nord-américain (voir Ísleifsson, *op. cit*., p. 108).

[3] Robert McGhee, *The Last Imaginary Place. An Human History of the Arctic World*, Oxford, Oxford University Press, 2005, p. 157.

[4] Anderson le mentionne sans s'y arrêter, au début du volume II de ses *Nachrichten*, ainsi que Kerguelen-Trémarec, tout aussi rapidement (Kerguelen-Trémarec, *op. cit*., p. 174).

[5] Robert McGhee, qui cite le récit de la découverte de la supposée licorne par Dionyse Settle, rappelle que le jour perpétuel de l'été arctique est tout autant une merveille aux yeux des explorateurs élisabéthains (voir McGhee, *The Last Imaginary Place, op. cit.*, p. 157).

[6] La Peyrère, *Relation du Groenland, op. cit*., p. 138.

[7] Voir Jean Savare, « La licorne : de la légende à la réalité », *Revue d'histoire de la pharmacie*, 60e année, n°214, 1972, p. 181. On consultera avec profit les ouvrages suivants : Michel Pastoureau, *Bestiaires du Moyen Âge*, Paris, Seuil, 2011, p. 79-82 ; Bruno Faidutti, « Images et connaissance de la licorne, fin du Moyen-Age-XIXe siècle », 2 vol., thèse de doctorat, ANRT / Université de Lille III, 1996.

[8] Le narval n'apparaît pas dans la littérature avant la fin du XVIIe siècle (voir Savare, *op. cit*., p. 184), même si La Peyrère, curieux, contacte l'évêque de Hólar et apprend finalement de lui que la bête en question est appelée « *Narhual* » par les Islandais (voir La Peyrère, *Relation du Groenland, op. cit*., p. 71).

> Le Groenland a esté de tout temps, tres-fertile en Cornes, que l'on appelle de Licornes. Il s'en void en Danemarc beaucoup d'entieres, quantité de tronçons & de bouts, & un nombre infiny de pieces, qui les rendent tres-communes dans ce Royaume. Vous me demanderez qu'elles sont les Bestes qui portent ces Cornes. Je vous diray, Monsieur, que ces cornes, improprement dites cornes, n'ont rien de commun avec les veritables, & proprement nommées telles, de quelque nature qu'elles puissent estre ; & que comme le nom de celles-cy est ambigu, il y en a qui doutent encore, si les Bestes qui les portent, sont chair, ou poisson. Vous noterez que les cornes de Licornes, que nous avons veuës en Danemarc, soit entieres, soit en pieces, sont de mesme matiere, de mesme forme, & de mesme vertu, que celles qui se voyent en France, & autre part. Cette belle corne entiere, de laquelle je vous ay autrefois parlé, & que j'ay veuë à Friderisbourg, chez le Roy de Danemarc, est sans contredit plus grande que celle de sainct Denis. Il est vray qu'elle n'est pas droite, & qu'elle est faucée à deux ou trois pieds de la pointe ; mais elle est, quant au reste, de mesme couleur, de mesme figure, & de mesme poids, que celle de S. Denis. Pour les pieces de ces cornes que nous avons veuës en divers endroits de Coppenhague, il est certain que l'on les croit antidotes contre les venins, tout ainsi que celles qui se voient à Paris, & ailleurs. Cela posé pour constant, que toutes ces sortes de cornes qui se voyent en Danemarc, sont entierement semblables à celles de France, & que celles de Danemarc viennent de Groenland ; il est question de sçavoir quelles Bestes ce sont qui portent ces cornes en Groenland. M. Vormius m'a dit le premier que ce sont des Poissons. Sur quoy je vous diray que j'ay eu de grandes disputes avec luy, lors que nous estions à Christianople ; parce que cela renverse l'opinion de tous les anciens Naturalistes, qui ont traitté des Licornes, & nous les ont dépeintes Terrestres, & à quatre pieds : & que cela choque quantité de passages de l'Escriture Saincte, qui ne peuvent estre entendus que des Licornes à quatre pieds.[1]

Les récits de voyage arctique sont donc non seulement le lieu du prodige, mais aussi le laboratoire d'une certaine position épistémique à l'égard du Nord qui, si elle est certes expliquée par l'imperfection des sciences du début de l'âge classique et la suppléance de la biologie marine par les bestiaires et légendaires de la mer, est étonnamment reconduite dans les récits des explorateurs-naturalistes du tournant des XVIIIe-XIXe siècles. Science et légende, témoignage et fiction s'enrichissent mutuellement ; la science, loin de réduire la merveille aux limites de la raison, la complexifie, et les mythes en préservent la dimension et la valeur poétique. Lorsque la science est anachronique, elle se confond avec le mythe.

Le réel nordique est alors perçu à travers le voile de la métaphore et du mystère, un voile que la réévaluation romantique du paysage nordique ne contribue pas à lever, bien au contraire. L'on en aura confirmation à travers l'étude de la troisième strate de discours qui intervient dans l'élaboration de l'imaginaire de l'Islande en terre arctique : la référence montagneuse et, plus particulièrement, alpestre.

2.1.4. Latitude et altitude : relecture romantique d'une équation imaginaire

L'on a mesuré à quel point la référence arctique de l'imaginaire de l'Islande était liée à certains motifs – les confins et le caractère extrême de tout voyage, voire de toute existence, au Nord du monde ; les merveilles qui portent la nature aux frontières de ses possibilités – qui sont à la fois la cause et la conséquence d'un certain postulat épistémologique : la validité d'une

[1] La Peyrère, *Relation du Groenland, op. cit*., p. 62-66.

alliance entre le mythe et la science ou, plus précisément encore, entre l'expérience empirique, les sciences anciennes et modernes, et la fiction légendaire pour comprendre et dire le Nord. Il appert que cet imaginaire arctique de l'Islande se complique d'une troisième donnée, l'altitude, dont les sources majeures sont au nombre de deux : une représentation légendaire du Nord qui persiste elle aussi depuis l'Antiquité et le Moyen Âge, mais aussi une certaine modalité esthétique et discursive propre à la seconde moitié du XVIIIe siècle, le sublime, qui complique l'alliance de la science et du mythe autant qu'elle la prolonge et l'enrichit.

Les premières impressions que livrent les explorateurs-naturalistes du tournant des XVIIIe et XIXe siècles au sujet de leur approche de l'Islande semblent confirmer la validité et l'ancrage référentiel de cet imaginaire. Pour Kerguelen-Trémarec, l'Islande est d'abord une terre montagneuse. Ainsi décrit-il ce qu'il appelle son « atterrage d'Islande »[1] :

> Je fis cette route toute la nuit, & le lendemain 12 mai, à 5 heures du matin, j'eûs connoissance du cap Heckla, restant au nord-est, distance de 8 lieues. […] J'observai que le cap Heckla a deux pointes qui se prolongent à l'est & à l'ouest. Nous vîmes aussi le mont Heckla qui est à peu-près dans le nord-ouest, corrigé du cap. Le volcan de cette montagne, un des plus considérables de la terre, est connu par des éruptions fréquentes & quelquefois terribles.[2]

Le même paysage l'attend plus loin, aux abords de Patreksfjörður, où les montagnes sont à la fois la marque du caractère préservé et inaccessible de l'île et un rempart bienvenu pour le navigateur soumis aux intempéries :

> Le 29 à midi, il se déclara un coup de vent affreux du nord-est, qui dura quarante-huit heures. Comme j'étais mouillé au pied d'une grosse montagne qui me couvroit, la mer n'étoit pas bien mâle ; mais la vîtesse des nuages & le sifflement des poulies attestoient la force du vent. Nous avions un froid insupportable, & le thermomètre de M. de Réaumur étoit le 30 au matin à 4 degrés au-dessous de *0* ou de *Glace*.[3]

Dans cette évocation, altitude (« grosse montagne »), latitude (« nord-est ») et froid (« froid insupportable », « de *Glace* ») sont associés et font de cette arrivée dans les Fjords de l'Ouest une expérience arctique. Fréminville effectue une approche semblable des côtes de l'Islande, moins perturbée par le temps capricieux de l'Atlantique Nord, mais qui identifie immédiatement l'île septentrionale à un paysage de montagne :

> […] nous fîmes route au nord, et au bout de quelques jours, nous eûmes connaissance des terres de l'Islande. Leur noir profil dessinait ses escarpemens, ses déchirures, sur un horizon brumeux, et une montagne énorme paraissait au nord-ouest, dans un très-grand éloignement ; on crut la reconnaître pour le mont Hékla [*sic*] ; […].
>
> Nous courûmes vers l'est-nord-est, longeant ainsi la terre, mais à une grande distance : le temps s'éclaircit pendant la courte nuit qui suivit le jour de notre attérage [*sic*], et le lendemain un

[1] Kerguelen-Trémarec, *op. cit*., p. 13.
[2] Kerguelen-Trémarec, *ibid*., p. 13.
[3] Kerguelen-Trémarec, *ibid*., p. 30-31.

> ciel pur et serein nous fit voir, sur un autre point de la côte, un jokul, ou montagne, d'une hauteur prodigieuse et entièrement couverte de neige ; sa cime, qui s'élevait bien au-dessus des nuages, réfléchissait les rayons du soleil levant, qui lui donnaient une belle couleur de rose, laquelle, se mariant insensiblement avec la blancheur de ses flancs, produisait un effet admirable. De bonnes observations nous firent reconnaître cette montagne pour le jokul de Knapafells, sur la pointe de Wester, au sud-est de l'Islande.[1]

L'équation entre altitude et latitude est d'ailleurs une donnée physique identifiée par le géographe québécois Louis-Edmond Hamelin comme un vecteur de ce qu'il appelle la « nordicité »[2], ou « état, niveau et conscience d'une territorialité froide à l'intérieur de l'hémisphère boréal »[3] :

> Tout accroissement d'altitude, même faible, accentue les conditions hivernales et nordiques et, en conséquence, leurs effets sur toute vie ; par exemple, la limite sud du Nord canadien doit beaucoup à des variations altitudinales, même faibles. Le thème de « montagnité » se trouve donc lié de près aux recherches froides.[4]

Néanmoins, cette équation n'est pas uniquement le fruit d'un constat établi par les observations des explorateurs-naturalistes ; il s'agit également d'une structure de l'imaginaire de l'Arctique, dont l'Islande est particulièrement tributaire, et dont il est permis de penser qu'elle prédétermine les impressions des voyageurs lors de leur arrivée en Islande. Comme Robert McGhee le rappelle, le géographe flamand Gerhard Mercator, qui s'aide des récits d'exploration arctique de John Dee[5] et des frères Nicolò et Antonio Zeno[6] (XIVe siècle) pour élaborer sa carte de 1569, explique ainsi l'un des mystères de l'Arctique, l'attraction magnétique :

---

[1] Fréminville, *op. cit*., p. 541.

[2] Voir Louis-Edmond Hamelin, *Nordicité canadienne*, Montréal, Hurtubise HMH, 1975 ; *Écho des pays froids*, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 1996 ; *Discours du Nord, op. cit.* ; *Le Québec par des mots. Partie II : L'hiver et le Nord*, Sherbrooke, Presses de l'Université de Sherbrooke, 2002 ; *La Nordicité du Québec*, Québec, Presses de l'Université du Québec, 2014.

[3] Hamelin, *Écho des pays froids, op. cit.*, p. 243.

[4] Hamelin, *ibid.*, p. 229.

[5] John Dee est un cosmographe mystique, mentor de Frobisher et ami des géographes Gerhard Mercator et Abraham Ortelius. Avec eux, il postule l'existence d'un Océan arctique navigable ; il est le promoteur des expéditions arctiques auprès de la reine Elisabeth I^e^ ; la découverte du Canada arctique par Frobisher l'encourage à imaginer un Empire britannique arctique, sur le modèle de celui instauré par le Roi Arthur (voir McGhee, *The Last Imaginary Place, op. cit.*, *passim*).

[6] En 1558, l'on publie de ces deux Vénitiens un récit supposé relater une série d'expéditions accomplies dans le Grand Nord au XVIe siècle, ainsi qu'une carte qui dotent l'Arctique de nombreux pays peuplés de prodiges (sources chaudes sur la côte est du Groenland à 75° nord, par exemple), de guerriers et de monstres cannibales mais aussi de chrétiens. Parmi ces pays, l'on trouve l'Islanda et l'Engronelant. Leur récit, dont la mystification a été démontrée, exerce une influence suffisante sur les explorateurs élisabéthains pour que Frobisher croie trouver sur son périple certains de leurs pays inventés (voir McGhee, *ibid., passim* ; Ísleifsson, *op. cit.*, *passim*). Pour en savoir plus sur les frères Zeno, voir Monique Mund-Dopchie, « Les "voyages septentrionaux" des frères Zeno à la fin du XIVe siècle : vérités et fictions d'un texte édité à la Renaissance (1558) », *Bulletin de la Classe des lettres et des sciences morales et politiques*, t. 13, n°7-12, 2002, p. 269-285 ; Andrea Di Robilant, *Irresistible North: From Venice to Greenland on the Trail of the Zen Brothers*, New York, Alfred A. Knopf, 2011.

> On Mercator's map the attraction of the compass was explained by an immense conical mountain of iron protruding from the Arctic sea, while at the North Pole itself stood another mountain so tall that at its summit the sun remained visible throughout the winter.[1]

Cette association entre Arctique et montagne serait un héritage médiéval :

> The concept of the polar region is based on fantastic ideas surviving from mediaeval times: a massive polar mountain emerges from the centre of an open sea that drains to the earth's interior. The magnetic pole is shown as a mountain of iron in the sea between Asia and America.[2]

McGhee mentionne en effet les monts Ryphées, équation antique entre altitude et latitude qui persiste jusque dans les textes médiévaux irlandais[3] :

> To the Greeks of the first millennium BC, the habitable world centred on the Mediterranean Sea. Here was found the temperate climate best suited to human life, subject neither to the freezing cold of the northern mountains nor the scorching heat of desert lands to the south. […] Information about the north reached the Greeks by a route that passed to the east of the Balkan mountains, through the vast grasslands to the north and east of the Black Sea. These plains were inhabited by a nomadic people the Greeks called the Scythians; the most northerly people of the known world, their lands and those of allied tribes were said to be bounded on the north by the impenetrable "Rhipaean Mountains"—probably an amalgamation of rumours related to what are now known as the Carpathian, Caucasus and Altai ranges. From caves in these mountains issued Boreas, the bitter north wind that blighted northern regions and occasionally made life miserable even in the Greek archipelago.
>
> To the north of the cold, dreary and hostile Rhipaean Mountains lay a fabled land where myth and geographical theory fused. This was an exotic and favoured Arctic world inhabited by the enviable "Hyperboreans"—the people who lived beyond Boreas.[4]

La carte de Mercator, héritière du savoir légendaire médiéval, est une source d'informations majeure pour Frobisher et ses successeurs[5]. McGhee évoque également la postérité inattendue de cette représentation de l'Arctique au XIXe siècle, connue d'Edgar Allan Poe, certes plusieurs années après la publication de *MS. Found in a Bottle* (1833) et *A Narrative of Arthur Gordon Pym of Nantucket* (1838)[6], et exploitée par un certain John B. Shelden en 1869, qui se vante d'avoir découvert le pôle Nord et dépeint celui-ci comme un immense cône de fer trônant au centre d'un océan cerné d'un cercle de glace[7]. Cette représentation persiste dans *Les Aventures du capitaine Hatteras* (1866) de Jules Verne, ainsi qu'au XXe siècle dans la série *The Lost Ones*

---

[1] McGhee, *The Last Imaginary Place, op. cit.*, p. 157.
[2] McGhee, *ibid.*, non paginé.
[3] McGhee, *ibid*., p. 26-27.
[4] McGhee, *ibid*., p. 22.
[5] Voir McGhee, *ibid*., p. 26. George Best consigne dans ses carnets la description du pôle Nord en montagne.
[6] « NOTE.— The *MS Found in a Bottle* was originally published in 1831 [1833, actually], and it was not until many years afterwards that I became acquainted with the maps of Mercator, in which the ocean is represented as rushing, by four mouths, into the (northern) Polar Gulf, to be absorbed into the bowels of the earth; the Pole itself being represented by a black rock, towering to a prodigious height. » (Edgar Allan Poe, cité dans McGhee, *ibid.*, p. 30).
[7] Voir McGhee, *ibid.*, p. 30. Pour prendre la mesure de la permanence et des mutations d'un imaginaire ancien de l'Arctique jusqu'au XXe siècle, voir Derek Hayes, *Historical Atlas of the Arctic*, Vancouver, Douglas & McIntyre, 2003, ainsi que Louis-Edmond Hamelin, Stéfano Biondo et Joë Bouchard, *L'Apparition du Nord selon Gérard Mercator*, Québec, Septentrion, 2013.

(1970) de Ian Cameron[1]. À certains égards, l'appréhension de l'Islande depuis le navire en approche n'est pas sans évoquer cette image : à travers la distance et les phénomènes de réfraction[2], la montagne – régulièrement l'Hekla ou le Snæfellsjökull lorsque les voyageurs abordent l'Islande par sa région sud-ouest – est la première chose vue du voyage. Elle capture le regard du voyageur et concentre l'essentiel de la description, métonymie de l'île volcanique flottant au-dessus de l'eau, qui contribue à renforcer le caractère arctique et inaccessible, voire polaire, de l'Islande dans la perception des voyageurs.

Néanmoins, les explorateurs-naturalistes des XVIIIe-XIXe siècles sont également tributaires d'une mutation de la perception du paysage nordique et arctique à travers le prisme de l'altitude, perception qui se complique dans la seconde moitié du XVIIIe siècle et s'enrichit de l'avènement d'une nouvelle forme de pittoresque : le sublime nordique. L'extrait du voyage de Fréminville tout juste cité traduit cette mutation : si l'Hekla demeure un sommet mystérieux, sombre et vaguement effrayant, le « Knapafell »[3] de Fréminville, dont les couleurs lumineuses tranchent vivement avec l'ombre dramatique de l'Hekla précédemment évoqué, suscite chez le voyageur une émotion d'ordre esthétique. Xavier Marmier, membre de l'expédition de la Commission de l'Islande et du Groenland en 1836, est lui aussi tributaire de cette évolution de perception :

> Si cette terre islandaise porte presque partout une empreinte de désolation, souvent aussi elle présente un aspect grandiose, un caractère sublime. Au-dessus d'une des collines de Reykiavik s'élève un observatoire où les marchands vont se placer pour découvrir au loin leurs vaisseaux. Là, j'ai souvent admiré le vaste panorama qui se déroulait autour de moi ; souvent le soir à onze heures, le soleil était encore sur l'horizon, et ses rayons enflammés se balançaient dans la mer comme une colonne de feu ; la mer était calme, seulement une brise légère plissait en se jouant les vagues bleues, qui retombaient ensuite avec mollesse comme une nappe d'argent, ou scintillaient comme des étoiles. A travers ce golfe d'Islande s'élèvent, de distance en distance, des îles couvertes de gazon, et tout autour on aperçoit une enceinte de montagnes dont le sommet se perd dans les nuages. Celles qui sont le plus près de terre ont une couleur bleue limpide que je ne sais comment définir. Ni les montagnes de la Suisse que j'ai parcourues avec les premières impressions de la jeunesse, ni les Alpes que j'ai long-temps contemplées, ni les Pyrénées dont j'ai gravi les cimes les plus élevées, n'ont cette teinte si claire, ces tons lumineux que le peintre admire sans pouvoir les exprimer.[4]

Marmier souscrit ici à l'esthétique du sublime. Le caractère indicible du spectacle est contredit par un texte qui se constitue en tableau, rythmée par la cadence majeure des phrases : définition du cadre, avant-plan, arrière-plan, puis détail et ligne de fuite avec le Snæfellsjökull ; l'imparfait d'arrière-plan cède le pas au présent d'évocation, qui fait vivre dans le texte le coucher de soleil sur la Faxaflói, la baie de Reykjavík. Les éléments naturels sont à la fois personnifiés – ils sont

[1] Merci à Alain Guyot pour ces suggestions d'ajouts.
[2] L'on songe notamment au phénomène de mirage qu'est la *fata Morgana*, fréquente sous ces latitudes.
[3] Nous n'avons pas été en mesure de l'identifier : il s'agit peut-être du Skaftafell, l'un des glaciers emblématiques de l'Austurland (région sud-est de l'île), situé au sud du Vatnajökull, calotte glaciaire de l'Islande.
[4] Xavier Marmier, *Lettres sur l'Islande*, Paris, F. Bonnaire, 1837, p. 28.

sujets de verbes d'action – et transmutés par les comparaisons (matières précieuses) et les métaphores architecturales, dont Alain Guyot rappelle qu'elles sont le « motif privilégié par lequel se manifeste le sublime naturel de la création chez Vallisnieri, Scheuchzer, et les tenants de la théologie physique »[1]. Ce faisant, Marmier s'inscrit dans une esthétique que définissent ces phrases inaugurales du *Voyage pittoresque au Cap Nord* du Suédois Anders Fredrik Skjöldebrand, dont l'influence sur l'imaginaire du Nord dans l'Europe du XIXe siècle est saluée par ceux qui lui succèdent[2] :

> L'homme en général, et surtout l'homme civilisé désire très vivement de connaître les pays éloignés de sa demeure ; mais le nombre des relations de voyages, qui de nos jours ont inondé l'Europe, semble devoir décourager tout voyageur de publier les siens.
>
> Cependant plusieurs pays, d'ailleurs très connus, ne le sont pas, quant aux formes des paysages et aux caractères pittoresques, qui leur sont propres ; et c'est sur ce point de vue, qu'il peut être intéressant de connaître une partie des régions voisines du pole, où les extrêmes vicissitudes du climat produisent un contraste sublime de beautés et d'horreurs, ainsi que des richesses et de la stérilité de la nature.[3]

Skjöldebrand justifie par ces quelques lignes l'intérêt et l'originalité d'une démarche de peintre dans le Nord, mais surtout, il suggère l'évidence qui préside à l'emploi de l'esthétique sublime pour évoquer le paysage nordique. Pour un voyageur suédois du début du XIXe siècle comme pour l'ensemble de ses contemporains, le paysage nordique est nécessairement un paysage sublime, accidenté, dont les contrastes – de lumière, de couleur, de relief – produisent une impression elle-même contrastée sur le spectateur. Lorsque Troil s'aventure en Islande, c'est au terme d'un tour d'Europe qui l'a conduit en France, lui offrant l'occasion de s'imprégner des théories de philosophie esthétique de Rousseau et de Diderot[4], eux-mêmes inspirés par les idées du philosophe britannique Edmund Burke[5], et il souscrit, on le verra, à ce modèle esthétique pour caractériser le paysage islandais.

Le sublime du paysage nordique repose sur un élément majeur : sa verticalité. L'association entre altitude et latitude est logique dans l'esprit du voyageur du XVIIIe siècle :

---

[1] Alain Guyot, « Le récit de voyage en montagne au tournant des Lumières. Hétérogénéité des sources », *Sociétés & Représentations*, 2006/1, n°21, p. 127.

[2] Dans la lettre du baron Taylor adressée aux membres de la Commission scientifique d'Islande et de Groënland et compilée par Gaimard dans les « Instructions relatives à l'Islande et au Groënland, à la Scandinavie, à la Laponie et au Spitzberg », son récit de voyage est désigné comme l'un des « livres les plus précieux que possède le nord de l'Europe » (Joseph-Paul Gaimard, *Histoire du voyage. Tome Premier*, Paris, Arthus Bertrand, 1838, p. 331).

[3] Anders Fredrik Skjöldebrand, *Voyage pittoresque au Cap Nord. Nouvelle édition sans gravures*, Stockholm, Charles Delén, 1805, p. 1.

[4] Anna Agnarsdóttir, *« This Wonderful Volcano of Water », Sir Joseph Banks Explorer and Protector of Iceland 1772-1820. The Hakluyt Society Annual Lecture 2003*, Londres, The Athenaeum Press, 2004, p. 7. Cité par Ísleifsson, *op. cit.*, p. 167.

[5] À ce sujet, l'on se reportera avec profit à Jacques Rancière, *Le Temps du paysage : aux origines de la révolution esthétique*, Paris, La fabrique éditions, 2020. Merci à Alain Guyot pour la suggestion.

elle est accentuée par l'esthétique du sublime, mais elle est aussi entretenue par des siècles d'histoire des représentations qui renvoient à la fois le Nord et la montagne dans la catégorie des confins, inconnus et redoutés. À ce titre, Nord et montagne basculent tous deux de la perception séculaire du *locus horridus* à celle du lieu sublime, dans la seconde moitié du XVIIIe siècle[1]. Cette communauté de destins est, on le postule, un élément supplémentaire qui préside à l'association entre latitude et altitude dans l'imaginaire des voyageurs. Dans son analyse du *Guide bleu* comme mythologie, Roland Barthes fait d'ailleurs de l'altitude l'élément *sine qua non* du pittoresque propre au XIXe siècle :

> Est pittoresque tout ce qui est accidenté. On retrouve ici cette promotion bourgeoise de la montagne, ce vieux mythe alpestre (il date du XIXe siècle) que Gide associait justement à la morale helvético-protestante et qui a toujours fonctionné comme un mixte bâtard de naturisme et de puritanisme (régénération par l'air pur, idées morales devant les sommets, l'ascension comme civisme, etc.). Au nombre des spectacles promus par le Guide Bleu à l'existence esthétique, on trouve rarement la plaine (sauvée seulement lorsqu'on peut dire qu'elle est fertile), jamais le plateau. Seuls la montagne, la gorge, le défilé et le torrent peuvent accéder au panthéon du voyage, dans la mesure où ils semblent soutenir une morale de l'effort et de la solitude. […] C'est donc en définitive, fort logiquement et fort stupidement, l'ingratitude du voyage, son manque d'ampleur ou d'humanité, sa verticalité, si contraire au bonheur du voyage, qui rendent compte de son intérêt.[2]

Ce pittoresque de la « Grande Nature »[3] qui se développe dans le courant du XVIIIe siècle est donc un pittoresque alpestre, pour le voyageur occidental – pittoresque dont Alain Guyot rappelle qu'il puise lui-même son inspiration dans une représentation imaginaire du Grand Nord[4]. Or, il devient à son tour, dans le discours des voyageurs, notamment en Scandinavie, l'unité de mesure du caractère nordique d'un paysage.

Deux facteurs peuvent expliquer cette réévaluation du paysage montagneux et, partant, du paysage nordique par la catégorie esthétique du sublime : l'influence dans l'imaginaire occidental de la poésie ossianique d'une part, qui fait du paysage nordique accidenté et dramatique un paysage doté d'une valeur esthétique ; la redécouverte des Alpes dans la seconde moitié du XVIIIe siècle, qui repose sur la requalification de ces montagnes en lieu sublime recelant une expérience esthétique. Nous allons successivement envisager ces deux facteurs.

---

[1] Pour un rappel à la fois précis et synthétique de ce basculement des perceptions du *locus horribilis* hérité de Virgile à la belle horreur de Rousseau, voir Yvon Le Scanff, *Le Paysage romantique et l'expérience du sublime*, Paris, Champ Vallon, 2007, p. 6-19.

[2] Roland Barthes, *Mythologies*, Paris, Seuil, Points, 1970, p. 121-122.

[3] Le Scanff, *op. cit.*, p. 19.

[4] Voir Alain Guyot, « Le Grand Nord : un modèle pour les Alpes au XVIIIe siècle ? », dans Éric Schnakenbourg (dir.), *De l'Ultima Thulé à l'Arcadie nordique : perceptions et représentations du Nord de la fin du Moyen Age au XVIIIe siècle*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2012, p. 205-214.

2.1.4.1. Le facteur ossianique

Le premier facteur de réévaluation du paysage nordique marqué par les accidents tectoniques et les reliefs dramatiques est l'immense succès européen de la poésie ossianique, évènement contemporain de la redécouverte occidentale des antiquités nordiques par l'entreprise de Mallet. La figure du barde écossais Ossian, censé avoir vécu dans les Highlands au IIIe siècle, s'impose en Écosse à travers trois œuvres : les *Fragments of Ancient Poetry* (1760)[1], *Fingal, an Ancient Epic Poem*[2] (1762) et *Temora, an Ancient Epic Poem*[3] (1763), œuvres qui sont réunies en 1765 sous le titre de *The Works of Ossian*[4]. Derrière ces œuvres, se cache James Macpherson, jeune littérateur écossais qui a répondu à la demande du milieu littéraire d'Édimbourg : la collecte de ballades populaires et la constitution d'une épopée nationale susceptible de concurrencer les antiquités gréco-latines qui bercent la culture européenne. Si ces œuvres, dès leur publication, éveillent le soupçon des philologues britanniques quant à l'authenticité de la collecte, elles suscitent l'enthousiasme de la Grande-Bretagne. Dès *Fingal*, Macpherson n'est plus publié à Édimbourg, mais à Londres, grâce à des soutiens haut placés, et il conquiert une Europe lassée du modèle culturel français[5]. Comme le rappelle Anne-Marie Thiesse :

> Les chants de Fingal sont connus sur le continent peu de temps après la publication originale en langue anglaise. Turgot et Diderot en font paraître des fragments, et une traduction intégrale en français est achevée dès 1777. Des traductions partielles ou intégrales paraissent rapidement en allemand, en polonais, en suédois, en italien. La République des Lettres européennes, plus exactement ses membres les plus modernistes ou les plus jeunes, salue dans l'épopée ossianesque le monument fondateur d'une Révolution culturelle.[6]

---

[1] James Macpherson, *Fragments of ancient poetry, collected in the Highlands of Scotland, and translated from the Galic or Erse language by James Macpherson*, Édimbourg, G. Hamilton & J. Balfour, 1760. Rééditions multiples dans les années suivant la publication.

[2] James Macpherson, *Fingal, an Ancient Epic Poem in Six Books, together with Several Other Poems composed by Ossian, the Son of Fingal, translated from the Gaelic Language*, Londres, T. Becket & P. A. De Hondt, 1762. Rééditions multiples dans les années suivant la publication.

[3] James Macpherson, *Temora, an Ancient Epic Poem, in Eight Books: together with Several Other Poems, composed by Ossian, the Son of Fingal*, Londres, T. Becket & P. A. De Hondt, 1763. Rééditions multiples dans les années suivant la publication.

[4] James Macpherson, *The Works of Ossian the Son of Fingal. In Two Volumes. Translated from the Galic language by James Macpherson*, Londres, T. Becket & P. A. De Hondt, 1765. Rééditions multiples dans les années suivant la publication.

[5] Pour cette rapide présentation, l'on s'est appuyée sur Thiesse, *op. cit.*, p. 23-29. Pour de plus amples informations, voir Paul Désiré Van Tieghem, *Ossian en France*, 2 vol., Paris, Rieder & Cie, 1917. Pour avoir une idée de la fortune éditoriale d'Ossian en Europe, on consultera la liste des ressources disponibles sur cette œuvre pour la Bibliothèque Nationale de France : « Ossian (auteur supposé) ». BNF Data. URL : https://data.bnf.fr/ark:/12148/cb10573485h (date de consultation : 4 janvier 2020), et l'on se reportera au dossier suivant, et tout particulièrement à son introduction par Howard Gaskill : Howard Gaskill, « The Translator's Ossian », *Translation and Literature*, vol. 22, n°3, *Versions of Ossian: Receptions, Responses, Translations*, automne 2013, p. 293-301.

[6] Thiesse, *op. cit.*, p. 28.

Ses nombreuses traductions permettent la diffusion de la poésie ossianique à travers l'Europe, jusqu'au Werther de Goethe, qui laisse la tonalité élégiaque des « Chants de Selma » du *Fingal* de Macpherson bercer son mal de vivre et le porter dans des landes imaginaires, brumeuses, venteuses et nocturnes, paysage construit par les poèmes de Macpherson :

> It is night; I am alone, forlorn on the hills of storms. The wind is heard in the mountain. The torrent pours down the rock. No hut receives me from the rain; forlorn on the hill of winds!
> Rise, moon! from behind thy clouds. Stars of the night arise! Lead me, some light, to the place, where my love rests from the chace alone! […]
> Oh! from the rock on the hill; from the top of the windy steep, speak, ye ghosts of the dead![1]

Le paysage ossianique est également construit par les peintres que ces poèmes ont inspirés[2]. Ainsi est élaboré un paysage propre à renouveler et à complexifier l'imaginaire du Nord qui existe depuis l'Antiquité. Cette identité entre l'esthétique ossianique et le paysage de montagne est exprimée par Troil lorsqu'il découvre les rivages de l'Écosse, pays que la parenté entre espaces culturels celtique et scandinave et la proximité géographique inscrivent dans un rapport gémellaire par rapport à l'Islande :

> Landet är annars sådant, at jag hvarken undrar, at det framfödt en Fingal eller en Ossian. Der är ej endast här vi sett hjeltar fram-alstras emellan bergen; och hvad kan snarare tilskapa poëter, än det råa och förtjusande af naturen, som på et intagande fått här äro förenade.
> […]
> Det de här [Scotlands Vestra Öar] så väl som på de flesta ställen, i öfra delen af Scotland, havfa sin egit språk, som hos dem kalla Erse, och är en lämning af Celtiskan. Det är på detta språket, som Ossians förträfflige sånger äro författade, och ehuru de ej nu hafva något at uppvisa, som dårmed kan komma i jämnförelse, torde jag dock vid hemkomsten kunna lämna prof, at de skrifva vackert och ömt. Som det är besynnerligt, at detta språket så länge här bibehållit sig, torde M. H. äfven anse artigt, at nogare så veta dels gräntsor.[3]

Les termes de Troil sont aussi ceux du Français Charles Nodier une trentaine d'années plus tard, lorsqu'il quitte Édimbourg pour se rendre dans les Highlands :

> C'est que ces vapeurs de nature diverse qui s'élèvent des lacs, des fleuves et de la mer, réfléchissant les lumières du ciel où s'empreignant des ombres des montagnes, et différant toutes entre elles de volume, de densité, de couleur, sont infiniment plus susceptibles de s'imager [*sic*] que les nuages monotones de nos continents, qui flottent sans chose, sans accidents sur des surfaces régulières. La

[1] Macpherson, *Fingal, op. cit*., p. 230-232.
[2] Voir Sebastian Mitchell, « Landscape and the Sense of Place in *The Poems of Ossian* » et Murdo Macdonald, « The Significance of James Macpherson's Ossian for Visual Artists », dans Dafydd Moore, *International Companion to James Macpherson and The Poems of Ossian*, Glasgow, Association for Scottish Literary Studies, 2017, p. 65-75 et 92-104.
[3] Troil, *op. cit.*, p. 18-19. Sauf mention contraire, les traductions sont issues de l'édition française de 1781. Traduction : « La conformation du pays est telle, que je ne m'étonne pas qu'il ait produit un *Fingal* & un *Ossian*. Les montagnes d'Écosse ne sont pas les seules d'où soient sortis des génies extraordinaires. L'âpreté de la nature est aussi propre à faire un poète, que ses sites les plus charmants ; et elle se montre ici de ces deux manières. […] La langue du pays est, comme vous le savez, ainsi que dans presque toute la haute Écosse, une langue particulière, appelée *Erse*. C'est un reste du celtique. Le Poème connu d'*Ossian*, composé en cette langue, passe pour un chef-d'œuvre poétique. Quoique les Islandois ne produisent plus rien à présent qui puisse lui être comparé, je compte à mon retour vous faire voir quelques morceaux, d'après lesquels vous jugerez que leurs écrits ne manquent ni de beauté dans le style, ni de sublime & de pathétique. Présentement je vais reconnoître avec vous les limites dans lesquelles cette langue s'est renfermée & s'est conservée. »

> mythologie d'Ossian est nécessairement fondée sur des vraisemblances physiques comme toutes les mythologies, et pendant que je crayonnais ceci, j'ai cru voir Malvina se pencher sur sa lyre en abandonnant aux vents la soie ondoyante de ses cheveux.[1]

De même, lorsqu'il parvient au Loch Lomond, sur le chemin de la montagne de Fingal, faute d'avoir pu participer à l'excursion botanique organisée par William Jackson Hooker[2], Nodier affirme :

> Qui pourrait décrire cette méditerranée des montagnes, chargée d'îles toutes variées dans leurs formes et dans leur caractère, les unes graves, majestueuses, couvertes de noirs ombrages qui se confondent avec la couleur des eaux, car les lacs de Calédonie sont toujours les lacs noirs d'Ossian ; les autres plus tristes, plus austères encore, dressant çà et là sur leur surface quelques rochers dépouillés à peine frappés de tons bizarres par les reflets de la lumière ou quelques touffes de fleurs saxatiles […] ![3]

On le voit, la perception du paysage de montagne connaît donc une évolution due au succès des poésies ossianiques, qui dotent d'une valeur esthétique un espace jadis situé hors des marges des codes pittoresques : la montagne, marqueur du Nord, de la terre inconnue et hostile. Les explorateurs-naturalistes des XVIIIe et XIXe siècles sont tributaires de cette mutation, dans laquelle intervient un second facteur : la réévaluation du paysage de montagne par l'intégration de la référence aux Alpes, elle-même en mutation.

2.1.4.2. Le facteur alpestre

Le second facteur de réévaluation du paysage nordique repose sur la redécouverte des Alpes dans la seconde moitié du XVIIIe siècle et sur l'exploitation du paradigme sublime pour les dire et les représenter. Ces deux paramètres renforcent l'idée d'une équation entre altitude et latitude dans la représentation du paysage du Nord. Mallet et Macpherson sont d'ailleurs contemporains des méditations de Rousseau sur l'expérience du sublime que lui inspire le modèle des Alpes. Rappelons-nous qu'il propose dans les *Confessions* (1782) une réévaluation de la catégorie esthétique du beau, qu'il dissocie du pittoresque classique pour l'associer au sublime :

> Jamais pays de plaine, quelque beau qu'il fût, ne parut tel à mes yeux. Il me faut des torrents, des rochers, des sapins, des bois noirs, des montagnes, des chemins raboteux à monter & à descendre, des précipices à mes côtés qui me fassent bien peur. J'eus ce plaisir & je le goûtai dans tout son charme en approchant de Chambéri. Non loin d'une montagne coupée qu'on appelle le Pas-de-l'Echelle, au-dessous du grand chemin taillé dans le roc, à l'endroit appellé Chailles, court & bouillonne dans des gouffres affreux une petite riviere qui paroît avoir mis à les creuser des milliers de siecles. On a bordé le chemin d'un parapet pour prévenir les malheurs : cela faisoit que je pouvois contempler au fond & gagner des vertiges tout à mon aise ; car ce qu'il y a de plaisant dans mon

[1] Charles Nodier, *Promenade de Dieppe aux Montagnes d'Écosse*, Paris, Barba, 1821, p. 177-178. On le verra plus loin, ce sont également les codes discursifs empruntés par Jean-Jacques Ampère pour sa description du paysage norvégien dans les années 1830.
[2] Nodier, *op. cit.*, p. 198.
[3] Nodier, *ibid.*, p. 185-186.

> goût pour les lieux escarpés, est qu'ils me font tourner la tête, & j'aime beaucoup ce tournoiement, pourvu que je sois en sûreté. Bien appuyé sur le parapet, j'avançois le nez & je restois là des heures entieres, entrevoyant de tems en tems cette écume & cette eau bleue dont j'entendois le mugissement à travers les cris des corbeaux & des oiseaux de proie qui voloient de roche en roche & de broussaille en broussaille à cent toises au-dessous de moi. Dans les endroits où la pente étoit assez unie & la broussaille assez claire pour laisser passer des cailloux, j'en allois chercher au loin d'aussi gros que je les pouvois porter, je les rassemblois sur le parapet en pile, puis les lançant l'un après l'autre, je me délectois à les voir rouler, bondir & voler en mille éclats avant que d'atteindre le fond du précipice.[1]

L'équation entre Islande et Alpes est une cause entendue pour le voyageur occidental : comme Alain Guyot le rappelle, les voyageurs des Alpes suisses usent du Grand Nord comme d'un « modèle boréal »[2] propre à les guider, et l'Islande, bien que moins fréquemment convoquée que le Groenland, le Spitzberg et la Nouvelle-Zemble[3], incarne ce Grand Nord. En témoigne le Suisse Gottlieb Sigmund Gruner dans son *Histoire naturelle des glacières de Suisse* (1760)[4], première description systématique des montagnes suisses. Une section entière de cet ouvrage recense les différences entre glaciers suisses et glaciers scandinaves, parmi lesquels les *jöklar* islandais (que Gruner appelle *jaekelen*[5]) figurent en bonne place :

> Il paraît que le froid n'est pas aussi vif en Islande que dans la Suisse ; mais il y est beaucoup plus long […]. En Islande on n'éprouve point de différence dans le froid et dans la chaleur, qui soient aussi considérables qu'en Suisse.[6]
>
> Les monts de glace ont partout la même structure, les mêmes particularités, les mêmes accidents : ceux d'Islande et de Norvège ont beaucoup de ressemblance avec ceux de Suisse […].[7]
>
> Les glacières du nord, qui sont conformes en tout à celles de Suisse, se forment sans doute de la même manière ; mais le point de la gelée étant plus bas dans ce climat, on y doit trouver plus de glace en général, et à de moindres hauteurs que dans nos climats tempérés.[8]

L'on constate chez les voyageurs en Islande la réversibilité de cette analogie : les Alpes sublimes deviennent à leur tour une analogie, un modèle opératoire pour comprendre et dépeindre en général le Nord[9] et en particulier l'Islande. Par exemple, Horrebow convoque les

---

[1] Jean-Jacques Rousseau, *Les Confessions* (1782), dans *Collection complète des œuvres*, vol. 10, Genève, 1780-1789, édition en ligne www.rousseauonline.ch, version du 7 octobre 2012. p. 224-226.
[2] Guyot, « Le Grand Nord : un modèle pour les Alpes au XVIIIe siècle ? », *op. cit.*, p. 205.
[3] Guyot, *ibid.*, p. 205.
[4] Gottlieb Sigmund Gruner, *Histoire naturelle des glacières de Suisse. Traduction libre de l'allemand de M. Grouner par M. de Kéralio, premier capitaine aide-major à l'école royale militaire, & chargé d'enseigner la Tactique aux éleves de cette école* (1760), Paris, Panckoucke, 1770. L'édition originale, en allemand, est la suivante : *Die Eisgebirge des Schweizerlandes: beschrieben von Gottlieb Sigmund Gruner*, 3 vol., Berne, Verlag der neuen Buchhandlung bey Abraham Wagner, Sohn, 1760. Aucune traduction anglaise n'est connue à ce jour. Cette citation de Gruner, ainsi que les suivantes, est tiré de : Guyot, *ibid.*, p. 207.
[5] Gruner, *op. cit.*, p. 246-247.
[6] Gruner, *ibid.*, p. 250.
[7] Gruner, *ibid.*, p. 253.
[8] Gruner, *ibid.*, p. 291-292.
[9] Johann Anderson évoque par exemple « die Lappischen Alpen », ou « Alpes de Laponie » (Anderson, *op. cit.*, p. 40), tout comme Mackenzie mentionne les « Norwegian and Lapponian Alps » (Mackenzie, *op. cit.*, p. 354). Cette analogie entre Alpes et paysage nordique est, comme on le voit, très usitée, de l'essai *La Scandinavie et les Alpes* (1826) de Charles Victor de Bonstetten à l'« Alpe immense » qu'Astolphe de Custine découvre dans le golfe de Botnie (1838) (voir Daniel Chartier, Alain Guyot et Anne-Élisabeth Spica, « Introduction : Raconter le froid et

Alpes pour désapprouver une nouvelle fois les affirmations d'Anderson sur le caractère impraticable de l'intérieur de l'Islande, dont il juge au contraire les montagnes plus accessibles que les Alpes :

> Dersom, efter [Andersons] Ord, det gandske flade Land var opfyldt med slige Bierge eller Steenklipper, saa var der jo intet fladt Land tilbage; men da der visseligen findes mange Plainer eller Sletter omkring det heele Land af nogle Miiles Længde, saa kand denne Fortælning ikke være overeensstemmende med Sandhed. Det nægtes ikke, at der jo udi Island, saavel som i Norge, ere mange store Fielde, hvoraf endeel ere skiulte Aaret omkring med Snee og Iis, men de ere langt fra ikke af den Beskaffenhed, som her foregives. Endeel af dem ere ikke steylere, end der jo letteligen og jevnligen anstilles store Reyser derover med mange 100 Heste om Aaret, da de fleeste af Norder-Landet reyse over de store Fielde-Rygge, som strække sig langs af Landet og hente deres Vinter-Forraad af tør Fisk fra Synder of Vester-Kanten, og er hverken Opeller Nedfarten af dem at ligne i Farlighed og Vanskelighed med de Alpiske eller Pyrenæiske Fielde; der findes Plaines eller Sletter oven paa Fieldene 3 à 4 miile store, ja vel større, med de skiønneste Græsgange her og der, mange meget Fiskerige Søer og Vande, undertiden ogsaa endeel Sandjord.[1]

La supériorité des Alpes par rapport à l'Islande qu'établit Horrebow sous le rapport de l'impraticabilité et de l'hostilité peut tout à fait se concevoir. En effet, à l'époque où il écrit, les Alpes sont encore un lieu menaçant, aussi étranger et hostile que peut l'être l'Islande pour un lecteur de l'*Islandia* (1607) de Blefken ou des compilations de La Peyrère[2], et ce même si le médecin, poète et naturaliste suisse Albrecht von Haller a contribué à susciter l'intérêt pour les Alpes à travers la publication de son recueil de poésies consacré à la beauté des Alpes, *Versuch Schweizerischer Gedichten* (1732)[3]. Certes, les poèmes de Haller, en particulier « Die Alpen »

---

le mettre en images », dans Bertrand, Chartier, Guyot, Mossé et Spica (dir.), *op. cit.*, p. 13). L'analogie a d'ailleurs cours dans les récits de voyage en Islande jusqu'au seuil du XXe siècle : le Britannique William Gershom Collingwood et l'Islandais Jón Stefánsson décrivent la région de l'Eyjafjallajökull, dans le sud de l'île, comme le Chamonix de l'Islande (« the Chamouni of Iceland ») et comparent le mont Þyrill, qui surplombe le Hvalfjörður dans l'ouest de l'île, aux Dents de Lanfon qui règnent sur le Lac d'Annecy (voir William Gershom Collingwood et Jón Stefánsson, *A Pilgrimage to the Saga-Steads of Iceland*, Ulverston, W. Holmes, 1899, p. 25 et 37).

[1] Horrebow, *op. cit.*, p. 6. Les traductions françaises des citations de Horrebow sont toutes tirées de l'édition française de 1764, sauf mention contraire. Traduction : « À prendre ce récit à la lettre, il n'y auroit point de plat pays, puisque tout est couvert de montagnes ; cependant on trouve des plaines de plusieurs lieues d'étendue. Pour y avoir des montagnes comme en Norvège & ailleurs, s'ensuit-il de là qu'elles remplirent toute l'étendue de l'isle ; ce qui prouve que celles qui s'y trouvent ne font pas d'un aussi difficile accès que le croit M. Anderson, c'est que ceux qui habitent les contrées du Nord, les traversent sans peine avec plusieurs centaines de chevaux, pour aller chercher des provisions de Stocfisch dans les cantons du Midi & de l'Occident. On peut meme assurer que le trajet à travers ces montagnes n'est pas si difficile que celui des Alpes & des Pyrennées [*sic*]. Quelquefois on rencontre avec surprise au haut de ces montagnes une surface platte de trois ou quatre lieues d'étendue, & des pâturages excellens, des lacs même & des étangs très-poissonneux. »

[2] Rappelons que les premières expéditions dans les Alpes sont à peu près contemporaines des écrits de Horrebow, ainsi que des excursions du jeune Rousseau : les Britanniques Richard Pococke et William Windham découvrent la Mer de Glace depuis le Montenvers (1741), les Genevois Horace Bénédict de Saussure et Théodore Bourrit convoitent des années durant le Mont Blanc, dont le premier triomphe en 1787, lui faisant perdre le statut de « Montagne Maudite » que lui prêtaient les Savoyards. Sur cette question, l'on renvoie aux articles d'Alain Guyot, parmi lesquels « Le récit de voyage en montagne au tournant des Lumières », *op. cit.*, ou encore « Quand science et littérature se croisent dans les Alpes au tournant des Lumières : Saussure et Bourrit », *Littératures classiques*, 85(3), p. 233-246.

[3] Albrecht von Haller, *Versuch Schweizerischer Gedichten*, Berne, Haller Göttingen Niedersächsische Staats- und Universitätsbibliothek, 1732. Ce recueil contient notamment le poème « Die Alpen », qui fait l'objet d'une dizaine de rééditions en l'espace de 40 ans et est traduit vers le français, l'italien, le latin (voir Caroline Schaumann, « From Meadows to Mountaintops: Albrecht von Haller's "Die Alpen" », dans Sean Ireton et Caroline Schaumann

(« Les Alpes »), introduisent dans l'imaginaire occidental la représentation des Alpes en lieu pastoral, théâtre d'une vie rurale marquée par la simplicité et l'innocence[1], et ils constituent un vecteur de connaissance sur le vivant – faune et surtout flore – alpin, éclairant d'une lumière rationaliste un espace jusqu'alors investi par la peur et les superstitions[2]. De même, les voyages réguliers de Haller dans les Alpes entre 1728 et 1761 contribuent à rendre cet espace familier et à susciter le tourisme alpestre[3]. Mais ce faisant, Haller instaure également le motif d'une expérience inédite des Alpes : celle du sublime, de l'appréhension de l'infini, vectrice de désorientation et de décentrement pour le spectateur humain[4]. Cette expérience conserve aux Alpes leur dimension d'étrangeté. En témoigne la discrète analogie entre Alpes et Nouveau Monde qui parcourt les XVIIIe et XIXe siècles, à travers un surnom régulièrement attribué aux découvreurs et connaisseurs des Alpes, sous la plume admirative de voyageurs et d'écrivains moins téméraires : Haller est « le Christophe Colomb des Plans »[5], Horace-Bénédict Saussure celui du rocher du Salève[6], et Jacques Balmat, qui réussit la première ascension du Mont-Blanc en 1786, est « le Christophe Colomb de Chamouni »[7]. Cette perception des Alpes en lieu emblématique de la belle horreur, c'est celle qui guide Mackenzie et ses compagnons lorsqu'ils

(dir.), *Heights of Reflection: Mountains in the German Imagination from the Middle Ages to the Twenty-First Century*, Woodbridge, Boydell & Brewer / Camden House, p. 57-76.), ainsi que, plus tardivement, vers l'anglais, en 1795 (voir Alison E. Martin, « Natural effusions: Mrs J. Howorth's English translation of Albrecht von Haller's "Die Alpen" », *Translation Studies*, 5(1), 2012, p. 17-32).

[1] Voir Schaumann, *op. cit*., p. 57-58.

[2] Le traducteur français des *Sketches of the natural, civil, and political state of Swisserland* (1779-1782) de l'Anglais William Coxe, qui a consacré une importante partie de son récit de voyage à relater la vie de Haller, qualifie ce dernier de « Pline de la Suisse » (Louis Ramond de Carbonnière, « Observations du traducteur », dans William Coxe, *Lettres de M. William Coxe à M. W. Melmoth sur l'état politique, civil et naturel de la Suisse ; traduites de l'anglois et augmentées des observations faites dans le même pays, par le traducteur. Tome second*, Paris / Berlin / Lausanne, Grasset, 1782, p. 110), l'inscrivant dans la lignée des illustres naturalistes et encyclopédistes. Sur les ambitions savantes qui sous-tendent « Die Alpen », voir notamment Manuela Canabal et Enrico Natale, « Neuchâtel et Yverdon : une Silicon Valley au siècle des Lumières », dans *Eternal Tour 2009: festival artistique & scientifique*, Neuchâtel, Attinger, 2009, p. 43-51 ; Ann B. Shteir, « Albrecht von Haller's Botany and "Die Alpen" », *Eighteenth-century studies*, 10(2), 1976-1977, p. 169-184 ; Tove Holmes, « Reizende Aussichten: Aesthetic and Scientific Observation in Albrecht von Haller's *Die Alpen* », *MLN – Modern Language Notes*, 132, n°3, 2017, p. 753-774.

[3] Voir G. R. De Beer, « Albrecht von Haller's Alpine Journeys », *Alpine Journal*, 1951, p. 96-100.

[4] À ce sujet, voir Patricia Desroches, « Le paysage dans la littérature allemande : de l'emblème au paysage intérieur (XVIIe-XIXe siècles) », thèse de doctorat, Université Lyon 2, 1999 (en particulier la section « 2.2. La 'poésie de la nature' au XVIIIe siècle (B. H. Brockes, A. v. Haller et E. v. Kleist) »). URL : http://theses.univ-lyon2.fr/documents/lyon2/1999/desroches_p#p=0&a=top (date de consultation : 20 mai 2021), ainsi que Barbara Lafond-Kettlitz, « Die Alpen in Literatur und Malerei. Albrecht von Haller, Caspar Wolf, Ludwig Hohl, Ferdinand Hodler », *Études germaniques*, 2009/4, n°256, p. 933-953.

[5] Auguste Wagnon, « Autour des Plans de Frenières, excursions et escalades », *L'Écho des Alpes. Publication des sections romandes du Club Alpin Suisse*, 1889, n°1, p. 227.

[6] Voir Gustave Bettex et Édouard Guillon, *Les Alpes suisses dans la littérature et dans l'art*, Montreux, Fernand Matty, 1913, p. 28.

[7] Alexandre Dumas, « Impressions de voyage – III. Le Col de Balme », *Revue des Deux Mondes*, t. I, 2e série, 1833, p. 628.

aperçoivent le mont Hekla et les *jöklar* avoisinants au terme d'une longue marche dans les champs de lave :

> On ascending one of the abrupt pinnacles which rose out of this extraordinary mass of rock, we beheld a region, the desolation of which can scarcely be paralleled. Fantastic groups of hills, craters, and lava, leading the eye to distant snow-crowned Jokuls; the mist rising from a waterfall; lakes embosomed among bare, bleak mountains; an awful profound silence; lowering clouds; marks all around of the furious action of the most destructive of elements; all combined to impress the soul with sensations of dread and wonder. The longer we contemplated this scene, horrible as it was, the more unable we were to turn our eyes from it; and a considerable time elapsed, before we could bring ourselves to attend to the business which tempted us to enter so frightful a district of the country. Our discovery of obsidian afforded us very great pleasure, which can only be understood by zealous geologists; and we traversed an immense and rugged mass of that curious substance, with a high degree of satisfaction; though various circumstances prevented our tracing it so fully as we wished.[1]

Ils souscrivent ici à un sublime sombre, un sublime de puissance, qui est aussi l'expérience relatée par Rousseau à l'occasion de ses randonnées dans les Alpes : le paysage islandais est un paysage dynamique, dont les forces brutes sont traduites de manière suggestive par une syntaxe paratactique et des propositions averbales. L'expérience sublime invite Mackenzie et ses compagnons, comme il y avait invité Rousseau, à une introspection de leurs sentiments mêlés ; ils concluent les uns et les autres à l'ambiguïté intrinsèque de l'expérience du sublime, qui est ici littéralement synonyme d'une fascination pour la destruction et la mort.

Au contraire, pour Marmier – nous renvoyons notre lectrice, notre lecteur à la citation précédemment reproduite, relative à son arrivée dans la Faxaflói – les Alpes, entrées en littérature par Saussure[2] et Théodore Bourrit, constituent un étalon de comparaison esthétique[3], propre à exprimer la splendeur des montagnes islandaises. Chez Marmier, le sublime est moins sombre qu'il n'est grandiose. Son esthétique n'est pas sans rappeler l'évocation de la caverne de l'Arveyron par Bourrit :

> Que l'on juge de notre étonnement, quand nous vîmes devant nous un amas énorme de glace vingt fois plus grand que la façade de notre Cathédrale de St. Pierre, et tellement configuré que l'on n'a qu'à changer de situation pour le faire ressembler à tout ce que l'on veut. C'est un palais magnifique, revêtu du plus beau cristal ; c'est un temple majestueux orné d'un portique et de colonnes de diverses formes et couleurs. C'est une forteresse et des tours flanquées à droite et à gauche ; au bas c'est une magnifique grotte couverte d'un dôme d'une hardie construction, séjour des enchantements, d'où sort l'Arveyron et l'or que l'on trouve dans l'Arve […] ; c'est enfin une décoration pittoresque et

[1] Mackenzie, *op. cit.,* p. 242-243.

[2] Saussure qui entretient une correspondance assidue avec Haller : voir Otto Sonntag (éd.), *The Correspondance between Albrecht von Haller and Horace-Bénédict de Saussure*, Berne, Hans Huber Publishers, Studia Halleriana III, 1990.

[3] On notera tout de même que Marmier goûte au sublime alpestre… de loin ! La distance physique par rapport à l'objet contemplé est assurément une condition préalable à l'expérience du sublime, si l'on en croit Edmund Burke, et il faut dire aussi que, quelques degrés de latitude plus au sud, en 1836, le Mont Blanc n'est pas encore tout à fait une destination touristique : il faut attendre la fondation de l'Alpine Club (1857) pour que ces sommets vierges, riches en dangers et en exploits potentiels, commencent à dévoiler leurs mystères.

> théâtrale qui semble défier les hommes de tous les siècles d'avoir imaginé, ni fait rien d'aussi riche, ni d'aussi grand.[1]

Quel que soit le traitement qu'en offrent les voyageurs en Islande, en fonction de leurs sensibilités respectives, le sublime alpestre est donc un modèle esthétique opératoire pour l'appréhension et la description des glaciers d'Islande. Les explorateurs naturalistes qui se rendent en Islande au tournant des XVIIIe-XIXe siècles sont donc tributaires d'un imaginaire à forte composante arctique, où les strates de discours et de savoirs empiriques et mythiques accumulés au cours des siècles, souvent contradictoires, se renforcent, se complexifient et se perpétuent indéfiniment. Les motifs du relief montagneux accidenté et de l'écueil trouvent leur source dans une géographie ancienne et légendaire de l'Arctique, qui perdure jusqu'à la veille du XXe siècle notamment par le biais des premiers récits d'exploration arctiques. Ceux-là sont les creusets où se rencontrent discours mythiques et expérience empirique du Nord et où le premier, loin d'être démenti par la seconde, est renforcé par celle-ci dans son statut d'outil cognitif valable pour appréhender le Nord. L'équation de l'altitude et de la latitude est aussi le fruit d'un imaginaire romantique imprégné par la catégorie esthétique du sublime, et qui contribue à la réévaluation de la montagne et du Nord dans la seconde moitié du XVIIIe siècle : de *loci horridi*, ils deviennent les lieux d'une fascination, certes ambigüe, pour la terrifiante beauté.

L'imaginaire de l'Islande est héritier de l'imaginaire du Nord blanc qu'il a contribué à fonder. La présente étude a décliné trois modalités autour desquelles s'articule la composante arctique de l'imaginaire de l'Islande : la permanence d'une géographique symbolique inscrivant le Nord dans les zones inhabitées et hostiles du monde ; la permanence des représentations médiévales et renaissance du Nord qui définissent ce dernier comme une terre de prodiges échappant aux lois habituelles de la nature ; la permanence d'une équation entre latitude et altitude qui inscrit paysages nordiques et paysages de montagne dans un rapport d'analogie mutuel, voire d'identité. La composante arctique de l'imaginaire de l'Islande est la composante la plus ancienne et complexe de cet imaginaire, marquée par le caractère à la fois permanent et mouvant des représentations, dont le positionnement axiologique et / ou esthétique est fonction de l'évolution des sensibilités. Les récits d'exploration de l'Islande des XVIIIe et XIXe siècles s'inscrivent dans cet imaginaire, qu'ils contribuent à infléchir et à enrichir. Cependant, l'imaginaire de l'Islande est tout autant l'héritier de l'autre composante majeure de l'imaginaire

[1] Marc-Théodore Bourrit, *Description des glaciers, glacières et amas de glaces du duché de Savoie*, Genève, Bonnant, 1773, p. 73-74. Cité dans Guyot, « Le récit de voyage en montagne au tournant des Lumières », *op. cit.*, p. 128-129.

du Nord : le Nord brumeux, que l'on va s'attacher à étudier à présent. Ce faisant, nous nous demanderons quel(s) rapport(s) entretiennent ces deux composantes de l'imaginaire du Nord, réunies de manière inédite dans l'imaginaire de l'Islande. Nous vérifierons également si l'alliance étroite du mythe, de la science et du sublime, que nous avons mise en évidence dans les modalités discursives et les positions épistémiques engagées par l'imaginaire du Nord blanc, est valable dans l'imaginaire du Nord brumeux.

2.2. L'insularité atlantique ou le modèle du Nord brumeux

La composante brumeuse de l'imaginaire de l'Islande n'est pas moins déterminante que sa composante arctique, à laquelle elle est étroitement liée par les motifs sur lesquelles elle repose. On le constatera, elle repose sur une identité atlantique et insulaire de l'Islande, perçue comme telle dès l'Antiquité, et qui fait elle aussi l'objet, au fil des siècles, d'un processus de complexification. Ce processus de complexification mêle discours mythiques et religieux, expérience empirique – notamment celle de Pythéas de Marseille, explorateur grec présumé avoir atteint les rivages de l'Islande au IVe siècle av. J. C. – et expérience des explorateurs du XVIIIe siècle, marqués quant à eux par la référence ossianique, née dans un contexte préromantique de revalorisation du Nord brumeux par rapport au Midi solaire.

La présente étude déclinera en trois temps les modalités autour desquelles s'articule l'imaginaire brumeux de l'Islande, en adoptant une progression à la fois thématique et chronologique : il s'agit, comme nous l'avons fait pour la composante arctique de l'imaginaire de l'Islande, de donner à voir les différentes strates de représentation qui constituent cet imaginaire, ainsi que les dynamiques complexes qui président tant à leurs associations qu'à leur éventuelle mutation. Nous envisagerons d'abord la modalité thuléenne de l'imaginaire de l'Islande brumeuse, une modalité héritée de l'Antiquité gréco-latine dont nous verrons qu'elle persiste aux XVIIIe et XIXe siècles sous la plume des explorateurs-naturalistes, et bien au-delà. Cette première modalité nous conduira à en envisager une deuxième, dont elle est autant tributaire que partie prenante : l'imaginaire, notamment médiéval, des îles de l'Atlantique, dont l'existence géographique est doublée d'une lecture mythique et allégorique. Enfin, à travers une dynamique synchronique, nous envisagerons la composante celtique de cet imaginaire brumeux de l'Islande, héritée du Moyen Âge et réactivée au XVIIIe siècle par une lecture syncrétique des territoires et des cultures nordiques.

2.2.1. L'identification avec l'Ultima Thulé

Depuis l'Antiquité, la composante brumeuse de l'imaginaire de l'Islande est étroitement liée à une identification à son double mythique, l'île de Thulé. Thulé est littéralement présente dans le texte de Le Braz cité plus haut. Elle y est évoquée avec ses attributs traditionnels ou mythèmes : la nuit perpétuelle d'hiver (« ciel violet », « aurore sans jour »), le poumon marin, que constitueraient à la fois la coulée des « neiges » et les « brumes ». Y verra-t-on l'avatar moderne de la « mer figée » qui cerne l'île de Thulé selon Strabon, compilateur du récit de l'explorateur grec Pythéas[1], et qui a si souvent été identifiée à la banquise arctique, comme le rappelle Monique Mund-Dopchie[2] ? Sans doute sont-ce l'identification de l'Islande à Thulé et la contamination de cette représentation imaginaire de Thulé comme confins du monde habité qui expliquent la permanence du mythe de l'Islande arctique, dont nous avons précédemment étudié les sources et les modalités de représentation : Sumarliði R. Ísleifsson rappelle ainsi que les chroniqueurs médiévaux assimilent l'Islande à une terre couverte de glaces[3]. Notre propos n'est pas de retracer l'histoire des représentations de Thulé depuis l'Antiquité, ni même de trancher l'épineuse question de son identification à de nombreux espaces septentrionaux au fil des siècles[4]. Il n'en reste pas moins que la question du rapport d'identité entre l'Islande et Thulé est pour tout géographe ou explorateur de l'époque moderne un passage obligé, et qu'à ce titre, elle contribue à la composante du Nord brumeux propre à l'imaginaire de l'Islande. Nous verrons que ce mythe thuléen persiste à travers les récits d'exploration des XVIIIe et XIXe siècles, où il se renouvelle et s'enrichit par sa rencontre avec l'esthétique romantique du contraste, élément fondamental de l'imaginaire du Nord depuis les publications des poésies ossianiques et la redécouverte de la cosmogonie norroise par l'entremise de Mallet.

Tous les explorateurs-naturalistes du tournant des XVIIIe et XIXe siècles abordent le sujet de la localisation de Thulé et de son identité avec l'Islande dans le chapitre de leur récit de voyage qu'ils consacrent à l'histoire et à la géographie de l'île, généralement traités sous le prisme de la découverte. Il est extrêmement paradoxal de constater que tous, soit rejettent, soit

---

[1] Sur cet explorateur dont les récits nous sont parvenus par bribes notamment grâce à Strabon et Érathosthène, voir (entre autres) Barry Cunliffe, *The Extraordinary Voyage of Pytheas the Greek: The Man Who Discovered Britain* (2001), Londres, Penguin, 2002 (qui a donné lieu à une traduction française : *Pythéas le Grec découvre l'Europe du Nord. IVe siècle av. J.-C.*, Paris, Autrement, coll. « Mémoire/Histoire », 2003) ou encore Cameron McPhail, « Pytheas of Massalia's Route of Travel », *Phoenix*, vol. 86, n°3/4, automne-hiver 2014, p. 247-257.

[2] Voir Mund-Dopchie, « La survie littéraire de la Thulé de Pythéas », *op. cit.*, p. 79-80.

[3] Ísleifsson, *op. cit.*, p. 74.

[4] Pour un parcours chronologique complet du mythe de l'Ultima Thulé, on se référera aux travaux de Monique Mund-Dopchie : outre son article cité ci-dessus, voir « Fortunes de l'Ultima Thulé dans l'imaginaire occidental », *Bulletin de la Classe des lettres et des sciences morales et politiques*, t. 16, n°1-6, 2005, p. 41-58, mais surtout *Ultima Thulé, op. cit.*

contournent l'hypothèse de l'identification de l'Islande à la mythique Thulé. Pourtant, le spectre de Thulé continue à doter l'Islande d'une aura de mystère, en témoigne la rêverie de Le Braz en 1912. Kerguelen-Trémarec oppose ainsi aux textes la logique empirique et déplace hardiment Thulé beaucoup plus au sud, ajoutant à ce débat séculaire, sinon millénaire, sa propre marque :

> Les histoires ne fixent point positivement le tems de la découverte de l'Islande ; quelques écrivains l'ont prise pour la Thulé des anciens, dont Virgile fait mention dans son premier livre des *Georgiques*. Je trouve plutôt cette Thulé dans l'île d'Irlande, éloignée de l'Islande de cent soixante-quatre lieues. Angrimus Jonas, auteur de la chronique islandoise, réfute dans son *Specimen Islandicum* le sentiment des écrivains, entr'autres Pontanus, qui ont prétendu que l'Islande étoit la Thulé des anciens.[1]

Les explorateurs-naturalistes du début du XIXe siècle sont plus prudents, quant à eux. Hooker privilégie une dérobade : il n'énumère pas les sources anciennes postulant l'identité de l'Islande et de Thulé, préférant évoquer le texte de l'érudit islandais Arngrimur Jónsson (XVIIe siècle), dont l'opposition à la théorie de l'Islande-Thulé et, de manière générale, la lutte contre les stéréotypes véhiculés au sujet de l'Islande par l'imaginaire occidental, sont proverbiales[2]. On y verra une manière discrète et élégante de se placer au-dessus de ce débat, que Hooker considère comme dépassé :

> Whether or not this island was the Thule of any of the ancient writers, who have spoken of a country by that name, is a question which has been often discussed and by none perhaps more ably than by Arngrim Jonas, in his *Tractatus de Islandia;* but it nevertheless remains undecided.[3]

Holland aborde cette question avec le regard du savant philologue, présentant de part et d'autre les tenants et les opposants de la théorie de l'Islande-Thulé sans en dénigrer aucun, mais en rappelant que, faute de récits empiriques et factuels précis, cette querelle reste cantonnée aux textes :

> Much argument has taken place on the question, whether Iceland was the Thule of the ancients. Though the affirmative opinion has not been without its authorities, and these of eminent character, yet there appears, on the whole, little that is satisfactory or probable in this hypothesis. Were it true that the Romans had ventured upon the northern ocean as far as the shores of this island, we might expect to find some distinct and well-marked record of the fact. The passages, however, from their poets and historians, in which the Thule is mentioned, do not afford any such testimonies; and some of these would seem to be decidedly opposed to the opinion in question. (*)
>
> (*) Those who wish to examine further into the merits of this question, may consult the writings of Saxo Grammaticus, Casaubon, Bochart and Mallet; the Crymogæa of Arngrim Jonas; the Historia Ecclesiastica Islandiæ, &c. The two first mentioned writers maintain the identity of Iceland with the Thule of the Romans. Arngrim Jonas is the principal opponent of this opinion. Bochart, Mallet, and Bishop Jonson, the learned author of the Ecclesiastical History, hold an intermediate belief; supposing it not impossible that Iceland was known to the ancients; but contending that they applied

[1] Kerguelen-Trémarec, *op. cit.*, p. 34.
[2] Voir Wawn, *op. cit*., p. 15 et Ísleifsson, *op. cit.*, p. 15-16 et 108-110.
[3] Hooker, *op. cit.*, vol. I, p. VIII.

> the name Thule, without particular discrimination, to several places near the northern boundary of their empire.[1]

Comment expliquer, pourtant, que chaque voyageur doive sacrifier à ce passage obligé, à l'issue perpétuellement insatisfaisante, avant d'entrer de plain-pied dans le récit de son voyage ? À cet égard, trois hypothèses se démarquent. La première hypothèse est la suivante : aborder la question de Thulé est une manière pour le voyageur d'affirmer le sérieux de son récit de voyage, en le distinguant à travers ce critère des relations de voyage antérieures jugées fantaisistes, et de se positionner ainsi, qui en honnête homme, qui en savant héritier des Lumières. De fait, les relations et compilations héritées de la Renaissance et du début de l'âge classique soutiennent, elles, l'hypothèse d'une identité entre l'Islande et Thulé. L'*Islandia* de Blefken s'ouvre sur une ode à la découverte de Thulé par un Blefken héroïsé[2] ; La Peyrère, dont Kerguelen-Trémarec souhaite se démarquer, consacre plusieurs chapitres de sa *Relation de l'Islande* à réfuter avec véhémence les arguments d'Arngrimur Jónsson :

> C'est un plaisir de lire ce qu'[Angrimus Jonas] a escrit dans son *Specimen Islandicum*, contre Pontanus, & contre les Auteurs que Pontanus a aleguez, pour prouver que l'Islande estoit l'ancienne Thulé, de laquelle Virgile disoit à Auguste. *Tibi serviat vltima Thule*. Car dit-il, si nostre Islande estoit cete ultima Thule, elle auroit esté habitée au temps d'Auguste. Et que deviendroit la foy de nos Annales, qui asseurent qu'elle n'a esté habitée qu'au temps d'Ingulfe ?
>
> XXXXV. Mais ie le prie de se ressouvenir de ce qu'il a lui mesme escrit, & que ie viens d'aleguer ; que des mariniers Irlandois auoient acoûtumé de metre pied à terre en islande, auant la venuë d'Ingulfe, & que les anciens Islandois apeloient ces Irlandois, *Papas*. […]
>
> XXXXVII. Cela posé, & entàndu de cete sorte, il n'est rien de si aisé […] que d'accorder [Angrimus] particulierement auec Pontanus, qui veut que l'Islande d'aujourd'huy soit la *Thule* des Anciens : & le prouve par quantité, d'autoritez, prises de diuers Auteurs Grecs, & Latins ; de l'Histoire d'Adam de Breme, qui a escrit en l'an de Grace 1067, de Saxo Grammaticus, qui l'a suiuy de prés, d'Andreas Velleius, qui a traduit le Saxo en Danois, & qui a toujours pris dans sa traduction les *Tylenses* de Saxo, pour les Islandois d'auiourd'huy. Qu'Angrimus ne die pas qu'Adam de Breme a escrit des sotises dans son Histoire. Et cele-cy entr'autres. Que de son temps cette vieille tradition estoit receüe, qu'il y auoit en Islande des glaces si ancienes, & si seches, qu'elles bruloient quand on les jettoit dans le feu, comme le charbon que les Flamans apelent Hoüille. Il ne s'agit pas icy de la sotise simplement. Il n'est question que de l'antiquité de la sotise, & du temps qu'elle a este creüe. Car plus la sotise est grande, plus nous deuons presumer que le temps est vieil, qui l'a mise en credit. Et cele-cy nous oblige d'autant plus à croire, que l'Islande estoit connüe de toute ancienneté. […]
>
> XXXXVIII. Ce qui m'oblige d'autant plus à croire, que c'est la mesme dont nous parlons, est, que Casaubon le croit ainsi : Et qu'il a decidé dans les doctes Commentaires qu'il a faits sur Strabon, que la Thulé de ce grand Geografe, est l'Islande d'auiourd'huy. […][3]

La multiplication incantatoire des sources antiques et médiévales, citées comme autant d'arguments d'autorité, est préférée à l'expérience concrète de l'Islande : expérience que La Peyrère ne fait pas, puisqu'il rédige sa *Relation de l'Islande* à Copenhague. L'on comprend que ses propos fassent office de repoussoir pour des voyageurs qui affirment placer au-dessus de tout l'authenticité de leur expérience et la véracité du récit qui en découle. La deuxième

[1] Holland, *op. cit.*, p. 5.
[2] Blefken, *op. cit.*, p. 16-17.
[3] La Peyrère, *Relation de l'Islande, op. cit.*, p. 86-100.

hypothèse est la suivante : cette épineuse question de l'identité ou non entre Islande et Thulé ne sera jamais liquidée faute de documents historiques précis ou d'un principe de hiérarchie entre ces documents historiques. Enfin, troisième et dernière hypothèse, non seulement cette question ne peut être liquidée, mais surtout, elle n'a pas vocation à l'être. C'est une manière, certes apparemment contradictoire, de perpétuer le mythe de Thulé et de lui donner une assise concrète que de lui réserver invariablement une place dans le récit du voyage : la référence intertextuelle, même placée sous le signe du conflit, est la mémoire, le vecteur de transmission des mythes passés. Il est impossible de faire le départ entre ces trois hypothèses qui peuvent coexister dans les motivations des voyageurs, parfois sans doute même à leur insu.

Thulé, double imaginaire plus ou moins assumé de l'Islande, persiste donc et teinte celle-ci de ses composantes, au rang desquelles l'alternance arctique d'un jour et d'une nuit de six mois chacun. Ce motif hante l'imaginaire littéraire jusqu'au XIXe siècle[1] au même titre que l'équation entre altitude et latitude habite l'imaginaire géographique des siècles durant – l'on songe au « De profundis clamavi » de Charles Baudelaire, où l'horrible nuit arctique de six mois symbolise la déréliction de l'homme sans Dieu[2] – et il associe Thulé aussi bien au Nord blanc de l'Arctique qu'au Nord brumeux de l'Atlantique. Il s'agit d'un motif hérité de l'Antiquité gréco-latine. Ainsi résonnent encore les paroles de Pline l'Ancien, qui écrit sous l'influence des récits parcellaires de Pythéas :

> […] à l'époque du solstice d'été, où le soleil se rapproche du pôle et où sa lumière décrit un cercle étroit, les régions sous-jacentes connaissent le jour continu durant six mois et inversement la nuit continue quand le soleil s'est retiré dans son séjour hivernal. Pythéas de Marseille écrit que c'est le cas pour l'île de Thulé, à six jours de mer au nord de la Bretagne.[3]

Certes, Dicuil nuance, voire dément ces affirmations de Pythéas, Strabon et Pline, et il se contente d'exposer le phénomène islandais de la nuit blanche d'été :

> Non seulement au solstice d'été mais également durant les jours autour de celui-ci, le soleil en se couchant le soir se dissimule comme derrière une petite colline de telle sorte qu'il n'y a pas d'obscurité durant ce très court instant ; un homme qui désirerait s'adonner à quelque activité, par exemple enlever des poux de sa chemise, peut le faire comme si le soleil était présent. Et s'ils *(i. e.*

[1] Voir Briens, *op. cit.*, p. 180.
[2] « […] C'est un univers morne à l'horizon plombé, / Où nagent dans la nuit l'horreur et le blasphème ; / Un soleil sans chaleur plane au-dessus six mois, / Et les six autres mois la nuit couvre la terre ; / C'est un pays plus nu que la terre polaire ; / – Ni bêtes, ni ruisseaux, ni verdure, ni bois ! / Or il n'est pas d'horreur au monde qui surpasse / La froide cruauté de ce soleil de glace / Et cette immense nuit semblable au vieux Chaos […] » (Charles Baudelaire, « XXX. De profundis clamavi », dans *Les Fleurs du Mal (1857)*, *Œuvres complètes I*, texte établi, présenté et annoté par Claude Pichois, Paris, Gallimard NRF Pléiade, 1975, p. 32-33).
[3] Pline l'Ancien cité dans Mund-Dopchie, *Ultima Thulé, op. cit.*, p. 32.

> *les clercs)* étaient montés sur un sommet de montagne, peut-être le soleil ne se serait-il jamais dissimulé à leur regard.[1]

Si les explorateurs naturalistes du tournant des XVIIIe-XIXe siècles prennent suffisamment en compte leur expérience concrète de l'Islande pour souscrire davantage aux propos de Dicuil qu'à ceux de Pythéas, transmis par Strabon et Pline l'Ancien[2], ils sont cependant unanimes sur une caractéristique météorologique de l'Islande et, plus largement, des îles de l'Atlantique Nord dont on comprend qu'elle a pu faire l'objet d'une réécriture hyperbolique propre à en faire une merveille thuléenne et arctique : c'est l'alternance souvent dramatique de l'ombre et de la lumière[3]. Il s'agit d'une donnée météorologique indéniable de l'Islande, île soumise au climat instable de l'Atlantique Nord, mais il est remarquable de noter que les voyageurs adjoignent souvent une signification symbolique à la succession à la fois complémentaire et conflictuelle entre ombre et lumière. L'on peut mentionner ainsi cette expérience épiphanique – et fréquente en Islande[4] ! – d'apparition du soleil dans un ciel plombé et menaçant que vivent Mackenzie et ses compagnons tandis qu'ils cheminent dans les champs de lave du sud-ouest de l'Islande :

> As we went along we observed several craters in low situations, from which flame and ejected matter had proceeded during the convulsions to which this part of the island has been particularly subjected. After having advanced about fifteen miles farther, and traversed a part of that immense waste which forms the interior of Iceland; and is partially known only to those who go in search of strayed sheep; we descended by a dangerous path into a small valley, having a small lake in one corner, and the extremity opposite to us bounded by a perpendicular face of rock resembling a stream of lava in its broken and rugged appearance. While we advanced, the sun suddenly broke through the clouds, and the brilliant reflection of his beams from different parts of this supposed lava, as if from a surface of glass, delighted us by an instantaneous conviction, that we had now attained one of the principal objects connected with the plan of our expedition to Iceland. We hastened to the spot, and all our wishes were fully accomplished in the examination of an object which greatly exceeded the expectations we had formed. The mineralogical facts which here presented themselves to our notice, will be described in a subsequent chapter.[5]

---

[1] Dicuil, cité et traduit par Mund-Dopchie, *ibid.*, p. 111.

[2] Il est à noter que ni Dicuil, ni Pythéas, Strabon ou Pline ne sont explicitement nommés par les explorateurs-naturalistes, à l'exception de Holland qui mentionne Pythéas (voir Mackenzie, *op. cit*., p. 9) : Hooker les désigne sous l'expression « ancient writers » (Hooker, *op. cit*., vol. I, p. VIII). Comme Kerguelen-Trémarec, sa principale source de connaissance sur la question est le travail d'Arngrímur Jónsson (voir Hooker, *op. cit*., vol. I, p. VII-VIII). Ces auteurs anciens réapparaissent sous la plume des voyageurs à partir de la seconde moitié du XIXe siècle, qui tirent leurs connaissances en la matière de l'*Histoire du voyage* de la Commission scientifique d'Islande et du Groenland (voir Eugène Robert, *Histoire du voyage. Tome Second*, Paris, Arthus Bertrand, 1850, p. 16) et du recensement par Richard Burton des travaux consacrés à Thulé (voir Richard Francis Burton, *Ultima Thule; or, A Summer in Iceland*, vol. I, Londres / Édimbourg, William P. Nimmo, 1875, p. 2-34).

[3] Aujourd'hui traduite dans tous les guides de voyage consacrés à l'Islande par un « proverbe islandais » dont nous n'avons pas réussi à trouver la version originale, ni même la source (serait-il apocryphe ?) : « Si tu n'aimes pas le temps qu'il fait, attends cinq minutes ! »

[4] Ainsi qu'en Écosse, pays jumelé à l'Islande par une communauté de climats comme par une identité entre les imaginaires celte et scandinave au tournant des XVIIIe-XIXe siècles. Par exemple, Charles Nodier évoque « les accidents du jour et de l'ombre dans les circuits de ces gorges profondes où le soleil paraît ou disparaît à tout moment, en passant derrière les montagnes qui les embrassent » (Nodier, *Promenade de Dieppe, op. cit.*, p. 189).

[5] Mackenzie, *op. cit.*, p. 242-243.

Marmier et ses compagnons de voyage partagent cette expérience lors de leur ascension de l'Hekla, dont le sommet lui réserve une vue panoramique sur la région du Snæfellsnes :

> Pendant que nous accomplissions ainsi péniblement notre ascension, le ciel s'était assombri. Le vent sifflait, la pluie tomba à flots, et, un peu plus haut, cette pluie était de la neige. Alors une brume épaisse enveloppait la montagne ; un rideau de nuages nous serrait dans ses sombres replis, et nous ne distinguions plus rien autour de nous. Notre guide, las et découragé, refusait d'aller plus loin. Nous n'étions encore que sur le premier cône de l'Hécla ; nous voulions continuer notre route jusqu'au bout. Après avoir employé toute notre éloquence de voyageurs, nous finîmes par le décider à nous mener jusqu'au pied du second cône ; là, nous demandames [*sic*] à aller au milieu, puis au-dessus, et enfin sur la cime de l'Hécla. […] Un rayon de lumière perçait à travers les brouillards ; mais c'était ce rayon de lumière qui ne sert qu'à faire mieux ressortir l'obscurité. […] Et tout était morne, silencieux comme le désert, profond comme l'abîme. Pas un cri ne se faisait entendre ; pas un être vivant, pas une plante ne se montrait à nos yeux. On eût dit la nature morte, entourée par la nuit, plongée dans le chaos.
>
> Tout à coup le rideau de nuages se déchire, l'azur du ciel reparaît, les rayons de soleil éclatent dans l'espace. Le long de la vallée, le vent balaie le brouillard, qui s'entr'ouvre, s'éclaircit, et s'en va par lambeaux, léger et transparent comme un voile de gaze. D'un côté, nous voyons reparaître toutes les montagnes qui environnent l'Hécla, avec leur crête rouge et leurs bords cendrés ; de l'autre, les Snœfial, qui portent dans les nues leurs épaules de neige et leurs pics de glace, brillans comme des pointes de lance aux rayons du soleil. […]
>
> Nous restâmes saisis d'un sentiment inexprimable d'admiration en face d'un spectacle si inattendu. C'était le jour de printemps de cette nature désolée ; c'était le *fiat lux* de cette nuit de chaos. Alors nous oubliâmes en un instant et la fatigue de notre excursion et le froid et la neige. Nous saluâmes d'un cri de joie enthousiaste ces solitudes lointaines, et notre vieux guide lui-même partageait nos transports. C'était la seconde fois de sa vie qu'il montait jusqu'au haut de l'Hécla, et la première fois qu'il y montait avec des Français.[1]

Pour Marmier et ses compagnons, le contraste entre ombre et lumière est dynamique et créateur : l'ascension de l'Hekla est une épreuve initiatique d'ordre physique, esthétique et spirituel, marquée par un principe de gradation, de la fausse lumière qui renforce les ténèbres à la lumière épiphanique du sublime. C'est pour lui l'apprentissage du sublime nordique, l'expérience mystique d'une révélation sur ce qu'est l'Islande. L'expérience épiphanique de Marmier s'oppose en cela à l'ascension de l'Hekla par La Martinière, comparée à une catabase[2]. Pour Mackenzie, l'épiphanie de la lumière du Nord est la source d'un plaisir esthétique, mais aussi cognitif : avec le soleil, le paysage retrouve ses contrastes et sa lisibilité ; la lumière tranche sur l'obscurité, la montagne tranche sur le désert. Cela permet l'émergence du sentiment du sublime, de son fragile équilibre entre horreur et émerveillement, chez les voyageurs. Qui plus est, le champ de lave se révèle être un champ d'obsidienne, roche vitreuse et brillante dont les savants de l'époque découvrent l'origine volcanique[3] et dont Mackenzie aspire à rapporter des échantillons[4]. Pour les uns et les autres de ces voyageurs, une même conclusion : la

[1] Marmier, *op. cit.*, p. 67-71.
[2] Voir La Martinière, *op. cit*., p. 167-169.
[3] Mackenzie évoque ainsi ses échanges savants avec James Home et sir James Hall, respectivement voyageur et géologue qui ont longuement étudié l'obsidienne de l'île de Lipari (Mackenzie, *op. cit.*, p. 368).
[4] Mackenzie, *op. cit.*, p. 244.

réversibilité et la toute-puissance de la nature islandaise, qui semble ne s'offrir qu'à celui qui n'en attend plus rien.

Cet équilibre précaire entre froid et chaleur, ombre et lumière, qui se succèdent comme les deux parties d'une même réalité et qui font du Nord le théâtre où se joue éternellement le drame de la vie et de la mort, trouve ses sources dans un imaginaire séculaire du Nord, certes thuléen, mais que viennent enrichir les voix de Macpherson et de Mallet. En effet, les poèmes d'Ossian exploitent régulièrement le contraste dynamique entre ombre et lumière. L'on songe ainsi à cet extrait de « Carthon: A Poem », dont la tonalité incantatoire et prophétique s'inspire du discours de Satan au Soleil au chant IV de *Paradise Lost* (1667) de John Milton :

> O thou that rollest above, round as the shield of my fathers! Whence are thy beams, O sun! thy everlasting light? Thou comest forth, in thy awful beauty, and the stars hide themselves in the sky; the moon, cold and pale, sinks in the western wave. But thou thyself movest alone: who can be a companion of thy course! The oaks of the mountains fall: the mountains themselves decay with years; the ocean shrinks and grows again: the moon herself is lost in heaven; but thou are for ever the same; rejoicing in the brightness of thy course. When the world is dark with tempests; when thunders rolls, and lightning flies; thou lookest in thy beauty, from the clouds, and laughest at the storm. But to Ossian, thou lookest in vain; for he beholds thy beams no more; whether thy yellow hair flows on the eastern clouds, or thou tremblest at the gates of the west. But thou art perhaps, like me, for a season, and thy years will have an end. Thou shalt sleep in thy clouds, careless of the voice of the morning. – Exult then, O sun, in the strength of thy youth! Age is dark and unlovely; it is like the glimmering light of the moon, when it shines through broken clouds, and the mist is on the hills, the blast of north is on the plain, the traveller shrinks in the midst of his journey.[1]

L'alternance entre ombre et lumière, jour et nuit, fait de ces entités opposées deux à deux des puissances naturelles complémentaires ; la parole incantatoire du poète est ici performative, elle a droit de vie et de mort sur le monde qu'elle fait advenir ; elle contient ce monde, de sa naissance jusqu'à sa destruction. De la même manière, ce contraste à la fois complémentaire et conflictuel entre glace et feu, nuit et jour, n'est pas sans évoquer la « Gylfaginning », où la cosmologie nordique est conçue comme l'alliance nécessaire des contraires, ainsi que le cycle de la « Völuspá », où au Ragnarök succède la renaissance du monde et des dieux. Or, il est acquis que les voyageurs du tournant des XVIIIe-XIXe siècles sont des lecteurs de Mallet ou de Percy[2]. Eux-mêmes partagés entre eau et feu, neptunisme et plutonisme, et bouleversés par la nature chaotique de l'Islande, seraient-ils tentés d'en faire le théâtre de l'union des confins

[1] Macpherson, *Fingal, op. cit.*, p. 154-155.

[2] Troil mentionne la traduction des *Eddas* par Mallet dans la bibliographie introductive de son récit de voyage (voir Troil, *op. cit*., p. 18) ; Holland cite très régulièrement les *Monumens* et l'*Introduction à l'histoire de Dannemarc* qu'il apprécie (« the elegant and ingenious Mallet ») qu'il lit dans le texte, pour appuyer ses remarques sur l'histoire, la littérature et la mythologie islandaise dans l'introduction du récit de voyage de Mackenzie (voir Mackenzie, *op. cit*., p. 5, 13, 23, 27, 28), et témoigne son admiration pour la traduction de Percy (voir Mackenzie, *op. cit*., p. 23 et 28). Marmier fait enfin figurer Mallet et Percy dans la bibliographie de ses *Lettres sur l'Islande* (voir Marmier, *Lettres sur l'Islande, op. cit*., p. XXXII et XXXVIII).

inhabitables évoqués par la « Völuspá » et de reconnaître dans son territoire accidenté le corps supplicié du géant Ýmir, chair du monde né de cette opposition féconde ?

> Cependant avant toutes choses existoit ce que l'on appelle *Muspelsheim*. C'est un monde lumineux, ardent, inhabitable aux étrangers, situé à l'extrémité de la terre. *Surtur* (le noir) y tient son empire. […] Voilà ce qu'en dit la *Voluspa* : « Surtur vient du midi rempli de stratagèmes trompeurs, un soleil mobile rayonne sur son épée, les Dieux se troublent, les hommes suivent en foule les sentiers de la mort, le Ciel est fendu. […] Les fleuves qui s'appellent Elivages s'éloignerent si fort de leurs sources, que le venin qu'ils rouloient se durcit, comme les scories dans un fourneau réfroidi [*sic*]. Delà se forma de la glace, qui s'arrêta & ne coula plus. Alors le venin qui se repandoit par-dessus, fut aussi gelé, & ainsi se formerent plusieurs couches de vapeurs glacées l'une sur l'autre dans le vaste abyme. […] Par ce moyen la partie de l'abyme qui est vers le septentrion, fut remplie d'une masse de vapeurs gelées & de glace ; mais dans l'interieur ce n'étoie que tourbillons de vents & tempêtes. Au contraire la partie du midi s'élevoit à l'opposite des éclairs & des étincelles qui voloient de *Muspelheim*. […] Par ce moyen un vent horrible & glacé venoit du côté de Niflheim, pendant que tout ce qui étoit tourné vers Muspelsheim, étoit ardent & lumineux. Quant à l'abyme qui étoit entre deux, il étoit léger comme l'air quand il est calme : Un souffle de chaleur s'étant alors répandu sur les vapeurs gelées, elles se fondirent en goutes, & de ces goutes fut formé un homme, par la vertu de celui qui avoit envoyé la chaleur. Cet homme fut appelé Yme ; les Géans le nomment Oergelmer, & c'est de lui que toutes leurs familles descendent, comme cela est dit dans la Voluspa. »[1]

Nous n'avons pas trouvé de telles analogies – du moins explicites – dans les récits de voyage du tournant des XVIIIe-XIXe siècles. Néanmoins, le texte de Mallet, où le discours rapporté des protagonistes constitue une hypotypose saisissante au présent d'évocation, offre au voyageur d'Islande un imaginaire fécond, ainsi que des codes discursifs susceptibles de l'aider à exprimer son expérience de l'Islande : une expérience placée sous le signe de l'équilibre fragile entre le conflit et la contemplation, et perpétuellement dynamique et changeante. La présence tutélaire de l'œuvre de Mallet est, qui plus est, symptomatique de la concurrence qui se joue dans l'imaginaire du voyageur occidental de cette époque entre la perception médiévale et renaissante de l'Islande, terre hostile et terrifiante[2], et sa représentation préromantique et romantique, terre sublime, animée d'une terrifiante beauté.

La composante brumeuse de la représentation de l'Islande met donc en jeu un motif mythique, qui est celui de l'île de Thulé : même lorsque les explorateurs naturalistes se distancient de ce double mythique du pays qu'ils visitent, ils contribuent à sa persistance, ne serait-ce qu'en situant leur discours par rapport à lui. Les caractéristiques de la mythique Thulé

[1] Mallet, *Monumens op. cit.*, p. 10-11. Marmier lui-même, sous l'inspiration de Mallet, livre dans ses *Lettres sur l'Islande* une synthèse vive et expressive de cette cosmologie nordique (voir Marmier, *Lettres sur l'Islande, op. cit.*, p. 162-163). Cet épisode retraçant la naissance d'Ýmir – de la Terre – à travers la rencontre de la glace et du feu constitue un écho troublant à la théorie de la formation des aurores boréales par le heurt et la fusion de ces deux mêmes éléments, développée dans le *Konungs-Skuggsjá* (voir Keyser *et alii* (éd.), *op. cit.*, p. 47-49).

[2] Une perception que l'on peut également trouver dans le *Konungs Skuggsjá*, dans la brève présentation de l'Islande et du Groenland que le père donne à son fils : « ok er hvarvetna þat land svá ilt ok snarpt, at þat er náliga úbyggvanda fyrir þá sök. » (Keyser *et alii* (éd.), *op. cit.*, p. 21). Nous traduisons : « Et ces pays sont, en tout lieu, arides et stériles, et par conséquent, quasiment inhabitables. »

relèvent autant d'un imaginaire arctique que d'un imaginaire atlantique. Qui plus est, le spectre de cette île imaginaire, de la même manière que le motif de la montagne précédemment analysé, constitue le creuset d'une transition entre la merveille antique et médiévale et le sublime romantique, que l'expérience concrète des voyageurs dote d'une strate supplémentaire d'images et de discours. L'on peut alors postuler que le Nord brumeux auquel souscrit l'imaginaire de l'Islande contribue, au même titre que le Nord blanc, à élaborer ce lieu en zone aveugle de la raison, en enclave de la mythologie, de la religion et des superstitions à l'âge des Lumières. Cette dynamique est renforcée par la superposition d'une deuxième strate de représentations, connexe au mythe de Thulé, qui est la géographie symbolique médiévale de l'insularité. Nous allons à présent l'étudier.

2.2.2. Le modèle insulaire médiéval : ambivalences d'une géographie symbolique

La composante brumeuse de l'imaginaire de l'Islande est inséparable de son identité d'île de l'Atlantique Nord, ce qui l'inscrit dans une longue tradition de mythes insulaires. En effet, l'insularité rejoint la montagne et l'Arctique au panthéon des représentations de l'Ailleurs irréductible. Comme la montagne et l'Arctique, qui constituent dans l'imaginaire occidental autant de points-limite de l'expérience humaine et qui sont pensés et représentés selon le paradigme de la frontière, l'île constitue un territoire à part, qui déroge aux lois habituelles de la nature, notamment par une faune et une flore différentes, voire uniques, lorsque ce n'est pas par un microclimat ou par une temporalité autre[1]. La temporalité insulaire spécifique reste certes de l'ordre du mythe : l'on songe aux nuits et jours de Thulé, longs de six mois, à l'île d'Ailbe dont les habitants sont immortels, au Paradis terrestre où le temps s'écoule plus lentement qu'ailleurs[2], ou enfin à l'île d'Hyperborée[3], rythmée elle aussi de jours et de nuits de six mois

[1] Les études consacrées à l'imaginaire de l'île sont pléthore et il ne s'agit pas de les mentionner toutes ici. Néanmoins, pour se faire une idée de la richesse de l'imaginaire insulaire et de son ambivalence depuis l'Antiquité, voir : Anne Meisterheim, *Figures de l'île*, Ajaccio, DCL Éditions, 2001 et Frank Lestringant, *Le Livre des îles : atlas et récits insulaires de la Genèse à Jules Verne*, Genève, Droz, 2002. Pour un panorama des mythes insulaires au Moyen Âge, voir Nathalie Bouloux, « Les îles dans les descriptions géographiques et les cartes du Moyen Âge », *Médiévales*, n°47, automne 2004, p. 47-62 ; Sylvère Menegaldo, « Géographie et imaginaire insulaire au Moyen Âge, d'Isidore de Séville à Jean de Mandeville », *Les Lettres Romanes*, vol. 66, 1-2, 2012, p. 37-86 ; ou, plus largement, Henri Brec et Emmanuelle Tixier du Mesnil, *Géographes et voyageurs au Moyen Âge*, Nanterre, Presses universitaires de Paris Ouest, 2010. En dehors du contexte universitaire français, l'on songera également aux recherches sur la notion d'insularité qui irriguent de nombreux travaux et projets au Trinity College de Dublin, université elle-même insulaire. Pour concevoir dans quelle mesure cet imaginaire de l'île a influencé les représentations cartographiques de l'Islande à travers les siècles, voir Niels Erik Nørlund, *Islands kortlægning. En historisk fremstilling*, Copenhague, Einar Munksgaard, 1944.

[2] L'île d'Ailbe et le Paradis terrestre sont deux îles visitées par Brendan. Voir J. S. Mackley, « Some Celtic Other-world motifs in Brendan's Voyage to Paradise », International Medieval Congress (IMC) 2010, University of Leeds, 12-15 Juillet 2010, *passim* [Communication en ligne] URL : http://nectar.northampton.ac.uk/4949 (date de consultation : 23 décembre 2019).

[3] L'île d'Hyperborée est présente chez Le Braz, qui plus est : « lieux hyperboréens » (voir *supra*).

selon le géographe latin Pomponius Mela, et dont les habitants, aimés des dieux selon Pindare, vivent mille ans d'une liesse sans mélange, selon Strabon[1]. Mais l'on devine la fortune que les caractéristiques insulaires au demeurant réelles – temporalité spécifique mise à part – ont pu connaître dans l'imaginaire depuis l'Antiquité[2], ainsi que leur statut privilégié dans une géographie symbolique. Nous allons analyser la persistance d'une lecture spirituelle et symbolique du monde dans la composante insulaire de l'imaginaire de l'Islande jusqu'au XIXe siècle en en abordant l'exemple le plus typique : la représentation de l'Islande en lieu infernal.

L'identification de l'Islande à l'Enfer existe encore dans les discours occidentaux du début du XXe siècle : l'on se souvient que Le Braz évoque les « plaines stygiennes » de l'Islande. Si l'on peut soupçonner l'homme de légendes, le folkloriste de s'exprimer ici, l'on constatera que la composante infernale du paysage islandais est tout aussi présente dans les récits des explorateurs du tournant des XVIIIe et XIXe siècles. L'on songe aux paroles de Fréminville qui ne se livre pourtant qu'à une description rapide de l'Islande dénuée d'implication subjective – en effet, il adresse là un compte-rendu savant aux lecteurs des *Annales Maritimes et Coloniales* – et à qui le paysage de Patreksfjörður, situé dans la région des Fjords de l'Ouest inspire cette formule : « Un habile décorateur de théâtre, qui voudrait représenter l'enfer, ne pourrait employer de meilleur modèle qu'en copiant un site de l'Islande. »[3] De la même manière, Henderson fait l'expérience d'une composante infernale du paysage islandais lors de sa visite de l'impressionnant volcan Krafla, caldeira du nord de l'Islande où se rencontrent les plaques tectoniques eurasiennes et nord-américaines :

> […] Surely, were it possible for those thoughtless and insensible beings, whose minds seem impervious to every finer feeling, to be suddenly transported to this burning region, and placed within view of the tremendous operations of the vomiting pool, the sight could not but arouse them from their lethargic stupor […]. (*)
>
> (*) Olafsen and Povelsen, describing two pools on the south-east side of *Krabla* [*sic*], say that "they are called *Vüte*, a contraction of *Helvüte*, which signifies "hell" […]". That my guide was not altogether free from such apprehensions was evident; for, while the thundering operations of the

[1] Pour une synthèse complète et efficace des discours anciens sur le mythe hyperboréen, voir Maxime Briand, « L'Appel du Nord dans le romantisme britannique : étude d'une dynamique géoculturelle en littérature », thèse de doctorat, Université de Versailles Saint-Quentin-en-Yvelines, 2016, p. 52-59, ou encore McGhee, *The Last Imaginary Place, op. cit*., p. 22 : « Protected by the mountains from the frigid blasts of the north wind, the Hyperboreans enjoyed an eternally pleasant climate in which there were no seasons and the trees bore fruit year-round. Their lives were passed in music, dance, serenity and comfort, untroubled by work, strife or disease. The Hyperboreans were immortals, but tiring of their easy lives after 1,000 years they decked themselves in garlands and leaped from a cliff into the sea. »

[2] L'on pense aux spécificités de la faune islandaise, qui exclut les serpents, comme c'est le cas d'autres îles (l'Irlande voisine, notamment), mais qui inclut les chevaux islandais, objets d'éloges admiratifs tant dans les sagas islandaises que dans les récits des voyageurs jusqu'au XXe siècle, car seuls capables d'évoluer avec adresse dans les champs de lave insulaires.

[3] Fréminville, *op. cit.*, p. 553-554.

> pool were going on, his attitude, and the contortions of his features, were scarcely less terrific than the pool itself. I was the more struck at this, as he seemed to regard the scenes we had witnessed in the morning with perfect indifference.[1]

Si Henderson renvoie la composante infernale du lieu dans la note de bas de page – symboliquement, dans les marges de son expérience et de son récit – et qu'il en fait reposer la réalité sur les seules superstitions de son guide islandais, expliquant sa propre peur par le caractère impressionnant du phénomène volcanique sans autre forme de transcendance, ce rappel de la légende islandaise contribue à doubler le lieu géographique d'une lecture symbolique. Ce faisant, les explorateurs-naturalistes de l'époque moderne s'inscrivent dans une double tradition de l'imaginaire insulaire : celle de l'île en lieu de prodiges – cet imaginaire, dans le cas spécifique de l'Islande, croise une modalité semblable de l'imaginaire de l'Arctique que nous avons envisagée plus haut – et celle de l'île en territoire symbolique et axiologique. L'expérience de voyage de Henderson au Krafla se situe à l'exact carrefour de ces deux traditions : le bouillonnement de la lave et des sources chaudes, évoquées à travers une forme d'animisme (« vomiting pools »), produit l'image d'une nature hors normes, inouïe, aussi merveilleuse qu'hostile ; il renvoie, par une analogie explicitée en note de bas de page, à un imaginaire infernal, marqué par la peur de la souffrance et du châtiment divin chez le guide islandais de Henderson.

La part prodigieuse[2] de l'imaginaire insulaire de l'Islande s'inscrit dans une tradition médiévale. De cet imaginaire insulaire dont les traits distinctifs et *topoi* ne se cantonnent certes pas dans la zone géographique de l'Atlantique Nord, les textes de Benedeit[3] (XIIe siècle), de Giraud de Barri[4] (XIIe siècle), ou encore de Snorri Sturlusson (XIIIe siècle) sont autant de manifestations. L'on songe tout particulièrement à cet extrait de la *Óláfs saga Tryggvasonar*, section de la *Heimskringla* de Snorri Sturluson[5], qui inscrit l'Islande dans cette longue tradition

---

[1] Henderson, *op. cit*., vol. I, p. 176.

[2] Voir Schnakenbourg, « L'île des confins », *op. cit.*, p. 24-38.

[3] Dans ce récit de navigation allégorique inspiré de modèles littéraires irlandais, le moine Brendan et ses compagnons suivent un itinéraire émaillé par des rencontres avec des créatures, tantôt réelles (baleine) tantôt fantastiques (griffon), et abordent de nombreuses îles prodigieuses.

[4] Jeanne-Marie Boivin, *L'Irlande au Moyen Âge, Giraud de Barri et la « Topographia Hibernica » (1188)*, Paris, Champion, 1993. Jean-Michel Picard résume en ces termes la représentation des Irlandais, autre peuple sauvage des confins, selon Giraud de Barri : « L'Irlande y est présentée comme un désert à la dernière extrémité du monde connu ; terre mystérieuse, elle est le lieu de toutes sortes de merveilles de la nature ; ses habitants sont des sauvages caractérisés par leur nudité, leurs pratiques sexuelles perverses, leur ignorance des bonnes manières et des progrès techniques et économiques de l'Occident. » (Jean-Michel Picard, « À l'horizon de la connaissance : l'Irlande avant les Normands », *Études irlandaises*, *Hors-Série – L'Irlande : imaginaire et représentation. Actes du colloque de la SOFEIR Lille 1996*, 1997, p. 201).

[5] NB : ni Mallet ou Percy ni Bartholin ne font figurer cet extrait de la *Heimskringla* dans leurs traductions et compilations respectives. Si les explorateurs-naturalistes en ont connaissance, c'est donc nécessairement par l'entremise des éditions et traductions en langues scandinaves du XVIIIe siècle.

de l'imaginaire de l'île prodigieuse, tout en se démarquant de l'indépassable double mythique qu'est Thulé :

> Le roi Harald manda un homme versé dans la magie de se rendre en Islande, après s'être métamorphosé, afin d'essayer de lui faire une relation de ce pays ; l'homme partit donc sous la forme d'une baleine. Lorsqu'il arriva en Islande, il prit à l'ouest en contournant le pays par le nord. Il vit que toutes les montagnes et les collines étaient recouvertes de génies tutélaires, les uns de grande taille, les autres plus petits. Quand il atteignit l'ouvert du Vapnafjord, il pénétra dans le fjord et voulut gagner le rivage. Mais un grand dragon se précipita à sa rencontre du haut de la vallée, suivi d'une multitude de serpents, de crapauds et de lézards qui crachaient du venin contre lui. Il quitta ces lieux et se dirigea vers l'ouest en longeant le littoral jusqu'à l'ouvert de l'Eyjafjord ; il pénétra alors dans le fjord en suivant la côte, mais vint à sa rencontre un oiseau qui était si grand que ses ailes touchaient les montagnes situées de chaque côté du fjord, et qui était accompagné de nombreux autres oiseaux, grands et petits. Il quitta ces lieux et se dirigea vers l'ouest en longeant le littoral, puis il prit au sud et arriva au Breidafjord ; il s'avança alors vers l'intérieur du golfe, mais ce fut un grand taureau qui vint à sa rencontre en pataugeant dans les flots ; ce dernier, qui était suivi d'un grand nombre de génies tutélaires, se mit à pousser des mugissements effroyables. Il quitta ces lieux, se dirigea vers le sud, doubla le cap Reykjanes et voulut gagner le rivage à la hauteur de Vikarsskeid. Un géant des montagnes vint alors à sa rencontre ; il tenait à la main un bâton ferré, et sa tête dépassait le sommet des montagnes ; de nombreux autres géants l'accompagnaient. Il quitta ces lieux et se dirigea vers l'est en longeant le littoral sur toute l'étendue du pays – « ce n'était, dit-il, que plages de sable dépourvues de rades, mais défendues par un puissant ressac ; et l'océan est si vaste, ajouta-t-il, que les longs-navires ne peuvent en faire la traversée »[1].

Dragon, aigle, taureau et géant sont les quatre *landvættir* de l'Islande[2], esprits insulaires, gardiens chargés de la protéger des assaillants. La *Carta Marina* (1539) d'Olaus Magnus, hérissée de créatures marines et de maelströms, est une autre digne héritière de l'imaginaire insulaire prodigieux[3].

Quant à la part infernale de l'imaginaire insulaire de l'Islande, elle entre en résonance avec la perception médiévale des îles, telle que la présente Nathalie Bouloux :

> Cette spécificité naturelle [la particularité de la faune et de la flore insulaire], accompagnée par l'éloignement géographique, concourt à situer dans les îles les entrées de l'au-delà (Purgatoire de saint Patrick en Irlande, île du Purgatoire située dans l'hémisphère inférieur par Dante) ou à en faire le séjour d'une humanité différente. Ce dernier point est excellemment illustré par les jugements de Giraud sur les Irlandais, les discours de Pétrarque sur les habitants des îles Fortunées ou les monstres et autres prodiges qui peuplent les îles du pourtour océanique sur les mappemondes médiévales.[4]

---

[1] Sturluson, *Heimskringla. Histoire des rois de Norvège. Première partie*, *op. cit*., p. 262-263.

[2] À ce sujet, voir Nicolas Meylan, « La (re)conversion des "esprits de la terre" dans l'Islande médiévale », *Revue de l'histoire des religions*, 3/2013, p. 333-354.

[3] Sur la présence de monstres marins dans les cartes géographiques médiévales et renaissantes, voir Joseph Nigg, *Sea monsters: a voyage around the world's most beguiling map*, Chicago / Londres, University of Chicago Press, 2013 et Chet Van Duzer, *Sea monsters on medieval and renaissance maps*, Londres, British Library, 2013.

[4] Bouloux, *op. cit*., p. 6. Au sujet de la lecture symbolique ou allégorique de l'insularité, l'on se référera également à l'article suivant, particulièrement intéressant en ce qu'il adopte la perspective scandinave médiévale et expose les différentes îles où les anciens Scandinaves situaient les lieux fondamentaux de leur cosmogonie (Hel, Valhalla, etc.) : voir Eldar Heide, « Holy islands and the otherworld: places beyond water », dans Gerhard Jaritz et Torstein Jørgensen (dir.), *Isolated Islands in Medieval Nature, Culture and Mind*, Bergen, Central European University 2011, p. 57-80. C'est la preuve, s'il en était besoin, que l'île suscite régulièrement dans l'imaginaire la superposition d'un lieu symbolique ou mythique à un lieu réel.

Cette référence infernale de l'imaginaire de l'Islande repose sur la représentation de l'Hekla comme porte de l'Enfer, qui est semble-t-il purement exogène[1]. L'on conviendra, en parcourant les *Annales islandaises*[2] ou l'annexe des récits de voyage du géologue allemand Peter Johann Gottfried Garlieb[3], que le nombre de volcans en activité et donc d'éruptions en Islande a de quoi faire relativiser l'importance de l'Hekla, même si, aux dires de Hooker, la fréquence de ses éruptions est ce qui le rend remarquable entre tous[4]. C'est donc par ce volcan que l'Islande gagne son statut symbolique d'Enfer. Sans doute cette fascination occidentale repose-t-elle d'une part sur les témoignages de voyageurs médiévaux[5], d'autre part sur une géographie symbolique héritée de l'Antiquité, qui se perpétue à l'époque médiévale, puis à la Renaissance et dont nous avons déjà tracé les contours en abordant la composante arctique de l'imaginaire de l'Islande. Alain Guyot rappelle ainsi que la perception occidentale de la Sibérie jusqu'à la fin du XIXe siècle repose elle aussi sur une composante infernale[6]. Qui plus est, la montagne prodigieuse qu'est l'Hekla en évoque une autre, celle, polaire, de Mercator, même si cette dernière n'est pas environnée de flammes. La représentation de l'alliance impossible du feu et

[1] Comme Sumarliði R. Ísleifsson le rappelle, les Islandais eux-mêmes restent interdits devant l'importance que les Occidentaux accordent à l'Hekla depuis le Moyen Âge (voir Ísleifsson, *op. cit*., p. 108).

[2] Les *Annales islandaises* regroupent les registres tenus dans diverses paroisses de l'île par les hommes d'Eglise depuis la christianisation de l'Islande (Xe siècle) : elles recensent les évènements (vies et morts, ordinations, épisodes pandémiques, calamités et éruptions). L'on peut se faire une idée de cette production, qui constitue une source historique inestimable tant pour les voyageurs de notre corpus que pour nos historiens et géologues contemporains, en se référant à l'édition suivante : Gustav Storm (éd.), *Islandske Annaler indtil 1578*, Christiania, Grøndahl & Søns Bogtrykkeri, 1888.

[3] Peter Johann Gottfried Garlieb, *Island rücksichtlich seiner Vulkane, heissen Quellen, Gesundbrunnen, Schwefelminen und Braunkohlen, nebst Literatur hierüber*, Freiberg, Craz und Gerlach, 1819, p. 25-73. Garlieb relève l'activité d'un total de 24 volcans à l'échelle de l'Islande, au premier rang desquels figure l'Hekla.

[4] Voir Hooker, *op. cit*., vol. I, p. CIV.

[5] L'exemple le plus souvent mentionné est celui du moine Herbert de Clairvaux, qui décrit dans son *Liber Miraculorum* (1178-1180) l'activité volcanique de l'Islande (assimilée à une merveille, donc), une éruption sous-marine s'étant produite au sud de l'île. Il rejoint les sources islandaises de son époque, qui évoquent de semblables évènements et il établit l'analogie entre Hekla et un volcan sicilien (l'Etna ? le Stromboli ? Ce n'est pas précisé) qui est sans doute à l'origine de la référence infernale de l'imaginaire de l'Islande et qui sera reprise par Jules Verne dans son *Voyage au centre de la Terre* (1864) : « le fameux chaudron de feu de Sicile que l'on nomme la cheminée de l'enfer n'est qu'un modeste four » (Ísleifsson, *op. cit*., p. 72 et Vanessa Doutreleau, « Surtsey, naissances d'une île », *Ethnologie française*, 2006/3, vol. 36, p. 422). Sumarliði R. Ísleifsson mentionne ensuite le texte d'Aubri de Trois-Fontaines (c. 1240), inspiré de celui d'Herbert de Clairvaux (Ísleifsson, *op. cit*., p. 72-73).

[6] « Cette terre encore réputée mal connue à la fin du XIXe siècle est longtemps restée aussi vierge que légendaire, avec ses habitants mourant et renaissant au rythme des saisons, ses anthropophages velus ressemblant à des bêtes et ses poissons ressemblant à des hommes, une terre dont l'Oural est la porte à la fois géographique et fantasmatique. Si quelques voyageurs soulignent le caractère presque insensible de ses pentes, l'Oural représente pour beaucoup d'entre eux – et même encore à l'aube du XXe siècle – une barrière naturelle et imaginaire, donnant accès à un "autre monde", "étrange" ou "redoutable". » (Alain Guyot, « La Sibérie : un paysage du Nord », dans Sarga Moussa et Alexandre Stroev (dir.), *L'Invention de la Sibérie chez les écrivains et voyageurs français (XVIIIe-XIXe siècles)*, Paris, Institut d'études slaves, 2014, p. 380.

de la glace, en revanche, est présente dans la représentation de l'Islande en lieu infernal[1]. Ainsi, Sumarliði R. Ísleifsson affirme-t-il que :

> La glace et le feu recelaient des liens avec les forces des ténèbres où les âmes pécheresses étaient tourmentées. On considérait que la porte de l'enfer se trouvait en Islande. Ces représentations étaient en fait liées à l'image d'un Nord maléfique.[2]

En témoigne Isaac de La Peyrère, dans sa description d'un mont Hekla infernal qui reprend les motifs développés par Dithmar Blefken[3] et qui est lui-même une source d'inspiration évidente pour le récit que fait le voyageur français Pierre-Martin de La Martinière de son ascension de l'Hekla, véritable catabase[4] :

> Les Islandois croyent aussi, que le bruit que font les glaces, quand elles heurtent & s'atachent à leurs rivages, sont les cris & les gemissemâns des dannez, pour le grand froit qu'ils endurent. Car ils croyent qu'il y a des ames condannées à geler eternelement, comme il y en a qui brulent eternelement. Et le suplice seroit egal ; en ce que, *penetrabile frigus adurit* ; & qu'il est vray qu'un grand froit brule comme du feu.[5]

La Peyrère et La Martinière s'inscrivent dans la tradition établie par Herbert de Clairvaux, mais aussi dans le vaste corpus du récit de navigation allégorique de saint Brendan[6] : l'épisode de

---

[1] L'on trouve la source de cette représentation de l'Islande en lieu infernal notamment dans le *Konungs Skuggsjá*, où le père expose les merveilles de l'Islande à son fils. S'il explique – rationnellement – la présence de la glace sur l'île par sa proximité avec le Groenland et son faible ensoleillement, il analyse la vigueur du feu islandais par la théorie suivante : en Islande, les flammes se nourrissent non pas de matières organiques comme la terre ou le bois, mais des roches, qui sont des matières décrites comme mortes et inertes. Or, puisque le feu islandais se nourrit de matière morte, c'est qu'il puise sa vigueur dans l'Enfer, lieu des morts (voir Keyser *et alii* (éd.), *op. cit.*, p. 33-34). Derrière cette théorie imprégnée d'une conception chrétienne du monde, il y a évidemment l'intuition du volcanisme de l'Islande. Un peu plus loin, le père présente l'Islande comme une antichambre de l'Enfer, dont les éléments en conflit (feu et glace) ainsi que les paysages tourmentés sont un avertissement adressé par Dieu à l'homme (voir Keyser *et alii* (éd.), *op. cit.*, p. 33-34). À cet égard, le traducteur américain du *Konung-Skuggsjá* signale que la représentation de l'Enfer en lieu à la fois ardent et glacé est très courante au Moyen Âge, et qu'elle trouve vraisemblablement son origine dans l'*Imago Mundi* (XIIe siècle) d'Honoré d'Autun (voir Larson (éd.), *op. cit*., p. 131).

[2] Ísleifsson, *op. cit.*, p. 219.

[3] Voir Blefken, *op. cit*., p. 41-44. Blefken, qui fonde essentiellement son récit de voyage sur le texte d'Olaus Magnus (voir Ísleifsson, *op. cit.*, p. 114), n'est mentionné que dans les bibliographies de Troil (Troil, *op. cit.*, p. 12) et de Marmier (Marmier, *Lettres sur l'Islande, op. cit.*, p. XXXVII). Mais Sumarliði R. Ísleifsson rappelle sa traduction anglaise et sa large diffusion dans le monde anglo-saxon à l'époque moderne (voir Ísleifsson, *op. cit.*, p. 114) : il est donc permis de postuler que les représentations véhiculées par son récit de voyage continuent à influencer les voyageurs occidentaux du tournant des XVIIIe-XIXe siècles.

[4] La Martinière, *op. cit*., p. 167-169.

[5] La Peyrère, *Relation de l'Islande, op. cit.*, p. 20-21.

[6] Au sujet du voyage de saint Brendan, l'on ne prétendra pas épuiser la longue tradition critique. L'on trouvera sur le site web suivant un recensement des éditions et des travaux critiques notamment français, britanniques, allemands que ce corpus a inspirés depuis le XIXe siècle : Eileen Gardiner, « Bibliogaphy on the *Voyage of St. Brendan* and the *Life of Brendan* », *Hell-on-Line* [ressource en ligne]. URL : http://www.hell-on-line.org/BibBrendan.html (date de création : 2007 ; date de consultation : 2 mai 2021). Ce sont les dimensions symbolique et allégorique qui concentrent essentiellement l'attention des spécialistes du corpus : voir notamment Jean Larmat, « L'eau dans la *Navigation de saint Brandan* [*sic*] de Benedeit », dans Collectif, *L'eau au Moyen Âge*, Aix-en-Provence, Presses universitaires de Provence, coll. « Senefiance », 15, 1985, p. 233-246 ; Glyn S Burgess, « Les fonctions des quatre éléments dans le *Voyage de saint Brendan* par Benedeit », *Cahiers de Civilisation médiévale*, 1995, 38-149, p. 3-22 ; ou encore Bernard Guidot, « Le *Voyage de Saint Brendan* par Benedeit : une aventure spirituelle ? », dans Jean-Michel Racault (dir.), *L'Aventure maritime*, Paris, L'Harmattan, Cahiers du CRLH – Université de la Réunion, Faculté des Lettres et Sciences humaines, 2001, p. 173-185. Cela

l'île des Forgerons mêle, comme chez La Peyrère et La Martinière, la description d'une merveille naturelle à une lecture chrétienne à plus haut sens. En effet, dans cette île dont les scories – confondues avec les marteaux des forgerons – agressent les navigateurs, la tradition critique est tentée de reconnaître l'activité volcanique de l'Islande[1]. L'on imagine sans peine qu'un tel imaginaire entre en résonance avec les théories volcanologiques, notamment plutonistes, que les explorateurs naturalistes du tournant des XVIIIe-XIXe siècles reprennent à leur compte.

Si l'imaginaire de l'Islande a retenu essentiellement la référence infernale, ce serait faire preuve d'un oubli coupable que de ne pas mentionner la réversibilité de cette représentation médiévale de la montagne septentrionale en flammes. Dans l'imaginaire médiéval, les flammes évoquent l'Enfer, bien sûr, mais aussi le Paradis, comme le rappelle Bernard Ribémont[2]. En effet, le Paradis terrestre – situé en Orient, dans une tradition médiévale sur laquelle nous allons revenir – est aussi cerné par les monstres dans l'*Image du Monde* (1246) du géographe français Gossuin de Metz. Cela n'est pas sans évoquer les monstres qui cernent l'Islande dans la *Heimskringla* de Snorri Sturluson :

> De ça paradis terrestre tout environ a moult de divers lieus sanz nul retour. Car nus hons n'i pourroit habiter ne trouver point de son vivre, por les males bestes qui la sont fieres et cruieuses et des maintes guises. La sont li jaiant et li chenilieu qui deveurent tout et menjuent aussi comme font leu et mainte autre male beste sauvage.[3]

La ceinture de flammes et la garde montée par les monstres sont donc les composantes d'un imaginaire aussi bien infernal que paradisiaque. *Mutatis mutandis*, c'est aussi le cas du cercle de glace qui cerne le cône de fer du pôle Nord, ou des monts Ryphées qui barrent la route aux

---

n'empêche pas les spéculations sur l'authenticité de ce voyage à travers l'Atlantique : ainsi l'explorateur et historien anglais Tim Severin, connu pour avoir voyagé sur les traces de Marco Polo, des Argonautes ou de Moby Dick, réussit-il une traversée de l'Atlantique Nord à bord d'un *curragh*, canot en cuir médiéval, selon l'itinéraire putatif de saint Brendan (Tim Severin, *The Brendan Voyage: An Epic Crossing of the Atlantic by Leather Boat*, Londres, Hutchinson, 1978).

[1] Voir Benedeit, *Le Voyage de saint Brendan*, édition bilingue, texte, traduction, présentation et notes par Ian Short et Brian Merrilees, Paris, Champion Classiques Moyen Âge, 2006, p. 7-8 ; Árni Hjartarson, « Hekla og heilagur Brendan », *Saga*, vol. 41, n°1, 2007, p. 161-171 ; ou encore Daniel W. Lacroix, « Images de l'Islande dans la *Navigatio sancti Brendani*, ses sources et ses dérivés », dans François Émion et Hanna Steinnun Thorleifsdóttir (dir.), *L'Islande dans l'imaginaire. Actes du colloque de Caen (21-22 novembre 2008)*, Caen, Presses universitaires de Caen, 2013, p. 85-95.

[2] Ribémont, *op. cit.*, p. 60. Bernard Ribémont rappelle à ce propos de distinguer Paradis des âmes et Paradis terrestre dans la conception géographique du monde : le Paradis terrestre existe et il est situé à l'Est du monde (voir Ribémont, *op. cit.*, p. 59-60). Pour approfondir cette question de la localisation géographique de l'Enfer et des Paradis, ainsi celle de leur représentation dans le Moyen Âge occidental, on se reportera avec profit aux deux ouvrages suivants : la synthèse de Rudolf Simek (*Erde und Kosmos im Mittelalter: Das Weltbild vor Kolumbus*, Munich, C. H. Beck, 1992) et l'anthologie commentée d'Eileen Gardiner (*Visions of Heaven & Hell before Dante*, New York, Italica Press, Medieval & Renaissance Texts, 1989).

[3] Gossuin de Metz, *L'Image du Monde*. Cité dans Ribémont, *op. cit.*, p. 60.

aventuriers en quête de l'île d'Hyperborée[1]. Cette ambivalence de la géographie symbolique médiévale, dont on peut raisonnablement postuler qu'elle est à l'origine de l'ambivalence de l'imaginaire insulaire, est à l'œuvre dans les représentations de l'Islande qui émaillent les récits des explorateurs naturalistes du tournant des XVIIIe-XIXe siècles. S'ils ne voient plus dans les jets de lave brûlants des marteaux lancés rageusement par des forgerons ou qu'ils ne prétendent plus offrir l'exégèse d'une merveille naturelle dont il faudrait trouver la source dans un acte divin, ils sont les héritiers de cette lecture symbolique et spirituelle du monde, qui affleure tant sous leur plume que dans une riche mémoire intertextuelle qu'ils partagent avec leurs lecteurs.

2.2.3. Permanence et ressaisie du motif celtique de l'Autre Monde

Nous avons d'ores et déjà constaté que l'imaginaire insulaire de l'Islande s'articulait autour de deux références, le mythe antique de Thulé, qui fait de l'Islande un lieu de confins par analogie, et la géographie symbolique médiévale qui double les lieux géographiques de significations axiologiques. Une troisième référence doit être prise en considération, tant parce qu'elle est synchroniquement liée à la géographie symbolique médiévale, dont elle offre une déclinaison, que parce que la position de l'Islande dans l'Atlantique Nord, lointaine voisine des îles britanniques et celtiques avec lesquelles elle partage au moins partiellement son histoire et son peuplement, suscite par extension un partage des légendes et des mythes dans cet espace culturel atlantique. Cette troisième référence est le motif celtique de l'Autre Monde, univers parallèle au monde physique, dans lequel les héros médiévaux pénètrent au prix d'une épreuve[2]. Bretagne et imaginaire celtique obligent, il est tentant de reconnaître ce motif dans « les voiles de brumes » qui entourent l'Islande chez Anatole Le Braz. Nous allons voir dans quel mesure les récits des explorateurs-naturalistes du tournant des XVIIIe-XIXe siècles s'inscrivent subtilement dans cette tradition imaginaire, avant d'en retracer les possibles origines et sources d'inspiration.

---

[1] Robert McGhee rappelle que l'Antiquité gréco-latine associe étroitement Arctique et Paradis (voir McGhee, *The Last Imaginary Place, op. cit*., p. 20-33). Cette représentation paradisiaque du Nord, même si elle a longtemps été surpassée par le motif prodigieux et infernal, persiste malgré tout chez Le Braz (voir *supra*) ou encore chez Marmier, qui évoque des « régions hyperboréennes » pour désigner le Nord (Marmier, *Lettres sur l'Islande, op. cit*., p. 161).

[2] Autour de ce motif, voir notamment Denis Hüe et Christine Ferlampin-Acher (dir.), *Le Monde et l'Autre Monde. Actes du colloque arthurien de Rennes (8-9 mars 2001)*, Orléans, Paradigme, 2002 ; Gaël Hily, *L'Autre Monde celte ou la source de vie*, Bruxelles, Ollodagos, Mémoires de la Société Belge d'Études Celtiques n°18, 2003 et « L'Autre Monde dans les littératures celtiques médiévales », *HAM – Histoire Antique et Médiévale*, 49, p. 70-79 ; Bernard Rio, *Avalon et l'Autre Monde. Géographie sacrée dans le monde celtique*, Fouesnant, Yoran Embanner, 2008.

L'épreuve de la brume est une donnée climatique dont tout voyageur doit faire l'épreuve dans l'Atlantique Nord et aux abords de l'Islande. Dans ses *Nachrichten*, Johann Anderson évoque ainsi le climat des colonies atlantiques danoises :

> Um und auf den Inseln aber lieget ein beständiger feucht und kalter Nebel, davor man der Sonne wenig geneust.[1]

Cette notation est réaliste, eu égard au climat océanique aussi humide que changeant. Kerguelen-Trémarec, quant à lui, est potentiellement victime de cette brume lorsqu'il recherche avec son équipage l'introuvable île d'Enckhuysen[2], supposée se trouver à l'est de l'Islande :

> Dans la nuit du 28 au 29, nous eûmes quelque inquiétude. La nuit étoit très-sombre, & il faisoit un calme plat. L'officier de quart vint m'éveiller, & m'avertir qu'on entendoit un bruit singulier. Je me transportai aussitôt sur le pont, & j'entendis effectivement un bruit tel que celui que fait la mer lorsqu'elle se brise contre les rochers. Je fis jeter promptement un plomb de sonde, & filer cent brasses de lignes sans trouver fond. Cependant le bruit continua encore plus d'un quart d'heure, après lequel on n'entendit plus rien. Je pense que ce bruit n'étoit occasionné que par des bancs de poissons qui environnoient la frégate, & il y a lieu de croire que l'île Enkeuysen n'existe plus, puisque de cinq cens bâtimens qui vont tous les ans à la pêche & qui en reviennent, aucun depuis trente ans n'en a eü connoissance. Cette isle a peut-être été engloutie par quelques révolutions comme celles de Goubermans ; ou bien par la brume ou le gros tems on a pris un banc de glace pour une isle.[3]

L'île d'Enckhuysen sera supprimée des cartes dans les années suivant la publication du récit d'exploration de Kerguelen-Trémarec[4]. Il est fort probable que cette petite île d'origine volcanique ait connu le destin qui attend Surtsey[5], et que ses écueils volcaniques aient échappé à la sonde de Kerguelen-Trémarec. Le marin averti rationalise lui-même cette inquiétante péripétie nocturne. Cependant, la nuit et la brume sont représentées comme étant le théâtre de tous les dangers, des disparitions mystérieuses, mais aussi des hallucinations. La syntaxe de la dernière phrase de l'extrait est révélatrice : le faux parallélisme syntaxique « par quelques

---

[1] Anderson, *op. cit*., p. 161. Traduction : « pendant tout le reste de l'année elles sont enveloppées d'un brouillard humide et froid, qui empêche de voir le soleil » (vol. II, p. 23).

[2] L'île d'Enckhuysen, également nommée île d'Opdam, est identifiée par le navigateur hollandais Joris Carolus en 1617 et apparaît sur la succession des cartes de l'Islande qui sont élaborées à l'âge classique, en dépit d'hésitations sur sa localisation (voir William Martin Conway, *No Man's Land: a history of Spitsbergen from its discovery in 1596 to the beginning of the scientific exploration of the country*, Cambridge, The University Press, 1906, *passim*). Elle figure notamment sur la carte d'Islande proposée par Anderson en 1746 (voir « Nova Gronlandiae Islandiae et […] ». Mapping Iceland [ressource en ligne]. URL : http://mappingiceland.com/map/nova-gronlandiae-islandiae-et/ (date de consultation : 16 mai 2021). L'on verra la fortune de cette île fantôme sur les cartes de l'âge classique à l'adresse suivante : « Maps of Iceland sorted by age and origin ». Íslandskort – Landsbókasafn Íslands – Háskólabókasafn [ressource en ligne]. URL : https://islandskort.is/en/ (date de consultation : 16 mai 2021).

[3] Kerguelen-Trémarec, *op. cit.*, p. 133.

[4] Voir Jean-René de Verdun de la Crenne, *Voyage fait par ordre du Roi en 1771 et 1772, en diverses parties de l'Europe, de l'Afrique et de l'Amérique ; Pour vérifier l'utilité de plusieurs Méthodes et Instrumens, servant à déterminer la Latitude & la Longitude, tant du Vaisseau que des Côtes, Isles & Ecueils qu'on reconnoît : suivi de Recherches pour rectifier les cartes hydrographiques. Par M. de Verdun de La Crenne, le Chevalier de Borda, et Pingré*, tome second, Paris, Imprimerie Royale, 1778, p. 257.

[5] Voir Doutreleau, *op. cit*., p. 421-433. Surtsey est une île formée par une éruption volcanique au large du sud de l'Islande en 1963 et qui est en train de disparaître sous l'effet de l'érosion.

révolutions » / « par la brume ou le gros tems » inciterait presque, n'était la rupture du point-virgule, à analyser la séquence prépositionnelle « par la brume » comme le second complément d'agent du participe passé passif « engloutie », ce qui ferait de la brume un agent de transformation du monde. Cette brume est également une épreuve récurrente pour les explorateurs-naturalistes qui s'aventurent dans les terres islandaises. Elle intervient comme un leurre, coupable de détourner le voyageur de son chemin et de le soumettre à l'épreuve de la désorientation. Ainsi Hooker redoute-t-il que son guide, parti retrouver son cheval, se soit égaré dans le brouillard dense qui les entoure[1]. La désorientation se double d'une épreuve physique lorsque Hooker, dans la région de l'Apavatn (sud-ouest de l'Islande), doit traverser une barrière de brume qui le soumet à un froid intense et réactive en lui l'imaginaire de la terre arctique[2]. Lors d'une excursion scientifique au Snæfellsjökull qui aurait pu finir tragiquement – dans sa hâte de quitter les lieux, Holland tombe presque dans une faille – Mackenzie et ses compagnons règlent leur itinéraire, leurs haltes et leur rythme de marche en fonction de cette donnée climatique qu'ils redoutent tant[3]. La brume, les épreuves climatiques auxquelles le voyageur est soumis, et qui le malmènent physiquement et spirituellement, en le frustrant de ses attentes pittoresques et esthétiques : tout cela est réaliste. Quiconque s'est rendu en Islande ou dans toute autre île de l'Atlantique Nord en connaît les aléas météorologiques et le climat capricieux.

Néanmoins, dans ces évocations des explorateurs-naturalistes affleure une lecture à la fois symbolique de l'épreuve de la brume, qui n'est pas exclusivement ressentie comme un élément impondérable du climat de l'Atlantique Nord et qui nourrit un effet de lecture : celui de la puissance surnaturelle des forces à l'œuvre dans la nature et le climat islandais. Par exemple, chez Mackenzie, la brume est également partie prenante d'un leurre spirituel, captivant le voyageur fasciné par un paysage nordique d'une terrifiante beauté :

> On ascending one of the abrupt pinnacles which rose out of this extraordinary mass of rock, we beheld a region, the desolation of which can scarcely be paralleled. Fantastic groups of hills, craters, and lava, leading the eye to distant snow-crowned Jokuls; the mist rising from a waterfall; lakes embosomed among bare, bleak mountains; an awful profound silence; lowering clouds; marks all around of the furious action of the most destructive of elements; all combined to impress the sould with sensations of dread and wonder. The longer we contemplated this scene, horrible as it was, the more unable we were to turn our eyes from it; and a considerable time elapsed, before we could bring ourselves to attend to the business which tempted us to enter so frightful a district of the country.[4]

[1] Hooker, *op. cit*., vol. I, p. 218.
[2] Hooker, *ibid*., vol. I, p. 204.
[3] Mackenzie, *op. cit*., p. 181.
[4] Mackenzie, *ibid*., p. 243.

Pour Henderson, le brouillard est une épreuve physique et spirituelle analogue, qu'il accepte néanmoins dans sa foi chrétienne de l'équilibre du bien et du mal, du plaisir et de l'épreuve :

> The closeness of the mist, and the heavy rain that was blown, by a boisterous wind, directly in my face the whole time I was in the desert, rendered the ride very uncomfortable; yet comparing with the few hours of bad weather I had now to endure, the weeks of sunshine which I had enjoyed since setting out on my journey, I found that instead of repining, I had the greatest cause to be resigned and thankful.[1]

La nature islandaise se pare de brumes, mais ce ne serait pas tant pour cacher des écueils qui seraient insoutenables sous le soleil du Midi – comme le fait la nature du Nord selon Jean-Jacques Ampère[2] – que pour frustrer, tromper le voyageur, l'inciter à la patience et à l'humilité. C'est une leçon d'humilité qu'accepte Henderson, se résignant dans une joie philosophique à abaisser son regard pour le nourrir d'une beauté plus terrestre :

> As the most part of [the Solheima Yökul] was shrouded in mist, I was denied a sight of the superior regions, but I had a fine view of a magnificent glacier, which descends into the plain at the egress of the river.[3]

Nombreux sont les témoignages émerveillés de voyageurs qui, après avoir subi la brume épaisse et agressive des pluies de l'Atlantique Nord ou des nuages de cendre volcanique, sont gratifiés d'une vue épiphanique, qu'elle soit la promesse de découvertes scientifiques – Mackenzie identifie sous le soleil revenu l'étincelle de ses échantillons d'obsidienne[4] – ou la voie d'un plaisir esthétique, comme chez Hooker, finalement gratifié d'une vue panoramique sur la région de Þingvellir[5]. La brume qui persiste et s'attarde contribue donc à l'horreur du paysage

---

[1] Henderson, *op. cit*., vol. I, p. 223.

[2] « Un jour terne, un ciel pluvieux ne vont point mal à un pays sévère et triste, pas plus qu'à un monument gothique, tandis que la lumière, et une lumière éclatante, est nécessaire à la nature méridionale, comme à l'architecture grecque ou romaine. Je dirai plus : le Nord, à quelques exceptions près, est vraiment laid par un beau soleil ; cette splendeur hors de place ne sert qu'à faire sentir durement à l'œil les pointe aiguës des sapins, les formes tantôt heurtées, tantôt plates des rochers ; la nature est alors comme une laide qui s'entourerait de bougies ; mais il est des figures qui, sans être belles, plaisent dans le demi-jour ou entrevues à travers un voile ; la nature a dans le Nord besoin de cette coquetterie, et c'est quand elle se voile de ces brumes, qu'elle apparaît dans sa véritable beauté. Une lumière pâle, un ciel nébuleux, composent avec la sombre verdure des pins et la teinte grisâtre des rochers une harmonie douce et triste qui n'est pas sans charme. » (Jean-Jacques Ampère, « Esquisses du nord », dans *Littérature et voyages. Allemagne et Scandinavie*, Paris, Paulin, 1833, p. 95-96). L'on pourrait préciser qu'Ampère écrit en 1833, au moins deux décennies après les voyageurs que nous étudions présentement : il est l'héritier d'un imaginaire du paysage nordique désormais bien installé et tributaire de codes qui lui permettent de l'appréhender et de le mettre en discours en tenant en respect la sensation de terreur qui est celle des voyageurs du tournant des XVIIIe-XIXe siècles. Alain Guyot objecterait à cela que Xavier Marmier, pourtant contemporain d'Ampère, est loin de partager sa lecture du paysage nordique ! (Voir Alain Guyot, « Le Nord : un paysage à lire ou à inventer ? Marmier et Ampère en voyage en Norvège dans les années 1830-1840 », dans Kajsa Andersson (dir.), *L'Image du Nord chez Stendhal et les Romantiques. Actes du colloque de l'Université d'Örebro, Suède, avril 2002*, vol. I, Örebro, Örebro University Library, 2004, p. 331-344 ; ou encore « Xavier Marmier et son impossible paysage du Nord », *Deshima*. *Revue d'histoire globale des Pays du Nord*, 12/2018, numéro dirigé par Cyrille François et Gaëlle Reneteaud, *Le(s) Nord de Xavier Marmier.* p. 57-68).

[3] Henderson, *op. cit*., vol. I, p. 328.

[4] Mackenzie, *op. cit*., p. 242-243.

[5] Hooker, *op. cit*., vol. I, p. 206.

islandais, qui est de l'ordre de l'épreuve spirituelle pour le voyageur. Ce dernier est récompensé lorsqu'il s'obstine, que ce soit par le bonheur simple de ne s'être pas perdu – ainsi Hooker découvrant avec joie qu'il est resté sur le bon chemin[1] – ou que ce soit par la vision inattendue d'un paysage agréable à l'œil, comme Henderson, mais aussi Mackenzie et ses compagnons en font l'expérience :

> I had often […] anticipated the extensive prospect [of Eyafjord] I should have on gaining its summit; but the atmosphere was foggy, and I had scarcely got half way up the ascent, when I found myself completely enveloped in mist. Happening, however, to look behind me, I was much interested by a bird's-eye view, which I obtained through a picturesque hole in the mist, and which though small, displayed several windings of the river, and a church or two, with a number of cottages that crowded into the scene. Having descended about two miles on the other side of the mountain, the mist began to dissipate, and disclosed the beautiful valley of Fnioskâ, which lay directly before me.[2]
>
> The scene now before us was exceedingly dismal. The surface was covered with black cinders; and the various hollows enclosed by high cliffs and rugged peaks, destitute of every sign of vegetation, and rendered more gloomy by floating mist, and a perfect stillness, contribute to excite strong feelings of horror. After a pause, we proceeded, and our eyes were soon gratified by a small lake coming into view.[3]

Inversement, le voyageur trop sûr de lui est châtié. Le terrifiant paysage brumeux auquel sont confrontés Mackenzie et ses compagnons[4] les invite à réévaluer la réalité du succès scientifique auquel ils pensaient être enfin promis[5] ; la brume épaisse qui s'abat sur Hooker à la sortie de Reykjavík lui ôte le plaisir d'une vue dégagée sur la Faxaflói aussi rapidement qu'elle l'en a gratifié[6]. Parfois, enfin, la brume s'évanouit pour ne dévoiler rien d'autre que la certitude d'une immensité où ni le voyageur ni son regard ne trouveront de repos :

> On the clearing away of the mist, an extensive view of the surrounding country presented itself; but, with the exception of some small huts and grasslands belonging to the farm, the eye wandered in vain in search of houses, or the least appearance of vegetation. The whole formed one vast desert, the gloomy uniformity of which was barely relieved by some snow and ice mountains, and a number of fantastically shaped volcanoes, that crowded into the scene, in almost every direction.[7]

La brume qui disparaît peut aussi révéler l'existence d'une barrière permanente et infranchissable, celle-ci, qui ne laisse au voyageur d'autre choix que celui de prendre un autre chemin, tout aussi incertain :

---

[1] Hooker, *op. cit.*, vol. I, p. 263-264.
[2] Henderson, *op. cit.*, vol. I, p. 121.
[3] Mackenzie, *op. cit.*, p. 111-112.
[4] Voir Mackenzie, *op. cit.*, p. 243.
[5] Voir Mackenzie, *op. cit.*, p. 242-243.
[6] Voir Hooker, *op. cit.*, vol. I, p. 263.
[7] Henderson, *op. cit.*, vol. I, p. 186.

> […] being suddenly favoured with a temporary dispersion of the mist, we had the mortification to find that all further progress was obstructed by an immense Alpine barrier which presented itself directly before us.[1]

Tant l'île-fantôme de Kerguelen-Trémarec, cernée de sa brume surnaturelle, que l'ordalie du brouillard islandais à laquelle se soumettent les explorateurs-naturalistes britanniques du début du XIXe siècle renvoient le lecteur à un imaginaire médiéval. Dans le cas de Kerguelen-Trémarec, l'imaginaire est celui du récit de navigation et, plus largement, de l'île disparue, qui hante l'imagination occidentale depuis le mythe de l'Atlantide de Platon. En effet, dans les récits de voyage médiévaux irlandais que sont les *echtrai* (aventures) et *immrama* (voyages), le motif de la barrière de brouillard est récurrent et représente pour le héros du récit soit le passage vers l'Autre Monde, soit le symbole de l'aveuglement spirituel auquel condamne une existence physique[2]. Elle soumet les voyageurs à l'épreuve de l'errance, du leurre : l'on songe aux confusions qui guettent Brendan et ses compagnons lors de la navigation dans l'Atlantique, notamment lors de l'épisode de l'île-baleine[3] chez Benedeit. Or, la *Navigatio Sancti Brendani Abbatis*, texte hiberno-latin des IXe-Xe siècles qui est le support du texte anglo-normand de Benedeit s'inscrit dans cet imaginaire celtique de l'Autre Monde. De fait, non seulement il est conçu comme une version chrétienne de l'*Odyssée* ou de l'*Énéide*[4], mais, de surcroît, il est directement inspiré du *Voyage de Bran* (*immram* des VIIe-VIIIe siècles)[5]. Dans la *Navigatio*, Brendan et ses compagnons de navigation sont ainsi confrontés à une barrière de brume qui les prive de la lumière du Christ[6]. Chez Benedeit, le Paradis est cerné d'un noir brouillard :

> Enfin, le Roi divin leur permet d'approcher du rideau de brouillard qui cerne de toutes parts le Paradis dont Adam avait été seigneur. Les gros nuages obscurcissent tout, de sorte que les héritiers d'Adam n'ont plus aucun recours : l'énorme rideau de brouillard empêche de voir à tel point que celui qui le pénètre est complètement aveuglé à moins que Dieu ne lui fournisse une vision qui lui permette de traverser le brouillard. […] À mesure qu'ils approchent, le nuage se déchire et leur ouvre un passage étroit. […] Pendant trois jours ils font voile en ligne droite, suivant le chemin qui s'est ouvert pour eux. Le quatrième jour, à la grande joie des pèlerins, ils sortent du nuage. Laissant le brouillard derrière eux, ils arrivent en vue du Paradis.[7]

---

[1] Henderson, *op. cit*., vol. II, p. 202-203.
[2] Voir Mackley, *op. cit*., p. 4.
[3] Benedeit, *op. cit*., p. 41-43.
[4] Voir Carl Selmer, « Introduction », *Navigatio Sancti Brendani Abbatis*. Notre Dame : University of Notre Dame Press, 1959, p. XXI-XXV *et sqq*. Cité par Ísleifsson, *op. cit*., p. 52.
[5] Voir Lacroix, *op. cit*., p. 86-87.
[6] Notons cependant que cette barrière de brume ne cerne pas l'Île des Forgerons, peuplée d'habitants agressifs, et que la tradition critique assimile à l'Islande, interprétant les jets de masses enflammées dont les moines sont victimes comme les indices d'une éruption volcanique (voir James O'Doan, « The Voyage of St. Brendan: Celtic Otherworld Tale, Christian Apologia, or Medieval Travelog? », *ABEI Newsletter: Associação Brasileira de Estudos Irlandeses*, vol. 2, 2000, p. 83. URL : https://nsuworks.nova.edu/shss_facarticles/151 (date de consultation : 10 janvier 2020), et Lacroix, *op. cit*., p. 92-93).
[7] Benedeit. *The Anglo-Norman Voyage of Saint Brendan, op. cit.*, p. 74-76. Cité dans Ribémont, *op. cit.*, p. 62.

En dépit d'une parenté d'itinéraire – la navigation dans l'Atlantique Nord – et de sensibilité – le sentiment d'entrer dans un autre monde –, les explorateurs-naturalistes qui se rendent en Islande au tournant des XVIIIe-XIXe siècles n'établissent pas de lien entre leur propre voyage et les navigations d'île en île que proposent les *echtrai* et *immrama* celtiques. De fait, ces textes, de langue gaélique, ne sont pas traduits et diffusés en anglais avant la seconde moitié du XIXe siècle[1]. Les voyageurs du tournant des XVIIIe-XIXe siècles connaissent-ils davantage la légende de saint Brendan, que ce soit par le *Voyage de Bran*[2], par la *Navigatio* ainsi que le texte de Benedeit, tous deux réédités en français en 1836[3] ? Il n'est pas interdit de le penser. L'immense diffusion du texte de Benedeit au Moyen Âge – sans évoquer le nombre de manuscrits conservés à travers l'Europe et susceptibles d'être consultés – ne fait aucun doute pour les spécialistes de l'œuvre[4]. Achille Jubinal, traducteur français de la *Navigatio* et de la version de Benedeit, insiste également sur la diffusion vaste de ce dernier texte, dont il mentionne au moins une version en prose en moyen-haut-allemand donnée par extrait dans une bibliographie allemande de 1776, deux versions versifiées en bas-allemand et bas-saxon éditées dans une anthologie

[1] Il existe une première traduction anglaise de l'*Immram Maíle Dúin* (« The Voyage of Maildun ») dans l'anthologie *Old Celtic Romances* (1879) de Patrick Weston Joyce. L'avocat et spécialiste de littérature irlandaise ancienne Whitley Stokes, offre ensuite les traductions et éditions universitaires successives de l'*Immram Maíle Dúin* (*The Voyage of Maíle Dúin*, 1888-1889), l'*Immram Snédgusa ocus Meic Riagla* (*The Voyage of Snégdus and Mac Riagla*, 1888, 1905), l'*Immram curaig hua Corra* (1893). Pour ces informations sur la postérité des *immrama* au XIXe siècle, voir Elizabeth Boyle, « Whitley Stokes's *Immram*: Evolution, Ireland and Empire », dans John Strachan et Alison O'Malley-Younger (éd.), *Ireland. Revolution and Evolution*, Oxford / Berne / Berlin / Bruxelles / Francfort / New York / Vienne, Peter Land, Reinventing Ireland, 12, 2010, p. 105-107. Ajoutons que lord Alfred Tennyson s'inspire de cet *immram* pour son poème « The Voyage of Maeldune », dans *Ballads, and Other Poems* (1880).

[2] Une traduction anglaise en est donnée à la fin du XIXe siècle : Kuno Meyer, *The Voyage of Bran Son of Febal to the Land of the Living. An Old Irish Saga. Translation, Notes and Glossary*, 2 vol., Londres, David Nutt, 1895-1897. Par ailleurs, Whitley Stokes donne une traduction anglaise de la *Betha Brénnain* ou *Vita Brendani*, autre source hiberno-latine de connaissance sur le moine Brendan qui comporte un rapide récit de sa navigation, dans ses *Lives of Saints from the Book of Lismore* en 1890.

[3] Une traduction française en est donnée, l'année même où Marmier se rend en Islande : Achille Jubinal, *La Légende latine de S. Brandaines, avec une traduction inédite en prose et en poésie romanes*, Paris, Techener, Sylvestre, Merklein, 1836. Notons que le texte de Benedeit fait l'objet d'une nouvelle édition en 1878 : Francisque Michel (trad. et éd.), *Les Voyages merveilleux de saint Brandan à la recherche du Paradis terrestre. Légende en vers du XIIe siècle*, Paris, Claudin, 1878 (édition qui se fonde sur un autre manuscrit, déjà édité dans les *Essais historiques sur les Bardes, les Jongleurs et les Trouvères* (1834) de l'Abbé de la Rue (voir Michel, *op. cit.*, p. X)). Quant aux lecteurs anglophones, ils ont accès à la réédition d'une version saxonne du texte de Benedeit, par Thomas Wright, un membre de la Percy Society (baptisée d'après Thomas Percy) : Thomas Wright (trad. et éd.), *St. Brandan: A Medieval Legend of the Sea, in English verse and prose*, Londres, Percy Society, 1844. Ce mouvement de rééditions et de diffusion moderne de la légende de Brendan entraîne l'essor de son exégèse, que ce soit pour déterminer la localisation des îles visitées ou pour interpréter le sens de ce qui est souvent assimilé à un texte de spiritualité chrétienne ; on aura une idée de cette fortune critique en consultant la bibliographie de l'article suivant : Joseph Dunn, « The Brendan Problem », *The Catholic Historical Review*, janvier 1921, vol. 6, n°4, p. 395-477.

[4] « Environ 120 manuscrits en latin, des traductions médiévales en français, en occitan, en italien, en allemand, en anglais, en flamand, en norvégien suffisent à prouver la célébrité que connut la *Navigation de saint Brandan* [*sic*]. » (Jean Larmat, « Ian Short et Brian Merrilees, éd. — *Benedeit: The Anglo-Norman Voyage of Saint Brendan*, 1979 [compte-rendu], *Cahiers de Civilisation Médiévale*, année 1982, 25-98, p. 160).

allemande de 1798[1]. Ajoutons que la légende de Brendan est aussi potentiellement connue des voyageurs par l'adaptation islandaise de la *Vita sancti Brendani* (IXe siècle), la *Brandanus Saga* (XIIe siècle)[2], dont un fragment est réédité en 1877[3]. Il serait fastidieux de retracer la diffusion de ce texte aux XVIIe-XVIIIe siècles, mais Jubinal évoque à plusieurs reprises sa circulation dans des ouvrages des XVe et XVIe siècles. Il n'est donc pas improbable qu'un lettré du XVIIe siècle comme Isaac de La Peyrère ait eu connaissance de ce texte, au détour de ses séances de lectures à la Bibliothèque royale de Copenhague, ou qu'un lecteur curieux du XVIIIe siècle, intéressé à la littérature celtique par Ossian, ait trouvé cette légende, abrégée et réécrite, dans l'une des nombreuses anthologies de littérature celtique qui fleurissent en Grande-Bretagne, en Allemagne et en France entre le milieu du XVIIIe siècle et la fin du XIXe siècle[4]. Si les explorateurs-naturalistes confrontés à la brume qui cerne l'Islande ou aux nuages de cendre volcanique qui voilent parfois l'Hekla n'établissent pas ce lien de manière explicite – le syncrétisme entre mythologie norroise et mythologie celtique qu'établit Paul-Henri Mallet et dont hérite Anatole Le Braz pourrait les y inviter –, les lecteurs du XXIe siècle peuvent difficilement ne pas l'établir ou ne pas souligner la parenté de ces deux imaginaires. Il est donc permis de penser que le traitement de l'épreuve de la brume chez les explorateurs-naturalistes du tournant des XVIIIe et XIXe siècles, même laïcisé, se ressaisit de deux aspects présents dans le corpus brendanien : d'une part, la notion d'épreuve physique et spirituelle ; d'autre part, la notion de frontière, de passage dans un autre monde, que cet autre monde soit un changement concret de paysage, envisagé de manière positive ou négative, ou la traduction métaphorique d'un changement de perspective – esthétique, savant ou moral – sur l'Islande, de l'ordre de l'épiphanie ou du leurre.

Cette lecture symbolique de l'imaginaire insulaire de l'Islande se trouve étayée par l'association régulière qu'établissent les voyageurs du tournant des XVIIIe-XIXe siècles entre l'Islande et la mort. Qu'il s'agisse de la découverte macabre qui rappelle Mackenzie et Holland

[1] Jubinal, *op. cit.*, p. VII-VIII et IX.
[2] Régis Boyer, *Ísland, Grœnland, Vínland*. *Essai sur le mouvement des Scandinaves vers l'ouest au Moyen Âge*, Paris, Arkhê, 2011, p. 20. Régis Boyer fait d'ailleurs l'hypothèse de l'influence de la légende de Brendan et de la quête du Paradis terrestre sur les récits de navigation du *Landnámabók*, de la *Eiríks saga rauða* ou de la *Eyrbyggja saga*, ainsi que sur la croyance islandaise en l'existence d'un pays au-delà des mers (voir Régis Boyer (trad. et éd.), *Sagas islandaises*, Paris, Gallimard NRF, coll. « Pléiade », 1987, p. 1605). Carolyne Larrington étudie d'ailleurs la convergence entre les *Sagas du Vínland* et les relations viatiques merveilleuses de l'Occident médiéval : « 'Undruðusk þá, sem fyrir var': wonder, Vínland and mediaeval travel narratives », *Medieval Scandinavia*, 14, 2004, p. 91-114.
[3] Carl Rikard Unger, *Heilagra manna søgur: Fortællinger og Legender om hellige Mænd og Kvinder*, vol. I, Christiania, B. M. Bentzen, 1877.
[4] L'on songe à celles de Thomas Percy (*Reliques of Ancient English Poetry*, *op. cit*., régulièrement rééditée).

à la prudence dans leur exploration des champs de lave[1], des ossements excavés par Henderson à Þingvellir[2] ou de la pratique progressivement instituée par les voyageurs de dormir dans les églises islandaises, à proximité des tombes où reposent les êtres aimés de leurs hôtes[3], tout en Islande fait signe vers la mort. Certes, cette présence de la mort est une donnée réaliste de l'exploration de l'intérieur de l'Islande au tournant des XVIIIe-XIXe siècles et des dangers des déserts de lave, dont la monotonie expose le voyageur au risque d'égarement, et les failles dissimulées, au risque de chute mortelle. Il s'agit aussi, à certains égards, d'un motif de l'exploration arctique[4]. Néanmoins, il est loisible de percevoir dans cette tonalité sombre et teintée de gothisme – qu'identifie Gary L. Aho dans les textes de Mackenzie – la prise en compte de structures bien plus anciennes propres à l'imaginaire de l'Islande et l'invention de nouvelles modalités pour les dire. En effet, Monique Mund-Dopchie rappelle qu'Olaus Magnus et Jacob Ziegler constituent l'Islande en île des Morts ou des Revenants, une tradition mythique qu'ils empruntent, selon elle, au folklore islandais du *draugr*, ce revenant animé d'intentions ambivalentes[5]. Cette lecture symbolique de l'espace nordique en monde des morts est d'ailleurs une caractéristique de l'imaginaire circumpolaire[6]. Ainsi, chez Olaus Magnus, les Islandais peuvent-ils communiquer avec les défunts :

> Insula est insolitis miraculis praedicanda. Rupes etenim, sive promontorium in ea est, quod instar Aetnae perpetuis ignibus aestuat. Ibique locus esse creditur poenae, expiationisque, sordidatum animarum. Illic nempe spiritus, seu umbrae, comperiuntur se exhibentes manifestos humanis ministeriis, sive alio violento casu enectorum. Spectra sese offerunt congressibus notorum hominum

[1] Mackenzie, cité dans Aho, *op. cit.*, p. 15. Gary L. Aho confronte d'ailleurs cette citation de Mackenzie au récit, beaucoup plus neutre, de son compagnon de voyage Holland.
[2] Voir Henderson, *op. cit*., vol. I, p. 36.
[3] En arrivant à Bessastaðir, Mackenzie et ses compagnons se rendent dans la petite église du village, où ils contemplent les châsses d'une mère et de sa fille ; cela inspire à Mackenzie un développement qui laisse peu de place à l'imagination (« They were wrapped in white sarsnet, and enveloped in a quantity of vegetable matter, resembling hop flowers. The bodies had the appearance of mummies, the flesh being completely dry and black. » (Mackenzie, *op. cit*., p. 105)) et dans lequel transparaît la même fascination mêlée d'effroi qui le saisit devant les restes de la femme égarée dans les champs de lave. Marmier, lui, se recueille sur la tombe de la fille de l'évêque Vídalín, reproduisant l'épitaphe poétique qui l'orne (voir Marmier, *Lettres sur l'Islande, op. cit*., 1837, p. 63)
[4] L'on songe aux récits d'exploration du Spitzberg de Marmier et de Léonie d'Aunet (Xavier Marmier, *Lettres sur le Nord. Danemark, Suède, Norvège, Laponie et Spitzberg*, 2 vol., Paris, H. L. Delloye, 1840 et Léonie d'Aunet, *Voyage d'une femme au Spitzberg*, Paris, L. Hachette et Cie, 1855). À ce sujet, voir Roland Le Huenen, « Visions et hantises du Spitzberg », dans Bertrand, Chartier, Guyot, Mossé et Spica (dir.), *op. cit.*, p. 49-62. Marmier tire tout le parti de cette association entre Nord et mort dans son roman *Les Fiancés du Spitzberg* : voir la découverte des paysages désolés de l'Arctique et d'un présage funeste par les deux amants, Carine Lax et Marcel Comtois (voir Xavier Marmier, *Les Fiancés du Spitzberg*, Paris, L. Hachette et Cie, 1859, p. 279-285).
[5] Mund-Dopchie, « L'*orbis arcticus* dans les cosmographies de la Renaissance », *op. cit.*, p. 13-14. Le *draugr* (pluriel : *draugar*) est à l'honneur dans les contes folkloriques islandais, mais ce corpus n'est pas encore connu des voyageurs au tournant des XVIIIe-XIXe siècles : pour cela, il faut attendre l'œuvre de compilation du folkloriste islandais Jón Árnason, dans la seconde moitié du XIXe siècle. Cette figure fait l'objet d'une section entière, « Draugasögur », de son recueil de contes (voir Jón Árnason, *Íslenzkar Þjóðsögur og Æfintýri*, vol. I, Leipzig, J. C. Hinrichs, 1862, p. 222-404).
[6] Voir Christina Kullberg, « Construire le Nord à travers la catabase (Olaus Magnus, Rudbeck le Jeune, Linné) », dans Bertrand, Chartier, Guyot, Mossé et Spica (dir.), *op. cit.*, p. 151-166.

> tam manifesta, ut tanquam viventes accipiantur ab ignaris mortis illorum, data dextra. Nec deprehenditur error, priusquam disparuerint umbrae.[1]

Cette notation est reprise par La Martinière :

> Ils sont si experts en l'Art Magique, qu'ils font voir aux estrangers ce qui se passe en leurs maisons, mesme leurs peres, meres, parents & amis qu'ils desirent, soient vivants ou morts […] S'il arrive que quelques-uns de leurs amis soient mort, & qu'ils en soient en peine, les cherchans s'apparoissent à eux tout tristes, leur racontans comme ils sont morts, & au Diable, qui leur est un rigoureux maître, que l'on a que faire de se mettre en peine d'eux, & qu'ils vont en Hecla.[2]

Cette perception résonne avec les figures de *draugar* véhiculées dans trois sagas islandaises[3] potentiellement connues des voyageurs : Glámr, que combat le personnage principal de la *Grettis saga Ásmundarsonar*[4], mais aussi Þórolfr bægifótr dans la *Eyrbyggja saga* et Víga-Hrappr dans la *Laxdæla saga*[5]. Elle entre également en résonance avec une lecture médiévale de l'île comme lieu allégorique – Paradis ou Enfer –, ainsi qu'avec un motif mythologique

---

[1] Magnus, *op. cit*., p. 13. Traduction : « L'île mérite d'être mentionnée pour ses phénomènes merveilleux. Il existe entre autres une montagne ou un promontoire qu'un feu continuel fait rougeoyer comme l'Etna et dont on dit qu'il est une punition et un lieu de purification pour les âmes corrompues. On y trouve, en effet, les esprits ou les fantômes des noyés ou de ceux qui sont décédés d'autres morts violentes, lesquels se manifestent aux hommes et prennent part aux activités humaines ; ces spectres se montrent si clairement à leurs proches connaissances que ceux qui n'ont pas été prévenus de leur décès les saluent d'une poignée de main comme s'ils étaient vivants. Et ils ne découvrent pas leur méprise avant la disparition de ces fantômes. » (Magnus, *Histoire et Description des peuples du Nord, op. cit.*, p. 58).

[2] La Martinière, *op. cit*., p. 173-174.

[3] Au sujet des figures de *draugar* dans les sagas islandaises, voir les travaux de Kirsi Kanerva (liste non exhaustive) : « The Role of the Dead in Medieval Iceland: a Case Study of *Eyrbyggja saga* », *Collegium Medievale*, 24, novembre 2011. URL : http://ojs.novus.no/index.php/CM/article/view/48. (date de consultation : 16 mai 2021) ; « Rituals for the Restless Dead: The Authority of the Deceased in Medieval Iceland », dans Sini Kangas, Mia Korpiola and Tuija Ainonen (dir.), *Authorities in the Middle Ages. Influence, Legitimacy, and Power in Medieval Society*, Berlin, De Gruyter, Fundamentals of Medieval and Early Modern Culture, 12, 2013 ; « Messages from the Otherworld: The Roles of the Dead in Medieval Iceland », dans Michael Hviid Jacobsen (dir.), *Deconstructing Death: Changing Cultures of Death, Dying, Bereavement and Care in the Nordic Countries*, Odense, University Press of Southern Denmark, 2013, p. 111-130. Voir également les travaux de Miriam Mayburd : « The Hills Have Eyes: Post-Mortem Mountain Dwelling and the (Super)natural Landscapes in the *Íslendingasögur* », *Viking and Medieval Scandinavia*, 2014, p. 129-154 et « It was a Dark and Stormy Night: Haunted Saga Homesteads, Climate Fluctuations, and the Vulnerable Self », dans Ármann Jakobsson et Miriam Mayburd (dir.), *Paranormal Encounters in Iceland 1150-1400*, Berlin, De Gruyter, The Northern Medieval World, 2020, p. 21-38.

[4] Nous résumons l'épisode : homme énigmatique employé comme berger par le fermier Thórhallr, Glámr meurt mystérieusement, puis sème la terreur et la mort dans la région ; ses successeurs connaissent tous une fin funeste, jusqu'au jour où Grettir, hébergé par Thórhallr, met Glámr hors d'état de nuire. L'épisode se situe aux chapitres 32 à 35 de la saga (voir « Saga de Grettir », dans Boyer, *Sagas islandaises, op. cit*., p. 835-846). Au tournant des XVIIIe et XIXe siècles, la *Grettis saga Ásmundarsonar* est connue des lettrés européens par l'entremise d'Ole Worm (voir annexe 2 (1636f, 1651f)) et de Thomas Bartholin (voir annexe 2 (1689g)), avant d'entrer dans les compilations de Karl Lachmann et Peter Erasmus Müller dans les années 1810 (voir annexe 2 (1816i, 1817k)).

[5] Voir Ármann Jakobsson, *The Troll inside You. Paranormal Activity in the Medieval North*, Santa Barbara, Punctum Books, 2017, p. 32. Au tournant des XVIIIe et XIXe siècles, la *Eyrbyggja saga* est elle aussi connue par l'entremise d'Ole Worm (voir annexe 2 (1636e, 1651e)), puis fait l'objet de rééditions (voir annexe 2 (1787c, 1788a)), avant d'être traduite par Walter Scott en 1814 (voir annexe 2 (1814b)), ce qui constituera son canal de diffusion le plus important au XIXe siècle. La *Laxdæla saga*, quant à elle, est connue par l'entremise de Thomas Bartholin (voir annexe 2 (1689l)), avant d'entrer dans les compilations de Karl Lachmann et Peter Erasmus Müller dans les années 1810 (voir annexe 2 (1816p, 1817v)).

celtique, le Sidh, insituable pays des morts, supposé s'ouvrir aux vivants en certaines périodes de l'année, notamment lors de la nuit de Samhain :

> une période dangereuse, des sortes de limbes où les barrières entre le monde réel et le monde surnaturel disparaissent provisoirement et où les humains et les esprits peuvent investir réciproquement les espaces, perturbant, ce faisant, l'équilibre normal.[1]

L'Islande, île de brume, entre-deux des éléments, de la vie et de la mort, serait un Samhain généralisé, où disparaîtrait l'aspect circonscrit et cyclique de la fête pour laisser place à un ordre quotidien du monde, inédit, où vivants et morts se côtoient perpétuellement. Le motif du Sidh est ressaisi par la tradition médiévale arthurienne sous le terme d'Autre Monde et peut-être est-ce ainsi qu'il est connu des voyageurs. Mais la connaissance du voyage de saint Brendan peut aussi en être le vecteur[2], tout comme les poèmes d'Ossian, qui intègrent à travers la figure de « Cuchullin » l'histoire du personnage mythique Cuchulainn, héros du Cycle d'Ulster ou Cycle de la Branche Rouge, source de la mythologie celtique[3]. En effet, les poèmes ossianiques relatent la mort de Cuchullin, tombé au combat pour défendre Temora, la capitale royale d'Irlande ; le poète Ossian explique à Bragela, l'épouse de Cuchullin, que le défunt guerrier n'a pas disparu, mais qu'il se tient toujours à l'endroit où il est tombé, caché par la nuit :

> Cuchullin fits at Lego's fake, at the dark rolling of waters. Night is around the hero; and his thousands spread on the heath: a hundred oaks burn in the midst, the feast of shells is smoking wide.[4]

Cette fausse mort du héros est rapidement suivie par sa véritable mort, lors d'un guet-apens, et ainsi le barde prononce-t-il son éloge funèbre : « Peace to thy soul, in thy cave, chief of the isle of Mist ! »[5] « Isle of Mist », l'Île de la Brume, est la périphrase poétique qui désigne l'île de Cuchullin, Tura ; mais, dans ce poème qui place Cuchullin entre vie et mort, cette périphrase peut tout aussi bien désigner le Sidh qui s'ouvre devant le héros piégé par ses ennemis. Si le modèle celtique de l'Autre Monde ne parvient pas aux explorateurs de l'Islande par le biais du corpus brendanien, ce peut être, enfin, par le biais des récits d'exploration arctique. Shane

---

[1] Miranda-Jane Green, *Mythes celtiques*, Paris, Seuil, Point Sagesse, 1998, p. 143-144.
[2] La résurgence de motifs de la mythologie celtique dans le voyage de Brendan a été étudiée de manière probante (voir entre autres Mackley, *op. cit*., *passim*).
[3] Le celtologue français Marie-Henri d'Arbois de Jubainville ne manque pas d'étudier le réemploi de la mythologie celtique par les poèmes ossianiques de Macpherson : voir « La littérature ancienne de l'Irlande et l'*Ossian* de Mac-Pherson », *Bibliothèque de l'École des chartes*, année 1880, 41, p. 475-487. Pour en savoir plus sur le cycle d'Ulster, l'une des quatre cycles par lesquels nous est parvenue la mythologie celtique et dont la tradition se serait fixée entre le IIe siècle av. J. C. et le IVe siècle ap. J. C., voir Jeffrey Gantz, *Early Irish Myths and Sagas*, Harmondsworth / New York, Penguin Books, 1986 (1981), p. 1-27 ; Pierre-Yves Lambert, *Les Littératures celtiques*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Que sais-je ? », 1981 ; et Kuno Meyer, *The Death-tales of the Ulster Heroes*, Dublin, Hodges, Figgis, 1906 (spécifiquement orienté vers la question qui nous intéresse).
[4] Macpherson, *op. cit*., p. 145.
[5] Macpherson, *op. cit*., p. 153.

McCorristine[1] étudie ainsi la résurgence du motif de l'Autre Monde dans la tradition des récits d'exploration arctique : quêtes mystiques qui doublent l'ambition impérialiste, disparitions irrésolues de navires qui pourraient aussi bien avoir rencontré un obstacle surnaturel ou franchi le seuil d'un autre univers, assimilation des Inuits à des sorciers et, par extension, à des figures morganiennes.

Ce dernier exemple étaye notre hypothèse : les explorateurs naturalistes du tournant des XVIIIe-XIXe siècles se situent au carrefour de deux imaginaires, Nord blanc et Nord brumeux, dont les motifs sont si étroitement liés les uns aux autres qu'en faire le départ est une gageure. De plus, chacune des deux composantes de l'imaginaire nordique de l'Islande repose sur l'alliance de la science et de la poésie, du témoignage et du mythe, les premiers appuyant et complexifiant les seconds. La tradition séculaire dont héritent les voyageurs à partir de la seconde moitié du XVIIIe siècle, loin d'être reniée, est ressaisie et perpétuée sous leur plume. Comment l'expliquer ? L'on peut postuler le rôle d'une esthétique sublime naissante, concomitante de la valorisation du paysage du Nord et du paysage de montagne, mais aussi de la publication des œuvres de Paul-Henri Mallet et de James Macpherson. L'on ne se risquera pas à établir une hiérarchie ou une causalité entre ces différents évènements, car là n'est pas notre propos. Néanmoins, leur conjonction contribue à doter la représentation nordique de l'Islande de nouveaux codes esthétiques, qui font basculer l'imaginaire nordique de l'Islande de la merveille au sublime, sans que le palimpseste des discours antérieurs soit jamais effacé. Le Nord n'est pas la seule direction empruntée par l'imaginaire de l'Islande : il y a aussi l'Ouest, cristallisé dans l'imaginaire occidental par le mythe du Nouveau Monde. Nous allons à présent nous attacher à en étudier les résurgences dans l'imaginaire de l'Islande au tournant des XVIIIe-XIXe siècles, ainsi que les modalités discursives et les implications de ces résurgences.

3. L'imaginaire du Nouveau Monde

Comme cela a été précédemment envisagé, la position géographique de l'Islande la place à la lisière de l'Arctique autant que dans les brumes de l'Atlantique Nord : ce sont les deux axes de l'imaginaire nordique de l'Islande. Cette position géographique la situe également entre Europe et Amérique, Ancien Monde et Nouveau Monde, les pôles antithétiques autour desquels s'élabore la géographie symbolique à partir des XVe et XVIe siècles. La conjonction entre cette donnée géographique et l'histoire des explorations occidentales fait de l'Islande aussi bien un

[1] Shane McCorristine, « Toward no earthly pole: Otherworldly quests for a Northwest Passage », dans Shane McCorristine, *Spectral Arctic. A History of Dreams and Ghosts in Polar Exploration*, Londres, UCL Press, 2018, p. 19-51.

Nouveau Monde en soi qu'une étape vers le Nouveau Monde, et ce pour trois raisons étroitement liées : tout d'abord, la position géographique intermédiaire de l'Islande entre deux continents ; ensuite, le caractère tardif de son peuplement européen[1] ; enfin, la prédominance d'une perspective européenne sur elle, qui se traduit dans les sagas islandaises et les récits d'exploration de la Renaissance par la récurrence d'un itinéraire, de l'Europe vers les Amériques. En effet, les colons norvégiens qui s'établissent en Islande à la fin du IXe siècle le font au cours d'une navigation plein Ouest, qui les conduit vers les Amériques au siècle suivant ; quant à Martin Frobisher et à ses émules, ils ne font pas seulement route vers le Nord, mais aussi vers l'Ouest, puisque les prétentions impérialistes britanniques sont tournées vers le Canada arctique. Si les explorateurs-naturalistes du tournant des XVIIIe-XIXe siècles, tous d'extraction européenne[2], n'inscrivent pas leur voyage en Islande dans le cadre d'une navigation entre Europe et Amérique du Nord[3], le sens et la dynamique de leur itinéraire de voyage les conduisent néanmoins du connu à l'inconnu, vers un Nouveau Monde.

On le devine, la perception extra-européenne de l'Islande est potentiellement réversible dans le cas de récits de voyage écrits par des voyageurs américains qui feraient escale en Islande sur la route de l'Europe. À titre d'exemple, le touriste américain Charles J. Gillis évoque en ces termes les pays qu'il s'apprête à visiter dans le cadre d'une croisière organisée en Europe : « The countries which we are going to are very old, some of them having histories extending back for more than a thousand years […]. »[4] Il s'inscrit ainsi dans la lignée de Washington Irving, qui part en quête d'une densité historique à travers son voyage en Europe et, surtout, il intègre l'Islande dans la catégorie des pays de l'Ancien Monde. Il la visitera comme un pays de l'Ancien Monde, préférant les monuments de Reykjavík[5] à l'exploration de la nature

[1] Nous renvoyons notre lectrice, notre lecteur à l'introduction du présent chapitre.
[2] Il faut attendre la publication de *Norðurfari: Or, Rambles in Iceland* (1854) de Pliny Miles pour qu'un voyageur américain intervienne dans le corpus du voyage d'Islande (voir annexe 1 (1854b, 1854c)).
[3] Dans notre corpus, la première (et unique) navigation entre Europe et Amérique n'intervient pas avant 1903, avec le récit du voyageur américain Lewis Atterbury Stimson (voir annexe 1 (1903a)).
[4] Charles J. Gillis, *A Summer Vacation in Iceland, Norway, Sweden and Russia*, New York, Printed for Private Distribution, 1898, p. 6.
[5] « The capital of [Iceland] is Reykjavik, reported to have a population of 4,000. We went ashore here, and spent part of the day looking about. […] We saw a handsome monument, erected to the memory of the great sculptor Thorwaldsen, who was born here, and whose great works can be seen in most of the museums in Europe. » (Gillis, *op. cit*., p. 9). De la même manière, le voyageur américain John Ross Browne introduit le récit de son escale islandaise par une évocation de Reykjavík, bien plus longue que le portrait qu'il trace de l'Hekla ou du Snæfellsjökull quelques pages auparavant, non sans cacher sa déception : « There is much about Reykjavik to remind a Californian traveler of San Diego. The drunken fellows about the stores, and the racing of horses up and down the streets, under the stimulus of liquor rather than natural energy, sometimes made me feel quite at home. » (John Ross Browne, *The Land of Thor*, New York, Harper & Brothers, Publishers / Londres, Sampson Low, Son, & Marston, 1867, p. 437)

islandaise : *mutatis mutandis*[1], la représentation américaine de l'Islande est donc diamétralement opposée à sa représentation européenne, puisqu'elle adopte les codes de l'appréhension viatique de l'Ancien Monde[2]. Néanmoins, ce cas de figure est trop rare et tardif dans le cas de notre étude pour constituer un imaginaire de l'Islande concurrent à celui du Nouveau Monde.

L'on fait donc l'hypothèse que cette perception dominante de l'Islande en tant que terre extra-européenne se nourrit d'un imaginaire de l'Ouest non moins ancien que l'imaginaire du Nord dont nous avons fait l'archéologie. L'on postulera une perméabilité mutuelle des deux imaginaires, du Nord et de l'Ouest, conséquence logique de la situation de l'Islande entre imaginaire du Nord blanc et arctique et imaginaire du Nord brumeux et atlantique, ce qui aura pour conséquence l'intégration des codes de représentation des Amériques par ceux de l'Islande dans les récits d'exploration du tournant des XVIIIe et XIXe siècles. L'on constatera dans les pages qui suivent que l'imaginaire de l'Ouest n'est pas moins complexe et ambivalent que l'imaginaire du Nord. La réflexion s'articulera en trois temps : nous envisagerons d'abord la coexistence dans l'imaginaire de l'Islande d'un imaginaire de l'Ouest et d'un imaginaire du Nord, dont nous étudierons deux points de convergence. Puis nous déclinerons deux modalités d'expression de l'imaginaire du Nouveau Monde dans le cadre des représentations de l'Islande : d'une part, l'appréhension du paysage islandais à travers le modèle du désert ; d'autre part, l'appréhension du peuple islandais à travers le modèle de l'homme nouveau.

3.1. Le tropisme de l'Ouest

L'imaginaire de l'Islande mêle aux motifs de l'imaginaire du Nord, que nous avons envisagés ci-dessus, ceux d'un imaginaire de l'Ouest. Cet imaginaire existe depuis l'Antiquité comme un au-delà de l'œcoumène gréco-latin dont le seuil est tracé par les Colonnes d'Hercule et trouve à s'incarner dans l'espace atlantique et ses îles ; mais il occupe une place privilégiée dans l'imagination occidentale à partir du XVe siècle, où il se confond alors avec les Amériques tout juste découvertes. Nous allons envisager les modalités de la conjonction entre imaginaire du Nord et imaginaire de l'Ouest dans l'imaginaire de l'Islande, en analysant les manifestations

[1] Gillis voyage et écrit 125 ans après Banks : pour ce dernier, Reykjavík n'est encore qu'un conglomérat de baraques de pêcheurs, ce qui contribue à concentrer l'attention du voyageur sur les curiosités naturelles de l'île plus que sur ses monuments inexistants. La modernisation des infrastructures de l'Islande à la fin du XIXe siècle modifie évidemment les attentes et l'appréhension du voyageur.

[2] Adrien Pasquali rappelle que les villes et les monuments concentrent l'intérêt du voyageur jusqu'au XIXe siècle, tandis que la nature – forêt, montagne, désert – n'est perçue que comme un espace transitoire du voyage, qui n'est pas voué à être décrit (voir Adrien Pasquali, *Le Tour des Horizons. Critique et récits de voyage*, Paris, Klincksieck, 1994, p. 19-20).

de deux points de convergence entre ces deux imaginaires dans les récits d'exploration du tournant des XVIIIe et XIXe siècles : d'une part, la représentation en terre hostile, à la fois inadaptée à la vie humaine et propice à l'existence de prodiges ; d'autre part, l'application au lieu d'une axiologie morale réversible, entre Enfer et Paradis.

« Nouveau monde », « ny verld »[1], c'est ainsi que Troil qualifie l'Islande. Ce paysage lui semble alors radicalement différent des rivages de l'Écosse, où il reconnaissait la source de la poésie ossianique. Si sa lecture de l'*Edda* de Snorri Sturluson est son premier contact avec l'Islande[2], le cosmos fait de contrastes et de reliefs accidentés que décrit la « Gylfaginning » ne lui est d'aucun secours pour lire le paysage qui se présente à ses yeux quelque peu désemparés à Bessastaðir, sur la péninsule de Snæfellsnes, au sud-ouest de l'Islande :

> Vid ankomsten dit d. 28 Augusti, mötte vi en, om ej vacker, dock ovanlig och undransvärd utsigt. Alt hvad som förekom våre ögon, målade ej annat än förödelse för dem, som vana at se Englands och Scotlands täcka kuster, nu ej sunno annat än lämningar af en, Gud vet huru gammal, eld. Beskrivningen af et land, hvarest man nåra til hafvet, snart lagt ej sinner annat än hvaffa samt af elden nästen glacerade klippor, och hvar synen omsier förlorar sig i höga fjell, täckta med beständig snör, kan ej till väga bringa de känslor, som helt och hållit intaga en tänkane åskådare vid dess första åsyn. Det är visst, at det vackra roar både sinne ock ögon, men den råa, den hiskliga naturen gör ofta de starkaste intryck.[3]

Troil trace le tableau d'un paysage exclusivement naturel, dans lequel la présence humaine se fait discrète et incongrue, cernée par des terres stériles (« montagnes pelées », « peu d'herbes ») et une minéralité faite de reliefs agressifs (« restes effrayans », « sommets extrêmement pointus »). Ce tableau n'est pas sans évoquer les caractéristiques que Daniel Chartier prête à la représentation du Nord : « monde "naturel", inconnu, vide, inhabité et éloigné »[4]. Il s'inscrit également dans une longue tradition de représentation des terres de l'Ouest, que les cartographies antique et médiévale repoussent, au même titre que le Nord, dans la zone aveugle des terres inconnues et inhabitables. Sumarliði R. Ísleifsson le rappelle, le Nord n'est pas la seule direction empruntée par Pythéas pour atteindre Thulé :

> [Thulé] n'était guère propice au développement de la vie, mais si des êtres parvenaient à s'en accommoder, il était impensable qu'il puisse s'y développer une existence humaine. Thulé était

[1] Troil, *op. cit.,* p. 5.
[2] « Vid vår ankringsplats, ej långt ifrån Bessestedr, den berömde Sturlesons boställe » (Troil, *op. cit.*, p. 5). Traduction : « notre mouillage à Bessestedr en Islande, où fut jadis la résidence du célèbre Sturleson ».
[3] Troil, *op. cit.*, p. 3-4. Traduction (assez peu fidèle, ou à tout le moins recomposée par Lindblom) : « [A notre arrivée le 28 août,] nous crûmes être dans un nouveau monde, où des restes effrayans d'anciennes ruines avoient pris la place de ces rians côteaux qui avoient tant charmé notre vue, & que nous venions de quitter. Que l'on se figure un pays, qui d'une extrémité à l'autre n'offre que des montagnes pelées, dont la cime est toujours ensevelie sous des neiges. Les plaines sont coupées par des rochers vitrifiés, dont les sommets extrêmement pointus dérobent à la vue le peu d'herbes qui croît dans les intervalles. Les maisons dispersées ça & là, sont cachées derrière ces mêmes remparts, sans qu'il s'y trouve un seul arbre qui puisse servir aux rendez-vous de l'amitié ou des innocens plaisirs. Cette esquisse ne vous fera sûrement point naître l'envie d'aller vous établir en Islande. »
[4] Chartier, *Qu'est-ce que l'imaginaire du Nord, op. cit.*, p. 10.

> parfois aussi décrite d'une manière qui rappelait les récits antiques sur les Hyperboréens ou les îles fortunées. Selon ces représentations, Thulé était une île exotique, une hétérotopie, à la frontière du monde des hommes, à la fois bonne et maléfique. [Thulé] se trouvait tout à l'ouest et elle était tellement septentrionale que le soleil y brillait tout un semestre, en alternance avec une obscurité d'égale longueur ; elle était également le lieu le plus éloigné de l'« Ancien » monde, pour reprendre l'expression en usage au milieu du XVIIe siècle. […] Elle devint le symbole de ce qu'il était difficile, voire impossible, à atteindre, aux confins de l'Ouest et du Nord, tout en offrant la promesse d'une occasion nouvelle ou d'un recommencement.[1]

De cette remarque de Sumarliði R. Ísleifsson l'on tire deux conclusions : tout d'abord, la géographie et l'histoire de conquête qui caractérisent l'Islande l'inscrivent à la confluence de l'imaginaire du Nord et de l'Ouest dès l'Antiquité, et ce à travers la présence obsédante de son double mythique qu'est Thulé ; ensuite, l'imaginaire de l'Ouest est défini par la même dualité que l'imaginaire du Nord : pureté et hostilité, virginité et animalité. L'Ouest, à la fois terre et direction asymptotique, conserve sa double caractéristique de terre inconnue et potentiellement inhabitable et d'horizon utopique de nouveautés. Comme le Nord, l'Ouest est aussi le lieu des monstres, aux yeux de l'explorateur européen. André Thevet situe au Brésil une licorne à deux cornes, le Pirassouppi, cousine sud-américaine de la licorne groenlandaise de Frobisher :

> En la province qui est le long de la rivière de Plate se trouve une bête que les sauvages appellent Pirassouppi, grande comme un mulet, et sa tête quasi semblable, velue en forme d'un ours, un peu plus colorée, tirant sur le fauve et ayant les pieds fendus comme un cerf. Ce Pirassouppi a deux cornes fort longues, sans ramures, fort élevées et qui approchent de ces licornes tant estimées.[2]

Troil qui est le premier voyageur à offrir aux lecteurs occidentaux le récit de la découverte des geysers islandais[3], souscrit à cet imaginaire de l'Ouest comme terre de merveilles et de prodiges lorsqu'il établit une analogie avec de semblables phénomènes constatés aux Amériques :

> En annan omständighet måste jag äfven nämna, som var rätt besynnerlig, at då skålen var full med vatn och vi skälde oss så för solen, at vi uti vatnet kunde se vår egen skugga, vi altid märkte omkring vårte git men ej de vidståendes hufvudens skugga en ring, af nästan samma särgor, som rägnbogen, utom hvilken geck en ganska ljus ring. Det var förmodligen utaf den ur vatnet upstigande ångan. Annas påminner jag mig äfven, om sommaren under resor ofta hafva märkt dylikt, måst vi ängar, som låtteligen ses då man är i farten så at skuggan visar sig på sidan (*a*).

---

[1] Ísleifsson, *op. cit.*, p. 59-60.

[2] André Thevet, *La Cosmographie universelle d'André Thevet, illustrée de diverses figures des choses plus remarquables veuës par l'auteur*, tome I, livre V, chapitre 5, fol.128-131 : « De l'Île de Cadamoth, avec un gentil traité de la licorne », Paris, 1575. Cité par Faidutti, *op. cit.*, vol. II, p. 12.

[3] Au XIXe siècle, le voyageur anglais John Forbes s'étonnera d'ailleurs de l'absence de toute mention relative à ce phénomène naturel spectaculaire dans les sources islandaises médiévales (voir Charles Stuart Forbes, *Iceland; its Volcanoes, Geysers, and Glaciers*, Londres, John Murray, 1860, p. 241), absence que relèveront également Collingwood et Jón Stefánsson dans le *Landnámabók* (voir Collingwood et Stefánsson, *op. cit*., p. 18). Le voyageur anglais William Morris n'en verra guère la trace avant les *Annales islandaises* du XVIIIe siècle (voir William Morris, *Journals of Travel in Iceland 1871, 1873*, édition de May Morris, Londres, Longmans, Green and Company, 1911, p. 66), mais l'explorateur anglais sir Richard Burton, plus versé dans l'étude des sources, signale une note de Saxo Grammaticus à ce sujet (voir Burton, *op. cit*., vol. II, p. 175-176), à juste titre (voir « Préface », dans Grammaticus, *La Geste des Danois, op. cit.*, p. 29).

> *(a)* Samma håndeisen hafva äfven de naturkunnige, som sändes til America för jordens afmåtning, beskrifvit, såsom skedd på berget Pambamarca, där de vid solens upgång omgäfvos med tökn, men denna dress ifrån dem, och förbyttes hastigt i så sina ångor at de knapt kunde synes. På 10 samnars afstånd fick hvardera därpa se sin skugga, och omkring dess hufvud 3 eller 4 lifliga kronor, fårgade som innersta rägnbogen i början ovale, men sedan mera runde. Den innersta syntes hel och hållen. Utom alt gick en ljus ring. Hvar åskådare såg endast sin bild. Se BERGMANS verldsbeskrivning a. Tom. p. 65.[1]

L'on reconnaît là la précaution du savant, qui explique la récurrence et la systématicité d'un phénomène physique et qui recourt au discours d'autorités dans sa discipline pour étayer une analogie qui n'a ici rien de gratuit : le geyser est effectivement un phénomène naturel commun à l'Islande et aux Amériques. L'on pourra aussi voir dans cette analogie la circulation du motif de la merveille, du prodige, entre imaginaire du Nord et imaginaire du Nouveau Monde.

Derrière ce lieu paradoxal, hostile, à la fois impropre à la vie humaine et peuplé de prodiges défiant la raison, ressurgit discrètement une représentation symbolique et axiologique de l'Islande, qui doit autant à l'imaginaire de l'Ouest qu'à l'imaginaire de l'Islande. Dans son évocation initiale du paysage islandais, Troil perçoit l'influence conjointe du feu et de la glace, et place sa description sous le signe du négatif : pas d'herbe ni d'arbre, des montagnes plus pelées que majestueuses, un habitat clairsemé. Si métaphore architecturale il y a dans son texte, l'image qui l'emporte est celle de la ruine et du chaos, et non celle du monument comme chez Marmier ou Bourrit précédemment cités. Son compagnon de voyage Banks, déçu de ne pas avoir pu accompagner Cook vers des latitudes plus clémentes, dans sa seconde expédition dans le Pacifique Sud[2], consigne dans son journal de voyage ces phrases laconiques et désabusées :

> plates of stone often of large dimensions standing upon their edges intolerable to walk upon and rougher to the eye than any thing I have seen before.[3]

---

[1] Troil, *op. cit*., p. 268-270. Traduction : « Je ne dois point passer sous silence une circonstance qui m'a paru fort singulière. Le cratère étant rempli d'eau, nous nous plaçâmes devant le soleil, de manière que notre ombre se portoit sur l'eau, & chacun vit dans l'eau autour de l'ombre de sa tête, sans voir la même chose autour de celle des autres qui y étoient, un cercle d'une couleur approchant de celle d'un arc-en-ciel, qui étoit entouré d'un autre cercle resplendissant. Cela venoit sans doute des vapeurs exhalées de l'eau. Je crois même avoir vu quelque chose de semblable en voyageant dans l'été, & sur-tout en traversant des prairies, l'ombre du corps se dirigeant de côté (*a*). // (*a*) Les savans envoyés en Amérique pour la mesure de la terre, ont donné une description de ce phénomène. Ils se trouvèrent un jour sur le mont de Pambamarca, & au lever du soleil ils furent enveloppés dans un brouillard qui, en se dissipant, fut subitement changé en vapeurs si subtiles, qu'elles étoient presque imperceptibles. Dans un éloignement de soixante pieds, chacun d'entre eux vit dans son ombre sa tête entourée de trois ou quatre couronnes ou auréoles de la couleur de l'intérieur de l'arc-en-ciel. Ces couronnes étoient d'abord d'une forme ovale ; elles finissoient par en prendre une ronde. Toutes les nuances de celle qui étoit enfermée dans les autres étoient très-marquées. Un cercle resplendissant entouroit le tout. Chaque individu ne vit que son image. » (*Cosmogr. de Bergman*, tom. II, p. 65). »

[2] Voir Anna Agnarsdóttir, « The Young Joseph Banks: Naturalist Explorer and Scientist, 1766-1772 », *Journal for Maritime Research* [ressource en ligne], 2020. URL : https://doi.org/10.1080/21533369.2020.1746090, p. 8 et *Sir Joseph Banks, Iceland and the North Atlantic 1772-1820. Journals, Letters and Documents*, Londres, Routledge, Hakluyt Society, 3, 2016, p. 20-21.

[3] Aho, *op. cit.*, p. 5.

Ce faisant, les deux explorateurs s'inscrivent également dans le souvenir d'une cosmographie médiévale, qui associe l'Ouest à l'Enfer et, par extension, l'Orient à l'Éden[1]. Pour les explorateurs de la fin du Moyen Âge, l'Ouest est alors également le lieu de l'inconnu hostile et effrayant, comme le rappelle Michel Lequenne :

> Quant à la route de l'Ouest, c'est avec plus de prudence encore que les marins s'y engagèrent. Les rois portugais accordèrent des « commissions » à tous ceux qui voulurent aller à la recherche des « îles atlantiques », celles que les légendes semaient quelque part sur les flots de la « mer Ténébreuse » : Atlantide, Ante-Illia, île de Saint-Brandan [*sic*], île des Sept-Cités, île Brazil.[2]

Même si cela n'apparaît guère chez Banks et Troil, l'on notera que, comme dans l'imaginaire du Nord, l'imaginaire de l'Ouest a une signification symbolique et axiologique éminemment réversible, et oscille entre composante infernale et composante paradisiaque. En effet, l'Ouest est le lieu des Îles Fortunées, ou Îles des Bienheureux, équivalent extrême-occidental de l'île des Hyperboréens, que situe Strabon au-delà des frontières du monde connu :

> Ajoutons que les îles des Bienheureux sont situées à l'extrémité occidentale de la Maurusie, à la rencontre de laquelle semble s'avancer en quelque sorte l'extrémité correspondante de l'Ibérie : or, si l'on réputait lesdites îles Fortunées, cela n'a pu tenir qu'à leur proximité d'une contrée aussi réellement fortunée que l'était l'Ibérie.[3]

C'est dans les Îles Fortunées que les poète grecs Hésiode (VIIIe s. av. J. C.) et Lucien (IIe s. ap. J. C.) situent successivement les Champs-Élysées et la fontaine de jouvence ; c'est aussi le lieu du Jardin des Hespérides présenté par Diodore de Sicile (Ier s. ap. J. C.), où les arbres portent des fruits d'or, ainsi que de son avatar celtique, l'île d'Avalon ; c'est enfin le lieu de l'Atlantide, lieu dépeint par Platon (IVe s. av. J. C.) dans ses dialogues *Timée* et *Critias*[4]. Ces mythes antiques qui font de l'Ouest un lieu de sociétés insulaires et utopiques persistent à l'époque

---

[1] Les mappemondes d'Ebstorf et d'Hereford (fin XIIIe-début XIVe siècles), qui ne visent pas tant à fournir une représentation géographique du monde qu'une lecture symbolique et spirituelle de ce dernier, situent le Paradis terrestre en Orient et le placent au sommet du monde. Pour approfondir ce sujet de la cosmographie médiévale, voir Pascal Arnaud, « Les villes des cartographes. Vignettes urbaines et réseaux urbains dans les mappemondes de l'Occident médiéval », *Mélanges de l'École française de Rome. Moyen Âge, Temps modernes*, t. 96, n°1. 1984. p. 537-602 ; Patrick Gautier Dalché, « À propos de la mappemonde d'Ebstorf », *Médiévales*, n°55, automne 2008, p. 163-170 ; Henri Bresc et Emmanuelle Tixier du Mesnil (dir.), *Géographes et voyageurs au Moyen Âge*, Nanterre, Presses universitaires de Paris Nanterre, 2010 (en particulier les contributions d'Henri Bresc, p. 29-52, et de Muriel Laharie, p. 67-89) ; ou encore Damien de Carné, « Nouveauté géographique et inertie épistémique dans les récits de voyage et la cartographie du Moyen Âge », *Viatica* [En ligne], n°4, mis à jour le 27/01/2020, URL : http://revues-msh.uca.fr/viatica/index.php?id=593.

[2] Lequenne, *op. cit.*, p. 10.

[3] Strabon cité dans Jean-Pierre Sanchez, *Mythes et légendes de la conquête de l'Amérique*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 1996, p. 40.

[4] L'on trouvera une compilation à la fois exhaustive et organisées des discours antiques sur les mythes des Îles Fortunées, du Jardin des Hespérides et de l'Atlantide dans l'ouvrage suivant, qui montre également la persistance de cet imaginaire à l'époque de la découverte de l'Amérique : Sanchez, *op. cit.*, p. 39-47. De fait, outre les îles Canaries, les îles des Caraïbes ont pu être identifiées aux Îles Fortunées au moment de leur découverte (voir Sanchez, *op. cit.*, p. 84-86 et Bouloux, *op. cit.*, *passim*).

médiévale, en particulier celui des Îles Fortunées, qui offrent leur cadre au Paradis des âmes[1] : Brendan souhaite découvrir le Paradis terrestre au terme de sa navigation[2]. À la quête spirituelle de Brendan vers l'Ouest se superposent successivement la route vers l'Ouest des colons norvégiens du Xe siècle, puis celle de la conquête précolombienne des Amériques, relatée dans les *Sagas du Vínland*, et enfin, dans la seconde moitié du XIXe siècle, celle du Far West américain, avec des constantes qu'identifie Régis Boyer : quêtes du désert, de l'inconnu, d'une vie meilleure[3]. Il rappelle notamment que le Vínland, mystérieuse contrée où sont censées pousser des vignes et que des découvertes archéologiques aux XIXe et XXe siècles ont permis d'identifier à Terre-Neuve en dépit de quelques faits invraisemblables[4], s'inscrit dans la tradition des Îles Fortunées, tout comme le Hvítramannaland (« Pays des Hommes blancs »), également appelé Írland it mikla (« Irlande-la-Grande »), qu'explorent les héros de la *Eiríks saga rauða*, du *Landnámabók* et de la *Eyrbyggja Saga*[5]. Le tropisme de l'Ouest paradisiaque est donc partagé par les Occidentaux et les Islandais[6]. Nous le verrons, cette composante de l'imaginaire de l'Ouest propre à l'Islande connaît elle aussi une résurgence dans les récits d'exploration du tournant des XVIIIe et XIXe siècles.

On le voit, l'Islande comme terre hostile et prodigieuse ainsi que comme lieu symbolique doté de significations axiologiques réversibles emprunte ces caractéristiques tant à l'imaginaire du Nord qu'à l'imaginaire de l'Ouest. Les citations présentées ci-dessus appellent un autre constat : Troil et Banks découvrent avec l'Islande un nouveau modèle de paysage, qui est le désert doublement défini par l'immensité et la négativité. C'est une expérience que tous les voyageurs ultérieurs sont appelés à faire : le village de Grindavík, la péninsule de Snæfellsnes et la Faxaflói les accueillent certes sur l'île, mais ces jalons ne suffisent pas à endiguer l'immensité désertique des champs de lave du sud-ouest de l'Islande, qui, quant à eux, constituent l'expérience statistiquement la plus fréquente pour les voyageurs[7]. Opposé au

[1] Voir Ribémont, *op. cit.*, p. 60-61.
[2] Voir Sanchez, *op. cit.*, p. 77.
[3] Voir Boyer, *Ísland, Grœnland, Vínland, op. cit*., p. 12-17.
[4] Voir Boyer (trad. et éd.), *Sagas islandaises, op. cit.*, p. 1607-1610. Au sujet du Vínland, des différentes tentatives de le situer et de le cartographier depuis le XVIe siècle, mais aussi de sa fortune dans l'imaginaire et la littérature occidentale jusqu'au seuil du XXIe siècle, voir Geraldine Barnes, « Vínland the Good : Paradise Lost ? », *Parergon*, vol. 12, n°2, janvier 1995, p. 75-96.
[5] Voir Boyer, *ibid*., p. 1617.
[6] Ainsi que par les Irlandais : à ce sujet, voir Matthias Egeler, *Islands in the West. Classical Myth and the Medieval Norse and Irish Geographical Imagination*, Turnhout, Brepols, 2017.
[7] L'écrasante majorité des voyageurs en Islande aborde l'île par sa région sud-ouest, même si les itinéraires de navigation, à l'exception de Kerguelen-Trémarec, d'Ólafur Ólafsson ou de Friedrich August Ludwig Thienemann qui abordent l'Islande par le nord-ouest. Si les itinéraires de navigation se diversifient dans la seconde moitié du XIXe siècle, faisant arriver les voyageurs au nord de l'île (William George Lock, Mrs. Alec Tweedie, Raymond Pilet, Lewis Atterbury Stimson, Louis P. Gratacap et Albert Engström) ou à l'est (James Bryce, Arthur Feddersen,

paysage islandais précédemment analysé, qui éveille chez le voyageur le sentiment du « sublime de puissance »[1] par la confrontation des éléments naturels et des forces primordiales dont il est le théâtre, le désert volcanique procure à ce même voyageur une émotion nouvelle, qu'il s'agit de déterminer.

3.2. Le modèle désertique

Les champs de lave islandais sont une expérience récurrente pour les explorateurs naturalistes des XVIIIe-XIXe siècles et inscrivent l'Islande dans l'imaginaire du Nouveau Monde, du continent vierge à découvrir. Nathalie Bouloux rappelle que l'océan constitue pour l'homme médiéval le paradigme du monde inconnu, par son immensité et son absence de limites visibles – absence qui, paradoxalement, est synonyme de frontière, de confins du monde[2] – et il s'avère que pour l'homme des Lumières, les champs de lave reconduisent ce motif de la *terra incognita*. Nous allons le voir, la représentation de ces champs de lave s'inscrit dans deux modalités de l'imaginaire du Nouveau Monde : celle du paysage infini, renvoyant l'homme à sa propre finitude ; celui de l'intérieur des continents, appel à l'exploration et à la régénération, mais aussi menace de perte de soi.

3.2.1. L'imaginaire de l'infini : le sublime négatif en excès ?

Comment définir l'expérience du « ny verld » que fait Troil, que fait, après lui, une longue lignée de voyageurs en Islande ? S'agit-il du « sublime d'infini »[3], pour reprendre la formule d'Yvon Le Scanff, dont le propre est de confronter son spectateur à l'immensité, manifestation d'une grandeur divine sans commune mesure avec les capacités physiques et intellectuelles de l'homme ? Les déserts de lave islandais sont-ils le lieu où le voyageur peut faire l'expérience des deux infinis pascaliens[4], l'apprentissage douloureux et nécessaire de sa finitude et de sa place dans un univers absolu, où il n'est pas / plus la « mesure de toute chose »[5] ?

> Qui se considérera de la sorte s'effraiera de soi-même, et, se considérant soutenu dans la masse que la nature lui a donnée, entre ces deux abîmes de l'infini et du néant, il tremblera dans la vue de ces merveilles ; et je crois que, sa curiosité se changeant en admiration, il sera plus disposé à les contempler en silence qu'à les rechercher avec présomption.

Victor Meignan, William McCormick, Frederick William Warboek Howell et Elmer U. Hoenshel), ce n'est pas suffisant pour concurrencer la première impression de l'Islande, les champs de lave du sud-ouest (pour ces statistiques, voir annexe 1, qui indique l'itinéraire de chaque voyageur de notre corpus).

[1] Le Scanff, *op. cit.*, p. 47.

[2] Voir Bouloux, *op. cit.*, p. 6-7.

[3] Le Scanff, *op. cit.*, p. 47.

[4] Voir Le Scanff, *op. cit.*, p. 94-95. Dans ses *Pensées* (1670), Pascal consacre un chapitre à la disproportion de l'homme et de Dieu, disproportion perceptible dans l'expérience que l'homme peut faire de l'infiniment grand et de l'infiniment petit dans l'univers.

[5] Platon, *Théétète*, traduction revue de Michel Narcy, Paris, Flammarion GF, 1995, p. 191.

> Car enfin qu'est-ce que l'homme dans la nature ? Un néant à l'égard de l'infini, un tout à l'égard du néant, un milieu entre rien et tout. Infiniment éloigné de comprendre les extrêmes, la fin des choses et leur principe sont pour lui invinciblement cachés dans un secret impénétrable, également incapable de voir le néant d'où il est tiré, et l'infini où il est englouti.[1]

Ces paroles de Pascal définissent tout à fait la perception des déserts des Highlands par les voyageurs qui cheminent en Écosse au XIXe siècle. Astolphe de Custine, qui a fait l'expérience enthousiaste du sublime de puissance avec la Mer de Glace[2] et qui compare les écueils de l'Écosse à des « Alpes submergées jusqu'à leur partie déserte »[3], fait l'expérience du sublime d'infini avec l'Écosse, dont l'immensité est soulignée par la monotonie des couleurs :

> Telle est, dans ces contrées sauvages, la scène offerte aux regards et aux méditations du voyageur. La nature n'y a plus qu'une couleur : le noir, dont les nuances, plus ou moins foncées, servent à rendre distinctes les diverses formes des objets ; l'eau est noire, les montagnes sont noires, le ciel est noir, et, dans ce paysage *à l'encre*, tout se détache en noir, car les voiles teintes qu'on aperçoit à l'horizon ressortent elles-mêmes en noir sur un fond grisâtre.
>
> […] le brouillard et l'absence de lumière rendent ce pays entièrement différent des contrées plus méridionales ; on ne peut oublier un instant que c'est la patrie d'Ossian qu'on parcourt. Quand les ténèbres du soir se répandent sur ces paysages désolés, le cœur de l'homme s'ouvre à la tristesse ; et la poésie la plus mélancolique devient l'expression naturelle de ses sentimens intimes. Le deuil de la nature semble appeler du fond de son ame [*sic*] les pensées douloureuses ; il s'établit entre lui et le désert une vague harmonie qui peut inspirer le poète, mais qui décourage l'homme vulgaire ![4]

Un peu plus loin, la découverte de la nature aride, monotone et monochrome de la région d'Inverary, est l'occasion d'une méditation philosophique pour Custine. Le noir, loin d'être étouffant, exprime l'infini, l'immensité, et invite l'âme humain à considérer sa propre finitude :

> C'est ici qu'il faut venir apprendre comment la nature se passe de couleurs pour faire des paysages. Un ciel gris, un lac gris, des montagnes noires, des torrens noirs, un premier plan, noir comme tout le reste, mais où la bruyère en fleurs répand quelques faibles teintes de lilas : tels sont les monotones objets qui composent les tableaux exposés ici par le Grand Peintre, aux regards du voyageur. […]
>
> Les montagnes d'Écosse, entièrement dépouillées d'arbres, ne sont pas d'une hauteur bien imposante ; mais elles ont la grandeur de la mort. Tout paysage solitaire et silencieux conserve quelque beauté ; des rochers, même décharnés, ont toujours un aspect majestueux. À la vérité, on ne trouve point ici, comme dans les Alpes, ces pics hardis, ces groupes d'arbres, ces chalets pittoresques qui soutiennent la curiosité et les forces du voyageur : on n'y aperçoit que de petites montagnes, pour la plupart arrondies, nues, et dont l'aspect régulièrement triste n'a rien de pittoresque ; mais dans le silence des déserts, la nature abandonnée de l'homme, travaille sur elle-même ; et l'ame [*sic*] du poète s'enthousiasme encore devant ce simple et sublime spectacle.[5]

Que le paysage soit contrasté ou uni, qu'il soit accidenté ou marqué par une ligne de fuite vertigineuse, qu'il résulte du plein comme du vide, il est pour le voyageur la preuve de la puissance divine, une puissance tantôt chtonienne et chaotique, tantôt artiste et concertée, tantôt

---

[1] Blaise Pascal, *Pensées* (1670), dans *Œuvres complètes*, préface d'Henri Gouhier, présentation et notes de Louis Lafuma, Paris, Seuil, 1963, p. 526.

[2] Voir Astolphe de Custine, *Mémoires et Voyages, ou Lettres écrites à diverses époques, pendant des courses en Suisse, en Calabre, en Angleterre, et en Écosse*, vol. I, Paris, Alexandre Vézard / Le Normant Père, 1830 (2e édition), p. 34-37.

[3] Custine, *op. cit.,* vol II, p. 334.

[4] Custine, *op. cit.,* vol. II, p. 299-300.

[5] Custine, *op. cit.*, vol. II, p. 312-313.

créatrice, tantôt destructrice. De la même manière, Nodier, qui se souvient d'Ossian et de Mallet dans les *Essais d'un jeune barde* (1804)[1] et évoque « la voix de l'esprit des déserts » qui hante les landes de son poème « Halte de nuit »[2], s'intéresse à la botanique des « landes froides et nues de l'Écosse, [qui] sont comme celles du reste des pays septentrionaux, couvertes par le *lichen des rennes* »[3] et rapporte à son lecteur son expérience du sublime de l'infini :

> Ce que l'on ne conçoit pas sans l'avoir vu, c'est ce qu'il y a de solemnel [*sic*] et de terrible dans l'aspect d'un désert où rien n'existe que des forces de la création, où nulle puissance, nulle volonté n'a modifié les ouvrages de la puissance et de la volonté de Dieu […] Ce sentiment ajouté à l'impression matérielle des beautés locales en change entièrement l'effet. On supporte, sans s'en apercevoir, et même avec une sorte de plaisir, la conviction d'une solitude bornée et d'un isolement volontaire ; mais […] quand on a demandé l'homme à ce vaste désert et que la solitude seule a répondu, l'ame [*sic*] étonnée retombe pour ainsi dire sur elle-même, et sent le besoin de réunir toutes ses forces contre la puissance accablante de la nature. Elle a ici un caractère imposant qui surmonte toutes les lâches mélancolies du cœur, et quand, du milieu de ces solitudes, on se rappelle la société avec ses intérêts, ses amitiés, ses institutions, ses grandeurs, ses renommées, on n'y voit plus qu'une caricature dans l'ordre éternel.[4]

Chez les voyageurs en Islande, l'expérience des champs de lave désertiques est plus complexe : ils en reconnaissent l'immensité ; ils y voient certes la manifestation de puissances qui les dépassent, mais ces puissances ne sont pas celles d'un Dieu créateur ; elles sont plutôt apocalyptiques et, au lieu d'éveiller chez le voyageur l'enthousiasme au sens étymologique du terme, elles suscitent la terreur. Hooker découvre en ces termes son premier *hraun*[5], désert hostile qui le renvoie au grand abîme de la destruction et qu'il compare à une mer immense. L'on sait, depuis les travaux d'Yvon Le Scanff[6] et d'Alain Corbin[7], que la mer est un désert aux yeux de l'Occidental, entre le Moyen Âge et le XIXe siècle :

> At a little distance, this huge mass of lava has a most extraordinary appearance, its surface being every where as much broken and as uneven as that of a greatly agitated sea, and its boundaries very distinctly marked by the lighter color of the natural rock, or by the vegetation which this latter produces, whilst the lava itself is at most black, and looks, at a little distance, as bare as if it had issued but the preceding day from the crater. On leaving my horse, and proceeding on foot, with no little difficulty, upon the Hraun, I was still more struck with the strange and desolate appearance that surrounded me.[8]

---

[1] L'on songe notamment à la vallée baignée du clair de lune et bercée par les vents de « Halte de nuit », qui résonne en écho avec les « Chants de Selma », ou au « Chant funèbre au tombeau d'un chef scandinave », dont la tonalité à la fois épique et élégiaque évoque le « Hákonarmál » traduit par Mallet, ainsi que la mort du guerrier Hjalmar, qui conclut les *Monumens*, récit plus tard repris dans les *Lettres sur l'Islande* (1837) de Marmier, qui en offre aussi une version proche du poème en prose dans son essai *Littérature islandaise* (1843), paru dans le cadre de la publication collective de la Commission scientifique d'Islande et de Groënland (1838-1852) (voir Charles Nodier, *Essais d'un jeune barde*, Paris, Mme Cavanagh, An XII (1804), p. 11-20).
[2] Nodier, *ibid*., p. 13.
[3] Nodier, *Promenade de Dieppe, op. cit.*, p. 220.
[4] Nodier, *ibid.*, p. 238-240.
[5] Terme islandais de géologie qui désigne une coulée de lave séchée et figée.
[6] Voir Le Scanff, *op. cit.*, p. 9-24.
[7] Voir Alain Corbin, *Le Territoire du vide. L'Occident et le désir de rivage*, Paris, Flammarion, Champs, 2018, p. 12-29.
[8] Hooker, *op. cit.*, vol. I, p. 83.

Mackenzie, lui aussi, est frappé par l'immensité des champs de lave, qui sont la preuve de l'existence de puissances destructrices :

> Beyond this spot we saw the most dreadful effects of subterraneous heat all around us; and as far as the eye could reach over a wide extended plain, nothing appeared to relieve it from the black rugged lava, which had destroyed the whole of the district.[1]

Pour Henderson, qui reconnaît l'œuvre de Dieu dans la splendeur sublime de l'Öræfajökull, volcan du sud-est de l'Islande[2], la traversée du désert devient une épreuve physique et spirituelle. Si la discrète présence de Dieu lui permet de cheminer dans ce qui s'apparente à une vallée de larmes, l'immensité n'éveille pas tant en lui l'enthousiasme que l'ennui :

> The lava itself wears a very rugged and melancholy appearance, and the path across it is extremely rough and annoying to travellers. About the middle of the tract my horse threw me, and my feet getting entangled in the stirrups, I every moment expected he would have trampled upon me, but in the good providence of God I escaped unhurt.[3]

L'immensité, la monochromie et la monotonie déstructurée du désert islandais ne sont pas pour les voyageurs le théâtre propice à une épiphanie ou, à tout le moins, à une méditation philosophique sur la place de l'homme dans l'univers et la finitude de toute chose. Le contraste des éléments, de l'ombre et de la lumière, de la montagne et de la plaine permettait, lui, cette épiphanie et cette sortie de soi. Dans le désert, ce n'est pas l'excès qui dépasse l'homme, mais le néant. La mort est présente dans ce désert, à la fois menace virtuelle pour le voyageur qui s'égarerait et réalité concrète, comme en témoigne cette découverte glaçante de Mackenzie et de ses compagnons de voyage dans les champs de lave :

> We found the remains of a woman […]. Her clothes and bones were lying scattered about; the bones of one leg remained in the stocking. It is probable that she had missed the path during a thick shower of snow, and had fallen over the precipice, where her body was torn to pieces by eagles and foxes.[4]

Nulle élévation spirituelle ici : la vanité offerte aux yeux du voyageur est terrifiante. Les champs de lave islandais sont aussi le lieu de l'illusion, du mirage :

> But, after going in as direct a line towards the nearest point of them, by the compass, as the nature of the country would permit, at six o'clock in the evening, I found myself, apparently, as far from the object of my walk as when I first set out. This delusion[5], I apprehended, was owing to the extensive valley that I entered yesterday, through which the lava had made its course, which was concealed by intervening hills from the view of a person looking towards it from the neighborhood of Reikevig. Except for the first three or four miles, the rest of my walk was entirely over the Hraun; and a more toilsome excursion can hardly be conceived: it seemed to be rendered doubly so, by my being obliged to return without reaching the mountains.[6]

---

[1] Mackenzie, *op. cit.*, p. 107-108. Hooker cite partiellement ce passage (Hooker, *op. cit.*, vol. I, p. 283-284).
[2] Henderson, *op. cit.*, vol. I, p. 229.
[3] Henderson, *op. cit*., vol. II, p. p. 58.
[4] Mackenzie, cité dans Aho, *op. cit.*, p. 15. Gary L. Aho confronte d'ailleurs cette citation de Mackenzie au récit, beaucoup plus neutre, de son compagnon de voyage Holland.
[5] Nous soulignons ce terme.
[6] Hooker, *op. cit.*, vol. I, p. 83-84.

Trois hypothèses peuvent expliquer cette divergence entre l'appréciation négative des déserts islandais par les voyageurs et la représentation sublime des landes écossaises conformes en tout point à l'esthétique ossianique. Première hypothèse : la persistance d'un imaginaire islandais infernal, hérité du Moyen Âge et de la Renaissance, dont les voyageurs ne parviennent pas totalement à se départir et qui entrerait en concurrence avec une esthétique romantique du sublime négatif. L'on songe aux paroles qu'inspire à Fréminville le paysage de Patreksfjörður[1]. Deuxième hypothèse : l'on pourrait postuler avec Karen Oslund une différence de degrés[2] en matière d'étrangeté et d'exotisme entre le paysage écossais et le paysage islandais. Le premier serait à la fois suffisamment majestueux et familier pour éveiller chez son spectateur le mélange équilibré de terreur et de plaisir qui définit l'expérience sublime, là où le second constituerait un univers trop éloigné des balises esthétiques des voyageurs : Troil ne parlait-il pas de « nouveau monde » ? En cela, les champs volcaniques islandais dépasseraient le paysage ossianique et constitueraient pour le voyageur une zone aveugle, non encore quadrillée par les discours, et donc propre à le laisser désorienté. Un désarroi d'ordre psychologique, esthétique et discursif serait également une explication valable pour cette lacune que note Alain Guyot dans les récits d'exploration de la Sibérie des XVIIe-XVIIIe siècles au sujet des déserts arctiques[3]. Par ailleurs, sur la route de l'Ouest, l'Écosse demeurerait géographiquement plus proche de l'Ancien Monde, d'où un sentiment de familiarité plus développé chez les voyageurs à l'égard de l'Écosse qu'à l'égard de l'Islande. Troisième hypothèse, et probable corollaire de

[1] Fréminville, *op. cit.*, p. 553-554.

[2] Karen Oslund postule en effet une gradation du sentiment d'étrangeté chez le voyageur à mesure qu'il se rend au Nord, un chemin qui sera d'ailleurs balisé au XIXe siècle par autant d'étapes incontournables dans les récits de voyage : le départ de Leith en Écosse, les îles Orcades, les îles Shetland, les îles Féroé, puis l'Islande. « In one or both of these senses, that is, with respect to nature or with respect to civilization, the idea that the North Atlantic was a series of stepping stones on a journey to another world is implicit in the writings of many European travelers. […]: the farther north one traveled from the European continent, the less recognizable the world became. » (Karen Oslund, *Iceland imagined. Nature, Culture, and Storytelling in the North Atlantic*, Seattle / Londres, University of Washington Press, 2011, p. 15). Les écrivains-voyageurs du XIXe siècle partagent cette analyse, eux que leur itinéraire de navigation vers l'Islande fait régulièrement passer par l'Écosse et les îles Féroé. L'on songe à ces paroles de Burton au sujet du degré d'étrangeté de la faune circumpolaire : « Iceland […] is an exaggeration of Scotland, whilst Greenland exaggerates Iceland […]. » (Burton, *op. cit*., vol. I, p. 169).

[3] Voir Guyot, « La Sibérie : un paysage du Nord », *op. cit.*, p. 380. Cette hypothèse semble être vérifiée par une perspective plus large sur les récits de voyage en Islande. Par exemple, le naturaliste américain Samuel Kneeland, qui se rend en Islande en 1874 et chemine dans le sud de l'île, exprime son désaccord avec le discours dominant des autres voyageurs sur la monotonie et la monochromie du paysage islandais : « I cannot understand the statements of travellers, and very recent ones too, that there is an entire absence of color in Iceland; it seemed to me just the opposite. The silver pyramids of the jokuls with their glittering mantles of snow, the blackness of the lava, the golden-hued hills in the sunlight, the purple shadows of the precipices, the green of the fields near the shore, the lividity even of the storm-clouds, the blue of the distant ocean, and the still deeper hue of the sky, showed to my eyes the most striking and beautiful contrasts; we might have been, however, peculiarly fortunate in the weather. » (Samuel Kneeland, *An American in Iceland: An Account of Its Scenery, People, and History. With a Description of its Millennial Celebration in August 1874*, Boston, Lockwood, Brooks, and Company, 1876, p. 97-98). Il est possible d'en déduire qu'en l'espace de quelques décennies, le paysage islandais a gagné en familiarité et que le regard des voyageurs occidentaux s'est éduqué à la spécificité des paysages du Nord.

l'hypothèse précédente : le voyageur en Islande aurait une âme d'aventurier, d'homme d'action sujet à l'*hybris*, là où le voyageur en Écosse accepterait cette posture de contemplation passive et ravie des puissances de la création. Ainsi Hooker[1], comme Mackenzie[2] et ses compagnons, commet-il l'imprudence de s'aventurer dans ces champs de lave sans guide et se méprend-il sur les distances : le désert de lave punit celui qui s'y aventure sans savoir le lire, ou sans faire l'effort de le lire.

L'on comprend alors que le désert de lave islandais appelle de la part des voyageurs en Islande d'autres positions épistémiques, d'autres codes esthétiques et discursifs que ceux dont usent les voyageurs en Écosse. À cette modalité du paysage désertique, qui inscrit l'imaginaire de l'Islande dans la tradition de l'imaginaire du Nouveau Monde, s'ajoute un autre imaginaire, celui de l'intérieur des continents, issu de la littérature d'exploration des Amériques, mais aussi d'une autre aire géographique qui est l'une des *terrae incognitae* des XVIIIe et XIXe siècles : l'Afrique.

3.2.2. L'imaginaire ambivalent de l'intérieur des continents

Les champs de lave islandais sont exotiques pour les explorateurs naturalistes du tournant des XVIIIe-XIXe siècles : exotiques parce que ces champs de lave renvoient à l'imaginaire infernal séculaire de l'île, étroitement lié à son activité volcanique ; exotiques, aussi, parce que les voyageurs les perçoivent et les décrivent à travers le filtre d'un autre modèle, celui de l'intérieur des continents. Cette structure de l'imaginaire du Nouveau Monde, dont la présence peut être constatée dans les récits d'exploration, s'inscrit dans une double tradition discursive : d'une part, la représentation du Sahara dans la littérature d'exploration et de voyage relative à l'Afrique ; d'autre part, la représentation de la terre inhabitée, non moins ambivalente et périlleuse aux yeux des premiers explorateurs européens. Cette dernière tradition discursive peut répondre à deux réseaux de discours bien distincts de la littérature d'exploration : soit le désert américain, soit le Continent noir africain. Nous allons envisager successivement les manifestations de ces deux traditions et de leurs ambivalences chez les explorateurs-naturalistes en Islande.

[1] Hooker, *op. cit.*, vol. I, p. 83-84.
[2] Mackenzie, *op. cit.*, p. 112, p. 126.

3.2.2.1 Le motif du Sahara

Mackenzie évoque sa traversée des champs de lave, sur la route de Krýsuvík, zone riche en solfatares située sur la péninsule de Snæfellsnes, en des termes qui ne dépareraient pas dans un récit de voyage transsaharien :

> We all now became exceedingly thirsty; and our guide having informed us that we should not get any water for some hours, we were very uneasy. Scrambling among lava is very hard exercise; and this, with the uniformity of the prospect, presenting nothing but an extensive country literally burnt up, occasioned our feeling thirst more painfully than usual. We kept up our spirits as well as we could; and while meditating how to get the horses over a great heap of slags at the foot of a crater, we descried a small wreath of snow on the side of a hill about half a mile distant. We instantly left our guides and the horses to manage matters as they could; and rushing over slags, lava, and mud, fell upon the snow like wild beasts upon their prey.[1]

Henderson partage cette expérience en cheminant dans la zone désertique et aride qui sépare le lac de Mývatn de la région d'Egilsstaðir, dans l'est de l'Islande :

> I now descended into the valley, and proceeded about two miles over a broken and extremely uneven tract of lava on the right side of the river, when I again forded it; and, after passing numerous craters and cascades, together with some beautiful islands, on which were people making hay, I climbed up a winding and steep ascent, which conducted me into a desert, called *Myvats-sandar*, consisting entirely of sand, pumice, and other volcanic substances. For upwards of four hours there was not the smallest sign of vegetation to relieve the eye, nor could I meet with a single drop of water to quench my thirst.[2]

Cette expérience de la chaleur et de la soif en plein désert islandais est tout à fait réaliste : les vastes plaines de l'intérieur de l'Islande sont en effet chauffées par le soleil pendant la journée. Cependant, il est saisissant de voir transposé dans un Nord hyperbolique une expérience traditionnellement prêtée aux voyageurs du Bassin méditerranéen ou de l'Afrique du Nord : la neige est implicitement comparée à une oasis. Contre toute attente, et ce en dépit de la persistance d'un imaginaire thuléen, de la mise sur le même plan imaginaire de l'Islande et du Groenland, et du développement des expéditions polaires au XVIIIe siècle, le modèle du désert de glace n'est pas encore opératoire ici[3] : est-ce faute de codes discursifs précis qui permettraient de mettre en mode ce désert de glace ? Alain Guyot constate que les voyageurs se rendant en Sibérie[4] à l'âge classique ne décrivent pas les rivages de l'Océan Arctique, qu'ils parcourent pourtant. Sahara et champs de lave islandais confrontent le voyageur aux mêmes

[1] Mackenzie, *ibid.*, p. 110.
[2] Henderson, *op. cit.*, vol. I, p. 149.
[3] En revanche, un siècle plus tard, Henry Labonne, médecin français, intitulera son récit de voyage *La Terre de Glace* (1888). L'on peut postuler là l'héritage des travaux de Xavier Marmier, qui poursuit sa découverte du Nord en participant aux expéditions de la Commission scientifique du Nord en Scandinavie, en Laponie, au Spitzberg et aux îles Féroé entre 1838 et 1840, ce qui lui donne l'occasion d'établir des analogies entre la Mer de Glace alpestre et les différents territoires nordiques qu'il sillonne, et de devenir ainsi « l'un des premiers penseurs circumpolaires » (Chartier, Guyot et Spica, *op. cit*., p. 12-13).
[4] Il envisage particulièrement les récits de l'Allemand Johann Georg Gmelin et de La Martinière, qui nous est déjà connu.

expériences, que recense Rachel Bouvet : épreuve de l'immensité pour les voyageurs – « épreuve de force pour ceux qui envisagent leur rapport à l'espace dans une optique de conquête ; épreuve spirituelle pour ceux qui doutent » –, choc de l'exotisme face à un paysage qui échappe à toute attente ou à tout paradigme préalable, effacement des repères spatiaux et expérience des mirages[1]. Henderson compare le désert de Mývatn aux déserts non moins redoutables de la Judée, citant en note de bas de page, notamment le Livre XVI de la *Géographie* de Strabon à l'appui de cette analogie. La citation du géographe grec constitue un écho à la description du paysage islandais, non tant le paysage décrit par Henderson dans cet extrait précis que celui des champs de lave, construit par la somme des discours des voyageurs du tournant des XVIIIe-XIXe siècles :

> From this place a prospect presents itself, which, perhaps, of all the views in the world, bears the most striking resemblance to that in the vicinity of the Dead Sea (*). The Myvatn, or Gnat Lake, so called, from its being frequented by immense swarms of that troublesome insect, lies directly before you; and the whole of the intervening tract, which may be about a mile in breadth, is one vast field of black, rugged, and cavernous lava, now projecting a considerable way into the lake, and now giving place to the water […]
>
> (*) Strabo, in his Geograph. Lib. xvi. speaking of the Dead Sea, says, "It is full of asphaltus, which, at irregular periods, boils up out of the deep, like the ebullitions of hot water, and, assuming a curvated appearance, looks like little hills, emitting a quantity of hot embers, from which an illusive vapour proceeds. […] by the rugged calcined rocks around Moasada, hollow caverns in many places, slags, pitch distilling from the rocks, and hot rivers, the unpleasant smell of which is perceptible at a distance." […][2]

Sa description de Mývatn entre en résonance avec l'évocation du désert de Judée dans l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem* (1811) de François-René de Chateaubriand, qui diffuse dans l'imaginaire occidental la figure du Bédouin et qui préfigure les déserts d'Égypte (livre XI) et de Judée (livre XIX) des *Martyrs* (1809)[3] :

> Nous quittâmes le couvent à trois heures de l'après-midi ; nous remontâmes le torrent de Cédron ; ensuite, traversant la ravine, nous reprîmes notre route au levant. Nous découvrîmes Jérusalem par une ouverture des montagnes. Je ne savais trop ce que j'apercevais ; je croyais voir un amas de rochers brisés : l'apparition subite de cette cité des désolations au milieu d'une solitude désolée avait quelque chose d'effrayant ; c'était véritablement la reine du désert.
>
> Nous avancions : l'aspect des montagnes était toujours le même, c'est-à-dire blanc poudreux, sans ombre, sans arbre, sans herbe et sans mousse. […]
>
> La chaîne du couchant appartient aux montagnes de Judée. Moins élevée et plus inégale que la chaîne de l'est, elle en diffère encore par sa nature : elle présente de grands monceaux de craie et de sable qui imitent la forme de faisceaux d'armes, de drapeaux ployés, ou de tentes d'un camp assis au bord d'une plaine. Du côté de l'Arabie, ce sont au contraire de noirs rochers à pic, qui répandent au loin leur ombre sur les eaux de la mer Morte. Le plus petit oiseau du ciel ne trouverait pas dans

[1] Rachel Bouvet, *Pages de sable. Essai sur l'imaginaire du désert*, Montréal, XYZ, coll. « Documents », 2006, p. 47.
[2] Henderson, *op. cit.*, vol. I, p. 159-160.
[3] Voir François-René de Chateaubriand, *Les Martyrs ou le Triomphe de la religion chrétienne (1809)*, dans *Œuvres romanesques et voyages II*, texte établi, présenté et annoté par Maurice Regard, Paris, Gallimard NRF, coll. « Pléiade », 1969, p. 275-294 et p. 409-425.

> ces rochers un brin d'herbe pour se nourrir ; tout y annonce la patrie d'un peuple réprouvé ; tout semble y respirer l'horreur et l'inceste d'où sortirent Ammon et Moab.[1]

Le modèle du Sahara, qui fonctionne régulièrement en analogie avec les champs de lave islandais dans les récits de voyage du tournant des XVIIIe-XIXe siècles est un modèle paradoxal : en effet, il préside au rapprochement de deux imaginaires, celui du Nord et celui du désert, et contribue à une étrangeté encore plus grande du désert de lave islandais, plutôt qu'il ne servirait à éclairer un paysage mal connu et en cours de découverte par un paysage d'ores et déjà balisé par les voyages, les discours et les images. Comme Rachel Bouvet le rappelle :

> Le paysage désertique émerge dans la seconde moitié du XIXe siècle plutôt qu'au XXe siècle, sous l'impulsion d'auteurs et de peintres comme Eugène Fromentin, Pierre Loti, Isabelle Eberhardt, pour ne citer que ceux-là. Le récit de voyage, en particulier, y joue un rôle déterminant.[2]

En cela, le modèle du Sahara n'obéit pas à la fonction primordiale de l'analogie dans les récits de voyage, qui est de ramener l'inconnu au connu[3]. L'on notera un semblable usage de l'analogie pour évoquer les steppes de Sibérie, autre modèle de désert dont Le Braz se souvient confusément en 1912, lorsqu'il place des isbas dans les champs de lave islandais. Sous la plume des voyageurs de Sibérie aussi, l'amalgame circumpolaire des motifs et des codes de représentation du Nord est élargi aux frontières du monde connu : Afrique, Amérique… Ainsi Alain Guyot rappelle-t-il que les déserts de Sibérie sont successivement comparés par les voyageurs aux plaines de la Beauce française, aux déserts de sable de Veracruz ou encore aux savanes de Louisiane[4]. Aux yeux des voyageurs occidentaux au tournant des XVIIIe-XIXe siècles, le Sahara, archétype du désert, est encore une *terra incognita*, au même titre que l'intérieur de l'Islande, en dépit d'un intérêt croissant pour l'Afrique de la part des puissances occidentales à des fins économiques et politiques. Du point de la géographie ancienne, le continent africain a beau appartenir à l'Ancien Monde[5], il redevient pourtant une *terra incognita* au XIXe siècle – le désir de conquête et le sentiment du mystère s'entretiennent-ils mutuellement ? – et, d'enjeu économique, la traversée de ce continent devient le dernier lieu où s'incarne pour les Occidentaux ce que l'historien Sylvain Venayre appelle la « gloire de

---

[1] François-René de Chateaubriand, *Itinéraire de Paris à Jérusalem et de Jérusalem à Paris (1811)*, dans *ibid.*, p. 997-998.
[2] Bouvet, *op. cit*., p. 46. Voir aussi Guy Barthelèmy, *Fromentin et l'écriture du désert*, Paris, L'Harmattan, 2000.
[3] Voir notamment Alain Guyot, *Analogie et récit de voyage. Voir, mesurer, interpréter le monde*, Paris, Classiques Garnier, 2012.
[4] Guyot, « La Sibérie : un paysage du Nord », *op. cit*., p. 380.
[5] Voir Monique Mund-Dopchie, « Le face à face des Grandes Découvertes et de la culture antique : un élément constitutif de l'identité européenne » [ressource en ligne, texte inédit inspiré d'une leçon faite au Collège Belgique le 14 octobre 2010, mis en ligne le 25 janvier 2011], *Folia Electronica Classica*, t. 21, janvier-juin 2011, p. 26-27. URL : http://bcs.fltr.ucl.ac.be/FE/21/TM21.html.

l'aventure »[1]. Si certains explorateurs relèvent ce défi avec brio, comme le Français Jean Benjamin de Laborde qui publie ses récits de voyage sous le nom fictif de M. Saugnier[2], les explorateurs britanniques commissionnés pour cartographier le fleuve Niger y connaissent une fin tragique. L'on songe au major Daniel Houghton, mais surtout à son successeur Mungo Park, qui part sur les traces de ce dernier avec le soutien de l'*African Association* (« Association africaine ») de Londres et d'un certain sir Joseph Banks alors président de la *Royal Society* (« Société royale ») (1778-1820)[3]. Mungo Park évoque en ces termes le Sahara, qu'il qualifie de « melancholy region »[4] :

> From the best inquiries I could make, this vast ocean of sand, which occupies so large a space in Northern Africa, may be pronounced almost destitute of inhabitants; except where the scanty vegetation which appears in certain spots, affords pasturage for the flocks of a few miserable Arabs, who wander from one well to another. In other places, where the supply of water and pasturage is more abundant, small parties of the Moors have taken up their residence. Here they live, in independent poverty, secure from the tyrannical government of Barbary. But the greater part of the Desert, being totally destitute of water, is seldom visited by any human being; unless where the trading caravans trace out their toilsome and dangerous route across it. In some parts of this extensive waste, the ground is covered with low stunted shrubs, which serve as landmarks for the caravans, and furnish the camels with a scanty forage. In other parts, the disconsolate wanderer, wherever he turns, sees nothing around him but a vast interminable expanse of sand and sky; a gloomy and barren void, where the eye finds no particular object to rest upon, and the mind is filled with painful apprehensions of perishing with thirst. "Surrounded by this dreary solitude, the traveller sees the dead bodies of birds, that the violence of the wind has brought from happier regions; and, as he ruminates on the fearful length of his remaining passage, listens with horror to the voice of the driving blast; the only sound that interrupts the awful repose of the Desert."[5]

L'on ne s'étonnera donc guère que le Sahara soit, encore dans les premières décennies du XIXe siècle, le fruit « d'un imaginaire où sont associés vagues notions géographiques d'aridité et de sécheresse et souvenirs bibliques terrifiants »[6], pour reprendre les mots de Claire Escoffier, et qu'il constitue à ce titre une modalité pertinente pour la représentation de l'Islande en Nouveau

---

[1] Sylvain Venayre, *La Gloire de l'aventure. Genèse d'une mystique moderne 1850-1940*, Paris, Aubier Montaigne, Collection historique, 2002.

[2] Jean Benjamin de Laborde, *Relations de plusieurs Voyages à la Côte d'Afrique, à Maroc, au Sénégal, à Gorée, à Galam, etc. Avec des détails intéressans pour ceux qui se destinent à la Traite des Nègres, de l'Or, de l'Ivoire, etc. Tirées des Journaux de M. Saugnier qui a été long-temps Esclave des Maures et de l'Empereur de Maroc. On y a joint une Carte de ces différens Pays, réduite de la grande Carte d'Afrique de M. Delaborde*, Paris, Gueffier, 1791.

[3] Anonyme, « Sir Joseph Banks. British naturalist », *Encyclopædia Britannica* [ressource en ligne]. URL : https://www.britannica.com/biography/Joseph-Banks. Dernière mise à jour : 20 février 2020. Date de consultation : 15 mars 2020.

[4] Mungo Park, *Travels in the Interior Districts of Africa: performed under the Direction and Patronage of the African Association, in the Years 1795, 1796, and 1797 (1796)*, Londres, Bulmer and Co., 1799 (2e édition), p. 156.

[5] Park, *op. cit.*, p. 156-157. La citation finale de l'extrait est attribuée par Mungo Park aux *Proceedings of the African Association*, Part I.

[6] Claire Escoffier, « La traversée du Sahara : une expérience initiatique ? », dans Laurence Marfaing et Steffen Wippel (dir.), *Les Relations transsahariennes à l'époque contemporaine. Un espace en constante mutation*, Paris, Karthala, coll. « Hommes et sociétés », 2003, p. 143.

Monde. Une autre modalité de ce paysage désertique doit à présent être envisagée, celle du désert américain.

3.2.2.2. Désert américain ou Continent noir ?

Au motif saharien, qui inscrit la représentation de l'Islande dans l'imaginaire du Nouveau Monde comme terre désertique, s'ajoute potentiellement un motif hérité quant à lui de la littérature d'exploration et de voyage en Amérique. Néanmoins, le désert américain est une représentation ambivalente, dont les deux significations, réversibles, sont également situées dans le temps : au XVe siècle, un lieu hostile, effrayant et indécodable pour les explorateurs européens ; à partir du XVIIIe siècle, un lieu de conquête et de renouveau, investi par les voyageurs et colons britanniques et français d'un rêve de régénération de la civilisation. L'on se demandera dans quelle mesure les récits d'exploration en Islande se situent dans l'une et / ou l'autre de ces deux modalités de représentation.

Le désert islandais représente une épreuve physique et spirituelle pour le voyageur, tandis que les Islandais, quant à eux, savent se repérer et évoluer dans ce désert dont ils ont apprivoisé le caractère hostile et aride. Mackenzie et ses compagnons ne doivent qu'à la présence de leurs guides de pouvoir poursuivre leur chemin à travers l'Islande, et vingt-cinq ans plus tard, Eugène Robert, membre de la Commission scientifique d'Islande et de Groënland, souligne avec intérêt les coutumes indigènes en termes de repérage spatial :

> […] aussi pour retrouver son chemin en hiver au milieu de ces terrains hérissés de rochers de formes à peu près semblables, lorsque toutes traces de pas ont disparu, les habitants sont dans la nécessité d'élever de distance en distance des espèces de pyramides de pierres qui leur servent de points de reconnaissance ; ils se contentent même de superposer quelques fragments de lave sur les extrémités les plus saillantes des rochers.[1]

Ce n'est là que l'un des très nombreux constats que font les voyageurs de l'adaptabilité des Islandais à leur terre hostile. Il est loisible de reconnaître dans ces paroles le souvenir de représentations analogues chez les voyageurs occidentaux d'autres aires géographiques et culturelles. L'on songe aux Bédouins du désert de Judée, dont le désert est la demeure naturelle et qui constituent pour les voyageurs égarés autant de points de repères[2] – mais l'on pense également à une représentation plus ancienne : celle des peuples autochtones d'Amérique du Nord. Réal Ouellet rappelle ainsi que Samuel de Champlain et ses successeurs mentionnent régulièrement dans leurs récits d'exploration de la Nouvelle-France « la connaissance du

[1] Robert, *op. cit.*, p. 81.
[2] Voir Chateaubriand, *Itinéraire de Paris à Jérusalem, op. cit.*, *passim*.

territoire et la technique du canot »[1] propres aux Autochtones et sans laquelle la navigation sur les rapides de Lachine est impensable :

> À la suite de Champlain, les voyageurs, missionnaires, coureurs des bois et militaires, compteront sur les connaissances du Sauvage pour s'adapter aux dures conditions de la vie en Amérique. Ils apprendront à se nourrir et à se loger dans la forêt à -40°, à construire et à manier les canots d'écorce de bouleau, à faire du feu avec des bouts de bois frottés l'un contre l'autre…[2]

Cette possible résurgence des codes de représentation des autochtones d'Amérique dans la représentation des Islandais – question sur laquelle nous allons incessamment revenir – nous conduit à interroger la pertinence d'une autre analogie : celle du désert de lave islandais avec le désert américain. En effet, l'on pourrait penser que l'influence de l'imaginaire des Amériques en terre déserte et ouverte à la conquête s'exerce, là aussi, sur l'imaginaire du paysage islandais. Cependant, la réalité textuelle est plus complexe. Si Troil se souvient sans doute les descriptions anciennes des terres américaines lorsqu'il évoque les geysers islandais, il est un autre modèle de paysage américain, construit par l'histoire de la colonisation de l'Amérique du Nord, qui ne semble pas avoir sa place dans les récits de voyage en Islande. Le voici, présenté par Chateaubriand dans la partie des *Mémoires d'Outre-tombe* (1848) qu'il consacre au récit de son voyage de jeunesse en Amérique. Il s'agit du désert américain qu'il intègre au sous-titre de son *Atala* (1801)[3] et dont il décline les diverses significations dans son œuvre :

> Promenant mes regards autour de moi, je demeurai quelques instants immobile. Ce continent, peut-être ignoré pendant la durée des temps anciens et un grand nombre de siècles modernes ; les premières destinées sauvages de ce continent, et ses secondes destinées depuis l'arrivée de Christophe Colomb ; la domination des monarchies de l'Europe ébranlée dans ce nouveau monde ; la vieille société finissant dans la jeune Amérique ; une république d'un genre inconnu annonçant un changement dans l'esprit humain ; la part que mon pays avait eue à ces événements ; ces mers et ces rivages devant en partie leur indépendance au pavillon et au sang français ; un grand homme sortant du milieu des discordes et des déserts ; Washington habitant une ville florissante, dans le même lieu où Guillaume Penn avait acheté un coin de forêts ; les États-Unis renvoyant à la France la révolution que la France avait soutenue de ses armes ; enfin mes propres destins, ma muse vierge que je venais livrer à la passion d'une nouvelle nature ; les découvertes que je voulais tenter dans ces déserts, lesquels étendaient encore leur large royaume derrière l'étroit empire d'une civilisation étrangère : telles étaient les choses qui roulaient dans mon esprit.[4]

Dans son *Génie du christianisme* (1802) ressurgit une expérience de voyage, celle de ce désert américain vécu de l'intérieur, comme une expérience à la fois poétique et mystique, puisque Chateaubriand lit dans l'immensité sublime de cette nature la preuve de l'existence de Dieu :

---

[1] Réal Ouellet, « Le Beau, le Bon et le Mauvais Sauvage », *Québec français*, n°123, 2001, p. 68.
[2] Ouellet, *ibid*., p. 68.
[3] François-René de Chateaubriand, *Atala, ou les Amours de deux sauvages dans le désert* (1801), dans *Œuvres romanesques et voyages I*, texte établi, présenté et annoté par Maurice Regard, Paris, Gallimard NRF, coll. « Pléiade », 1969, p. 16-115.
[4] François-René de Chateaubriand, *Mémoires d'Outre-tombe* (1848), édition de Jean-Paul Clément, avant-propos de Jean d'Ormesson, tome I, Paris, Gallimard Quarto, 1997, p. 404-405.

> Un soir je m'étais égaré dans une forêt, à quelque distance de la cataracte de Niagara ; bientôt je vis le jour s'éteindre autour de moi, et je goûtai, dans toute sa solitude, le beau spectacle d'une nuit dans les déserts du Nouveau Monde.
>
> […] Dans une savane, de l'autre côté de la rivière, la clarté de la lune dormait sans mouvement sur les gazons ; des bouleaux agités par les brises et dispersés çà et là formaient des îles d'ombres flottantes sur cette mer immobile de lumière. Auprès, tout aurait été silence et repos sans la chute de quelques feuilles, le passage d'un vent subit, le gémissement de la hulotte ; au loin, par intervalles, on entendait les sourds mugissements de la cataracte du Niagara, qui, dans le calme de la nuit, se prolongeaient de désert en désert et expiraient à travers les forêts solitaires.
>
> La grandeur, l'étonnante mélancolie de ce tableau ne sauraient s'exprimer dans les langues humaines ; les plus belles nuits en Europe ne peuvent en donner une idée. En vain dans nos champs cultivés l'imagination cherche à s'étendre ; elle rencontre de toutes parts les habitations des hommes ; mais dans ces régions sauvages l'âme se plaît à s'enfoncer dans un océan de forêts, à planer sur le gouffre des cataractes, à méditer au bord des lacs et des fleuves, et, pour ainsi dire, à se trouver seule devant Dieu.[1]

Il ne s'agit pas ici de faire de Chateaubriand l'inventeur d'un imaginaire du désert américain, même s'il est probablement l'un des artisans d'un imaginaire romantique de la nature américaine au XIXe siècle dont sont tributaires les écrivains-voyageurs suivants ; en témoigne l'ampleur de la réception européenne et extra-européenne de son œuvre[2]. Il est néanmoins lui-même le dépositaire d'une tradition discursive[3] née avec les premiers colons français et britanniques du Nouveau Monde, depuis les *Letters from an American Farmer* (1782)[4] de Michel Guillaume Jean de Crèvecœur. Cet ouvrage, le premier à offrir aux lecteurs européens un tableau de la vie de colon sur la frontière américaine, connaît une large diffusion. Élise Marienstras le rappelle, Crèvecœur diffuse l'imaginaire du continent américain comme « lieu du recommencement absolu »[5]. Ce continent américain dont l'évocation de la distance devient

---

[1] François-René de Chateaubriand, *Génie du christianisme ou Beautés de la religion chrétienne (1802)*, dans *Essais sur les révolutions. Génie du christianisme*, texte établi, présenté et annoté par Maurice Regard, Paris, Gallimard NRF, coll. « Pléiade », 1969, p. 591-592.

[2] *Atala* connaît une traduction anglaise, trois fois éditée à Londres entre 1801 et 1803, une traduction américaine (1802) rééditée en 1814, et ce n'est que le début de la fortune éditoriale anglo-saxonne de ce texte, de part et d'autre de l'Atlantique (voir « Les éditions d'*Atala* ». Site de la Société Chateaubriand. URL : https://www.societe-chateaubriand.fr/chateaubriand/%C5%93uvres-de-fiction/atala/ (date de consultation : 30 mai 2020)). Le *Génie du christianisme* connaît quant à lui notamment 5 traductions anglaises, à Londres, Boston ou encore Baltimore entre 1806 et 1858 (voir « Les éditions du *Génie du christianisme* ». Site de la Société Chateaubriand. URL : https://www.societe-chateaubriand.fr/chateaubriand/%C5%93uvres-de-r%C3%A9flexion/g%C3%A9nie-du-christianisme/ (date de consultation : 30 mai 2020)). Les *Mémoires d'outre-tombe* connaissent, elles, une diffusion plus discrète, par l'entremise de deux traductions anglaises, l'une partielle et l'autre complète, en 1848-1849 (voir « Les éditions des *Mémoires d'outre-tombe* ». Site de la Société Chateaubriand. URL : https://www.societe-chateaubriand.fr/chateaubriand/r%C3%A9cits-de-vie-et-de-voyage/m%C3%A9moires-d-outre-tombe/ (date de consultation : 30 mai 2020)).

[3] Sur l'imaginaire du paysage américain, voir Paul Carmignani, « L'invention du paysage américain », dans Joël Thomas, *Introduction aux méthodologies de l'imaginaire*, Paris, Ellipses, 1998, p. 210-215 [version numérique – URL : https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-01728974 (date de consultation : 30 mai 2020)] ; Marienstras, *Les Mythes fondateurs de la nation américaine, op. cit.*, en particulier la section « La nation américaine dans la bipolarisation du monde : civilisation et sauvagerie » (p. 184 et suivantes) ; Nash, *op. cit*. (5e édition), chapitres 1 à 4.

[4] Michel Guillaume Jean de Crèvecœur, *Letters from an American Farmer describing Certain Provincial Situations, Manners and Customs not generally known and conveying Some Idea of the Late and Present Interior Circumstances of the British Colonies in North America*, Londres, T. Davies, 1782, 1783. L'ouvrage fait l'objet d'une traduction en allemand en 1784, puis en français en 1784, rééditée en 1785

[5] Marienstras, *op. cit.*, p. 62.

un lieu commun[1] est aussi représenté par Crèvecœur comme une nature sauvage à défricher, à conquérir au nom de la culture et de la civilisation : « Les Américains sont les pèlerins d'Occident qui transportent avec eux la grande masse des arts et des sciences, l'ardeur et l'assiduité qui se sont manifestés depuis longtemps dans l'Est ; ils boucleront le grand cercle.[2] »

Il est remarquable de constater que tel n'est pas l'état d'esprit des voyageurs naturalistes du tournant des XVIIIe-XIXe siècles dans les déserts de l'Islande : quand bien même ils viennent en Islande avec le souvenir d'une histoire de conquête, celle de vaillants colons scandinaves en quête d'une société nouvelle, ils n'envisagent pas de s'établir dans les champs de lave islandais comme dans l'immensité vierge américaine dont les limites sont sans cesse repoussées. Chez eux l'emporte la perception ambigüe d'un autre Nouveau Monde, que Jean-Didier Urbain appelle le « continent noir », expression employée par les explorateurs du tournant des XVIIIe-XIXe siècles pour désigner l'Afrique équatoriale, « un espace obscur, dont le vécu, ténébreux, inspire […] anxiétés, tensions, incertitudes, phobies »[3] et où l'explorateur est confronté à l'angoisse du danger, de l'échec du voyage et de la mort :

> *Au-delà de la découverte de l'homme, il y a celle de tout un monde, également perçu comme noir*. Qu'est-ce à dire quand on sait la polysémie de cette couleur, qui renvoie à la mort, au deuil, au péché, à la violence, la solitude, la saleté, le malheur, le danger, le mystère ?
>
> […] C'est à une hostilité générale que ce noir renvoie. Par-delà sa référence ethnique, cette couleur a valeur de métaphore globale et d'allégorie. Outre l'homme, elle évoque un milieu : une réalité plus vaste et plus diffuse, et exprime du même coup l'esprit de son explorateur, qui en le colorant ainsi, tout uniment, traduit son vécu et sa perception d'un monde qu'il conçoit incertain, hanté par tous les spectres de l'échec, les poussant à lui, ce que laissent entrevoir les périls de l'égarement, de la fièvre, de la maladie, et les risques liés à une dangerosité ambiante faite de harcèlements et d'agressions, d'embûches naturelles et de férocités diverses qui toutes exposent, dans ce contexte empli de menaces, aux plus fatales mésaventures.
>
> […]
>
> Par-delà sa réalité géographique et les inquiétudes qu'inspirèrent les mystères et périls spécifiques de l'Afrique centrale, c'est ce à quoi réfère également « continent noir » : au cauchemar générique d'un état du monde indécodable. […] Une relation très inconfortable […] entre l'envie d'aventure : de transport, de découverte ou d'exploit – une envie d'expérience –, et la crainte du naufrage : de la chute, de l'erreur, de l'accident, de l'oubli, de l'errance, de la panne – une envie de prudence ; d'en rester là ; d'interrompre avant qu'il ne soit trop tard ; avant que ne se produise l'irréversible : la disparition de soi – l'échec absolu…[4]

À quoi imputer cette zone aveugle des voyageurs en Islande ? Est-ce parce que le paysage islandais est à ce point radicalement différent que mêmes les codes de représentation du paysage américain ne sauraient pallier la difficulté de le mettre en mots ? Est-ce parce que le réel danger que constitue le défi de le parcourir surpasse de loin le fantasme de la conquête et le plaisir de la contemplation de l'immensité ? Est-ce parce qu'il est surchargé de la somme des discours

[1] Marienstras, *op. cit.*, p. 74.
[2] Crèvecœur cité dans Marienstras, *op. cit.*, p. 157-158.
[3] Urbain, *op. cit.*, p. 101.
[4] Urbain, *op. cit.*, p. 102-106.

médiévaux et renaissants qui construisent le Nord et l'Ouest comme lieux infernaux, et dont l'ambivalence constitutive s'accommode mal des discours contemporains, positifs et messianiques, sur la découverte de l'Amérique, tels ceux de Crèvecœur ? L'on pourra souscrire à ces deux dernières hypothèses. En effet, si modèle du Nouveau Monde il y a dans l'imaginaire de l'Islande, ce n'est pas le modèle du Nouveau Monde du XVIIIe siècle, c'est celui des siècles antérieurs, également marqué par la mythologie prodigieuse en partage avec l'imaginaire des Nords arctiques et brumeux. La composante du « Nouveau Monde » propre à l'imaginaire de l'Islande est donc, elle aussi, traitée par le prisme de l'anachronisme des références et des représentations, ce qui renforce le statut de *terra incognita* de l'Islande. Comme nous allons le constater, l'ambivalence de la représentation des Islandais découle directement de cet imaginaire archaïque du Nouveau Monde.

3.3. Le modèle bifide de l'homme nouveau

L'imaginaire de l'Islande dont les voyageurs de la seconde moitié du XIXe siècle seront les héritiers repose autant sur la représentation d'un paysage nordique aux sources multiples que sur celle, tout aussi hétérogène, voire contradictoire, de ceux qui peuplent – occasionnellement – ce paysage. Les représentations des Islandais qui ont cours dans les récits d'exploration occidentaux au tournant des XVIIIe-XIXe siècles sont étroitement associées aux représentations des peuples autochtones du Nouveau Monde – que ce Nouveau Monde désigne les Amériques ou les îles du Pacifique Sud – et elles en reprennent l'ambivalence constitutive. On le constatera, en ce qui concerne l'imaginaire occidental des Islandais dans les récits d'exploration du tournant des XVIIIe-XIXe siècles, les maîtres mots sont contradiction et complémentarité des représentations. Néanmoins, ces représentations ont toutes un point commun déterminant – outre celui de trouver leur source dans des discours énoncés à l'extérieur des frontières islandaises – qui est de se fonder sur le postulat suivant : le lien organique, voire viscéral, entre les Islandais et leur île, la seconde déterminant le caractère et le destin des premiers. L'on s'en convaincra en parcourant ces témoignages réels ou apocryphes sur l'amour des Islandais pour leur île qui semble à tout autre qu'eux inhabitable. Ainsi Fréminville déclare-t-il[1] :

[1] En cela héritier des paroles d'un La Peyrère : « Ils ne sortent maintenant de leur Isle, que pour venir estudier à Copenhague; avec un desir si violànt de retourner en leur païs, que les Danois n'en peuvent retenir pas un pour leur servir de Prestres, ou de Prescheurs. Ce qu'ils ont tànté diverses fois, parce qu'il y en a qui ont l'esprit bon, & qui reüssissent dans leurs estudes. On a beau leur represànter la pauvreté de leur Isle, & les delices des climats qui sont plus doux. Ils sont acoquinez à leur misere, & la preferent à tous les autres plaisirs. » (La Peyrère, *Relation de l'Islande, op. cit*., p. 49-50).

> L'Islandais satisfait de sa destinée préfère son affreux pays à tous les charmes de l'Europe. Ceux qu'on a amenés à Copenhague, loin d'être touchés de l'aspect des riantes campagnes du Danemarck, regrettaient leurs montagnes brûlées et leurs neiges éternelles ; et, quoique plusieurs consentent volontairement à les quitter pour s'embarquer comme matelots, ils finissent toujours par revenir dans leur île pour mourir sur leur terre natale.[1]

Au XIXe siècle, cette figure de l'Islandais viscéralement attaché à son île devient topique, se particularise sous la forme d'une anecdote connue par ouï-dire, contre le stéréotype abstrait qu'énonce Fréminville, pour devenir une vignette sentimentale et pathétique, libérée des connotations négatives qu'inspirait aux voyageurs des premiers temps un étonnement vaguement dégoûté. Au XIXe siècle, ce sera l'image valorisante de la piété et du patriotisme farouche des Islandais qui primera. Ainsi chez Xavier Marmier :

> Quoiqu'il en soit, nous voyons chaque année des populations entières quitter les belles campagnes du Wurtemberg, de l'Alsace, pour s'en aller au loin chercher une habitation étrangère, une terre inconnue, et l'Islandais reste sur la colline de lave où il est né, dans le pauvre enclos de gazon qui lui donne à peine de quoi nourrir ses brebis et son cheval. On a souvent essayé d'arracher les Islandais à leur pays, et presque toujours ces tentatives ont amené d'effrayans exemples de nostalgie. J'en citerai un entre autres. Un Islandais avait été transporté en Angleterre ; il y était depuis plusieurs années, et peu à peu l'impression de douleur qu'il avait éprouvée en s'éloignant de sa patrie s'était effacée. On ne l'entendait plus regretter ni sa ferme, ni ses montagnes ; il parlait une autre langue, et vivait d'une autre vie. Un jour, tandis qu'il était dans un état de calme si complet en apparence, quelqu'un vint à prononcer devant lui un mot islandais, et soudain, à ce mot jeté au hasard, voilà toute une chaîne de souvenirs qui se réveille dans son esprit ; il pleure, il tombe malade, et ses amis sont obligés de le ramener.[2]

Au tournant des XVIIIe-XIXe siècles, là est le paradoxe de la représentation de l'Islande dans les récits de voyage : elle repose sur des modèles de représentation et de discours importés de latitudes clémentes tout en maintenant la validité d'un imaginaire antérieur, celui de la terre infernale, des confins inhabitables. Sans doute trouve-t-on dans ce constat un début d'explication pour le « dualisme stéréotypé »[3] qui caractérise la représentation des Islandais : la représentation de la terre islandaise est elle-même parcourue par ces contradictions. L'on en aura eu maintes preuves en étudiant, quelques lignes plus haut, l'évolution des perceptions occidentales à l'égard des modèles de paysage qui construisent le paysage islandais ; l'on peut également mentionner le double mythique de l'Islande, Thulé, dont Sumarliði R. Ísleifsson rappelle la représentation contradictoire, à la fois positive et négative[4]. L'Islande hérite de cette double représentation, d'utopie et de dystopie, qui cumule sur elle un imaginaire géographique, où se conjuguent trois motifs cardinaux, des épopées antiques aux récits d'explorations modernes : celui du Nord comme confins du monde, celui de l'île, ainsi que celui de l'intérieur

[1] Fréminville, *op. cit.*, p. 559.
[2] Marmier, *Lettres sur l'Islande, op. cit.*, p. 32. L'on trouvera ensuite des variations autour de ce même motif chez Pliny Miles (1854), John Forbes (1860), Frederick Metcalfe (1861), Charles Stephens (1873), Jules-Joseph Leclercq (1883) et Henry Labonne (1888).
[3] Ísleifsson, *op. cit.*, p. 20.
[4] Voir Ísleifsson, *op. cit.*, p. 59-60. La citation en question est reproduite plus haut dans le présent chapitre.

des continents ou de la *terra incognita* à cartographier. Ce dernier motif s'enrichit, par le truchement de la théorie de la découverte précolombienne des Amériques[1], de l'imaginaire du Nouveau Monde. Puisqu'est postulée la proximité, voire l'identité des Islandais avec la nature qui les entoure, il n'est guère étonnant de trouver reconduites dans les représentations des habitants les contradictions qui structurent les représentations de l'île.

Si la représentation des Islandais et les stéréotypes qui la fondent se heurtent de plus en plus à l'expérience concrète des voyageurs, et notamment aux relations interpersonnelles que ces derniers seront amenés à établir avec les habitants de l'île au fil du XIXe siècle, force est de constater que cette constellation imaginaire persiste jusqu'au XXe siècle et opère une synthèse à la fois paradoxale et efficace entre deux grands ensembles de représentations, le Bon Sauvage et le barbare. Sumarliði R. Ísleifsson identifie ces deux constellations imaginaires dans la représentation des Islandais qu'entretiennent les voyageurs et parle, à la suite du penseur postcolonial indien Homi Bhabha, de « dualisme stéréotypé »[2], mécanisme de représentation clivé et contradictoire qui affleure régulièrement dans les discours énoncés sur les confins géographiques. Ce dualisme stéréotypé, dont nous allons étudier les modalités d'expression dans les œuvres littéraires et récits d'exploration hérités par les voyageurs en Islande de la seconde moitié du XIXe siècle, contribue à faire de l'Islande un lieu radicalement autre, exotique. En effet, cette ambivalence à l'œuvre dans la représentation des Islandais est également l'héritage d'une cosmographie ancienne, où l'Autre est aussi effrayant qu'attirant. La représentation des Islandais reconduit logiquement le processus que nous avons d'ores et déjà identifié. Comme dans le cas de la construction de l'imaginaire du paysage islandais, non seulement les explorateurs naturalistes du tournant des XVIIIe-XIXe siècles associent dans leur écriture l'expérience et le mythe, mais ils importent également les discours issus d'autres corpus de la littérature d'exploration et d'autres aires géographiques, le plus souvent anciens et anachroniques : ce décalage temporel entre la source de savoir et son contexte d'application peut faire basculer le récit d'exploration dans le mythe et teinte d'une dimension légendaire la mise en discours de l'expérience viatique. Nous allons d'abord envisager les deux dimensions du dualisme stéréotypé qui caractérise majoritairement la représentation des Islandais dans les récits d'exploration des XVIIIe et XIXe siècles et qui inscrit ces derniers dans l'imaginaire du Nouveau Monde : d'une part, le barbare ; d'autre part, le Bon Sauvage. Nous en analyserons

[1] Cette théorie se développe bien sûr avec la redécouverte des *Sagas du Vínland*, mais elle connaît un essor tout particulier aux États-Unis, entre les années 1830 et 1880 (voir chapitre III et annexe 2 de la présente thèse).
[2] Ísleifsson, *op. cit.*, p. 20. L'ouvrage de Bhabha dont il est question est le suivant : Homi K. Bhabha, *The Location of Culture*, Londres, Routledge, 1994.

les manifestations dans notre corpus et en identifierons les sources. Nous interrogerons ensuite la pertinence – ou non – d'une troisième représentation des Islandais qui apparaît dans l'imaginaire de l'Europe non scandinave au milieu du XVIIIe siècle, dans le contexte de la redécouverte des antiquités islandaises par Mallet : la figure du colon véhiculée par les sagas et les chroniques islandaises médiévales.

3.3.1. Première face : le barbare

Si les explorateurs du tournant des XVIIIe-XIXe siècles sont davantage les héritiers de Horrebow ou de Troil, prompts à relativiser l'irréductible différence qu'il y aurait entre les Islandais et les Européens, ils se souviennent malgré tout de représentations anciennes de l'Autre lorsqu'il s'agit de décrire les mœurs du peuple islandais. Une scène topique de la littérature de voyage – le partage du repas avec leurs hôtes et la découverte de leur intérieur – en est un exemple. À cet égard, le voyage en Islande réserve aux voyageurs deux expériences antithétiques : celle de l'intérieur bourgeois des notables et administrateurs danois du pays, qui offre aux visiteurs une escale bienvenue dans la civilisation occidentale ; celle de l'intérieur sombre et souvent sale des paysans islandais, plus loin dans les terres. Mackenzie et ses compagnons évoquent régulièrement le dégoût que leur inspirent ces demeures de fortune[1]. Ces deux expériences dessinent également deux modèles gastronomiques, que présente Hooker dans cette vignette représentative de la scission d'ordre social et colonial en Islande au début du XIXe siècle :

> Seated upon a heap of stones, in one plane, was to be seen a cheerful groupe of Icelanders with a bowl of skiur[2] or of butter before them, which they were eating as a relish to the dry but uncooked heads of the cod-fish; and, at a little distance from them, a party of Danes had laid aside their favorite pipe, and were regaling themselves with slices of smoked salmon, placed between rye-bread and butter, which they every now and then washed down with the contents of their rum-bottle.[3]

La pauvreté économique et le dénuement réels d'une Islande tout juste sortie d'un siècle d'éruptions volcaniques, de calamités agricoles et de monopole colonial danois convainc le lecteur du réalisme de ces témoignages, mais le ton écœuré ou horrifié des voyageurs inscrit aussi, d'une certaine manière, les scènes rapportées dans la lignée du cabinet de curiosité des compilateurs de la Renaissance et du début de l'âge classique. Ainsi La Peyrère énumère-t-il les vices de la vie islandaise, qu'il impute au caractère inhabitable de l'île :

> XIII. Quand les Islandois ont acheté, (c'est à dire eschangé) du vin, ou de la biere, des Marchâns estrangers : Ils convient leurs paràns, leurs amis, & leurs voisins, à boire l'un & l'autre :

[1] Voir Mackenzie, *op. cit.,* p. 123, 186.
[2] Il faut lire ici « skyr », spécialité islandaise de fromage blanc.
[3] Hooker, *op. cit.,* vol. I, p. 189-190.

> Et ne se quitent point que tout ne soit beu. Ils chantent en beuvant, les faits heroïques de leurs Capitaines. Leur musique est sans regle, & sans art, que l'on apele, *Musique enragée*. […]
>
> Pour vous dire, Monsieur, ce que j'en pànse. Je croy que les Islandois ne sont pas maintenant si sauvages qu'ils ont esté. Mais il est à presumer que des peuples si esloignez des climâs tàmperez, ne sont pas des plus polis, ni des plus raisonnables du monde. Je parle pour le commun, dans lequel je ne compràns pas les honnestes gens qui y peuvent estre, & qui y sont sans doute. Car il y a par tout des honnestes gens. Et il n'y a pour cela de la differànce, que du plus au moins.[1]

La Martinière s'inscrit également dans cette constellation de représentations :

> Les Islandois habitent la pluspart dans des cavernes entaillées dans des rocs, & les autres dans des cabanes, construites comme celles de la Laponie, les unes faites d'os de poissons, & les autres de bois, couvertes de gazons de terre, leur bestail & eux couchans sous un mesme toict, sont fort laids, & leurs Femmes aussi, & bazannez, se vetent la pluspart comme les Norweguiens, leurs chemises estant de toilles de sarpillaire, & aucuns se vétent de peau de Veau-marin le poil en dehors.
>
> Ils vivent fort simplement, ainsi que tous les autres Septentrionaux, se couchent sur de l'herbe seche, & quelques peaux pardessus tout habillez, ne faisant qu'un lict pour tout ce qu'ils sont dans une maison.
>
> Tout leur travail est la pesche, sont salles, incivils, brutaux […].[2]

Le thème récurrent qui unifie ces deux extraits est celui de la perméabilité entre des catégories qui structurent habituellement la civilisation : entre la vie sociale et l'intimité, entre le bas et le haut, entre la nourriture et l'excrément, entre l'homme et l'animal. Les Islandais de La Peyrère et de La Martinière sont des êtres marqués par l'inversion systématique de toutes les valeurs et normes sociales occidentales. Hooker s'en souvient, lorsqu'il évoque la gastronomie islandaise en des termes semblables de transgression des frontières et d'inversion des valeurs :

> It is necessary for me here to remark, that the disorder principally attacked those who had previously suffered from want and hunger, and who had protracted a miserable existence by eating the flesh of such animals (not even excepting horses) as had died of the same distemper and by having, recourse to boiled skins and other most unwholesome and indigestible food. From respect to my readers I forbear to enumerate a variety of other things, which, as| articles of food, were in an equal or greater degree nauseous and disgusting, and which, were I to detail them, would serve to show what shocking expedients the extreme cravings of appetite will drive men to have recourse to, and how that it is possible to convert almost every thing to food.[3]

Le refus d'entrer davantage dans les détails a la même fonction évocatoire que le motif de l'indicible dans une description de paysage sublime – en dire le moins pour en suggérer le plus – d'autant plus que ce refus est une prétérition. À la suite de ces quelques lignes, Hooker introduit une discrète note de bas de page riche en détails peu ragoûtants : « I have been assured, in the district of Skaptefield, that the flesh and milk of sick animals had a remarkably unpleasant taste, and that, in particular, the milk was of an unusually dark and yellow color.[4] » Trois décennies avant Hooker, Troil choisit l'ironie et l'euphémisme pour décrire à Mme Carlsson,

[1] La Peyrère, *Relation de l'Islande, op. cit*., p. 24-27.
[2] La Peyrère, *ibid.*, p. 172-173.
[3] Hooker, *op. cit.,* vol. II, p. 243.
[4] Hooker, *ibid.,* vol. II, p. 243.

l'une des destinataires de ses lettres, l'expérience culinaire, encore en vogue pour les touristes d'aujourd'hui, du poisson faisandé :

> Men en så prägtig måltid kunde ej vara utan desert, som bestod af hvalfiskkött och hafkall. Det kokas, saltas el vindtorkas, ser nästan ut som härskt fläsk, och smakar så fränt, at en liten bit däraf körde oss från bordet innan vi sjefve tänckt. Jar förmoder ni redan tackar mig för god välsägnad, och önskar slut på mitt bref.[1]

Il est loisible de discerner dans ces citations plusieurs sources, à la fois endogènes et exogènes à la représentation traditionnelle des Islandais, dont on peut faire l'hypothèse qu'elles se sont mutuellement enrichies les unes les autres au fil des siècles, à l'occasion de leur rencontre dans l'imaginaire occidental.

La représentation de l'Islandais en barbare ou en sauvage parcourt l'imaginaire occidental depuis Blefken qui reprend à son compte les remarques d'Olaus Magnus et inspire à son tour La Peyrère – jusqu'à affleurer dans les paroles des explorateurs-naturalistes des XVIIIe et XIXe siècles. Elle entre en résonance avec les imaginaires arctiques et insulaires de l'Islande que nous avons précédemment évoqués. Sumarliði R. Ísleifsson en rappelle la longue tradition[2]. L'on retiendra principalement de cette compilation le traité de géographie d'Adam de Brême, qui imagine une île dotée de richesses, dont les gardiens sont des cyclopes, ou encore la *Gesta Danorum* de Saxo Grammaticus (XIIIe siècle), qui cerne l'Islande de créatures prodigieuses, ainsi que le *Polychronicon* du chroniqueur anglais Ranulf Higdon (XIVe siècle), qui fait des Islandais des pirates vivant en bordure de la *mare concretum*, au milieu des ours blancs et des sources chaudes pétrifiantes. Comme le synthétise Sumarliði R. Ísleifsson :

> […] ce sont surtout les descriptions traditionnelles du Nord extrême qui l'emportent : le froid, l'absence de végétation, la présence de bêtes sauvages dangereuses, la taille gigantesque des autochtones et leur teint pâle, comme contaminé par la neige et la glace, à l'instar des autres créatures vivants dans ces régions. Dans ces ouvrages, l'extranéité se manifeste sous les traits d'une île mauvaise située tout au nord dont les habitants vivent quasiment comme des bêtes sauvages, dans la mesure où on estimait que ce territoire ne se trouvait pas dans une zone climatique habitable.[3]

Deux remarques s'imposent. Tout d'abord, la représentation des Islandais en peuples de sauvages, sinon de monstres, se situe à la confluence de la représentation des habitants de la mythique Thulé et de l'imaginaire insulaire, riche en monstres, que nous avons étudié plus haut. Ensuite, et c'est notre seconde remarque, la représentation des Islandais en Sauvages est très

[1] Troil, *op. cit.*, p. 85-86. Traduction : « Pour un dîner aussi somptueux, il falloit du dessert. On en servit ; c'étoit de la viande de baleine & de veau marin (haf kalf). Cette viande est ou cuite & salée, ou séchée à l'air. Elle ressemble beaucoup au lard rance ; & le goût en est si détestable, qu'un petit morceau que nous en primes, nous fit lever plus tôt de table que nous ne pensions le faire. Je n'ose pas m'arrêter plus long-temps sur la cuisine Islandoise ; vous en avez sans doute assez, & vous desirez également la fin de cette épître. »
[2] Ísleifsson, *op. cit.*, p. 73-75.
[3] Ísleifsson, *ibid.*, p. 75.

probablement le produit d'un imaginaire syncrétique des peuples de l'Arctique qui suggère une parenté, sinon une identité entre les Islandais et les Groenlandais – notamment – et qui incite à la contamination de la représentation des Islandais par celle des Groenlandais. L'on en veut pour preuve ces deux extraits de la *Relation du Groenland*, où Isaac de La Peyrère s'appuie sur les récits de rencontre des explorateurs occidentaux – des héros des *Sagas du Vínland*[1] à Frobisher – avec les autochtones groenlandais :

> Et je vous diray à ce propos ce que la méme Chronique Danoise […] adjoute que s'estans hazardez de descendre, ils virent assez pres du rivage, de meschantes cabanes enfoncées dans la terre ; & autour de ces cabanes, des tas de pierres de mine, où reluisoit quantité d'or, & d'argent. Ce qui les incita d'en aller prendre. Et de fait, chacun en prit tout autant qu'il en peut porter. Mais, comme ils se retiroient dans leur vaisseau, ils virent sortir de ces Fosses couvertes, des hommes malfaits, & hideux comme des Diables, avec des arcs, & des fondes, & de grands chiens qui les suivoient. La peur qui saisit ces matelots, les obligea de doubler le pas, pour sauver ce qu'ils portoient, & se sauver eux-mesmes. Mais par malheur, un paresseux d'entre-eux tomba entre les mains de ces Sauvages, qui le deschirerent en un moment, à la veuë de ses compagnons. Le Chroniqueur Danois dit en suite de cette Histoire, que ce Pays est plein de richesses ; à cause de quoy l'on dit que Saturne y a caché ses tresors, & qu'il n'est habité que des Diables.[2]
>
> La Relation [de Forbeisser, alias Frobisher] dit, que ces Sauvages sont traitres, & farouches ; & que l'on ne les peut apprivoiser, ny par caresses, ny par presens. Ils sont gras, & dispos, de couleur olivastre. On tient qu'il y en a de Noirs parmy eux, comme des Æthiopiens. Ils sont habillez de peaux de Chiens marins, cousuës de nerfs. Leurs femmes sont eschevelées. […] Les chemises des hommes, & des femmes, sont faites d'intestins de poissons, cousus avec des nerfs fort deliez. Les habits des uns, & des autres, sont larges ; & ils les sanglent avec des courroyes de peaux de poissons. Ils sont puants, salles, & vilains. Leur langue leur sert de serviette, & de mouchoir ; & ils n'ont nulle honte de ce que les autres hommes ont honte.[3]

La description des Groenlandais certes mêlée d'éléments réalistes – mode de confection des habits, habitats – qu'offre La Peyrère reprend les mêmes éléments que sa description des Islandais citée plus haut : violence et pulsions destructrices dues à l'état de sauvagerie, saleté et laideur, analogie démoniaque, inversion des valeurs morales et des usages. Certes, à titre indicatif, le terme « sauvage » apparaît 67 fois sous ses formes nominale et adjectivale dans la *Relation du Groenland* contre seulement 2 fois dans la *Relation de l'Islande*, et La Peyrère opère une différence de degré entre Islandais et Groenlandais sous le rapport de la sauvagerie, mais il est loisible de penser que cette contamination des imaginaires a persisté notamment à

---

[1] Régis Boyer désigne sous ce titre générique la *Grœnlendinga Saga* (« Saga des Groenlandais ») et la *Eiríks Saga rauða* (« Saga d'Eiríkr le Rouge »), ainsi qu'un troisième texte, le *Grœnlendinga Þáttr* (« Dit des Groenlandais ») (voir Boyer (trad. et éd.), *Sagas islandaises, op. cit.*, p. 1607). Les deux sagas relatent successivement la découverte du Groenland par Eiríkr rauði et celle du Vínland par Leifr Eiríksson, fils du précédent, Þorfinnr Karlsefni ainsi que trois autres explorateurs ; la *Eiríks Saga Rauða* ne développe que les voyageurs de Leifr et de Þorfinnr au Vínland. Selon Régis Boyer, les auteurs des deux sagas s'appuient sur l'*Íslendingabók*, le *Landnámabók*, mais aussi le *Sturlubók* (fin du XIIIe siècle), version du *Landnámabók* par Sturla Þórdarson (voir Boyer, *ibid*., p. 1613). L'on se souvient que la découverte du Groenland par Eiríkr rauði, est également abordée dans la *Eyrbyggja Saga*, rééditée en 1787 (pour découvrir cet épisode, l'on renvoie à la traduction de Régis Boyer, sous le titre de *Saga de Snorri le Godi* : voir Boyer, *ibid*., p. 240-241).

[2] La Peyrère, *Relation du Groenland, op. cit.*, p. 106-109.

[3] La Peyrère, *ibid.*, p. 144-146.

travers le texte d'Anderson, puis présidé à la représentation des Islandais aux XVIIIe et XIXe siècles.

L'on pourra y voir le caractère circumpolaire de l'imaginaire occidental du Nord : une circumpolarité construite par des siècles de discours peu informés sur le Nord et que l'expérience de ce même Nord, émergente au milieu du XVIIIe siècle, n'est pas encore en mesure de déconstruire. Sans doute la persistance de cet imaginaire circumpolaire du Nord est-elle elle-même favorisée par la circonscription de l'espace nordique à laquelle procèdent les récits d'exploration du tournant des XVIIIe-XIXe siècles. Cela justifie d'ailleurs le choix de Sumarliði R. Ísleifsson de traiter en regard les unes des autres les représentations de l'Islande et celles du Groenland, dont il explique dès la préface de son ouvrage les raisons objectives de leur rapprochement dans l'imaginaire occidental :

> Il existe ainsi nombre de différences entre l'Islande et le Groenland, mais également de nombreuses ressemblances. Les deux îles partagent le fait d'être situées aux confins septentrionaux et d'être éloignées du « centre » que représente l'Europe occidentale. […] Pendant longtemps, les deux îles demeurèrent si éloignées du « centre » européen que c'est à peine si l'on prenait la peine de les mentionner et, dans ces cas, elles n'étaient qu'une étape vers une autre destination, notamment pour ceux à la recherche d'un passage maritime par le nord pour rejoindre l'Extrême-Orient. Pendant longtemps, les relations avec ces pays furent irrégulières, particulièrement dans le cas du Groenland, où elles s'interrompirent aux XVe et XVIe siècles. L'Islande et surtout le Groenland étaient à ce point isolés qu'ils attirèrent les explorateurs, à l'instar de bien d'autres confins et territoires coloniaux du monde.[1]

Rappelons enfin avec Sumarliði R. Ísleifsson[2] que le Groenland connaît une colonisation norroise par des Scandinaves convertis au christianisme, entre le Xe et le XIVe siècle, et que ce fait historique est régulièrement souligné par les auteurs qui abordent le sujet du Groenland, d'Adam de Brême[3] à Johann Anderson[4]. Pour les explorateurs-naturalistes des XVIIIe-XIXe siècles, qui connaissent l'ouvrage d'Anderson, c'est aussi l'hypothèse d'un peuplement islandais du Groenland qui s'impose, soutenue par la connaissance des écrits de Mallet[5] et du *Landnámabók*. En raison de ces nombreux points de convergence, les représentations des deux îles s'influencent mutuellement dans les récits d'exploration des XVIIIe et XIXe siècles. Enfin, cette représentation syncrétique des peuples barbares du Nord, qui trouve son explication dans l'ancienne théorie cosmographique des cinq zones dont nous avons montré la persistance au XIXe siècle, trouve très probablement une autre source d'influence dans la représentation imaginaire du Sauvage d'Amérique, avatar renaissant et moderne du barbare de l'Antiquité

[1] Ísleifsson, *op. cit*., p. 3-4.
[2] Ísleifsson, *ibid.*, p. 5.
[3] Ísleifsson, *ibid.*, p. 78.
[4] Anderson, *Nachrichten von Island, Groenland und der Strasse Davis, op. cit.*, p. 150-151.
[5] Voir Mallet, *Introduction à l'Histoire de Dannemarc, op. cit.*, p. 174-190.

grecque. Sumarliði R. Ísleifsson, qui constate une évolution diachronique entre ces deux figures[1], rappelle ainsi :

> Dans les descriptions du continent américain aux XVIIe et XVIIIe siècles, ce réflexe transparaît clairement dans des cas où des récits de l'Antiquité sur des êtres merveilleux furent transférés sur les indigènes et où d'anciennes traditions furent adaptées aux conditions locales. Et l'on sait bien que les Indiens d'Amérique, les habitants des mers du Sud et les peuples vivant aux confins septentrionaux du monde furent décrits d'une manière semblable à celle dont les Grecs se représentaient les populations qui leur étaient étrangères et qu'ils considéraient comme barbares. Ajoutons que l'Islande fut longtemps assimilée à l'antique île de Thulé et que les récits se rapportant à ce lieu lui furent donc appliqués et prospérèrent des siècles durant.[2]

La perméabilité de ces figures de Sauvages, de l'Islandais à « l'Indien d'Amérique » (pour reprendre la désignation courante jusqu'au XXe siècle) en passant par le Groenlandais, s'explique de manière synchronique, par la circulation à double sens d'un imaginaire circumpolaire du Sauvage[3], au même titre que la représentation de l'Islande est marquée par des éléments relevant plus largement d'un imaginaire de l'Arctique. Elle s'explique aussi, nous le gageons, de manière diachronique, par une évolution graduelle de l'imaginaire occidental, d'une représentation de l'Europe à une représentation de l'Amérique. Dans cette évolution, les Groenlandais, qui vivent dans un pays géographiquement et géologiquement rattaché au continent américain, jouent un rôle d'interface. En effet, leur représentation est très similaire aux premières descriptions des peuples autochtones d'Amérique, quand elle n'est pas indexée sur elles : Régis Boyer analyse les figures de *Skraelingjar*[4] qui interviennent dans les sagas islandaises se situant au Groenland ou au Vínland et postule qu'elles renvoient indifféremment aux Groenlandais ou aux Inuits de Terre-Neuve[5]. De la même manière, Sumarliði R. Ísleifsson

---

[1] Comme le fait du reste Monique Mund-Dopchie, qui voit dans les représentations des habitants des îles Caraïbes en féroces cannibales, très fréquentes dans les récits de voyage de la fin de la Renaissance, la résurgence de principes de civilisation posés par le penseur grec Hésiode, à savoir le cannibalisme comme signe d'animalité (voir Mund-Dopchie, « Le face à face des Grandes Découvertes et de la culture antique », *op. cit*., p. 22-23).

[2] Ísleifsson, *op. cit*., p. 21.

[3] Dans un même ordre d'idées, la représentation des Inuits dans le livre VIII des *Natchez* (1826) de Chateaubriand doit beaucoup à celle du peuple sâme dans le *Voyage en Laponie* (1681) de Jean-François Regnard (voir Gilbert Chinard, « Chateaubriand en Amérique : quelques nouvelles sources des *Natchez* et du *Voyage* », *Modern Philology*, vol. 9, n°1, juillet 1911, p. 10). Les récits des explorations du Canada arctique de sir Alexander Mackenzie en 1789 et 1793, dont Chateaubriand, engagé dans la recherche du Passage du Nord-Ouest, fait la recension pour le *Mercure de France* en 1802, sont une autre source d'inspiration pour cette représentation (voir Pierre Martino, « À propos du "Voyage en Amérique" de Chateaubriand. "Le manuscrit des Natchez" : son histoire, son contenu. La visite à Washington », *Revue d'Histoire littéraire de la France*, 1909, 16e année, n°3, p. 429-478).

[4] Notons qu'Isaac de La Peyrère, imprégné de sa lecture approfondie de la littérature islandaise médiévale lors de son séjour à Copenhague, utilise ce terme de manière récurrente dans sa *Relation du Groenland*, ce qui fait de lui un héritier de cette double référence groenlandaise et autochtone d'Amérique du Nord.

[5] Boyer (trad. et éd.), *Sagas islandaises*, *op. cit*., p. 1611. Sverrir Jakobsson étudie ces représentations des Inuits du Groenland et du Canada dans les *Sagas du Vínland* en montrant que le discours islandais s'intègre à cette époque dans la géographie symbolique médiévale : les *Skraelingjar* sont les « sauvages » des Islandais (voir Sverrir Jakobsson, « 'Black men and malignant-looking'. The Place of the Indigenous Peoples of North America in the Icelandic World View », dans Andrew Wawn et Þórunn Sigurðardóttir, *Approaches to Vínland. A Conference on the Written and Archaeological Sources for the Norse Settlements in the North Atlantic Region and Exploration of America. The Nordic House, Reykjavík 9-11 August 1999. Proceedings*, Reykjavík, Sigurður Nordal

rappelle que le missionnaire norvégien Hans Egede, qui amorce la colonisation moderne du Groenland en 1721, établit lui-même un rapport de comparaison entre les Groenlandais et les peuples, alors jugés primitifs, d'Amérique et d'Afrique[1]. Ces représentations des Indiens d'Amérique ont donc pu indirectement, par le biais de la représentation des Groenlandais, influencer de façon synchronique les modes de représentation des Islandais. Ainsi la violence et l'absence de valeurs morales que dénonce La Peyrère chez les Islandais et les Groenlandais trouvent-elles *mutatis mutandis* leurs racines dans les scènes saisissantes d'anthropophagie et de supplices chez Jean de Léry, Théodore de Bry ou Amerigo Vespucci au XVIe siècle, dont se souviennent Réal Ouellet[2] et Jean-Paul Duviols[3]. Ainsi Islandais et Groenlandais deviennent-ils les héritiers du peuple de réprouvés que découvre Jacques Cartier sur la rive nord du Saint-Laurent, dans l'actuel Québec[4]. Dès lors, il est loisible de penser que la caractérisation des Islandais en diables est autant la marque de la persistance d'un imaginaire infernal de l'Islande, hérité de l'époque médiévale, que l'indice de l'inscription de l'Islande dans l'imaginaire des Amériques en Nouveau Monde. Ainsi l'historienne canadienne Olive Patricia Dickason rappelle-t-elle l'omniprésence de l'imaginaire infernal dans les premiers récits d'exploration des Amériques, qu'il s'agisse d'insister sur les pratiques religieuses répréhensibles des Sauvages du Nouveau Monde[5] ou de souligner un rapport d'identité entre ces Sauvages et les démons[6]. Cette analogie entre Sauvages d'Amérique et démons est appelée par le contexte de la christianisation des peuples autochtones américains, que les missionnaires ont alors tout intérêt à démoniser pour justifier leur projet et se constituer en martyrs[7]. *Mutatis mutandis*, elle est à ce point ancrée dans l'imaginaire occidental qu'elle ressurgit sous la plume de Chateaubriand, lorsqu'il retrace dans le tome I de ses *Mémoires d'Outre-tombe* (1848) son voyage en Amérique (1791) et, notamment, sa rencontre incongrue avec une tribu d'Iroquois à la sortie d'Albany (dans l'actuel État de New York) : « ces messieurs sauvages et ces dames

---

Institute Studies, 4, 2001, p. 88-104 ; « Vínland and Wishful Thinking: Medieval and Modern Fantasies », *Canadian Journal of History / Annales canadiennes d'histoire*, XLVIII, winter / hiver 2012, p. 493-514).

[1] Ísleifsson, *op. cit.*, p. 139.

[2] Ouellet, *op. cit.*, p. 67.

[3] Jean-Paul Duviols, « Premiers regards sur les sauvages (XVIe siècle) », *América* [En ligne], 50 | 2017, mis en ligne le 06 juillet 2017, consulté le 02 mai 2019. URL : http://journals.openedition.org/america/1789.

[4] Ouellet, *op. cit.*, p. 67.

[5] Olive P. Dickason présente cette croyance fermement établie chez les conquérants espagnols du XVIe siècle qui découvrent les autochtones des Caraïbes (Olive P. Dickason, *The Myth of the Savage and the Beginnings of French Colonialism in the Americas*, Edmonton, The University of Alberta Press, 1997, p. 30)

[6] Ainsi les missionnaires envoyés au Mexique considèrent-ils les rituels des Mayas et des Mexicas comme des parodies sataniques des rites chrétiens (Dickason, *ibid.*, p. 31). Le rapport d'identité est à double sens : Olive P. Dickason évoque une peinture du XVIe siècle représentant le Diable en habit autochtone (Dickason, *ibid.*, p. 16).

[7] Cette dimension contextuelle est inexistante dans le cas des récits d'exploration en Islande, où la résurgence de la référence infernale de l'imaginaire relative à cette île est essentiellement un moyen d'hyperboliser l'altérité.

sauvagesses » ont beau prendre des cours de danse auprès d'un joueur de violon français exilé, ils n'en « sautent [pas moins] comme une bande de démons »[1]. Olive P. Dickason explique la récurrence de l'analogie infernale dans les représentations du Nouveau Monde en formulant deux hypothèses, qui sont tout aussi susceptibles d'éclairer la présence de la référence infernale dans l'imaginaire de l'Islande : la première est un rapport d'induction entre mœurs jugées barbares et mal ontologique[2] ; la seconde est la persistance de la cosmographie médiévale que nous avons déjà étudiée : « The further west one got, the closer to the infernal, until in the New World the people worshipped the Devil.[3] »

La représentation péjorative de l'Islandais en barbare s'inscrit dans une longue tradition intertextuelle, enrichie par un trafic incessant, diachronique et synchronique, à double sens, des quelques *topoi* que nous avons relevés jusqu'à présent. Sumarliði R. Ísleifsson le résume efficacement, en montrant la circulation globale, et non pas seulement circumpolaire ou nord-américaine, de la figure du Sauvage :

> D'ailleurs, ces derniers partageaient tous les mêmes mœurs, quelle que soit leur origine : l'Amérique, l'Afrique et donc même la périphérie septentrionale de l'Europe. Et ces mœurs, elles avaient peu ou pas changé depuis la nuit des temps. Ces considérations s'appliquaient néanmoins davantage aux Groenlandais qu'aux Islandais, bien qu'elles aient pu parfois s'appliquer à ces derniers.[4]

L'on ne saurait faire ici la généalogie d'une telle constellation imaginaire, constituée de représentations, exogènes et endogènes à l'Islande, qui se sont certainement influencées de manière réciproque tout au long du Moyen Âge. Qu'il nous suffise de rappeler que les représentations médiévales de l'Ailleurs et de l'Enfer s'enrichissent mutuellement : on l'aura constaté en étudiant la richesse intertextuelle du discours associant le mythe infernal à l'Islande réelle et situant ainsi cette dernière dans une géographie symbolique particulièrement prégnante

---

[1] Chateaubriand, *Mémoires d'Outre-tombe, op. cit.*, tome I, p. 428.

[2] Voir notamment Dickason, *op. cit.*, p. 70-80, où Olive P. Dickason met à jour de manière particulièrement convaincante une structure récurrente de l'imaginaire occidental médiéval et renaissant qui associe Sauvage et Antéchrist (au double sens d'« Antéchrist » : figure antérieure au Christ et opposée au Christ) et justifie cette association par l'idée d'une position intermédiaire du Sauvage entre l'homme et l'animal, ainsi qu'entre la société humaine et les Enfers. Elle montre aussi le mouvement de translation géographique de cet imaginaire, depuis les lieux sauvages que sont la forêt et la montagne pour les Occidentaux médiévaux jusqu'au Nouveau Monde de l'époque des Grandes Découvertes. Ce mouvement (et ici, c'est notre propre ajout) peut trouver son explication dans le thème commun qui lie d'une part la nature et la montagne, d'autre part le Nouveau Monde, à savoir la nature, telle qu'elle est envisagée dans le Moyen Âge occidental : si elle n'est pas systématiquement pensée en opposition avec la culture (voir Michel Pastoureau, *Une histoire symbolique du Moyen Âge occidental*, Paris, Seuil, 2004, p. 30-33 et Philippe Descola, *Par-delà nature et culture*, Paris, Gallimard Folio Essais, 2005, p. 130-132), elle est aussi pensée comme le pôle le plus éloigné du divin, et donc le plus proche du Mal (voir Le Scanff, *op. cit*., p. 9, qui rappelle que nature et *locus horribilis* ne font qu'un au Moyen Âge, ou encore Corbin, *op. cit.*, p. 12-29).

[3] Dickason, *op. cit.*, p. 47.

[4] Ísleifsson, *op. cit.*, p. 218.

dans le Moyen Âge occidental. À cette constellation de représentations de l'Islandais en barbare s'ajoute une autre constellation de représentations, antithétique et plus récente : celle du Bon Sauvage.

3.3.2. Seconde face : le Bon Sauvage

La représentation de l'Islandais en barbare se double d'une représentation en Bon Sauvage, souvent présente dans les récits des voyageurs que nous venons de citer, et qui est, elle aussi, un élément à part entière des représentations de Groenlandais, d'Autochtones d'Amérique, de montagnards helvétiques, voire de Bédouins[1]. Le dualisme stéréotypé lui-même est une constante de la représentation de l'Autre dans les récits d'exploration et de voyage à partir du XVIe siècle, ce qui contribue à inscrire les récits de voyage en Islande dans une longue tradition discursive de la littérature de voyage, indexée sur la découverte des Amériques. L'on songe aux deux types antithétiques que sont l'Iroquois barbare et le Huron innocent : les *Dialogues avec un Sauvage* (1703) du baron de Lahontan mettent en scène le personnage heureux et civil d'Adario qui reprend les traits supposés du chef huron Kondiaronk[2], tandis que Chateaubriand dépeint des Iroquois sanguinaires[3]. Certes, il s'agit là de deux nations autochtones distinctes, opposées l'une à l'autre par une construction mentale purement idéologique, que motive le conflit franco-britannique autour de la conquête de l'Amérique[4],

[1] Au sujet de l'ambivalence de la figure du Bédouin, que nous ne développerons pas davantage ici, voir les travaux de Sarga Moussa (notamment « Une peur vaincue. L'émergence du mythe bédouin chez les voyageurs français du XVIIIe siècle », dans Jacques Berchtold et Michel Porret (dir.), *La Peur au XVIIIe siècle. Discours, représentations, pratiques*, Genève, Droz, 1994, p. 193-212 et *Le Mythe bédouin chez les voyageurs au XVIIIe et XIXe siècles*, Paris, Presses universitaires de Paris-Sorbonne, coll. « Imago mundi », 2016) et de Denise Brahimi (Denise Brahimi, *Arabes des Lumières et bédouins romantiques. Un siècle de Voyages en Orient (1735-1835)*, Paris, Le Sycomore, 1982).

[2] Ouellet, *op. cit.*, p. 69.

[3] L'on songe à la leçon de danse des Iroquois d'Albany, qui n'évacue pas les codes de représentation traditionnels du Sauvage du Nouveau Monde (« le corps demi-nu, les oreilles découpées, des plumes de corbeau sur la tête et des anneaux passés dans les narines »), ainsi qu'à la figure du Sachem des Onondagas qui, malgré la sagesse que lui apportent l'âge et les pratiques diplomatiques (« le vieux gentilhomme »), n'est pas moins qualifié de « redoutable », même si sa sauvagerie native est renforcée par la corruption de l'Ancien Monde (britannique) : « Doublement paré des instruments meurtriers de l'Europe et de l'Amérique, la tête ornée de panaches, les oreilles découpées, le visage bariolé de diverses couleurs, les bras tatoués et pleins de sang […] ». Pour ces deux passages, voir Chateaubriand, *Mémoires d'Outre-tombe, op. cit.*, tome I, p. 427-428 et p. 435-437.

[4] Dans la Guerre de la Conquête (1754-1763), les Iroquois sont les alliés des Britanniques et les Hurons les alliés des Français, une répartition des rôles dans la diplomatie (et dans l'imaginaire) qui est déjà valable au XVIIe siècle, lors des Guerres franco-iroquoises autour de la maîtrise et de l'exploitation des territoires de l'Est nord-américain. Pour en savoir plus sur ces conflits qui ont scandé la conquête de l'Amérique du Nord, voir Élise Marienstras, *La Résistance indienne aux États-Unis : XVIe-XXe siècles*, Paris, Gallimard Folio Histoire, 2014 (1980), p. 65-71 ; Gilles Havard et Cécile Vidal, *Histoire de l'Amérique française*, Paris, Flammarion, 2003 ; Gilles Havard, *La Grande Paix de Montréal de 1701. Les voies de la diplomatie franco-amérindienne*, Montréal, Recherches amérindiennes au Québec, 1992 (en particulier la première partie, panorama diplomatique du XVIIe siècle en Amérique du Nord). Sur les conséquences de ces liens diplomatiques et de ces antagonismes en termes d'imaginaire et d'histoire des représentations, voir Dickason, *The Myth of the Savage, op. cit.*, p. 61-84 et 297, note 44.

dans le cadre duquel les Iroquois sont les alliés des Britanniques et les Hurons ceux des Français. Mais c'est un indice intéressant de la réversibilité de la figure du Sauvage[1]. Réal Ouellet rappelle ainsi que la première impression fort négative de Jacques Cartier face aux Montagnais (actuels Innus) est rapidement nuancée par la chaleur de l'accueil d'un groupe de femmes, en chants et en danse, qui invite le voyageur à reconsidérer totalement sa représentation mentale de l'Amérique, à la requalifier en nouvelle Arcadie, si nous empruntons cette image à l'intertexte antique de la représentation du Sauvage :

> « Leur terre est en chaleur plus tempérée que la terre d'Espagne et la plus belle qu'il soit possible de voir ». Le blé sauvage, les pois, les arbustes fruitiers, les « herbes de bonne et grande odeur » poussent là, sans travail, « comme si on les avait semés. »[2]

Comme le rappelle Monique Mund-Dopchie :

> À travers les nombreuses relations, descriptions et chroniques qu'elle a suscitées, la découverte de l'Amérique a dès lors représenté pour les lettrés de l'Ancien Monde une expérience de l'enfance de l'humanité, avec ses aspects positifs et négatifs, dont eux-mêmes étaient sortis. Fonctionnant comme un monde renversé, la quatrième partie de la terre a contribué à définir la substance de l'Europe et à poser une identité commune à ses habitants.[3]

Retenons ici l'expression « enfance de l'humanité », qui constitue selon Jean-Paul Duviols l'objet de la quête des découvreurs de l'Amérique, parmi lesquels Christophe Colomb[4] : Réal Ouellet rappelle d'ailleurs la représentation des Bahamas – premier contact de Colomb avec l'Amérique en 1492 – en terre féconde et parfumée[5].

Les récits d'exploration de l'Islande du tournant des XVIIIe et XIXe siècles se ressaisissent de cette dualité stéréotypique et dépeignent ce faisant les Islandais en Bons Sauvages. Il est permis de reconnaître dans ce geste l'influence des récits d'exploration des Amériques. Ainsi Sumarliði Ísleifsson propose-t-il une synthèse de cette seconde représentation de l'Islandais chez Troil :

> [Troil] signale que le vol est rare, et que l'hospitalité est grande. Cette dernière n'est certainement pas aussi magnanime que dans l'ancien temps, mais les habitants de l'île ne s'évertuent pas moins à s'occuper correctement de leurs hôtes. Lorsque von Troil aborde la question des mœurs des Islandais, il est dans le ton de son époque. Il évoque surtout des caractéristiques liées au mode de vie des

---

[1] Signalons cette réversibilité à l'œuvre dans la représentation des *Skraelingar* dans les sagas islandaises, selon Régis Boyer : « les *Sagas du Vínland* demeurent très imprécises sur le compte des *Skraelingar* qu'elles nous montrent tantôt pacifiques et effarouchées, tantôt belliqueux, de telle sorte que toute reconstitution de la réalité historique d'après ces récits ne peut relever que de la subjectivité des spécialistes » (Boyer (trad. et éd.), *Sagas islandaises, op. cit.*, p. 1612)

[2] Ouellet, *op. cit.*, p. 68. Les segments de citations intégrés au discours de Réal Ouellet sont issus de : Bideaux (éd.), *op. cit*., p. 101.

[3] Mund-Dopchie, *op. cit.*, p. 23.

[4] Duviols, *op. cit*.

[5] Ouellet, *op. cit.*, p. 68. Au sujet de la représentation de l'Amérique en terre édénique, voir Mary B. Campbell, « "The end of the East" : Columbus Discovers Paradise », dans *The Witness and the Other World. Exotic European Travel Writing, 400-1600*, Ithaca / Londres, Cornell University Press, 1988, p. 165-209.

> Islandais, celles du bon sauvage. […] Lorsque l'on y regarde de plus près, il apparaît que dans son ouvrage, von Troil présente les Islandais comme un peuple « ordinaire » qui n'a rien de véritablement étranger. Il propose en même temps un certain nombre de caractéristiques du bon sauvage : l'innocence, l'amour du sol natal, la frugalité et le savoir-vivre. Il décrit les manières de ce peuple qui est satisfait de son sort quand bien même il est pauvre et qui sait trouver sa subsistance dans ce que lui offre la nature sans rien désirer des richesses des autres pays. Les habitants utilisent leurs loisirs à se cultiver et à s'intéresser à la tradition érudite de leur patrie.[1]

L'on trouve un discours semblable chez Horrebow qui, une fois n'est pas coutume, s'accorde avec Anderson pour faire l'éloge de la vie naturelle et saine des Islandais, qu'il attribue à leur frugalité, mais aussi à la pureté de leur climat :

> Islænderne ere i Almindelighed vel vorne, og har skiønne, hvide og sunde Tænder, siger Autor ganske retteligen, hvorover man ikke saa høyligen maae forundre sig i deres Climat, og ved den sletre Kost de nyde, men heller deraf fornuftigen slutte, at, siden deres Legemes Beskaffenhed er saa sund og god, saa maae deres Clima være got, og deres Kost ikke saa slet; ligesom ogsaa Autor selv meener, det at komme af den reene Himmel-Luft, som de leve udi.[2]

De même, chez Kerguelen-Trémarec, les défauts qui sont traditionnellement prêtés aux Islandais sont contrebalancés par les qualités – goût pour la liberté, vie simple, bonté naturelle – qu'identifie cette perception nouvelle des peuples du Nord :

> Ces peuples sont d'une taille ordinaire et d'un tempérament robuste ; ils jouissent d'une santé admirable ; une éducation mâle, une vie sobre, pénible et frugale contribuent sans doute à leur donner cette trempe forte […]. Ils sont bons, doux, humains, mais paresseux, défiants, ivrognes. […] Les Islandais sont judicieux, ils aiment les sciences et les arts, ils jouent beaucoup aux échecs, ils ont pour ce jeu le goût le plus vif. J'ai trouvé en Islande beaucoup d'habitants qui parlaient latin. Plusieurs vont faire leurs études à Copenhague et les font avec succès. Il y a aussi des collèges à Skálholt et Hólar, où ils envoient leurs enfants, qui réussissent presque tous dans les humanités.[3]

Enfin, Fréminville esquisse cet autre portrait des Islandais en Bons Sauvages :

> De tous les peuples de la terre, les Islandais sont peut-être ceux qui ont le mieux conservé les premières mœurs patriarcales ; ils sont bons, loyaux, hospitaliers, et ne connaissent aucune de ces passions violentes qui, dans d'autres parties du monde, portent les hommes à tant de crimes ; mais ils sont indolens et apathiques.
>
> […]
>
> Au premier aperçu, les Islandais paraissent être les hommes les plus misérables, les plus dénués des commodités de la vie, et leur sort paraît affreux : mais quand on réfléchit sur leur caractère insouciant, sur le peu de besoins qu'ils éprouvent, sur la facilité avec laquelle ils peuvent satisfaire ceux qu'ils ressentent ; si l'on pense de plus à l'union si douce qui règne dans leurs petites sociétés, on changera de sentiment et on les trouvera plus heureux que les Européens, dont les jouissances sont mêlées à tant d'inquiétudes.[4]

---

[1] Ísleifsson, *op. cit.*, p. 176-178.

[2] Horrebow, *op. cit.*, p. 276. Traduction : « Les Islandois, comme le dit notre Auteur, sont généralement bien faits, ils ont de belles dents, blanches & bien saines : on doit donc en conclure que leur constitution est bonne, le climat pur, & leur nourriture bien moins mauvaise qu'on ne l'a dit : au reste il est très-commun chez tous les peuples, que les gens du commun ayent de très-belles dents ; en voici la raison, c'est qu'ils ne les gâtent pas par l'usage des épiceries & des sucreries, & généralement de toutes les drogues malfaisantes & aromatiques dont les riches se servent pour réveiller leurs sens blazés, en ruinant leur santé. Le peuple vivant de pain de seigle ou autre fort dur, chaque fois qu'ils y mordent, cela leur fait l'effet des brosses à nétoyer les dents, en emportant la crasse & les matières tartreuses qui en obscurcissent l'émail. »

[3] Kerguelen-Trémarec, *op. cit.*, p. 53, 60-61.

[4] Fréminville, *op. cit.*, p. 558-559.

Ces trois citations mettent en évidence une contradiction dans les termes : d'un côté, les Islandais sont jugés oisifs et indolents ; de l'autre, les voyageurs admirent leur bonne constitution physique. Sans doute cette contradiction est-elle imputable aux deux sources d'inspiration majeures, à la fois concurrentes et complémentaires, de la représentation de l'Islandais en Bon Sauvage.

Innocence, piété familiale, confiance, refus de la propriété que le *Second Discours* (1755) de Rousseau place à l'origine de l'inégalité et de tous les maux subséquents de l'humanité, et, surtout, relativisme culturel caractérisé par la thèse qui parcourt en filigrane l'ensemble du texte de Fréminville. On le devine, la première source d'inspiration de cette représentation des Islandais en Bons Sauvages est l'imaginaire rousseauiste de l'homme à l'état de nature, aussi robuste que candide, qui entretient avec son bout de terre un rapport de simple autosuffisance, facilité par une nature généreuse :

> rien n'est si timide que l'homme dans l'état de nature, & […] il est toujours tremblant & prêt à fuir au moindre bruit qui le frappe, au moindre mouvement qu'il aperçoit. Cela peut être ainsi pour les objets qu'il ne connoît pas, & je ne doute point qu'il ne soit effrayé par tous les nouveaux spectacles qui s'offrent à lui, toutes les fois qu'il ne peut distinguer le bien & le mal physiques qu'il en doit attendre, ni comparer ses forces avec les dangers qu'il a à courir; circonstances rares dans l'état de nature, où toutes choses marchent d'une maniere si uniforme, & où la face de la terre n'est point sujette à ces changemens brusques & continuels qu'y causent les passions & l'inconstance des peuples réunis. […]
>
> Voilà, sans doute les raisons pourquoi les Negres & les Sauvages se mettent si peu en peine des bêtes féroces qu'ils peuvent rencontrer dans les bois. Les Caraïbes de Venezuela vivent entr'autres, à cet égard, dans la plus profonde sécurité & sans le moindre inconvénient.[1]

Cette représentation se rattache aux traités qui tracent un portrait des peuples du Nord et aux textes qui font des Islandais et, d'une manière générale, des peuples circumpolaires (Groenlandais ou Sâmes[2]) des Sauvages libres, heureux, paresseux et insouciants[3]. Qui plus est, Rousseau lui-même associe dans ses réflexions l'homme à l'état de nature et l'homme du Nord[4]. Derrière cet homme du Nord, il est aussi permis de discerner un autre modèle, propre à inspirer

---

[1] Jean-Jacques Rousseau, *Discours sur l'Origine et les Fondemens de l'Inégalité parmi les Hommes* (1754), dans *Collection complète des œuvres*, vol. I, Genève, 1780-1789, édition en ligne www.rousseauonline.ch, version du 7 octobre 2012, p. 50-51.

[2] Anderson établit un parallèle entre ces peuples : voir Anderson, *op. cit.*, p. 137.

[3] L'utopie arcadienne est un paradigme régulièrement employé par les voyageurs du XIXe siècle pour dépeindre les sociétés scandinaves. Voir Hildor Arnold Barton, *Northern Arcadia: Foreign Travelers in Scandinavia, 1765-1815*, Carbondale, Southern Illinois University Press, 1999 et Peter Fjågesund et Ruth A. Symes, *The Northern Utopia. British Perceptions of Norway in the Nineteenth Century*, Amsterdam / New York, Rodopi, 2003.

[4] Il soutient notamment que les peuples du Nord sont « plus industrieux » et ont un esprit plus développé et abouti que ceux du Sud par un effet de compensation, la fertilité de l'esprit compensant la stérilité de la terre (voir Rousseau, *Discours sur l'Origine et les Fondemens de l'Inégalité, op. cit.*, p. 61) ou encore, que leur corps est rendu robuste par le climat sous lequel ils vivent, leur donnant une voix grave, tandis que leur système linguistique est davantage tourné vers les questions de survie concrète que vers l'abstraction (voir Jean-Jacques Rousseau, *Essai sur l'Origine des Langues* (1781), dans *Collection complète des œuvres*, vol. 8, Genève, 1780-1789, édition en ligne www.rousseauonline.ch, version du 7 octobre 2012. p. 403-405).

le Genevois Rousseau, mais aussi les explorateurs-naturalistes en Islande, dont l'imaginaire comprend une composante alpestre : le modèle des Suisses, habitants pacifiques, sinon placides, des Alpes bucoliques que décrit Haller dans « Die Alpen ». Ce poème fait d'eux un peuple de bergers heureux jouissant de l'âge d'or d'une nature généreuse et pour lequel tout déracinement est dramatique :

> Beglückte güldne Zeit / du Erstgeburt der Jahren /
> O daß der Himmel dich so zeitig weggerückt!
> Nicht / weil die Zeiten noch ein stäter Frühling waren /
> Und nie ein scharfer Nord die Blumen abgepflückt;
> Und nicht weil die falde Saat stäts brache Felder dekte /
> Und Honig mit der Milch in dicken Strömen lieff;
> Nicht weil kein kühner Löw die schwachen Perche schreckte /
> Und ein verirrtes Lamm bey Wölffen sicher schlieff;
> Nein / weil der Mensch noch nicht voll lüsternen Verlangen
> An dem geschätzten nichts der Eitelkeit gehangen.[1]

Anderson, contemporain de Rousseau, postule comme lui un lien paradoxal entre robustesse physique des Islandais et poltronnerie – cette dernière étant la marque de leur innocence, mais aussi d'un âge d'or dans lequel ils évolueraient. Pourquoi sauraient-ils se battre puisqu'il n'y a pas d'ennemi à défaire ? Leur incapacité à être de bons soldats pour la couronne danoise fait d'eux des êtres pacifiques, peu portés à la conquête, car ignorants de tout sentiment de convoitise. Cela contribue à ériger le territoire islandais en utopie[2], souvenir d'un état de nature heureux. Le voyageur qui rencontre les Islandais est alors confronté à l'enfance de l'humanité :

---

[1] Haller, *op. cit*., p. 1-2. Nous traduisons : « Heureux âge d'or, toi le premier-né de l'année / Ô combien à propos le Ciel a causé ton départ ! / Non parce que les saisons n'étaient alors qu'un éternel printemps / Ou qu'un vif vent du Nord n'avait jamais ravi les fleurs / Non pas parce que la graine ensemençait des champs en jachère perpétuelle / Ou que miel et lait coulaient à grands flots / Ni non plus parce qu'aucun lion audacieux n'effrayait alors les frêles perches / Ou qu'un agneau égaré pouvait dormir à l'abri des loups / Non ! Mais parce que l'homme n'était pas encore plein d'un désir lubrique / Pour le néant convoité de l'oisiveté. » Au sujet de la représentation utopique de la société alpestre par Haller, voir John Van Cleve, « Social Commentary in Haller's "Die Alpen" », *Monatshefte*, vol. 72, n°4, hiver 1980, p. 379-388.

[2] Une telle représentation s'inscrit par ailleurs dans la lignée d'une Thulé dépeinte par le géographe Strabon en « terre fertile, portant du blé et produisant du miel » (Schnakenbourg, « L'île des confins », *op. cit*., p. 36). Cette représentation anime sans nul doute les textes de La Peyrère et de Horrebow, même si ce dernier ne fait aucune mention de Thulé (voir Horrebow, *op. cit.*, p. 89-91). De fait, Isaac de La Peyrère, le même qui présente l'Hekla en porte des Enfers, propose une représentation de l'Islande qui rappelle sous certains aspects la Thulé de Strabon, assez proche de l'île d'Hyperborée : riches pâturages, sources désaltérantes, eaux poissonneuses (voir La Peyrère, *Relation de l'Islande, op. cit.*, p. 12-15) jusqu'à cette représentation fantasmée des sources naturelles au goût de bière (voir La Peyrère, *ibid.*, p. 14), que l'on trouve également parmi les merveilles d'Islande exposées dans le *Konungs Skuggsjá* (voir Keyser et alii, *op. cit*., p. 37-38), œuvre dont on peut raisonnablement penser que La Peyrère a eu connaissance lors de sa visite à Copenhague, chez Ole Worm : il en existait un manuscrit chez le professeur Peder Resen (voir Rens Bod, Jaap Maat et Thijs Weststeijn (dir.), *The Making of the Humanities. Volume I. Early Modern Europe*, Amsterdam, Amsterdam University Press, 2010, p. 303). À ce titre, il faut aussi mentionner le tableau utopique que dresse de l'Islande Thorulf, compagnon de voyage de l'explorateur Flóki : une île dont chaque brin d'herbe produit du beurre ; Uno von Troil rapporte ce passage du *Landnámábók* dans son récit de voyage (voir Troil, *op. cit.*, p. 46-47) et Régis Boyer y voit le souvenir biblique de Canaan, la Terre promise (voir Boyer, *Ísland Grœnland Vínland, op. cit.*, 2011, p. 14). Autant d'éléments qui animent la représentation de la Suisse alpestre de Haller (voir *supra*).

> Also sind sie auch von Natur feige, und taugen durchaus nicht zu Soldaten: ja man bringet sie nicht dazu, daß sie ein geladenes Gewehr nur abschiessen. Die Könige, ihre Herren, haben es zu merhmalen mit ihnen sowohl auf der Flotte, als bey den Landtruppen versuchet, weil man sie aber nirgends brauchen können, sie allemal mit dem Abschiede; daß sie zu nichts geschickt, wieder nach ihrer Heymath gejaget. Worzu bey denselben noch kömmt, daß, ob man wohl vermeinen möchte : sie müsten es überall weit angenehmer, bequemer und besser, als in ihrem Vaterlande, antreffen, sie dennoch eben so sehr als einig anders Volk vom Heimwehe gequälet werden. Wie man denn Exempel hat, daß aus solcher Sehnsucht bey vielen nicht nur Erkrankung, sondern gar der Tod erfolget, und zwar nicht nur allein bey solchen, die zu dem beschwerlichen Soldatenstande genöthiget, sondern auch so gar bey denjenigen, die von Dänischen Kaufleuten mit heraus genommen und zur Handlung angeführet werden wollen. So stark ist der Zug der Gewohnheit und die Annehmlichkeit einer ungeswungenen Freyheit. Nur schade, daß dieselbe in diesem Lande, wie vorhin angeführet, gar zu unordentlich und zuweitschweiffig ist. Massen sie denn eben auch Ursache, daß die Isländer von Hertzen faul und eigensinnig sind. Sie arbeiten anders nicht, als aus Noth, und sind von ihrer Landesmanier so eingenommen, daß, wenn man ihnen auch bessere Arten, kürzere Handgriffe, bequemere Werkzeuge, zur Arbeit anbietet, sie dennoch solche schlechthin verwerfen, und bey dem alten halsstarrig verbleiben.[1]

Cet imaginaire, Rousseau et sans doute Anderson le tirent des récits de découverte du Nouveau Monde[2], mais il inspire en retour les auteurs des grands récits de circumnavigation, une décennie plus tard. La fiction philosophique et le témoignage d'explorateur se renforcent mutuellement, garantissant la longévité et la vaste diffusion de cette représentation imaginaire du Bon Sauvage. Elle trouve une autre déclinaison dans le récit, non publié mais largement diffusé, de Banks. Selon Gary L. Aho, ce dernier s'inspire de ses propres descriptions des peuples du Pacifique Sud, rencontrés quelques années auparavant avec Cook, pour dépeindre les premiers Islandais qu'il rencontre, à savoir les pêcheurs de Hafnarfjörður. Saleté, alcoolisme, admiration éperdue et enfantine pour les nouveaux arrivants et marchandage sont les traits caractéristiques de la population islandaise dont Banks esquisse le portrait :

---

[1] Anderson, *op. cit.*, p. 137-138. Traduction : « Aussi sont-ils naturellement si poltrons, qu'on ne peut les accoûtumer à tirer un fusil. Les Rois de Danemarc ont essayé à différentes reprises d'en employer, soit sur les Flottes, ou dans les troupes de terre ; mais ils ont toujours été obligés de les renvoyer dans leur Isle, & leurs Congés sont toujours motivés par leur incapacité qui les rend entièrement inutiles. On observe outre cela dans ce Peuple un attachement singulier à son Isle ; & au lieu qu'il devroit trouver naturellement toute autre contrée plus agréable que la sienne, il est au contraire sujet à la maladie du Pays plus que toute autre nation du monde. Cette envie de revoir leur patrie a donné à plusieurs Islandois des maladies incurables, & quelques-uns même en sont morts ; ce qui a été expérimenté non seulement sur ceux qu'on a fait soldats malgré eux, mais même sur d'autres que les Négocians Danois avoient amenés de leur consentement, pour apprendre le commerce, & qu'on avoit attention de traiter avec toute la douceur possible. Tel est le pouvoir de l'habitude, & tels sont les charmes d'une liberté absoluë : il est facheux qu'elle soit sans ordre & trop effrénée dans ce Pays, comme je l'ai fait remarquer en plusieurs endroits ; & c'est de-là précisément que viennent les deux défauts primitifs des Islandois, qui sont la source de tous les autres. La paresse est le premier, & un entêtement indomptable le second. Ils ne travaillent jamais, que quand la nécessité les presse, & ils sont si prévenus pour les manières de leur Pays, que quand même on leur enseigneroit de meilleures façons, des instrumens plus commodes, & des inventions plus courtes pour le travail, ils les rejettent sans écouter, & s'opiniâtrent toujours pour leurs anciens usages. »

[2] Par souci d'exactitude, notons que cette ambiguïté, voire cette contradiction à l'œuvre dans la représentation des peuples du Nord ne puise pas uniquement son origine dans la pensée rousseauiste, même si l'on peut en mesurer l'influence évidente au tournant des XVIIIe-XIXe siècles. Jean-Michel Picard discerne la même instabilité dans la représentation des Irlandais et de leur île des confins chez Giraud de Barri : les Sauvages décrits ci-dessus savourent aussi « le climat tempéré de l'île, la fertilité de son sol et ses riches pâturages. Quant à ses habitants, en dépit de leurs mœurs sauvages, certains d'entre eux sont d'excellents musiciens et de remarquables artistes graphiques. » (Picard, *op. cit.*, p. 201).

> Their dress attracted our attention. Each had on a garment of a kind of parchment serving for both boots and breeches and a jacket of sheep skin. These however were only coverings over their proper dress and they took them off before they would [come] up onto the ship notwithstanding which when they came in they smelt so fishy and rank that it was disagreeable to come near them and [they] were lousy to admiration. They trembled very visibly nor did a large glass of brandy which each of them drank quite remove their apprehensions. […] To encourage trade [we] gave every one who came a small present 2 yards of ribband or a little tobacco. To do them justice, no people could be more civil than they were or more thankful for the small presents they received.[1]

Une représentation que véhiculent aussi James Wright, Isaac Benners et John Baine, les compagnons de voyage de sir John Thomas Stanley en 1789[2]. L'on pourrait établir un parallèle semblable entre la coutume tahitienne qui consiste à offrir aux arrivants occidentaux les femmes de la communauté et la coutume islandaise qui consiste pour la fille de la maison à ôter ses vêtements au voyageur fourbu et à l'apprêter pour sa nuit, en toute innocence : Henderson interloqué fait l'expérience de cette coutume à Hólar, dans le nord de l'île[3], et elle sera régulièrement évoquée dans les récits de voyage suivants, jusqu'au XXe siècle, au point de ressurgir sous la plume de Le Braz. Les Islandais sont donc renvoyés à un âge d'or de l'humanité – un âge d'or certes fragile, potentiellement détruit par l'influence néfaste de la civilisation moderne, comme le suggère le récit de Banks.

La seconde source d'inspiration est le souvenir séculaire de la théorie des climats. Cette théorie soutient la pertinence du rapport de l'homme à son milieu naturel et de l'influence que le second exerce sur le premier. Au Ve siècle avant J. C., Hippocrate affirme le rapport entre la rudesse des climats de montagne et la complexion de ceux qui y vivent :

> Chez ceux qui habitent un pays montagneux, raboteux, élevé et riche en eaux, et qui sont soumis à des changements de saisons comportant de grands écarts, dans cet endroit-là il est normal que les corps soient grands et naturellement bien disposés pour l'endurance et le courage et que de tels naturels possèdent la sauvagerie et la férocité à un degré qui n'est pas du tout négligeable.[4]

Dans cette perspective, la théorie des climats repose jusqu'au XVIIe siècle sur le postulat suivant, outre celui de la détermination des tempéraments humains par le climat[5] : le rapport entre la rigueur des climats nordiques, la vigueur physique et le faible développement de l'esprit. À titre d'exemple, l'on peut citer ces phrases du philosophe français Jean Bodin :

> Les anciens sont presque unanimes à remarquer […] que les hommes du Nord ont le corps plus robuste et de plus haute taille ; mais si les Méridionaux ont le corps plus faible, ils l'emportent par l'esprit : ce point est depuis longtemps connu par expérience, tant il est facile de s'en apercevoir.[6]

---

[1] Aho, *op. cit.*, p. 4.
[2] Voir Aho, *op. cit.*, p. 7.
[3] Voir Henderson, *op. cit.*, vol. I, p. 114-115.
[4] Hippocrate. *Airs, eaux, lieux* XXIV, 2, tome 2, partie 2, traduction J. Jouanna, Paris, Les Belles Lettres, 1996, p. 244-245.
[5] Pour approfondir cette question, voir M. Pinna, « Un aperçu historique de "la théorie des climats" », *Annales de Géographie*, t. 98, n°547, 1989, p. 322-325.
[6] Jean Bodin, *La Méthode de l'histoire* (1566), traduction de P. Mesnard, Paris, Les Belles Lettres, 1941, p. 59.

Cette association d'idées fait son chemin en passant par Montesquieu, Rousseau ou encore Voltaire, pour n'en mentionner que les plus illustres passeurs : Nord physique et Sud spirituel ; Nord inerte et Sud sensuel, Nord viril et Sud féminin, etc.[1] La représentation de l'Islandais en Bon Sauvage, certes empruntée à un imaginaire archaïque du Nouveau Monde, trouve aussi sa source dans une telle conception, qui rejoint l'idée séculaire des confins arctiques inhabitables, étudiée plus haut. Cependant, c'est l'évolution de cette théorie des climats au XVIIIe siècle qui préside à la complexification de la représentation des Islandais dans les récits d'exploration du tournant des XVIIIe-XIXe siècles : de sorciers et diables, ils deviennent poètes ; de barbares primitifs, ils deviennent hommes libres.

3.3.3. Bilan : *quid* de la figure du colon scandinave ?

Constatons une dernière chose : si l'imaginaire du Nouveau Monde infléchit l'imaginaire de l'Islande au tournant des XVIIIe-XIXe siècles, c'est exclusivement par le prisme de la figure du Sauvage, dont on a constaté l'ambivalence. L'on peut trouver à ce fait deux raisons : tout d'abord, il est loisible de postuler la circulation synchronique d'un imaginaire du Sauvage, réactualisé par les réflexions de Rousseau, mais aussi par les récits de circumnavigations qui entraînent les Occidentaux dans le Pacifique Sud dans le dernier tiers du XVIIIe siècle. L'on songe à Louis-Antoine de Bougainville, que son itinéraire (1766-1769) amène à Tahiti, mais l'on songe aussi, tout simplement, à Cook, dont le souvenir hante Banks et Hooker et éveille indirectement leur curiosité pour l'Islande : la découverte moderne de l'Islande se fait sous l'ombre tutélaire de Cook. Enfin, la lecture du Nouveau Monde et de ses habitants selon le paradigme de la sauvagerie est certes contemporaine des voyages d'explorations de l'Islande – Élise Marienstras étudie la récurrence de ce paradigme dans les discours des colons américains, de l'indépendance des États-Unis jusqu'à la conquête de l'Ouest[2] – mais elle s'inscrit aussi dans une représentation archaïque des Amériques, tout imprégnée de mythes antiques et médiévaux, longuement étudiée par Jean-Pierre Sanchez, Olive P. Dickason ou encore Réal Ouellet[3]. L'on reconnaît donc dans cette grille de lecture la posture épistémique récurrente chez les explorateurs-naturalistes du tournant des XVIIIe-XIXe siècles qu'est l'anachronisme, et qui contribue à nimber le récit de leur expérience concrète de l'Islande du voile d'un passé légendaire. Est-ce ce choix systématique d'une grille de lecture anachronique du monde qui explique que deux figures pourtant attendues soient totalement absentes des récits des premiers

[1] Voir Pinna, *op. cit., passim*.
[2] Voir Marienstras, *La Résistance indienne aux États-Unis, op. cit.*, *passim*.
[3] Voir *supra*.

explorateurs naturalistes de l'époque moderne : le Viking, notamment découvreur de l'Amérique, et son potentiel double, le colon américain du XVIIe siècle ? En effet, l'on ne trouvera pas de Crèvecœur islandais, ni de Viking dont l'ambivalence, longuement étudiée par Régis Boyer[1], se serait pourtant parfaitement inscrite dans la lignée du dualisme stéréotypé du Sauvage du Nouveau Monde – terrifiant et admirable, barbare primitif et homme libre[2] – tout comme elle se serait inscrite dans la relecture de la théorie des climats qui fait du Nord un « régénérateur universel »[3] à partir du XVIIIe siècle. Comment expliquer que cette figure de découvreur n'ait pas même été convoquée par les explorateurs de l'Islande comme un double avantageux, un autre Soi auquel ils auraient pu s'identifier ?

Ce n'est pourtant pas faute de modèles. À partir de la Renaissance, nombre de figures de « Vikings » au sens large du terme[4] s'imposent dans l'imaginaire occidental : Ragnarr Loðbrók, d'abord présenté au lectorat non scandinave par Worm[5] et Bartholin[6], puis par Mallet[7] et Percy[8] ; Olaf Tryggvason, roi de Norvège et artisan de la christianisation en Scandinavie, à travers la *Heimskringla*[9] ; et surtout les conquérants du Groenland et du Vínland que sont Eiríkr rauði (« Erik le Rouge ») et Leifr Eriksson, connus des explorateurs du tournant des XVIIIe-XIXe siècles par Mallet[10]. Les voyageurs ont assurément en mémoire ces paroles de Mallet qui instituent le peuple islandais en peuple de découvreurs et de colons intrépides en quête de liberté[11] :

---

[1] Voir Boyer, *Le Mythe viking, op. cit.*, *passim*.
[2] L'on se reportera aux chapitres I et III du *Mythe viking dans les lettres françaises* de Régis Boyer, qui explorent successivement ces deux facettes du Viking.
[3] Boyer, *ibid*., p. 41.
[4] J'emploie ici, à dessein, des guillemets puisqu'il est question du Viking des XVIIIe-XIXe siècles, d'une figure imaginaire dont Régis Boyer n'a eu de cesse de montrer, tout au long de sa carrière, qu'elle extrapolait largement la figure historique du Viking, explorateur et commerçant opportuniste plus que pirate cruel et sanguinaire tel que les chroniques médiévales européennes l'ont représenté. À ce sujet, voir Boyer, *ibid*., p. 9-15 ; *Les Vikings*, Paris, Perrin, coll. « Tempus », 2004 (2002) ; *Les Vikings. Histoire, mythes, dictionnaire*, Paris, Robert Laffont, coll. « Bouquins », 2008 (entre bien d'autres ouvrages du même auteur).
[5] Voir annexe 2 (1636h, 1651h).
[6] Voir annexe 2 (1689n).
[7] Mallet, *op. cit*., p. 75 et 202. Voir annexe 2 (1756g, 1763e).
[8] Voir annexe 2 (1763f, 1770e).
[9] Voir Mallet, *ibid.*, p. 248.
[10] Pour les explorateurs naturalistes du tournant des XVIIIe-XIXe siècles, l'exploration des Islandais au Vínland est chose connue par la synthèse qu'offre Mallet du *Landnámabók* par l'entremise des écrits d'Arngrimur Jónsson et d'autres compilateurs scandinaves de la Renaissance. Dans l'*Introduction à l'histoire de Dannemarc*, il développe deux chapitres intitulés « Découverte d'un nouveau Pays nommé Vinlande » et « Remarques sur cette Découverte » (voir Mallet, *ibid*., p. 174-190) et débat de l'identification du Vínland à Terre-Neuve. La *Relation du Groenland* de La Peyrère évoque la colonisation du Groenland par « Erric le Rousseau » et son fils « Leiffe », mais n'aborde pas la question du Vínland (voir La Peyrère, *Relation du Groenland, op. cit.*, p. 9-25).
[11] À ce sujet, Régis Boyer rappelle que l'épisode de la découverte du Vínland tel que transmis par les sagas est sans doute l'élément fondateur de ce qu'il appelle le « mythe viking » (voir Boyer (trad. et éd.), *Sagas islandaises, op. cit.*, p. 1607).

> Mais si dans un siècle où toute l'Europe languissoit dans l'ignorance, où les gouvernemens n'avoient pû encore penser qu'à se fortifier, où presque tout ce qui se fit de grand & de mémorable, fut des perfidies & des cruautés, s'il est dis-je étonnant dans un siècle si malheureux de voir un des peuples qui avoit le plus retenu à certains égards la rouille de l'ancienne barbarie, couvrir les mers de ses vaisseaux, fonder au loin des colonies, & découvrir des terres éloignées & inconnues, l'étonnement ne redouble-t-il pas en le voyant s'ouvrir une route jusques dans le nouveau monde, & faire cette même découverte qui a changé longtems après la face du nôtre, & a mérité une si grande gloire à ses auteurs ?[1]

Holland rappelle l'histoire de la découverte du Groenland et du Vínland, et prend part à son tour au débat au sujet de la localisation de ce pays – Labrador, Terre-Neuve ou Virginie ? –, qui entre en résonance avec le débat de l'identification de l'Islande à Thulé et achève d'inscrire l'histoire de la colonisation de l'Islande dans le mythe de la course vers l'Ouest[2]. Mais, de manière tout à fait surprenante, le récit de cette triple découverte – Islande, Groenland, Vínland – est effectué sur un ton factuel et ne débouche pas, dans le reste du récit, sur l'évocation nostalgique de la figure du Viking ou de l'homme du Nord : ni le mot « Viking » ni le mot « Northmen » (ou « Norsemen ») ne sont présents dans le texte de Mackenzie et Holland. Même conclusion pour Henderson, qui présente lui aussi, laconiquement, au début de son récit de séjour la découverte du Vínland, associé sans plus de cérémonie au continent nord-américain[3], dont les colons des XVIIe-XVIIIe siècles ne constituent pas davantage un modèle de représentation pour les Islandais. Comment expliquer cette double absence ?

L'absence du modèle du colon américain et, plus largement, occidental dans l'imaginaire de l'Islande pourrait s'expliquer de deux manières. Tout d'abord, l'on peut penser que la relative étrangeté de la Norvège et de la Suède, patries d'origine des explorateurs et colons de l'Islande, mais aussi terres situées à la limite de l'écoumène européen, éclaire partiellement ce choix de représentation : Naddoðr, Garðar, Flóki, Eiríkr et Leifr cumuleraient ainsi aux yeux des voyageurs occidentaux les traits du conquérant et ceux de l'étranger, et il en serait logiquement de même pour leurs lointains descendants du XIXe siècle. Cette absence du modèle du colon dans la pensée et la représentation du peuple islandais trouve sans doute également son explication dans notre précédente analyse, qui concluait au caractère non pertinent du modèle du désert américain pour représenter le désert islandais au tournant des XVIIIe-XIXe siècles : le paysage islandais, trop étranger, priverait les voyageurs de cette analogie. D'une certaine manière, la découverte des Amériques par l'Europe occidentale est effective depuis les XVe-XVIe siècles et l'espace américain est libéré de ses prodiges et de ses monstres dans l'esprit

[1] Mallet, *ibid*., p. 174-175.
[2] Holland, *op. cit*., p. 44-45.
[3] Henderson, *op. cit*., vol. I, p. XXXII.

occidental, ouvert aux mythes américains de l'homme nouveau et de la *Manifest Destiny*, ce qui n'est pas – pas encore ? – le cas de l'espace islandais. Le paradigme de la domestication, du quadrillage rationnel et de l'exploitation de l'immensité américaine tel qu'incarné par Crèvecœur n'est donc pas pertinent – pas encore ? – pour appréhender et écrire l'immensité des champs de lave islandais. Dès lors, choisir une grille de lecture héritée du Moyen Âge tardif pour mettre en discours l'Islande serait, paradoxalement, autant un geste nostalgique et rêveur, à l'époque où les *terrae incognitae* disparaissent les unes après les autres, qu'une nécessité cognitive et épistémique. Les champs de lave islandais sont authentiquement illisibles pour les voyageurs et leurs habitants sont encore un mystère, comme l'était l'espace américain à la fin du Moyen Âge, comme l'est encore l'Arctique circumpolaire au moment où écrivent les explorateurs-naturalistes de l'Islande. De là proviendrait la nécessité de faire appel à des paradigmes archaïques et pluriels pour appréhender et traduire en mots l'Islande : l'alliance de la littérature d'exploration ancienne et des mythes, que nous nous attachons à étudier dans le présent chapitre, en est un exemple. Quant à la figure du Viking, certes auréolée de gloire par l'hypothèse croissante d'une découverte précolombienne des Amériques, une raison simple peut expliquer son absence. Régis Boyer rappelle que le mot « Viking » lui-même est une invention du XIXe siècle et il fait l'hypothèse que Marmier contribue à sa diffusion par sa traduction du poème *Vikingen* du poète suédois Erik Gustav Geijer[1], diffusant en Europe occidentale ce qui n'est encore qu'une figure mythique construite par la Scandinavie des siècles classiques pour forger son identité culturelle et cantonnée aux frontières de l'espace géographique scandinave[2]. Il serait donc prématuré de chercher dans les récits d'exploration du tournant des XVIIIe-XIXe siècles le modèle du Viking comme paradigme pertinent pour la représentation des Islandais.

Pour autant, cela n'empêche pas les explorateurs-naturalistes du tournant des XVIIIe-XIXe siècles de nuancer leur représentation des Islandais. Outre la permanence du dualisme stéréotypique dans la représentation de l'Autre par les explorateurs occidentaux, une autre explication entre en ligne de compte : l'autre composante cardinale de l'imaginaire de l'Islande qu'est le « mythe historique »[3], activé par la publication des ouvrages de Mallet. Si ces ouvrages n'installent pas encore dans l'imaginaire occidental la figure du Viking en découvreur et en colon, ils ont pourtant deux conséquences majeures. Tout d'abord, en contribuant à faire

[1] Voir Boyer, *Le Mythe viking, op. cit.*, p. 9-10.
[2] Voir Durand, *op. cit*., *passim* ; Briens, *op. cit., passim* ; Simon, *op. cit*., *passim* (entre autres).
[3] Voir *supra*.

redécouvrir en Europe la littérature islandaise médiévale, ils permettent d'instituer l'Islande en véritable nation littéraire aux yeux des érudits et des poètes européens, et donc de la rattacher à la constellation imaginaire de l'Ancien Monde en lieu de culture. Pour les Islandais eux-mêmes, c'est une conclusion évidente, tant leur rapport à la littérature est un élément constitutif de leur identité, ainsi qu'un jalon sur la route de la modernité et de l'indépendance : outre l'éducation littéraire dispensée à travers le pays par l'Église luthérienne à partir de la Réforme[1], rappelons que les XVIIe-XVIIIe siècles sont marqués par ce que l'historien Gunnar Karlsson appelle une « renaissance culturelle » (« cultural renaissance »[2]). Magnús Stephensen, précédemment cité, fonde en 1795 la « Société pour l'Éducation de l'Islande » (*Hið íslenska landsuppfræðingarfélag*)[3]. Cette entreprise est bientôt suivie par l'initiative de l'érudit danois Rasmus Christian Rask, qui préside à la fondation d'une « Société littéraire islandaise » (*Hið íslenska bókmenntafélag*) en 1816 : cette dernière, basée à Reykjavík et à Copenhague, se donne pour objectif de publier des ouvrages anciens et modernes en islandais, pour préserver la langue et culture de l'île[4]. Que l'Islande soit une nation de culture et de poésie ne relève cependant pas de l'évidence pour les Occidentaux : l'œuvre de Mallet infléchit donc leur imaginaire de l'Islande de manière décisive.

La seconde conséquence, étroitement liée à la première, c'est la réinscription de l'Islande dans le temps long de l'histoire, la prise en compte de son passé et de son évolution. C'est une rupture majeure par rapport aux représentations que nous avons étudiées jusqu'à présent : les imaginaires du Nord et du Nouveau Monde inscrivaient l'Islande dans la catégorie des terres inconnues, encore vierges d'histoire et de passé – du moins, selon une perspective européenne ! – et dans celle des lieux mythiques, utopiques et uchroniques, où se mêlaient début et fin du monde et où la temporalité humaine s'effaçait. L'œuvre de Mallet historicise l'Islande aux yeux des voyageurs, eux qui y puisent une grille de lecture du pays qu'ils découvrent. Mallet est une source savante qui fait autorité lorsqu'il s'agit pour Mackenzie et Holland de déterminer l'identité ou non entre Thulé et Islande[5] et la localisation exacte du Vínland[6], pour Hooker de proposer à son lecteur une synthèse de la cosmologie scandinave[7], de connaître l'écriture

[1] Voir Karlsson, *op. cit.*, p. 135-137.
[2] Karlsson, *ibid*., p. 156.
[3] Voir Karlsson, *ibid*., p. 172 et Sallé et Sigurjónsdóttir, *op. cit.*, p. 122. Henry Holland mentionne cette structure dans son récit de voyage : voir Henry Holland, *The Iceland Journal of Henry Holland 1810*, édition d'Andrew Wawn, Londres, Hakluyt Society, 1987, p. 157.
[4] Voir Karlsson, *op. cit*., p. 200 et Sallé et Sigurjónsdóttir, *op. cit.*, p. 122.
[5] Holland, « Preliminary Dissertation on the History and Literature of Iceland », dans Mackenzie, *op. cit*., p. 5.
[6] Holland, *ibid.*, p. 45.
[7] Hooker, *op. cit.*, vol. I, p. II.

runique[1] ou de savoir qui est Snorri Sturluson[2]. C'est aussi un manuel d'histoire, pour Henderson qui souhaite connaître le système juridique des anciens Islandais[3] ou pour Holland qui s'intéresse à leur organisation politique et sociale :

> On this subject it would be an injustice to the reader not to quote the words of the elegant and ingenious Mallet.
>
> « Le génie de ces peuples, leur bon sens naturel, et leur amour pour la liberté y paroissent sans aucun nuage. […] Tout naît et s'arrange de soi-même [dans l'institution de la forme politique démocratique], les nouveaux Islandois établissent chez eux ce gouvernement, qui semble ne devoir être le fruit que d'une longue expérience et d'une étude réfléchie des hommes ; et dont un grand génie de ce siècle (Montesquieu) remarque avec étonnement qu'il a été trouvé dans les bois. […] »[4]

Ainsi la représentation imaginaire des Islandais, majoritairement fondée par un imaginaire du Nouveau Monde, se caractérise-t-elle par sa réversibilité, qui place les explorateurs naturalistes face aux contradictions de leur imaginaire. Nous allons étudier les modalités et les raisons de cette réversibilité.

4. L'Islande, une Grèce du Nord ? De la réversibilité du Nouveau Monde

Les explorateurs-naturalistes des XVIIIe-XIXe siècles sont à la fois les témoins et les artisans d'une complexification de la perspective occidentale sur les Islandais et leur pays. Le « mythe géographique », constitutif de la représentation de l'Islande depuis l'Antiquité, s'enrichit du « mythe historique », dans lequel Paul-Henri Mallet joue un rôle certain par son entreprise de redécouverte des antiquités nordiques. Nous le verrons, cette mutation de l'imaginaire de l'Islande s'inscrit dans un contexte particulier de revalorisation du Nord au détriment du Midi. Nous postulons que la référence écossaise, portée par la figure d'Ossian et la théorie d'une parenté culturelle entre Islande et Écosse, exerce une double fonction essentielle dans ce contexte de revalorisation du Nord : d'une part, elle préside tout d'abord à la relecture et à la réévaluation de la théorie des climats au tournant des XVIIIe-XIXe siècles ; d'autre part, elle exerce un rôle d'intercession entre l'imaginaire du Midi grec – qu'elle concurrence par la figure du barde Ossian, Homère du Nord – et l'imaginaire du Nord islandais, auquel elle fournit ses modèles. En effet, nous faisons l'hypothèse que c'est par le truchement d'une certaine représentation de l'Écosse que la représentation des Islandais évolue dans le dernier quart du XVIIIe siècle : ce n'est pas encore de l'Amérique, ni de l'Islande des sagas que viennent l'homme libre – colon et Viking – et le poète. La présente réflexion s'articulera en deux temps : nous étudierons tout d'abord la mutation qu'implique l'essor du mythe historique

[1] Hooker, *ibid.*, vol. I, p. LXXI.
[2] Hooker, *ibid.*, vol. I, p. 312.
[3] Henderson, *op. cit.*, vol. I, p. XXVII.
[4] Holland, *op. cit*., p. 13-14.

de l'Islande dans la représentation du peuple islandais ; puis nous analyserons le phénomène de cette même mutation dans la représentation du paysage islandais.

4.1. De la nature à la civilisation : une représentation évolutive des Islandais

Le dualisme stéréotypé du Bon et du Mauvais Sauvage, dont nous avons vu qu'il relevait d'un imaginaire archaïque du Nouveau Monde, fait l'objet d'une réévaluation dans le dernier quart du XVIIIe siècle, sans pour autant s'évanouir totalement. En effet, il se complique d'un autre doublet théorique, qui se construit à partir de lui, et partiellement en réaction à lui, dans un contexte de revalorisation du Nord comme terre de culture dans l'imaginaire européen : le dualisme stéréotypé de l'homme libre et du poète. Nous allons successivement envisager les modalités, les sources et les causes de la mutation de la figure du barbare à celle de l'homme libre, ainsi que de la figure du sorcier démoniaque à celle du poète.

4.1.1. Du barbare du Nord au démocrate

Au tournant des XVIIIe et XIXe siècles s'impose dans les récits d'exploration une mutation dans la représentation du peuple islandais : de peuple de barbares ou de Bons Sauvages, sa représentation se complique d'une nouvelle dimension, celle d'inventeurs de la démocratie moderne. Nous allons envisager les manifestations de cette constellation imaginaire dans le corpus d'étude et tâcherons de contextualiser son essor dans le discours des explorateurs-naturalistes britanniques en particulier, avant d'en retracer les sources d'inspiration. Pour ce faire, nous interrogerons la pertinence de trois modèles susceptibles d'infléchir cette représentation de l'Islande : l'Écosse moderne, les États-Unis en cours de création, la Grèce classique.

En 1752, Horrebow s'oppose terme à terme aux remarques de Johann Anderson sur la supposée poltronnerie des Islandais et leur manque de culture. Il défend leur courage, preuve historique à l'appui, et postule une continuité entre les Islandais de son époque et ceux présentés dans les textes médiévaux :

> Deres Annales vise ogsaa, at Islænderne i gamle Tider have været meget stridbare, og ikke feige Folk; thi de have giort stor Nederlag paa hinanden i deres indbyrdes Krige.[1]

[1] Horrebow, *op. cit.*, p. 318. Traduction : « Les Annales Islandoises prouvent aussi que les Islandois ont voyagé beaucoup anciennement, & qu'ils n'étoient ni poltrons ni timides. La preuve en résulte par les guerres civiles qu'ils se sont faites entre eux : on y voit, comme il arrive dans toutes ces guerres, autant d'exemples de valeur que de férocité. »

Cette citation de Horrebow est représentative de la mutation qui est sur le point de s'opérer dans l'imaginaire occidental de l'Islande et ses habitants. Sans renoncer tout à fait à l'imagerie convenue du barbare du Nord, dont on a déjà mesuré la richesse et les sources d'inspiration multiples, il la réinvestit au service d'une double représentation : les Islandais comme découvreurs conquérants – sans que cette image de découvreur donne lieu à l'hypertrophie romantique de la *Wanderlust* du Viking telle qu'on la connaîtra chez Marmier – et comme guerriers, courageux et férus de liberté. Comme Sumarliði R. Ísleifsson le rappelle, la représentation des Islandais en conquérants et en guerriers n'est pas reprise ensuite par Troil, ni par ses successeurs directs[1]. En revanche, une notion fondamentale est conservée : le désir de liberté, qui constitue le terreau fertile de l'imaginaire de l'Islande démocratique. Nous nous souvenons de la citation de Mallet reprise par Holland[2], que nous donnions un peu plus haut et qui constitue l'une des sources de l'imaginaire démocratique islandais. En effet, Mallet souscrit à l'hypothèse des peuples du Nord comme prédestinés à la liberté par leur terre d'origine et le climat de celle-ci :

> Si nous remontons aux tems les plus reculés, nous verrons d'abord sortir pas à pas des marais de la Scythie, une nation qui s'accroit & se partage sans cesse en occupant les contrées incultes qu'elle trouve devant elle. Bientôt après ce peuple, tel qu'un arbre plein de sève & de vigueur, a déjà étendu ses longues branches sur toute l'Europe, & repandu par tout avec lui depuis les bords de la Mer Noire jusqu'aux extrémités de l'Espagne, de la Sicile, & de la Grèce, une religion simple & militaire come lui, une forme de gouvernement imaginée par le bon sens & la liberté, un esprit inquiet, indompté, prêt à s'effaroucher au seul nom d'assujettissement & de contrainte, un courage féroce nourri par une vie sauvage & vagabonde. Pendant que la douceur du climat amollit imperceptiblement la dureté de ceux qui se sont établis dans le midi, des colonies d'Egyptiens & de Phéniciens se mêlant avec eux sur les côtes de la Grèce, & de là se transportant à diverses reprises sur celles de l'Italie, achévent de leur enseigner à vivre dans le sein des villes, à cultiver les lettres, à faire fleurir les arts & le commerce ; [*sic*] Elles confondent avec eux leurs opinions, leurs usages & leur génie ; des Etats s'y forment sur de nouveaux plans. Rome cependant s'éléve, & bientôt envahit tout. A mesure qu'elle s'aggrandit, elle oublie ses anciennes mœurs, & fait perdre aux peuples qu'elle soumet, le premier esprit qui les avoit animés ; mais il demeure inaltérable dans les climats froids de l'Europe, & s'y maintient come leur indépendance.[3]

Cette opposition conceptuelle entre Nord et Midi, courage et lâcheté, liberté et tyrannie affleure dans les paroles de Henderson, lorsqu'il déplore la disparition de l'Alþingi, parlement islandais dont l'histoire fascine les voyageurs :

> In a word, the period of concourse at Thingvalla formed a grand annual festival; and, when it is considered that the sober dispositions of the Icelanders, and the remoteness of the place where they met, proved effectually preventive of the riot and licentiousness which too frequently characterize public meetings in other countries of Europe, it is impossible not to feel indignant at that policy which abolished an institution of such high antiquity, and which furnished so innocent a source of gratification to every uncontaminated Icelandic mind.[4]

---

[1] Ísleifsson, *op. cit.*, p. 178.
[2] Holland, *op. cit*., p. 13-14.
[3] Mallet, *op. cit*., p. 4-5.
[4] Henderson, *op. cit.,* vol. II, p. 168-169.

Ainsi l'esprit démocratique des Islandais est-il associé à leur état d'innocence, de sobriété et de frugalité et de pureté, ce qui n'est pas sans évoquer l'imaginaire rousseauiste de l'homme à l'état de nature. Henderson évoque aussi une « république islandaise libre » (« free Icelandic republic »)[1], qu'il oppose à la tyrannie du roi de Norvège Harald Hårfagre[2] et qu'il décrit ainsi, mêlant l'utopie herdérienne au rêve rousseauiste de la démocratie directe :

> The existence and constitution of the Icelandic republic exhibit an interesting phenomenon in the history of man. We here behold a number of free and independent settlers, many of whom had been accustomed to rule in their native country, establishing a government on principles of the most perfect liberty, and, with the most consummate skid, enacting laws which were admirably adapted to the peculiar circumstances of the nation. Unintimidated by any foreign power, guided solely by their own natural genius, mid uninfluenced by any other principle than the love of liberty, security, and independence, they combined their interests and their energies in support of a political system, at once calculated to protect the rights of individuals, and inspire the community at large with, sentiments of exalted patriotism.
>
> This state of liberty the Icelanders maintained for the space of nearly four hundred years.[3]

L'on retrouve dans l'ouvrage *The Rise, Progress, and Present State of the Northern Governments* (1777) de l'Anglais John Williams sur la démocratie islandaise une semblable opposition entre liberté du dominé et oppression du colonisateur, comme le rappelle Sumarliði R. Ísleifsson[4]. Holland demeure, quant à lui, plus mesuré. Peut-être, en tant qu'Anglais, n'éprouve-t-il pas l'acrimonie qui pourrait animer l'Écossais Henderson – nous allons y revenir – devant une situation coloniale et un pouvoir politique jugés autoritaires :

> The sketch which has now been given of the habits, institutions, and arts of the ancient Icelanders, is by no means an exaggerated picture of this singular and interesting people. The comparative eminence, however, to which in this age they attained, was not destined to be permanent; and the rapid advancement of other states towards civilization, concurred with changes in their own condition to effect an entire alteration in the balance subsisting between them. Even the period of the commonwealth, though the most brilliant and remarkable in the history of Iceland, presents not throughout the pleasing features which have just been delineated. In the progress of time, numerous intestine evils sprung up to disturb the repose of the people; and the middle of the thirteenth century is signalized in their history by the transference of the island to the power of the Norwegian kings, three hundred and forty years after the establishment of the free constitution, under which they so greatly flourished.[5]

De la même manière, il associe discrètement l'Islande médiévale et républicaine à une utopie, tant spatiale que temporelle :

> The constitution, thus adopted by the Icelanders, was preserved with little change for more than three centuries; during which period the records exist of thirty-eight Laugmen, who in succession sustained the executive powers. Were it allowed to apply the term to a desolate island on the confines of the Arctic Circle, this might be called the golden age of Iceland.[6]

---

[1] Henderson, *ibid.,* vol. I, p. XXIII.
[2] Henderson, *ibid.,* vol. I, p. XVI
[3] Henderson, *ibid.,* vol. I, p. XXIV.
[4] Voir Ísleifsson, *op. cit*., p. 189.
[5] Holland, *op. cit.*, p. 46.
[6] Holland, *ibid.*, p. 15.

Bien sûr, l'éloge de l'esprit libre et démocratique des Islandais, le plus souvent opposé à l'esprit tyrannique de leurs colonisateurs danois, n'est pas un discours que les explorateurs-naturalistes, notamment britanniques, tiendraient sans arrière-pensée. L'on songe notamment à ces phrases de Hooker, dont le voyage est marqué par l'épisode de la Révolution islandaise de 1809 :

> Iceland, thus freed from the yoke of an inefficient but presumptuous tyrant, might then, guarded by the protection of our fleets, and fostered by the liberal policy of our commercial laws, look forward to a security that Denmark could never afford, and to a prosperity that the selfishness of the Danes has always prevented: England would find herself repaid for her generous conduct by the extension of her fisheries, the surest source of her prosperity, and by the safety which the numerous harbors of the island afford for her merchantmen against the storms and perils of the arctic ocean[1].

Cette dénonciation de la tyrannie du Danemark s'inscrit dans une entreprise de promotion des ressources islandaises auprès de la Couronne britannique : la liberté que Hooker appelle de ses vœux pour les Islandais est donc hautement soumise à conditions. En cela, il s'inscrit dans la lignée de son mentor Banks. En effet, au retour de son voyage en Islande, Banks, qui s'est découvert un intérêt humain, scientifique et politique pour l'île, se donne pour mission de défendre les intérêts des Islandais auprès de la Couronne britannique[2] et rejoint la cause de John Hyndford Cochrane[3]. Ce dernier souhaite convaincre la Couronne d'échanger avec le Danemark l'Islande contre un territoire aux Indes, pour renforcer les liens diplomatiques dano-britanniques[4], tout en contournant le monopole économique instauré par le Danemark en 1701 et en assurant ainsi à la Grande-Bretagne les ressources de l'île en pêcherie et en soufre. Cochrane, qui se rêve gouverneur de l'Islande, propose une annexion militaire de l'île en 1801, lorsque commencent les hostilités entre Grande-Bretagne et Danemark autour de la suprématie maritime dans l'Atlantique. Banks encourage vivement ce projet, marqué par le souvenir de la misère économique islandaise, mais la Couronne britannique, accaparée par la question des guerres napoléoniennes, qui l'opposent désormais au Danemark, se préoccupe d'abord de ses colonies existantes[5]. Banks encourage de jeunes naturalistes, dont Stanley, Mackenzie et Hooker, à poursuivre l'exploration de l'Islande, pour rapporter des preuves des ressources importantes de l'île, mais aussi de sa situation politique et économique déplorable[6]. C'est dans

[1] Hooker, *op. cit*., vol. I, p. 62-63.
[2] Sallé et Sigurjónsdóttir, *op. cit.*, p. 114.
[3] Au sujet de l'entreprise de Cochrane, voir Anna Agnarsdóttir, « Scottish Plans for the Annexation of Iceland 1785-1813 », *The Scottish Society for Northern Studies*, 29, 1992, p. 82-96. Andrew Wawn propose également un panorama de cette période (voir Wawn, *The Vikings and the Victorians, op. cit.*, p. 17).
[4] Anna Agnarsdóttir rappelle d'ailleurs que ce n'est pas la première fois qu'il est question pour la Grande-Bretagne d'acquérir l'Islande : l'occasion s'est présentée trois fois sous le règne de Henry VIII (voir Agnarsdóttir, « Scottish plans », *op. cit*., p. 82).
[5] Agnarsdóttir, *ibid*., p. 89.
[6] Aho, *op. cit.*, p. 4. Sur le rôle de Banks dans cette question de l'annexion britannique de l'Islande au tournant des XVIIIe-XIXe siècles, voir aussi Anna Agnarsdóttir (éd.), *Sir Joseph Banks, Iceland and the North Atlantic 1772-1820. Journals, Letters and Documents*, Londres, Routledge, Hakluyt Society, Third Series, 2016.

ce contexte qu'écrit Hooker, spectateur de l'éphémère Révolution de 1809. Si cet épisode rocambolesque s'achève sur une intervention de la Royal Navy et sur l'arrestation de l'aventurier danois Jörgen Jörgensen qui s'était autoproclamé gouverneur de l'île[1], il constitue néanmoins un jalon fondateur dans la représentation de l'Islande en terre de liberté et d'indépendance[2].

Outre son contexte idéologique marqué dans les récits d'exploration britanniques du début du XIXe siècle, l'on peut postuler que cette représentation des peuples du Nord en êtres libres trouve aussi à son origine une relecture de la théorie des climats au XVIIIe siècle, à travers les propos de Montesquieu dans *De l'Esprit des lois* (1748) :

> Nous avons déjà dit que la grande chaleur énervait la force et le courage des hommes ; et qu'il y avait dans les climats froids une certaine force de corps et d'esprit qui rendait les hommes capables des actions longues, pénibles, grandes et hardies. Cela se remarque non-seulement de nation à nation, mais encore dans le même pays, d'une partie à une autre. Les peuples du nord de la Chine sont plus courageux que ceux du midi ; les peuples du midi de la Corée ne le sont pas tant que ceux du nord.
>
> Il ne faut donc pas être étonné que la lâcheté des peuples des climats chauds les ait presque toujours rendus esclaves, & que le courage des peuples des climats froids les ait maintenus libres. C'est un effet qui dérive de sa cause naturelle.
>
> Ceci s'est encore trouvé vrai dans l'Amérique ; les empires despotiques du Mexique & du Pérou étoient vers la ligne, & presque tous les petits peuples libres étoient & sont encore vers les pôles.[3]

L'on trouve de semblables discours sur l'instinct de liberté des peuples du Nord qui perdure malgré l'autorité coloniale chez les voyageurs en Écosse ou en Norvège de la même période : Nodier voit à Dumbarton « la fière indépendance d'un peuple primitif, le choix d'une position inaccessible comme ont dû l'affecter des tribus guerrières, et les formes mystérieuses d'une religion mélancolique »[4]. Custine, quant à lui, fait un éloge appuyé de « la barbarie patriarcale, la liberté sauvage des anciens Écossais »[5], qu'il craint de voir disparaître sous le « *comfort* anglais »[6]. La liberté et l'esprit démocratique, comme la fécondité poétique, sont le fruit de l'esprit primitif des peuples du Nord, une primitivité désormais positive. De même, Ampère

---

[1] Hooker, qui s'était répandu en compliments sur Jörgensen et son compagnon de révolution, le commerçant anglais Samuel Phelps, dans la première édition de son récit de voyage, retranche de sa réédition de 1813 ces passages devenus gênants (voir Aho, *op. cit*., p. 9).

[2] C'est un jalon problématique, puisque l'histoire retient de cet épisode le souvenir d'un peuple islandais égaré entre deux colonisateurs, mais aussi l'élément déclencheur d'une prise de conscience islandaise sur la nécessité de créer les conditions de l'accès à l'indépendance (voir Sallé et Sigurjónsdóttir, *op. cit.*, p. 123-124).

[3] Charles Louis de Secondat de Montesquieu, *De l'Esprit des Lois* (1748), dans *Œuvres complètes*, édition d'Edouard Laboulaye, Paris, Garnier Frères, 1875, p. 472.

[4] Nodier, *Promenade de Dieppe, op. cit.*, p. 182.

[5] Custine, *op. cit.*, vol. II, p. 225.

[6] Custine, *ibid.*, vol. II, p. 224.

évoquera, plusieurs décennies plus tard, l'esprit de liberté des Norvégiens, en dépit du pouvoir colonial danois :

> J'étais émerveillé et vraiment édifié de trouver, aux extrémités de l'Europe, un peuple si avancé dans les habitudes constitutionnelles, encore toutes nouvelles pour lui, surtout quand je réfléchissais qu'il n'avait eu, durant plusieurs siècles, pour s'y préparer, que le régime très paternel, il est vrai, mais entièrement despotique des baillis danois, gouvernant la Norwège au nom d'un souverain étranger et absolu. La liberté porte avec elle ses enseignemens, et, qui l'aime d'un amour sincère, sait bientôt la pratiquer.[1]

La représentation de l'Islande démocratique s'inscrit donc plus largement dans un imaginaire du Nord – à entendre ici comme Nord scandinave – libre. Comment expliquer cette mutation des représentations qui intervient dans le dernier quart du XVIIIe siècle ? Anne-Marie Thiesse nous offre une clé de lecture dont nous allons immédiatement exploiter la richesse. Comme elle le rappelle, il y a simultanéité entre, d'une part, l'œuvre d'un Rousseau défenseur des idées démocratiques, « ardent propagandiste des idées concernant la pureté de la Nature, la corruption du raffinement et l'illégitimité d'un pouvoir politique non fondé sur la souveraineté populaire »[2] et, d'autre part, la publication des œuvres de James Macpherson, où le désir de doter le Nord de son épopée homérique à elle est aussi bien l'expression d'un « combat contre le classicisme » français, d'ordre esthétique, et d'un « combat contre la tyrannie de l'absolutisme monarchique »[3] lui aussi français. Luttes esthétiques et luttes politiques sont étroitement liées dans la reconquête – ou l'invention – de la culture du Nord. Ce que nous retenons de cette réflexion d'Anne-Marie Thiesse, c'est le caractère fondateur de l'imaginaire de l'Écosse en terre de liberté, qui nous permet de comprendre l'imaginaire de l'Islande comme contrée de la démocratie.

Certes, nous pourrions postuler la pertinence de deux autres modèles : celui de l'Amérique démocratique et celui de la Grèce classique. En effet, même si *De la démocratie en Amérique*[4], analyse du système de démocratie représentative américaine par le philosophe politique français Alexis de Tocqueville, ne paraît qu'en 1835 pour le premier volume et 1840 pour le second volume[5], les écrivains-voyageurs en Islande pourraient être susceptibles

[1] Ampère, « Esquisses du Nord », *op. cit*., p. 86.
[2] Thiesse, *op. cit.*, p. 32.
[3] Thiesse, *ibid.*, p. 29.
[4] Alexis de Tocqueville, *De la Démocratie en Amérique*, 2 vol., Paris, C. Gosselin, 1835 et 1840.
[5] En dépit d'une réception discrète en France, cet essai connaît très rapidement une traduction vers l'anglais, relue et approuvée par Tocqueville lui-même : Alexis de Tocqueville, *Democracy in America*, traduction d'Henry Reeves, 4 vol., Londres, Saunders and Otley, 1835-1840, ce qui permet de postuler son influence chez les voyageurs anglophones du corpus du voyage d'Islande (voir Serge Audier, « Tocqueville, notre contemporain ? », *Études*, 2006/4, t. 404, p. 487-496 ; Michaël Oustinoff, « De la démocratie en Amérique et l'intraduisibilité de l'anglais », *Hermès. La Revue*, 2010/1, n°56, p. 71-76 ; ou encore Jean-Louis Benoît, « La réception de Tocqueville aujourd'hui en France », conférence faite à Montréal au séminaire des doctorants d'Yves Couture, professeur régulier au département de science politique de l'UQÀM (Université du Québec à Montréal, le 14

d'envisager la jeune démocratie américaine comme une utopie politique et sociale et un modèle propre à décrire la société islandaise, cela sous l'influence de la pensée de Rousseau et, tout particulièrement, de deux de ses œuvres. La première œuvre, c'est le *Second Discours*, dont l'application à la situation américaine repose sur un contre-sens exposé par Jeanine Éon[1] : selon cette théorie, Rousseau[2] ferait des sociétés autochtones d'Amérique un modèle opératoire pour les relations humaines antérieures à l'état de société[3] et c'est à ces sociétés autochtones qu'il associerait le rêve américain de liberté et d'égalité plutôt qu'à la société mise en place par les colons européens. Ce malentendu, auquel les premiers explorateurs-naturalistes des Amériques eux-mêmes semblent succomber[4], Jeanine Éon le dissipe en rappelant, textes à l'appui, que les Sauvages chez Rousseau ne sont jamais idéalisés et que l'Autochtone d'Amérique n'est qu'un étalon de comparaison parmi d'autres offerts à l'homme civilisé pour sa propre remise en question[5]. La seconde œuvre, c'est son essai *Du Contrat social* (1762), qui envisage la possibilité d'une société humaine fondée sur la mise en commun des droits individuels au profit de la volonté générale. Il a certes été prouvé que l'influence de cette théorie rousseauiste du pacte social dans l'élaboration de la Constitution américaine est nébuleuse[6], néanmoins, il est loisible de faire l'hypothèse d'une rencontre dans l'imaginaire européen entre les théories politiques de Rousseau et les grands principes jeffersoniens de la Jeune Amérique, notamment

---

octobre 2009. [Édition électronique] Les Classiques des sciences sociales. URL : http://classiques.uqac.ca/contemporains/benoit_jean_louis/reception_tocqueville_en_france/reception_tocqueville_en_france_texte.html#reception_tocqueville_I_1 (date de mise en ligne : 26 janvier 2012 ; date de consultation : 31 mai 2020).

[1] Voir Jeanine Éon, « Jean-Jacques Rousseau et l'Amérique », dans Collectif, *L'Amérique des Lumières. Partie littéraire du colloque du Bicentenaire de l'Indépendance américaine (1776-1976)*, publié avec le concours de l'Université de Bretagne occidentale (Brest), Genève / Paris : Droz, 1977, p. 103-115.

[2] Alors inspiré par des lectures dont Jeanine Éon confirme l'influence sur son œuvre philosophique : les récits de voyage de Lahontan, mais aussi *Robinson Crusoé* de Daniel Defoe (1719) ou *Cleveland* de l'abbé Prévost (1731-1739) (voir Éon, *op. cit*. p. 103-106). L'on songe également aux *Mœurs des Sauvages amériquains, comparées aux mœurs des premiers temps* (1724) de Joseph François Lafitau.

[3] Voir Éon, *op. cit*., p. 112, qui rappelle notamment que l'autochtone caraïbe a pu être le modèle de l'homme de la nature présenté dans le *Second Discours*.

[4] Malcolm Kelsall qualifie John Bartram, botaniste d'inspiration linnéenne, en ces termes : « Rousseauesque celebrant of the Noble Savage and the Golden Age restored » (Malcolm Kelsall, *Jefferson and the Iconography of Romanticism. Folk, Land, Culture and the Romantic Nation*, Basingstoke, Palgrave Macmillan, 1999, p. 75). La préface d'*Atala* de Chateaubriand est un autre exemple de la fortune de cet imaginaire.

[5] « L'Indien est donc un de ceux qui peuvent apprendre aux hommes dégénérés à mieux vivre, mais il a bien des doubles : le Scythe, le Germain, le Spartiate, l'enfant, le solitaire, etc. sont riches d'un même enseignement. Au total l'Amérique n'est donc dans le rousseauisme ni un thème marginal, ni la cheville ouvrière de l'édifice. Simplement elle demeure un témoignage privilégié et, par l'élargissement qu'elle opère et les confirmations qu'elle procure, aide à déchiffrer l'avenir de l'humanité. » (voir Éon, *op. cit.*, p. 115).

[6] Nul ouvrage de Rousseau dans la bibliothèque personnelle de Thomas Jefferson, mais une lecture assidue du *Contrat social* chez James Wilson et John Adams, co-rédacteurs, respectivement, de la Constitution fédérale américaine et de la Déclaration d'indépendance (R. R. Palmer, « Jean-Jacques Rousseau et les États-Unis », *Annales historiques de la Révolution française. 250e Anniversaire de la naissance de Jean-Jacques Rousseau (1712-1778)*, octobre-décembre 1962, 34e année, n°17, p. 533-534).

celui, utopique, de la république agrarienne tel que Crèvecœur[1] le véhicule dans la lettre III « What is an American ? » de son ouvrage[2]. L'on mesure le caractère productif du contre-sens et du malentendu chez les lecteurs contemporains de Rousseau. L'on serait fondés à postuler l'hypothèse du transfert des Amériques à l'Islande de ce que Marc Angenot appelle un « discours social »[3], réceptacle de structures mentales stéréotypées qui opposent le Nouveau Monde à l'Ancien Monde, la liberté à la tyrannie, l'accomplissement de soi et l'égalité des chances à l'oppression et à la hiérarchie immuable et sclérosée de la société, depuis Crèvecœur[4]. Pourtant, les seules références au continent américain que l'on trouve sous la plume des explorateurs-naturalistes du tournant des XVIIIe-XIXe siècles concernent la découverte du Vínland, consignée par Holland[5] ou par Henderson dans l'introduction du premier volume de son récit de séjour[6]. Ce n'est donc pas – pas encore ? – une hypothèse contributive pour cette période, en raison, sans doute, de la persistance de l'imaginaire archaïque du Nouveau Monde comme terre hostile.

La piste du modèle de la Grèce démocratique, bien que moins décevante que la précédente, n'est pas directement contributive non plus. Certes, l'analogie entre Islande et Grèce est aussi surprenante que paradoxalement attendue dans une perspective de géographie symbolique. Sumarliði R. Ísleifsson le rappelle avec l'appui du chercheur britannique John Gillies, « les territoires éloignés ont d'une part été "représentés comme des inversions de la Grèce", mais, d'autre part, comme "des images en miroir se reflétant mutuellement" »[7], en

---

[1] Jefferson et Crèvecœur entretiennent une correspondance assidue entre 1784 et 1789 (voir « Crèvecœur, Michel Guillaume St. John de ». Founders Online – National Archives [Ressource en ligne]. URL : https://founders.archives.gov/?q=Recipient%3A%22Cr%C3%A8vecoeur%2C%20Michel%20Guillaume%20St.%20John%20de%22&s=1111211111&r=1 (date de consultation : 1er juin 2020).

[2] À ce sujet, voir Marienstras, *Les Mythes fondateurs de la nation américaine, op. cit.*, p. 72-82, ainsi que Kelsall, *op. cit.*, p. 19-20.

[3] L'on comprend cette notion de « discours social » selon les définitions qu'en donne Marc Angenot : « tout ce qui se dit et s'écrit dans un état de société ; tout ce qui s'imprime, tout ce qui se parle publiquement ou se représente aujourd'hui dans les média électroniques. Tout ce qui narre et argumente, si l'on pose que *narrer* et *argumenter* sont les deux grands modes de mise en discours. Ou plutôt, appelons "discours social" non pas ce tout empirique, cacophonique à la fois et redondant, mais les systèmes génériques, les répertoires topiques, les règles d'enchaînement d'énoncés qui, dans une société donnée, organisent le dicible – le narrable et l'opinable – et assurent la division du travail discursif. » (Marc Angenot, *1889 : un état du discours social*, Longueuil, Le Préambule, 1989, p. 13-14).

[4] Comme Élise Marienstras le rappelle, Crèvecœur oppose dans ses *Letters from an American Farmer* d'une part une Amérique heureuse, libre du poids du passé et ouverte à l'avenir, d'autre part une Italie alourdie par l'épaisseur de l'histoire, la tyrannie et la décadence (Marienstras, *Les Mythes fondateurs de la nation américaine, op. cit.*, p. 61-62). L'Américain, homme sans passé, est régulièrement qualifié d'« homme nouveau » (Marienstras, *ibid.*, *passim*) et Crèvecœur, à la veille de l'indépendance des États-Unis, soutient l'idée d'une société américaine sans classe, égalitariste, visant au bien-être et à la liberté de tous (Marienstras, *ibid.*, p. 304).

[5] Voir Mackenzie, *op. cit*., p. 47-48.

[6] Voir Henderson, *op. cit*., vol. I, *passim*.

[7] Ísleifsson, *op. cit*., p. 18.

témoigne l'imaginaire grec de la Scythie ou de Thulé, toutes deux jugées des contrées barbares. L'analogie entre peuple islandais et peuple grec, récurrente dans les récits de voyage du XIXe siècle, est abondamment documentée par Julia Zernack[1], Sumarliði R. Ísleifsson[2], Clarence E. Glad[3] et Dimitrios Kassis[4], ainsi que, dans une moindre mesure, par Hildor Arnold Barton ou encore Peter Fjågesung et Ruth Symes[5], qui étudient l'analogie de la Grèce classique à l'échelle de la représentation de la Scandinavie au XIXe siècle et qui sont régulièrement cités par Dimitrios Kassis[6]. Mais cette analogie brille par son absence dans les récits des explorateurs-naturalistes du tournant des XVIIIe-XIXe siècles. Non qu'ils soient insensibles à la représentation de l'Islande démocratique, comme nous avons pu le constater, mais la Grèce ne constitue pas – pas encore – un paradigme pertinent pour développer cette représentation. Comme Sumarliði R. Ísleifsson le rappelle, ce paradigme intervient plus tard, notamment avec l'œuvre du juriste américain Henry Wheaton, *History of the Northmen* (1831), où intervient pour la première fois une analogie destinée à devenir topique dans le corpus du voyage d'Islande : celle qui associe l'Alþingi islandais aux structures de la vie démocratique grecque classique[7]. L'on pourrait expliquer l'absence de la référence grecque dans l'imaginaire de l'Islande démocratique au tournant des XVIIIe-XIXe siècles par le caractère trop récent, sans doute, de cette mutation de l'imaginaire de l'Islande.

Mais peut-on conclure aussi vite à une absence radicale de cette composante grecque de l'imaginaire de l'Islande ? Certes, Holland, Hooker, Mackenzie et Henderson n'établissent pas de parallèle entre l'Islande démocratique et la Grèce démocratique. Mais pour deux d'entre eux, écossais, l'éloge de la liberté et du régime démocratique de l'ancienne Islande a une consonance toute particulière : certes, comme Hooker, Mackenzie s'exprime à des fins politiques et impérialistes[8]. Mais son discours, comme celui de Henderson, revêt une dimension autre lorsque l'on constate la récurrence de l'analogie entre Islande et Écosse dans leurs récits

[1] Julia Zernack, *Geschichten aus Thule. Íslendingasögur in Übersetzungen deutscher Germanisten*, Berlin, Freie Universität Berlin, Berliner Beiträge zur Skandinavistisk, 3, 1994, *passim*.
[2] Sumarliði R. Ísleifsson, « Barbarians of the North become the Hellenians of the North », Dans Karen Klitgaard Povlsen (dir.), *Northbound: Travel, Encounters & Constructions, 1700-1830*, Aarhus, Aarhus University Press / Oakville, David Brown Book Co., 2007, p. 111-129.
[3] Clarence E. Glad, « The Greco-Roman Heritage and Image Construction in Iceland 1830-1918 », dans Daniel Chartier et Sumarliði R. Ísleifsson. *Iceland and Images of the North*, Québec, Presses de l'Université du Québec, Imaginaire Nord, coll. « Droit au Pôle », 2011, p. 67-113.
[4] Dimitrios Kassis, *Icelandic Utopia in Victorian Travel Literature*, Newcastle upon Tyne, Cambridge Scholars Publishing, 2016.
[5] Pour ces deux dernières références, voir *supra*.
[6] Kassis, *Icelandic Utopia, op. cit.*, *passim*.
[7] Voir Ísleifsson, *Deux îles aux confins du monde, op. cit.*, p. 190-191.
[8] Voir *supra*, remarques relatives aux projets d'annexion de l'Islande, documentées par Anna Agnarsdóttir et Andrew Wawn.

respectifs. Mackenzie et Holland établissent un dictionnaire comparatif de l'islandais et de l'anglais écossais pour en montrer toutes les parentés[1]. Henderson, quant à lui, n'a de cesse de souligner les ressemblances entre Islande et Écosse, qu'il s'agisse des habitats paysans[2], des spécialités laitières[3], des orgues basaltiques[4] ou des superstitions relatives aux lieux de culte[5] et l'on trouve chez Hooker de semblables analogies, dans une bien moindre mesure[6]. L'on est alors fondée à y voir les prémices d'un discours islandophile au service de l'identité nationale écossaise qui se déploiera tout au long du XIXe siècle[7]. Dans l'esprit de ces deux voyageurs écossais, Mackenzie et Henderson, qui sont aussi les plus cités au XIXe siècle[8], les deux territoires partagent un même esprit de liberté et d'indépendance. Seraient-ils en accord avec cette description rêveuse d'un chef de clan écossais par Nodier, qui mêle à la liberté de l'ambivalent Sauvage américain l'esprit de démocratie traditionnellement prêté aux Grecs ?

> Le chef de la tribu écossaise, avec son poignard et ses pistolets de flibustier, son bonnet de cacique, son manteau drapé à la grecque, ses brodequins quadrillés qui rappellent, comme toutes les étoffes du pays, le tatouage des anciens habitants qu'elles leur ont fait oublier, son bâton de cytise recourbé en signe de commandement, sa demi-nudité sauvage, et avec tout cela son air noble et doux, est une tradition vivante, peut-être unique en Europe, de nos âges de force et de liberté.[9]

Le même Nodier rappelle plus loin le surnom d'« Athènes du Nord » attribué à Édimbourg depuis la fin du XVIIIe siècle[10]. Voilà qui trace en tout cas une constellation imaginaire, reliant Islande, Écosse et Grèce ancienne. Cette constellation imaginaire est l'indice à la fois d'un changement de regard sur le Nord, dans le dernier quart du XVIIIe siècle, et d'une impossibilité à définir ce Nord sans la référence récurrente au Midi, la mesure de toute civilisation.

---

[1] Voir Mackenzie, *op. cit*., p. 467.
[2] Voir Henderson, *op. cit*., vol. I, p. 77.
[3] Voir Henderson, *ibid*., vol. I, p. 113.
[4] Voir Henderson, *ibid*., vol. II, p. 36.
[5] Voir Henderson, *ibid*., vol. II, p. 107.
[6] Voir Hooker, *op. cit., passim*.
[7] À ce sujet, voir E. J. Cowan, « Icelandic Studies in Eighteenth and Nineteenth Century Scotland », *Studia Islandica*, 31, 1972, p. 107-151 (notamment les p. 124-127) ; Colin Kidd, « Race, Empire, and the Limits of Nineteenth-Century Scottish Nationhood », *The Historical Journal*, vol. 46, n°4, décembre 2003, p. 873-892 ; Anna Agnarsdóttir, « Iceland in the Eighteenth Century: An Island Outpost of Europe? », *Sjuttonhundratal. Nordic Yearbook for Eighteenth-Century Studies*, vol. 10, 2013, p. 11-38. Cet intérêt politique et idéologique des Écossais pour l'Islande et sa culture trouve notamment sa source dans la poésie ossianique, mais aussi dans l'œuvre de Walter Scott, sur laquelle nous reviendrons au chapitre III de la présente thèse : à ce sujet, voir Julian D'Arcy et Kirsten Wolf, « Sir Walter Scott and *Eyrbyggja Saga* », *Studies in Scottish Literature*, vol. 22, n°1, 1987, p. 30-43, ainsi que la thèse de doctorat de Thomas Edward Spray, qui aborde, entre autres, le rôle de l'œuvre d'inspiration scandinave de Walter Scott dans la construction du mythe viking : « Patterns of Nationalist Discourse in the Early Reception of the Icelandic Sagas in Britain », thèse de doctorat, Durham University, 2019.
[8] Voir les analyses afférentes à l'annexe 1 de la présente thèse.
[9] Nodier, *Promenade de Dieppe, op. cit.*, p. 33.
[10] Voir Nodier, *ibid*., p. 125-126.

4.1.2. Du sorcier démoniaque au poète

La référence grecque de l'imaginaire de l'Islande prend toute sa mesure dans la mutation de perception qui fait des Islandais, non plus des sorciers ou des démons dont les pouvoirs surnaturels les placeraient en prise directe avec l'univers infernal de leur île, mais des poètes. Ainsi Horrebow soutient-il, quelques lignes après son éloge de l'esprit guerrier des Islandais[1], leur intelligence, leur culture et leurs qualités spirituelles :

> De mange meget vel studerede og lærde Islændere, som heele Verden kiender, give og et besynderligt og sterk Beviis paa, at de ikke ere af et ringe og Slavisk Gemyt; og da der aarligen bliver forsendt nogle Islændere til Universitetet i Kiøbenhavn for at deponere, saa har man ogsaa derved Leylighed at erfare deres Gemyts Beskaffenhed, som man ingenlunde finder at være nedrig og abject, men heller at besidde et slags Mod, saa at det er meget rart at finde en slet Karl iblant de Islandske Studentere.[2]

Un tel postulat de Horrebow, bientôt associé à la redécouverte de la littérature islandaise médiévale par Mallet, explique la diffusion dans le discours occidental de l'analogie entre Islande et Grèce sous le rapport de la poésie et de la culture dans la seconde moitié du XVIIIe siècle. La dualité du poète et du guerrier qui caractérise la représentation des Islandais dans les récits d'exploration du tournant des XVIIIe et XIXe siècles est assurément imputable à la redécouverte des *Eddas* et des sagas ainsi qu'à l'imaginaire ossianique.

Les explorateurs-naturalistes en Islande sont tout d'abord tributaires de la redécouverte des antiquités islandaises et des poésies d'Ossian dans la construction de leur représentation du peuple islandais. Sumarliði R. Ísleifsson ne manque pas de rappeler que l'appréciation portée sur la littérature islandaise médiévale évolue à partir de la seconde moitié du XVIIIe siècle : Troil, qui lui consacre la lettre XVII de son récit de voyage, lui reconnaît certes des qualités, mais ne la dote pas de vertus particulières[3], là où William Guthrie loue sans équivoque la culture littéraire et poétique des Islandais dans son ouvrage *A New System of Modern Geography* (1792)[4]. Andrew Wawn[5] voit dans la « Preliminary Dissertation on the History and Literature of Iceland » de Henry Holland une étape fondamentale dans la reconnaissance de la valeur littéraire des œuvres médiévales islandaises et, partant, un jalon essentiel dans la constitution

---

[1] Voir *supra*.
[2] Horrebow, *op. cit.,* p. 319. Traduction : « Le nombre des Islandois qui se sont fait connoître par leur science, est encore une preuve convaincante, qu'ils n'ont pas les qualités de l'ame [*sic*] si abjectes. Comme il se trouve annuellement quelques Islandois à l'Université de Copenhague, pour y faire leurs études, on a occasion d'apprendre que les qualités de leur ame ne ressemblent aucunement à celles qu'on leur a imputées, mais plûtôt [*sic*] qu'il est rare de trouver un ignorant parmi les étudians de cette Nation. »
[3] Voir Ísleifsson, *Deux îles aux confins du monde, op. cit*., p. 158.
[4] Voir Ísleifsson, *ibid*., p. 191-192.
[5] « arguably the best informed and most influential analytic discussion of Icelandic literary culture written in Britain in the early nineteenth century » (Andrew Wawn, cité dans Aho, *op. cit.*, p. 17).

de l'imaginaire de l'Islande en terre de poésie et de culture[1]. Le texte de Holland est probablement une source majeure de l'intérêt des voyageurs pour la littérature islandaise, et de leur conscience croissante de l'histoire séculaire du pays qu'ils découvrent. Henderson, qui recommande la lecture de Holland[2], est le premier voyageur qui fasse figurer dans son récit des extraits d'œuvres littéraires islandaises : parmi ses annexes, qu'omet la réédition américaine de 1831 de son récit de séjour, l'une d'elles est consacrée à la poésie islandaise, intégrant notamment des extraits de la « Völuspá » et le chant de mort de Ragnarr Loðbrók. C'est avec Holland et Henderson que la littérature devient un objet de curiosité et d'étude au même titre que les merveilles naturelles de l'île. Les poèmes ossianiques associent de la même manière la figure du poète, celle du guerrier et le paysage nordique. En témoigne un Custine saisi de rêverie pendant une marche périlleuse sous la tempête, dans la région du Loch Lomond :

> Je me croyais mort, et il me semblait que je voyageais dans les nuages avec ces esprits d'Ossian qui vont porter aux vivans la guerre et la tempête.[3]

Chez Mallet et Macpherson, tantôt le poète chante le guerrier et ses exploits dans les paysages désolés et brumeux du Nord – l'on songe aux bardes réunis autour du tombeau de Cuchullin, guerrier tombé au combat, dans les *Fragment of Ancient Poetry* et dans *Fingal*, mais aussi au « Krákumál » ou au « Hákonarmál », éloges funèbres de rois guerriers scandinaves – tantôt poète et guerrier ne sont qu'une seule et même personne, tel Egill Skallagrímsson (Xe siècle). Le modèle littéraire épique, qui est pour les lecteurs occidentaux la porte d'entrée dans une littérature celto-scandinave alors méconnue, fige ces deux entités dans un homme du Nord mythique, redoutable autant qu'inspiré, qui allie beauté et force de destruction, ce qui n'est pas sans rappeler la dualité des paysages nordiques dans l'imaginaire occidental.

Les deux événements que constituent la parution des travaux de Mallet et celle des poèmes d'Ossian contribuent donc d'ores et déjà à instaurer dans l'imaginaire occidental une équivalence entre peuples du Nord et poètes. Ces deux événements méritent néanmoins d'être resitués dans un contexte plus large de mutation des sensibilités en Europe au tournant des XVIIIe et XIXe siècles, à savoir la revalorisation du Nord comme berceau de culture dans le cadre d'une opposition non moins cardinale que l'antithèse entre Ancien Monde et Nouveau Monde : l'opposition entre Nord et Midi. Nous allons voir, dans ce contexte particulier, la

[1] Holland y témoigne de sa grande connaissance des *Eddas*, des sagas qu'il a lues en traduction latine, des auteurs qui ont traité de l'Islande, de Bède le Vénérable à Thomas Percy, et met à disposition du lecteur occidental le fruit de nombreuses heures d'entrevues, conduites en latin, auprès d'Islandais érudits au sujet de l'Islande contemporaine, des subtilités prosodiques du vers islandais et des métaphores, ou encore des sujets de prédilection des sagas (voir Aho, *op. cit*., p. 16).
[2] Voir Aho, *op. cit.*, p. 18.
[3] Custine, *op. cit.*, vol II, p. 400.

représentation de l'Islande en terre poétique tient autant à l'inversion des postulats traditionnels de la théorie des climats ainsi qu'à l'entremise d'Ossian, premier Homère du Nord, analogie permettant progressivement aux lecteurs européens d'identifier d'autres Homère, islandais ceux-là.

4.1.2.1. La mutation de la théorie des climats au XVIIIe siècle

La représentation des Islandais en peuple de poète, par opposition à un imaginaire antique, médiéval et renaissant qui les campait en monstres prodigieux, êtres démoniaques ou dotés de pouvoirs magiques, est contemporaine de la réévaluation des paysages nordiques, de confins hostiles à lieux sublimes propices à l'élévation esthétique et morale. Tel semble être le postulat de Mme de Staël, qui offre une relecture de la théorie des climats à la lumière de la progressive valorisation des cultures et des littératures du Nord :

> […] Les poètes anglais qui ont succédé aux Bardes Ecossais ont ajouté à leurs tableaux les réflexions et les idées que ces tableaux mêmes devaient faire naître ; mais ils ont conservé l'imagination du nord, celle qui se plaît sur le bord de la mer, au bruit des vents, dans les bruyères sauvages ; celle enfin qui porte vers l'avenir, vers un autre monde, l'âme fatiguée de sa destinée. L'imagination des hommes du nord s'élance au-delà de cette terre dont ils habitaient les confins ; elle s'élance à travers les nuages qui bordent leur horizon, et semblent représenter l'obscur passage de la vie à l'éternité. […]
>
> Les peuples du nord sont moins occupés des plaisirs que de la douleur ; et leur imagination n'en est que plus féconde. Le spectacle de la nature agit fortement sur eux ; elle agit, comme elle se montre dans leurs climats, toujours sombre et nébuleuse. Sans doute les diverses circonstances de la vie peuvent varier cette disposition à la mélancolie ; mais elle porte seule l'empreinte de l'esprit national. Il ne faut chercher dans un peuple, comme dans un homme, que son trait caractéristique : tous les autres sont l'effet de mille hasards différents ; celui-là seul constitue son être.
>
> […] L'héroïsme de la morale, l'enthousiasme de l'éloquence, l'ambition de la gloire donnent des jouissances surnaturelles qui ne sont nécessaires qu'aux âmes à la fois exaltées et mélancoliques, fatiguées de tout ce qui se mesure, de tout ce qui est passager, d'un terme enfin, à quelque distance qu'on le place. C'est cette disposition de l'âme, source de toutes les passions généreuses, comme de toutes les idées philosophiques, qu'inspire particulièrement la poésie du nord.[1]

Elle associe dans un cercle vertueux paysage nordique sublime – de puissance et d'infini –, mélancolie, génie poétique et quête de l'absolu. Les paysages nordiques deviennent des paysages mentaux qui, autant qu'ils déterminent le tempérament et le destin des hommes qui y vivent, sont le miroir de leur goût de l'absolu et de leur mélancolie ? Avec Mallet, Ossian et Mme de Staël, s'opère donc un changement de perception ou, du moins, la complexification de la perception antérieure d'un peuple à la fois innocent et redoutable, robuste, mais primitif et incapable d'abstraction : selon l'imaginaire occidental, les peuples du Nord sont certes toujours déterminés par le climat et l'aridité de la terre sur laquelle ils vivent, mais ils en tirent le génie de la création poétique. Ce rapport logique, voire organique, entre, d'une part, le paysage

[1] Germaine de Staël, *De la littérature (1800)*, édition établie par Gérard Gengembre et Jean Goldzink, Paris, GF Flammarion, 1991, p. 205-208.

nordique, placé d'emblée dans la catégorie esthétique du sublime, et, d'autre part, la création poétique[1], est appliqué à l'Écosse chez Troil ou encore chez Nodier : l'on songe à Dumbarton, que ce dernier qualifie d'« empire poétique des Bardes Calédoniens »[2]. Mais un tel rapport est aussi valable pour l'Islande, où il rencontre et renouvelle une autre représentation qui faisait des Islandais des poètes possédés par la frénésie poétique, sous la plume d'Isaac de La Peyrère :

> XXII. Les plus ancienes histoires Islandoises & auquelles les Islandois adjoutent plus de foy, sont celes qui sont composées en vers. […] La Verve pränd ces Poëtes aux nouveles Lunes. Et quand cete fureur les saisit, ils ont le visage esgaré, les yeux enfoncez, la couleur pasle ; & ressàmblent à la Sibile Cumée, tele que Virgile nous l'a descrite. Il fait en ce temps-là tres mauvais avoir à faire avec ces possedez. Car la morsure des chiens enragez, n'est pas plus dangereuse, que la médisance de ces Poëtes.[3]

Cette représentation, qui associait les êtres frappés d'inspiration poétique à des loups-garous, faisait du poète islandais un être lié aux Enfers – Énée rencontre la Sybille de Cumes à la porte des Enfers au Chant VI de l'*Énéide* de Virgile[4] – et elle n'était pas sans lien avec celle, très répandue à la Renaissance, des peuples du Nord magiciens, sinon sorciers[5], à laquelle puisent également La Peyrère[6] et La Martinière[7], sous l'influence de Worm[8] et de Blefken[9]. L'on ajoutera que la représentation de l'Autre en sorcier est une marque de la perméabilité des imaginaires du Nord et des Amériques, puisque les peuples autochtones de la Nouvelle-France aux XVIe-XVIIe siècles sont qualifiés de sorciers, jugés capables de se libérer de leurs fers au nez et à la barbe des colons français[10] et de communiquer avec les démons[11]. Mais, sous la plume de Mme de Staël, la proximité des peuples du Nord, notamment écossais et islandais, avec la nature n'est pas synonyme de barbarie. Au contraire, c'est l'assurance d'une proximité

---

[1] Ce rapport peut occasionnellement encore être pensé comme une contradiction logique dans les récits de voyage du tournant des XVIIIe-XIXe siècles, en dépit du discours de Mme de Staël sur le génie poétique du Nord ou de la « Preliminary Dissertation » de Henry Holland qui institue l'Islande en nation de lettrés en 1811 : Fréminville perçoit un rapport d'opposition entre la terre islandaise ingrate et les ressources intellectuelles de son peuple : « Quoique relégués dans une contrée si reculée et dénuée de toutes relations avec l'Europe instruite, les Islandais ont une intelligence naturelle et une instruction qui mettent ceux même de la plus basse classe bien au-dessus de nos villageois. […] Dès le XIe siècle, ils cultivaient les sciences avec succès, tandis qu'à la même époque l'Europe était plongée dans les ténèbres de l'ignorance la plus profonde […]. » (Fréminville, *op. cit.*, p. 560)

[2] Nodier, *Promenade de Dieppe, op. cit.*, p. 181

[3] La Peyrère, *Relation de l'Islande, op. cit.,* p. 43-44.

[4] Voir Virgile, *L'Énéide*, dans Charles Nisard (trad.), *Lucrèce, Virgile, Valérius Flaccus – Œuvres complètes*, Paris, Firmin Didot, 1868, p. 311-313.

[5] L'on songe notamment à la figure récurrente du Sâme (autrefois qualifié de « Lapon ») magicien, qui vend le vent aux marins de passage. Voir Alessandra Orlandini Carcreff, *Au pays des vendeurs de vent. Voyager en Laponie et en Finlande XVe-XIXe siècle*. Aix-en-Provence / Marseille, Presses universitaires de Provence, coll. « Textuelles », 2017.

[6] La Peyrère, *Relation de l'Islande, op. cit.*, p. 27-31.

[7] La Martinière, *op. cit.*, p. 173-174.

[8] Ísleifsson, *Deux îles, op. cit.*, p. 96. La Peyrère rencontre d'ailleurs Ole Worm à Copenhague (voir Schnakenbourg, *op. cit.*, p. 36).

[9] Blefken, *op. cit.*, p. 31-32.

[10] Voir Dickason, *op. cit.*, p. 222.

[11] Voir Dickason, *ibid.*, p. 114-115 et p. 289, note 15.

de ce peuple avec les sources de la civilisation et de la culture, comme le souligne Marmier, quarante ans après Mme de Staël, et après être allé vérifier ce postulat en Islande et en Scandinavie :

> Si des régions de l'équateur vous tournez vos regards vers les froides montagnes du Nord, ne croyez pas que la poésie disparaisse avec le dernier vallon de verdure et le dernier arbrisseau de fleurs ; elle anime encore de son souffle vivifiant les contrées arides ; elle voltige comme Ariel à travers les brumes de la plage ; elle apporte sur son aile légère les riantes couleurs, les parfums, les trésors d'un autre monde.[1]
>
> Les hommes qui vivent sous cette rude température des régions boréales ne connaissent guère cette vie extérieure, cette vie de forum des populations méridionales. Dans les campagnes, ils habitent une maison à l'écart et restent isolés l'un de l'autre. Dans les villes, ils subissent encore l'influence du climat, et l'éducation qu'on leur donne, les habitudes qu'ils prennent dès leur enfance, sont en quelque sorte indiquées par cette atmosphère variable et froide qui les menace dès qu'ils posent le pied dans la rue. Ainsi, ils s'accoutument à une vie sédentaire.[2]

L'habitat clairsemé et la sociabilité réduite qui caractérisent les sociétés nordiques entrent en résonance avec la rêverie rousseauiste d'un état antérieur à la société ; ils sont pour Marmier la garantie d'une proximité avec les forces de la nature et d'un isolement propice à la création poétique, à laquelle les hommes du Nord seraient naturellement enclins[3]. Il n'y a donc pas de contradiction entre terre aride et déserte du Nord et poésie, mais bien une continuité logique, sinon organique : Marmier évoque en des termes herdériens[4] la poésie populaire « [née] dans les siècles les plus primitifs et [enfonçant] ses racines dans le sol le plus aride »[5], marque du génie des peuples du Nord. La proximité organique des peuples du Nord avec leur terre les lie aussi à leur poésie. Ce nouveau paradigme inverse les conclusions traditionnelles de la théorie des climats : le climat hostile du Nord devient synonyme de dénuement matériel et physique, mais aussi garantie de richesse spirituelle et poétique[6]. Ainsi Henderson défend-il cette nouvelle

---

[1] Xavier Marmier, *Chants populaires du Nord*, Paris, Charpentier, 1842, p. VIII.
[2] Marmier, *ibid.*, p. L.
[3] Du moins, les hommes du Nord ! Les femmes, elles, sont affectées par les voyageurs à la conservation de la poésie, de la culture et des mœurs anciennes du Nord. Elles transmettent, mais elles ne créent pas : ainsi en est-il pour la jeune fille de pêcheur que Marmier rencontre à Reykjavík et qui lui récite par cœur la *Brennu Njáls saga* (voir Marmier, *Lettres sur l'Islande, op. cit.*, p. 243-244), héritière de Mannah, jeune batelière écossaise du Loch Katrine, qui ravit Nodier par ses chants gaéliques (voir Nodier, *Promenade, op. cit.*, p. 255-257)
[4] Voir Marcel Janssens, « L'image de la fleur dans les écrits du jeune Joh. Gottfr. Herder », *Revue belge de Philologie et d'Histoire*, année 1964, 42-3, p. 913-925.
[5] Marmier, *Chants populaires du Nord, op. cit.*, p. II.
[6] À cet égard, il est particulièrement intéressant de noter que, de manière concomitante, se produit une mutation dans la représentation de « l'Indien d'Amérique », qui transcende le dualisme récurrent entre Bon et Mauvais Sauvage et qui dépasse aussi une perception utilitariste de l'indigène, propre à Champlain et ses successeurs : en témoigne l'Indien Chactas chez Chateaubriand, témoin d'un monde à l'agonie, philosophe mélancolique qui souscrit à la figure du noble Indien (voir Ouellet, *op. cit*., p. 69). Il est *a priori* compliqué d'établir un lien de causalité direct entre cette mutation de la représentation du Sauvage américain et l'avènement progressif au XIXe siècle de la figure de l'Islandais poète. Néanmoins, on perçoit par avance l'éventualité d'associations d'idées et de représentations aussi vagues que fécondes dans les récits des voyageurs américains en Islande à partir des années 1850, quand bien même ces derniers seraient alors potentiellement tributaires d'une autre représentation, celle de l'Indien sanguinaire à abattre au cours de la Conquête de l'Ouest (voir Ouellet, *op. cit*., p. 69).

équation de la théorie des climats en présentant dans son récit de voyage des personnages de pasteurs et de paysans islandais à la fois conservateurs scrupuleux de leur littérature ancienne et poètes. Il se distingue en cela de Mackenzie et de Holland qui, eux, constatent une rupture historique entre les Islandais médiévaux, animés par le génie poétique et l'esprit de liberté, et les Islandais contemporains[1]. L'on songe à Jón Þorláksson, traducteur islandais de Milton, Alexander Pope et Friedrich Gottlieb Klopstock, qu'Henderson rencontre dans le dénuement le plus total[2], mais surtout à la figure haute en couleurs de « David of the Wilderness » :

> The farmer, who is known over the whole island by the name of "David of the wilderness", is remarkable on account of his enthusiastic fondness for ancient Scandinavian literature, and retains, perhaps, more of the habits and dispositions of his forefathers than any of his countrymen at the present day. He possesses upwards of an hundred sagas in MS. most of which he has by heart; and confirms almost every assertion by a long quotation of ancient authorities. He has also collected a vast number of more recent poems and rhymes, and is himself a rhymer.[3]

« David of the Wilderness » semble concentrer sur lui toutes les strates de discours composant l'imaginaire hétéroclite de l'Islandais, du Bon Sauvage épris de liberté et proche de la nature au poète guerrier : le nom du vainqueur de Goliath prédestinerait-il ce personnage immortalisé par Henderson au combat culturel et poétique contre la domination coloniale danoise ? En cela, il s'inscrirait pleinement dans l'alliance établie par Mallet et Macpherson, mais aussi par Rousseau, entre peuple du Nord et quête de liberté.

4.1.2.2. Homère, Ossian, Snorri Sturluson

Outre la réévaluation de la théorie des climats, il est un autre facteur qui explique la naissance de cette figure mythique de l'Islandais poète dans l'imaginaire occidental : l'essor de l'analogie entre Ossian et Homère en Europe dans le dernier quart du XVIIIe siècle[4]. Cette analogie divise les critiques, philosophes et théoriciens de la littérature, qui disputent de la supériorité de l'un par rapport à l'autre. Ce faisant, ils invoquent des critères esthétiques qui masquent les réels motifs du débat : le maintien ou non de la supériorité culturelle du Midi dans

---

[1] Holland, *op. cit.*, p. 53.
[2] Henderson, *op. cit.*, vol. I, p. 98.
[3] Henderson, *ibid.*, vol. I, p. 225.
[4] Outre le tableau d'Anne-Louis Girodet, *Les Ombres des héros français morts pour la patrie reçues par Ossian dans le paradis d'Odin* (1802), qui présente un Ossian aveugle tel Homère, voir Richard B. Sher, « "Those Scotch Imposters and their Cabal": Ossian and the Scottish Enlightenment », *Man and Nature / L'homme et la nature. Canadian Society of Eighteenth-Century Studies / Société canadienne d'étude du dix-huitième siècle*, vol. I, 1982, p. 55-63 ; Bernard Degout, « Ossian entre Napoléon et Chateaubriand », *Napoleonica. La Revue. La Fondation Napoléon*, 2019/2, n°34, p. 2-17 ; mais aussi les travaux de S. N. Cristea sur la réception complexe de la poésie ossianique en Italie, puisqu'elle constitue une remise en cause de l'héritage gréco-latin italien tout en constituant pour certains poètes la voie d'un renouveau esthétique et idéologique (« Ossian v. Homer: An Eighteenth-Century Controversy », *Italian Studies*, vol. 24, n°1, 1969, p. 93-111 ; « Poetic Theory in Mid-Eighteenth-Century Italy », *The Modern Language Review*, octobre 1970, vol. 65, n°4, p. 793-802).

l'imaginaire occidental, à une période où se réclamer du Nord et de ses antiquités est un geste politique. En effet, au tournant des XVIIIe-XIXe siècles, nombreuses sont les nations européennes qui cherchent leurs glorieux ancêtres au Nord. Ce Nord hyperbolique, berceau d'un peuple guerrier et poète, féroce et mélancolique mais aussi conservatoire de la langue et de la littérature scandinaves anciennes, constitue le contrepoint de Paris, Rome et Athènes dans le « changement de paradigme » qui, pour reprendre la formule de Maria Walecka-Garbalińska, « [déplace] le centre de gravité culturel vers le Nord […] au risque d'ébranler la suprématie de la France, jusqu'alors dépositaire universelle incontestée de l'héritage gréco-latin du Midi »[1]. L'Allemagne, dont la langue, jugée trop grossière et barbare par Frédéric II[2], avait été boudée par les élites au profit du français[3], et dont la souveraineté politique avait été détruite par les invasions napoléoniennes, se détourne des antiquités gréco-latines, substrat du mythe voltairien de l'âge classique français[4], pour mieux rechercher le berceau des nations germaniques sous l'égide du philosophe Johann Gottfried von Herder[5]. Au début du XIXe siècle, les invasions napoléoniennes, qui mettent à mal la souveraineté politique de l'Allemagne, constituent un motif supplémentaire pour la constitution de la légende nationale allemande ; les frères Jacob et Wilhelm Grimm puisent à leur tour dans le fonds mythologique scandinave pour construire le fonds culturel allemand. Quant à l'Angleterre, c'est aussi dans un mouvement de réaction contre ce qu'elle perçoit comme une hégémonie intellectuelle et littéraire française qu'elle cherche dans le Nord celtique et scandinave un héritage culturel alternatif[6]. Troil n'est pas exempt de cette idée, puisque, dans la lettre XVII de son récit de voyage, il esquisse imperceptiblement le mouvement d'une *translatio studii* du Midi au Nord[7]. Postulant l'antériorité de l'écriture poétique sur la prose pour immortaliser les exploits des héros et fixer les lois de la société, il vérifie la validité de cette hypothèse, de la poésie des Romains à celle des Islandais, en abordant rapidement au passage celle des Germains, des Français et des Celtes. Si ce regard d'historien offre un panorama synchronique des origines de la chose écrite en Europe, du Midi jusqu'au Nord, il n'en reste pas moins que le contexte dans lequel écrit Troil peut inviter les lecteurs à une lecture diachronique de son chapitre. C'est donc dans ce contexte[8]

---

[1] Maria Walecka-Garbalinska, « Du décentrement au désenchantement. Xavier Marmier et les origines du comparatisme français », *Orbis Litterarum*, 68/1, 2013, p. 2.
[2] Pascale Casanova, *La République mondiale des lettres*, Paris, Seuil, 2008 (1999), p. 34.
[3] Casanova, *ibid*., p. 100.
[4] Casanova, *ibid*., p. 102.
[5] Casanova, *ibid*., p. 111-114.
[6] Casanova, *ibid*., p. 108-109.
[7] Troil, *op. cit*., p. 206-209 (dans la traduction française, p. 220-224).
[8] À ce sujet, voir Thiesse, *op. cit*., *passim* ; Jean Plumyène, *Les Nations romantiques*. *Histoire du nationalisme. Le XIXe siècle*, Paris, Fayard, 1979 ; Eric J. Hobsbawm, *Nations and Nationalism since 1780: Programme, Myth, Reality*, Cambridge, Cambridge University Press, 1990 ; Dominique Borne et René Girault, *Peuples et nations*

que la figure d'Ossian concurrence régulièrement celle de Homère en Europe. La comparaison émerge dès l'année de publication de *Fingal* dans les ouvrages de théoriciens littéraires tels que l'Anglais John Gordon : *Occasional Thoughts on the Study and Character of Classical Authors, on the Course of Literature, and the present Plan of a Learned Education. With some Incidental Comparisons between Homer and Ossian* (1762)[1]. L'on songe encore à Hugh Blair, pasteur presbytérien écossais qui préface anonymement les *Fragments of Ancient Poetry*[2] et qui consacre plusieurs de ses cours à l'Université d'Édimbourg à une étude comparée d'Ossian et de Homère, le premier surpassant le second, à ses dires[3]. C'est aussi la position de Gordon[4] et, plus tard, de Napoléon[5].

Certes, les positions de Herder ou de Mme de Staël par rapport à cet indépassable antagonisme du tournant des XVIIIe-XIXe siècles[6] sont incontestablement plus mesurées. Le premier peine à se détacher d'une conception ancienne de la théorie des climats qui fait du Nord un lieu hostile et impropre à l'essor de la culture :

> Was Homer den Griechen ward, hätte ein galischer Ossian den Seinigen werden können, wenn die Galen Griechen und Ossian Homer gewesen wäre. Da dieser aber nur, als die letzte Stimme eines verdrängeten Volks, zwischen Nebelbergen in einer Wüste singt und wie eine Flamme über Gräbern der Väter hervorglänzt, wenn jener, in Ionien geboren, unter einem werdenden Volk vieler blühenden Stämme und Inseln, im Glanz seiner Morgenröte, unter einem so andern Himmel, in einer so andern Sprache das schildert, was er entschieden, hell und offen vor sich erblickte und andre Geister nachher so vielfach anwandten, so sucht man freilich in den kaledonischen Bergen einen griechischen Homer an unrechtem Orte.[7]

---

d'Europe au XIXe siècle, Paris, Hachette Éducation, coll. « Carré Histoire », 1996 ; Patrick Cabanel, *La Question nationale au XIXe siècle*, Paris, La Découverte, coll. « Repères », 1997.

[1] Voir Sher, *op. cit*., p. 55.

[2] Voir Sher, *ibid*., p. 58.

[3] Voir van Tieghem, *op. cit*., vol. I, p. 28 ; Degout, *op. cit*., p. 5.

[4] Voir Sher, *op. cit*., p. 55.

[5] Voir Degout, *op. cit*., p. 6.

[6] Antagonisme si indépassable que l'on en trouve trace dans les manuels, bibliographies, catalogues commentés de bibliothèques. Un exemple parmi d'autres : « Tous deux aveugles, tous deux infortunés, ils chantaient les exploits des héros, peignaient dans leurs tableaux, pleins de verve et de génie, les mœurs, les usages des pays qui les avaient vus naître ; tous deux sont empreints d'une couleur locale, cachet de l'observation et garant de la vérité ; tous deux ont chanté les combats. » (Anonyme, *Répertoire de la Littérature ancienne et moderne […]*, Paris, Castel de Courval et Boulland et Cie, 1825, p. 466-467).

[7] Johann Gottfried Herder, *Ideen zur Philosophie der Geschichte der Menschheit* (1784), édition de Karl-Maria Guth, Berlin, Hofenberg, 2017, p. 551-552. Traduction (que j'emprunte à *Idées sur la philosophie de l'histoire de l'humanité*, introduction et traduction d'Edgar Quinet, vol. III, Paris, F. G. Levrault, 1834, p. 165-166) : « Ce qu'Homère a été pour les Grecs, Ossian aurait pu l'être pour les Gallois, si la Calédonie eût été la Grèce et Ossian Homère ; mais, pendant que sous un ciel brumeux, errant dans un désert, sur des rochers couronnés de nuages, ses chants ne retentissent que des cris de détresse d'un peuple opprimé et mourant, et que son génie s'élève du tombeau de ses pères, semblables à un flambeau funèbre, Homère, né dans l'Ionie, au milieu d'un peuple plein de jeunesse et d'avenir, environné d'îles et de tribus florissantes, décrit aux premiers rayons du jour, sous un autre climats, dans une autre langue, les objets qui se présentent à ses yeux sous ces formes distinctes, lumineux, éclatantes, dont tant d'autres génies s'emparèrent après lui. De là il est certain que chercher un Homère grec dans les montagnes de la Calédonie, c'est mal choisir le lieu. »

La seconde souscrit certes à la relecture moderne de la théorie des climats. Mais elle souligne le retard du développement de la littérature en Écosse par rapport à la Grèce et réintroduit subrepticement l'idée du Nord comme lieu de nature dénué de passé, opposé au Midi comme lieu de culture et d'histoire :

> Je suis loin de comparer le génie d'Homère à celui d'Ossian. Ce que nous connaissons d'Ossian ne peut être considéré comme un ouvrage ; c'est un recueil des chansons populaires qui se répétaient dans les montagnes d'Écosse. Avant qu'Homère eût composé son poëme, d'anciennes traditions existaient sans doute en Grèce. Les poésies d'Ossian ne sont pas plus avancées dans l'art poétique que ne devaient l'être les chants des Grecs avant Homère. Aucune parité ne peut donc être établie avec justice entre l'Iliade et le poëme de Fingal. Mais on peut toujours juger si les images de la nature, telles qu'elles sont représentées dans le Midi, excitent des émotions aussi nobles et aussi pures que celles du Nord ; si les images du Midi, plus brillantes à quelques égards, font naître autant de pensées, ont un rapport aussi immédiat avec les sentiments de l'âme. Les idées philosophiques s'unissent comme d'elles-mêmes aux images sombres. La poésie du Midi, loin de s'accorder, comme celle du Nord, avec la méditation, et d'inspirer, pour ainsi dire, ce que la réflexion doit prouver, la poésie voluptueuse exclut presque entièrement les idées d'un certain ordre.[1]

Peu importe ici, au fond, les conclusions que chacun et chacune tire de cette analogie, il nous suffit d'en souligner le caractère fondateur à l'époque où Troil, Mackenzie, Hooker, Holland et Henderson se rendent dans le Nord. Dans sa lettre XXII, Troil esquisse la comparaison entre Ossian et Homère[2] ; le lecteur attentif ne peut manquer de souligner le parallélisme discret entre le récit de son arrivée en Écosse, placée sous le signe d'Ossian, et celui de son arrivée en Islande, placée sous le signe de Snorri Sturluson[3]. Enfin, la comparaison entre Midi grec et Nord islandais, qu'il établit dans sa lettre XVII, boucle la boucle. Par ce réseau de correspondances ténues entre trois aires géographiques et trois traditions poétiques, Troil met en évidence le rapport triangulaire entre Homère, Ossian, Snorri Sturluson. Par Ossian, Snorri Sturluson[4] devient un nouvel Homère du Nord. Fallait-il l'intervention d'un Ossian, figure relevant d'un Nord intermédiaire que la géographie symbolique occidentale ne place pas absolument dans les zones froides inhabitables, pour que Snorri Sturluson puisse se mesurer à Homère ? S'agissait-il de nuancer le caractère potentiellement choquant de cette analogie, à une époque où la représentation occidentale de l'Islande souscrivait encore majoritairement à l'imaginaire du Nouveau Monde ? Ce n'est pas à exclure.

Une autre hypothèse, sans doute tout aussi valable, serait la domination évidente dans ce corpus des voyageurs britanniques, que leur sensibilité et leurs motivations idéologiques amènent à établir une parenté entre Snorri Sturluson et Ossian et à achever ainsi la *translatio*

---

[1] Staël, *De la littérature, op. cit.*, p. 208-209.
[2] « Ossian […] som med skäl jämnföres med en Homerus, Virgilius, Tasso och Voltaire » (Troil, *op. cit*., p. 280). Traduction : « Ossian, son fils, qui marche de concert avec Homère, Virgile, le Tasse & Voltaire ».
[3] Voir *supra*.
[4] Régis Boyer, *Snorri Sturluson : le plus grand écrivain islandais du Moyen Âge*. Nonant, OREP, Héritages vikings, 2012.

studii du Midi vers le Nord. Par exemple, Mackenzie ne mentionne pas le nom d'Ossian, mais, tropisme écossais oblige, il préfère désigner les poètes islandais sous le nom de « bard »[1] : ce n'est pourtant pas faute de connaître « skald », terme désignant les poètes de cour médiévaux, dont Holland décline l'étymologie dans la « Preliminary Dissertation on the History and Literature of Iceland » qui ouvre le récit de Mackenzie[2]. Holland lui-même cède à la tentation de faire d'Egill Skallagrímsson un barde[3]. Quant à Hooker, contemporain de Mackenzie et Holland, il entretient cette parenté, sinon cette identité, entre espace culturel celtique et espace culturel scandinave, par une analogie destinée à expliquer à ses lecteurs la fonction de la *kvöldvaka*, veillée du soir où le patriarche de la maison lit à voix haute les sagas islandaises et les transmet à ses enfants :

> the delight of a winter's evening in Iceland being for the old to repeat [the sagas] to their infant posterity, by which means they are continually handed down from generation to generation, as the Poems of Ossian among the natives of the Hebrides.[4]

Chez ces voyageurs britanniques, par le truchement d'Ossian et de Snorri Sturluson dont les figures se confondent allégrement, s'élabore une nouvelle représentation de l'Islande. Non seulement ce n'est plus une terre étrangère et hostile, que sa localisation arctique, entre Europe et Amérique, repousse hors des frontières du monde connu, ni même une contrée figée dans l'uchronie du mythe, mais c'est une terre inscrite dans l'histoire et, qui plus est, dans l'histoire des voyageurs. Le rapport d'altérité se renverse en rapport d'identité, qui fait de l'Islande un état antérieur, primitif, de l'Écosse ou de l'Angleterre. En cela, l'imaginaire du Nouveau Monde s'inverse en imaginaire de l'Ancien Monde, et la découverte devient pèlerinage.

De fait, les Islandais ne sont pas seulement décrits en poètes, mais aussi en érudits, ce qui contribue à ériger leur île en conservatoire de poésie et de culture. À cet égard, les explorateurs naturalistes du début du XIXe siècle instituent ce qui va devenir un passage obligé du voyage en Islande : à l'ouest de Reykjavík, la visite de l'école de Bessastaðir, seule école secondaire du pays fondée en 1805[5]. Mackenzie et ses compagnons, invités par l'évêque d'Islande Geir

---

[1] Mackenzie, *op. cit.*, p. 298.

[2] « The origin of the word Skald has been variously stated. It has been derived from Skiall, narratio; from skall, sonus; from gal-a, canere; and by Torfaeus (Praefat. Hist. Orcad.) from Skalla, depilare. The most probable derivation seems to be from Skiael, signifying wisdom or counsel; whence also the English word skill. » (Holland, Henry. « Preliminary Dissertation on the History and Literature of Iceland », dans Mackenzie, *op. cit.*, p. 19. Marmier se laisse aller à cette analogie : « Les scaldes sont les bardes du Nord. » (Marmier, *Lettres sur l'Islande, op. cit.*, p. 117).

[3] Holland, *op. cit.*, p. 28.

[4] Hooker, *op. cit.*, vol. I, p. 356.

[5] Cette école sera déplacée à Reykjavík en 1846 ; elle accueille parmi ses professeurs des poètes et savants islandais renommés, Sveinbjörn Egilsson, traducteur de l'*Iliade* en islandais et auteur d'un dictionnaire de la poésie scaldique, notamment. L'école secondaire de Bessastaðir est une grande fierté pour ce pays où l'éducation est

Vídalín Jónsson[1] en personne, exposent le fonctionnement de l'école[2]. Henderson, qui fait la même visite quelques années plus tard, déclare :

> It not unfrequently happens that young men of considerable parts and learning come to Reykiavik for ordination, who have never spent an hour at this establishment. They either learn the elements of the Latin and Greek tongues from grammars which had been put into their hands, or receive some little instruction from the minister of the parish; and by an ardent thirst for knowledge, and the force of application, they make themselves masters of a book or two of the Iliad, and the most of the Testament.[3]

Mais cette école n'a pas le monopole de l'éducation, qui est le plus souvent administrée par les pasteurs ou les écoles itinérantes dans les campagnes islandaises :

> Domestic education is most rigidly attended to; and it is no uncommon thing, to hear youths repeat passages from the Greek and Latin authors, who have never been farther than a few miles from the place where they were born. Nor do I scarcely ever recollect entering a hut, where I did not find some individual, or another, capable of entering into a conversation with me, on topics which would be reckoned altogether above the understandings of people in the same rank of society in other countries of Europe. On many occasions, indeed, the common Icelanders discover an acquaintance with the history and literature of other nations which is perfectly astonishing.[4]

Avec Mackenzie, Holland et Henderson naît la figure du pasteur lettré, déclinaison des Islandais poètes, dont le latin est une *lingua franca* : il renvoie donc les explorateurs naturalistes à un état antique de la civilisation occidentale, ce qui contribue à faire du voyage en Islande un voyage dans le temps autant que dans l'espace. Les pasteurs sont toujours dépeints selon l'équation entre pauvreté matérielle et richesse spirituelle, dont on trouve une source chez Mackenzie et Holland :

> [The stranger visiting Iceland] sees men whose habitations bespeak a condition little removed from the savage state; who suffer an almost entire privation of every comfort or refinement of life; and who amid the storms of the surrounding sea, seek, in their little boats, the provision upon which alone their families can scarcely depend. Among these very men, he finds an intimate knowledge of the classical writings of antiquity; a taste formed upon the purest models of Greece and Rome; and a susceptibility to all the beauties which these models disclose. While traversing the country, he is often attended by guides who can communicate with him in Latin; and, arriving at his place of nightly rest, he not unfrequently draws forth from the labours of his little smithy, a man who addresses him in this language with the utmost fluency and elegance. This cultivation of the ancient languages has been common among the Icelanders from an early period in their history; and it will be seen from the Preliminary Dissertation, that many of the principal works which distinguish their literature, and especially those of the historical kind, have been composed in Latin. At the present time, this language forms a part of the education of the priests, and of all the principal inhabitants of the island.[5]

---

d'abord confiée aux pasteurs et aux écoles itinérantes et où l'école n'est pas obligatoire avant 1907 (voir Sallé et Sigurjónsdóttir, *op. cit.*, p. 137-138).

[1] Mackenzie, *op. cit*., p. 103-104.

[2] Mackenzie, *ibid*., p. 286-291.

[3] Henderson, *op. cit*., vol. I, p. 373-374.

[4] Henderson, *ibid*., vol. I, p. XLI-XLII.

[5] Mackenzie, *op. cit*., p. 295.

De telles caractéristiques sont transposables à d'autres figures d'Islandais, dont les voyageurs s'étonnent de la disproportion entre leurs conditions de vie et leur érudition. Ainsi Henderson évoque-t-il son jeune guide dans la région d'Arnarfjörður, dans le nord-ouest de l'île :

> […] as I was informed there would be sermon at Sand, a church on the north side of the Hrafnsheidi mountains, I resolved to proceed to that place, and was accompanied by a young man, whose conversation proved in the highest degree interesting and agreeable. He had never been at any school, yet he had read the whole of the Greek Testament, several books of the Iliad, and a number of the Latin classics.[1]

Hooker, qui visite lui aussi l'école secondaire de Bessastaðir sous la houlette de Jörgensen, souligne également le contraste entre le dénuement, voire le délabrement matériel de l'établissement et la qualité de l'enseignement qui y est dispensé[2]. Il suggère également que la nature hostile de l'île et de son climat explique l'avancement des études et des activités intellectuelles propres aux Islandais :

> Many obtain a very considerable share of knowledge in the Latin and Greek languages, and become good scholars, who have never entered its walls. An attachment to reading and study, if not a necessary consequence of the long winters, which for many months immure the natives almost entirely in their houses, is certainly materially increased by that circumstance; it being impossible to find the comforts of society in so scanty a population, and the enjoyment derived from literary pursuits being the only resource left them against the tediousness of so dreary a confinement.[3]

Il renverse à son tour la théorie des climats, qui concluait du caractère inhabitable des confins au faible développement intellectuel des autochtones au profit de leurs compétences de survie : les rigueurs du Nord deviennent alors la condition essentielle du développement de l'intelligence et de l'étude chez les Islandais.

Assurément, les propos de Mackenzie, Hooker et Henderson répondent à des motivations bien précises : réduire le sentiment d'exotisme et d'irréductible altérité à l'égard des Islandais et dépeindre à leurs lecteurs britanniques, notamment proches du pouvoir royal, une potentielle colonie ; ils s'inscrivent par là dans la droite ligne de Horrebow. Néanmoins, l'on retrouve dans leurs propos deux idées fortes qui structurent le nouvel imaginaire de l'Islande. La première idée est la discrète affirmation d'une *translatio studii* : le Nord est non seulement dépositaire du trésor littéraire que sont les sagas, mais aussi du fonds de la culture occidentale, puisque l'on parle latin et grec sous le cercle polaire arctique. La seconde idée est la transposition au Nord d'un motif présent dans les représentations des pays méditerranéens et occidentaux : le doublement du voyage dans l'espace par un voyage dans le temps, vers le passé. En effet, ces

[1] Henderson, *op. cit*., vol. II, p. 100.
[2] Voir Hooker, *op. cit*., vol. I, p. 352.
[3] Hooker, *ibid*., vol. I, p. 355.

Islandais capables de communiquer en latin classique ou de réciter par cœur leurs sagas sont la manifestation d'un état ancien de l'humanité, qui n'est plus ici l'état naturel reconstruit de Rousseau, mais l'état de la civilisation avant son déclin inéluctable, une civilisation que les siècles n'ont pas privée du contact avec leur langue et leur culture. L'on trouvera chez Marmier de nombreux exemples de cette position : pour n'en citer qu'un, songeons à la fille de pêcheur qui connaît par cœur la *Brennu Njáls saga*[1]. Les Islandais ne sont alors plus seulement les Sauvages ou les habitants prodigieux d'un Nouveau Monde ou d'une terre légendaire, ils ne sont plus uniquement le symbole de l'altérité irréductible. Ils sont aussi rappelés dans le temps humain, et plus précisément dans le temps de l'histoire occidentale, par la *translatio studii* du Midi au Nord qui les érige à la fois en ancêtres et en héritiers de la culture européenne. Le rapport d'altérité dans lequel les inscrivaient les explorateurs-naturalistes se mue progressivement en rapport d'identité, par le biais de la continuité historique.

4.2. L'historicisation de l'Islande dans l'imaginaire des voyageurs

L'inscription de l'Islande et de ses habitants dans l'histoire occidentale, derrière laquelle nous avons identifié nombre de raisons idéologiques et impérialistes, est une donnée fondamentale de la mutation de l'imaginaire européen de l'Islande au tournant des XVIIIe-XIXe siècles. Le corollaire de ce processus est aussi la prise en compte des évolutions historiques propres à la société islandaise et à son île, ce qui entraîne un changement de perception tant dans la représentation des Islandais que dans la construction imaginaire du paysage islandais. Nous allons analyser plus particulièrement deux tropes autour desquels se structure le mythe historique de l'Islande dans le discours des explorateurs-naturalistes du tournant des XVIIIe et XIXe siècles : le trope de la rupture historique entre Islande présente et Islande passée ; le trope de la méditation sur les ruines.

4.2.1. Trope de la rupture historique et de la nostalgie

Mackenzie et Holland peuvent être considérés comme les initiateurs d'une déploration qui sera reprise en chœur par tous les voyageurs qui leur succéderont : celle de l'écart entre les peuples anciens – découvreurs et colons entreprenants, guerriers dont les faits d'armes sont glorifiés par les sagas – et les peuples modernes – victimes indolentes et misérables du volcanisme de leur île comme du colonialisme danois. L'on songe à ce jugement de Mackenzie :

> The picture of the present state of literature in Iceland is much less imposing than that of its early condition and growth. The changes, however, which the lapse of time has effected, are rather relative

[1] Voir *supra*.

> than absolute in their nature; and though the glory of the Icelanders is now for ever sunk, and their name almost lost among nations, yet in their own island they still keep alive much of that spirit of literary pursuit by which the character of their ancestors was so greatly distinguished.[1]

Un tel discours a certes un ancrage historique et réaliste évident, tant il s'appuie sur la situation coloniale de l'Islande, passée sous la domination de la Norvège, puis du Danemark, et plongée dans la misère par le monopole commercial danois des XVIIe-XVIIIe siècles. Troil rend compte de cette rupture historique avec un regard neutre d'historien, exempt de tout romantisme, à l'exception d'une discrète référence à l'imaginaire du Viking, en voie de constitution en Suède :

> […] då okunnighet och mörker regerade öfver den öfrige delen af Europa, kunde dock Island framvisa en mängd historie skrifvare, äfven som et vackert antal poeter, och sants där vid Christendomens införande större myckenhet af lagkloke, än man i afseende på landets vidd och folkets mängd kunde förmoda. […]
>
> Men tvenne hufvud-omständigheter hafva på deras sinnelag så väl som lefnadsfått åstadkommit en utmärkt ändring, nemligen Christna religionens antagande under Ol. Tryggvason, och frihetens förlust under Konung Håkan, ty då religion, å ena sidan rädde ifrån deras fordna härnader och röfverier, betog verldsliga magten dem å den andra, den styrka de ägt tils dess utförande. Man har nu ej flere spår af deras hjelte-bragder, än dem som uti deras sagor finnas förvarade, och vår tids Isländare, älska mera sit fiske och boskaps skötfel, än bardakela.[2]

Xavier Marmier offre lui aussi une lecture de la transformation sociale des Islandais, à plusieurs différences près : il situe la rupture historique dans la modernisation de la société islandaise, qu'il impute à l'influence danoise – notamment à travers la tradition des études universitaires à Copenhague pour les jeunes Islandais – et il perçoit cette évolution non pas comme un affaiblissement des mœurs des vaillants hommes du Nord, mais comme un processus de polissage par la civilisation méridionale. De la même manière, c'est à l'influence de la civilisation danoise qu'il impute l'esprit poétique islandais, et non plus à une spécificité de l'île, de son climat et de ses habitants :

> Tous reviennent [de Copenhague] comme ceux qu'on appelait autrefois les *clercs de Paris*, avec le parfum de la science et les fleurs du voyage. Tous répandent dans leur pays de nouvelles idées. Ils ont échangé la casaque de vadmal contre l'habit européen, et les coutumes encore grossières de bœr contre les habitudes plus élégantes des grandes villes. Peu à peu leur exemple gagne ceux qui les entourent, et la civilisation s'insinue au cœur de la vieille Islande par le côté littéraire, par le côté

[1] Mackenzie, *op. cit*., p. 285-286.

[2] Troil, *op. cit*., p. 64-65. Traduction : « Dans un temps où le reste de l'Europe étoit encore plongé dans l'ignorance & dans les ténèbres, l'Islande se faisoit gloire de posséder beaucoup de poëtes & d'historiens. Lorsque le christianisme y fut apporté, on y trouva un plus grand nombre de jurisconsultes qu'on ne l'auroit pu croire, relativement à l'étendue & à la population de l'île. […] C'est à deux circonstances sur-tout que l'on doit attribuer le grand changement qui s'est fait dans le caractère & la manière de vivre des Islandois. Ce fut d'abord à la religion chrétienne, sous Olof Tryggvasson ; & ensuite à la perte de la liberté, sous Hakan, roi de Norvège. Tandis que la religion d'un côté les forçoit à s'abstenir de piraterie, & contraignoit leur goût pour les expéditions militaires ; de l'autre, le pouvoir leur en étoit ôté également par l'autorité temporelle, qui ne leur avoir point laissé la force nécessaire pour entreprendre de pareilles expéditions. Depuis cette époque, on ne voit plus d'exemples de leurs exploits héroïques, ou qui ressemblent à ce qui nous a été transmis par leurs anciennes Sagas. Les Islandois de nos jours préfèrent à la guerre la pêche & l'éducation des bestiaux. »

> poétique. Le christianisme a détruit les pratiques sauvages des farouches enfans d'Odin, et la civilisation achève d'éclairer leurs descendans et d'adoucir l'âpreté de leurs mœurs.[1]

Cette variation sur le motif de la rupture historique peut s'expliquer par le contexte dans lequel écrit Xavier Marmier. Nous savons par Wendy S. Mercer qu'il adressa ses *Lettres sur l'Islande* au roi du Danemark Frederik VI, ainsi qu'au roi de Suède[2], et que sa lettre consacrée aux geysers et à l'Hekla fut traduite dans le *Kjøbenshavnposten* au printemps 1837[3] ; Alexandre Estignard nous indique que Marmier fut accueilli avec une grande bienveillance par Frederik VI lors de son séjour d'études au Danemark en 1837 et que celui-ci lui fournit un guide attitré en le mettant en contact avec les érudits et artistes danois les plus réputés de l'époque[4]. Dans de telles conditions, Marmier n'aurait guère eu intérêt à dénigrer les effets de la domination coloniale danoise en Islande. De la même manière, Marmier développe des relations amicales avec les poètes islandais qu'il rencontre lors de son voyage et qui sont tous, peu ou prou, des produits de l'éducation universitaire danoise : Jónas Hallgrímsson[5] ou encore Bjarni Vigfússon Thorarensen[6]. Cela nous incite à lire l'extrait précédemment cité comme un éloge adressé à ses amis poètes islandais. Cependant, la position de Marmier demeure ambivalente, puisque la nostalgie d'un passé islandais perdu le saisit lorsqu'il parvient à Skálholt, foyer intellectuel et politique du pays dont la domination danoise, justement, a signé l'arrêt de mort[7] :

> Nous arrivions dans la capitale primitive de l'Islande avec tous les souvenirs de son histoire, rêvant à ses riches évêques, à ses réunions de savans ; et lorsqu'au détour d'une colline le guide me dit : « Voilà Skalholt ! » je ne pouvais croire que le malheureux groupe de maisons que j'apercevais devant moi fût cette vieille cité dont je m'étais fait un autre tableau. C'était pourtant bien Skalholt : un pauvre bœr de paysans, habité par trois familles, qui se partagent la même laiterie et la même cuisine ; une église en bois, étroite et mal bâtie, voilà Skalholt. Le cimetière seul atteste qu'il y avait là autrefois une métropole. […] Les morts ont mieux gardé que les vivans la place où fut le siège épiscopal. Près du cimetière sont les ruines de l'ancienne école, et l'endroit où le paysan a bâti sa triste cabane est celui même où l'évêque avait autrefois sa demeure. […]

---

[1] Marmier, *Lettres sur l'Islande, op. cit*., p. 93-94. Un *bœr* est une ferme islandaise.
[2] Voir Wendy S. Mercer, *The Life and Travels of Xavier Marmier 1808-1892: Bringing World Literature to France*, Londres, British Academy, 2007, p. 92.
[3] Voir Mercer, *op. cit*., p. 76.
[4] Voir Alexandre Estignard, *Xavier Marmier, sa vie et ses œuvres*, Paris, H. Champion, 1893, p. 46-49.
[5] Il traduit son poème « Til Herra Páls Gaimard », qui décrit l'ascension victorieuse de l'Hekla par les explorateurs français en 1836 (voir Xavier Marmier, *Chants islandais*, Copenhague, 1839, *passim*). Au sujet de cette figure littéraire centrale du XIXe siècle islandais, voir Richard N. Dingler, *Bard of Iceland: Jónas Hallgrímsson, Poet and Scientist*, Madison, University of Wisconsin Press, 2002.
[6] Il traduit deux de ses poèmes, que l'on peut lire dans le volume *Littérature islandaise* que nous devons à Marmier dans la somme du *Voyage en Islande et au Groënland* (1838-1852), ainsi que dans les rééditions successives des *Lettres sur l'Islande* (voir Xavier Marmier, *Littérature islandaise*, Paris, Arthus Bertrand, 1843, p. 277-280 ; *Lettres sur l'Islande et Poésies*, Paris, Delloye, 1844 (3e édition), p. 345-348).
[7] Avec Hólar (nord de l'île), Skálholt (sud de l'île) est l'un des diocèses les plus importants de l'Islande jusqu'en 1784 (date à laquelle l'évêché est transféré à Reykjavík, suite à la destruction des locaux par une éruption), lieu d'une école et d'une cathédrale. En 1550, l'évêque de Hólar Jón Arason et ses deux fils, farouches opposants de la Réforme, sont assassinés à Skálholt, ce qui marque le début d'un déclin long et définitif pour ce site historique islandais majeur, déjà affaibli par une série d'épidémies et d'éruptions au cours des XIVe et XVe siècles (voir Sallé et Sigurjónsdóttir, *op. cit.*, p. 64-68, 94-98, 120-121 ; Karlsson, *op. cit*., p. 36, 39-40, 97-98, 112, 130-133,183).

> Nous visitâmes tout Skalholt et toutes ses ruines, et chaque pas que nous faisions sur ce sol poétique ajoutait à nos déceptions.[1]

Du monument antique et sacré à l'habitat misérable et utilitaire, de la culture vivante au vestige mort, le paysage islandais est perçu comme dégradé, sans que les causes de cette dégradation soient jamais déclinées par Marmier, probablement pour les raisons que nous avancions plus haut. Toujours est-il que l'Islande et ses habitants sont peu à peu inscrits dans l'histoire par les voyageurs et, plus précisément, dans une histoire qui va dans le sens du déclin des civilisations[2]. Il s'agit aussi d'un élément topique du récit de voyage romantique, que l'on trouve notamment chez Chateaubriand, dans le « Voyage en Grèce » de l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem*, où le voyageur assiste impuissant au spectacle du déclin de la civilisation grecque sous domination ottomane, selon les paradigmes que Marmier passait discrètement sous silence : captation d'héritage et de ressources, impérialisme et déchéance des peuples colonisés. Ainsi, à Koróni (ancienne Coron), au sud du Péloponnèse, Chateaubriand déclare-t-il :

> M. Vial se donna la peine de me montrer Coron, qui n'est qu'un amas de ruines modernes ; il me fit voir aussi l'endroit d'où les Russes canonnèrent la ville en 1770, époque fatale à la Morée, dont les Albanais ont depuis massacré la population. La relation des voyages de Pellegrin date de 1715 et de 1719 : le ressort de Coron s'étendait alors, selon ce voyageur, à quatre-vingts villages ; je ne sais si l'on en trouverait aujourd'hui cinq ou six dans le même arrondissement. Le reste de ces champs dévastés appartient à des Turcs, qui possèdent trois ou quatre mille pieds d'oliviers, et qui dévorent dans un harem à Constantinople l'héritage d'Aristomène. Les larmes me venaient aux yeux en voyant les mains du Grec esclave inutilement trempées de ces flots d'huile qui rendaient la vigueur au bras de ses pères pour triompher des tyrans.[3]

L'on songe encore à sa déconvenue à Sparte, amplifiée par l'incompétence de son guide – victime des ruptures historiques successives qu'impliquent les guerres et les conquêtes – qui ne sait plus où se trouve le site tant convoité :

> Persuadé donc, par une erreur de mes premières études, que Misitra était Sparte, j'avais commencé à parcourir Amyclée : mon projet était de me débarrasser d'abord de ce qui n'était point Lacédémone, afin de donner ensuite à cette ville toute mon attention. Qu'on juge de mon embarras, lorsque, du haut du château de Misitra, je m'obstinais à vouloir reconnaître la cité de Lycurgue dans une ville absolument moderne, et dont l'architecture ne m'offrait qu'un mélange confus du genre oriental et du style gothique, grec et italien : pas une pauvre petite ruine antique pour se consoler au milieu de tout cela. Encore si la vieille Sparte, comme la vieille Rome, avait levé sa tête défigurée

[1] Marmier, *Lettres sur l'Islande, op. cit*., p. 61-64.

[2] Cette conception décliniste de l'histoire, dont la source remonte probablement aux ouvrages *Considérations sur les causes de la grandeur des Romains et de leur décadence* (1734) de Montesquieu et *Decline and Fall of the Roman Empire* (1776-1788) de l'historien britannique Edward Gibbon, est notamment analysée dans les travaux suivants : G. W. Bowersock, *Gibbon's Historical Imagination*, Stanford, Stanford University Press, 1988 ; Blaise Dufal, « Le fantasme de la perfection originelle. La Grèce Antique comme matrice du modèle civilisationnel », *Cahiers Mondes anciens. Histoire et anthropologie des mondes anciens. La « civilisation » : critiques épistémologique et historique*, 11/2018, mis en ligne le 16 mars 2018, consulté le 03 mai 2019. URL : http://journals.openedition.org/mondesanciens/2075 ; Jean Meyers, « Décadence et chute de Rome, des vanités historiographiques ? », dans Marie Blaise et Sylvie Triaire (dir.), *Vanités, compositions de la fin*, Montpellier, Presses universitaires de la Méditerranée, 2019, p. 117-128.

[3] Chateaubriand, *Itinéraire de Paris à Jérusalem et de Jérusalem à Paris, op. cit.*, p. 789-790.

> du milieu de ces monuments nouveaux ! Mais non : Sparte était renversée dans la poudre, ensevelie dans le tombeau, foulée aux pieds des Turcs, morte, morte tout entière ![1]

De telles considérations marquées par une conception décliniste de l'histoire sont aussi présentes chez Custine, qui compare la société anglaise de son temps à la représentation qu'il a de son passé glorieux :

> L'Angleterre vit sur un héritage qu'elle dissipe ; les mœurs, qui sont le patrimoine des nations, n'y sont plus défendues que par les lois, et les lois deviennent bientôt impuissantes, lorsqu'elles luttent seules contre l'esprit d'innovation. Dans ce désordre croissant, il est difficile de prévoir ce que la génération actuelle lèguera à celle qui la suivra.
>
> Il faut croire à l'existence d'une nation que je n'ai pas su voir et qui sauvera l'Angleterre. Le peuple anglais, ce peuple si fort, si fier, si éclairé, n'est pour moi *qu'un être abstrait* ; je l'ai cherché vainement au milieu d'hommes pleins de petitesses, de préjugés et de ridicules ; cependant il existe. L'attitude politique de l'Angleterre manifeste assez l'esprit d'une grande nation, et si je ne l'ai pas découverte, peut-être ne dois-je en accuser que moi, peut-être aussi, ce qu'il y a de mieux dans ce pays est-il le peuple marin ; et celui-là, il faut le chercher dans le monde entier plutôt que dans sa patrie. C'est donc au temps que j'en appelle pour dévoiler les destinées de cette nation mystérieuse et introuvable chez elle, et pour justifier ou réfuter les craintes que m'inspire son avenir. L'état actuel de toute société est l'explication de son histoire ; les nations vivent par le passé comme les arbres par leurs racines ; et, quand on ne veut voir que le présent, on ne peut apprécier aucune société ; c'est pour elles que les temps se déroulent.[2]

Deux remarques s'imposent au terme de ce parcours : tout d'abord, par l'introduction dans l'imaginaire de l'Islande de la conscience du temps historique, perçu comme continuité ou comme rupture, l'Islande semble définitivement gagner son statut de nation de l'Ancien Monde. Elle aussi a connu les affres des conquêtes et des guerres, puis du déclin ; elle aussi peut se prévaloir d'un passé glorieux, comme l'Écosse, l'Angleterre ou la Grèce. Mais ce processus d'historicisation a deux autres conséquences sur l'imaginaire de l'Islande. La première conséquence potentielle est d'introduire une rupture entre le présent et le passé de l'Islande, de nier leur lien de nécessité, ce qui permet aux voyageurs de capter et de détourner ce passé d'autant plus facilement[3]. La seconde conséquence potentielle, outre la démultiplication des représentations imaginaires possibles du peuple islandais, c'est l'instauration de l'exotisme non plus par le déplacement spatial, mais par la distanciation temporelle et historique[4]. À un moment où l'élan des dernières grandes explorations du XVIIIe siècle a déjà drastiquement réduit le nombre de lieux inconnus, étrange(r)s où le voyageur peut laisser libre cours à son rêve d'aventure, et où les prodiges et les Sauvages ont déserté les rives du Nouveau Monde islandais, Marmier peut encore chercher les « farouches enfants d'Odin » dans un passé islandais

[1] Chateaubriand, *ibid*., p. 815-816.
[2] Custine, *op. cit.,* vol. II, p. 226-228.
[3] L'on en verra la manifestation chez les voyageurs britanniques des années 1860 ou américains des années 1870, dont les récits sont tout particulièrement analysés dans le chapitre III de cette thèse.
[4] Jean-Marc Moura analyse d'ailleurs cette tendance récurrente de la littérature de voyage au XIXe siècle (voir Jean-Marc Moura, *Lire l'exotisme*, Paris, Dunod, 1992, *passim*).

fantasmé, à travers une quête asymptotique qui sauve l'Ailleurs tout en étant vouée à l'échec. Une terre inconnue peut être connue, mais le passé, par définition, ne peut être présent.

4.2.2. Trope de la ruine : la création du paysage culturel islandais ?

Avec l'historicisation de l'imaginaire de l'Islande, la perception occidentale du paysage islandais change. Au chaos primordial ou apocalyptique qui place le voyageur dans une situation de désorientation face à une nature surpuissante s'ajoute la notion d'un paysage culturel[1], témoin des transformations historiques qu'ont connues non seulement la géologie instable de l'île, mais aussi sa société, pour reprendre ici la définition fondatrice qu'en donne en 1925 le spécialiste américain de géographie culturelle Carl Sauer :

> The cultural landscape is fashioned from the natural landscape by cultural group. Culture is the agent, the natural areas is the medium, the cultural landscape is the result.[2]

Le paysage islandais est donc perçu comme transformé par la main de l'homme, au même titre que le paysage écossais, le paysage italien ou le paysage grec : il place les voyageurs face au sentiment mêlé de la rupture historique catastrophiste, mais aussi de la continuité de l'existence humaine. À cet égard, le motif du monument et de la ruine[3], que l'on trouve principalement chez Mackenzie et Henderson – mais nullement chez Hooker qui, plus occupé de sciences naturelles, évacue la question des ruines islandaises dès l'introduction de son récit viatique[4] –, est récurrent dans la description du paysage islandais, notamment au début du XIXe siècle.

---

[1] L'on s'appuie ici sur les travaux suivants : Reinhard Krüger et Ulrich Ufer, « Qu'est-ce qu'un paysage culturel de et dans la modernité ? », *Eurostudia. Paysages culturels de la modernité*, vol. 8, n°1-2, 2012-2013, p. V-XVIII et Brahim El Fasskaoui, « Le paysage culturel : Vers une approche globale du patrimoine ? », dans Brahim El Fasskaoui et Andreas Kagermeier (dir.), *Patrimoine et tourisme culturel au Maroc. Actes du 9e colloque maroco-allemand de Meknès 2014*, Meknès, Publications de la Faculté des Lettres et des Sciences Humaines, Université Moulay Ismaïl, Série Actes de Colloques, 43, 2014, p. 33-41.

[2] Carl Sauer, cité dans El Fasskaoui, *op. cit*., p. 34.

[3] Les études consacrées aux motifs de la ruine et du monument dans l'histoire de la littérature et de l'art sont légion. L'on peut néanmoins mentionner les études suivantes : Roland Mortier, *La Poétique des ruines en France. Ses origines, ses variations de la Renaissance à Victor Hugo*, Genève, Droz, 1974 ; Michel Makarius, *Ruines. Représentations dans l'art de la Renaissance à nos jours*, Paris, Flammarion, coll. « Champs Arts », 2011 (2004) ; Sophie Lacroix, *Ce que nous disent les ruines. La fonction critique des ruines*, Paris, L'Harmattan, 2007 ; Monica Pretti et Salvatore Settis (dir.), *Villes en ruine : images, mémoires, métamorphoses*, Paris, Musée du Louvre / Hazan, 2015 ; Miguel Egaña et Olivier Schefer (dir.), *Esthétique des ruines : poïétique de la destruction*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2015 ; Chantal Liaroutzos-Bauer (dir.), *Que faire avec les ruines ? Poétique et politique des vestiges*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2015.

[4] « The remains of antiquity in Iceland are few and of small importance […]. Of ancient edifices scarcely any traces remain […]. Equally insignificant are the ancient inscriptions that have been found in the island […] Some fragments are still preserved of the armour of former days, such as a halbert, long kept in the cathedral of Skalholt; and a few swords, with a lance and helmet, which are to be seen at Hlidarende; but they are said to possess nothing remarkable in their form. Sepulchral monuments, consisting of heaps of stones, resembling the cairns of Wales and Scotland, are scattered in small quantities over the island. » (Hooker, *op. cit*., vol. I, p. LXXXII-LXXXIV).

En Islande, les explorateurs-naturalistes introduisent le motif de la ruine en usant de l'analogie architecturale pour décrire le paysage. Cette analogie architecturale peut se présenter sous la forme d'une comparaison, comme celle par laquelle Mackenzie dépeint les environs accidentés de la montagne de Skarðsheiði, non loin de Borg, lieu où vécut supposément Egill Skallagrímsson :

> After winding amongst some steep and broken hills, we descended into a valley completely filled with lava, which, from its being in many places covered with soil, appeared to be very old. The rude and irregular rocky masses of which it is composed, are broken into every possible variety of form; and, in some places, being partially covered with moss, strikingly resemble the ruins of old castles or fortifications.[1]

Elle peut aussi s'exprimer à travers une métaphore *in absentia*, comme dans cette description à la fois ethnographique et rêveuse, extraite de son contexte géographique précis, que donne Mackenzie des pratiques religieuses des Islandais :

> The Sabbath scene at an Icelandic church is indeed one of the most singular and interesting kind. The little edifice, constructed of wood and turf, is situated perhaps amid the rugged ruins of a stream of lava, or beneath mountains which are covered with never melting snows; in a spot where the mind almost sinks under the silence and desolation of surrounding nature.[2]

L'on constate un autre exemple de métaphore *in absentia* dans cette découverte brute des paysages volcaniques par Henderson, entre Reykjavík et Garður, où il doit rencontrer l'archidiacre d'Islande :

> In our way we fell in with the first effects I had seen of subterraneous fire – a tract of lava, rugged and wild, which, at first sight, threatened to put a stop to our journey. To whatever side we turned, nothing presented itself to our view but the dismal ruins of mountains, which have been so completely convulsed by the reciprocal contention of the elements beneath, that, after having emitted immense quantities of lava, their foundations have given way, and the whole structure has fallen in, and continued to burn till the more fusible parts were entirely calcined. Large masses of rock, which one would scarcely suppose had been affected by fire, lie intermingled with the lava, which has burned with the most dreadful violence. These ruins are scattered in every direction, and assume the most forbidding and gloomy aspect.[3]

Alain Guyot a d'ores et déjà souligné la présence de la métaphore architecturale dans les récits de montagne des XVIIIe-XIXe siècles, notamment chez Bourrit, à des fins didactiques et illustratives, et Saussure, à des fins expressives et esthétiques : d'un côté, l'analogie permettant aux lecteurs d'appréhender un paysage qui lui est peu familier ; de l'autre, l'hypotypose sublime[4]. Il est possible que la transposition de ce procédé rhétorique et de ses motivations dans

[1] Mackenzie, *op. cit*., p. 159. C'est nous qui soulignons.
[2] Mackenzie, *ibid*., p. 332. C'est nous qui soulignons.
[3] Henderson, *op. cit*., vol. I, p. 13. C'est nous qui soulignons.
[4] Guyot, « Quand science et littérature se croisent dans les Alpes au tournant des Lumières », *op. cit.*, p. 243.

le voyage d'Islande soit un héritage de l'imaginaire alpestre dans la description du Nord. Néanmoins, l'on peut interpréter la récurrence de cette métaphore de trois autres manières.

Tout d'abord, il est permis de l'inscrire dans le contexte, exposé ci-dessus, de changement de paradigme et de réévaluation du Nord en terre de culture. En effet, la réévaluation du paysage islandais n'est pas un cas isolé : la réévaluation du paysage des Highlands, en Écosse, est contemporaine. L'on songe à *An Account of Some Remarkable Ancient Ruins* (1777) de John Williams, ingénieur et minéralogiste écossais qui propose une étude des ruines de citadelles du nord de l'Écosse. Dans les premières pages de son étude, il souligne deux idées importantes. Le premier argument est la nouveauté radicale de son champ d'étude, qui lui a d'abord valu l'étonnement général de la part des éditeurs et savants londoniens :

> Above a year ago, a copy of my paper concerning the vitrified forts was sent to London, to be disposed of to the Booksellers; but they looked upon it as a fiction. The subject is both singular and extraordinary.[1]

Le second argument est la promotion des ruines de l'Écosse, allant contre l'idée reçue d'un paysage exclusivement naturel où la présence de l'homme n'aurait laissé aucun vestige, contrairement à d'autres contrées, que l'on suppose se situer dans le Midi, même si John Williams ne l'exprime pas ainsi :

> The Highlands of Scotland being formerly almost an inaccessible country, made it but very little known; yet, I believe few countries abound more in monuments of antiquity.
>
> Our late historians have given us a pretty full account of the genius and manners of the present Highlanders; and since the roads of communication were made, some men of knowledge and observation have galloped through some parts of the Highlands, who have given us a few cursory hints of what they saw or heard, in their transient circuit. But the greatest part of the Highlands, is still in some degree inaccessible to strangers, for want of roads and public houses.[2]

Il est révélateur que John Williams réinstalle les habitants des Highlands au centre du paysage qu'ils ont transformé : ni monstres des confins, ni poètes contemplatifs, ce sont des bâtisseurs qui ont inscrit par leur action le paysage dans le temps de l'histoire. Le Nouveau Monde ne l'est que par l'ignorance – ou les motivations impérialistes[3] – de celui qui le regarde. John Williams promeut le passé de l'Écosse. Mackenzie et Hooker eurent-ils connaissance de cet ouvrage, eux qui parcoururent l'Écosse avant de tourner leurs regards vers l'Islande ? Rien ne permet de l'affirmer, puisqu'ils ne le mentionnent pas dans leurs récits de voyage respectifs. Néanmoins,

---

[1] John Williams, *An Account of Some Remarkable Ancient Ruins, lately discovered in the Highlands, and Northern Parts of Scotland. In a Series of Letters to G. C. M. Esq*., Édimbourg, William Creech / Londres, T. Cadell, 1777, p. III.
[2] William, *ibid*., p. 1-2.
[3] Nous renvoyons aux analyses de Daniel Chartier développées plus haut, sur le motif du Nord inhabité.

il n'est pas interdit de penser qu'ils furent au fait de cette évolution du regard des minéralogistes et des géologues sur l'Écosse, ou que cette donnée guida leur regard en Islande, même s'ils s'y rendirent pour en recenser les ressources naturelles.

Ensuite, l'on peut interpréter la récurrence de la métaphore de la ruine ou du monument dans la description du paysage islandais comme l'expression de l'émotion du géologue devant l'épaisseur des strates rocheuses et des siècles qu'elles représentent, tout comme l'archéologue lit dans les transformations et l'érosion d'un monument les accidents et le cours de l'histoire. Alain Corbin a analysé le rapport intime et complexe existant entre la science et l'art, entre la recherche du géologue et la contemplation du sublime : dans ces deux actes, il y a une même nostalgie, une même conscience de la précarité du monde et de l'histoire[1]. Cette sensibilité propre aux explorateurs naturalistes du tournant des XVIIIe-XIXe siècles est d'ailleurs la marque des théories volcanologiques notamment neptuniennes, qui reposent sur une conception catastrophiste de l'évolution géologique du monde, et que vont bientôt rejeter dans la légende l'actualisme de Charles Lyell et l'uniformitarisme de James Hutton[2] : la ruine géologique islandaise pourrait donc être le chant du cygne de théories anciennes, bientôt remplacées par des conceptions continues (Lyell) et cycliques (Hutton) de la géologie[3]. Il faut dire que le récent passé volcanique de l'Islande, dont les explorateurs-naturalistes font la chronologie avec une rigueur mêlée de fascination, semble faire de l'île le théâtre du catastrophisme géologique.

Enfin, l'on peut aussi voir dans la persistance de la ruine la marque du désarroi épistémique, esthétique – et partant, discursif – de voyageurs venus en Islande pour y trouver le berceau des sagas et de la démocratie. Ils doivent ajuster, non sans difficultés, leurs attentes à un paysage chaotique qui semble avoir court-circuité l'histoire et le passage des siècles, qu'il renvoie aux matins du monde ou à son crépuscule ; à un paysage qui doit être appréhendé et écrit selon les codes de la description du Nouveau Monde, alors qu'il est le produit de l'histoire volcanique et des cataclysmes de l'île, rompant avec le rêve de continuité historique censé consoler les voyageurs des troubles historiques qui secouent l'Europe à l'âge moderne. L'emploi de la métaphore architecturale pour dire le paysage volcanique islandais serait alors l'indice d'une indécision de ces voyageurs, qui ne parviennent à se détacher des codes esthétiques et discursifs du paysage de l'Ancien Monde, par nostalgie ou par conscience d'une

[1] Voir Corbin, *Le Territoire du vide, op. cit*., p. 126-127, 137-140.
[2] Voir Corbin, *ibid*., p. 116-120.
[3] Au sujet des différentes théories – et erreurs – de la géologie moderne que l'on a vu s'affronter dans les récits des explorateurs-naturalistes des XVIIIe et XIXe siècles, voir Alain Corbin, *Terra incognita. Une histoire de l'ignorance*, Paris, Albin Michel, 2020.

insuffisance des codes de la description du Nouveau Monde. Cette nostalgie pourrait expliquer l'importance que les voyageurs accordent au site de Þingvellir, outre sa signification historique évidente dans l'histoire de l'Islande indépendante ou encore l'intérêt tant géologique qu'esthétique que présente la faille de l'Almannagjá. Þingvellir recèle des traces du passé islandais : le Lögberg (« Rocher de la Loi ») en haut duquel le *Lögsögumaður* (« l'homme qui dit la loi ») présidait les assemblées annuelles de l'Alþingi, parlement islandais médiéval[1] ; le Drekkingarhylur (« Mare des Noyées ») dans lequel étaient précipitées les femmes convaincues d'adultère entre les XVIe et XVIIIe siècles[2]. Outre ces lieux naturels transformés en sites historiques par leurs fonctions symboliques, Henderson voit les vestiges de l'occupation humaine :

> The place is called Lögbergit, or "the Law Mount"; and the ruins of the house occupied by the chief magistrate are still to be seen. A little below this, near the side of the river, we were shewn the spot, where, in ancient times, many a miserable wight was burned for witchcraft. On removing a little of the earth, we discovered the remains of burnt bones and ashes. Such females as were convicted of child murder, were drowned in a pool formed by the river Öxerá, in the Almannagiâ, just before it reaches the cataract by which it descends into the plain. The other culprits were beheaded on Thorsleifsholm, a small island in the middle of the river.[3]
>
> A little to the south of the cottage [of Thingvalla] we fell in with an immense number of small square heights, which are evidently the ruins of the booths used by the people at the public assembly.[4]

La ruine est le support du discours d'historien de Henderson, qui rétablit la continuité entre présent et passé. Les voyageurs qui ne trouvent pas les ruines doivent les chercher ou les réinventer en d'autres lieu. C'est également le cas de Henderson, lors de son passage à Hólar, ancien lieu de l'un des deux diocèses d'Islande (l'autre étant Skálholt) situé dans le nord-ouest de l'île, où, faute de vestiges autochtones, il doit sa ruine à une étrangère de passage :

> On the opposite side of the church [of Holum], the foundations of a house are still visible, in which an English lady is said to have dwelt, whom one of the Bishops had brought over in order to teach his daughters embroidery and other fine work. I could not learn her name; but the ruins are known by the name of "the English lady's house".[5]

Dans la région de Bjarnanes, au sud-est de l'Islande, la découverte d'orgues basaltiques près de la ferme de Rauðaberg comble avantageusement le manque de monuments classiques et d'esthétique apollinienne dans le paysage islandais :

---

[1] Voir Karlsson, *op. cit*., p. 23-24 ; Sallé et Sigurjónsdóttir, *op. cit.*, p. 45-47.
[2] Voir Karlsson, *op. cit*., p. 135 ; Sallé et Sigurjónsdóttir, *op. cit.*, p. 99.
[3] Henderson, *op. cit*., vol. I, p. 36.
[4] Henderson, *ibid*., vol. II, p. 71.
[5] Henderson, *ibid*., vol. I, p. 111. Un épisode analogue se produit dans les environs du Kollafjörður, fjord situé au nord de Reykjavík, où Henderson découvre les ruines des habitations des marins espagnols et irlandais qui se sont aventurés au nord au cours des siècles précédents (Henderson, *ibid*., vol. II, p. 128)

> […] the road lay through immense masses of variously situated columnar rocks, some of which appeared to have been thrown down from the adjoining mountains, and others were standing in their original beds. At one place especially, I almost fancied myself amid the ruins of some of the noblest structures of ancient Grecian architecture. The pillars were piled one above another with the most perfect exactness, and arranged so as to form an entire semicircle. They stand quite perpendicular; some of the divisions may be about four feet in length, but in general they appeared to be from two to three feet. The most of them were six-sided; a considerable number had five, and some seven sides. Finding that such fragments as had been thrown down were mostly all concave at the one end, and convex at the other, I was anxious to ascertain their original position, and climbed up amongst the broken pillars, when I discovered that they were all concave at the upped end ; and the excavation appeared to be more or less hollowed according to the convexity of the lower end of the joint that had stood upon it.
>
> As I stood and admired the regularity and perfection of this natural colonnade, and the exactness with which the angles of the pillars were formed, my servant alighted from his horse, and, coming up to me, declared that the place was visibly the work of art, but that it was too stupendous to be the effect of human art. Such vast natural structures the natives call Tröllalad, or "Giant's Wall"; the cavities found in ranges of smaller basalt are termed Dverga-Kamrar, or "Chambers of the Dwarfs"; and when they would describe any workmanship as particularly artificial, they give it the name of Dverga-smidi: all which proves, that, like the unenlightened of other countries, they have been accustomed to view such uncommon appearances as the production of certain intelligences superior to man. What cause have we to bless God for the light of science! While it annihilates the imaginary beings of superstitious invention, introduces us into the more secret recesses of the great cabinet of nature, and presents us with ever fresh discoveries of the wisdom, the power, and the greatness of her divine Creator.[1]

Ici s'opère le rapprochement du Nord et du Midi par l'analogie : c'est un indice du changement de paradigme du Midi au Nord que décrit Maria Walecka-Garbalinska, et qui instaure l'Islande en Grèce du Nord. Mais c'est aussi la marque d'une impossibilité à se détacher d'un paradigme pittoresque qui est le paysage des ruines classiques, même si Henderson accomplit aussi un pas décisif dans la compréhension du paysage islandais en admettant que la nature puisse produire une perfection inaccessible à l'art humain. De fait, une fois n'est pas coutume, la nature – certes fortement divinisée par Henderson – n'est pas perçue comme une puissance chaotique et destructrice, ni comme le vecteur d'un sublime de puissance ou d'infini renvoyant l'homme à sa finitude, mais comme une force créatrice et ordonnatrice du monde. Est-ce la voie d'un détachement à l'égard du paradigme du monument ? Le détachement ne se fait pas sans quelques difficultés, en témoigne cette description par Henderson d'autres colonnes basaltiques, situées, à Hergilsey, petite île du Breiðafjörður, dans l'ouest de l'Islande :

> The columns of basalt are most stately on the north side; and, being irregularly broken, they present to the eye of the imagination some of the most striking resemblances of oriental ruins that can possibly be conceived.[2]

La comparaison orientale remplit ici une fonction pittoresque, et elle est destinée à traduire l'émerveillement du voyageur. Ce faisant, l'on constate que les colonnes de basalte, qui

[1] Henderson, *ibid*., vol. I, p. 231-232. Si Henderson ne fait pas le lien entre cette description et la grotte de Fingal en Écosse, les voyageurs de la seconde moitié du XIXe siècle et du XXe siècle ne manqueront pas d'établir l'analogie, d'Eugène Robert à Paul Herrmann.
[2] Henderson, *ibid.*, vol. II, p. 93.

participaient auparavant à l'élaboration du paysage nordique prodigieux, sont renvoyées du côté du monument et de la culture, avec toute l'ambivalence que cela implique : acceptation et promotion de la spécificité de la nature islandaise ou rabattement de celle-ci aux frontières acceptables de l'imagination et de l'action humaine sur le paysage ?

5. Conclusion

À la fin des années 1830, l'imaginaire de l'Islande qui peuple l'esprit des voyageurs est composite et contradictoire. Tout d'abord, il se caractérise par sa capacité à allier deux constellations imaginaires de la représentation de l'Autre *a priori* exclusives l'une de l'autre : le lieu de nature et le lieu de culture, les confins de la civilisation et le berceau de cette dernière ; la première de ces constellations imaginaires regroupant sur elle deux valeurs elles aussi contradictoires, la monstruosité et l'innocence. Ces deux constellations imaginaires avaient jusqu'alors structuré, voire polarisé de manière manichéenne l'imaginaire géographique humain, entre Ancien Monde et Nouveau Monde, entre un foyer central – invariablement représenté par l'Europe occidentale jusqu'au milieu du XIXe siècle – et ses marges, incarnées au gré des époques et des circonstances par les Amériques, l'Orient, l'intérieur de l'Afrique. Elles se rencontrent pour présider à la construction d'une Islande imaginaire. Sumarliði R. Ísleifsson les inscrit dans un rapport de continuité et de succession l'une par rapport à l'autre, et fait de l'historien britannique William Coxe le témoin et l'artisan de ce changement de perception[1]. Force est néanmoins de constater que ces deux perceptions majeures continuent de coexister dans l'imaginaire des voyageurs et que leurs codes discursifs et leurs *topoi* se heurtent les uns aux autres dans leurs récits de voyage, lorsqu'ils ne fusionnent pas avec un certain bonheur : la merveille relue à l'aune de la science et de l'esthétique sublime existe simplement sous d'autres formes.

Un contexte particulier conduit à cette surdétermination de l'Islande par l'imaginaire occidental, outre le contexte de redécouverte des ressources et des antiquités islandaises par l'Europe dans la seconde moitié du XVIIIe siècle. Comme le rappelle Sylvain Venayre dans ses travaux consacrés à la figure de l'aventurier[2], le tournant des XVIIIe-XIXe siècles est marqué par la fin programmée des *terrae incognitae*, qu'il s'agisse des îles, de l'intérieur des continents ou des pôles : l'Amérique du Nord est cartographiée ; le Pacifique Sud est découvert et quadrillé

[1] Ísleifsson, *op. cit*., p. 190.
[2] Voir Venayre, *La Gloire de l'aventure, op. cit.* ; *Rêves d'aventures 1800-1940*, Paris, Éditions de La Martinière, 2006 ; *Panorama du voyage (1780-1920). Mots, figures, pratiques*, Paris, Les Belles Lettres, coll. « Histoire », 2012.

depuis James Cook[1], Louis-Antoine de Bougainville[2], Jean-François de La Pérouse[3], une entreprise que prolonge Charles Darwin[4] ; l'intérieur des terres de l'Afrique est en cours de découverte avec Mungo Park ; il ne reste plus guère que les pôles à découvrir. Le monde, après s'être soudain élargi au XVIe siècle, se rétrécit de nouveau à ses frontières connues. Cette même période est aussi caractérisée par le « changement de paradigme » – pour reprendre les termes de Maria Walecka-Garbalinska – qui conduit le lettré européen à délaisser les antiquités gréco-latines pour redécouvrir en Islande un réel patrimoine littéraire et culturel. L'exploration de l'Islande répond à un double besoin dans l'imaginaire occidental : d'une part, elle comble et compense le deuil occidental de la *terra incognita* ; d'autre part, elle vient à l'appui d'un élan de (re)découverte culturelle et littéraire. Elle est investie par un imaginaire à la fois accablé par une perte prochaine, du point de vue géographique, et animé par un gain à venir, du point de vue culturel et idéologique.

L'imaginaire de l'Islande se caractérise par la multiplicité de ses sources et leur hétérogénéité, que ce soit du point de vue de leurs époques respectives, de leurs genres d'appartenance ou encore, et cela est particulièrement frappant, du point de vue de leur contexte d'énonciation et de leurs ambitions épistémologiques. Peut-être est-ce là l'une des clés permettant de comprendre la persistance et la vivacité de l'imaginaire de l'Islande en dépit de son caractère hétérogène et nébuleux. En effet, ce qui est remarquable dans les récits des explorateurs-naturalistes du tournant des XVIIIe-XIXe siècles, c'est le traitement égalitaire et nivelant qu'ils réservent aux différentes sources de savoir disponibles sur l'Islande. Le volcanisme islandais peut être éclairé aussi bien par les théories du neptunisme et du plutonisme que par les légendes médiévales ; il en va de même pour l'aurore boréale. Les explorateurs-naturalistes n'opèrent pas de hiérarchie entre poésie et science, fiction ancienne et théorie contemporaine. La légende devient alors un outil cognitif valable pour comprendre l'Islande ; inversement, la science est nimbée d'un halo de mythe ; tout est savoir. Ce nivellement des statuts épistémologiques respectifs des sources se double d'une dimension anachronique : l'Islande et ses habitants du XVIIIe siècle peuvent être dépeints au moyen de codes qui renvoient aux récits d'explorations prémodernes de l'Arctique et des Amériques, sans que ce

[1] Christopher Lloyd (éd.), *James Cook. Relations de voyage autour du monde (1821)*, 2 vol., Paris, La Découverte, 2005.
[2] Louis Constant (éd.), *Louis-Antoine de Bougainville. Voyage autour du monde (1771-1772)*, Paris, La Découverte, 2006 (édition par extraits).
[3] Hélène Minguet (éd.), *Jean-François de La Pérouse. Voyage autour du monde sur L'Astrolabe et La Boussole (1785-1788)*, Paris, La Découverte, 2005.
[4] Edmond Barbier (éd.), *Charles Darwin. Voyage d'un naturaliste autour du monde*, Paris, La Découverte, 2006.

choix épistémologique et rhétorique se trouve jamais remis en question. Même si l'Islande est un lieu construit par des siècles de discours émanant de tous les domaines du savoir, c'est un lieu qui reste peu connu et qui place le voyageur en situation de découverte, de perte de familiarité, d'où cette surenchère de sources et cette facilité à convoquer les discours tenus en d'autres temps et sur d'autres zones géographiques pour mettre en mot l'expérience de l'Islande. Sumarliði R. Ísleifsson résume en ces termes ce paradoxe propre à la représentation de l'Islande :

> L'historienne américaine Karen Oslund, lorsqu'elle évoque les voyageurs qui visitèrent l'île à cette époque [aux XVIIIe-XIXe siècles], mentionne le fait que ces derniers estimaient se trouver à la limite du connu et de l'inconnu, à la frontière, n'étant pas certains de savoir à quel endroit ils avaient échoué et recherchant ardemment une échelle qui leur permettrait d'y arriver.[1]

L'imaginaire de l'Islande fait appel au palimpseste de l'imaginaire occidental de l'Ailleurs, que ce soit en termes de paysage (île, désert, montagne), de direction (Nord, Ouest), de représentation de l'Autre. Les contradictions de sa représentation sont sans doute imputables à sa découverte, puisque c'est une terre méconnue, dont l'imaginaire occidental n'a pas encore élaboré les codes propres pour la penser et la dire. Elles sont aussi imputables aux tensions et aux mutations qui agitent ses modèles au même moment : la redécouverte du Nord en contrée de culture par la *translatio studii* du Midi au Nord, l'élaboration de la montagne et du désert non plus en *locus horridus* mais en lieu sublime, la transformation de la merveille en objet d'étude scientifique. L'imaginaire de l'Islande est tributaire de ces turbulences qui agitent l'histoire des représentations du monde, dont il constitue un observatoire fascinant, tant par les discours des explorateurs-naturalistes que par les effets de lecture qu'induisent ces discours.

Enfin, l'imaginaire de l'Islande est à la fois tributaire et révélateur des intermittences de la science moderne, de la difficulté à faire le deuil du mythe et de la légende au XVIIIe siècle, d'autant plus que l'Islande, d'abord connue et dite par le mythe et la légende, et encore lue par le prisme de fictions anciennes, peut être considérée par les Occidentaux comme le conservatoire de cette présence au monde. Essai savant, fiction, saga ou récit d'exploration ancien, les sources citées, mentionnées, réécrites par les voyageurs n'ont peut-être pas tant la fonction déclarée d'être un instrument propre à l'appréhension intellectuelle et cognitive de l'Islande que celle d'être le carburant d'une machine à fantasmes, l'indice d'une nostalgie générale : nostalgie de l'inconnu, nostalgie du passé, nostalgie ambivalente d'un univers suffisamment illisible pour que la poésie et le mythe y soient sciences et discours de vérité. La

[1] Ísleifsson, *Deux îles, op. cit.*, p. 169.

particularité de l'imaginaire de l'Islande est de préserver et de perpétuer à l'âge moderne une lecture symbolique du monde, qui est le propre d'une position épistémologique préscientifique. Michel Foucault décrit cette posture épistémique dans son ouvrage *Les Mots et les Choses* (1966) : elle repose sur la foi en la lisibilité de la « prose du monde »[1] et elle postule l'existence d'un cosmos organisé par le principe d'analogie, de correspondance entre toutes choses, entre l'homme et le monde qui le porte, entre le visible et l'invisible, le terrestre et le céleste. Le principe d'analogie est selon Foucault l'alliance de la *convenientia*, conjonction et ajustement des éléments du monde les uns aux autres, et de l'*aemulatio*, duplication de chaque élément de l'univers en miroir et principe de correspondance :

> [Le principe d'analogie] assure le merveilleux affrontement des ressemblances à travers l'espace. […] Son pouvoir est immense, car les similitudes qu'elle traite ne sont pas celles, visibles, massives, des choses elles-mêmes ; il suffit que ce soient les ressemblances les plus subtiles des rapports. Ainsi allégée, elle peut tendre, à partir d'un même point, un nombre indéfini de parentés. Le rapport, par exemple, des astres au ciel où ils scintillent, on le retrouve aussi bien : de l'herbe à la terre, des vivants au globe qu'ils habitent, des minéraux et des diamants aux rochers où ils sont enfouis, des organes des sens au visage qu'ils animent, des taches de la peau au corps qu'elles marquent secrètement. […] Cette réversibilité, comme cette polyvalence, donne à l'analogie un champ universel d'application. Par elle, toutes les figures du monde peuvent se rapprocher.[2]

Une telle conception entre certes en concurrence apparente avec l'imaginaire d'une terre des confins inhabitable, refuge des prodiges, à la fois chaos de la nature et de la raison ; en concurrence apparente, parce qu'il est permis de penser qu'elle constitue une réponse épistémologique à cet imaginaire, convoquant l'au-delà des mythes et la transcendance religieuse à titre étiologique, pour éclairer ce qui est inaccessible à la raison et à la science. Du moins, la position épistémologique préscientifique décrite par Foucault peut expliquer que l'imaginaire de l'Islande réponde à une orientation symbolique et spirituelle persistante chez les voyageurs.

Cette Islande désormais explorée et inventée, qu'en feront donc les écrivains-voyageurs de la seconde moitié du XIXe siècle ? Quels seront leurs rapports avec cet imaginaire séculaire magistralement actualisé par leurs prédécesseurs directs ? Leur restera-t-il seulement quelque chose à écrire sur l'Islande, à défaut de l'explorer ? Une conclusion peut être tirée de l'étude approfondie de l'imaginaire de l'Islande que nous venons de mener. Par sa pluralité et sa richesse, cet imaginaire offre un choix plus qu'ouvert aux écrivains-voyageurs du second tiers du XIXe siècle et à leurs prédécesseurs : le choix de leurs motifs imaginaires et, partant, des

[1] Michel Foucault, *Les Mots et les Choses. Une archéologie des sciences humaines*, Paris, Gallimard Tel, 1966, p. 32.
[2] Foucault, *ibid*., p. 36-37.

formes discursives qu'ils peuvent emprunter pour dire leur expérience de l'Islande. Les écrivains-voyageurs se rendant en Islande pourront tour à tour se rêver pèlerins, savants, explorateurs, découvreurs, naturalistes. L'hétérogénéité des sources de l'imaginaire de l'Islande a, sinon pour objectif, du moins pour effet de faire de cette île le kaléidoscope en puissance de toutes les pratiques possibles du voyage et d'offrir aux voyageurs toutes les *personae* dans lesquelles il leur plaira de se glisser. Mais est-ce bien là leur ambition en se rendant en Islande ? Ne se sentiront-t-ils pas à l'étroit dans un labyrinthe rhétorique en passe d'être aussi familier et figé que les routes qui sillonnent l'île ? Seront-ils même conscients de la mutation épistémologique dont ils sont témoins – le passage de l'exploration savante au pèlerinage – et du figement stéréotypique qui les guette, processus dialectique qui institutionnalise les traits définitoires du voyage d'Islande tout en privant progressivement le discours d'un ancrage référentiel ? Ce sont autant de questions qui seront étudiées dans le chapitre II de cette thèse.

CHAPITRE II

LE RÊVE ENCYCLOPÉDIQUE DANS LES RÉCITS DE VOYAGE (1772-1917) :
L'ISLANDE, LIGNE DE FAILLE ENTRE LE LIVRE ET LE MONDE ?

L'on analysera dans le présent chapitre la question des modèles textuels auxquels le voyage d'Islande emprunte ses codes, au sortir d'une période dite d'exploration et de découverte placée sous le signe du récit de voyage scientifique. L'on peut situer ladite période entre 1772, date de l'expédition de sir Joseph Banks et de ses compagnons de voyage en Islande, ainsi que de la parution du *Reise igjennem Island* d'Eggert Ólafsson et de Bjarni Pálsson, et le tournant des années 1840 et 1850, période de la parution conjointe des *Lettres sur l'Islande* (1837) du voyageur français Xavier Marmier et du monumental compte-rendu (1838-1852) de l'exploration française de *La Recherche*, dirigée par l'officier Joseph Paul Gaimard dans l'Atlantique Nord à l'été 1836, et à laquelle prend part Marmier. Il s'agit là d'une époque fondatrice pour deux raisons. Tout d'abord, elle dote les écrivains-voyageurs de la seconde moitié du XIXe siècle de modèles épistémologiques et textuels, de codes auxquels ils peuvent ensuite recourir pour appréhender l'Islande et traduire en discours leur expérience de ce pays. Mais elle constitue aussi le creuset des contradictions et des ambivalences auxquelles ces mêmes écrivains-voyageurs sont alors confrontés, en ce qui concerne tant les modalités du voyage en Islande comme pratique que celles de sa mise en discours à travers la forme écrite du voyage d'Islande. En effet, d'une part, la période d'exploration de l'Islande est le théâtre de l'émergence du récit de voyage savant, rompant *a priori* avec le modèle des chorographies anciennes, dont les *Tilforladelige Efterretninger om Island* (1752) de Niels Horrebow[1] sont encore tributaires, et la tradition des relations viatiques de seconde, voire de troisième main, et dont l'ancrage référentiel est à juste titre remis en cause : les *Nachrichten von Island, Groenland und der Strasse Davis* (1746) de l'Allemand Johann Anderson[2] en sont un exemple. La mutation épistémologique et formelle dont les ouvrages d'Anderson et de Horrebow sont représentatifs nous invite donc à les situer finalement en amont de la période de l'exploration de l'Islande que nous définissons ici et à voir en eux les ultimes avatars d'une pratique ancienne du voyage et de l'écriture viatique. D'autre part, et cependant, cette période enrichit l'imagination occidentale d'un imaginaire de l'Islande fondamentalement marqué par la dualité et la contradiction : imaginaire séculaire de la *terra incognita* hostile et lointaine frayée par l'explorateur-naturaliste, mais aussi imaginaire plus récent de la terre de culture parcourue par l'érudit en pèlerinage. Les écrivains-voyageurs de la seconde moitié du XIXe siècle héritent de

[1] Niels Horrebow, *Tilforladelige Efterretninger om Island med et Nyt Landkort og 2 Aars Meteorologiske Observationer*, Copenhague, 1752. Voir annexe 1 (1752a). Pour ses rééditions et traductions, voir annexe 1 (1753a, 1754a, 1758a, 1764a).

[2] Johann Anderson, *Nachrichten von Island, Groenland und der Strasse Davis, zum wahren Nutzen der Wissenschaften und der Handlung*, Hambourg, Georg Christian Grund, 1746. Voir annexe 1 (1746a). Pour ses rééditions et traductions, voir annexe 1 (1747a, 1748a, 1750a, 1750b).

leurs prédécesseurs, les explorateurs-naturalistes, les tendances plurielles et contradictoires d'un imaginaire de l'Islande, autant façonnées par l'histoire des représentations occidentales du monde qu'enrichies et complexifiées par les perceptions des explorateurs-naturalistes de l'âge classique eux-mêmes. À ce titre, les récits d'exploration publiés au tournant du XVIIIe et du XIXe siècle préfigurent autant qu'ils les accentuent les tensions qui présideront à l'émergence du voyage d'Islande comme forme littéraire.

Pourquoi choisissons-nous d'employer la notion de forme littéraire plutôt que celle de genre littéraire pour qualifier le voyage d'Islande[1] ? Nous nous inscrivons ici dans une réflexion théorique dont le théoricien hollandais-allemand Johannes Andreas Jolles, alias André Jolles, est l'initiateur avec son ouvrage *Einfache Formen* (1930)[2], et dont les formalistes russes sont les continuateurs, à travers leurs réflexions sur l'historicité fondamentale des genres littéraires et l'impossibilité de les considérer *sub specie æternitatis*[3]. Envisageons ces deux conceptions avant de préciser notre position à leur égard.

Tout d'abord, abordons la théorie dite des formes simples. Dans son ouvrage, Jolles se donne pour tâche de recenser ce qu'il appelle des formes simples et qui échappent à l'attention de la stylistique, de la rhétorique et de la poétique traditionnelle[4]. Selon Claude Brémond qui les définit dans sa recension de l'essai de Jolles, les formes simples sont :

> […] [des] réalisations, qui ne sont plus proprement linguistiques et pas encore tout à fait littéraires, d'une zone d'activité où le langage, en travail sur lui-même, devient *construction* sans cesser d'être *signe* […].[5]

Dominique Combe fait de ces formes simples des manifestations du *Volksgeist* (« génie populaire »)[6]. Jolles identifie neuf formes simples : Légende, Geste, Mythe, Devinette, Locution, Cas, Mémorable, Conte ou Trait d'esprit[7], qui trouvent leurs origines dans l'usage

---

[1] Nous appuyons notre réflexion sur ces travaux : Dominique Combe, *Les Genres littéraires*, Paris, Hachette Supérieur, 1992 (nombreuses rééditions jusqu'à 2015) ; Yves Stalloni et Daniel Bergez, *Les Genres littéraires*, Paris, Nathan, 2000 (nombreuses rééditions jusqu'à 2008 ; réédité chez Armand Colin jusqu'à 2018) ; Claude Brémond, « André Jolles, *Formes simples* », *Annales. Économies, sociétés, civilisations*, 28e année, n°5, 1973, p. 1317-1319 ; Philippe Roussin, « Qu'est-ce qu'une forme littéraire ? », *Communications*, 2018/2, n°103, p. 73-88.

[2] Johannes Andreas Jolles, *Einfache Formen: Legende, Sage, Mythe, Rätsel, Spruch, Kasus, Memorabile, Märchen, Witz*, Halle-sur-Saale, Niemeyer, 1930. L'ouvrage fait l'objet d'une traduction française : André Jolles, *Formes simples*, Paris, Seuil, 1972.

[3] À ce sujet, l'ouvrage fondateur est Tzvetan Todorov et Roman Jakobson (dir.), *Théorie de la littérature*, Paris, Seuil, 1965, régulièrement réédité (1966, 1968, 1989, 2001, selon Worldcat).

[4] Voir Combe, *op. cit*., p. 110-111.

[5] Voir Brémond, *op. cit*., p. 1317.

[6] Voir Combe, *op. cit*., p. 111.

[7] Voir Jolles, *Formes simples, op. cit.*, p. 17.

oral, quotidien et collectif du discours, et non pas dans la littérature[1]. Elles se caractériseraient par une commune ambition d'appréhender le monde et de le mettre en discours[2], ainsi que par leur universalité[3]. Pour Jolles, l'actualisation des formes simples à travers des œuvres et des créations individuelles préside à leur mutation en formes savantes[4], dans lesquelles entrent en ligne de compte « l'individuation des moyens d'expression [par l'auteur] [, c'est-à-dire] [son] style […] et […] la recherche d'un effet esthétique »[5]. Les formes savantes, elles, peuvent être assimilées aux genres littéraires, façonnés par l'histoire, la suite des actualisations de formes simples dans des œuvres individuelles[6] : ainsi la forme simple de Geste donne-t-elle lieu à la forme savante d'Épopée, par exemple.

Les formalistes russes, quant à eux, n'opèrent pas de distinction entre forme simple et forme savante : la notion de forme se confond pour eux avec celle de genre, dont elle reflète la plasticité et le caractère évolutif[7]. Le genre littéraire est compris comme une entité organique, susceptible d'apparaître, de progresser, de décliner, puis de disparaître : l'étude des genres littéraires passe alors par l'observation de leurs dynamiques d'évolution diachroniques et synchroniques[8], et le système des genres littéraires est globalement marqué par ces dynamiques par lesquelles les genres vulgaires remplacent successivement les genres canonisés, avant d'être eux-mêmes remplacés[9]. Philippe Roussin évoque le vitalisme de cette conception des genres littéraires :

> La forme, pour les formalistes, n'est jamais un objet amorphe ; elle n'est ni statique ni fixée. Elle ressortit à une vision dynamique. […] Cela tient, d'une part, à ce que les formalistes définissent la littérature autant par rapport à son dehors que selon son propre système de règles. […] Cela tient, d'autre part, à ce que l'analyse de la forme est couplée, chez eux, à une théorie des effets et de la perception de la forme par le lecteur […]. […]
>
> La forme vit tant qu'elle est perçue ; elle commence de mourir quand elle n'est plus perçue mais seulement reconnue. Ce dynamisme formel […] est pensé selon une inspiration de type vitaliste.[10]

---

[1] Voir Combe, *op. cit*., p. 111. C'est une dimension à laquelle Jolles, en tant qu'ethnographe et folkloriste, est tout particulièrement sensible, d'autant plus que ses travaux sont contemporains de ceux de Vladimir Propp, dont la *Morphologie du conte* paraît en 1928 en URSS (voir Stalloni, *op. cit*., p. 20 ; Combe, *op. cit*., p. 112-113).
[2] Voir Jolles, *op. cit*., p. 211 et Brémond, *op. cit*., p. 1318. Dominique Combe rappelle à cet égard l'influence qu'exerce sur les théories de Jolles la philosophie romantique du langage de Wilhelm von Humboldt : le langage y est appréhendé comme étant en perpétuel devenir et étant le fruit d'une vision du monde (*Weltanschauung*) (voir Combe, *op. cit*., p. 116-117).
[3] Voir Jolles, *op. cit*., p. 210 et Brémond, *op. cit*., p. 1318.
[4] Voir Jolles, *op. cit*., p. 144 et Brémond, *op. cit*., p. 1318.
[5] Voir Combe, *op. cit*., p. 113.
[6] Voir Combe, *ibid*., p. 113-114.
[7] Voir Roussin, *op. cit*., p. 77.
[8] Voir Combe, *op. cit*., p. 118-119.
[9] Voir Combe, *ibid*., p. 119-121.
[10] Roussin, *op. cit*., p. 81.

Ce vitalisme repose sur deux éléments dynamiques qui président à l'élaboration du genre littéraire. Le premier élément dynamique est le caractère mouvant et changeant du matériau que ressaisit le genre littéraire pour donner naissance à une œuvre. Comme Philippe Roussin le rappelle :

> L'œuvre littéraire est faite du matériau et de la forme. Le matériau est ce que l'artiste trouve tout prêt à être utilisé, ce qui est extra-artistique ; il motive le procédé de construction et il est interprété comme un principe d'intégration dynamique. L'œuvre est, dès lors, conçue à partir de la différence entre les éléments de son matériau et les éléments de sa construction (comprise comme un ensemble ou un système de procédés).[1]

Le second élément dynamique, pouvant être déduit de la citation que nous venons d'énoncer, est le caractère changeant et évolutif de la relation qui unit le genre littéraire – la forme – et le matériau[2]. Que gardons-nous de cet arrière-plan théorique et, partant, pourquoi privilégions-nous la notion de forme à celle de genre pour désigner le voyage d'Islande, nous inscrivant, ce faisant, dans la distinction élaborée par Jolles entre formes simples et formes savantes ? Trois éléments justifient ce choix.

Premièrement, la notion de forme – *a fortiori* de forme simple – renvoie le ou les textes qu'elle désigne à un statut limitrophe dans le champ de la littérarité, et cette littérarité limitrophe entre en résonance avec celle du voyage d'Islande et, plus largement, de la littérature de voyage. La forme simple, qui n'est plus tout à fait de l'ordre du linguistique sans être pour autant pleinement de l'ordre du littéraire[3], et que Jolles définit par un rapport spéculaire au monde, nous semble être une notion pertinente pour penser les ambiguïtés propres à la littérature de voyage et, partant, au voyage d'Islande. La littérarité des relations de voyage est elle aussi mise en doute, en raison de leur ancrage référentiel qui les inscrit de fait également dans le champ de la littérature documentaire ou savante. Qui plus est, la littérature viatique entretient un rapport spéculaire au monde, qu'il s'agisse de l'inventorier, comme à l'âge classique, ou de traduire un rapport intime et subjectif à lui, comme c'est le cas à partir du XIXe siècle. Dans cette perspective, il faut ajouter que nous retenons des formalistes russes leur appréhension subtile du fait littéraire, qui consiste à ne pas opposer fond et forme[4], mais à intégrer le matériau et la forme dans un rapport dynamique : cela nous semble éclairant pour comprendre la manière dont le récit de voyage, qu'il se décline en voyage d'Islande, voyage d'Italie ou voyage d'Orient, constitue ses traits définitoires et ses invariants en se situant au carrefour d'une tradition

[1] Roussin, *ibid*., p. 80.
[2] Voir Roussin, *ibid*., p. 80.
[3] Nous paraphrasons ici les paroles de Claude Brémond (voir Brémond, *op. cit*., p. 1317).
[4] Voir Roussin, *op. cit*., p. 80.

intertextuelle et du matériau qu'il a pour mission de décrire. Nous nous situons ici dans la lignée de la réponse qu'apporte Anne-Gaëlle Weber à l'éternel débat autour des traits définitoires de la littérature de voyage comme genre littéraire. En effet, elle dépasse le constat de la pluralité et de la plasticité formelles du récit de voyage en faisant du lieu commun son principal trait définitoire et son indice de littérarité. Dans ses essais *A beau mentir qui vient de loin. Savants, voyageurs et romanciers au XIXe siècle* (2004)[1] et *Les Perroquets de Cook. De la fabrique littéraire d'un lieu commun savant* (2013)[2], Anne-Gaëlle Weber s'appuie sur les travaux de Ruth Amossy[3] pour mettre au jour une poétique du récit de voyage fondée sur les lieux communs[4] : « À chaque territoire, son récit et ses *topoï* et à chaque récit, son territoire.[5] » Ce faisant, elle réactive le lien ancien entre sens géographique et sens rhétorique de la notion de lieu commun. Elle rappelle ainsi la définition originelle du lieu commun d'après Aristote (IVe siècle av. J. C.) et Cicéron (Ier siècle av. J. C.), qui appliquent la métaphore spatiale du lieu commun à la rhétorique, le lieu étant la région de la pensée où l'orateur trouve ses arguments : « le lieu géographique déjà parcouru et le lieu que d'autres parcourent et vont parcourir »[6]. Cette étymologie géographique du lieu commun expliquerait pour Anne-Gaëlle Weber son affinité naturelle avec le récit de voyage et son aptitude à en être un trait générique définitoire, en raison même de l'ancrage référentiel du récit de voyage : « [c]onsidérer le "lieu commun" dans le récit de voyage de 1780 à 1830 environ, c'est en quelque sorte le reprendre à sa source en faisant coïncider son sens littéral et son sens figuré.[7] » Cette poétique de la littérature viatique articulée autour du stéréotype et de sa double nature géographique et rhétorique nous semble entrer en résonance de manière particulièrement stimulante avec le rapport dynamique entre matériau et forme que postulent les formalistes russes pour expliquer le fait littéraire.

Deuxièmement, nous retenons tant de Jolles que des formalistes russes l'idée d'une dimension fondamentalement mouvante de la forme littéraire et de son évolution de type organique et vitaliste. Cette approche nous semble pertinente pour penser le caractère

---

[1] Anne-Gaëlle Weber, *A beau mentir qui vient de loin. Savants, voyageurs et romanciers au XIXe siècle*, Paris, Honoré Champion, 2004.
[2] Anne-Gaëlle Weber, *Les Perroquets de Cook. De la fabrique littéraire d'un lieu commun savant*, Paris, Classiques Garnier, coll. « Perspectives comparatistes », n°20, 2013.
[3] L'on pense notamment aux travaux suivants : Ruth Amossy et Elisheva Rosen, *Les Discours du cliché*, Paris, CDU et SEDES, 1982 ; Ruth Amossy et Anne Herschberg Pierrot, *Stéréotypes et clichés. Langue, discours, société*, Paris, Armand Colin, coll. « 128 Tout le savoir », 2015 (2014).
[4] Elle étudie également ce lien intrinsèque entre récit de voyage et lieu commun dans une publication qu'elle co-dirige avec Sylvain Venayre : « Dossier : Lieux communs du récit de voyage », *Les Cahiers du XIXe siècle*, n°5, 2010.
[5] Weber, *Les Perroquets de Cook, op. cit.*, p. 25.
[6] Weber, *ibid*., p. 17.
[7] Weber, *ibid*., p. 25.

protéiforme de la littérature de voyage, dont nous avons déjà pu constater de manière empirique, au cours du chapitre I de la présente thèse, que sa pratique ne se laissait pas enfermer dans une définition d'ordre formel ou stylistique stable, et cela que ce soit d'un point de vue diachronique ou d'un point de vue synchronique, à l'échelle d'un corpus défini par une même aire géographique ou à celle de plusieurs corpus issus d'aires géographiques distinctes les unes des autres. Les textes de Horrebow, Mackenzie, Chateaubriand, Nodier, Marmier ou Ampère, que nous avons pu analyser relèvent tous de la littérature de voyage, dans ce sens qu'ils relatent tous un ou des voyages qui se sont réellement déroulés, mais ils adoptent pour dire le voyage une variété de codes suffisamment importante pour témoigner de la multiplicité des voies d'évolution de cette forme. Le voyage d'Islande n'est pas une exception à la règle, puisqu'à la première moitié du XIXe siècle, il regroupe déjà dans un même corpus un récit de voyage de tradition épistolaire, celui d'Uno von Troil, et des récits de voyage de type encyclopédique, comme celui de la Commission scientifique d'Islande et de Groenland. Ce sont autant d'éléments qui nous semblent justifier le caractère particulièrement pertinent de la notion de forme littéraire pour appréhender les relations viatiques comme objet littéraire, puisque ces dernières échappent aux classifications traditionnelles normatives ou descriptives des genres littéraires par leur pluralité formelle.

Troisièmement, la notion de forme, que celle-ci soit pensée comme l'état antérieur et non institutionnalisé du genre littéraire – par Jolles – ou comme une notion permettant de penser l'historicité de tout genre littéraire – par les formalistes russes –, nous semble partager avec la littérature de voyage et, partant, avec le voyage d'Islande un même parcours du point de vue de leur définition, de leur reconnaissance dans le champ littéraire et de leur institutionnalisation. De la même manière que la forme simple évolue en forme savante chez Jolles, la littérature de voyage n'est pas définie en tant que telle par une institution littéraire, ou des traités de poétique qui permettraient de décréter ce qui relève ou non de son champ : le récit du voyage existe en amont de la réflexion théorique qui le définit à partir des années 1830, nous le constaterons dans le cas particulier du voyage d'Islande au cours du présent chapitre. De la même manière, si l'intention auctoriale – fondée d'une part sur la reconnaissance des invariants du voyage d'Islande et le choix de se situer par rapport à ces invariants et d'autre part sur la prise en compte

de l'horizon d'attente[1] du lecteur[2] qui contribue lui-même à définir lesdits invariants – permet éventuellement de définir l'appartenance d'un texte à cette forme littéraire spécifique dans la seconde moitié du XIXe siècle, il est plus douteux que Banks ou Troil aient choisi de situer leur écriture par rapport à ces invariants. Ils contribuent à leur émergence, en revanche. La dimension empirique qui prévaut dans l'instauration de la forme en forme littéraire ainsi que l'importance particulière qu'accordent les formalistes russes à la réception des œuvres[3] dans le processus de définition et d'institutionnalisation de la forme littéraire nous paraissent donc particulièrement éclairantes pour penser le processus qui instaure un récit de voyage en Islande en voyage d'Islande.

La notion de voyage d'Islande comme forme littéraire telle que nous l'emploierons désormais repose sur la définition suivante : tout d'abord, il s'agit de l'ensemble des invariants – et des écarts à ces invariants – que respecte l'auteur d'un récit de voyage en Islande et qui permettent au lecteur d'identifier ce récit de voyage comme appartenant au corpus des récits de voyage en Islande. Dans le cas du voyage d'Islande, comme dans celui d'autres formes relevant de la littérature de voyage, les lieux géographiques deviennent donc des invariants, des lieux communs qui déterminent autant l'itinéraire de voyage que la forme du récit de voyage. Ces lieux géographiques invariablement mentionnés dans les récits viatiques s'établissent au cours de la phase d'exploration de l'Islande, et s'articulent majoritairement autour de deux catégories,

---

[1] Nous empruntons ici une notion cardinale des réflexions menées par Hans-Robert Jauss, dans son essai *Pour une esthétique de la réception* (1978) (Hans Robert Jauss, *Pour une esthétique de la réception*, traduction de Claude Maillard, préface de Jean Starobinski, Paris, Gallimard Tel, 1978, *passim*). Jean-Louis Dufays en propose une définition synthétique : « l'ensemble des connaissances et des attentes qui conditionnent les lectures à l'échelle collective. On se souvient que le théoricien allemand conçoit cet horizon d'une manière avant tout « esthétique » et considère qu'il comporte trois facteurs principaux : la connaissance qu'ont les lecteurs des genres littéraires, la manière dont ils perçoivent l'opposition fiction-réalité et leur familiarité avec les œuvres antérieures susceptibles de servir d'intertextes. » (Jean-Louis Dufays, *Stéréotype et lecture. Essai sur la réception littéraire*, Bruxelles / Berne / Berlin / Francfort / New York / Oxford / Vienne, Peter Lang, coll. « ThéoCrit' », 2011 (2e édition), p. 123).

[2] Ledit lecteur peut être l'écrivain-voyageur de la seconde moitié du XIXe siècle lui-même, puisque ce dernier est un lecteur de ses prédécesseurs, les écrivains-voyageurs des XVIIIe et XIXe siècles, bien avant d'être lui-même un voyageur et un auteur (l'on renvoie aux travaux de Christine Montalbetti sur le voyageur comme lecteur). Il peut également être cette figure construite et fantasmée par l'auteur, que théorisent les penseurs de la réception littéraire. L'on songe au « lecteur implicite » de Wolfgang Iser ou au « Lecteur Modèle » d'Umberto Eco : « [L'auteur] doit assumer que l'ensemble auquel il se réfère est le même que celui auquel se réfère son lecteur. C''est pourquoi il prévoira un Lecteur Modèle capable de coopérer à l'actualisation textuelle de la façon dont lui, l'auteur, le pensait, et capable aussi d'agir interprétativement comme lui a agi génératívement » (Umberto Eco, *Lector in fabula ou la coopération interprétative dans les textes narratifs*, Paris, Grasset, coll. « Figures », 1985, p. 71 (édition originale : 1979). Cité dans Dufays, *op. cit*., p. 35). « L'idée d'un lecteur implicite se réfère à une structure textuelle d'immanence du récepteur. Il s'agit d'une forme qui doit être actualisée […]. Le lecteur implicite est une notion qui situe le lecteur face au texte en termes d'effets textuels par rapport auxquels la compréhension devient un texte » (Wolfgang Iser, *L'Acte de lecture. Théorie de l'effet esthétique*, Liège, Mardaga, coll. « Philosophie et langage », 1985 (édition originale : 1976), p. 70. Cité dans Dufays, *op. cit*., p. 35).

[3] « […] l'analyse de la forme est couplée, chez [les formalistes russes], a une théorie des effets et de la perception de la forme par le lecteur qui anticipe, on l'a souvent remarqué, les théories ultérieures de la réception » (Roussin, *op. cit*., p. 81).

dont nous avons pu constater, qui plus est, qu'elles pouvaient être poreuses[1] : d'une part, les merveilles et phénomènes naturels ; d'autre part, les lieux d'histoire et de culture. La première catégorie comprend par exemple Geysir, l'Hekla, le Snæfellsnes, ses champs et lave et ses glaciers, le Myvatn ; quant à la seconde catégorie, elle comprend Bessastaðir, Þingvellir, bientôt Reykjavík. Il existe aussi des lieux et invariants au statut bivalent, tels que l'Almannagjá, site à la fois naturel, qui suscite l'admiration des géologues, et culturel, car doté d'une profondeur historique par sa proximité avec l'emplacement du parlement médiéval islandais, comme par la richesse des siècles d'activité tectonique auxquels il renvoie le voyageur. Le respect de ces invariants, et ce quelle que soit la manière dont l'auteur les intègre à son processus de création, est ce qui signe l'entrée du corpus des relations viatiques en Islande dans le champ littéraire, dans la mesure où la prise en compte des invariants est appelée autant par la conscience d'une intertextualité des récits de voyage en Islande que par l'ancrage référentiel de ces récits de voyage. Par exemple, la répétition d'un épisode emblématique du récit de voyage en Islande tel que celui de la visite à Geysir, constitue un invariant du corpus ; le récit de cet épisode est commandé par un itinéraire canonique du voyage en Islande, dont on constate qu'il se concentre progressivement sur le sud-ouest de l'île, mais aussi par une conscience intertextuelle – la seconde ayant potentiellement influencé le premier – ; à ce titre, il devient non seulement un élément définitoire du corpus du récit de voyage en Islande, mais aussi un marqueur significatif de son entrée en littérature. L'on fait l'hypothèse que cette transition s'effectue au moment où l'impératif qui incite l'auteur à faire le récit de cet épisode n'est plus tant d'ordre utilitaire, pédagogique ou épistémologique – faire connaître à son lectorat le fonctionnement d'un phénomène naturel qui lui est méconnu – que d'ordre poétique, à savoir mettre son écriture et sa créativité à l'épreuve du monument topique qu'est devenu la visite à Geysir.

Or, la forme littéraire du voyage d'Islande est élaborée par l'auteur et identifiée par le lecteur en tenant compte de deux difficultés fondamentales du corpus, que nous avons mises en évidence et dont nous postulons qu'elles sont inscrites dans un rapport d'engendrement mutuel. La première difficulté est le caractère complexe, ambivalent, sinon contradictoire de la représentation de l'Islande dans une géographie symbolique[2]. Nous avons identifié les différentes strates de représentation, ainsi que les mécanismes de superposition de ces strates à l'œuvre dans l'imaginaire occidental de l'Islande et de ses habitants. Outre l'opposition

[1] Voir section 4.2.2. du chapitre I de la présente thèse sur l'invention du paysage culturel dans la littérature viatique relative à l'Islande au tournant des XVIIIe et XIXe siècles.
[2] Voir section 1 du chapitre I de la présente thèse pour la problématisation de cette question.

cardinale entre mythe géographique et mythe historique de l'Islande, constellations imaginaires respectivement du Nouveau Monde et de l'Ancien Monde, l'on se souvient des rapports antithétiques et dynamiques qui relient une multitude de sous-ensembles imaginaires : arctique, nord-atlantique, insulaire, américain, mais aussi scandinave ou colonial. La seconde difficulté est celle de l'hétérogénéité des invariants du voyage d'Islande[1], autant définis par l'ancrage référentiel du récit de voyage que par les structures de l'imaginaire de l'Islande : merveilles naturelles ou sites historiques, quand ces invariants ne court-circuitent pas l'antithèse de ces deux catégories pour les cumuler – l'on songe à l'Almannagjá – ou s'y soustraire, comme les champs de lave du sud-ouest de l'Islande, qui échappent aux codes discursifs dont disposent les voyageurs. Il est permis de penser que cette hétérogénéité des invariants contribue à brouiller les lignes fortes et les frontières du voyage d'Islande en appelant de la part des écrivains-voyageurs une hétérogénéité des codes discursifs, et que cette dynamique est propre à expliquer la pluralité souvent contradictoire des modèles textuels par lesquels s'écrit le récit de voyage en Islande, notamment à partir de la fin des années 1830. Il s'agira d'interroger la manière dont s'articulent ces données fondamentales du corpus des récits de voyage en Islande. L'émergence du voyage d'Islande et son entrée en littérature se font-elles malgré ces deux difficultés ou grâce à elles ? Résolvent-elles les tensions, voire les conflits ainsi générés, ou les entretiennent-elles ? Dans la première hypothèse, les résolvent-elles d'une manière dialectique, par le dépassement des contradictions, ou par l'assomption de ces contradictions ? Telles sont les questions de recherche qui guideront la présente réflexion.

Afin de répondre à ces questions de recherche, ce chapitre combinera une classification chronologique et historiquement contextualisée des modèles textuels du voyage d'Islande et l'esquisse d'une poétique de cette forme littéraire. En effet, les éléments de cette poétique, le plus souvent exprimés par les écrivains-voyageurs dans les îlots de discours critique que sont les préfaces des récits de voyage, permettront d'éclairer d'une lumière nouvelle le positionnement, souvent instable et malaisé, du voyageur en Islande. Ce chapitre s'articulera en trois moments, qui sont aussi les trois étapes majeures de l'évolution formelle du corpus des récits de voyage en Islande et de son entrée en littérature. Dans un premier temps, nous étudierons les modèles de récits de voyage scientifiques, élaborés au tournant des XVIIIe et XIXe siècles, et qu'héritent les écrivains-voyageurs de la seconde moitié du XIXe siècle. Dans un second temps, nous décrirons et analyserons le phénomène de la pluralité formelle du corpus des récits de voyage en Islande à partir de la fin des années 1830. Dans un troisième temps,

[1] Voir section 4.2.2. du chapitre I de la présente thèse.

nous caractériserons le modèle textuel complexe par lequel s'écrit le voyage d'Islande, et dont les codes puisent dans les origines du voyage romantique.

1. Le récit de voyage scientifique de 1772 à 1837 : aux sources du voyage d'Islande ?

Jusqu'à la fin des années 1830, et tout particulièrement à partir du dernier tiers du XVIIIe siècle, le modèle du récit de voyage scientifique[1] est dominant dans l'ensemble de la littérature de voyage occidentale. Les récits de voyage en Islande ne font pas exception : ils s'écrivent selon les codes de ce qu'Anne-Gaëlle Weber considère comme un modèle archétypal de la littérature de voyage[2]. Elle propose de cette forme la définition suivante :

> Dans sa plus pure expression, le récit de voyage scientifique est un récit d'exploration de terres inconnues, écrit par un savant et destiné, entre autres, aux académies savantes du temps. Il prend la forme le plus souvent d'une relation historique et de volumes consacrés dans leur entier aux diverses branches de l'histoire naturelle, accompagnées de planches et d'atlas.[3]

Anne-Gaëlle Weber ajoute que, « la spécialisation croissante des diverses branches de l'histoire naturelle »[4] aidant, le récit de voyage scientifique voit le nombre de ses volumes démultiplié, proportionnellement à l'augmentation du nombre de champs spécifiques du savoir[5]. Une observation attentive de notre corpus nous permet de constater que le récit de voyage scientifique constitue le modèle dominant, voire quasi exclusif du récit de voyage en Islande jusqu'au tournant des années 1830-1840, date-charnière de la parution des résultats scientifiques de l'expédition française de *La Recherche* dans l'Atlantique Nord, avant de connaître une mutation tant dans sa forme que dans ses fonctions. Dans ce premier temps, le récit de voyage scientifique est une forme appelée par la nécessité de l'exploration de l'Islande et de la mise en ordre d'un savoir foisonnant qu'il s'agit de transmettre ; le cas spécifique de

---

[1] Sur le modèle du récit de voyage scientifique, l'on consultera les ouvrages suivants : Danielle Lecoq et Antoine Chambard (dir.), *Terre à découvrir, terres à parcourir : exploration et connaissance du monde, XIIe-XIXe siècles*, Paris, L'Harmattan, 1998 (dans ce volume, voir Marie-Noëlle Bourguet, « Voyage, collecte, collections. Le catalogue de la nature (fin XVIIe-début XIXe siècles) », p. 184-209) ; Sophie Linon-Chipon et Daniela Vaj (dir.), *Relations savantes : voyages et discours scientifiques*, Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, coll. « Imago mundi », 2006 ; Christiane Demeulenaere (dir.), *Explorations et voyages scientifiques de l'Antiquité à nos jours. 130e Congrès national des sociétés historiques et scientifiques, La Rochelle, 2005*, Paris, CTHS Histoire, n°34, 2008. L'on trouvera également dans l'étude que Réal Ouellet consacre à la relation de voyage en Amérique à l'âge classique une archéologie et une phénoménologie efficaces du récit de voyage scientifique : Réal Ouellet, *La Relation de voyage en Amérique (XVIe-XVIIIe siècles). Au carrefour des genres*, Québec, Les Presses de l'Université Laval / Éditions du CIERL, 2010. Enfin, la postérité du récit de voyage scientifique et sa rencontre avec le genre romanesque dans le siècle de mutation qu'est le XIXe siècle sont étudiées dans plusieurs travaux d'Anne-Gaëlle Weber : *A beau mentir, op. cit.*, 2004 ; « Le genre romanesque du récit de voyage scientifique au XIXe siècle », *Sociétés & Représentations*, 2006/1, n°21, p. 59-77.

[2] Voir Weber, *A beau mentir*, *op. cit*., p. 9.

[3] Weber, *ibid*., p. 19.

[4] Weber, *ibid*., p. 29.

[5] Voir Weber, *ibid*., p. 29.

l'Islande semble alors s'inscrire dans une poétique et une politique de quadrillage du monde, dont il s'agit de cerner les ressources et de réduire l'inconnu. Comme le rappellent Alain Guyot et Roland Le Huenen :

> [Au début du XIXe siècle], l'entreprise viatique est […] chose sérieuse, parfois risquée, le plus souvent commanditée en haut lieu, et son récit affaire de « spécialistes ». Qu'ils soient militaires, commerçants, missionnaires, diplomates, administrateurs ou simples « voyagistes » habilités à cet art très particulier, les auteurs de relations viatiques écrivent pour informer le public, parfois pour le distraire, en aucun cas sur la base d'un quelconque projet esthétique. Même les artistes qui livrent au public le fruit de leurs pérégrinations le font la plupart du temps à partir d'un voyage en service commandé.[1]

Dans un second temps, cependant, et ce après la parution des ouvrages de la Commission scientifique d'Islande et de Groenland, le récit de voyage scientifique perd *a priori* sa nécessité et son utilité : l'Islande est désormais connue dans toutes ses parties. Le modèle textuel perdure néanmoins, sous différentes formes. Nous allons ici aborder le premier temps de l'évolution du paradigme formel du récit de voyage scientifique, qui reposerait sur une adéquation entre modèle textuel, type de voyage et type de contrée visitée. Autrement dit, entre 1772 et 1837, l'emploi du récit de voyage scientifique en tant que modèle textuel exclusif dans le corpus des récits de voyage en Islande serait légitimé par le type de voyage effectué, qui est l'expédition savante, et par la place de l'Islande dans la typologie d'une géographie symbolique, qui fait de cette île une terre inconnue.

1.1. Le modèle canonique du récit de voyage scientifique : éléments de typologie

Les récits de voyage consacrés à l'Islande entre 1772 et 1838 s'inscrivent dans les codes propres au modèle textuel du récit de voyage scientifique tel qu'Anne-Gaëlle Weber le définit : publications en plusieurs volumes, accompagnées de schémas et de cartes, et structurées en fonction des champs du savoir que le voyage permet d'aborder. Nous allons faire un tour d'horizon des œuvres concernées, avant de les inscrire plus précisément dans une typologie des récits de voyage scientifiques au tournant des XVIIIe et XIXe siècles.

1.1.1. Panorama des récits de voyage scientifiques en Islande

Les récits de voyage scientifiques en Islande se concentrent dans la période d'exploration de l'Islande, entre 1772 et 1838. Ils ont pour missions de mettre en discours l'itinéraire de voyage emprunté par l'expédition savante, ainsi que d'ordonner les résultats de cette expédition savante de manière à faciliter leur transmission aux lecteurs, que ces lecteurs soient eux-mêmes

[1] Alain Guyot et Roland Le Huenen, *L'*Itinéraire de Paris à Jérusalem *de Chateaubriand. L'invention du voyage romantique*, Paris, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, coll. « En toutes lettres », 2006, p. 9-10.

des savants membres de commissions ou de sociétés géographiques, des membres d'instances gouvernementales nourrissant des projets impérialistes ou des érudits intéressés par la chose islandaise.

Le *Reise igiennem Island*[1] (1772) des savants-naturalistes islandais Eggert Ólafsson et Bjarni Pálsson constitue la matrice du récit de voyage scientifique des Lumières en Islande. En effet, le journal de séjour (1752-1757) des deux naturalistes adopte la structure d'un tour de l'Islande, commencé et bouclé au sud de l'île, et il déploie pour chaque région traversée l'ensemble des connaissances disponibles dans tous les domaines du savoir, organisées de manière thématique[2]. L'ouvrage répond au principe d'exhaustivité, tant par son organisation thématique, qui renvoie à l'idéal du système encyclopédique, que par l'itinéraire adopté, qui est le parcours du tour de l'île. Il s'inscrit dans la tradition du récit de voyage scientifique, dont Anne-Gaëlle Weber identifie les modèles archétypaux dans les récits de circumnavigation du XVIIIe siècle[3], chez Bougainville (1766-1769)[4], Cook (1768-1771, 1772-1775 et 1776-1779)[5] ou La Pérouse (1785-1788)[6]. C'est dans ces modèles que s'inscrivent les expéditions savantes du début du XIXe siècle, telles que celles d'Alexander von Humboldt (1799-1804) et de Charles Darwin (1831-1836)[7] aux Amériques. À son échelle, l'itinéraire de voyage d'Eggert Ólafsson et Bjarni Pálsson, composé selon le principe de la circularité, est alors au voyage en Islande ce que la circumnavigation est à la littérature de voyage : la réalisation d'un rêve, le savoir total sur le monde. Dès lors, l'ambition encyclopédique des deux explorateurs islandais semble s'être réalisée, tant leur ouvrage constitue une référence indépassable pour les voyageurs en Islande jusqu'au début du XXe siècle. Non seulement ces derniers les citent à titre d'autorité savante[8],

---

[1] Eggert Ólafsson et Bjarni Pálsson, *Vice-lavmand Eggert Olafsens og Land-physici Biarne Povelsens reise igiennem Island*, 2 vol., Sorøe, Jonas Lindgren, 1772 (voir annexe 1 (1772c). Pour les rééditions et traductions de cet ouvrage, voir annexe 1 (1774a, 1802a, 1805b).

[2] Voir annexe 1 (1772c) pour la présentation de la trame de l'ouvrage.

[3] Weber, « Le genre romanesque du récit de voyage scientifique au XIXe siècle », *op. cit.*, p. 63.

[4] Louis Constant (éd.), *Louis-Antoine de Bougainville. Voyage autour du monde (1771-1772)*, Paris, La Découverte, 2006 (édition par extraits).

[5] Christopher Lloyd (éd.), *James Cook. Relations de voyage autour du monde (1821)*, 2 vol., Paris, La Découverte, 2005.

[6] Hélène Minguet, (éd.), *Jean-François de La Pérouse. Voyage autour du monde sur L'Astrolabe et La Boussole (1785-1788)*, Paris, La Découverte, 2005.

[7] Edmond Barbier (éd.), *Charles Darwin. Voyage d'un naturaliste autour du monde*, Paris, La Découverte, 2006.

[8] En toute logique, le *Reise igjennem Island* est cité par les naturalistes du XIXe siècle : par exemple, Mackenzie loue l'apport de cet ouvrage dans le domaine de la minéralogie (voir Mackenzie, *op. cit*., p. 305-306), Friedrich August Ludwig Thienemann y puise ses connaissances sur les glaciers islandais (voir Friedrich August Ludwig Thienemann, *Reise im Norden Europas vorzüglich in Island in den Jahren 1820 bis 1821*, Leipzig, Carl Heinrich Reclam, 1824, p. 326) ; les deux savants William T. Preyer et Ferdinand Zirkel, qui voyagent en 1860, y recueillent des données précises en ornithologie (voir William T. Preyer et Ferdinand Zirkel, *Reise nach Island im Sommer 1860. Mit wissenschaftlichen Anhangen*, Leipzig, F. A. Brockhaus, 1862, *passim*). Le *Reise igjennem Island* est aussi une ressource savante majeure pour les voyageurs qui, sans afficher une ambition scientifique, s'intéressent

mais le *Reise igiennem Island* est un modèle textuel auquel tendent les récits d'exploration des naturalistes du tournant des XVIIIe et XIXe siècles, sans néanmoins reproduire la forme spécifique de ce modèle, où la narration du voyage, loin de répondre à un itinéraire arbitraire, devient un principe d'organisation et de transmission du savoir. L'on distinguera à cet égard deux catégories. La première catégorie regroupe les récits de voyage dont la structure est indexée sur l'itinéraire circulaire de leurs auteurs autour de l'Islande sans pour autant traiter chaque étape de l'itinéraire selon une logique encyclopédique qui les conduirait à aborder l'ensemble des savoirs disponibles relatifs au lieu visité. La seconde catégorie regroupe les récits de voyage qui privilégient une ambition encyclopédique similaire à celle du *Reise igiennem Island*, mais sans intégrer cette logique dans le cadre d'un itinéraire de voyage circulaire.

Relèvent de la première catégorie l'*Iceland; or, The Journal of a Residence in that Island, During the Years 1814 and 1815* (1818)[1] du missionnaire écossais Ebenezer Henderson et le *Reise im Norden Europas vorzüglich in Island in den Jahren 1820 bis 1821* (1824) du naturaliste allemand Friedrich August Ludwig Thienemann[2]. Il s'agit de récits de séjour, plus que de récits de voyage : Henderson parcourt l'Islande pendant deux ans, Thienemann l'explore pendant une année entière. La relation viatique de Henderson, si elle relate deux excursions dans le nord-ouest[3] et dans le nord de l'Islande[4], a pour point culminant le récit d'un tour complet de l'île, amorcé et achevé à Reykjavík[5]. Dans une moindre mesure, le récit de voyage

aux phénomènes naturels qu'ils rencontrent en Islande : ainsi sir Charles Garvagh renvoie-t-il aux travaux des deux savants islandais pour expliquer la formation des orgues basaltiques (voir Charles John Spencer George Canning Garvagh, *The Pilgrim of Scandinavia*, Londres, Sampson Low, Marston, Low, & Searle, 1875, p. 75). Mais ce ne sont pas uniquement les ressources de cet ouvrage en histoire naturelle qui retiennent l'attention des voyageurs : le chimiste écossais Robert Angus Smith, qui se rend en Islande pour un voyage d'agrément, visite le site de Kjalarnes à la lumière des connaissances historiques du *Reise igjennem Island* (voir Robert Angus Smith, *To Iceland in a Yacht*, Édimbourg, édition privée par Edmonston & Douglas, 1873, p. 98). Dans la seconde moitié du XIXe siècle, les voyageurs sillonnent aussi l'Islande sur les traces des deux explorateurs, dont ils retracent les anecdotes : par exemple, voir Frederick Metcalfe, *The Oxonian in Iceland; or, Notes of Travel in that Island in the Summer of 1860, with Glances at Icelandic Folk-lore and Sagas*, Londres, Longman, Green, Longman, & Roberts, 1861, *passim*. C'est donc tant pour la valeur scientifique de leur ouvrage que par leur appartenance à une tradition de voyageurs explorateurs qu'Eggert Ólafsson et Bjarni Pálsson apparaissent dans les bibliographies de Xavier Marmier (voir Xavier Marmier, *Lettres sur l'Islande*, Paris, F. Bonnaire, 1837, p. XXXV) et de Sabine Baring-Gould (voir Sabine Baring-Gould, *Iceland: Its Scenes and Sagas*, Londres, Smith, Elder & Co, 1863, p. 402).

[1] Ebenezer Henderson, *Iceland; or, The Journal of a Residence in that Island, During the Years 1814 and 1815: Containing Observations on the Natural Phenomena, History, Literature, and Antiquities of the Island; and the Religion, Character, Manners, and Customs of its Inhabitants*, 2 vol., Édimbourg, Oliphant, Waugh and Innes / Londres, T. Hamilton, J. Hatchard, and L. B. Seeley, 1818 (voir annexe 1 (1818a)). Pour ses rééditions et traductions, voir annexe 1 (1816a, 1818b, 1819c, 1820a, 1821a, 1823a, 1824b, 1830a, 1831a, 1844a, 1851a).

[2] Thienemann, *op. cit*. (voir annexe 1 (1824a). L'ouvrage connaît une réédition trois ans plus tard (voir annexe 1 (1827a)).

[3] Voir Henderson, *op. cit*., vol. I, p. 23-119.

[4] Voir Henderson, *ibid*., vol. I, p. 120-350.

[5] Voir Henderson, *ibid*., vol. II, p. 1-240.

de Thienemann, dont la structure ébauche un itinéraire circulaire autour de l'île, reconstituée par la mise en série de plusieurs excursions distinctes[1], adopte aussi ce modèle. Néanmoins, Henderson comme Thienemann dissocient la relation viatique et la mise en ordre du savoir factuel sur l'Islande : chez ces deux auteurs, cette part encyclopédique du récit de voyage scientifique est davantage assumée par les annexes de la publication[2], voire par un ouvrage à part, comme c'est le cas chez Thienemann[3].

Le corpus antérieur aux années 1830 recèle une seconde catégorie de récits de voyage scientifiques, qui ne suivent pas ce format défini à la fois par la logique thématique de l'encyclopédie et la circularité de l'itinéraire de voyage en Islande. Il peut s'agir de récits de voyage scientifiques dont l'empan géographique est limité à une ou plusieurs régions bien spécifiques de l'île, sur lesquelles s'exerce l'ambition encyclopédique. L'on songe à *l'Œconomisk reise igiennem de nordvestlige, nordlige, og nordostlige kanter af Island* (1780)[4] de l'Islandais Ólafur Ólafsson, compilation exhaustive des savoirs accumulés au cours de trois expéditions entreprises entre 1775 et 1777 et centrées sur la rive nord de l'île. L'on songe aussi au *Journal of a Tour in Iceland in the Summer of 1809* (1811)[5] de William Jackson Hooker, qui dissocie le récit d'un itinéraire de voyage, centré sur l'ouest de l'île[6], et la synthèse des connaissances acquises pendant son voyage[7], ou encore aux *Travels in the Island of Iceland during the Summer of the Year MDCCCX*[8] de sir George Steuart Mackenzie (1811), qui distingue lui aussi, d'une part, la narration des trois itinéraires empruntés, dans l'ouest et le sud de l'île[9] et, d'autre part, l'exposé des savoirs acquis pendant l'expédition[10]. Les relations de voyage présentées dans les ouvrages de Hooker, de Mackenzie et de Thienemann et, dans une

[1] Voir Thienemann, *op. cit*., p. 44-352.
[2] Voir Henderson, *op. cit*., vol. II, p. 247-400.
[3] Friedrich August Thienemann, *Naturhistorische Bemerkungen gesammelt auf einer Reise im Norden von Europa vorzüglich in Island in den Jahren 1820 bis 1821*, Leipzig, Carl Heinrich Reclam, 1824. Pour une présentation précise de l'ouvrage, voir annexe 1, note de bas de page relative à 1824a.
[4] Ólafur Ólafsson [Olavius], *Œconomisk reise igiennem de nordvestlige, nordlige, og nordostlige kanter af Island*, 2 vol., Copenhague, 1780 (voir annexe 1 (1780a)). Pour ses rééditions et traductions, voir annexe 1 (1787a, 1805a).
[5] William Jackson Hooker, *Journal of a Tour in Iceland in the Summer of 1809*, 2 vol., Londres, Longman, Hurst, Rees, Orme, and Brown, and John Murray, 1811 (voir annexe 1 (1811a). Pour ses rééditions et traductions, voir annexe 1 (1811c, 1813a, 1815a, 1816b, 1823b).
[6] Hooker, *ibid*., vol. I (voir annexe 1 (1811a) pour l'exposé de la structure du volume I).
[7] Hooker, *ibid*., vol. II (voir annexe 1 (1811a) pour l'exposé de la structure du volume II).
[8] George Steuart Mackenzie, *Travels in the Island of Iceland during the Summer of the Year MDCCCX*, Édimbourg, Archibald Constable and Company / Londres, Longman, Hurst, Rees, Orme, & Brown ; Cadell & Davies ; William Miller, and John Murray, 1811 (voir annexe 1 (1811b)). Pour ses rééditions et traductions, voir annexe 1 (1812a, 1815b, 1815c, 1821c, 1821c, 1826a, 1826b, 1829a, 1842a, 1851b).
[9] Les trois journaux de voyage sont déclinés aux chapitres I à III du récit (voir Mackenzie, *ibid*., p. 73-272).
[10] Les chapitres IV à IX exposent les savoirs relatifs à l'Islande (voir Mackenzie, *ibid*., p. 273-404), appuyés par les annexes subséquentes (voir Mackenzie, *ibid*., p. 405-491).

moindre mesure, de Henderson, adoptent la forme du journal de bord : organisation du propos par dates, données factuelles sur le climat, schémas des curiosités géologiques rencontrées.

1.1.2. Modèle humboldtien et modèle darwinien

Au terme de ce tour d'horizon, l'on constate que les récits de voyage scientifiques présentés ci-dessus s'inscrivent respectivement dans deux grands modèles d'articulation des deux composantes du récit de voyage scientifique que sont la relation du voyage et l'exposé des savoirs.

Anne-Gaëlle Weber présente ces deux modèles dans son étude *A beau mentir qui vient de loin. Savants, voyageurs et romanciers au XIXe siècle* (2004). Elle identifie le premier modèle dans deux récits d'exploration que sont le *Voyage aux régions équinoxiales du Nouveau Continent* (1807-1834) d'Alexander von Humboldt et Aimé Bonpland[1] et le *Voyage autour du monde : exécuté par ordre du Roi sur la corvette de Sa Majesté « la Coquille » pendant les années 1822, 1823, 1824 et 1825* (1826-1828) de Jules Dumont d'Urville[2] : dans ces deux récits d'exploration, la relation de voyage, règne de l'écriture autobiographique, du familier et de l'anecdotique, est séparée de l'exposé scientifique, puisqu'elle fait l'objet d'un volume à part entière. Selon Humboldt, la relation du voyage n'a de valeur que pour le voyageur lui-même, tandis que l'exposé savant est objectif et vise une transmission universelle[3]. Quoique la séparation des deux composantes du récit de voyage scientifique et des deux *ethoi* de l'explorateur – savant et écrivain – soit dans les faits plus perméable qu'elle ne l'est annoncée[4], la structure des récits d'exploration de Humboldt et de Dumont d'Urville respecte ce principe. Anne-Gaëlle Weber signale également que, si Humboldt théorise la nécessité de cette

---

[1] Alexander von Humboldt, *Voyage aux régions équinoxiales du Nouveau Continent, fait en 1799, 1800, 1801, 1802, 1803, et 1804, par Alexandre de Humboldt et Aimé Bonpland. Rédigé par A. de Humboldt*, 30 vol., Paris, F. Schoell, 1805-1834. Les 30 volumes de l'édition passent respectivement en revue la flore (I-XIV), le pittoresque (XV-XVI), la géographie physique (XVII-XX, XXVII), l'astronomie (XXI-XXII), la zoologie et l'anatomie (XXIII-XXIV), le régime politique et l'organisation sociale (XXV, XXVI) et la relation de voyage (XXVIII-XXX). Pour ces données, voir Worldcat.

[2] Jules Sébastien César Dumont d'Urville (dir.), *Voyage autour du monde : exécuté par ordre du Roi sur la corvette de Sa Majesté « la Coquille » pendant les années 1822, 1823, 1824 et 1825, sous le ministère et conformément aux instructions de S.E.M. le Marquis de Clermont-Tonnerre, ministre de la Marine ; et publié sous les auspices de Son Excellence Mgr le Comte de Chabrol, par M. L. I. Duperrey, capitaine de frégate, chevalier de Saint-Louis et membre de la Légion d'honneur, commandant de l'expédition, 6 volumes in-4° accompagnés de quatre Atlas, formant au moins 376 planches, dont 230 environ coloriées, dessinée et gravées par les meilleurs artistes*, 12 vol., Paris, Arthus Bertrand, 1826-1828. Les 12 volumes se répartissent comme suit : histoire du voyage, météorologie et magnétisme, botanique, zoologie, entomologie et hydrographie. Pour ces données, voir Worldcat.

[3] Voir Weber, *A beau mentir, op. cit*., p. 35-36.

[4] Anne-Gaëlle Weber rappelle en effet que le modèle de l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem* (1811) de Chateaubriand n'est pas étranger à Humboldt et qu'il contribue probablement à brouiller, à l'intérieur des volumes de son récit d'exploration, la séparation entre relation du voyage et exposé du savoir : pour Chateaubriand, les deux fonctions de savant et d'écrivain du voyageur ne sont guère à opposer (voir Weber, *ibid*., p. 36).

séparation, James Cook la pratique déjà dans ses journaux de voyage, rédigés au cours de ses expéditions entre 1768 et 1779, puis parus à titre posthume en 1784[1] : il s'agit pour lui de ne pas interrompre la narration du voyage par des exposés savants, qu'il place donc à la fin de ses écrits[2]. Dans le corpus du récit de voyage en Islande, les ouvrages suivants respectent aussi cette structure bipartite, dont on peut raisonnablement penser qu'elle leur est inspirée par Cook – par l'entremise de Banks, mais aussi en raison de l'importance de la réception des récits d'exploration de Cook, véritables *best-sellers* du XIXe siècle[3] – au moins autant que par Humboldt : les récits d'exploration d'Ólafur Ólafsson, de Mackenzie, de Hooker, de Henderson et de Thienemann.

Quant au second modèle, Anne-Gaëlle Weber l'identifie dans le journal de bord de Charles Darwin, *Journal and remarks. 1832-1836* (1839)[4], troisième volume du *Narrative of the Surveying Voyages of His Majesty's Ships Adventure and Beagle between the years 1826 and 1836* (1839) auquel participent ses compagnons de voyage Philip Parker King et Robert Fitzroy[5]. Le journal de bord de Charles Darwin, composé de 23 chapitres, est organisé en fonction des étapes de l'itinéraire du naturaliste : Brésil (chapitres 1-6), Argentine (chapitres 7-10), îles Falkland et détroit de Magellan (chapitres 11-13), Chili (chapitres 14-18), Pérou (chapitre 18), Galápagos (chapitre 19), Tahiti et Nouvelle-Zélande (chapitre 20), Australie (chapitres 21-22), océan Indien et île Maurice (chapitre 23). Chez Darwin, les exposés scientifiques sont intégrés au récit d'exploration, sans être pour autant considérés comme des digressions qui menaceraient l'unité et la logique du récit. Comme le rappelle Anne-Gaëlle Weber,

---

[1] James Cook, *A Voyage to the Pacific Ocean undertaken by command of His Majesty for making discoveries in the Northern Hemisphere: performed under the direction of Captains Cook, Clerke and Gore, in the years 1776, 1777, 1778, 1779 and 1780, being a copious, comprehensive and satisfactory abridgment of the voyage*, 4 vol., Londres, John Fielding, 1784. L'on consultera avec profit l'ouvrage suivant sur la genèse, les procédés d'écriture et la littérarité propre aux relations viatiques de Cook, autant de paramètres qui expliquent leur succès éditorial au XIXe siècle : Jean-Stéphane Massiani, *Les journaux de voyage de James Cook dans le Pacifique. Du parcours au discours*, Aix-en-Provence, Presses universitaires de Provence, coll. « Textuelles », 2015.

[2] Voir Weber, *A beau mentir, op. cit*., p. 32.

[3] Voir Glyndwr Williams (éd.), *Captain Cook's Voyages: 1768–1779*, Londres, The Folio Society, 1997, p. XXXII.

[4] Charles Darwin, Robert Fitzroy et Philip Parker King, *Narrative of the Surveying Voyages of His Majesty's Ships Adventure and Beagle between the Years 1826 and 1836, describing their Examination of the Southern Shores of South America, and the Beagle's Circumnavigation of the Globe*, 3 vol., Londres, Henry Colburn, 1839. Cette publication, souvent désignée sous le titre plus bref de *Voyages of the Adventure and Beagle*, a fait l'objet de nombreuses rééditions et traductions que nous ne détaillerons pas ici. Voir Worldcat pour s'en faire une idée.

[5] Charles Darwin, *Voyages of the Adventure and Beagle, Volume III – Journal and remarks. 1832–1836*, Londres, Henry Colburn, 1839. Ce récit d'exploration est réédité au moins à titre individuel au cours du XIXe siècle : *Journal of Researches into the Natural History and Geology of the Countries Visited during the Voyage of H. M. S. Beagle round the World, under the Command of Capt. Fitz Roy, R. N*., Londres, John Murray, 1845, 1890. Pour ces données, voir Worldcat.

> [c]'est que son texte, sans doute, bien que fragmentaire et discontinu du point de vue de la logique narrative, obéit à un principe de composition scientifique, celui du temps de la recherche : il juxtapose le temps de l'observation des données, celui de la comparaison et de la synthèse et celui de l'hypothèse mise au service de la théorie de Lyell selon laquelle le présent peut expliquer le passé et la répartition des espèces géographiques révéler l'évolution de la configuration des continents.[1]

La relation du voyage est alors une démarche scientifique à part entière qui, tout comme l'observation du savant, justifie l'itinéraire du voyage et la mise en ordre du récit par l'écrivain. Dans le corpus des récits de voyage en Islande de la première période, l'on reconnaît une démarche analogue dans l'ouvrage d'Eggert Ólafsson et Bjarni Pálsson, qui anticipent donc l'œuvre de Charles Darwin et ses choix en termes de poétique du récit de voyage scientifique. Ce constat met en évidence un paradoxe : le modèle de Cook et de Humboldt est très largement prédominant, d'un point de vue quantitatif, parmi les récits d'exploration en Islande entre 1772 et 1838. Pourtant, la représentativité du modèle de Darwin au sein du corpus des relations viatiques en Islande est également favorisée par la somme encyclopédique du *Reise igjennem Island*, dont l'influence dans ce corpus connaît probablement la longévité la plus importante : Eggert Ólafsson et Bjarni Pálsson sont cités et mentionnés jusque dans l'importante publication *Island in Vergangenheit und Gegenwart; Reise-Erinnerungen* (1907-1910) du médiéviste scandinaviste Paul Herrmann, connaisseur passionné du corpus des récits de voyage en Islande[2]. Il s'agira alors de se demander lequel des deux modèles prévaut parmi les récits de voyage de la seconde période, de 1838 à 1917.

Les *Bref rörande en resa til Island* (1777) d'Uno von Troil[3] occupent dans ce classement un statut paradoxal : d'un point de vue formel, ce récit se distingue apparemment des récits d'exploration naturalistes tels qu'ils s'écrivent jusqu'aux années 1830 et à la parution de la somme de la Commission scientifique d'Islande et de Groenland. Il s'agit en effet d'un recueil épistolaire, composé de vingt-cinq lettres – sans doute fictives – qui sont adressées à divers destinataires suédois. Chaque lettre est assignée à un thème, à un domaine du savoir, que Troil développe dans l'espace privilégié de l'échange épistolaire, sur un ton souvent spirituel, en agrémentant l'exposé des connaissances d'anecdotes et de références à son expérience personnelle de voyageur. L'organisation du recueil répond donc à un principe encyclopédique, et non à la logique de l'itinéraire de voyage. L'on peut alors postuler que Troil fait le choix de la forme épistolaire, comme Eggert Ólafsson et Bjarni Pálsson font le choix de la relation du

[1] Weber, *A beau mentir, op. cit*., p. 32.
[2] Voir Paul Herrmann, *Island in Vergangenheit und Gegenwart; Reise-Erinnerungen*, 3 vol., Leipzig, Verlag von Wilhelm Engelmann, 1907-1910, *passim* (voir annexe 1 (1907b)).
[3] Uno von Troil, *Bref rörande en resa til Island*, Uppsala, Magnus Swederus, Bokhandel i Upsala, 1777 (voir annexe 1 (1777a)). Pour ses rééditions et traductions, voir annexe 1 (1779a, 1780b, 1781a).

voyage, à des fins de clarté didactique autant que d'agrément. Les traducteurs de ce récit de voyage ne se trompent d'ailleurs pas sur la vocation première de l'ouvrage et, dans leurs préfaces, l'inscrivent dans la lignée des compilations et récits d'exploration qui l'ont précédé. Ainsi, selon le traducteur allemand des *Bref rörande en resa til Island*, dont la préface est traduite par extraits en français, le récit de voyage de Troil constitue un ouvrage plus accessible au grand public, tant par sa concision que par son agrément stylistique et sa perspective narrative :

> Nous avons une quantité d'écrits qui traitent de l'Islande […]. Le meilleur livre que nous ayons sur l'Islande, est sans contredit celui d'Olafsen. Il a été donné sous le titre de *Voyage en Islande, en 1774 & 1775*, deux volumes in-4, enrichi de beaucoup d'estampes ; mais cet ouvrage, indépendamment de sa prolixité & de sa cherté, ne roule proprement que sur l'Histoire naturelle & économique de ce pays. Le public ne pourra accueillir que favorablement un ouvrage moins long, dans lequel est rassemblé tout ce qu'offre de remarquable ce pays éloigné & couvert de tant de merveilles de la nature, & où tout ce qu'on y rencontre est décrit avec la précision convenable, par un écrivain de goût, par un témoin oculaire, qui avoit en outre occasion de puiser dans les meilleures sources, & de comparer ces sources avec ses propres connoissances, fondées sur l'expérience. Telles sont les *Lettres sur l'Islande*, qui ont paru à Upsal en 1777 […].[1]

Les *Bref rörande en resa til Island* sont perçues comme un ouvrage savant, mais accessible, destiné à un public d'honnêtes gens désireux de s'instruire sur un pays méconnu. L'exhaustivité se conjugue avec l'agrément de la narration et la synthèse du propos, plus propice à la vulgarisation du savoir. La réception de ce récit de voyage est marquée par un paradoxe. En effet, ses traductions rapides dans plusieurs langues largement parlées en Europe lui assurent une diffusion internationale et en font un ouvrage lu et cité par les voyageurs en Islande jusqu'au début du XXe siècle ; cependant, le choix de la forme épistolaire ne l'emporte pas chez ces mêmes écrivains-voyageurs, à deux exceptions notables près[2] : les *Letters from High Latitudes* (1857)[3] du diplomate anglais Frederick William Hamilton Temple Blackwood, alias lord Dufferin[4], et les *Breve fra Ultima Thule* (1885)[5] de l'enseignant, photographe amateur et astrophysicien danois Sophus Tromholt. Si la forme du recueil épistolaire est ce qui assure au corpus des relations viatiques en Islande son plus grand succès éditorial avec les *Letters from*

[1] « Extrait de la Préface du Traducteur Allemand, M. MOELLER, Professeur d'Histoire à Greifswald », dans Uno von Troil, *Lettres sur l'Islande, par M. de Troil, Evêque de Linkoeping. Traduites du suédois par M. Lindblom*, Paris, P. Fr. Didot le jeune, 1781, p. X-XI.

[2] L'on ne comptabilise pas dans ces récits de voyage épistolaires les *Lettres sur l'Islande* (1837) de Marmier qui, en dépit de leur titre, n'adoptent pas les codes de l'échange épistolaire.

[3] Frederick Temple Blackwood (lord Dufferin and Ava), *Letters from high latitudes: being some account of a voyage in 1856 in the schooner yacht "Foam" to Iceland*, Londres, John Murray, 1857 (voir annexe 1 (1857b)).

[4] Nous le désignerons désormais sous ce titre, qui l'a fait passer à la postérité en tant que Gouverneur du Canada.

[5] Sophus Tromholt, *Breve fra Ultima Thule: indtryk fra et ophold paa Island*, Randers, C. Gravenhorst's Forlag, J. M. Elmenhoff & Son, 1885 (voir annexe 1 (1885d)).

High Latitudes[1], elle ne supplante pas pour autant les codes du récit de voyage scientifique, dont nous verrons qu'ils perdurent jusqu'au XXe siècle.

L'ensemble des récits de voyage que nous venons d'évoquer, quoique leurs ambitions en termes d'itinéraire et de domaines du savoir soient variables, répondent néanmoins au même objectif : faire connaître aux lecteurs européens ce qui est peu connu, voire inconnu. À cet égard, la forme du récit de voyage scientifique répond à une nécessité objective et elle est purement utilitaire. Par exemple, Eggert Ólafsson et Bjarni Pálsson espèrent rendre directement accessibles à leurs lecteurs – en premier lieu, la Société scientifique de Copenhague – la somme de connaissances dont manque la Couronne danoise pour exploiter au mieux les ressources de l'île[2]. Quant à Mackenzie et Hooker, ils soulignent la dette qu'ils ont à l'égard du récit de voyage d'Uno von Troil, le premier parce que Troil a éveillé l'intérêt scientifique des Britanniques pour l'Islande[3], le second parce qu'il a puisé dans les *Bref rörande en resa til Island* (1777) le rêve de l'aventure septentrionale[4] ; et ils s'accordent pour dire que l'Islande est insuffisamment connue. Mackenzie qualifie l'île en ces termes : « neglected, but remarkable country »[5]. Quant à Hooker, il l'évoque ainsi : « so obscure a part of the globe »[6]. Henderson, quant à lui, refuse dans sa préface d'assumer la moindre ambition savante, renvoyant son lecteur aux travaux de Mackenzie et de son compagnon de voyage Henry Holland[7], et il présente son journal de séjour comme celui d'un homme fasciné par le caractère inédit des paysages islandais, paysages qui n'ont pu que le pousser à l'écriture.

> The very prominent place which the natural appearances of the island occupy on almost every page, arises from the predominance and extraordinary characters of these phenomena. It is impossible for a stranger to take a single step in Iceland, without having some uncommon object of this description presented to his view; and, in taking down notes of his progress, his principal difficulty lies in the selection of subjects where such a multiplicity claim his attention. It not unfrequently happens that he is denied the pleasure of seeing a human being for several days together, when proceeding from one part of the island to another.[8]

Il est possible d'attribuer ces lignes à l'émerveillement de l'homme de foi devant les splendeurs de la nature, mais ce faisant, Henderson se présente également comme l'explorateur d'une terre

[1] L'annexe 1 compte 36 rééditions et traductions de ce récit de voyage (1858b, 1859a, 1860b, 1860c, 1860d, 1861d, 1867e, 1872a, 1872b, 1873d, 1873e, 1873f, 1876g, 1878b, 1878c, 1879e, 1882d, 1883c, 1883d, 1883e, 1887d, 1890d, 1891c, 1891d, 1891e, 1895b, 1895c, 1902e, 1903c, 1910a, 1910b, 1910c, 1912b, 1913e, 1915a).
[2] Voir Ólafsson et Pálsson, *op. cit*., vol. I, « Fortale » (« Préface »), non paginée.
[3] Mackenzie, *op. cit*., p. VII.
[4] Hooker, *op. cit*., vol. I, p. I.
[5] Mackenzie, *op. cit*., p. VII.
[6] Hooker, *op. cit*., vol. I, p. I.
[7] Henderson, *op. cit*., vol. I, p. X-XI.
[8] Henderson, *ibid*., vol. I, p. X.

déserte et neuve, que ses paroles ont pour tâche de fixer dans l'imaginaire et les savoirs européens.

Les récits de voyage scientifiques en Islande atteignent leur apogée avec l'expédition française de *La Recherche*, point de bascule de ce modèle textuel dont les fonctions évoluent au tournant des années 1840.

1.1.3. Le *Voyage en Islande et au Groënland* (1838-1852) : un chant du cygne ?

La fin des années 1830 est marquée par une importante parution dans le corpus des récits de voyage en Islande : le *Voyage en Islande et au Groënland exécuté pendant les années 1835 et 1836 sur la corvette la Recherche commandée par M. Tréhouart Lieutenant de Vaisseau dans le but de découvrir les traces de La Lilloise. Publié par ordre du Roi [Gouvernement] sous la direction de M. Paul Gaimard Président de la Commission scientifique d'Islande et de Groënland* (1838-1852). Cette publication monumentale compte huit volumes et trois atlas[1] : elle est le fruit de deux expéditions scientifiques françaises conduites dans l'Atlantique Nord par Gaimard, pendant la saison estivale de 1835 et de 1836[2]. Cette entreprise éditoriale au long cours, puisqu'elle s'étale sur quatorze ans, distingue dans son organisation la partie relative à la relation du voyage et la partie relative à la transmission des savoirs relatifs à l'Islande : à la relation du voyage sont dévolus trois volumes, l'*Histoire du voyage* (1838) de Gaimard, l'*Histoire du voyage* (1850) d'Eugène Robert et le *Journal du voyage* (1852) d'Eugène Mequet, et, du point de vue de la chronologie, la relation viatique constitue la ligne directrice de cet imposant ensemble éditorial, qu'elle ouvre à la fin des années 1830 pour le conclure au début des années 1850. Néanmoins, cet effet doit être nuancé par une remarque : le tome I de l'*Histoire du voyage*, que prend en charge Gaimard, est surtout la préhistoire du voyage,

[1] Par ordre de parution : Joseph-Paul Gaimard, *Histoire du voyage. Tome Premier*, Paris, Arthus Bertrand, 1838 ; Victor Lottin, *Physique*, 1838 ; Eugène Robert, *Géologie et minéralogie. Atlas*, 1838 ; *Atlas historique. Lithographie d'après les dessins de MM. Mayer, Lauvergne et Giraud*, 2 vol., 1838 ; *Atlas zoologique, médical et géographique*, 1838 ; Xavier Marmier, *Histoire de l'Islande*, 1840 ; Eugène Robert, *Minéralogie et géologie. Avec gravures de M. Himely*, 1840 ; Xavier Marmier, *Littérature islandaise*, 1843 ; Eugène Robert, *Zoologie et médecine*, 1851 ; Eugène Robert, *Histoire du voyage. Tome Second*, 1850 ; Eugène Mequet, *Journal du voyage*, 1852.

[2] Au sujet de ces expéditions menées par la Commission scientifique d'Islande et de Groenland, puis, à partir de 1838, par la Commission scientifique du Nord, voir Amilcare Cassanello, « La Commission scientifique du Nord et les relations de voyage de Xavier Marmier et de Léonie d'Aunet », dans Daniel Chartier (dir.), *Le(s) Nord(s) imaginaire(s)*, Montréal, Imaginaire | Nord, coll. « Droit au pôle », 2008, p. 127-138 ; Roland Le Huenen, « Les deux voyages de la corvette "La Recherche" en Islande et au Groenland de 1835 et 1836 », dans Alessandra Orlandini Carcreff (dir.), *Voyages vers le Nord, voyages vers les pays froids. Viaggiatori. Circolazioni scambi ed esilio*, année 3, n°1, 2019, p. 69-86 et « Visions et hantises du Spitzberg. Récits croisés de la double expédition de la corvette *La Recherche* (1838 et 1839) », dans Gilles Bertrand, Daniel Chartier, Alain Guyot, Marie Mossé et Anne-Élisabeth Spica (dir.), *Voyages illustrés aux pays froids (XVIe-XIXe siècle). De l'invention de l'imprimerie à celle de la photographie*, Clermont-Ferrand, Presses universitaires Blaise Pascal, 2020, p. 49-62.

puisqu'il regroupe l'ensemble des mandats adressés par les diverses sociétés scientifiques françaises à la Commission scientifique d'Islande et de Groenland, et destinés à orienter ses recherches. L'intérêt du *Voyage en Islande et au Groënland* dans le corpus des relations viatiques en Islande est de constituer une publication-charnière, qui conclut l'ère de l'exploration de l'Islande tout en proposant un avatar hyperbolique – d'un point de vue qualitatif comme d'un point de vue quantitatif – du modèle du récit de voyage encyclopédique des Lumières.

L'expédition de 1835 obéit à deux impératifs : chercher à travers l'océan Arctique une trace tangible de *La Lilloise*, navire porté disparu à l'été 1833 avec à son bord Jules Poret de Blosseville, explorateur de la côte est du Groenland[1] , mais aussi collecter et transmettre des informations sur la nature et le climat islandais. Les naturalistes Gaimard et Eugène Robert[2] se chargent de cette seconde tâche entre mai et août 1835, rapportant de la région sud-ouest de l'Islande de nombreux échantillons, notamment volcaniques, qui sont exposés au Muséum national d'Histoire naturelle[3]. Eugène Robert rédige également une relation du voyage neutre et factuelle, « qui offre de pittoresques aperçus sur les lieux, le climat, l'alimentation, les habitants et les mœurs de l'Islande propres à intéresser le lectorat français de l'époque »[4]. Pour l'été 1836, un nouvel impératif s'ajoute à la mission de Gaimard : rassembler toutes les connaissances disponibles sur la littérature, la mythologie et l'histoire islandaises. Pour satisfaire à cette mission, l'Académie française fait appel au jeune Xavier Marmier[5], monté à Paris pour y faire une carrière d'homme de lettres. Il rejoint alors une commission scientifique déjà constituée du géologue Eugène Robert, du physicien Victor Lottin, du zoologue Louis Bévalet, du météorologue Raoul Anglès et du peintre de la Marine Auguste Mayer[6]. Cette fois, ils sont gratifiés d'une ascension réussie du volcan Hekla[7], tandis que Marmier peut apprécier la traditionnelle hospitalité islandaise, ainsi que le goût des Islandais, lui aussi proverbial, pour l'étude et la lecture[8]. L'expédition de 1836 réunit ainsi des hommes que leurs prédispositions

[1] Voir Marmier, *Lettres sur l'Islande, op. cit.*, p. I-IX. Sur ce récit de voyage, voir annexe 1 (1837a). Pour ses rééditions et traductions, voir annexe 1 (1841a, 1841b, 1844b, 1855a).
[2] L'on se référera à l'annexe 2 de cette thèse pour de plus amples informations bio-bibliographiques sur ce géologue.
[3] Voir Le Huenen, « Les deux voyages de la corvette "La Recherche" en Islande et au Groenland de 1835 et 1836 », *op. cit*., p. 75-76.
[4] Le Huenen, *ibid*., p. 76.
[5] Voir Marmier, *Lettres sur l'Islande, op. cit*., p. XIII.
[6] Voir Le Huenen, « Les deux voyages de la corvette », *op. cit*., p. 79.
[7] Voir Le Huenen, *ibid*., p. 82. Xavier Marmier en fait le récit (voir Marmier, *Lettres sur l'Islande, op. cit*., p. 69-70), que nous avons analysé dans la section 2.2.1. du chapitre I de la présente thèse.
[8] Voir Le Huenen, « Les deux voyages de la corvette », *op. cit*., p. 83-85.

scientifiques respectives répartissent dans les différents domaines du savoir relatif à l'Islande que le *Voyage en Islande et au Groënland* a pour mission de renseigner. C'est aussi la première fois que la littérature, l'histoire et la mythologie islandaises entrent dans les objectifs d'une expédition scientifique au même titre que les sciences naturelles.

Une raison principale explique le caractère fondamental de ces deux expéditions dans le corpus qui nous intéresse, outre celle, évidente de leur importance quantitative et qualitative sur le plan éditorial. C'est le statut du *Voyage en Islande et au Groënland*, dans le corpus des récits de voyage scientifiques en Islande : souscrivant au modèle humboldtien – par la pluralité de volumes, attribués chacun à un domaine du savoir, mais aussi par la séparation entre la relation du voyage et l'exposé scientifique – le *Voyage en Islande et au Groënland […]* pousse à ses limites le modèle textuel du récit de voyage scientifique des Lumières. Par le choix de faire appel à de multiples auteurs, tous spécialistes de leurs domaines respectifs, et de réunir leurs discours, cette publication relève le défi de la totalité encyclopédique, telle qu'elle fut pensée et rêvée par les penseurs des Lumières, mais elle atteste aussi de la spécialisation des savoirs, et donc de la fin progressive du rêve encyclopédique des Lumières[1]. Comme Jean-Hugues Barthélémy le rappelle :

> Si nous avons d'emblée présenté l'encyclopédisme comme ce qui vise à l'unification philosophique des sciences, c'est parce que la nouveauté réelle de l'*Encyclopédie* des Lumières ne saurait consister seulement en une totalisation des savoirs, laquelle en effet a toujours caractérisé la démarche philosophique depuis ce « savant universel » qu'était Aristote. Totaliser les savoirs n'est pas encore unifier des sciences devenues « positives », c'est-à-dire autonomes vis-à-vis de la philosophie et indépendantes les unes des autres, mais aussi incapables de s'unifier par elles-mêmes. C'est pourquoi l'encyclopédisme initié par l'*Encyclopédie* des Lumières transcende le savoir « encyclopédique » d'un Aristote. […]
>
> On le voit, ce qui à chaque fois sépare l'encyclopédisme des Lumières des savoirs encyclopédique*s* antérieurs, c'est l'existence de sciences désormais positives, et c'est pourquoi existe depuis le risque d'une chute dans le scientisme et d'un oubli de la nécessaire unification *philosophique* des sciences.[2]

---

[1] Alain Guyot et Gilles Bertrand situent cette transition de l'encyclopédisme des Lumières à la spécialisation des savoirs dans la première moitié du XIXe siècle, présentant le *Kosmos* (1847-1859) d'Alexander von Humboldt comme une ultime tentative d'encyclopédisme : « les savoirs se sont fragmentés en autant d'objets spécialisés que l'anthropologie des Idéologues avait contribué à constituer, de la médecine à la géographie, à l'ethnographie, à l'histoire, à la science littéraire ou à la science économique » (Gilles Bertrand et Alain Guyot, « Introduction », dans Gilles Bertrand et Alain Guyot (dir.), *Des « passeurs » entre science, histoire et littérature*, Grenoble, UGA Éditions, coll. « Savoirs littéraires et imaginaires scientifiques », 2011, p. 15). Anne-Gaëlle Weber, qui évoque elle aussi le défi que constitue la spécialisation des savoirs pour les récits de voyage scientifiques (voir Weber, *A beau mentir, op. cit*., p. 29), analyse le *Kosmos* de Humboldt comme une ultime résurgence de l'écriture encyclopédique, mâtinée du souvenir des cosmogonies antiques, et comme une réponse au positivisme de l'époque (voir Weber, *ibid*., p. 164-166). Georges Gusdorf analyse – de manière assez pessimiste – ce mouvement de spécialisation des savoirs dans l'ouvrage suivant : *Introduction aux sciences humaines. Essai critique sur leurs origines et leur développement*, Paris, Les Éditions Ophrys, Nouvelle édition, 1974, p. 343-365.

[2] Jean-Hugues Barthélémy, « Encyclopédisme et théorie de l'interdisciplinarité », *Hermès. La Revue*, 2013/3, n°67, p. 166-167. Au sujet de l'encyclopédisme, voir les ouvrages suivants : Alain Rey, *Miroirs du monde : une histoire de l'encyclopédisme*, Paris, Fayard, 2007 ; Françoise Tilkin (dir.), *L'encyclopédisme au XVIIIe siècle*,

Le *Voyage en Islande et au Groënland* s'inscrit ainsi dans une surenchère qui fait de lui le digne héritier d'une double tradition : celle de la compilation ou de l'inventaire érudit à la manière de Johann Anderson ou de Niels Horrebow ; celle du récit de voyage scientifique à la manière d'Eggert Ólafsson et de Bjarni Pálsson. Ces deux traditions se rejoignent en une même tentation, celle de la somme exhaustive, de l'ouvrage total sur un objet d'étude donné. En cela, le récit d'expédition scientifique français se situe dans la lignée de la littérature de voyage des années 1750 à 1770, à travers une forme de logique anachronique que pourraient expliquer trois raisons. La première raison tiendrait à l'inertie des codes discursifs d'une forme littéraire, ce qui pourrait justifier la persistance de leur emploi cinquante ans en aval de leur époque d'appartenance. La deuxième raison pourrait être la volonté de surenchère des savants français qui, en dépit des récits de Kerguelen-Trémarec et de Fréminville au tournant des XVIIIe et XIXe siècles, ont conscience d'un retard accumulé dans la connaissance de l'Atlantique Nord par rapport aux explorateurs-naturalistes britanniques et scandinaves ; cela pourrait motiver leur choix d'emprunter les mêmes codes discursifs que ces derniers. La troisième raison pourrait être la permanence d'un contexte d'exploration de l'Islande entre la seconde moitié du XVIIIe siècle et les années 1840, qui pourrait dès lors expliquer la permanence du modèle du récit de voyage scientifique et encyclopédique à cette date : le péril représenté par les phénomènes naturels méconnus de l'Islande appellerait dès lors une démarche aussi systématique qu'exhaustive dans la collecte des savoirs disponible sur cette île et dans leur mise en ordre. Roland Le Huenen rappelle notamment que les expéditions de *La Recherche* – elles-mêmes surplombées par les fantômes de *La Lilloise* qu'elles avaient pour tâche initiale de pister – n'étaient pas exemptes de danger[1]. Cette donnée factuelle ferait des membres de l'équipage de *La Recherche* les héritiers légitimes des explorateurs naturalistes les ayant précédés dans ces latitudes, mais aussi, de manière générale, dans les zones inconnues du monde.

Entre 1772 et 1837, les récits de voyage scientifiques s'inscrivent en accord avec une certaine poétique du récit de voyage, que résume ainsi Roland Le Huenen : « c'est la nature du lieu qui décide de la typologie des voyages »[2]. La nature de l'Islande, au tournant des XVIIIe-XIXe siècles, appelle l'emploi du modèle textuel du récit de voyage scientifique, car elle est

Liège, Presses universitaires de Liège, Bibliothèque de la faculté de philosophie et lettres de l'Université de Liège / CCXCVI, 2008 (consultable en ligne : https://books.openedition.org/pulg/5175) ; Susanne Greilich et Hans-Jürgen Lüsebrink (dir.), *Écrire l'encyclopédisme, du XVIIIe siècle à nos jours*, Paris, Classiques Garnier, coll. « Rencontres », n°467, 2020.

[1] Le Huenen, « Les deux voyages de la corvette », *op. cit*., p. 72.

[2] Roland Le Huenen, « Le récit de voyage à l'orée du romantisme », *Viatica* [en ligne]. *Le Corps du voyageur*. Mis en ligne le 25/03/2014. URL : https://revues-msh.uca.fr/viatica/index.php?id=398.

vue comme une terre d'expéditions savantes. Entrons à présent plus en détail dans l'exposition de ladite poétique de la littérature de voyage, dont sont tributaires le XIXe siècle européen et, par extension, notre corpus d'étude, afin de montrer dans quelle mesure le voyage d'Islande, par le brouillage des codes de l'imaginaire de l'Islande et des catégories d'appartenance de ses invariants, représente un cas-limite de cette poétique.

1.2. Récit de voyage en Islande et poétique humboltdienne de la littérature viatique

Les récits de voyage scientifiques en Islande, publiés entre le dernier quart du XVIIIe siècle et le premier tiers du XIXe siècle, correspondent à un imaginaire de l'Islande dominant, lié à celui du Nouveau Monde. Que ce Nouveau Monde se situe au nord ou à l'ouest d'un planisphère symbolique, l'Islande conjugue de toute façon des traits caractéristiques de ces deux polarités spatiales dans l'imaginaire occidental[1]. Cet imaginaire de l'Islande s'inscrit dans une réalité de l'histoire des voyages, où le Nord, notamment arctique, et l'Ouest, figuré par les îles de l'Atlantique et par les Amériques, font l'objet de découvertes tardives par les Occidentaux, bien que ces découvertes s'échelonnent sur une longue période, soit entre les Xe et XVe siècles[2]. Si les sagas et les chroniques médiévales islandaises[3] relatent l'arrivée des colons scandinaves en Islande, leur découverte et leur colonisation de l'île, tant ces textes que l'Islande elle-même sont oubliés dans l'imaginaire occidental jusqu'au XVIe siècle et l'entreprise savante d'Olaus Magnus[4]. Les recherches à ce sujet[5] ne permettent pas d'identifier de récit d'exploration réel de l'Islande avant la fin du XVIIe siècle, période de parution du récit de Pierre-Martin de La Martinière[6], dont la fortune éditoriale remarquable pour l'époque[7] semble exprimer en filigrane la conscience d'un savoir occidental insuffisant sur les territoires

---

[1] À ce sujet, nous renvoyons au chapitre I de la présente thèse (sections 2 et 3).

[2] Voir introduction du chapitre I de la présente thèse. Pour une histoire des découvertes, voir Jean Favier, *Les Grandes Découvertes : d'Alexandre à Magellan*, Paris, Fayard, 2010.

[3] L'on songe aux *Sagas du Vínland* et au *Landnámabók*, textes islandais du XIIIe siècle évoqués dans le chapitre I de la présente thèse.

[4] Voir introduction du chapitre I, où, en nous aidant des analyses de Daniel Chartier sur l'imaginaire du Nord, nous exposons le statut paradoxal de l'Islande dans l'imaginaire occidental : celui d'une île découverte et oubliée, connue sans l'être, en raison des intermittences des intérêts impérialistes européens, mais aussi de la mise sous silence des discours islandais sur l'Islande.

[5] Voir annexe 1 de la présente thèse, qui n'a pas permis d'identifier de récit d'exploration avéré avant le XVIIe siècle. Cette analyse est partagée par Sumarliði R. Ísleifsson qui indique néanmoins l'existence d'un précédent au XVIe siècle, le poème *Van Yslandt* (1561) du marchand allemand Gories Peerse. Ce texte, qui évoque les merveilles volcaniques de l'île et de ses habitants, est éclipsé par le succès du récit d'exploration apocryphe de Dithmar Blefken au début du XVIIe siècle (Sumarliði R. Ísleifsson, *Deux îles aux confins du monde. Islande et Groenland*, Québec, Presses de l'Université du Québec, coll. « Droit au Pôle », 2018, pp. 111-113).

[6] Pierre-Martin de La Martinière, *Voyage des païs septentrionaux. Dans lequel se void les moeurs, maniere de vivre, & superstitions des Norweguiens, Lappons, Kiloppes, Borandiens, Siberiens, Samojedes, Zembiens, Islandois*, Paris, Louis Vendosme, 1671. Pour ce récit de voyage, voir annexe 1 (1671a).

[7] Pour ses rééditions et traductions jusqu'à un siècle après sa date de parution, voir annexe 1 (1674a, 1675a, 1676a, 1682a, 1685a, 1691a, 1700a, 1703a, 1706b, 1706c, 1708a, 1711a, 1718a, 1748b, 1764b, 1778a).

septentrionaux du monde. Cette lacune épistémique de fait inscrit l'Islande dans la géographie des *terræ incognitæ*, ce qui suffirait à justifier l'emploi du récit de voyage scientifique pour relater un voyage en Islande, en vertu d'une poétique de la littérature de voyage particulièrement porteuse au début du XIXe siècle : l'on songe ici au discours théorique d'Alexander von Humboldt, explorateur-naturaliste de l'Amérique du Sud, qui esquisse, en marge de ses récits d'exploration, une classification des relations viatiques au début du XIXe siècle.

Pourquoi postuler l'influence du discours de Humboldt sur le corpus des récits de voyage en Islande tout au long du XIXe siècle ? Deux raisons motivent cette hypothèse. Tout d'abord, les récits de voyage scientifiques de Humboldt connaissent un immense succès éditorial dans l'Europe du XIXe siècle et au-delà : l'on s'en convaincra en envisageant le nombre de traductions et de rééditions de son *Voyage aux régions équinoxiales* (1805-1834)[1]. Cela nous donne une idée assez précise de la diffusion à l'échelle européenne de sa typologie des récits de voyage, ainsi que de l'imaginaire géographique et de l'axiologie sur laquelle repose cette typologie. Ensuite, et ceci est sans doute la conséquence de ce qui précède, l'ombre de Humboldt plane sur le corpus des récits de voyage en Islande : de manière non exhaustive, l'on trouve une référence à une anecdote de voyage de Humboldt dans la Cordillère des Andes dans le récit de voyage de Hooker[2]. Quelques décennies plus tard, c'est le voyageur américain Pliny Miles qui évoque *Kosmos – Entwurf einer physischen Weltbeschreibung* (1845-1862) de Humboldt, l'une de ses sources de connaissance sur le voyage de Christophe Colomb en Islande (1477) ainsi que sur l'hypothèse de la découverte norroise des Amériques au Xe siècle[3] ; il en va de même pour le voyageur français Charles-Edmond Chojecki[4]. Pour lui, Humboldt incarne aussi la figure romantique de l'explorateur devant qui s'ouvraient encore les *terrae incognitae*, et qui menait – présomptivement – ses expéditions sans pesanteur administrative ni

[1] Humboldt, *Voyage aux régions équinoxiales, op. cit.* ; lui sont contemporaines une édition en 13 volumes (1816-1831) et une édition en 3 volumes (1814-1825). Le récit d'exploration connaît dès 1814 une traduction anglaise partielle centrée sur le récit personnel d'Humboldt (1814), rééditée en 1818 et 1819, puis une compilation en anglais (1832). Il connaît aussi une traduction espagnole (1826), ainsi que plusieurs traductions allemandes au fil du XIXe siècle, dont on ne livrera pas un relevé exhaustif, mais dont la première de ces traductions est relue et approuvée par Humboldt (1815-1832), et rééditée (1859-1863 ; 1874, 1889). Voir Worldcat.
[2] Voir Hooker, *op. cit*., vol. I, p. 171.
[3] Voir Pliny Miles, *Norðurfari; or, Rambles in Iceland*, New York, Charles B. Norton, 1854, p. 39-40. Sur ce récit de voyage, voir annexe 1 (1854c), et pour ses rééditions et traductions, voir annexe 1 (1854b, 1854d, 1855c, 1856c).
[4] Voir Charles-Edmond Chojecki, *Voyage dans les mers du nord à bord de la corvette la Reine Hortense*, Paris, Michel Lévy Frères, 1857, p. 250-251. Sur ce récit de voyage, voir annexe 1 (1857a), pour sa réédition, voir annexe 1 (1863e).

préoccupation bassement matérielle ou économique[1]. Humboldt fait aussi partie des auteurs de référence de sir Richard Francis Burton[2]. Quant au poète et journaliste américain Bayard Taylor, qui se rend en Islande en 1874, à l'occasion du millénaire de la colonisation de l'île[3], il rencontre Humboldt dans le cadre de ses missions pour le *New York Tribune* dans les années 1850[4]. L'explorateur allemand constitue donc une figure tutélaire, qui surplombe le corpus des relations viatiques en Islande. À ce titre, il est permis de penser que le discours de Humboldt est présent à l'esprit des écrivains-voyageurs susmentionnés, parmi lesquels figurent les auteurs les plus souvent réédités et traduits du corpus.

Nous songeons ici à la classification des récits de voyage selon Humboldt, telle que la présente Anne-Gaëlle Weber dans son ouvrage *Les Perroquets de Cook*[5] : selon elle, pour Humboldt, la forme du récit de voyage dépendrait et devrait dépendre de l'objet décrit, faute de quoi l'ouvrage serait inadéquat au pays qu'il prétendrait décrire, et donc privé de toute valeur scientifique. Le corollaire de cette approche est que les lieux géographiques mis en discours par les relations viatiques permettraient à l'auteur de se situer dans la classification de la littérature de voyage, et au lecteur d'identifier la catégorie d'appartenance du récit de voyage qui s'offre à sa lecture. C'est sur cette approche stimulante du discours de Humboldt qu'Anne-Gaëlle Weber fonde sa réflexion sur la stéréotypie inhérente au récit de voyage, voie de sa littérarité. Humboldt envisagerait ainsi deux grands types de récits de voyage en fonction de leur objet : les récits de circumnavigation, appropriés à la description d'un grand espace parcouru en peu de temps, et les récits d'exploration, appropriés à la description de l'intérieur de continents qu'il s'agit d'explorer de manière systématique et exhaustive. Mais surtout, et c'est là le point qui nous intéresse particulièrement, Humboldt distingue dans la catégorie des récits d'exploration, d'une part, ceux qui sont consacrés à l'Ancien Monde et qui doivent par conséquent s'attacher à la description de la culture et des mœurs des peuples rencontrés et, d'autre part, ceux qui sont consacrés au Nouveau Monde, et dans lesquels doit primer la description de la nature[6] :

> Quant au pays qui a fait l'objet de mes recherches, je ne me dissimule pas les grands avantages qu'ont sur les voyageurs qui ont parcouru l'Amérique, ceux qui décrivent la Grèce, l'Égypte, les bords de l'Euphrate et les îles de l'Océan Pacifique. Dans l'ancien monde, ce sont les peuples et les

[1] Voir Chojecki, *op. cit*., p. 356.
[2] Voir Richard Francis Burton, *Ultima Thule; or, A Summer in Iceland*, 2 vol., Londres / Édimbourg, William P. Nimmo, 1875, *passim*. Sur ce récit de voyage, voir annexe 1 (1875a, 1875e).
[3] Voir Bayard Taylor, *Egypt and Iceland in the Year 1874*, New York, G. P. Putnam's Sons, 1874, 1879, 1880, 1891 ; Londres, S. Low, Marston, Low & Searle, 1875 (voir annexe 1 (1874e)). Sur les rééditions de ce récit de voyage, voir annexe 1 (1875g, 1879d, 1880d, 1886c, 1891b).
[4] Voir Helmut de Terra, *Alexander von Humboldt*, New York, Alfred A. Knopf, 1955, p. 363-365.
[5] Weber, *Les Perroquets de Cook, op. cit.*, p. 139-155.
[6] Weber, *ibid*., p. 143.

> nuances de leur civilisation qui donnent au tableau son caractère principal ; dans le nouveau, l'homme et ses productions disparaissent, pour ainsi dire, au milieu d'une nature sauvage et gigantesque.[1]

Il semble pertinent de reconnaître, d'une part, derrière les récits d'exploration de l'Ancien Monde les modèles du voyage du Grand Tour, du pèlerinage culturel ou, plus tardivement, de l'itinéraire romantique, modèle dont Chateaubriand est l'initiateur[2], et, d'autre part, derrière les récits d'exploration du Nouveau Monde, le modèle du récit de voyage savant. Humboldt met d'ailleurs en application ses propres préceptes en publiant simultanément en français et en allemand ses *Ansichten der Natur* ou *Tableaux de la Nature* (1808)[3], consacrés à la région de l'Orénoque, contrée du Nouveau Monde. Anne-Gaëlle Weber souligne ainsi plusieurs éléments constitutifs de la description de la nature sud-américaine chez Humboldt : forme du journal de bord ; descriptions au présent ; dans les descriptions, privilège accordé aux manifestations de la nature – faune, flore – sur celles de la culture, telles que les ruines des anciennes cités précolombiennes ; intégration, à chaque objet rencontré, des perspectives croisées des diverses disciplines des sciences naturelles[4].

Les récits de voyage scientifiques consacrés à l'Islande entre 1772 et 1837 s'inscrivent donc à la fois dans une tradition codifiée des modèles textuels – darwinien et humboldtien – propres à ce genre, et dans une poétique de la littérature de voyage, qui répartit les modèles textuels de l'écriture viatique en fonction de leurs domaines d'étude et de leurs ambitions savantes, mais aussi en fonction des territoires et de leur intérêt scientifique – naturel ou culturel – pour le voyageur occidental. À cet égard, l'histoire des rapports de l'Europe occidentale à l'Islande, marquée par de longues périodes de silence et d'oubli, ainsi que l'imaginaire prédominant de l'Islande qui découle de cette histoire, classent l'île dans la catégorie des terres inconnues et définissent par extension tout voyage en Islande comme un voyage de (re)découverte et d'exploration. L'ensemble de ces facteurs semble alors déterminer chez les explorateurs-naturalistes des XVIIIe et XIXe siècles l'emploi privilégié du modèle du récit de voyage scientifique pour mettre en discours l'exploration. Cependant, à partir de la fin des

---

[1] Humboldt, « Introduction », dans *Voyage aux régions équinoxiales du Nouveau Continent, op. cit.*, p. 52. Cité par Weber, *ibid*., p. 143.

[2] Nous reviendrons plus bas sur ces différents modèles textuels. Sur le modèle de l'itinéraire, spécificité de l'âge romantique de la littérature de voyage, voir Guyot et Le Huenen, *L'*Itinéraire de Paris à Jérusalem *de Chateaubriand, op. cit*.

[3] Alexander von Humboldt, *Tableaux de la nature, ou Considérations sur les déserts, sur la physionomie des végétaux, et sur les cataractes de l'Orénoque*, Paris, F. Schoell, 1808 (rééditions en 1828, 1851, 1868). Il en existe une édition allemande : *Ansichten der Natur mit wissenschaftlichen Erläuterungen*, Tübingen, J. G. Cotta, 1808 (réédition en 1849).

[4] Voir Weber, *Les Perroquets de Cook, op. cit*., p. 147-155.

années 1830, les codes du récit de voyage en Islande se brouillent, pour céder la place à une pluralité de modèles textuels qui dérogent *a priori* à la poétique humboldtienne de la littérature de voyage. Nous allons à présent décrire le phénomène de cette mutation et en analyser les raisons possibles, externes comme internes au corpus des récits de voyage en Islande.

2. La pluralité des modèles textuels de récits de voyage en Islande de 1837 à 1917

À partir de la parution des *Lettres sur l'Islande* de Xavier Marmier (1837), qui oppose au modèle prédominant du récit de voyage scientifique, marqué par l'ambition de l'inventaire du monde, la vocation nouvelle de l'usage du monde[1], et qui déplace ainsi l'intérêt de l'écriture viatique vers le prisme de la subjectivité assumée du voyageur, le corpus des récits de voyage en Islande se distingue dans le champ de la littérature de voyage par une pluralité formelle nouvelle. En témoigne l'émergence de modèles textuels tels que les impressions de voyage, le récit de pèlerinage emprunté à la pratique du Grand Tour[2], ainsi que le voyage d'écrivain ou de peintre. Ils font leur entrée dans un corpus qui était auparavant dominé par une littérature de voyage savante, produite à des fins utilitaires, telles que la transmission d'un savoir factuel sur l'Islande, mais aussi portée par le rêve encyclopédique d'une somme de connaissances exhaustive sur cette île. Les modèles textuels du récit d'exploration, du récit de voyage savant ou du compte rendu d'expédition, rendus canoniques par Mackenzie et Hooker, s'en trouvent alors concurrencés, sans pour autant disparaître du corpus. Il s'agit là d'un premier paradoxe qu'il nous faudra analyser. Plus encore, plusieurs récits de voyage écrits et publiés dans la seconde moitié du XIXe siècle, et non des moindres en termes de réception nationale et internationale, d'une part, sont marqués par la pluralité, voire l'hybridité des modèles textuels parfois contradictoires auxquels ils souscrivent, d'autre part, rompent avec la poétique humboldtienne de la littérature de voyage, qui défend l'adéquation entre la forme du récit de

[1] Nous empruntons cette distinction entre inventaire et usage du monde à Guyot et Le Huenen, *L'*Itinéraire de Paris à Jérusalem *de Chateaubriand, op. cit.,* p. 226.

[2] Précisons que nous employons ici la notion de « récit de pèlerinage » au sens figuré et laïc du terme, pour désigner la pratique du pèlerinage culturel qui conduit les jeunes aristocrates européens de l'âge classique à conclure leurs années de formation par un tour d'Europe, sur les traces de la culture dont ils ont d'abord eu une connaissance livresque. Pèlerinage religieux et pèlerinage culturel partagent néanmoins une sensibilité commune, que décrit Adrien Pasquali : le cercle vertueux entre écriture, lecture et voyage, et la dynamique de vérification de l'adéquation entre livre et monde (voir Adrien Pasquali, *Le Tour des Horizons. Critique et récits de voyage*, Paris, Klincksieck, 1994, p. 51-58). Pour le récit de pèlerinage au sens religieux et mystique du terme, forme viatique médiévale et renaissante qui perdure jusqu'au XIXe siècle, voir Friedrich Wolfzettel, *Le Discours du voyageur. Pour une histoire littéraire du récit de voyage en France, du Moyen-Âge au XVIIIe siècle*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Perspectives littéraires », 1995, p. 30 *et sqq*, ; Collectif, *Voyage, quête, pèlerinage dans la littérature et la civilisation médiévales*, Aix-en-Provence, Presses universitaires de Provence, coll. « Senefiance », 1976 ; Nicole Chareyron, *Les pèlerins de Jérusalem au Moyen Âge*, Paris, Imago, 2000 ; Marie-Christine Gomez-Géraud, *Le Crépuscule du Grand Voyage : Les récits de pèlerins à Jérusalem (1500-1700)*, Paris, Honoré Champion, 2000 ; Sylvie Requemora Gros, « L'espace dans la littérature de voyages », *Espaces classiques*, vol. 34, n°1-2, hiver 2002, p. 249-276.

voyage et le territoire visité, ainsi que les enjeux du voyage. Ce second paradoxe qui est opérant, non plus à l'échelle du corpus des relations viatiques en Islande, mais à celle de certaines de ses représentantes les plus éminentes, devra lui aussi être étudié.

Nous interrogerons d'abord la spécificité – ou non ? – de la pluralité formelle des récits de voyage en Islande dans le champ global de la littérature viatique à partir de la fin des années 1830. Nous nous attacherons ensuite à établir une classification chronologique des influences – successives ou simultanées – des différents modèles textuels auxquels souscrit le corpus des relations viatiques en Islande, toujours à partir de la fin des années 1830, ce qui permettra de constater avec précision la persistance du modèle du récit de voyage scientifique à travers cette évolution formelle du corpus.

2.1. La pluralité formelle, une exception islandaise ?

Nous abordons à présent la question de la pluralité formelle, que de nombreuses et nombreux spécialistes des études viatiques qualifient paradoxalement d'élément définitoires de la littérature de voyage. Nous faisons l'hypothèse que cette pluralité formelle caractérise le corpus des récits de voyage en Islande à partir de la fin des années 1830. Après un rappel d'ordre théorique sur cette question qui est centrale et récurrente dans la poétique de la littérature viatique occidentale dans son ensemble, nous montrerons en quoi la dualité de l'imaginaire de l'Islande, que nous avons précédemment mise en évidence[1], contribue à expliquer la pluralité formelle qui caractérise le corpus dans la seconde moitié du XIXe siècle, sans être pour autant l'unique paramètre explicatif de cette donnée.

2.1.1. Rappel théorique : la littérature de voyage, un « genre sans loi »

Il convient ici de mentionner un élément important : il n'est nullement question pour nous d'affirmer que le voyage d'Islande serait le seul corpus dans lequel se manifesteraient ces traits caractéristiques que sont la pluralité, l'instabilité, sinon l'indécidabilité formelle. En effet, ce sont là les premiers traits définitoires qui s'imposent aux théoriciens de la littérature viatique lorsqu'ils se livrent à l'exercice aussi périlleux qu'incontournable de la définition du récit de voyage en genre littéraire. En témoigne Roland Le Huenen, qui fait de cette littérature « un genre sans loi »[2]. Ainsi synthétise-t-il les difficultés auxquelles se confronte toute velléité de définition de la littérature de voyage en termes de poétique des genres et des formes littéraires,

[1] Voir section 1 du chapitre I de la présente thèse.
[2] Roland Le Huenen, « Qu'est-ce qu'un récit de voyage ? », *Littérales*, n°7, *Les Modèles du récit de voyage*, 1990, p. 14.

soulignant également l'instabilité de la relation viatique en termes de posture énonciative, d'*ethos* de l'écrivain-voyageur, et de visée : transmission du savoir, où le récit est un moyen, ou création littéraire, où le récit est autotélique ?

> Le récit de voyage est un genre fort ancien […]. Mais il s'agit aussi d'un genre ouvert, et si paradoxal que cela soit, ou semble être, d'un genre sans loi. […] Sa versatilité lui assure certes une liberté formelle, une plasticité qui la rend à même de s'adapter aux différentes mutations esthétiques et idéologiques qui affectent le cours d'une société, mais en même temps en fait un genre fuyant qui résiste à toute description soucieuse d'être autre chose qu'une simple taxinomie de ses contenus. Ce qui ajoute encore à la confusion c'est que le récit de voyage peut venir se fixer à l'intérieur de formes discursives autonomes, présentant un statut défini en même temps que réglé par un ensemble de codes spécifiques. On le retrouve intégré au contenu du journal (Montaigne, *Journal de voyage*), de l'autobiographie (Chateaubriand, *Mémoires d'Outre-Tombe*), du discours épistolaire (Sand, *Lettres d'un voyageur*), de l'essai ethnographique (Lévi-Strauss, *Tristes Tropiques*), ou encore retranscrit dans une forme différente de celle de sa première occurrence (*Voyages au Canada* de Jacques Cartier dont le récit rétrospectif reprend la matière des différents journaux de bord). En même temps qu'il peut ainsi s'ajuster aux exigences d'une telle prise en charge, le récit de voyage se fait lieu d'accueil pour des discours d'origine diverse qui le parcourent et s'y articulent : les discours du géographe, du naturaliste et de l'ethnologue, de l'administrateur et du militaire, du missionnaire, du marchand et de l'économiste, de l'archéologue et de l'amateur d'œuvres d'art, chacun doté de son propre lexique et réitérant le préconstruit de son idéologie.[1]

Philippe Antoine renchérit :

> Montage de genres, de voix, de textes, le Voyage est comme prêt à accueillir l'ensemble des discours du monde et le tour du relationnaire varie, selon ce que Chateaubriand appelait dans l'une des préfaces de son *Itinéraire* « le mouvement de la pensée et de la fortune ». On comprend alors qu'il faille méticuleusement observer les points de rencontre entre l'écriture du Voyage et celle des genres auxquels il emprunte tour à tour les codes, – ou qu'il peut à l'occasion venir coloniser, car les échanges ne se font pas à sens unique.[2]

Odile Gannier égrène les différentes formes auxquelles le récit de voyage peut emprunter, qu'elles relèvent de la littérature de voyage au sens strict ou de l'ensemble du champ littéraire :

> […] journaux de bord, livre de bord officiel, notes personnelles, carnets, impressions de voyages, souvenirs de voyages, lettres, comptes rendus de mission, mémoires à vocation historique, récits romancés ou à traitement littéraire, voyages imaginaires, romans de voyage, paravents exotiques[3]…

Sarga Moussa, qui étudie les interférences entre traités politiques et relations viatiques dans le corpus des récits de voyage en Égypte du XIXe siècle, souligne quant à lui que :

> Le récit de voyage est aussi, on le sait notamment depuis le livre pionnier d'Adrien Pasquali, un genre qui se caractérise par une grande capacité intégrative. Ainsi le roman, qui emprunte parfois lui-même sa structure au Voyage (pensons au roman initiatique ou utopique), nourrit-il à son tour le genre viatique, que ce soit à travers la notion d'aventure (héroïsation du voyageur) ou à travers celle

[1] Roland Le Huenen, « Le récit de voyage : l'entrée en littérature », *Études littéraires*, vol. 20, n°1, *L'autonomisation de la littérature*, printemps-été 1987, p. 45-46.
[2] Philippe Antoine, « Préface », dans Philippe Antoine et Marie-Christine Gomez-Géraud (dir.), *Roman et récit de voyage*, Paris, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, coll. « Imago mundi », 2001, p. 5. NB : Philippe Antoine emprunte la notion de « montage de genres » à Adrien Pasquali, qui l'évoque à la fin de son essai *Le Tour des Horizons. Critique et récits de voyage*. Nous remercions Sarga Moussa pour cette précision.
[3] Odile Gannier, *La Littérature de voyage*, Paris, Ellipses, 2001, p. 7.

> du passage des frontières (sémantisation de l'espace). L'orientation autobiographique prise par le Voyage, au XIXe siècle, a également été explorée.[1]

Il pourrait donc nous suffire pour notre étude de conclure que la forme du voyage d'Islande présente à l'analyse les mêmes difficultés de définition et conflits que l'ensemble de la littérature de voyage, tout particulièrement au XIXe siècle, et qu'il signe par là son appartenance à cet ensemble complexe, dont la position – voire la place légitime – dans le champ littéraire fut une question âprement débattue, du fait de son ancrage référentiel, mais aussi de son instabilité et de sa plasticité formelles. Cependant, il est particulièrement remarquable qu'une telle pluralité formelle trouve à s'exprimer dans un corpus de récits de voyage consacré à un seul pays là où elle est traditionnellement appelée par une catégorisation des pays visités entre Ancien et Nouveau Monde qu'elle contribue à perpétuer : là où voyages de Grèce et d'Italie concentreraient une majorité de récits de pèlerinage culturels, voyages d'Amérique et d'Afrique seraient plus régulièrement, sinon exclusivement, caractérisés par le modèle du récit de voyage scientifique, par exemple. Le voyage d'Islande brouille cette antithèse en réunissant dans un même corpus des modèles textuels relevant de ces deux catégories apparemment hermétiques l'une à l'autre. Cela est dû, nous le postulons, à l'ambivalence et à la pluralité de l'imaginaire de l'Islande dans la géographie symbolique occidentale.

2.1.2. L'Islande, ligne de faille de la poétique humboltdienne du récit de voyage

Nous avons précédemment démontré que l'imaginaire de l'Islande conjuguait au mythe géographique de la terre inconnue le mythe historique, plus récent, de la terre de culture. L'intégration de ce mythe historique à l'imaginaire de l'Islande est due à la période de redécouverte des antiquités nordiques dont Paul-Henri Mallet a été le premier artisan au milieu des années 1750, dans un contexte global de réévaluation culturelle du Nord par rapport au Midi comme berceau de civilisation. L'on fera alors l'hypothèse suivante : la prise en compte par les voyageurs occidentaux de ce nouvel imaginaire de l'Islande modifierait leur appréhension de cette île et appellerait de leur part une diversification des modèles textuels pertinents pour mettre en discours leur expérience viatique dans une terre, non plus uniquement de nature, mais aussi de culture.

---

[1] Sarga Moussa, « Le récit de voyage, genre "pluridisciplinaire". À propos des Voyages en Égypte au XIXe siècle », *Sociétés & Représentations*, 2006/1, n°21, p. 247.

De ce fait, la nature ambivalente de l'imaginaire de l'Islande est un héritage avec lequel les écrivains-voyageurs de la seconde moitié du XIXe siècle doivent composer. À titre d'exemple, l'on songe à la préface d'*An Historical and Descriptive Account of Iceland, Greenland, and the Faroe Islands*[1] (1840) du géologue écossais James Nicol, qui cite dans un même élan les sagas islandaises et les récits d'exploration les plus récents en tant que sources de connaissance valables sur l'Islande.

> The importance of these subjects [Natural History and geology of Iceland] is best seen in the variety of works which have been published concerning them, in nearly all the languages of Europe, from the voyage of the Zeni to the recent splendid volumes of Gaimard and his coadjutors. The natives of Iceland have not been behind in this path, and some of the most valuable treatises on its history, antiquities, and physical features, are from their pens. Of these we shall only mention the Landnamabok, the writings of Are Frode and Snorro Sturleson, with the annals and sagas in ancient times; and more recently the various works of Arngrim Jonas, Torfæus, Finnsen, Olafsen and Povelsen, Stephen and Finn Magnusen. In other countries the labours of Anderson, Von Troil, Mallet, Schlosser, Müller, Garlieb, Gliemann, Von Nidda, Legis, Marmier, and Gaimard, have also directed the attention of the public to this island; whilst in Britain, the publications of Stanley, Mackenzie, Hooker, Henderson, Barrow [Jr.], and the American Wheaton, shew the interest it excites among our countrymen.[2]

Ce texte établit une continuité à la fois logique en 1840 et difficilement pensable pour le savant et le lecteur ou la lectrice d'aujourd'hui, entre les sagas islandaises médiévales et les récits d'exploration, les unes comme les autres étant placés sous le rapport du savoir disponible pour le voyageur. Certes, James Nicol ne s'est jamais rendu en Islande lui-même ; certes, son ouvrage vise à compiler les discours disponibles sur l'Islande, à offrir à son lecteur un état de la recherche à la fois synthétique et exhaustif sur l'Islande en 1840 ; certes, Nicol souhaite aussi montrer à son lecteur la préexistence ancienne et la richesse du discours des Islandais sur leur propre pays par rapport aux discours des explorateurs occidentaux, ce qui est une position intellectuellement et moralement justifiée. Nous commenterons également, plus tard, le rapport complexe entre science et fiction mythique qu'établit ce texte signé par un futur auteur d'ouvrages fondamentaux pour la compréhension de la géologie de l'Écosse[3], secrétaire à la *Geological Society of London* (« Société géographique de Londres ») à partir de 1847 et bientôt professeur à l'Université d'Aberdeen (1853). Pour l'heure, il nous suffit de souligner qu'une instabilité cognitive, intellectuelle et discursive domine le corpus du voyage d'Islande à partir

---

[1] James Nicol, *An Historical and Descriptive Account of Iceland, Greenland, and the Faroe Islands: With Illustrations of their Natural History*, Édimbourg, Oliver & Boyd / Londres, Simpkin, Marshall, & Co., 1840 (multiples rééditions jusqu'en 1854).

[2] Nicol, *ibid*., p. 9.

[3] L'on peut mentionner James Nicol, *Guide to the Geology of Scotland: containing an Account of the Character, Distribution, and more interesting Appearances of its Rocks and Minerals. With a Geological Map and Plates*, Édimbourg, Oliver & Boyd, 1844 ; *Manual of Mineralogy, or The Natural History of the Mineral Kingdom*, Édimbourg, A. and C. Black, 1849 ; *Geological Map of Scotland*, Édimbourg / Londres, William Blackwood & Sons, 1857 ; *Geology and Scenery of the North of Scotland*, Édimbourg, Oliver & Boyd, 1866.

de la seconde moitié du XIXe siècle, où cohabitent à égalité les sources de l'imaginaire de l'Islande : Nouveau Monde de nature, Ancien Monde de culture. De ce fait, l'imaginaire de l'Islande échappe à la catégorisation du monde et des discours sur le monde qu'esquisse Humboldt. Les écrivains-voyageurs de la seconde moitié du XIXe siècle sont donc confrontés à un choix impossible, parce qu'il est multiple, pluriel, potentiellement instable : quel(s) modèle(s) textuel(s) peut ou peuvent donc convenir à une terre située entre Ancien et Nouveau Monde, tant d'un point de vue géographique que d'un point de vue historique et d'un point de vue imaginaire ? Il semble logique que cet imaginaire double de l'Islande, dont héritent les écrivains-voyageurs à partir de la fin des années 1830, les incite à inscrire le corpus des récits de voyage en Islande dans deux traditions de la littérature de voyage qui s'excluent *a priori* mutuellement aux yeux des voyageurs des XVIIIe-XIXe siècles. À cette pluralité et à ce potentiel brouillage des catégories de l'imaginaire géographique de l'Islande répondrait donc une pluralité formelle propre au corpus des récits de voyage en Islande à partir des années 1840.

Nous postulons, d'une part, que le modèle du récit de voyage scientifique se perpétue à partir des années 1840 par une dynamique d'intertextualité et, d'autre part, qu'un semblable processus a cours dans le cas de l'imaginaire de la terre de culture, du paysage culturel, dont nous avons identifié l'origine dans deux facteurs concomitants dans l'Europe intellectuelle du dernier tiers du XVIIIe siècle : d'une part, la redécouverte des antiquités islandaises par la Scandinavie à l'âge classique[1], puis par l'Europe occidentale dans la seconde moitié du XVIIIe siècle[2] à travers les ouvrages de Paul-Henri Mallet[3] et leur traduction par Thomas Percy[4] ; d'autre part ce que Maria Walecka-Garbalinska qualifie de « changement de paradigme »[5], et selon lequel le Nord devient une terre de culture non moins légitime que le Midi d'héritage

[1] Voir section 1.2.1. du chapitre I de la présente thèse.
[2] Voir section 1.3. du chapitre I de la présente thèse.
[3] Paul-Henri Mallet, *Introduction à l'Histoire de Dannemarc, où l'on traite de la religion, des Loix et des mœurs et des Usages des anciens Danois*, Copenhague, 1755 (rééditions en 1758 et 1765) ; *Monumens de la Mythologie et de la Poésie des Celtes, et particulièrement des anciens Scandinaves; pour servir de supplément et de preuves à l'Introduction à l'Histoire de Dannemarc*, Copenhague, Claude Philibert, 1756 (voir annexe 2 (1756b, 1756e, 1756g, 1756h)). Pour ses rééditions, voir annexe 2 (1763b, 1763d, 1763e, 1763f, 1763g, 1787a, 1787d, 1787e, 1787f).
[4] Thomas Percy (trad.), *Northern Antiquities. Description of the Manners, Customs, Religion and Laws of the Ancient Danes, and other Northern Nations; Including those of our own Saxon Ancestors, with a Translation of the Edda, or System of Runic Mythology, and other Pieces, from the Ancient Islandic Tongue*, 2 vol., Londres, T. Carnan and Co., 1770 (voir annexe 2 (1770a, 1770b, 1770c, 1770d, 1770e, 1770f)). Pour ses nombreuses rééditions, voir annexe 2 (1809b, 1809d, 1809f, 1847j, 1847k, 1873c, 1873e, 1873f, 1878d, 1878h, 1878h, 1882d, 1882n, 1882p, 1887e, 1887g, 1887h, 1890d, 1890h, 1890i, 1898e, 1898o).
[5] Maria Walecka-Garbalińska, « Du décentrement au désenchantement. Xavier Marmier et les origines du comparatisme français », *Orbis Litterarum*, 68/1, 2013, p. 2.

gréco-latin, contexte favorisé par le succès populaire des poésies du barde Ossian[1], Homère du Nord[2]. Nous formulons donc l'hypothèse suivante : la transposition d'un imaginaire du Midi à l'Islande appelle la migration, du Midi au Nord, d'autres modèles de récits de voyage – impressions de voyage, pèlerinage culturel, voyage pittoresque – dans le corpus des relations viatiques en Islande de la seconde moitié du XIXe siècle.

Nous allons à présent étudier la pluralité formelle qui caractérise le corpus des récits de voyage en Islande dans la seconde moitié du XIXe siècle, en envisageant les différentes raisons susceptibles d'expliquer ce phénomène, puis en nous interrogeant plus particulièrement sur la nature des rapports qu'entretiennent les différents modèles textuels du voyage d'Islande : rapport de succession ou de concomitance ; rapports d'opposition ou d'inspiration réciproque.

2.2. Classification chronologique des modèles textuels des récits de voyage en Islande

La pluralité formelle du corpus des récits de voyage en Islande apparaît à la fin des années 1830 avec la parution des *Lettres sur l'Islande* de Marmier, relation viatique certes issue d'une expédition scientifique, mais dont les codes discursifs ne relèvent plus strictement du récit de voyage scientifique d'inspiration encyclopédique, pour laisser place à un discours d'ordre intime et subjectif sur l'Islande. Cette mutation formelle du voyage d'Islande est un phénomène complexe. Tout d'abord, elle semble témoigner d'une évolution indéniable dans les pratiques et les raisons du voyage en Islande, qui appelle de nouveaux modèles textuels, plus adaptés à ces réalités que le modèle canonique du récit de voyage scientifique[3]. L'on peut également penser qu'elle s'inscrit dans le contexte plus large d'une évolution des sensibilités dans l'Europe occidentale romantique, marquée par une promotion de la subjectivité et la relativisation de l'héritage épistémologique des Lumières que sont le rationalisme et la prétention à l'objectivité[4]. Cependant, elle est aussi marquée par la persistance, plus ou moins explicite et assumée par les écrivains-voyageurs eux-mêmes, de ce même modèle du récit de

---

[1] James Macpherson, *Fragments of ancient poetry, collected in the Highlands of Scotland, and translated from the Galic or Erse language by James Macpherson*, Édimbourg, G. Hamilton & J. Balfour, 1760 ; *Fingal, an Ancient Epic Poem in Six Books, together with Several Other Poems composed by Ossian, the Son of Fingal, translated from the Gaelic Language*, Londres, T. Becket & P. A. De Hondt, 1762 ; *Temora, an Ancient Epic Poem, in Eight Books: together with Several Other Poems, composed by Ossian, the Son of Fingal*, Londres, T. Becket & P. A. De Hondt, 1763. Sur l'influence d'Ossian, voir section 2.1.4.1. du chapitre I de la présente thèse.

[2] Voir section 4.1.2.2. du chapitre I de la présente thèse.

[3] C'est le passage de l'inventaire à l'usage du monde que théorisent Alain Guyot et Roland Le Huenen.

[4] À ce sujet, Voir Georges Gusdorf, *Les Sciences humaines et la pensée occidentale. Tome XII : Le savoir romantique de la nature*, Paris, Payot, coll. « Bibliothèque scientifique », 1985 ; Marie de Gandt, « Le romantisme ou la pensée contre la théorie », *Romantisme*, 2009/2, n°144, p. 55-68 ; Gérard Wormser, « La pensée romantique, une révolution des idées », *Sens public*, 2015/09, p. 2-18.

voyage scientifique. Cette persistance, qui peut trouver une première explication dans la permanence de l'imaginaire occidental de l'Islande en *terra incognita* jusqu'au début du XXe siècle – l'on songe à la préface d'Anatole Le Braz au récit de voyage d'E. Le Sec'h[1] – cette persistance appelle néanmoins un questionnement. Comment justifier que le modèle du récit de voyage scientifique perdure tandis que la pratique du voyage en Islande se transforme et se diversifie à partir des années 1840 ?

Nous allons exposer le contexte dans lequel s'inscrit cette mutation formelle du corpus des récits de voyage en Islande entre les années 1840 et 1860, puis problématiser la question de la persistance du modèle du récit de voyage scientifique. Cela nous conduira à établir une classification des modèles textuels employés dans le corpus à partir de la fin des années 1830, et à envisager les cas-limites de cette classification.

2.2.1. Rappel : la mutation des pratiques viatiques en Islande dans les années 1860

Anne-Gaëlle Weber souligne que le XIXe siècle est une période de mutation dans l'écriture du genre du récit de voyage[2]. La matrice textuelle qu'est le modèle du récit de voyage scientifique serait, selon elle, appelée à se renouveler, et ce pour deux raisons majeures, étroitement liées : d'une part, la nécessité de perpétuer l'écriture en respectant les deux principes du récit de voyage savant que sont la vérité et l'originalité[3] ; d'autre part, l'épuisement et la disparition prochaine des terres inconnues au tournant des XVIIIe-XIXe siècles[4]. L'historien Sylvain Venayre conclut de manière plus pessimiste, non pas au renouvellement, mais à la fin de ce modèle du récit de voyage scientifique, qu'il corrèle à l'évanouissement de la figure héroïque de l'explorateur tout au long du XIXe siècle : auraient raison de lui la fin de la découverte géographique et l'advenue du motif du « monde fini », qui lui font perdre toute légitimité scientifique et le font basculer du côté du sensationnalisme, par opposition à une spécialisation croissante des savoirs et à l'émergence de nouvelles écoles et pratiques en géographie[5]. Quoi qu'il en soit, les spécialistes des études viatiques identifient la mutation qu'est l'invention du voyage romantique[6] au XIXe siècle : Anne-Gaëlle Weber rappelle ainsi

[1] Voir introduction du chapitre I de la présente thèse, qui développe une analyse précise de ce texte.
[2] Weber, « Le genre romanesque du récit de voyage scientifique au XIXe siècle », *op. cit.*, p. 61-62.
[3] Weber, *ibid*., p. 60.
[4] Weber, *ibid*., p. 61.
[5] Sylvain Venayre, *Panorama du voyage (1780-1920). Mots, figures, pratiques*, Paris, Les Belles Lettres, coll. « Histoire », 2012, p. 220 *et sqq*. Ce sont des idées qu'il a préalablement développées dans les deux ouvrages suivants : *La Gloire de l'aventure. Genèse d'une mystique moderne 1850-1940*, Paris, Aubier Montaigne, Collection historique, 2002 ; *Rêves d'aventures : 1800-1940*, Paris, Éditions de la Martinière, 2006.
[6] Pour un aperçu de la genèse du voyage romantique, voir Guyot et Le Huenen, *L'*Itinéraire de Paris à Jérusalem *de Chateaubriand, op. cit*. Pour approfondir la question des sources et des divers modèles du voyage romantique,

qu'à partir des années 1840, de nouveaux modèles de récits de voyage concurrencent progressivement les récits de voyage scientifiques, dont le succès éditorial ne se dément pas pour autant[1].

Cette évolution des modèles textuels propre à la littérature de voyage occidentale, d'une part, correspond à l'évolution des modalités du voyage au cours du XIXe siècle, d'autre part, peut être constatée à l'échelle du corpus des récits de voyage en Islande. En effet, après le *Voyage en Islande et au Groënland* (1838-1852), les possibles ouverts à l'exploration savante de l'Islande semblent épuisés, et le nombre de récits de voyage scientifiques relevant de la tradition des Lumières diminue drastiquement. Ainsi, sur cent récits de voyage publiés dans notre corpus entre 1840 et 1917, seuls trois d'entre eux souscrivent au modèle textuel canonique du récit de voyage scientifique. L'on songe à *Island. Seine Bewohner, Landesbildung und vulkanische Natur, nach eigener Anschauung* (1861)[2] du géologue et minéralogiste allemand Gustav Georg Winkler, dont l'organisation est proche du modèle darwinien. Le *Reise nach Island im Sommer 1860* (1862) de Ferdinand Zirkel, autre géologue allemand, et du médecin anglais William T. Preyer oscille entre le modèle darwinien et le modèle humboldtien : la relation de voyage et l'exposé savant sont distincts, mais la relation de voyage est l'occasion pour les voyageurs d'exposer des connaissances sur les paysages islandais et leurs habitants[3].

---

voir Hans Peter Lund, « Éléments du voyage romantique », *Romansk Institut Duplikerede Smaskrifter*, n°66, 1979, p. 3-30 (mise en évidence d'une orientation fictionnelle et romanesque et d'une orientation pittoresque dans le programme narratif du voyage romantique) ou, plus en amont, les études de Michel Bideaux, de Friedrich Wolfzettel et de Daniel Sangsue sur le modèle du prosimètre mondain, voyage littéraire de l'âge classique (Michel Bideaux, « Le voyage littéraire, genèse d'un genre », *Littérales*, n°7, *Les modèles du récit de voyage*, 1990, p. 179-199 ; Wolfzettel, *op. cit*., p. 222-228 ; Daniel Sangsue, « Le récit de voyage humoristique (XVIIe-XIXe siècles) », *Revue d'histoire littéraire de la France* 2001/4, vol. 101, p. 1139-1162), et les études de Gilles Bertrand et de Jean Boutier – pour s'en tenir strictement à une bibliographie de langue française – sur les récits du Grand Tour : Gilles Bertrand, *Le Grand Tour revisité : pour une archéologie du tourisme. Le voyage des Français en Italie, milieu XVIIIe siècle-début XIXe siècle*, Rome, École française de Rome, Collection de l'École française de Rome n°398, 2008 ; Jean Boutier, *Le Voyage à l'époque moderne*, édition de Lucien Bély, Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 2004, p. 7-21. Le voyage pittoresque, qui façonne l'horizon d'attente des voyageurs en Islande autant qu'il impose au voyage d'Islande un modèle discursif et esthétique prépondérant, est étudié par Caroline Jeanjean-Becker : « Les récits illustrés de voyages pittoresques publiés en France entre 1770 et 1855 », Thèse pour le diplôme d'archiviste-paléographe, École Nationale des Chartes, 1999 ; « Les récits illustrés de voyages pittoresques : une mode éditoriale », dans Béatrice Bouvier et Jean-Michel Leniaud (dir.), *Le livre d'architecture, XVe-XXe siècle : Édition, représentations et bibliothèques. Journées internationales d'études des 8 et 9 novembre 2001 organisées au Collège de France, avec le concours du Ministère de la Culture et de la Communication, Sous-direction des Études, de la Documentation et de l'Inventaire, et de l'École Nationale Supérieure des Sciences de l'Information et des Bibliothèques*, Paris, École des Chartes, coll. « Études et rencontres de l'École des Chartes », 2002, p. 23-51.

[1] Weber, « Le genre romanesque du récit de voyage scientifique au XIXe siècle », *op. cit*., p. 61-62.

[2] Gustav Georg Winkler, *Island. Seine Bewohner, Landesbildung und vulkanische Natur, nach eigener Anschauung*, Braunschweig, George Westermann / Londres, David Nutt / Copenhague, P. G. Philipsen, 1861 (voir annexe 1 (1861b)).

[3] Voir Preyer et Zirkel, *op. cit.*, « Vorwort », non paginé (voir annexe 1 (1862b)).

Il faut enfin évoquer le récit de voyage du géologue et pédagogue suédois Carl Wilhelm Paijkull, *En sommar på Island: Reseskildring* (1866)[1].

Plusieurs remarques s'imposent à la lumière de ce relevé : tout d'abord, cela représente un nombre singulièrement bas d'authentiques récits de voyage scientifiques consacrés à l'Islande, à l'échelle de la centaine de relations viatiques consacrées à l'Islande entre 1840 et 1917. Il est loisible d'expliquer ce nombre par l'évolution de la connaissance empirique de l'Islande : les voyages en Islande se démocratisent à partir des années 1860[2], les témoignages se croisent et se complètent, si bien que le récit de voyage scientifique, qui culmine avec la publication des résultats de l'expédition de *La Recherche*, ne représente plus le seul canal de transmission d'un savoir sur l'Islande. Qui plus est, les raisons qui motivent un voyage en Islande sont appelées à évoluer, et ce tout particulièrement à partir des années 1860. L'observation de la nature de l'île sous le rapport des sciences n'est plus l'unique domaine d'intérêt des voyageurs qui se rendent en Islande et, par conséquent, le projet d'un voyage en Islande attire bien d'autres voyageurs que les explorateurs naturalistes, au grand dam de ces derniers. Deux autres raisons conduisent ainsi en Islande les voyageurs : d'une part, la connaissance croissante de la littérature médiévale islandaise à partir du milieu du XIXe siècle, propre à étayer dans l'imaginaire occidental la représentation de l'Islande en terre d'histoire et de culture déjà présente depuis les années 1760 ; d'autre part, l'émergence d'une nouvelle modalité de pratique viatique, le tourisme et, plus particulièrement dans les pays nordiques, le tourisme sportif.

La première raison d'un voyage en Islande propre à concurrencer le modèle de l'expédition savante et sa mise en discours par le récit de voyage scientifique est la perspective d'un pèlerinage culturel sur une terre chargée d'histoire. L'essor des études scandinaves en Grande-Bretagne à partir du milieu du XIXe siècle contribue à expliquer cette mutation dans

[1] Carl Wilhelm Paijkull, *En sommar på Island: Reseskildring*, Stockholm, Albert Bonniers Förlag, 1866 (voir annexe 1 (1866a)). Pour ses rééditions et traductions, voir annexe 1 (1867f, 1868c).

[2] Sur le développement du tourisme, notamment britannique, en Islande dans les années 1860, voir Gary L. Aho, « 'Iceland on the Brain': British Travellers to Iceland from 1772 to 1897 ». [Ressource en ligne] URL : http://morrisedition.lib.uiowa.edu/icelandicsupple-crit.html, p. 29 ; Sally Magnusson, « The Victorian and the Norseman », *Northern Studies*, 12, 1978, p. 3-15 ; Thomas Spray, « Of schooners and sagamen: Anglo-Icelandic tourism in the nineteenth century », *Sealines of communication: construction*, 2015, p. 161-174 (tout particulier la section intitulée « The Rise of Saga Tourism: Travel Accounts 1861-1900 », p. 164-169) et Andrew Wawn, *The Vikings and the Victorians: Inventing the Old North in Nineteenth-Century Britain*, Cambridge, D. S. Brewer, 2002 (2000), p. 283-311. Pour une étude de cas ponctuelle, voir Heidi Hansson, « The Gentleman's North: Lord Dufferin and the Beginnings of Arctic Tourism », *Studies in Travel Writing*, 13/1, février 2009, p. 61-73. URL : http://dx.doi.org/10.1080/13645140802611358. L'essor des relations viatiques en Islande à partir des années 1860 se confirme également dans le contexte comparatiste qui est le nôtre : voir figure 1, dans la section « Statistiques » de l'annexe 1 de la présente thèse.

les raisons du voyage en Islande. Les lecteurs anglophones de la *Story of Burnt Njal* de l'Anglais George Webbe Dasent, traduction de la *Brennu-Njáls saga*, dont Henderson[1] et Marmier[2] avaient été les premiers à déceler la valeur littéraire, comptent parmi ces nouveaux voyageurs en Islande. L'influence du *Burnt Njal*[3] sur les écrivains-voyageurs de la seconde moitié du XIXe siècle trouve une explication dans sa fortune éditoriale. En effet, il connaît au moins neuf rééditions au tournant des XIXe et XXe siècles : six éditions abrégées[4], ainsi que trois rééditions-hommages par la *Norrœna Society*[5], consécration posthume pour l'auteur. L'hégémonie de la traduction de Dasent dans les aires culturelles anglophones, germanophones, voire francophones, durant plus d'un demi-siècle[6] est donc l'aiguillon de nombreux voyages en Islande, pour des lecteurs curieux de découvrir les hauts sites de la saga[7].

Une seconde raison intervient dans les motivations des voyageurs en Islande de cette même époque : le développement du tourisme[8], en particulier sportif. Cette mutation des pratiques viatiques s'inscrit dans un contexte plus large que celui du seul voyage en Islande : celui de l'avènement du voyage d'agrément – l'on emploie le terme « tourisme » d'abord en Angleterre dans les années 1800, puis en France à partir des années 1810[9] – et de sa

---

[1] Henderson évoque la *Brennu Njáls saga* parmi les sagas islandaises les plus notables (voir Henderson, *op. cit*., vol. I, p. XXXIX) et déduit du portrait psychologique de son héros, Njáll, que les habitants de la région concernée sont des gens respectables et honorables (voir Henderson, *op. cit*., vol. I, p. 335). Henderson est le premier voyageur qui mentionne la *Brennu Njáls saga*, dont il fait un outil cognitif à même de l'aider à appréhender les Islandais, ce qui étaye l'idée d'un statut indécidable de la saga islandaise : fiction littéraire ou document historique ? Cette saga n'est pas mentionnée par Holland dans sa « Preliminary Dissertation ».

[2] Dans ses *Lettres sur l'Islande*, Xavier Marmier synthétise en français, dans une tonalité romanesque, la *Brennu-Njáls saga* (voir Marmier, *Lettres sur l'Islande, op. cit*., p. 273-296) ; il souligne l'amour que portent les Islandais à cette œuvre (voir Marmier, *ibid*., p. 244) et sa spécificité dans le corpus des sagas islandaises (voir Marmier, *ibid*., p. 263).

[3] George Webbe Dasent (trad. et éd.), *The Story of Burnt Njal, or Life in Iceland at the End of the Tenth Century*, 2 vol., Édimbourg, Edmonston and Douglas, 1861 (voir annexe 2 (1861a)).

[4] Voir annexe 2 (1887a, 1900a, 1901b, 1905a, 1911b, 1917).

[5] Voir annexe 2 (1906a, 1907c, 1911a). La *Norrœna Society* est une association, dont les activités – rééditions de traductions d'œuvres littéraires scandinaves médiévales – se concentrent entre la fin du XIXe et le début du XXe siècle ; fondée sur l'initiative d'Oscar III de Norvège et de Suède, elle est représentée à Stockholm, Copenhague, Londres, Berlin et New York. C'est un important vecteur de diffusion des antiquités scandinaves à cette époque. À ce sujet, voir Wawn, *The Vikings and the Victorians, op. cit*., p. 161, mais aussi Andrew Wawn, « The Post-Medieval Reception of Old Norse and Old Icelandic Literature », dans Rory McTurk, *A Companion to Old Norse-Icelandic Literature and Culture*, Malden / Oxford / Carlton, Blackwell Publishing, 2005, p. 320-337.

[6] Nous en prendrons la mesure dans le chapitre III de cette thèse. Les éditions de la *Norrœna Society*, que nous avons identifiées à Londres et New York, pourraient aussi avoir été diffusées en Allemagne et en Scandinavie.

[7] « Many of these tourists would soon add Hlidarendi to that itinerary, carrying with them the first English translation of *Niala*. (See Dasent). » (Aho, *op. cit*., p. 2).

[8] Voir notamment Venayre, *Panorama du voyage, op. cit*., *passim*, mais aussi les travaux de Marc Boyer, dont on retiendra en particulier *L'Invention du tourisme*, Paris, Gallimard, 1996 *; Histoire générale du tourisme du XVIe au XXIe siècle. I : La révolution touristique. II : Du tourisme élitiste au tourisme de masse*, Paris, L'Harmattan, 2005 ; *Ailleurs. Histoire et sociologie du tourisme*, Paris, L'Harmattan, 2011. L'on consultera également avec profit Gilles Bertrand (dir.), *La Culture du voyage : pratiques et discours de la Renaissance à l'aube du XXe siècle*, Paris, L'Harmattan, 2004.

[9] Voir Venayre, *Panorama du voyage, op. cit*., p. 405-407 et Boyer. *Histoire générale du tourisme, op. cit*., p. 5.

démocratisation au milieu du XIXe siècle[1]. Le tournant des années 1850-1860 voit émerger une autre figure de voyageur, celle des *sportsmen* britanniques – souvent issus des formations universitaires d'Oxford ou de Cambridge, et, à ce titre, lecteurs du *Burnt Njal* de Dasent – qui voient en l'Islande l'occasion de séjours estivaux au grand air. Ainsi Gary L. Aho rappelle-t-il que Henry Holland qualifie ces nouveaux convertis à l'Islande par une expression peu flatteuse : « an inferior race of travellers »[2]. Cette infériorité supposée du touriste, qui affleure dans les nombreuses critiques dont il est l'objet, Sylvain Venayre l'explique par deux griefs : le touriste rejetterait la tradition didactique de la pratique viatique et de sa mise en discours au profit de la jouissance égoïste du voyage ; et il serait inféodé aux manuels et guides de voyage, qui lui dicteraient son itinéraire, mais aussi ses impressions et ses émotions[3]. En cela, le touriste s'opposerait tant au sérieux et l'utilitarisme de la pratique viatique des explorateurs-naturalistes, qu'à leur liberté et à leur esprit d'aventure. Deux motivations attirent en Islande les *sportsmen* tant méprisés par Holland. La première motivation est l'escalade des reliefs et des glaciers islandais, dans le cadre des activités de l'Alpine Club de Londres, le plus ancien club d'alpinisme moderne, fondé en 1857[4] : William Lord Watts, auteur de notre corpus, est un alpiniste britannique, qui s'attire l'admiration de ses successeurs[5] ; très rapidement après la fondation de l'Alpine Club de Londres, la publication annuelle par laquelle l'association offre le récapitulatif des exploits sportifs de ses membres comptent des récits d'expédition en Islande[6]. La seconde motivation est la pratique de la pêche dans les rivières et les lacs poissonneux de l'île[7].

---

[1] À ce sujet, voir Alain Corbin (dir.), *L'Avènement des loisirs (1850-1960)*, Paris, Aubier, 1995, et en particulier les chapitres pris en charge par Roy Porter (sur l'Angleterre, patrie de naissance de la pratique touristique, et l'organisation des temps de loisirs) et Alain Corbin (sur la pratique des voyages de croisières).

[2] Aho, *op. cit*., p. 2. Holland n'est pas le seul à formuler de telles critiques, qui deviennent un lieu commun : l'on songe au brûlot adressé par Pierre Loti aux clients de l'agence de voyage Cook qui affluent en masse sur les rives du Nil, dans *La Mort de Philae* (1908).

[3] Voir Venayre, *Panorama du voyage, op. cit*., p. 415-420.

[4] Pour approfondir l'histoire de cette institution, voir George Band, *Summit: 150 years of the Alpine Club*, Londres, Collins, 2006, qui retrace à travers l'évolution de l'Alpine Club les exploits de ses membres les plus illustres et l'évolution des sports de grimpe, ou encore le catalogue d'exposition suivant, lui aussi édité à l'occasion du 150e anniversaire du club : *Treasures of the Alpine Club: from Mont Blanc to Everest and beyond: an exhibition of items from the collections of the Alpine Club in celebration of 150 years of mountaineering since the Club's foundation*, Londres, Alpine Club Library, 2007. Sur la pratique de l'alpinisme, voir également Boyer, *Histoire générale du tourisme, op. cit*., p. 209-244 et Venayre, *Panorama du voyage, op. cit*., p. 410-415, qui documente l'émergence du Club Alpin Français à partir de 1874.

[5] Le juriste et explorateur belge Jules-Joseph Leclercq rappelle dans la préface de son propre récit de voyage son expédition périlleuse sur le Vatnajökull (1875), et évoque à une autre reprise la détermination proverbiale des alpinistes anglais (voir Jules-Joseph Leclercq, *La Terre de Glace. Féroë, Islande, les geysers, le Mont Hekla*, Paris, E. Plon et Cie, Imprimeurs-éditeurs, 1883, p. 4, 8-9).

[6] Voir E. T. Holland, « A Tour in Iceland in the Summer of 1861 », dans E. S. Kennedy, *Peaks, Passes and Glaciers. Being Excursions by Members of the Alpine Club*, Londres, Longmans, 1862 (voir Aho, *op. cit*., p. 27).

[7] Si notre corpus ne compte aucun récit de voyage de pêcheur britannique, cela devient en revanche un personnage topique incontournable du voyage d'Islande, à partir des années 1860, particulièrement chez les voyageurs

Les récits de voyage scientifiques de Winkler, Preyer, Zirkel et Paijkull s'inscrivent donc dans un contexte qui, *a priori*, n'en manifeste pas le besoin immédiat pour l'avancement de la science. Pourtant, chacun de ces auteurs soutient avec assurance la légitimité de son entreprise savante : Preyer et Zirkel, qui annoncent modestement dans leur préface l'intégration de quelques résultats d'ordre scientifique (« einige Resultate wissenschaftlicher Art »[1]) à leur récit de voyage, évoquent la nécessité de diffuser en Allemagne un savoir sur un pays lointain, en partie inconnu et en partie méconnu (« der ferne theils unbekannte, theils verkannte Eislande »[2]), qui possède avec l'Allemagne des liens de fraternité[3]. Ces liens de fraternité, Paijkull les établit également entre Islande et Suède, après avoir affirmé dans un même élan l'importance scientifique de l'île[4]. Enfin, les ambitions savantes de Winkler sont affirmées avec force dans la préface de son récit de voyage, puisqu'il a pour vocation de faire pour l'Islande ce que Humboldt a fait pour l'Amérique du Sud :

> Alexander von Humboldt zeichnet jene Individualitäten der Erdvesten, welche durch das Detail ihrer Oberflächengestalt, durch ihre Stellung zu den Gestirnen, ihr Klima und die daraus entspringenden Formen des Thier- und Pflanzenlebens dargestellt werden – die Landschaften. Er führt uns in den tropischen Urwald, und wir schauen der Lianen Pracht sich am riesigen Stamm der Palme emporranken, wir erzittern vor den nahenden Klappertönen der schleichenden Schlange, oder dem aus der Ferne erhallenden Brüllen der hungernden Jaguar. Jetzt bebt der Boden in gewaltigen Schwingungen unter unsern Füßen, dann flammen glänzende Meteore über unsern Häuptern hin, oder wir folgen den geräuschlos nach den Tiefen der Erde nagenden chemischen Kräften!
>
> Nach diesen großen Mustern vergleichender Erdbeschreibung und Naturschilderung wollte ich es versuchen, vor des Lesers geistigem Auge ein Bild von Island aufzurollen.[5]

Néanmoins, la rhétorique de cet extrait, marquée par l'expressivité et l'enthousiasme, semble déroger avec les codes habituels du récit de voyage scientifique : présent de narration,

---

francophones qui en font souvent l'abcès de fixation de leur anglophobie (non moins proverbiale que la détermination des alpinistes anglais !). Sans prétendre à l'exhaustivité, voir Leclercq, *op. cit*., p. 37 ; quant au médecin et naturaliste français Henry Labonne, il évoque les « *fishermen* enragés » (Henry Labonne, *L'Islande et l'archipel des Færœer,* Paris, Librairie Hachette et Cie, 1888, p. 168).

[1] Preyer et Zirkel, *op. cit.*, « Vorwort », non paginé.

[2] Preyer et Zirkel, *ibid.*, non paginé.

[3] Preyer et Zirkel, *ibid*., non paginé.

[4] « Island är derföre ett land af särdeles framstående vigt för den vetenskapliga forskningen, och för Nordbon är det ju ett nära slägtland, ett broderland, som han inte kan hysa annat än intresse att lära känna på nära håll » (Paijkull, *op. cit*., p. 2). Nous traduisons : « L'Islande est donc un pays qui revêt une importance particulière pour la recherche scientifique et, pour les habitants du Nord, il s'agit, après tout, d'un pays proche, d'un pays frère, qu'il ne peut qu'avoir de l'intérêt à connaître de près. »

[5] Winkler, *op. cit*., p. V-VI. Nous traduisons : « Alexander von Humboldt dépeint les spécificités de l'habit terrestre, en présentant le détail et le grain de leur surface, leur position par rapport aux étoiles, leur climat et les formes de vie animale et végétale qui en résultent – les paysages. Il nous conduit dans la jungle tropicale, et nous contemplons la splendeur des lianes qui grimpent le long de l'énorme tronc du palmier, nous tremblons au son du serpent rampant qui s'approche, ou au rugissement lointain du jaguar affamé. Voilà que le sol tremble sous nos pieds en de puissantes vibrations, puis des météores étincelants flambent au-dessus de nos têtes, ou nous suivons les forces chimiques qui rongent sans bruit les profondeurs de la terre ! // C'est en m'inspirant de ces grands modèles de description comparative de la Terre et de la nature que je voudrais tenter de dérouler dans l'esprit du lecteur une image de l'Islande. »

parallélismes syntaxiques, harmonie imitative des allitérations (« schleichenden Schlange », « herhallenden […] hungernden »). Ce qui sous-tend la préface du récit de voyage de Winkler est autant, sinon plus, une rêverie d'ordre littéraire sur le genre du récit d'exploration savant qu'un projet scientifique affirmé : l'enjeu didactique du récit de voyage scientifique est escamoté au profit d'un autre enjeu que Winkler reconnaît dans les textes de Humboldt, à savoir la virtuosité du récit et son caractère entraînant pour le lecteur. Ces quelques lignes nous invitent à interroger, à travers la persistance du modèle du récit de voyage scientifique, la persistance ou non de ses fonctions traditionnelles.

À partir de la fin des années 1830, les tensions animant le corpus des récits de voyage en Islande s'exerceraient donc non seulement à l'échelle des modèles textuels adoptés, puisque ces derniers sont répartis en deux grandes orientations *a priori* contradictoires de la littérature de voyage, mais aussi à l'échelle du statut et des fonctions traditionnelles du modèle canonique du récit de voyage scientifique. Cela nous conduit à envisager la pluralité formelle de notre corpus non plus seulement comme une donnée statique, résultant de la transposition dans la littérature de voyage d'un imaginaire duel, ou comme une donnée soumise à une évolution linéaire, indexée sur l'évolution globale de la littérature de voyage au cours du XIXe siècle, mais aussi comme une donnée éminemment conflictuelle, autant génératrice d'instabilité que riche de potentiel créateur.

2.2.2. Le « conflit des codes », concept opératoire pour penser le voyage d'Islande ?

De quoi la pluralité formelle du voyage d'Islande est-elle le nom, pour l'écrivain-voyageur ? Émane-t-elle exclusivement d'une dualité de l'imaginaire de l'Islande, qui constituerait la voie d'une liberté autant épistémologique, que rhétorique et esthétique – la possibilité pour le voyageur de choisir l'un ou l'autre, voire l'un et l'autre des deux répertoires de codes discursifs, mythe historique ou mythe géographique, pour lire, puis dire l'Islande – ou la menace d'une contrainte elle aussi épistémologique, rhétorique et esthétique, à savoir l'impossibilité d'élaborer de nouveaux répertoires de codes et l'enfermement dans une dualité aporétique ? Ou cette pluralité formelle du voyage d'Islande est-elle aussi imputable aux conflits qui traversent les pratiques et les modalités d'écriture du voyage au XIXe siècle, dont le cas spécifique du voyage d'Islande constituerait un point limite autant qu'un laboratoire d'observation – et de résolution ? – des tensions qui animent les enjeux du voyage et de son écriture ? En d'autres termes, la pluralité, la mixité et le brouillage de la forme à l'œuvre dans le voyage d'Islande répondent-ils exclusivement à une nécessité d'ordre cognitif fidèle aux

préceptes de l'écriture du voyage tels que les expose Humboldt, la pluralité formelle étant aux yeux des écrivains-voyageurs le choix rhétorique et épistémologique pertinent pour rendre compte de la complexité de l'Islande ? Ou faut-il y voir l'indice de la rupture du lien de nécessité entre la forme et le territoire décrit, entre le discours et l'impératif de transmission du savoir, au profit d'enjeux extérieurs au récit du voyage – enjeux intimes ou collectifs et idéologiques de représentation de soi, de l'ailleurs et de l'autre – ou d'enjeux poétiques de création autotélique ? Cette seconde hypothèse rendrait *a priori* caduques les principes édictés par Humboldt quant au choix des formes du récit de voyage : ce ne serait plus tant le pays visité que l'écrivain-voyageur lui-même qui, à la faveur de la plasticité de l'imaginaire de l'Islande, déterminerait le modèle textuel cardinal de son propre récit de voyage.

Pour éclairer cette pluralité formelle du corpus du voyage d'Islande, nous jugeons pertinent d'en appeler à la notion de « conflit de codes », éclairante sur le caractère systématique de ce principe de contradiction que nous identifions tant dans le cas du voyage en Islande, entendu comme pratique, que dans celui du voyage d'Islande, entendu comme corpus unifié par des traits définitoires identifiables. Nous empruntons la notion de « conflit de codes » au théoricien québécois de la littérature André Belleau. Dans son article « Le conflit des codes dans l'institution littéraire québécoise » (1981), ce dernier envisage le rôle de l'institution littéraire dans la manière dont une œuvre sélectionne et réinvestit selon des normes données des « matériaux linguistiques hétérogènes »[1] qui lui préexistent. Soulignant l'ambiguïté essentielle de la littérature québécoise qui, pour dire la réalité socio-culturelle du Québec, emploie des normes et des codes[2] littéraires importés de France, il constate que la spécificité de cette même

[1] André Belleau, « Le conflit des codes dans l'institution littéraire québécoise », *Liberté*, vol. 23, n°2 (134), 1981, p. 16.

[2] Au sujet du concept de « code(s) », nous devons prendre position quant à la définition que nous lui donnerons ; André Belleau tranche la question en faisant des codes les règles qui régissent les différentes sortes de discours – les discours étant eux-mêmes entendus comme autant de « réalisations de la langue » (Belleau, *ibid*., p. 15) – et il distingue de nombreux codes : « codes linguistique, social, idéologique, culturel » ou encore des « sous-codes propres à chaque type discursif » : code littéraire, code rhétorique, code poétique, code narratif (Belleau, *op. cit*., p. 15). Nous nous rallions à la définition large qu'en propose Jean-Louis Dufays, à la suite de Roland Barthes dans son essai *S/Z* : « tout ensemble de connaissances collectives dont les éléments sont associés selon un principe de cohérence quelconque » (Dufays, *op. cit*., p. 57). Rappelons la définition que donne Barthes du concept de « code » : « Ce qu'on appelle *Code*, ici, n'est […] pas une liste, un paradigme qu'il faille à tout prix reconstituer. Le code est une perspective de citations, un mirage de structures ; on ne connaît de lui que des départs et des retours ; les unités qui en sont issues (celles qu'on inventorie) sont elles-mêmes, toujours, des sorties du texte, la marque, le jalon d'une digression virtuelle vers le reste d'un catalogue […] ; elles sont autant d'éclats de ce quelque chose qui a toujours été *déjà* lu, vu, fait, vécu : le code est le sillon de ce *déjà*. Renvoyant à ce qui a été écrit, c'est-à-dire au Livre (de la culture, de la vie, de la vie comme culture), il fait du texte le prospectus de ce Livre » (Roland Barthes, *S/Z*, Paris, Seuil, coll. « Points », 1970, p. 27-28. Cité dans Dufays, *op. cit*., p. 57). Cette définition nous semble à la fois assez précise et large pour rendre compte des problématiques de la littérature viatique, que ne suffisent pas à épuiser les domaines de la rhétorique, de la stylistique et de la poétique : la difficulté propre au récit de voyage tient à ce qu'il ne se situe pas exclusivement sur un plan discursif et textuel.

littérature québécoise repose sur la capacité qu'a le discours social québécois à s'exprimer à la fois par et contre les codes littéraires français. Comme le rappelle Lucie Robert[1], André Belleau fait le vœu que sa proposition théorique puisse être appliquée à d'autres domaines des études littéraires[2]. À la suite d'André Belleau, Lucie Robert postule que cette notion permet de penser plus largement, au-delà du contexte littéraire québécois, l'histoire de la création littéraire : aucun texte ne s'écrit *ex nihilo* ; il est porté par l'époque et la société qui voient vivre son auteur, et sa genèse s'inscrit dans l'histoire des discours et des codes qui les régissent, quels qu'ils soient : linguistiques, sociaux, rhétoriques, idéologiques. Tout auteur est le dépositaire de cette histoire à la fois diachronique et synchronique, et écrit relativement à elle, reconduisant inlassablement, à la suite de ses prédécesseurs, le dialogue avec les normes installées, à travers la dialectique de l'imitation et de l'écart, de l'affiliation et du rejet. En cela, tant André Belleau que Lucie Robert[3] reconnaissent l'influence déterminante des travaux de Mikhaïl Bakhtine[4]. Dans le cadre du sujet qui nous intéresse, la notion de « conflit des codes » semble opératoire pour penser et conceptualiser plusieurs perspectives qui caractérisent le cas du voyage d'Islande.

Le « conflit des codes » nous paraît convaincant tout d'abord pour penser l'imaginaire de l'Islande. Souvenons-nous des conclusions auxquelles a abouti le chapitre précédent de cette thèse : l'imaginaire de l'Islande est défini par un conflit des codes, tant sur le plan synchronique que sur le plan diachronique. Sur le plan synchronique, il est le théâtre de la confrontation entre

---

[1] Lucie Robert, « André Belleau et le multiple », communication présentée au colloque « Retour sur la notion de "conflit des codes" », jeudi 17 septembre 2015. URL : http://oic.uqam.ca/fr/communications/retour-sur-la-notion-de-conflit-des-codes-0 (date de consultation : 3 août 2020).

[2] André Belleau, « Code social et code littéraire dans le roman québécois », dans *Surprendre les voix*, Montréal, Boréal, coll. « Papiers collés », 1986, p. 159-165. Le vœu d'André Belleau s'est réalisé ; plusieurs études s'appuient sur la notion de « conflit des codes » : voir (entre autres) Anthony Purdy, « Littérarité et conflit des codes : l'alternarré », dans Louise Milot et Fernand Roy (dir.), *La littérarité*, Québec, Presses de l'Université Laval, Centre de recherche en littérature québécoise, 1991, p. 263-277 ; Karine Rosso, « Dialogues intertextuels et bibliothèques imaginaires dans *Don Quichotte de la Démanche* de Victor-Lévy Beaulieu et *L'Ange des ténèbres* d'Ernesto Sábato », mémoire de maîtrise, Université du Québec à Montréal, 2012.

[3] Nous reconnaissons ici notre dette intellectuelle envers Lucie Robert, tout d'abord pour la richesse et la fécondité de son séminaire de recherche « Problème de sociologie littéraire : conflit de codes », que nous avons eu le plaisir de suivre lors de la session d'automne 2016 à l'Université du Québec à Montréal ; ensuite, pour la relecture de l'œuvre de Mikhaïl Bakhtine, riche de sens, à laquelle elle nous a invitée.

[4] Mikhaïl Bakhtine, *L'œuvre de François Rabelais et la culture populaire au Moyen Âge et sous la Renaissance*, Paris, Gallimard Tel, 1970 (1965 pour le texte original russe) et *Esthétique et théorie du roman*, Paris, Gallimard Tel, 1978 (1975 pour le texte original russe). L'on mesurera l'ampleur de l'influence intellectuelle de Bakhtine sur les travaux d'André Belleau : voir notamment André Belleau, « Culture populaire et culture "sérieuse" dans le roman québécois », *Liberté*, vol. 19, n°3 (111), 1977, p. 31-36 ; « Culture de masse et institution littéraire », *Liberté*, vol. 20, n°6 (120), 1978, p. 3-6 ; « Carnavalisation et roman québécois : mise au point sur l'usage d'un concept de Bakhtine », *Études françaises*, vol. 19, n°3, 1983, p. 51-64 ; « La démarche sociocritique au Québec », *Voix et Images*, vol. 8, n°2, 1983, p. 299-310 ; « Carnavalesque pas mort ? », *Études françaises*, vol. 20, n°1, *Bakhtine mode d'emploi*, printemps 1984, p. 37-44 ; « La dimension carnavalesque du roman québécois », dans André Belleau, *Notre Rabelais*, Montréal, Boréal, 1990, p. 141-156.

deux représentations du Nord superposées – Nord blanc et Nord brumeux – ainsi que de deux imaginaires géographiques, dont l'opposition ne recoupe qu'imparfaitement la distinction précédemment établie, et qui placent en regard un imaginaire du Nouveau Monde et un imaginaire de l'Ancien Monde. Chaque constellation de représentations incite les explorateurs naturalistes du tournant des XVIIIe-XIXe siècles à convoquer des codes ayant partie liée à différentes aires géographiques et culturelles, voire à différents modèles de représentations de l'Ailleurs et de l'Autre : désert et montagne, ombre et lumière, Bon Sauvage et barbare, pour ne mentionner que quelques-uns de ces doublets parfois antithétiques. Le contraste et l'antithèse deviennent alors des figures pertinentes pour comprendre et organiser les représentations participant à l'imaginaire de l'Islande. Qui plus est, ces représentations sont renvoyées dos à dos par leur incomplétude, leur caractère au moins partiellement inadéquat : les explorateurs-naturalistes du tournant des XVIIIe-XIXe siècles ont conscience que l'Islande est à la fois trop familière pour souscrire pleinement aux codes des représentations du Nouveau Monde, et trop étrangère pour s'inscrire sans réserve dans les codes de l'imaginaire de l'Ancien Monde.

Ce conflit synchronique des codes se double d'un conflit diachronique, qui l'explique sans doute, puisque l'Islande de l'époque moderne est appréhendée et représentée à travers des codes empruntés à des modes de savoirs et de discours anciens, et donc anachroniques. Les constellations de représentations contradictoires que l'imaginaire de l'Islande emprunte à l'imaginaire géographique accentuent cet anachronisme et, partant, cette inadéquation entre les codes et la réalité qu'ils prétendent mettre en discours. Une représentation du Nouveau Monde, surtout empruntée aux récits de navigation allégoriques du Moyen Âge ou aux récits d'explorations des XVe-XVIe siècles – et l'on a constaté le rapport de filiation qui associe les seconds aux premiers, souvenons-nous de la perméabilité de l'imaginaire du Nouveau Monde aux références paradisiaque et infernale – une telle représentation, donc, est vouée à être inadéquate à la réalité qu'elle prétend mettre en discours. Cet anachronisme n'est pas moins entretenu par l'intégration de l'Islande à l'Ancien Monde : la mutation de l'imaginaire de l'Islande, dont nous avons précédemment montré qu'elle s'inscrivait dans le cadre du changement de paradigme culturel substituant le Nord au Midi dans la seconde moitié du XVIIIe siècle, fait aussi du voyageur un individu nostalgique et double le voyage dans l'espace d'un voyage dans le temps, du présent au passé, un passé reconstruit et asymptotique, à mesure que la figure de l'explorateur-naturaliste est concurrencée par celle du voyageur romantique, et que le récit de voyage scientifique l'est par les modèles textuels du voyage romantique, tels que les impressions de voyage et le pèlerinage culturel.

De cette première application de la notion de « conflit des codes » à notre sujet, à laquelle nous autorise le travail d'analyse mené au précédent chapitre, découlent au moins deux autres applications. Tout d'abord, l'on postulera le transfert et l'application au domaine de la poétique du récit de voyage des conflits, sinon des antithèses, de codes qui traversent l'imaginaire de l'Islande. En effet, ce dernier confronte des codes issus, d'une part, de l'imaginaire du Nouveau Monde et, d'autre part, de l'imaginaire de l'Ancien Monde. Si ces réseaux discursifs se rejoignent sous le terme commun de l'anachronisme, ils appellent chacun des formes textuelles *a priori* bien distinctes l'une de l'autre, dont chacune répondrait à des impératifs tout aussi distincts. Il est donc possible de présager de la pluralité, sinon de la mixité, plus ou moins conflictuelle des formes textuelles qui seront à l'œuvre dans le corpus du voyage d'Islande. Dans quelle mesure ce conflit des codes propre au voyage d'Islande s'inscrit ou non dans celui propre à la littérature de voyage, « genre sans loi »[1] lui-même situé à la croisée des codes littéraires, en dialogue constant avec la littérature institutionnelle, c'est une autre question qu'il nous faudra envisager.

La classification des modèles textuels qu'emprunte le voyage d'Islande nous permettra ensuite de mettre en évidence un paradoxe propre à ce corpus. Par l'intégration des différents modèles du voyage romantique, que nous allons définir, le corpus des récits de voyage en Islande s'inscrit dans l'évolution globale de la littérature de voyage occidentale au XIXe siècle ; cependant, l'analyse précise de cette classification dynamique permet de mettre en évidence, d'une part, la persistance du modèle du récit de voyage scientifique classique et de son *ethos* afférent, celui de l'explorateur-naturaliste, d'autre part, la résurgence, à travers les modèles mêmes du voyage romantique, de modèles anciens, relevant des siècles classiques. Nous postulons que cette particularité fait du voyage d'Islande un miroir[2] nostalgique des arts anciens du voyage, autant qu'un cas-limite de la littérature de voyage, de son évolution et de son instabilité formelle et épistémologique au XIXe siècle.

2.3. Les deux sources du voyage d'Islande

Entre la fin des années 1830 et jusqu'au début du XXe siècle, le corpus du récit de voyage en Islande est marqué par une diversification de ses modèles textuels, ce qui contraste avec la

[1] Le Huenen, « Qu'est-ce qu'un récit de voyage ? », *op. cit.*, p. 14.
[2] Nous employons « miroir » au sens médiéval du terme, par analogie avec le *Konungs Skuggsjá*, « Miroir du roi ». Le miroir médiéval est une œuvre encyclopédique qui compile et condense le monde dans sa totalité. L'*Image du Monde* de Gossuin de Metz est un autre exemple de miroir médiéval. Sur cette notion, voir notamment Benoît Beyer De Ryke, « Le miroir du monde : un parcours dans l'encyclopédisme médiéval », *Revue belge de Philologie et d'Histoire*, 2003, 81-4, p. 1243-1275.

prédominance du modèle du récit de voyage scientifique dans ce corpus depuis le milieu du XVIIIe siècle. La relation viatique consacrée à l'Islande serait, avec un retard de deux ou trois décennies, le théâtre d'une mutation à l'échelle de la littérature de voyage occidentale, qu'identifie Anne-Gaëlle Weber :

> Il est communément admis que l'âge d'or du récit de voyage est le XVIIIe siècle. L'ère des grandes circumnavigations est celle aussi de la mise en place définitive des règles d'écriture du récit de découverte scientifique ou, plus exactement, des relations historiques. La disparition progressive des dernières terres inconnues et la spécialisation grandissante des disciplines constitutives de l'histoire naturelle feraient du récit de voyage, dès le début du siècle suivant, un texte sans objet, une forme vide ; le voyageur idéal pourrait se contenter de n'observer que les espèces propres à compléter les taxinomies élaborées par les savants et, sans même les décrire dans un texte composé, d'en envoyer des spécimens aux naturalistes en cabinet. Au mieux, ce voyageur est un naturaliste, au pire, il est un administrateur colonial et un botaniste en herbe, un « impressionniste », un amateur de « pittoresque » ou encore un « touriste ». Dans tous les cas, il a la fâcheuse tendance de s'obstiner à écrire un voyage dont la visée n'est plus seulement scientifique et d'appliquer même parfois à son texte des règles structurales et thématiques qui avaient été élaborées en fonction de cette visée. Le récit de voyage se dissoudrait donc en « impressions » de voyage, en « voyages pittoresques », et en une multitude de sous-genres qui rendraient impossible la référence à un modèle unique et donc à un genre.[1]

Sylvain Venayre partage une analyse semblable, selon laquelle le déclin du modèle du récit de voyage scientifique permet à une pluralité d'autres modèles de s'épanouir, et il associe ce double phénomène à l'entrée en littérature d'une écriture du voyage jusqu'alors cantonnée dans une mission utilitaire :

> […] à l'impératif de connaissance autrefois formulé par les humanistes et rappelé avec vigueur par les philosophes des Lumières, ils opposent la logique romantique de l'exaltation des sentiments ressentis face à l'étrangeté du paysage, la restitution littéraire de l'expérience intime du voyage. Le Voyage en France, le Voyage en Italie, le Voyage en Espagne, le Voyage en Orient surtout deviennent des sous-genres autonomes, que l'on codifie à chaque livre un peu plus, pour mieux pouvoir en transgresser les règles.[2]

À ce stade de notre réflexion, il ne s'agit pas encore de s'attarder sur la lecture pessimiste de l'histoire des formes de la littérature de voyage, selon laquelle tout modèle textuel ultérieur à la matrice du récit de voyage scientifique serait la marque d'une déperdition de sens, d'un renoncement à tenir un discours de vérité sur le monde. C'est une lecture qui est certes légitime, dans la mesure où les auteurs des premiers récits de voyage scientifiques en Islande considèrent non sans une forme de mépris élitiste les nouvelles pratiques de voyage qui se développent à partir des années 1860, et particulièrement la démocratisation du voyage en Islande par le tourisme. Ainsi Gary L. Aho cite-t-il ces quelques lignes écrites dans les années 1860, de la main de Henry Holland, le compagnon de voyage de Mackenzie :

---

[1] Weber, « Le genre romanesque du récit de voyage scientifique au XIXe siècle », *op. cit.*, p. 59.
[2] Sylvain Venayre, *Rêves d'aventures : 1800-1940*, Paris, Éditions de la Martinière, 2006, p. 23.

> […] the numerous growth of an inferior race of travellers […] [who] hurrying from place to place, in obedience to the times and course of the universal steamboat, forfeit all the true purposes of travel. […] Voyages to Iceland are now falling too much into the fashion of modern travel in Greece. The Geysirs, Hecla, and Thingvalla are hurriedly seen in the one case, as Athens, Marathon and Corinth are in the other.[1]

La question de l'ancrage référentiel et de la prétention à la vérité de formes textuelles telles que les impressions de voyage ou les voyages pittoresques interviendra plus tard dans notre propos. L'on retient de cette synthèse d'Anne-Gaëlle Weber l'idée d'un brouillage, d'une confusion des catégories esthétiques et des *ethoi* d'auteurs. Cette confusion et cette multiplicité mettraient alors en péril la catégorisation du récit de voyage dans le champ des productions écrites, voire sa définition : écrit d'ordre utilitaire répondant à l'impératif de la transmission du savoir, ou œuvre littéraire ?

Nous allons envisager successivement les deux voies par lesquelles s'écrit le voyage d'Islande à partir de la fin des années 1830 – celle du voyage romantique et celle d'un récit de voyage scientifique renégocié – avant d'aborder la question d'un cas-limite, qui est paradoxalement aussi le plus répandu dans notre corpus : le modèle de l'itinéraire, genre fondé par Chateaubriand, qui deviendrait pour les écrivains-voyageurs en Islande non seulement le compromis instable entre les deux voies préalablement exposées, mais aussi le lieu de la théorisation et du discours métalittéraire sur le voyage d'Islande.

2.3.1. La voie du voyage romantique

Dans le modèle du voyage romantique, trois modèles secondaires de récits de voyage peuvent être identifiés : les impressions de voyage, le pèlerinage culturel et, avec une représentativité moindre dont il faudra interroger les raisons, le voyage pittoresque. Nous allons définir successivement ces trois modèles textuels secondaires et en étudier la manifestation dans le corpus du récit de voyage en Islande. Ce faisant, nous constaterons que l'influence conjointe de ces trois modèles dans le corpus des récits de voyage en Islande nourrit la tension entre deux postulations : d'une part, l'inscription du voyage d'Islande dans l'évolution de la littérature de voyage au XIXe siècle, elle-même indexée sur la mutation des pratiques viatiques[2] ; d'autre part, la nostalgie à l'égard d'un art désormais ancien du voyage, celui de l'exploration savante et, plus largement, d'un rapport au monde marqué par la découverte et l'étonnement, ce qui se

[1] Aho, *op. cit*., p. 2. L'on constatera que, comme Paijkull, Holland associe le voyage en Islande à une pratique élitiste et difficile, tandis qu'il assimile les voyages dans le Midi à une pratique marquée par le choix de la facilité. Voir Paijkull, *op. cit*., p. 2 et section 3.2.2.1. du présent chapitre pour l'analyse de ce discours.

[2] Nous renvoyons aux réflexions d'Anne-Gaëlle Weber et de Sylvain Venayre sur le sujet dans la précédente section du présent chapitre.

traduit textuellement par la persistance du récit de voyage scientifique dans le corpus des relations viatiques en Islande de la seconde moitié du XIXe siècle.

2.3.1.1. Le modèle textuel des impressions de voyage

Le premier modèle de voyage romantique qui intervient dans le corpus des récits de voyage en Islande est celui des impressions de voyage, également appelées souvenirs de voyage[1]. Ce modèle textuel est généralement représentatif d'une mutation de la littérature de voyage, dans ses formes, ses postulats théoriques et ses objectifs cognitifs : le glissement, pour reprendre une distinction établie par Roland Le Huenen et Alain Guyot, d'un inventaire du monde à un usage du monde[2]. Là où le voyageur effaçait sa personne au profit de la transmission du savoir disponible sur le pays traversé, il assume dès lors la gratuité de son œuvre – du moins au regard d'intérêts savants, commerciaux ou politiques – et le primat de l'impression intime[3]. Outre le contexte de l'épuisement du modèle du récit de voyage scientifique, cette mutation s'inscrit également dans le contexte de la « crise de conscience »[4] qui caractérise le tournant des XVIIIe-XIXe siècles et l'avènement du romantisme : le privilège accordé à la subjectivité au détriment de la raison comme outil d'appréhension du monde et le recentrement de l'écriture viatique sur les fluctuations et la complexité de cette subjectivité dans son rapport avec le pays visité. C'est dans ce contexte que naissent les impressions de voyage.

Le modèle des impressions de voyage, que l'on date régulièrement de 1835[5], année de parution du récit de voyage en Suisse d'Alexandre Dumas[6] et du récit de voyage en Orient d'Alphonse de Lamartine[7], est cependant antérieur à cette date. Charles Nodier est le premier à théoriser les paradigmes de ce qu'il appelle « le voyage d'impression »[8], au début de cette somme monumentale que sont les *Voyages pittoresques et romantiques dans l'ancienne*

[1] À ce sujet, voir Friedrich Wolfzettel, « "Souvenirs d'un voyage…" : esquisse d'une théorie du souvenir au temps du romantisme », dans Alain Guyot et Chantal Massol (dir.), *Voyager en France au temps du romantisme. Poétique, esthétique, idéologie*, Grenoble, UGA Éditions, 2003, p. 91-114.
[2] Guyot et Le Huenen, *L'*Itinéraire de Paris à Jérusalem *de Chateaubriand, op. cit.*, p. 226.
[3] L'on se référera également à Le Huenen, « Le récit de voyage à l'orée du romantisme », *op. cit.*
[4] Jacques Bony, *Lire le romantisme*, Paris, Dunod, 1992, p. 11. Nous développons ce sujet également dans l'introduction de la présente thèse.
[5] Voir (à titre d'exemple) Weber, *A beau mentir qui vient de loin, op. cit.*, p. 10 et 50.
[6] On se réfère ici à Alexandre Dumas, *Impressions de voyage. En Suisse* (1835), Paris, Hermann, 2005.
[7] Alphonse de Lamartine, *Impressions, souvenirs, pensées et paysages pendant un voyage en Orient, 1832-1833, ou Notes d'un voyageur* (1835), aujourd'hui réédité le plus souvent sous le titre de *Voyage en Orient* : par exemple, *Voyage en Orient*, édition de Sophie Basch, Paris, Gallimard, coll. « Folio Classique », 2011.
[8] Voir les contributions suivantes dans Guyot et Massol (dir.), *op. cit.* : Maria Teresa Puleio, « Voyage réel, voyage rêvé : les voyages "archéologiques" des petits romantiques », p. 71-90 ; Sarga Moussa, « Clichés et intertextualité dans *Un tour en Belgique et en Hollande* de Gautier », p. 201-214 ; Christopher W. Thompson, « Alexandre Dumas et le paradigme du voyage romantique français (*Nouvelles Impressions de voyage. Midi de la France*) », p. 241-252.

France, ensemble regroupant 23 volumes et un index, dont le baron Taylor coordonne la publication entre 1820 et 1878. Ainsi Nodier déclare-t-il, au début du volume 1 consacré à la Normandie :

> Ce n'est pas en savants que nous parcourons la France, mais en voyageurs curieux des aspects intéressants, et avides des nobles souvenirs. Dirai-je quel penchant, plus facile à sentir qu'à définir, circonscrit ce voyage dans les ruines de l'ancienne France ? Quelque disposition mélancolique dans les pensées, quelque prédilection involontaire pour les mœurs poétiques et les arts de nos aïeux, le sentiment de je ne sais quelle communauté de décadence et d'infortune entre ces vieux édifices et la génération qui s'achève ; le besoin, peut-être assez général d'ailleurs à tous les hommes, de jouir de l'aspect fugitif d'un tableau que le temps va effacer. Qui n'éprouverait cette idée à la vue de ces restes qui s'écroulent de jour en jour, et qui, altérer par tous les accidents du temps, ne promettent plus assez de durée pour que nous puissions espérer que nos enfants les retrouveront.
>
> Ce voyage n'est donc pas un voyage de découvertes ; c'est un voyage d'impressions, s'il est permis de s'exprimer ainsi. Nous ne marchons pas sur la trace de l'histoire. Nous ne l'appelons à concourir à nos émotions qu'autant qu'elle les fortifie de ses graves témoignages, et qu'elle garantit encore par quelque récit imposant la majesté des monuments.[1]

La distinction établie par Nodier entre voyage d'impressions et voyage de découverte recoupe celle, précédemment exprimée, entre usage et inventaire du monde. Le voyage et le monde ne sont pratiqués qu'en tant qu'ils entrent en résonance avec un état d'âme du voyageur, avec ses émotions. Le voyage n'est alors plus tant l'expression d'une recherche extérieure, d'une exploration du monde, que celle d'une quête intime, où se mêlent le dehors et le dedans.

Nous empruntons ce modèle des impressions de voyage à la poétique de la littérature de voyage romantique française, qui nous est la plus familière. Une autre justification à cet emprunt est le fait que l'introducteur du modèle des impressions de voyage dans le corpus des récits de voyage en Islande soit Marmier, dont Nodier, franc-comtois comme lui, est le mentor à ses débuts dans la vie littéraire parisienne des années 1830[2]. Cela ne doit cependant pas nous faire oublier que l'Europe littéraire recèle, elle aussi, des variantes du modèle des impressions de voyage, qui lui sont parfois même antérieures, et qui peuvent exercer à ce titre une influence conjointe à celle des *Lettres sur l'Islande* de Marmier dans le corpus des récits de voyage en Islande. En Angleterre, l'on songe à une œuvre destinée à devenir tout à la fois un art de voyager et une forme littéraire : *A Sentimental Journey through France and Italy* (1768) où Laurence Sterne délègue au sensible Yorick le récit de son propre voyage dans une optique résolument subjective. Yorick représente le « sentimental traveler », nouvelle espèce de voyageur que

[1] Charles Nodier, John Taylor et Alphonse de Cailleux, *Voyages pittoresques et romantiques dans l'ancienne France. Volume I : Ancienne Normandie*, Paris, Didot l'Aîné, 1820, p. 4-5.
[2] Voir Charles Weiss, « Lettre à Charles Nodier du 10 février 1829 », dans Alfred Ducat, « Les débuts littéraires de Xavier Marmier », *Académie des sciences, belles-lettres et arts de Besançon. Procès-verbaux et mémoires*, 1893, p. 13-14 et Alexandre Estignard, *Xavier Marmier : sa vie & ses œuvres*, Paris, Honoré Champion, 1893, p. 23-24.

Sterne théorise, dans une optique certes ironique, dans la préface de son récit de voyage, en la distinguant dans une vaste typologie des voyageurs[1]. L'un des potentiels modèles du Yorick de Sterne pourrait être Charles-Marguerite-Jean-Baptiste Mercier Dupaty, dont les *Lettres sur l'Italie* (1785)[2] traduisent cette évolution dans la pratique et l'écriture viatiques en contribuant à l'invention de ce que Gilles Bertrand appelle une « culture de l'émoi »[3]. Comme le rappelle Odile Gannier, le voyageur sentimental renonce aux ambitions qui furent celles de ses prédécesseurs, le pèlerin du Grand Tour, le savant et l'aventurier, puisque les Lumières ont éclairé le moindre recoin de l'Europe et que rien n'est plus à désirer, rechercher ou découvrir ailleurs que chez soi : « Sterne lui-même, pas plus que Yorick ou Tristram, ne sont de grands voyageurs, attirés par les curiosités antiques ou la connaissance des nations. Le sublime n'est pas leur marotte, l'érudition gratuite leur est étrangère.[4] » Edmond Schérer décrit en ces termes le voyageur sentimental :

> Le voyageur à la Sterne est un homme qui s'inquiète peu du but vers lequel il se dirige, non plus que des lieux qu'il traverse ; il ne visite guère les monuments, ne parle pas de la beauté des sites ; ce qu'il cherche, ce sont les émotions douces et affectueuses. Tout lui devient matière à sympathie ; un oiseau prisonnier, un âne qui plie sous les mauvais traitements, un pauvre enfant, un vieux moine. Une sorte de bienveillance universelle lui fait prendre sa part de toutes les petites douleurs. Non pas précisément pour les soulager, mais pour y entrer, en déguster la saveur et, si j'ose ainsi dire, en soutirer le pittoresque. La sentimentalité est parfaitement compatible avec une certaine dose d'égoïsme, et le voyageur sentimental, au fond, reste plus maître de lui-même qu'on ne le croit. C'est pour cela qu'il peint si bien, et pour cela aussi qu'il exagère et fausse le ton si souvent.[5]

Les impressions de voyage trouvent aussi une variante en Allemagne dans les *Reisebilder*, ou « Tableaux de voyage », selon la traduction française consacrée dès le XIXe siècle : c'est Heinrich Heine qui inscrit dans la littérature allemande cette forme textuelle. Ce faisant, il

---

[1] « Idle Travellers, Inquisitive Travellers, Lying Travellers, Proud Travellers, Vain Travellers, Splenetic Travellers. Then follow The Travellers of Necessity. The delinquent and felonious Traveller, The unfortunate and innocent Traveller, The simple Traveller, and last of all (if you please) The sentimental Traveller (meaning myself) who have travell'd, and of which I am now sitting down to give an account. » (Laurence Sterne, *A sentimental Journey through France and Italy by Mr Yorick* (1768), Mineola, Dover publications, 2004, p. 8). »

[2] L'on ne peut manquer de relever l'analogie entre ce titre et les *Lettres sur l'Islande* de Marmier, potentiel indice de l'inscription de ce dernier dans la tradition discursive du voyage sentimental, à défaut de ressaisir les codes du recueil épistolaire de Troil.

[3] Voir Bertrand, *Le Grand Tour revisité, op. cit*., p. 249. À ce sujet, l'on consultera en particulier la deuxième partie dudit ouvrage, « L'Italie réinventée » (p. 217-321), ainsi que, toujours de Gilles Bertrand, « Parcours alpins sur le chemin de l'Italie : les transformations de l'image de la montagne dans les guides et récits de voyage en langue française des dernières décennies du XVIIIe siècle et du début du XIXe siècle », *Histoire des Alpes – Storia delle Alpi – Geschichte der Alpen*, 9/2004, p. 109-130.

[4] Odile Gannier, « Le Voyage selon Laurence Sterne et Chateaubriand : le héros et le bouffon (*Tristram Shandy*, *Voyage sentimental*, *Itinéraire de Paris à Jérusalem*) », *Loxias* 15, II. *Naissance du roman moderne : Rabelais, le Tiers Livre, Cervantès, Don Quichotte, Sterne, Tristram Shandy, Le Voyage selon Laurence Sterne et Chateaubriand : le héros et le bouffon (Tristram Shandy, Voyage sentimental, Itinéraire de Paris à Jérusalem)*. URL : http://revel.unice.fr/loxias/index.html?id=1480 (date de mise en ligne : 27 janvier 2007 ; date de consultation : 5 mai 2020).

[5] Edmond Schérer, « Laurence Sterne ou l'Humoriste », dans *Études sur la littérature contemporaine* (1863). Tome IV. Nouvelle édition, Paris, Calmann Lévy, 1894, p. 207-208.

éclipse un devancier[1], le poète romantique Wilhelm Friedrich Waiblinger, ami de Friedrich Hölderlin et d'Eduard Mörike, dont les récits de voyage sont aujourd'hui réédités sous le titre de *Reisebilder aus Italien*[2], et qui plaide pour ses propres récits le droit à la représentation subjective du monde, à la distraction du voyageur. Waiblinger introduit notamment la notion de paysage mental :

> Übrigens dürfen Sie auch unter diesen Gemälden und Darstellungen nicht die vollendete Kunst der reifen lange verweilenden Beobachtung, sondern nur die flüchtig, noch im ersten warmen Gefühl, noch im frischen Eindruck hingeworfenen Skizzen des oft zerstreuten, oft zu sehr mit sich selbst beschäftigten Wanderers, gleichsam nur ein lebhaft geschriebenes, an Sie gerichtetes Tagebuch hoffen. Wer solche Bilder geben will, dessen Seele sollte so rein und klar, so ruhig und unbewegt, so schön und eben sein, wie ein See, der alle Gegenstände in sichern wahren Umrissen abspiegelt, aber leider ist unser Gemüt nicht immer heiter genug, um jene so aufzunehmen, wie es sein sollte, und noch öfter finden wir gar Beispiele von einer schlimmen Eigenschaft jenes Gleichnisses, ich meine nämlich, eine gänzlich verkehrte Abspiegelung in unserm Gemüt oder eine auf den Kopf gestellte Darstellung.[3]

Heinrich Heine s'inscrit dans cette perspective et fait du récit de voyage un genre littéraire et une forme artistique reconnue dans le champ littéraire allemand.

Dans le corpus des récits de voyage en Islande, c'est donc Xavier Marmier qui inaugure le modèle textuel des impressions de voyage, en revendiquant à la fois l'absence de prétention littéraire, mais aussi le renoncement à toute ambition savante, sans cependant manifester le goût de l'ironie propre à Heine et Sterne. Dans sa préface des *Lettres sur l'Islande*, il présente ainsi son récit de voyage comme une production marginale par rapport aux publications de la Commission scientifique d'Islande et de Groenland.

> Ce livre n'est […] qu'un récit de voyage sans prétention, un tableau rapide de quelques faits notables, dignes d'une longue étude, et si je ne me trompe, peu connus en France ; c'est l'abrégé d'un livre important qui se fera par le concours de quelques hommes plus savans et plus expérimentés que moi, et qui sera complété par des travaux d'art et d'histoire naturelle.[4]

---

[1] Devancier qu'il mentionne néanmoins dans ses propres *Reisebilder* (voir Christa Stöcker, *Reisebilder II. 1828-1831. Kommentar*, Berlin, De Gruyter, 2003, p. 294).
[2] Wilhelm Waiblinger, *Reisebilder aus Italien* (1824-1828), dans *Werke und Briefe*, édition de Hans Königer, vol. 4., Stuttgart, J. G. Cotta'sche Buchhandlung Nachfolger, 1988, 2004.
[3] Wilhelm Waiblinger, *Wanderung ins Sabinerland. Seitenstück zu Der Frühling in den Gebirgen Latiums*, dans *Wilhelm Waiblinger's gesammelte Werke, mit des Dichters Leben von H. v. Caniss*, vol. 8, Hambourg, Georg Heubel, 1840, p. 69-70. Nous traduisons : « À vrai dire, même dans ces peintures et ces représentations, vous n'êtes pas fondés à espérer trouver l'art accompli de l'observation mûrie par le temps, mais seulement les esquisses du vagabond souvent distrait, souvent trop occupé de lui-même, de même qu'un simple journal intime au style vif, qui vous serait adressé. Celui qui veut produire de telles images devrait avoir une âme aussi pure et claire, aussi calme et impassible, aussi belle et lisse qu'un lac qui reflète tous les objets dans leurs vrais contours, mais hélas, notre esprit n'est pas toujours assez serein pour les recevoir comme il le devrait, et plus souvent encore, nous trouvons des exemples distordus de cette équation, j'entends par là un reflet complètement faux dans notre esprit ou une représentation à l'envers. »
[4] Marmier, *Lettres sur l'Islande, op. cit*., p. XXX.

Il est loisible de comprendre ces lignes comme la marque d'une posture rhétorique non moins topique du récit de voyage : la modestie comme *captatio benevolentiæ*[1]. Cette hypothèse semble recevable eu égard au contexte dans lequel Xavier Marmier écrit et publie ses *Lettres sur l'Islande* : l'expédition scientifique de *La Recherche* et, bientôt, l'ombre portée de la somme encyclopédique de la Commission scientifique d'Islande et de Groenland. Néanmoins, l'on pourra aussi lire dans cette préface l'acte de naissance des impressions de voyage dans le corpus du récit de voyage en Islande. À cet égard, il est marquant que Marmier ait privilégié la *Revue des Deux Mondes*[2] pour la première publication de ses *Lettres sur l'Islande*. En effet, cette revue, dont le titre complet est *Revue des Deux Mondes ; Journal des voyages, de l'administration et des mœurs, etc., chez les différens peuples du globe ou archives géographiques et historiques du XIXe siècle ; rédigée par une société de savans, de voyageurs et de littérateurs français et étrangers*, est autant une revue de voyage interdisciplinaire que le rendez-vous incontournable des figures littéraires françaises, voire européennes du XIXe siècle : Chateaubriand, Lamartine, Gautier, Dumas, George Sand, Musset ou encore Sainte-Beuve y apportent leur contribution[3]. Les *Lettres sur l'Islande* de Marmier doivent donc être son titre d'accès au monde littéraire[4], là où les récits de voyage de ses prédécesseurs, notamment britanniques, paraissent par extraits ou en compilation dans des manuels et des revues plus strictement consacrés aux récits de voyage, aux découvertes géographiques ou aux faits d'actualité[5], ce qui dénote avant tout leur vocation utilitaire et savante. Au-delà de la personne

[1] Dans le corpus de la littérature viatique française, la préface de l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem* (1811) de Chateaubriand constitue un modèle de ce *topos*.

[2] Les deux mondes en question renvoient respectivement à l'Europe et à l'Amérique : voir « L'histoire de la *Revue des Deux Mondes* ». *Revue des Deux Mondes* [ressource en ligne]. URL : https://www.revuedesdeuxmondes.fr/qui-sommes-nous/ (date de consultation : 25 mai 2021). Cette symbolique n'est pas sans rappeler le conflit interne aux codes de représentation de l'Islande dont nous avons pu faire état, et c'est donc dans cette revue que paraît la relation viatique de langue française la plus significative du point de vue de sa réception dans le corpus des récits de voyage en Islande ; l'on appréciera cette coïncidence.

[3] Les trois derniers auteurs cités contribuent d'ailleurs aux deux numéros de la *Revue des Deux Mondes* qui accueillent les six premières livraisons des *Lettres sur l'Islande* de Marmier.

[4] Marmier se fait d'abord remarquer par l'Académie française pour ses romans *Les Fiancés du Spitzberg* (1859) et *Gazida* (1860) (voir Ducat, *op. cit*., p. 20), mais c'est son œuvre de voyageur et de philologue, notamment en Islande, qui lui vaut d'être élu dans cette institution en 1870 (voir Wendy S. Mercer, *The life and travels of Xavier Marmier (1808-1892): bringing world literature to France*, Oxford, Oxford University Press for the British Academy, 2007, p. 287-288). En cela, Marmier profite d'une dynamique contemporaine de la parution des *Lettres sur l'Islande*, et que décrit Gérald Rannaud : l'ascension sociale et l'entrée en littérature par l'entremise de l'écriture viatique, incarnée en France par l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem* (1811) de Chateaubriand et le *Voyage en Orient* (1835) de Lamartine (voir Gérald Rannaud, « Du pittoresque à l'égotisme : une poétique de l'ironie dans le récit de voyage », dans Guyot et Massol, *op. cit*., p. 215-216).

[5] Ainsi, par exemple, le récit de voyage de Hooker donne-t-il lieu à deux traductions allemandes partielles, la première consacrée à la visite des geysers et parue dans *Morgenblatt für gebildete Stände*, une revue savante interdisciplinaire allemande qui, si elle laisse place à des poèmes et essais littéraires, fait la part belle aux sciences (voir annexe 1 (1815a)), la seconde consacrée à l'épisode de l'éphémère révolution islandaise de 1809 sous la houlette de l'agitateur danois Jörgen Jörgensen et parue dans *Europäische Annalen*, une revue allemande consacrée

biographique de Marmier et de ses ambitions littéraires, sur lesquelles nous reviendrons au cours de notre réflexion, l'on peut voir les *Lettres sur l'Islande* comme un jalon central dans le mélange des genres qui caractérise la mutation de l'écriture du voyage d'Islande : de l'inventaire à l'usage, de l'encyclopédie aux impressions subjectives de voyage.

Xavier Marmier établit ainsi une tradition, à la fois discrète et persistante, des impressions de voyage en Islande. L'on peut situer dans sa lignée directe l'écrivain et journaliste Charles-Edmond Chojecki, qui est aussi le premier voyageur francophone à publier son récit de voyage dans l'Atlantique Nord après Marmier, vingt ans après la parution des *Lettres sur l'Islande*. Chojecki accompagne le prince Napoléon au cours de sa croisière sur le navire *La Reine-Hortense* et lui fait office d'interprète pendant son séjour en Islande[1]. Le voyage de Chojecki s'inscrit dans le cadre d'une expédition à vocation scientifique : savants spécialistes de géologie, de minéralogie et autres sciences naturelles embarquent sur le navire, tandis que le commandant de *La Reine-Hortense* a pour missions officieuses de recenser les ressources exploitables de l'île, d'y évaluer les débouchés français en termes de pêcherie, ainsi que le possible établissement d'un consulat français et d'une mission catholique[2]. Autrement dit, l'équipée de *La Reine-Hortense* en Islande renoue avec les ambitions traditionnelles des expéditions savantes danoises et britanniques du tournant des XVIIIe-XIXe siècles : enjeux savants étroitement liés à une politique impérialiste. Néanmoins, le statut marginal de Chojecki, membre de l'expédition, mais dégagé de toute mission savante par son statut et ses compétences – ce faisant, il s'inscrit dans la même marginalité que Marmier, littéraire parmi les savants – libère également son mode d'écriture. En témoigne sa préface :

> Le programme était attrayant. L'auteur de ces récits obtint de la bienveillante affection du Prince de faire partie de l'expédition.
>
> Il a rapporté de son voyage, dans ces mers encore nouvelles et dans ces pays peu connus, des impressions et des souvenirs dont il veut faire part au public, et qu'il a la bonne fortune de compléter par des notices scientifiques dues à d'autres membres de l'expédition. Il ne lui reste plus à dire qu'il n'a eu ni le projet ni la mission de rédiger une relation officielle. Il parle non en historiographe, mais en simple touriste. Ses impressions sont personnelles, ses opinions indépendantes, ses jugements appartiennent à lui seul.[3]

La même année que Chojecki, c'est un voyageur anglais, lord Dufferin, qui publie son récit de voyage, *Letters from High Latitudes*. Dans ce récit de voyage, qui sera également le plus

aux questions de politique internationale (voir annexe 1 (1816b)), ou encore, à une compilation en français dans une anthologie de récits de voyage (voir annexe 1 (1823b)).

[1] Voir Emmanuel Desurvire, *Charles Edmond Chojecki : patriote polonais, explorateur, soldat, poète, dramaturge, romancier, journaliste, bibliothécaire*, t. I, Saint-Escobille, E. Desurvire, 2011, p. 94.

[2] Voir *Deux siècles et demi d'amitié France-Islande*, Reykjavík, Ambassade de France à Reykjavík, 2014, p. 16-17.

[3] Voir Chojecki, *op. cit*., « Préface », non paginée.

réimprimé, réédité et traduit de notre corpus d'étude, lord Dufferin relate son voyage en Islande au cours de l'été 1856, sur l'île de Jan-Mayen et au Spitzberg, à bord de *The Foam*, sa goélette. Heidi Hansson, qui a étudié les *Letters from High Latitudes*, inscrit le voyage de lord Dufferin dans la lignée du voyage d'exploration héroïque et masculin vers le Grand Nord[1]. La popularité de ce genre, qui connaît une importante vogue éditoriale au XIXe siècle, s'inscrit dans la tradition établie par les récits d'exploration élisabéthains[2], mais est également ravivée par le souvenir plus récent de plusieurs expéditions arctiques d'envergure. L'on songe à la traversée de l'Arctique canadien par l'explorateur et marchand de fourrures britannique Samuel Hearne (1769-1772)[3], à l'expédition de John Ross au nord-ouest du Groenland (1818-1819) et en mer de Baffin (1829-1832 et 1835)[4], à la première exploration du Britannique John Franklin (1819-1822) sur la côte nord du Canada[5], ou encore aux quatre expéditions de l'hydrographe britannique William Edward Parry en quête du Passage du Nord-Ouest (1819, 1821, 1824-1825), puis du pôle Nord (1827)[6]. Les voyageurs, notamment lorsqu'ils sont amenés en Islande

---

[1] Heidi Hansson, « The Gentleman's North: Lord Dufferin and the Beginnings of Arctic Tourism », *Studies in Travel Writing*, 13/1, février 2009, p. 63.

[2] Voir sections 2.1.2, 2.1.3. et 2.1.4. du chapitre I de la présente thèse.

[3] Voir Robert McGhee, *The Last Imaginary Place. An Human History of the Arctic World*, Oxford, Oxford University Press, 2005, p. 218-219 et Samuel Hearne, *A journey from Prince of Wales's Fort, in Hudson's Bay, to the northern ocean: undertaken by order of the Hudson's Bay Company for the discovery of copper mines, a north west passage, &c. in the years 1769, 1770, 1771 & 1772*, Londres, A. Strahan and T. Cadell, 1795. Le récit d'exploration de Samuel Hearne, qui est traduit dans plusieurs langues européennes dans les années suivant sa parution et régulièrement réédité tout au long du XIXe siècle (voir Worldcat), peut être consulté dans une édition française moderne : Marie-Hélène Fraïssé (éd.), *Samuel Hearne. Le piéton du Grand Nord, première traversée de la toundra canadienne (1769-1772)*, Paris, Petite Bibliothèque Payot, 2005. La bibliographie critique consacrée à Samuel Hearne est imposante. Pour une synthèse, voir Ian R. Stone, « Hearne, Samuel (1745-1792) », dans Jennifer Speake (dir.), *Literature of Travel and Exploration. An Encyclopedia*, Londres / New York, Routledge, 2003, p. 547-549.

[4] Voir McGhee, *The Last Imaginary Place, op. cit*., p. 105-107 et 233 ; John Ross, *A Voyage of Discovery: made under the Orders of the Admiralty, in His Majesty's Ships Isabella and Alexander, for the Purpose of exploring Baffin's Bay, and inquiring into the Probability of a North-West Passage*, Londres, John Murray, 1819 et *Narrative of a Second Voyage in Search of a North-West Passage: and of a Residence in the Arctic Regions during the Years 1829, 1830, 1831, 1832, 1833*, Londres, A. W. Webster, 1835. Au sujet des expéditions de John Ross, voir Ernest C. Coleman, *The Royal Navy in Polar Exploration from Frobisher to Ross*, Stroud, Tempus, 2006 et William Barr, « Ross, John (1777-1856) », dans Speake (dir.), *op. cit*., p. 1030-1032.

[5] Voir McGhee, *The Last Imaginary Place, op. cit*., p. 219-226 et John Franklin, *Narrative of a Journey to the Shores of the Polar Sea, in the Years 1819, 20, 21, and 22*, Londres, J. M. Dent, 1819. L'ouvrage connaît une fortune analogue à celle du récit d'exploration de Samuel Hearne (voir Worldcat). À ce sujet, voir Sarah Moss, « Franklin, John (1786-1847) » et Anne Savours, « Northwest Passage », dans Speake (dir.), *op. cit*., p. 466-468 et 872-875. C'est la fin tragique de l'expédition Franklin de 1845-1847 qui perdure dans les mémoires : les voyageurs américains Samuel Kneeland et Seneca Ray Stoddard s'en souviennent (voir Samuel Kneeland, *An American in Iceland: An Account of Its Scenery, People, and History. With a Description of its Millennial Celebration in August 1874*, Boston, Lockwood, Brooks, and Company, 1876, p. 221 et Seneca Ray Stoddard, *The Midnight Sun being the Story of the cruiser of The Ohio among the North British islands; to Iceland and the North Cape; through the Fjords of Norway and to Baltic ports, anno Dominic 1897*, Glens Falls, publication par l'auteur, 1901, p. 102).

[6] Voir McGhee, *The Last Imaginary Place, op. cit*., p. 226-227 ; Coleman, *op. cit*., *passim* ; Pierre Berton, *The Arctic Grail: The Quest for the North West Passage and the North Pole, 1818-1909*, Toronto, Random House of Canada, 1988, p. 100 *et sqq*. L'on trouvera dans la synthèse suivante la liste des récits d'exploration de Parry : voir Carl Thompson, « Parry, William Edward (1790-1855) », dans Speake (dir.), *op. cit*., p. 926-928.

par des projets d'exploration naturalistes, se souviennent de ces prédécesseurs : Thienemann se réfère ponctuellement aux résultats des expéditions américaines de Franklin[1], tandis que la Commission scientifique d'Islande et de Groenland se donne pour tâche de vérifier leurs résultats au cours d'un séjour d'études au Groenland[2]. Plus tard, le voyageur irlandais Samuel Wells conclut son récit de voyage sur l'évocation rêveuse de ces mêmes expéditions de Franklin au détour de leurs anecdotes de voyage[3]. Mais, surtout, le souvenir de Ross, Parry et Franklin guide le voyage de Chojecki dans l'Atlantique Nord[4], tandis que lord Dufferin évoque plus précisément l'expédition polaire de Parry sur la route du Spitzberg[5]. Heidi Hansson souligne pourtant l'écart entre les conditions effectives du voyage et les codes choisis par lord Dufferin pour mettre en discours ce voyage[6] : choix de la tradition du recueil épistolaire, où dominent l'humour et le trait d'esprit mondain. Heidi Hansson commente : « Dufferin is a story-teller, not primarily a fact purveyor »[7]. Elle précise plus loin : « Dufferin's main purpose is to amuse, however, not to teach, and he addresses readers who do not primarily seek instruction but entertainment.[8] » Ce faisant, elle inscrit également les *Letters from High Latitudes* dans la lignée du *Sentimental Journey* de Sterne[9]. Deux autres éléments d'ordre factuel achèvent de situer lord Dufferin dans la tradition textuelle des impressions de voyage : ce dernier et Chojecki se croisent à deux reprises au cours de leur voyage estival dans l'Atlantique Nord, lors de la visite désormais traditionnelle à Geysir[10] et, plus tard, en cours de navigation dans l'Atlantique Nord, lors du remorquage de *The Foam* par *La Reine-Hortense*[11] ; les deux voyageurs évoquent ces épisodes qu'ils ont en commun et en traitent avec un égal humour. Enfin, Marmier offre une recension admirative des *Letters from High Latitudes* dans son recueil *En Amérique et en Europe* (1860), où il fait l'éloge des impressions de voyage de Dufferin, sans pour autant renoncer tout à fait à la figure idéale de l'explorateur dans le portrait qu'il trace du voyageur anglais :

---

[1] Voir Thienemann, *op. cit*., p. 177.
[2] Voir Joseph Paul Gaimard, *Voyage en Islande et au Groënland […] – Histoire du voyage*, Paris, Arthus Bertrand, 1838, p. XII, 9, 386 et 533.
[3] Voir Samuel Wells, *A ride through Iceland including a visit to the Faroe, Westman and other islands of the North Atlantic*, Limerick, The "Goole Times" Printing & Publishing Co., [1890], p. 58. Sur ce récit de voyage, voir annexe 1 (1890a).
[4] Voir Chojecki, *op. cit*., *passim*.
[5] Voir Dufferin, *op. cit*., p. 182-186.
[6] Voir Hansson, *op. cit*., p. 61-63.
[7] Hansson, *ibid*., p. 64.
[8] Hansson, *ibid*., p. 66.
[9] Voir Hansson, *ibid*., p. 66.
[10] Voir Chojecki, *op. cit*., p. 145-146 ; Dufferin, *op. cit*., p. 135-136.
[11] Voir Chojecki, *op. cit*., p. 192-198 ; Dufferin, *op. cit*., p. 150-166.

> Son livre écrit au courant de la plume, çà et là, tantôt sur une plage aride, tantôt au pied d'une rustique cabane, dans le rugissement d'une tempête, ou à la lueur du soleil boréal, n'est point un de ces inutiles récits comme ceux de tant d'autres Anglais fatigués, blasés avant l'âge […].
>
> Le *nihil admirari* n'a point encore corrodé et ossifié l'esprit du jeune explorateur des mers arctiques. Tout au contraire, ce fortuné navigateur admire à chaque instant naïvement, gaiement, tout ce qu'il voit ; montagnes et vallées, champ de laves sinistres et gazon verdoyant, tout, jusqu'aux sombres barrières de glace qui l'arrêtent dans sa marche, jusqu'aux nuages épais qui l'enserrent dans leur froid manteau. […] Quel aimable touriste ! et quel séduisant conteur, toujours en mouvement, plein de verve et d'humour, mais de cet excellent humour qui surprend agréablement par un trait inattendu le lecteur, et l'anime et le fait sourire.[1]

Dans la lignée des impressions de voyage en Islande, l'on s'arrêtera sur les *Breve fra Ultima Thule: indtryk fra et ophold paa Island* (littéralement : « Lettres d'Ultima Thulé : impressions d'un séjour en Islande »), publiées en 1885 par Sophus Tromholt. Cet auteur se rend en Islande à l'hiver 1884 notamment pour y admirer les aurores boréales qu'il a déjà eu l'occasion d'étudier l'année précédente à Kautokeino dans le Finnmark (Norvège)[2], où il a établi un centre d'études[3], cinquante ans après le passage de Marmier dans ce village[4]. Mais c'est notamment en tant qu'émule de lord Dufferin que Tromholt écrit son récit de voyage. Dans sa préface, il ouvre son récit de voyage en niant la légitimité même de son existence, et en réfutant les unes après les autres les ambitions traditionnelles du récit de voyage savant :

> Denne lille Bog hører visselig til dem, der lige saa godt kunde have været uskrevne. Den beriger ikke Verden med nye Tanker, den sætter ingen Problemer under Debat, den giver intet som helst Bidrag til Løsningen af Tidens brændende Spørgsmaal. Den indeholder, kun en Række let henkastede Reiseskizzer, der mindst af alt gjør Fordring paa at være affattede med Grundig Lærdom eller udtømmende Fuldstændighed; de er skrevne uden Prætensioner og henvender sig til Læsere uden Prætensioner.[5]

Les impressions de voyage sont associées à la légèreté et au divertissement, pour Tromholt. Plus loin, il justifie son choix assumé du modèle des impressions de voyage par la nécessité de respecter le goût du lecteur pour la nouveauté et l'originalité, deux qualités qui, selon lui, ne peuvent être atteintes à travers le modèle du récit de voyage scientifique :

---

[1] Xavier Marmier, « Lettres des Hautes Latitudes. Islande. – Jean Mayen. – Spitzberg », dans *En Amérique et en Europe*, Paris, L. Hachette et Cie, 1860, p. 89.

[2] Tromholt évoque son séjour à Kautokeino dans son récit de voyage en Islande (voir Sophus Tromholt, *Breve fra Ultima Thule: indtryk fra et ophold paa Island*, Randers, C. Gravenhorst's Forlag, J. M. Elmenhoff & Son, 1885, p. 65-66).

[3] Voir Peter Stauning, « Danish auroral science history », *History of Geo- and Space Sciences*, 2, 2011, p. 1-28 ; Kira Moss et Peter Stauning, « Sophus Peter Tromholt: an Outstanding Pioneer in Auroral Research », *History of Geo- and Space Sciences*, 3, 2012, p. 53-72.

[4] Voir Xavier Marmier, *Lettres sur le Nord : Danemark, Suède, Norvège, Laponie et Spitzberg*, Paris, Delloye, 1840, p. 144-164.

[5] Tromholt, *op. cit*., « I Stedet for Fortale » (« En guise de préface »), non paginé. Sur ce récit de voyage, voir annexe 1 (1885d). Nous traduisons : « Ce petit livre est assurément de ceux qui auraient tout aussi bien pu ne pas être écrits. Il n'enrichit pas le monde d'idées nouvelles, il ne soumet aucun problème à la discussion, il n'apporte aucune contribution à la résolution des questions brûlantes de notre époque. Il ne contient qu'une série de croquis de voyage jetés là avec légèreté, qui visaient encore moins à être écrits avec le secours d'une érudition de fond ou d'une exhaustivité absolue ; ils ont été écrits sans prétention et s'adressent à des lecteurs sans prétention. »

> Da jeg ingen som helst Grund har til at antage andet, end at De er en høist elskværdig Læser − skulde De være en Læserinde, vilde det jo være en ligefrem Forbrydelse at tvivle om Deres Elskværdighed − og da jeg derfor gjør Regning paa, at De er nøisom i Deres Fordringer og skaansom i Deres Dom, tør jeg vistnok uden at vække Deres Harme bede Dem lytte til de fordringsløse Beretninger, jeg agter at give Dem om mit Ophold paa Heklas og Geysirs Ø. Men det siger jeg Dem forud, at De vil blive ganske overordentlig meget skuffet, hvis De i disse mine Breve vil søge efter lærde geografiske Skildringer, dybsindige politiske Spekulationer, talspækkede statistiske Oversigter; den Slags høitliggende Materier indlader jeg mig ikke paa, og ønsker De at underholdes med sligt, maa De gaa til ganske andre Kilder, der i Form af geografiske Haandbøger, Konversationslexika, Althingstidender, nationaløkonomiske Skrifter etc. o. s. v. m. m. m. vil tilfredsstille Deres Trang til mere solid Kost. Jeg ønsker blot at byde Dem lidt uskyldig, tidsfordrivende Underholdning, medens De sidder i Deres Sofa og ryger en Pibe […][1]

Nous faisons le choix de mettre en valeur ce récit de voyage de Sophus Tromholt, dont il sera possible de mesurer ultérieurement tout l'intérêt littéraire : il s'agit d'un texte que l'absence de traduction depuis le danois a injustement condamné à l'oubli. Enfin, d'autres voyageurs souscrivent au modèle des impressions de voyage : l'on mentionnera par exemple le récit de voyage du Français Noël Nougaret (1868)[2], celui de l'historien, juriste et homme politique irlandais James Bryce (1874)[3], celui du géologue et universitaire allemand Konrad Keilhack (1885)[4], ou encore celui du médiéviste et scandinaviste Andreas Heusler (1896)[5] ; les titres de ces deux derniers récits de voyage rappellent singulièrement celui du récit de voyage de Heinrich Heine.

On le voit, ces récits de voyage s'inscrivent dans la définition des impressions de voyage telle que la développent les préfaces des récits de voyage d'un Dumas ou d'un Lamartine, et dont Anne-Gaëlle Weber fait une synthèse générale[6] : rejet du rôle du savant, ou à tout le moins, nécessité de repenser l'utilité première du récit de voyage scientifique ; attention portée aux

---

[1] Tromholt, *op. cit*., p. 8. Nous traduisons : « Puisque je n'ai aucune raison de douter que vous soyez un lecteur très aimable – si vous êtes une lectrice, ce serait purement et simplement un crime que de douter de votre gentillesse – et puisque je considère donc que vous êtes mesuré dans vos demandes et doux dans votre jugement, je vous mets au défi, sans susciter votre indignation, de bien vouloir écouter les modestes récits que je compte vous faire de mon séjour sur l'île de l'Hekla et de Geysir. Mais je vous préviens que vous serez extrêmement déçu si vous recherchez dans mes Lettres des représentations géographiques savantes, des spéculations politiques profondes, des synthèses statistiques chiffrées ; je ne m'occupe pas de ces questions de haut vol, et si c'est avec cela que vous souhaitez vous divertir, il vous faut vous tourner vers d'autres sources qui, sous la forme de manuels de géographie, de guides de conversation, d'*Althingstidende*, de traités d'économie nationale, etc., etc., satisferont votre envie d'une nourriture plus substantielle. Je veux juste vous offrir des divertissements innocents pendant que vous vous asseyez dans votre canapé et que vous fumez votre pipe […]. »

[2] Noël Nougaret, « Voyage dans l'intérieur de l'Islande (1866) », *Le Tour du monde : nouveau journal des voyages*, 1868, 2nd semestre, p. 113-160 (voir annexe 1 (1868a)). Pour ses traductions, voir annexe 1 (1868b, 1874g).

[3] James Bryce, « Impressions of Iceland », *The Cornhill Magazine*, 29, mai 1874, p. 553-570 (voir annexe 1 (1874a)).

[4] Konrad Keilhack, *Reisebilder aus Island*, Gera, A. Reisewitz, 1885 (voir annexe 1 (1885b)).

[5] Andreas Heusler, « Bilder aus Island. I. Die Landschaft » et « Bilder aus Island. II. Das Volk », *Deutsche Rundschau*, 1896, p. 202-223 et p. 385-410 (voir annexe 1 (1896a)).

[6] Voir Weber, *A beau mentir qui vient de loin, op. cit.*, p. 50-55 ; « Le genre romanesque du récit de voyage scientifique au XIXe siècle », *op. cit*., p. 63-64.

curiosités, aux choses vues plutôt qu'au savoir et, donc, rejet de l'érudition qui encombre le voyageur ; attention portée au regard et à la subjectivité du voyageur plus qu'à ce qu'il voit ; insistance sur la visée plaisante du récit de voyage, son absence de prétention et sa liberté de composition.

Que le modèle des impressions de voyage investisse le corpus des récits de voyage en Islande, cela réside dans plusieurs raisons : l'épuisement du modèle du récit de voyage scientifique et la mutation romantique du rapport de l'homme au monde, certes ; mais il y a deux autres raisons valables. La première serait la perméabilité des modèles textuels dans les frontières mêmes de la littérature de voyage, les écrivains-voyageurs se lisant entre eux et étant souvent les auteurs de plusieurs récits de voyage, ils transposent d'un site à l'autre les mêmes codes discursifs. L'on songe au même Nodier, dont la *Promenade de Dieppe aux montagnes d'Écosse* s'inscrit en filigrane dans la lignée frayée par l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem* (1811) de Chateaubriand – c'est d'ailleurs à cette dernière œuvre qu'Alain Guyot et Roland Le Huenen prêtent un statut de jalon dans la mutation de l'écriture du voyage à l'âge romantique, où écriture de l'ailleurs et écriture de soi se rejoignent[1]. Quant à la dernière raison qui justifie l'émergence du voyage d'impression dans le corpus du voyage d'Islande, c'est la rencontre fortuite et heureuse entre la représentation romantique du Nord telle qu'elle est élaborée d'Ossian à Mme de Staël à travers une relecture de la théorie des climats[2], et le voyage d'impressions : le Nord brumeux et mélancolique, terre de confins que les discours ont chargée de divers mandats – la création poétique, la mise à l'épreuve physique et spirituelle de soi… – semble offrir au voyage d'impressions un théâtre tout désigné pour la quête intime et littéraire qui est celle du voyageur romantique. Pour reprendre les mots d'Alain Guyot : « Le récit de voyage apportait au lecteur la connaissance du monde ; avec le romantisme, il lui montre qu'il n'a rien d'autre à connaître qu'une subjectivité, ses aventures, ses impressions, sa quête de soi ou de l'écriture »[3]. L'Islande en est le théâtre privilégié.

Le corpus du récit de voyage en Islande s'inscrit donc, avec le modèle des impressions de voyage, dans une évolution globale de la littérature de voyage occidentale au XIXe siècle.

[1] Voir Guyot et Le Huenen, *L'*Itinéraire de Paris à Jérusalem *de Chateaubriand, op. cit*., p. 226-227.
[2] Voir section 4.1.2.1. du chapitre I de la présente thèse.
[3] Alain Guyot, « (Dé)voy(ag)er : le rire de l'écrivain romantique en voyage, ou le genre subverti », *Recherches & Travaux*, 67 | 2005, p. 136. URL : http://journals.openedition.org/recherchestravaux/271 (date de mise en ligne : 30 septembre 2008 ; date de consultation : 5 mai 2020)

Cependant, et ce toujours par le truchement du voyage romantique, ce corpus compte également un autre modèle, plus ancien celui-là, qui est celui du pèlerinage culturel.

2.3.1.2. Le modèle textuel du pèlerinage culturel

Le modèle textuel du pèlerinage culturel intervient dans le corpus des relations viatiques consacrées à l'Islande à partir des années 1860 ; il est donc contemporain de l'essor des traductions de sagas islandaises médiévales, notamment en Grande-Bretagne. Ce contexte éditorial et épistémologique contribue à établir dans l'imaginaire des voyageurs occidentaux la représentation de l'Islande en terre de culture et de civilisation, mais aussi en lieu d'histoire. Nous postulons deux idées. Tout d'abord, cette mutation à l'œuvre dans l'imaginaire de l'Islande inciterait les écrivains-voyageurs à placer leur séjour sur l'île sous le signe des souvenirs de lecture, doublés par la conscience d'une histoire séculaire. Par extension, l'évolution de la pratique viatique appellerait une évolution du modèle textuel approprié à sa mise en discours et l'émergence dans le corpus du voyage d'Islande du modèle du récit de pèlerinage culturel, transposé du Midi au Nord.

L'on songe ici à la tradition viatique du Grand Tour, qui donne son nom au modèle textuel de récit de voyage qui en résulte. Le Grand Tour[1], que Jean Boutier qualifie d'« institution centrale dans l'Europe d'Ancien Régime »[2], est une pratique d'abord britannique, voyage à vocation éducative et initiatique auquel se livrent les jeunes aristocrates des XVIIe-XVIIIe siècles[3] à la fin de leurs années de formation : ils empruntent un circuit qui les mène de Calais à Naples, soit par navigation maritime au départ de Marseille, soit par la traversée des Alpes, puis leur fait traverser l'Allemagne et les Pays-Bas sur le chemin du retour vers la Grande-Bretagne[4]. La Grèce ne fait que rarement l'objet d'un voyage avant le XIXe siècle. Si le Vésuve,

---

[1] Au sujet de la pratique du Grand Tour, l'on lira les études de Jeremy Black (*The British and the Grand Tour*, Londres / Sydney / Dover, Routledge Revivals / Crom Helm, 1985 ; *France and the Grand Tour*, Hampshire / New York, Palgrave Macmillan, 2003), ainsi que celles de Gilles Bertrand (*Le Grand Tour revisité, op. cit.* ; « Grand Tour (tourisme, touriste) », dans Olivier Christin (dir.), *Dictionnaire des concepts nomades en sciences humaines*, Paris, Métailié, 2010, p. 171-187 ; « Le voyage et les usages de l'espace méditerranéen à l'époque du Grand Tour », *ILCEA (Revue de l'Institut des langues et cultures d'Europe, Amérique, Afrique, Asie et Australie)*, vol. 28, 2017. URL : https://journals.openedition.org/ilcea/4087 (date de consultation : 23 mai 2020)) et de Jean Boutier (« Le grand tour : une pratique d'éducation des noblesses européennes (XVIe-XVIIIe siècles) », *Le voyage à l'époque moderne, Bulletin de l'Association des Historiens modernistes des Universités*, n°27, 2004, p. 7-21. URL : https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00006836).

[2] Boutier, *op. cit*., p. 4.

[3] Jean Boutier situe même les débuts de cette pratique au XVIe siècle, dans l'aristocratie anglaise, mais aussi française et hollandaise (Boutier, *op. cit*., p. 5).

[4] Sur les divers itinéraires du Grand Tour, voir Daniel Roche, *Les circulations dans l'Europe moderne. XVIIe-XVIIIe siècle*, Paris, Fayard, coll. « Pluriel », 2011 (l'on consultera notamment les sections « Un courtisan voyageur : Emmanuel de Croÿ », « Le Grand Tour à nouveau » et « La construction du Grand Tour »).

particulièrement actif dans la seconde moitié du XVIIIe siècle, attire les voyageurs, ce sont essentiellement deux éléments qui motivent leur voyage en Italie : l'excavation des cités ensevelies de Pompéi et Herculanum, les œuvres d'art passées et présentes de l'Italie, peintures italiennes, vases anciens, statues étrusques que les voyageurs du Grand Tour considèrent comme autant de sources d'inspiration[1]. Jeremy Black constate que ces deux centres d'intérêt majeurs que sont le monument en ruine et la peinture se rejoignent le plus souvent dans les pratiques des voyageurs au cours de leur voyage en Italie et, plus largement, tout au long de leur itinéraire à travers l'Europe[2] :

> British tourists employed painters for a variety of reasons. Many wanted their portraits painted, often in elevating poses in classical surroundings. These portraits were usually painted in Italy, often in Rome, by artists such as Batoni, David, Nazzari, Rosalba, Dupra, Masucci, Mengs and Trevinsani.[3]

Ainsi s'établit un pittoresque de la ruine classique, qui détermine les attentes des voyageurs britanniques à l'égard de l'Italie et définit par conséquent leur itinéraire :

> The Italian classical remains and sites that most tourists saw were Roman. The large number of sites near Naples was the furthest south that most went. It was only a small number of tourists, and those mostly later in the [18th] century, that visited the Greek sites in Sicily, and only a small number […] visited those in Apulia and Calabria.[4]

Pour définir les grandes lignes des attentes des voyageurs du Grand Tour à l'égard de l'Italie classique, nous nous permettons d'analyser les deux citations suivantes, que nous empruntons à l'essai de Jeremy Black ; elles recèlent nombre de postulats que l'on trouve reconduits dans le Grand Tour transposé en Islande. La première citation est extraite du récit de voyage de Lord George Carpenter, premier Baron de Killaghy (Irlande) :

> […] above all the ancient inscriptions; ruins; and antiquities; which are very curious and instructive to one that takes delight in such things. Most of the places have been famous for some notable action: they are easily found out by one that travels for his instruction; and will take a little pains and be curious: … I took a great deal of pleasure in comparing the descriptions that are given us by the ancient authors of particular places as rivers mountains etc. with what they are at present. I found that time had made such vast alterations in landscapes that it was not easy to know them by the descriptions.[5]

La seconde citation est, elle, extraite du récit que fait le voyageur anglo-irlandais Edward Southwell junior de son séjour à Rome en 1726 :

---

[1] J'emprunte mes remarques relatives à la pratique du Grand Tour à David Constantine, « Grand Tour », dans Speake (dir.), *op. cit.*, p. 499-501.
[2] Black, *The British and the Grand Tour, op. cit.*, p. 149. Jeremy Black rapporte ainsi l'intérêt des voyageurs britanniques du Grand Tour pour les peintures de Rubens dans la cathédrale de Gand (Belgique).
[3] Black, *ibid*., p. 148.
[4] Black, *ibid*., p. 155-156.
[5] George Carpenter (lord of). Référence non identifiée. Cité dans Black, *ibid*., p. 156.

> I have spent 3 months with great pleasure and some profit among the ancient and modern curiosities of this famous city, which have cost me daily reading and application and filled 140 pages in my journal, and I must own these heaps of magnificent ruins, and the view of so many places not only renowned for the actions and fate of so many heroes, but by the pens of so famous writers do fill the mind with great ideas of the Roman grandeur as also with various reflections upon the vicissitudes of all human things.
>
> By the remains of above 40 temples one sees how devout and magnificent the Romans were in their religion, but their palaces, circus's amphitheaters and baths, testify that they were no less luxurious in their diversions. Their aquaducts which convey water 10, 17, 22, 35, and 45 miles, and their paved causeways which reached 30, 40 and even 180 miles to Capua, and some of which were the expence of one private man, are noble monuments of a publick spirit and disinterested regard to the good of ones country, and the triumphal arches pillars and statues which were erected to the Patriots at home and the avengers abroad are instances of the gratitude and honour the Romans paid those benefactors by whose means they reaped the advantages of war and the blessings of peace. There is a sensible pleasure in viewing the place where Marius Curtius leaped into the Gulph, and devoted himself to the safety of his country.[1]

Plusieurs thèmes, étroitement liés les uns aux autres, émergent de la lecture de ces deux citations : tout d'abord, ce qui conduit le voyageur du Grand Tour en Italie est le goût pour le passé (« all the ancient inscriptions ; ruins ; and antiquities » ; « ancient and modern curiosities »), qui se décline sous le signe de l'instruction savante (« very curious and instructive to one that takes delight in such things » ; « curiosities […] which have cost me daily reading and application »), mais aussi sous celui du plaisir esthétique (« I must own these heaps of magnificent ruins ») et de la méditation philosophique nostalgique sur le sens de l'histoire (« great ideas of the Roman grandure as also […] various reflections upon the vicissitudes of all human things »). C'est ensuite le désir de vérifier la concordance entre la chose écrite et la chose vue : « the view of so many places not only renowned for the actions and fate of so many heroes, but by the pens of so famous writers ». Si la concordance n'existe pas, le plaisir gît dans le vertige du passage des siècles (« I took a great deal of pleasure in comparing… ») ; si elle existe, le plaisir jaillit dans la conscience d'un passé toujours vivant (« There is a sensible pleasure in viewing the place where Marius Curtius leaped into the Gulph »). C'est encore la fascination vouée au monument qui apporte au voyageur une jouissance de deux ordres : l'admiration pour la prouesse technique et artistique du monument passé (« noble monuments »), le respect pour la ruine présente (« magnificents ruins »). C'est aussi ce que Jean Boutier caractérise d'« expérience littéraire » (« [I] filled 140 pages in my journal ») :

> Voyage, écriture et littérature affirment très tôt leur caractère indissociable dans la pratique du Grand Tour. L'écriture appartient dès l'origine à la pédagogie du voyage. […] tout voyageur se doit de noter, au jour le jour, le déroulement de son voyage. Ce qui a été vu, observé, étudié, doit aussitôt être traduit en texte, organisé à l'intérieur des cadres langagiers du savoir, qu'il s'agisse d'un récit du voyage lui-même ou de la description des lieux traversés ou des villes de séjour.[2]

[1] Edward Junior Southwell, journal de bord non publié, conservé à la British Library (Londres). Cité dans Black, *ibid*., p. 156.
[2] Boutier, *op. cit*., p. 16-17.

Enfin, l'émotion esthétique et philosophique du voyageur naît aussi d'un voyage qui serait non seulement spatial, mais temporel.

Le modèle du pèlerinage culturel est également représenté dans le corpus du voyage d'Islande. Il est certes déjà préfiguré dans les récits de voyage respectifs de Henderson et de Marmier, qui abordent chacun l'épisode de la visite au presbytère d'Oddi, dans le sud-ouest de l'île, sur les traces de Snorri Sturluson[1]. Néanmoins, le pèlerinage culturel en tant que modèle textuel prend vraiment son essor à partir des années 1860, sous la plume des voyageurs britanniques de l'époque victorienne qui ont lu les traductions de Dasent. De fait, nombreuses sont ces traductions : outre la *Story of Burnt Njal* précédemment mentionnée, et dont Thomas Spray rappelle qu'elle exerce une influence sur les voyageurs en Islande avant même sa publication[2], l'on retiendra la traduction de l'*Edda en prose* (1842)[3], ainsi que celle de la *Gísla saga Súrssonar* (1866)[4], effectuée après un voyage en Islande au début des années 1860[5]. Les traductions de Dasent rejoignent dans l'imaginaire littéraire des voyageurs britanniques la traduction anglaise de l'œuvre de Paul-Henri Mallet par Thomas Percy[6], régulièrement rééditée depuis les années 1770, ou encore la *Eyrbyggja saga*, connue des lettrés anglophones à travers la traduction par extraits de Walter Scott en 1814[7], avant d'être traduite en intégralité par le polymathe anglais William Morris et l'érudit islandais Eiríkr Magnússon à la fin du XIXe siècle[8]. Ainsi Andrew Wawn le rappelle-t-il :

> It is small wonder that Victorian Britons, having joined the societies, heard the lectures, listened to the cantatas, dug up the rune-stones, deciphered the cross carvings, read the sagas, […] and adopted Viking-age nicknames for themselves and their houses, wanted to put the authenticating seal on their enthusiasms which only travel to the saga-steads could provide. If Athens and Rome

[1] Voir Henderson, *op. cit*., vol. I, p. 340-341 et Marmier, *Lettres sur l'Islande, op. cit.*, p. 189-192.
[2] « Dasent's translation was almost two decades in the making, and had an influence on writers even before its publication. Sabine Baring-Gould and Frederick Metcalfe both referred to it in their travel books of Iceland, despite it having yet to be published. » (Spray, *op. cit*., p. 165).
[3] George Webbe Dasent (trad. et éd.), *The Prose or Younger Edda commonly ascribed to Snorri Sturluson*, Stockholm, Norstedy and Sons / Londres, William Pickering, 1842 (voir annexe 2 (1842b)).
[4] George Webbe Dasent (trad. et éd.), *The Story of Gisli the Outlaw*, Édimbourg, Edmonston and Douglas, 1866 (voir annexe 2 (1866d)).
[5] Voyage qui est notamment relaté dans Charles Cavendish Clifford, *A Tour [to Iceland] Twenty Years Ago. By Umbra*, Southampton, "Hampshire Independent" Office, 1862 (voir annexe 1 (1862a, 1863f, 1865a)). Dasent y est mentionné sous le nom de « Mr. Darwin » (voir Spray, *op. cit*., p. 166).
[6] Percy, *op. cit.*
[7] Walter Scott, « Abstract of the *Eyrbiggja-Saga*; being the early Annals of that District of Iceland lying around the Promontory called Snæfells », dans Henry William Weber, Robert Jamieson et Walter Scott, *Illustrations of Northern Antiquities from the earlier Teutonic and Scandinavian Romances; being an abstract of the Book of Heroes and Nibelungen Lay; with translations from the old German, Danish, Swedish, and Icelandic languages; with notes and dissertations*, Édimbourg, John Ballantyne and Co. / Londres, Longman, Hurst, Rees, Orme, and Brown, 1814, p. 475-513 (voir annexe 2 (1814b)). Pour les nombreuses rééditions de cette traduction, voir annexe 2 (1834b, 1847d, 1873c, 1878d, 1882d, 1887e, 1890d, 1898e).
[8] Eiríkr Magnússon et William Morris (trad. et éd.), *The Story of the Ere-Dwellers*, dans *The Saga Library*, vol. 2, Londres, Bernard Quaritch, 1892 (voir annexe 2 (1892d)).

> were fit destinations for the serious traveller, why not Sognefjord and Hlíðarendi? Late nineteenth-century travellers undertook pilgrimages (the word is frequently invoked, see Collingwood and Jón Stefánsson 1899) to the Viking-age sites of sagas highlighted by text, tradition, and (eventually) travel agent (see advertisements in Lock 1882, Bennett 1882). Having learnt the language of the ancient Vikings, Victorian and Edwardian Britons could also purchase phrase-books to help them commune with the Vikings' descendants in Norway and Iceland.[1]

Les écrivains-voyageurs, notamment britanniques, des années 1860, se mettent donc en quête d'une Islande passée, dans laquelle ils espèrent trouver leur propre histoire, leurs propres racines[2]. Le récit de voyage le plus représentatif du modèle du pèlerinage culturel en Islande est *Iceland: Its Scenes and Sagas*, publié en 1863[3] par le révérend anglais Sabine Baring-Gould, mythographe et folkloriste. Le titre du récit de Baring-Gould introduit d'emblée l'idée d'une continuité, voire d'une identité entre le lieu géographique et le lieu littéraire : nom du pays énoncé sans article, à la forme absolue, double sens de « scenes » qui désigne aussi bien un paysage naturel qu'un paysage reconfiguré par le regard de l'écrivain ou de l'artiste – la référence picturale est évidente – puis, genre littéraire islandais par excellence qu'est la saga. La table des matières de l'ouvrage[4] esquisse une narration chronologique et linéaire, calquée sur l'itinéraire effectif du voyageur, en témoignent les têtes de chapitres suivantes : « Coasting » (chapitre I), qui précède directement « Reykjavík » (chapitre II), lieu traditionnel de découverte de l'Islande pour les voyageurs en provenance d'Angleterre ou d'Écosse, ou encore « From Skagafjord to Mithfjord » (chapitre XVI). Mais surtout, ce qui caractérise le principe d'organisation du récit de voyage de Baring-Gould, c'est le doublage – non systématique, mais suffisamment récurrent pour être remarqué – de la relation du voyage par une œuvre littéraire ou une légende relative au lieu visité, généralement placée à la fin de chaque chapitre[5]. Ainsi le

---

[1] Wawn, *op. cit*., p. 8.

[2] À cet égard, voir Karen Oslund « "Le Nord commence en soi" : le passé comme prologue dans la littérature de voyage en Islande », dans François Émion et Hanna Steinunn Thorleifsdóttir (dir.), *L'Islande dans l'imaginaire. Actes du colloque de Caen (21-22 novembre 2008)*, Caen, Presses universitaires de Caen, 2013, p. 35-50.

[3] Sabine Baring-Gould, *Iceland: Its Scenes and Sagas*, Londres, Smith, Elder and Co, 1863 (voir annexe 1 (1863a)).

[4] Baring-Gould, *op. cit*., p. VII-XI.

[5] En cela, l'on peut souligner que Baring-Gould préfigure deux perspectives. La première perspective est l'approche géocritique des sagas islandaises qui caractérise aujourd'hui les travaux de plusieurs spécialistes de littérature islandaise médiévale ainsi que leurs divers travaux de médiation scientifique sur le sujet à destination du grand public. Les travaux d'Emily Lethbridge en sont un exemple : « The Icelandic Sagas and Saga Landscapes. Writing, Reading and Retelling *Íslendingasögur* Narratives », *Gripla*, 27, 2016, p. 51-92 ; « Navigating Iceland in the Nineteenth Century », *Living Maps Review*, 3, 2017 ; (co-auteur Steven Hartman) « Inscribing Environmental Memory in the Icelandic Sagas and the *Icelandic Saga Map* », *PMLA*, vol. 131, n°2, 2016, p. 381-391. Les divers travaux de Matthias Egeler en sont un autre exemple : « Icelandic Folklore, Landscape Theory, and Levity: The Seyðisfjörður Dwarf-Stone », *RMN Newsletters*, 12-13, Double Issue, 2016-2017, p. 8-18 ; « Constructing a Landscape in *Eyrbyggja saga*: the Case of Dritsker », *Arkiv för nordisk filologi*, 132, 2017, p. 101-120 ; « The Fluidity of Tradition: Place-Names, Travelogues, and Medieval Tales of the Western Icelandic Shoreline », *Ceræ: An Australasian Journal of Medieval and Early Modern Studies*, 6, *Landscapes*, 2019, p. 1-22 ; *Landscape and Myth in North-Western Europe*, Turnhout, Brepols, Borders, Boundaries, and Landscapes, 2, 2019 ; *Dreaming of a Glacier: Snæfellsjökull in a Geocritical Perspective*, Munich, utzverlag GmbH, 2020. Sont offerts à un lectorat plus large : le blog d'Emily Lethbridge retraçant ses voyages préparatoires au projet « Iceland Sagas Map » (Emily

chapitre « Coasting » consacré à la navigation vers l'Islande, s'achève-t-il sur le récit de la colonisation de l'Islande, sagas à l'appui[1], ou le chapitre « Thingvellir » culmine-t-il sur une réécriture (« The Burning of the Hostel – A Saga ») de la *Grettis saga Ásmundarsonar*[2]. Ce principe d'organisation et ces raisons du voyage dirigeront également l'écriture de la relation de voyage du révérend anglais Frederick Metcalfe, contemporain de Baring-Gould et universitaire scandinaviste[3], de William Morris[4], ou encore de William Gershom Collingwood, artiste, écrivain et universitaire anglais[5] accompagné de son ami, l'universitaire islandais Jón Stefánsson.

Dans une moindre mesure – en raison de leur diffusion moins large en Europe que celle des pèlerins érudits britanniques des années 1860 –, il faut constater la permanence du modèle du pèlerinage culturel chez les scandinavistes allemands, suisses, voire hollandais du début du XXe siècle, héritiers pour beaucoup de Konrad Maurer, historien allemand du droit scandinave et traducteur de sagas islandaises qui se rend en Islande en 1858 avec Winkler[6]. C'est à Maurer que l'Allemagne doit la naissance de ses études nordiques : ami de Jakob Grimm, il publie le premier recueil de contes islandais en Allemagne[7], fruit d'une collecte réalisée pendant son voyage en Islande, et diffuse également, toujours à Leipzig, le monumental travail de collecte[8] de Jón Árnason, émule islandais des frères Grimm[9]. Maurer inaugure enfin le modèle textuel

---

Lethbridge, *The Saga-Steads of Iceland: A 21st-Century Pilgrimage* [ressource en ligne]. URL : The Saga-Steads of Iceland: A 21st-Century Pilgrimage: 2013 (sagasteads.blogspot.com) (date de consultation : 20 mai 2021)) et le guide de Matthias Egeler : Matthias Egeler, *Island. Ein mythologischer Führer. Ein Führer zu Stätten der isländischen Mythologie, Archäologie und Geschichte*, Norderstedt, BoD – Books on Demand, 2017. La seconde perspective est l'approche adoptée par les guides et les sites web touristiques actuels, qui cultivent un rapport érudit au paysage. L'on songe au recueil de contes islandais organisé en itinéraire géographique/touristique de Jón R. Hjálmarsson (Jón R. Hjálmarsson, *Guide du Voyageur à la découverte des Contes Populaires Islandais*, Reykjavík, Forlagið, 2014) ; au site web « Iceland Road Guide », qui recense plus de 3 000 lieux islandais et leurs légendes afférentes (« Find more than 3000 places and make the most of your trip ». Iceland Road Guide [ressource en ligne]. URL : https://icelandroadguide.com/ (date de consultation : 20 mai 2021)).

[1] Baring-Gould, *op. cit*., p. 24-25.

[2] Baring-Gould, *ibid*., p. 76-85.

[3] Metcalfe, *op. cit*. (voir annexe 1 (1861a)). Pour sa réédition, voir annexe 1 (1867d).

[4] William Morris, *Journals of Travel in Iceland 1871, 1873*, édition de May Morris, Londres, Longmans, Green and Company, 1911 (voir annexe 1 (1911c))

[5] William Gershom Collingwood et Jón Stefánsson, *A Pilgrimage to the Saga-Steads of Iceland*, Ulverston, W. Holmes, 1899 (voir annexe 1 (1899a)).

[6] Voir Konrad Maurer, *Reise nach Island (im Sommer 1858)*, kommentierte Ausgabe von Dr. Alessia Bauer und Dr. Kurt Schier, Munich, Münchner Nordistische Studien, 2017 (voir annexe 1 (1858a)).

[7] Konrad Maurer, *Isländische Volksmärchen der Gegenwart. Vorwiegend nach mündlicher Überlieferung gesammelt und verdeutscht*, Leipzig, J. C. Hinrichs, 1860.

[8] Jón Árnason, *Íslenzkar Þjóðsögur og Æfintýri*, 2 vol., Leipzig, J. C. Hinrichs, 1862-1864.

[9] Pour cette rapide présentation de Konrad Maurer, nous traduisons et compilons quelques passages de l'essai suivant : Birte Altenkirche, *« Lachs comme il faut » und « verteufelt schönes Berlin ». Ein Überblick über die deutsch-isländischen Beziehungen von den Anfängen bis zur Gegenwart*, [lieu de publication inconnu], [éditeur inconnu], [date inconnue], p. 19-22. Voir également Harmen Biró, « Konrad Maurers Islandreise im Jahre 1858. Landnahme und Aufgabe », thèse de doctorat, Universität Tübingen, 2011 ; Jens Willhardt, « Von der Schrecklichkeit zum Schauspiel. Die Wahrnehmung Islands in deutschen Reiseberichten », *Zeitschrift „Island" –*

du pèlerinage culturel en Islande, dans lequel s'inscrivent successivement au moins trois voyageurs d'importance[1] : le poète et historien de la littérature suisse Alexander Baumgartner[2], ainsi que les deux médiévistes et scandinavistes allemands Bernhard Kahle[3] et Paul Herrmann[4].

Outre le parti pris d'un voyage guidé par la littérature islandaise, un autre parti pris détermine le modèle du pèlerinage culturel en Islande : l'attention portée aux monuments et aux éléments architecturaux qui peuvent être trouvés en Islande. Ainsi Baring-Gould ne peut-il manquer d'évoquer la cathédrale luthérienne de Reykjavík[5] :

> […] I saunter to the cathedral, a large stuccoed edifice, consisting of nave, chancel, east sacristy and south tower rising out of the nave (the church points north and south). This tower is perhaps the most hideous erection which head of man could devise or hand execute. The sides curve inward and are capped by a saddle-back roof, tarred, and surmounted by a vane never at rest. The interior of the church is no better. There are galleries for the sake of contributing additional ugliness, I presume, as they can be of no manner of use, as the whole population of Reykjavik could be accommodated on the floor. […]
>
> The chancel is raised three steps above the nave, and is unfurnished with stalls, as the Icelandic established religion has but one service, entitled the "Mass", which is performed at the altar. There is no form for matins, evensong, or for the hour services. The roof of the chancel is painted blue, with gold stars. There is no east window, and the place is occupied by a *baldacchino* enclosing a painting of the Resurrection, feeble in design and bad in colour, belonging to the worst French sentimental school. The windows of the church are roundheaded and placed high in the walls. The brass chandeliers are fit only for a gin-palace.[6]

Baring-Gould est le premier voyageur à évoquer la cathédrale luthérienne de Reykjavík en ces termes sévères, là où Henderson, qui assiste à un service religieux dans cet édifice, ne retient que la teneur du sermon de l'officiant[7]. Marmier ne la mentionne pas. Metcalfe et Collingwood s'intéressent à l'architecture des cathédrales de Hólar[8] et de Skálholt[9].

Ce faisant, ces voyageurs s'inscrivent dans la tradition viatique du Grand Tour. Le modèle du pèlerinage culturel est à ce point ancré dans les pratiques de voyage et d'écriture en Islande

---

Zeitschrift der Deutsch-Isländischen Gesellschaft e.V., Köln und der Gesellschaft der Freunde Islands e.V., Hamburg, 2/2000, p. 1-14.

[1] Ces voyageurs sont d'ailleurs recensés dans Willhardt, *op. cit*., p. 9-10 et dans Hafdís Dögg Hafsteinsdóttir, « "Kommen Sie rein in die gute Stube". Deutsche Spuren in West-Island bis zum frühen 20. Jahrhundert », mémoire de maîtrise, Université d'Islande, 2011, p. 9-15.

[2] Alexander Baumgartner (S. J.), *Nordische Fahrten. Skizzen und Studien. Island und die Färöer*, Fribourg-en-Brisgau, Herdersche Verlagshandlung, 1902 (voir annexe 1 (1902a)). Pour les éditions précédentes, voir annexe 1 (1884a, 1889d).

[3] Bernhard Kahle, *Ein Sommer auf Island*, Berlin, Verlag von Ad. Bodenburg, 1900 (voir annexe 1 (1900a)).

[4] Paul Herrmann, *Island in Vergangenheit und Gegenwart, op. cit.* ; *Inner- und Nordost-Island: Erinnerungen aus meiner dritten Islandfahrt*, Torgau, Torgauer Druck- und Verlagshaus, 1913 (voir annexe 1 (1907b, 1913c)).

[5] Cette cathédrale est rénovée en 1847, mais elle existe cependant depuis 1796, puisqu'elle naît de la fusion des deux diocèses d'Islande, Skálholt et Hólar (voir Michel Sallé et Æsa Sigurjónsdóttir, *Histoire de l'Islande des origines à nos jours*, Paris, Tallandier, 2018, p. 120).

[6] Baring-Gould, *op. cit*., p. 31.

[7] Voir Henderson, *op. cit*., vol. I, p. 20-22.

[8] Voir Metcalfe, *op. cit*., p. 169-171.

[9] Voir Collingwood, *op. cit*., p. 20-21.

dans la seconde moitié du XIXe siècle, qu'il est régulièrement évoqué par des écrivains-voyageurs, souvent critiques. Par exemple, l'artiste et écrivain américain John Ross Browne tourne en dérision la tendance des voyageurs à vouloir retrouver dans d'autres contrées visitées, et souvent dénuées de rapport, les mêmes paradigmes culturels et architecturaux qu'en Italie ou en Grèce[1] : est-ce une réponse à opposer aux discours critiques que tient Baring-Gould devant les choix architecturaux islandais ? Ainsi, Browne déclare-t-il, à l'occasion de sa découverte de la forteresse de Revel, en Finlande :

> This ancient and picturesque pile has been termed the Acropolis of Revel, though beyond the fact that it overlooks the lower town and forms a prominent feature in the scenic beauties of the place, it is difficult to determine in what respect it can bear a comparison with the famous Acropolis of Athens. However, I have observed that travelers find it convenient to discover resemblances of this kind where none exist, as a means of rounding off their descriptions; and since the Kremlin is styled the Acropolis of Moscow, I see no reason why Revel should not enjoy the same sort of classic association. It is to be hoped that when Russian travelers visit San Francisco, they will, upon the principle adopted by tourist in their country, do us the justice to designate Russian Hill as the Acropolis of San Francisco; and should they visit Sacramento during the existence of a flood, I have no doubt they can find a pile of bricks or a whisky barrel sufficiently elevated above the general level to merit the distinctive appellation of an Acropolis.[2]

Ces réflexions de Browne appellent deux remarques. Tout d'abord, elles soulignent le caractère artificiel et arbitraire des analogies tracées entre lieux du Nord et lieux du Midi, et trahissent par là l'ambiguïté fondamentale du changement de paradigme du Midi au Nord auquel l'époque romantique aurait présidé : il s'agirait bien plus d'un transfert de paradigme du Midi au Nord, que d'un changement de paradigme, puisque les voyageurs continuent à appréhender le monde – ici finlandais, puis russe – à l'aune des codes esthétiques de la Grèce classique. Ensuite, et ce à travers la pirouette ironique qui conclut l'extrait, Browne oppose à une perception du monde

[1] À ce sujet, nous renvoyons aux remarques formulées dans l'introduction de la section 3 du chapitre I à partir des réflexions d'Adrien Pasquali au sujet d'un imaginaire viatique européen longtemps focalisé sur les villes et les monuments (voir Pasquali, *op. cit.*, p. 19-20). Samuel Wells développe, comme pour le conjurer, cet imaginaire du monument et les démentis que lui semble y opposer son expérience de l'Islande : « "Iceland is a country of contrasts," for elsewhere one goes to visit cities and ruins; here one sees nature in her most fantastic forms, there one pays a shilling or a franc for a warm bath in a vat of marble; here, one bathes in a spring of any desired temperature, or plunges into a cool lake and swims to the region of a hot spring. In other lands one steps into palaces of marble and gold and finds hereditary legislators making laws; here one sees a grass-grown amphitheatre where an elective congress met and legislated in the open- air for a thousand years. In more favoured dimes one finds comfortable houses, and fruits and fragrance blush on every tree here, not a fruit and not a single grain of corn will ripen, and their houses are mere huts of lava and turf. In other lands, coal and wood fires enliven every hearth, and mines of iron, lead, copper, silver, and gold reward the labour of the delver; but here, not a particle of coal, nor one single mineral of value, and not a piece of wood larger than a walking stick, can be found. Many of the mountains are clad in eternal snows, whilst others pour out rivers of fire several times every century. » (Wells, *op. cit*., p. 21-22). On le voit, à mesure que sont énumérées les antithèses, l'absence de villes et de monuments est progressivement assimilée à une expérience du néant, ce qui confirme la difficulté pour les voyageurs – du moins, européens – de se défaire de ce paradigme ancien d'appréhension du monde.

[2] John Ross Browne, *The Land of Thor*, New York, Harper & Brothers, Publishers / Londres, Sampson Low, Son, & Marston, 1867, p. 218-219. Sur ce récit de voyage, voir annexe 1 (1867c) ; sur son édition partielle, voir annexe 1 (1863b).

faussée, qui serait celle des voyageurs européens, une perception du monde tel qu'il est, et qui serait celle des voyageurs américains : la modernité et la fonctionnalité des bâtiments sont évoquées sans cérémonie (« a pile of bricks ») par opposition aux métaphores (« the Acropolis of Revel/Moscow »). Autre marqueur qui traduit le discret transfert des pratiques viatiques du Grand Tour à l'Islande, les moqueries de Jules-Joseph Leclercq et de Henry Labonne à l'égard des voyageurs anglais qu'ils rencontrent en Islande dans les années 1880 corroborent la pratique de l'entre-soi britannique. Or, Jean Boutier en fait une marque distinctive de la sociabilité du Grand Tour, non sans une pointe de sarcasme :

> L'ampleur des travaux britanniques sur le sujet, réticents à l'exercice de la comparaison, et l'arrière-fond sur lequel ils se sont souvent construits, ont fini par convaincre la majorité des historiens que le Grand Tour est irréductiblement britannique. […] rares sont ceux qui ont osé, timidement, affirmer que le tour est une pratique « principalement, mais pas exclusivement » britannique, plus encore ceux pour qui c'est une pratique commune à la quasi-totalité des noblesses européennes […].[1]

L'on ne peut que s'étonner de trouver représenté dans le corpus du voyage d'Islande un modèle textuel dont Jean Boutier rappelle à quel point il repose sur un itinéraire viatique européen et, surtout, combien il se trouve déterminé par la conscience de ce que sont les limites de l'Europe. Ainsi rappelle-t-il qu'

> [au] Sud, les Grands Touristes ne s'aventurent guère au-delà de Naples, là où commence, selon John Evelyn, en 1645, un « plain and prodigious barbarism ». […] À lire les innombrables récits de voyage, journaux intimes ou correspondances, le Grand Tour semble bien s'arrêter là où les contemporains considèrent que finit l'Europe.[2]

Comment expliquer qu'à l'Islande, cette île des confins, soient progressivement appliqués les codes discursifs du modèle du pèlerinage du Grand Tour ? Jean Boutier le rappelle en s'appuyant sur les réflexions d'Hildor Arnold Barton[3], la Scandinavie finit par devenir, certes tardivement, dans les dernières années du XVIIIe siècle, une destination de voyage[4], mais pas une destination familière aux jeunes aristocrates du Grand Tour[5]. Alors, par son appartenance politique au Danemark ainsi que par un contexte de redécouverte des antiquités nordiques qui contribue à faire d'elle le berceau de la culture scandinave dans l'imaginaire occidental, l'Islande du XIXe siècle bénéficierait-elle par extension d'un traitement analogue à celui du

[1] Boutier, *op. cit*., p. 18.
[2] Boutier, *ibid*., p. 15.
[3] Hildor Arnold Barton, *Northern Arcadia: Foreign Travelers in Scandinavia, 1765-1815*, Carbondale, Southern Illinois University Press, 1998.
[4] C'est le résultat de contacts intellectuels de plus en plus fréquents entre la Scandinavie et le reste de l'Europe au XVIIIe siècle (voir Jean-François Battail, Régis Boyer et Vincent Fournier, *Les Sociétés scandinaves de la Réforme à nos jours*, Paris, Presses universitaires de France, 1992, p. 255-257). Mais, Daniel Roche le rappelle, le Grand Tour exclut tout au long du XVIIIe siècle Russie, Orient et Scandinavie, qui sont perçus comme des territoires extérieurs à l'Europe.
[5] Boutier, *op. cit*., p. 15-16.

Danemark ou, plus largement, de la Scandinavie dans les relations viatiques ? Ce n'est pas interdit de le penser, d'autant qu'à partir des *Lettres sur l'Islande* de Marmier, voire, en amont, à partir du récit de séjour de Henderson, les voyageurs en Islande se plaisent régulièrement à représenter dans leurs relations de voyage les réseaux de sociabilité intellectuelle et savante auxquels leur itinéraire islandais les introduit. Ainsi Henderson évoque-t-il sa rencontre marquante avec Jón Þórlaksson, poète et traducteur islandais de Milton[1] ; quant à Marmier, il souligne les rapports d'amitié et d'estime mutuelle qu'il entretient avec les poètes islandais les plus significatifs de leur époque, notamment Bjarni Vigfússon Thorarensen[2]. Qui plus est, et c'est une seconde réponse possible à notre question, le changement de paradigme évoqué par Maria Walecka-Garbalinska et qui contribue notamment à la réévaluation de l'Islande en terre de culture, est, nous le gageons, un contexte propice à la migration de ce modèle esthétique du Midi méditerranéen où il s'épanouissait, vers le Nord brumeux. Puisque l'Islande est la Grèce du Nord[3], quoi d'étonnant à ce que l'expérience du voyageur en Islande trouve dans le voyage du Grand Tour un modèle textuel adéquat ?

Pour achever ce tour d'horizon de l'intégration du modèle textuel du pèlerinage culturel dans le corpus des relations viatiques en Islande, il est particulièrement intéressant de constater que la migration de ce modèle textuel en Islande intervient au moment même où sa pratique s'étiole dans ses terres d'origines, les terres d'Europe occidentale du Grand Tour. Ainsi, Jean Boutier le rappelle :

> C'est dans la seconde moitié du XVIIIe siècle que, progressivement, le Grand Tour connaît de profondes modifications. Dès son origine, il avait été soumis à une série de critiques récurrentes. L'argument, central et unificateur, de l'inutilité des voyages combinait des critiques économiques – mercantilistes : le voyage appauvrit le pays d'où vient le voyageur – avec des arguments moraux – le jeune voyageur, loin de sa famille, est soumis à des dangers qui risquent d'hypothéquer toute sa vie –, religieux ou nationaux. Le XVIIIe siècle voit l'affirmation de nouvelles modalités de la formation des élites, par le biais, le plus souvent, d'écoles spécialisées qui préparent aux « professions » nobiliaires : écoles d'ingénieurs, écoles militaires, écoles, plus rares, pour la diplomatie. La cour perd sa centralité politique, au profit des structures administratives ou bureaucratiques. Les destinations, le calendrier, la durée des voyages se modifient. C'est l'essor des villes d'eau, l'attrait pour le monde « méditerranéen ». Le voyage se fait plus bref, étapes plus

[1] Voir Henderson, *op. cit*., vol. I, p. 98. Nous renvoyons également à la section 4.1.2.1 du chapitre I de la présente thèse.

[2] « C'est un vrai poète par la pensée, par la forme, un poète qui aime son pays et qui le chante avec enthousiasme. Je ne l'ai pas vu, mais j'ai été en correspondance avec lui, et ses lettres m'ont frappé par leur candeur et leur modestie. » (Marmier, *Lettres sur l'Islande, op. cit*., p. 358)

[3] Peter Fjågesung et Ruth Symes, *The Northern Utopia: British Perceptions of Norway in the Nineteenth Cen-tury*. Amsterdam / New York, Rodopi, 2003 ; Sumarliði R. Ísleifsson, « Barbarians of the North become the Hellenians of the North », dans Karen Klitgaard Povlsen (dir.), *Northbound: Travel, Encounters & Constructions, 1700-1830*, Aarhus, Aarhus University Press / Oakville, David Brown Book Co., 2007, p. 111-129 ; Dimitrios Kassis, *Icelandic Utopia in Victorian Travel Literature*, Newcastle upon Tyne, Cambridge Scholars Publishing, 2016.

> brèves, l'espace parcouru se resserre. Le voyage d'éducation s'efface alors, au début du XIXe siècle, devant le « touriste », avant que le « tourisme » n'apparaisse, dans les années 1840.[1]

Il est alors possible de postuler dans cette migration du Midi vers le Nord d'un modèle textuel obsolète, la marque d'une nostalgie, à l'égard d'un âge du voyage aussi révolu que l'âge des explorations. Le pèlerin en quête de monuments et de culture, confronté au caractère stéréotypé de ses attentes en Italie et en Grèce, se tournerait alors vers l'Islande. Ce faisant, il se rattacherait à un modèle textuel révolu, auquel il prêterait une vertu incantatoire, qu'il s'agisse de pallier la nostalgie générale du monde moderne et de ses bouleversements ou la perte d'un certain art du voyage, dont le Nord se ferait alors le conservatoire. Il s'agirait alors de réenchanter le voyage et son écriture par l'Islande, contre l'avènement imminent du tourisme.

2.3.1.3. Le modèle textuel du voyage pittoresque

Le corpus des récits de voyage en Islande développe enfin, d'une manière *a priori* bien plus marginale que les deux précédents modèles évoqués, le modèle textuel du voyage pittoresque[2]. Il convient tout d'abord de souligner la perméabilité qui existe entre ces trois modèles. Rappelons que la réflexion théorique sur les impressions de voyage naît dans la somme des *Voyages pittoresques et romantiques* de Nodier. Quant au lien existant entre le modèle du pèlerinage culturel et celui du voyage pittoresque, Thomas Spray le rappelle opportunément à travers l'exemple du récit de voyage du peintre anglais Samuel Edmund Waller, qui se rend en Islande à l'été 1872 :

> Samuel Edward [*sic*] Waller explains that *Burnt Njal* was the main reason behind his painting holiday of 1872: 'I had gone through Dr. Dasent's admirable version of the book with the very deepest interest, and was wild to visit the scene of such a tremendous tragedy' he tells his readers (Waller 1874, 1[3]).[4]

Ces deux modèles textuels sont donc intrinsèquement liés l'un à l'autre dans le corpus des récits de voyage en Islande. Cette parenté peut trouver une première explication dans le partage d'une histoire commune entre les deux modèles : Friedrich Wolfzettel rappelle ainsi que le voyage pittoresque connaît son essor à partir du milieu du XVIIIe siècle, et qu'il s'agit d'un paradigme

---

[1] Boutier, *op. cit*., p. 19-20.
[2] Voir les travaux de Caroline Jeanjean-Becker *supra*. Ajoutons que les travaux d'Odile Parsis-Barubé soutiennent l'existence d'un pittoresque nordique à l'âge romantique, ce qui rend *a priori* d'autant plus étonnante la position marginale du voyage pittoresque dans le corpus des relations viatiques consacrées à l'Islande : voir Odile Parsis-Barubé, « "Digne d'être peint" : l'invention d'un pittoresque nordique dans les récits de voyage de l'époque romantique », *Revue du Nord*, 2005/2-3, n°360-361, p. 529-543.
[3] Pour la référence exacte : Samuel Edmund Waller, *Six Weeks in the Saddle: A Painter's Journal in Iceland*, Londres, Macmillan and Co., 1874, p. 1. Sur ce récit de voyage, voir annexe 1 (1874f).
[4] Spray, *op. cit*., p. 167.

anglais, au même titre que le voyage sentimental et la pratique du Grand Tour[1]. Une seconde explication est le partage d'une même démarche entre les deux modèles : la confrontation à la réalité d'un site, la reconnaissance de ce site à la suite d'une première découverte littéraire. Comme les spécialistes en études viatiques en prennent acte[2], le voyageur est lui-même un lecteur avant d'être un voyageur et un auteur. Le récit de voyage de Collingwood, précédemment évoqué, réunit l'ensemble des postulations propres aux deux modèles du voyage pittoresque et du pèlerinage culturel :

> This is a picture book to illustrate the sagas of Iceland. It is intended to supply the background of scenery which the ancient dramatic style takes for granted. The old saga-teller's audience knew the country, and needed no landscape description, except here and there a word to fix the weather or time of year; or in some romantic adventures, like those of Grettir, to conjure up the mysterious giant's dale or the demon's awful chasm.
>
> […]
>
> It was in this belief that we undertook our pilgrimage. We went out to see the very places where events so familiar in books occurred in reality; and we found that the belief was true. For every touch of human interest in the sagas – pastoral, romantic or sublime – there was, and still remains, a landscape setting no less sweet, or strange, or stern.[3]

Le format et la mise en page d'*A Pilgrimage to the Saga-Steads of Iceland* l'inscrivent dans la catégorie du livre d'illustrations, ce qui situe Collingwood, par ailleurs proche du critique d'art John Ruskin, aquarelliste et professeur de beaux-arts, dans la lignée du voyage pittoresque. La dimension de pèlerinage culturel, elle, est étayée par les vues des sites majeurs des sagas qui scandent la relation de voyage, tandis que l'image occupe une place centrale dans l'économie de la page, par rapport au texte, qui devient alors commentaire de l'image.

Cette parenté entre les trois modèles – impressions de voyage, pèlerinage culturel et voyage pittoresque – étant établie, interrogeons-nous à présent sur la place du voyage pittoresque dans le corpus des récits de voyage en Islande. À cet égard, l'on constate qu'aucun récit de voyage n'a l'adjectif « pittoresque » dans son titre : est-ce à dire que les voyageurs n'auraient guère cette attente ni ce programme d'écriture en se rendant en Islande, ou que la forme du voyage pittoresque n'aurait pas sa place dans le corpus des récits de voyage en

---

[1] Wolfzettel, *Le Discours du voyageur, op. cit.*, p. 236.

[2] Pour ne citer qu'eux : voir Roland Le Huenen, « Le voyage romantique : de la lecture à l'écriture », dans Guyot et Massol (dir.), *op. cit*., p. 19-34 ; Christine Montalbetti, *Le Voyage, le monde et la bibliothèque*, Paris, Presses universitaires de France, 1997 ; « Entre écriture du monde et récriture de la bibliothèque. Conflits de la référence et de l'intertextualité dans le récit de voyage au XIXe siècle », dans Sophie Linon-Chipon, Véronique Magri-Mourgues et Sarga Moussa (dir.), *Miroirs de textes. Récits de voyage et intertextualité*, Nice, Publication de la Faculté des Lettres, Arts et Sciences Humaines de Nice, Nouvelle série, n°49, 1998, p. 4-16 ; Dominique Lanni, « État présent des recherches en français sur la littérature des voyages », *Annali d'Italianistica*, vol. 21, *Hodoeporics Revisited / Ritorno all'odeporica*, 2003, p. 484 ; Jean-Didier Urbain, *Le voyage était presque parfait. Essai sur les voyages ratés*, Paris, Payot & Rivages, 2017 (2008).

[3] Collingwood, *op. cit*., « Preface », non paginée.

Islande ? Rien ne serait plus réducteur. Si l'on rabat la signification de « voyage pittoresque » sur celle de « voyage de peintre ou d'artiste », de fait, le voyage d'artiste est la catégorie la moins représentée dans le corpus du voyage d'Islande de la seconde moitié du XIXe siècle. Si l'on choisit d'envisager la notion de voyage pittoresque dans son acception plus large de récit de voyage caractérisé par une attention portée au paysage, en revanche, le nombre de relations viatiques dotées d'une composante pittoresque dans le corpus relatif à l'Islande est plus important que l'on ne l'imagine. Nous allons envisager successivement ces deux options.

2.3.1.3.1. Le voyage d'artiste, une catégorie marginale

La catégorie du voyage d'artiste[1] fait son apparition au milieu des années 1830 : elle est contemporaine de l'avènement des impressions de voyage islandaises. L'on recense parmi les voyages d'artistes le *Journal of an Expedition to the Faroe and Westman Islands and Iceland* (1833)[2] du peintre naturaliste anglais George Clayton Atkinson, les *Prospecter af Island*[3] (1835) du peintre dano-allemand Frederik Theodor Kloss et de son compagnon de voyage islandais Finnur Magnússon, les *Pen and Pencil Sketches of Faröe and Iceland*[4] (1862) du dessinateur écossais Andrew James Symington, le *Six Weeks in the Saddle: A Painter's Journal in Iceland*[5] (1874) de Waller que nous avons précédemment évoqué, les *Icelandic Pictures Drawn with Pen and Pencil*[6] (1893) de l'artiste photographe Frederick William Warboeck Howell, ou encore les *Reiseschilderungen*[7] (1909) écrites et peintes à quatre mains par les époux allemands Cécile et Maurice von Komorowicz. À cet égard, Cécile von Komorowicz, qui accompagne son époux géologue sur son terrain de recherche doctorale[8] et qui illustre un autre

[1] Sur le voyage d'artiste, voir Tiphaine Larroque, Claire Le Thomas et Michel Demange (dir.), *Voyages d'artistes. Entre tradition & modernité*, Strasbourg, Presses universitaires de Strasbourg, 2016.
[2] George Clayton Atkinson, *Journal of an Expedition to the Feroe and Westman Islands and Iceland (1833)*, Newcastle upon Tyne, The Bewick-Beaufort Press, 1989 (voir annexe 1 (1833a)).
[3] Frederik Theodor Kloss et Finnur Magnússon, *Prospecter af Island malede efter Naturen, paa den i Følge med Hans Kongelige Höihed, Prinds til Danmark Frederik Carl Christian's i Sommereren 1834 foretagne Reise*, Copenhague, 1835 (voir annexe 1 (1835b)).
[4] Andrew James Symington, *Pen and Pencil Sketches of Faröe and Iceland*, Londres, Longman, Green, Longman, and Roberts, 1862 (voir annexe 1 (1862c)). Pour sa réédition partielle, voir annexe 1 (1869b).
[5] Waller, *op. cit*.
[6] Frederick William Warboeck Howell, *Icelandic Pictures Drawn with Pen and Pencil*, Londres, The Religious Tract Society, 1893 (voir annexe 1 (1893a)).
[7] Maurice von Komorowicz, *Quer durch Island : Reiseschilderungen; mit farbigen und schwarzen Bildern nach Originalgemälden von Cécile von Komorowicz und Kurt Albrecht, sowie eigenen Aufnahmen*, Charlottenburg, Schiller-Buchhandlung, 1909 (voir annexe 1 (1909d)).
[8] Il soutient sa thèse de géologie à l'université de Berlin en 1912 : Maurice von Komorowicz, *Die Kratergruppe Raudhólar auf der Halbinsel Reykjanes. Eine vergleichende Studie über parasitäre Kratergruppen*, Stuttgart, Schweizerbart'sche, 1912 ; *Der Strytur, ein isländischer Lavavulkan. Eine vergleichende Studie über Lavavulkane, sowie ähnliche Gebilde*, Stuttgart, Schweizerbart'sche, 1912.

de ses ouvrages[1], occupe dans l'économie du récit de voyage une place analogue à celle de la peintre et illustratrice écossaise Jemima Wedderburn Blackburn, qui illustre le récit de son compagnon de voyage Anthony Trollope[2] : à la femme reviendrait l'illustration ; à l'homme l'organisation de la relation de voyage. Chacune et chacun de ces artistes se rend en Islande mue et mu par un intérêt artistique. Atkinson, spécialiste d'ornithologie[3] et membre fondateur de la *Natural History Society of Northumbria* (« Société d'Histoire naturelle de Northumbrie »), qui accomplit des expéditions au nord de l'Écosse[4], se rend en Islande pour en étudier l'histoire naturelle et la faune, mais surtout pour y poursuivre une quête de la beauté du paysage nordique : ses esquisses de voyage deviennent des aquarelles sous le pinceau du peintre anglais Thomas Miles Richardson, souvent comparé à William Turner[5]. Kloss, passé par la *Berliner Bauakademie* (« Académie d'architecture de Berlin ») et la *Kongelige Danske Kunstakademiet* (« Académie royale des Beaux-Arts de Copenhague »), où il étudie notamment sous la direction du peintre danois spécialiste des marines Christoffer Wilhelm Eckersberg, se rend en Islande en 1834, après avoir parcouru l'Europe de l'Est et la Mer du Nord, et rapporte de son voyage en Islande plusieurs peintures à l'huile, tels que *Store Geysir på Island under eruptionen in året 1834* (1835), *View from Reykjavik Bay* (1834), *The Ship of the Line "Dronning Marie" (Queen Marie) and the Corvette "Najaden" Weigh Anchor in Faxa Bay, near Reykjavik, Iceland* (1836), *A sailing ship near the coast [of Husavik] surrounded by icebergs* (1860), *Parti fra Akkrefjeld/Coastal scene Akkrefjeld, Iceland* (sans date) ou encore *Ships by the Faroe Islands at sunset* (sans date)[6]. Les deux premiers tableaux sont toujours exposés au *Statens Museum for Kunst* (« Musée national des Beaux-Arts ») de Copenhague et sont représentatifs du style pictural de Kloss : paysages dramatiques, scènes de tempêtes épiques, inspiration évidente de

[1] Maurice von Komorowicz, *Vulkanologische Studien auf einigen Inseln des Atlantischen Oceans. Mit zahlreichen Illustrationen nach Ölgemälden von Cécile von Komorowicz sowie photographischen Aufnahmen des Verfassers*, Stuttgart, Schweizerbart, 1912.

[2] Anthony Trollope, *How the "Mastiffs" Went to Iceland*, Londres, Virtue & Co., Ltd, 1878 (voir annexe 1 (1878a)).

[3] Il est notamment l'auteur d'une biographie consacrée à son ami, le graveur et ornithologue anglais Thomas Bewick : *Sketch of the Life and Works of the Late Thomas Bewick*, Newcastle, printed T. and J. Hodgson for Emerson Charnley and Longman and Co., 1831.

[4] George Clayton Atkinson, *Expeditions to the Hebrides in 1831 and 1833 (1834)*, Waternish, Isle of Skye, Maclean Press, 2001.

[5] Pour les informations relatives à la vie de George Clayton Atkinson, voir « George Clayton Atkinson, Naturalist and Meteorological Observer », dans Richard Welford, *Men of Mark 'twixt Tyne and Tweed : A-C*, vol. I, Londres, Walter Scott Ltd., 1985, p. 135-140 ; Kim Simonsen, « Le Voyage d'Atkinson en 1833 », Posta Stamps. URL : http://stamps.posta.fo/Default.aspx?ID=1137&ProductID=PROD561&VariantID=VO7 (date de consultation : 3 mai 2020).

[6] NB : les titres des tableaux de Kloss sont approximatifs et non vérifiés ; nous les avons identifiés dans la banque d'images de Wikimedia Commons, faute de mieux.

la peinture romantique allemande[1]. Quant à Symington, ami d'un autre voyageur en Islande, le chimiste Robert Angus Smith auquel il dédie l'un de ses ouvrages[2], outre son intérêt pour la création poétique[3], il a consacré dix ans de sa vie à une réflexion sur la notion de beau[4] et a accompli son Grand Tour en 1851 (France, Allemagne, Suisse, nord de l'Italie)[5]. Waller, quant à lui, est un peintre anglais spécialiste en scènes de guerre, et dont la sensibilité à l'architecture se lit dans ses tableaux ; issu de la Royal Academy School (« École de l'Académie royale ») et fort d'une première exposition en 1871, il se rend en Islande où il met en pratique deux des grands axes de son œuvre : l'attention portée à la faune, notamment aux chevaux, et le goût de la scène de genre bucolique[6]. Frederick W. W. Howell, jeune professeur d'école membre de la *Royal Geographical Society* (« Société Royale de Géographie »), artiste et photographe, se rend deux fois en Islande (1890 et 1891)[7] et immortalise par ses clichés[8] l'Islande et les îles Féroé dans cette période de mutation vers la modernité, outre les images désormais traditionnelles de l'iconographie pittoresque islandaise (geyser, femmes en habit traditionnel, Hekla).

Sur une centaine de récits de voyage en Islande parus entre les années 1830 et la fin des années 1910, seuls six sont signés par des artistes qui se définissent comme tels. Plus encore, il s'agit souvent de récits de voyage que l'on peut qualifier de mineurs ou de marginaux dans le corpus, car ils connaissent une diffusion modeste : peu ou pas de réédition, aucune traduction vers une langue majoritaire, ce qui en cantonne la réception à un cadre exclusivement national, surtout dans le cadre de récits de voyage écrits en allemand ou en danois. Comment expliquer

[1] Pour toute l'information relative au parcours et aux influences de Frederik Theodor Kloss, également appelé Friedrich Theodor Kloss, voir Peter Nørgaard Larsen, « T. Kloss », *Kunstindeks Danmark & Weilbachs Kunstnerleksikon. Weilbach information*. URL : https://www.kulturarv.dk/kid/VisWeilbach.do;jsessionid=309A28EC03F0076DCF43F30B6A343F94?kunstnerId=565&wsektion=alle (date de consultation : 3 mai 2020).

[2] Andrew James Symington, *Samuel Lover, a biographical sketch with selections from his writings and correspondence*, New York, Harper and Brothers, 1880 [Dédicace, sans page].

[3] Il est notamment l'auteur de plusieurs recueils de poèmes (*Harebell Chimes, or Summer memories and musings*, Londres, Houlston and Stoneman / Édimbourg, Wm. Blackwood and Sons, 1849 ; *Genevieve, and other poems*, printed for Private Circulation, not published, 1855 ; *Poems*, Paisley, A. Gardner, 1885) et d'hymnes religieux, écrits à la fin des années 1860, mais aussi de plusieurs anthologies et essais consacrés à Thomas Moore, William Cullen Bryant, William Wordsworth, dans les années 1880.

[4] Andrew James Symington, *The Beautiful in Nature, Art, and Life*, 2 vol., Londres, Longman, Brown, Green, Longmans and Robert, 1857.

[5] Pour ces détails bio-bibliographiques concernant Symington, voir « Andrew James Symington », dans John Julian, *A Dictionary Of Hymnology, Setting Forth The Origin And History Of Christian Hymns Of All Ages And Nations*, New York, Charles Scribner's Sons, 1892, p. 1108 ; « Andrew J. Symington », dans James Grant Wilson, *The Poets and Poetry of Scotland from the earliest to the present time*, vol. II, New York, Harper & Brothers, 1876, p. 456.

[6] Voir Frank W. Gibson, « Waller, Samuel Edmund », dans *Dictionary of National Biography (2nd supplement)*, vol. III, Londres, Smith, Elder & Co., 1912, p. 580-581.

[7] Howell, *op. cit*., p. 6.

[8] Clichés que se procure Daniel Willard Fiske, bibliothécaire de l'Université Cornell qui constitue l'essentielle référence en littérature scandinave ancienne pour Kneeland qui se rend en Islande en 1874.

le nombre si modeste de voyages d'artistes dans le corpus des relations viatiques en Islande ? Il serait pourtant aisé d'imaginer une concordance entre une sensibilité picturale romantique et l'Islande, Septentrion hyperbolique du paysage nordique que l'imaginaire occidental du tournant des XVIIIe et XIXe siècles a contribué à ériger en siège du sublime[1]. Le voyageur américain John Ross Browne apporte peut-être un début de réponse. Il s'étonne de cette faible représentativité du voyage d'artiste en Islande et décrète que rapporter d'Islande des esquisses sera l'objectif premier de son voyage :

> […] From all accounts it was a very uncomfortable country, deficient in roads, destitute of hotels, and subject to various eccentricities of climate. Neither fame nor money was to be gained by such a trip—unless, indeed, I succeeded in catching the great auk, for which, it is said, the directors of the British Museum have offered a reward of a hundred pounds. […]
>
> Upon the whole, I thought it would not do to depend upon the auk. There was but one opening left—to visit Iceland, sketch-book in hand, and faithfully do what others had left undone—make accurate sketches of the mountains, rivers, lava-fields, geysers, people, and costumes. In nothing is Iceland so deficient as in pictorial representation. It has been very minutely surveyed by the Danes, and Olsen has left nothing to wish for in the way of topographical delineation, but artists do not seem to have found it an attractive field for the exercise of their talent. At least I could obtain no good, pictures of Iceland in Copenhagen. The few indifferent sketches published there, and in the journals of late English and German tourists, afford no adequate idea of the country. I have seen nothing of the kind any where that impressed my mind with the lightest notion of that land of fire, or the spirit and genius of Icelandic life. It would therefore be some gain to the cause of knowledge if I could present to five hundred thousand of my fellow-citizens, who do their traveling through these illuminated pages, a reasonably fair delineation of the country and the people, with such simple record of my own experiences as would render the sketches generally intelligible.[2]

Cependant, il est remarquable que cette décision de faire œuvre d'artiste repose sur un pis-aller de la part de Browne : il se rêvait avant tout en ornithologiste et aventurier, à la recherche du dodo de l'époque, le Grand Pingouin, espèce disparue au milieu du XIXe siècle[3] ! À la lumière de cette position ambigüe de Browne, il est possible de formuler une hypothèse : dans le corpus du voyage en Islande, l'œuvre de l'illustrateur ou du peintre serait subordonnée à celle du naturaliste, voire de l'explorateur aventurier. Cette hypothèse rejoint d'ailleurs une tendance générale du voyage pittoresque selon Friedrich Wolfzettel : ainsi rappelle-t-il que cette forme est essentiellement ambivalente, partagée entre la tendance d'une « vision subjective et esthétisante » qui l'associe aux voyages sentimentaux à la Sterne[4], et une fonction elle-même double dans les sommes de voyage du XVIIIe siècle, où elle documente l'inconnu à des fins savantes tout en « [rendant] le sens de l'aventure, du mouvement, de l'exil et du dépaysement

[1] Voir section 2.1.4. du chapitre I de la présente thèse.
[2] Browne, *op. cit*., p. 386-387.
[3] Sur la question du Grand Pingouin, voir cet article contemporain de notre corpus, qui retrace avec nostalgie et exactitude la chronique d'une mort annoncée : Frederic A. Lucas, « The Home of the Great Auk », *Popular Science Monthly*, vol. 33, août 1888, p. 456-464.
[4] Wolfzettel, *Le Discours du voyageur, op. cit*., p. 238.

exotique »[1]. Qui plus est, cela rejoint nos remarques précédemment formulées sur le caractère activiste propre aux voyageurs en Islande, peu portés à l'attitude de contemplation immobile et silencieuse qui sied à l'activité du peintre[2] : lorsque contemplation il y a, en Islande, celle-ci est précédée d'un effort physique, voire d'une épreuve ; l'on se souvient à cet égard du motif de l'ascension de l'Hekla, que couronne un panorama imprenable sur les volcans et les glaciers du sud de l'île, ainsi que sur l'Atlantique[3]. L'ensemble de ces raisons contribuerait donc à faire du voyage d'artiste un ensemble sous-représenté dans le corpus des relations viatiques en Islande. Pour autant, cela ne signifie pas que ledit corpus soit dénué de toute composante pittoresque. Nous allons le voir, celle-ci trouve à s'exprimer à travers deux modalités, parfois complémentaires dans un même récit de voyage : d'une part, le récit de voyage illustré ; d'autre part, le recours à une rhétorique pittoresque, sollicitée par une attention soutenue aux paysages islandais.

2.3.1.3.2. La résurgence du pittoresque à travers l'illustration et l'écriture

En dépit de la faible représentativité du modèle du voyage d'artiste, le corpus des relations viatiques en Islande compte une grande majorité de récits de voyage illustrés[4] : sur 116 récits parus entre 1810 et 1917 – l'on compte dans ce nombre les voyages d'artistes précédemment évoqués – seuls 28 ne comportent aucune illustration. Cette donnée statistique nous invite donc à interroger la notion de voyage pittoresque dans une acception plus large que celle, ici restrictive, de voyage associé à une œuvre picturale. Nous postulons que le voyage d'Islande manifeste une composante pittoresque à travers deux modalités : le recours aux illustrations[5] et l'art de la description[6]. Nous allons envisager successivement ces deux modalités.

Le recours aux illustrations dans le corpus des relations viatiques en Islande est un usage très répandu, dont l'importance quantitative peut et doit être attribuée au modèle matriciel du récit d'exploration savant, tel qu'il est pratiqué jusqu'à la fin des années 1830. Quand elle ne

---

[1] Wolfzettel, *ibid*., p. 241.
[2] Voir section 3.2.1. du chapitre I de la présente thèse.
[3] Voir Marmier, *Lettres sur l'Islande, op. cit*., p. 28. L'on se reportera à la section 2.1.4. du chapitre I de la présente thèse pour l'analyse de ce passage, marqué par le motif de l'expérience du sublime.
[4] Sur cette question des récits de voyage illustrés en Islande, voir Marie Mossé, « Aux confins du pittoresque. Enjeux de la représentation visuelle de l'Islande dans les récits de voyage du XIXe siècle », dans Gilles Bertrand, Daniel Chartier, Alain Guyot, Marie Mossé et Anne-Élisabeth Spica (dir.), *Voyages illustrés aux pays froids (XVIe-XIXe siècle). De l'invention de l'imprimerie à celle de la photographie*, Clermont-Ferrand, Presses universitaires Blaise Pascal, 2020, p. 91-106.
[5] Sur les récits de voyage illustrés, voir Barbara Stafford, *Voyage Into Substance: Art, Science, Nature and the Illustrated Travel Account, 1760-1840*, Cambridge / Londres, MIT Press, 1984.
[6] À ce sujet, voir Véronique Magri-Mourgues, « La description dans le récit de voyage », *Cahiers de Narratologie*, 7, 1996, p. 35-48.

relève pas totalement d'une pratique scientifique[1], l'illustration est soumise au discours du savant, de l'explorateur-naturaliste. L'on rappellera ainsi que le *Reise igjennem Island* d'Eggert Ólafsson et de Bjarni Pálsson compte soixante gravures, et que l'expédition de Banks, de Troil et de leurs compagnons de voyage donne lieu à plusieurs dizaines d'esquisses et d'aquarelles aujourd'hui conservées par la British Library[2]. Plusieurs aquarelles du récit de voyage de George Clayton Atkinson viennent à l'appui des observations ornithologiques auxquelles il se livre dans les îles de l'Atlantique Nord[3] et se situent dans la tradition de l'illustration naturaliste, entre art et science[4], là ou Holland, Mackenzie et Hooker s'essaient au dessin ethnographique[5] en produisant des planches dédiées aux costumes des hommes et des femmes islandais[6], et en consignant dans leurs journaux de voyage plusieurs esquisses d'objets du quotidien islandais aux formes jugées exotiques, tels que la maison paysanne traditionnelle semi-enterrée dans le tuf[7], la tabatière[8] ou le *langspil*[9], cithare islandaise. De la même manière, les gravures du peintre français Auguste Mayer[10], même si elles ont gagné leur vie propre et ont progressivement structuré l'imaginaire des voyageurs en Islande[11], sont avant tout associées à un discours d'ordre savant, géographique et ethnographique. Elles sont une partie intégrante du projet encyclopédique français sur l'Atlantique Nord, qui leur donne leur sens. Pour autant, il serait excessif d'en conclure que la stase contemplative de l'artiste peintre ou photographe, dégagée de toute vocation utilitaire, n'aurait pas sa place en Islande ; les récits de voyage scientifiques du tournant des XVIIIe et XIXe siècles ne sont pas exempts de sensibilité artistique. Ainsi Mackenzie évoque-t-il la manière dont il choisit son emplacement afin de faire une esquisse de Reykjavík sous son meilleur angle :

---

[1] L'on songe aux schémas en coupe du fonctionnement des geysers, introduits dans le corpus des relations viatiques en Islande par Mackenzie et Holland (voir Mackenzie, *op. cit*., p. 217 et 229 ; voir Henry Holland, *The Iceland Journal of Henry Holland 1810*, édition d'Andrew Wawn, Londres, Hakluyt Society, 1987, p. 239), et qui accompagnent traditionnellement l'exposé des diverses théories relatives à ce mécanisme.
[2] Voir Mossé, *op. cit*., p. 91.
[3] Voir Atkinson, *Journal of an Expedition to the Feroe and Westman Islands and Iceland*, *op. cit*., p. 30, 82, 86.
[4] À ce sujet, l'on se reportera aux travaux suivants : Valérie Chansigaud, *Histoire de l'illustration naturaliste*, Paris, Delachaux et Niestlé, 2009 ; Susan Kovacs, « L'image scientifique et ses recontextualisations : du *Notionaire* de Garsault (1761) à l'*Encyclopédie des jeunes gens* (1807) de Moustalon », *Spirale – Revue de recherches en éducation*, 2007, 40, p. 9-25.
[5] Sur cette pratique savante et sa continuation par la photographie, voir Nélia Dias, « Photographier et mesurer : les portraits anthropologiques », *Romantisme,* n°84, *Le primitif*, 1994, p. 37-49 ; Jean-Noël Pelen et Gilbert Beaugé (dir.), *Photographie, ethnographie, histoire – Le Monde alpin et rhodanien. Revue régionale d'ethnologie*, n°2-4, 1995 ; Karina Kuschnir (dir.), *Antropologia e desenho – Cadernos de Arte a Antropologia*, vol. 5, n°2, 2016.
[6] Voir planche « Icelandic Costumes », dans Mackenzie, *op. cit*., p. 86.
[7] Voir Mackenzie, *op. cit*., p. 275.
[8] Voir Mackenzie, *ibid*., p. 166 et Hooker, *op. cit*., vol. I, p. 308.
[9] Voir Hooker, *ibid*., vol. I, p. 282 et Holland, *op. cit*., p. 156.
[10] Voir *Atlas historique*, *op. cit*.
[11] Voir Mossé, *op. cit*., *passim*.

> The drawing from which the engraving is taken was made from some rocks above a cottage a little to the south-east of the town. This is the most favourable view; and it includes part of the range of mountains in the Snæfell Jokul.[1]

Mais cette sensibilité artistique n'est pas gratuite : elle est placée au service du geste savant d'accumulation des savoirs sur une terre inconnue. Andrew Wawn suggère même qu'elle est refoulée, rejetée dans l'ordre du privé, quand le public ne doit se préoccuper que de l'efficacité du travail savant. Ainsi étudie-t-il le rapport de Stanley aux paysages qui l'entourent :

> Poets might tremble at such landscapes, but the British natural scientist was made of sterner stuff. Thus, while local family groups lay aside their primitive tools of toil and gaze up in silent respect at the expedition leader, he controls and commands, monarch of all he surveys. These are scenes of summer. The snow-covered mountains and glacial expanses are objects of forensic investigation rather than sites of adventure or sources of mystery. Though a brisk wind from the south fills the sails of the voyagers' vessel as it nears the Vestmannaeyjar, lending their arrival a sense of enterprise and energy, no impertinent breeze subsequently disturbs enlightened scientific man in his fieldwork.[2]

Or, Andrew Wawn identifie une contradiction dans l'attitude de Stanley en comparant deux toiles issues de l'expédition, l'une présentant Stanley tout à son ouvrage scientifique de mesure, à distance d'un Strokkur dépeint dans le pur style pictural du *Sturm und Drang*, et l'autre, privée, représentant une éruption volcanique imaginée, et de la main de Stanley lui-même. Cette dernière toile trahirait une fascination romantique de Stanley pour le paysage islandais, qu'il aurait jugulée dans le récit de son expédition et à laquelle il donnerait libre cours dans sa correspondance privée, où Andrew Wawn identifie les éléments suivants : « sentimental travel, German Gothicism, knowledge of Icelandic history and literature, familiarity with popular old northern poetry in Britain, a fondness for Ossian, and a north Midlands old northern network »[3]. L'on sera tentée de voir dans ce rapport conflictuel entre le savant et le peintre – le premier incarnant la raison et cherchant à s'assurer le dessus sur le second qui incarne le rêve – une contradiction séminale dans le voyage d'Islande. L'opposition entre discours organisé et linéaire et image immédiate, entre narration et stase, entre action et contemplation, est, nous le postulons, une donnée que les voyageurs doivent négocier. Une solution semble avoir été trouvée, notamment par les explorateurs-naturalistes britanniques du début du XIXe siècle, qui associent le sentiment du sublime à l'exploration scientifique[4]. Le Strokkur, le fameux point d'orgue de la visite topique des voyageurs à Geysir, est aussi le site le plus représenté dans leurs voyages illustrés. De manière révélatrice, huit frontispices entre 1835 – dans le récit de voyage

[1] Mackenzie, *op. cit*., p. 82.
[2] Wawn, *The Vikings and the Victorians, op. cit*., p. 42.
[3] Wawn, *ibid*., p. 42-43.
[4] Nous renvoyons aux remarques relatives aux contacts entre art et science, formulées sous le patronage d'Alain Corbin, dans la section 4.2.2. du chapitre I de la présente thèse.

A Visit to Iceland by Way of Tronyem[1] de John Barrow Jr. – et 1893 – dans les *Icelandic Pictures Drawn with Pen and Pencil* de Howell – représentent un geyser en éruption, le plus souvent le Strokkur. L'on peut alors supposer que ce frontispice récurrent, bientôt topique, cristallise la tension entre contemplation esthétique du sublime et activisme scientifique ; plus encore si l'on songe que le dernier représentant du genre dans notre corpus, Howell, fut un aventurier autant qu'un photographe. Il fut le premier à gravir le plus haut sommet de l'Islande qu'est le Hvannadalshnúkur, toit de l'Öræfajökull, en 1891 et à traverser le Langjökull en 1899, avant de mourir par noyade en 1901[2]. Dès lors, charge aux artistes dans l'âme de défendre leur entreprise artistique en Islande contre les influences conjuguées de la relation de voyage scientifique, fondée sur le drame de la narration, et des impressions de voyage, qui puisent leur ligne directrice et leur cohérence dans la subjectivité de l'écrivain-voyageur. Ainsi William Gershom Collingwood et Jón Stefánsson – qui mentionnent et saluent les esquisses de Skálholt signées par Banks lors de son voyage en Islande en 1772[3] – justifient-ils le choix de ne pas organiser leur récit de voyage selon une logique narrative, et de privilégier un discours descriptif, où la première personne du pluriel ne désigne pas tant les personnes biographiques des voyageurs eux-mêmes que les futurs touristes qu'il s'agit de guider :

> In these notes to our pictures we make no attempt to describe modern Iceland, nor our travel therein. Modern Iceland, to be truly and thoroughly described, needs quite a different kind of treatment from any we could give in notes upon pictures; and our travels, though not unattended with their pains and pleasures, were hardly exciting enough to make a book about.[4]

Le voyage d'artiste tend alors à la disparition de la personne biographique de l'artiste, à l'effacement de l'expérience de voyage au profit de la contemplation et de l'image. C'est une évolution du voyage d'Islande qui, à de nombreux égards, entre en résonance avec celle du voyage pittoresque de montagnes à la même époque. L'on songe à la mutation de perception et de codes discursifs qu'Alain Guyot perçoit dans les récits relatifs aux Alpes entre le milieu du

[1] John Barrow Jr., *A Visit to Iceland by Way of Tronyem, in the "Flower of Yarrow" Yacht, in the Summer of 1834*, Londres, John Murray, 1835 (voir annexe 1 (1835a)). Pour ses rééditions et traductions, voir annexe 1 (1835c, 1836a, 1836b, 1852b).

[2] Pour ces informations biographiques concernant Howell, voir Frank Ponzi, *Ísland Howells – Howells Iceland (1890-1901)*, Mosfellsbær, Brennholt, 2004 et « Icelandic and Faroese Photographs of Frederick W. W. Howell » [Ressource en ligne], Cornell University Library. URL : https://rmc.library.cornell.edu/howell/index.html (date de consultation : 3 mai 2020).

[3] Collingwood, *op. cit*., p. 20.

[4] Collingwood, *ibid*., p. 1.

XVIIIe et le début du XIXe siècle, du discours savant à l'évocation sensible, de la transmission d'informations à celle d'émotions[1].

Parmi les rares récits de voyage du corpus des relations viatiques en Islande qui ne sont pas illustrés, il arrive bien souvent que la référence picturale soit présente et qu'elle influence l'écriture. Dès lors, cette dernière peut se faire descriptive à des fins didactiques et savantes. L'on songe ici à la description que propose Hooker des robes traditionnelles des femmes islandaises[2] :

> […] I shall confine myself at present to the dress of those females whom I saw at work when I landed […]. Over a great number of coarse woollen petticoats, which make them look of a most unnatural size, and a shirt of the same materials, they wear a thick petticoat, or rather gown without sleeves, (for there are two apertures for the arms,) made of blue or black cloth, and fastened down the breast, either by lacing, or, as is more common, with silver clasps. A short jacket of the same, which has sometimes a little skirt, goes over this, and is fastened, likewise, about the breast with brass or silver clasps, or by lacing. Their stockings are of coarse wool, knitted and dyed black; and their shoes made of the skins of sheep or seals. Over the shoulders of many of them, on each side, were hanging thick ropes of horse-hair, coarsely braided, with a noose at the end, by which they carried the hand-barrows with fish.[3]

Ici, l'écriture supplée à l'absence de la planche d'illustrations qui orne par exemple le récit de voyage de Mackenzie. La description est soumise à un protocole organisé, permettant au lecteur de visualiser avec exactitude l'objet décrit : de l'ensemble au détail, de haut en bas. Les adjectifs de couleur, de forme et de matière sont autant d'éléments à même de parfaire le tableau. Le pluriel de l'évocation n'est pas sans reproduire, dans le média de l'écriture, la pluralité des sujets représentés sur les planches ethnographiques. Cette transposition des codes du dessin scientifique est également valable dans la description de certains paysages et phénomènes islandais que l'œil du naturaliste a retenus comme remarquables. L'on songe à la description de l'Almannagjá par Preyer et Zirkel :

> Die Almannagjá erstreckt sich eine geographische Meile lang vom Nordwestufer des Þíngvallavatn [*sic*] in einer geraden ununterbrochenen Linie bis zu dem Ármannsfell. Auf beiden Seiten wird sie eingeschlossen von senkrechten riesigen Lavafelswänden, die etwa 50-70 Fuss voneinander entfernt, in ihrem ganzen Verlauf sich ziemlich parellel bleiben. Ihre Höhe wechselt. Die westliche Wand ist mitunter mehr als doppelt so hoch als die östliche, indem sie an einigen Stellen weit über 100, an andern nur 30-40 Fuss sich erhebt.
>
> Seltsame Lavagebilde, Zacken, überhängende Vorsprünge, Zinnen, Pyramiden, Fenster, wie künstliches Werk von Menschenhänden überraschen das von unten hinaufschauende Auge, während

[1] À ce sujet, voir Alain Guyot, « La grotte de l'Arveyron ou comment une caverne de paroles et pourquoi », *Compar(a)ison*, n°I/II-2001, 2003, p. 55-74 ; « Le récit de voyage en montagne au tournant des Lumières. Hétérogénéité des sources », *Sociétés & Représentations*, 2006/1, n°21, p. 117-133.

[2] Il s'agit d'un passage topique du voyage d'Islande. Par exemple, Tromholt y souscrit à son tour, mais en lui imprimant un tour ironique : il s'adresse en particulier à ses lectrices, auxquelles il vante la beauté des femmes islandaises dans leurs atours de fête, avec force détails à l'appui, avant de s'interrompre, sous prétexte de ne pas attiser la jalousie, fléau supposé des relations féminines (voir Tromholt, *op. cit*., p. 50-51).

[3] Hooker, *op. cit*., vol. I, p. 19-20.

> oben nichts in dem grossen Lavafelde die Nähe des grässlichen Abgrundes verräth, bis man sich plötzlich am Rande desselben befindet. Die östliche Wand, an ihrer Innenseite (der westlichen) nur stellenweise lothrecht, dacht sich ziemlich steil auf ihrer Aussenseite (der östlichen) in die Ebene von Þingvellir ab und bildet zum Theil das rechte Ufer des Flusses Öxará (Beifluss). Dieser erhöht um ein Bedeutendes den imposanten Eindruck, den die Almannagjá ohnehin auf den Beschauer ausübt.[1]

On le voit, cet extrait met en évidence un glissement progressif, de la description savante – termes de géométrie, mesures – à l'évocation sensible, dont sont assumées la subjectivité et la perméabilité aux sentiments des spectateurs. La syntaxe devient expressive à travers l'énumération sur laquelle s'ouvre le second paragraphe de l'extrait. L'analogie (« wie künstliches Werk von Menschenhänden », « telles des oeuvres fabriquées par la main de l'homme ») assimile le défilé rocheux à une œuvre d'art et, par extension, le récit au souvenir d'une expérience esthétique. L'on observe un glissement similaire chez Kneeland, dans son évocation des couleurs changeantes du bassin d'un geyser :

> Very near and a little below the Great Geyser is the Little Geyser, once called the Roaring Geyser, not a spouter now, its powers having been interfered with by a violent earthquake in 1789, which evidently dislocated its water-pipe at the same time that it opened the Strokr. This, often called the "Blazer," being the one in which visitors generally cook, consists of two great holes in the rock, not rising above the surface of the ground, separated by a partial partition at the upper portion, descending to a great depth; the larger division is about thirty feet in circumference, the perfectly clear water boiling gently with an occasional overflow. The white, irregular, but smooth sides of the funnel could be traced many feet, and the singular play of ever-changing blue and green tints made it look like a fairy grotto. The transparency is such that every projection and cavity can be seen, till the eye detects nothing but the dark abyss. It is a most weird and fascinating place, and, to borrow a simile from Madame Pfeiffer, just the place to read Schiller's "Diver," where the goblet might well rest on one of the jagged points, with a monster about to rise from its blue depths.[2]

Les couleurs, d'abord évoquées avec l'acuité visuelle et la précision du naturaliste, deviennent la ligne de fuite d'une rêverie, qui s'exprime à travers l'analogie de la grotte de fées ; la poésie succède à la science dans un imperceptible *continuum*, non moins mouvant que l'état des geysers, et l'analogie devient une réalité littérale (« a monster about to rise »). De la même manière que l'illustration peut être affranchie du contexte d'énonciation savant de la relation de voyage, la description est parfois une stase dans la narration du récit viatique, qui n'a d'autre

[1] Preyer et Zirkel, *op. cit*., p. 81. Nous traduisons : « L'Almannagjá s'étend sur un mile géographique depuis la rive nord-ouest de Þingvallavatn [*sic*] en une ligne droite ininterrompue jusqu'à l'Ármannsfell. Des deux côtés, il est entouré d'immenses parois verticales de roches de lave, que séparent environ 50 à 70 pieds et qui restent relativement parallèles l'une à l'autre tout au long de leur parcours. Leur taille change. Le mur occidental est parfois plus de deux fois supérieur à celui de l'est, s'élevant à certains endroits bien au-delà de 100 pieds, à d'autres endroits, seulement de 30 à 40 pieds. // D'étranges structures de lave, des dentelures, des saillies en surplomb, des pinacles, des pyramides, des fenêtres, telles des œuvres fabriquées par la main de l'homme, surprennent l'œil qui les regarde d'en bas, tandis qu'en haut, rien dans le grand champ de lave ne trahit la proximité de l'abîme effroyable jusqu'à ce que l'on se trouve soudain au bord de ce dernier. Le mur oriental, dont le côté intérieur (versant ouest) n'est à l'aplomb que par endroits, descend assez abruptement sur son côté extérieur (versant est) dans la plaine de Þingvellir et forme en partie la rive droite de la rivière Öxará (affluent). Cela accroît l'impression imposante que l'Almannagjá fait sur le spectateur. »

[2] Kneeland, *op. cit*., p. 150.

fin que la transmission au lecteur d'une expérience esthétique. L'on songe aux descriptions de paysage qui émaillent les *Lettres sur l'Islande* de Marmier, telle celles des montagnes environnant Reykjavík[1] ou du paysage accidenté et sublime de Þingvellir :

> […] Lorsqu'on arrive à Thingvalla, par la route de Laxelv, on descend dans ce vallon comme dans un abîme, par une pente tortueuse, par un sentier rompu qui ressemble à un lit de torrent. À droite, les rochers s'inclinent vers le lac, comme s'ils suivaient encore la pente que leur imprimait le volcan enflammé ; à gauche, ils s'élèvent comme de hauts remparts, et se dessinent à l'horizon sous les formes les plus étranges. D'un côté, le vallon est fermé par ce chemin où l'on avance qu'avec peine, de l'autre par une cascade. Tout autour on n'aperçoit que des montagnes rouges, une plaine semée de quelques arbustes chétifs, un grand lac, et au bord du lac la pauvre église de Thingvalla. Le soir, quand ce paysage est éclairé par les doux reflets d'une lumière argentée, quand tout est calme, et qu'on n'entend que la chute de l'eau, et le léger frôlement de quelques touffes de mousse chassées par le vent, c'est l'un des lieux les plus romantiques qu'il soit possible de voir ; et si, au milieu de cette solitude profonde, on se représente les grandes réunions d'autrefois, les tentes blanches dressées dans le vallon, les juges assis sur les blocs de lave, les chefs de chaque cohorte marchant sous leur bannière, et le peuple dispersé à travers les rochers, je ne sache pas de tableau plus digne d'occuper le pinceau du peintre et la plume de l'historien et du romancier.[2]

La pratique de Marmier, s'il ne peint pas le paysage autrement que par l'écriture, s'inscrit dans la pratique du voyage pittoresque telle qu'elle a cours à l'époque du Grand Tour, notamment à la fin du XVIIIe siècle, comme Caroline Jeanjean-Becker le rappelle :

> [Entre 1770 et 1800,] les voyageurs, influencés par l'esprit du temps, la découverte des ruines de Pompéi et d'Herculanum, la soif de connaissances encyclopédiques, partent à l'assaut de la Grèce et de tous les pays qui constituent le berceau de l'Antiquité […].[3]

C'est dans cette lignée que s'inscrit également Baring-Gould dont le récit de voyage est richement illustré, ou encore des écrivains-voyageurs tels que Noël Nougaret, qui se représente régulièrement en train de noircir son carnet d'esquisses de choses vues ; ainsi, lorsqu'il s'agit de décrire l'élément pittoresque et immémorial qu'est la maison du paysan islandais :

> […] dans ces étranges habitations souterraines, qui rappellent assez souvent celles des fourmis, et comme, à quelques variantes près, tous les bœrs de l'Islande se ressemblent, je ferai, une fois pour toutes, la description d'un de ces terriers. Le meilleur moyen de me faire comprendre sera d'ailleurs d'en mettre un dessin fidèle sous les yeux du lecteur[4].

On le pressent néanmoins : derrière ces quelques lignes ressurgissent les ambitions initiales du voyage pittoresque qui le lient indéfectiblement au modèle du récit de voyage scientifique de l'âge classique, à savoir la transmission de la connaissance, la nécessité de fixer par le dessin, médium de savoir immédiat, ce que le discours peine à saisir et à transmettre efficacement, et

---

[1] Voir Marmier, *Lettres sur l'Islande, op. cit*., p. 28. Cet extrait a été ponctuellement analysé dans la section 2.1.4. du chapitre I de la présente thèse.
[2] Marmier, *ibid*., p. 48-49.
[3] Jeanjean-Becker, « Les récits illustrés de Voyages pittoresques : une mode éditoriale », *op. cit*., p. 26-27.
[4] Nougaret, *op. cit*., p. 142.

le privilège accordé à la vertu de l'observation, par contraste avec la tradition narrative de la littérature de voyage.

Au terme de ce parcours à travers les trois modèles textuels par lesquels se renouvelle le corpus des récits de voyage en Islande à partir des années 1830, deux remarques s'imposent. Tout d'abord, ces trois modèles émergent dans le corpus de manière consécutive à deux phénomènes : l'épuisement du récit de voyage scientifique, notamment par l'expédition française de *La Recherche* (1836), et la mutation des pratiques du voyage en Islande, tout particulièrement en raison d'une prise en compte croissante par les voyageurs de la composante de mythe historique de l'imaginaire de l'Islande. L'essor des traductions de sagas islandaises, question sur laquelle nous aurons le loisir de revenir dans le chapitre III de la présente thèse, instaure l'Islande en terre de culture et invite les voyageurs à se défaire de l'imaginaire de la terre inconnue pour y cheminer en tant que pèlerin, érudit nostalgique, lecteur. Cependant, et c'est notre seconde remarque, l'évolution des modèles textuels auxquels souscrit le voyage d'Islande n'est pas une évolution linéaire : ce serait une erreur que de la lire exclusivement à l'aune d'une histoire générale de la littérature de voyage telle que la tracent – entre autres – Anne-Gaëlle Weber et Sylvain Venayre. En effet, l'évolution propre au corpus des récits de voyage en Islande répond également à une dynamique régressive et nostalgique, et ce pour deux raisons : à l'exception des impressions de voyage, qui sont assez minoritaires dans le corpus, les modèles textuels invoqués à la suite du récit de voyage scientifique sont des modèles qui sont en déclin, sinon dépassés, dans les années 1830. C'est le cas du pèlerinage culturel hérité du Grand Tour – nous renvoyons aux analyses de Jean Boutier exposées plus haut – et c'est aussi le cas du voyage pittoresque, dont Caroline Jeanjean-Becker rappelle qu'il décline entre les années 1835 et 1850, pour disparaître ensuite[1]. Qui plus est, et nous espérons l'avoir montré à travers nos analyses, ces modèles – tout particulièrement le pèlerinage culturel et le voyage pittoresque – peinent à se dégager totalement du modèle matriciel qu'est le récit de voyage scientifique. Cela concourt à faire de l'Islande le conservatoire d'un art ancien du voyage, autant que du voyage d'Islande le miroir nostalgique des formes anciennes d'écriture du voyage et, plus largement, de rapport cognitif au monde. Cette hypothèse trouve son application explicite dans l'étude d'une autre tendance du corpus des récits de voyage en Islande à partir des années 1830 : la réinvention du modèle du récit de voyage scientifique.

[1] Jeanjean-Becker, *ibid*., p. 26-28.

2.3.2. Les trois voies du renouvellement du récit de voyage scientifique

De 1772 jusqu'à la fin des années 1830, le récit de voyage scientifique, que sa logique d'organisation soit darwinienne ou humboldtienne, est le modèle textuel dominant dans le corpus de la littérature de voyage en Islande. L'usage de ce modèle textuel est appelé par les circonstances du voyage qui, à cette époque, est de l'ordre de l'expédition savante, de l'exploration. La décennie des années 1830 constitue une période de mutation dans les pratiques d'écriture du récit de voyage en Islande, auparavant dominées par les codes du récit de voyage scientifique, érigés en normes par des explorateurs-naturalistes tels que Mackenzie, Hooker et, dans une moindre mesure, Henderson, que son long séjour en Islande a incité à accumuler une connaissance encyclopédique de sa terre d'adoption. En effet, l'entreprise savante d'une instance française, la Commission scientifique d'Islande et de Groenland, contribue à l'épuisement de ce type de voyage, par la mise à disposition d'un savoir encyclopédique sur l'île. Le récit de voyage scientifique, hérité de l'âge classique, est alors vidé de son ancrage référentiel et de sa nécessité : les conditions et les fonctions du voyage ne correspondent plus à ses codes. Cependant, l'analyse d'un « long XIXe siècle »[1] du voyage d'Islande nous permet un constat : la diversification et la pluralité parfois contradictoire des modèles textuels, tant à l'échelle du corpus qu'à celle du récit de voyage individuel, n'ont pas signé la disparition du modèle matriciel qu'est le récit de voyage scientifique, bien au contraire. Ce modèle textuel tend à se perpétuer à travers diverses variantes, dont l'appartenance au modèle matriciel du récit de voyage scientifique est néanmoins toujours garantie par son ancrage référentiel, l'expédition savante en Islande. En revanche, ce sont les ambitions savantes du récit de voyage scientifique qui connaissent un ajustement pour parer au défi de produire un discours sur l'inconnu.

Nous allons d'abord envisager les trois options par lesquelles le récit de voyage scientifique se renouvelle en Islande dans la seconde moitié du XIXe siècle : déport sur d'autres champs du savoir que ceux qui lui sont traditionnels, tels que la littérature et l'ethnographie ; renégociation de son idéal encyclopédique par le choix d'une approche restrictive et spécialisée de l'Islande ; déstructuration de sa forme par la séparation de ses deux composantes que sont la relation de voyage et l'exposé du savoir. Ces trois options ne sont pas exclusives les unes des autres, nous le verrons bien assez vite, pas plus qu'elles ne sauraient s'inscrire dans une

[1] Nous empruntons – et détournons partiellement de son sens – ce concept à l'historien britannique Eric Hobsbawm, qui désigne par là la période comprise entre 1789 et 1914, sur laquelle s'étend l'héritage européen de la Révolution française (voir Eric Hobsbawm, *Le long XIXe siècle*, Paris, Fayard, 2007). Cette expression nous semble refléter assez justement, dans le cadre de notre corpus, les conflits de codes et de formes avec lesquels les écrivains-voyageurs doivent composer pour écrire leur voyage en Islande.

succession chronologique stricte. Elles représentent autant des lignes de fuite dans l'évolution d'un modèle textuel que des voies parallèles empruntées, pour une raison ou une autre, par des écrivains-voyageurs contemporains les uns des autres.

2.3.2.1. Le déport sur de nouveaux champs du savoir : littérature et ethnographie

Le récit de voyage scientifique en Islande, tel qu'il s'écrit à partir de la fin des années 1830, persiste dans les usages des écrivains-voyageurs à travers une première option, qui est le renoncement à son premier domaine d'application, les sciences naturelles, pour se porter sur la littérature et les sciences humaines. Les *Lettres sur l'Islande* de Xavier Marmier, membre de l'expédition de *La Recherche* en 1836, constituent un exemple de cette adaptation du récit de voyage scientifique à un nouvel objet d'étude.

En effet, une autre raison fait des expéditions scientifiques de *La Recherche* un jalon essentiel dans l'histoire de la littérature de voyage en Islande : c'est la nature ambivalente, voire duelle, des productions écrites sur lesquelles elles débouchent. Outre le récit de voyage savant qu'est le *Voyage en Islande et au Groënland*, paraissent les *Lettres sur l'Islande* de Marmier. Les *Lettres sur l'Islande* se distinguent des récits d'exploration précédents : l'on y a précédemment vu l'acte de naissance des impressions de voyage en Islande. Sans renoncer à cette première interprétation, il convient à présent d'offrir une seconde lecture de ce récit de voyage aux ambitions complexes, et dans lequel affleure de nouveau le modèle du récit de voyage scientifique traditionnel. Si le titre de ce récit de voyage invite le lecteur familier du corpus à établir un rapprochement avec les *Bref rörande en resa til Island* d'Uno von Troil, il ne faut pas chercher dans un éventuel partage de la forme épistolaire la spécificité des *Lettres sur l'Islande* : les « lettres » sont plutôt des chapitres, dont l'organisation dans l'économie du recueil n'est pas sans rappeler la logique humboldtienne du récit de voyage scientifique. La relation du voyage est abordée dans les trois premiers chapitres de l'ouvrage, tandis que les sept chapitres suivants abordent de manière thématique divers éléments ayant trait à l'histoire, à la culture et à la littérature islandaises. Dans le détail du texte, les deux dimensions du récit de voyage savant sont moins imperméables l'une à l'autre qu'il n'y paraît : la relation du voyage constitue un cadre propice à la diffusion du savoir. La visite du site de Skálholt, que Marmier relate selon sa perspective de voyageur, est le prétexte d'un développement sur l'histoire culturelle, politique et littéraire de ce premier siège épiscopal de l'Islande à travers les siècles[1], tandis que le chapitre VII, consacré aux *Eddas*, s'ouvre sur la découverte par Marmier d'Oddi,

[1] Voir Marmier, *Lettres sur l'Islande, op. cit.*, p. 56-61.

ancienne paroisse et haut lieu d'instruction où vécurent successivement Sæmundr Sigfússon et Snorri Sturlusson[1]. La vraie spécificité des *Lettres sur l'Islande* par rapport aux récits de voyage scientifiques qui les ont précédées, c'est l'objet auquel s'applique la démarche savante de Marmier : la littérature. Il synthétise ainsi les objectifs de son expédition :

> J'ai étudié l'un après l'autre tous les principaux ouvrages d'histoire, et le petit nombre d'historiens littéraires. J'ai appris l'islandais de manière à lire couramment les Sagas dans l'original, chose qui me sera d'un grand secours, car la plupart de ces Sagas ne sont pas encore traduites, et c'est là qu'il faut chercher les documents authentiques et le tableau des mœurs anciennes de l'Islande. J'ai recueilli avec soin les œuvres islandaises les plus essentielles, les œuvres et les biographies des hommes vivants[2].

L'expédition française de 1836 en Islande est la seule expédition scientifique d'envergure entreprise au XIXe siècle qui intègre à sa mission la découverte de l'histoire et de la littérature du pays traversé. Les *Lettres sur l'Islande* constituent une encyclopédie du savoir disponible sur l'histoire et la culture de l'Islande et représentent donc une tentative de rationaliser le pays visité par le biais de catégories. Elles ébauchent le projet scientifique d'*Histoire de l'Islande* (1840) et de *Littérature islandaise* (1843) et offrent une première réponse aux « Instructions données par l'Académie royale de médecine à M. Paul Gaimard, président de la Commission scientifique d'Islande et de Groënland » : recueillir les manuscrits des historiens et poètes d'Islande qui ne sont pas déjà archivés dans les bibliothèques européennes[3], analyser le système juridique, éducatif, législatif. Marmier obéit aussi aux demandes de Champollion-Figeac et de Jean-Jacques Ampère[4] en livrant les intrigues de trois sagas islandaises : « Saga de Nial », « Saga de Gunnlaugi », « Saga de Frithiof », soit la *Brennu-Njáls saga*, la *Gunnlaugs saga ormstungu* et la *Friðþjófs saga hins frækna*. Le seul autre exemple de récit de voyage scientifique consacré à l'investigation de la littérature et de la culture islandaises est le « Rapport sur une mission en Islande et aux îles Féroé » du traducteur, folkloriste et diplomate français Raymond Pilet[5], où l'itinéraire du voyage intègre partitions et paroles des *rímur*[6]

[1] Voir Marmier, *ibid*., p. 189-192.
[2] Joseph Paul Gaimard, « Rapport du 31 août 1836 de Paul Gaimard au ministre de la Marine », *Annales maritimes et coloniales*, 21e année – 2e série, tome II, 1836, p. 524.
[3] Joseph Paul Gaimard, *Histoire du voyage. Tome Premier*, Paris, Arthus Bertrand, 1838, p. 25.
[4] « Paragraphe 8. Note de M. Champollion-Figeac, Conservateur du département des manuscrits à la Bibliothèque royale », cité par Gaimard, *Histoire du voyage. Tome premier, op. cit.*, p. 280.
[5] Raymond Pilet, « Rapport sur une mission en Islande et aux îles Féroé », *Nouvelles archives des missions scientifiques et littéraires*, tome VII, 1896, p. 243-328 (voir annexe 1 (1896b)). Pour sa réédition, voir annexe 1 1896c).
[6] *Rímur* au pluriel et *ríma* au singulier : il s'agit d'une forme de poème épique traditionnelle islandaise, née au XIVe siècle (voir Stefán Einarsson, *A History of Icelandic Literature*, Baltimore, The Johns Hopkins Press for the American-Scandinavian Foundation, 1969, p. 85-91 et Vésteinn Ólafsson, « Old Icelandic Poetry », dans Daisy Neijmann (dir.), *A History of Icelandic Literature*, Lincoln / London, University of Nebraska Press / The American-Scandinavian Foundation, 2006, p. 55-59). Les *rímur* sont perpétuées en Islande au XIXe siècle par le poète national islandais Jónas Hallgrímsson ; aujourd'hui, elles dépassent les frontières de l'île par l'œuvre de

ancestrales, mais aussi poèmes collectés au fil des rencontres. Pilet s'inscrit dans l'héritage de Xavier Marmier – qu'il ne cite ni ne mentionne jamais dans son récit de voyage – auquel l'on doit aussi plusieurs collectes et anthologies de poèmes et chants populaires islandais[1].

Une ambition similaire est exprimée par Baring-Gould, qui inscrit son pèlerinage culturel dans la tradition du récit de voyage scientifique ; en témoignent la dédicace de son récit de voyage, adressé à son oncle Edward Sabine :

> TO
> MAJOR-GENERAL EDWARD SABINE, R. A.,
> PRESIDENT OF THE ROYAL SOCIETY.
>
> MY DEAR UNCLE,
>
> It is with great pleasure that I dedicate this book to you, as a token of my gratitude for the kind interest you have taken, both in my expedition in Iceland, and in the progress of this volume.
>
> I remain,
>
> Ever yours sincerely,
>
> SABINE BARING-GOULD.[2]

Deux remarques s'imposent à la lecture de cette dédicace : tout d'abord, le terme « expedition » est employé par Baring-Gould, et non pas celui de « pilgrimage », que l'on trouvera plus tard dans le titre du récit de voyage de William Gershom Collingwood et de Jón Stefánsson ; Baring-Gould, en faisant œuvre de folkloriste en Islande, s'inscrit en fait dans la même perspective savante que Marmier, celle de l'expédition littéraire[3]. Ensuite, le destinataire de la dédicace,

---

chanteurs tels que Steindór Andersen, Hilmar Örn Hilmarsson ou Jón Þór « Jónsi » Birgisson, du groupe de rock expérimental Sigur Rós. L'on trouvera aisément leurs performances sur Youtube.

[1] Voir Xavier Marmier, *Chants populaires du Nord*, Paris, Charpentier, 1842 (la perspective de Marmier y est scandinave et circumpolaire, mais une section de ce recueil est consacrée aux chants populaires islandais) ou encore *Chants islandais*, Copenhague, 1839.

[2] Baring-Gould, *op. cit*., non paginé.

[3] Marmier et Baring-Gould seront-ils ainsi les inspirateurs d'un nouveau modèle, l'expédition scientifique littéraire dans le Nord ? L'on ne peut manquer de songer à l'expédition littéraire du Groenland (*Den litterære Grønlandsekspedition*), qui conduit au Groenland l'écrivain et explorateur arctique danois Ludvig Mylius-Erichsen et l'explorateur et ethnologue dano-groenlandais Knud Rasmussen entre 1902 et 1904 (voir Daniel Chartier, Marie Mossé, Andréanne Sylvain, Laura Perez-Gauvreau, Éloïse Lamarre, Syrielle Deplanque et Sharon Rankin, « Rasmussen, Knud », Littératures inuites ᐃᓄᐃᑦ ᐊᒃᓕᕐᓂᖅᑎᑦ Inuit Literatures [ressource en ligne]. URL : https://inuit.uqam.ca/fr/individu/rasmussen-knud (date de consultation : 1er juin 2021). L'ombre portée de Knud Rasmussen et du renouveau de l'expédition arctique est également sur la fin de notre corpus d'étude : l'écrivain et dessinateur suédois Albert Engström chemine en Islande avec le botaniste et explorateur polaire Thorild Wulff, qui participera à la seconde expédition de Thulé, sous la houlette de Knud Rasmussen, et mourra sur le chemin du retour, victime d'un climat hostile et de provisions insuffisantes, près du glacier Humboldt, au nord-ouest du Groenland (voir « Wulff, Thorild », dans Th. Westrin, *Nordisk familjebok. Uggleupplagan. 32. Werth – Väderkvarn*, Stockholm, Nordisk familjeboks förlags aktiebolag, 1921, p. 1194-1195 ; « Wulff, Thorild: forskningsresande, botaniker », Carlotta Databasen för museisamlingar. URL : http://collections.smvk.se/carlotta-em/web/object/1014470 (date de consultation : 24 juillet 2020).

l'astronome anglais Edward Sabine, est lui-même un explorateur de l'Arctique : il participe aux expéditions de sir John Ross et de William Edward Parry à la recherche du passage du Nord-Ouest[1]. En inscrivant son récit de voyage sous le patronage de son oncle, Baring-Gould établit une correspondance entre l'exploration scientifique de l'Arctique et la recherche d'ordre ethnographique et folklorique dans laquelle il se situe : la première offre à la seconde toute sa dignité. De la même manière, le voyageur américain Phineas Camp Headley, qui se rend en Islande en 1874, à l'occasion des célébrations relatives au millénaire de la colonisation de l'Islande et à l'entrée en vigueur d'une nouvelle constitution plus libérale, s'inscrit dans la lignée conjointe de Mackenzie, Hooker et Baring-Gould et présente son ouvrage comme un équivalent des travaux de Baring-Gould à destination des lecteurs américains :

> Iceland is an exhaustless study, and no "flying visit," or brief reading, will give any proper estimate of it and its inhabitants. […]
>
> This volume is intended to cover the whole field of Icelandic history. Whatever new and interesting details time for a more exhaustive and elaborate history might have supplied, the author may hope, at least, as the first American book, excepting a reprint, on this distant, yet grand old Iceland, it may to some extent deepen the interest in the people, and add to the popular knowledge of a country so worthy of a better acquaintance.[2]

Avec l'intégration du champ de la création littéraire au projet de l'expédition scientifique, l'art de voyager connaît une profonde mutation. Maria Walecka-Garbalinska, qui mène une analyse comparée des comptes-rendus des expéditions de la Commission scientifique du Nord entre 1838 et 1840 par Xavier Marmier[3] et Charles-Frédéric Martins[4], résume en ces termes l'ambivalence inhérente aux *Lettres sur le Nord* (1840) de Marmier, soulignant le recours à une « ethnographie participante »[5] :

> […] le philologue Marmier, quant à lui, tout en promettant un tableau fidèle des contrées septentrionales si belles et si peu connues, assume la subjectivité du regard du voyageur et présente ses *Lettres du Nord* [*sic*] comme « œuvre de tendre et mélancolique sympathie », « entreprise avec amour, préparée par des études spéciales, et achevée sur les lieux mêmes qui en font le sujet. »

[1] Nous empruntons ces éléments à Anonyme, « Sir Edward Sabine. British astronomer », *Encyclopædia Britannica*. URL : https://www.britannica.com/biography/Edward-Sabine (date de consultation : 10 janvier 2021).
[2] Phineas Camp Headley, *The Island of Fire; or, A Thousand Years of the Old Northmen's Home*, New York, Charles T. Dillingham, 1874, p. 6-8 (voir annexe 1 (1874b)). Pour sa réédition, voir annexe 1 (1875f).
[3] Xavier Marmier, *Lettres sur le Nord : Danemark, Suède, Norvège, Laponie et Spitzberg*, Paris, Delloye, 1840.
[4] Charles Martins, *Du Spitzberg au Sahara : étapes d'un naturaliste au Spitzberg, en Laponie, en Écosse, en Suisse, en France, en Italie, en Orient, en Égypte et en Algérie*, Paris, J.-B. Baillère et fils, 1866. Ce botaniste et géologue français, titulaire de deux doctorats en médecine (1833) et en sciences naturelles (1840), deviendra professeur de sciences naturelles à l'université de Montpellier et directeur du jardin botanique de cette même ville (1851). Membre de la Société géologique de Londres et correspondant de Charles Darwin, il traduit notamment en français les travaux scientifiques de Johann Wolfgang von Goethe (voir « Martins [Charles-Frédéric, de Paris] », dans Suzanne Stelling-Michaud (dir.), *Le Livre du Recteur de l'Académie de Genève (1559-1878). IV – Notices biographiques des étudiants H – M*, Genève, Droz, 1975, p. 790 ; Jean-Antoine Rioux, « Écologie, évolution : un précurseur montpelliérain, Charles-Frédéric Martins, directeur exemplaire du Jardin des plantes », *Académie des Sciences et Lettres de Montpellier*, séance du 3 octobre 2011, p. 325-343).
[5] Maria Walecka-Garbalinska, « Nord-Sud aller-retour. Le récit de voyage érudit au XIXe siècle entre orientalisme et boréalisme », *Études germaniques*, 2016/2, n°282, p. 206.

> Documentation exhaustive, établissement d'un rapport émotionnel à l'espace étranger et exploration directe sur place confèrent à cette approche de l'Autre une dimension d'immersion et de participation ; la figure du nomade et du pèlerin qui se profile derrière l'instance narrative n'a rien de commun avec celle d'explorateur conquérant ou de colonisateur à laquelle on pourrait s'attendre de la part d'un boréaliste. À cette méthodologie participante face à l'étranger septentrional correspond une rhétorique de mélancolie érudite qui se traduit par des interventions lyriques sous forme de passages poétiques en vers ou en prose incrustés dans les exposés informatifs et érudits. Paradoxalement, c'est cette démarche personnelle et engagée, marquée par la poétique du récit de voyage romantique qui permet au voyageur savant de se situer en porte-à-faux par rapport au discours boréaliste réducteur et dominateur.[1]

L'on trouve une même ambition d'ethnographie participante chez Bernhard Kahle, qui se défend de toute ambition encyclopédique traditionnelle[2] :

> Ich habe mich bemüht, durch Heranziehung der Volksüberlieferung, durch Streifzüge in die alte Litteratur und Geschichte der Isländer, durch Vorführung von Dichtungen der neuesten Zeit dem Leser ein möglichst umfassendes Bild auch von dem geistigen Leben dieses merkwürdigen hochbegabten Volkes zu geben. Auf gelehrtes Beiwerk habe ich dabei nach Möglichkeit verzichtet, um die Lesbarkeit des Buches zu erhöhen.
>
> Wenn es mir gelingen sollte, das Interesse an Island und den Isländern zu wecken, oder, wo es bereits vorhanden, zu erhöhen, wäre der Zweck meines Buches erreicht. […][3]

De la même manière, Andreas Heusler consacre la deuxième des deux parties de son récit de voyage à une description en règle du peuple islandais, en mêlant à ses lectures sa propre expérience des rencontres humaines qu'il fait en voyage. Si l'attention scrupuleuse qu'il prête à l'histoire et à la culture, notamment contemporaines, du peuple islandais ne lui permet pas de rompre avec la figure désormais stéréotypée du Viking[4] et d'inaugurer ainsi une éthique propre à l'ethnographie en Islande, le caractère structuré et exhaustif de son propos sur cette question permet à son texte de se démarquer des précédents récits de voyage, prompts à rabattre, en quelques lignes, la représentation du peuple islandais sur l'antithèse entre glorieux Viking du passé et victime présente de la colonisation danoise.

---

[1] Walecka-Garbalinska, *ibid*., p. 206-207.

[2] « Den Zweck meiner Reise habe ich eben angedeutet. Es war nicht der Jagd- und Fischereisport, der die meisten Engländer hierherführt, nicht geologische oder sonstige naturwissenschaftliche Untersuchungen, die so manchen Gelehrten, wie Bunsen einst, zur Reise hierher veranlasst, nicht Untersuchungen über die auf Island herrschende Lepra, die in den letzten Jahren von Aerzten hier angestellt worden sind, nicht blosse touristische Wissbegier nach der grossartigen Natur des Landes und seinen wunderbaren Naturerscheinungen, es war das Volk selbst, das ich kennen lernen wollte […]. » (Kahle, *op. cit*., p. 6). Nous traduisons : « Le but de mon voyage, je viens de l'indiquer. Ce ne sont pas les sport de chasse et de pêche, qui amènent ici la plupart des Anglais ; ce ne sont pas les recherches géologiques ou relatives à d'autres sciences, qui incitent plus d'un savant, comme Bunsen, à venir ici ; ce ne sont pas les recherches sur la lèpre très répandue en Islande, qu'ont menées des médecins sur l'île durant ces dernières années ; ce n'est pas la simple curiosité touristique pour la nature grandiose du pays et ses surprenants phénomènes naturels, ce sont les gens eux-mêmes que je voulais connaître. »

[3] Kahle, *op. cit*., p. II. Nous traduisons : « Je me suis efforcé de donner au lecteur une image aussi complète que possible de la vie intellectuelle de ce peuple remarquable et très doué, en m'appuyant sur ses traditions folkloriques, en faisant des incursions dans la littérature ancienne et l'histoire des Islandais et en présentant des poèmes de l'époque récente. Dans la mesure du possible, j'ai renoncé à tout matériel complémentaire d'ordre érudit afin d'améliorer la lisibilité du livre. // Si je parvenais à éveiller l'intérêt pour l'Islande et les Islandais, ou, là où cet intérêt existe déjà, à l'accroître, le but de mon livre serait atteint. […] »

[4] Heusler, *op. cit*., vol. II, p. 385.

La première option de renouvellement qui s'offre au modèle du récit de voyage scientifique, à savoir le déport des ambitions didactiques de la littérature viatique des sciences naturelles aux sciences humaines que sont l'ethnographie et les études littéraires, nous permet donc de considérer d'un œil nouveau ces récits de voyage qui semblaient *a priori* relever exclusivement du modèle des impressions de voyage – par exemple, les *Lettres sur l'Islande* de Marmier – ou de celui du pèlerinage culturel, comme *Iceland: Its Scenes and Sagas* de Baring-Gould. Cette option de renouvellement du récit de voyage scientifique trahit également la fascination persistante des voyageurs de la seconde moitié du XIXe siècle pour le modèle semble-t-il indépassable de l'explorateur naturaliste, et elle confirme le statut canonique du récit de voyage scientifique dans le corpus des récits de voyage en Islande. La permanence de cette fascination est également mise en évidence par les deux autres options de renouvellement du modèle textuel du récit de voyage scientifique : d'une part, le renoncement à l'idéal encyclopédique au profit de la spécialisation du propos ; d'autre part, le divorce entre ses deux composantes canoniques que sont la relation de voyage et l'exposé savant.

2.3.2.2. La spécialisation du récit de voyage scientifique, fin de l'idéal encyclopédique

Abordons ici la deuxième option de renouvellement qui se présente au modèle du récit de voyage scientifique, à savoir la sauvegarde de ce modèle, de ses codes et de ses ambitions savantes par un ajustement de ces dernières. En effet, les mutations que connaît le récit de voyage scientifique à partir de la fin des années 1830 modifient son cahier des charges, à savoir « l'obligation toute scientifique de faire œuvre d'originalité et de vérité »[1]. Si l'obligation de vérité est potentiellement garantie – il suffirait pour ce faire que les récits de voyage scientifiques suivants s'en tiennent à une entreprise de compilation et de sauvegarde du savoir accumulé par un Banks, un Mackenzie, un Thienemann ou un Gaimard – l'obligation d'originalité est, quant à elle, mise à mal par cette proposition tout juste énoncée : comment prétendre transmettre un savoir nouveau quand tout a été dit ? Comment garantir la persistance légitime de ce modèle textuel alors que l'expédition de *La Recherche* l'a exploité jusqu'à l'épuisement ? Cette option, privilégiée dans la seconde moitié du XIXe siècle, réside dans un réajustement des ambitions savantes du récit de voyage scientifique d'un point de vue quantitatif : il s'agit de définir et de circonscrire de nouveaux objets d'étude de manière restrictive, par opposition à la logique encyclopédique des Lumières ; l'obligation d'originalité est sauvegardée, celle de vérité, entendue de manière plus restreinte, l'est aussi. Cette restriction

[1] Weber, « Le genre romanesque du récit de voyage scientifique au XIXe siècle », *op. cit.*, p. 60.

quantitative peut s'appliquer de deux manières : d'une part, par la restriction de l'itinéraire de voyage ; d'autre part, par la restriction des champs du savoir abordés par le récit de voyage.

À partir de la fin des années 1830, il s'opère dans le corpus des récits de voyage scientifique une concentration du discours sur certaines régions de l'Islande, ponctuellement visitées et mises en discours, par opposition à la logique exhaustive du tour de l'île. Cette dynamique restrictive se développe parallèlement à une autre dynamique, celle d'un figement de l'itinéraire canonique en Islande, qui se concentre d'une part sur la région du sud, voire du sud-ouest de l'île, d'autre part sur la région du nord-ouest, voire du nord : elle est également tributaire de cet itinéraire en cours de figement, qui résulte de l'essor du tourisme chez les lecteurs – notamment britanniques – de sagas islandaises. En effet, dans la seconde moitié du XIXe siècle, les lecteurs de la *Brennu Njáls saga* – ou plutôt de sa traduction par Dasent – se rendent dans le sud de l'île, dans la région de Hlíðarendi ainsi qu'à Þingvellir. S'ils ont savouré la *Egils saga Skallagrímssonar*[1] et / ou la *Eyrbyggja saga*, ils se rendent respectivement dans l'ouest de l'Islande, à Borg á Mýrum, patrie d'Egill, et sur la péninsule de Snæfellsnes, à Þórsnes, lieu présumé des origines de la colonisation islandaise. Si c'est la *Gísla saga Súrssonar* – traduite par Dasent[2] – qui a retenu leur attention, cap vers les Fjords de l'Ouest. Quant à la *Grettis saga Ásmundarsonar*, traduite en anglais par William Morris et Eiríkur Magnússon en 1869[3], mais surtout diffusée par les extraits qu'en traduit/réécrit Baring-Gould dans son récit de voyage de 1863[4], elle attire les voyageurs dans le nord de l'île, notamment dans la région de Drangey, île de l'exil du hors-la-loi Grettir[5]. Les déplacements des voyageurs et les régions de

[1] *A priori*, celle-ci n'est pas intégralement traduite en anglais avant la fin du XIXe siècle (voir W. C. Green, *The Story of Egil Skallagrimsson*, Londres, Elliot Stock, 1893, voir annexe 2 (1893e)), mais elle est connue en Grande-Bretagne par les compilations d'Ole Worm (voir annexe 2 (1636d, 1651d)) et de Thomas Bartholin (voir annexe 2 (1689d)), par un extrait traduit et diffusé par Thomas Percy dans ses *Five Pieces of Runic Poetry* (voir annexe 2 (1763c)), repris par les rééditions des *Northern Antiquities* au XIXe siècle (voir annexe 2 (1809d)), ainsi que par les traductions latines de l'Écossais James Johnstone (voir annexe 2 (1782, 1786b)). Qui plus est, des voyageurs tels que Henderson (voir annexe 2 (1818d)) ou Baring-Gould (voir annexe 2 (1863d)) la lisent dans le texte islandais et contribuent à en diffuser des épisodes.

[2] Cette saga est présentée dans la compilation de Bartholin (voir annexe 2 (1689f)), mais c'est la traduction de Dasent qui la met intégralement à disposition d'un lectorat anglophone (voir annexe 2 (1866d)).

[3] La *Grettis saga* est également connue en Grande-Bretagne par Worm (voir annexe 2 (1636f, 1651f)) et Bartholin (voir annexe 2 (1689g)), mais sa première traduction anglaise intégrale est la suivante : Eiríkur Magnússon et William Morris (trad.), *Grettis Saga. The Story of Grettir the Strong, translated from the Icelandic*, Londres, F. S. Ellis, 1869 (voir annexe 2 (1869c, 1905v)). Pour ses rééditions, voir annexe 2 (1899i). Il existe aussi une traduction de George W. Cox (voir annexe 2 (1872c)), rééditée (voir annexe 2 (1880i, 1880j, 1882i, 1883g, 1886g)).

[4] Voir annexe 2 (1863g). Baring-Gould publie une traduction intégrale de la saga en 1880 (voir annexe 2 (1880g, 1880h)). Pour ses rééditions, qui concurrencent d'un point de vue quantitatif celles du *Burnt Njal* de Dasent dans le dernier quart du XIXe siècle, voir annexe 2 (1890f, 1891b, 1895g, 1896i, 1901l, 1902e, 1904c, 1904d).

[5] Pour information, voir la carte des sagas islandaises par régions de l'île qu'a établie Régis Boyer : Régis Boyer (trad. et éd.), *Sagas islandaises*, Paris, Gallimard NRF, coll. « Pléiade », 1987, p. 1964-1965, mais aussi la liste des sagas islandaises qu'élabore Baumgartner dans son récit de voyage en les répartissant par région d'appartenance (Baumgartner, *op. cit*., p. 298).

l'île qu'ils choisissent de visiter sont donc tributaires de leurs lectures de prédilection en matière de littérature islandaise médiévale, ce qui n'était pas le cas auparavant. La région du sud-ouest de l'île concentre l'essentiel des voyageurs, du fait de son accessibilité relative et de sa proximité avec Reykjavík. Dès le milieu des années 1830, le journal d'excursion ornithologique de George Clayton Atkinson, le récit de voyage de John Barrow Jr., les *vedute* de Frederik Theodor Kloss et Finnur Magnússon, ainsi que les *Lettres sur l'Islande* (1837) de Marmier illustrent cette dynamique. Ils marquent une rupture avec les récits d'exploration de Mackenzie, Holland, Hooker et Henderson, qui faisaient état de multiples expéditions qui entraînent leurs auteurs respectifs dans les Fjords de l'Ouest, dans la région d'Akureyri, ville la plus septentrionale de l'île, mais aussi sur la côte est, ou encore dans l'intérieur des terres, dans la région à la fois fascinante et redoutée de Mývatn. De ce fait, l'Islande se quadrille progressivement d'itinéraires déterminés, sur lesquels les voyageurs se suivent. La répétition fait place à la découverte, jusqu'au tournant des XIXe et XXe siècles où fleurissent alors les récits de croisière, dont l'escale islandaise se concentre essentiellement sur le sud-ouest de l'île : l'on songe à *A Narrative of the Voyage of the Argonauts in 1880* (1881)[1] du chirurgien écossais William Mitchell Banks, à « Une croisière dans l'Océan glacial. Les Ferö – L'Islande – Jan Mayen » (1894)[2] du géographe français Charles Rabot, à *A Summer Vacation in Iceland, Norway, Sweden and Russia* (1898)[3] de l'écrivain-voyageur américain Charles J. Gillis, à *The Midnight Sun* (1902)[4] du photographe, naturaliste et écrivain américain Seneca Ray Stoddard, à *The Cruise of the Fleur-de-Lys* (1903)[5] du chirurgien américain Lewis Atterbury Stimson, à *Eine Nordlands-Fahrt* (1907)[6] de l'écrivain-voyageur allemand Heinrich Hohmann ou encore à la *Saga of the "Sunbeam"* (1911)[7] de l'Américain Horace Gordon Hutchinson.

Dès lors, c'est en réaction tant à ce figement de l'itinéraire qu'à l'impossibilité de mener à bien une expédition exhaustive de l'Islande sans marcher sur les traces de précédents

[1] William Mitchell Banks, *A Narrative of the Voyage of the Argonauts in 1880 compiled by the bard [i.e. William Mitchell Banks] from the most authentic records, illustrated by the photographer [i.e. Richard Caton], etc*., Londres, 1881 (voir annexe 1 (1881a)).
[2] Charles Rabot, « Une croisière dans l'Océan glacial. Les Ferö – L'Islande – Jan Mayen », *Le Magasin pittoresque*, 72e année, série II, tome XII, 1894, p. 20-22, 35-38 et 59-62 (voir annexe 1 (1894c)).
[3] Charles J. Gillis, *A Summer Vacation in Iceland, Norway, Sweden and Russia*, New York, Printed for Private Distribution, 1898 (voir annexe 1 (1898a)).
[4] Stoddard, *op. cit*. (voir annexe 1 (1901d))
[5] Lewis Atterbury Stimson, *The Cruise of the Fleur-de-Lys to Norway and Iceland 1902*, New York, The Knickerbocker Press, 1903 (voir annexe 1 (1903a)).
[6] Heinrich Hohmann, *Eine Nordlands-Fahrt: Schottland, Island, Nordkap, Norwegen*, Darmstadt, Hohmann, 1907 (voir annexe 1 (1907c)).
[7] Horace Gordon Hutchinson, *A Saga of the "Sunbeam"; with Photogravure Portrait and 12 Illustrations from Photographs*, Londres, Longmans, Green, 1911 (voir annexe 1 (1911a)).

explorateurs-naturalistes et de produire un récit de voyage sans être confronté au risque de la répétition que les auteurs de récits de voyage scientifique font le choix de se concentrer sur des parties de l'île méconnues. Certes, la conscience d'avoir désormais affaire à des itinéraires en voie de figement et le désir d'inventer de nouvelles routes non encore frayées se manifestent dès les années 1860, chez des voyageurs qui ne se situent pas dans le champ des explorations naturalistes. Ainsi Metcalfe se mesure-t-il, non sans un soupçon de vantardise, aux savants et aux audacieux *sportsmen*, désormais placés sur le même plan pour leur esprit d'aventure, et se situe-t-il dans la lignée de Henderson en revendiquant s'être risqué dans des régions méconnues de l'île :

> The Sportman, the Member of the Alpine Club, the Botanist, the Geologist, the Ethnologist, the Historian, will be able to judge for themselves, by inspection, whether there is aught here likely to gratify their individual tastes. One thing must be said which does not appear in the body of the work. The interior of Iceland has not been penetrated since 1815, when Henderson, who travelled for the British and Foreign Bible Society, besides taking a circuit of the island, crossed and recrossed it more than once. The author, however, visited some parts which even he did not see. Of other British travellers, all have confined themselves to the South-West and West, with Thingvalla and the Geysers.[1]

Mais c'est tout particulièrement le cas à partir des années 1870, dans les deux relations viatiques suivantes : *Across the Vatnajökull* (1876)[2] de l'alpiniste anglais William Lord Watts et *Askja. Iceland's Largest Volcano* (1881)[3] de l'explorateur anglais William George Lock. Les deux voyageurs insistent sur le caractère inédit de leurs ouvrages respectifs, dont chacun conjugue les deux composantes traditionnelles du récit de voyage scientifique : relation de l'expédition, exposés savants sur la géologie et le volcanisme de l'île. Ainsi Watts précise-t-il dans sa préface :

> Having traversed several parts of Iceland concerning which nothing has hitherto been know, I have ventured to publish the few following pages, giving an account of my journey across the Vatna Jökull, and my visit to the volcanoes in the North of Iceland.[4]

De fait, le Vatnajökull est la plus grande calotte glaciaire de l'Islande, située au sud-est de l'île, et Watts serait le premier voyageur à l'affronter[5]. Lock, quant à lui, rompt frontalement avec la

---

[1] Metcalfe, *op. cit*., p. V-VI.
[2] William Lord Watts, *Across the Vatna Jökull, or, Scenes in Iceland; being a description of hitherto unknown regions*, Londres, Longmans and Co., 1876 (voir annexe 1 (1876b)). Pour ses rééditions et ses traductions, voir annexe 1 (1876e, 1876f, 1886a).
[3] William George Lock, *Askja, Iceland's Largest Volcano*, Charlton, published by the author, 1881 (voir annexe 1 (1881b)).
[4] Watts, *op. cit*., « Preface », non paginée.
[5] Cependant, le Vatnajökull n'est pas inconnu des explorateurs-naturalistes des siècles précédents. Il est ainsi rappelé que le Vatnajökull est évoqué dans le *Reise igjennem Island* de Bjarni Pálsson et Eggert Ólafsson, sous son nom ancien de Klofajökull (à ce sujet, voir Svavar Sigmundsson, « Hversu áreiðanlegar heimildir eru fyrir því að Vatnajökull hafi kallast Klofajökull fyrr á tímum? », *Vísindavefurinn*, 31 août 2009. URL : http://visindavefur.is/svar.php?id=52708 (date de consultation : 15 octobre 2020).

figure mythique de l'Hekla, dont on sait qu'elle cristallise l'étrangeté fondamentale de l'Islande aux yeux des Occidentaux depuis le Moyen Âge[1] :

> It is generally believed that Hekla is the chief volcano in Iceland; but that this is most certainly not the case will be shown in the following pages. In the desert interior of the island – the very fact of its being a volcano unknown even to the Icelanders themselves prior to 1875 – stands a volcanic mountain whose vast proportions dwarf Hekla into utter insignificance.[2]

Ce faisant, Lock réactive l'imaginaire de l'Islande comme Nouveau Monde et terre inconnue – désert vierge – en l'outrant : l'Islande serait étrangère aux Islandais eux-mêmes[3]. Lock ouvre ainsi la voie à une autre option, qui est l'exploration de l'intérieur de l'île[4], et à laquelle souscrivent les récits de voyage suivants : *Across Iceland* (1902)[5] du géographe anglais William Bisiker et *Quer durch Island: Reiseschilderungen* (1909) de Maurice von Komorowicz. Cet imaginaire de l'intérieur de l'île, d'autant plus puissant qu'il s'appuie sur une réalité concrète – une île dont la géographie physique n'est pas entièrement quadrillée à la fin du XIXe siècle – , habite les récits des voyageurs les plus rêveurs. L'on songe à la préface de *La Terre de glace* (1883) de Jules-Joseph Leclercq :

> Aux aventureux, l'Islande offre aussi l'attrait de l'inconnu. Le cœur de l'ile, inhabité et inhabitable, est encore une terre *incognita.* C'est là que se trouvent ces glaciers aussi grands que des provinces, ces volcans dont on ignore l'emplacement exact et qu'on ne connaît que par les terribles éruptions qui en révèlent périodiquement l'existence, et ces immenses coulées de lave qui atteignent des dimensions inconnues dans les autres contrées volcaniques. La région du Vatna Jokull, qui n'est qu'un formidable amoncellement de glaces, de neiges et de volcans, est d'un accès aussi difficile que l'intérieur du Groenland : l'intrépide Watts, jeune Anglais qui osa y pénétrer en 1875 et faillit y mourir de froid, n'a pas eu d'imitateurs. Le capitaine Burton lui-même, le célèbre explorateur du continent noir, y a échoué en 1872. « Les explorations en Islande sont, dit-il, aussi chanceuses que celles de l'Afrique centrale, et le voyageur doit s'attendre à y être le jouet de circonstances auxquelles il ne peut absolument rien. »[6]

À travers la notion de « continent noir »[7], le fantôme de Mungo Park est invoqué et plane sur les relations des alpinistes britanniques de la fin du XIXe siècle. L'étrangeté est démultipliée

---

[1] Voir section 2.2.2. du chapitre I de la présente thèse pour les analyses et les références critiques pertinentes à ce sujet.
[2] Lock, *op. cit*., p. 1.
[3] Vantardise d'aventurier ? Cela semble avéré : avant l'éruption – mémorable – de 1875, l'Askja n'a pas fait parler de lui. L'on n'en trouve pas trace dans les chronologies des éruptions volcaniques islandaises souvent proposées dans les récits de voyage scientifiques du tournant des XVIIIe-XIXe siècles, ni dans les annales islandaises, listes d'événements survenus sur l'île entre les XIIIe et XVIe siècles (voir Gustav Storm (éd.), *Islandske Annaler indtil 1578*, Christiania, Grøndahl & Søns Bogtrykkeri, 1888).
[4] Pour mesurer ce que les récits de voyage de Watts, Lock, Bisiker ou Komorowicz ont de remarquable dans le dernier quart du XIXe siècle, l'on rappellera qu'un voyage dans l'intérieur de l'Islande, aujourd'hui encore, est une entreprise périlleuse, qui ne se conçoit pas sans un véhicule approprié, voire sans un guide, et qui dépend des saisons, des intempéries, ainsi que de l'activité volcanique de l'île.
[5] William Bisiker, *Across Iceland*, Londres, Edward Arnold, 1902 (voir annexe 1 (1902b)).
[6] Leclercq, *op. cit*., p. 3-4. Sur ce récit de voyage, voir annexe 1 (1883a), et sa réédition partielle, voir annexe 1 (1899c).
[7] Nous avons analysé la pertinence de cette formule pour notre corpus dans la section 3.2.2.2. du chapitre I de la présente thèse.

par la référence arctique, qui réside dans le rapprochement entre Islande et Groenland et qui renvoie le lecteur, là encore, à un imaginaire séculaire de l'Islande. On le comprend, les alpinistes britanniques sont, à bien des égards, les héritiers et les conservateurs de la veine héroïque du récit de voyage scientifique.

Le récit de voyage scientifique persiste également dans le corpus des relations viatiques relatives à l'Islande par le maintien de sa forme classique, selon la dualité de la relation de voyage et de l'exposé savant, mais avec une ambition scientifique restreinte et circonscrite. L'on songe notamment aux *Physisch-geographische Skizze von Island* (1847)[1] de l'astronome et géologue allemand Wolfgang Sartorius von Waltershausen, qui traite exclusivement du volcanisme islandais, là où il s'agissait chez Mackenzie, Hooker ou Gaimard d'un chapitre ou d'un tome relevant d'un ensemble qui subsumait les connaissances sur l'Islande. Quant au biologiste et géologue écossais Alexander Bryson, s'il séjourne en Islande pour son propre plaisir, il développe des propos savants sur la seule question des geysers et des sources chaudes[2]. Le zoologue danois Arthur Frederik Feddersen, spécialiste de la faune marine de l'Atlantique Nord, pourrait, par ses centres d'intérêt, se rapprocher des ambitions savantes de Niels Horrebow, de Bjarni Pálsson et d'Eggert Ólafsson, d'autant que, comme eux, il est missionné en Islande pour établir l'inventaire des ressources de l'île dans une perspective que l'on devine coloniale ; cependant, il mène exclusivement une enquête sur la pêche au saumon en Islande[3]. Enfin, le médecin et savant allemand Otto Wilhelm Ludwig Cahnheim, qui adresse le récit de ses deux voyages en Islande à la *Berliner Gesellschaft für Erdkunde* (« Société de géographie de Berlin »), privilégie dans son texte une approche de géographie économique et humaine[4]. Si cette mutation du récit de voyage scientifique est étroitement liée à l'évolution du voyage en Islande et à la nécessité d'ajuster constamment les enjeux et les stratégies savantes pour réduire le champ de l'inconnu, elle doit également être située dans le contexte plus général de la mutation épistémologique que connaît l'Occident au XIXe siècle : le passage d'un mode de savoir encyclopédique à un mode de savoir spécialisé[5].

---

[1] Wolfgang Sartorius von Waltershausen, *Physisch-geographische Skizze von Island mit besonderer Rücksicht auf vulkanische Erscheinungen*, Göttingen, Vandenhoeck und Ruprecht, 1847 (voir annexe 1 (1847a)).
[2] Alexander Bryson, *Notes of a trip to Iceland in 1862*, Édimbourg, R. Grant & Son, 1864 (voir annexe 1 (1864a)).
[3] Arthur Frederik Feddersen, *Paa islandsk grund: optegnelser fra en rejse 1884*, Copenhague, Andr. Fred. Høst & Søns Forlag, 1885 (voir annexe 1 (1885a)).
[4] Otto Cahnheim, « Zwei Sommerreisen in Island », *Verhandlungen der Gesellschaft für Erdkunde zu Berlin*, 1894, p. 260-272 (voir annexe 1 (1894a)).
[5] Sur cette question, nous renvoyons aux nombreux travaux de Jean-Luc Chappey, spécialiste de l'histoire intellectuelle française du XIXe siècle : voir (entre autres) Patrice Bret et Jean-Luc Chappey, « Spécialisation vs encyclopédisme ? Les journaux encyclopédiques entre histoire des sciences et histoire politique », *La Révolution française. Cahiers de l'Institut d'histoire de la Révolution française*, 2/2012. URL : https://doi.org/10.4000/lrf.515

L'ajustement des ambitions savantes du récit de voyage scientifique va donc dans le sens d'une double restriction à partir des années 1830-1840 : renoncement à l'exhaustivité dans l'itinéraire de voyage au profit de l'exploration ponctuelles de régions et de sites naturels méconnus, mais aussi restriction des champs du savoir abordés par le récit de voyage au profit de la spécialisation du propos savant. Cet ajustement a pour conséquence l'évolution formelle du récit de voyage scientifique, à travers laquelle le double modèle encyclopédique darwinien et humboldtien est progressivement déstructuré.

2.3.2.3. Le divorce de la relation de voyage et de l'exposé savant

La troisième option par laquelle le récit de voyage scientifique se réinvente est la séparation de ses deux éléments structurants que sont la relation du voyage et l'exposé du savoir. Cette mutation, qui s'inscrit elle aussi dans un contexte de révolution épistémologique propre au XIXe siècle, est souvent complémentaire de l'option que nous venons d'envisager, celle de la spécialisation du récit de voyage.

La séparation de la relation de voyage et de l'exposé du savoir s'applique principalement selon deux modalités dans notre corpus d'étude. La première modalité est la dissociation de ces deux composantes dans deux publications distinctes chacune. Il existe un seul exemple illustrant cette modalité dans les relations viatiques consacrées à l'Islande dans la seconde moitié du XIXe siècle : il s'agit de l'œuvre de Winkler, compagnon de voyage de Maurer. Ainsi son voyage en Islande donne-t-il lieu à une première publication, que nous avons déjà eu l'occasion de mentionner : *Island. Seine Bewohner, Landesbildung und vulkanische Natur, nach eigener Anschauung* (1861)[1] ; puis à une seconde, *Island. Der Bau seiner Gebirge und dessen geologische Bedeutung, nach eigenen ausgeführten Untersuchungen* (1863)[2]. Arrêtons-nous d'abord sur les titres de ces deux parutions : le parallélisme syntaxique qui les associe souligne la gémellité des deux publications, issues d'un même voyage. Mais il permet aussi de mettre en évidence les ambitions diamétralement opposées – et complémentaires – de Winkler : d'un côté, l'*Anschauung*, que l'on peut traduire par « conception », « façon de voir les choses » ou « opinion » ; de l'autre, l'*Untersuchung*, que l'on peut traduire par « recherche »,

(date de consultation : 2 janvier 2021) ; Jean-Luc Chappey et Maria Pia Donato, « Voyages et mutations des savoirs. Entre dynamiques scientifiques et transformations politiques. Fin XVIIIe-début XIXe siècle », *Annales historiques de la Révolution française*, 2016/3, n°385, p. 3-22.

[1] Winkler, *op. cit*.

[2] Gustav Georg Winkler, *Island. Der Bau seiner Gebirge und dessen geologische Bedeutung, nach eigenen ausgeführten Untersuchungen*, Munich, E. H. Gummi / Londres, David Nutt / Copenhague, P. G. Philipsen, 1863 (voir annexe 1 (1863d)).

« investigation » ou « analyse ». Ce sont les deux visages du voyageur Winkler, l'un fait d'impressions de voyage, l'autre fait d'essais savants : fut-il incité par son compagnon de voyage littéraire à les dissocier ? Toujours est-il que la préface où Winkler s'imagine en Humboldt de l'Islande est placée du côté de l'*Anschauung*, cantonnée dans un récit de voyage qui est de l'ordre de l'intime. Dans le récit de voyage de l'*Untersuchung*, qui est une publication de commande pour diverses institutions savantes du royaume de Bavière et qui correspond au versant public du savant Winkler, les ambitions affichées sont infiniment plus modestes et inscrivent le discours scientifique du voyageur dans les frontières de sa discipline, par opposition à l'infini ouvert par l'exploration humboldtienne :

> Ich erhebe für die folgenden Darstellungen keine andern Ausprüche, als welche einer von Früchten begleiteten "Arbeit" zustehen möchten. Als solche Früchte erachte ich die Reihe von positive Thatsachen, die zum Vortrag kommen warden, und nicht die unternommene Deutung derselben. Die ersteren sollen keine Kritik zu scheuen haben, während ich für diese um Nachsicht bitte. Wenn ich bei der Deutung häufig mit mehrern andern Forschern in Conflict gerathe, so möchte das auch nicht mit einer Geringschätzung fremder Leistungen oder einem Mangel an Achtung vor den Aussprüchen wissenschaftlicher Koryphäen in Verbindung geglaubt warden, und noch weniger mit der Prätension, dass ich nun, so zu sagen, den Nagel auf den Kopf getroffen.[1]

On le comprend, le modèle de la relation de voyage et l'idéal ancien de voyage qu'est l'expédition scientifique, intrinsèquement liée à la figure de l'explorateur, héros et aventurier, se trouvent exilés hors du champ de la science. Ils demeurent cependant le mode d'expression spontané du voyageur : Winkler publie sa relation de voyage deux ans avant son exposé scientifique.

La seconde modalité est le privilège accordé à la composante de la relation du voyage sur celle de l'exposé savant, qui est alors banni hors de l'orbe de la littérature de voyage. Ne subsiste alors du modèle canonique du récit de voyage savant que la narration de l'exploration de l'île et des potentielles découvertes effectuées par le naturaliste. La décorrélation de ces deux éléments – l'exposé savant et la relation de voyage – aboutit alors à un partage : le premier trouve sa voie dans les articles de revue savante, la seconde trouve sa voie dans des journaux de bord d'expédition. Ce divorce semble à ce point consommé que certains voyageurs de la seconde moitié du XIXe siècle tendent à s'excuser auprès de leurs lecteurs pour l'ennui occasionné lorsqu'ils abordent par exemple la question de la géologie de l'Islande. L'on songe

[1] Winkler, *ibid*., p. III-IV. Nous traduisons : « S'agissant des représentations qui vont suivre, je ne revendique nulle autre récompense que celles que mériterait un "travail" riche de fruits. Ce que je considère comme les fruits de mon travail, c'est la série des faits positifs que je vais présenter, et non pas l'interprétation qui en sera faite. Les premières n'auront pas à craindre la critique, tandis que pour la seconde, je demande l'indulgence. Si, dans ce domaine, j'entre souvent en conflit avec plusieurs autres chercheurs, il ne faut pas penser que cela est lié à un mépris pour les réalisations des autres ou à un manque de respect pour les déclarations des sommités scientifiques, et encore moins à la prétention selon laquelle j'aurais maintenant, pour ainsi dire, tapé en plein cœur de la cible. »

à ces quelques lignes de Henry Labonne, pourtant missionné en Islande pour faire œuvre de géologue[1] :

> Ces roches, de même formation que le massif fondamental de l'île entière, sont plus anciennes que les laves et ont dû coïncider avec les principales émissions de trachytes et de basaltes qui, au pliocène, c'est-à-dire à la fin de la période ternaire, ont formé, en France, les points culminants de l'Auvergne et du Vivarais. Le plateau désolé, stérile et complètement inhabité du centre de la Terre de Glace, est au contraire de formation quaternaire. Nous devons donc nous attendre, si mon assertion est vraie, à voir cette côte de l'est porter des traces de la période glaciaire, pendant que l'intérieur de l'ile en est indemne. Or je puis affirmer qu'il en est justement ainsi, et j'en donnerais la preuve si je ne craignais de rendre une simple relation de voyage fastidieuse par trop de détails scientifiques.[2]

Plus loin, il écrit aussi, se situant dans un entre-deux énonciatif qui n'est pas sans évoquer celui de l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem* de Chateaubriand : « Mais laissons là les descriptions géographiques et continuons la relation de notre voyage. »[3] Labonne ne s'autorise une perspective savante que dans le chapitre XV de son récit de voyage, consacré à l'histoire de l'Islande, mais ce chapitre a surtout une fonction d'interlude dans l'économie narrative de la relation viatique, puisqu'il est situé entre les récits de ses deux voyages successifs en Islande[4]. Pour cause : le versant scientifique des deux voyages en Islande de Labonne (1886, 1887) est tout entier contenu dans la dizaine d'articles qu'il publie dans diverses revues de sociétés de géographie françaises entre 1886 et 1887[5], en amont de sa relation viatique destinée à un plus large public, en témoigne son édition par la maison Hachette. Dès la fin des années 1860, Paijkull, dont le texte adopte les codes du récit de voyage scientifique, médite sur le divorce entre science et pratique du voyage, dont un phénomène est le symptôme : l'incrédulité de ses amis à l'annonce de son départ pour l'Islande.

> När jag beslöt mig för en tur till Island under sommaren 1865, sporde mig mina vänner här hemma: hvarföre reser du icke till Italien i stället? — ty valet stod mig då fritt; jag betviflar visst icke, att om jag styrt min kosa till det land,
>
> der drufvan glöder och orangen blommar,
>
> så hade jag med tjusning och saknad vändt tillbaka äfven från denna färd, men min sommarvistelse i Island har dock beredt mig så många stora njutningar genom åskådandet af sköna och lärorika

[1] Il évoque ainsi ses recherches sur le *surturbrandur*, ou lignite en français, qui ont fait l'objet de parutions dans des revues savantes, avant la publication de son récit de voyage (voir Henry Labonne, *L'Islande et l'archipel des Færœer,* Paris, Librairie Hachette et Cie, 1888, p. 390). Sur ce récit de voyage, voir annexe 1 (1888a), et sa réédition, voir annexe 1 (1891a). Labonne est également présent en Islande en tant que membre de la Société de Géographie et chargé de mission du ministère français de l'Instruction publique. Ses lettres de recommandation du ministère de l'Instruction publique lui ouvrent les portes des notables danois et islandais de Reykjavík (voir Labonne, *ibid*., p. 18) et, au cours de son séjour, il élabore un rapport comparant la faune islandaise et la faune alpestre française (voir Labonne, *ibid*., p. 97 et 165).
[2] Labonne, *ibid*., p. 318.
[3] Labonne, *ibid*., p. 266.
[4] Voir Labonne, *ibid*., p. 282-300.
[5] Nous renvoyons à l'annexe 1 de la présente thèse pour une liste exhaustive de ces publications scientifiques.

> naturscener och genom umgänget med älskvärda menniskor, att jag på det högsta skulle ångrat, om jag låtit den sydliga sirenen locka mig, istället för att följa magnetnålens och min hågs dragning mot Norden. — Men visst är det i viss mon ett äfventyrarelif att resa i Island, och man bör hafva ett öppet öga för de lärdomar, som den råa, sig bildande jordskorpan kan ingifva, för att icke förtröttas af öcknarnes enformighet, fjällens och hedarnes brandthet och svårtillgänglighet, de rinnande vattnens mängd och andra besvärligheter, som möta på denna resa. […]
>
> I efterföljande blad har jag för afsigt att söka gifva lasaren en så vidt möjligt trogen skildring af Islands natur, dess folklynne, seder och bruk, med beröring af dess politiska och merkantila förhållanden, för så vidt detta kan falla inom ett allmänfattligt betraktelsesätt. […]
>
> För att derföre först med några ord omnämna ändamålet med min resa till Island, så var detta ett vetenskapligt, nämligen att idka mineralogiska och geologiska studier i detta för dessa vetenskaper så fruktbärande land.[1]

Le voyage d'Islande, à la fin des années 1860, est menacé de perdre son sens, puisque la pratique du voyage en général s'est dissociée de la mission savante d'inventaire du monde à laquelle elle était soumise jusqu'au début du XIXe siècle – jusqu'au milieu du XIXe siècle, dans le cas de l'Islande. Cette dynamique jette par extension un voile de soupçon sur les relations viatiques qui, elles, empruntent toujours les codes du récit de voyage scientifique de tradition encyclopédique : l'on songe au récit de Leclercq, qui adopte le modèle darwinien d'exposition du savoir au fil de la narration du voyage[2], comme Paijkull au demeurant, ou à celui du médecin français Émile Dutertre-Deléviéleuze, qui adopte le modèle humboldtien, en faisant précéder

[1] Carl Wilhelm Paijkull, *En sommar på Island: Reseskildring*, Stockholm, Albert Bonniers Förlag, 1866, p. 2-3. Nous traduisons : « Lorsque j'ai décidé de partir en Islande à l'été 1865, mes amis, au pays, m'ont demandé : "pourquoi ne vas-tu pas en Italie, plutôt ?" De fait, j'avais le choix ; assurément, je ne doute pas que si j'avais cheminé vers cette terre "où luit le raisin et fleurit l'oranger", j'en serais revenu avec un sentiment d'enchantement, mais mon séjour d'été en Islande m'a réservé tant de grands plaisirs à travers la vue de scènes naturelles magnifiques et instructives et à travers la compagnie de gens adorables, que je regretterais au plus haut point d'avoir laissé la sirène du sud me séduire, au lieu de suivre l'attraction de l'aiguille magnétique et de mon esprit vers le nord. Mais bien sûr, c'est, dans une certaine mesure, vivre aventureusement que de voyager en Islande, et il faut garder les yeux grand ouverts sur les leçons que peut nous adresser la croûte terrestre crue et en formation, afin de ne pas se lasser de la monotonie des déserts, du caractère hostile et inaccessible des montagnes et des landes, de la quantité des courants d'eau et d'autres difficultés qui se rencontrent lors de ce voyage. // Dans les pages suivantes, j'ai l'intention d'essayer de donner au lecteur une description aussi fidèle que possible de la nature de l'Islande, de l'esprit de son peuple, de ses coutumes et de ses usages, de sa situation politique et commerciale, dans la mesure où cela peut s'inscrire dans une vision générale du pays […]. // Par conséquent, pour évoquer d'abord en quelques mots le but de mon voyage en Islande, celui-ci était scientifique ; il s'agissait de s'engager dans des études minéralogiques et géologiques en visitant ce pays si fécond pour la perspective de ces sciences […] ». Quant au vers inséré, qui n'est pas sans évoquer les premiers vers de la Chanson de Mignon, dans les *Wilhelm Meister Lehrjahre* (1795-1796) de Goethe (« Kennst du das Land, wo die Zitronen blühn // Im dunklen Laub die Goldorangen glühn […] »), l'on en trouve la trace dans les *Nyare dikter af Euphrosyne* (1828) de la poétesse et chansonnière suédoise Julia Kristina Nyberg, qui semble avoir droit de cité dans toutes les anthologies de littérature suédoise du XIXe siècle et qui relève donc de la culture populaire suédoise. NB : l'on trouvera chez Marmier une traduction de la Chanson de Mignon (voir Xavier Marmier, *Lettres sur l'Islande et Poésies*, Paris, Delloye, 1844, p. 444). C'est l'indice, comme chez Paijkull, de la persistance du doublet conceptuel entre Nord et Midi dans l'imaginaire des voyageurs en Islande au XIXe siècle.

[2] Pour ne citer qu'un exemple de cette approche pluridisciplinaire, on mentionnera son chapitre consacré à son escale dans les Fjords de l'Ouest, qui l'amène à traiter de la littérature islandaise – résumé de la *Grettis saga* – mais aussi de la géologie – question de la rencontre des plaques tectoniques – et de la géographie – situation arctique de l'Islande –, soit autant de disciplines qui constitue un montage de savoirs (voir Leclercq, *op. cit*., p. 54-77).

sa relation de voyage[1] d'un exposé thématique d'inspiration encyclopédique sur la géographie, la géologie, la botanique, la zoologie, la climatologie et l'histoire de l'Islande[2]. On le devine, outre le fait que l'accumulation des discours et des savoirs disponibles sur l'Islande au fil du XIXe siècle rende de moins en moins nécessaire le recours au modèle du compte-rendu d'exploration savante pour transmettre le récit d'un voyage sur cette île, le fait que les sciences spécialisées soient progressivement bannies de la relation viatique nous conduisent à nous interroger sur les motivations des écrivains-voyageurs qui, eux, font le choix inverse. Nostalgie d'une forme textuelle, d'un rapport à l'Islande ou d'un rapport au savoir ? Jeu littéraire ? Stratégie d'héroïsation de soi-même par le rétablissement de l'*ethos* de l'explorateur-naturaliste qui est un code discursif définitoire de cette forme ?

L'on peut observer une dynamique semblable à celle qu'adopte Labonne chez Maurice von Komorowicz ou encore, chez Carl Gottlob Friedrich Küchler. Le récit de voyage en Islande (1909) de Komorowicz est une publication bien distincte de sa thèse de doctorat (1912) et, surtout, il se concentre sur la relation du voyage : impressions de voyage, anecdotes, portrait des gens rencontrés au fil de l'itinéraire. Küchler, spécialiste allemand des études nordiques, développe une activité de repérage touristique en Islande et aux îles Féroé pour la maison d'édition Baedeker, spécialisée dans la publication de guides de voyage. Or, et ce contrairement aux auteurs britanniques de guides de voyage dans les années 1880, Küchler dissocie radicalement ce qui est de l'ordre de sa profession et ce qui est de l'ordre de son expérience intime et subjective de l'Islande. Ses trois récits de voyage consacrés à l'Islande[3] font certes état du regard du professionnel du tourisme sur les infrastructures nouvelles du pays ainsi que de ses travaux de traduction de la littérature islandaise, que Küchler mentionne ponctuellement[4], rappelant discrètement son statut de savant et de philologue. Mais les relations viatiques de Küchler privilégient avant tout le modèle des impressions de voyage : il chemine en Islande avec sa mémoire de lecteur en éveil, reproduisant souvent les itinéraires des touristes férus de sagas islandaises que nous avons identifiés plus haut. Il choisit par là une stratégie radicalement différente de celle qu'adoptent les trois guides de voyage suivants : l'ouvrage *Bidrag til en*

[1] Émile Dutertre-Delévièleuze, *Voyage en Islande*, Boulogne-sur-Mer, Société Typographique et Lithographique, 1902, p. 15-111. Pour la présentation de ce récit de voyage, voir annexe 1 (1902d).
[2] Dutertre-Delévièleuze, *op. cit*., p. 1-15.
[3] Carl Küchler, *Unter der Mitternachtsonne durch Island*, Leipzig, Verlag von Abel & Müller, 1906 ; *Wüstenritte und Vulkanbesteigungen auf Island*, Altenburg, S. Geibel, 1909 ; *In Lavawüsten und Zauberwelten auf Island*, Berlin, A. Schall, 1911 (voir annexe 1 (1906a)).
[4] L'on pense notamment à sa compilation *Nordische Heldensagen* (1892). À ce sujet, voir annexe 2 (1892e, 1892g).

historisk-topografisk beskrivelse af Island (1877-1882)[1] du Danois Peter Erasmus Christian Kålund, qui devient un membre de la *Kongelige Danske Videnskabernes Selskabet* (« Académie royale danoise des sciences ») en 1900 ; la somme *The Home of the Eddas* (1879)[2] de l'Anglais Charles George Warnford Lock, auteur de guides et manuels techniques et féru de littérature et de culture islandaises ; le *Guide to Iceland* (1882)[3] de William George Lock, l'explorateur de l'Askja. Ces trois auteurs, quant à eux, conjuguent récit de voyage et guide touristique pluridisciplinaire, s'inscrivant dans une lignée darwinienne : la relation du voyage, si elle n'a plus vocation à transmettre un savoir sur l'inconnu, est réinvestie au service de l'écriture touristique, et sa fonction didactique traditionnelle lui est rendue, dans une dynamique finalement analogue à celle du *Reise igjennem Island* de Bjarni Pálsson et Eggert Ólafsson un siècle auparavant[4].

Déport de l'intérêt savant sur de nouveaux champs du savoir, telles que les sciences humaines ; spécialisation de la relation viatique tant dans les sujets que dans les régions et itinéraires abordés ; divorce de la relation du voyage et de l'exposé savant : ces trois options de renouvellement du récit de voyage scientifique que nous venons de passer en revue sont déclinées par les écrivains-voyageurs entre la fin des années 1830 et le début du XIXe siècle. Elles sont particulièrement sollicitées par les écrivains-voyageurs autour de la décennie-charnière des années 1860, qui apporte avec elle le tourisme. Les codes discursifs du récit de voyage scientifique doivent alors être renouvelés ou disparaître. La disparition n'est rien moins qu'une option pour ce modèle textuel cardinal de la littérature de voyage, qui travaille en profondeur non seulement les modèles textuels éclos à la fin des années 1830, mais aussi un certain imaginaire du voyage en Islande, qui persiste jusqu'au début du XXe siècle à travers l'essor de la littérature touristique.

---

[1] Peter Erasmus Christian Kålund, *Bidrag til en historisk-topografisk beskrivelse af Island*, 2 vol., Copenhague, Gyldendalske Boghandel, 1877-1882 (voir annexe 1 (1877a)).

[2] Charles George Warnford Lock, *The Home of the Eddas*, Londres, Sampson Low, Marston, Low, Searle, & Rivington, 1879 (voir annexe 1 (1879b)).

[3] William George Lock, *Guide to Iceland; A useful handbook for travellers and sportsmen*, Charlton, published by the author, 1882.

[4] Par souci d'exhaustivité, et même si cet ouvrage n'entre pas dans notre corpus d'étude proprement dit, l'on soulignera que deux autres guides touristiques, contemporains des trois autres, s'inscrivent dans une perspective distincte de celle de Küchler, mais aussi de celle de Lock, Lock et Kålund : Daniel Bruun, *Det høje nord, Færøernes, Islands og Grønlands udforskning*, Copenhague, Det Nordiske Forlag Ernst Bojesen, 1902 (voir annexe 1 (1902c)) ; Nelson Annandale, *The Faroes and Iceland. Studies in island life*, Oxford, Clarendon Press, 1905 (voir annexe 1 (1905a)). Bruun et Annandale mettent l'accent sur la seule transmission du savoir, sans l'organiser selon le principe narratif et linéaire des voyages qu'ils ont accomplis pour écrire leur guide.

3. Le voyage d'Islande : aux frontière de l'écoumène d'un « genre sans loi »[1] ?

Nous l'avons vu, une relation complexe, faite de tensions, oppose un Henry Holland dubitatif, qui incarne la figure de l'explorateur-naturaliste héritier des Lumières, aux *sportsmen* britanniques des années 1860, dont la pratique se situe entre deux modalités nouvelles du voyage, d'une part, la pratique du tourisme et, d'autre part, la continuation de la dynamique d'exploration, non plus par la science, mais par l'exploit physique. Le premier renie ces nouvelles générations de voyageurs ; les seconds s'inscrivent dans un rapport d'admiration et d'émulation vis-à-vis de leurs illustres prédécesseurs en Islande, tout en tâchant de se démarquer d'eux. Il est permis de penser que cette logique d'imitation ambivalente, perceptible sur le plan des rapports humains et du partage des pratiques viatiques, est heuristique dans le cadre d'une réflexion portant sur les modèles textuels du voyage d'Islande. Elle permettrait, croit-on, d'éclairer, la dynamique de partage des codes discursifs qui associe le modèle canonique du récit de voyage scientifique et celui, nouveau, de la jeune littérature touristique, à travers l'histoire de l'évolution formelle du voyage d'Islande. Nous postulons que cette logique d'imitation est à l'origine du voyage d'Islande comme forme littéraire, à travers son modèle à la fois le plus abouti et le plus instable : l'itinéraire chateaubriandien. La présente réflexion s'articulera en deux temps. Nous étudierons tout d'abord la persistance de l'imaginaire de l'explorateur dans le corpus des relations viatiques en Islande : nous le verrons, cet imaginaire trouve son refuge dans le modèle textuel de l'itinéraire chateaubriandien, qui émerge dans notre corpus d'étude au tournant des années 1870 et 1880 et achève de le situer dans un rapport anachronique avec l'histoire de la littérature islandaise. Nous analyserons ensuite les facteurs qui font du modèle de l'itinéraire chateaubriandien, d'une part, le lieu de la théorisation du voyage d'Islande comme forme littéraire, par sa dimension spéculaire et métalittéraire, et, d'autre part, le lieu d'émergence de la littérarité du voyage d'Islande, par sa plasticité formelle, sa pluralité énonciative et sa dimension intertextuelle.

3.1. Le touriste face à la figure de l'explorateur-naturaliste : un deuil impossible ?

À partir des années 1860, la mutation des pratiques du voyage en Islande conduit à l'essor du tourisme et, nous l'avons vu, à la diversification des raisons du voyage[2]. Cependant, le voyage en Islande demeure placé sous le signe apparemment indépassable de l'exploration scientifique, modèle dont le voyage touristique peine à se départir, en témoigne la pratique

[1] Nous empruntons cette expression à Roland Le Huenen, que nous avons cité plus haut dans ce chapitre.
[2] Voir section 2.2.1. du présent chapitre.

viatique du tourisme sportif ou de l'alpinisme. Cette persistance d'un idéal de voyage est à l'origine d'un paradoxe semblable à l'œuvre dans l'évolution formelle du voyage d'Islande : en effet, si la seconde moitié du XIXe siècle est le théâtre de la diversification des modèles textuels et des codes discursifs de cette forme littéraire, en résonance avec la pluralité croissante des profils de voyageurs islandophiles, le modèle du récit de voyage scientifique demeure un usage persistant chez les écrivains-voyageurs jusqu'au début du XIXe siècle, que ce soit sous sa forme canonique ou à travers les variantes que nous avons précédemment mises en évidence. En cela, l'évolution formelle des relations viatiques en Islande n'est plus que partiellement indexée sur l'évolution de leur ancrage référentiel : en effet, si la pluralité des modèles textuels répond à un ensemble référentiel que constitue l'évolution des pratiques viatiques, de l'imaginaire occidental de l'Islande, du savoir disponible en Europe sur cette île et de l'île elle-même[1], la persistance du modèle du récit de voyage scientifique dans le corpus trahit une déréférentialisation de la relation viatique. Le choix du modèle textuel ne repose plus sur la nature supposée du territoire visité, comme le préconisait Humboldt, pas plus qu'il n'est guidé par un protocole de collecte et de mise en ordre du savoir ; il devient un acte rhétorique tenant à un choix d'auteur. Le soupçon d'une démarche artistique brouille alors pour le lecteur l'intention affichée par l'écrivain-voyageur d'une démarche savante, et l'*ethos* de l'explorateur-naturaliste, s'il correspondait à une réalité empirique dans les récits de voyage scientifiques du tournant des XVIIIe et XIXe siècles, n'a alors guère d'existence autre que discursive.

L'étude du corpus des récits de voyage en Islande nous permet de mettre en évidence un paradoxe : à partir de la seconde moitié du XIXe siècle, la présence de l'*ethos* de l'explorateur-naturaliste dans la relation viatique en Islande est inversement proportionnelle au degré d'appartenance de cette dernière à la catégorie du récit de voyage scientifique et à son ancrage référentiel dans un contexte d'expédition savante. Nous allons envisager successivement les marques de la persistance de l'*ethos* de l'explorateur-naturaliste, puis le paradoxe mentionné ci-dessus en tâchant d'en étudier les raisons sous-jacentes.

L'*ethos* de l'explorateur-naturaliste dans les récits de voyage en Islande reste prédominant dans la seconde moitié du XIXe siècle. Comment l'expliquer ? Sans doute est-ce parce que les écrivains-voyageurs prennent leurs consignes en termes d'itinéraires auprès des explorateurs-

[1] Sur la modernisation de l'Islande et son occidentalisation, qui signent sa sortie progressive du statut de *terra incognita* hostile et primitive, et le recul de son exotisme aux yeux des voyageurs, voir Gunnar Karlsson, *The History of Iceland*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 2003 (2000), p. 248-286 et Sallé et Sigurjónsdóttir, *op. cit.*, p. 135-161.

naturalistes des générations précédentes ; on le postule, le phénomène d'émulation et de mimétisme ne se limite pas à la pratique viatique, mais influence aussi les codes discursifs qui président notamment à la mise en scène de soi dans les relations viatiques en Islande à partir des années 1830-1840. L'on songe à ces mots que l'explorateur anglais sir John Thomas Stanley[1] adresse à un autre explorateur et compatriote, John Barrow[2], et que le fils de ce dernier, John Barrow Jr., reproduit dans son propre récit de voyage en Islande, *A Visit to Iceland* (1835) :

> « I have sent you also extracts from the Journals of Messrs. Wright, Baine, and Benners, that your son might be in possession of all the information wanting for the account of the basalts and the Yokul he wishes to give the public, and which, indeed, ought to form a part of any book published by a traveller in Iceland of the wonderful things of the country. Hecla has a great name, but it is nothing more than a volcanic mountain retaining a little heat; but Snæfell Yokul, from its very graceful form and height, and snows, and situation, as the horn of the tongue of land dividing the two great Bays of Brœde-fiord and Faxé-fiord, is a much more remarkable feature of the geography of Iceland than Hecla. And then its rise out of a basaltic base, and the contact of its streams of lava with the basaltic columns, and the ferocity with which subterraneous fires have broken and tossed about all the country in its immediate neighbourhood, require that attention should be called to it, to induce future travellers to give a great deal of their time to the observation of all its phenomena. […][3] »

Ces instructions délivrées par Stanley appellent trois remarques. Tout d'abord, l'on ne peut manquer d'identifier chez Barrow Jr., comme cela a été fait plus haut pour Baring-Gould, l'importance de la référence arctique : l'un et l'autre de ces voyageurs se rendent en Islande, mus par le souvenir indépassable des aventuriers de l'Arctique[4]. Chez Baring-Gould comme chez Barrow, force est de constater que la figure de l'explorateur de l'Arctique se confond avec celle de l'autorité scientifique et, surtout, paternelle, qu'il s'agit d'égaler, voire de surpasser. Ensuite, ce qui guide les recommandations de l'explorateur britannique est la rigueur scientifique : à une époque où les ouvrages consacrés à la description de l'Islande sont encore relativement rares, aucun auteur désireux de s'atteler à cette question ne peut se permettre la

[1] À ce sujet, voir Andrew Wawn, « John Thomas Stanley and Iceland: Sense and Sensibility of an Eighteenth-Century Explorer », *Scandinavian Studies*, vol. 53, n°1, 1981, p. 52-76.

[2] John Barrow, nommé secrétaire de l'Amirauté britannique en 1804, puis successeur de sir Joseph Banks en tant que promoteur d'une politique d'exploration et de découverte auprès du gouvernement britannique, commandite notamment en 1818 les expéditions de Buchan et de Franklin vers le Spitzberg, de Ross et de Parry vers la baie de Baffin, puis, en 1819 et en 1824, celle de Parry toujours en quête du passage du Nord-Ouest. Il est un membre fondateur de la *Royal Geographical Society* (« Société royale de géographie ») en 1827 (d'abord nommé Raleigh Traveller's Club) et il fait un important travail de diffusion et d'éditions des récits d'explorations arctiques, en particulier à travers deux ouvrages : *A Chronological History of Voyages into the Arctic Regions* (1818) et *Voyages of Discovery and Research with the Arctic Regions, from the Year 1818 to the Present Time* (1846). Pour ces détails bio-bibliographiques, voir Sarah Moss, « Arctic » et Terry Reilly, « Barrow, John (1764-1848) », dans Speake (dir.), *op. cit*., p. 36-37 et p. 75-76.

[3] Barrow Jr., *op. cit*., p. 260-261.

[4] Par ailleurs, la production littéraire de Barrow Jr., exclusivement composée de récits de voyage, culmine avec l'édition des récits d'expéditions de Cook, le mentor des explorateurs-naturalistes britanniques du tournant des XVIIIe-XIXe siècles : John Barrow Jr. (éd.), *Cook's Voyages of Discovery*, Édimbourg, Adam & Charles Black, 1865.

moindre omission. D'ailleurs, Stanley esquisse en filigrane les intentions de Barrow Jr., ainsi que les raisons de son voyage : accroître le savoir géologique sur l'île. Enfin, Stanley ne raisonne pas encore en termes de poétique des genres littéraires ; l'ouvrage à venir de Barrow Jr. n'est pas désigné sous l'expression de « travel narrative » ou « travel account », mais à travers une périphrase : « any book published by a traveller in Iceland ». L'absence d'une formule lexicalisée pour désigner le corpus traduit l'absence d'institutionnalisation littéraire de ce corpus. Néanmoins, Stanley trace dans ses recommandations – et à son insu ? – l'ébauche d'une définition du voyage et du récit de voyage en Islande, en désignant à son successeur les lieux incontournables de l'île. L'on souligne ce que ces remarques ont d'inaugural et de révélateur pour la lecture de l'ensemble du corpus : non seulement les récits de voyage en Islande sont déterminés dans leur forme et dans leurs codes par la mémoire intertextuelle des récits de voyage scientifiques du XVIIIe siècle et du début du XIXe siècle, mais, en outre, les auteurs de ces récits de voyage scientifiques édictent littéralement les règles selon lesquelles le voyage doit s'accomplir et s'écrire[1]. Certes, dans son récit de voyage, John Barrow Jr. se présente tout au plus comme un homme simplement curieux de ce qu'il ne connaît pas :

> I know of nothing, in the way of travel, so interesting as would be a tour round Iceland, and through the heart of the island, in company with a well-informed geologist, to whom, of every other class of naturalists, Iceland must prove the most inviting. For my own part, I never felt so strongly my lack of knowledge in that interesting department of science, until I set foot on the shore of Iceland.[2]

Mais l'idéal de l'expédition savante survit dans le texte de Barrow Jr., de trois manières : par le caractère exhaustif d'un itinéraire de voyage circulaire, doublé d'un autre idéal du voyage savant, qui est l'exploration de l'intérieur des terres ; par la discrète assimilation du voyage en Islande au paradigme du voyage scientifique, mais aussi par l'indispensable présence de l'explorateur-naturaliste, au cours du voyage comme dans la diégèse. Cependant, la nouveauté du récit de voyage de Barrow Jr. est de dissocier la figure de l'auteur de celle du savant. À partir de ce récit de voyage, le voyageur en Islande n'est plus obligatoirement un explorateur-naturaliste ; l'explorateur-naturaliste devient aussi un *ethos*, une posture rhétorique distincte de la personne biographique du voyageur, et que ce dernier peut choisir d'assumer ou non.

À cet égard, il est intéressant de constater que le choix qui est fait de cet *ethos* de l'explorateur-naturaliste semble inversement proportionnel au degré d'appartenance de la

[1] Quant à savoir si ces règles seront absolument respectées, c'est une autre question : le privilège accordé par Stanley au Snæfellsjökull sur le mont Hekla, sous le rapport de l'intérêt scientifique, n'est pas nécessairement reconduit dans les récits de voyage de ses successeurs, auxquels la mythologie infernale de l'île, véhiculée notamment par un La Martinière, parle tout autant, sinon plus.
[2] Barrow Jr., *op. cit.*, p. XXIII-XXIV.

relation viatique à la catégorie du récit de voyage scientifique. L'on songe à ce choix qui rapproche les deux relations viatiques gémellaires de 1857, celle de Chojecki et celle de lord Dufferin. Chacun est engagé dans une expédition savante arctique ; pourtant aucun d'eux n'assume l'*ethos* de l'explorateur-naturaliste. Chojecki se présente même comme un touriste dans la préface de son récit de voyage. Le choix de cette posture est probablement le support d'un *ethos* de modestie et de sympathie nécessaire à son œuvre d'écrivain et de journaliste. Quant à lord Dufferin, Heidi Hansson interprète son choix d'*ethos* comme une volonté de rompre avec une vision héroïque et masculine du récit d'expédition arctique[1], ainsi que comme un moyen pour le voyageur d'exorciser le danger réel des expéditions arctiques : elle le rappelle, au moment où lord Dufferin s'embarque pour l'Islande et le Spitzberg, l'imaginaire britannique, et plus largement européen, est hanté par la disparition de l'équipage de sir John Franklin, aperçu une dernière fois en 1845 sur le chemin du passage du Nord-Ouest[2]. La figure du touriste permettrait alors au voyageur engagé sur une voie périlleuse de conjurer le sentiment du danger, de ramener le Nord extrême à des proportions humaines. Ce peut être aussi le reflet d'un explorateur qui n'aurait rien à prouver quant à sa valeur et à son héroïsme : le naturaliste suisse August Christoph Vogt s'aventure sur l'île de Jan-Mayen en 1861. Or, il choisit le modèle des impressions de voyage dans la préface de son récit de voyage, rabattant la posture de l'homme de science sur l'émerveillement candide face à la nature[3].

Inversement, c'est dans le contexte plus restreint et *a priori* moins ambitieux du voyage en Islande que ressurgit l'*ethos* de l'explorateur-naturaliste, doublé de celui d'aventurier. L'on songe à la préface du récit de voyage de Howell, qui campe au seuil de son récit l'*ethos* d'un voyageur aventurier, doublé d'un érudit, à la manière d'un Isaac de La Peyrère ou d'un Xavier Marmier, dont le voyage en Islande s'est, pour le premier, intégralement déroulé, et pour le second, poursuivi dans les bibliothèques de Copenhague.

> Twice the author has travelled through the island, in 1890 and 1891; primarily, perhaps, as a mountaineer in quest of its highest summit, virgin till 1891, but with deep and growing interest in the land itself. In addition, he has consulted five-and-twenty works of Icelandic travel, and over thirty articles in other books pertaining to the North—transactions, magazines, and other papers. It is therefore hoped that *Icelandic Pictures* will be found to contain as complete a sketch of the island as its limits permit, and that it will prove useful to many who may be led to visit a land in which

[1] Hansson, *op. cit*., p. 62.
[2] Hansson, *ibid*., p. 64.
[3] Carl August Traugott Vogt, *Nord-Fahrt, entlang der Norwegischen Küste, nach dem Nordkap, den Inseln Jan Mayen und Island, auf dem Schooner Joachim Hinrich, unternommen während der Monate Mai bis Oktober 1861 von Dr Georg Berna, in Begleitung von C. Vogt, H. Hasselhorst, A. Gressly und A. Herzen*, Francfort-sur-le-Main, Carl Zügel, 1863, p. III-IV. Sur ce récit de voyage, voir annexe 1 (1863c), et sa traduction, voir annexe 1 (1867g).

> travel becomes more easy every year, but which permits the wayfarer to lose himself in the atmosphere and surroundings of an old world life.[1]

Howell fait de son récit de voyage une compilation exhaustive, tout en soulignant par le terme « sketch » une ambition plus modeste que celles d'un récit de voyage scientifique ou d'un récit d'exploration typique. Entre les lignes, c'est un autre modèle qui est suggéré sans être explicitement assumé : celui du guide de voyage à destination de touristes de plus en plus nombreux dans cette Islande de la fin du XIXe siècle. Ultime remarque : à travers cette expression, « old world life », se rejoignent les deux visages du mythe de l'Islande, que sont le mythe historique et le mythe géographique. Le voyage spatial et le voyage temporel se conjuguent pour esquisser la nostalgie d'un art du voyage perdu, celui de l'exploration, voire de la découverte. Une semblable ambivalence prévaut chez le voyageur et photographe américain Waterman Spaulding Chapman Russell, lorsqu'il justifie dans sa préface l'existence de son récit de voyage, tout en reconnaissant que ce dernier s'inscrit déjà dans une longue tradition et pourrait être taxé d'inutilité :

> This Foreword, were it not for the tyrant Custom, might as well be omitted, since a preface is seldom read. Boldly I make my first appearance before the critical public with no excuses to offer and no apology to the reader for adding another volume to the long list of travel books in the English tongue. But I have reasons why I have ventured into print.
>
> First,—Iceland has a fascination for all who know it. Its history, its ancient and modem literature, its legends and folklore, the people with their customs of a thousand years unchanged, the magnificence and grandeur of its scenery, its bird and plant life, its unexcelled opportunities for the student of geology,—all these and many more, are reasons why all the English speaking people should know something of this ancient branch of the Gothic line from which time and circumstance have separated the Angle and the Saxon.
>
> Second,—There is little or nothing in the English language that is authoritative concerning present conditions in Iceland. Henderson, publishing in 1819, and Miss Oswald in 1882, are the only writers in English who have given to the public a fair and appreciative story of Iceland and its people. True it is that there are a few brief works, mainly the accounts of a sojourn of two or possibly three weeks in the country, but they are of necessity limited in scope of observation and lacking in appreciation of real conditions. A character study of the conservative Icelander may not be completed in a single season, one must live with him to know him. […][2]

La préface de Russell repose sur une position contradictoire : d'une part, la reconnaissance d'une indéniable tradition de récits de voyage de langue anglaise consacrés à l'Islande tout au long du XIXe siècle, dont il ne saurait faire l'économie sans s'exposer à de sévères critiques ; d'autre part, l'annulation de cette tradition, dont il ne retient essentiellement que le récit d'exploration de Henderson, daté de 1818, et le récit de voyage d'Elizabeth Jane Oswald

[1] Howell, *op. cit*., p. 6.
[2] Waterman Spaulding Chapman Russell, *Iceland. Horseback tours in saga land*, Toronto, Richard G. Badger / Boston, The Copp Clark Co. Ltd., 1914, « Foreword », non paginé. Sur ce récit de voyage, voir annexe 1 (1914a).

(1876)[1], pour mieux légitimer la publication de son propre ouvrage, soudain rendu nécessaire par l'effacement de la lignée de ses prédécesseurs américains depuis Pliny Miles.

On le constate donc, la seconde moitié du XIXe siècle partage le corpus des récits de voyage en Islande non seulement entre les modèles textuels assignés au mythe historique de l'Islande et ceux assignés à son mythe géographique, mais aussi entre deux *ethoi*, qui dépassent et subsument au moins partiellement cette première tension : l'*ethos* de l'explorateur-naturaliste et l'*ethos* du touriste. Cette tension est symbolique de la tension qui anime la littérature de voyage en Islande, entre art ancien et art nouveau du voyage. L'anachronisme et le choc des époques cristallisent l'identité de ce corpus ; ils travaillent en profondeur les attentes et les espoirs des écrivains-voyageurs qui se rendent en Islande.

Ces derniers sont eux-mêmes tributaires d'une littérature touristique qui exacerbe la tension irrésolue à laquelle ils se trouvent confrontés. En effet, à partir des années 1860-1870, les guides touristiques constituent une lecture de référence pour les écrivains-voyageurs en Islande, même s'il faut attendre la fin du XIXe siècle pour qu'ils en fassent l'aveu dans leurs propres récits de voyage[2]. Ces guides touristiques, dont nous avons déjà cité quelques exemples, perpétuent l'idéal de la forme encyclopédique, par leur structure thématique qui les inscrit dans la perspective d'une vérité exhaustive sur l'Islande, mais ils renoncent à l'obligation d'originalité du récit de voyage scientifique, puisqu'ils compilent des discours connus, à la manière de Johann Anderson. Ce qu'ils perpétuent également, ce sont la figure de l'explorateur-naturaliste et une modalité anachronique du voyage en Islande. L'on songe tout particulièrement aux guides de voyage britanniques Murray[3], édités à partir de 1836. La maison

[1] Elizabeth Jane Oswald, « In Iceland », *Good Words*, 17, 1876, p. 472-478, p. 543-549, p. 632-637 (voir annexe 1 (1876a)). Pour sa réédition, voir annexe 1 (1882b).

[2] Andrew Wawn souligne l'intégration tardive de l'Islande dans les guides de voyage (voir Wawn, *The Vikings and the Victorians, op. cit*., p. 285-286). Au tournant des XIXe et XXe siècles, en revanche, les guides de voyage se substituent aux explorateurs-naturalistes dans les dettes intellectuelles que reconnaissent les écrivains-voyageurs, généralement au seuil de leur ouvrage. Ainsi le révérend écossais William Thomas McCormick évoque-t-il l'importance jouée par le *Guide to Iceland* de Lock dans l'établissement de son propre itinéraire de voyage : « Having obtained all the information I could as regard outfit and line of travel across Iceland from Mr Lock, the well-known author of "Guide to Iceland", whose courtesy and kindness I acknowledge with thanks, I made the necessary preparations […]. » (William Thomas McCormick, *A Ride across Iceland in the summer of 1891*, Londres, Digby, Long & Co., Publishers, 1892, p. 1-2). Sur ce récit de voyage, voir annexe 1 (1892a). Les paroles de McCormick ne sont pas sans évoquer les remerciements que s'échangeaient les explorateurs naturalistes du début du XIXe siècle, esquissant les liens de sociabilité des cercles savants, notamment britanniques : on songe aux remerciements de Hooker à Banks, ou de Barrow Jr. à Stanley. Cela n'est guère surprenant de la part d'un voyageur membre de plusieurs sociétés savantes, telles que la *Royal Geographical Society* (« Société royale de géographie ») (nous renvoyons à la page de garde de son récit de voyage).

[3] Rappelons rapidement qu'il existe, outre les guides Murray, deux autres collections de guides de voyage au XIXe siècle. Mais ces deux collections ne sont pas pertinentes pour notre étude. La collection française des guides Joanne (1851-1919), ancêtres des Guides bleus, ne comptent aucun guide de voyage consacré à l'Islande dans leurs diverses collections – ils se cantonnent aux régions de France ainsi qu'aux pays européens les plus visités. Quant

Murray consacre un guide de voyage à l'Europe du Nord (Danemark, Norvège, Suède, Finlande, Russie) en 1848 et intègre l'Islande dans la partie dédiée au Danemark, à la faveur d'un itinéraire Copenhague-Reykjavik. Il s'agit du premier guide largement diffusé en Europe qui aborde le sujet de l'Islande[1] : il est réédité en 1858 et en 1871. À partir de la fin des années 1870, le développement du tourisme en Scandinavie aidant, les guides Murray se spécialisent chacun dans un pays scandinave au lieu de traiter de la Scandinavie dans son intégralité. Au début de *The Home of the Eddas*, Lock déplore l'obscurité dans laquelle les éditions Murray laissent l'Islande et affirme son intention de combler cette lacune :

> Regretting the unmerited limbo to which the island, full of thrilling interest to Englishmen, has been consigned by the guide-book makers, I have endeavoured to remove a part of the slur thus cast upon the land that offered me a happy home, and have concluded these pages with a chaos of information which, aided by a four-sheet map, may serve the turn of the tourist till Murray or Baedeker awake from their lethargy and give to Ultima Thule its due.[2]

Dans ce contexte paraît un guide Murray exclusivement consacré au Danemark, à l'Islande, ainsi qu'au Schleswig-Holstein tout récemment rétrocédé à la Confédération germanique par le Danemark, édité en 1883[3] et réédité en 1893. Labonne, Wells, Kahle, Stimson et Baumgartner en sont des usagers revendiqués[4]. Au fil des rééditions, les données pratiques à destination des touristes sont mises à jour et, à la fin du XIXe siècle, les guides prennent en compte les récits de voyages de Watts, Lock, Baring-Gould. Cependant, ces mises à jour n'effacent pas les données, pourtant désormais caduques, issues des récits de voyage de Mackenzie, de Holland,

---

à la collection allemande des guides Baedeker, édités à partir de 1832 et avec lesquels rivalisent les Guides Joanne, ils attendent la première décennie du XXe siècle pour faire entrer l'Islande dans leur collection, en l'intégrant à la neuvième édition de leur guide consacré à la Scandinavie (dont les cinq premières éditions, entre 1879 et 1892, n'envisageaient que la Norvège et la Suède, avant d'intégrer le Danemark à partir de la sixième édition, en 1895) : seules les pages 245 à 257 lui sont consacrées (Karl Baedeker, *Norway, Sweden and Denmark, with excursion to Iceland and Spitzbergen. Handbook for travellers. Ninth Edition, revised and augmented*, Leipzig, Karl Baedeker / Londres, T. Fisher Unwin / New York, Charles Scribner's Sons, 1909). À noter également, la présence de l'Islande dans les guides de voyages de Thomas Cook, à compter de la sixième édition du guide consacré à la Scandinavie (1907), qui paraît périodiquement à partir de 1891. A titre indicatif, là aussi, seules trois pages sont consacrées à l'île, dans une tonalité factuelle et lapidaire : c'est une énumération d'itinéraires possibles pour le touriste (voir *Cook's Handbook to Norway and Denmark, with Iceland & Spitsbergen with Maps, Plans and Vocabulary, Eighth Edition, Revised and Enlarged*, Londres, Thos. Cook & Son ; Simpkin, Marshall, Hamilton, Kent & Co. Ltd / Bergen & Christiania, Thos. Cook & Son / New York, Thos. Cook & Son, 1911, p. 260-262). Sur la question des guides de voyage, voir Goulven Guilcher, « Les guides européens et leurs auteurs : clefs de lecture », *In Situ* [En ligne], 15 | 2011, mis en ligne le 05 décembre 2011, consulté le 04 mars 2020. URL : http://journals.openedition.org/insitu/499.

[1] John Murray (éd.), *Handbook for Northern Europe; including Denmark, Norway, Sweden, Finland, and Russia. New Edition, partly re-written, and corrected throughout. With Maps and Plans*, 2 vol., Londres, John Murray, 1848-1849, p. 97-99. C'est sur ce guide que s'appuie lord Dufferin lors de son escale à Hammerfest, en Norvège (voir Dufferin, *op. cit*., p. 150).

[2] Lock, *Guide to Iceland, op. cit.*, p. 4.

[3] John Murray (éd.), *A Handbook for Travellers in Denmark, with Schleswig and Holstein, and Iceland*, Londres, John Murray, 1883. Les pages 113 à 149 de cette édition sont consacrées à l'Islande.

[4] Voir Labonne, *op. cit*., p. 201 ; voir Wells, *op. cit*., p. 6 ; voir Kahle, *op. cit*., p. 233 et 240 ; voir Stimson, *op. cit*., p. 25 ; voir Baumgartner, *op. cit*., p. 111.

voire de Troil, et qui sont présentées dès l'édition de 1848-1849. Comment expliquer la présence, jusque dans un guide de voyage édité en 1893, de discours d'explorateurs-naturalistes de la fin du XVIIIe siècle et, surtout, le statut accordé à ces discours, qui sont cités au premier degré, sur le même plan énonciatif que le discours descriptif et prescriptif du guide de voyage[1] ? Une raison simple peut éclairer ce phénomène : les voyageurs ont rencontré des difficultés en Islande, les ont résolues, et délivrent dans leurs récits de voyage respectifs des informations qui sont toujours valables pour le lecteur de guide de voyage, qu'il s'agisse des meilleurs lieux de chasse ou de la recette du pemmican. C'est la raison qui motive sans doute le nombre important de références à Mackenzie et Troil, aux côtés de références, plus contemporaines, aux récits de Watts ou de William George Lock dans le guide Murray de 1893[2]. Une autre raison, plus nébuleuse, peut expliquer ces références anachroniques. Elle tient à cette citation, à deux reprises, dans le tome 1 du *Handbook for Northern Europe* de 1848, d'extraits de la traduction anglaise[3] du *Précis de géographie universelle ou Description de toutes les parties du monde* (en France, 5 éditions entre 1810 et 1847) du géographe Conrad Malte-Brun :

> Iceland has truly been called "a wonderful island, a land of prodigies, where the subterraneous fires burst through a frozen soil; where boiling springs shoot up their fountains amidst eternal snows; and where the powerful genius of liberty, and the no less powerful genius of poetry, have given brilliant proofs of the energies of the human mind."[4]
>
> "The atmosphere of Iceland also displays its prodigies. Through the air, which is at times filled with little icy particles, the sun and moon appear double, or assume extraordinary forms; the aurora borealis reflects a thousand different colours, and everywhere the magical illusion of the *mirage* creates phantom scenes."[5]

---

[1] C'est une chose difficilement envisageable pour un lecteur de guides de voyage au XXe ou au XXIe siècle. L'on songe à l'exemple d'un guide de voyage particulièrement complet et exhaustif : Guy Bordin, Michel Breuil, Marc Moniez, Catherine Troude et Gilles Troude, *Islande. Guide de l'île aux volcans*, Paris, Marcus, coll. « Les guides du voyageur », 2006 (1e édition : 1987). Ce guide de voyage prend régulièrement en compte les discours de voyageurs anciens, et même de chroniqueurs médiévaux – notamment sur la représentation de l'Hekla en porte de l'Enfer – mais en aucun cas ces discours ne sont situés sur le même plan énonciatif que le discours de l'ouvrage ; ce sont des citations, placées dans des encarts, offertes à la curiosité du lecteur.

[2] Voir John Murray (éd.), *A Handbook for Travellers in Denmark, with Schleswig and Holstein, and Iceland*, Londres, John Murray, 1893, p. 99 et 126 (respectivement, pour chacune des deux informations susmentionnées).

[3] Le guide Murray n'indique pas les références exactes des extraits qu'il cite. Cette traduction anglaise connaît au moins cinq éditions, tantôt en trois volumes, tantôt en six volumes : à Édimbourg chez Adam Black, Longman, Hurst, Rees, Orme, & Brown entre 1821 et 1833 ; à Philadelphie chez Anthony Finley entre 1827 et 1832 ; à Philadelphie chez Wells and Lilly (et conjointement, à New York chez Bliss & White et White, Gallagher & White) entre 1824 et 1828 ; à Philadelphie chez John Laval & S. F. Bradford en 1829 et à Boston chez Samuel Walker en 1834. Nous nous appuierons sur l'édition d'Anthony Finley, la plus fréquemment disponible en ligne en édition numérisée et donc, sans doute aussi, la plus répandue.

[4] Murray, *Handbook for Northern Europe, op. cit.*, p. 97. Citation extraite de : Conrad Malte-Brun, *Universal Geography, or A Description of All the Parts of the World, on a New Plan, according to the Great Natural Divisions of the Globe; accompanied with Analytical, Synoptical, and Elementary Tables. Improved by the Addition of the Most Recent Information, derived from Various Sources. Vol. III containing the Description of Part of Africa, and of America, With additional matter, not in the European edition*, Philadelphie, Anthony Finley, 1827, p. 179.

[5] Murray (éd.). *ibid.*, p. 98. Citation extraite de : Malte-Brun, *ibid.*, p. 181.

Par ces citations de Conrad Malte-Brun est réactivée une représentation séculaire de l'Islande comme terre de merveilles et de sublime[1]. Les guides de voyage ont certes pour objectif de doter le voyageur des ressources pratiques et des connaissances qui lui sont nécessaires pour mener à bien leur découverte personnelle de l'Islande, mais ils sont aussi le conservatoire des véritables découvertes de l'Islande par les voyageurs qui n'étaient pas encore des touristes. Ce faisant, ils encouragent aussi, plus ou moins discrètement, l'identification de leurs lecteurs avec des prédécesseurs plus audacieux, puisqu'ils les incitent à aller lire tel ou tel récit de voyage pour y puiser des ressources supplémentaires. S'instaure un équilibre instable entre la fonction utilitaire que les guides de voyage donnent aux récits d'exploration et la fonction de séduction, plus ou moins assumée, dont ils les dotent à l'égard de leurs lecteurs, éveillant chez ces derniers des attentes sur le pays à visiter, mais aussi construisant chez l'écrivain-voyageur la tentation d'un *ethos* d'explorateur à travers la dimension spéculaire des figures de naturalistes des XVIIIe et XIXe siècles dont les discours sont cités.

À cet égard, l'on pourrait interpréter les choix énonciatifs de Chojecki et de Dufferin comme l'expression d'une volonté de se libérer de ce modèle indépassable, qu'ils ne veulent ni ne peuvent assumer pour des raisons qui leur sont propres. L'œuvre de lord Dufferin, qui est aussi la plus réimprimée, rééditée et traduite du corpus jusqu'à nos jours, contribue très certainement à cette libération, par l'assomption d'un nouvel *ethos* littéraire, non moins légitime et littérairement intéressant que celui de l'explorateur ou du pèlerin : celui du touriste. Watts est aussi l'artisan de cette légitimation progressive de la figure du touriste, tant dans les modalités du voyage en Islande que dans son écriture. Dans la préface de *Snioland* (1875), son récit de voyage consacré au sud-ouest de l'Islande et riche en informations à destination des touristes, Watts défend deux modes de voyage – et partant, deux *ethoi* – également légitimes, celui de l'explorateur et celui du touriste :

> […] I have no doubt there are many men who have the *ability* and the *inclination* to undertake the work of exploration I propose, and who yet feel that individually they have not sufficient means to carry out such an undertaking; for the "sinews of war" are likewise the sinews of travel. If men of this class and disposition were to co-operate, much might be accomplished, and these lands of mystery be made known.
>
> If I could meet with three men, who knew what they were going to undertake when they decided on attempting to make the exploration of Iceland, who felt themselves equal to the task, and who would share the expense and co-operate loyally with me, I have no doubt that in three months we might throw great light upon these unknown tracts and mountains.
>
> To those who wish for a simple vacation tour, a visit to Iceland recommends itself in many ways. The voyage is short and the climate is very healthy; the visitor will enjoy a total change, utterly

[1] Voir sections 2.1.3. et 2.1.4. du chapitre I de la présente thèse, où sont exposées les modalités de cette évolution de la merveille au sublime, textes et références théoriques à l'appui.

> different from the frequented track of continental travel, and will find in it an abundance of objects of fresh interest and research, which will well repay the efforts he may have made to reach them.[1]

Des écrivains-voyageurs tels que Tromholt – que nous avons déjà évoqué plus haut – ou Dutertre sont les bénéficiaires d'une perception plus contrastée de l'Islande, ainsi que de la souplesse et de la pluralité croissante des *ethoi* possibles de voyageurs selon lesquels se déterminer. En cela, ils héritent d'une dynamique à la fois viatique et discursive dont Chojecki, lord Dufferin ou Watts sont les initiateurs. Leurs récits de voyage respectifs, pour connaître une réception marginale dans notre corpus et témoigner de qualités littéraires contrastées, n'en sont pas moins deux récits de voyage dont la cohérence est assurée par l'*ethos* du touriste, et qui offrent par ce moyen une perspective critique sur le carcan du récit de voyage scientifique. Ainsi Dutertre assume-t-il sans complexe en discours son statut de touriste lors de son arrivée à Reykjavík, où il doit rapidement être rassuré sur l'existence des liaisons postales entre l'Islande et la France :

> De là je vais à la poste, je viens d'apprendre que le lendemain il y aura un courrier qui partira pour l'Angleterre. J'expédie donc une foule de lettres, de cartes postales illustrées et de timbres postes pour toutes les collections de timbres de mes amis et connaissances. Il pleut toujours et il fait toujours aussi froid.[2]

Cela n'empêche pas Dutertre de s'inscrire dans des modalités viatiques et discursives renvoyant respectivement aux passages obligés des expéditions savantes ainsi qu'aux codes et *topoi* des récits de voyage scientifiques de Mackenzie, de Hooker ou de Marmier, qu'il cite abondamment. Par exemple, son séjour tel qu'il est relaté est scandé par des visites aux savants islandais[3] et par la collecte d'échantillons organiques et minéraux qu'il effectue pour les différentes sociétés de géologie dont il est membre correspondant[4] ; Dutertre visite Geysir sur les traces de Troil[5] et fait l'ascension du mont Hekla comme les membres de l'expédition Gaimard, dans la lignée desquels il s'inscrit en s'appropriant par la citation quelques vers du

[1] William Lord Watts, *Snioland, or Iceland, its jokulls and fjalls*, Londres, Longmans and Co., 1875, p. 5-6. Sur ce récit de voyage, voir annexe 1 (1875d).
[2] Dutertre-Delévíéleuze, *op. cit.*, p. 26.
[3] L'on songe à sa visite à Helgi Petrusson, géologue islandais qui le guide au musée d'histoire naturelle de l'Islande, à Reykjavík (voir Dutertre-Delévíéleuze, *ibid*., p. 102).
[4] Dutertre-Delévíéleuze, *ibid*., p. 59. NB : la liste non exhaustive des différentes sociétés savantes (Société de médecine de Paris ; Société géologique du Nord ; Société géologique de France ; Société de géologie, paléontologie et hydrologie de Belgique) dont Dutertre est membre est indiquée sur la couverture de son récit de voyage.
[5] Dutertre-Delévíéleuze, *ibid*., p. 56-57.

poème « Til Herra Páls Gaimard », éloge adressé aux valeureux Français par le poète islandais Jónas Hallgrímsson[1].

On le voit, la logique anachronique qui guide la lecture du corpus des récits de voyage en Islande depuis la fin des années 1830 n'est pas dépassée au début du XXe siècle, moment où Dutertre écrit sa relation viatique. L'écrivain-voyageur – ou devrait-on l'appeler l'écrivain-touriste ? – est l'héritier, respectueux ou potache, d'une longue tradition de modèles textuels et d'*ethoi* dont l'inscription dans le voyage en Islande était d'ores et déjà nostalgique et profondément intertextuelle. Une question s'impose alors, à ce stade de notre réflexion : en dépit d'une telle pluralité, voire d'une telle instabilité formelle et énonciative dans la seconde moitié du XIXe siècle, est-il possible d'identifier le voyage d'Islande en tant que forme littéraire ? Il serait simplificateur de s'en tenir à l'axiome suivant : tout voyage d'Islande est le récit d'un voyage effectué en Islande. Un ancrage référentiel commun, s'il nous a incontestablement permis de constituer notre corpus de recherche en amont de la présente thèse, ne suffit pas à affirmer l'unité profonde de ce corpus en dépit des champs de tension et des lignes de faille qui le traversent. De fait, il existe un modèle textuel hybride, lui-même marqué par une dynamique de mutation – épistémologique, formelle, esthétique – et à même d'ouvrir à l'écrivain-voyageur un espace pour le discours critique et la théorisation du voyage d'Islande : c'est l'itinéraire de type chateaubriandien.

3.2. Le modèle de l'itinéraire : acte de naissance littéraire du voyage d'Islande ?

La seconde moitié du XIXe siècle, si elle est marquée par la pluralité croissante des modèles textuels dans le corpus des relations viatiques en Islande, est aussi la période à laquelle le récit de voyage en Islande devient progressivement le voyage d'Islande, une forme littéraire aux contours identifiés. Cette entrée en littérature du corpus peut être retracée à travers l'avènement d'un « voyage au second degré » : cette expression, nous l'empruntons à Mariella Di Maio[2]. Dans un article consacré aux *Voyages extraordinaires* de Jules Verne et à leurs rapports d'intertextualité avec l'œuvre de Poe, elle emploie cette formule de « voyage au second degré » selon deux niveaux de signification. Cette notion désigne d'abord le motif narratif de

[1] Voir Dutertre-Deléviéleuze, *ibid*., p. 85. Au sujet de ce poème, voir section 4.2.1. du chapitre I de la présente thèse. Au sujet des liens d'amitié qui unissent Marmier aux poètes islandais, nous renvoyons au chapitre III de la même thèse.

[2] Mariella Di Maio, « Jules Verne et le voyage au second degré, ou un avatar d'Edgar Poe », *Romantisme*, n°67, *Avatars de l'artiste*, 1990, p. 101-110.

« voyage-redécouverte »[1] qui caractérise la plupart des intrigues romanesques des *Voyages extraordinaires* de Verne. Mariella Di Maio définit ainsi le voyage-redécouverte :

> le plus souvent on suit les traces d'un autre (le précurseur), sur la base d'un document mystérieux […]. En réalité, la vraie aventure est dans le décryptage, car on doit refaire un parcours mental, on doit découvrir un « secret ».[2]

Mariella Di Maio emploie ensuite cette même notion de « voyage au second degré » pour désigner le rapport qu'entretiennent les romans de Jules Verne à leur hypotexte[3], les œuvres de Poe, entre inspiration ponctuelle à un texte singulier et exploration des potentialités d'un ou plusieurs genres littéraires.

Ces deux niveaux de signification de l'expression de « voyage au second degré » éclairent une dynamique qui est à l'œuvre dans le corpus des récits de voyage en Islande à partir des années 1840. Premièrement, le motif du « voyage-redécouverte » est essentiel dans la diégèse de ces récits de voyage : les écrivains-voyageurs de la seconde moitié du XIXe siècle cheminent en Islande sur les traces des explorateurs-naturalistes du tournant des XVIIIe et XIXe siècles, mais aussi sur celle des héros des sagas islandaises qu'ils ont lues. À titre d'exemples, l'on songe à Baring-Gould, dont l'itinéraire de voyage est déterminé par le parcours de Grettir, le héros de la *Grettis saga Ásmundarsonar* qui fuit sa condamnation à mort en parcourant l'Islande du sud-ouest au nord ; à Waller qui se laisse guider par les destinées de Njáll et Gunnarr, les deux personnages principaux de la *Brennu Njáls saga* ; ou à Dutertre, mentionné à la section précédente, et dont le récit de voyage est un pèlerinage sur les lieux visités par ses illustres prédécesseurs. Le motif vernien du message secret à déchiffrer en moins[4], les voyageurs situent leur propre itinéraire dans l'ombre d'expéditions ou d'équipées prestigieuses qui insufflent en retour dans leur voyage le motif de l'aventure. Charge à eux de traiter ce motif avec sérieux ou humour : sérieux chez Baring-Gould et Waller ; humour chez Dutertre, qu'un coup de vent sur

[1] Di Maio, *ibid*., p. 106.
[2] Di Maio, *ibid*., p. 106.
[3] Rappelons que l'hypotexte est une notion développée par Gérard Genette dans son ouvrage *Palimpsestes. La littérature au second degré* (1982) – titre auquel renvoie assurément le titre de l'article de Mariella Di Maio. Dans le premier chapitre de son essai, Genette distingue ainsi l'hypotexte, qui est le texte-source de l'intertextualité, et l'hypertexte, qui est issu de l'imitation de l'hypotexte et qui est donc un texte au second degré. Pour Genette, un texte au second degré est un texte qui entretient une relation transtextuelle avec un autre texte : intertextualité (« coprésence entre deux ou plusieurs textes »), paratextualité (rapport d'un texte avec son paratexte), métatextualité (relation critique d'un texte à un autre, qu'il commente), hypertextualité (rapport d'un texte, l'hypertexte, à un autre, l'hypotexte, qu'il imite ou transforme, selon un mode ludique, satirique ou sérieux). On lira avec profit le chapitre I de *Palimpestes* de Genette, ainsi que Nathalie Piégay-Gros, *Introduction à l'intertextualité*, Paris, Dunod, 1996 et Tiphaine Samoyault, *L'Intertextualité. Mémoire de la littérature*, Paris, Nathan Université, 128, 2001.
[4] Dans *Voyage au centre de la Terre*, c'est le message crypté du savant Arne Saknussem qui inspire à Otto Lidenbrock et à son neveu Axel leur voyage en Islande.

le sommet de l'Hekla contraint à abandonner sa pose héroïque pour s'asseoir par terre[1]. Deuxièmement, et ce constat procède logiquement de la remarque précédente, la conscience intertextuelle est une autre caractéristique des récits de voyage en Islande, dont les auteurs sont d'abord des lecteurs[2]. Cette conscience intertextuelle s'exprime le plus souvent dans les relations viatiques en Islande à travers des mentions ou des citations, issues tant des sagas islandaises que des récits d'exploration précédents, mais elle peut également faire l'objet d'une réflexion d'ordre métalittéraire sur la poétique du voyage d'Islande. Ces deux dimensions du « voyage-redécouverte » coïncident avec deux modèles que distingue Sylvain Venayre, lorsqu'il analyse le renoncement progressif au voyage d'exploration et de découverte au cours du XIXe siècle : le « pèlerinage littéraire, qui emmène son auteur sur les traces de paysages et d'émotions décrites autrefois par ses maîtres »[3], et qui est, *a minima*, un voyage de lecteur, dont le rapport à la littérature est placé sous le signe de la réception et de l'hommage ; le « voyage d'écrivain »[4], qui est *a maxima* placé sous le signe de la création.

Nous allons envisager successivement ces deux dimensions : « voyage-redécouverte » comme voyage de lecteur, voyage intertextuel comme voyage d'écrivain. Nous verrons enfin qu'elles se conjuguent à travers la forme anachronique de l'itinéraire romantique, héritage de Chateaubriand qui apparaît d'abord en pointillé dans le corpus des récits de voyage en Islande à partir des années 1850 avant de prendre son essor à travers le geste d'écriture théorique du voyageur anglais Burton dans son récit de voyage *Ultima Thule* (1875).

3.2.1. Le voyage en Islande, un « voyage-redécouverte » ?

Envisageons ici la dimension de « voyage-redécouverte » ou voyage de lecteur qui naît dans le corpus des récits de voyage en Islande à partir de la fin des années 1830. Elle doit être datée de la parution des *Lettres sur l'Islande* (1837) de Marmier. En effet, cette relation viatique, que nous avons d'abord envisagée comme l'acte de naissance des impressions de voyage en Islande selon les modèles dumassien et lamartinien avant d'y déceler le souvenir du récit de voyage scientifique, s'inscrit également dans une dynamique de voyage de lecteur. Le voyage de Marmier n'est pas uniquement motivé par le désir d'aller se recueillir à Skálholt, berceau de la littérature islandaise médiévale qu'il qualifie de « vieille capitale de cette fière

[1] Voir Dutertre-Deléviéleuze, *op. cit.*, p. 85.
[2] Nous renvoyons aux travaux de Christine Montalbetti et Jean-Didier Urbain précédemment cités.
[3] Venayre, *Rêves d'aventures op. cit.*, p. 23-24.
[4] Venayre, *ibid.*, p. 24.

aristocratie des Jarls »[1] ou de « véritable Athènes de ces landes du Nord »[2] : cela suffirait à faire de son récit de voyage un simple pèlerinage culturel selon le modèle du Grand Tour. C'est aussi un pèlerinage au second degré qu'il effectue, un pèlerinage sur les lieux du voyage autant sinon plus que sur les lieux de la littérature islandaise. Ainsi chemine-t-il sur les lieux quadrillés par Eggert Ólafsson et Bjarni Pálsson, Banks et Troil, Mackenzie, Henderson, Hooker. De manière révélatrice, les *Lettres sur l'Islande* – et c'est aussi le cas de leurs rééditions ultérieures – sont précédées par une imposante bibliographie qui recense toutes les ressources disponibles sur l'Islande[3]. La présence de cette bibliographie peut naturellement s'expliquer par la rigueur scientifique de Marmier, qui prend soin de situer son récit de voyage dans une lignée de discours, dont il a pris acte : il accomplit un état des lieux précis et exhaustif avant d'écrire lui-même. En cela, il est fidèle au mandat qui lui a été confié. Mais il est également possible de voir dans cette bibliographie la marque tangible d'un art du voyage qui détermine l'ensemble du corpus du voyage d'Islande : Marmier accomplit également le pèlerinage de l'ère des explorateurs et des découvreurs. Leurs récits ne seraient donc pas seulement des guides de voyage utilitaires, des sources de seconde voire de troisième main dont l'écrivain-voyageur pourrait user pour s'instruire sur le genre littéraire de la saga ou sur le fonctionnement du geyser, mais une machine à fantasmes, le support d'une mythologie nouvelle de l'Islande, dont la succession des écrivains-voyageurs ne saurait se départir. Ces récits seraient autant de vecteurs de renouvellement de l'imaginaire de l'Islande, auquel ils ajouteraient une strate discursive. Il est loisible de reconduire cette analyse pour les autres voyageurs qui dotent leurs récits d'imposantes bibliographies recensant les récits de voyage de leurs prédécesseurs : Sabine Baring-Gould[4], Richard Francis Burton[5], Alexander Baumgartner[6], Paul Herrmann[7]. À travers le modèle du voyage de lecteur, les relations viatiques consacrées à l'Islande dans la seconde moitié du XIXe siècle s'inscrivent progressivement dans une relation spéculaire à elles-mêmes et à leur genre d'appartenance, la littérature de voyage.

Une semblable dynamique de « voyage-redécouverte » caractérise les récits de voyage de la seconde moitié du XIXe siècle, y compris ceux dont l'inscription dans une mémoire

[1] Marmier, *Lettres sur l'Islande, op. cit.*, p. 56.
[2] Marmier, *ibid*., p. 57.
[3] Marmier, *ibid*., p. XXXI-XXXVIII ; dans *Lettres sur l'Islande et Poésies*. Troisième édition, Paris, Delloye, 1844, p. XXXV-XLIII ; dans *Lettres sur le Nord (Danemark, Suède, Norvège, Laponie et Spitzberg) et sur l'Islande*, tome II, Bruxelles, N. -J. Gregoir, V. Wouters et Cie, 1841, p. 139-142.
[4] Baring-Gould, *op. cit*., p. XLVII-XLVIII.
[5] Burton, *op. cit*., vol. I, p. 2-34.
[6] Baumgartner, *op. cit*., p. 452-462.
[7] Herrmann, *Island in Vergangenheit und Gegenwart*, vol. I, p. 1-8 ; *Island. Das Land und das Volk*, Leipzig, B. G. Teubner, 1914, p. 114.

intertextuelle n'est pas revendiquée par leurs auteurs d'une manière aussi explicite que les quatre relations viatiques mentionnées ci-dessus. Nous nous contenterons ici d'étudier un exemple particulièrement éclairant de « voyage-redécouverte ». L'on songe à ces quelques lignes de Labonne, qui se recueille à Hlíðarendi, site du sud-ouest de l'Islande connu des admirateurs de la *Brennu-Njáls saga*, car c'est là que Gunnarr[1], ami de Njáll, périt de la main de ses ennemis :

> […] je m'abandonnais tout entier à la saga précisément sur les bords d'un petit étang […], où Kari l'implacable vint éteindre ses habits, quand, au prix de mille périls, il se fut échappé de la demeure en feu. Là je sortis d'un coffre le livre de Marmier, l'admirable version anglaise de sir George Webbe Dasent, et, assis sur mon tumulus qui dominait la vallée, je résumai, pour vous, aimables lectrices, cette saga qui mérite la palme entre toutes pour sa beauté et pour sa véracité. […][2]

Il n'est nullement surprenant que le voyage en Islande de Labonne culmine dans cette méditation littéraire et philosophique à Hlíðarendi : la *Brennu-Njáls saga*, nous l'avons constaté, fait partie du bagage culturel obligatoire de tout écrivain-voyageur en Islande dans la seconde moitié du XIXe siècle. Il n'est pas davantage étonnant que Labonne choisisse d'appréhender l'Islande de Njáll non seulement à travers le filtre de l'édition savante de Dasent, mais aussi à travers celui de la réécriture romanesque de cette saga par Marmier[3]. Outre ce processus d'identification entre Labonne et Marmier – le second étant de toute évidence le modèle du premier, qui le cite régulièrement tout au long de son voyage – il est loisible d'interpréter cet épisode comme l'expression du renouvellement du rapport livresque à l'Islande, qui, loin de s'estomper avec la phase de découverte et d'exploration de l'Islande, ne s'en trouve que ravivé, mais aussi comme l'élaboration du voyage d'Islande comme genre littéraire doté de son réseau intertextuel, de ses modèles et de ses maîtres, auxquels l'hommage est un passage obligé. Le texte de Marmier n'est pas tant une médiation utile à Labonne pour lire le passé de Hlíðarendi à travers ses ruines introuvables qu'un monument littéraire auquel il convient de rendre hommage : ce n'est pas tant à l'Islande et à ses héros de sagas qu'à l'Islande de Marmier que Labonne rend visite. Les *Lettres sur l'Islande* de Marmier ne sont pas une médiation utile à Labonne pour accéder à l'histoire de Njáll, mais c'est au contraire l'histoire de Njáll qui réactive le rapport de Labonne à Marmier, dont il est le lecteur et l'émule. Lorsque Labonne se livre à la réécriture de la *Brennu-Njáls saga*, quelques lignes plus bas[4], il le fait à

[1] Orthographié « Gunnar » par Marmier et par ses successeurs – nous respecterons l'orthographe « Gunnarr » choisie par Régis Boyer dans sa traduction de la saga et qui est conforme à l'islandais.
[2] Labonne, *op. cit*., p. 76-77.
[3] Voir Marmier, *Lettres sur l'Islande, op. cit.*, p. 273-296. Nous aurons le loisir de revenir sur cette réécriture dans le chapitre III de la présente thèse.
[4] Voir Labonne, *op. cit*., p. 77-85.

des fins affirmées de vulgarisation et de transmission, mais il s'agit en fait pour lui de souscrire d'une part à un passage obligé du voyage d'Islande – l'évocation de la fin tragique des deux héros de la saga lorsque l'itinéraire du voyage s'arrête à Hlíðarendi – et à ses codes – ici, le romanesque et la tonalité pathétique, sous-entendu par l'adresse à un lectorat uniquement féminin, que la tradition cantonne aux lectures de romans.

Cet extrait du voyage de Labonne nous permet de mettre en évidence l'élaboration d'un voyage au second degré dans le corpus des relations viatiques en Islande, où le rapport au pays traversé n'est plus empirique, mais résolument discursif et intertextuel, ou transtextuel, comme le dirait Gérard Genette[1]. L'émergence de ce voyage au second degré a deux conséquences spécifiques sur la prétention référentielle, voire les ambitions épistémologiques du voyage d'Islande. Premièrement, la relation transtextuelle qui fait, par exemple, du récit de voyage de Labonne un palimpseste de celui de Marmier débouche sur un rapport oblique et trouble avec le réel que ce récit de voyage est censé décrire. L'ancrage référentiel du récit de voyage, qui est en principe son trait définitoire fondamental et qui empêche certains théoriciens de conclure à l'appartenance du récit de voyage au champ littéraire[2], cet ancrage référentiel est potentiellement mis à mal par le palimpseste littéraire, et ce eu égard aussi bien au modèle ancien du récit de voyage – l'inventaire, la description du monde – qu'au modèle introduit par l'époque romantique, celui des impressions de voyage, d'un usage du monde. Par conséquent, cela renverrait le récit de voyage au procès séculaire qui lui est fait : fiction, mensonge. Deuxièmement, le rapport entre chose lue et chose vue se trouve inversé, puisque la chose lue n'est plus un outil cognitif placé au service de l'appréhension de la chose vue, mais c'est la chose vue qui est placée au service de la chose lue et qui disparaît dans le geste d'hommage et de perpétuation de cette chose écrite. Le voyage comme pratique et comme écriture devient alors un acte littéraire et, plus encore, un acte de ritualisation, de patrimonialisation du voyage d'Islande comme forme littéraire, par l'intégration répétitive des sites visités et, surtout, de leurs modalités de mise en discours définies par les maîtres du genre (ici Marmier) à l'itinéraire et à la trame narrative de la relation viatique. Inversement, cet acte de patrimonialisation, qui fait potentiellement signe vers la constitution du voyage d'Islande en genre littéraire en contraignant les écrivains-voyageurs successifs à un positionnement d'ordre rhétorique et esthétique par

[1] Genette parle de transtextualité là où Julia Kristeva et Roland Barthes parlent d'intertextualité (voir le chapitre I « Qu'est-ce que l'intertextualité ? » dans Piégay-Gros, *op. cit*., p. 7-21).
[2] L'on songe par exemple à la préface de Vincent Fournier à son anthologie *Le Voyage en Scandinavie* : voir Vincent Fournier (éd.), *Le Voyage en Scandinavie*. *Anthologie de voyageurs. 1627-1914*, Paris, Robert Laffont, coll. « Bouquins », 2001, p. IX.

rapport à un palimpseste intertextuel, déréalise l'Islande et en fait un objet de discours potentiellement privé de toute référentialité.

3.2.2. Bilan : deux approches de la littérarité du voyage d'Islande

Ces observations nous invitent à revenir sur les remarques que nous avons formulées en début de chapitre sur les critères de définition et les indices de littérarité du voyage d'Islande et, plus largement, de la littérature viatique. Le point de départ de la présente réflexion a admis pour axiome l'approche d'Anne-Gaëlle Weber, que nous rappelons ici[1]. Dans l'héritage de la poétique de la littérature viatique de Humboldt, selon laquelle la forme d'un récit de voyage est déterminée par le lieu traversé, Anne-Gaëlle Weber postule un rapport de causalité mutuelle entre territoire, *topoi* et forme de relation viatique, et fait l'hypothèse que les lieux communs sont ce qui permet de cerner l'identité générique tant de la littérature viatique que de ses sous-ensembles – voyage d'Amérique, voyage de Grèce, voyage d'Italie – au-delà de leur plasticité formelle. Ainsi les récits de voyage recourraient-ils à des variations en fonction de leur appartenance géographique : épisode de la traversée en mer, passage obligé de la description du lieu nouveau et / ou de la merveille, introspection et impressions du voyageur, scène de rencontre et d'échange avec les indigènes, figures de l'hôte, du compagnon de voyage, du guide de voyage ou du traducteur, qui donnent souvent matière à des portraits savoureux. Sans ces invariants stéréotypés, point de récit de voyage.

C'est une approche dont nous avons partiellement admis la validité pour le cas spécifique du voyage d'Islande. D'une part, elle est valide parce qu'elle met au jour et théorise une dynamique effective dans notre corpus d'étude, que met en place la somme des relations viatiques consacrées à l'Islande tout au long du XIXe siècle. Cette dynamique permet à l'écrivain-voyageur et auteur de s'inscrire dans la forme littéraire du voyage et au lecteur de situer ses attentes en fonction de cette catégorie générique : dans les années 1880, il n'est pas de voyage d'Islande sans recueillement à Þingvellir ou à Hlíðarendi, ou sans ascension héroïque de l'Hekla ou échantillonnage du lignite dans les champs de lave du sud-ouest de l'île. La lecture approfondie du corpus des relations viatiques en Islande permet ainsi de mettre en évidence des motifs et des codes employés de manière répétitive par des générations de voyageurs et perçus comme figés à la fin du XIXe siècle. Ces lieux communs associent étroitement lieu géographique et acte de langage : les voyageurs s'émerveillent devant l'Almannagjá, peinent dans l'ascension de l'Hekla, patientent à Geysir, sont désorientés dans

[1] Voir introduction du présent chapitre.

les champs de lave. Cela permet au lecteur d'identifier ce qui devient pour l'écrivain-voyageur autant de normes auxquelles se plier ou avec lesquelles jouer. Cependant, et d'autre part, nous avions formulé le soupçon que le voyage d'Islande court-circuitait partiellement cette approche et se révélait inclassable eu égard au caractère lui-même potentiellement inclassable du territoire auquel il était relatif dans une géographie symbolique et imaginaire occidentale. Cette hypothèse s'est vérifiée au fil de notre réflexion, où nous avons mis en évidence une pluralité de modèles textuels dans le voyage d'Islande, pluralité que ne suffisait pas à expliquer l'histoire de l'évolution formelle de la littérature viatique, puisque ces modèles coexistaient autant sinon plus qu'ils ne se succédaient les uns aux autres. Autrement dit, l'approche d'Anne-Gaëlle Weber – la stéréotypie comme indice de généricité et de littérarité du récit de voyage –, qui a pour mérite de penser cette littérarité en faisant reposer cette réflexion sur la référentialité de la littérature viatique et en établissant un rapport dynamique entre forme et territoire, apporte un éclairage pertinent sur ce qui constitue la littérarité et l'identité générique du voyage d'Islande à la fin du XIXe siècle, moment auquel cette forme littéraire est désormais identifiable, mise en coupe réglée par ses stéréotypes constitutifs.

À cette approche de la littérarité des relations viatiques, articulée autour de la question de leur référentialité, le voyage au second degré semble cependant confronter une approche concurrente, articulée autour de la nature discursive de ces mêmes relations viatiques. Cette seconde approche est induite par le phénomène de transtextualité dont nous avons pu faire le constat à travers l'étude du texte de Labonne. On le voit, les deux approches reposent sur des hypothèses diamétralement opposées quant aux sources de la littérarité des récits de voyage : la première l'étaye sur sa polarité de texte documentaire et référentiel ; la seconde, sur sa polarité d'artefact discursif. Certes, la transtextualité entre en ligne de compte dans le processus de stéréotypie de la littérature de voyage tel qu'Anne-Gaëlle Weber le met en évidence : ce qui institutionnalise les lieux communs définitoires des relations viatiques en lieux communs, ce sont, d'une part, leur répétition à travers une somme de discours, à l'échelle restreinte du voyage d'Islande comme à celle, plus large, de la littérature viatique, et, d'autre part, la conscience de cette répétition chez le lecteur, ce qui lui permet d'identifier un texte comme relevant du voyage d'Islande, par exemple. Le lieu commun est répétition par nature[1], et cette répétition induit une

[1] À ce sujet, voir Michael Riffaterre, qui définit le cliché comme une « séquence verbale figée par l'usage présent[ant] un effet de style » ou un « groupe de mots qui suscite des jugements comme déjà vu, banal… » (Michael Riffaterre, « Fonctions du cliché dans la prose littéraire », dans *Essais de stylistique structurale*, Paris, Flammarion, 1971, p. 162 et 163). Pierre Rajotte, qui identifie aussi le lieu commun comme un marqueur de la littérature viatique, analyse le paradoxe de cette voie de la légitimation littéraire des récits de voyage au XIXe siècle. Ce qui est un indice générique et un indice d'appartenance au champ littéraire canonique est aussi ce qui

mémoire intertextuelle dont le récit de voyage est riche. Néanmoins, le voyage au second degré nous invite à considérer la transtextualité de la littérature viatique et, ici, du voyage d'Islande, dans une perspective plus large qui dépasse le champ du récit de voyage pour établir un rapport entre ce dernier et les genres littéraires canoniques. Cette seconde approche repose sur la dynamique, largement identifiée par les spécialistes des études viatiques, de la plasticité et du pouvoir intégratif des récits de voyage, dont la variété des modèles textuels n'aurait d'égale que leur absence de loi intrinsèque[1]. L'intégration de formes et de genres préexistants dans un récit de voyage met en évidence sa mémoire intertextuelle autant que son statut d'artefact littéraire. Par exemple, lorsque Labonne et Leclercq ponctuent leur visite de la région du Markarfljót par le récit d'épisodes choisis de la *Brennu Njáls saga*, ils font intervenir dans la trame de leurs relations viatiques respectives une œuvre littéraire, voire un modèle textuel – la saga islandaise – préexistant. La définition du récit de voyage se brouille alors. Le geste d'écriture ne se limite plus à une simple tautologie – dans une relation viatique, l'on ferait le récit d'un voyage – mais s'inscrit dans une tradition littéraire beaucoup plus vaste qui contribue à brouiller la réception de cette relation viatique, induisant potentiellement des effets de lecture, qui débordent les objectifs traditionnels du genre tels que la transmission de savoir ou le partage d'impressions intimes. Cette approche concurrente de la littérarité des récits de voyage éclaire le voyage d'Islande, aussi bien dans sa période de figement et d'institutionnalisation qu'en amont de cette période, dans la phase de sa fabrique, tout au long du « long XIXe siècle ».

Pour Philippe Antoine, qui fait le constat d'une dynamique semblable dans le *Voyage en Amérique*, l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem* et le *Voyage en Italie* de Chateaubriand[2], cette pluralité et cette indéfinition formelles qui font apparemment du récit de voyage un genre sans

---

frappe la littérature viatique du grief d'absence d'originalité et la renvoie dans le champ des paralittératures : « l'écriture du récit de voyage au XIXe siècle n'est pas sans ambiguïté. Ces récits se situent dans une tradition qu'ils révèrent et poursuivent, d'où le recours à des topoï, mais l'époque à laquelle ils ont été écrits prône l'originalité individuelle. Cette tension entre la fidélité à une tradition littéraire et le mépris du lieu commun sous l'angle littéraire au XIXe siècle explique la diversité des attitudes et les hésitations des voyageurs qui tantôt refusent les topoï – au nom du réel ou de l'originalité –, tantôt les admettent, quitte à fausser la réalité et à réintroduire, au second degré, une écriture qui signifie le parti pris de rejoindre une filiation. Chateaubriand par exemple se trouve tiraillé entre le discours de la tradition, adonnée aux topoï, et le discours de la modernité, qui valorise l'originalité, affirme l'individu, exprime la subjectivité. Il réussira ce tour de force de concilier les deux en manifestant sa propre subjectivité dans sa libre attitude face au lieu commun. » (Pierre Rajotte, « Aux frontières du littéraire : récits de voyageurs canadiens-français au XIXe siècle », *Voix et Images*, vol. 19, n°3 (57), *Science et fiction au Québec : L'émergence d'un savoir*, 1994, p. 550). Sur les paralittératures, voir Marc Angenot, « Qu'est-ce que la paralittérature ? », *Études littéraires*, vol. 7, n°1, *La paralittérature*, avril 1974, p. 9-22.

[1] Voir section 2.1.1. du présent chapitre.

[2] Voir Philippe Antoine, *Les Récits de voyage de Chateaubriand : contribution à l'étude d'un genre*, Paris, Champion, 1997 et *Philippe Antoine commente l'Itinéraire de Paris à Jérusalem de François de Chateaubriand*, Paris, Folio, coll. « Foliothèque », 2006.

lois et dépourvu de poétique, sont aussi ce qui fait de lui un objet littéraire[1]. Philippe Antoine parle plus spécifiquement d'un « montage » de styles, de motifs et de genres, qu'il décrit de manière exhaustive dans les lignes suivantes, ici plus spécifiquement consacrées aux récits de voyage de Stendhal où il identifie l'héritage discursif de Chateaubriand :

> À voir […] la profusion qui est de mise dans ces écrits, on peut […] se demander s'ils ne sont pas des anthologies d'un type un peu particulier qui comportent en germe l'ensemble des formes discursives, sans les mener toujours à leur aboutissement. Le récit de voyage paraît à bien des égards un genre sans lois. Aucune poétique ne le définit et cette absence de règles autorise le mélange des thèmes et des tours qui provient avant tout, si l'on en croit Chateaubriand, des aléas du voyage et de l'humeur du voyageur […]. Le texte, alors, ne serait pas construit mais se contenterait de recueillir des vues prises sur le vif, des impressions et des pensées, des faits et des événements… ordonnés selon le déroulement chronologique de l'itinéraire. Par ailleurs, chaque lieu célèbre donne au relateur l'occasion, qu'il pourra ou non saisir, de donner la parole à ses prédécesseurs. Enfin, l'ouvrage se révèle accueillant à la fiction et aux différentes formes narratives, à des éléments poétiques ou ressentis comme tels, aux discours scientifiques, aux différents genres de l'éloquence… Le récit de voyage se caractérise par une hétérogénéité séquentielle, dans la mesure où il accueille facilement la description, la narration, l'argumentation, l'explication et même le dialogue. Il est aussi prêt à utiliser les ressources que lui offrent les autres genres. Les réflexions qu'il contient ont maille à partir avec l'écriture de l'essai. La fréquence des anecdotes qui y figurent le range aux côtés des genres narratifs. On y trouve des moments dialogués qui sont autant de scènes de théâtre. Les tableaux qui le rythment enrichissent indéniablement la poésie descriptive. Il n'est guère étonnant, enfin, qu'un Voyage soit fait avec d'autres Voyages. Le genre autorise volontiers la redite et les reprises (c'est même l'une de ses propriétés essentielles) et se prête par ailleurs à l'assimilation de discours *a priori* hétérogènes.[2]

Indice supplémentaire de cette approche qui situe la littérarité de la littérature viatique dans son statut d'objet discursif construit et son intertextualité, Philippe Antoine déporte à la fois la notion médiévale de miroir du monde et celle, classique, d'inventaire du monde, vers une autre acception : la tentation encyclopédique de la relation viatique ne reposerait plus sur la quête de tous les savoirs disponibles, mais sur la quête asymptotique de l'intégration de tous les modèles textuels disponibles, que ceux-ci appartiennent ou non au système canonique des genres littéraires. Le rêve de totalité ne trouve plus à se réaliser à travers l'ancrage référentiel du récit de voyage, mais à travers son appartenance au champ de l'écrit. On le devine, le montage de genres tel que le pratique Chateaubriand et tel que le reprendront les écrivains-voyageurs suivants constitue une révolution dans la réflexion relative à la poétique des genres littéraires au XIXe siècle. D'une part, il bouleverse les classifications normatives ou descriptives des genres littéraires canoniques qui existent depuis Platon[3] et préfigure de manière étonnante un

[1] Analyse dont Pierre Rajotte a l'intuition, puisqu'il fait de l'*Itinéraire* le point de départ de ce qu'il appelle le « processus de *littérarisation* du récit de voyage » (c'est lui qui écrit en italiques) (Rajotte, *op. cit*., p. 546-547).
[2] Philippe Antoine, *Quand le voyage devient promenade : écritures du voyage au temps du romantisme*, Paris, Presses de l'université Paris-Sorbonne, 2011, p. 51-52.
[3] Pour un rappel concis et efficace sur ces différentes typologies des genres littéraires, qui ne disparaissent pas à l'époque romantique, mais qui subsistent jusqu'à la fin du XXe siècle (l'on songe à l'*Anatomie de la critique* (1957) de Northrop Frye, à la *Logique des genres littéraires* (1968) de Käte Hamburger ou à l'*Introduction à l'architexte*

idéal romantique, celui du genre total[1] ; il est permis de penser que cet idéal esthétique peuple discrètement l'imaginaire des écrivains-voyageurs en Islande de la seconde moitié du XIXe siècle qui ressaisiront le modèle textuel de l'itinéraire chateaubriandien. D'autre part, la dynamique de montage des genres, qui pourrait être tenue comme l'ultime avatar de la marginalité du récit de voyage et le situer définitivement en dehors de la réflexion sur le système des genres littéraires ou, à tout le moins, à une place subalterne[2], devient au contraire ce qui semble signer son entrée dans le champ littéraire pour les théoriciens des études viatiques.

Nous postulons donc que la transtextualité du voyage d'Islande et son intégration d'une mémoire littéraire canonique riche dans laquelle il se situe en retour constituent un indice supplémentaire de sa littérarité. Dans le cadre de notre corpus, les deux approches que nous avons passées en revue semblent en effet définir deux moments successifs de l'histoire de la constitution du voyage d'Islande en forme littéraire. Le processus de stéréotypie qu'identifie Anne-Gaëlle Weber éclaire de manière convaincante la dynamique à l'œuvre dans les récits d'exploration des XVIIIe et XIXe siècles auxquels nous avons consacré le chapitre I de la présente thèse : les différents motifs de l'imaginaire de l'Islande que nous avons déclinés trouvent un ancrage référentiel dans différents sites de l'île, et constituent autant de lieux communs par rapport auxquels les écrivains-voyageurs de la seconde moitié du XIXe siècle règlent à la fois leur itinéraire sur l'île et le récit de cet itinéraire. La conscience d'une somme de discours croissante sur tel ou tel site islandais apparaît dès la phase des récits d'exploration, que leurs auteurs s'entre-citent ou qu'ils s'empruntent les uns aux autres discrètement des modèles phrastiques ou des motifs. Le processus de montage de genres qu'identifie Philippe

(1979) de Gérard Genette), en dépit des problèmes que leur pose la littérature du XXe siècle en termes de catégorisation générique, voir le chapitre I « La notion de genre littéraire » de Stalloni, *op. cit*.

[1] Comme Dominique Combe le rappelle, la synthèse des genres littéraires, transgression des systèmes poétiques classiques, devient une logique récurrente de création dans la littérature française de la seconde moitié du XIXe siècle, à travers le développement de formes hybrides. Dominique Combe suggère que l'avènement d'une littérature au second degré, marquée par une intertextualité revendiquée, tantôt révérencieuse et tantôt parodique, est un vecteur d'émergence de cet idéal de « l'Œuvre totale » (voir Combe, *op. cit*., p. 65-69). L'hypothèse du montage de genres chateaubriandien comme indice précurseur de cet idéal littéraire en formation n'en est que plus séduisante intellectuellement, eu égard à nos réflexions sur le voyage au second degré.

[2] L'expression de « genre sans loi » employée pour désigner le récit de voyage évoque la formule de Charles Baudelaire au sujet du roman dans son *Art romantique* : « Le roman, qui tient une place si importante à côté du poème et de l'histoire, est un genre bâtard dont le domaine est vraiment sans limites. Comme beaucoup d'autres bâtards, c'est un enfant gâté de la fortune à qui tout réussit. Il ne subit d'autres inconvénients et ne connaît d'autres dangers que son infinie liberté. » (« VIII. Théophile Gautier », dans Charles Baudelaire, *L'Art romantique. Œuvres complètes de Charles Baudelaire III*, Paris, Calmann Lévy, 1885, p. 175). Ce avec quoi s'accorde Pierre Chartier lorsqu'il retrace en quelques phrases le statut marginal du roman dans le système des belles-lettres : « […] ce futur héritier, rejeton supposé et décrié de l'épopée, parent pauvre et cousin des autres genres, n'a pas eu d'existence légale, pas d'état civil pendant l'Antiquité. Pas de nom, pas d'existence ? ou au contraire une existence multiple, démultipliée » (Pierre Chartier, *Introduction aux grandes théories du roman*, Paris, Nathan, 2000, p. 21). L'on peut donc rapprocher roman et récit de voyage dans la difficile conquête d'un statut littéraire.

Antoine correspond quant à lui davantage à l'époque où se diversifient les modèles textuels du voyage d'Islande, à partir des *Lettres sur l'Islande* de Marmier. Cette diversification, et ce contrairement aux lieux communs du voyage d'Islande, ne correspond pas nécessairement à un ancrage référentiel, mais relève d'un choix d'auteur, fonction des raisons du voyage ou des humeurs du voyageur.

Ce constat nous conduit à poser la question suivante, qui dirigera la fin de ce chapitre : faut-il envisager l'entrée en littérature du voyage d'Islande comme un pacte faustien – référence infernale de l'île oblige – dans lequel le récit de voyage devrait, pour être institué en genre littéraire à part entière, abdiquer son élément définitoire central, ou son âme, qui est l'ancrage référentiel au territoire visité ?

3.2.3. L'entrée en littérature du voyage d'Islande, un pacte faustien ?

La réflexion qui s'ouvre a pour double objectif d'envisager les différentes étapes de l'entrée en littérature du voyage d'Islande dans la seconde moitié du XIXe siècle et leurs modalités respectives, et de voir dans quelle mesure ce processus de littérarisation et d'institutionnalisation du corpus s'accommode – ou non – de l'exigence référentielle de ce corpus, marqueur identitaire de la littérature viatique. On entend par l'expression d'« entrée en littérature » deux processus distincts, mais liés par un rapport de cause et conséquence. Le premier processus est celui de la littérarisation du corpus, que l'on définira temporairement ainsi : l'intégration par le voyage d'Islande de modèles textuels et de codes qui font signe vers une tradition littéraire identifiée et canonique, telle que l'incarne par exemple le système des genres littéraires. Le second processus est, selon une hypothèse maximaliste, celui de l'institutionnalisation du voyage d'Islande en genre littéraire[1] ou, selon une hypothèse minimaliste, celui de l'identification de traits distinctifs qui permettent autant à l'écrivain-voyageur de situer sa production écrite dans un ensemble qu'au lecteur de régler son horizon d'attente sur des normes. L'on cherchera la manifestation de ces deux processus dans le corpus des relations viatiques en Islande de la seconde moitié du XIXe siècle.

Nous avons précédemment envisagé deux vecteurs de l'entrée en littérature du voyage d'Islande : le processus de stéréotypie du corpus, selon l'approche d'Anne-Gaëlle Weber, et le voyage au second degré qui se manifesterait notamment à travers le montage de genres, selon

[1] Sur les différentes dynamiques à l'œuvre dans l'institutionnalisation d'un texte en objet littéraire, voir notamment Jacques Dubois, *L'Institution de la littérature. Introduction à une sociologie*, Bruxelles, Labor, 1978 (rééditions régulières depuis cette date).

les approches respectives de Mariella Di Maio et de Philippe Antoine. Le premier vecteur qu'est la stéréotypie contribuerait à fonder une forme littéraire identifiée, dotée de codes dans lesquels les écrivains-voyageurs devraient inscrire leur production, pour y souscrire ou pour s'en démarquer. Le second vecteur qu'est le montage de genre contribuerait à mettre en évidence la nature d'artefact discursif, voire de construction littéraire, du voyage d'Islande et, plus largement, de la littérature viatique, dans le contexte spécifique du XIXe siècle, théâtre de l'émergence de la synthèse des genres littéraires. L'un et l'autre de ces vecteurs participent d'une même dynamique : celle de la transtextualité, de l'intégration de formes et de codes préexistants par le voyage d'Islande, selon une logique de répétition qui situe le geste d'écriture des écrivains-voyageurs autant que l'horizon d'attente du lecteur. Pour les théoriciens de l'intertextualité tels que Gérard Genette, Julia Kristeva, Michael Riffaterre ou Roland Barthes, ce critère seul de la transtextualité du voyage d'Islande suffirait à l'inscrire dans le champ littéraire, puisque le postulat initial de leur réflexion est la nature fondamentalement intertextuelle de la littérature : « nul texte ne peut s'écrire indépendamment de ce qui a été écrit et il porte, de manière plus ou moins visible, la trace et la mémoire d'un héritage et d'une tradition »[1], comme le résume Nathalie Piégay-Gros. De fait, la transtextualité comme indice de littérarité de la littérature viatique, et plus spécifiquement du voyage d'Islande, est un critère nécessaire pour penser ce processus. À travers la notion de voyage au second degré, elle contribue notamment à renverser en marqueur littéraire positif un élément qui jouait auparavant contre la valeur littéraire du récit de voyage : le montage de genres. Mais ce n'est pas un critère suffisant pour penser l'entrée en littérature du voyage d'Islande.

On le comprend, il faudra ici renoncer, d'une part, à inscrire le voyage d'Islande dans une typologie descriptive ou normative des genres littéraires et, d'autre part, à en délivrer une analyse elle aussi descriptive ou normative à la manière des théoriciens des genres littéraires canoniques. Sa pluralité formelle, que nous avons tâché de mettre en évidence au cours de ce chapitre, et son caractère mouvant, qui nous avait incitée à privilégier la notion plus fluide de « forme littéraire » à celle de « genre littéraire » au sens canonique du terme, nous dissuadent déjà d'adopter cette approche. Qui plus est, l'on se heurterait aux difficultés que rencontrent déjà ces théoriciens à l'échelle de leur propre corpus d'étude et que souligne Jean-Marie Schaeffer dans ses travaux relatifs à la poétique des genres littéraires[2]. Ce dernier distingue trois

[1] Piégay-Gros, *op. cit*., p. 7.
[2] Voir notamment Jean-Marie Schaeffer, « Du texte au genre », *Poétique : revue de théorie et d'analyse littéraires*, 1983, p. 3-18 ; « Défense et illustration de la Poétique », *Critique : revue générale des publications françaises et*

approches des genres littéraires : l'approche normative, dominante entre Platon et le XVIIIe siècle[1] ; l'approche essentialiste, qui l'emporte sur la précédente au XIXe siècle[2] ; l'approche structuraliste, qui domine depuis le tournant des XIXe et XXe siècles[3]. Au XIXe siècle, les deux premières constituent donc, dans le cas de l'approche normative, un héritage intellectuel et, dans le cas de l'approche essentialiste, un contexte intellectuel contemporain, dont sont potentiellement tributaires les écrivains-voyageurs, et qui expliquent rétrospectivement pour nous la difficulté posée par la question de la place de la littérature viatique dans le champ littéraire. Pour l'approche normative, un genre littéraire se définit par les règles qui prescrivent son contenu et sa forme[4] ; pour l'approche essentialiste, il se définit par ses propriétés intrinsèques, stables et reproductibles. Jean-Marie Schaeffer souligne pour chacune de ces deux approches leurs limites. Pour l'approche normative, le problème réside dans l'origine et la nature de la prescription : interne à l'œuvre ou appliquée à celle-ci par son auteur ou par le code social ? Quant à l'approche essentialiste, elle se heurte à trois obstacles : les dynamiques d'inclusion des genres les uns dans les autres, qui court-circuitent leur nivellement et partant, la possibilité de classification ; l'hétérogénéité des propriétés – énonciatives, formelles, sémantiques, thématique – prêtées aux genres littéraires pour les définir ; la singularité de l'œuvre qui rompt avec le paradigme biologique d'un genre littéraire aussi cohérent qu'un organisme.

Ces difficultés qui se posent même à l'échelle des genres littéraires canoniques se trouvent d'autant outrées dans le cas de la littérature viatique : la double détermination référentielle et discursive du voyage d'Islande, par exemple, met en évidence les limites de l'approche formaliste, tandis que sa pluralité formelle est un obstacle rédhibitoire à l'application de l'approche essentialiste. Le cas spécifique de la littérature viatique met en exergue les difficultés insurmontables de toute classification générique, qui, comme Jean-Marie Schaeffer le rappelle, repose sur le critère de l'unicité formelle des modèles textuels. Jean-Marie Schaeffer propose certes une approche alternative, qui consisterait à prendre en compte la complexité de « l'objet sémiotique »[5] qu'est le fait littéraire dans son ensemble et à adopter par conséquent un cadre théorique complexe pour penser les genres littéraires :

étrangères, 47, 1991, p. 346-356, mais surtout son ouvrage *Qu'est-ce qu'un genre littéraire ?*, Paris, Le Seuil, 1989. Dans les lignes qui suivent, nous synthétisons la première partie de *Qu'est-ce qu'un genre littéraire ?*.

[1] Voir Schaeffer, *Qu'est-ce qu'un genre littéraire ?, op. cit*., p. 34.

[2] Voir Schaeffer, *ibid*., p. 35.

[3] Voir Schaeffer, *ibid*., p. 40.

[4] Voir Schaeffer, *ibid*., p. 34.

[5] Schaeffer, *ibid*., p. 79.

> […] une œuvre n'est jamais un texte, c'est-à-dire une chaîne syntaxique et sémantique, mais elle est aussi, et en premier lieu, l'accomplissement d'un acte de communication interhumaine, un message émis par une personne donnée dans des circonstances et avec un but spécifiques, reçu par une autre personne dans des circonstances et avec un but non moins spécifiques. Dès qu'on se concentre sur la globalité de l'acte discursif, plutôt que sur la simple réalisation textuelle, littéraire ou non, orale ou écrite, l'hétérogénéité des phénomènes auxquels se réfèrent les différents noms de genre cesse d'être scandaleuse : l'acte discursif étant pluri-aspectuel, il est tout à fait normal qu'il admette plusieurs descriptions différentes et néanmoins adéquates […].[1]

Les propos de Jean-Marie Schaeffer reflètent tout à fait la complexité du voyage d'Islande telle que la présente étude nous permet d'en faire l'expérience. L'acceptation d'une autre complexité, celle du fait littéraire, permettrait l'intégration du voyage d'Islande et, plus largement, de la littérature de voyage dans cette réflexion de poétique des genres littéraires. Le cadre élaboré par Jean-Marie Schaeffer repose sur quatre logiques génériques, dont Alain Vaillant donne une définition synthétique :

> La première [logique] découle des caractéristiques communicationnelles du texte (*grosso modo*, formelles et pragmatiques) ; la deuxième correspond aux définitions normatives et aux règles reproductibles qui en découlent ; la troisième concerne les liens hypertextuels et généalogiques qui unissent un texte à d'autres textes ; la quatrième procède des relations de simple analogie qui peuvent amener à rapprocher un texte d'autres textes avec lesquels il n'a pourtant aucun lien hypertextuel.[2]

À ce stade de notre étude des relations viatiques en Islande, les troisième et quatrième logiques semblent exemplifiées par les textes que nous étudions. La conscience intertextuelle y est soit explicitement assumée par les voyageurs eux-mêmes, soit induite par notre réception de ces textes, qui nous invite à mettre en évidence analogies et interférences à l'échelle du corpus tant sur un plan diachronique que synchronique. La deuxième logique, si nous restreignons la question de la reproductibilité des règles génériques à sa manifestation la plus constante dans la littérature viatique, la stéréotypie, trouve également sa place dans le voyage d'Islande. La première logique, qui repose sur l'idée de conventions fondatrices à même d'instituer la situation de communication et de réception entre l'auteur et son lecteur, semble elle aussi trouver à s'incarner dans l'exigence d'un récit véridique.

Cependant, deux restrictions s'imposent. Premièrement, l'ensemble de ces quatre logiques génériques sont à l'œuvre dans le corpus des relations viatiques en Islande dès la phase d'exploration de l'Islande, entre 1772 et 1837 : les récits de voyage scientifiques reposent sur cette convention du discours vrai, puisqu'ils partagent une ambition épistémologique, celle de transmettre tout le savoir disponible sur l'Islande ; ils sont également caractérisés par un réseau intertextuel de mentions, de citations et de références qui tracent les linéaments d'un cercle

[1] Schaeffer, *ibid*., p. 80.
[2] Alain Vaillant, *L'Histoire littéraire*. 2e édition revue et augmentée, Paris, Armand Colin, 2017 (2010), p. 147.

intellectuel de naturalistes, notamment britanniques, autant qu'elles contribuent à constituer un corpus cohérent ; ils sont enfin caractérisés par des itinéraires au moins partiellement similaires (sud-ouest de l'Islande, éventuellement nord-ouest) qui, s'ils suscitent l'effet de lecture d'une reproductibilité, répondent d'abord à la nécessité référentielle de l'exploration insulaire. Ces quatre logiques génériques identifiées par Jean-Marie Schaeffer sont donc représentées dans la portion du corpus des relations viatiques d'Islande dont la littérarité est la plus sujette à caution selon une approche normative de la littérature, et elles ne suffisent guère à établir la preuve éventuelle de cette littérarité.

Deuxièmement, il est permis de faire l'hypothèse qu'un auteur ou un lecteur du XIXe siècle, tributaire des approches normative et essentialiste des genres littéraires, n'aura guère l'approche de Jean-Marie Schaeffer et que celle-ci est anachronique et impropre à rendre compte du processus d'entrée en littérature du voyage d'Islande et, plus largement, des relations viatiques. L'auteur ou le lecteur du XIXe siècle ne saura guère percevoir la littérarité de la littérature de voyage dans les limites strictes des classifications génériques canoniques : en revanche, il la pensera éventuellement selon la modalité de l'écart par rapport des normes génériques classiques ou de leur dépassement, à travers la notion romantique de synthèse des genres. De fait, l'on ne peut guère faire l'économie de ces deux dynamiques si l'on se situe dans la perspective des écrivains-voyageurs en Islande du XIXe siècle, qui sont tributaires de ce paysage intellectuel et esthétique. La question qui se pose alors est la suivante : est-il possible de penser l'entrée en littérature du voyage d'Islande autrement que par rapport à la notion de transgression des normes, ce qui reviendrait à maintenir une approche normative du fait littéraire, et est-il envisageable de l'expliquer autrement que par le contexte esthétique romantique de dépassement des catégories génériques ? L'on souhaiterait élargir la perspective d'analyse pour contribuer à la réflexion sur la littérarité de la littérature viatique dans son ensemble, à l'aide des outils théoriques qui sont les nôtres aujourd'hui. À cet égard, deux approches semblent opérantes : l'une est minimaliste, l'autre maximaliste.

L'approche minimaliste revient à postuler que la littérarisation du voyage d'Islande coïnciderait avec la mise en doute de son ancrage référentiel. L'avènement du voyage d'Islande comme forme, voire genre littéraire, irait de pair avec ce qu'écrivains-voyageurs et lecteurs appréhenderaient comme le brouillage du rapport descriptif et immédiat du récit de voyage scientifique au monde, et cela sur deux plans : un plan microstructural et un plan macrostructural. Sur le plan microstructural, les lieux géographiques permettant d'identifier et de définir le voyage en Islande se figeraient progressivement en lieux rhétoriques, en

stéréotypes. Dans cette optique, d'une part, la stéréotypie croissante du voyage en Islande serait l'indice de la littérarisation du voyage d'Islande en forme littéraire et le discours critique sur cette stéréotypie serait la voie de son institutionnalisation littéraire, mais, d'autre part, ces mêmes éléments seraient aussi l'indice de la fin du processus de découverte de l'Islande, signée par l'empire croissant sur les pratiques de voyage d'itinéraires figés, de passages obligés, aux sens propre et figuré du terme. La pérennité topique des lieux communs serait inséparable de la conscience, chez le voyageur comme chez le lecteur, de la dissonance, voire du divorce entre lieu géographique et lieu rhétorique. Sur le plan macrostructural, la dynamique de montage des genres, pour reprendre la formule de Philippe Antoine, achèverait de complexifier une histoire d'évolution formelle du voyage d'Islande déjà brouillée par l'hésitation entre modèle de relation viatique du Nouveau Monde et modèle de relation viatique de l'Ancien Monde, tout comme elle contribuerait à mettre à mal l'ancrage référentiel des relations viatiques en Islande, celles-ci étant constituées en palimpsestes transtextuels, en artefacts littéraires.

L'approche maximaliste consiste à penser la littérarité du voyage d'Islande en la concevant autrement que comme la négativité de l'ancrage référentiel et en la soustrayant à la question de la normativité des systèmes des genres littéraires. Il nous semble à cet égard pertinent de déplacer la question de la littérarité de la discussion autour des classifications des genres littéraires au doublet conceptuel établi par Gérard Genette dans *Fiction et diction* (1991)[1] : littérarité intentionnelle ou constitutive ; littérarité attentionnelle ou conditionnelle. Il oppose ainsi deux « régimes de littérarité »[2] :

> le *constitutif*, garanti par un complexe d'intentions, de conventions génériques, de traditions culturelles de toutes sortes, et le *conditionnel*, qui relève d'une appréciation esthétique subjective et toujours révocable […].[3]

Dans le cas de la littérarité constitutive, l'œuvre est écrite par l'auteur avec le projet explicite de faire œuvre de littérature. Dans le cas de la littérarité conditionnelle, le statut littéraire d'une œuvre est hypothétique et dépend de la lecture qui en est faite. Cette approche de Genette est doublement intéressante pour notre perspective d'étude. En premier lieu, la notion de littérarité

[1] Gérard Genette, *Fiction et diction*, Paris, Le Seuil, coll. « Points essais », 2004 (édition originale : 1991). Ce doublet conceptuel est repris et affiné dans « Du texte à l'œuvre » (dans Gérard Genette, *Figures IV*, Paris, Le Seuil, coll. « Poétique », 1999, p. 30-40), où Genette réfute tout jugement de valeur ou hiérarchie entre les œuvres constitutivement littéraires et les œuvres conditionnellement littéraires ; puis dans « Fiction ou diction » (*Poétique*, 2003/2, n°134, p. 131-139), Genette s'interroge sur le régime de réception réservé à ces deux catégories.
[2] Genette, *Fiction et diction*, *op. cit*., p. 7.
[3] Genette, *ibid*., p. 7. Les termes placés en italiques l'ont été par Genette. Les lignes qui suivent sont à la fois une synthèse des p. 7-8 de l'ouvrage et une prise de position à l'égard des théories de Genette dans le cadre de notre étude.

constitutive ne liquide pas la notion de genre littéraire : Genette souligne ainsi que la littérarité constitutive d'un texte repose sur son appartenance aux genres de la fiction dramatique ou narrative ou au genre poétique – dans ce dernier cas, il est question de diction de régime constitutif – mais la notion de littérarité constitutive a le mérite de penser le fait littéraire sans le limiter aux questions de classification générique, en faisant de l'intention de l'auteur un critère de littérarité pertinent. Or, si la littérature viatique échappe aux systèmes de genres littéraires établis du XIXe siècle, l'on peut penser que les écrivains-voyageurs, notamment en adoptant une posture auctoriale, dotent leurs œuvres d'un projet littéraire. Quant à la littérarité conditionnelle, elle est doublement pertinente pour penser le récit de voyage. Tout d'abord, elle englobe les textes qui ne relèvent ni des genres de la fiction, ni du genre poétique, donc la prose non fictionnelle – Genette parle de diction de régime conditionnel – or, c'est là une définition axiomatique de la littérature de voyage. Ensuite, la littérarité conditionnelle rétablit la part de la réception et des effets de lecture dans l'institutionnalisation d'une forme littéraire. La théorie proposée par Genette est une approche particulièrement fructueuse pour interroger la littérarité du voyage d'Islande et, plus largement, de la littérature viatique, puisqu'elle rompt avec l'approche normative et l'approche essentialiste du fait littéraire[1] : elle détache celui-ci de la question des genres littéraires et admet son caractère mouvant et pluriel, que ce soit du point de vue de sa forme ou de celui de sa lecture. Elle explique par exemple qu'un texte tel que les *Lettres sur l'Islande* de Marmier puisse être doté d'une intention littéraire et inviter le lecteur à une lecture d'ordre esthétique en fonction de l'époque, du contexte ou de l'humeur de ce dernier, et ce sans que son ancrage référentiel et ses ambitions documentaires et épistémologiques soient déniées.

Notre hypothèse s'articule en deux propositions. Premièrement, nous postulons que l'entrée en littérature du voyage d'Islande dans la seconde moitié du XIXe siècle résulterait de la conjonction de trois facteurs. Le premier facteur serait le figement des lieux géographiques en lieux rhétoriques qui revêtiraient progressivement une fonction normative tant pour l'écriture que pour la lecture de toute œuvre relative au corpus des relations viatiques en Islande. Le deuxième facteur serait l'émergence d'une conscience intertextuelle, qui contribuerait à situer tout récit de voyage en Islande, d'une part, dans une tradition discursive étayée, par la mention, la citation ou l'imitation des autres textes relevant du corpus et, d'autre part, dans le champ littéraire établi, notamment à travers la dynamique de montages de genres. Le troisième facteur

[1] Tel est d'ailleurs le vœu de Genette : substituer à une approche essentialiste de la littérarité une approche conditionnaliste (voir Genette, *ibid*., p. 10-11).

serait le développement dans les relations viatiques en Islande d'un régime de littérarité au sens genettien du terme dont nous aurons à déterminer la part exacte, constitutive ou conditionnelle, question d'autant plus délicate que le montage de genres fait intervenir dans le récit de voyage – forme conditionnellement littéraire – des genres constitutivement littéraires. Deuxièmement, nous postulons que l'intervention conjointe de ces trois facteurs de littérarisation du voyage d'Islande se doublerait aussi du sentiment croissant, chez les écrivains-voyageurs, de la dissolution progressive de l'ancrage référentiel et de la valeur épistémologique de la relation viatique. Ce postulat a un corollaire : ce serait dans cette ligne de faille croissante que résiderait la réalisation de l'ambition littéraire du voyage d'Islande, d'autant plus complexe et difficilement admissible pour les écrivains-voyageurs de cette époque que ces derniers se situent également dans une perspective anachronique et nostalgique qui défend le rêve encyclopédique d'un signe adéquat au monde.

Nous allons retracer en trois temps cette double dynamique dans le corpus du récit de voyage en Islande. La première étape, que l'on situera dans les années 1850 sans prétendre la réduire à des bornes chronologiques strictes, marque le passage progressif d'une appréhension empirique du voyage en Islande à la conscience intertextuelle de l'existence du voyage d'Islande comme forme littéraire, associée au besoin de théoriser cette existence. L'on situera la seconde étape en 1875, date de la parution du récit de voyage de Burton. Ce texte, qui fait partie des relations viatiques signifiantes de notre corpus dans le dernier quart du XIXe siècle du point de vue de sa réception[1], est l'acte de naissance du voyage d'Islande, associé au soupçon définitif de l'écrivain-voyageur quant à la transparence du discours au monde. La troisième étape, que l'on situera dans les années 1870 et 1880, est celle de l'avènement du voyage d'écrivain, qui revêt deux significations. D'une part, les écrivains-voyageurs en Islande prennent acte de la littérarité fondamentale du voyage d'Islande et se mettent en quête d'une autre forme de vérité, oblique, sur le monde ; d'autre part, ils se livrent à une tentative, à la fois fructueuse et instable, de concilier les différents pans de l'imaginaire de l'Islande et des modèles textuels du récit de voyage en Islande.

3.2.3.1. D'une définition empirique à une poétique du voyage d'Islande

Si l'on observe l'évolution du corpus des récits de voyage en Islande, l'on constate que, parallèlement à la diversification de ses modèles textuels, se développe, sinon une réflexion d'ordre métalittéraire, à tout le moins une conscience intertextuelle chez les écrivains-

[1] Voir annexe 1, figure 2c.

voyageurs qui se rendent en Islande. Cette conscience intertextuelle a deux conséquences sur le récit de voyage en Islande. Tout d'abord, elle permet aux écrivains-voyageurs de notre corpus de développer progressivement un discours critique sur la pratique d'écriture du récit de voyage en Islande ; ensuite, elle leur permet de définir une notion – pratique ? poétique ? – qui est le « voyage d'Islande ». En cela, nous le verrons, l'intentionnalité littéraire du voyage d'Islande se trouve progressivement affirmée par les écrivains-voyageurs en Islande qui, ce faisant, appliquent à leurs récits certains codes relevant des genres constitutivement littéraires, pour reprendre la conceptualisation propre à Gérard Genette.

À partir du milieu des années 1830 se développe dans notre corpus une définition de ce que sont un voyage en Islande et, par conséquent, un récit de voyage en Islande. Cette définition connaît une genèse en deux étapes : elle est d'abord descriptive et prescriptive et s'appuie sur les itinéraires des explorateurs de la période 1772-1837. Ces itinéraires, par leur répétition, constituent une mémoire intertextuelle, et les sites qu'ils relient entre eux deviennent des passages obligés, au sens propre comme au sens figuré : au sens propre, ils constituent des lieux géographiques que tout voyage en Islande doit intégrer à son itinéraire pour mériter la dénomination de « voyage en Islande » ; au sens figuré, ils constituent des *topoi*, des lieux rhétoriques auxquels tout récit de voyage en Islande doit s'astreindre pour que soit reconnue son appartenance au corpus. L'on se souvient des paroles rapportées de Stanley dans le récit de voyage de John Barrow Jr. À partir de cette date, les écrivains-voyageurs adoptent deux options. *A minima*, ils font preuve d'un recul critique sur leur pratique du voyage en Islande, qu'ils définissent en confrontant leur propre expérience de voyageur à celle des explorateurs qui les ont précédés. *A maxima*, ils adoptent une perspective critique non seulement sur le voyage en Islande, mais sur ce qu'ils perçoivent comme une forme littéraire à part entière. Entre ces deux pôles se situent les écrivains-voyageurs qui ont confusément conscience que leur pratique du voyage en Islande est déterminée par l'intertextualité des récits de voyage en Islande dans laquelle ils inscrivent, là aussi plus ou moins consciemment, leur propre production écrite.

Dans la seconde moitié du XIXe siècle, et quel que soit leur degré de conscience intertextuelle, rares, voire inexistants sont les écrivains-voyageurs qui s'aventureraient en Islande sans avoir une idée précise de ce qu'est un voyage en Islande. Inversement, nombreux sont ceux qui émaillent leurs récits de voyage de définitions empiriques de cette pratique viatique. Symington en évoque pudiquement les difficultés à travers la périphrase suivante :

« the strange and unique exigences of Icelandic travel »[1]. Dans la préface de son récit de voyage, Paijkull oppose aux sirènes trompeuses du Sud l'attraction magnétique du Nord et trace ainsi une ligne de démarcation entre deux modes de voyage : la beauté et la vérité dans les choses difficiles, par opposition à la séduction de la facilité[2]. Kneeland exprime sans détour ce que signifie un voyage en Islande au milieu des années 1870 :

> To such as wish to travel unimpeded by the artificial shams of modern tourists, to enjoy the strange and delightful sensation of visiting old and out-of-the-way places, and of getting a look at a country and a people almost in a state of primitive civilization, I can confidently recommend Iceland. It is no place for an invalid, or those who require the comforts of hotels and palace cars; one must be prepared to undergo exposure to cold, rain, hunger, and almost every personal discomfort; there are no hotels, and the hospitality of the country, though great, is not suited to the dainty or the thin-skinned; and now and then trifles must be heavily paid for. Walking is impossible except for short distances; the roughness of the trails, the frequent icy rivers to be forded, the mudholes and the bogs and the slippery rocks would very soon tire out the most active pedestrian; the baggage horses will stray from the path, and could not be recovered, except at their own pleasure, by any traveller on foot; so that what comforts there are must be obtained on a horse's back.[3]
>
> Ordinary health, love of nature in her wildest moods, a disposition to make the best of every thing, and not to be incommoded by tent life, rough fare, exposure to cold and wet, and not a little fatigue and discomfort, are prerequisites for travelling in Iceland.[4]

Dans son récit de voyage au titre évocateur, *Pauvre Islande !* (1889), le voyageur, journaliste et écrivain français Victor Meignan, évoque les « fatigues spéciales du voyage d'Islande »[5]. Quant à Howell, il résume ce qu'est le voyage d'Islande à travers un plaisant avertissement à ses lecteurs : « there is a delightful uncertainty about Icelandic travel which adds piquancy to the expedition »[6]. À la fin du XIXe siècle, au même titre que le voyage d'Orient, le voyage d'Italie ou le voyage de Grèce, le voyage en Islande jouit d'un statut, étayé par des éléments définitoires – l'effort, la pénibilité, l'épreuve – et par un itinéraire que les voyageurs identifient. Meignan évoque ainsi « l'excursion devenue classique des Geysers et de l'Hécla »[7] ou, cette fois-ci avec une pointe de dérision, l'unique arbre d'Akureyri, perdu dans ce qu'il perçoit, tant par son expérience de voyage que par ses lectures[8], comme un pays totalement dépourvu de

---

[1] Symington, *Pen and pencil sketches of Faröe and Iceland, op. cit*., p. 70.
[2] Voir Paijkull, *op. cit*., p. 2. Nous renvoyons aux propos analogues de Holland sur l'opposition entre voyage en Islande et voyage dans les pays du Midi (voir section 2.3.1. du présent chapitre).
[3] Kneeland, *op. cit*., p. 102. NB : il s'agira de notre édition de référence pour les citations ultérieures du texte de Kneeland, car l'édition originale de 1875 (*Travels in Iceland: An Account of Its Scenery, People and History, with a Description of Its Millenial Celebration in August 1874*, New York, A. L. Burt, 1875) ne nous est pas accessible. Pour le récit de voyage de Kneeland, voir annexe 1 (1875c). Pour ses rééditions, voir annexe 1 (1876c, 1876d, 1888b, 1889e).
[4] Kneeland, *op. cit*., p. 317.
[5] Victor Meignan, *Pauvre Islande !*, Paris, Ernest Kolb, 1889, p. 52. Pour ce récit de voyage, voir annexe 1 (1889a).
[6] Howell, *op. cit*., p. 117.
[7] Meignan, *op. cit*., p. VII. L'on trouve aussi, chez son contemporain, le voyageur belge Jules-Joseph Leclercq, l'expression de « voyage aux geysers » (Leclercq, *op. cit*., p. 144).
[8] L'on ne risquera pas ici à faire le recensement des discours de voyage à ce sujet, qui devient rapidement un *topos* du voyage d'Islande. Sans prétendre à l'exhaustivité, voir Mackenzie, *op. cit*., p. 352 ; Henderson, *op. cit*., vol. I,

végétation[1]. L'on songe à ces mots de Dutertre, qui attend avec impatience l'éruption des geysers :

> À minuit toujours pas d'éruption : je trouve l'attente trop longue de pas mal de centimètres [*sic*]. Nous sommes gelés, nous retournons donc dans notre petite chambre et je m'allonge tout habillé sur ma couchette, mais je ne ferme pas les yeux, car j'ai peur de m'endormir et je ne voudrais pas faire un pareil voyage sans assister à l'éruption du grand Geysir.[2]

C'est à cette condition, le respect d'un itinéraire précis, que les voyageurs peuvent prétendre avoir « fait le voyage d'Islande »[3], pour reprendre une expression chère à Victor Meignan. En témoigne cette expression de « voyage d'Islande », ce n'est pas uniquement à une pratique de voyage que se réfèrent les voyageurs, mais aussi à une forme qui commence à être identifiée, voire théorisée.

C'est avec la relation viatique de l'Américain Pliny Miles que le corpus du récit de voyage en Islande inaugure une réflexion d'ordre critique et littéraire sur les modalités de l'écriture du voyage d'Islande, et non plus uniquement sur la pratique du voyage en Islande. Là où Barrow Jr., à travers la voix de Stanley, déterminait la valeur du récit de voyage en Islande par rapport à son ancrage référentiel et à son adéquation à un itinéraire en cours de figement, Miles déporte le discours théorique sur le récit de voyage en Islande du côté du geste créateur de l'écrivain. De manière révélatrice, la préface du récit de voyage de Miles s'écarte des codes qui régissaient préalablement les préfaces des récits de voyage antérieurs, lesquelles assujettissaient le geste d'écriture à des raisons extérieures – l'accroissement du savoir sur l'Islande et sa transmission[4]

---

p. 122 ; Hooker, *op. cit*., vol. I, p. 34 et *passim* ; Preyer et Zirkel, *op. cit*., p. 23 (ces deux derniers voient d'ailleurs le fameux arbre d'Akureyri, voir p. 172). Le voyageur britannique James Bryce réfléchit d'ailleurs sur ce motif du paysage islandais dépourvu d'arbre (voir James Bryce, « Impressions of Iceland », *The Cornhill Magazine*, 29 (mai 1874), p. 553-570 (voir annexe 1 (1874a)).

[1] « Dans toute la grande colonie danoise, on dit souvent aux voyageurs : "Avez-vous vu l'arbre d'Akoreyry [*sic*] ?" comme on dit en Amérique : "Avez-vous vu le Niagara ?" ou en Égypte, les Pyramides. Pauvre arbre ! Il est cependant bien rachitique et ne semble pas du tout fier d'être l'unique de son espèce sur une terre d'une aussi grande étendue. » (Meignan, *op. cit*., p. 41). Henry Labonne, lui, en tire même une expression lexicalisée : « le voyage d'Akureyri » (Labonne, *op. cit*., p. 230).

[2] Dutertre-Deléviéleuze, *op. cit*., p. 61-62.

[3] Meignan, *op. cit*., p. 10 et 196. C'est une expression dont Labonne offre une variante plus imagée : « faire ce voyage de la Terre de Glace » (Labonne, *op. cit*., p. 194).

[4] L'on songe notamment aux premières lignes de la préface du *Reise im Norden Europas* (1924) de Friedrich August Ludwig Thienemann : « Bei einer Reisebeschreibung fragt der Leser zuerst : "Wer ist der Reisende, und was bewog ihn zur Reise ?" » (Thienemann, *Reise im Norden Europas, op. cit.*, p. IX). Nous traduisons : « Devant une description de voyage, la première chose que demande le lecteur est : "Qui est le voyageur, et qu'est-ce qui l'a incité à voyager ?" » Et Thienemann de retracer la genèse de son voyage par l'exposé de sa vocation pour les sciences naturelles. Le récit de voyage scientifique ne peut être à lui-même sa raison d'être ; il répond à un motif extérieur, le voyage, l'épreuve du réel, qui définit le projet d'écriture, l'économie et le contenu de l'ouvrage.

– et elle se situe davantage dans la tradition de la préface telle qu'elle est pratiquée dans les genres littéraires canoniques[1] :

> A Preface to a book is a sort of pedestal where the author gets up to make a speech; frequently an apologizing ground, where he "drops in – hopes he don't intrude;" […] Very likely he tells of the numerous difficulties and disadvantages under which he has laboured; perhaps apologizes for his style under the plea of writing against time, and that he has been greatly hurried. Readers and critics are usually indulgent towards the minor faults of an author, provided he entertains or instructs them; but they pay little attention to special pleadings. The writer who deliberately perpetrates a stupid or silly book, deserves the fate of dunces – obloquy and contempt. If he ads to this the double crime of setting up a justification, and asking that his work be not subject to the usual "canons" of criticism, then the reviewers should level their heaviest guns, pepper him pungently, and prove him but a buzzard, while he claimed the honours of a gamecock. […][2]

C'est en déclinant les fonctions traditionnellement prêtées à la préface dans le champ littéraire canonique – *captatio benevolentiæ*, établissement d'une posture auctoriale, justification du projet poétique ou des manquements à ce projet poétique – que Miles inaugure une réflexion d'ordre littéraire sur le geste d'écriture qu'est le voyage d'Islande. Sa préface, qui est aussi le théâtre d'une satire mordante adressée aux milieux littéraires de son époque et aux pratiques conservatrices de la critique, met en contact deux univers *a priori* étanches l'un à l'autre : les cercles littéraires et une Islande jusqu'alors territoire des récits de voyage savants. Cette saynète d'une cabale critique déplace subtilement la question de la réception et de la valeur du récit de voyage : celles-ci ne sont plus définies à l'aune de l'ancrage référentiel ou de l'exactitude scientifique, mais à l'aune du positionnement dans le champ des genres littéraires et de leurs canons esthétiques. Si Miles ne manque pas d'intégrer à sa préface un « passage obligé » de l'avant-propos ou de l'avertissement de la relation viatique, la revendication d'un discours véridique par le voyageur, il traite cette question en la déplaçant :

> It might not interest any of [the] readers [of your humble and obliged servant] to be told whether these pages were written in the saddle or on Mount Hekla; in a tar-painted house in Reykjavik or in a marble palace in London; on the deck of a Danish schooner in a continuous summer day of the Arctic sea, or by the light of bright eyes in Scotia's land. It so happens that the most of them were penned in the ULTIMA THULE, the *Terra Incognita* which they attempt to describe; and very little has been altered or amended since the original draft. The spirit of travel is the freshest at the time the travel is enjoyed; and all impressions are then the most vivid. What is written on the spot, carries with it a *vraisemblance*; and, though an after revision may add some polish to the style, yet, to a certain extent, it takes away the life and vivacity of the narrative. This "polishing" and "editing" process may reduce it to a dead flat, and, like an attempt to smooth a butterfly's wing, remove the bloom, and leave it but a bony shard. Slang may be bearable, though it can hardly be creditable; puns may be so bad that some might call them positively good; but dullness, and a style that is heavy to stupidity, are the unpardonable sins of authorship. This work, however,

[1] Sur la question des fonctions de la préface dans les genres littéraires canoniques, nous renvoyons à Gérard Genette, *Seuils*, Paris, Gallimard, coll. « Poétique », 1987 ; Ioana Galleron (dir.), *L'art de la préface au siècle des Lumières*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, coll. « Interférences », 2007 ; Marie-Pier Luneau et Denis Saint-Amand (dir.), *La Préface. Formes et enjeux d'un discours d'escorte*, Paris, Classiques Garnier, coll. « Rencontres », 2016.

[2] Miles, *op. cit.*, p. XIII.

> may have all, and more than all these faults. There are no accessible books of a late date in our language that give either an intelligible or a faithful account of Iceland. The object of the following chapters has been to present a readable and truthful narrative, to create some interest in the people, the literature, and the productions of the lonely isle of the north; and of the good or ill performance of the task, the public must be the judges.[1]

La fin de cette préface renoue certes avec le *topos* traditionnel de la préface de récit de voyage classique – la minoration des relations viatiques précédentes, réduits au mensonge ou à l'inexistence, au profit de la majoration du présent récit de voyage[2] – mais, auparavant, Miles déplace cette question de la vérité du récit de voyage, de deux manières étroitement liées. Tout d'abord, il substitue à la notion de « vérité », celle de « vraisemblance », qu'il cite en français dans le texte ; ensuite, il ne traite pas à proprement parler de la vérité et de ses critères de définition, mais offre plutôt à son lecteur une réflexion sur l'art d'écrire le voyage et sur le style des impressions de voyage. Le premier geste de Miles est d'inscrire sa réflexion littéraire sur le récit de voyage en Islande dans une longue tradition théorique propre aux genres narratifs et dramatiques canoniques. En effet, la notion de « vraisemblance » (ou son synonyme, le vraisemblable) renvoie le lecteur averti à une règle fondamentale de la doctrine classique de la littérature depuis la *Poétique* d'Aristote. L'on définira la vraisemblance ou le vraisemblable en littérature de la manière suivante : « Accord entre ce que l'écrivain ou l'artiste exprime dans son œuvre et ce que le lecteur ou le spectateur considère comme pouvant être vrai, comme conforme à l'idée qu'il se fait de la réalité.[3] » Sans retracer ici l'historique de la notion[4], l'on retient qu'elle

---

[1] Miles, *ibid*., p. XIV-XV.

[2] Pour s'en tenir au présent corpus d'étude, l'on évoquera Niels Horrebow, dont la préface exprime son intention de corriger les erreurs de Dithmar Blefken et de Johann Anderson (voir Niels Horrebow, *Tilforladelige Efterretninger om Island med et Nyt Landkort og 2 Aars Meteorologiske Observationer*, Copenhague, 1752, « Fortale », page non numérotée), mais dont les ambitions sont rabattues par les traducteurs allemand et anglais de Troil : ce dernier, estiment-ils, a pour mérite de corriger l'ignorance et la partialité de l'ouvrage de Horrebow (voir « Extrait de la Préface du Traducteur Allemand, M. Moeller, Professeur d'Histoire à Greifswald », dans Troil, *Lettres sur l'Islande, op. cit.*, p. X ; « Extrait de la Préface de la Traduction Angloise », dans Troil, *ibid.*, p. XIX). Kerguelen-Trémarec, à son tour, souhaite contredire les propos de Horrebow (voir Yves Joseph de Kerguelen-Trémarec, *Relation d'un voyage dans la mer du Nord, aux cotes d'Islande, du Groenland, de Ferro, de Schettland, des Orcades & de Norwège ; fait en 1767 & 1768*, Paris, Imprimerie de Prault, 1771, p. 32). L'on pourrait poursuivre à l'infini cette chaîne de voyageurs et explorateurs qui ont vocation à se contredire et à se compléter au nom d'une vérité factuelle à ce point asymptotique que la protestation de vérité est finalement de l'ordre du *topos* plus que du projet savant.

[3] « Vraisemblance, subst. Fém. ». CNRTL (Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales) – Ortolang [ressource en ligne]. URL : https://www.cnrtl.fr/definition/vraisemblance%20 (consultation le 3 janvier 2021).

[4] Nous renvoyons aux articles et travaux suivants : Bernard Croquette, « Vraisemblable », dans *Dictionnaire des genres et notions littéraires*, Paris, Encyclopædia Universalis / Albin Michel, 1997, p. 867-868 ; Denis Pernot, « Vraisemblance », dans Paul Aron, Denis Saint-Jacques et Alain Viala (dir.), *Le dictionnaire du littéraire*, Paris, Presses universitaires de France, 2002, p. 646-647 ; Andrée Mercier, « La vraisemblance : état de la question historique et théorique », *temps zéro. Revue d'étude des écritures contemporaines*, nº 2 [ressource en ligne]. URL : http://tempszero.contemporain.info/document393 (consultation le 3 janvier 2021). L'on consultera les travaux suivants pour approfondir la notion de vraisemblable dans les trois corpus que sont la littérature grecque ancienne, le théâtre classique français et le roman réaliste français du XIXe siècle : Xavier Riu, « La place du vraisemblable dans la littérature grecque », *Pallas* [ressource en ligne], 91 | 2013, mis en ligne le 2 décembre 2013. URL : http://journals.openedition.org/pallas/377 (consultation le 3 janvier 2021) ; Patrick Garnier, « La notion de

est liée de manière indissoluble à la question de la fiction littéraire, que cette fiction soit romanesque ou théâtrale. Que Miles choisisse cette notion pour penser le récit de voyage est la marque, non seulement de l'émergence d'un questionnement de théoricien littéraire sur cette forme, mais aussi l'esquisse d'une correspondance entre récit de voyage en Islande et fiction. C'est une rupture totale avec les ambitions et les principes tant éthiques qu'esthétiques du récit de voyage scientifique. Le second geste de Miles a pour conséquence de substituer à la notion de vérité factuelle – exhaustivité et ancrage référentiel entendu à un degré extrême, qui serait l'identité entre le réel et l'écriture – une vérité d'ordre intime, subjective, oblique, fondée sur l'expérience du réel par l'écrivain-voyageur, et où est suggérée l'équivalence entre « faithful » (« fidèle ») et « truthful » (« véridique »).

Ce texte préfaciel de Miles trouve un éclairage particulièrement convaincant à travers la théorie des régimes de littérarité de Genette. Il relève d'une littérarité de type conditionnel puisqu'il incite le lecteur à adopter une lecture de type esthétique du récit de voyage dont il est le seuil : il déplace le questionnement traditionnel autour des ambitions épistémologiques – réalisées ou non – de la littérature viatique vers un questionnement non moins traditionnel, mais inscrit dans la tradition du système des belles-lettres, la réflexion autour de la *mimèsis*[1]. Ce faisant, il suscite un régime de lecture fictionnel, ici, plus spécifiquement romanesque. Qui plus est, la préface de Miles est aussi le théâtre de l'intégration dans le récit de voyage d'un régime de littérarité constitutive, puisque l'écrivain-voyageur suggère une intentionnalité littéraire en adoptant les codes de la préface typique de genre fictionnel. En cela, *Norðurfari* est le creuset de la rencontre des deux régimes de littérarité définis par Genette et contribue potentiellement à établir le voyage d'Islande dans le champ littéraire en tant que « genre mixte ou intermédiaire, mêlé de réel et de fiction, tel que le roman historique, le roman autobiographique, l'Histoire, la biographie ou l'autobiographie romancées »[2]. On le constate, les écrivains-voyageurs de la seconde moitié du XIXe siècle ont non seulement une représentation du voyage en Islande en tant que pratique définie de manière empirique, mais leurs relations viatiques peuvent aussi être le lieu d'une théorisation du voyage d'Islande comme forme littéraire. En témoigne la préface de *Norðurfari* (1854) de Miles, qui se démarque de la simple protestation de gratuité et de

vraisemblance chez les théoriciens français du classicisme », *Annales de Bretagne et des pays de l'Ouest*, année 1976, 83-1, p. 45-70 ; Roland Barthes, Leo Bersani, Philippe Hamon, Michael Riffaterre et Ian Watt, *Littérature et réalité*, Paris, Seuil, 1982, 2015.

[1] La *mimèsis* – ambitions et moyens de la représentation de la réalité par la littérature – renvoie également aux premières classifications génériques, celles de Platon et Aristote (à ce sujet, voir Combe, *op. cit*., p. 27-34), que commente Genette dans « Frontières du récit » (Dans *Figures II*, Paris, Seuil, coll. « Point », 1969, p. 49-69).

[2] Genette, *Fiction et diction*, *op. cit*., p. 151.

liberté affirmée par les préfaces d'impressions de voyage pour se situer dans la tradition des préfaces des genres littéraires canoniques. En cela, d'une part, Miles ouvre la voie à l'élaboration d'un discours critique sur le voyage d'Islande, dont le récit de voyage de Burton est le lieu, 21 ans plus tard et, d'autre part, en intégrant dans la littérature viatique tant des codes discursifs que des débats théoriques propres au champ littéraire classique, il suggère l'entrée légitime du récit de voyage dans le système canonique des genres littéraires.

3.2.3.2. Burton, juge du voyage d'Islande : le geste métalittéraire d'*Ultima Thule* (1875)

En 1875 paraît *Ultima Thule*, récit de voyage en deux tomes que Burton consacre à son exploration de l'Islande à l'été 1872. L'ouvrage est aussi imposant que son propos est ambitieux : en effet, Burton renoue avec le modèle humboldtien du récit de voyage scientifique, en développant dans le volume I de son récit de voyage l'intégralité des sections thématiques traditionnelles de l'exposé savant (géographie, histoire, anthropologie, zoologie…) et en déployant dans le volume II sa relation de voyage proprement dite. L'ouvrage prend aussi en compte les attentes des futurs touristes qui le liront peut-être, en accordant une grande place aux détails logistiques relatifs à chaque excursion, ainsi qu'à la situation économique et politique actuelle de l'Islande. Burton mêle enfin à ce modèle textuel canonique du récit de voyage scientifique, lui-même amendé par le modèle du guide de voyage, les codes des impressions de voyage – avec l'affirmation de sa subjectivité à chaque instant – et du pèlerinage culturel livre en main. *Ultima Thule* est donc une sorte de miroir des modèles textuels des récits de voyage en Islande, et des arts du voyage passés et présents dans leur globalité. Mais il s'agit aussi d'un miroir ambivalent, troublé par le soupçon, et dans lequel le discours est mis en question au moment même où il s'énonce. À cet égard, la préface est particulièrement éclairante. Nous nous permettons de reproduire de larges extraits de ce texte que nous allons commenter. Burton y justifie l'ajournement de la parution de son récit de voyage – deux ans de retard – par la nécessité d'exercer un contrôle drastique sur son propre imaginaire de l'Islande :

> […] in treating of Iceland there is present danger of misleading the reader, unless due reflection correct hasty work. The subject is, to some extent, like Greece and Palestine, of the sensational type: we have all read in childhood about those "Wonders of the World," Hekla and the Geysir, and, as must happen under the circumstances, we have all drawn for ourselves our own Iceland – a distorted and exaggerated mental picture of what has not met, and will not meet, the eye of sense. Moreover, the travellers of the early century saw scenes of thrilling horror, of majestic grandeur, and of heavenly beauty, where our more critical, perhaps more cultivated, taste finds very humble features. They had "Iceland on the brain," and they were wise in their generation: honours and popularity await the man who ever praises, the thorough partisan who never blames. But not the less our revulsion of feeling requires careful coercion: it always risks under-rating what we have found so much over-valued, of tinging neutral-hued sobriety with an angry flush of disappointment.
>
> I went to Iceland feeling by instinct that many travellers had prodigiously exaggerated their descriptions, possibly because they had seldom left home. "The most difficult and expensive country

> in the world" would certainly prove cheap and easy after the Andes and the Haurán. What could be made of "giddy rapid rivers" at most three feet deep, and if deeper provided with ferries? Yet the "scare" had succeeded in making a deep impression: one tourist came to Iceland prepared to cross the streams "in buff," and firmly determined on no account to climb a scaur. "The ruts are only one danger of Icelandic travelling, *the* danger is crossing the streams," says a modern author—how his descriptions were derided by a couple of English officers who had ridden about the Himalayas! What could I think of the "stupendous precipice of Almannagja," of the "frightful chasm," of the "dreadful abyss, causing the most disagreeable emotions," when also told that men ride up and down the side? Yet another says, "rush for your life" from the unfortunate Strokkr; whilst we are actually threatened with perils of polar bears—half-starved wretches floated ashore upon ice-floes to be slaughtered by the peasants with toy scythes before they can stretch their cramped and numbed limbs. The "horrific deep chasms" of the Reykjavik-Hafnafjörð [*sic*] road, and the popular sketches, affected me with extreme incredulity. A friend described to me life in Iceland as living in a corner, the very incarnation of the passive mood; and travelling there as full of stolid, stupid risks, that invite you to come and to repent coming, not like the swiftly pursuing or treacherously lurking perils of tropical climes, but invested with a horror of their own —such was not my experience.
>
> Shortly after returning to England, I published, in the columns of the *Morning Standard* (October to November 1872), two letters for the benefit of intending tourists and explorers. Written in the most sober and realistic style, and translated into many of the languages of Europe, they gained for me scant credit at home. "Old Identity" again kicked against the goad of "New Iniquity," and what could I expect? Mackenzie and Henderson, who *would "*feast wondering eyes" upon everything and everybody, had set the example of treating Iceland as an exceptional theme. They found followers: even the hard-headed Scot gallops between Reykjavik and Thingvellir along the edge of a "dreadful precipice," where I saw only the humblest ravine; and travellers to the age-weary, worn-out Geysir rise at midnight in their excitement to sing those "grand old psalm-tunes, such as York and the Old Hundredth." Need it to be said that Mr Cook's pilgrim-tourists have done exactly the same thing in the Holy Land?
>
> […] I can appeal for confirmation to the dozen intelligent English tourists who were in Iceland at the same time as myself: all united with me in deriding their previous conceptions, and in forming the estimate here offered to the public.[1]

Plusieurs remarques s'imposent à la lecture de ces lignes. Tout d'abord, la préface de Burton est marquée par le rejet d'un art du voyage en Islande qui repose sur la notion de sublime et l'équation de la beauté et de la difficulté. Ce faisant, il rejette l'intégralité d'une tradition de représentation dont nous avons précédemment tracé les linéaments[2] : l'émerveillement d'Ebenezer Henderson, le sentiment écrasant de l'infini chez Mackenzie et Holland, tout cela est frappé d'exagération et de nullité. Il serait tentant de reconnaître chez Burton les symptômes d'un *ethos* fort répandu au XIXe siècle : celui du voyageur revenu de tout[3]. Au temps de la découverte et de l'émerveillement succède celui du pèlerinage, marqué par la répétition des itinéraires, mais aussi la constitution des lieux géographiques en stéréotypes désormais stériles, d'où l'agacement du voyageur blasé à l'égard d'un étonnement qui n'en est plus un. Il serait tout aussi recevable de reconnaître dans ces lignes de Burton les codes traditionnels de la préface de récit de voyage scientifique, dont le *topos* consiste à rejeter les discours de ses prédécesseurs du côté des mensonges et des fables. Enfin, il serait possible d'inscrire le discours

[1] Burton, *op. cit*., vol. I, p. IX-XI.
[2] Voir sections 2.1.3. et 2.1.4. du chapitre I de la présente thèse.
[3] Sylvain Venayre évoque régulièrement cette figure dans l'ensemble de ses travaux, et voit en elle la conséquence de la fin du voyage d'aventure.

de Burton dans le contexte de cette querelle des Anciens et des Modernes dont Henry Holland et les touristes britanniques des années 1860 sont un exemple : en effet, citations ironiques à l'appui, Burton se livre à une liquidation en règle des éléments de discours et des passages obligés – au double sens propre et figuré – que les explorateurs-naturalistes du début du XIXe siècle ont instaurés. Mais ce serait oublier que Burton est lui-même un explorateur[1] et qu'il n'omet pas de prendre les touristes[2] pour cible dans cette charge générale, fustigeant leur manque flagrant d'originalité et d'esprit d'initiative. Quelques pages plus loin, il invite d'ailleurs ses lecteurs à aller explorer la côte est de l'Islande, région méconnue où s'est réfugiée l'aventure[3].

En vérité, l'intérêt principal de la préface de Burton est d'inaugurer dans le corpus des récits de voyage en Islande un mouvement dialectique : d'une part, Burton affirme le figement des lieux géographiques de l'Islande en lieux rhétoriques et il institue le voyage d'Islande en forme littéraire, identifiable par ces stéréotypes définitoires ; d'autre part, il renie la réalité d'un Almannagjá ou d'un Geysir sublimes, qui ne seraient plus que des objets de discours. Au moment même où le voyage d'Islande naît à la littérature, un soupçon majeur est porté sur cette forme et sur son ambition à dire la vérité, à transmettre un savoir sur l'Islande. Une même entreprise de mise en doute systématique du discours caractérise un autre passage essentiel de la relation viatique de Burton. En effet, la section I du volume I d'*Ultima Thule*[4] est consacrée au recensement le plus complet qui existe sur le mythe de Thulé avant l'essai de Monique Mund-Dopchie[5]. Burton retrace le mythe de Thulé de ses origines jusqu'à l'époque contemporaine de son récit de voyage et, surtout, il décline les différentes hypothèses de localisation de Thulé : nord de la Grande-Bretagne, péninsule scandinave, Islande. Chaque hypothèse est étayée par des extraits de textes référencés avec une rigueur toute scientifique, offrant au lecteur une véritable anthologie. À aucun moment Burton n'y intervient en tant qu'auteur ou narrateur : il classe et compile. La pluralité contradictoire des hypothèses

[1] Nous ne retracerons pas son imposante bibliographie. *Ultima Thule* est son 19e récit de voyage publié : Burton retrace depuis 1851 ses diverses expéditions à Goa, dans la vallée de l'Indus, dans la région des lacs de l'Afrique centrale, dans les déserts de Californie, le long du Nil, ou encore au Paraguay pour ne mentionner que quelques-unes de ses destinations. Nous renvoyons à cette note bio-bibliographique concise et complète : Greg Garrett, « Burton, Richard Francis (1821-1890) », dans Speake (dir.), *op. cit.*, p. 148-150.

[2] En cela, Burton s'inscrit dans une longue tradition de diatribes contre les touristes qui les opposent frontalement à la figure de l'explorateur. Importuns, trop nombreux, privés d'esprit d'initiative : tel est le lot des touristes, repoussoir de n'importe quel voyageur, toute génération confondue (Holland et Burton tomberaient ainsi d'accord sur le sujet !). Sylvain Venayre analyse ce discours anti-touriste : Venayre, *Panorama du voyage, op. cit.*, *passim*. À ce sujet, voir également section 2.2.1. du présent chapitre.

[3] Voir Burton, *op. cit*., vol. I, p. XIII.

[4] « Section I. Of Thule », dans Burton, *op. cit*., vol. I, p. 2-34.

[5] Nous renvoyons au chapitre I de la présente thèse, qui exploite les travaux de Monique Mund-Dopchie.

fonctionne alors comme une mise en question indépassable du mythe de l'identité entre Thulé et Islande, et comme une mise en question de l'ouvrage de Burton, dont le titre est révélateur. *Ultima Thule* est donc un dispositif critique, qui fonctionne selon une grille de lecture fondamentalement ironique : puisque tout n'est que discours, il n'y a guère de vérité univoque et objective sur le monde à attendre du livre, des livres. C'est une position intellectuelle qui pourrait conduire tout voyageur au pessimisme, au sentiment d'une dualité irréconciliable entre le discours et le lieu. Elle pourrait tout autant signer, non seulement l'appartenance de la littérature de voyage au seul champ littéraire, mais aussi la légitimité de cette littérature de voyage à produire une vérité sur le monde, puisque tout lieu existerait d'abord dans le discours[1]. Drame du dualisme perçu comme le divorce entre le signe et le monde, ou monisme créateur de la littérature, où le monde est d'abord signe ?

La mise en doute de la légitimité même du discours sur l'Islande est une logique qui habite les récits des voyageurs en Islande après Burton. Néanmoins, nombreux sont ceux qui usent de la préface d'*Ultima Thule* comme un garde-fou contre leur propre imaginaire, une prévention contre la déception : déception de ne pas être le premier à s'émerveiller de l'Islande, déception de voir la réalité déroger au livre, le signe être trahi par le monde. Conscient du caractère construit et déréférentialisé des stéréotypes islandais, de l'écran de la bibliothèque qui s'est dressé entre lui et le monde, Leclercq traduit et place les paroles de Burton à la fin de sa propre préface, comme un avertissement aux lecteurs, futurs voyageurs, mais aussi à lui-même :

> […] Je raconterai l'Islande telle que je l'ai vue, et tâcherai de me garder de l'enthousiasme qui nuit à la vérité. Ce ne sera peut-être pas toujours facile. « Quand on parle de l'Islande, dit le capitaine Burton, ce vétéran des voyageurs, on est toujours en péril d'induire en erreur le lecteur, à moins qu'une convenable réflexion ne corrige une œuvre hâtive. Le sujet est, à certains égards, du type *sensationnel,* comme la Grèce et la Palestine ; nous avons tous entendu parler dans notre enfance de ces merveilles du monde, l'Hékla et le Geyser, et comme il arrive toujours en pareil cas, nous nous sommes tous fait une Islande à nous. »[2]

Quant à Tromholt, il se livre à une attaque en règle de la représentation de l'Almannagjá en gouffre sublime, telle qu'elle est notamment véhiculée par lord Dufferin (« en hyperenthusiastisk Reisende », « un voyageur hyper-enthousiaste »)[3]. Enfin, le géographe allemand Karl Grossmann, compagnon de voyage d'Otto Cahnheim, amorce ainsi le récit de

[1] Telle est la théorie de Daniel Chartier : voir « Introduction. Penser le lieu comme discours », dans Daniel Chartier, Marie Parent et Stéphanie Vallières (dir.), *Cahiers Figura, L'idée du lieu*, 2013, p. 15-17 notamment.
[2] Leclercq, *op. cit*., p. 6.
[3] Tromholt, *op. cit*., p. 161-162.

son voyage devant la *Royal Geographical Society* (« Société royale de géographie ») de Londres :

> It may appear, at first glance, a superfluous task to lay before this Society an account of a journey in Iceland, comprising, as it does to a great extent, ground that has been traversed before. Accounts of Icelandic travelling are by no means scanty; indeed, it almost looks as though a visit to Iceland is necessarily followed by a more or less violent attack of the *furor scribendi*, a complaint from which usually not even those escape who – as Sir Richard Burton somewhat disrespectfully expresses it – have only "done the cockney trip to the Geysirs," and possibly to Hekla. If in spite of this I think it worth while to bring forward my own experiences, I am led by the following considerations. […][1]

Küchler partage sur l'Almannagjá le regard critique de Tromholt, démentant les affirmations enthousiastes de Preyer et de Zirkel[2]. Pour ces quatre voyageurs, le discours de Burton est un avertissement les invitant à la suspicion : suspicion à l'égard de leur propre discours, de la légitimité de leur propre expérience de voyage et du récit de cette expérience. À certains égards, les propos de Burton résonnent aussi comme l'interdiction de l'étonnement et de l'émerveillement, au profit de la déception comme discipline intellectuelle. Or, non seulement ni eux ni Burton ne parviennent à appliquer cette dernière dans leurs propres récits de voyage – nous aurons l'occasion de le constater dans le chapitre III de la présente thèse – mais, en outre, le discours de Burton est aussi l'acte de naissance du voyage d'Islande comme forme littéraire originale : puisque le récit de voyage est au moins partiellement démis de sa fonction référentielle au sens traditionnel du terme, la littérature étend alors sur lui son empire. Nous allons à présent en étudier la manifestation dans notre corpus d'étude, tout particulièrement dans le courant des années 1880.

3.2.3.3. Chateaubriand en Islande, ou l'avènement du voyage d'écrivain

Avec l'*Ultima Thule* de Burton, qui introduit dans le corpus des récits de voyage en Islande un discours de soupçon sur l'adéquation entre le signe et le monde, une tension supplémentaire s'ajoute à celles qui traversent ce corpus, déjà complexe et contradictoire. Rappelons qu'il est partagé entre deux grands modèles canoniques – récit de voyage scientifique et voyage romantique – chacun porteur d'une certaine représentation du monde et,

[1] Karl Grossmann, « Across Iceland », *Geographical Journal*, 3, 1894, p. 261. Sur ce récit de voyage, voir annexe 1 (1894b).

[2] Voir Küchler, *Unter der Mitternachtsonne, op. cit*., p. 111-112. Il est vrai que les deux naturalistes des années 1860 ne tarissent pas de superlatifs pour évoquer cette structure tectonique : « eine der wunderbarsten Naturerscheinungen der Welt » (« l'un des phénomènes naturels les plus surprenants au monde »), « die Almannagjá gehört zu den Dingen, welche man sehen muss, um daran zu glauben » (« l'Almannagjá fait partie de ces choses que l'on doit voir pour y croire ») (Preyer et Zirkel, *op. cit*., p. 80). D'ailleurs, Preyer et Zirkel affirment leur plein accord avec le propos de lord Dufferin qu'ils estiment n'être pas exagéré (« es ist in der That nicht übertrieben » ; « ce n'est de fait pas exagéré »).

surtout, opposé l'un à l'autre terme à terme par une géographie symbolique du monde dont l'imaginaire de l'Islande est la ligne de faille. Si le discours de soupçon inauguré par Burton pourrait mettre en péril la légitimité même du corpus des récits de voyage en Islande et, plus largement encore, celle du discours sur le monde, la réalité du corpus prouve qu'il n'en est rien. Les années 1880 sont même le théâtre d'une réinvention des modèles textuels dont nous avons précédemment établi la classification, et ce à travers l'intégration au corpus des relations viatiques en Islande du modèle à la fois fécond et instable de l'itinéraire chateaubriandien. Nous nous situons ici dans la lignée de Roland Le Huenen et Alain Guyot, dont le postulat est le suivant[1] : l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem* (1811) de Chateaubriand n'est pas uniquement une publication déterminante dans l'histoire de la littérature romantique française, mais il s'agit aussi d'un jalon dans l'histoire de la poétique des récits de voyage, non moins structurant dans l'imaginaire des écrivains-voyageurs que la géographie symbolique du monde de Humboldt. L'*Itinéraire de Paris à Jérusalem* ne serait pas tant une œuvre littéraire que le paradigme d'une forme littéraire à part entière. Nous postulons donc que le corpus des récits de voyage en Islande, tout particulièrement dans le dernier quart du XIXe siècle et les premières décennies du XXe siècle, renoue avec ce modèle textuel, un siècle après son apparition, toujours selon la dynamique anachronique qui définit l'histoire des formes propres à notre corpus d'étude.

Une précaution préalable doit être prise, ce faisant. Chateaubriand n'occupe pas dans l'esprit des écrivains-voyageurs en Islande du XIXe siècle un statut analogue à celui de Humboldt ou de Cook. Nous avons identifié tout au plus trois références à cet auteur dans l'ensemble du corpus, dont deux sont – sans surprise – situées dans les œuvres de langue française. Marmier convoque Chateaubriand dans sa présentation de l'épisode de la christianisation de l'Islande en l'an mil :

> […] le roi [de Norvège] Olaf renvoya deux autres missionnaires. Ceux-ci tâchèrent d'agir sur l'esprit du peuple par les cérémonies religieuses, et ils réussirent. Les prêtres catholiques parurent à l'assemblée du Thing avec leurs blancs surplis et leurs longues chasubles ; l'encensoir balancé par une main d'enfant exhala ses parfums, et la cloche répandit dans les airs ses sons plaintifs et harmonieux. C'est une belle page à ajouter à ces admirables pages que M. de Chateaubriand a écrites sur la cloche dans son *Génie du christianisme.* La foule s'émut à l'aspect de cette solennité religieuse, et plusieurs hommes qui étaient restés inébranlables à la colère de Thorvaldr et aux sermons de Thangbrandr s'inclinèrent, par un mouvement involontaire, devant le prêtre qui s'avançait ainsi précédé de la croix.[2]

[1] Voir Guyot et Le Huenen, *L'*Itinéraire de Paris à Jérusalem *de Chateaubriand, op. cit*., p. 7-14.
[2] Marmier, *Lettres sur l'Islande, op. cit*., p. 108-109.

Labonne, lui-même un émule de Marmier d'un point de vue stylistique, situe le tableau sublime de l'activité géothermique de Geysir dans la veine de l'écriture sensible et romantique du tournant des XVIIIe-XIXe siècles :

> Ma première journée fut entièrement consacrée à visiter attentivement toutes ces merveilles, et minuit, l'heure solennelle, me surprit perdu dans ces contemplations. Mais nous sommes en juillet, c'est-à-dire à une époque où la lumière du jour est perpétuelle, et jamais l'ultime Thulé ne me révéla mieux son double aspect polaire et volcanique, glacial et igné. Le froid intense qui régnait sur cette plaine stérilisée par la silice, tandis que nous sentions le sol en feu ; les montagnes lointaines ensevelies sous des neiges éternelles et éclairées par la lueur surprenante de cette aurore succédant au crépuscule, ces mille aspects sinistres et étranges, ce prodigieux silence, ces nuages sortant des lissures et semblant une armée de blancs fantômes, tout cela me semblait féerique, d'un autre monde, et seule la plume d'un Chateaubriand ou d'un Bernardin de Saint-Pierre pourrait rendre les sensations éprouvées… Puis… nous allâmes coucher.[1]

L'on constatera la pirouette potentiellement ironique sur laquelle s'achève cet extrait, qui est aussi une prétérition, eu égard au pastiche chateaubriandien qui la précède. Qu'il s'agisse pour Labonne d'avouer sa propre impuissance littéraire face au maître du genre ou de prendre ses distances avec lui à travers une rupture de ton, du lyrique au burlesque discret, c'est de toute façon la reconnaissance par l'écrivain-voyageur d'une influence esthétique qui détermine autant sa perception de l'Islande que la mise en discours de celle-ci. Du côté britannique, l'on identifie une seule occurrence de Chateaubriand. Elle intervient dans le récit de voyage du voyageur anglais George Charles Sim[2], pour qualifier l'attachement des Islandais à leur pays, à travers une citation apparemment apocryphe :

> they have a true love for their native land, and having now achieved political liberty, and secured the inestimable right of self-government, I for one do not doubt that actuated by that patriotism which Chateaubriand calls "L'instinct le plus noble du genre humain," they will yet redeem their island-home from its present barrenness and crushing poverty, and in spite of snow and winter "make the wilderness to smile and blossom like the rose," even in Ultima Thule.[3]

En tout état de cause, et dans le cas où la référence à Chateaubriand est convoquée pour définir une esthétique du voyage en Islande, ce n'est pas le Chateaubriand de l'*Itinéraire* qui domine, mais plutôt celui du *Génie du christianisme* (1802) ou des *Martyrs* (1809) : les « blancs

---

[1] Labonne, *op. cit*., p. 151.

[2] Peu d'informations sur cet homme, que l'on hésite à assimiler à George Charles Sim, journaliste originaire du Yorkshire qui s'établit en Australie, dans le Queensland (où il occupe un siège à l'Assemblée législative de l'État), pour y chercher de l'or dans les années 1870. Rien ne permet d'affirmer qu'il soit revenu en Europe dans les années 1880 pour effectuer un voyage en Islande (pour ces éléments biographiques incertains, voir « Sim, George Charles ». Queensland Parliament – Former Members Biographies. URL : https://www.parliament.qld.gov.au/members/former/bio?id=2819984876 (date de consultation : 15 janvier 2021)).

[3] George Charles Sim, *From England to Iceland: A Summer Trip to the Arctic Circle. With Forty-Five Illustrations, Chiefly from Original Photographs*, Bradford, H. Gaskarth / Londres, Hamilton Adams, 1885, p. 120. Pour ce récit de voyage, voir annexe 1 (1885c), et pour ses rééditions, voir annexe 1 (1886b, 1890c).

fantômes » de Labonne ne sont pas sans évoquer l'univers de la druidesse gauloise Velléda[1] ou, pour souligner une composante circumpolaire de l'œuvre de Chateaubriand, celui des *Natchez*[2]. Il serait donc simplificateur et faux de postuler une influence directe de l'*Itinéraire* de Chateaubriand sur la poétique des récits de voyage en Islande à la fin du XIXe siècle. Chez Labonne, cette influence est à tout le moins médiée par l'entremise de Marmier, chez qui Alain Guyot a pu identifier plusieurs modèles phrastiques et motifs empruntés à Chateaubriand comme à Bernardin de Saint-Pierre[3]. Notre hypothèse est donc davantage celle d'une résurgence des codes et de la poétique de l'itinéraire chateaubriandien, dont Burton et ses émules pourraient être les héritiers plus ou moins conscients, à travers la vogue du voyage romantique en Europe, tout au long du XIXe siècle.

Identifions tout d'abord les caractéristiques majeures de l'itinéraire chateaubriandien, d'après l'analyse que mènent Alain Guyot et Roland Le Huenen des trois préfaces du récit de voyage de Chateaubriand[4] : préface de la première édition de 1811, préface de la troisième édition de 1812, préface des *Œuvres complètes* de 1826[5]. Sans entrer dans le détail des palinodies qui caractérisent ces trois préfaces, notamment eu égard au rapport de Chateaubriand à la question de l'érudition[6], nous pouvons identifier les éléments suivants comme étant partie intégrante de la poétique de l'itinéraire : pluralité des discours et des modèles textuels, allant de pair avec une diversité et une instabilité des postures énonciatives de l'écrivain-voyageur ; rapport ambivalent à l'érudition, dont l'écrivain-voyageur se défend sans parvenir à rompre

[1] À ce sujet, voir notamment Maurice Regard, « Tradition et originalité dans *Les Martyrs* », *Cahiers de l'AIEF*, 1968, 20, p. 73-83 ; Jean Balcou, « Le "merveilleux" breton de Chateaubriand à Renan », *Annales de Bretagne et des pays de l'Ouest*, 1977, 84-1, p. 663-674 ; Christian Goudineau, « Les Gaulois : récit d'une redécouverte », *Raison présente*, 142, 2002, p. 31-38.

[2] L'on songe à la traversée du Labrador par Chactas au livre VIII des *Natchez*, où Chateaubriand donne sa pleine mesure à son fantasme polaire ; à ce sujet, voir Fabio Vasarri, « Il Polo fantasma », dans Filippo Martelucci, *L'« instinct voyageur » : creazione dell'io e scrittura del mondo in Chateaubriand*, Padoue, Unipress, Biblioteca francese, 2001, p. 45-66. Nous remercions Alain Guyot pour cette référence.

[3] À ce sujet, voir Alain Guyot, « Xavier Marmier en voyage de l'Islande au Spitzberg : un romantique oublié aux marges de l'Europe ? », dans Marie-Andrée Beaudet, Luc Bonenfant et Isabelle Daunais (dir.), *Les Oubliés du romantisme. Actes du colloque international du CRELIQ, Université Laval, Québec, octobre 2002*, Québec, Nota bene, 2004, p. 239-258.

[4] Voir Guyot et Le Huenen, *L'*Itinéraire de Paris à Jérusalem *de Chateaubriand, op. cit*., p. 15-34.

[5] Soit respectivement François-René de Chateaubriand, *Itinéraire de Paris à Jérusalem et de Jérusalem à Paris, en passant par la Grèce, et en revenant par l'Égypte, la Barbarie et l'Espagne*, 3 vol., Paris, Le Normant, 1811 (1e et 2e éditions), 1812 (3e édition) ; *Itinéraire de Paris à Jérusalem*, dans François-René de Chateaubriand, *Œuvres complètes de M. le vicomte de Chateaubriand*, tomes VIII à X, Paris, Ladvocat, 1826.

[6] Voir Guyot et Le Huenen, *L'*Itinéraire de Paris à Jérusalem *de Chateaubriand, op. cit*., p. 25-26.

avec l'idéal hérodotien de l'*histor*[1] ; objectif littéraire[2] du récit de voyage comme facteur unifiant du texte ; *ethos* de l'homme de lettres qui subsume l'intégralité des postures énonciatives et prend en charge un discours jusqu'alors partagé entre « navigateurs, géographes, missionnaires, marchands, ambassadeurs, militaires et commis de l'État qui avaient tous en commun d'appartenir à des champs autres que celui de la littérature »[3].

Or, Burton et ses émules illustrent par leurs relations viatiques les trois éléments que sont la pluralité des modèles textuels au sein d'un même récit de voyage, la pluralité des *ethoi* et les ambitions littéraires. Ces dernières, cependant, ne sont pas assumées de manière aussi frontale que dans l'*Itinéraire* de Chateaubriand, et ce d'autant plus que, contrairement à Chateaubriand, les écrivains-voyageurs concernés ne sont pas des écrivains dotés d'une œuvre déjà consacrée au moment où ils écrivent leurs récits de voyage respectifs. À cet égard, rares sont les voyageurs en Islande qui sont déjà écrivains au moment de leur voyage en Islande : l'on songe à Chojecki, qui écrit des romans et des pièces de théâtre sous le pseudonyme « Charles Edmond » à partir des années 1850[4] ; à Symington, qui a déjà deux recueils de poèmes à son actif lorsqu'il se rend en Islande[5] ; à Browne, qui a une œuvre de romancier d'aventures en amont de son récit de voyage[6] ; à William Morris, qui a une œuvre de poète et de romancier depuis la fin des années 1850[7] ; au romancier et dramaturge norvégien Kristofer Nagel Janson[8] ; à Bayard Taylor,

---

[1] Tout comme Alain Guyot et Roland Le Huenen, Anne-Gaëlle Weber rappelle que l'itinéraire chateaubriandien a partie liée avec l'ancien modèle de la relation historique à la manière des *Histoires* (ou de l'*Enquête*) d'Hérodote, dont découle naturellement le récit de voyage scientifique (voir Weber, *A beau mentir, op. cit.*, p. 9).

[2] Comme Chateaubriand l'indique dans la préface de sa 1e édition, il s'agit pour lui d'aller « "voir les sites" à représenter dans l'épopée [*Les Martyrs*] en cours d'écriture [et de] rapporter du périple des impressions en mesure d'enrichir la littérature française » (Guyot et Le Huenen, *L'*Itinéraire de Paris à Jérusalem *de Chateaubriand, op. cit*., p. 23).

[3] Le Huenen, « Le récit de voyage : l'entrée en littérature », *op. cit.*, p. 51. Cité dans Guyot et Le Huenen, *L'*Itinéraire de Paris à Jérusalem *de Chateaubriand, op. cit*., p. 23.

[4] Voir « Chojecki (Charles-Edmond) », dans Jean-Claude Polet, *Patrimoine littéraire européen. Anthologie en langue française. Index*, Bruxelles, De Boeck Université, p. 333 ; « Charles-Edmond Chojecki (1822-1899) », Data BNF. URL : https://data.bnf.fr/fr/12208439/charles-edmond_chojecki/ (date de consultation : 15 juillet 2020).

[5] Pour ces détails bibliographiques, voir « Andrew James Symington », dans John Julian, *A Dictionary Of Hymnology, Setting Forth The Origin And History Of Christian Hymns Of All Ages And Nations*, New York, Charles Scribner's Sons, 1892, p. 1108 ; « Andrew J. Symington », dans James Grant Wilson, *The Poets and Poetry of Scotland from the earliest to the present time*, vol. II, New York, Harper & Brothers, 1876, p. 456.

[6] Sur ces données bibliographiques, voir « John Ross Browne », Library Ireland. URL : https://www.libraryireland.com/biography/JohnRossBrowne.php (date de consultation : 22 juillet 2020) ; « J. Ross Browne Collection », Online Archive of California. URL : http://www.oac.cdlib.org/findaid/ark:/13030/kt3s20369w/ (date de consultation : 22 juillet 2020) ; pour plus de précision sur ce personnage aussi intéressant que méconnu, l'on se référera à Richard Dillon, *J. Ross Browne: Confidential Agent in Old California*, Norman, University of Oklahoma Press, 1965.

[7] Voir ce site web qui archive l'intégralité de l'œuvre de William Morris, de ses poèmes et romans à son œuvre de philosophie politique des années 1890, en passant par ses traductions de l'islandais et ses récits de voyage : William Morris Archives. URL : http://morrisedition.lib.uiowa.edu/about.html (date de consultation : 23 juillet 2020).

[8] Voir Idar Antonius Handagard, *Kristofer Janson*, Oslo, Damm, 1944.

compagnon de voyage de Kneeland en 1874, qui est un poète reconnu et apprécié des milieux littéraires de la côte est des États-Unis[1] ; à Anthony Trollope, écrivain victorien parmi les plus prolifiques et les plus célèbres de sa génération[2] ; ou enfin à Albert Engström[3]. Aucun de ces écrivains – romanciers, poètes et / ou dramaturges – n'adopte le modèle textuel de l'itinéraire chateaubriandien : ils souscrivent davantage à celui des impressions de voyage, plus ou moins élaboré, du livre illustré de Trollope au journal de bord sans prétention de Morris. De la même manière, des folkloristes eux aussi auteurs d'une importante œuvre publiée, tels que Baring-Gould ou le naturaliste et éditeur écossais Robert Chambers[4], privilégient le modèle du pèlerinage culturel. Il semblerait alors que le recours au modèle de l'itinéraire, dans le corpus des récits de voyage en Islande, soit davantage le fait d'écrivains-voyageurs que leurs statuts situent hors du champ de la littérature, mais pour qui l'itinéraire pourrait constituer une voie d'accès oblique, discrète, à la création littéraire[5], notamment grâce à la pluralité des *ethoi* que ce modèle permet d'endosser, à sa plasticité énonciative et à son montage de genres.

Trois récits de voyage, outre celui de Burton, sont particulièrement exemplaires de cette entreprise littéraire qu'autorise le modèle de l'itinéraire : ceux de l'Américain Kneeland (1875), du Belge Leclercq (1883) et du Français Labonne (1888). Ces trois récits se caractérisent par la pluralité des *ethoi* de l'écrivain-voyageur, par la collusion de modèles textuels *a priori* antagonistes – qui renvoie à la logique du montage de genres, entendue cette fois dans les limites strictes de la littérature viatique – et par un même geste de création littéraire, ponctuel ou non,

[1] Il est représenté, même succinctement, dans plusieurs grandes anthologies actuelles de poésie américaine, voir entre autres George Gesner, (dir.), *Anthology of American Poetry*, New York, Avenel Books, 1983, *passim* ; Eric L. Haralson (dir.), *Encyclopedia of American Poetry : The Nineteenth Century*, Chicago / Londres, Fitzroy Dearborn, 1998, *passim* ; Nina Baym (dir.), *The Norton Anthology of American Literature. Volume B: American Literature 1820-1865*, New York / Londres, W. W. Norton & Company, 2002 (6e édition), *passim*. Mais cette œuvre poétique est souvent éclipsée par son œuvre viatique : « It was as a traveler that he was most widely known, though it was the reputation that he least cared for. […] Bayard Taylor's darling ambition was to be remembered as a poet. » (Albert Henry Smyth, « Bayard Taylor (1825-1878 », dans C. D. Warner *et alii* (dir.), *The Library of the World's Best Literature. An Anthology in Thirty Volumes*, 1917. [En ligne]. URL : https://www.bartleby.com/library/prose/5150.html (date de consultation : 15 juillet 2020)).

[2] Voir le site web de la Trollope Society : https://trollopesociety.org/ (date de consultation : 23 juillet 2020).

[3] Il fonde et illustre lui-même un magazine satirique, *Strix*, à partir de 1897, et publie plusieurs recueils de nouvelles caractérisées par la truculence et l'humour noir, traduits vers l'anglais, avant d'effectuer son voyage en Islande (voir « Engström, Albert Laurentius Johannes », dans Herman Hofberg, Frithiof Heurlin, Viktor Millqvist, Olof Rubenson, *Svenskt bioafiskt hanlexikon*, vol. I, Stockholm, Albert Bonnier, 1906, p. 303 ; « Albert L J Engström », *Svenskt Biografiskt Lexikon*. URL : https://sok.riksarkivet.se/sbl/Presentation.aspx?id=16170 (date de consultation : 24 juillet 2020)).

[4] Robert Chambers, *Tracings of Iceland and the Faroe Islands*, Londres / Édimbourg, W. & R. Chambers, 1856. Pour les deux éditions de ce récit de voyage, voir annexe 1 (1856a, 1856b).

[5] Nous avons partiellement abordé cette question dans l'article suivant, où nous traitons notamment de l'émulation poétique exprimée par le savant Kneeland par rapport à son compagnon de voyage poète, Taylor : Marie Mossé, « "Skalds of America" : Bayard Taylor et Samuel Kneeland au millénaire de la colonisation de l'Islande (1874) », *Viatica* [En ligne], *Donner à voir et à comprendre*, 09/01/2017. URL : https://revues-msh.uca.fr/viatica/index.php?id=674.

assumé ou non. Arrêtons-nous plus particulièrement sur le cas de Kneeland. Cet écrivain-voyageur, dont les raisons du voyage sont essentiellement mondaines – il fait partie de la délégation de personnalités américaines dépêchée à Reykjavík à l'été 1874 pour les cérémonies du millénaire de la colonisation de l'Islande – adopte au cours de son récit une multitude d'*ethoi* et de modèles formels que n'exigerait *a priori* pas l'ancrage référentiel de son récit de voyage. En témoigne la liste d'objectifs qu'il établit dans la préface de son récit de voyage :

> I propose to take up the subjects in the following order: --
> 1. What we saw on the way, including the islands to the north of Scotland, all at some time invaded or inhabited by the same race that peopled Iceland; the reader is thus better prepared for the Icelandic national traits, and will better understand their history, especially its relation to maritime discovery and the settlement of Greenland and America five centuries before the time of Columbus.
> 2. The royal reception in Iceland, and the commencement of the festivities, with an account of the strange physical conformation of the island.
> 3. The volcanic phenomena of Iceland with the millennial celebration in the lave valley of Thingvalla.
> 4. The Geysers and Mount Hecla.
> 5. The characteristics of the people.
> 6. Their history, present condition, and hopes in the future.[1]

Cette liste déploie le plan du récit de voyage de Kneeland, mais aussi la pluralité d'*ethoi* dont il va se saisir au fil de la narration : ethnologue et historien, médecin-naturaliste, volcanologue, historien. Il est particulièrement remarquable de constater aux items 2 et 3 de la liste un dédoublement entre l'ancrage référentiel du récit de voyage – les bals et les cérémonies mondaines – et le modèle choisi : celui du récit de voyage scientifique. Il s'agit d'ailleurs d'un modèle dont Kneeland se réclame immédiatement à la suite de cette liste :

> In addition to my own experience, I have consulted all original works on Iceland within my reach, from Banks and Van Troil [*sic*] in 1772 and 1780, Olafsen [*sic*] and Paulsen [*sic*], Mackenzie and Henderson, to Professor Anderson's writings[2] in 1875.[3]

Si la carrière de savant naturaliste de Kneeland peut justifier à elle seul un tel positionnement énonciatif, le discours savant qui est le sien tient davantage de la compilation de savoirs et de théories scientifiques éprouvées, que de l'observation et d'un renouveau de l'analyse. Le chapitre X de son récit de voyage, consacré à Geysir, propose une synthèse des théories de Charles Lyell, de Robert Wilhelm Bunsen et de John Tyndall[4], en s'appuyant certes sur des

---

[1] Kneeland, *op. cit*., p. VI-VII.
[2] Rasmus Bjørn Anderson, tenant de l'hypothèse d'un peuplement norrois de l'Amérique du Nord, est une figure sur laquelle nous reviendrons au cours du chapitre III de la présente thèse. Pour l'heure, on indiquera le ou les ouvrages au(x)quel(s) Kneeland fait potentiellement référence : Rasmus Bjørn Anderson, *America Not Discovered by Columbus: A Historical Sketch of the Discovery of America by the Norsemen, in the Tenth Century*, Chicago, S. C. Griggs & company, 1874 ; *Norse Mythology*, Chicago, S. C. Griggs and Co. / Londres, Trübner & Co., 1875.
[3] Kneeland, *op. cit*., p. VII.
[4] Ces trois savants s'attachent, l'un après l'autre, à trouver la cause des éruptions de geysers. Voici ce que les récits successifs des voyageurs, dont Kneeland, permettent au lecteur non averti de retenir de leurs théories : pour Lyell, l'eau provient d'une chambre souterraine et elle est portée à ébullition par l'activité volcanique de l'île, avant

schémas effectués à main levée, mais sans présenter une théorie nouvelle sur ce phénomène[1] : le discours enchaîne sur la visite du roi du Danemark à Geysir, puis à Þingvellir[2]. Kneeland compense-t-il par ces incursions dans le discours savant les circonstances d'un voyage qui le frustrent de son statut de savant-naturaliste ? Ce n'est pas à exclure[3].

Ce divorce des codes du récit de voyage scientifique avec l'ancrage référentiel du voyage est accentué par la diversité des *ethoi* de Kneeland, dont la relation viatique tend à devenir un objet littéraire. En témoignent les poèmes placés en exergue de chaque tête de chapitre, à l'exception du chapitre XVII, vierge de toute citation liminaire, du chapitre IX, qui reproduit apparemment un extrait de récit de voyage consacré à l'aspect désolé des champs de lave[4], ainsi que des chapitre XIV et XVIII, qui placent en exergue une citation de l'ouvrage *America not discovered by Columbus* d'Anderson[5]. Ce faisant, Kneeland entremêle aux codes du récit de voyage scientifique ceux du voyage littéraire tels que les applique Pliny Miles 20 ans avant lui : en effet, Miles place lui aussi en exergue des chapitres de son récit des strophes ou vers de lord Byron, Percy Byshee Shelley, Walter Scott, Homère ou Shakespeare, qu'il attribue scrupuleusement à leurs auteurs respectifs[6]. En revanche, les poèmes qui scandent le récit de voyage de Kneeland ne sont jamais signés, encore moins référencés ; ils peuvent cependant être répartis en trois catégories. La première regroupe des poèmes préexistants et cités de manière exactes : c'est le cas des poèmes déclamés par Bayard Taylor lors des cérémonies du millénaire

---

d'être éjectée par la pression accumulée sous terre ; pour Bunsen, ce n'est pas dans une hypothétique chambre souterraine qu'il faut chercher la source de l'énergie à l'origine de l'éruption d'eau, mais dans le conduit du geyser, dont la température augmente sous l'effet des va-et-vient de la colonne d'eau et génère de la vapeur ; pour Tyndall, qui s'inscrit dans la lignée de Bunsen, le mécanisme du geyser a une durée de vie limitée : les dépôts successifs de silice et autres minéraux qu'occasionnent les éruptions répétées provoquent l'effondrement et la fermeture progressive du conduit, réduisant le geyser à une mare d'eau chaude.

[1] Voir Kneeland, *op. cit*., p. 153-160.

[2] Voir Kneeland, *ibid*., p. 161.

[3] Ce diplômé de médecine de l'Université Harvard, qui a servi en tant qu'assistant chirurgien dans l'armée pendant la Guerre de Sécession (1861-1865), est alors professeur de zoologie et de physiologie au Massachusetts Institute of Technology ; avant son voyage en Islande, il a porté attention aux phénomènes telluriques de la côte Ouest nord-américaine (voir Samuel Kneeland, *The Wonders of the Yosemite Valley, and of California*, Boston, A. Moore, 1871) et s'est notamment rendu dans l'archipel de Hawaii pour en analyser les phénomènes volcaniques (voir Kneeland, *An American in Iceland, op. cit.*, p. V). Le fruit des recherches de Kneeland en vulcanologie est publié dans la somme suivante : Samuel Kneeland, *Volcanoes and earthquakes. A popular account of their nature, causes, effects and geographical distribution, from personal observation in the Hawaiian and Philippine islands, Japan, Iceland, the Mediterranean basin, Spain and the United States*, Boston, D. Lothrop Company, 1888. Pour ces données, voir « Kneeland, Samuel, naturalist », dans James Grant Wilson et John Fiske (éd.), *Appleton's Cyclopædia of American Biography*, New York, D. Appleton, 1892, p. 561 et « Kneeland, Samuel », dans George Edwin Rines (dir.), *Encyclopedia Americana*, vol. XVI, New York / Chicago, Encyclopedia Americana Corporation, 1919, p. 478).

[4] Voir Kneeland, *An American in Iceland, op. cit*., p. 133.

[5] Voir Kneeland, *ibid*., p. 217 et 288.

[6] Voir Miles, *op. cit*., *passim*.

(chapitre V)[1] et par l'Islandais Matthías Jochumsson à Þingvellir, ainsi que des deux vers du poète écossais James Montgomery (chapitre VIII)[2], que les voyageurs connaîtront par le *Guide to Iceland* de Lock[3]. De même, le chapitre XI reproduit les premiers vers de « The Challenge of Thor » du poète américain Henry Wadsworth Longfellow[4] ; le chapitre XV, les strophes centrales de « To An Old Danish Songbook » du même poète[5] ; le chapitre XIX, les deux dernières strophes de « Tegnér's Drapa », toujours du même poète[6]. La deuxième catégorie regroupe des poèmes existants, mais partiellement réécrits par Kneeland : « Break, break, break » de lord Alfred Tennyson est repris et réécrit dans ses derniers vers (chapitre IV)[7] ; *idem* au chapitre VII pour les vers 5191 à 5199 du « Winter » du poète écossais James Thomson[8], ou au chapitre XIII pour le poème « Bermudas » du poète métaphysique anglais Andrew Marvell[9] ; quant à « To Ailsa Rock » du poète romantique anglais John Keats, il est caviardé de réécritures ponctuelles pour être adapté au Vatnajökull au chapitre XVI[10]. La troisième catégorie regroupe des poèmes que l'on suppose être de la main de Kneeland, faute d'avoir identifié la moindre citation, pour les chapitres I[11], II[12], III[13], VI[14] et X[15]. Les créations poétiques de Kneeland accompagnent les moments saillants de son propre itinéraire de voyage, tels que la navigation (I à III), l'analyse savante de la géologie de l'île (VI), Geysir (X), et résonnent comme une scansion émotionnelle de son récit de voyage. Kneeland s'inscrit ainsi dans la lignée d'une tradition poétique, entre révérence et écarts : la révérence, il la réserve aux poètes de son entourage, dont il laisse intactes les créations poétiques[16] ; tandis que les hommages mâtinés d'écarts sont réservés aux poètes désormais classiques, et parmi lesquels il tâche discrètement de s'inscrire. C'est ainsi que Kneeland fait de son récit de voyage une œuvre littéraire. Ce geste est rendu possible par la plasticité formelle et énonciative de l'itinéraire romantique, qui entre

[1] Voir Kneeland, *op. cit*., p. 64.
[2] Voir Kneeland, *ibid*., p. 116.
[3] « Iceland shone with glorious lore renowned, A northern light when all was gloom around. » (Lock, *Guide to Iceland, op. cit.*, p. 62).
[4] Voir Kneeland, *ibid*., p. 162.
[5] Voir Kneeland, *ibid*., p. 232.
[6] Voir Kneeland, *ibid*., p. 294.
[7] Voir Kneeland, *ibid*., p. 53.
[8] Voir Kneeland, *ibid*., p. 101.
[9] Voir Kneeland, *ibid*., p. 201.
[10] Voir Kneeland, *ibid*., p. 247.
[11] Voir Kneeland, *ibid*., p. 2.
[12] Voir Kneeland, *ibid*., p. 26.
[13] Voir Kneeland, *ibid*., p. 38.
[14] Voir Kneeland, *ibid*., p. 53.
[15] Voir Kneeland, *ibid*., p. 146.
[16] Rappelons que Longfellow est un ami de son compagnon de voyage Taylor : Longfellow ouvrira son recueil opportunément intitulé *Ultima Thule* (1880), par un éloge funèbre dédié à Taylor, disparu en 1878. Dans ce poème, il rendra hommage au confrère poète, mais aussi à l'infatigable voyageur (voir Henry Wadsworth Longfellow, *Ultima Thule*, Boston, Houghton, Mifflin & Company, 1880, p. 11-13).

en résonance, de manière particulièrement féconde, avec un imaginaire lui-même contradictoire et mouvant de l'Islande.

Une dynamique semblable est à l'œuvre dans les récits de voyage de Leclercq et de Labonne. Ainsi Leclercq peut-il se présenter en explorateur aventurier et savant naturaliste dans la préface de sa relation de voyage[1], et renouer avec les codes du récit de voyage scientifique en se donnant pour mission de rompre avec les mythes et fables de ses prédécesseurs, comme l'ont fait avant lui les explorateurs du tournant des XVIIIe-XIXe siècles :

> C'est peut-être, de toutes les contrées de l'Europe, celle où l'on peut relever le plus d'erreurs et d'exagérations dans les récits de voyage.[2]
>
> On rencontre quelquefois [des moutons] qui sont munis de quatre cornes, et les anciens voyageurs prétendent même en avoir vu qui n'avaient pas moins de six cornes, ce qui me paraît un de ces contes merveilleux dont on aimait autrefois à émailler les récits de voyage.[3]
>
> À ces récits [de l'éruption de l'Hekla en 1845] se mêlent, comme toujours, des fables absurdes qui se sont glissées dans maintes relations de voyage.[4]

Mais il peut également s'inscrire dans la lignée du Marmier, en proposant après ce dernier – et comme Labonne le fera cinq ans plus tard[5] – une réécriture de la *Brennu Njáls saga* :

> La lecture de la saga dans la magnifique version anglaise du docteur Dasent m'avait inspiré un vif désir de voir les lieux où se sont déroulés les événements du grand drame. […]
>
> […] Il semble que la nature ait voulu porter le deuil de la mort de Gunnar, car des lieux illustrés par les exploits du héros il ne reste plus que le souvenir. Où sont les prés verdoyants sur lesquels Gunnar, condamné à l'exil par un arrêt de l'Althing, chevauchait tristement avec son frère lorsqu'il se dirigeait en proscrit vers le navire qui devait le conduire loin de sa patrie ? Où sont les ondoyantes moissons à la vue desquelles il fondit en larmes lorsque, arrivé au sommet d'une colline qui surgit là-bas, il se retourna vers son pays natal ? À peine voit-on encore çà et là un îlot de verdure épargné par les débordements des eaux.
>
> La saga est ici d'une grandeur héroïque. « Empêche-moi, disait Gunnar à son frère Kolskegg, de regarder derrière moi, de peur que mon courage ne faiblisse. » Tout à coup son cheval tomba lourdement avec lui, et quand il se releva, ses yeux rencontrèrent sa maison, ses champs couverts de récoltes, et son cœur fut sur le point de se briser dans sa poitrine.[6]

L'extrait cité témoigne du basculement progressif de Leclercq du statut de lecteur et de pèlerin nostalgique à celui d'écrivain à part entière, prenant en charge un discours déjà dit pour le traduire dans sa propre sensibilité[7]. Les sentiments de Gunnarr, entièrement glosés par Leclercq,

---

[1] Leclercq, *op. cit*., p. 2-4.
[2] Leclercq, *ibid*., p. 5.
[3] Leclercq, *ibid*., p. 183.
[4] Leclercq, *ibid*., p. 233.
[5] Nous renvoyons au passage précédemment étudié (voir début de la section 3.2.1. du présent chapitre) de la stase contemplative de Labonne à Hlíðarendi : ce dernier, aiguillonné par la traduction de Dasent et le récit de voyage de Marmier, se livre ensuite à sa propre réécriture de la saga (voir Labonne, *op. cit*., p. 76-86).
[6] Leclercq, *op. cit*., p. 196-198.
[7] Marmier qui, dans le même épisode, omet l'élément de la chute de cheval, pourtant présent dans la saga islandaise, traite des sentiments de Gunnarr avec un *pathos* plus discret : « arrivé à une certaine distance, il tourne

ne sont pas mentionnés dans la *Brennu Njáls saga*, que l'on citera ici dans la traduction exacte de Régis Boyer :

> Le lendemain de bonne heure, il se prépara à aller au bateau et dit à toute sa maison qu'il s'en allait pour de bon. […] lui et Kolskeggr s'éloignèrent. Ils chevauchèrent jusqu'au Markarfljót. Alors, le cheval de Gunnarr broncha et le fit tomber de selle. Il vint à lever les yeux sur les pentes et sur la ferme de Hlídarendi, et dit : « Belle est la colline ! Jamais elle ne m'a paru aussi belle ! Les champs dorés, le clos fauché… Je vais m'en retourner à la maison et je ne m'en irais pas. »[1]

Le modèle de l'itinéraire romantique, en plus d'offrir la synthèse des modèles textuels employés par le corpus des récits de voyage en Islande et de répondre à l'amplitude contradictoire de l'imaginaire de l'Islande, est aussi ce qui permet aux écrivains-voyageurs de quitter, fût-ce momentanément, les *ethoi* que leur attribuent leur statut social et le mandat de leur voyage en Islande : de savants, ils peuvent devenir pèlerins nostalgique et lecteurs de sagas, voire poètes. L'on songe à Chateaubriand, que son *Itinéraire* fait passer de lecteur – de la Bible, d'Homère ou de Virgile – à traducteur, puisqu'il traduit *La Jérusalem délivrée* du Tasse à Jérusalem[2].

L'application du modèle textuel de l'itinéraire chateaubriandien au corpus des relations viatiques en Islande subirait donc un double écart par rapport à son émergence. En effet, outre son apparition anachronique dans les années 1870, soit une soixantaine d'années après la parution de l'*Itinéraire* de Chateaubriand et la naissance du voyage romantique, l'itinéraire islandais n'est pas l'entrée en littérature du récit de voyage par l'entremise d'un écrivain établi qui lui donnerait ses lettres de noblesse ; il est l'entrée en littérature de l'écrivain-voyageur par l'entremise d'un modèle textuel désormais connoté et entendu comme un voyage d'écrivain, et il offre par sa plasticité l'espace nécessaire à la création littéraire. Pour autant, le modèle textuel de l'itinéraire islandais réactive également le souvenir du récit de voyage scientifique de l'âge classique et des Lumières, dont l'*Itinéraire* de Chateaubriand était tributaire. La dynamique involutive du voyage d'Islande, marquée par l'anachronisme des différents modèles textuels auxquels il recourt, culmine avec cet ultime modèle, synthèse instable des *ethoi*, des codes de la littérature du voyage et de l'imaginaire de l'Islande.

---

la tête, regarde les montagnes d'Islande, et cet homme, dont rien jusque-là n'avait pu ébranler la fermeté, s'émeut et s'attendrit à la vue du pays qu'il doit abandonner. Oh ! s'écrie-t-il, jamais ces champs ne m'ont paru si beaux, jamais ce ciel ne s'est montré si pur. Non, je ne partirai pas. J'accepte tout ce qui peut m'arriver. Je retourne dans ma demeure, et j'y resterai. » (Marmier, *Lettres sur l'Islande, op. cit*., p. 283).

[1] « Saga de Njáll le Brûlé », dans Boyer, *Sagas islandaises, op. cit.*, p. 1318-1319. Cet épisode se situe au chapitre 75 de la saga.

[2] Voir Eduardo Costadura, « La relecture sur place dans l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem* », *Revue d'Histoire littéraire de la France*, 117e année, n°2, avril-juin 2017, p. 389-404 et Chandler B. Beall, *Chateaubriand et Le Tasse*, Baltimore, Johns Hopkins University Press, 1934.

Les trois moments chronologiques que nous avons passés en revue incarnent chacun un vecteur de littérarisation du voyage d'Islande. Le premier moment que cristallise la préface de *Norðurfari* (1854) de Miles fait entrer le corpus des relations viatiques en Islande dans le champ littéraire en important dans la littérature de voyage des codes, des questionnements et, surtout, un positionnement d'ordre métalittéraire qui sont typiques des genres littéraires canoniques. Le second moment, représenté par la préface de l'*Ultima Thule* (1875) de Burton, institutionnalise la nature essentiellement discursive des lieux communs, qui sont désormais les normes littéraires et les critères définitoires d'une forme littéraire identifiable plus que le rappel de l'ancrage référentiel du récit de voyage. Le troisième moment est l'importation du modèle chateaubriandien de l'itinéraire, objet littéraire, dans le voyage d'Islande, et ce modèle apporte avec lui d'autres *ethoi* que ceux de l'explorateur-naturaliste, du *sportman*, du pèlerin ou du touriste : celui du poète. Au terme de cette étude, une question se pose : est-il judicieux de reconsidérer notre positionnement initial qui était de postuler la nature de forme littéraire du voyage d'Islande plutôt que celle de genre littéraire ? L'on hésite à franchir ce pas. Deux raisons majeures plaideraient pour cette évolution. La première raison serait l'influence non négligeable de l'approche romantique de la littérature : la tendance des genres mêlés en pratique – que ce soit par le mélange des genres, des registres et des tonalités[1] ou par la confusion des régimes de littérarité[2] – ou l'idéal du genre total en théorie nous inciteraient volontiers à faire du voyage d'Islande – et, plus largement, de la littérature viatique – un avatar de genre littéraire romantique. La seconde raison tiendrait à notre approche de lecteurs du XXIe siècle, pour qui la complexité du fait littéraire est une donnée admise dans les discours relatifs à la poétique des genres littéraires[3], même si persiste un système classique des belles-lettres à travers la triade roman-théâtre-poésie, à laquelle s'ajoute occasionnellement l'essai, et qui organise autant l'enseignement de la littérature que le classement des ouvrages en librairie[4].

[1] Avec Dominique Combe (voir Combe, *op. cit*., p. 70-71), l'on songe à des formes hybrides d'un point de vue formel, comme le poème en prose, voire d'un point de vue de tonalité et de registre, comme le drame romantique (sur ces formes, voir Suzanne Bernard, *Le Poème en prose des origines à nos jours*, Paris, Nizet, 1959 et Anne Ubersfeld, *Le Drame romantique*, Paris, Belin, 1993). L'on en découvrira un autre avatar, le prosimètre, dans le chapitre III de la présente thèse.

[2] L'on songe au modèle du roman historique, décliné par Genette pour illustrer ce cas de mixité, et dont nous aurons l'occasion de constater l'éventuelle influence – par l'entremise de Walter Scott – sur notre corpus au cours du chapitre III de la présente thèse. Sur le roman historique, voir Louis Maigron, *Le Roman historique à l'époque romantique. Essai sur l'influence de Walter Scott*, Paris, Honoré Champion, 1898 ; Harry E. Shaw, *The Forms of Historical Fiction: Sir Walter Scott and His Successors*, Ithaca, Cornell University Press, 1983.

[3] Voir Combe, *op. cit*., p. 72-73 et Vaillant, *op. cit*., p. 159-162 sur les théories et positions esthétiques relatives au refus des genres au XXe et XXIe siècles.

[4] À ce sujet, voir Vaillant, *op. cit*., p. 153-156.

Cependant, cette question appelle une réponse nuancée : si le voyage d'Islande était probablement appréhendé comme un genre littéraire à part entière – ou un sous-genre dans le genre que serait la littérature viatique – selon l'approche du fait littéraire dont nous héritons du structuralisme, de Gérard Genette ou de Jean-Marie Schaeffer, ce n'est guère ainsi que les écrivains-voyageurs du XIXe siècle semblent le percevoir. Deux raisons conjoncturelles, non exclusives les unes des autres, peuvent l'expliquer. Tout d'abord, la persistance du modèle du récit de voyage scientifique incite écrivains-voyageurs et lecteurs de l'époque à classer les relations viatiques dans le champ des écrits savants et utilitaires en dépit de la pluralisation formelle qui s'amorce dans le cas du voyage d'Islande à partir de la seconde moitié du XIXe siècle. Ensuite, la permanence d'une typologie normative des genres littéraires, qui tend à faire de tout genre mêlé une transgression novatrice, dynamique artistique dans laquelle les formes apodémiques n'auraient pas leur place en raison de leur ambition savante[1], est un élément supplémentaire qui complique pour les écrivains-voyageurs une inscription pleine et entière de leur production écrite dans le système des belles-lettres. Ces raisons conjoncturelles sont probablement inscrites dans un rapport de causalité réciproque avec un fait indéniable de notre corpus d'étude : les relations de voyage en Islande produites par les auteurs légitimés par l'institution littéraire demeurent en marge de leur production littéraire officielle. Le récit de voyage de Trollope, qui réfute toute prétention littéraire[2], est publié pour un usage familial et amical ; celui de Bayard Taylor s'inscrit dans son travail de chroniqueur pour le *New York Tribunes*, distinct de ses ambitions poétiques[3] ; celui de Morris n'est publié qu'à titre posthume dans le cadre de l'édition de ses œuvres complètes ; celui du romancier Henry Rider Haggard n'est pas encore publié à ce jour[4]. Le corollaire de cette réalité est probablement que le voyage d'Islande, faute d'avoir fait l'objet d'une prise en charge par un auteur d'ores et déjà reconnu

[1] Et ce à plus forte raison dans le contexte épistémologique de la spécialisation des savoirs, qui consacre progressivement le divorce entre lettres et sciences.

[2] « The following few pages are a record, – as are the accompanying illustrations a much better record, – of the trip we took to Iceland in June and July, 1878 » (Trollope, *op. cit*., p. 1). Si cette affirmation s'inscrit dans la tradition rhétorique de l'*ethos* de modestie au seuil d'une œuvre littéraire, elle contribue à établir la position mineure de l'ouvrage dans la production littéraire de Trollope qui, à cette époque, est déjà l'auteur de deux sagas romanesques (*Chronicles of Barsertshire*, 1855-1867 ; *Palliser*, 1864-1879) et de 24 romans publiés entre 1847 et 1878 (sa prolixité s'étend ensuite aux années 1880), sans mentionner ses recueils de nouvelles.

[3] Voir Taylor, *op. cit*., p. 153.

[4] Henry Rider Haggard, *Diary of a Visit to Iceland*. Manuscrit non publié, 1888. Cette référence, que nous n'avons pas intégrée à l'annexe 1, est identifiée par Carol Huebscher Rhoades (voir Carol Huebscher Rhoades, « Iceland », dans Speake (dir.), *op. cit*., p. 584). Cet auteur de romans d'aventures qui a déjà à son actif King *Solomon's Mines* (1885), *She: A History of Adventure* (1887) et *Allan Quatermain* (1887), se rend en Islande pour y faire des recherches préparatoires en vue de la rédaction de son roman *Eric Brighteyes* (1891), pastiche de saga islandaise. Voir Wawn, *The Vikings and the Victorians*, *op. cit*., p. 333 et Gilles Teulié, « Henry Rider Haggard's Nordicism? When Black Vikings fight alongside White Zulus in South Africa », *e-Rea – Revue électronique d'études sur le monde anglophone*, 18/1, 2020. URL : https://journals.openedition.org/erea/10251?lang=en (date de consultation : 1er juin 2021).

et canonisé par l'institution littéraire, comme ce fut le cas pour le voyage d'Orient avec Chateaubriand, ne saurait être considéré comme appartenant véritablement au système des genres littéraires au XIXe siècle. Il est à la fois en marge de la production d'auteurs légitimés par l'institution littéraire et l'objet d'intérêt d'auteurs qui ne jouissent pas encore de cette reconnaissance, tel Marmier. À cet égard, il est à la fois extérieur et antérieur au champ littéraire canonique. Autre corollaire de la même réalité : il n'existe pas d'art poétique du voyage d'Islande dans les préfaces des relations viatiques en Islande de la seconde moitié du XIXe siècle. Les deux réflexions critiques que nous avons identifiées, celles de Miles et de Burton, sont inscrites, pour la première, dans un rapport d'imitation par rapport aux genres littéraires canoniques et, pour la seconde, dans l'aveu pessimiste d'un échec de l'ancrage référentiel du voyage d'Islande. L'on ne trouve guère de définition positive du voyage d'Islande dans le présent corpus d'étude. Par conséquent, ce serait un coup de force théorique que d'identifier dans ce corpus un genre littéraire, en l'absence du critère de son institutionnalisation, de l'établissement positif de ses conventions et de ses normes. Ce serait également commettre un anachronisme que d'appliquer une grille de lecture théorique du XXIe siècle à un fait textuel du XIXe siècle dont l'institutionnalisation en genre littéraire n'a guère été entérinée par ceux qui le pratiquaient.

L'on conservera donc dans notre approche la notion de forme littéraire. D'une part, le voyage d'Islande est une forme identifiable et identifiée par ceux qui contribuent à sa traduction discursive : à un niveau basique de conscience intertextuelle, les lieux communs fondateurs de la forme sont appréhendés comme des passages obligés ; à un niveau moyen, ces lieux communs font l'objet d'une réflexion d'ordre critique ou de gestes parodiques ; à un niveau élevé, c'est un jeu sur les unités englobantes de ces lieux communs, les modèles textuels, qui s'engage. D'autre part, l'on maintient l'idée d'une littérarité du voyage d'Islande, même si celle-ci ne se laisse pas appréhender par les outils des classifications génériques. C'est une littérarité liminale et limitrophe, tant par le statut du voyage d'Islande dans le champ littéraire que par le mode d'élaboration de cette littérarité qui lui est propre : elle est fabriquée à travers une logique d'analogie, d'imitation des genres fictionnels, celle-ci étant notamment facilitée, puis généralisée par la dynamique de montage des genres, et dont les écrivains-voyageurs ont, nous le verrons dans le chapitre III, confusément et inégalement conscience. Comme Genette[1],

[1] Voir Genette, *Figures IV, op. cit*., p. 30-40.

l'on se défendra de tout jugement de valeur à l'égard de cette littérarité, que l'on considérera davantage comme un laboratoire fascinant de la fabrication du fait littéraire.

4. Conclusion

Le présent chapitre avait pour objectif d'étudier la genèse du voyage d'Islande comme forme littéraire dans la seconde moitié du XIXe siècle, plus précisément à partir de la fin des années 1830. La genèse de cette forme littéraire était confrontée à deux défis : d'une part, la dualité de l'imaginaire de l'Islande dans la géographie symbolique du monde, qui mettait à mal la poétique humboldtienne de la littérature de voyage et trahissait d'ores et déjà le caractère potentiellement inclassable du récit de voyage en Islande tant sur le plan formel et esthétique que sur le plan épistémologique ; d'autre part, la pluralité des modèles textuels de la littérature de voyage occidentale dans son ensemble, « genre sans loi » dont relevait de fait le corpus des récits de voyage en Islande.

Nous avons adopté une démarche linéaire et chronologique, qui nous a permis d'identifier avec précision l'évolution des modèles textuels des récits de voyage en Islande à l'échelle d'un « long XIXe siècle », et ce par une étude systématique des préfaces significatives de notre corpus. Deux étapes majeures ont pu être distinguées dans le corpus. À l'époque de 1772 à 1837-1838, période d'exploration de l'Islande, domine sans contredit le modèle du récit d'exploration scientifique en Islande. À partir de la fin des années 1830, les parutions conjointes du *Voyage en Islande et au Groënland* (1838-1852) et des *Lettres sur l'Islande* (1837) de Xavier Marmier signent un événement conjoint : l'épuisement du modèle traditionnel du récit de voyage scientifique en Islande et l'émergence d'un nouveau modèle, pluriel, qui est celui du voyage romantique. L'époque de 1837-1838 à 1917 est une époque où prédomine la pluralité des modèles textuels – impressions de voyage, pèlerinage culturel, voyage pittoresque – tandis que le récit de voyage scientifique conserve son statut de paradigme indépassable et se renouvelle par différents biais : déport sur de nouveaux champs du savoir, distincts des sciences naturelles, spécialisation sur de nouveaux territoires et mandats scientifiques, divorce de la relation de voyage et de l'exposé savant. Cette seconde étape s'articule elle-même entre trois moments-charnières qui se répondent : la décorrélation – au moins apparente – du récit de voyage et de l'ambition savante dans les *Lettres sur l'Islande* (1837) de Xavier Marmier ; la transposition du geste d'écriture de l'écrivain-voyageur dans le champ de la création littéraire dans *Norðurfari* (1854) de Pliny Miles ; le mouvement dialectique de soupçon quant à la fonction d'outil cognitif du récit de voyage et d'affirmation de son statut d'objet discursif et

littéraire dans *Ultima Thule* (1875) de Burton. Ce dernier geste théorique de Burton est ce qui permet l'émergence du voyage d'Islande comme voyage d'écrivain au tournant des années 1870-1880, à travers la discrète résurgence d'un modèle qui est celui de l'itinéraire romantique chateaubriandien. Par sa plasticité formelle, ce modèle offre une synthèse des modèles textuels convoqués dans l'ensemble de la tradition des récits de voyage en Islande, ainsi que d'un imaginaire de l'Islande duel et contradictoire. Pourtant, par son instabilité énonciative, il met en doute l'axiome humboldtien selon lequel le territoire du voyage commande le modèle textuel adéquat du récit de voyage : en effet, dans cet ultime modèle de l'itinéraire, le choix des codes et des *ethoi* est le fruit d'un arbitraire subjectif bien plus que d'une nécessité objective. L'itinéraire islandais, forme ultime et aboutie du voyage d'Islande serait donc le point-limite de la littérature de voyage, entre une adéquation inégalée au réel ainsi qu'à la représentation de l'Islande, et l'affirmation d'un geste d'écrivain qui prédominerait désormais sur l'éthique scientifique humboldtienne de l'explorateur-naturaliste.

À travers ce panorama chronologique, la présente étude a mis en évidence deux éléments fondamentaux. D'une part, le corpus des récits de voyage en Islande s'inscrit en apparence dans l'évolution globale de la littérature de voyage occidentale au XIXe siècle telle que l'identifient les théoriciens majeurs des études viatiques : la mise en question du modèle du récit de voyage scientifique au tournant des années 1830-1840 est un événement communément admis dans l'histoire de la poétique de la littérature de voyage, de même que la pluralité des modèles textuels et l'émergence de sous-genres tels que le Voyage de Grèce ou le Voyage d'Orient. En cela, la genèse du voyage d'Islande ne fait guère exception. D'autre part, cette logique apparente se complique d'une seconde dynamique, involutive, celle-ci, qui est celle du recours à des formes textuelles anachroniques de la littérature de voyage. Si les *Lettres sur l'Islande* de Marmier infléchissent le corpus à travers le modèle contemporain des impressions de voyage (années 1820-1830), les modèles du pèlerinage culturel et du voyage pittoresque, qui émergent dans le corpus au tournant des années 1860, renvoient quant à eux à des formes de relations viatiques des XVIIe et XVIIIe siècles, tandis que le modèle textuel de l'itinéraire islandais, au seuil du XXe siècle, renvoie à la source du voyage romantique tel que l'établit Chateaubriand dans l'œuvre transitoire qu'est l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem* (1811). Le voyage d'Islande est alors une forme intempestive, à la fois adéquate à son objet et inadéquate à l'évolution globale de son genre d'appartenance. Il est le miroir des modèles textuels de la littérature de voyage, et il est le conservatoire d'arts anciens du voyage.

C'est au carrefour de ces deux phénomènes, de ces deux lignes de faille – d'une part, la nostalgie indépassable d'un ancien usage du monde ; d'autre part, l'émergence du voyage d'écrivain – que surgit la littérature dans le voyage d'Islande. Dans le chapitre III de la présente thèse, nous souhaitons nous intéresser plus particulièrement au mécanisme de montage des genres dans le corpus des relations viatiques en Islande. En effet, ce mécanisme marque l'émergence de la littérarité du voyage d'Islande de deux manières : tout d'abord, par le transfert dans ce corpus du modèle chateaubriandien de l'itinéraire, lui-même consacré forme littéraire par son auteur ; ensuite, par la dynamique que consacre ce montage des genres, à savoir une logique d'imitation par le voyage d'Islande – forme dont la littérarité est conditionnelle selon Genette – de codes et de motifs relevant de genres dont la littérarité serait constitutive, à savoir les genres fictionnels. Nous le verrons, les genres littéraires majoritairement intégrés au voyage d'Islande à travers le montage des genres sont des genres littéraires islandais, poèmes eddiques, sagas islandaises et contes folkloriques. Nous étudierons les différentes étapes et modalités d'intégration de ces corpus hétérogènes au voyage d'Islande au sujet desquels nous formulons une hypothèse : nous postulons que l'insertion dans le voyage d'Islande de ces genres littéraires réactiverait le procès séculaire de mensonge qui est fait au récit de voyage tout en recelant la possibilité pour les écrivains-voyageurs de clore ce procès. Plus précisément, par un mouvement dialectique qu'il faudra caractériser, ce palimpseste intertextuel précédemment interprété comme un vecteur de dissolution de l'ancrage référentiel du voyage d'Islande et comme l'expression d'une nostalgie à l'égard des modalités anciennes du voyage, constituerait en même temps une voie de renouveau pertinente pour le débat entre mensonge et vérité dans le récit de voyage, entre assomption absolue du pouvoir séducteur de la fable et croyance en la légitimité qu'aurait la littérature à formuler une vérité oblique sur le monde. Nous le postulons enfin, la raison de ce mouvement dialectique serait à chercher dans la spécificité du rapport du peuple islandais à sa littérature, dont participeraient les écrivains-voyageurs de la seconde moitié du XIXe siècle à travers la logique d'imitation qui est la leur par rapport aux genres et aux œuvres canoniques. Nous analyserons les différentes étapes et modalités de l'intégration des genres littéraires islandais au corpus des relations viatiques en Islande au XIXe siècle, avant de retracer la genèse et les manifestations de cette référentialité oblique, littéraire, du voyage d'Islande.

CHAPITRE III

LE DÉSERT DES MYTHES :
RÉFÉRENTIALITÉ ET FICTIONNALITÉ DANS LES RÉCITS DE VOYAGE (1772-1917)

Nous avons précédemment retracé la genèse du voyage d'Islande comme forme littéraire, en étudiant les différents modèles textuels auxquels emprunte le corpus des relations viatiques en Islande, ainsi que les rapports dynamiques qui lient ces modèles les uns aux autres. Cette étude a permis de mettre en évidence la spécificité du voyage d'Islande eu égard à la poétique humboldtienne des récits de voyage qui domine la littérature viatique tout au long du XIXe siècle. Rappelons-le, le propos d'Alexander von Humboldt s'articule autour de deux axes. Le premier axe est la division du monde selon deux catégories qui structurent une géographie symbolique occidentale établie depuis la découverte européenne des Amériques : le Nouveau Monde, un monde de nature, et l'Ancien Monde, un monde de culture. De cette polarité découle la polarisation des modèles textuels des récits de voyage, en fonction du territoire visité et de son appartenance à la catégorie de l'Ancien Monde ou à celle du Nouveau Monde. Cette conséquence logique est aussi celle du second axe du propos de Humboldt, qui repose sur l'axiome suivant : le modèle textuel de la relation viatique est indexé sur le territoire visité, qui lui donne sa nécessité et son ancrage référentiel[1]. Or, nous avons pu identifier un double écart du corpus des récits de voyage en Islande dans la seconde moitié du XIXe siècle par rapport aux principes précédemment édictés.

Le premier écart est le suivant : le présent corpus d'étude est caractérisé par la pluralité et la mixité de modèles textuels issus de traditions *a priori* antithétiques dans le champ de la littérature viatique. L'on a expliqué cette particularité par des causes extrinsèques comme intrinsèques au corpus : ambivalence et dualité d'un imaginaire de l'Islande dans lequel se rencontrent deux réseaux de représentation sémantiquement opposés et qui court-circuite alors les catégories traditionnelles d'une géographie symbolique dont Humboldt se fait l'héritier[2] ; épuisement du modèle canonique du récit de voyage scientifique que pourraient expliquer tant la fin d'une période d'exploration de l'Islande, avec l'expédition française de *La Recherche* (1836), qu'une mutation globale des pratiques viatiques[3] et, par conséquent, de leurs modalités de mise en discours dans la seconde moitié du XIXe siècle[4]. La pluralité formelle du voyage d'Islande est une donnée éminemment ambivalente. Elle peut certes être considérée comme

[1] Voir sections 1.2. et 2.1.2. du chapitre II de la présente thèse.
[2] Voir sections 2.1.2. et 2.2.2. du chapitre II de la présente thèse.
[3] Ainsi Andrew Wawn en fait-il la synthèse : « People travelled to Iceland to investigate the commercial harvesting of seaweed (Stanley), to study the geology of a terra that was never firma (notably Mackenzie and Holland), to undertake medical fieldwork (Holland, Henderson about elephantiasis), to climb mountains (Watts), to mine sulphur for gunpowder, to watch birds (Newton in Baring-Gould), to buy wool (Sim), to inspect the hot springs of Haukadalur, and eventually to wander in awe through the saga-steads of Laxárdalur and Rangárvellir. » (Andrew Wawn, *The Vikings and the Victorians. Inventing the Old North in 19th century*, Cambridge, D. S. Brewer, 2002, p. 37-38). Voir également section 2.2.1. du chapitre II de la présente thèse.
[4] Voir section 2.3. (dans son intégralité) du chapitre II de la présente thèse.

l'indice de l'adaptabilité du récit de voyage, ainsi que de ses propositions textuelles et stylistiques à la spécificité d'une Islande suspendue entre deux mondes ; mais elle doit également nous inviter à exercer une position intellectuelle critique à l'égard des raisons qui président à son émergence. En effet, il est loisible d'interpréter la pluralité et l'instabilité des modèles textuels du voyage d'Islande – qui culminent dans les années 1880 avec la transposition du modèle de l'itinéraire romantique au voyage d'Islande – comme le fruit d'un choix subjectif de l'écrivain-voyageur, que ce choix soit orienté ou non par l'horizon d'attente de son lecteur, et non comme l'expression d'un rapport analogique, voire organique, entre le territoire visité et le modèle de récit de voyage adopté. Là serait le second écart du corpus des récits de voyage en Islande par rapport à la poétique humboldtienne de la littérature de voyage : le modèle textuel ne serait plus indexé sur le pays traversé, qui en déterminerait les codes, les outils d'appréhension cognitive et épistémologique pertinents, mais sur la subjectivité de l'écrivain-voyageur, des raisons de son voyage jusqu'à ses choix stylistiques.

Cette mutation profonde dans les pratiques du voyage en Islande et les modalités de sa mise en discours semble certes s'inscrire dans la dynamique de mutation qu'Alain Guyot et Roland Le Huenen mettent en évidence dans la littérature de voyage occidentale au tournant des XVIIIe et XIXe siècles, de la pratique de l'inventaire du monde à celle de l'usage du monde[1]. Cependant, la spécificité du voyage d'Islande est de préserver le modèle classique de l'inventaire du monde[2], quand bien même la valeur épistémologique de ce dernier est remise en question, puis niée par la conjonction de divers facteurs dans la seconde moitié du XIXe siècle. Au rang de ces facteurs, l'on mentionnera la concurrence d'autres modèles – impressions de voyages, pèlerinage culturel, voyage pittoresque – non moins pertinents que celui du récit de voyage savant eu égard à la pluralité de l'imaginaire de l'Islande[3]. L'on mentionnera aussi la somme croissante des discours sur l'Islande, qui fait progressivement basculer la *terra incognita*, le lieu vierge ouvert à la découverte et à l'exploration, vers le lieu de discours, le creuset de stéréotypes certes marqueurs génériques du voyage d'Islande et garants de son entrée en littérature, mais également indices de sa progressive déréférentialisation[4]. L'on mentionnera enfin la littérarisation du voyage d'Islande, que le précédent chapitre de la présente thèse a située au carrefour de trois phénomènes : le glissement de sens inhérent à la pluralité des

[1] Voir Alain Guyot et Roland Le Huenen, *L'*Itinéraire de Paris à Jérusalem *de Chateaubriand. L'invention du voyage romantique*, Paris, Presses de l'université Paris-Sorbonne, coll. « En toutes lettres », 2006, p. 226-227.
[2] Voir section 2.3.2. du chapitre II de la présente thèse.
[3] Voir section 2.3.1. du chapitre II de la présente thèse.
[4] Voir section 3.2.2. du chapitre II de la présente thèse.

modèles textuels du voyage d'Islande, d'abord attribuée à celle de l'imaginaire de l'Islande[1], puis envisagée comme l'effet stylistique de choix et de jeux énonciatifs de la part des écrivains-voyageurs[2] ; la déréférentialisation progressive et assumée des modèles textuels de la littérature de voyage, par le figement des lieux communs géographiques en lieux communs discursifs, une mutation qu'acte Burton en 1875[3] ; l'imitation des codes et des motifs propres aux genres littéraires canoniques que sont les genres fictionnels[4], évolution permise par l'émergence dans le corpus des relations viatiques en Islande de la dynamique du montage de genres[5] dont l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem* (1811) de Chateaubriand est le paradigme le plus remarquable. Cette évolution des modèles textuels du voyage d'Islande fait de la persistance de modèles tels que l'inventaire classique du monde et le récit de voyage savant, l'indice d'une logique involutive, d'une dynamique nostalgique et anachronique, sous le rapport de l'esthétique de la littérature viatique, mais aussi sous le rapport de la question du savoir et de la prétention à la vérité. La littérarisation du voyage d'Islande est alors inséparable d'une profonde remise en question des enjeux de la littérature de voyage au XIXe siècle, qui dépasse la seule transition du modèle de l'inventaire du monde à celui de l'usage du monde, elle-même liée à la révolution de la sensibilité romantique. Elle nous incite plus largement à nous interroger sur le positionnement des récits de voyage – et la légitimité de ce positionnement – dans le champ de l'écrit et du savoir : fait-on œuvre de savant ou fait-on œuvre d'écrivain ou de poète en écrivant un récit de voyage ? Peut-on faire œuvre de littérature sans renoncer à se situer dans le débat séculaire relatif à la question de la vérité du récit de voyage ?

Cette dernière question est particulièrement épineuse du fait de la double logique, évolutive et involutive, des modèles textuels du voyage d'Islande au XIXe siècle. En effet, cette double logique a pour conséquence l'instabilité de la notion même de vérité dans le voyage d'Islande. Premièrement, l'évolution de notre corpus d'étude, ancrée dans celle, paradigmatique, de la littérature viatique au XIXe siècle – du récit de voyage scientifique au voyage romantique – oppose à un idéal savant de vérité objective, indexée sur la transparence, sinon l'identité du discours et du lieu traversé, un nouvel idéal de vérité subjective et intime, indexée sur la transparence, sinon l'identité du discours et de l'expérience du voyageur. Cette

[1] Voir section 2.1.2. du chapitre II de la présente thèse.
[2] Voir sections 3.2. et 3.2.3.3. du chapitre II de la présente thèse.
[3] Voir section 3.2.3.2. du chapitre II de la présente thèse.
[4] Voir section 3.2.3.1. du chapitre II de la présente thèse.
[5] Nous reprenons ici une notion développée par Philippe Antoine : voir Philippe Antoine, *Les Récits de voyage de Chateaubriand : contribution à l'étude d'un genre*, Paris, Champion, 1997 et *Philippe Antoine commente l'Itinéraire de Paris à Jérusalem de François de Chateaubriand*, Paris, Folio, coll. « Foliothèque », 2006. Nous développons une réflexion sur ce sujet aux sections 3.2.2. et 3.2.3. du chapitre III de la présente thèse.

vérité intime serait de l'ordre de ce que Véronique Magri-Mourgues nomme un « pacte référentiel »[1], notion établie en référence au « pacte autobiographique » du théoricien français Philippe Lejeune[2]. Véronique Magri-Mourgues identifie le pacte référentiel à l'échelle des récits de voyage français du XIXe siècle, qui sont caractérisés par une énonciation à la première personne du singulier, marque de la revendication d'une énonciation et d'une perspective narrative subjectives. Puisque l'écrivain-voyageur n'a plus vocation à positionner son discours par rapport à une vérité absolue, idéal asymptotique, c'est l'éthique de la sincérité et de l'authenticité qui définit la notion de vérité dans le récit de voyage :

> En vertu de la norme de sincérité qui sous-tend tout énoncé assertif, l'énonciateur est lui-même son propre garant. En outre, sans parler de « vérité », notion toujours indécidable, on peut dire que les écrivains de mon corpus visent à la véracité, autrement dit ils revendiquent la conformité de leurs dires à leur vision du monde, forcément partielle et partiale. […] Le voyageur légitime sa prise de parole et le savoir qu'elle véhicule en se posant comme témoin privilégié qui sait parce qu'il a vu. « Je dirai ce que j'ai vu », proclame Lamartine.[3]

La notion de « pacte référentiel », même si elle n'est pas nommée en ces termes, est développée par de nombreux autres spécialistes des études viatiques : Friedrich Wolfzettel[4], Pierre Rajotte[5], Roland Le Huenen[6]. Dans le cadre du corpus du récit de voyage en Islande, il est possible de considérer que les *Lettres sur l'Islande*[7] (1837) de Xavier Marmier inaugurent ce nouvel idéal de vérité intime, par opposition à une vérité scientifique à laquelle il n'est plus question de tendre, tant parce que les écrivains-voyageurs de la seconde moitié du XIXe siècle se

---

[1] Véronique Magri-Mourgues, « Les enjeux pragmatiques du récit de voyage », Nice, Travaux du cercle linguistique de Nice, 1996, 18, p. 17-34. hal-00596416.

[2] Rappelons-en les termes : « Pour qu'il y ait autobiographie (et plus généralement littérature intime), il faut qu'il y ait identité de l'auteur, du narrateur et du personnage » (Philippe Lejeune, *Le Pacte autobiographique*, Paris, Seuil, 1975, p. 15).

[3] Magri-Mourgues, *op. cit*., hal-00596416.

[4] « […] le développement du récit de voyage au XIXe siècle ne se déroule plus parallèlement à l'historiographie et à la cosmographie, mais à la littérature, du journal intime au roman. Le genre de récit de voyage apparaît comme une forme particulière de l'autobiographie et participe de son statut ambivalent, entre discours de soi, confession, observation et fictionnalisation de la réalité » (Friedrich Wolfzettel, *Ce désir de vagabondage cosmopolite. Wege und Entwicklungen des französischen Reiseberichts im 19. Jahrhundert*, Tübingen, Niemeyer, 1986, p. 10).

[5] Voir particulièrement Pierre Rajotte, « Le récit de voyage au XIXe siècle. Une pratique de l'intime », *Globe. Revue internationale d'études québécoises. L'intime et le privé au Québec*, vol. 3, n°1, 2000, p. 15-37. Pierre Rajotte y rappelle l'influence fondamentale de Chateaubriand dans la pente autobiographique du récit de voyage du XIXe siècle, ainsi l'équilibre vacillant « entre deux types de discours, l'un obéissant à la démarche du géographe ou du "reporter" qui observe et décrit le pays visité pour informer le lecteur, l'autre relevant de l'écriture autobiographique, et plus précisément du journal intime et des "souvenirs" » (Rajotte, *ibid*., p. 17).

[6] Roland Le Huenen, « Le récit de voyage à l'orée du romantisme », *Viatica* [en ligne], *Le Corps du voyageur*. Mis en ligne le 25/03/2014. URL : https://revues-msh.uca.fr/viatica/index.php?id=398. Roland Le Huenen y livre une analyse des premières pages de l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem* (1811) de Chateaubriand, où se nouerait le pacte autobiographique propre au voyage romantique.

[7] Xavier Marmier, *Lettres sur l'Islande*, Paris, F. Bonnaire, 1837.

désolidarisent de la figure du savant-naturaliste que parce que la dynamique à l'œuvre dans l'histoire occidentale des sciences rendrait caduque l'idéal d'une vérité absolue.

Deuxièmement, la logique involutive de persistance de modèles textuels viatiques anachroniques dans notre corpus d'étude oppose à ces deux modèles de vérité déjà concurrents – vérité objective et absolue de l'inventaire du monde ; vérité intime et relative de l'usage du monde – un troisième modèle possible : la vérité poétique, fruit paradoxal du divorce consommé entre le livre et le monde, et de la littérarisation progressive du corpus du récit de voyage d'Islande. Les trois phénomènes concourant à la littérarisation du récit de voyage, que nous avons précédemment identifiés, sont autant de modalités par lesquelles se manifesterait cette vérité poétique : processus de stéréotypie du voyage d'Islande ; exploitation du décalage croissant entre, d'une part, la forme et les codes de la relation viatique et, d'autre part, le réel auquel elle est censée renvoyer ; montage de genres. C'est plus précisément sur ce troisième et dernier phénomène que nous souhaitons désormais concentrer notre réflexion. Tout d'abord, le montage des genres semble constituer le plus haut degré de littérarisation du récit de voyage, en ce qu'il favorise l'entremise de genres et d'œuvres hétérogènes aux relations viatiques et déjà intégrées au champ littéraire institutionnel. Ensuite, il fait des récits de voyage dans lesquels il se manifeste autant de cas-limites en terme de référentialité de la relation viatique ; à tout le moins, il invite les lectrices et lecteurs de ces récits de voyage à réévaluer la notion de vérité, ainsi que leurs attentes relatives à cette notion.

Au cours du chapitre II, nous avons analysé un exemple bien spécifique de montage des genres : la ressaisie par le voyage d'Islande d'une multiplicité de modèles textuels viatiques. Le présent chapitre sera consacré à l'étude d'une autre manifestation de ce procédé de montage des genres : l'intégration à la trame discursive des relations viatiques en Islande de genres caractérisés par une littérarité constitutive[1]. Nous l'avons déjà constaté en esquissant précédemment l'étude des poèmes intégrés par Kneeland à son récit de voyage[2], la poésie, notamment empruntée aux romantiques britanniques, est l'un de ces genres littéraires constitutifs dont les écrivains-voyageurs du XIXe siècle enrichissent leurs relations viatiques,

[1] Nous reprenons la distinction établie par Gérard Genette dans *Fiction et diction* (1991), entre des textes dont la littérarité, conditionnelle, est soumise à l'appréciation du lecteur et à un mode de lecture esthétique, et des textes dont la littérarité, constitutive, est notamment établie par leur appartenance à des genres littéraires institutionnalisés, tels que les genres narratifs ou dramatiques (genres de fiction), ou encore poétiques (genre de diction). Voir début de la section 3.2.3. du chapitre II de la présente thèse pour l'usage que nous faisons de ce doublet conceptuel dans le cadre de notre étude.

[2] Voir section 3.2.3.3. du chapitre II de la présente thèse.

selon le modèle du prosimètre, forme mêlée de prose et de vers[1]. Le roman est un autre de ces genres littéraires intégrés à la forme du voyage d'Islande : nous aurons l'occasion d'en décliner ponctuellement quelques titres canoniques dont les écrivains-voyageurs sont tributaires. Il nous suffira de mentionner à titre d'exemple l'influence exercée par le roman *Pêcheur d'Islande* (1886) de Pierre Loti[2] sur les récits de marins et pêcheurs français du tournant des XIXe et XXe siècles : l'évocation par Élysée-Jacques Caudevelle dans son *Voyage en Islande*[3] (1901) des nuits blanches et de la brume islandaises, mais aussi des coups de mer qui terrifient les marins, renvoient à un intertexte lotien. Quant à Le Sec'h, auteur d'*Islande et Norvège*[4] (1912), il déambule parmi les tombes du carré français du cimetière de Reykjavík[5], il trouve dans les amours contrariées, puis tragiques, de la jeune Gaud et de son époux Yann, qui périt au large de l'Islande lors d'une campagne de pêche, un élément d'identification, mais aussi l'exutoire d'un danger bien réel[6]. Pierre Loti, qui intègre à sa représentation de l'Islande bien des éléments issus d'un imaginaire désormais classique – les confins, le péril de l'aventure, l'île des morts[7] – offre avec *Pêcheur d'Islande* un matériau propre à favoriser l'infléchissement romanesque du voyage d'Islande.

Néanmoins, l'un et l'autre de ces deux exemples précédemment évoqués constituent des manifestations marginales du procédé de montages de genres littéraires constitutifs dans le voyage d'Islande. D'une part, l'intertexte lotien est cantonné à la part française de notre corpus d'étude et n'intervient qu'à la fin de la période qui nous intéresse. D'autre part, nous le verrons

---

[1] À ce sujet, nous référons notre lectrice, notre lecteur aux travaux suivants : Michel Bideaux, « Le voyage littéraire : genèse d'un genre », *Littérales*, n°7*, Les modèles du récit de voyage*, 1990, p. 179-199 ; Peyrache-Leborgne, *op. cit*., p. 1-19. URL : http://atlantide.univ-nantes.fr/Le-recit-romantique ; Hugues Marchal et Nicolas Wanlin. « Le prosimètre didactique et scientifique de la fin du XVIIIe au début du XXe siècle », dans Postel, *op. cit*., p. 1-28. URL : http://atlantide.univ-nantes.fr/Le-prosimetre-didactique.

[2] Pierre Loti, *Pêcheur d'Islande*, Paris, Calmann Lévy, 1886. Gaëlle Reneteaud-Metzger rappelle qu'il s'agit du plus grand succès de Loti (voir Gaëlle Reneteaud, « L'Islande et la France. Construction d'un espace rêvé et fantasmé du Grand Nord dans la littérature française du XIXe siècle », *Études germaniques*, 2016/2, n°282, p. 263).

[3] Élysée-Jacques Caudevelle, *Voyage en Islande*, Boulogne-sur-Mer, A. Lajoie, 1901 (voir annexe 1 (1901a)).

[4] E. Le Sec'h, *Islande et Norvège*, Saint-Brieuc, E. Hamonic / Paris, Champion, 1912 (voir annexe 1 (1912a)).

[5] Voir Le Sec'h, *op. cit*., p. 19-20. Ce petit cimetière, situé sur les hauteurs du Tjörnin, le lac central de Reykjavík, se visite encore aujourd'hui ; le carré des pêcheurs français arbore une dalle où sont gravées en français et en islandais les dernières lignes de *Pêcheur d'Islande* : « Il ne revint jamais ; une nuit d'août, là-bas, au large de la sombre Islande, au milieu d'un grand bruit de fureur, avaient été célébrées ses noces avec la mer. » À l'autre bout de l'île, dans le village de Fáskrúðsfjörður, dans les Fjords de l'Est, ce sont 49 pêcheurs français qui reposent dans un petit cimetière avec vue sur le fjord. Caudevelle et Le Sec'h passent dans ce village (voir Caudevelle, *op. cit*., p. 142 ; Le Sec'h, *op. cit*., p. 46-52) et Le Sec'h adresse un hommage solennel à son cimetière (voir Caudevelle, *op. cit*., p. 48-49).

[6] Le processus d'identification est d'autant plus fort, sans doute, que Pierre Loti s'inspire d'un fait authentique pour son roman : sa rencontre en 1882 avec une jeune Bretonne, alors dans l'attente de son fiancé parti pêcher dans les eaux islandaises (voir Reneteaud, *op. cit*., p. 264). L'histoire de Gaud et Yann résonne en retour avec la situation de nombreux pêcheurs de Paimpol et de leurs compagnes.

[7] Voir Reneteaud, *ibid*., p. 266. Nous renvoyons notre lectrice, notre lecteur aux sections 2.1., 2.2.et 3.1. (dans leur intégralité) du chapitre I de la présente thèse pour plusieurs exemples de la fortune intertextuelle de ces motifs.

au cours du présent chapitre, les insertions poétiques sont le plus souvent subordonnées à une dynamique à la fois plus globale et statistiquement plus représentative[1] : l'intégration à la trame des relations viatiques de la littérature islandaise, à travers le recours des écrivains-voyageurs à quatre de ses genres canoniques, à savoir les chroniques médiévales, les sagas, les poèmes des *Eddas* et les contes folkloriques.

Ici, une précaution s'impose de notre part. Il ne s'agit pas de soutenir que le voyage d'Islande constituerait en la matière un phénomène spécifique, voire unique, par rapport aux autres corpus de la littérature viatique du XIXe siècle. Tout d'abord, les deux premiers des trois processus de littérarisation propres à notre corpus d'étude ont été respectivement identifiés par Anne-Gaëlle Weber et Philippe Antoine à l'échelle de la littérature viatique occidentale du XIXe siècle, ce qui atteste de l'intégration du voyage d'Islande dans ce corpus plus large, ainsi que d'une évolution commune. Ensuite, il est permis de penser – et d'espérer – que bien des aspects de la réflexion qui s'amorce ici seront transposables à l'étude d'autres corpus, et ce pour deux raisons. La première raison repose sur notre analyse menée au chapitre précédent : la spécificité de la double dynamique – évolutive et involutive – à l'œuvre dans l'histoire des modèles

[1] Outre les récits de marins et de pêcheurs français du tournant des XIXe et XXe siècles, que nous venons de mentionner, il n'existe qu'une autre catégorie où la littérature islandaise brille par son absence : les récits de croisières ou de courts séjours touristiques de la même époque. L'on songe à *A Narrative of the Voyage of the Argonauts in 1880* (1881) de William Mitchell Banks, à « Une croisière dans l'Océan glacial. Les Ferö – L'Islande – Jan Mayen » (1894) de Charles Rabot, à *A Summer Vacation in Iceland, Norway, Sweden and Russia* (1898) de Charles J. Gillis, à *The Cruise of the Fleur-de-Lys* (1903) de Lewis Atterbury Stimson, à *Eine Nordlands-Fahrt* (1907) de Heinrich Hohmann, ou encore à *A Saga of « The Sunbeam »* (1911) de Horace Gordon Hutchinson. Seuls Émile Dutertre et Seneca Ray Stoddard, dont les relations viatiques paraissent en 1902, font ponctuellement allusion aux sagas. Le premier est influencé par ses prédécesseurs en Islande, Xavier Marmier et Henry Labonne, mais il exprime vite l'ennui qui lui inspire la littérature islandaise au cours d'un épisode topique du voyage d'Islande, la présentation de la bibliothèque personnelle de l'hôte (voir Émile Dutertre-Deléviéleuze, *Voyage en Islande*, Boulogne-sur-Mer, Société Typographique et Lithographique, 1902, p. 77 ; sur ce sujet, voir Marie.Mossé, « La littérature en partage : regards de voyageurs sur les bibliothèques islandaises du XIXe siècle », *Romantisme*, 2017/3, n°177, p. 75-84). Le second voyage dans le souvenir de la conquête de l'Ouest par les colons norvégiens de l'Islande, dont il retrace l'itinéraire aux îles Orcades, aux îles Féroé, puis en Islande (voir Seneca Ray Stoddard, *The Midnight Sun being the Story of the cruiser of The Ohio among the North British islands; to Iceland and the North Cape; through the Fjords of Norway and to Baltic ports, anno Domino 1897*, Glens Falls, publication par l'auteur, 1901, p. 30, 55 et 60). Ce ne sont pas le *Landnámabók* ou les *Sagas du Vínland* qui le guident – il relate de manière très approximative l'épisode de la découverte et de la colonisation de l'île (voir Stoddard, *ibid*., p. 60) – mais plutôt les poèmes d'inspiration norroise de son compatriote Henry Wadsworth Longfellow (voir Stoddard, *ibid*., p. 111). De manière générale, la brièveté de l'escale sur l'île n'est pas propice à un approfondissement des connaissances qui lui sont relatives, encore moins à une exploration de sa littérature médiévale. L'Islande n'est pas le but du voyage, et les touristes du début du XXe siècle ont une connaissance très sommaire de l'histoire et de la littérature de l'île. Ils se distinguent des pratiques de pèlerinage culturel propres à Sabine Baring-Gould ou à William Gershom Collingwood., même si Dutertre manifeste une connaissance de ces usages viatiques en en reprenant de manière parodique certains codes (voir la section 2.3.2.3. et 3.1. du chapitre II de la présente thèse). L'*ethos* du touriste semble supplanter dans la relation viatique celui du pèlerin érudit (voir la section 3.1. du chapitre II de la présente thèse), une évolution qui, toutefois, ne sera pas absolument définitive : au XXe siècle, certains voyageurs nostalgiques adopteront ponctuellement les pratiques de pèlerinage culturel de leurs prédécesseurs : voir notamment Wysten Hugh Auden et Louis MacNeice, *Letters from Iceland*, Londres, Random House, 1937 ou David Robert et Jon Krakauer. *Iceland. Land of the Sagas*, New York, Villard, 1990.

textuels du voyage d'Islande, constitue à la fois un laboratoire et un champ d'observation privilégié de l'éclosion d'une vérité poétique de la relation viatique et de ses modalités d'expression. Ce corpus aussi jeune que riche d'une tradition séculaire de littérature de voyage[1] est, *a minima*, le miroir d'usages anciens de ce champ littéraire spécifique ou, *a maxima*, le lieu d'une distanciation et de l'élaboration d'un discours critique sur ces usages. La seconde raison est l'hypothèse qui dirige le présent chapitre : le voyage d'Islande offrirait tout particulièrement un matériau d'étude pertinent pour penser le rapport ambivalent, changeant et souvent conflictuel, entre les prétentions épistémologiques et les ambitions littéraires des relations de voyage à partir du XIXe siècle. En effet, les contradictions et les fluctuations à l'œuvre dans ce rapport seraient outrées par les spécificités du corpus littéraire islandais[2] qu'intègrent les écrivains-voyageurs à leurs relations viatiques, à savoir la pluralité générique et l'instabilité épistémologique constitutives de ce corpus, dont on peut supposer qu'elles interfèrent elles-mêmes avec les mutations à l'œuvre dans la littérature de voyage de cette période, sur un double plan épistémologique et esthétique. Dans cette optique, l'étude des modalités d'insertion du corpus littéraire islandais dans les relations viatiques consacrées à l'Islande permettrait donc d'appréhender un cas-limite de montage des genres dans la littérature de voyage.

La question directrice du présent chapitre est donc la suivante : dans quelle mesure l'intégration du corpus littéraire islandais dans les relations de voyage consacrées à l'Islande au XIXe siècle infléchit-elle – ou non – l'évolution du voyage d'Islande selon une double perspective, épistémologique et esthétique ? Corollaire de cette question, l'essor de la littérature islandaise dans notre corpus d'étude et la diversité des fonctions que prêteraient les écrivains-voyageurs à cette littérature islandaise seraient-ils inscrits dans un rapport de coïncidence ou de causalité avec l'émergence du processus de littérarisation des relations viatiques consacrées à l'Islande, émergence que nous avons située à la parution des *Lettres sur l'Islande* (1837) de Xavier Marmier ? Ou bien faut-il remettre en doute cette équation apparemment logique pour mieux reconsidérer l'influence irréductible – et la validité épistémologique ? – de la littérature,

[1] Voir introduction du chapitre I de la présente thèse sur le paradoxe du voyage d'Islande, corpus tardif dans le champ de la littérature viatique occidentale et riche d'une intertextualité séculaire.

[2] Nos références bibliographiques pour l'étude de la littérature islandaise sont les ouvrages suivants : Stefán Einarsson, *A History of Icelandic Literature*, Baltimore, The Johns Hopkins Press for the American-Scandinavian Foundation, 1969 et Daisy Neijmann (dir.), *A History of Icelandic Literature*, Lincoln / London, University of Nebraska Press / The American-Scandinavian Foundation, 2006. Nous essayons de privilégier le regard de spécialistes islandais sur cette question, ainsi que sur celle de la mythologie et du folklore islandais, quand cela est possible. L'on mentionnera également les ouvrages suivants sur l'histoire de la littérature islandaise : Jürg Glauser, *Island – Eine Literaturgeschichte*, Berlin, J. B. Metzler, 2011 (moins complet) ; Régis Boyer, *Histoire des littératures scandinaves*, Paris, Fayard, 1996 (la littérature islandaise y est traitée dans une optique comparatiste).

notamment fictionnelle, tant dans l'écriture du récit de voyage que dans le rapport au monde des écrivains-voyageurs de notre corpus d'étude ?

Le fil directeur du présent chapitre sera donc l'étude de la place et de la fonction de la littérature islandaise dans le corpus des relations viatiques en Islande au XIXe siècle. Cette étude nous permettra de décrire la complexité d'un mouvement dialectique à l'œuvre dans le voyage d'Islande, qui unit dans un *continuum* complexe deux polarités apparemment contradictoires de l'usage des genres littéraires islandais dans la littérature viatique : d'un côté, outils de connaissance, placés au service d'un savoir extrinsèque ou tenus eux-mêmes pour objets de ce savoir ; de l'autre, outils de littérarisation, voire de fictionnalisation de cette littérature viatique, que la fictionnalisation en question soit le fruit d'une intention d'auteur imputable à l'écrivain-voyageur – et donc constitutive – ou qu'elle réside dans un effet de lecture, soit lié aux éventuels errements intellectuels et contresens imputables à l'écrivain-voyageur, soit autorisé par une appréhension globale du corpus du voyage d'Islande. Nous déclinerons les divers degrés qui existent entre ces deux polarités, en nous demandant si et, le cas échéant, comment et pourquoi advient dans le présent corpus une référentialité oblique, rupture du pacte faustien selon lequel littérarité et ancrage référentiel seraient incompatibles[1]. Le chapitre se composera de deux parties.

Dans un premier temps, nous proposerons un panorama organisé de notre corpus d'étude entre 1777, date de la parution des *Bref rörande en resa til Island* d'Uno von Troil[2], et 1917, date de la parution de *The Land of Frost and Fire* d'Elmer U. Hoenshel[3]. Il s'agira ici de répondre à deux objectifs : premièrement, faire l'archéologie du processus d'intégration des poèmes eddiques, sagas islandaises, chroniques historiques et contes folkloriques dans le voyage d'Islande ; deuxièmement, situer ce processus d'intégration, de manière critique et nuancée, dans le contexte global de redécouverte des antiquités et des littératures scandinaves en Europe occidentale et en Amérique aux XVIIIe et XIXe siècles. Cette première étape de notre réflexion nous permettra de présenter un aperçu exhaustif de notre champ d'étude, mais aussi de mettre en évidence une exploitation partiellement autonome et décontextualisée du corpus littéraire islandais par les écrivains-voyageurs du XIXe siècle. En d'autres termes, il nous faudra

[1] Voir début de la section 3.2.3. du chapitre II de la présente thèse.
[2] Uno von Troil, *Bref rörande en resa til Island*, Uppsala, Magnus Swederus, Bokhandel i Upsala, 1777 (voir annexe 1 (1777a)). Pour ses traductions, voir annexe 1 (1779a, 1780b, 1781a). Nous maintenons l'année 1772 comme borne chronologique dans le titre du présent chapitre : c'est la date du voyage de Troil en Islande avec sir Joseph Banks, dont le récit de voyage ne développe cependant aucune référence à la littérature islandaise.
[3] Elmer U. Hoenshel, *The Land of Frost and Fire*, Staunton, The McClure Company, Inc., 1917 (voir annexe 1 (1917a)).

exercer notre soupçon sur l'authenticité ou non d'une ambition souvent affichée par ces derniers : faire connaître à leurs compatriotes la littérature islandaise à travers leurs relations viatiques.

Après avoir mis en doute la fonction potentielle du corpus littéraire islandais comme objet de savoir dans le voyage d'Islande, nous interrogerons dans un deuxième temps la validité de sa fonction comme outil de savoir sur l'Islande. Nous étudierons le statut épistémologique ambigu et changeant de ce corpus que convoquent les écrivains-voyageurs et nous porterons le soupçon sur l'idée d'une approche purement savante de la littérature islandaise, elle aussi régulièrement sollicitée par les écrivains-voyageurs. Cela nous permettra de montrer que l'usage du corpus littéraire islandais dans les relations viatiques consacrées à l'Islande au XIXe siècle est, par intention auctoriale ou par effet de lecture, le vecteur d'une fictionnalisation du voyage d'Islande sur le plan esthétique. Nous verrons comment les poèmes eddiques, les sagas islandaises, les chroniques et les contes folkloriques introduisent des codes romanesques dans les relations viatiques qui les accueillent. Nous nous questionnerons enfin sur les conséquences et les enjeux de l'insertion de ces romans vrais – ou de ces chroniques romanesques – dans les récits de voyage en Islande, eu égard à l'esthétique, mais aussi au statut épistémologique du voyage d'Islande : cela nous amènera à présenter la notion de référentialité conditionnelle, par laquelle nous postulons que s'édicte la vérité poétique propre au voyage d'Islande.

1. Présences de la littérature islandaise dans les récits de voyage entre 1777 et 1917

À partir du dernier quart du XVIIIe siècle, la redécouverte des antiquités nordiques est un moteur de la pratique du voyage en Islande[1] : l'on songe à l'œuvre de Paul-Henri Mallet[2], ainsi qu'à sa traduction anglaise par Thomas Percy[3], rééditée tout au long du XIXe siècle, qui éveillent l'intérêt de l'Europe occidentale pour la littérature médiévale islandaise, tout particulièrement les *Eddas*, la *Heimskringla* et les sagas islandaises, au premier rang desquelles la *Ragnars saga loðbrókar* et la *Eiríks saga rauða*. Cependant, malgré l'influence durable de

[1] Cf section 1.3. du chapitre I de la présente thèse.

[2] Paul-Henri Mallet, *Monumens de la Mythologie et de la Poésie des Celtes, et particulièrement des anciens Scandinaves ; pour servir de supplément et de preuves à l'Introduction à l'Histoire de Dannemarc*, Copenhague, Claude Philibert, 1756 (voir annexe 2, 1756b, 1756e, 1756g, 1756h). Pour les rééditions de cet ouvrage, voir annexe 2 (1763a, 1763c, 1763d, 1763e, 1787a, 1787d, 1787e, 1787f).

[3] Thomas Percy (trad.), *Northern Antiquities. Description of the Manners, Customs, Religion and Laws of the Ancient Danes, and other Northern Nations; Including those of our own Saxon Ancestors, with a Translation of the Edda, or System of Runic Mythology, and other Pieces, from the Ancient Islandic Tongue*, 2 vol., Londres, T. Carnan and Co., 1770. Pour les rééditions de cette traduction, voir annexe 2 (1770a, 1770b, 1770c, 1770d, 1770e, 1770f, 1809b, 1809d, 1809f, 1847d, 1847j, 1847k, 1873c, 1873e, 1873f, 1878d, 1878h, 1878i, 1882d, 1882n, 1882p, 1887c, 1887e, 1887f, 1890d, 1890h, 1890i, 1898d, 1898n, 1898s).

Mallet et Percy[1] dans notre corpus tout au long du XIXe siècle, il convient de souligner le caractère évolutif de la place de la littérature islandaise dans les récits de voyage en Islande. Sur les 140 années que couvre notre corpus d'étude, la présence de la littérature islandaise dans les relations viatiques consacrées à l'Islande connaît des fluctuations : la place et le volume textuel qui lui sont dévolus par les voyageurs dans la trame narrative de leurs relations ne sauraient être constants ; les catégories génériques d'appartenance de ces textes littéraires islandais ainsi que leur représentativité ne sauraient non plus rester identiques à elles-mêmes, *a fortiori* dans le contexte dynamique de la redécouverte, de la traduction et de la diffusion occidentales des littératures scandinaves, et notamment islandaises, aux XVIIIe et XIXe siècles.

La présente réflexion est subordonnée à deux objectifs. Le premier objectif est de présenter notre corpus dans l'optique de recherche qui nous intéresse : le processus d'intégration d'œuvres, voire de genres issus de la littérature islandaise – *Eddas*, sagas islandaises, *Landnámabók*, contes folkloriques – à la trame discursive des récits de voyage entre la fin du XVIIIe siècle et le début du XXe siècle. À cette fin, notre propos suivra une logique chronologico-thématique, propre à retracer les différentes étapes de cette évolution, et ce en recourant à un principal paramètre d'analyse : la place de cette littérature islandaise dans l'économie narrative des relations viatiques, tant d'un point de vue quantitatif (volume textuel alloué dans le récit de voyage) que d'un point de vue qualitatif (situation dans le paratexte ou dans le texte). Notre second objectif est d'interroger l'existence d'un rapport et, le cas échéant, de qualifier ce rapport entre, d'une part, la place évolutive des œuvres littéraires islandaises convoquées dans les récits de voyage consacrés à l'Islande et, d'autre part, le contexte de (re)découverte et de diffusion de la littérature islandaise en Europe occidentale et en Amérique du Nord : coïncidence ? Causalité, et, si oui, dans quel sens ? Coalescence ? En d'autres termes, les écrivains-voyageurs sont-ils passivement tributaires de leur temps, ou entretiennent-ils avec ce contexte une relation active, qu'elle soit de l'ordre de l'influence assumée ou de la participation active ? L'intégration de la littérature islandaise à la trame discursive des relations viatiques répond-elle au mandat traditionnel de la littérature de voyage qu'est la transmission

[1] Selon Margaret Clunies Ross, les *Northern Antiquities* (1770) de Percy introduisent la littérature islandaise médiévale en Grande-Bretagne (voir Margaret Clunies Ross, *The Cambridge Introduction to the Old Norse-Icelandic Saga*, Cambridge, Cambridge University Press, 2010, p. 157). Cependant, comme le rappelle Heather O'Donoghue, la littérature islandaise médiévale et renaissante n'est pas inconnue des Britanniques, depuis la fin du XVIe siècle. Pour en avoir un aperçu complet, l'on lira avec profit le chapitre I « Antiquarian and Poets. The Discovery of Old Norse Myth in the Seventeenth and Eighteenth Centuries », dans Heather O'Donoghue, *English Poetry and Old Norse Myth. A History*, Oxford, Oxford University Press, 2014, p. 28-64. Les travaux d'Ole Worm sont également connus en Angleterre au XVIIe siècle (voir O'Donoghue, *ibid.*, p. 39-41).

d'un savoir méconnu, voire inconnu, ou est-elle déterminée par un geste d'écrivain, une entreprise de littérarisation du récit viatique ?

Notre réflexion s'articulera en deux temps. Il s'agira dans un premier temps de présenter un panorama des récits de voyage qui intègrent à leur économie narrative la littérature islandaise, sous forme de référence, de mention, de traduction, de réécriture ou de citation. Nous trouverons une base de connaissances précieuse dans les travaux qu'a consacrés Andrew Wawn à la place des sagas islandaises dans le corpus prédominant des relations viatiques britanniques consacrées à l'Islande au XIXe siècle, en lien avec le contexte de redécouverte des antiquités scandinaves par l'Angleterre victorienne[1]. Ce panorama, qui aborde un corpus compris entre le récit de voyage de George Steuart Mackenzie et Henry Holland (1811)[2] et celui de William Gershom Collingwood et de Jón Stefánsson (1899)[3], constitue un outil précieux dans le cadre de notre étude, qui traite d'une grande majorité de récits de voyage britanniques[4]. Il est donc permis de penser que le travail de balisage proposé par Andrew Wawn est statistiquement représentatif des tendances à l'œuvre dans le corpus des récits de voyage en Islande quant au traitement de la littérature islandaise. Dans un second temps, nous interrogerons la validité du modèle britannique ainsi identifié à l'échelle de l'ensemble du corpus des récits de voyage consacrés à l'Islande.

1.1. L'intégration évolutive de la littérature islandaise médiévale dans les récits de voyage britanniques du XIXe siècle : un paradigme heuristique ?

La littérature islandaise, pour être un élément récurrent dans les relations viatiques consacrées à l'Islande au XIXe siècle, n'y occupe pas pour autant une place constante d'un point de vue quantitatif comme qualitatif. Cette présence des œuvres littéraires islandaises est marquée par une évolution, dont témoigne Andrew Wawn à l'échelle des récits de voyage britanniques, en établissant spécifiquement la chronologie des différentes phases de

[1] Wawn, *The Vikings and the Victorians, op. cit*., p. 283-311.
[2] George Steuart Mackenzie, *Travels in the Island of Iceland during the Summer of the Year MDCCCX*, Édimbourg, Archibald Constable and Company / Londres, Longman, Hurst, Rees, Orme, & Brown ; Cadell & Davies ; William Miller, and John Murray, 1811 (voir annexe 1 (1811b). Pour ses rééditions et traductions, voir annexe 1 (1812a, 1815b, 1815c, 1821b, 1821c, 1826a, 1826b, 1829a, 1842a, 1851b). NB : Andrew Wawn, comme ce sera notre cas, concentre son étude sur la participation de Holland au récit de voyage de Mackenzie, sa « Preliminary Dissertation on the History and Literature of Iceland » (voir Wawn, *ibid*., p. 288-289), et n'aborde pas le récit de voyage de Holland.
[3] William Gershom Collingwood et Jón Stefánsson, *A Pilgrimage to the Saga-Steads of Iceland*, Ulverston, W. Holmes, 1899 (voir annexe 1 (1899a)).
[4] À ce sujet, nous renvoyons notre lectrice, notre lecteur aux études consécutives à l'annexe 1 de la présente thèse, qui mettent en évidence la forte représentation des récits de voyage britanniques parmi les rééditions et traductions de récits de voyage dans notre corpus d'étude.

l'intégration de la littérature islandaise médiévale – en particulier les sagas et le *Landnámabók* – dans ce corpus. À notre connaissance, il est le premier et seul chercheur qui ait étudié la conjonction entre relations viatiques consacrées à l'Islande et littérature islandaise médiévale, ce qui justifie l'importance de son apport dans notre étude. Sa perspective se concentre sur les récits de voyage de l'Angleterre victorienne (1832-1901), ainsi que, de manière très brève, sur les récits qui les ont précédés et inspirés, ceux des explorateurs-naturalistes britanniques du début du XIXe siècle, William Jackson Hooker[1], Georges Steuart Mackenzie et Henry Holland, et Ebenezer Henderson[2]. Dans son parcours chronologique, Andrew Wawn distingue principalement six temps.

Pour notre part, nous les synthétiserons à travers trois grandes périodes. La première période, de 1811 à 1857, rassemble les relations viatiques qui se caractérisent par une intégration parcellaire de références à la littérature islandaise médiévale, dans le corps de leur texte ou dans leur paratexte. La seconde période, de 1860 à 1863, constitue l'apogée de l'intégration de ce corpus islandais dans les récits de voyage, d'un point de vue à la fois qualitatif et quantitatif. La troisième période, de 1871 à 1901, met en lumière plusieurs partis pris possibles, simultanés comme successifs, des écrivains-voyageurs dont les relations viatiques, mais aussi le rapport au trésor littéraire islandais s'expriment dans l'irréductible lignée de leurs prédécesseurs des années 1860. Nous allons envisager successivement ces trois périodes, en exposant d'abord les propos d'Andrew Wawn, puis en les commentant et les approfondissant.

1.1.1. Une intégration marginale, puis pionnière de la littérature islandaise médiévale : 1811-1857

Dans cette première grande période de notre exposé, nous identifions et exposons ensemble les deux premiers temps que distingue Andrew Wawn dans sa chronologie. Ces deux temps regroupent les récits de voyage britanniques qui relèvent encore de l'ère de l'exploration de l'Islande et des contrées circumpolaires, dans la seconde moitié du XIXe siècle. Selon Wawn, ces relations viatiques se caractérisent par une présence particulièrement réduite de toute

[1] William Jackson Hooker, *Journal of a Tour in Iceland in the Summer of 1809*, 2 vol., Londres, Longman, Hurst, Rees, Orme, and Brown, and John Murray, 1811 (voir annexe 1 (1811a)). Pour ses rééditions et traductions, voir annexe 1 (1811c, 1813a, 1815a, 1816b, 1823b).

[2] Ebenezer Henderson, *Iceland; or, The Journal of a Residence in that Island, During the Years 1814 and 1815: Containing Observations on the Natural Phenomena, History, Literature, and Antiquities of the Island; and the Religion, Character, Manners, and Customs of its Inhabitants*, 2 vol., Édimbourg, Oliphant, Waugh and Innes / Londres, T. Hamilton, J. Hatchard, and L. B. Seeley, 1818 (voir annexe 1 (1818a)). Pour ses rééditions et traductions, voir annexe 1 (1816a, 1818b, 1820a, 1821a, 1823a, 1824b, 1830a, 1831a, 1844a).

référence à la littérature islandaise médiévale, tant dans leur paratexte qu'*a fortiori* dans le corps de leur texte.

Dans la première période, Andrew Wawn identifie les récits de voyage de Mackenzie et Henderson, le premier étant marqué par l'ignorance – dans tous les sens du terme – des sagas islandaises[1], et le second faisant une place plus grande à ces dernières, notamment par une brève allusion à la *Eyrbyggja saga* et un exposé théorique sur l'histoire de la littérature médiévale[2]. Andrew Wawn situe dans ce même courant d'influence les récits de voyage de George Clayton Atkinson (1833)[3], de John Barrow Jr. (1835)[4] et d'Arthur Dillon (1840)[5], où les sagas islandaises occupent la portion congrue et ne font l'objet que d'allusions de seconde, voire de troisième main[6]. Comme le rappelle Andrew Wawn, pour Barrow Jr., la référence est essentiellement Thomas Percy[7], là où Dillon puise occasionnellement – et entre autres – dans les courts récits du *Landnámabók*[8], et Atkinson se préoccupe surtout des ressemblances entre langue islandaise et langue anglaise[9].

Dans un deuxième temps, Andrew Wawn aborde les *Letters from High Latitudes* (1857) de lord Dufferin. Comme le note Wawn, l'enthousiasme et le tropisme littéraire de lord Dufferin s'expriment davantage à l'occasion de son escale en Norvège, à travers la *Heimskringla* qu'il connaît par l'entremise de la traduction de Samuel Laing[10]. Outre cette référence, Wawn identifie dans la relation viatique de lord Dufferin une seule allusion à un corpus littéraire islandais, lors de l'étape du voyage qui mène l'explorateur britannique à Þingvellir ; il s'agit du saut de Flosi Þórðarson, meneur des incendiaires de la maison de Njáll, qui aurait fui ses adversaires lors d'un procès tournant en sa défaveur, à l'Alþingi, en bondissant au-dessus d'un gouffre[11].

---

[1] Voir Wawn, *The Vikings and the Victorians, op. cit*., p. 289.
[2] Voir Wawn, *ibid*., p. 288-289.
[3] George Clayton Atkinson, *Journal of an Expedition to the Faroe and Westman Islands and Iceland, 1833* (1833), édition et introduction d'A. V. Seaton, Newcastle upon Tyne, The Bewick-Beaufort Press, 1989 (voir annexe 1 (1833a)).
[4] John Barrow Jr., *A Visit to Iceland by Way of Tronyem, in the "Flower of Yarrow" Yacht, in the Summer of 1834*, Londres, John Murray, 1835 (voir annexe 1 (1835a)). Pour ses rééditions et traductions, voir annexe 1 (1835c, 1836a, 1836b, 1852b).
[5] Arthur Dillon, *A Winter in Iceland and Lapland*, 2 vol., Londres, Henry Colburn, Publisher, 1840 (voir annexe 1 (1840a)).
[6] Voir Wawn, *The Vikings and the Victorians, op. cit*., p. 289-290.
[7] Voir Wawn, *ibid*., p. 289.
[8] Voir Wawn, *ibid*., p. 289.
[9] Voir Wawn, *ibid*., p. 290.
[10] Voir Wawn, *ibid*., p. 291.
[11] Voir Wawn, *ibid*., p. 290.

Les propos d'Andrew Wawn nous inspirent deux remarques. Premièrement, nous nous accorderons avec lui pour souligner le caractère marginal de la place qu'occupe la littérature médiévale islandaise dans les relations viatiques britanniques de la première moitié du XIXe siècle. Le changement de paradigme qui s'opère au tournant des années 1860, et que nous aurons l'occasion d'envisager sous peu, met d'autant plus en évidence cette marginalité. Deuxièmement, et c'est ce qui justifie *a posteriori* notre choix de regrouper dans un seul et même temps deux étapes qu'Andrew Wawn analyse de manière distincte, nous relativiserons partiellement son affirmation selon laquelle les explorateurs britanniques du début du XIXe siècle ne porteraient que peu d'attention aux sagas islandaises. Si tel est le cas pour Atkinson, Barrow Jr. et Dillon, il convient de réévaluer la place de la littérature islandaise médiévale dans le récit de Mackenzie : la « Preliminary Dissertation on the History and Literature of Iceland »[1] de Henry Holland, dont Andrew Wawn soulignait pourtant le caractère pionnier plus tôt dans son étude[2], introduit un intérêt pour la littérature de sagas dans les récits d'exploration consacrés à l'Islande, même si ce n'est pas du fait de Mackenzie lui-même. C'est une semblable dynamique que nous identifions, par extension, moins chez Hooker que chez Henderson et, plus tard, chez lord Dufferin. Dans la relation viatique de ce dernier, la présence des sagas islandaises se réduit certes au récit de deux épisodes de la *Eyrbyggja saga*, qui s'impose dans la région du Snæfellsnes[3], théâtre des événements qui y sont relatés. De cette saga, il intègre à sa relation viatique l'épisode de Halli et Leiknir[4] au côté de celui de Thurídr et de Björn, dont les amours sont contrariées par Snorri le *goði*[5], intransigeant propriétaire terrien de l'ouest de l'Islande et fervent tenant du christianisme[6]. Surtout, cette référence à la *Eyrbyggja saga* inscrit lord

[1] Henry Holland, « Preliminary Dissertation on the History and Literature of Iceland », dans Mackenzie, op. cit., p. 1-70.
[2] Voir Wawn, *The Vikings and the Victorians, op. cit*., p. 17.
[3] Frederick Temple Blackwood (lord Dufferin and Ava), *Letters from high latitudes: being some account of a voyage in 1856 in the schooner yacht "Foam" to Iceland*, Londres, John Murray, 1857, p. 168-175. Voir annexe 1 (1857b). Pour ses rééditions et traductions, voir annexe 1 (1858b, 1859a, 1860b, 1860c, 1860d, 1861d, 1867e, 1872a, 1872b, 1873d, 1873e, 1873f, 1876g, 1878b, 1878c, 1879e, 1882d, 1883c, 1883d, 1883e, 1887d, 1890d, 1891c, 1891d, 1891e, 1895b, 1895c, 1902e, 1903c, 1910a, 1910b, 1910c, 1912b, 1913e, 1915a).
[4] Nous résumons cet épisode : Halli et Leiknir, venus de Suède pour entrer au service d'un fermier, Vermundr, sont les victimes d'un piège tendu par le frère et rival de Vermundr, Víga-Styrr. Ce dernier propose la main de sa fille à Halli, en échange d'une tâche herculéenne : aménager un passage à travers le champ de lave pour relier sa ferme à celle de Vermundr. Halli s'exécute avec l'aide de Leiknir ; Víga-Styrr leur propose de se délasser dans un bain chaud, les assassine et les enterre près du passage (voir « Saga de Snorri le Godi », chapitres 25-28, dans Régis Boyer (trad. et éd.), *Sagas islandaises*, Paris, Gallimard NRF, coll. « Pléiade », 1987, p. 242-252).
[5] Voir Dufferin, *op. cit*., p. 168-175. Voir « Saga de Grettir », chapitre 29, dans Boyer, *ibid*., p. 252-255.
[6] Snorri le *goði*, personnage central de la *Eyrbyggja saga* à laquelle Régis Boyer choisit de prêter son nom en français (« Saga de Snorri le Godi »), est un personnage récurrent d'autres sagas telles que la *Brennu Njáls saga* et la *Laxdæla saga*, dont les intrigues respectives se déroulent au temps de la christianisation de l'Islande, aux alentours de l'an mil. Un *goði* est un chef de clan politique et religieux. Le pouvoir des *goðar* persiste après le paganisme. Ce sont les conflits entre *goðar* qui contribuent à la perte d'indépendance de l'île au profit de la Norvège, au XIIIe siècle. À ce sujet, voir Régis Boyer, *La Vie religieuse en Islande, 1116-1264. D'après la*

Dufferin dans la lignée de Henderson[1], qui laisse lui aussi une place à l'épisode de Halli et Leiknir dans sa relation viatique, en passant à proximité du Berserkjahraun où les deux héros sont supposés avoir connu leur fin tragique[2].

Nous en aurons la confirmation en étudiant le deuxième grand temps de notre panorama, si les *Letters from High Latitudes* de lord Dufferin s'inscrivent plus qu'il n'y paraît de prime abord dans une tradition établie par les explorateurs-naturalistes du début du XIXe siècle, elles constituent également une œuvre-charnière du point de vue de la place laissée par les voyageurs à la littérature de sagas dans leurs relations. La lecture de lord Dufferin nous donnerait même déjà à appréhender une mutation[3] à l'œuvre dans l'intégration de la littérature islandaise médiévale à la trame narrative des relations viatiques : elle ferait l'objet de développements à la fois plus ciblés – épisodes de sagas – et narratifs – par opposition à de simples allusions – et elle franchirait les frontières du paratexte – préface, notes de bas de page ou annexes – pour prendre place dans l'économie principale des récits de voyage.

1.1.2. Une intégration centrale de la littérature islandaise médiévale : 1861-1863

La deuxième étape de notre panorama chronologique recoupe le troisième temps de la chronologie d'Andrew Wawn, qui constitue une période à la fois brève et déterminante pour observer l'établissement des références littéraires islandaises médiévales dans les relations viatiques consacrées à l'île. Dans ce troisième temps, Andrew Wawn unit dans un rapport de continuité les relations viatiques de John Forbes (1860)[4], de Frederick Metcalfe (1861)[5] et de Sabine Baring-Gould (1863)[6], qu'il place sous le signe du pèlerinage sur les hauts lieux des sagas islandaises[7]. Andrew Wawn fait du récit de Forbes le modèle définitoire de cette pratique et, par extension, de cette écriture viatique du pèlerinage culturel pour l'ensemble des relations

Sturlunga Saga et les Sagas des Évêques, Paris, Fondation Singer-Polignac, 1979 ; Jesse L. Byock, *Medieval Iceland: Society, Sagas, and Power*, Los Angeles / Berkeley / Londres, University of California Press, 1988 ; Régis Boyer, *L'Islande médiévale*, Paris, Les Belles Lettres, coll. « Guide Belles Lettres des civilisations », 2002.

[1] Andrew Wawn n'ignore guère ce fait, qu'il mentionne ultérieurement dans son étude (voir Wawn, *The Vikings and the Victorians, op. cit*., p. 293), mais, de manière étonnante, il ne l'évoque guère dans sa présentation du récit de voyage de Henderson.

[2] Voir Henderson, *op. cit*., vol. II, p. 59-63.

[3] Pour sa part, Andrew Wawn évoque un changement de paradigme : « paradigm shift » (voir Wawn, *The Vikings and the Victorians, op. cit*., p. 292.

[4] Charles Stuart Forbes, *Iceland; its Volcanoes, Geysers, and Glaciers*, Londres, John Murray, 1860 (voir annexe 1 (1860a)).

[5] Frederick Metcalfe, *The Oxonian in Iceland; or, Notes of Travel in that Island in the Summer of 1860, with Glances at Icelandic Folk-lore and Sagas*, Londres, Longman, Green, Longman, and Roberts, 1861 (voir annexe 1 (1861a)). Pour sa réédition, voir annexe 1 (1867d).

[6] Sabine Baring-Gould, *Iceland: Its Scenes and Sagas*, Londres, Smith, Elder and Co, 1863 (voir annexe 1 (1863a)). Pour sa réédition partielle, voir annexe 1 (1867b).

[7] Voir Wawn, *The Vikings and the Victorians, op. cit*., p. 292-302.

viatiques britanniques des années 1860 : confrontation du présent et du passé – reconstruit par les témoignages littéraires des sagas – de l'Islande, identification régulière des similitudes, sinon des parentés, existantes entre Islande et Angleterre[1]. Andrew Wawn voit dans le récit de l'Écossais Andrew James Symington[2] l'inspiration cardinale de Forbes[3]. Il souligne la pluralité de références et de récits enchâssés chez Metcalfe, pluralité dans laquelle il identifie tant un riche corpus de sagas islandaises que plusieurs contes folkloriques non encore traduits vers l'anglais[4]. Selon Andrew Wawn, Baring-Gould poursuit et approfondit la logique, amorcée par Metcalfe, d'un paysage islandais saturé par le souvenir des sagas médiévales[5], même si le panel de ses références est particulièrement réduit par rapport à celui qu'expose son prédécesseur : Wawn y identifie essentiellement la *Heimskringla*[6] et souligne dans la relation de voyage l'émergence de la traduction-réécriture que propose Baring-Gould de la *Grettis saga Ásmundarsonar*[7], cardinale parmi d'autres épisodes traduits, toujours par Baring-Gould, de la *Vatnsdæla saga*, de la *Bandamanna saga*, de la *Flóamanna saga* et de la *Egils saga Skallagrímssonar*[8].

Nous sommes en accord avec les propos d'Andrew Wawn, avec lesquels notre propre lecture de ces trois relations viatiques entre en résonance. Nous souhaiterions nous arrêter ici plus spécifiquement sur les modalités d'insertion de la littérature islandaise qui les caractérisent, et qui les distinguent de manière évidente des récits d'exploration naturalistes du début du XXe siècle. Deux modalités d'insertion se manifestent tout particulièrement dans les récits des voyageurs britanniques des années 1860, que nous allons envisager l'une après l'autre : la pratique du feuilletonnage du récit de saga, décomposé en différents épisodes que la trame narrative de la relation viatique distille au gré des étapes de l'itinéraire, constituant le récit-cadre de ces textes hétérogènes ; l'hybridation progressive de la relation viatique par le modèle de la compilation et de l'étude folklorique, qui dote – du moins en apparence – les récits de sagas et de contes enchâssés d'une fonction épistémologique. Ce faisant, nous nous demanderons dans quelle mesure ces modalités d'insertion de la littérature islandaise dans les

[1] Voir Wawn, *ibid*., p. 292-293.
[2] Andrew James Symington, *Pen and Pencil Sketches of Faröe and Iceland*, Londres, Longman, Green, Longman, and Roberts, 1862 (voir annexe 1 (1862c)). Pour sa réédition partielle, voir annexe 1 (1869b).
[3] Voir Wawn, *The Vikings and the Victorians, op. cit*., p. 293-294.
[4] Voir Wawn, *ibid*., p. 294-295.
[5] Voir Wawn, *ibid*., p. 295.
[6] Voir Wawn, *ibid*., p. 296.
[7] Voir Wawn, *ibid*., p. 298.
[8] Voir Wawn, *ibid*., p. 299.

relations de voyage s'inscrivent dans le contexte d'émergence des pratiques folkloristes dans une Angleterre victorienne inspirée par les travaux des frères Grimm.

1.1.2.1. Émergence du feuilletonnage et de l'enchâssement narratif

Il convient de souligner dans les trois récits de voyage de Forbes, Metcalfe et Baring-Gould la nette augmentation du volume textuel notamment alloué à la narration d'épisodes de sagas. Ils reprennent à leur compte un parti pris qui est apparemment celui de lord Dufferin et le systématisent. Qui plus est, ces épisodes de sagas sont relatés dans les trois relations viatiques selon l'ordre chronologique de leur intervention dans la trame narrative de leur saga d'appartenance, dont usent les écrivains-voyageurs pour organiser leurs itinéraires respectifs et l'ordre des étapes.

Forbes décline ainsi plusieurs épisodes choisis de la *Eyrbyggja saga*, qu'il corrèle à son parcours de la région du Snæfellsnes : le Berserkjahraun, champ de lave situé sur le pan ouest du mont Helgafell, lui inspire le récit de l'épisode de Halli et Leiknir[1] ; à Þórness, il relate la construction du temple de Þór par Þórólfur Mostrarskegg[2], navigateur et colon norvégien guidé en ces lieux par ses *öndvegissúlur*, piliers de son siège qu'il avait jetés par-dessus bord pour en suivre les dérives[3] ; à Helgafell, il se souvient des crimes et exactions de Snorri le *goði*[4] ; dans la région de Þingvellir et de Reykir, il relate le procès de Kjartan contre les fantômes[5].

Quant à Metcalfe, dont Andrew Wawn rappelle qu'il cultive un goût pour l'anecdote et le trait d'esprit hérité de lord Dufferin[6], il ne conserve certes de la *Eyrbyggja saga* que l'épisode de Halli et Leiknir[7], mais intègre à sa relation viatique un corpus islandais médiéval plus

[1] Voir Forbes, *op. cit*., p. 214-217.
[2] Voir Forbes, *ibid*., p. 217-218.
[3] Voir « Saga de Snorri le Godi », chapitre 5, dans Boyer, *Sagas islandaises, op. cit*., p. 207-209. Le même épisode est présent dans le *Landnámabók* (Régis Boyer (trad. et éd.), *Livre de la colonisation de l'Islande*, Turnhout, Brepols, 2000, p. 84-85). Notons que le *Landnámabók* relate un épisode analogue : Ingólfur Arnarson, colon norvégien, jette par-dessus bord ses *öndvegissúlur*, qu'il retrouve trois ans plus tard sur le site de la future Reykjavík. À ce sujet, voir Xavier Marmier, *Histoire de l'Islande*, Paris, Arthus Bertrand, 1840, p. 52-54, mais aussi Boyer, *ibid*., p. 38-40.
[4] Voir Forbes, *op. cit*., p. 219. Helgafell est l'un des sites importants de la *Eyrbyggja saga* : sur l'établissement de Snorri le *goði*, voir « Saga de Snorri le Godi », chapitres 15-16, dans Boyer, *Sagas islandaises, op. cit*., p. 221-223.
[5] Voir Forbes, *op. cit*., p. 316-322. Le couple de propriétaires terriens Thóroddr et Thurídr rompt les clauses de l'héritage de Thórgunna, femme des Hébrides qu'il avait accueillie dans sa ferme ; l'avide Thurídr s'approprie les richesses de la défunte, attirant sur sa famille la colère de cette dernière, qui provoque notamment le naufrage de Thóroddr. Sur les recommandations de Snorri le *goði*, les spectres des victimes collatérales de cette vengeance affrontent le fils du couple, Kjartan, lors d'un procès (voir « Saga de Snorri le Godi », chapitres 50-55, dans Boyer, *Sagas islandaises, op. cit*., p. 297-308).
[6] Voir Wawn, *The Vikings and the Victorians, op. cit*., p. 294-295.
[7] Voir Metcalfe, *op. cit*., p. 295-297.

diversifié que celui de Forbes. Premièrement, il pratique lui aussi le feuilletonnage d'épisodes de sagas en portant son intérêt sur la *Brennu Njáls saga*, au gré des étapes qui jalonnent son parcours dans le Markarfljót, au sud de l'Islande. Il intègre les mécanismes narratifs fondamentaux de cette saga à sa relation de voyage, ce qui permet au lecteur non averti d'en avoir une idée relativement exacte. Ainsi Metcalfe fait-il d'abord allusion à l'épisode de l'assassinat de Starkadr par Skarphéðinn Njálsson, qui l'attire dans un guet-apens en se perchant sur le toit d'une maison et venge ainsi l'assassinat de son ami Gunnarr Hámundarson[1]. À l'occasion de son passage à Knafahólar, Metcalfe relate l'épisode de l'embuscade tendue à Gunnarr et à ses frères Hjörtr et Kolskeggr par Starkadr et ses hommes en ce lieu, ainsi que celui, antérieur, de la compétition entre les chevaux de Starkadr et Gunnarr[2], pour expliquer le conflit de longue date qui oppose les deux hommes. À Hlíðarendi, lieu de vie de Gunnarr, Metcalfe raconte la fin de Gunnarr[3] ; plus loin, à Bergþórshvoll, où se situe la ferme de Njáll, l'ami de Gunnarr, Metcalfe raconte l'incendie de celle-ci par Flosi Þórðarson et la fuite de Kári, fils adoptif de Njáll, qui trouve refuge dans un étang, le Káritjörnin[4]. Même si l'ordre des épisodes respecte la dynamique de l'itinéraire de voyage, et non celle de la saga, par un ingénieux système d'analepse, Metcalfe reproduit l'engrenage qui conduit Gunnarr à sa fin tragique. Il consacre à la *Brennu Njáls saga* cinq pages de son récit de voyage, qu'il développe pour expliquer l'histoire des paysages traversés. En témoigne la tonalité déictique de l'extrait suivant :

> We are now in the country made famous by the most interesting of all the Icelandic sagas – the story of Burnt Niál [*sic*]. Observe these two conical grass-grown knolls, perhaps eighty feet high apiece, one on either side the way. These are the Knafahólar; the scene of an exploit of Gunnar's, not surpassed by anything recounted in history or legend. […][5]

---

[1] Voir Metcalfe, *ibid*., p. 343. Pour le récit de l'épisode en question, voir « Saga de Njáll le Brûlé », chapitre 79, dans Boyer, *Sagas islandaises, op. cit*., p. 1326 ; George Webbe Dasent, *The Story of Burnt Njal, or Life in Iceland at the End of the Tenth Century*, Édimbourg, Edmonston and Douglas, 1861, vol. I, p. 253. Chez Dasent, l'épisode se situe au chapitre 78.

[2] Voir Metcalfe, *ibid*., p. 358-359 ; voir « Saga de Njáll le Brûlé », chapitres 58-59 et 63, dans Boyer, *Sagas islandaises, op. cit*., p. 1294-1297 et 1301-1302 ; et Dasent, *The Story of Burnt Njal, op. cit*., vol. I, p. 185-191 et 195-197. Chez Dasent, les deux épisodes se situent aux chapitres 57-58 et 60.

[3] Voir Metcalfe, *ibid*., p. 367-368. Gunnarr, l'un des deux personnages principaux de la saga, a été entraîné par son épouse querelleuse dans un cycle d'outrages, de meurtres, de vengeances et de procédures juridiques. Finalement déclaré hors-la-loi (*útilegumen*), c'est-à-dire proscrit, il peut être tué par tout citoyen islandais. Incapable de quitter son île, il renonce à l'exil qui lui aurait sauvé la vie. Il meurt acculé dans sa maison par ses assaillants, et abandonné par sa femme Hallgerður, qui se venge d'une gifle passée en lui refusant la mèche de cheveu qui lui permettrait de réparer son arc (voir « Saga de Njáll le Brûlé », chapitre 77, dans Boyer, *Sagas islandaises, op. cit.*, p. 1321-1324 ; Dasent, *The Story of Burnt Njal, op. cit.*, vol. I, p. 245-246). Chez Dasent, l'épisode se situe au chapitre 76.

[4] Voir Metcalfe, *ibid*., p. 371-372. Voir « Saga de Njáll le Brûlé », chapitre 129, dans Boyer, *Sagas islandaises, op. cit*., p. 1412-1415, et Dasent, *The Story of Burnt Njal, op. cit*., vol. II, p. 172-179. Chez Dasent, l'épisode se situe au chapitre 128.

[5] Metcalfe, *ibid*., p. 358.

Deuxièmement, il multiplie les références à d'autres sagas islandaises telles que la *Grettis saga Ásmundarsonar*, lors d'un passage à Bjarg, lieu natal du héros de la saga[1], ou encore la *Gull-Þóris saga*, récit du trésor caché du héros Þórir et des convoitises qu'il éveille, lors d'une étape à Djúpifjörður, dans les Fjords de l'Ouest[2]. Il relate également l'épisode du proscrit Hrolleifr dans la *Vatnsdæla saga*[3]. Troisièmement, il délivre aussi, tout au long de son récit de voyage, les intrigues résumées de sagas islandaises complètes, en fonction des étapes de son itinéraire de voyage : la *Fóstbræðra saga*, dont les deux personnages principaux, Þorgeir et Þormóðr, vécurent dans la région d'Ísafjörður, dans les Fjords de l'Ouest[4] ; la *Laxdæla saga*, dont Hjarðarholt, localité de l'Ouest de l'Islande, vit naître Kjartan Ólafsson et hébergea Ólafur Pá, deux personnages centraux de la saga[5] ; ou encore la *Egils saga Skallagrímssonar*, dont le héros passa la plus grande partie de sa vie à Borg á Mýrum, dans la région du Borgarfjörður, sur la côte ouest de l'île[6].

Baring-Gould s'inscrit dans la lignée de Metcalfe, dont il partage certaines références littéraires et la posture du voyageur en pèlerin lettré. De la *Egils saga Skallagrímssonar*, il développe l'épisode du deuil d'Egill après le décès de son fils et intègre à sa relation viatique la complainte funèbre de ce poète-guerrier, la « Sonatorrek »[7] ; il partage avec Metcalfe l'épisode du proscrit Hrolleifr de la *Vatnsdæla saga*[8]. En outre, sa relation viatique intègre un résumé complet de l'intrigue de la *Bandamanna saga*[9], ainsi qu'un épisode choisi de la *Flóamanna saga*, sous le titre « Thorgil's Nursling »[10]. Baring-Gould développe surtout la narration feuilletonnée de la *Grettis saga Ásmundarsonar* à travers plusieurs épisodes qui

[1] Voir Metcalfe, *ibid*., p. 236-237.
[2] Voir Metcalfe, *ibid.*, p. 261-262.
[3] Voir Metcalfe, *ibid*., p. 212-214. Ingimundr accueille un proscrit, Hrolleifr, et sa mère, et lui offre accès à ses ressources. Hrolleifr ne respecte pas les restrictions de son droit de pêche et s'attire la colère des quatre fils d'Ingimundr, Thorsteinn, Jökull, Thórir et Högni. Hrolleifr tue Ingimundr, qui appelait les cinq hommes au calme. Hrolleifr est pourchassé et abattu par les fils de son infortuné protecteur (voir « Saga des chefs du Val-au-Lac », chapitres 10-26, dans Boyer, *Sagas islandaises, op. cit*., p. 997-1008). Metcalfe indique le *Landnámabók* comme source alternative (voir Metcalfe, *op. cit*., p. 215).
[4] Voir Metcalfe, *ibid*., p. 264-267. Cette saga a été traduite en français par Régis Boyer : voir « Saga des Frères jurés », dans Boyer, *Sagas islandaises, op. cit*., p. 637-718 ; elle a inspiré à Halldór Laxness l'intrigue de son roman *Gerpla* (1952).
[5] Voir Metcalfe, *ibid*., p. 282-285. Cette saga a également été traduite en français par Régis Boyer : voir « Saga des Gens du Val-au-Saumon », dans Boyer, *Sagas islandaises, op. cit*., p. 389-571.
[6] Voir Metcalfe, *ibid*., p. 318-324. Cette saga a également été traduite en français par Régis Boyer : voir « Saga d'Egill, fils de Grímr le Chauve », dans Boyer, *Sagas islandaises, op. cit*., p. 3-203.
[7] Voir Baring-Gould, *op. cit*., p. 49-56 ; voir annexe 2 (1863d).
[8] Voir Baring-Gould, *ibid*., p. 138-147 ; voir annexe 2 (1863j)).
[9] Voir Baring-Gould, *ibid*., p. 300-316 ; voir annexe 2 (1863a)).
[10] Voir Baring-Gould, *ibid*., p. 368-384. Cet épisode relate les maux rencontrés par le paysan Thorgil lors de sa navigation vers le Groenland et de son installation dans cette colonie, sur l'invitation d'Eiríkr rauði : le dieu Þór le punit ainsi de sa conversion au christianisme. Le retour de Thorgil en Islande est un soulagement pour lui.

constituent autant de récits enchâssés dans son récit de voyage et doublent sa perception des lieux traversés. Ainsi, lors de la navigation dans l'Atlantique, l'arrivée de Grettir en Norvège est-elle abordée sous le titre « The Red Rovers »[1]. Un dimanche de repos à Þingvellir suscite le récit du bannissement de Grettir lors de son séjour en Norvège, sous le titre « The Burning of the Hostel »[2]. Aux alentours du Skjaldbreiður, volcan situé au nord-est de Þingvellir, Baring-Gould passe devant la Grettis-Tak[3], roche par laquelle Grettir aurait indiqué l'entrée d'un havre de paix à l'intention d'autres proscrits, et il relate la vie clandestine de Grettir dans la Þórisdalur, mystérieuse vallée idyllique de la région du Geitlandsjökull[4], dans l'ouest de l'île. Dans la région de la Vatnsdalur, alors que Grímr, le guide de Baring-Gould et de son compagnon de voyage Mr. Briggs, leur indique le lieu supposé de la tombe de Glámr, Baring-Gould intègre à son récit de voyage l'épisode du combat entre ce dernier, un *draugr*[5], et Grettir, sous le titre « The Valley of Shadows »[6]. La vue de Drangey, petite île inhospitalière située au cœur du Skagafjörður, au nord-ouest de l'Islande, lui inspire la narration des années de proscription de Grettir en ce lieu où il s'est réfugié sur les conseils de son allié Guðmundr, puis de son assassinat indigne[7]. Outre ces épisodes, plusieurs allusions à la vie de Grettir jalonnent le récit de Baring-

[1] Voir Baring-Gould, *ibid*., p. 8-22. Après un naufrage sur les côtes norvégiennes, Grettir est accueilli chez un riche paysan, Thorfinnr ; sa maison est attaquée par deux proscrits, Thórir et Ögmund, alors que Thorfinnr et la plupart des siens sont à l'extérieur pendant la nuit de Jól (Noël) ; par la ruse, Grettir tue ces assaillants et sauve la femme de Thorfinnr (voir « Saga de Grettir », chapitre 18-20, dans Boyer, *Sagas islandaises, op. cit*., p. 799-811).
[2] Voir Baring-Gould, *op. cit*., p. 76-95. Échoué en Norvège, Grettir cherche de l'aide auprès d'un refuge où il est mal accueilli ; il y met accidentellement le feu. Les victimes de l'incendie sont les fils d'un chef influent, Thórir de Gardr. Rejeté par ses compagnons de voyage, Grettir est soumis à une ordalie par le roi Ólafr de Norvège, sous les huées du peuple de Trondheim. Le roi lui laisse la vie sauve, mais le renvoie en Islande, où son père et son frère ont été assassinés et où l'attend une vie de proscrit (voir « Saga de Grettir », chapitres 38-41 et 56-57, dans Boyer, *Sagas islandaises, op. cit*., p. 849-856 et 863-867).
[3] Metcalfe passe lui aussi devant la Grettis-Tak, mais ne développe pas l'épisode de saga afférent ; il préfère aborder les raisons géologiques de la présence de cette roche en ces lieux (voir Metcalfe, *op. cit*., p. 219-220).
[4] Voir Baring-Gould, *op. cit*., p. 88-89. Voir « Saga de Grettir », chapitre 61, dans Boyer, *Sagas islandaises, op. cit*., p. 897-898.
[5] Les *draugar* (*draugr* au singulier) sont des revenants, tantôt fantômes, tantôt vampires, que les héros de sagas doivent régulièrement combattre (voir N. K. Chadwick, « Norse Ghosts. A Study in the Draugr and the Haugbúi », *Folklore*, vol. 57, n°2, juin 1946, p. 50-65 et Reimund Kvideland et Henning K. Sehmsdorf (éd.), *Scandinavian Folk Belief and Legend*, Minneapolis / Londres, University of Minnesota Press, 1988, *passim*). Baring-Gould parle de « vampire » (voir Baring-Gould, *op. cit*., p. 115), ainsi que Phineas Camp Headley (voir Phineas Camp Headley, *The Island of Fire; or, A Thousand Years of the Old Northmen's Home*, New York, Charles T. Dillingham, 1874, p. 175), Charles Asbury Stephens (voir Charles Asbury Stephens, *Off to the Geysers: or, The Young Yachters in Iceland, as recorded by "Wade"*, Philadelphie / Chicago / Toronto, The John C. Winston Co., The Camping-out Series, III, 1873, p. 176) et Collingwood (voir Collingwood et Stefánsson, *ibid.*, p. 167-168). La série islandaise Katla, diffusée sur Netflix en 2021, met en scène des *draugar*, surgis des cendres du volcan pour investir une Vík apocalyptique.
[6] Voir Baring-Gould, *ibid*., p. 116-131. Voir « Saga de Grettir », chapitres 32-35, dans Boyer, *Sagas islandaises, op. cit*., p. 835-846. Glámr est un homme énigmatique employé comme berger par un fermier de la région : mystérieusement décédé, il revient semer la terreur sur les lieux de son ancienne vie avant d'être mis hors d'état de nuire par Grettir.
[7] Voir Baring-Gould, *op. cit*., p. 246-276. Voir « Saga de Grettir », chapitres 67-82, dans Boyer, *Sagas islandaises, op. cit*., p. 910-942.

Gould : dans la Hörgadalur, près d'Akureyri, l'ascension du plus haut sommet par Grettir[1] ; à Bjarg, le site où serait enterrée sa tête[2] ; dans la région de Reykir, le souvenir de la pointe de lance que le héros aurait perdue dans un marécage au cours d'une lutte contre des assaillants[3]. Dans le dispositif narratif du récit de voyage, Baring-Gould – contrairement à Forbes ou à Metcalfe – assume une posture de conteur vis-à-vis de ses compagnons de voyage en demande d'histoires et de légendes locales. L'on songe à ces mots par lesquels il présente à son ami, Mr. Briggs, l'histoire de Grettir, qui sera la ligne directrice de son récit de voyage :

> "Padre!" said Mr. Briggs to me, – he called me Padre because I wore a warm Franciscan cloak and hood, which he himself had lent me, as I had not brought sufficient warm things with me, whilst he was overstocked. "Padre! you have promised us a story from some of the musty old Icelandic Sagas; you had better tell us one now, as there is nothing to see and nothing to do."
>
> "I shall be glad to comply with you request", I answered, "as I wish much to introduce you to my hero Grettir, and it is necessary that you should know something about him before visiting the scenes of his great deeds."
>
> "Tell us first where do you find any records of him?"
>
> "In the *Gretla*, a Saga composed, or rather, I should say, committed to writing, in the thirteenth century."
>
> **The Red Rovers**
>
> (A.D. 1012)
>
> One morning after a night of storm on the coast of Norway […].[4]

Les épisodes de saga sont rapportés au discours direct dans la relation viatique, ce qui instaure par l'artifice de la langue l'illusion de la transmission orale, quand bien même la typographie et la mise en page adoptées – saut de section ; titre donné à l'épisode, ce qui contribue à l'autonomiser et à en faire un micro-récit dans l'orbe de la relation viatique – renvoient le récit de voyage aux codes d'une pratique d'écriture romanesque qu'est la fiction encadrée, dans la veine du *Décaméron* de Boccace[5].

---

[1] Voir Baring-Gould, *op. cit*., p. 228-229. L'on n'a pas relevé cet épisode, mais deux autres qui évoquent les talents de grimpeur de Grettir : ses combats contre les hommes des Mýrar (voir « Saga de Grettir », chapitre 60, dans Boyer, *ibid*., p. 896) et le géant d'Eyjardalsá (voir « Saga de Grettir », chapitre 66, dans Boyer, *Sagas islandaises, op. cit*., p. 908-909).

[2] Voir Baring-Gould, *op. cit*., p. 298. Voir « Saga de Grettir », chapitre 84, dans Boyer, *Sagas islandaises, op. cit*., p. 945.

[3] Voir Baring-Gould, *op. cit*., p. 319. Voir « Saga de Grettir », chapitre 48, dans Boyer, *Sagas islandaises, op. cit*., p. 867-869.

[4] Baring-Gould, *op. cit*., p. 8.

[5] Sur la pratique de l'enchâssement narratif et ses manifestations les plus remarquables depuis le Moyen Âge occidental et l'intégration d'influences narratives moyen-orientales, voir (par ordre chronologique d'intérêt) Yasmina Foehr-Janssens, « Châsses, coffres et tiroirs : le récit dans le récit – Introduction », *Cahiers de recherches médiévales et humanistes*, 29, 2015. URL : http://journals.openedition.org/crm/13770 ; Dominique Peyrache-Leborgne, « Le récit romantique (Allemagne-Angleterre victorienne) », dans Philippe Postel (dir.), *Vers et Prose : formes alternantes, formes hybrides*, *Atlantide*, n°1, 2014, p. 2-3 ; Victoire Feuillebois, « Tieck et Hoffmann lecteurs de la fiction encadrée renaissante : du *Décaméron* aux contes nocturnes romantiques », *Loxias*, 42,

1.1.2.2. Hybridation de la relation viatique par le modèle de l'étude folklorique

Comme l'atteste l'étude d'Andrew Wawn, les récits de voyage de Forbes, Metcalfe et Baring-Gould constituent dans le corpus britannique un point d'acmé selon la perspective qui nous intéresse. D'un point de vue quantitatif comme qualitatif, la place accordée à la littérature médiévale dans l'économie de la relation viatique trouve son apogée : il convient d'en interroger les raisons. L'on trouvera quelques éléments de réponse dans une conjoncture interne au corpus du voyage d'Islande au XIXe siècle, ainsi que dans une conjoncture externe.

Nous ne nous attarderons guère sur la question de la conjoncture interne. Qu'il nous suffise ici de formuler l'hypothèse suivante : l'accroissement du volume textuel dévolu aux extraits ou aux intrigues résumées de sagas islandaises dans les récits de voyage consacrés à l'île, ainsi que leur insertion privilégiée dans la trame narrative même de ces récits, tout cela peut s'inscrire dans le contexte de mutation formelle de la littérature viatique au XIXe siècle que nous avons précédemment exposé. L'on songe tout d'abord à la voie de renouveau du modèle classique du récit de voyage savant par le déport du discours des explorateurs-naturalistes sur d'autres objets d'étude que ceux qui lui sont typiquement dévolus : nous avions identifié dans les *Lettres sur l'Islande* de Marmier une dynamique de remplacement des traditionnels exposés de sciences naturelles par des études d'ordre ethnographique ou des travaux d'histoire et de critique consacrés à la littérature des pays traversés[1]. Il est possible de postuler un mouvement semblable qui serait propre à expliquer cette mutation à l'œuvre, selon Andrew Wawn, dans le corpus britannique, entre les récits des explorateurs-naturalistes du début du XIXe siècle et ceux des écrivains-voyageurs des années 1860. Un autre élément conjoncturel renforce cette dynamique : l'émergence du modèle du pèlerinage culturel, dont nous avions situé la manifestation la plus évidente dans la relation viatique de Baring-Gould[2]. Nous l'avions caractérisée par le constant dédoublement de l'expérience du voyageur dans un site donné par le recours aux légendes afférentes à ce site ou, plus précisément, ce que Harmen

septembre 2013. URL : http://revel.unice.fr/loxias/index.html?id=7527 (date de consultation : 5 mai 2021) ; Jérémy Naïm, « Récit bref et récit enchâssé », communication prononcée le 12 octobre 2019, journée d'étude sur le programme de Lettres des ENS « La Fontaine, Michaux, Sarraute », Université Paris-Nanterre. URL : https://webtv.parisnanterre.fr/videos/journee-detude-sur-le-programme-de-lettres-des-ens-la-fontaine-michaux-sarraute-jeremie-naim-recit-bref-et-recit-enchasse-27/ ; « Le récit enchâssé, de la poétique à la stylistique », *MaLiCE – Le magazine des littératures & des cultures à l'ère du numérique*, 8, 2018. URL : https://cielam.univ-amu.fr/malice/articles/recit-enchasse-poetique-a-stylistique ; mais surtout, du même, *Penser le récit enchâssé. L'invention d'une notion à l'époque moderne (1830-1980)*, Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle, 2020.

[1] Voir section 2.3.2.1. du chapitre II de la présente thèse.

[2] Voir section 2.1.2.3. du chapitre II de la présente thèse.

Biró appelle une « perspective bi-dimensionnelle » (« zweidimensionale "Perspektive" »)[1] unifiant la région et la légende. On le constate, tout épisode de saga relaté par Forbes, Metcalfe ou Baring-Gould s'inscrit dans la redécouverte d'un lieu précis de l'Islande avec lequel il entretient un rapport d'élucidation mutuel. Si le volume textuel dévolu aux récits de sagas peut s'expliquer par la transition des sciences naturelles à la littérature parmi les centres d'intérêt qui polarisent les relations viatiques au milieu du XIXe siècle, leur déport du paratexte au texte trouve donc aussi une justification pertinente dans l'influence formelle du récit de pèlerinage culturel précédemment caractérisé.

La conjoncture externe mérite que l'on s'y arrête davantage. En effet, d'une part, elle constitue un facteur propre à expliquer les mutations à l'œuvre dans les modèles textuels qu'emploient les voyageurs du XIXe siècle pour mettre en discours leurs expériences viatiques ; d'autre part, elle nuance et complexifie notre compréhension du rôle réel que prêtent ces voyageurs à la littérature islandaise qu'ils choisissent d'intégrer à leurs relations. Certes, l'on pourrait se contenter d'établir une causalité contextuelle entre, d'une part, l'essor du nombre d'épisodes et d'intrigues de sagas dans les récits viatiques britanniques consacrés à l'Islande au XIXe siècle et, d'autre part, l'émergence de la fascination britannique pour les sagas islandaises suite à la parution du *Burnt Njal*, traduction anglaise de la *Brennu Njáls saga* par George Webbe Dasent en 1861[2]. Si l'on excepte la parution de la *Saga of Frithiof the Bold* en 1839[3], traduction de la *Friðþjófs saga hins frækna* par George Stephens, qui est aussi la première traduction anglaise intégrale d'une saga islandaise, et dont l'imposant appareil critique fait un jalon décisif de la diffusion britannique des sagas islandaises[4] et de la connaissance sur la culture scandinave

[1] Harmen Biró, « Konrad Maurers Islandreise im Jahre 1858 », thèse de doctorat, Universität Tübingen, 2011, p. 96. C'est une notion que convoque Harmen Biró pour éclairer la dynamique à l'œuvre dans le récit de voyage inédit de Konrad Maurer (1858) : il donne pour exemple l'épisode de la visite de Maurer à Surtshellir (voir Biró, *op. cit*., p. 97-98) : à la mention rapide de la date et du lieu de la visite succède la somme des références littéraires, historiques et philologiques relatives au lieu visité, qui déborde la narration de l'expérience vécue.

[2] Dasent traduit la saga d'après l'édition islandaise de 1772 (voir Wawn, *The Vikings and the Victorians, op. cit*., p. 152) ; sa traduction est régulièrement rééditée jusqu'au début du XXe siècle (voir annexe 2 (1887a, 1900a, 1901b, 1905a, 1906a, 1907c, 1911a, 1911b, 1917)).

[3] Voir annexe 2 (1839e).

[4] Voir Heather O'Donoghue, *Old Norse-Icelandic Literature. A Short Introduction*, Malden / Oxford / Carlton, Blackwell Publishing, 2004, p. 122 et Thomas Spray, « Faith in Translation: *Friðþjófs saga* Revisited », *Quaestio Insularis. Selected Proceedings of the Cambridge Colloquium in Anglo-Saxon, Norse and Celtic*, vol. 17, 2016, p. 20. Voir aussi Andrew Wawn, « The Cult of "Stalwart Frithjof" in Victorian Britain », dans Andrew Wawn (dir.), *Northern Antiquity: The Post-Medieval Reception of Edda and Saga*, Enfield Lock, Hisarlik Press, 1994, p. 211-254. Pour les remarques qui suivent, voir Spray, *ibid.*, p. 23-41, O'Donoghue, *ibid*., p. 122-124 et Wawn, *The Vikings and the Victorians, op. cit*., p. 121-130. La *Friðþjófs saga hins frækna* est immensément populaire et fait l'objet de multiples reprises dans la littérature romanesque, la musique et la peinture préraphaélite ; Dasent et Symington font partie de ses grands admirateurs ; la fascination britannique se fixe sur le personnage de Friðþjóf, vaillant guerrier, monarchiste convaincu et poète de génie. Mais la traduction de Stephens met en fait à l'honneur la réécriture romantique de cette saga islandaise (1825) par le poète suédois Esaias Tegnér, qui occupe le centre

ancienne[1], le *Burnt Njal* surpasse dans l'imaginaire du lectorat victorien le souvenir des *Northern Antiquities* de Thomas Percy et des poèmes eddiques[2]. Il obtient donc un succès qui suffirait seul à expliquer l'essor des récits de sagas dans les relations viatiques d'admirateurs de Dasent. Cependant, l'admiration réelle que portent Forbes, Metcalfe et Baring-Gould à ces textes littéraires islandais nouvellement redécouverts n'est pas l'unique facteur à prendre en compte pour élucider ce phénomène. Il convient de l'inscrire plus largement dans le contexte d'émergence des études folkloristes en Grande-Bretagne, dont on peut penser qu'elles infléchissent les mutations à l'œuvre dans la littérature viatique que nous avons déjà documentées : déport de l'intérêt savant des sciences naturelles à la littérature, à l'histoire et à l'ethnographie ; transition du modèle textuel du récit de voyage scientifique à celui du récit de pèlerinage culturel. L'on peut alors formuler l'hypothèse d'une ambition savante et didactique de la part des écrivains-voyageurs britanniques des années 1860, les assimilant à de véritables folkloristes. Cette ambition s'exprimerait sur un plan théorique et un plan pratique. D'un point de vue théorique, Forbes, Metcalfe et Baring-Gould seraient tributaires de l'influence d'une pensée grimmienne, par la médiation directe des frères Grimm et de leurs émules sur le plan islandais, l'Allemand Konrad Maurer et l'Islandais Jón Árnason[3], tout comme par celle de l'anglo-saxonisme, théorie qui défend l'hypothèse d'une ascendance norroise du peuple

---

de la publication en question. La saga islandaise est alors placée dans l'ombre de sa réécriture romantique, sous un titre qui achève de les confondre, *Frithiof's Saga: A Legend of the North*. Mais cette publication est à l'origine d'un regain d'intérêt britannique pour les pays scandinaves, ce dont témoigne d'ailleurs la réédition en 1842 du récit de voyage de Mackenzie (voir annexe 1 (1842a)).

[1] Voir Spray, *ibid*., p. 44. Plus loin, Spray déclare : « Where Esaias Tegnér removed the farcical elements and tried to cultivate a pan-religious notion of purity, George Stephens instead offered readers a quasi-encyclopaedic handbook to pre-Christian religion. » (Spray, *ibid*., p. 47).

[2] « On the literary front, the poetry and mythology of the *Eddas* had long been subject for discussion, but the Icelandic 'family sagas', or *Íslendingasögur*, did not seriously make their mark on the public's imagination until the publication of George Webbe Dasent's *The Story of Burnt Njal* in 1861, even with such eminent early admirers as Sir Walter Scott. » (Thomas Spray, « Of schooners and sagamen: Anglo-Icelandic tourism in the nineteenth century », *Sealines of communication: construction*, 2015, p. 162).

[3] Voir Terry Gunnell, « Jón Árnason ». Encyclopedia of Romantic Nationalism in Europe [ressource en ligne]. URL : https://ernie.uva.nl/viewer.p/21/56/object/131-158683 ; Einar Ólafur Sveinsson, « Jón Árnason, 1819-1888 », dans Dag Strömbäck (éd.), *Leading folklorists of the North*, Oslo, Oslo University Press, 1971, p. 419-435 ; Ögmundur Helgason, « Upphaf að söfnun íslenzkra þjóðfræða fyrir áhrif frá Grimmsbræðrum » [« The beginning of the collection of Icelandic ethnology influenced by the Grimm brothers »], *Árbók Landsbókasafns*, 15, 1991, p. 112-123 ; Terry Gunnell, « From Daisies to Oak Trees: The Politics of Early Folktale Collection in Northern Europe », *Folklore*, 121/1, 2010, p. 12-37. À partir des années 1850, son nom revient régulièrement dans les récits de voyage en Islande : Pliny Miles, qui établit une correspondance (échanges épistolaires, envois d'ouvrages) avec les milieux intellectuels de Reykjavík, entretient des relations cordiales avec lui, qui est en charge de la bibliothèque publique de la ville (*Stiftsbókasafn*) (voir Miles, *op. cit*., p. 234 et 244). Preyer et Zirkel le croisent dans la bibliothèque du député Jón Sigurðsson et rappellent ses traductions islandaises d'Homère (voir Preyer et Zirkel, *op. cit*., p. 208). Symington et Burton le rencontrent successivement au cours d'une visite de la *Stiftsbókasafn* (voir Symington, *op. cit.*, p. 64 ; voir Burton, Richard Francis. *Ultima Thule; or, A Summer in Iceland*, vol. II, Londres / Édimbourg, William P. Nimmo, 1875, p. 9-11). Baumgartner fait sa connaissance et salue en lui le libraire érudit (« gelehrter Bibliothekar ») (voir Alexander Baumgartner, *Nordische Fahrten. Skizzen und Studien. Island und die Färöer*, Fribourg-en-Brisgau, Herdersche Verlagshandlung, 1902, p. 94).

anglais. D'un point de vue pratique, en cohérence avec les postulats théoriques précédemment énoncés, les voyageurs se donneraient pour tâche d'effectuer la traduction ou la synthèse de textes islandais méconnus, voire inconnus, à destination du lectorat britannique ; des textes qui seraient autant des objets de savoir à part entière que des outils de savoir pertinents pour l'appréhension d'un génie populaire islandais et, par extension, nordique. Nous allons envisager les modalités selon lesquelles s'expriment les deux versants de cette ambition folkloriste chez Forbes, Metcalfe et Baring-Gould.

D'un point de vue théorique, Forbes, Metcalfe et Baring-Gould sont les tenants d'une théorie influente dans l'Angleterre victorienne au tournant des années 1850, l'anglo-saxonisme[1] : l'Islande, figurée comme un lieu vierge de la corruption qui caractérise l'Europe continentale, est présentée comme parente de l'Angleterre. Il s'agit d'une réaction anglaise au teutonisme[2] – unification des pays du nord de l'Europe autour d'une origine commune supposément allemande[3] –, mais surtout au celticisme écossais[4]. En effet, le *Burnt Njal* de Dasent, première traduction anglaise intégrale d'une *Íslendingasaga* (« Saga des Islandais » ou « Saga des familles »)[5], et le *Grettir the Outlaw* de Baring-Gould ripostent aux traductions de James Johnstone dans les années 1780-1790[6], Walter Scott en 1814[7] et Samuel Laing en 1844[8],

[1] Dimitrios Kassis en voit des indices dans le récit de voyage de Barrow Jr. (1835) (voir Dimitrios Kassis, *Icelandic Utopia in Victorian Travel Literature*, Cambridge, Cambridge Scholars Publishing, 2016, p. 20). Sur l'investissement des sagas islandaises par le discours nationaliste britannique, voir Thomas Spray, « Northern Antiquities and Nationalism », *eSharp, Myth and Nation*, 23, 2015, p. 1-17 et « Pattern of Nationalist Discourse in the Early Reception of the Icelandic Sagas in Britain », thèse de doctorat, Durham University, 2019. URL : http://etheses.dur.ac.uk/12964/.

[2] Le teutonisme est revendiqué au XIXe siècle par des nationalistes écossais (voir Colin Kidd, « Race, Empire, and the Limits of Nineteenth-Century Scottish Nationhood », *The Historical Journal*, 2003, vol. 46, n°4, p. 873-892).

[3] Voir Kassis, *op. cit*., p. 2.

[4] Voir fin de la section 4.1.1. du chapitre I. Voir Richard B. Sher, « "Those Scotch Imposters and their Cabal": Ossian and the Scottish Enlightenment », *Canadian Society for Eighteenth-Century Studies / Societé Canadienne d'étude du dix-huitième siècle*, *Man and Nature. L'homme et la nature*, vol. 1, 1982, p. 55-63 ; Karen Oslund, « Imagining Iceland: narratives of nature and history in the North Atlantic », *The British Journal for the History of Science*, vol. 35, n°3, 2002, p. 313-334 ; Gylfi Gunnlaugsson, « Old Norse Poetry and New Beginnings in Late 18th- and Early 19th-Century Literature », dans Sumarliði R. Ísleifsson et Daniel Chartier (dir.), *Iceland and Images of the North*, Québec, Presses de l'Université du Québec, coll. « Droit au Pôle », 2011, p. 115-155 ; Joanne Parker (dir.), *The Harp and the Constitution. Myths of Celtic and Gothic Origin*. Leyde / Boston, Brill, 2016 ; Claire McKeown, « The Sea King of the North: Scandinavian Scotland in Nineteenth Century Literature », *Études écossaises*, 19, 2017. URL : http://journals.openedition.org/etudesecossaises/1197 ; Madison Elisabeth Boland, « Septentrionalism: Whiteness and 19th Century Representations of Scandinavia », mémoire de maîtrise, University of South Carolina, 2020.

[5] Voir O'Donoghue, *English Poetry and Old Norse Myth, op. cit.*, p. 128.

[6] Voir McKeown, *op. cit*. ; voir Clunies Ross, *op. cit*., p. 160. Pour les traductions, voir annexe 2 (1786a, 1786b, 1786d, 1786e).

[7] Voir Clunies Ross, *op. cit*., p. 160. Pour l'édition en question, voir annexe 2 (1787c).

[8] Voir annexe 2 (1844c, 1844d, 1844e, 1844f). Andrew Wawn souligne le retentissement de cet ouvrage en Grande-Bretagne et aux États-Unis (voir Wawn, *The Vikings and the Victorians, op. cit.*, p. 92-116).

ou au roman *The Pirate* (1822)[1] de Walter Scott, tableau des îles Orcades scandinaves[2]. Par ces éléments, le peuple écossais revendiquait depuis la fin du XVIIIe siècle son identité politique, culturelle, littéraire par opposition à une identité britannique qui le situait à la périphérie d'un centre culturel et politique anglais[3], dans la lignée du syncrétisme entre culture norroise et culture celtique suggéré dans les *Monumens* de Mallet[4]. Les écrivains-voyageurs britanniques des années 1860 sont donc tributaires et fervents défenseurs de l'anglo-saxonisme, qui s'appuie sur le concept herdérien de *Volksgeist*[5] pour postuler une continuité culturelle, littéraire et linguistique entre les nations du nord de l'Europe[6]. Si Metcalfe signe, outre son récit de voyage, deux études comparées consacrées aux langues et littératures norroise et saxonne[7], Forbes discerne entre Angleterre et Islande un rapport de parenté génétique et historique, en raison des invasions normandes médiévales, et exprime non sans quelque nostalgie la conviction forte d'avoir trouvé dans l'Islande un creuset archaïque de la régénération anglo-saxonne :

> [The Norse men] not only bore an important but a predominant part in the wars and legislation of England: settling on its broadest and best lands in such numbers that they swamped the original inhabitants, whose laws and customs they obliterated, introducing their own; eventually becoming the forefathers of as large a portion of our own nation as the Anglo-Saxons themselves, and of a much larger portion than the Norman element subsequently introduced.
>
> […]
>
> Originally sprung from the same Teutonic stock, but retaining their barbarous energy, pagan vitality, and somewhat violent notions of representative freedom, they first made an easy conquest of, and then revivified, the priest-ridden and emasculated descendants of the old Anglo-Saxon race—infusing their wild Viking energy into the enslaved masses, and imparting that restless activity and those juster relations between the governing and the governed […].[8]

Baring-Gould est guidé en Islande par la conviction d'être un lointain descendant du roi semi-légendaire Ragnarr Loðbrók, ainsi que des premiers colons de l'île, s'appuyant en cela sur la

---

[1] Walter Scott, *The Pirate. By the author of 'Waverley', etc*., 3 vol., Édimbourg, Archibald Constable and Co. / Londres, Hurst, Robinson & Co., 1822. Le roman est régulièrement réédité tout au long du XIXe siècle, tout comme il est traduit vers le français et l'allemand dès 1822 (rééditions régulières jusqu'au début du XXe siècle).

[2] La parenté de l'Écosse avec l'Islande et plus largement la Scandinavie est une réalité historique. À l'Institute for Northern Studies, composante de la University of the Highlands and Islands (UHI) située à Perth, Lerwick et Kirkwall, un cursus interdisciplinaire de *Viking Studies* témoigne de l'importance de l'héritage culturel norrois. Des chantiers archéologiques étudient les vestiges de la présence scandinave dans les îles Orcades et les îles Shetland, respectivement Orkneyjar et Hjaltlandseyjar en islandais (voir par exemple Barbara E. Crawford, *Scandinavian Scotland*, Leicester, Leicester University Press, 1987, ouvrage de référence en la matière).

[3] Voir Kassis, *op. cit*., p. 2-3.

[4] Voir Sher, *op. cit*., p. 57-59 ; Kassis, *op. cit*., p. 4. Le syncrétisme entre cultures norroise et celtique est entretenu par les lettrés écossais eux-mêmes : par exemple, Hugh Blair réédite plusieurs fois les poèmes d'Ossian au XVIIIe siècle et les compare au *Krákumál*, ode islandaise (voir Gunnlaugsson, *op. cit*., p. 124).

[5] Kassis, *op. cit*., p. 3.

[6] Kassis, *ibid*., p. 118.

[7] Voir Frederick Metcalfe, *The Saxon and the Norseman; or, A Plea for the Study of Icelandic conjointly with Anglo-saxon*, Oxford, printed for private circulation, 1876 ; *The Englishman and the Scandinavian; or, A Comparison of Anglo-Saxon and Old Norse Literature*, Londres, Trübner & co., 1880.

[8] Forbes, *op. cit*., p. 79-80.

quasi-homonymie du personnage principal de la *Bærings saga* (début du XIVe siècle)[1]. L'on comprend alors que la traduction et la synthèse d'intrigues de sagas islandaises méconnues répondent à un impératif double : réaffirmer la parenté originelle des sociétés norroises et anglo-saxonnes ; restituer à l'Angleterre victorienne un trésor littéraire national, lorsqu'il ne s'agit pas, notamment dans le cas de Baring-Gould, d'une quête d'ordre intime. En cela, les écrivains-voyageurs anglais des années 1860 renouent avec les postulats intellectuels des frères Grimm, inspirateurs majeurs de l'anglo-saxonisme victorien, dont Wawn atteste l'influence déterminante sur les travaux de folkloriste de Baring-Gould[2]. En effet, dans l'introduction de sa *Deutsche Mythologie* (1835)[3], Jacob Grimm affirme la parenté entre les mythologies germanique et norroise, et il soutient la valeur heuristique que revêtirait l'étude des croyances norroises anciennes pour comprendre la constitution de la civilisation allemande :

> […] die Gemeinschaft und nahe Berührung der nordischen Mythologie mit der übrigen deutschen lässt sich [wenig] verkennen. Ich habe in gegenwärtiger Schrift unternommen alles was von dem deutschen Heidenthum jetzt zu wissen ist, und zwar mit Ausschliessung des vollständigen Systems der nordischen Mythologie selbst, zu sammeln und darzustellen. Durch diese Einschränkung hoffe ich Licht und Raum zu gewinnen für die Critik [*sic*] des altdeutschen Glaubens, insofern er dem nordischen entgegen oder zur Seite steht; nur da wird es uns also auf den letzteren ankommen, wo er seinem Inhalt oder seiner Richtung nach mit dem des inneren Deutschlands zusammentrifft.[4]

---

[1] Voir Andrew Wawn, « The Grimms, the Kirk-Grims, and Sabine Baring-Gould », dans Andrew Wawn (dir.), *Constructing Nations, Reconstructing Myth: Essays in Honour of T. A. Shippey*, Turnhout, Brepols, 2007, p. 226.

[2] Baring-Gould est tributaire de l'influence de Grimm dans ses travaux de traducteur et de folkloriste, dont son récit de voyage en Islande constitue un prélude. Il connaît de première main les *Kinder- und Hausmärchen* et la *Deutsche Mythologie* des frères Grimm. En 1895, il rédige l'introduction d'un recueil de contes traduit vers l'anglais depuis la collecte des frères Grimm. Pour Andrew Wawn, l'influence de la méthodologie grimmienne n'est pas à négliger dans les collectes de Baring-Gould : il mentionne ses *Songs and Ballads of the West* (1889-1891). (Pour ces remarques, voir Wawn, *ibid*., p. 221-223.) L'on ajoutera les titres suivants : *Curious Myths of the Middle Ages*, Londres / Oxford / Cambridge, Rivingtons, 1866 (rééditions jusqu'au XXe siècle, sur la base d'une réédition augmentée de 1868) ; *Curiosities of Olden Times*, Londres, J. T. Hayes ; New York, Pott & Amery, 1869 (rééditions jusqu'au XXe siècle) ; *Songs of the West; Folk Songs of Devon and Cornwall, collected from the Mouths of the People*, 4 vol., Londres, Methuen & Co. Ltd., 1890 ; *Devonshire Characters and Strange Events*, Londres / New York, John Lane, 1908 ; *Yorkshire Oddities, Incidents, and Strange Events*, Londres, J. Hodges, 1874.

[3] Jacob Grimm, *Deutsche Mythologie*, Göttingen, Dieterich, 1835. Au XIXe siècle, l'ouvrage est augmenté et réédité en 1844, 1854 et 1875. L'édition de 1875 sert de base à une traduction anglaise : James Steven Stallybrass (trad.), *Teutonic mythology, by Jacob Grimm. Translated from the 4th edition, with notes and appendix*, 4 vol., Londres, G. Bell, 1882-1888. Sur cette question, voir Simon Halink, « Nordic, Germanic, German: Jacob Grimm and the German Appropriation of Old Norse Religion and Myth », dans Margaret Clunies Ross (dir.), *The Pre-Christian Religions of the North. Research and Reception, Volume II: From c. 1830 to the Present*, Turnhout, Brepols, 2018, p. 101-130. La *Deutsche Mythologie* est une référence jusqu'au début du XIXe siècle : Baumgartner étaye sa présentation de la cosmogonie norroise notamment sur cet ouvrage (voir Baumgartner, *op. cit*., p. 250).

[4] Grimm, *op. cit*., p. 7-8. Nous traduisons : « L'on ne saurait méconnaître l'identité commune et les contacts étroits qui lient la mythologie nordique et l'ancienne mythologie allemande. Dans le présent écrit, j'ai entrepris de rassembler et de présenter tout ce qu'il y a à savoir sur le paganisme allemand, et ce en excluant de mon propos le système complet de la mythologie nordique. En limitant ainsi mon propos, j'espère ménager la clarté et la place nécessaires pour exposer une critique des croyances allemandes anciennes et examiner dans quelle mesure elles s'opposent ou s'accordent avec les croyances nordiques ; nous ne nous intéresserons à ces dernières que lorsque leur contenu ou leur direction coïncident avec ceux des croyances de l'Allemagne profonde. »

L'exposé de la mythologie nordique auquel se livre Grimm, complet et systématique, est donc toujours subordonné à un impératif : éclairer la mythologie et le génie populaire allemands. Son travail s'appuie sur le postulat que sociétés scandinave et germanique sont liées par un double rapport d'engendrement et d'analogie : la première est aux sources de la seconde, et étudier la première permet de comprendre la seconde. L'anglo-saxonisme décrypte les relations entre sociétés scandinave et anglo-saxonne à travers le filtre de ce même double rapport. Forbes, Metcalfe et Baring-Gould sont d'autant plus sensibles à cette hypothèse intellectuelle qu'elle est entretenue dans leurs relations de voyage respectives par l'influence conjointe de Maurer et de Jón Árnason, émules des frères Grimm[1]. Cette influence s'exprime notamment à travers le traitement de la littérature islandaise par les écrivains-voyageurs britanniques.

D'un point de vue pratique, les relations viatiques de Forbes, Metcalfe et Baring-Gould sont marquées dans leur écriture par l'influence des pratiques de collectes que mettent en place Jón Árnason et Konrad Maurer au XIXe siècle pour réunir le trésor littéraire des contes folkloriques islandais. Cette influence se traduit tout d'abord par l'identification dans ces trois relations de voyage de textes issus du folklore islandais postmédiéval, mais elle est également perceptible, et ce de manière rétrospective pour nous, dans les modalités d'intégration aux récits viatiques des épisodes et intrigues de sagas précédemment exposés. Il est donc raisonnable de penser que les collectes de Maurer et de Jón Árnason, outre le fait de produire un autre matériau hétérogène susceptible de prendre place dans le montage des genres propre au voyage d'Islande, constituent une grille de lecture à même d'éclairer les raisons de l'essor des épisodes de sagas dans les récits de voyage britanniques des années 1860 : leurs auteurs respectifs assumeraient la responsabilité et l'éthique de passeurs de culture. Arrêtons-nous d'abord sur la présence de contes folkloriques islandais dans ces mêmes récits de voyage et sur les sources auxquelles

[1] Les *Deutsche Rechtsaltertümer* (1828) de Jacob Grimm, comparaison entre les systèmes juridiques médiévaux allemands et norrois, inspirent probablement à Maurer ses travaux ultérieurs sur le système juridique islandais et, plus largement, scandinave (voir Konrad Maurer, *Die Entstehung des isländischen Staates und seiner Verfassung*, Munich, Christian Kaiser, 1852 et *Vorlesungen über altnordische Rechtsgeschichte*, 5 vol., Leipzig, H. Deichert, 1907-1910). Jacob Grimm incite Maurer à collecter les contes populaires allemands et à s'intéresser à leurs sources norroises et saxonnes ; il voit ses *Isländische Volkssagen der Gegenwart* comme une importante contribution à la connaissance de la littérature populaire germanique (pour ces remarques, voir Biró, *op. cit*., p. 11-24). Au début des années 1860, Maurer et Grimm sont membres de la « Société littéraire islandaise » (*Hið íslenska bókmenntafélag*) (voir William T. Preyer et Ferdinand Zirkel, *Reise nach Island im Sommer 1860. Mit wissenschaftlichen Anhangen*, Leipzig, F. A. Brockhaus, 1862, p. 47), et Jón Árnason est le premier secrétaire de la branche islandaise de cette société. Ce dernier dédie à Jacob Grimm sa collecte de contes (1862-1864) (voir Þórir Óskarsson, « From Romanticism to Realism », dans Neijmann, *op. cit*., p. 298 ; Einarsson, *op. cit*., p. 223 ; Biró, *op. cit*., p. 24). L'on trouvera la reproduction des remerciements de Jacob Grimm après réception du recueil de Jón Árnason dans Jean Renaud et Ásdís R. Magnúsdóttir (trad. et éd.), *La Géante dans la barque de pierre et autres contes d'Islande*, Paris, José Corti, 2003, p. 410.

recourent les écrivains-voyageurs. Si les *Íslenzkar Þjóðsögur og Æfintýri* (1862-1864)[1] (« Contes et légendes populaires islandais ») de Jón Árnason constituent la collection la plus exhaustive de contes folkloriques islandais[2], c'est par le truchement des *Isländische Volkssagen der Gegenwart* (« Contes populaires islandais du temps présent ») (1860) de Konrad Maurer[3], ainsi que par le biais de son récit de voyage de 1858, inédit jusqu'en 2017[4], mais diffusé dans les cercles savants européens, que Forbes et Metcalfe se familiarisent avec ce corpus, ainsi qu'avec la notion herdérienne de génie populaire et la tâche qui incombe aux folkloristes : la préservation du trésor littéraire national.

Forbes a en sa possession les *Isländische Volkssagen der Gegenwart*, ainsi que les journaux de voyage et les brouillons préparatoires de Maurer, qu'il convoque lors de sa visite à Surtshellir[5], tunnel de lave situé dans l'ouest de l'île. Il traduit vers l'anglais le conte

[1] Une première édition paraît en Islande au début des années 1850 : Jón Árnason, *Íslenzk Æfintýri*, Reykjavík, E. Þórðarson, 1852. Mais c'est une seconde édition augmentée, publiée en Allemagne au début des années 1860 avec le soutien de Konrad Maurer, qui donne à l'œuvre de Jón Árnason sa visibilité internationale : Jón Árnason, *Íslenzkar Þjóðsögur og Æfintýri*, 2 vol., Leipzig, J. C. Hinrichs, 1862-1864. En 1901, le voyageur allemand Bernhard Kahle cite ponctuellement une autre édition : Jón Árnason, *Huldufólkssögur*, Reykjavík, Ísafoldarprentsmiðja, 1901 (voir Bernhard Kahle, *Ein Sommer auf Island*, Berlin, Verlag von Ad. Bodenburg, 1900, p. 64, 175, 249). L'entreprise de Jón Árnason reçoit le soutien d'hommes politiques islandais (voir Óskarsson, *op. cit*., p. 299), notamment Jón Sigurðsson, député dans un alþingi restauré depuis 1843 (voir Michel Sallé et Æsa Sigurjónsdóttir, *Histoire de l'Islande des origines à nos jours*, Paris, Tallandier, 2018, p. 129-132 et Gunnar Karlsson, *The History of Iceland*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 2003, p. 202-207). Ces collectes ont vocation à révéler au peuple islandais leur génie national et à doter la littérature islandaise de modèles autres que celui des sagas (voir Einarsson, *op. cit*., p. 228).

[2] Ils sont traduits vers l'anglais : George E. J. Powell et Eiríkr Magnússon (trad.), *Icelandic Legends. Collected by Jón Árnason*, Londres, Bentley, 1864. L'ouvrage est réédité dès 1866 : George E. J. Powell et Eiríkr Magnússon (trad.), *Icelandic Legends. Collected by Jón Árnason*, Londres, Longmans, Green & Co., 1866 (NB : cette édition de 1866 est dédicacée par les deux traducteurs à lord Dufferin !). Les lecteurs norvégiens peuvent lire les contes de Jón Árnason rapidement après leur publication : Georg Anton Krohg (trad.), *Islandske folkesagn efter Arnason, Maurer og fleere*, Christiania, J. W. Cappelen, 1863. En Allemagne, ces contes connaissent plusieurs traductions à partir des années 1880 : Hugo Gering (trad.), *Islendzk aeventyri: Islandische Legenden, Novellen und Märchen*, 2 vol., Halle-sur-Saale, Verlag der Buchhandlung des Waisenhauses, 1882-1883 ; Josef Calasanz Poestion (trad.), *Isländische Märchen. Aus der Originalquellen*, Vienne, Gerold, 1884 ; Margarethe Lehmann-Filhés, *Isländische Volkssagen*, 2 vol., Berlin, Mayer & Müller, 1888-1891. En France, seul Édouard Laboulaye publie deux contes islandais dans ses recueils (Édouard Laboulaye, *Contes choisis*, Paris, Charpentier et Fasquelle, 1891) ; il faut attendre le tournant des XXe et XXIe siècles pour que paraissent plusieurs anthologies de contes en français : Régis Boyer (trad. et éd.), *Contes populaires d'Islande*, Reykjavík, Almenna Bókafélagi, 2001 (1983, 1999) ; Renaud et Magnúsdóttir, *op. cit*. ; Jón R. Hjálmarsson et Michel Flament (trad. et éd.), *Guide du Voyageur à la découverte des Contes Populaires Islandais*, Reykjavík, Forlagið, 2014, aux côtés d'éditions destinées à la jeunesse, telles que Jean Renaud et Ásdís R. Magnúsdóttir (trad. et éd.), *Contes d'Islande. Líneik et Laufey. Contes collectés par Jón Árnason*, Paris, L'école des loisirs, 2005. Cela explique l'absence de référence à ces contes chez les voyageurs francophones – seul Jules-Joseph Leclercq évoque l'existence de légendes relatives aux proscrits de l'Ódáðahraun, désert de lave du nord-est de l'Islande, tout en prenant ses distances avec ces légendes, sous l'influence du scepticisme burtonien (voir Jules-Joseph Leclercq, *La Terre de Glace. Féroë, Islande, les geysers, le Mont Hekla*, Paris, E. Plon et Cie, Imprimeurs-éditeurs, 1883, p. 113).

[3] Konrad Maurer, *Isländische Volkssagen der Gegenwart, vorwiegend nach mündlicher Überlieferung gesammelt und verdeutscht*, Leipzig, J. C. Hinrichs'sche Buchhandlung, 1860.

[4] Konrad Maurer, *Reise nach Island (im Sommer 1858)*. Kommentierte Ausgabe von Dr. Alessia Bauer und Dr. Kurt Schier, Munich, Münchner Nordistische Studien, 2017.

[5] Voir Biró, *op. cit.*, p. 117.

folklorique de la *Hellismanna saga* (« Story of the Cave-Men »)[1], récit d'une cavale d'étudiants meurtriers de l'école de Hólar[2]. Dans un chapitre entier de son récit de voyage, il décline dix épisodes[3] de la vie supposément aventureuse et excentrique de Sæmundr, le père de l'*Eddukvæði* : son voyage de formation dans le Sud ; son séjour à la Sorbonne (alors appelée *Svarti Skóli* par les Islandais) où il croise le chemin du Diable pour la première fois ; son entrée en fonction à l'évêché d'Oddi ; la vengeance de la sorcière de Saxe, amoureuse éconduite. Le chapitre se conclut sur les démêlées de Sæmundr avec le Diable à Oddi, déclinées en plusieurs épisodes : les jurons du vacher de Sæmundr qui attirent le Diable ; le pacte passé entre le Diable et la laitière de Sæmundr, qui vaut à cette dernière d'y perdre quasiment son enfant à naître ; la servante qui invoque par erreur un diablotin en soufflant dans le sifflet de Sæmundr ; la métamorphose du Diable en moucheron ; le concours de rimes latines entre Sæmundr et le Diable et leur partie de cache-cache. Si le recueil de 1852 de Jón Árnason décline une dizaine d'épisodes de la vie de Sæmundr, qui ne recoupent pas ceux repris par Forbes[4], ce sont les seize contes sélectionnés par Konrad Maurer qui constituent la matrice du chapitre de Forbes[5]. Son récit de la *Hellismanna saga* est présenté comme la traduction du texte de Maurer, dans une note de bas de page préalable[6]. Quant à Metcalfe, s'il n'attribue qu'une seule légende – celle de la *fylgja*[7] – à Maurer[8], il chemine en Islande en ayant lu le recueil de contes de ce dernier, en

[1] Voir Forbes, *op. cit*., p. 150-159.

[2] Le récit se trouve dans le recueil de Maurer : Maurer, *Isländische Volkssagen, op. cit*., p. 269-275. Il s'agit d'un récit oral que Maurer situe dans la tradition des figures de proscrits en littérature islandaise (*Landnámabók*, *Vatnsdœla saga*, *Harðar saga ok Hólmverja*), ainsi que de ses variantes autour de l'Islande (voir Maurer, *ibid*., p. 269-270). La *Hellismanna saga* est aussi un roman de Gísli Konráðsson, élaboré à partir d'épisodes du *Landnámabók* et pastichant le style et la structure des sagas : écrit dans la première partie du XIXe siècle, il est publié à titre posthume par le fils de Gísli Konráðsson, Gunnar Gíslason, en 1889. Cela atteste de la fascination des Islandais pour les proscrits, figures centrales de la littérature romanesque de l'île à l'âge romantique. Dès 1852, l'on trouve chez Jón Árnason le conte relaté par Maurer et Forbes : voir Árnason, *Íslenzk Æfintýri, op. cit.*, p. 90-98. Dans l'édition de 1862-1864, il clôture la section « Útilegumannasögur » du recueil (voir Árnason, *Íslenzkar Þjóðsögur og Æfintýri, op. cit.,* vol. II, p. 300-304). Ce conte n'a jamais été traduit en français.

[3] Voir Forbes, *op. cit*., p. 293-306. Pour la mention de Maurer, voir Forbes, *op. cit*., p. 293.

[4] La matière de Sæmundr est abondante ! L'édition de 1862-1864 présentera 45 contes relatifs à Sæmundr, dans sa section « Galdrasögur » (voir Árnason, *Íslenzkar Þjóðsögur og Æfintýri, op. cit*., vol. I, p. 485-504).

[5] Voir Maurer, *op. cit*., *passim*. L'index des contes de Maurer place dans l'ordre chronologique l'ensemble de ces épisodes, dispersés par l'arbitraire de la composition thématique du recueil de Maurer (voir Maurer, *ibid*., p. 343).

[6] Voir Forbes, *op. cit*., p. 150.

[7] La *fylgja* (*fylgjur* au pluriel) est un être surnaturel le plus souvent féminin, qui entretient une relation privilégiée avec un individu, une famille ou un clan (voir Ármann Jakobsson, *The Troll inside you. Paranormal Activity in the Medieval North*, Copenhague, punctum books, 2017, p. 96-97 et 140). Cette relation peut être bénéfique ou maléfique, selon les dispositions et du tempérament de l'individu, de la famille ou du clan (voir Einar Ólafur Sveinsson, *The Folk-Stories of Iceland. Revised by Einar G. Pétursson. Translated by Benedikt Benedikz. Edited by Anthony Faulkes*, Londres, Viking Society for Northern Research, University College London, 2003, p. 188) : c'est pourquoi la *fylgja* est qualifiée de manifestation externe de l'âme (voir Sveinsson, *ibid*., p. 190). Selon Ármann Jakobsson, le personnage de Geirríðr, dans la *Eyrbyggja saga*, est une *fylgja* : le neveu de Snorri le *goði*, Gunnlaugr Þorbjarnarson, étudie la magie sous son égide, et elle disparaît de manière inexplicable, non sans avoir semé la zizanie autour d'elle et causé la perte de son élève (voir Jakobsson, *op. cit*., p. 101-103).

[8] Voir Metcalfe, *The Oxonian in Iceland, op. cit*., p. 313. Metcalfe s'appuie sur le recueil de contes de Maurer, mais aussi sur la première édition de la collecte de Jón Árnason (1852) (voir Metcalfe, *ibid*., p. VI-VII).

connaisseur des théories et des travaux des frères Grimm, qui jalonnent son histoire de la littérature allemande publiée en 1858[1]. Comme Forbes, il intègre plusieurs contes folkloriques islandais aux étapes de son itinéraire et de son récit, qu'il en assume lui-même la narration au gré de son voyage[2] – l'on songe notamment à Sæmundr, dont il évoque avec concision les actes de sorcellerie à la Sorbonne et la cassette piégée que lui envoie la sorcière de Saxe[3] – ou qu'il en délègue la narration à quelqu'un d'autre, comme c'est le cas de la légende du *tilberi*[4] :

> The student tells me of a curious superstition, which lingers in Isarfiord [*sic*], a little west of this; the stronghold of demonology and witchcraft. I mean the superstition of the Tilberi or snakkr. […][5]

Baring-Gould, lui, est exclusivement tributaire de l'influence de Jón Árnason, comme l'est Symington (1862)[6], tenant des hypothèses celticistes[7]. Lorsqu'il s'agit pour Baring-Gould d'évoquer la légende du monstre lacustre du Lagarfljót – unique occurrence d'un conte folklorique islandais dans son récit de voyage –, il mentionne le recueil de Jón Árnason, et non celui de Konrad Maurer, qui présente pourtant un résumé de cette légende[8] : « There is a curious description of the animal given in Jón Árnason's Thjóth-Sögur [*sic*], Vol. I, taken from the accounts of eye-witnesses.[9] » Arrêtons-nous enfin sur le récit de voyage de Symington. À

---

[1] Frederick Metcalfe, *History of German literature. Based on the German work of Vilmar*, Londres, Longman, Brown, Green, Longmans, & Roberts, 1858.

[2] Voir Metcalfe, *The Oxonian in Iceland, op. cit*., p. 44-49, 49-51, 99-103, 116-117 et 260-261. Nous nous contentons ici d'en mentionner les points saillants sans renvoyer notre lectrice, notre lecteur aux textes correspondants dans les versions de Jón Árnason et de Konrad Maurer, auxquelles Metcalfe emprunte de toute façon ces récits : les sorciers des îles Vestmann ; la métamorphose de Thorstein en baleine ; Bjarni et Salvör ; Grímr, le berger de Silfrúnarstaðir ; le monstre du Látrabjarg.

[3] Voir Metcalfe, *The Oxonian in Iceland, op. cit*., p. 374-376. Pour l'épisode de Sæmundr à la Sorbonne, voir Maurer, *op. cit*., p. 120-121 et « Svartiskóli », dans Árnason, *Íslenzkar Þjóðsögur og Æfintýri, op. cit*., vol. I, p. 475-476. Il est traduit en français : « L'école noire », dans Boyer, *ibid*., p. 58-59 et dans Renaud et Magnúsdóttir, *op. cit.*, p. 113-114. Dans le conte de la sorcière de Saxe, Sæmundr se défait de la cassette piégée dans l'Hekla, provoquant ainsi son activité volcanique. Ce conte est relaté par Maurer (Maurer, *op. cit*., p. 299) et par Árnason (« Nornin á Saxlandi », dans Árnason, *ibid*., I, p. 487). Il est traduit en français : « La sorcière de Saxe », dans Boyer, *ibid*., p. 60.

[4] Le *tilberi* (pluriel : *tilberar*) ou *snakkur* (pluriel : *snakkar*) est assemblé par une sorcière à partir d'une côte volée à un cadavre, de laine, elle aussi volée, et de vin de communion. Il roule sur lui-même à très grande vitesse et aspire le lait des vaches et des brebis, qu'il rapporte à sa maîtresse (voir Sveinsson, *op. cit*., p. 193-194 ; voir Kvideland et Sehmsdorf, *op. cit*., p. 179).

[5] Metcalfe, *The Oxonian in Iceland, op. cit*., p. 255-256.

[6] Symington souligne scrupuleusement ses sources : « […] These popular northern fireside stories and tales are partly gathered from direct oral narration, and partly taken from a small volume, "Islenzk Æfintyri," the collection of Messrs. M. Grimson and J. Arnason, published in Icelandic, at Reykjavik, in 1852. » (Symington, *op. cit*., p. 259). Voir annexe 1 (1862c). Pour sa réédition partielle, voir annexe 1 (1869b).

[7] Il réaffirme la pertinence de l'enseignement de l'islandais dans les universités écossaises par rapport aux universités anglaises (voir Symington, *ibid*., p. 34) ainsi que la proximité lexicale entre l'islandais et les dialectes écossais (voir Symington, *ibid*., p. 46), et revendique, en s'appuyant sur les études du philologue danois Carl Christian Rafn, les origines norroises qui relient peuples celtiques et scandinaves (voir Symington, *ibid*., p. 307).

[8] Voir Maurer, *op. cit*., p. 172-175.

[9] Baring-Gould, *op. cit*., p. 347. La référence, bien qu'incomplète, est exacte : voir « Ormurinn í Lagarfljóti », dans Árnason, *Íslenzkar Þjóðsögur og Æfintýri, op. cit.*, vol. I, p. 638-641. Pour la traduction française, voir « Le serpent de Lagarfljót », dans Renaud et Magnúsdóttir, *op. cit.*, p. 58-59 ; « La vouivre de Lagarfljót », dans Hjálmarsson et Flament, *op. cit.,* p. 132-134.

l'exception de la légende de Þrasi et Loðmundur, que Symington convoque lors de son passage à Skógafoss[1], c'est l'annexe du récit de voyage[2] qui recèle l'intégralité des extraits des contes, poèmes eddiques et sagas islandaises. Aux côtés d'extraits de la « Völuspá », de la *Völsunga saga*, du « Hávamál » ou du *Sólarljóð*, poème allégorique d'inspiration chrétienne[3] en version bilingue, Symington décline six contes issus du cycle de la vie de Sæmundr[4] ; ainsi que sept contes de fées[5]. Si ces treize contes sont présents dans la collecte de Jón Árnason[6], Symington les livre dans la traduction anglaise de son ami, le révérend Ólafr Pálsson[7]. Cette annexe, anthologie de littérature islandaise, associe aussi bien le récit de voyage de Symington aux ambitions ethnologiques du folkloriste islandais qu'au modèle du récit de voyage savant de type humboldtien, par sa structure bipartite qui n'est pas sans évoquer la juxtaposition de la relation du voyage au compte-rendu scientifique d'expédition. C'est d'ailleurs dans cette double tradition qu'il se situe, en revendiquant dans sa préface tant sa vocation didactique de transmission du savoir que la rigueur de son entreprise folkloriste :

> The aim, throughout, has been both to present pictures and condense information on matters relating to Faröe and Iceland. In obtaining the latter I have had the advantages of frequent intercourse with Icelanders, both personal and by letter, since my visit to the North in the summer of 1859, and would here mention, in particular, the Rev. Olaf Pálsson, Dean and Rector of Reykjavik Cathedral […].

[1] Voir Symington, *op. cit*., p. 178.
[2] Symington, *op. cit*., p. 219-288.
[3] Voir respectivement Symington, *ibid*., p. 260-262, 265, 265-278 et 262-265. Le *Sólarljóð*, non daté, n'est présent que dans les codex eddiques des XVIIe-XVIIIe siècles : on le suppose issu du Moyen Âge tardif, bien que certains chercheurs tendent à le dater du XIIIe siècle. Il défend l'idée d'un au-delà où l'on est récompensé pour ses bienfaits et puni pour ses crimes (voir Vésteinn Ólafson, « The Middle Ages – Old Icelandic Poetry », dans Neijmann (éd.), *op. cit.*, p. 46-47). Baumgartner présente ce poème (voir Baumgartner, *op. cit*., p. 310), dont il sera le premier traducteur et éditeur en allemand : Alexander Baumgartner (trad. et éd.), *Das altnordische Sonnenlied (Sólarljóð): Ein christlicher Gesang der Edda*, Fribourg-en-Brisgau, Herdersche Verlagshandlung, 1888.
[4] Voir Symington, *op. cit*., p. 219-225.
[5] Voir Symington, *ibid*., p. 226-259.
[6] Pour les six contes issus du cycle de Sæmundr (« The dark School », « Sæmund gets the living of Oddi », « The Goblin and the Cowherd », « Old Nick made himself as little as he was able », « The Fly », « The Goblin's Whistle »), voir respectivement « Svartiskóli », « Sæmundur fróði fær Oddann », « Heyhirðingin », « Kölski gjörði sig svo lítinn sem hann gat », « Flugan », « Púkablístran », dans Árnason, *Íslenzkar Þjóðsögur og Æfintýri, op. cit*., vol. I, p. 490-491, p. 494, p. 494-495, p. 495, p. 495 et p. 495-496. Pour les sept contes de fée (« Bjarni Sveinsson and his sister Salvör », « Una the Fairy », « Gilitrutt », « Hildur the Fairy Queen », « A Clergyman's daughter married to a Fairy Man », « The Clergyman's daughter in Prestabakki », « The Changeling »), voir respectivement « Sagan af Bjarna Sveinssyni og Salvöru systur hans », dans Árnason, *Íslenzkar Þjóðsögur og Æfintýri, op. cit*., vol. II, p. 189-193 ; « Una álfkona » ; « Gilitrutt » ; « Úlfhildur álfadrottning » ; « Prestsdóttir gift huldumanni » ; « Prestsdóttirin frá Prestsbakka », dans Árnason, *Íslenzkar Þjóðsögur og Æfintýri, op. cit*., vol. I, p. 105-107, p. 181-182, p. 110-114, p. 73-74, p. 55-56 (ils sont tous empruntés à la section « Goðfræðisögur » du recueil). Dans l'édition de 1852, seuls sont présents les contes suivants : « Svartiskóli », « Sæmundur fróði fær Oddann », « Kölski gjörði sig svo lítinn sem hann gat », « Flugan », « Púkablístran », « Sagan af Bjarna Sveinssyni og Salvöru systur hans » et « Una álfkona ».
[7] Voir Symington, *op. cit*., p. VI, p. 61.

> The APPENDIX comprises thirteen Icelandic stories and fairy tales translated by the Rev. Olaf Pálsson […].[1]

À travers ces remerciements, Symington s'inscrit dans la tradition intellectuelle du folkloriste qui mentionne ses sources : en effet, les recueils de contes de Konrad Maurer, de Jón Árnason ou, antérieurement, des frères Grimm, situent de manière précise les circonstances de collecte (lieu, date, nom du conteur) et, le cas échéant, les variantes qui peuvent intervenir, en fonction des conteurs, dans un même conte. En cela, Symington se distingue de Forbes, Metcalfe et Baring-Gould, qui intègrent à leurs récits de voyage la narration des sagas islandaises et des contes folkloriques, souscrivant quant à eux davantage au modèle darwinien du récit de voyage savant. Il se distingue également d'eux en privilégiant à des traductions bien connues des voyageurs[2] la traduction anglaise inédite du révérend Ólafr Pálsson. Il s'agit d'une caution d'authenticité, que fonde la revendication d'un rapport immédiat à la littérature islandaise, là où Forbes et Metcalfe sont subordonnés à l'entremise de Maurer. De fait, pour Symington, la quête des contes islandais s'apparente à une quête de ses propres origines germaniques :

> Thus, in this distant volcanic island of the Northern Sea, the old Danish language was preserved unchanged for centuries; while, in the various eddas, were embodied those folk-songs and folk-myths, and, in the sagas, those historical tales and legends of an age at once heroic and romantic, together with that folk-lore which still forms the staple of all our old favourite nursery tales, as brought with them from Europe and the East by the first settlers.[3]

La littérature islandaise redevient un savoir précieux, un trésor que le récit de voyage doit transmettre ; elle n'est pas un matériau littéraire déréférentialisé, désémantisé pour être placé au service du renouvellement d'une esthétique viatique ; elle est inscrite dans son contexte d'émergence et, par extension, plaide à la fois pour le sérieux du voyageur folkloriste et pour la légitimité de la filiation entre l'Écosse et l'Islande.

Le modèle de l'étude folklorique semble donc constituer un modèle pertinent pour appréhender les récits de voyage des écrivains-voyageurs anglais et, plus largement, britanniques, si l'on intègre à la réflexion la relation de Symington. Que les contes folkloriques islandais fassent l'objet d'une compilation autonome par rapport à la narration du voyage – c'est le cas chez Symington, qui revendique l'éthique et la justesse du folkloriste-ethnographe – ou qu'ils soient intégrés à la trame du récit, choix privilégié par Forbes, Metcalfe et Baring-

[1] Symington, *op. cit*., p. V-VI.
[2] Il mentionne d'ailleurs ces éditions, qu'il connaît et mentionne à la fin de son annexe : les *Popular Tales from the North* (1859) de Dasent et les *Yule-tide Stories: A Collection of Scandinavian and North German Popular Tales and Tradition, from the Swedish, Danish and German* (1853) de Thorpe (voir Symington, *ibid*., p. 305).
[3] Symington, *ibid*., p. 305.

Gould, l'on peut raisonnablement faire l'hypothèse que ce modèle du recueil de contes folkloriques exerce aussi une influence sur la dynamique de collecte et de traduction de sagas qui existe dans les relations des trois écrivains-voyageurs anglais. En effet, notre connaissance du contexte et de la chronologie de la redécouverte des antiquités scandinaves en Angleterre au XIXe siècle nous permet de constater que Metcalfe et Baring-Gould ne se contentent guère d'être des lecteurs de sagas avertis, pas plus qu'ils ne seraient des écrivains en quête d'inspiration dans les sagas médiévales : leurs récits de voyage sont aussi le lieu d'un travail pionnier de traduction sur des textes méconnus, voire inédits en Angleterre. Ainsi, Metcalfe développe-t-il des extraits ponctuels de sagas jamais traduites vers l'anglais, à l'exception de la *Eyrbyggja saga* traduite en 1814 par Walter Scott[1] et de la *Brennu Njáls saga* traduite par Dasent[2] : la *Grettis saga Ásmundarsonar* et la *Gull-Þóris saga*. Il n'existe pas non plus de traduction anglaise de la *Fóstbræðra saga* avant les *Origines Islandicæ*[3] (1905) de Frederick York Powell et de Guðbrandur Vigfússon : la synthèse proposée par Metcalfe constitue la seule voie d'accès possible à cette saga pour le lectorat anglophone. De la même manière, jusqu'à la parution des *Origines Islandicæ*[4], les textes de Metcalfe et de Baring-Gould sont le seul canal de diffusion de la *Vatnsdæla saga* pour un lectorat anglophone, qui profite également du résumé de la *Bandamanna saga*, proposé par Baring-Gould dans sa relation de voyage : là encore, aucune traduction anglaise de la *Bandamanna saga* n'est disponible avant la parution des versions que propose Jón Hjaltalin par l'entremise du récit de voyage de John Coles[5]. La *Flóamanna saga* n'est pas accessible aux lecteurs anglophones (ou anglicistes) avant la traduction partielle de Baring-Gould. Si le personnage d'Egill Skallagrímsson est connu du lectorat britannique depuis les *Five Pieces of Runic Poetry* de Thomas Percy[6] et l'édition de 1809 des *Northern Antiquities*[7], le souvenir en est ravivé par la synthèse qu'en propose Metcalfe[8], mais surtout par la traduction qu'en donne Baring-Gould[9] : ce sont là les deux

[1] Forbes n'oublie pas de mentionner, le plus souvent en notes de bas de page, la source des textes qu'il emprunte : voir Forbes, *op. cit*., p. 215 et 316. Pour la traduction de la *Eyrbyggja saga* en question, voir Walter Scott, « Abstract of the Eyrbiggja-Saga », dans *Illustrations of Northern Antiquities, from the earlier Teutonic and Scandinavian romances*, Édimbourg / Londres, J. Ballantyne and Co., Longman, Hurst, Rees, Orme, and Brown, 1814, p. 475-513. (Pour les rééditions, voir annexe 2, 1814b, 1834b, 1847d, 1873c, 1878d, 1898e).
[2] Thomas Spray le rappelle, le *Burnt Njal* de Dasent n'est pas encore paru au moment où Metcalfe écrit et publie son récit de voyage, mais il est probable que ce dernier, tout comme Baring-Gould, en ait eu le manuscrit entre les mains (voir Spray, « Of Schooner and Sagamen », *op. cit*., p. 165).
[3] Voir annexe 2 (1905m).
[4] Voir annexe 2 (1905ar).
[5] Voir annexe 2 (1882a).
[6] Voir annexe 2 (1763c) ; voir O'Donoghue, *English Poetry and Old Norse Myth, op. cit*., p. 111-116 ; voir Wawn, *The Vikings and the Victorians, op. cit*., p. 21-24 et 30.
[7] Voir annexe 2 (1809d).
[8] Voir Metcalfe, *The Oxonian in Iceland, op. cit*., p. 318-324.
[9] Voir Baring-Gould, *op. cit*., p. 49-56 ; voir annexe 2 (1863d).

références les plus complètes dont bénéficie un lectorat anglophone jusqu'à la traduction de la saga en 1893[1]. L'exemple le plus flagrant de la collusion entre relation viatique et travail de transmission savant et folkloriste demeure néanmoins la traduction romancée de la *Grettis saga Ásmundarsonar*, à destination des écoles, que prépare Baring-Gould depuis 1860[2] : son récit de voyage en est le laboratoire, autant qu'il est marqué par une connaissance des manuscrits et de la fortune éditoriale des textes islandais, ressources essentielles pour freiner ce qu'il estime être la déchéance culturelle et politique de l'Europe du Nord et de l'Angleterre[3]. Les écrivains-voyageurs de la première moitié du XIXe siècle n'ont pas cette approche des œuvres islandaises médiévales, qu'à leur grande majorité, ils ne maîtrisent pas dans le texte et dont, *a fortiori*, ils ne proposent pas de traduction inédite dans leurs récits de voyage. Lord Dufferin connaît la *Heimskringla* dans la traduction anglaise (1844)[4] qu'en a donné Samuel Laing[5]. Il en va d'ailleurs de même pour Forbes, qui cite la traduction de Laing et emprunte à la traduction de Walter Scott tous les épisodes de la *Eyrbyggja saga* qu'il enchâsse dans son récit.

On le voit, John Forbes, Frederick Metcalfe et Sabine Baring-Gould sont tributaires de la pensée des frères Grimm, par la médiation conjointe de Konrad Maurer et de Jón Árnason. Leurs récits de voyage respectifs, qui font place au corpus des contes folkloriques islandais, souscrivent au modèle préétabli par les *Isländische Volkssagen der Gegenwart* et la relation viatique inédite de Maurer, à savoir la perspective bi-dimensionnelle du pèlerinage culturel et érudit, qui associe chaque lieu aux discours qu'il a pu susciter. Ce choix de modèle textuel traduit de la part de ces voyageurs le respect du postulat de la pensée romantique allemande : la validité de l'usage de la littérature islandaise comme d'un outil d'appréhension valable de l'Islande, ce qui fait du modèle textuel du pèlerinage une continuation du récit de voyage savant. Symington se distingue d'ailleurs de ses trois contemporains anglais en choisissant d'en perpétuer discrètement la forme humboldtienne. Les écrivains-voyageurs britanniques des décennies suivantes auront à se situer dans l'héritage de Forbes, Metcalfe, Baring-Gould, voire de Symington, tant sur le plan de leurs pratiques de voyage que sur celui de leurs modalités

[1] Voir annexe 2 (1893e).
[2] L'édition de cette traduction romancée n'intervient que deux décennies après le voyage de Baring-Gould en Islande : voir annexe 2 (1880g, 1880h). Elle est régulièrement rééditée : voir annexe 2 (1890f, 1891b, 1895g, 1896i, 1901l, 1902e, 1904c, 1904d), mais elle a été devancée dans l'espace éditorial britannique notamment par la traduction de William Morris et Eiríkr Magnússon (voir annexe 2 (1869b)) et celle de George W. Cox (voir annexe 2 (1872c)), chacune de ces deux traductions faisant elles aussi l'objet de multiples rééditions au tournant des XIXe et XXe siècles : pour William Morris et Eiríkr Magnússon, voir annexe 2 (1899i, 1905v, 1910h) ; pour George W. Cox, voir annexe 2 (1880i, 1880j, 1882i, 1883g, 1886g).
[3] Voir Wawn, *The Vikings and the Victorians, op. cit*., p. 295-302.
[4] Voir Wawn, *ibid*., p. 290-292.
[5] Voir annexe 2 (1844c, 1844d, 1844e, 1844f, 1889b, 1889c, 1889d, 1889e, 1889f, 1889g, 1905s, 1914h, 1915c).

d'écriture : itinéraire désormais doublé de références littéraires indépassables qui infléchissent leur appréhension de l'Islande ; ou encore balisage de la mise en discours – choix des épisodes, des personnages, de la tonalité – de ces références. Il est également permis de penser que leur puissance évocatrice joue un rôle fondamental dans l'influence qu'exerce le modèle textuel du récit de pèlerinage culturel des années 1860[1] sur la production viatique de la fin du XIXe siècle.

1.1.3. La difficile négociation de l'héritage des folkloristes britanniques : 1871-1901

Nous classons sous la troisième et dernière période qui nous intéresse les quatrième, cinquième et sixième temps exposés par Andrew Wawn dans sa chronologie[2]. Dans le quatrième temps, il évoque la voix sceptique[3] de Burton dans son *Ultima Thule* (1875). Comme Wawn le rappelle, Burton fait de sa relation viatique le théâtre d'émergence d'un discours critique sur les pratiques des écrivains-voyageurs des années 1860 et, partant, sur leurs usages discursifs des références littéraires islandaises médiévales[4]. Ainsi ne traite-t-il des sagas islandaises que par allusions indifférentes, dénonçant l'infatuation de ses prédécesseurs – en particulier Baring-Gould – comme celle des Islandais, dont il moque la fascination unanime pour le proscrit Grettir : il dépouille ce dernier de ses attributs de héros romantique pour le renvoyer à sa condition de criminel[5].

Dans le cinquième temps de sa chronologie, Andrew Wawn présente les pratiques des écrivains-voyageurs des années 1880, qu'il caractérise par une volonté d'écart[6] par rapport aux normes établies par Forbes, Metcalfe, Baring-Gould et, dans une moindre mesure, par Symington : il y décline successivement les relations viatiques de trois auteurs – John Coles (1882)[7], William Mitchell Banks (1881)[8] et Robert Angus Smith (1873)[9] – et d'une auteure, Elizabeth Jane Oswald (1882)[10], sans souci de la chronologie. Wawn identifie chez Coles le

[1] Voir section 2.3.1.2. du chapitre II de la présente thèse.
[2] Voir Wawn, *The Vikings and the Victorians, op. cit*., p. 302-309.
[3] C'est son expression même, « A Skeptical Voice » (Wawn, *ibid*., p. 302).
[4] Voir Wawn, *ibid*., p. 302-303.
[5] Voir Wawn, *ibid*., p. 303-304.
[6] Il classifie ces récits de voyage sous le titre « The Search for Originality » (Wawn, *ibid*., p. 304).
[7] Voir Wawn, *ibid*., p. 304. John M. Coles, *Summer Traveling in Iceland: Being the Narrative of Two Journeys across the Island by Unfrequented Routes*, Londres, John Murray, 1882 (voir annexe 1 (1882a)).
[8] Voir Wawn, *ibid*., p. 304-305. William Mitchell Banks, *A Narrative of the Voyage of the Argonauts in 1880 compiled by the bard [i.e. William Mitchell Banks] from the most authentic records, illustrated by the photographer [i.e. Richard Caton], etc.*, Londres, 1881 (voir annexe 1 (1881a)).
[9] Voir Wawn, *ibid*., p. 305-306. Robert Angus Smith, *To Iceland in a Yacht*, Édimbourg, not published, privately printed by Edmonston & Douglas, 1873 (voir annexe 1 (1873b)). Pour la saga traduite, voir annexe 2 (1873d) ; pour sa réédition islandaise, voir annexe 2 (1902h).
[10] Voir Wawn, *ibid*., p. 306-308. Elizabeth Jane Oswald, *By Fell and Fjord; or, Scenes and Studies in Iceland*, Édimbourg / Londres, William Blackwood and Sons, 1882 (voir annexe 1 (1882b)). Pour son édition antérieure en revue, voir annexe 1 (1876a).

souci de présenter à son lecteur des traductions de sagas et de contes inédits, sans pour autant renoncer à certaines références introduites par Forbes et Baring-Gould dans la littérature viatique consacrée à l'Islande, telles que l'histoire de Grettir ou celle des proscrits des cavernes de Surtshellir (*Hellismanna saga*)[1]. Il voit dans le récit de William Mitchell Banks un mélange d'éléments satiriques – liés à la conscience d'une stéréotypie croissante des relations viatiques consacrées à l'Islande[2] – et de sérieux : la traduction de la *Brennu Njáls saga* par Dasent et le souvenir de Mackenzie, lointain parent de l'une des compagnes de voyage de William Mitchell Banks, surplombent le récit du voyage[3]. Comme Wawn l'indique, le récit de Robert Angus Smith se concentre sur le site méconnu de Kjalarnes, lieu d'un ancien *þing*[4], et fait intervenir des considérations archéologiques, dans le contexte desquelles il situe un début de traduction inédite de la *Kjalnesinga saga*[5]. Quant au récit d'Oswald, il se démarquerait essentiellement par la perspective féminine de son auteure : si cette dernière sacrifie aux références littéraires obligées, telles que la *Heimskringla*, elle concentre son attention sur les héroïnes des sagas islandaises qu'elle mettrait à l'honneur dans les épisodes choisis de sagas[6].

Le sixième temps de la chronologie d'Andrew Wawn, quant à lui, s'articule autour du récit de voyage de William Gershom Collingwood et de Jón Stefánsson, récit du pèlerinage que deux philologues entreprennent sur les traces de multiples sagas islandaises, connues de première main ou appréhendées par le biais des traductions et des poèmes d'inspiration norroise de William Morris ; Wawn souligne l'approche sensible que privilégient les deux voyageurs à l'égard du trésor littéraire islandais[7], ainsi que la qualité et la variété des illustrations[8] qui renforcent l'ancrage géographique de chaque saga islandaise, étape par étape au cours de l'itinéraire viatique.

Nous sommes globalement en accord avec les propos d'Andrew Wawn quant à la place que ces voyageurs et voyageuses donnent à la littérature islandaise médiévale dans leurs relations viatiques, à cette nuance près que notre lecture d'*Ultima Thule* nous permet de mettre en évidence dans la posture auctoriale de Burton un rapport à la littérature islandaise plus

[1] Voir Wawn, *ibid*., p. 304.
[2] Wawn a cette expression révélatrice : « the (by now) formulaic features of Iceland travel books » (Wawn, *ibid*., p. 304-305).
[3] Voir Wawn, *ibid*., p. 305.
[4] Voir Wawn, *ibid*., p. 305.
[5] Voir Wawn, *ibid*., p. 305.
[6] Voir Wawn, *ibid*., p. 306-307. L'analyse de Wawn nous convainc décidément de l'intérêt qu'il y aura à étudier le voyage d'Islande au féminin dans des travaux de recherche ultérieurs !
[7] Voir Wawn, *ibid*., p. 309.
[8] Voir Wawn, *ibid*., p. 308.

complexe et ambivalent qu'il n'y paraît. Outre cet ajustement, que nous effectuerons dans le premier temps de notre réflexion, nous nous proposons d'approfondir l'exposé d'Andrew Wawn par deux apports.

D'une part, nous identifions chez les voyageurs britanniques, à partir des années 1870, un faisceau d'options contemporaines les unes des autres, au lieu de la perspective chronologique adoptée par Andrew Wawn. En effet, si le quatrième temps de sa chronologie est bien antérieur aux cinquième et sixième temps et qu'il les détermine à bien des égards, il nous semble que ces deux derniers temps ne peuvent être envisagés exclusivement dans un rapport de succession : ils constituent plutôt différentes voies qui s'offrent aux héritiers de Forbes, Metcalfe, Baring-Gould et Symington pour composer avec le passage obligé des références littéraires islandaises, et qui coexistent jusqu'à la fin de l'époque des relations viatiques victoriennes consacrées à l'île. C'est aussi pourquoi nous choisissons de réunir ces trois temps dans un seul et même moment de notre panorama : chacun est déterminé par la période précédente et constitue un faisceau de modalités selon lesquelles les écrivains-voyageurs prennent en compte l'héritage de Forbes, Metcalfe, Baring-Gould et Symington dans leur pratique d'écriture viatique. En effet, nous allons le constater, le dédoublement de l'expérience de voyage et de sa mise en discours dans les relations viatiques par des références choisies à la littérature islandaise médiévale – l'on songe aux épisodes de sagas – est désormais appréhendée par les écrivains-voyageurs comme un élément stéréotypique du voyage d'Islande et, partant, un marqueur générique.

D'autre part, nous faisons le choix d'une présentation thématique de ces options qui s'offrent aux voyageurs britanniques en Islande à partir des années 1870. Andrew Wawn les présente certes avec justesse, mais sa présentation monographique ne permet pas d'identifier les grandes orientations auxquelles recourent les voyageurs, à la fois de manière systématique et en plus grand nombre que ne le laisserait penser la succession des quatre voyageurs sélectionnés par Wawn dans le cinquième temps de sa chronologie. Ainsi, nous proposons de systématiser ce que nous appellerons une voie des écarts, en envisageant à partir d'un corpus plus vaste l'option de la diversification du panel de références littéraires islandaises et celle de l'usage parodique de ces références. Enfin, le récit de voyage de Collingwood et de Jón Stefánsson nous permettra de mettre en évidence un double processus, que nous interpréterons comme la voie de la sortie de l'héritage folkloriste des années 1860 et que nous pourrons rétrospectivement identifier dans les relations viatiques à partir des années 1870 : le désinvestissement progressif de l'économie narrative de la relation viatique par les références

littéraires islandaises ; le remplacement de la posture énonciative du conteur, propre aux écrivains-voyageurs des années 1860, par celle du lecteur.

Nous allons exposer successivement ces trois temps : la contribution complexe de Burton à la question de la place et de l'usage de la littérature islandaise dans les relations viatiques consacrées à l'île, premier temps matriciel ; puis, les deux voies simultanées qui s'offrent aux successeurs de Burton, et que sont la voie des écarts et la voie de la sortie.

1.1.3.1. Burton, ou l'usage critique de la littérature islandaise médiévale

Ultima Thule se démarque frontalement des relations viatiques de Forbes, Metcalfe et Baring-Gould par deux éléments : d'une part, le rejet de la pratique du récit de conte et de saga enchâssé, à laquelle est préférée la pratique de l'allusion laconique à des éléments narratifs ponctuels dans les sagas et chroniques médiévales islandaises ; d'autre part, le cantonnement assumé des références littéraires islandaises à un usage strictement documentaire, pour éclairer l'histoire et les pratiques culturelles et sociales de l'Islande médiévale.

Le refus de la pratique de l'épisode enchâssé – l'on n'en trouvera guère d'exemple dans *Ultima Thule* et, de la part de Burton, ce n'est pas faute de connaître de manière approfondie le corpus littéraire islandais, notamment médiéval[1] – va de pair avec un rejet assumé de la dimension romanesque et surnaturelle des sagas et des contes tant appréciés par les voyageurs britanniques des années 1860. Burton bannit ainsi de son récit de voyage toute référence à la *Grettis saga Ásmundarsonar* : les *berserkir*[2], les géants et les *draugar* de cette dernière lui font préférer, outre le *Landnámabók*, des sagas plus réalistes. Il mentionne au fil de son récit de

[1] Burton semble naviguer sans effort dans les références des textes qu'il convoque, consignant celles-ci avec précision dans des notes de bas de page ; à l'instar de ses prédécesseurs, il connaît évidemment les traductions diverses de Dasent, Scott ou Laing.

[2] Les *berserkir* (*berserkr* au singulier) sont récurrents dans les sagas : voir *Brennu Njáls saga*, *Eyrbyggja saga*, *Egils saga Skallagrímssonar*, *Laxdæla saga*, *Gísla saga Súrssonar*, *Grettis saga Ásmundarsonar*, *Vatnsdæla saga*, pour citer les sagas essentiellement connues des voyageurs du XIXe siècle. Halli et Leiknir sont des *berserkir*. Le *berserkr* est un « guerrier-fauve », dirigé par la fureur sacrée d'Odin au cours de ses combats, et alors capable d'accomplir les plus grands exploits ; Régis Boyer en trouve l'origine dans la *Egils saga Skallagrímssonar* (voir « Notice – Saga d'Egill, fils de Grímr le Chauve », dans Boyer, *Sagas islandaises, op. cit*., p. 1515-1518). « Par la suite, le *berserkr* deviendra un personnage obligé des sagas, surtout légendaires, et la victoire remportée sur l'un de ces guerriers sera un épisode inévitable des "enfances" du héros. » (Boyer, *ibid*., p. 1517). Il rappelle aussi l'influence, dans l'imaginaire occidental du XIXe siècle, de l'épisode des combats de Grettir avec les *berserkir* (voir « Notes – Saga de Grettir », dans Boyer, *ibid*., p. 1765). Sur les *berserkir*, on pourra consulter les travaux suivants : Vincent Samson, *Les Berserkir. Les guerriers-fauves dans la Scandinavie ancienne, de l'Âge de Vendel aux Vikings (VIe-XIe siècles)*, Villeneuve-d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, 2011 ; Bernd Roling, « Northern Anger: Early Modern Debates on Berserkers », dans Karl A. E. Enenkel et Anita Traninger (dir.), *Discourses of Anger in the Early Modern Period*, Leyde, Brill, Intersections, 40, 2015, p. 217-237 ; Rebecca Merkelbach, « *Eigi í mannligu eðli*: Shape, Monstrosity and Berserkism in the Sagas of Icelanders », dans Santiago Francisco Barreiro et Luciana Mabel Cordo Russo (dir.), *Shapeshifters in Medieval North Atlantic Literature*, Amsterdam, Amsterdam University Press, 2018, p. 83-106.

voyage essentiellement les cinq sources les plus connues des écrivains-voyageurs de son époque : le *Landnámabók*[1], les *Eddas*[2], la *Brennu Njáls saga*[3], la *Eyrbyggja saga*[4] et le *Krákumál*[5]. Ce panel de références a peu à voir avec celui, étourdissant, que met en scène la relation viatique de Metcalfe. Burton renoue également avec la solution de simplicité adoptée par les explorateurs-naturalistes de la première moitié du XIXe siècle. En effet, au lieu de s'improviser conteur ou traducteur, il fait le choix délibéré de se référer aux traductions préexistantes de sagas et de chroniques islandaises médiévales : Benjamin Thorpe[6] pour l'*Edda* de Sæmundr ; Dasent pour la *Brennu Njáls saga* ; Scott pour la *Eyrbyggja saga*.

Burton fait de ces références littéraires médiévales un usage parcimonieux – guère plus d'une quinzaine de références à l'échelle d'un récit de voyage en deux volumes, pour un total d'environ 800 pages[7] – mais aussi dépassionné et factuel, dans la volonté, croit-on, de neutraliser la séduction de ce que Régis Boyer appelle le « mythe viking »[8]. Ainsi cantonne-t-il les sagas islandaises à un statut de document historique et les mentionne-t-il pour étayer des faits relatifs à la vie quotidienne dans l'Islande médiévale : ainsi le *Landnámabók* éclaire-t-il les remarques relatives au système juridique islandais[9], tandis que la *Brennu Njáls saga* étaye un exposé sur la pratique du servage[10] ou sur les techniques agricoles de l'époque[11].

Le modèle du pèlerinage littéraire établi par Forbes, Metcalfe et Baring-Gould persiste malgré tout dans l'écriture viatique de Burton, qui intègre à la trame de son récit plusieurs épisodes empruntés aux sagas et au *Landnámabók*, sans les développer de manière aussi extensive que ses prédécesseurs. À titre d'exemple, le souvenir de Halli et Leiknir s'impose sur le site du Berserkjahraun[12] ; à Langanes, Burton se souvient de l'épisode de la vengeance de Hallgerður dans la *Brennu Njáls saga*[13] ; dans la région du Snæfellsnes, les vestiges du temple

[1] Voir Burton, *op. cit*., vol. I, p. 78-79, 120, 175 ; vol. II, p. 50, 10.
[2] Voir Burton, *ibid*., vol. II, p. 19, 127, 242-243.
[3] Voir Burton, *ibid*., vol. I, p. 131, 175 ; vol. II, p. 58.
[4] Voir Burton, *ibid*., vol. II, p. 100-101.
[5] Voir Burton, *ibid*., vol. II, p. 126.
[6] Voir annexe 2 (1866c). Pour les rééditions, voir annexe 2 (1906s, 1906t, 1907w, 1907x).
[7] Pour donner un ordre d'idées, l'on relève sur les 464 pages du récit de voyage de Metcalfe 62 occurrences relatives à la littérature islandaise (occurrences qui vont de l'allusion au récit complet).
[8] Régis Boyer, *Le Mythe viking dans les lettres françaises*, Paris, Éditions du Porte-Glaive, 1986. Cependant, Burton n'échappe pas toujours à ce fameux mythe viking ; ainsi évoque-t-il Björn, l'un de ses hôtes d'un soir, à la ferme de Valþjófsstaðir, dans les Fjords de l'Est : « he was the only Icelander who in physique realised my idea of a Saga-hero » (Burton, *op. cit*., vol. II, p. 325). Cette simple notation semble trahir les attentes cachées – et perpétuellement déçues ? – de Burton.
[9] Voir Burton, *op. cit*., vol. I, p. 120.
[10] Voir Burton, *ibid*., vol. I, p. 131.
[11] Voir Burton, *ibid*., vol. I, p. 175.
[12] Voir Burton, *ibid*., vol. II, p. 100-101.
[13] Voir Burton, *ibid*., vol. II, p. 58.

de Þórnes lui évoquent l'histoire de Þórólfur Mostrarskegg[1], tandis que le mont Helgafell lui rappelle les églises implantées sur les lieux par Snorri le *goði*[2]. Il est donc permis de penser que Burton entretient un rapport complexe et ambivalent tant avec le corpus littéraire islandais médiéval qu'avec ses prédécesseurs en Islande : la conscience du stéréotype et du caractère désormais figé des références littéraires islandaises, assignées à des sites où le passage n'est pas moins obligé, n'incite pas pour autant Burton à varier ses références et / ou son itinéraire. L'usage critique du trésor littéraire islandais dans *Ultima Thule* contribue aussi, et de manière paradoxale, à sa perpétuation, et place les successeurs directs de Burton dans une position d'autant plus complexe dans leur recherche de renouveau.

1.1.3.2. La voie des écarts : diversification ou parodie des références islandaises

Nous pouvons identifier deux pistes pour les écrivains-voyageurs en quête d'originalité devant l'héritage difficilement dépassable des folkloristes britanniques des années 1960 et l'ambivalence du discours critique de Burton. La première piste est celle de la diversification du panel de références littéraires islandaises intégrées à la trame narrative des relations viatiques ; la seconde est le choix d'un usage parodique de ces références. Si Andrew Wawn suggère chacune d'elle dans la série des quatre monographies – John Coles, William Mitchell Banks, Robert Angus Smith, Elizabeth Jane Oswald – qu'il propose[3] sans les théoriser précisément, une lecture plus vaste du corpus des relations viatiques britanniques de cette époque nous invite à mettre en évidence le caractère récurrent et, partant, systématique de ces deux pistes.

Abordons d'abord la question de la diversification du corpus de sagas islandaises que les voyageurs britanniques choisissent d'intégrer à leur récit de voyage. Cette diversification peut s'illustrer à travers le choix revendiqué par certains écrivains-voyageurs d'intégrer à leurs relations viatiques des traductions inédites de sagas islandaises, partielles ou entières : l'on songe à Robert Angus Smith, qui insère le début d'une traduction inédite de la *Kjalnesinga saga* dans *To Iceland in a Yacht* (1873), ou à John Coles, traducteur de la *Bandamanna saga*, la *Hrafnkels saga Freysgoða* et la *Þórðar saga hreðu* en 1882[4]. Ajoutons ici que Coles choisit

[1] Voir Burton, *ibid*., vol. II, p. 102.
[2] Voir Burton, *ibid*., vol. II, p. 102.
[3] Voir Wawn, *The Vikings and the Victorians, op. cit*., p. 304-308.
[4] Pour les trois sagas traduites par Coles, qui sont intégrées à la fin de son récit de voyage, voir annexe 2 (1882a, 1882m, 1882s). La *Bandamanna saga* n'est connue du lectorat britannique que par l'extrait qu'en traduit Baring-Gould dans son récit de voyage (voir annexe 2 (1863a)), puis William Morris et Eiríkr Magnússon la traduisent également en 1891 (voir annexe 2 (1891a)) ; pour la *Hrafnkels saga Freysgoða*, il s'agit de l'unique traduction anglaise disponible jusqu'à la parution des *Origines Islandicæ* de Guðbrandur Vigfússon et Frederick York Powell

de camper strictement un *ethos* de folkloriste-ethnologue, et ce de deux manières. D'une part, il dissocie les traductions de ces trois sagas de son itinéraire de voyage et les place en annexe de son récit de voyage, à la manière de Symington ; d'autre part, dans le cas de l'unique récit de saga déjà connu qu'il intègre à la trame de son récit de voyage, la *Grettis saga Ásmundarsonar*, il privilégie ostensiblement la version orale que peut lui livrer son guide islandais au détriment du récit de Baring-Gould ainsi que de la traduction de William Morris et Eiríkr Magnússon. Ainsi le guide Zoega amorce-t-il son récit face à la vue de Drangey :

> "I suppose you know all Grettir's history?" I inquired.
> "Oh yes", said Zoega, "I often read that saga, and I tell it you if you like."
> As I did like, I said so, and as we began slowly to descend the mountain, with Grettir's rocky island home still in sight, Zoega began his story, which I here give just as he told it. I must, however, ask my reader to remember that I make no pretence of giving an exact translation of this celebrated saga. In many points it may be incorrect; it is nevertheless the version which obtains among the class of people to which our guides belonged, as both Evandr and Ziggi would from time to time remind Zoega of any incident which he seemed to have forgotten, and for this reason it may, I trust, be interesting.[1]

Coles affirme l'originalité et la valeur de cette nouvelle version, dont il contextualise l'origine et la diffusion. Les précautions prises quant à l'exactitude du texte tiennent autant de la *captatio benevolentiæ* que du scrupule scientifique : elles ont pour résultat de camper Coles en savant. Quant au récit de Zoega, s'il échappe à la rigueur du philologue, il compense supposément cette lacune par l'authenticité de son contexte énonciatif. Naturellement, il est permis de penser que l'épisode de Zoega conteur de la *Grettis saga Ásmundarsonar* est un artifice narratif convoqué par Coles pour satisfaire à la référence de l'histoire de Grettir sur l'itinéraire de Drangey, passage obligé du voyage d'Islande depuis Baring-Gould, sans tomber dans l'écueil de la répétition ou du manque d'originalité par rapport à son illustre prédécesseur[2]. Robert Angus Smith, quant à lui, souscrit davantage à la position épistémologique et à l'économie textuelle adoptées par Forbes, Metcalfe et Baring-Gould dans leurs relations viatiques respectives, et que nous avons précédemment exposées, mais il puise son originalité dans la référence à une saga rigoureusement inconnue de ses contemporains britanniques. Ainsi corrèle-t-il la traduction de la *Kjalnesinga saga* à sa découverte du site archéologique de Kjalarnes, à proximité du mont Esja qui surplombe Reykjavík, et invoque-t-il cette saga pour éclairer l'histoire spécifique de ce lieu méconnu :

(voir annexe 2 (1905ac)). Quant à la *Þórðar saga hreðu*, elle ne connaît pas d'autre traduction anglaise que celle de Coles pendant la période de notre corpus d'étude.

[1] Coles, *op. cit*., p. 130-131.

[2] Prédécesseur qu'il omet ostensiblement de citer ou même de mentionner !

> […] Unless you read the Saga you will not see the nature of the interest of the place, so I give the early chapter, translated by the kindness of Mr. Jón A. Hjaltalin, an Icelander, and now busy in the Advocates' Library.[1]

Plus largement, cette même époque voit fleurir dans les relations viatiques des références plus ou moins allusives à des sagas islandaises n'appartenant pas au canon désormais bien connu des écrivains-voyageurs que constituent la *Eyrbyggja saga*, la *Brennu Njáls saga* ou la *Grettis saga Ásmundarsonar*. La diversification des références littéraires médiévales islandaises peut aussi se réduire à des mentions plus ou moins allusives à des sagas islandaises méconnues, qui n'ont pas encore trouvé leur place dans les relations viatiques de Forbes, Metcalfe ou Baring-Gould. À titre d'exemple, William Morris adopte certes un itinéraire désormais rebattu, tant dans son voyage qu'à travers les références littéraires obligées du voyageur : la Þórisdalur de la *Grettis saga Ásmundarsonar*[2], Gilsbakki de la *Gunnlaugs saga ormstungu*[3], Langadal de la *Bandamanna saga*[4], Skagaströnd de la *Eyrbyggja saga*[5] ou encore Breiðabólstaður de la *Laxdæla saga*[6]. Mais il ajoute à ces balises des références plus approfondies et circonstanciées à plusieurs sagas qui ne sont pas encore traduites en anglais au moment où il voyage. Ainsi, au sujet de la *Finnboga saga Ramma*, particulièrement confidentielle à cette époque, puisqu'elle ne connaît aucune traduction depuis l'islandais au cours de notre période d'étude, Morris note :

> […] before us is a slope crowned with a stead called Borg, the place of the Saga of Finnbogi the Strong; in its present condition rather a poor characterless story; but with one touching part in it where the wife of Finnbogi dies of grief for the slaying of her favourite son by a scoundrel. They show you a grassy knoll hereby for her tomb.[7]

De même, la *Heiðarvíga saga*, qu'il traduira en 1892[8], se rappelle à son souvenir lors de son passage au Borgarvirki, colline située au nord de l'Islande :

> Slaying-Bardi the hero of the Heath-Slayings Saga is the name connected with it: the story tells how he held this stronghold with a few men against the Westlanders, who, finding that nothing was to be made of storming it, sat down before it and starved the garrison down to one sausage, which they pitched over the wall in scorn to the besiegers, who, thinking them well victualled since they could afford such waste, demitted in despair: a story certainly not confined to Iceland.[9]

---

[1] Smith, *op. cit.*, p. 73.
[2] Voir William Morris, *Journals of Travel in Iceland 1871, 1873*, édition de May Morris, Londres, Longmans, Green and Company, 1911, p. 77.
[3] Voir Morris, *ibid*., p. 81.
[4] Voir Morris, *ibid*., p. 95. La saga, dont il mentionne d'autres éléments ponctuels, est connue des voyageurs britanniques à travers le résumé qu'en propose Baring-Gould dans son récit de voyage (voir annexe 2 (1863a)).
[5] Voir Morris, *ibid*., p. 116.
[6] Voir Morris, *ibid*., p. 194.
[7] Morris, *ibid*., p. 95.
[8] Voir annexe 2 (1892i).
[9] Morris, *ibid*., p. 96.

La *Hænsa-Þóris saga*, qu'il traduira en anglais avec Eiríkr Magnússon et publiera deux décennies après son premier voyage en Islande[1], fait l'objet d'allusions plus développées au gré de l'itinéraire de voyage[2]. Quant à Collingwood et Jón Stefánsson, ils parcourent les sites majeurs[3] de la *Kormáks saga*, qu'ils traduiront en 1902[4], de la *Harðar saga og Hólmverja*[5], de la *Finnboga saga Ramma*[6], de la *Vatnsdæla saga*[7] ou de la *Laxdæla saga*[8]. L'on ajoutera que ces deux voyageurs sont tributaires du nouveau corpus de sagas islandaises que William Morris, Eiríkr Magnússon ou John Coles font entrer dans l'imaginaire britannique de la fin du XIXe siècle, puisque la *Hænsa-Þóris saga*[9], la *Heiðarvíga saga*[10], et la *Hrafnkels saga Freysgoða*[11] éclairent leur lecture de l'Islande. De la même manière, Frederick William Warboeck Howell mentionne ou résume brièvement plusieurs sagas méconnues, aux côtés de références plus populaires telles que la *Kormáks saga*[12], connue depuis les rééditions des *Northern Antiquities* au XIXe siècle : la *Heiðarvíga saga*, saga des descendants d'Egill Skallagrímsson, dont la

[1] Voir annexe 2 (1891d). La saga sera rééditée (voir annexe 2 (1903d)), mais aussi traduite par le rival d'Eiríkur Magnússon, Guðbrandur Vigfússon (voir annexe 2 (1905y)).
[2] Voir Morris, *ibid*., *passim*.
[3] Voir Collingwood et Stefánsson, *op. cit.*, p. 99, 114, 141-144.
[4] Voir annexe 2 (1902i). Notons cependant que cette saga est abordée par extraits dans les rééditions successives des *Northern Antiquities* de Percy à partir de 1847 (voir annexe 2 (1847j)) et fait l'objet d'une réécriture versifiée en 1861 (voir annexe 2 (1861d)). Les deux voyageurs ne font mention d'aucune de ces traductions. Cette saga est traduite en français : Durand, Frédéric (trad. et éd.). *La Saga de Kormak*. Bayeux : Heimdal, 1975.
[5] Voir Collingwood et Stefánsson, *op. cit.*, p. 37. Cette saga est elle aussi traduite par Guðbrandur Vigfússon et Frederick York Powell en 1905 (voir annexe 2 (1905z)).
[6] Voir Collingwood et Stefánsson, *ibid.*, p. 158.
[7] Voir Collingwood et Stefánsson, *ibid.*, p. 159-161. Cette saga est certes ponctuellement connue des voyageurs britanniques par l'entremise de la traduction partielle de Baring-Gould (voir annexe 2 (1863j)).
[8] Le souvenir en est activé dans divers sites de l'ouest de l'île par le poème de William Morris, « The Lovers of Gudrun », *épitomé* du triangle amoureux qui régit l'intrigue de la saga, entre Guðrún Ósvífrsdóttir, Kjartan Ólafsson and Bolli Þorleiksson (voir Collingwood et Stefánsson, *ibid.*, p. 55, 59, 80, 91-92, 115-116, 117, 120, 122-123, 123-124, 128, 129-131, 132, 135, 138, 146), mais elle n'est pas traduite vers l'anglais du voyage. En revanche, elle connaît rapidement une vague de réécritures et de traductions (voir annexe 2 (1902j, 1903e, 1905ai, 1905aj)), notamment celle, partielle, de Guðbrandur Vigfússon et de Frederick York Powell en 1905.
[9] Voir Collingwood et Stefánsson, *op. cit.*, p. 43 et 55.
[10] Voir Collingwood et Stefánsson, *ibid.*, p. 154-155.
[11] Voir Collingwood et Stefánsson, *ibid.*, p. 176. Cette saga est accessible aux lectrices et lecteurs francophones de 2021 : « Saga de Hrafnkell Godi-de-Freyr », dans Boyer, *Sagas islandaises, op. cit*., p. 1173-1202.
[12] Voir Frederick William Warboeck Howell, *Icelandic Pictures Drawn with Pen and Pencil*, Londres, The Religious Tract Society, 1893, p. 161. Cette saga, que Howell ne mentionne pas avec précision, est convoquée pour expliquer l'étymologie du mont Spákonufell (littéralement : « montagne de la sorcière »), lieu de vie de la sorcière Þórveig (improprement baptisée Thórdis par Howell). Quelques années plus tard, William Gershom Collingwood et Jón Stefánsson passent aussi par le Spákonufell (voir Collingwood et Stefánsson, *op. cit.*, p. 114)

référence complète et éclipse dans le récit de Howell celle, désormais trop connue, de la *Egils saga Skallagrímssonar*[1] ; la *Hænsa-Þóris saga*[2] ; la *Ljósvetninga saga*[3].

La seconde piste est le récit de voyage satirique, catégorie dans laquelle Andrew Wawn situe les récits de voyage de William Mitchell Banks (1881) et d'Elizabeth Jane Oswald (1882). Elle mériterait à elle seule une étude à part, que nous aurons l'occasion de développer ultérieurement, en dehors de la présente thèse. L'on ajoutera simplement que cette piste de la parodie est d'ores et déjà frayée par Charles Cavendish Clifford dans les années 1860 – en réaction aux récits de voyage de Metcalfe ou de Baring-Gould ? – et l'on songe à son récit de voyage qui tourne en dérision plusieurs motifs de l'imaginaire britannique de l'Islande, tels que les poèmes de Thomas Gray[4] ou encore la figure de Ragnarr Loðbrók, mise à l'honneur par les *Five Pieces of Runic Poetry* (1763)[5] de Thomas Percy. Ragnarr prête son nom à un joyeux compagnon de voyage irlandais[6] de Clifford et de Dasent. Ce dernier, désigné sous le surnom de « Darwin », est lui aussi identifié à un Viking par Clifford en raison de sa barbe hirsute et de sa carrure[7]. Quant à « Ragnarr », dont on fait l'émule de son double prestigieux[8], il devient le sujet d'une parodie de chant islandais[9] par Clifford et ses amis, qui, eux, se rêvent en scaldes des temps modernes. Si nous n'avons identifié avec précision que deux récits de voyage britanniques expressément parodiques, il est néanmoins permis de penser que l'horizon de l'écart et du détournement de ces références islandaises potentiellement perçues comme

[1] Voir Howell, *op. cit*., p. 137. La saga est traduite par Eiríkur Magnússon et publiée l'année précédant la parution du récit de Howell (voir annexe 2 (1892i)) ; il ne mentionne pas cette traduction, mais peut en avoir connaissance.
[2] Voir Howell, *op. cit*., p. 137. La saga est traduite par William Morris et Eiríkur Magnússon, et publiée deux ans avant la parution du récit de voyage de Howell (voir annexe 2 (1891d)) ; même remarque que *supra*.
[3] Voir Howell, *op. cit*., p. 164. Cette saga, en revanche, n'est pas accessible en traduction anglaise avant la parution des *Origines Islandicae* de Guðbrandur Vigfússon et Frederick York Powell en 1905 (voir annexe 2 (1905ak)). Howell y a éventuellement accès par les travaux de compilation de Thomas Bartholin (voir annexe 2 (1689m)) et de Peter Erasmus Müller (voir annexe 2 (1817w)).
[4] Voir Charles Cavendish Clifford, *Travels by "Umbra"*, Édimbourg, Edmonston & Douglas, 1865, p. 23 (voir annexe 1 (1865a)). Pour ses éditions antérieures, voir annexe 1 (1862a, 1863f). Cité dans Spray, « Pattern of Nationalist Discourse », *op. cit*., p. 131-132. Par ses odes d'inspiration norroise, « The Fatale Sisters » et « The Descend of Odin » (1768), Thomas Gray contribue à diffuser un imaginaire scandinave en Grande-Bretagne.
[5] Voir annexe 2 (1763f) ; voir O'Donoghue, *English Poetry and Old Norse Myth, op. cit*., p. 111-116 ; voir Wawn, *The Vikings and the Victorians, op. cit*., p. 21-24 et 30. Les lecteurs anglophones ne connaissent pas tant Ragnarr Loðbrók par la saga éponyme que par le chant de mort de ce dernier, le *Krákumál*. Ils sont traduits en français : « Saga de Ragnarr aux Braies velues » et « Chant de Kráka », dans Régis Boyer (trad. et éd.), *Sagas légendaires* islandaises, textes traduits, présentés et annotés par Régis Boyer, avec le concours de Jean Renaud, Toulouse, Anacharsis, 2012, p. 177-220 et 233-244 ; Jean Renaud (trad. et éd.), *La Saga de Ragnarr Loðbrok*, traduit de l'islandais ancien et postfacé par Jean Renaud, Toulouse, Anacharsis, coll. « Griffe Famagouste », 2017.
[6] Voir Clifford, *op. cit*., p. 4.
[7] Voir Clifford, *ibid*., p. 3-4. Cité dans Alexandra Service, « Popular Vikings: Constructions of Viking Identity in Twentieth Century Britain », thèse de doctorat, University of York, 1998, p. 72-73.
[8] « Let us hope that our Ragner will tread in the steps of his heroic ancestor. » (Clifford, *op. cit*., p. 59).
[9] On pense à « Digwell's Lament » (voir Clifford, *op. cit*., p. 51-52), suivi de près par son modèle, le chant de mort de Ragnarr (voir Clifford, *op. cit*., p. 56-59).

canoniques et sérieuses demeure présent dans de nombreuses relations viatiques, y compris celles qui témoignent par ailleurs d'un rapport intime et sensible du voyageur à la culture, à la littérature et l'histoire de l'Islande. À titre d'exemple, William Morris, qui témoigne de sa capacité à se défaire des lieux communs du voyage d'Islande, parmi lesquels l'on trouve l'ébahissement du voyageur devant le rapport proportionnellement inverse entre pauvreté matérielle et richesse spirituelle du peuple islandais[1], ne laisse pas son admiration pour les sagas l'aveugler devant la piètre performance musicale d'une jeune fille de Borg qui lui en chante des extraits en s'accompagnant du *langspil*[2]. Si le voyageur se contente d'un jugement sans appel, la jeune musicienne constitue, pour le lectorat versé dans la connaissance de ses sagas[3], un avatar du héros de ces lieux, Egill, le poète-guerrier dont Baring-Gould consigna et traduisit les chants.

Par ces deux pistes de l'écart que sont la diversification des références littéraires islandaises et la parodie, les voyageurs britanniques négocient l'héritage des folkloristes des années 1860 sans adopter la perspective critique de Burton. Il existe une autre voie possible, qui est celle de la sortie de cet héritage : nous allons l'envisager à présent.

1.1.3.3. La voie de la sortie : de la posture de conteur à celle de lecteur

Deux éléments caractérisent le rapport du voyageur victorien de la fin du XIXe siècle aux références littéraires médiévales islandaises et, partant, la manière dont il choisit d'intégrer ces références à la trame de sa relation viatique : d'une part, la conscience de s'inscrire dans une mémoire intertextuelle désormais établie et, ce faisant, de se confronter à un stéréotype ; d'autre part, la décorrélation progressive, dans l'*ethos* de l'écrivain-voyageur, entre celui du voyageur et celui du folkloriste ou du passeur, ce nouvel avatar du savant que Baring-Gould avait également établi dans le voyage d'Islande[4]. Le voyageur redevient alors un simple lecteur, des sagas islandaises comme de ses prédécesseurs. Abordons à présent les phénomènes textuels de

[1] L'on songe à son rejet du *topos* de la bibliothèque de l'hôte islandais, qu'il est de bon aloi de présenter comme une oasis émouvante de culture dans une Islande colonisée et un environnement nordique hostile (voir William Morris, *Journals of Travel in Iceland 1871, 1873*, édition de May Morris, Londres, Longmans, Green and Company, 1911, p. 234). Quant à l'équation entre pauvreté matérielle et richesse spirituelle, voir la section 4.1.2.2. du chapitre I de la présente thèse.
[2] Voir Morris, *ibid*., p. 151.
[3] Et c'est bien à un tel lectorat que Morris s'adresse par défaut, même s'il donne à ses lecteurs potentiellement moins érudits les clés leur permettant de détecter *a posteriori* l'ironie de l'anecdote de voyage : « Burgfirth [*sic*], I may mention in case you forget it, or are hazy about your saga geography, is one of the great centres of story in Iceland : Egil [*sic*] lived at Borg […] » (Morris, *ibid*., p. 154).
[4] Voir nos remarques sur la préface du récit de voyage de Baring-Gould et l'analogie tracée entre son voyage et les expéditions savantes dans l'Arctique (section 2.3.2.1. du chapitre II de la présente thèse).

cette persistance des sagas islandaises classiques dans les récits de voyage du dernier quart du XIXe siècle.

Le premier élément distinctif est la disparition croissante de toute référence aux sources exactes, là où Hooker, Henderson ou Baring-Gould mentionnaient en notes de bas de page le titre de la saga et de sa traduction, ainsi que l'emplacement dans la saga de l'épisode qu'ils mentionnaient. Pour ne citer qu'un exemple, l'on mentionnera le récit du meurtre du colon norvégien Hjörleifr Hróðmarsson par ses esclaves irlandais, qui fuient la justice en se réfugiant dans l'archipel des îles Vestmann, au sud de l'Islande[1]. Cet épisode, relaté de manière circonstanciée par Metcalfe[2] au cours de sa navigation au large de l'archipel en question, est répété par le voyageur britannique Samuel Wells[3], qui en reprend de manière bien plus vague les éléments : la date de l'événement est repoussée dans un passé indistinct (« over ten centuries ago ») ; l'identité de Hjörleifr disparaît derrière une qualification (« a Norwegian pirat »). Il en va de même pour Howell[4] et pour Collingwood et Jón Stefánsson[5], ces derniers complétant néanmoins leur récit laconique de l'épisode par des considérations étymologiques annexes à l'intrigue : « Hjör-leif (Leif of the Sword) ».

Le second élément distinctif est la dislocation de la trame narrative de l'épisode de saga ou de la saga entière dans le discours du voyageur. Dans ce second cas, deux procédés cohabitent dans les récits de voyage britanniques de la fin du XIXe siècle. Selon le premier procédé, la trame narrative est évoquée au lecteur du récit de voyage à travers la mention ponctuelle de personnages ou de *topoi* mentionnés ponctuellement qui, par un processus métonymique, renvoient le lecteur averti au récit. C'est le cas chez Howell qui, lors de son passage à Borg, résume en ces termes l'histoire d'Egill, déjà balisée par Metcalfe et Baring-Gould :

> Across the valley lived the famous Egil Skallagrímsson, the hero of the saga called by his name. He appears to have been, as Mr. Metcalfe says, a skald of the first flight, a warrior without fear and without reproach, a tower of strength, and a notable magician. He was the friend and ally of the English Athelstan in his war with Olaf, from whence he came with rich store of garments and of silver. "To King Erik Bloodaxe, who tried to cheat him of his inheritance in Norway, he bid defiance, and actually slew his son, Prince Ragnvald." How the tide of fortune turned, Erik, expelled from Norway, becoming Earl of Northumberland, and Egil, landing shipwrecked on the coast,

[1] Cet épisode se trouve dans le *Landnámabók* : voir Boyer, *Livre de la colonisation de l'Islande, op. cit.*, p. 38-39.
[2] Voir Metcalfe, *The Oxonian in Iceland, op. cit*., p. 43.
[3] Voir Samuel Wells, *A ride through Iceland including a visit to the Faroe, Westman and other islands of the North Atlantic*, Limerick, The "Goole Times" Printing & Publishing Co., [1890], p. 16.
[4] Voir Howell, *op. cit*., p. 15-16.
[5] Voir Collingwood et Stefánsson, *op. cit.*, p. 2-3.

> becoming captive to his foe, and escaping only by the aid of one of the king's Norwegian henchmen – and a song of praise for Erik – may be read in Metcalfe.[1]

Les six et sept pages respectives de Metcalfe et Baring-Gould, auxquelles est renvoyé le lecteur, sont condensées dans quelques lignes. De même, Collingwood et Jón Stefánsson résument très sommairement un épisode qui revêt une dimension topique dans le voyage d'Islande, puisqu'il est relaté par les voyageurs britanniques Hooker[2] et Metcalfe[3], par l'Américain Phineas Camp Headley[4], ainsi que les Français Marmier[5] et Labonne[6] et le Belge Jules-Joseph Leclercq[7]. Il s'agit de l'épisode de l'adoption du christianisme par l'Alþingi en l'an mil[8] :

> We have heard, from the Kristni Saga, how the Christian chiefs in A. D. 1000 went to the Thingbrekka to address the people from the Rock of Laws, which, it says, was near the West-firth booth, afterwards Snorri [Sturluson]'s.[9]

En deux lignes et demie, le palimpseste discursif de plusieurs générations de voyage en Islande se trouve ainsi synthétisé. Les deux voyageurs s'en tiennent à une posture de récepteurs, ici curieusement exprimée dans le contexte d'une réception orale (« we have heard ») qui ne correspond sans doute pas à la réalité des faits : ils auront plus vraisemblablement connu la

---

[1] Howell, *op. cit*., p. 137.
[2] Voir Hooker, *ibid*., vol. I, p. 201.
[3] Voir Metcalfe, *The Oxonian in Iceland, op. cit*., p. 76-79.
[4] Voir Headley, *op. cit*., p. 208-210.
[5] Voir Marmier, *Lettres sur l'Islande, op. cit*., p. 108-110.
[6] Voir Henry Labonne, *L'Islande et l'archipel des Fœrœer*, Paris, Librairie Hachette et Cie, 1888, p. 166.
[7] Voir Leclercq, *op. cit*., p. 134.
[8] Cet épisode est relaté par les voyageurs du XIXe siècle selon deux sources, la *Kristni saga* et la *Brennu Njáls saga* : dans la *Brennu Njáls saga*, le missionnaire saxon Thangbrandr, envoyé par le roi Óláfr Tryggvason de Norvège pour christianiser l'Islande, convertit plusieurs familles islandaises, dont celle de Njáll. Son chemin est parsemé d'embûches dont il vient toujours à bout : pièges que lui tendent des sorciers hostiles, duels avec des *berserkir*. Le roi de Norvège, furieux de l'attitude des Islandais, envoie deux autres missionnaires, Hjalti Skeggjason et Gizurr, qui réunissent sous leur bannière les nouveaux convertis d'Islande. L'Alþingi confronte deux partis irréconciliables, les chrétiens et les païens ; le *lögsögumaður* (juge et président de l'Alþingi) Thorgeirr décide de pallier le risque de division et proclame le christianisme en Islande (voir « Saga de Njáll le Brûlé », dans Boyer, *Sagas islandaises, op. cit*., p. 1366-1374 et Dasent, *The Story of Burnt Njal, op. cit*., vol. 2, p. 63-80. Chez Boyer, l'épisode se déroule aux chapitres 100 à 105 ; chez Dasent, aux chapitres 96 à 101). La *Kristni saga* ajoute à l'épisode du débat à l'Alþingi, l'intervention de Snorri le *goði* en faveur du christianisme (ce n'est pas le cas dans la *Brennu Njáls saga*, même si Snorri le *goði* en est un personnage : pour sa présentation, qui se trouve au chapitre 114 chez Boyer et au chapitre 113 chez Dasent, voir Boyer, *Sagas islandaises, op. cit*., p. 1384 et Dasent, *The Story of Burnt Njal, op. cit*., vol. 2, p. 116-117). Hooker, qui s'appuie sur la traduction latine de la *Kristni saga* (1773), intègre cette notation à son récit, comme l'ensemble des voyageurs britanniques à sa suite, ainsi que Leclercq, dont on connaît les influences britanniques, et Headley, qui ne précise aucune de ses sources. Metcalfe renvoie à la *Kristni saga* en note de bas de page (voir Metcalfe, *The Oxonian in Iceland, op. cit*., p. 79) : scandinaviste, il peut avoir eu connaissance des travaux de Peter Erasmus Müller (1817), mais aussi des *Grønlands historiske mindesmærker* (1838) qui ont compilé la *Kristni saga* en danois (voir annexe 2 (1817t, 1838n). Les autres voyageurs s'en tiennent probablement au récit de Hooker. En revanche, ni Marmier, ni Labonne – qui s'inspire de Marmier – ne font mention de Snorri le *goði* : Marmier concentre sa narration autour des tribulations de Thangbrandr et du règlement du conflit par Thorgeirr (voir Marmier, *Lettres sur l'Islande, op. cit*., p. 108-110), là où Labonne évoque « le sol sacré où tour à tour paganisme scandinave et christianisme civilisateur, comices de la république, attirèrent en foule le peuple accouru de tous les points de l'ultime Thulé » (Labonne, *op. cit*., p. 166).
[9] Collingwood et Stefánsson, *op. cit.*, p. 14.

Kristni saga par le biais de ses éditions scandinaves ou des résumés successifs des écrivains-voyageurs qui les précèdent. Est-ce une manière de rétablir, même artificiellement, le contexte de transmission originel de la saga en effaçant la lignée de ses intermédiaires écrits ? Toujours est-il que les deux voyageurs n'assument pas la posture de conteur que prennent volontiers en charge leurs prédécesseurs.

Selon le second procédé, le récit de la saga est subordonné au récit du voyage, de deux manières. Soit la logique adoptée par le voyageur pour relater la saga n'obéit plus tant à la trame narrative de la saga qu'à celle du récit de voyage, soit le récit même de la saga disparaît au profit du récit de l'expérience du voyageur. Le premier cas est lui aussi illustré par le traitement que proposent Collingwood et Jón Stefánsson de la *Gísla saga Súrssonar*, connue du lectorat britannique depuis 1866 grâce à Dasent[1]. L'histoire de ce proscrit est abordée au cours de l'itinéraire des voyageurs dans les Fjords de l'Ouest, sur lesquels plane son ombre comme l'ombre de Grettir hante Drangey. Le récit de voyage passe en revue quatre sites majeurs de la saga[2] : Geirþjófsfjörður, lieu où s'exile Gísli pour la durée de sa proscription ; la ferme de Sæból, où a vécu la sœur de Gísli, Thórdís, avec son époux Thórgrímr ; la ferme de Hóll, où ont vécu Gísli, son frère Thórkel et leurs épouses respectives Audr et Ásgerdr, avant que les confidences des deux femmes sur leurs amours passées ne brisent l'équilibre familial et ne conduisent Thórkel à s'installer à Sæból ; Þingeyri, parlement local où Gísli, Thórkel, Thórgrímr et Vésteinn, beau-frère de Gísli, échouent à devenir frères de sang, accomplissant la sombre prophétie qui leur avait été faite d'un désaccord irréductible. Or, dans le récit de voyage, les quatre sites de la saga sont abordés par les voyageurs dans le sens inverse de leurs interventions respectives dans la narration : Þingeyri installe les conditions préalables du drame, entre quatre hommes qui ne parviennent plus à se comprendre et qui périront par la main les uns des autres[3] ; c'est à Hóll qu'Ásgerdr confie à Audr son amour passé pour Vésteinn, le frère de cette dernière, et qu'Audr lui confie en retour son amour passé pour Thórgrímr, éveillant la colère des deux frères et précipitant la mort de Vésteinn[4] ; puis c'est à Sæból que Gísli, après le meurtre non élucidé de Vésteinn, assassine Thórgrímr[5] ; et c'est enfin à Geirþjófsfjörður que

[1] Voir annexe 2 (1866d).
[2] Voir Collingwood et Stefánsson, *op. cit.*, p. 108-111.
[3] Cet épisode se situe au chapitre 4 chez Dasent (voir George Webbe Dasent, *The Story of Gisli the Outlaw*, Édimbourg, Edmonston and Douglas, 1866, p. 19-24) et au chapitre 6 dans la traduction française de Régis Boyer (voir « Saga de Gísli Súrsson », dans Boyer, *Sagas islandaises, op. cit*., p. 580-581).
[4] Voir Dasent, *The Story of Gisli the Outlaw, op. cit*., chapitre 6, p. 29-34 et Boyer, *Sagas islandaises, op. cit*., chapitre 9, p. 584-586.
[5] Voir Dasent, *The Story of Gisli the Outlaw, op. cit*., chapitre 9, p. 49-55 et Boyer, *Sagas islandaises, op. cit*., chapitre 16, p. 596-597).

Gísli se plie à sa sentence de proscription, avec le soutien de son épouse[1]. Soit cette organisation correspond à l'itinéraire réel emprunté par Collingwood et son compagnon, soit elle esquisse la dynamique intime du travail de la mémoire : les quatre épisodes occupent un volume textuel croissant, laissant une place grandissante à la caractérisation des personnages. Les voyageurs marquent ici la supériorité de leurs choix narratifs sur l'organisation initiale de la saga.

Le second cas est illustré par le récit de voyage de Samuel Edmund Waller, qui se rend en Islande après la lecture du *Burnt Njal* de Dasent[2], dont il résume l'intrigue dans la préface de son récit à l'attention de son lecteur, pour n'en aborder les épisodes majeurs qu'en creux, sans narration circonstanciée, au gré des lieux visités : la ferme de Gunnarr à Hlíðarendi, l'incendie de la maison de Njáll à Bergþórshvoll, la fuite de Kári devant l'incendie au Káritjörnin[3], le refus par Gunnarr de l'exil que lui impose sa proscription ; sa mort subséquente au bord de la rivière Þvérá[4]. On le voit, le récit de voyage de Waller constitue, du point de vue de la transmission de la saga islandaise, un double dégradé du récit de voyage de Metcalfe, à deux égards. Waller sélectionne les épisodes de la saga qui lui sont les plus chers, mettant à distance la complexité de l'intrigue où interviennent quelques deux cents personnages, pour n'envisager que la fin tragique des deux personnages principaux. Contrairement à Metcalfe, Waller n'exprime guère de vocation didactique ou même explicative ; il cantonne le récit synthétique de la saga dans la préface de son récit viatique, pour consacrer l'essentiel de ce dernier à ses impressions de voyage et à l'évocation de ses émotions. Ainsi le récit de la mort de Gunnarr est-il éclipsé, par l'évocation du vieil Islandais qui lit ce récit à voix haute pour Waller :

> I walked a little higher up the bank, and when I had found a favourable spot, commenced sketching. I had not been at work long when an old man joined me, and pulling a worn edition of the Saga out of his pocket, began to read to me of Gunnar's death. He read how his enemies had set out that autumn evening, and, after decoying the faithful dog Samr out of the house, had attacked Gunnar in overwhelming numbers, and slain him cruelly on his own threshold; of the awful loss the assassins sustained in the attack, of the wounds and death the hero dealt amongst them ere he fell, and of the dastardly conduct of his wife Hallgerda [*sic*], who refused to plait him a bowstring of her hair when he was in his last extremity.

[1] Cet épisode se situe au chapitre 11 chez Dasent (voir Dasent, *The Story of Gisli the Outlaw, op. cit*., p. 61-67) et au chapitre 21 chez Boyer (voir Boyer, *Sagas islandaises, op. cit*., p. 605-607).
[2] « It was "Burnt Njál" that was at the bottom of it. I had gone through Dr. Dasent's admirable version of the book with the very deepest interest, and was wild to visit the scene of such a tremendous tragedy. » (Samuel Edmund Waller, *Six Weeks in the Saddle: A Painter's Journal in Iceland*, Londres, Macmillan and Co., 1874, p. 1)
[3] Pour ces trois éléments, voir Waller, *ibid*., p. 75-76.
[4] Voir Waller, *ibid*., p. 113-115.

> When the old man had finished reading I took the book from his hand, and found it to be written in double columns, Icelandic upon one side and Latin upon the other, probably translated by a native clergyman.[1]

Cette évolution globale va de pair avec une évolution de l'*ethos* du voyageur : de passeur et de conteur, comme Baring-Gould, il devient lecteur, qui s'adresse à d'autres lecteurs avec lesquels il partage un même horizon culturel. De la même manière, le récit de voyage de William Gershom Collingwood et de Jón Stefánsson est aussi celui de lecteurs assidus des sagas islandaises les plus connues. Pour ne citer que les plus récurrentes dans ce récit de voyage, l'on songe à la *Brennu Njáls saga* – ou plutôt au *Burnt Njal* de Dasent – dans la région du Markarfljót[2] ; à la *Eyrbyggja saga* – dont le souvenir est désormais si établi dans la mémoire des voyageurs et de leur lectorat que la référence des épisodes convoqués n'est plus systématiquement donnée – dans divers sites de la région du Snæfellsnes[3] ; à la *Grettis saga Ásmundarsonar* (ou plutôt sa traduction de 1869 par William Morris et Eiríkr Magnússon[4]) au gré de leur itinéraire, qui croise parfois celui de Grettir, une longue fuite du sud-ouest de l'Islande jusqu'à Drangey[5] ; ou enfin à la *Egils saga Skallagrímssonar*, dont le souvenir se fait sentir à Mosfell[6]. La pratique du récit enchâssé et du feuilletonnage, mise en place par Forbes, Metcalfe et Baring-Gould, cède la place à un traitement plus ponctuel et inventif de la saga islandaise. D'une part, le récit de voyage est déchargé de sa fonction de transmission de cette littérature – c'est une rupture avec la pratique de folkloriste des écrivains-voyageurs des années 1860 – et, d'autre part, l'itinéraire détermine l'organisation du récit de la saga, quand récit il y a, et la saga islandaise est placée au service de la narration de l'expérience viatique.

Comment expliquer cette mutation si radicale qu'est le désinvestissement par les épisodes de sagas islandaises de l'économie narrative des relations viatiques consacrées à l'Islande au tournant des années 1870 et 1880 ? Il est possible de situer cette dynamique au carrefour de deux phénomènes. Le premier phénomène serait la disparition progressive du modèle textuel du récit de voyage savant dans la veine encyclopédique classique, à tout le moins dans les limites du corpus du voyage d'Islande. Son renouvellement et sa perpétuation par le choix que feraient les écrivains-voyageurs de la littérature comme nouvel objet d'étude prendraient fin dans la dissociation progressive et continue de la relation viatique et du mandat de transmission

[1] Waller, *ibid*., p. 114-115.
[2] Voir Collingwood et Stefánsson, *op. cit.*, p. 4, 12, 22, 23, 28, 30-31, 41-42.
[3] Voir Collingwood et Stefánsson, *ibid.*, p. 9, 61, 62, 64-65, 66-67, 68-69, 71, 72, 76, 78-79, 80, 82, 85, 91-92, 100-104, 149.
[4] Traduction rééditée l'année de la publication du récit de Collingwood et Jón Stefánsson (voir annexe 2 (1899i)).
[5] Voir Collingwood et Stefánsson, *op. cit.*, p. 41, 49-50, 53, 129-131, 151, 153, 165-166, 169.
[6] Voir Collingwood et Stefánsson, *ibid.*, p. 33, 55, 56, 58.

de connaissance, notamment dans le contexte de spécialisation des savoirs qui marque l'histoire intellectuelle occidentale de la seconde moitié du XIXe siècle[1]. Le second phénomène, qui a partie liée avec ce contexte tout en relevant de celui de l'avènement des études scandinaves universitaires en Grande-Bretagne, serait le déploiement d'un domaine de traduction spécialisée dans ce pays au tournant des années 1870-1880[2], sous l'influence de deux universitaires islandais rivaux[3] : Eiríkur Magnússon et Guðbrandur Vigfússon. Eiríkur Magnússon[4], bibliothécaire à l'Université de Cambridge, et William Morris travaillent à leur projet de *Saga Library*[5], notamment à travers la traduction de la *Heimskringla*[6] et de la *Völsunga saga*[7]. Eiríkur Magnússon formule l'hypothèse d'une parenté génétique entre peuple britannique et peuple islandais, attisant la fascination des Anglais pour l'Islande[8]. Guðbrandur Vigfússon[9], docteur honoraire de l'Université d'Uppsala installé à Oxford, travaille au projet de dictionnaire bilingue islandais-anglais que la mort de Richard Cleasby a laissé en souffrance depuis 1847[10], puis il produit avec Frederick York Powell deux monumentales rééditions de sagas accompagnées de traductions : le *Corpvs Poeticvm Boreale* (1883)[11] et les *Origines Islandicæ*

[1] Nous renvoyons notre lectrice, notre lecteur aux remarques relatives à ce point dans le chapitre précédent, sur le renouvellement du modèle du récit de voyage savant dans les *Lettres sur l'Islande* de Marmier.
[2] Pour les remarques qui vont suivre, voir O'Donoghue, *English Poetry and Old Norse Myth, op. cit*., p. 128-129.
[3] Voir Wawn, *The Vikings and the Victorians, op. cit*., p. 128-129.
[4] Voir Stefán Einarsson, « Eiríkr Magnússon's Saga Translations », *Scandinavian Studies and Notes*, 7, 1923, p. 151-168, « Eiríkr Magnússon and His Saga Translations », *Scandinavian Studies and Notes*, 13, 1933-1935, p. 17-32 et *Saga Eiríks Magnússonar í Cambridge*, Reykjavík, Ísafoldarprentsmiðja, 1933, ainsi que Karl Litzenberg, « The Victorians and the Vikings: A Bibliographical Essay on Anglo-Norse Literary Relations », *Contributions in Modern Philology, University of Michigan*, 3, 1947 ; Richard L. Harris, « William Morris, Eiríkur Magnússon, and Iceland: A Survey of Correspondence », *Victorian Poetry*, 13 (3/4), 1975, p. 119-130 ; Andrew Wawn, « 'Fast er drukkið og fátt lært': Eiríkur Magnússon, Old Northern Philology, and Victorian Cambridge », dans Collectif, *H. M. Chadwick Memorial Lectures*, Cambridge, Department of Anglo-Saxon, Norse, and Celtic, University of Cambridge, 2000.
[5] Eiríkr Magnússon et William Morris, *The Saga Library*, 6 vol., Londres, 1891-1905 (voir annexe 2).
[6] La *Heimskringla* occupe les volumes III à VI de la *Saga Library*. À ce sujet, voir Karl Litzenberg, « William Morris and the Heimskringla », *Scandinavian Studies and Notes*, vol. 14, n°3, 1936, p. 33-39.
[7] Voir annexe 2 (1870s, 1887c, 1901d, 1901j, 1901p, 1901y, 1905e, 1905p, 1905x, 1905aq, 1906b, 1906f, 1906q, 1906r, 1907d, 1907v).
[8] Voir Wawn, *The Vikings and the Victorians, op. cit.*, p. 11-12.
[9] Voir Benedikt S. Benedikz, « Guðbrandur Vigfússon: A Biographical Sketch », dans Rory McTurk et Andrew Wawn (dir.), *Úr Dölum til Dala: Guðbrandur Vigfússon centenary essays*, Leeds, Studies in English, 1989 ; Hans Fix, « Gudbrand Vigfusson, Hugo Gering, and German Scholarship: Or, A Friendship Distroyed », dans John Lindow et George Clark (dir.), *Frederic Amory in Memoriam. Old Norse-Icelandic Studies*, Berkeley / Los Angeles, North Pinehurst Press, 2015 ; Radosław Jakubczyk, « Guðbrandur Vigfússon as an editor of Old Norse-Icelandic literature », *Folia Scandinavica Posnaniensia*, 21, 1, 2016.
[10] Richard Cleasby et Guðbrandur Vigfússon. *An Icelandic-English dictionary, based on the ms. collections of the late Richard Cleasby. Enlarged and completed by Gudbrand Vigfússon. With an introduction and life of Richard Cleasby by George Webbe Dasent*, Oxford, Clarendon Press, 1874.
[11] Voir annexe 2 (1883c).

(1905)[1], qui reçoivent leur lot de critiques en raison de leurs nombreuses inexactitudes[2]. Heather O'Donoghue mentionne enfin John Sephton, premier universitaire anglais à obtenir un poste en études scandinaves[3], traducteur anglais de la *Eiríks saga rauða* (1880), de la *Friðþjófs saga hins frækna* (1893) et d'extraits de la *Víga-Glúms saga* (1905)[4].

Par opposition à ces traducteurs de sagas, Dasent est l'un des derniers *gentlemen translators* anglais, pour qui la traduction des antiquités scandinaves est un plaisir plus qu'une profession[5] ; dans cette optique, Metcalfe et Baring-Gould seraient parmi les derniers émules de cette pratique, avant l'émergence d'une activité de traduction universitaire et professionnelle dans le dernier quart du XIXe siècle. Ce faisant, les écrivains-voyageurs de cette époque ne prétendent plus faire œuvre de savant folkloriste ou ethnographe dans le cadre des relations viatiques qu'ils consacrent à l'Islande. Morris, qui effectue deux voyages en Islande avec Eiríkr Magnússon (1871 et 1873) après avoir traduit la *Grettis saga Ásmundarsonar* et la *Gunnlaugs saga ormstungu* en 1869, ainsi que la *Völsunga saga* en 1870[6], ne fait pas de son récit de voyage le laboratoire de ses projets de traduction : il s'agit d'un journal privé, non destiné à la publication, dans lequel il consigne sa prise de contact avec la terre des sagas qu'il traduit. De la même manière, le *Pilgrimage to the Saga-Steads of Iceland* de William Gershom Collingwood et de Jón Stefánsson demeure avant tout le récit d'un voyage, ne s'inscrivant pas dans le cadre des activités de philologues et de traducteurs du Viking Club, qui réunit à partir de 1892 nos deux voyageurs, ainsi que la plupart des traducteurs nommés dans la présente section de chapitre[7].

On le constate au terme de ce panorama, une relation chiasmatique se dessine entre la littérature islandaise médiévale et la littérature viatique. Le point de convergence du chiasme se situerait entre les années 1860 et 1863. Les récits de voyage de Forbes, Metcalfe et Baring-Gould constitueraient un point d'orgue de la relation entre le récit viatique et le corpus littéraire islandais que sont notamment le *Landnámabók* et les sagas : ces textes entreraient dans

[1] Voir annexe 2 (1905d, 1905i, 1905k, 1905l, 1905m, 1905r, 1905t, 1905u, 1905y, 1905z, 1905ab, 1905ac, 1905ad, 1905ae, 1905ag, 1905ah, 1905aj, 1905ak, 1905ar, 1905at).
[2] Ils collaborent aussi à ce projet d'anthologie de littérature islandaise : Frederick York Powell et Guðbrandur Vigfússon, *An Icelandic Prose Reader, with Notes, Grammar, and Glossary*, Oxford, Clarendon Press, 1879.
[3] Voir O'Donoghue, *English Poetry and Old Norse Myth, op. cit*., p. 129.
[4] Voir annexe 2 (1880d, 1893g, 1893h, 1898f, 1899d, 1905h, 1905as).
[5] Voir O'Donoghue, *English Poetry and Old Norse Myth, op. cit*., p. 128. Dasent effectue ses traductions lors de son séjour diplomatique à Stockholm de 1840 à 1845 (voir Wawn, *The Vikings and the Victorians, op. cit*., p. 144).
[6] Voir annexe 2 (1869c, 1869d, 1870d).
[7] Pour un panorama des activités du Viking Club, voir Andrew Wawn, « The Spirit of 1892: Sagas, Saga-Steads and Victorian Philology », *Saga-Book*, 23, 1990, p. 213-252.

l'économie narrative de la relation viatique, appelés par les raisons du voyage que motiverait le contexte de redécouverte des antiquités islandaises. Les auteurs de ces récits de voyage cumuleraient ce faisant deux postures auctoriales : la posture du créateur, de l'inventeur du récit ; la posture du détenteur de savoir à même de transmettre à ses lecteurs une littérature méconnue ; ces deux postures pouvant se doubler de la posture narratoriale du conteur, telle que l'assume Baring-Gould. Avant les années 1860, la littérature islandaise médiévale serait cantonnée par leurs auteurs dans une position de marginalité, voire, dans le cas des relations des explorateurs-naturalistes du début du XIXe siècle, dans une position d'extériorité par rapport à la relation viatique. Après les années 1860, toute référence à cette littérature serait désormais à la fois un passage obligé de l'expérience de voyage et un lieu commun définitoire, voire générique, du voyage d'Islande comme forme littéraire, et ce qu'elle soit ou non corrélée à une expérience de voyage précise – paysage, site historique – qu'elle aurait pour tâche d'éclairer : c'est cette prise de conscience d'une stéréotypie croissante de ces références qui invite notamment certains voyageurs à les diversifier. L'on constate également un désinvestissement progressif par les écrivains-voyageurs du dernier quart du XIXe siècle de la double posture auctoriale exposée ci-dessus : par exemple, Waller, Howell ou encore Collingwood sont les auteurs revendiqués de leurs relations viatiques, mais ils ne reprennent pas à leur compte le récit des épisodes de chroniques et de sagas enchâssées. Cette évolution semble donc étroitement liée aux fluctuations propres à la chronologie de la réception et de la diffusion des antiquités scandinaves en Grande-Bretagne au XIXe siècle : le point d'acmé représenté par les relations viatiques des années 1860 coïncide avec une actualité éditoriale riche consacrée à l'Islande et s'inscrit dans un contexte global d'anglo-saxonisme, qui se retire progressivement dans les murs des universités d'Oxford et de Cambridge pour s'adresser à des initiés.

1.2. Quelle validité pour le modèle britannique victorien à l'échelle du corpus d'étude ?

Nous souhaitons à présent interroger la validité du modèle britannique, que nous avons précédemment exposé en dialoguant avec Andrew Wawn, à travers deux questions que nous envisagerons successivement. La première question se restreint au corpus des relations viatiques britanniques victoriennes du XIXe siècle ; la seconde question s'étend aux corpus des relations viatiques que consacrent à l'Islande les écrivains-voyageurs non-britanniques au cours de ce même siècle.

Dans le cadre de la première question, nous constatons que le modèle britannique ébauche une apparente convergence entre l'intégration de la littérature islandaise médiévale dans l'économie narrative des récits de voyage et le processus de littérarisation du voyage d'Islande qui s'amorce dans la seconde moitié du XIXe siècle. Par conséquent, les récits de voyage savants britanniques du début du XIXe siècle sont présentés comme autant de textes d'intérêt marginal eu égard à notre perspective d'étude. Certes, ce postulat semble *a priori* étayé par deux éléments : la focalisation du propos des récits de voyage savants sur les sciences naturelles et le recul effectif de l'intérêt anglais pour les antiquités scandinaves au tournant des XVIIIe-XIXe siècles[1]. Mais il nous semble, d'une part, simplifier à l'excès et évacuer le rapport qu'entretiennent les explorateurs-naturalistes de cette époque avec la littérature islandaise et, d'autre part, contribuer à entretenir une opposition entre récits de voyage savants et récits de pèlerinage culturel qu'il convient de nuancer.

La seconde question est la suivante : quelle valeur heuristique accorder au modèle britannique dans le cadre de notre approche comparatiste, qui ne se réduit donc pas à l'étude des relations viatiques britanniques du XIXe siècle ? Certes, la réalité statistique de notre corpus d'étude, essentiellement constitué de ces récits de voyage qui sont à la fois les plus nombreux et les plus lus, réédités et traduits au cours du XIXe siècle, semble plaider pour la validité indiscutable de ce panorama chronologique. Il serait dès lors tentant d'inférer à partir de ce modèle autant de principes généraux propres à expliquer la dynamique à l'œuvre dans l'ensemble de notre corpus d'étude. La complexité de ce dernier nous invitera néanmoins à envisager la validité variable de la dynamique que nous avons précédemment mise en évidence.

Nous traiterons successivement de ces deux questions, qui nous inviteront à réévaluer, à nuancer et à compléter notre approche. En effet, nous constaterons que le modèle britannique constitue une grille de lecture analogique qui n'est pas totalement opératoire pour appréhender l'évolution de l'intégration de la littérature islandaise dans les relations viatiques non-britanniques du XIXe siècle : la place évolutive de la littérature islandaise dans les relations viatiques n'est que partiellement indexée sur le contexte de diffusion de cette même littérature en Occident. Ce constat nous invitera à interroger la réalité et la nature du rapport qui lie l'évolution de la place de la littérature islandaise dans l'ensemble du corpus du voyage d'Islande

[1] Comme le souligne Heather O'Donoghue, au début du XIXe siècle, la vogue de la littérature islandaise médiévale connaît un temps d'arrêt en Angleterre : ainsi l'ouvrage *Select Icelandic Poetry* (1804) de William Herbert (William Herbert, *Select Icelandic Poetry. Translated from the Originals with Notes*, 2 vol., Londres, T. Reynolds, 1804) ne connaît-il pas le même accueil populaire que les publications de Percy et de Gray (voir O'Donoghue, *English Poetry and Old Norse Myth, op. cit*., p. 120).

au contexte de la traduction et de la diffusion des littératures scandinaves en Europe occidentale et en Amérique. En effet, nous le verrons, la présence de la littérature islandaise dans les récits de voyage consacrés à l'Islande, si elle contribue à faire connaître et aimer cette littérature à un lectorat profane, répond très probablement à des enjeux autres que ceux qu'affirment régulièrement les voyageurs, à savoir contribuer à la diffusion de la littérature islandaise et ainsi transmettre à leur lectorat un objet de savoir méconnu : particularisation au sein de la littérature de voyage des relations viatiques consacrées à l'Islande par la spécificité du matériau principal – le corpus littéraire islandais – à partir duquel s'opère le montage de genres ? Rapatriement de l'imaginaire de l'Islande, par l'entremise de ce corpus littéraire islandais, dans le périmètre culturel occidental ? Cela restera à déterminer.

1.2.1. Les récits de voyage savants britanniques du début du XIXe siècle : une influence à réévaluer

Que le récit de voyage savant du tournant des XVIIIe et XIXe siècles exerce une influence sur l'ensemble du corpus jusqu'au début du XXe siècle, cela est une cause entendue depuis le chapitre précédent de la présente thèse. L'on a identifié la persistance des codes de ce modèle textuel dans le corpus, en montrant qu'il s'intégrait ainsi dans une évolution propre à l'ensemble de la littérature de voyage du XIXe siècle ; l'on a également mis en évidence la logique involutive qui présidait aux mutations formelles de ce corpus. En revanche, l'on n'a guère envisagé le rôle du modèle du récit de voyage savant dans le processus d'intégration de la littérature islandaise dans les récits de voyage en Islande. Probablement est-ce parce que grande est la tentation d'établir une corrélation stricte entre, d'une part, ce processus et, d'autre part, celui de la littérarisation du voyage d'Islande, que nous avons situé à la fin des années 1830, à cette date-charnière de la publication des *Lettres sur l'Islande* de Marmier, et que la chronologie de publication des relations viatiques britanniques nous invite davantage à identifier dans les récits des années 1860. En effet, le procédé rhétorique selon lequel la littérature islandaise est intégrée au récit de voyage, celui du montage de genres, s'apparente *a priori* bien davantage à la tradition du prosimètre romantique[1] qu'à celle du récit de voyage savant d'organisation thématique et encyclopédique. Or, la forme du prosimètre ne fait son apparition dans le corpus des récits de voyage en Islande qu'avec Marmier[2], qui intègre à ses *Lettres sur l'Islande*

[1] À cette nuance près que le prosimètre est un mélange de prose et de vers dont l'auteur assume la totale paternité : dans le cas de traductions de sagas, chez Baring-Gould, ou de poèmes, chez Marmier, cette paternité n'est pas si évidente.

[2] Nous ne prenons pas en compte les exemples ponctuels de formes versifiées qu'il intègre à ses chapitres consacrés aux scaldes, aux *Eddas* ou aux sagas, et qui appuient sa démonstration, mais nous mentionnons les poèmes qu'il intègre à sa relation de voyage. L'on notera cependant que l'ultime chapitre des *Lettres sur l'Islande*, consacré à

l'épitaphe versifiée de la fille de l'évêque Geir Vídalín Jónsson de Skálholt[1], ainsi qu'un distique élégiaque d'Ovide[2]. Les *Lettres sur l'Islande et Poésies*, éditions ultérieures parues en 1844 et 1855[3], présentent à la suite de la relation viatique 73 poèmes, tantôt traductions d'œuvres allemandes et scandinaves admirées par Marmier[4], tantôt productions personnelles de ce dernier, qui lui sont inspirées tant par son séjour de 1836 en Islande que par les étapes de ses voyages ultérieurs avec la Commission scientifique du Nord au tournant des années 1830 et 1840[5]. Outre le récit de voyage de Kneeland, dont nous avons précédemment étudié les insertions poétiques[6], souscrivent à cette tradition du prosimètre plusieurs relations viatiques de notre corpus. Forbes ponctue son récit de voyage d'extraits de la *Heimskringla* de Laing, de vers de lord Byron ou des dialogues versifiés de la *Eyrbyggja saga* de Walter Scott[7]. Baring-Gould traduit et intègre à son récit de voyage des chants de Grettir[8] et d'Egill[9] ainsi qu'une ballade islandaise[10], dont il assure la traduction versifiée, aux côtés de vers de John Milton, de lord Byron, de Friedrich Schiller, d'Alfred Tennyson ou de Clemens Brentano[11]. Metcalfe cite des ballades féroïennes[12] et islandaises[13], mais aussi de Walter Scott, Milton, Juvénal, Horace ou Gottfried August Bürger[14]. Symington cite Robert Burns, Dante, Milton, Shakespeare ou Virgile, mais aussi un poème de Gísli Brynjúlfsson[15], tout comme Collingwood cite les poèmes

---

la langue et à la culture islandaises, est ponctué par deux poèmes de Bjarni Vigfússon Thorarensen, contributeur de la revue *Fjölnir* (voir commentaires de l'annexe 2) avec Jón Sigurðsson et Konráð Gíslason, militant, avec eux, en faveur du rétablissement de l'Alþingi (voir Marmier, *Lettres sur l'Islande, op. cit*., p. 359-360).

[1] Voir Marmier, *ibid*., p. 63.

[2] Voir Marmier, *ibid*., p. 118.

[3] Voir annexe 1 (1844b, 1855a).

[4] Un certain nombre de ces traductions font doublon avec celles que présentent les *Chants populaires du Nord* (1842).

[5] À cet égard, l'on ne saurait manquer de mentionner le poème « Le Geyser », écrit par Marmier en juin 1836, présomptivement sur les lieux de ce phénomène naturel, et dédié à Victor Hugo (voir Xavier Marmier, *Lettres sur l'Islande et Poésies*, Paris, Delloye, 1844, p. 355).

[6] Voir section 3.2.3.3. du chapitre II de la présente thèse. L'on mentionnera chez Kneeland la présence de poèmes de Matthías Jochumsson (voir Samuel Kneeland, *An American in Iceland: An Account of Its Scenery, People, and History. With a Description of its Millennial Celebration in August 1874*, Boston, Lockwood, Brooks, and Company, 1876, p. 70-74 et 126-127) et du poème prononcé par Bayard Taylor lors des cérémonies du millénaire de l'Islande en 1874, accompagné de sa traduction islandaise par Jochumsson (voir Kneeland, *op. cit*., p. 77-79). Headley reproduit ces textes (voir Headley, *op. cit*., p. 288-289 et 298), ainsi que Howell (voir Howell, *op. cit*., p. 121).

[7] Voir respectivement Forbes, *op. cit*., p. 8, 163, 216.

[8] Voir Baring-Gould, *op. cit*., p. 19, 85, 254, 263-265.

[9] Voir Baring-Gould, *ibid*., p. 54-56.

[10] Voir Baring-Gould, *ibid*., p. 181-183.

[11] Voir respectivement Baring-Gould, *ibid*., p. 95, 218-219, 290, 334.

[12] Voir Metcalfe, *The Oxonian in Iceland, op. cit.*, p. 16.

[13] Voir Metcalfe, *ibid*., p. 254-255.

[14] Voir respectivement Metcalfe, *ibid*., p. 47, 105, 374 ; 93, 106, 281 ; 39, 89, 211.

[15] Voir respectivement Symington, *op. cit*., p. 65-66, 70, 75, 84, 178. Au sujet de Gísli Brynjúlfsson, dont l'œuvre est très inspirée du romantisme britannique, voir Richard Beck, « Gisli Brynjúlfsson: An Icelandic Imitator of Childe Harold's Pilgrimage », *The Journal of English and Germanic Philology*, vol. 28, n°2, 1929, p. 220-237.

de William Morris[1]. L'on pense enfin à Bernhard Kahle et à Carl Küchler, qui rythment leurs récits de voyage de poèmes islandais contemporains, dont l'accès est désormais facilité pour le lectorat germanophone par l'anthologie de Josef Calasanz Poestion[2]. On le voit, ce sont autant de voyageurs dont les relations ne relèvent pas du modèle du récit de voyage savant, à l'exception de la publication de Kneeland dont nous avons déjà mis en évidence la mixité textuelle. Pourquoi donc postuler l'importance d'une autre tradition, celle établie par Hooker, Mackenzie, Holland ou encore Henderson, pour expliquer un phénomène que la logique de l'histoire littéraire nous inciterait à placer sous le signe de la littérarisation du voyage d'Islande ?

À ce stade de notre étude, l'influence continue du corpus des récits d'exploration scientifiques du tournant des XVIIIe et XIXe siècles sur les relations viatiques publiées tout au long du siècle suivant n'est plus à démontrer. Les travaux d'Anne-Gaëlle Weber sur la persistance du modèle du récit de voyage savant dans la littérature de voyage du XIXe siècle nous ont déjà permis d'éclairer la logique propre à l'évolution formelle du voyage d'Islande : souvenir du modèle de la relation de type encyclopédique jusque dans le modèle chateaubriandien de l'itinéraire ; maintien des ambitions épistémologiques et didactiques traditionnelles de la littérature viatique par le choix de nouveaux objets d'étude. Nous souhaiterions ici vérifier la validité d'une autre voie de persistance du modèle textuel de la relation savante classique en réévaluant le lien supposé entre intégration de la littérature islandaise dans l'économie narrative du récit de voyage et émergence du voyage littéraire d'Islande. Nous formulons donc l'hypothèse suivante : le procédé de littérarisation du voyage d'Islande qu'est le montage de genres trouverait son origine dans les pratiques d'écriture propres aux explorateurs-naturalistes britanniques du début du XIXe siècle. Une lecture attentive de leurs récits respectifs permet en effet de mettre en lumière les prémices de la pratique de l'épisode de saga enchâssé dans le récit de voyage, bien avant les relations de Forbes, Symington, Metcalfe ou Baring-Gould.

Certes, entre la parution du récit de voyage de Hooker en 1811 et celle du récit de séjour de Henderson en 1818, la littérature islandaise occupe une place marginale tant dans l'économie du récit de voyage, où elle est cantonnée dans le paratexte. Néanmoins, cette place marginale est marquée par une double évolution, dont il est permis de penser qu'elle est indexée sur les

[1] Voir Collingwood et Stefánsson, *op. cit.*, p. 122-123, 128.
[2] Josef Calasanz Poestion (trad.), *Eislandblüten. Sammelbuch neu-isländischer Lyrik mit einer kultur- und literarhistorischen Einleitung und erläuternden Glossen*, Leipzig, Müller, 1905.

fluctuations de la fascination occidentale pour les antiquités islandaises. D'une part, le volume textuel attribué à la littérature islandaise dans le discours des voyageurs augmente, et les brèves allusions laissent progressivement place au développement d'épisodes de sagas, par l'entremise de traductions préexistantes ou par la prise en charge narrative des voyageurs ; d'autre part, c'est sous la plume de Henderson que la littérature islandaise franchit la frontière qui sépare le paratexte du texte et, donc, du récit de voyage.

Nous traiterons successivement les cas des relations viatiques de Hooker, Holland et Henderson, pour mettre en évidence les deux étapes de cette mutation. Premièrement, Hooker cantonne toute référence à la littérature islandaise médiévale dans le paratexte de son récit de voyage, trahissant la fonction annexe de cette littérature tant dans l'économie narrative de son récit que dans son expérience de voyageur. Deuxièmement, Holland et Henderson font entrer dans le récit de voyage la littérature islandaise, en en faisant un objet d'étude à part entière. Nous le verrons, les trois explorateurs-naturalistes dotent également cette littérature d'une valeur épistémologique, puisqu'ils lui prêtent une fonction de vérification ou de confirmation factuelle du réel ; cependant, Henderson infléchit cette fonction, préfigurant ainsi tant la mutation qui s'opère dans les récits de voyage savants quant à la place et au statut épistémologique de la littérature islandaise enchâssée dans la trame narrative que l'ambivalence du positionnement intellectuel des voyageurs folkloristes des années 1860 eu égard à l'usage épistémologique de cette littérature.

1.2.1.1. Hooker (1811) ou la littérature islandaise aux marges de la relation viatique

Dans le récit de voyage de William Jackson Hooker, la place de la littérature islandaise demeure marginale, aux sens propre et figuré du terme, mais l'explorateur-naturaliste anglais lui attribue un statut de document historique valable et une fonction épistémologique opératoire, la plaçant directement au service d'un discours savant sur l'Islande, là où, à titre comparatif, Troil la cantonnait au rang de phénomène culturel parmi d'autres relatifs à l'Islande[1], sans la

[1] Troil n'aborde la question de la littérature islandaise que dans la lettre 14 de son récit de voyage épistolaire sans mettre en évidence les qualités spécifiques de cet objet littéraire (voir Troil, *op. cit*., p. 134-183). S'il effectue un travail bibliothéconomique en livrant la liste la plus complète des sagas islandaises qui existe dans notre corpus d'étude au XVIIIe siècle (Troil, *ibid*., p. 147-169), il adopte une perspective résolument historienne en structurant son propos de manière chronologique, de l'époque de la colonisation de l'Islande et de la découverte du Vínland (Troil, *ibid*., p. 134-138) jusqu'à la vie culturelle et intellectuelle de l'île depuis le XVe siècle (Troil, *ibid*., p. 170-177). Egill Skallagrímsson, Gunnlaugr Ormstunga, Hrafn Önundarson ou Kormákr Ögmundarson (Troil, *ibid*., p. 139), ou encore Sæmundr Sigfússon inn fróði et Snorri Sturluson (Troil, *ibid*., p. 141-144) ne sont évoqués qu'en tant que personnages historiques – scaldes islandais du Xe siècle pour les uns, pères des deux *Eddas* pour les autres – et non comme les personnages de sagas et de contes folkloriques qu'ils sont devenus. Le rapport de Troil à la littérature islandaise est utilitaire : il disqualifie l'œuvre de Snorri Sturluson, lui préférant la véracité des travaux d'historiens romains tels que Tacite ou Tite-Live (voir Troil, *ibid*., p. 145).

convoquer outre mesure à l'appui de son récit[1], et là où Johann Anderson[2], Niels Horrebow[3] ou encore Yves de Kerguelen-Trémarec[4] l'évacuaient totalement du propos de leurs ouvrages respectifs.

Hooker cantonne les références à la littérature islandaise dans les notes de bas de page de son récit de voyage, mais il convoque deux épisodes précis de sagas, qu'il synthétise pour son lecteur ou cite d'après des sources antérieures. Ainsi, à l'occasion de son passage à Skálholt dont il relate l'histoire, développe-t-il l'épisode de l'adoption conflictuelle du christianisme à l'Alþingi, qu'il emprunte à la *Kristni saga*[5], faisant intervenir pour la première fois dans le corpus des récits de voyage en Islande Snorri le *goði*[6]. Plus loin, en circulant dans la région du Geitlandsjökull, Hooker emprunte à la *Grettis saga Ásmundarsonar* l'épisode de la Þórisdalur et cite, en français dans le texte, le résumé de cet épisode par Eggert Ólafsson et Bjarni Pálssson, d'après la traduction de Lapeyronie[7] :

> (*) […] I was not aware that Geitland Jökul [*sic*] was believed to contain such regions of pleasure and happiness, till I observed it remarked in the *Voyage en Islande*, where, at page 168 of vol. 1, it is said, « Les Islandais croyent [*sic*] généralement, d'après d'anciens récits fabuleux, qu'il existe au milieu du Geitland une profonde vallée garnie de superbes prairies, et habitée par une petite peuplade inconnue. Ces habitans vivent de leurs troupeaux, et sont, a [*sic*] ce qu'ils disent des descendans de brigands et de géans [*sic*] : ils les nomment Skogarmon dans la *Gamla-Saga*, ce qui signifie homme de bois. Cette fable tire son origine de leur *Grettis-Saga* (chap. 50), où il est dit que Grettis habitait en hiver ce vallon. Qu'à cette même époque, c'est-a-dire [*sic*] vers l'an 1026, il y demeurait un Pâtre nommé Thorir, qui avait deux filles, avec lesquelles Grettis fit connaissance. Que ce vallon est garni

[1] Troil ne mentionne avec précision que deux sagas islandaises, la *Laxdæla saga* (XIIIe siècle) et l'*Óláfs saga Tryggvasonar* (XIIe-XIIIe siècles), sans en développer un épisode spécifique : il y puise le témoignage de l'usage de l'écriture runique dans l'Islande médiévale (voir Troil, *ibid*., p. 139-140).

[2] Johann Anderson, *Nachrichten von Island, Groenland und der Strasse Davis, zum wahren Nutzen der Wissenschaften und der Handlung*, Hambourg, Georg Christian Grund, 1746 (voir annexe 1 (1746a)). Pour ses rééditions et traductions, voir annexe 1 (1747a, 1748a, 1750a, 1750b).

[3] Niels Horrebow, *Tilforladelige Efterretninger om Island med et Nyt Landkort og 2 Aars Meteorologiske Observationer*, Copenhague, 1752. Voir annexe 1 (1752a). Pour les rééditions et traductions, voir annexe 1 (1753a, 1754a, 1758a, 1764a).

[4] Yves Joseph de Kerguelen-Trémarec, *Relation d'un voyage dans la mer du Nord, aux cotes d'Islande, du Groenland, de Ferro, de Schettland, des Orcades & de Norwège ; fait en 1767 & 1768*, Paris, Imprimerie de Prault, 1771, p. 483-567 (pour la partie consacrée à l'Islande), (voir annexe 1 (1771a)). Pour ses rééditions et traductions, voir annexe 1 (1772d, 1772e, 1808a).

[5] Hooker cite par extraits l'édition latine de la *Kristni saga* (1773) (voir annexe 2 (1773)) la paraphrasant en anglais : les citations latines sont scrupuleusement accompagnées d'informations bibliographiques.

[6] Voir Hooker, *ibid*., vol. I, p. 201.

[7] Eggert Ólafsson et Bjarni Pálsson, *Voyage en Islande : fait Par Ordre de S. M. Danoise, contenant des observations sur les mœurs et les usages des habitans ; une description des lacs, rivières, glaciers, sources chaudes et volcans ; des diverses espèces de terres, pierres, fossiles et pétrifications ; des animaux, poissons et insectes etc.*, traduction de Gauthier de Lapeyronie, 5 vol., Paris / Strasbourg, Frères Levrault, 1802. Comme en témoigne le nom du personnage, Grettis (génitif islandais utilisé de manière impropre), et non Grettir (nominatif islandais qui deviendra la forme immuable du prénom du personnage dans les récits de voyage ultérieurs), cette saga n'est pas traduite vers le français ou l'anglais au moment où Lapeyronie traduit ce récit de voyage.

> de bois et de belles prairies, et qu'il y avait de superbes moutons, bien nourris et de la grosse espece. »[1]

Il est possible d'attribuer la place modeste que réserve Hooker à la littérature islandaise à la forme et aux enjeux du récit de voyage scientifique, dont la structure thématique et encyclopédique traite de manière égalitaire tous les domaines du savoir relatif à un objet. Andrew Wawn souligne une autre raison, plus spécifique aux voyageurs non scandinaves au tournant des XVIIIe et XIXe siècles[2] : la difficulté qu'ils auraient à adopter la pratique du pèlerinage culturel en Islande, sur le modèle du voyage d'Italie ou de Grèce, à une époque où les guides de voyage sont absents[3] et où les sagas islandaises traduites sont encore présentes en trop petit nombre[4] pour inciter les voyageurs à établir leur itinéraire de voyage en fonction des sites de sagas à visiter. De fait, les deux sagas dont Hooker livre un épisode sont déjà traduites au moins partiellement vers des langues non scandinaves, à défaut d'être traduites vers l'anglais[5].

Une autre explication, liée à la précédente, serait la mise en sourdine du contexte de la redécouverte des antiquités scandinaves et de ses enjeux idéologiques au moment où écrivent les deux voyageurs. Pour Hooker, la littérature islandaise, d'une part, est encore aux mains de quelques poètes britanniques et, surtout, l'engouement produit par les *Northern Antiquities* de Percy est désormais lointain, non encore ravivé par l'entreprise de traduction de la *Eyrbyggja saga* par Walter Scott. Il recourt à la littérature islandaise pour étayer les connaissances disponibles sur des sites encore méconnus, et son approche n'est pas tant celle d'un rêveur sous l'emprise du mythe viking que celle d'un honnête homme des Lumières, puisant ses informations dans les rééditions scandinaves de sagas ou auprès des explorateurs-naturalistes qui l'ont précédé en Islande. D'ailleurs, la littérature islandaise que Hooker mentionne et étudie brièvement n'est pas celle des poètes de son temps. Aux personnages de poètes-guerriers tels qu'Egill Skallagrímsson[6] ou Ragnarr Loðbrók, héritage croisé des érudits danois, de Mallet, de

---

[1] Hooker, *ibid*., vol. I, p. 300. Cet épisode se situe au chapitre 66 de la saga (voir « Saga de Grettir », dans Boyer, *Sagas islandaises, op. cit.*, p. 897-898).
[2] Voir Wawn, *The Vikings and the Victorians, op. cit*., p. 284-285.
[3] Voir section 3.1. du chapitre II de la présente thèse.
[4] Outre les *Northern Antiquities* de Percy (voir annexe 2 (1770a, 1770b, 1770c, 1770d, 1770e, 1770f)), seules sont disponibles en anglais une anthologie parue en 1788 (voir annexe 2 (1788a, 1788b)) et la traduction de l'*Edda* de Sæmundr par Amos Cottle (voir annexe 2 (1797)).
[5] Rappelons cependant que la traduction anglaise du récit d'exploration d'Eggert Ólafsson et Bjarni Pálssson paraît en 1805 (voir annexe 1), même si Hooker ne semble guère en avoir connaissance.
[6] La *Egils saga Skallagrímssonar* est tout au plus convoquée, toujours en note de bas de page, pour éclairer la tradition d'agriculture propre à la région de l'Akrafjall, montagne située dans le sud-ouest de l'île, à proximité du Hvalfjörður (voir Hooker, *op. cit*., vol. I, p. 291).

Percy et des poètes britanniques préromantiques qu'il connaît parfaitement[1], il préfère une autre littérature islandaise, dotée de deux marqueurs distinctifs : son élitisme, puisque ce n'est pas une littérature islandaise réécrite et popularisée ; son inscription dans le corpus des explorateurs-naturalistes du siècle des Lumières, dont Eggert Ólafsson et Bjarni Pálsson sont un parangon. Les ambitions qui animent les naturalistes britanniques au tournant des XVIIIe-XIXe siècles laissent de toute façon la portion congrue aux études littéraires[2].

Chez Hooker se dessine une évolution quant au traitement de la littérature islandaise dans le corpus des récits de voyage en Islande : le volume textuel qui lui est dévolu s'accroît, indice de l'importance croissante que lui donnent les explorateurs-naturalistes. Néanmoins, elle demeure cantonnée dans un rôle illustratif : elle est subordonnée au discours des voyageurs sur l'histoire et la culture de l'île qu'ils visitent, auxquelles elle apporte un éclairage en tant que source historique. L'année 1811, qui voit aussi la parution du récit de voyage de Mackenzie et de la « Preliminary Dissertation on the History and Literature of Iceland » de Henry Holland, est une année-charnière : la littérature islandaise est alors progressivement considérée comme un objet d'étude à part entière, ce qui est, on le postule, le vecteur principal de son entrée dans l'économie narrative du récit de voyage.

1.2.1.2. Holland (1811) et Henderson (1818) : l'entrée de la littérature islandaise dans la relation viatique

À partir des récits de voyage de George Steuart Mackenzie et d'Ebenezer Henderson, la place et le statut de la littérature islandaise dans les récits de voyage en Islande connaissent une mutation : Henry Holland, compagnon de voyage de Mackenzie, et Henderson envisagent la littérature islandaise comme un objet d'étude à part entière, un parti pris qu'ils assument à divers degrés d'implication, de l'essai savant (Holland) à l'anthologie littéraire commentée (Henderson). Nous allons le voir, cette évolution est à l'origine d'une double mutation : d'une part, l'évolution de la littérature islandaise du statut de document historique ou de source à celui d'objet littéraire ; d'autre part, l'inversion du rapport de vérification établi par le voyageur entre la chose écrite et la chose vue. En effet, là où Troil et Hooker font de la littérature islandaise un

[1] Dans l'introduction de son récit de voyage, Hooker convoque ainsi « The Incantation of Hervor » (1763) de Percy et « The Descent of Odin » (1768) de Gray aux côtés de l'*Edda* de Resen (1665) pour décliner le motif du pouvoir magique des runes dans l'Islande ancienne (voir Hooker, *ibid*., vol. I, p. LXX-LXXI).

[2] Nous renvoyons notre lectrice, notre lecteur aux considérations précédemment formulées sur les projets impérialistes britanniques de cette époque, à partir des travaux d'Anna Agnarsdóttir (voir section 4.1.1. du chapitre I de la présente thèse). À toutes fins utiles, Andrew Wawn offre également une synthèse sur les projets britanniques d'annexion de l'Islande au tournant des XVIIIe-XIXe siècles : voir Wawn, *The Vikings and the Victorians, op. cit*., p. 16-17.

élément à même de corroborer la réalité islandaise et de délivrer sur elle une vérité d'ordre factuelle, Henderson esquisse un nouvel *ethos* de voyageur, celui du lecteur en pèlerinage, pour qui la réalité islandaise doit confirmer un certain imaginaire littéraire.

En 1811, date de la parution du récit de voyage de Hooker, paraît également celui de Mackenzie. Le cas de cette seconde relation viatique est intéressant pour la répartition des champs de savoir et de discours que permet la coexistence de deux auteurs, Mackenzie et Holland, dans une écriture à quatre mains : cette répartition aboutit à l'inclusion de la littérature islandaise dans le récit de voyage savant sous la plume d'historien de Holland, tandis qu'elle est exclue de la relation de voyage assumée par Mackenzie[1]. Il est tentant de reconnaître dans cette dynamique une application du modèle humboldtien du récit de voyage savant, dont pourraient s'être souvenu Symington et Coles[2] quelques décennies plus tard. Holland présente donc un panorama de l'histoire de la littérature islandaise à ses lecteurs, au seuil du récit de voyage de Mackenzie, dans la « Preliminary Dissertation on the History and Literature of Iceland »[3]. Ce faisant, il est le premier voyageur qui expose les caractéristiques majeures de la littérature de saga :

> The Sagas, or historical narratives, form a much more numerous and valuable class of compositions. These may in general be considered to belong to the last or mixed character of history; in which the fictions of the author are to a certain extent blended with the events he describes. Many of them, however, possess throughout all the features of real and authentic narrative, and afford sketches of the state of society during this period, which are highly interesting and important. In the subject of these Sagas there is considerable variety. Some of them furnish the history of particular events, either of a political or religious nature; others give the more simple narrative of a family, or a community of families; others, again, contain biographical sketches of the eminent individuals of the age, the king, the warrior, the poet, or the priest. The merit of these writings is equally various. In many of them we find a minute and wearisome description of events, neither interesting in themselves, nor adorned by any of the graces of narrative; in others we meet with pictures of manners

[1] Pour autant, Mackenzie n'est pas insensible aux beautés de la littérature islandaise médiévale. Au retour de son voyage en Islande, il écrit une pièce de théâtre inspirée de l'intrigue de la *Gunnlaugs saga ormstungu*, sous le titre de *Helga, or The Rival Minstrels, A Tragedy. Founded on an Icelandic Saga, or History*. Walter Scott en prend en charge le prologue et l'épilogue. Très éloignée de son original islandais, elle subit une cabale orchestrée au Théâtre Royal d'Édimbourg par les adversaires des théories huttoniennes de Mackenzie sur la volcanologie islandaise, mais elle est emblématique de la fascination entretenue par les sagas islandaises dans le champ de la création littéraire écossaise. Elle s'inscrit dans la lignée des œuvres de Herbert, mais aussi du poème « Gunlaug and Helga » (publié entre 1804 et 1806) du poète anglais Walter Savage Landor, qui s'appuie sur le « Gunlaug and Rafen » de Herbert non sans le modifier substantiellement (voir Wawn, *The Vikings and the Victorians, op. cit.*, p. 48-53).

[2] Ces derniers voyagent d'ailleurs sur les traces de Mackenzie et Holland. Symington est reçu par le même hôte que ces derniers à Reykjavík (voir Symington, *op. cit*., p. 53), se souvient de leurs théories relatives aux geysers (voir Symington, *ibid*., p. 124) et de leur description des éruptions du volcan Kötlugjá (voir Symington, *ibid*., p. 176) ; Coles se souvient des notes de Mackenzie sur les canards eiders (voir Coles, *op. cit*., p. 168-169).

[3] Henry Holland, « Preliminary Dissertation on the History and Literature of Iceland », dans Mackenzie, *op. cit*., p. 1-72.

> and feelings, in which simplicity itself is the charm, and where the imagination is insensibly led back to the times, the people, and the scenes, which are so faithfully pourtrayed.[1]

Cette maîtrise panoramique de la littérature islandaise permet d'ailleurs à Holland d'identifier la *Gunnlaugs saga ormstungu* :

> Of those which bear the latter character, the finest example, perhaps, is the Gunnlaugs ok Skald-Rafni Saga, or the history of Gunnlaug and the poet Rafn; of which interesting story, a short sketch is given in the subjoined note, without any other ornament than the original itself affords, and with the necessary omission of many circumstances which confer grace and beauty upon the tale.[2]

Une note de bas de page afférente retrace les grandes lignes de la trame narrative de la saga, puis indique au lecteur anglophone la réception britannique de cette saga à travers l'œuvre du poète William Herbert[3]. On le devine, ce dernier facteur est probablement aussi décisif que les connaissances de Holland en littérature islandaise dans son choix de la *Gunnlaugs saga ormstungu*. Il s'agit, après les épisodes de la *Kristni saga* et de la *Grettis saga* rapportés par Hooker, du troisième cas d'intégration de saga islandaise dans le corpus des récits de voyage en Islande, toujours en marge du récit, dans le paratexte qu'est la note de bas de page : l'intégration ne se limite plus au choix d'un épisode spécifique, mais concerne l'ensemble de l'intrigue de la saga.

Pour Holland, comme pour Hooker avant lui, la littérature islandaise est subordonnée à un usage utilitaire qui la place au service d'un développement savant sur l'histoire, la culture et la société islandaises. Hooker, certes plus sensible que Troil à la valeur esthétique de la littérature islandaise[4], recourt au *Landnámabók* pour expliquer l'étymologie du nom « Papey » dont est baptisée une petite île au sud-est de l'Islande[5], ou à la « Völuspá » (revue par Mallet et son traducteur Percy[6]) dans laquelle il puise les grandes lignes de la cosmogonie norroise[7]. Quant à Holland, même s'il reconnaît les qualités esthétiques de la littérature islandaise, portées

[1] Holland, *ibid*., p. 29.
[2] Holland, *ibid*., p. 30. Holland mentionne le titre danois de la *Gunnlaugs saga ormstungu*. L'on peut supposer que c'est notamment par le biais de cette édition bilingue (danois / latin) de 1775 qu'il connaît la saga : pour la référence complète, voir annexe 2 (1775).
[3] Voir Holland, *ibid*., p. 30-32. L'allusion à l'œuvre de Herbert ne fait pas l'objet d'une référence bibliographique précise. L'on peut supposer qu'il s'agit du texte suivant : « Gunlaug and Rafen », dans Herbert, *op. cit.*, I, p. 61-70 (même pagination dans la réimpression de ce volume en 1806). Herbert publiera ensuite *Helga: a Poem in Seven Cantos. With Notes and an Appendix*, Londres, John Murray, 1815 (rééditée en 1820), autre déclinaison autour de la *Gunnlaugs saga ormstungu*.
[4] En exposant la vitalité intellectuelle de Skálholt entre les XIe et XIIIe siècles, ainsi que l'œuvre de poète et d'historien des scaldes, il qualifie le Moyen Âge islandais de « literary glory » (Hooker, *ibid*., vol. I, p. LXXII).
[5] Voir Hooker, *op. cit*., vol. I, p. XV.
[6] Voir Hooker, *ibid*., vol. I, p. LI.
[7] Voir Hooker, *ibid*., vol. I, p. XLVIII-LI.

par l'inspiration de la mythologie nordique et du paysage islandais[1], et qu'il met en évidence le rapport ambivalent de la saga islandaise à la vérité historique[2], c'est aussi en tant que source documentaire historique qu'il considère la littérature islandaise[3]. Dans les deux cas, la littérature est d'abord convoquée pour le surcroît de savoir culturel et historique qu'elle apporte au récit de voyage savant : c'est d'ailleurs un choix qu'adopte Burton en 1875. Les fonctions qui lui sont accordées sont documentaires et étiologiques : elle a pour mission de vérifier et de confirmer le savoir disponible sur la réalité historique et culturelle de l'Islande, aux yeux des explorateurs-naturalistes, dont l'intérêt est ailleurs[4].

Henderson est certes tributaire du positionnement intellectuel de ses prédécesseurs par rapport à la littérature islandaise. Ainsi, au début de son récit, postule-t-il la vérité historique et factuelle des sagas[5], sans la nuancer comme le fait Holland :

> The historical compositions of the Icelanders, generally known by the name of Sagas, are exceedingly numerous, and many of them worthy of the fullest credit. The most valuable are; Heimskringla, Sturlunga, Egila, Niala, Gunnlauga, Eyrbyggia, Vatnsdaela, Orkneyinga, Landnama, Kristni, Hungurvaka, and a great number of annals, the minuteness and simplicity of which furnish the strongest internal proof of their agreement with truth; and their authenticity is established by a multiplicity of the most satisfactory external evidence.[6]

Ce postulat lui permet notamment de chercher dans la *Kristni saga* des éléments sur les pratiques baptismales de l'Islande médiévale[7] ou dans la *Eyrbyggja saga* des éléments sur les coutumes funéraires islandaises et leur ancienneté[8], sur la tradition de l'hospitalité insulaire[9], sur le passé de l'Helgafell, lieu de conflit entre chrétiens et païens[10], ou sur la découverte des Amériques par Eiríkr rauði[11]. Cependant, l'approche que réserve Henderson à la littérature islandaise met en évidence deux nouveautés : d'une part, la prise en considération de sa

---

[1] Voir Holland, *ibid*., p. 17-19.
[2] Rappelons-nous qu'il évoque les sagas islandaises en ces termes : « mixed character of history; in which the fictions of the author are to a certain extent blended with the events he describes » (Holland, *ibid*., p. 29).
[3] « […] some notice should be taken of the literature of the country at different periods; and, accordingly, with the narrative of the events, are connected those sketches of the intellectual habits and pursuits of the people, which may best serve to illustrate this singular feature in their history » (Holland, *ibid*., p. 4-5).
[4] Hooker se rendait en Islande pour y collecter des échantillons botaniques (voir Anna Agnarsdóttir, « Iceland in the Eighteenth Century: An Island Outpost of Europe? », *Sjuttonhundratal. Nordic Yearbook for Eighteenth-Century Studies*, vol. 10, 2013, p. 24).
[5] Cependant, plus loin, il déplore l'influence de la lecture des sagas sur les Islandais, qu'il juge soumis aux superstitions païennes par l'entremise de cette littérature (voir Henderson, *op. cit*., vol. I, p. 87-88). Mais c'est le missionnaire, et non plus le lecteur admiratif de la *Eyrbyggja saga*, qui s'exprime à travers ces lignes !
[6] Henderson, *ibid*., vol. I, p. XXXIX.
[7] Voir Henderson, *ibid*., vol. I, p. L.
[8] Voir Henderson, *ibid*., vol. II, p. 53-54.
[9] Voir Henderson, *ibid*., vol. II, p. 74.
[10] Voir Henderson, *ibid*., vol. II, p. 68-69.
[11] Voir Henderson, *ibid*., vol. II, p. 75.

littérarité, qui devient un objet d'étude à part entière dans le récit de voyage savant du missionnaire écossais ; d'autre part, l'émergence discrète d'un rapport à l'Islande qui est médié par les souvenirs de lecture.

Premièrement, le récit de séjour d'Ebenezer Henderson s'inscrit dans la continuité de Holland, qui avait également agrémenté les annexes du récit de Mackenzie par des miscellanées relatives à la littérature islandaise[1]. En effet, Henderson consacre la troisième et dernière annexe de son récit de séjour à la littérature islandaise médiévale[2]. Cette annexe, intitulée « An Inquiry into the origin, progress, nature, and characteristic features of Icelandic Poetry »[3], appelle trois commentaires. D'abord, contrairement à ses prédécesseurs qui plaçaient la littérature islandaise au service d'une compréhension de l'histoire et de la culture islandaises, Henderson propose une histoire de la littérature islandaise en postulant l'identité organique entre le Nord et la poésie[4]. La poésie islandaise change de statut : convoquée comme source pour étayer des hypothèses sur les origines divines de la poésie, elle se mue en objet d'étude. L'annexe obéit à une dynamique chronologique, du mythe de la création de la poésie par Odin[5] jusqu'à la poésie contemporaine[6], en passant par la poésie scaldique[7] et les *Eddas*[8] : cela permet à Henderson d'identifier des constantes dans la poésie islandaise à travers les siècles. Ensuite, il se démarque de nouveau de ses prédécesseurs en endossant un rôle de traducteur et de passeur. Il adopte une posture de philologue : si les poèmes qu'il cite sont connus de son lectorat, il prend le parti d'en offrir une traduction nouvelle. L'on songe au chant de pardon d'Egill Skallagrímsson à Eiríkr Blóðøx, qui figure dans les *Five Pieces of Runic Poetry*[9], mais dont il retraduit l'avant-dernière strophe[10]. Les traductions de textes originaux contribuent à mettre le lecteur en contact avec la littérature islandaise tout en lui permettant de la comprendre – Henderson offre au lectorat anglophone l'une des premières anthologies savantes de littérature islandaise après Mallet et

[1] Voir Henry Holland, « Miscellaneous Articles connected with History and Literature », dans Mackenzie, *ibid*., p. 457-468.
[2] La première annexe (« A Historical View of the Translations and different Editions of the Icelandic Scriptures », dans Henderson, *ibid*., vol. II, p. 249-306) propose un parcours historique des traductions et des éditions islandaises de la Bible ; la deuxième annexe (« Poem of Thanks from Iceland to the British and Foreign Bible Society by Sira Jon Thorlakson of Bægisa [*sic*], the Translator of « Paradise Lost » into Icelandic verse », dans Henderson, *ibid*., vol. II, p. 310-320) reproduit l'éloge poétique adressé à Henderson par le poète et traducteur islandais Jón Þórlaksson, en islandais, en latin et en anglais.
[3] Ebenezer Henderson, « An Inquiry into the origin, progress, nature, and characteristic features of Icelandic Poetry », dans Henderson, *ibid*., vol. II, p. 321-400.
[4] Voir Henderson, *ibid*., vol. II, p. 321-331.
[5] Voir Henderson, *ibid*., vol. II, p. 331-335.
[6] Voir Henderson, *ibid*., vol. II, p. 367.
[7] Voir Henderson, *ibid*., vol. II, p. 344-357.
[8] Voir Henderson, *ibid*., vol. II, p. 357-366.
[9] Voir annexe 2 (1763c).
[10] Voir Henderson, *op. cit*., vol. II, p. 374.

Percy[1] – mais surtout, elles s'insèrent dans une démarche de commentaire stylistique sur les textes islandais. Le raisonnement de Henderson adopte systématiquement cette structure : idée principale sur les caractéristiques stylistiques d'une œuvre ou d'un courant de la littérature islandaise, puis exemple précis dans sa version originale et sa traduction. La « Völuspá »[2], le chant de mort de Ragnarr Loðbrók[3], les vers de Jón Þórlaksson[4], les poèmes eddiques[5] sont commentés selon les mêmes modalités. Enfin, l'annexe de Henderson est aussi le lieu où s'élabore une théorie articulée et cohérente sur les caractéristiques de la poésie islandaise et les influences qu'elle exerce sur les littératures, germaniques comme anglo-saxonnes, du nord de l'Europe : à travers une approche comparatiste, à la fois diachronique et synchronique, Henderson met en valeur la nature allitérative de ces poésies. C'est une conclusion à laquelle lui permet d'aboutir le panorama historique qu'il propose auparavant[6]. Ainsi l'organisation chronologique de l'annexe est-elle doublée d'une logique heuristique venant à l'appui d'une thèse sur la littérature islandaise.

Deuxièmement, Henderson s'inscrit dans la lignée de Hooker, qui avait d'ores et déjà esquissé, à travers l'évocation de la Þórisdalur de Grettir, un rapport à l'Islande médié par les souvenirs de lecture, mais il en prolonge la logique. En témoigne tout d'abord la référence de Henderson à Gunnarr, dont il évoque le destin tragique en passant sur ses terres, à Hlíðarendi :

> Like similar Yökul rivers, which flow through sandy plains, [the Markarfljót] does not always keep the same course, and is frequently unfordable near the coast; in which case, travellers are obliged to go round by *Hlidarenda*, which lies farther back on the opposite side of the valley, and is famous for its having been the abode of Gunnar, who occupies so conspicuous a place in the Saga of Niál Thorgeirson.[7]

[1] L'on peut imaginer que son récit de séjour constitue en cela un modèle pour Symington, dont on a précédemment évoqué l'anthologie de littérature islandaise ; d'ailleurs, il cite Henderson par longs extraits sur divers aspects de la vie en Islande : les coutumes de politesse, les éruptions du Kötlugjá, les geysers, la figure de Jón Þorláksson, traducteur islandais de Milton (voir Symington, *op. cit*., *passim*). Même remarque pour Coles, qui se souvient des descriptions de Reykjavík et de Geysir par Henderson (voir Coles, *op. cit*., p. 6 et 103).
[2] Voir Henderson, *op. cit*., vol. II, p. 338-344.
[3] Voir Henderson, *ibid*., vol. II, p. 344-354.
[4] Voir Henderson, *ibid*., vol. II, p. 368-370.
[5] Voir Henderson, *ibid*., vol. II, p. 371.
[6] Voir Henderson, *ibid*., vol. II, p. 368 *et sqq*.
[7] Henderson, *ibid*., vol. I, p. 335.

Ladite référence est allusive[1] et dénuée de la charge affective qu'exprimeront plus tard les récits de voyage de Metcalfe[2], de Waller[3] ou, pour quitter le domaine britannique des relations viatiques consacrées à l'Islande, ceux de Leclercq[4] ou de Labonne[5], mais elle révèle l'émergence de l'*ethos* du lecteur-pèlerin, bien en amont des *Lettres sur l'Islande* de Marmier ou des récits des folkloristes et érudits britanniques des années 1860. Henderson traite non seulement la littérature islandaise comme un objet d'étude à part entière, mais il en fait aussi un outil valable d'appréhension cognitive de l'Islande, dont les fonctions et les vertus ne se laissent pas rabattre sur celles de la géologie, de la botanique ou de l'ethnographie. Un second exemple permet de confirmer ce postulat. Se rendant en Islande en 1815, dans la foulée de la traduction de la *Eyrbyggja saga* (1814), Henderson est le premier à associer un épisode de cette saga à un lieu qu'il traverse, en l'occurrence le Berserkjahraun. Il s'agit de l'histoire de Halli et Leiknir :

> We next entered a tract of red volcanic cinders, and skirted the base of a large conical hill of the same colour. Several more cones were visible to the right, the direction in which the stream of lava has descended from the original crater, which I could plainly descry among the mountains. Passing a solitary farm near the margin of the lava, we encountered the famous arm called the Berserkia lava, from the path and fence that were laid across it by two Swedes of gigantic prowess, towards the close of the tenth century. *)
>
> *) The narrative of the circumstances connected with this singular transaction is preserved in Eyrbyggia Saga, the substance of which has lately been given to the British public by Walter Scott, Esq. As it will convey to the reader a fair specimen of the Sagas, I shall here insert his translation, only taking the liberty to alter a phrase or two, in order to render it more conformable to the original. "[…]"[6]

Henderson ne se livre certes pas à la réécriture de l'épisode comme le feront après lui Forbes et ses successeurs[7], et il maintient ce récit dans l'espace marginal de la note de bas de page, comme le fait Hooker. Néanmoins, deux éléments distinguent le traitement qu'il propose de cet épisode de saga : il place la référence littéraire, bien qu'allusive, dans le texte même de son récit de voyage ; ce faisant, il ne met pas à distance la dimension légendaire du propos, mais postule

[1] Henderson apprend l'islandais au cours de son séjour de missionnaire sur l'île ; en témoignent ses travaux de traduction en annexe. Il peut avoir entendu le récit de cette saga par l'un de ses hôtes. Par ailleurs, même si Henderson voyage en amont du *Burnt Njal* de Dasent, la saga est connue des lecteurs britanniques par l'entremise d'Ole Worm, de Thomas Bartholin, de Thomas Percy ou encore de James Johnston (voir annexe 2 (1636b, 1651b, 1689b, 1770a, 1786a)).
[2] Voir Metcalfe, *The Oxonian in Iceland, op. cit.*, p. 367-368.
[3] Voir Waller, *op. cit.*, p. 114-115. Voir remarques afférentes *supra* (section 1.2.1.3.3. du présent chapitre).
[4] Voir Leclercq, *op. cit.*, p. 196-199.
[5] Voir Labonne, *op. cit.*, p. 77-86.
[6] Henderson, *ibid.*, vol. II, p. 59-63.
[7] Pour les occurrences de cet épisode, voir Forbes, *op. cit.*, p. 214-217 ; Metcalfe, *The Oxonian in Iceland, op. cit.*, p. 295-297 ; Burton, *op. cit.*, vol. II, p. 100-101 ; Howell, *op. cit.*, p. 145-146 ; Collingwood et Stefánsson, *op. cit.*, p. 78-79.

une continuité entre la légende et son résultat concret sur le paysage qu'il contemple. En relatant l'histoire des deux *berserkir* de la *Eyrbyggja saga*, Henderson préfigure d'ores et déjà le rapport qu'entretiendront les écrivains-voyageurs britanniques des années 1860 avec les sagas islandaises et, surtout, l'ambivalence fondamentale de ce rapport. En effet, il inverse le rapport établi par Hooker, Holland et Mackenzie entre le réel islandais et la littérature islandaise, la seconde étant censée vérifier et confirmer le premier, et esquisse un rapport du voyageur à la chose écrite souscrivant bien davantage aux modèles développés par Roland Le Huenen, Christine Montalbetti et Jean-Didier Urbain[1]. Rappelons-le, ces derniers postulent que tout voyageur à l'époque romantique est d'abord un lecteur, tout particulièrement un lecteur de fiction. Nous reviendrons sur cette notion de fiction, qui est problématique dans le cas spécifique des sagas islandaises.

Le volume textuel dévolu à la littérature islandaise dans les récits d'exploration entre 1777 et 1818 est encore modeste, d'un point de vue quantitatif comme d'un point de vue qualitatif. D'abord allusion chez Hooker, puis résumé synthétique chez Holland avant d'être présente par la citation chez Henderson, la littérature islandaise demeure à la marge du récit de voyage, soit dans ses notes de bas de pages, soit dans ses annexes et ne quitte – discrètement – l'espace du paratexte que sous la plume de Henderson. Comme nous l'avons constaté, le récit de voyage de Henderson est le lieu d'une mutation dans le rapport du voyageur au réel et à la chose écrite, dont il est permis de penser qu'elle modélise les récits des écrivains-voyageurs de la seconde moitié du XIXe siècle. L'identité qu'il établit entre Nord et poésie dans l'introduction de la troisième annexe de son récit de voyage constitue autant la thèse directrice de son essai sur la littérature islandaise que l'esquisse d'un art du voyage en Islande dont héritent les écrivains-voyageurs britanniques des années 1860 ; il teinte aussi la rigueur philologique et didactique de l'approche folklorique d'un soupçon et, par extension, brouille les ambitions épistémologiques de son propre récit de voyage ainsi que de ceux de ses émules. La présente étude nous invite donc à réévaluer la position d'Andrew Wawn sur la place et le rôle des relations des explorateurs-naturalistes britanniques dans l'histoire de l'intégration de la littérature islandaise dans les récits de voyage en Islande, afin de postuler une continuité, et non

[1] Voir notamment Roland Le Huenen, « Le récit de voyage : l'entrée en littérature », *Études littéraires*, vol. 20, n°1, *L'autonomisation de la littérature*, printemps-été 1987, p. 45-61 ; Christine Montalbetti, *Le Voyage, le monde et la bibliothèque*, Paris, Presses universitaires de France, 1997 ; « Entre écriture du monde et récriture de la bibliothèque. Conflits de la référence et de l'intertextualité dans le récit de voyage au XIXe siècle », dans Sophie Linon-Chipon, Véronique Magri-Mourgues et Sarga Moussa (dir.), *Miroirs de textes. Récits de voyage et intertextualité*, Nice, Publication de la Faculté des Lettres, Arts et Sciences Humaines de Nice, Nouvelle série, n°49, 1998, p. 4-16 ; Jean-Didier Urbain, *Le voyage était presque parfait. Essai sur les voyages ratés*, Paris, Éditions Payot & Rivages, 2017 (2008).

pas une rupture, entre les récits de voyage savants du début du XIXe siècle et les récits des écrivains-voyageurs de la seconde moitié du XIXe siècle. En effet, les premiers mettent en place la problématique du caractère indécidable de la littérature islandaise dont seront tributaires les seconds.

1.2.2. Le modèle britannique à l'épreuve de la perspective comparatiste

Nous souhaiterions à présent aborder la seconde question que soulève la réflexion d'Andrew Wawn sur l'insertion des sagas islandaises dans les récits de voyage britanniques du XIXe siècle : le processus qu'il a identifié est-il reconduit à l'échelle des corpus des relations viatiques non britanniques consacrées à l'Islande sur la même période, ce qui ferait de son étude un paradigme opératoire pour analyser le contexte, les modalités et les enjeux du montage de genres spécifique au voyage d'Islande ? Si l'on excepte la question complexe du statut et de la place des récits de voyage savants du début du XIXe siècle dans la présente perspective d'étude, le schéma mis en évidence par Andrew Wawn peut se résumer comme suit. L'insertion de la littérature islandaise médiévale dans l'économie narrative de la relation viatique, d'un point de vue tant quantitatif – augmentation du volume textuel dédié à ce corpus hétérogène – que qualitatif – postulat de la validité épistémologique de l'œuvre littéraire islandaise comme outil d'appréhension des sites visités sur l'île – repose sur un noyau dur d'écrivains-voyageurs qui produisent des relations viatiques dans un contexte triplement favorable à cette insertion : essor de l'intérêt de leur pays d'appartenance pour les antiquités scandinaves, qui font par ailleurs l'objet de traductions, de rééditions et de réécritures ; conjoncture favorable de l'histoire des sciences qui privilégie la figure de l'honnête homme polymathe par opposition à celle de l'universitaire spécialiste, et qui permet au récit de voyage d'être un réceptacle et un canal de diffusion légitime pour tout nouveau savoir ; conjoncture favorable de l'histoire des modèles discursifs de la littérature viatique, à une période de mutation et de transition qui permet une plasticité de la relation de voyage, tant sur le plan esthétique que sur le plan épistémologique, et la rend d'autant plus accueillante à un corpus littéraire hétérogène. Ce noyau dur d'écrivains-voyageurs définit un faisceau de fonctions et une place canonique de la littérature islandaise, dont les références deviennent autant des passages obligés de l'itinéraire de voyage que des éléments de discours stéréotypés de la narration viatique, plaçant leurs successeurs dans la position d'émules, tantôt imitateurs, tantôt innovateurs.

Nous allons donc évaluer la validité de ce modèle à l'échelle des corpus des récits de voyage non britanniques. La présente étude nous permettra d'identifier deux grandes catégories

de relations de voyage, que nous étudierons successivement : la catégorie des relations de voyage qui entretiennent avec le modèle britannique un rapport d'analogie dans leur processus d'intégration de la littérature islandaise – il s'agirait des récits de voyage français, plus largement de langue française – et la catégorie des relations de voyage qui entretiennent avec ce même modèle britannique un rapport d'imitation et d'engendrement : ce dernier groupe se composerait des récits de voyage allemands, scandinaves et américains. Dans le premier cas, les relations de voyage non britanniques évoluent sous l'égide d'un noyau dur d'écrivains-voyageurs non britanniques et répondent à une dynamique propre, amorcée par ces derniers ; dans le second cas, les relations de voyage non britanniques sont étroitement subordonnées au modèle britannique qui, plus qu'un paradigme heuristique propre à éclairer notre compréhension de ces dernières, est un modèle séminal, directement moteur pour leur dynamique. Nous le verrons, l'une et l'autre de ces catégories mettent en évidence une stéréotypie croissante des références littéraires islandaises, dont il faudra ultérieurement interroger l'apparent conflit avec une autre logique que nous avons précédemment mise en évidence : la persistance d'une fonction épistémologique accordée à la littérature islandaise par les écrivains-voyageurs, et ce depuis Henderson.

1.2.2.1. Une analogie opératoire pour appréhender le corpus des relations viatiques françaises et belges de langue française au XIXe siècle

Du point de vue de l'intégration de références littéraires islandaises à la trame discursive du récit de voyage, un corpus de relations viatiques non britanniques en particulier adopte une dynamique semblable à celle du corpus britannique identifiée par Andrew Wawn : le corpus des relations viatiques françaises et, plus largement, belges de langue française du XIXe siècle. Ce corpus intègre la littérature islandaise, en particulier médiévale, sous l'égide de Marmier, dont les *Lettres sur l'Islande* obéissent ce faisant à un mandat savant[1] : faire connaître au lectorat français une littérature, une histoire et une culture qui lui sont étrangères. La relation viatique de Marmier propose une multitude de réécritures synthétiques d'épisodes de chroniques médiévales et de poèmes eddiques, ainsi que d'intrigues complètes de sagas, dont nous ne mentionnerons ici que les plus développées : le récit du *Landnámabók*[2] de la découverte

[1] Voir section 2.3.2.1. du chapitre II de la présente thèse.
[2] Marmier a probablement aussi pour référence la synthèse qu'offre Mallet de cet épisode historique dans l'*Introduction à l'histoire de Dannemarc* : voir Paul-Henri Mallet, *Introduction à l'Histoire de Dannemarc, où l'on traite de la religion, des Loix et des moeurs et des Usages des anciens Danois*, Copenhague, 1755, p. 168-172.

et de la colonisation de l'Islande[1], la *Ragnars saga Loðbrókar*[2], de la *Brennu Njáls saga*, de la *Gunnlaugs saga ormstungu* et de la *Friðþjófs saga hins frækna*[3], la narration de l'épisode eddique du Ragnarök[4]. Le récit de voyage s'achève sur les poèmes de Bjarni Vigfússon Thorarensen[5], poète islandais contemporain et ami de Marmier. Sur les dix chapitres des *Lettres sur l'Islande*, seuls les trois premiers sont dévolus au récit du voyage lui-même. Cette intégration maximale de la littérature islandaise, dans toute la diversité de ses formes et de ses sources, s'inscrit dans un contexte français qui y est triplement favorable.

Nous nous contenterons ici d'énoncer brièvement les deux premiers facteurs favorables, que la présente étude a déjà mis en évidence. D'un point de vue intellectuel, Marmier et ses compagnons d'expédition s'inscrivent toujours dans la lignée des grands récits de voyage encyclopédiques de l'âge classique, voués à épuiser les connaissances disponibles dans tous les domaines du savoir sur un territoire donné[6]. En témoigne la somme des volumes qui composent le *Voyage en Islande et au Groënland* (1838-1852) et dont Marmier est l'un des auteurs, mais surtout l'étendue des ordres de mission et des mandats adressés aux membres de l'expédition, qui couvrent le spectre des savoirs humains du XIXe siècle[7]. D'un point de vue formel, les *Lettres sur l'Islande* constituent, comme nous l'avons vu, un modèle textuel transitoire, qui mêle au souvenir du récit de voyage savant de type encyclopédique et humboldtien[8] la forme émergente des impressions de voyage, fondées sur le renoncement à un savoir objectif sur le monde au profit de la revendication d'une subjectivité[9]. Cette plasticité formelle, qui ouvre un espace à la pratique du prosimètre, brouille aussi les enjeux et les objectifs du récit de voyage : transmettre un savoir ? Partager une expérience intime ? Concilier ces deux objectifs ? L'enchâssement des références littéraires islandaises trouve dans ce contexte d'indécision formelle et épistémologique un terrain favorable, confirmé par un contexte de redécouverte ou, à tout le moins, de sensibilité aux antiquités scandinaves propre à la France, sur le modèle de l'anglo-saxonisme ou du celticisme précédemment évoqués : nous allons nous y arrêter plus

[1] Voir Marmier, *Lettres sur l'Islande, op. cit*., p. 94-102.
[2] Voir Marmier, *ibid.*, p. 142-158.
[3] Voir Marmier, *ibid*., p. 273-320.
[4] Voir Marmier, *ibid*., p. 185-188.
[5] Voir Marmier, *ibid*., p. 359-360.
[6] Voir section 1.1.3. du chapitre II de la présente thèse.
[7] L'on consultera Joseph-Paul Gaimard, *Histoire du voyage. Tome Premier*, Paris, Arthus Bertrand, 1838. Des recherches sont commanditées par l'Académie royale de médecine (voir Gaimard, *ibid*., p. 1-62), la Société des sciences naturelles de France et ses diverses sections, zoologie, botanique ou géologie (voir Gaimard, *ibid*., p. 71-125), plusieurs juristes (voir Gaimard, *ibid*., *passim*), l'Institut de France (voir Gaimard, *ibid*., p. 209), etc.
[8] Voir section 2.3.2.1. du chapitre II de la présente thèse.
[9] Voir section 2.3.1.1. du chapitre II de la présente thèse.

spécifiquement ici. Dans le cas des *Lettres sur l'Islande* de Marmier, cette sensibilité émerge à travers deux facteurs, l'un contextuel et constituant une donnée de fait de la vie intellectuelle française des années 1830, l'autre intime et lié à la trajectoire personnelle de voyageur de Marmier. Le premier facteur, c'est, dans la lignée des travaux de Mallet, le développement des études nordiques en France sur l'impulsion des travaux de Jean-Jacques Ampère[1]. Le second facteur est une sensibilité à la pensée des frères Grimm et à celle de leur inspirateur majeur, Johann Gottfried von Herder, que Marmier développe tant par le biais de son tropisme allemand que par celui de ses contacts avec les philologues et poètes scandinaves contemporains. Nous envisagerons successivement ces deux facteurs.

Quelques années avant les *Lettres sur l'Islande* (1837) et la *Littérature islandaise* (1843)[2] de Marmier, dont Odile Parsis-Barubé rappelle qu'elles sont nourries des travaux d'Ampère[3], ce dernier, « académicien et scandinaviste renommé »[4], est déjà « reconnu comme le spécialiste des littératures germaniques et scandinaves, statut deux fois consacré : en 1831-1832 par une nomination à la chaire de littérature étrangère de la Sorbonne, puis, l'année même de la parution, par l'accession au Collège de France »[5]. Il a déjà présenté dans son « Discours sur l'ancienne littérature scandinave »[6] (1832) le propos et le style des *Eddas*, ainsi que des sagas, qu'il a organisées en plusieurs catégories (épique ; héroïque ; historique ; romanesque et merveilleuse), et de la poésie scaldique. Son ouvrage *Littérature et Voyages. Allemagne et Scandinavie* (1833)[7], qui reprend et développe dans sa dernière section le « Discours sur l'ancienne littérature scandinave »[8], a déjà offert au lectorat français un résumé de la

[1] Au sujet de Jean-Jacques Ampère, voir Maria Walecka-Garbalinska, « La nordicité dans une perspective comparatiste. Trois voyageurs français en Scandinavie et en Amérique au XIXe siècle », dans Daniel Chartier (dir.), *Le(s) Nord(s) imaginaire(s)*, Montréal, Imaginaire | Nord, coll. « Droit au pôle », 2008, p. 207-220 ; Alain Guyot, « Le Nord : un paysage à lire ou à inventer ? Marmier et Ampère en voyage en Norvège dans les années 1830-1840 », dans Kajsa Andersson (dir.), *L'Image du Nord chez Stendhal et les Romantiques. Actes du colloque de l'Université d'Örebro, Suède, avril 2002*, vol. 1, Örebro, Örebro University Library, 2004, p. 331-344 ; Odile Parsis-Barubé, « Mémoire, littérature et voyage. Jean-Jacques Ampère (1800-1864) et la construction d'une géographie romantique des Nords européens », dans Stéphanie Bellemare-Page, Daniel Chartier, Maria Walecka-Garbalinska et Alice Duhan (dir.), *Le lieu du Nord. Vers une cartographie des lieux du Nord*, Québec / Stockholm, Presses de l'Université du Québec / Université de Stockholm, coll. « Droit au pôle », 2015, p. 161-176.

[2] Xavier Marmier, *Littérature islandaise – Voyage en Islande et au Groënland exécuté pendant les années 1835 et 1836 sur la corvette la Recherche commandée par M. Tréhouart, Lieutenant de Vaisseau, dans le but de découvrir les traces de la Lilloise, publié par ordre du Roi sous la direction de M. Paul Gaimard, Président de la Commission scientifique d'Islande et de Groënland*, Paris, Arthus Bertrand, 1843.

[3] Voir Parsis-Barubé, *op. cit*., p. 176.

[4] Walecka-Garbalinska, *op. cit*., p. 208.

[5] Parsis-Barubé, *op. cit*., p. 162.

[6] Jean-Jacques Ampère, « Discours sur l'ancienne littérature scandinave », *Revue des Deux Mondes*, Période initiale, t. 6, 1832, p. 385-403.

[7] Jean-Jacques Ampère, *Littérature et Voyages. Allemagne et Scandinavie*, Paris, Paulin, 1833.

[8] Voir Ampère, *ibid*., p. 348-464.

cosmogonie norroise et du Ragnarök[1] ; une présentation accompagnée d'extraits traduits de la « Völuspá », du « Hávamál » et du « Rígsmál »[2], ainsi qu'une traduction circonstanciée de la *Egils saga Skallagrímssonar*[3] et de l'épisode central de la *Kristni saga* sur l'introduction du christianisme en Islande[4]. Marmier ne passe pas sous silence les travaux d'Ampère, qu'il mentionne dans la bibliographie initiale de son récit de voyage[5], et il le convoque ponctuellement pour étayer quelques-unes de ses considérations sur le « Rígsmál »[6]. Mais lorsqu'il s'agit d'évoquer la *Kristni saga* ou la *Egils saga Skallagrímssonar*, la bibliographie des *Lettres sur l'Islande*, pourtant exhaustive, ne renvoie qu'aux éditions bilingues islandais-latin de ces deux sagas[7], évacuant de l'histoire de la réception française des antiquités scandinaves les traductions d'Ampère pour souligner le caractère pionnier des travaux de Marmier lui-même. Pourtant, c'est par le récit d'un épisode de la *Egils saga Skallagrímssonar* – Egill brisant une coupe de poison que l'on lui tendait en y traçant des caractères runiques avec son sang – que Marmier trahit l'influence discrète, mais persistante de son devancier. S'il mentionne en note de bas de page l'édition islandaise de la saga, c'est à Ampère qu'il emprunte textuellement le récit de cet épisode, dont il ne modifie qu'un élément : Ampère parle de corne[8], restant proche du texte islandais[9], là où Marmier s'en éloigne, mentionnant plutôt une coupe[10]. Cet unique écart et cette relative mise sous silence de l'importance scientifique des travaux d'Ampère témoignent de la volonté de Marmier de ménager sa propre place dans les études nordiques françaises[11] et, par extension, de l'influence évidente de son prédécesseur.

---

[1] Voir Ampère, *ibid*., p. 393-398. Voir annexe 2 (1833b).
[2] Voir Ampère, *ibid*., p. 399-420. Voir annexe 2 (1833b).
[3] Voir Ampère, *ibid*., p. 421-458. Voir annexe 2 (1833c).
[4] Voir Ampère, *ibid*., p. 459-464. Pour cette traduction, voir annexe 2 (1833d).
[5] Voir Marmier, *Lettres sur l'Islande, op. cit.*, p. XXXVII-XXXVIII.
[6] Voir Marmier, *ibid*., p. 235-236.
[7] Voir Marmier, *ibid.*, p. XXXII-XXXIII. Il s'agit de l'édition de 1809 pour la *Egils saga Skallagrímssonar* et de l'édition de 1773 pour la *Kristni saga*. Voir annexe 2 (1773 et 1809c).
[8] Voir Ampère, *Littérature et Voyages, op. cit*., p. 436.
[9] Voir « Saga d'Egill, fils de Grímr le Chauve », chapitre 44, dans Boyer, *Sagas islandaises, op. cit*., p. 77.
[10] Voir Marmier, *Lettres sur l'Islande, op. cit*., 332.
[11] À cet égard, l'on relèvera la similitude des parcours intellectuels d'Ampère et de Marmier. Ils se croisent dans les colonnes de la *Revue des Deux Mondes* dans les années 1830 : publications consacrées à la littérature scandinave pour Ampère (outre son « Discours sur l'ancienne littérature scandinave » mentionnée plus haut, voir notamment « Sur la vie et les œuvres comiques d'Holberg », *Revue des Deux Mondes*, période initiale, t. 7, 1832, p. 45-69 ; « Sigurd, tradition épique selon l'Edda et les Niebelungs », *Revue des Deux Mondes*, période initiale, t. 7, 1832, p. 315-346 et 413-451) ; publications consacrées à l'éducation, au journalisme et à la société en Scandinavie pour Marmier (outre ses *Lettres d'Islande* et sa série sur les poètes et romanciers du Nord, voir notamment « Les établissements littéraires et scientifiques de Copenhague », *Revue des Deux Mondes*, période initiale, t. 13, 1838, p. 202-217 ou « La presse périodique dans les trois royaumes scandinaves », *Revue des Deux Mondes*, période initiale, t. 21, 1840, p. 301-318). Ampère accède à des fonctions universitaires grâce à ses travaux de collecte et de traduction entrepris lors de son voyage en Scandinavie au tournant des années 1830, Marmier obtient sa chaire de professeur de littératures étrangères à l'université de Rennes en 1839 grâce à ses travaux de collecte de littérature scandinave dans le cadre des expéditions de *La Recherche* et de la Commission scientifique

Si la disponibilité de la relation viatique de Marmier aux diverses références littéraires islandaises s'explique par un contexte favorable à l'essor des études scandinaves en France, elle est également conditionnée par la trajectoire biographique et intellectuelle de l'écrivain-voyageur français, qui détermine probablement sa sensibilité à la pensée romantique allemande telle que les frères Grimm et leur inspirateur du siècle précédent, Herder, l'articulent. Rappelons tout d'abord que cette pensée se déploie en deux axes majeurs. Le premier axe est le rapport organique, voire l'identité entre poésie et nation : la valeur d'une littérature se laisse estimer à la profondeur de son enracinement dans le génie national qui l'a vue naître ; le corollaire d'un tel postulat est que la littérature est le conservatoire de l'âme d'une nation, et que tout poète est le gardien et le garant de ce génie national[1]. Cette idée majeure est développée par Herder dans sa première œuvre théorique, l'opuscule *Fragmente über die neuere deutsche Literatur* (« Fragments sur la nouvelle littérature allemande »), paru en 1766-1767[2]. Le second axe de la pensée de Herder est la nécessité pour une nation de rompre avec le raffinement et la corruption de la civilisation pour renouer avec la poésie primitive, réfugiée dans l'espace des cultures et des langues germaniques[3]. Dans son *Auszug aus einem Briefwechsel über Ossian und die Lieder alter Völker* (« Extrait d'un échange épistolaire au sujet d'Ossian et des chants des anciens peuples »), paru en 1773, Herder défend l'idée que la poésie populaire est l'expression d'un peuple sauvage, libre et vivant, et qu'elle doit être, par conséquent, le seul modèle esthétique valable pour toute expression poétique[4]. Un tel postulat justifie l'entreprise de collecte de chants populaires dont se font l'écho les *Volkslieder* (1778-1779) de Herder, ce trésor de littérature, qui associe sous une même publication – entre autres – extraits de l'œuvre de Shakespeare, poèmes ossianiques, chants sâmes et groenlandais[5].

Que l'ombre de Herder plane sur les *Lettres sur l'Islande* ne fait aucun doute. Ce dernier, dont Marmier a contribué à diffuser les travaux en France par quelques extraits traduits en 1835[6]

---

du Nord (voir Alexandre Estignard, *Xavier Marmier. Sa vie & ses œuvres*, Paris, H. Champion / Besançon, Paul Jacquin, 1893, p. 52-53 et Wendy S. Mercer, *The life and travels of Xavier Marmier (1808-1892): bringing world literature to France*, Oxford, Oxford University Press for the British Academy, 2007, p. 143-148).

[1] Nous synthétisons ici le propos d'Anne-Marie Thiesse, *La Création des identités nationales. Europe XVIIIe-XXe siècle*, Paris, Seuil, 1999, p. 37-38 ; voir aussi Gerhard Sauder, « La conception herdérienne de peuple/langue, des peuples et de leurs langues », traduction de Pierre Pénisson, *Revue germanique internationale*, 20, *Herder et les Lumières*, 2003, p. 123-132. URL : https://doi.org/10.4000/rgi.977.

[2] Voir Thiesse, *La Création des identités nationales, op. cit.*, p. 36.

[3] Voir Anne-Marie Thiesse, « Communautés imaginées et littératures », *Romantisme*, 2009/1 (n°143), p. 62.

[4] Voir Thiesse, *La Création des identités nationales, op. cit*., p. 38.

[5] Voir Thiesse, *ibid.*, p. 39-40.

[6] Ainsi retrouve-t-on Xavier Marmier au sommaire du numéro de revue suivant : *Revue poétique du XIXe siècle, ou choix de poésies contemporaines inédites, ou traduites des langues européennes et orientales*, tome second, Paris, Dondey-Dupré, 1835 (voir Frédéric Lachèvre, *Bibliographie sommaire des keepsakes et autres recueils collectifs de la période romantique, 1823-1848*, tome I, Genève, Slatkine Reprints, 1973, p. 282). Comme Anne-

au retour de son voyage en Allemagne (1832-1835)[1], apparaît dans ses références bibliographiques : il en mentionne la traduction de l'*Edda* de Sæmundr[2] ou encore les *Volkslieder*[3]. Lorsqu'il évoque la poésie mélancolique de Bjarni Vigfússon Thorarensen, fort éloignée, selon lui, des accents rudes et guerriers que commanderait à la littérature islandaise la théorie des climats, c'est en se souvenant de la notion de *Volksgeist* qu'il commente : « À voir ces vers islandais revêtus d'une teinte méridionale, on dirait que le génie poétique d'une autre contrée est allé s'asseoir auprès de l'homme du nord [*sic*] »[4]. Mais surtout, la pensée historiquement située[5] de Herder est transposée par Marmier à la pratique et à l'écriture du voyage. Tout d'abord, elle l'invite à se ménager un *ethos* de folkloriste au seuil des *Lettres sur l'Islande*, où il expose la difficulté de la tâche qui l'attend tout en se situant discrètement dans la lignée de folkloristes danois et islandais qui l'inspirent, outre les héritiers de Herder que sont les frères Grimm[6] :

Marie Thiesse le rappelle néanmoins, d'une part, la pensée de Herder n'est que peu traduite et diffusée en France à l'époque où écrit Marmier – peut-être parce que Herder construit sa philosophie en opposition à la culture française ? – et, d'autre part, les principaux canaux de diffusion de l'œuvre de Herder sont le *De la littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales* (1800) de Mme de Staël et la traduction d'Edgar Quinet, *Idées sur la Philosophie de l'Histoire de l'Humanité* (1827-1828) (voir Thiesse, « Communautés imaginées et littératures », *op. cit.*, p. 61-68).

[1] Voir Mercer, *op. cit*., p. 31-55 et Estignard, *op. cit*., p. 29-32.

[2] Voir Marmier, *Lettres sur l'Islande, op. cit.*, p. XXXII. Pour cette traduction, voir annexe 2 (1779a).

[3] Voir Marmier, *ibid*., p. 338.

[4] Marmier, *ibid*., p. 361.

[5] Pour Herder, il s'agit avant tout de défendre un génie national allemand qu'il juge brimé par le modèle culturel et littéraire hégémonique de la France des Lumières (voir Thiesse, *La Création des identités nationales, op. cit*., p. 36-40 ; Pascale Casanova, *La République mondiale des lettres*, Paris, Seuil, coll. « Point Essais », 2008, p. 74, 111-112). La poésie primitive qu'il évoque désigne la littérature médiévale allemande et, dans une moindre mesure, les chants des anciens Saxons, face au classicisme français (voir Thiesse, *La Création des identités nationales, op. cit*., p. 151 ; Casanova, *op. cit*., p. 118). Cependant, la pertinence de la référence herdérienne dans le voyage d'Islande est également justifiée par la place que Herder réserve lui-même à la littérature islandaise dans son système philosophique : il fait des chants scaldiques islandais un modèle de poésie primitive, où la spontanéité de l'improvisation traduit un rapport d'immédiateté et de transparence entre l'âme et la parole. Toute discutable que puisse être cette affirmation de Herder, que l'on trouve notamment dans les *Fragmente über die neuere deutsche Literatur* ou encore dans l'introduction de ses *Stimmen der Völker in Liedern* (1807) (« Voix des peuples dans leurs chants »), réédition posthume de ses *Volkslieder* (voir Andrée Denis, « Poésie populaire, poésie nationale. Deux intercesseurs : Fauriel et Mme de Staël », *Romantisme*, n°35, 1982, p. 6), elle n'en est sans doute pas moins un élément déterminant dans la représentation de l'Islande que délivre Xavier Marmier à travers son récit de voyage.

[6] Voir Casanova, *op. cit*., p. 122. Pour approfondir la question des théories – et de l'héritage herdérien – qui président aux collectes des frères Grimm, voir Kathrin Pöge-Alder, *« Märchen » als mündlich tradierte Erzählungen des « Volkes »?*, Francfort-sur-le-Main / Berlin / Berne / New York / Paris / Vienne, Peter Lang, Europäische Hochschulschriften / European University Studies / Publications Universitaires Européennes, 1994. Marmier mentionne la *Deutsche Mythologie* (1835) et les *Kinder- und Hausmärchen* (1812-1815) des frères Grimm (voir Marmier, *Lettres sur l'Islande, op. cit*., p. 170, 171 et 173) ; il connaît ces derniers personnellement pour les avoir rencontrés en Allemagne au début des années 1830 (voir Estignard, *op. cit*., p. 164 et Mercer, *op. cit*., p. 31). On notera que les voyageurs en Islande du XIXe siècle étaient au fait des théories grimmiennes sur les langues indo-européennes : Burton s'y réfère ponctuellement pour appuyer ses comparaisons entre les contes et la poésie islandaise et les traditions littéraires persanes (voir Burton, *op. cit*., vol. I, p. 238 et 284) ; Charles George Warnford Lock s'intéresse davantage à leurs théories linguistiques (voir Charles George Warnford Lock, *The Home of the Eddas*, Londres, Sampson Low, Marston, Low, Searle, & Rivington, 1879, p. 200-201).

> […] quand l'étranger s'en irait de village en village, de maison en maison, quêter les manuscrits, il ne trouverait pas une malheureuse strophe, pas une pauvre saga qui n'eût été déjà recueillie par Magnussen, commentée par Rafn, analysée par Müller.[1]

Mais l'influence herdérienne sur l'écriture viatique de Marmier ne se limite pas à l'assomption d'un nouvel *ethos* de folkloriste. Comme Forbes, Metcalfe, Symington et Baring-Gould le feront sous l'influence cardinale de Maurer et de Jón Árnason, autres émules des frères Grimm et de Herder, Marmier développe plus largement un nouvel art du voyage et du récit de voyage, en témoignent ces paroles liminaires des *Lettres sur l'Islande* qui reprennent les vers d'un autre admirateur de Herder, Johann Wolfgang von Goethe[2] :

> Il y a entre la poésie d'un peuple et la terre qu'il habite, et la nature qui l'entoure, et le ciel sous lequel il vit, une alliance intime, alliance que peu de livres révèlent, et qu'il faut avoir observée sur les lieux mêmes pour la bien sentir. Ainsi je partis avec joie, et à ceux qui me parlaient des sagas de la Bibliothèque du Roi, et des manuscrits amassés à Copenhague, je répétais ces vers de Goëthe [*sic*] :
>
> Wer das Dichten will verstehen,
> Muss in's Land der dichtung [*sic*] gehen.
> Wer die Dichter will verstehen
> Mus [*sic*] in Dichter's Lænder gehen (1).
>
> (1) Celui qui veut comprendre la poésie doit aller dans la terre de la poésie. Celui qui veut comprendre les poètes doit visiter le pays des poètes. (*Le Divan*.)[3]

Non seulement Marmier dote la littérature islandaise d'un statut d'objet d'étude légitime, mais il l'institue également en outil épistémologique non moins pertinent et valide que la science pour guider l'appréhension de l'Islande par le voyageur, au nom d'un rapport organique, sinon d'une consubstantialité entre la littérature islandaise et la terre d'Islande. Le voyage empirique et le voyage en littérature sont les deux faces interdépendantes d'une même réalité, où l'expérience empirique cède progressivement le pas sur les souvenirs littéraires : la littérature

---

[1] Marmier, *Lettres sur l'Islande, op. cit.*, p. XIII-XIV. Il s'agit de Peter Erasmus Müller, auteur de la *Saga-Bibliotek* que Marmier fait figurer dans sa bibliographie (voir Marmier, *ibid*., p. XXXV), de Carl Christian Rafn dont il cite les rééditions de sagas (*Fornaldarsögur* (voir annexe 2 (1829d, 1829g, 1829h, 1829i, 1830b)) en bibliographie, mais aussi dans son récit, puisqu'il s'y appuie pour livrer un résumé de la vie de Ragnarr (voir Marmier, *ibid*., *passim*), et de Finnur Magnússon, philologue islandais essentiel dans l'entreprise de traduction et de réédition des sagas islandaises au Danemark (voir annexe 2 (1821a, 1832d, 1837b, 1837c, 1837e, 1837f, 1837g, 1837h, 1838c, 1838e, 1838f, 1838g, 1843d, 1843e, 1847e, 1847f, 1847i)). Lors de son séjour à Copenhague en 1837, Marmier rencontre ce dernier, outre le poète danois Adam Oehlenschläger (voir Estignard, *op. cit*., p. 44-48) : Finnur Magnússon est l'ami de Bjarni Vigfússon Thorarensen, et des frères Grimm, dont il partage l'approche comparatiste des mythologies germanique et scandinave et la quête de la langue et la culture originelles indo-européennes (voir Simon Halink, « A Tainted Legacy: Finnur Magnússon's mythological studies and Iceland's national identity », *Scandinavian Journal of History*, vol. 40, n°2, 2015, p. 239-270 et « Asgard Revisited. Old Norse Mythology and Icelandic National Culture 1820-1918 », thèse de doctorat, Université de Groningen, 2017, p. 146-166).

[2] À ce sujet, voir Christine Mondon, « Le mythe du peuple : de Herder aux romantiques de Heidelberg », dans Jean-Marie Paul (dir.), *Le Peuple, mythe et réalité*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, coll. « Interférences », 2007, p. 17-27.

[3] Marmier, *Lettres sur l'Islande, op. cit.*, p. XIV.

du pays traversé est un seuil à franchir pour tout voyageur. Marmier en atteste dans cet extrait des *Lettres sur l'Islande*, synthèse de son itinéraire sur l'île, livre(s) en main :

> Tout ce qu'il y a de grave et de poétique dans ces diverses contrées de l'Islande, s'accroît encore si l'on y passe avec les divers souvenirs historiques qui s'y rattachent ; car chacune de ces baies, de ces vallées, de ces montagnes, a sa place marquée dans les anciennes sagas, ou dans les annales modernes. Souvent cette histoire est triste ; c'est le récit d'une éruption de volcan, le tableau d'une famine, d'une épidémie et de tous ces fléaux qui ont traversé l'Islande à chaque siècle ; mais en remontant plus haut, elle se revêt d'un caractère héroïque qui lui donne un singulier prestige. C'est le temps des Jarles et des Scaldes, le temps des mythes religieux et des combats à main armée. Ici Ingolfr, le premier colon de l'Islande, retrouve les pénates qu'il avait jetés à la mer pour lui indiquer le lieu où il devait aborder ; là vivaient les Sturles ; ailleurs est la montagne célèbre dans la saga de Nial. Dans cet humble bœr qu'on trouve auprès du Geyser, Aræ Frode, le premier historien de l'Islande, écrivait son *Landnama Bok* et ses *Schedæ*. Dans cet autre, non loin de Breidabolstadr [*sic*], Sœmund chantait l'Edda. Il n'y a plus ici, il est vrai, de monumens primitifs ; les uns ont disparu avec le temps, les autres ont été transportés à Copenhague. Mais l'histoire est là qui indique à chaque pas l'endroit qu'il faut voir et le nom qu'il faut y chercher.[1]

Le paysage islandais et la littérature islandaise se superposent dans un rapport de correspondance, voire d'analogie : tout lieu islandais renvoie le voyageur à sa mémoire de lecteur, et la littérature devient la clé d'un paysage à décrypter, à travers autant d'hypotyposes aux accents épiphaniques. Dès lors, la quête de ce qu'il appelle la « Fleur de Poésie »[2] islandaise, et plus largement scandinave, constitue le protocole savant de Marmier, qu'il maintient dans son rapport à l'Islande, même s'il conclut, de manière surprenante, à l'absence de littérature populaire islandaise faute d'une vie collective et d'une pratique de transmission orale islandaise[3]. À titre indicatif, les éditions suivantes des *Lettres sur l'Islande*, intitulées *Lettres sur l'Islande et Poésies*, établissent une anthologie de littérature circumpolaire qui, sur le modèle des *Volkslieder* de Herder, mêle aux poésies islandaises des poésies issues de l'ensemble de la Scandinavie et préfigure le recueil des *Chants populaires du Nord* (1842)[4].

---

[1] Marmier, *ibid*., p. 45-46.
[2] Marmier, *Littérature islandaise, op. cit.*, p. 1.
[3] Voir Marmier, *ibid*., p. 357. La pratique, avérée, de la *kvöldvaka* va à l'encontre de ces affirmations, et l'on ne peut pas soupçonner Marmier d'une prise de position chauvine par rapport au discours britannique, puisque le peintre français Auguste Mayer en diffuse la représentation dans le corpus des récits de voyage en Islande.
[4] Xavier Marmier, *Chants populaires du Nord*, Paris, Charpentier, 1842. « Chants populaires » est la traduction française exacte de « Volkslieder », évoquant immanquablement le titre de l'anthologie établie par Herder. Marmier y traduit des fragments de l'*Eddukvæði* (voir annexe 2 (1842a)) sur le modèle de Herder (voir annexe 2 (1779a)) et les propos liminaires de ce recueil reprennent l'image de la fleur éclose en milieu hostile (voir Marmier, *ibid*., p. II), mythème récurrent de l'imaginaire de l'Islande dont nous avions souligné les accents herdériens (voir section 4.1.2.1. du chapitre I de la présente thèse). L'expression de « sol poétique », par laquelle Marmier désigne Skálholt dans les *Lettres sur l'Islande* (voir Marmier, *Lettres sur l'Islande, op. cit*., p. 64), s'inscrit dans cette même imagerie herdérienne. L'on notera que l'édition de 1837 des *Lettres sur l'Islande* préfigure cette approche comparatiste et cette dimension encyclopédique qui mêle toutes les formes et tous les genres connus de la littérature islandaise et, plus largement, des littératures européennes, sous le patronage des *Volkslieder* de Herder. Ainsi le chapitre V compare-t-il les scaldes aux bardes celtes, rhapsodes grecs ou *Minnesinger* (poètes de cour) allemands (voir Marmier, *Lettres sur l'Islande, op. cit*., p. 117-118) ; quant au chapitre VIII, il expose l'origine orale de la saga en la comparant au *romancero* espagnol et à la *kæmpevise* danoise (voir Marmier, *ibid*., p. 241-243).

On le voit donc, les *Lettres sur l'Islande* de Xavier Marmier constituent à de nombreux points de vue l'équivalent français des relations viatiques de Forbes, Metcalfe, Symington et Baring-Gould dans la dynamique d'insertion des références littéraires islandaises à la trame discursive des récits de voyage consacrés à l'Islande : important volume textuel consacré à ces références, qui constituent même le cœur de la relation de voyage, loin de n'en être que de simples annexes ; mais surtout, importance qualitative et quantitative qui s'inscrit dans un contexte de plasticité formelle du récit de voyage, de redécouverte des antiquités scandinaves et de légitimité du statut de savant du voyageur, que ce soit par le biais de la figure de l'explorateur-naturaliste ou par celui de la figure du folkloriste. Les *Lettres sur l'Islande* de Marmier et les modalités par lesquelles ce dernier fait entrer la littérature islandaise dans l'économie narrative de la relation viatique constituent dès lors des modèles auxquels souscrit l'ensemble des écrivains-voyageurs qui marchent sur les traces du jeune littérateur de 1837. Nous allons le constater, ce qui rapproche le modèle britannique et le modèle français – voire de langue française – du voyage d'Islande sous le rapport de l'intégration de la littérature islandaise, c'est essentiellement une relation d'imitation et d'émulation. Certes, les successeurs de Marmier dans les années 1880 ne négocient pas l'héritage de ce dernier avec l'originalité et les prises d'écart qui caractérisent le corpus britannique de la même époque. Mais l'étude de leurs récits de voyage éclaire tout particulièrement la dynamique de stéréotypie qui s'exerce sur deux plans bien distincts dans le voyage d'Islande. En effet, nous le verrons, le choix par les écrivains-voyageurs d'un nombre restreint de références littéraires islandaises, régulièrement identiques, ne trahit pas uniquement leur figement croissant en stéréotype, mais aussi, de manière plus large, leur nature de marqueurs génériques et l'émergence, à travers leur récurrence dans les textes, d'une forme invariante du voyage d'Islande, progressivement déréférentialisée et érigée en modèle discursif pur. L'on aura ultérieurement à s'interroger sur la pertinence ou non de ce double processus de stéréotypie à l'échelle de l'ensemble du corpus du voyage d'Islande.

Dans les années 1880, comme Marmier avant eux[1], Émile Chevalet[2] et Victor Meignan[3] relatent l'intrigue de la *Gunnlaugs saga ormstungu*, le premier en intégralité, le second en concentrant la narration autour du duel entre les deux scaldes Gunnlaugr Ormstunga et Hrafn

[1] Voir « Saga de Gunnlaugi », dans Marmier, *ibid*., p. 296-305. Faut-il y reconnaître la discrète captation française – non assumée – d'un butin littéraire britannique, cette saga apparaissant d'abord chez Holland ?
[2] Voir Émile Chevalet, *Voyage en Islande*, Tours, Alfred Mame et fils, éditeurs, 1880, p. 135-142. Pour les rééditions de ce récit de voyage, voir annexe 1 (1880a, 1883b, 1887c, 1890b).
[3] Voir Victor Meignan, *Pauvre Islande !*, Paris, Ernest Kolb, éditeur, 1889, p. 139-145. Voir annexe 1 (1889a).

Önundarson, qui s'affrontent pour la main de la jeune Helga Thorsteinsdóttir ; toujours comme Marmier[1], Jules-Joseph Leclercq[2] et Henry Labonne[3] relatent la *Brennu Njáls saga,* le premier en en déclinant quatre épisodes centraux à son passage dans la région de Breiðabólsstaður, non loin du site de la saga – refus d'exil de Gunnarr[4], mort de Gunnarr[5], mort de Njáll[6], fuite de Kári[7] – et le second en articulant le résumé de la saga en deux parties, successivement centrées autour du destin de Gunnarr et de celui de Njáll. Jusqu'à la reprise de la *Egils saga Skallagrímssonar* par Labonne, qui privilégie à la corne de boisson d'Ampère la coupe de Marmier[8], les choix effectués par les écrivains-voyageurs francophones semblent attester de leur affiliation complète à la sélection de littérature islandaise effectuée par Marmier dans les *Lettres sur l'Islande*. Comment expliquer cette décision de se cantonner dans les mêmes références littéraires[9] à l'époque où les écrivains-voyageurs britanniques, même sans en intégrer des extraits traduits dans leurs relations viatiques, élargissent le panel de ces références possibles ?

Une première hypothèse serait celle d'un contexte peu favorable à l'essor des études islandaises et, plus largement, scandinaves dans l'espace culturel francophone de la seconde moitié du XIXe siècle. Félix Wagner, qui traduit plusieurs sagas islandaises[10] en français au tournant des XIXe et XXe siècles, évoque cette perte d'intérêt du lectorat français pour la littérature médiévale islandaise, perte d'intérêt qu'il associe à des circonstances historiques et politiques défavorables dans le dernier quart du siècle :

> La France – on le comprendra aisément – est restée beaucoup en retard. Tant de circonstances défavorables devaient paralyser ses efforts, que nous ne pouvons pas nous étonner que, dans la culture des lettres islandaises, elle ait joué un rôle plus ou moins effacé. Quelques rares érudits se sont promenés en dilettanti à travers la mythologie et les vieilles légendes scandinaves et leurs travaux se comptent facilement. Nous possédons en langue française quelques études remarquables dues à J.-J. Ampère, X. Marmier, Édélestand du Méril, A. Geffroy, E. Beauvois et les traductions

[1] Voir « Saga de Nial », dans Marmier, *Lettres sur l'Islande, op. cit*., p. 273-296.
[2] Voir Leclercq, *op. cit*., p. 196-203. Tropisme anglais de Leclercq oblige, lors de son passage à Drangey, il relate également la *Grettis saga Ásmundarsonar*, tant plébiscitée par les voyageurs britanniques depuis Baring-Gould (voir Leclercq, *ibid*., p. 63-66).
[3] Voir Labonne, *op. cit*., p. 77-86. La *Gunnlaugs saga ormstungu* est connue de Labonne, qui la convoque à titre de document historique pour expliquer la coutume médiévale de l'abandon d'enfant (voir Labonne, *ibid*., p. 196).
[4] Voir Leclercq, *op. cit*., p. 197-198.
[5] Voir Leclercq, *ibid*., p. 198-199.
[6] Voir Leclercq, *ibid*., p. 199-200.
[7] Voir Leclercq, *ibid*., p. 201-202.
[8] Voir Labonne, *op. cit*., p. 269.
[9] Deux exceptions, cependant : Leclercq mentionne la *Kórmaks saga* (voir Leclercq, *op. cit*., p. 128) et Labonne la *Harðar saga ok Hólmverja* (voir Labonne, *op. cit*., p. 205), deux sagas relativement méconnues des Français, puisqu'elles n'apparaissent que dans la traduction française d'un essai de Carl Christian Rafn (voir annexe 2 (1852k, 1852h)).
[10] Voir annexe 2 (1898m, 1899j, 1904h).

> de F. G. Bergmann, de Mlle R. du Puget, d'Émile de Laveleye, de J. Leclercq, auxquelles viennent s'ajouter un petit nombre d'articles et d'opuscules sans importance véritable.
>
> Quant aux sagas, on s'en est presque totalement désintéressé jusqu'en ces dernières années. Une étude de Geffroy (*Les sagas islandaises*, dans la *Revue des Deux Mondes*, 1er nov. 1875) et les deux chapitres que X. Marmier leur a consacrés dans ses *Lettres sur l'Islande* sont, à notre connaissance, les seules tentatives qui aient été faites en France en vue de révéler et de faire apprécier la valeur et l'intérêt de cette littérature caractéristique[1].

Il fait état, non seulement d'un déclin des activités de traductions des sagas islandaises en contexte francophone, mais aussi d'une absence d'entreprise savante collective et systématique en la matière, les quelques traducteurs français et belges existants étant qualifiés de « dilettanti ». De fait, Chevalet, Leclercq, Labonne et Meignan se rendent en Islande entre deux phases de la diffusion des sagas islandaises dans l'espace culturel francophone. La première phase concerne la période des années 1830 à 1860. Les travaux de traductions de sagas islandaises et de poèmes eddiques vers le français sont entrepris sous l'impulsion conjointe d'Ampère et de Marmier : après les travaux de Frédéric Guillaume Bergmann[2] et de Rosalie du Puget[3], les années 1850 voient la parution de traductions françaises de travaux de Rafn, notamment par Eugène Beauvois[4], ponctuées par les rééditions des ouvrages des deux premiers traducteurs, tandis que les années 1860 accueillent les traductions d'Émile Laveleye, qui réactivent le souvenir des poèmes eddiques à travers le *Nibelungenlied*[5]. Le regain d'intérêt des intellectuels et du lectorat francophones pour les antiquités islandaises n'est effectif que dans les années 1890, entre les traductions inédites de Leclercq lui-même[6] et celles de Félix Wagner, dont le choix de corpus est certes influencé par Marmier puisque, outre l'*Íslendingabók* en 1898[7], il traduit la *Gunnlaugs saga ormstungu* en 1899[8] et la *Friðþjófs saga hins frækna* en 1904[9], deux des trois sagas que Marmier diffuse en France dès 1837 dans ses *Lettres sur l'Islande*[10] et en 1843 dans sa *Littérature islandaise*[11]. Mais il n'y a en France ou en Belgique aucune entreprise collective et concertée qui soit comparable au Viking Club britannique. Cela s'explique très probablement par le fait que les études scandinaves françaises et, plus largement, francophones au XIXe siècle ne répondent guère à un impératif idéologique, contrairement à

[1] Félix Wagner (trad. et éd.), *La Saga de Gunnlaug langue de serpent*, Gand, Siffer, 1899, p. 6-7.
[2] Voir annexe 2 (1838a, 1858a, 1861e, 1871j, 1871k, 1879c).
[3] Voir annexe 2 (1838b, 1844a, 1846b, 1865).
[4] Voir annexe 2 (1859b, 1859c, 1859f, 1859j).
[5] Voir annexe 2 (1866b, 1866f, 1870b, 1870f, 1879d, 1879i).
[6] Voir *supra* et annexe 2 (1888a, 1888q, 1888u, 1893f, 1893j, 1893r).
[7] Voir annexe 2 (1898n).
[8] Voir annexe 2 (1899j).
[9] Voir annexe 2 (1904b).
[10] Voir Marmier, *Lettres sur l'Islande, op. cit.*, p. 273-320. La « Saga de Nial » occupe les p. 273-296 ; la « Saga de Gunnlaugi », les p. 296-305 ; la « Saga de Frithiof », les p. 305-320.
[11] Voir Marmier, *Littérature islandaise, op. cit.*, p. 206-236.

celui qui prédomine dans une Angleterre marquée par l'anglo-saxonisme : ni Ampère, ni Marmier ne viennent à l'étude des sagas islandaises pour démontrer l'idée d'une parenté génétique entre la France et l'Islande. Si Marmier répond à la nécessité politique d'un *aggiornamento* de la science française, distancée en matière d'études scandinaves par la Grande-Bretagne, l'Allemagne et la Scandinavie[1], Ampère est guidé par la volonté propre au savant : faire connaître ce qui est méconnu, voire inconnu. Ce faisant, au début de son « Discours sur l'ancienne littérature scandinave », il n'hésite guère à souligner l'irréductible étrangeté que revêt le trésor littéraire islandais pour le lectorat français, jouant également sur les préjugés qui pourraient animer ce dernier à la seule pensée du Nord :

> Tous les monumens de la littérature qui va nous occuper sont écrits dans une langue qui ne se parle plus, si ce n'est dans une île presque inconnue à l'Europe, presque entièrement isolée du monde. […] Quel intérêt peut donc avoir pour nous cette littérature ? Que nous font ces antiquités obscures, cette religion sanglante, ces langues et ces chants barbares ? Pourquoi les tirer des brumes du nord [*sic*] et de la nuit du pôle ?[2]

Ce rapport distant de la France à la chose nordique, qui s'explique tant historiquement que géographiquement, contribue à expliquer que les années 1880, entre les deux phases de redécouverte des antiquités scandinaves, soient marquées par le souvenir languissant et de plus en plus lointain des travaux pionniers d'Ampère et de Marmier, bien éloigné du dynamisme qui caractérise les études islandaises en Grande-Bretagne à la même époque[3]. Cela pourrait donc suffire à justifier le choix des écrivains-voyageurs, circonscrit à un panel restreint de références islandaises disponibles.

Cependant, deux éléments nous invitent à décorréler le nombre restreint de références littéraires islandaises dans le corpus des relations viatiques de langue française et le manque de dynamisme des études islandaises en contexte culturel francophone dans les années 1880. Tout d'abord, Leclercq est un traducteur de sagas. Certes, ses traductions de la *Bandamanna saga*, de la *Hrafnkels saga Freysgoða*, de la *Þórðar saga hreðu*, de la *Friðþjófs saga hins frækna*, de la *Gunnlaugs saga ormstungu et* de la *Þorsteins saga Vikingssonar*[4] ne paraissent que quelques années après la publication de son récit de voyage, à partir de 1888, ce qui laisse supposer que

[1] « Les Danois, les Suédois, les Anglais avaient tour à tour visité l'Islande pour étudier ses monumens littéraires, ses phénomènes naturels. Les Allemands, les Hollandais avaient publié sur la topographie, l'histoire et la mythologie de l'Islande, des livres d'un haut intérêt ; et nous, nous ne connaissions encore cette contrée hyperboréenne que par les récits des voyageurs étrangers, par des traductions. » (Marmier, *Lettres sur l'Islande, op. cit*., p. XI).
[2] Ampère, « Discours sur l'ancienne littérature scandinave », *op. cit*., p. 386-387.
[3] À ce sujet, l'on se référera aux graphiques de l'annexe 2, qui attestent de la place modeste des études islandaises en France par rapport au contexte anglo-saxon.
[4] Pour ces références respectives, voir annexe 2 (1888a, 1888q, 1888u, 1893f, 1893j, 1893r).

c'est son voyage de 1881 en Islande qui nourrit son intérêt pour un corpus de sagas méconnu d'un lectorat francophone. De même, à l'exception de la *Þorsteins saga Víkingssonar*[1], aucune de ces sagas n'est inconnue d'un écrivain-voyageur ou d'un lecteur aguerri des relations viatiques consacrées à l'Islande – Coles pour les trois premières sagas ; Marmier pour les deux suivantes – et ne représente donc un matériau absolument nouveau dans le corpus du voyage d'Islande. L'on s'étonne cependant que les sagas les moins connues du lectorat francophone, telles les sagas traduites et diffusées par Coles ou la *Þorsteins saga Víkingssonar* deux fois traduite vers l'anglais dans les années 1870, n'entrent pas dans le panel de références employées par Leclercq dans son récit de voyage : elles ne lui sont pas inconnues au moment où il rédige et publie son récit de voyage[2], et elles déterminent ses choix de traducteur entre 1888 et 1893. En revanche, le choix qu'il fait de relater dans son récit de voyage la *Brennu Njáls saga* et la *Grettis saga Ásmundarsonar* témoigne de son affiliation à une tradition rhétorique du voyage d'Islande, définie tant par Marmier que par Metcalfe ou Baring-Gould, et dont il s'agirait de respecter les *topoi*. Labonne adopte une logique semblable, lorsqu'au moment de relater la *Brennu Njáls saga*, il met en exergue les versions de cette saga produites par Marmier et Dasent[3] au détriment de la traduction romancée de Jules Gourdault (1886)[4], pourtant parue l'année de son premier voyage en Islande. L'épisode de la *Egils saga Skallagrímssonar* que réécrit aussi Labonne trahit son affiliation à Marmier au détriment d'Ampère. Les écrivains-voyageurs francophones ne s'intègrent pas tant dans une histoire de diffusion et de transmission des sagas islandaises en France qu'ils s'inscrivent dans la tradition du voyage d'Islande, une tradition qui dépasse la seule influence de Marmier, puisque voyager avec le *Burnt Njal* de Dasent, c'est aussi être l'héritier de Metcalfe, Waller, Headley ou encore Burton, qui mentionnent cette traduction dans leurs récits respectifs. Les références répétées à un corpus restreint de textes littéraires islandais signent donc la relative indépendance du corpus des récits de voyage en

[1] Cette suite de la *Friðþjófs saga hins frækna* fait l'objet d'une traduction par William Morris et Eiríkur Magnússon (voir annexe 2 (1875r)) et d'une autre traduction, aux États-Unis celle-là, par Rasmus Bjørn Anderson et Jón Bjarnason (voir annexe 2 (1877g)).

[2] Leclercq mentionne régulièrement le récit de voyage de Coles, dès l'avant-propos de sa relation viatique (voir Leclercq, *op. cit*., *passim*) et il est parfaitement au fait de l'actualité éditoriale des études scandinaves en Grande-Bretagne, puisqu'il signale dans une note de bas de page la parution récente de la traduction de la *Grettis saga Ásmundarsonar* par William Morris et Eiríkur Magnússon (voir Leclercq, *ibid*., p. 66).

[3] Voir chapitre précédent de la présente thèse pour cet extrait déjà commenté. « Là je sortis d'un coffre le livre de Marmier, l'admirable version anglaise de sir George Webbe Dasent, et, assis sur mon tumulus qui dominait la vallée, je résumai, pour vous, aimables lectrices, cette saga qui mérite la palme entre toutes pour sa beauté et pour sa véracité. » (Labonne, *op. cit*., p. 77). Leclercq, si inspiré par les voyageurs britanniques et leurs références littéraires islandaises, déclare, lui aussi : « « La lecture de la saga dans la magnifique version anglaise du docteur Dasent m'avait inspiré un vif désir de voir les lieux où se sont déroulés les événements du grand drame. » (Leclercq, *op. cit*., p. 196-197)

[4] Voir annexe 2 (1886b). La saga sera également traduite vers le français par Rodolphe Dareste de la Chavanne en 1896 (voir annexe 2 (1896c, 1897b)).

Islande par rapport à la chronologie de la redécouverte et de la diffusion des antiquités scandinaves en France et, probablement, à l'échelle de l'ensemble de notre corpus d'étude. Cela nous conduit à envisager une seconde hypothèse propre à expliquer la persistance d'usages anciens de la littérature islandaise dans les récits de voyage de la seconde moitié du XIXe siècle : celle de la stéréotypie de l'insertion des références littéraires islandaises dans le voyage d'Islande, telle que l'illustre la suite des relations viatiques de langue française.

Cette autre logique de stéréotypie ne s'arrêterait pas à la ressaisie d'épisodes de sagas, marqueurs par lesquels un écrivain-voyageur attesterait sa lecture des références littéraires islandaises obligées ainsi que de ses successeurs. En effet, la référence littéraire islandaise ne s'imposerait pas tant à l'écrivain-voyageur au contact d'un lieu géographique qui lui rappellerait incidemment sa nature discursive, qu'elle s'imposerait d'abord à travers l'application à la relation viatique d'un canevas préétabli, d'un modèle textuel accompagné de références littéraires islandaises progressivement déréférentialisées, qui ne seraient alors plus que de simples marqueurs génériques. Cette hypothèse entre en résonance avec une conclusion sur laquelle le précédent chapitre de la présente thèse s'était refermé : l'écart du voyage d'Islande avec l'axiome humboldtien d'un rapport de nécessité entre un modèle textuel de récit de voyage et un territoire visité. Ce sont donc deux dynamiques inverses de stéréotypie qui s'exercent, en accord avec la double dimension référentielle et discursive de la littérature viatique[1]. La première dynamique de stéréotypie est motivée par la rencontre entre un site et la mémoire intertextuelle de l'écrivain-voyageur : l'on ne citerait plus la *Brennu Njáls saga* en passant dans la région du Markarfljót pour évoquer le passé de la région et chercher l'emplacement de la maison brûlée de Njáll en vertu des convictions islandaises ; l'on n'en raconterait plus non plus l'intrigue, puisque tout a déjà été dit ; mais on l'évoquerait parce que les codes du voyage d'Islande appellent cette causalité stéréotypée entre un certain lieu réel et un certain site de saga. La perpétuation des références à la *Brennu Njáls saga*, à la *Egils saga Skallagrímssonar* ou à la *Grettis saga Ásmundarsonar* serait alors la marque de la stéréotypie du voyage d'Islande. La seconde dynamique de stéréotypie, sur laquelle nous allons plus précisément nous arrêter ici, serait motivée par la souscription de l'écrivain-voyageur – souscription potentiellement privée de nécessité référentielle – à un modèle textuel, dont l'application n'est pas tant appelée par la spécificité d'un itinéraire de voyage que par un choix stylistique et poétique de l'écrivain-voyageur. L'on trouve un exemple de cette dynamique de

[1] Voir section 3.2.3. du chapitre II de la présente thèse.

stéréotypie dans la relation viatique de Charles-Edmond Chojecki[1] (1857), inscrite dans un rapport d'imitation – totalement revendiqué par Chojecki – par rapport au modèle des *Lettres sur l'Islande*. Sans adopter la structure semi-thématique de la relation de Marmier, il intègre à la trame narrative de son récit de voyage un exposé sur la littérature islandaise qu'il place sous le patronage de son prédécesseur :

> Le bal de l'*Arthémise* est remis d'un jour. Aussitôt le calme renaît parmi les dames islandaises. On aura le temps de parer à toutes les exigences de la fête. Pour notre part, nous mettons le délai à profit. Nous avons passé en revue les livres de la bibliothèque du collège, et nous nous proposons d'étudier d'un peu plus près les curiosités qu'elle contient. Le recteur, ici encore, sera pour nous un excellent guide. D'ailleurs, les travaux de M. Marmier nous ont mis au courant de la littérature scandinave. C'est une occasion de se remémorer sur place les intéressants résultats auxquels est arrivé l'écrivain français.[2]

Il présente successivement les origines de la langue islandaise et l'écriture runique[3], la poésie scaldique[4], les deux *Eddas*[5] et leur structure, accompagnée de citations du « Hávamál »[6], puis achève son parcours chronologique en mentionnant les trois sagas islandaises que Marmier a sélectionnées, puis relatées dans ses *Lettres sur l'Islande* : la *Brennu Njáls saga* (XIIIe siècle), la *Gunnlaugs saga ormstungu* (XIIIe siècle) et la *Friðþjófs saga hins frœkna* (XIVe siècle). Ce faisant, il adopte la structure condensée des chapitres V à IX du récit de Marmier, de la présentation de la poésie scaldique islandaise (chapitre V)[7] à la déclinaison des trois sagas islandaises sélectionnées (chapitre IX)[8]. Il adopte même des éléments de langage qui sont ceux de Marmier, notamment dans la présentation des trois sagas. Nous les soulignons dans l'extrait ci-dessous et donnons en note de bas de page les éléments correspondants dans les *Lettres sur l'Islande*[9] :

---

[1] Charles-Edmond Chojecki, *Voyage dans les mers du nord à bord de la corvette la Reine Hortense*, Paris, Michel Lévy Frères, Libraires éditeurs, 1857 (voir annexe 1 (1857a, 1863e)). Chojecki, comme Marmier, étaye ses remarques sur l'histoire de l'Islande médiévale sur la *Deutsche Mythologie* de Grimm (voir Chojecki, *ibid*., p. 127).
[2] Chojecki, *ibid*., p. 161.
[3] Voir Chojecki, *ibid*., p. 162.
[4] Voir Chojecki, *ibid*., p. 163-164.
[5] Voir Chojecki, *ibid*., p. 164.
[6] Voir Chojecki, *ibid*., p. 165-167.
[7] Voir Marmier, *Lettres sur l'Islande, op. cit*., p. 93-116.
[8] Voir Marmier, *ibid*., p. 273-320.
[9] (1) « La Nial saga est la plus curieuse de toutes, sous le rapport des mœurs, des caractères, des évènemens qui y sont racontés, et de la législation. » (Marmier, *ibid*., p. 263). (2) « Gunnar et Nial ; […] ; le guerrier et le jurisconsulte. Un peu plus tard arrive le prêtre, et tout le moyen-âge se trouve compris entre ces trois individualités ; tout le moyen-âge primitif, bardé de fer, restreint par la loi, civilisé par le christianisme. Mais l'époque à laquelle vivait Nial touche encore à l'âge héroïque. Le soldat est au-dessus de tout […]. » (Marmier, *ibid*., p. 273-274). (3) « [cette saga] est courte, mais énergique, et comme tableau de mœurs elle mérite d'être consultée. Le héros de cette saga, Frithiof, est un type des guerriers scandinaves. » (Marmier, *ibid*., p. 305). (4) « Les noms qui s'y trouvent sont historiques, les faits qu'elle rapporte sont vraisemblables. La scène se passe dans des lieux connus, à une époque décrite dans plusieurs traditions certaines […]. Mais ce récit auquel les dates, les noms de lieux donnent un caractère d'authenticité, a été embelli comme une fiction et se termine comme un roman. Les

> […] La Nial-Saga donne des détails sur les mœurs et la législation (1) du pays. C'est la plus ancienne et la plus complète des traditions islandaises. Elle date du douzième siècle. Deux héros, Gunnar et Nial, l'occupent tout entière. L'un est le guerrier, l'autre le jurisconsulte ; plus tard arrive le prêtre, qui complète ainsi le Moyen Âge primitif, passant de la barbarie à la civilisation chrétienne. Naturellement, le guerrier se dessine au premier plan (2). Le peuple considère le légiste, respecte le missionnaire ; mais son enthousiasme n'éclate qu'en faveur de l'homme des combats.
>
> La saga de Frithiof, qui date du commencement du quatorzième siècle, renferme en partie des chants des divers scaldes. Elle n'a pas la valeur historique [de la Nial-Saga et la saga de Gunnlaugi] ; mais ses descriptions concises vigoureuses offrent des éléments précieux pour l'étude des mœurs. Frithiof est un type de guerrier scandinave très-populaire dans tout le Nord (3).
>
> La saga de Gunnlaugi est un monument élevé à la gloire d'un scalde célèbre de ce nom, qui nous a laissé quelques fragments de ses œuvres. Le récit a un certain caractère de vraisemblance ; mais, malgré les dates et les noms de lieux dont il est farci, il se termine comme un roman. On y rencontre des pensées douces, des rêveries qui contrastent avec le ton habituel des poésies islandaises (4).[1]

Comment expliquer ce principe d'imitation, voire de répétition, chez Chojecki ? Serait-ce pour transmettre au lectorat français un savoir insuffisamment connu ? Cela est peu probable : l'on ne saurait douter de la diffusion des travaux de Marmier sur la littérature islandaise, alors que les trois sagas qu'il réécrit paraissent dès 1836 dans la *Revue des Deux Mondes*[2], avant d'être reprises dans son ouvrage *Littérature islandaise*[3] (1843), ainsi que dans les rééditions et traductions successives des *Lettres sur l'Islande* jusqu'en 1855[4]. Tandis qu'ils étaient justifiés chez Marmier, pionnier des études littéraires islandaises dans le corpus des récits de voyage en Islande, chez Chojecki, la présence de ces codes du récit de voyage savant éveille le soupçon d'une forme de gratuité. N'étant guère appelés par la nécessité référentielle que serait un hypothétique contexte d'exploration de l'Islande, ils sont vidés de leur sens premier. Quant aux raisons de ce choix d'auteur et, donc, quant au sens nouveau de ces codes discursifs, l'on ne peut que s'en tenir à des hypothèses : perpétuation du modèle du récit de voyage de Marmier au profit d'une mise en valeur du prestige national français en Islande ou simple émulation littéraire avec les maîtres du genre ? L'on ne tranchera pas cette question. Une analyse similaire peut expliquer l'insertion d'un récit de la *Gunnlaugs saga ormstungu* chez Chevalet et Meignan qui, eux aussi, s'inscrivent dans le modèle textuel des *Lettres sur l'Islande* de Marmier[5].

---

chroniqueurs islandais y ont laissé l'empreinte de leur rude énergie, mais on dirait qu'une femme, dans une heure de nonchalance, a pris plaisir à y jeter quelques-unes de ses douces et rêveuses pensées. » (Marmier, *ibid*., p. 296-297).

[1] Chojecki, *op. cit.*, p. 167-168.

[2] Voir Xavier Marmier, « IV. Les sagas », *Revue des Deux Mondes*, tome 8, 1836, p. 287-299.

[3] Voir Marmier, *Littérature islandaise, op. cit.*, p. 183-236.

[4] Voir annexe 1 (1837a, 1841a, 1841b, 1844b, 1855a).

[5] Meignan, qui ouvre son récit de voyage sur le souvenir de sa lecture de *Pêcheur d'Islande* de Pierre Loti (voir Meignan, *op. cit*., p. V), ne mentionne jamais ses prédécesseurs, mais le choix de la *Gunnlaugs saga ormstungu* à une époque où elle ne peut être connue en France que par l'entremise de la réécriture de Marmier – les traductions de Leclercq et de Wagner intervenant respectivement en 1893 et en 1899 – plaide pour l'influence évidente des *Lettres sur l'Islande*, dont Chevalet, en revanche, revendique la lecture (voir Chevalet, *op. cit*., p. 131-132)

L'intégration de la littérature islandaise, notamment médiévale, à la trame discursive des récits de voyage français et, plus largement, de langue française consacrés à l'Islande au XIXe siècle obéit donc à une dynamique similaire à celle qu'Andrew Wawn a mise en évidence dans les relations viatiques victoriennes : le caractère déterminant d'un ou de plusieurs récits de voyage, publiés dans un contexte de diffusion des antiquités islandaises ainsi que de légitimité des ambitions savantes et encyclopédiques de la littérature viatique, et dont la plasticité formelle permet une insertion privilégiée de références littéraires hétérogènes, telles que les épisodes de sagas islandaises ; dans les récits de voyage qui suivent la parution de cet ou de ces ouvrages canoniques, une même dynamique d'imitation, néanmoins caractérisée par un nombre bien plus limité d'écarts que la dynamique à l'œuvre dans les relations viatiques britanniques du dernier quart du XIXe siècle. Néanmoins, dans l'un comme dans l'autre corpus, l'on constate que les choix de références littéraires islandaises sont marqués par une prise de distance discrète, mais évidente, avec le contexte éditorial de diffusion des antiquités islandaises : la ligne privilégiée par les écrivains-voyageurs est celle de leurs devanciers dans la littérature viatique consacrée à l'Islande et des canevas discursifs préexistants, et non pas celle des études scandinaves de leur pays respectifs. Les deux trajectoires sont progressivement décorrélées et trahissent une dynamique complexe de stéréotypie à l'œuvre dans le voyage d'Islande, qui en tire ses codes et ses marqueurs génériques.

1.2.2.2. Une analogie partiellement contributive pour appréhender les corpus de relations viatiques américaines, allemandes et scandinaves

L'on souhaiterait à présent aborder la seconde catégorie de récits de voyage non britanniques qui nous intéresse : dans cette catégorie, le schéma de diffusion et d'insertion de la littérature islandaise à la trame discursive de la relation viatique tel qu'Andrew Wawn l'a identifié à l'échelle du corpus victorien du XIXe siècle n'est pas contributif en tant que tel. Nous le verrons, certes, l'essor du voyage en Islande et de sa mise en discours par les écrivains-voyageurs américains ou allemands de la seconde moitié du XIXe siècle s'inscrit bel et bien dans un contexte de redécouverte des antiquités scandinaves similaire à celui qui favorise, voire justifie la parution des récits de voyage de Mackenzie, Holland et Henderson en Grande-Bretagne et de Marmier en France. En revanche, il n'existe pas à proprement parler de relation viatique cardinale qui infléchirait les modalités d'écriture de l'ensemble des récits subséquents, tant en Allemagne qu'aux États-Unis, et donnerait à son corpus d'appartenance nationale ses

lorsqu'il présente les traits majeurs de la littérature islandaise à la fin de son récit de voyage, sur le modèle, là encore, de son illustre prédécesseur.

marqueurs les plus distinctifs : par exemple, l'on pense aux épisodes de la *Grettis saga Ásmundarsonar*, de la *Brennu Njáls saga* ou de la *Eyrbyggja saga* pour le corpus britannique, ainsi qu'à ceux de la *Gunnlaugs saga ormstungu* pour le corpus français et, plus largement, de langue française. Bien au contraire, les corpus allemands et américains sont caractérisés par l'importation de codes discursifs et de références littéraires islandaises stéréotypées à partir de relations viatiques britanniques. L'étude de l'insertion de la littérature islandaise dans ces deux corpus nous permettra de confirmer la validité à l'échelle de l'ensemble de notre corpus d'étude de la conclusion que nous avions tirée de notre analyse du corpus de langue française : les références littéraires islandaises, tant par leur nombre, leur volume textuel et leur place dans l'économie discursive de la relation viatique, ne sont pas indexées sur le contexte de redécouverte, de traduction et d'édition des antiquités islandaises. Elles répondent à une double logique de stéréotypie définie en grande partie par la somme des récits de voyage britanniques, à la fois précurseurs et prépondérants dans la chronologie du voyage d'Islande entre le tournant des XVIIIe et XIXe siècles et le début du XXe siècle : stéréotypie définie par la référentialité du voyage d'Islande et par la convergence de l'itinéraire de voyage avec une mémoire intertextuelle qui appelle une référence littéraire obligée ; stéréotypie définie par le geste d'écrivain du voyageur et sa conscience plus ou moins affirmée[1] de s'inscrire dans une tradition rhétorique donnée qui le contraindrait à souscrire à un canevas générique préétabli. En définitive, l'analyse du corpus scandinave des relations viatiques consacrées à l'Islande au XIXe siècle confirmera la dissociation des références littéraires islandaises et du contexte de diffusion des antiquités scandinaves en Occident, de même que la double logique de stéréotypie dont relèvent ces références.

Aux États-Unis comme en Allemagne, l'essor des relations viatiques consacrées à l'Islande trouve son origine dans un contexte de redécouverte des antiquités scandinaves, notamment marqué par le nombre accru de parutions consacrées à des traductions de sagas. Lorsque le voyageur américain Pliny Miles[2] se rend en Islande en 1852, l'*intelligentsia* de la côte Est des États-Unis nourrit alors pour l'Islande un vif intérêt, suscité par la théorie d'une découverte précolombienne des Amériques par les Vikings[3]. Cette théorie connaît deux canaux

[1] Nous avons précédemment montré dans quelle mesure la conscience intertextuelle et, plus largement, la conscience de faire acte d'écrivain étaient à la fois progressives au cours du XIXe siècle et inégales en fonction des voyageurs (voir section 3.2.3.1. et fin de la section 3.2.3.3. du chapitre II de la présente thèse).
[2] Pliny Miles, *Norðurfari; or, Rambles in Iceland*, New York, Charles B. Norton, 1854.
[3] À ce sujet, l'on consultera avec profit tant les bibliographies commentées proposées par les contemporains de cette théorie (« The Voyages to Vínland », dans Edwin Doak Mead (éd.), *Old South Leaflets*. 10th Series, n°2, 1892, p. 15-16 ; Justin Winsor, *Narrative and Critical History of America*, vol. I, Boston / New York, Houghton, Mifflin and Company / Cambridge, The Riverside Press, 1889, p. 93-98) que les travaux de Gwyn Jones (*The*

de transmission en Amérique du Nord : le premier est scientifique ; le second est poétique. Le canal de transmission scientifique se fonde sur les *Antiquitates Americanæ*[1] (1837) de Rafn, essai soutenant la découverte norroise des Amériques en se fondant sur l'étude des *Sagas du Vínland*, de l'*Islendingabók*, des *Íslendingasögur*, du *Landnámabók*, des *Annales islandaises* et de la *Heimskringla*, ainsi que sur la découverte du Dighton Rock, rocher erratique découvert dans le Massachussetts en 1833 et sur lequel semblent figurer des inscriptions runiques. Dans le discours introductif qui accompagne sa traduction de la *Heimskringla* (1844), Laing défend, à la suite de Rafn, l'existence d'un Vínland norrois et fait des Américains les vrais héritiers des anciens Scandinaves[2], ce qui fait mouche aux États-Unis. Cette théorie, défendue par Humboldt dans son *Kosmos* (1844)[3], est diffusée de part et d'autre de l'Atlantique par de nombreuses traductions et vulgarisation de l'œuvre de Rafn[4] ; elle fait suffisamment d'émules en Europe pour infléchir l'imaginaire populaire occidental[5]. Quant à son canal de transmission poétique aux États-Unis, il repose sur l'œuvre de Henry Wadsworth Longfellow. Admirateur des odes de Gray, de la *Frithiofs saga* d'Esaias Tegnér[6] et du roman *The Pirate* de Scott[7], il est le passeur américain de l'*Edda poétique*[8], mais aussi l'auteur de deux poèmes qui polarisent l'imaginaire américain de l'Islande, outre les *Sagas du Vínland*[9]. Son poème « The Skeleton in Armor » (1841), fondé sur une autre découverte archéologique dans le Massachussetts en 1832, s'inspire

Norse Atlantic Saga. Being the Norse Voyages of Discovery and Settlement to Iceland, Greenland, and North America, Oxford / New York, Oxford University Press, 1986 (1964), p. 128-129).

[1] Voir annexe 2 (1837b, 1837c, 1837e, 1837f, 1837g, 1837h).

[2] Wawn établit un parallèle entre cette hypothèse et celle des origines islandaises des Écossais, populaire dans les années 1830 (voir Wawn, *The Vikings and the Victorians ibid*., p. 100).

[3] Voir Winsor, *op. cit*., p. 94-96. On notera que *Kosmos* est mentionné à cet égard par Miles (voir Miles, *op. cit.*, p. 19) et Kneeland (voir Kneeland, *op. cit*., p. 223-224), mais aussi par Leclercq (voir Leclercq, *op. cit*., p. 292) et Labonne (voir Labonne, *op. cit*., p. 334).

[4] Voir annexe 2 où l'on trouvera notamment les références des traductions anglaises (1838d, 1838j), françaises (1843b, 1843c), danoises (1841d, 1841k), de cet ouvrage, aux côtés des travaux de North Ludlow Beamish (1841c, 1841e, 1841j), vecteur majeur de transmission de cette théorie en Europe (rééditions jusqu'au début du XXe siècle : voir 1906c, 1906e, 1906h, 1906p, 1907f, 1907g, 1907l, 1907o, 1911g, 1911h, 1911k, 1911l).

[5] Pour avoir un aperçu de l'ensemble des fictions consacrées au Vínland, de part et d'autre de l'Atlantique, voir Geraldine Barnes, « Nostalgia, medievalism and the Vínland voyages », *Postmedieval: A Journal of Medieval Cultural Studies*, vol. 2, 2, 2011, p. 141-154. À titre d'exemple, l'on se contentera de mentionner cette adaptation des *Sagas du Vínland* sous forme de roman d'aventure pour enfants, par l'écrivain écossais Robert Michael Ballantyne, lui-même explorateur du Nord et des Amériques pour la Compagnie de la Baie d'Hudson : Robert Michael Ballantyne, *The Norsemen in the West or America before Columbus*, Londres, James Nisbet & Co., 1872.

[6] Benson évoque l'article pionnier de Longfellow au sujet de cette œuvre, paru dans la *North American Review* en 1837 (voir Adolph Burnett Benson, « The Beginning of American Interest in Scandinavian Literature », *Scandinavian Studies and Notes*, vol. 8, n°5, 1925, p. 133).

[7] Voir Wawn, *The Vikings and the Victorians ibid*., p. 114.

[8] Voir annexe 2 (1845a). Le recueil de poèmes en question reprend notamment les réécritures et traductions de Herbert ou de Henderson.

[9] Au sujet de l'imaginaire des voyageurs américains en Islande, voir Emily Lethbridge, « Americans in Sagaland. Iceland Travel Books 1854-1914 », dans Tim William Machan et Jón Karl Helgason (dir.), *From Iceland to the Americas: Vínland and Historical Imagination*, Manchester, Manchester University Press, 2020, p. 137-159.

de la *Friðþjófs saga hins frækna* et du poème de Tegnér[1] ; il incite Bayard Taylor à accomplir un voyage en Scandinavie dans les années 1860[2] et à produire la première édition américaine de la *Frithiofs saga* en 1867[3]. Quant au poème « The Saga of King Olaf », qui paraît dans le recueil *Tales of a Wayside Inn* (1863), il associe au style de Tegnér[4] la matière de la *Heimskringla* de Laing. Lorsque les successeurs de Miles, que sont Charles Asbury Stephens, Bayard Taylor[5], Samuel Kneeland et Phineas Camp Headley, foulent le sol islandais au début des années 1870 – pour Charles Asbury Stephens – et en 1874 – pour les trois suivants –, la théorie de Carl Christian Rafn perdure à travers les essais militants d'Aaron Goodrich et de Rasmus Bjørn Anderson, tous deux parus en 1874. Le premier[6] vise à rendre leur place aux personnages injustement oubliés de l'historiographie, non sans déclencher le sarcasme de ses contemporains[7] ; le second[8] entend promouvoir aux États-Unis les études nordiques[9], dont il est un chef de file[10] : Benson rappelle l'essor de ce domaine d'étude, notamment à l'Université Cornell, sous l'impulsion de Daniel Willard Fiske[11]. Les ombres croisées de Laing, Anderson et Longfellow planent donc sur les relations viatiques de Stephens[12], Headley[13], de Taylor[14] et

[1] Voir Spray, « Faith in Translation: *Friðþjófs saga* Revisited », *op. cit*., p. 25. Sur ce même sujet, voir cette référence, fournie par Spray : Edward Thorstenberg, « *The Skeleton in Armor* and the *Frithiof Saga* », *Modern Language Notes*, 25, 1910, p. 189-192.

[2] À ce sujet, voir Adolph Burnett Benson, « Bayard Taylor's Interest in the Scandinavian North », *Scandinavian Studies and Notes*, vol. 8, n°6, 1926, p. 165-184.

[3] Voir Benson, « The Beginning of American Interest in Scandinavian Literature », *op. cit*., p. 139.

[4] Voir Wawn, *The Vikings and the Victorians, op. cit*., p. 114.

[5] Bayard Taylor, *Egypt and Iceland in the Year 1874*, New York, G. P. Putnam's Sons, 1874.

[6] Aaron Goodrich, *A History of the Character and Achievements of the So-Called Christopher Columbus*, New York, D. Appleton and Company, 1874.

[7] Voir Geraldine Barnes, *Viking America: The First Millenium*, Cambridge, D. S. Brewer, 2001, p. 64 et Winsor, *op. cit*., p. 97.

[8] Rasmus Bjørn Anderson, *America not discovered by Columbus*, Chicago, S. C. Griggs & Company, 1874.

[9] Voir Barnes, *Viking America, op. cit*., p. 64 et Winsor, *op. cit*., p. 97.

[10] Il est le fondateur et éditeur en chef de la maison d'édition *The Norræna Society*, dont le mandat est de traduire et diffuser aux États-Unis les œuvres littéraires scandinaves (voir Wawn, *The Vikings and the Victorians, op. cit*., p. 161 ; Lloyd Hustvedt, *Rasmus Bjørn Anderson, Pioneer Scholar*, Northfield, Norwegian-American Historical Association, 1966, p. 122). En 1876, il édite dans un même volume, ses propres traductions de la *Friðþjófs saga hins frækna*, de sa continuation, la *Þorsteins saga Víkingssonar*, ainsi que la traduction du poème de Tegnér par George Stephens (voir O'Donoghue, *Old Norse-Icelandic Literature, op. cit*., p. 122). Il édite ou réédite aussi, en collaboration avec d'autres spécialistes en études nordiques, plusieurs sagas islandaises : *Viking Tales of the North* (1877) (voir annexe 2 (1877d, 1877e, 1877g)), ainsi que l'*Edda* de Snorri Sturluson (voir annexe 2 (1880r)) et la *Heimskringla* (voir annexe 2 (1889d, 1889f)). Sa *Norse Mythology* (voir annexe 2 (1884a)) propose notamment une compilation commenté de l'*Edda poétique*, dans un geste similaire à celui des frères Grimm : l'appropriation des antiquités islandaises et leur annexion au profit de la culture américaine, comme l'indique le titre complet de l'ouvrage (c'est nous qui soulignons l'élément pertinent à cet égard) : *Norse Mythology; or, the Religion of our Forefathers, containing all the Myths of the Eddas, systematized and interpreted, with an Introduction, Vocabulary and Index*.

[11] Voir Benson, « The Beginning of American Interest », *op. cit.*, p. 140. Fiske est pour Kneeland une autorité, qu'il cite à l'appui de son développement sur l'histoire de l'Islande (voir Kneeland, *op. cit*., p. 237-238 et 293).

[12] Il mentionne le « Skeleton in Armor » dans son dialogue introductif (voir Stephens, *op. cit*., p. 24-25).

[13] Il cite la *Heimskringla* de Laing (voir Headley, *op. cit*., p. 233), l'essai d'Anderson (voir Headley, *ibid*., *passim*), ainsi que quelques vers du « Skeleton in Armor » (voir Headley, *ibid*., p. 62).

[14] Affinités poétiques obligent, il cite Longfellow (voir Taylor, *op. cit*., p. 182).

de Kneeland[1], et subsistent même dans les récits des touristes américains au tournant des XIXe et XXe siècles : Stoddard se souvient des vers de Longfellow[2], et Waterman Spaulding Chapman Russell cite aussi bien la *Heimskringla* de Laing que la « Saga of King Olaf » de Longfellow[3], et cela en dépit de la remise en question de la théorie du peuplement norrois des Amériques dans les années 1890[4].

En Allemagne, les premiers récits de voyage intégrant à leur trame narrative des extraits de littérature islandaise, dans les années 1860, se situent certes avant tout dans la lignée de la relation viatique et du recueil de contes folkloriques de Maurer, privilégiant au corpus des sagas islandaises, des poèmes eddiques et des chroniques médiévales celui des légendes orales postmédiévales[5]. Cependant, les relations viatiques de Bernhard Kahle (1901), Carl Küchler (1906, 1909 et 1911)[6] et Paul Hermann (1907, 1910, 1913)[7] s'inscrivent dans un contexte de redécouverte des antiquités islandaises en Allemagne[8]. Ce contexte est déterminé par un intérêt des penseurs et des théoriciens allemands pour la littérature islandaise, qui remonte à la fin du XVIIIe siècle, à la parution de l'essai de Herder, *Iduna, oder der Apfel der Verjüngung*

---

[1] Outre de multiples références à Rasmus B. Anderson que nous avons ponctuellement relevés au chapitre précédent, il cite la « Saga of King Olaf » et le « Skeleton in Armor » (voir Kneeland, *op. cit*., p. 162, 225, 227, 235) à l'appui de son panorama de l'histoire de la colonisation de l'Islande et de la littérature islandaise.

[2] Voir Stoddard, *op. cit*., p. 111.

[3] Waterman Spaulding Chapman Russell, *Iceland. Horseback tours in saga land*, Toronto, Richard G. Badger / Boston, The Copp Clark Co. Ltd., 1914, p. 270-271.

[4] Les travaux d'Arthur Middleton Reeves (voir annexe 2 (1890c, 1890e, 1895c, 1895f, 1900c, 1900e, 1906c, 1906d, 1906e, 1906h, 1906k, 1906p, 1907f, 1907h, 1907l, 1907o, 1911g, 1911h, 1911k, 1911l)), élève de Daniel Willard Fiske (voir Benson, « The Beginning of American Interest », *op. cit.*, p. 141), et les rééditions de sagas de Rasmus Bjørn Anderson (voir Wawn, *The Vikings and the Victorians, op. cit*., p. 96) se heurtent à la théorie de John Fiske d'une origine algonquine des inscriptions du Dighton Rock (voir John Fiske, *The Discovery of America with some Accounts of Ancient America and the Spanish Conquest*, 2 vol., Boston / New York, Houghton, Mifflin and Company ; Cambridge, The Riverside Press, 1892).

[5] Gustav Georg Winkler livre certes un très bref résumé de la vie de Sæmundr, en s'en tenant à une perspective historique et sans y intégrer les légendes afférentes (voir Gustav Georg Winkler, *Island. Seine Bewohner, Landesbildung und vulkanische Natur, nach eigener Anschauung*, Braunschweig, George Westermann / Londres, David Nutt / Copenhague, P. G. Philipsen, 1861, p. 80), mais il s'agit de la seule référence à la littérature médiévale islandaise, qui est ponctuellement évoquée par William T. Preyer et Ferdinand Zirkel, à l'appui de considérations géologiques : la *Sturlunga saga* et la *Harðar saga og Hólmverja* pour éclairer l'étymologie du toponyme « Surtshellir » (voir Preyer et Zirkel, *op. cit*., p. 95), le *Landnámabók* et la *Kristni-Saga* pour élaborer une chronologie des éruptions de l'Hekla et du Katla au tournant de l'an mil (voir Preyer et Zirkel, *ibid*., p. 440-441).

[6] Carl Küchler, *Unter der Mitternachtsonne durch Island*, Leipzig, Verlag von Abel & Müller, 1906 ; *Wüstenritte und Vulkanbesteigungen auf Island*, Altenburg, S. Geibel, 1909 ; *In Lavawüsten und Zauberwelten auf Island*, Berlin, A. Schall, 1911.

[7] Paul Herrmann, *Island in Vergangenheit und Gegenwart; Reise-Erinnerungen*, 3 vol., Leipzig, Verlag von Wilhelm Engelmann, 1907-1910 ; *Inner- und Nordost-Island: Erinnerungen aus meiner dritten Islandfahrt*, Torgau, Torgauer Druck- und Verlagshaus, 1913.

[8] Voir Julia Zernack, « Old Norse-Icelandic Literature and German Culture », dans Ísleifsson et Chartier, *Iceland and Images of the North, op. cit.*, p. 157-186 ; *Geschichten aus Thule. Íslendingarsögur in Übersetzungen deutscher Germanisten*, Berlin, Freie Universität, Berliner Beiträge zur Skandinavistik, 3, 1994 et *Bibliographie der deutschsprachigen Sagaübersetzungen 1791-1995*, Berlin, Freie Universität, Berliner Beiträge zur Skandinavistik, 4, 1997.

(littéralement : « Iduna, ou la pomme de jouvence ») en 1796[1] et à la redécouverte du *Nibelungenlied* (XIIIe siècle), dont les interpolations avérées avec les poèmes eddiques permettent à Jacob Grimm d'annexer ces derniers à la littérature germanique, à travers sa traduction allemande de l'*Edda poétique* (1815)[2] et sa *Deutsche Mythologie* (1835)[3]. À partir des années 1830 et ce jusqu'à la veille du XXe siècle, la traduction des sagas islandaises, d'abord cantonnée dans le souvenir de la *Gunnlaugs saga ormstungu*[4], se développe sous l'impulsion de Gottlieb Mohnike, Anton Edmund Wollheim da Fonseca, Heinrich von Lenke, Ferdinand Khull et Dagobert Schönfeld[5]. Dans les années 1850, Karl Simrock se met en quête du système mythologique allemand, à travers l'étude de la mythologie norroise[6]. L'Allemagne wilhelminienne (1888-1918) entretient l'idée d'une parenté entre cultures allemande et scandinave, des arts visuels à la littérature, en passant par la musique, la publicité et la propagande politique *völkisch*, un nationalisme pangermanique[7]. Ce contexte culturel est caractérisé dans le dernier quart du XIXe siècle par un recentrement de l'intérêt allemand sur l'Islande, par opposition à une conception holistique de la Scandinavie[8], ainsi que par la revendication de la spécificité de la culture allemande, par opposition à l'approche syncrétique des frères Grimm et de Maurer, qui faisait des Allemands des héritiers de l'Islande médiévale,

[1] Voir Albert Meier, « Der Apfel Idunens : Die Erfindung einer Neuen Mythologie aus dem Geiste Rousseaus », dans Laura Follesa (dir.), *Il 'pensiero per immagini' e le forme dell'invisibile. Das 'Denken in Bildern' und die Formen des Unsichtbaren. Atti del Convegno Internazionale Cagliari 7-9 marzo 2018. Akten der Internationalen Tagung Cagliari 7.-9. März 2018*, Berlin / Berne / Bruxelles / New York / Varsovie / Vienne, Peter Lang, Quellen und Forschungen zur Europäischen Kulturgeschichte, 2019, p. 83-97. L'idée centrale de cet essai est le déficit d'originalité de la littérature allemande moderne, d'où la nécessité d'emprunter aux mythologies scandinaves et islandaises, par l'entremise de Mallet, et d'en faire des inspirations ancestrales (voir Zernack, « Old Norse-Icelandic Literature and German Culture », *op. cit*., p. 159-161).

[2] Voir annexe 2 (1815a). L'*Edda poétique* est déjà bien connue du lectorat germanophone à travers plusieurs traductions parues à partir du dernier quart du XVIIIe siècle, en particulier celle, partielle, de Herder en 1779 dans ses *Volkslieder* (voir annexe 2 (1772b, 1779a, 1789, 1814a)) : le geste de traducteur des frères Grimm revêt une signification avant tout idéologique.

[3] Voir Zernack, « Old Norse-Icelandic Literature and German Culture », *op. cit*., p. 162.

[4] Voir Zernack, *Geschichten aus Thule, op. cit.*, p. 91. Le lectorat allemand découvre cette saga à travers son adaptation en roman, quasiment contemporaine de la *Frithiofs saga* de Tegnér : Friedrich de La Motte Fouqué, *Die Sage von dem Gunnlaugur, genannt Drachenzunge und Rafn dem Skalden. Eine Islandskunde des elften Jahrhunderts*, 3 vol., Vienne, Anton Pichler, 1826.

[5] Voir Zernack, *ibid*., p. 21-23. Voir annexe 2 pour les traductions des cinq auteurs mentionnés.

[6] Voir Zernack, « Old Norse-Icelandic Literature and German Culture », *op. cit*., p. 162. Pour les traductions des *Eddas* par Karl Simrock et leurs rééditions jusqu'à la fin du XIXe siècle, voir annexe 2 (1851a, 1851b, 1855a, 1855c, 1864a, 1864c, 1871c, 1871l, 1874c, 1874h, 1876c, 1876j, 1878c, 1878j, 1882, 1882r, 1888d, 1888t, 1896f, 1896q).

[7] Voir Zernack, *ibid*., p. 162-167. L'on retiendra comme particulièrement exemplaires de cette période la tétralogie de Wagner (1876) ou encore l'ouvrage d'inspiration herdérienne de Felix Dahn, *Walhall. Germanische Götter- und Heldensagen* (1880). Jusqu'en 1928, cet ouvrage, qui ne semble pas avoir franchi les frontières de l'Allemagne, connaît 21 rééditions. Dans son panorama des représentations de l'Islande chez les poètes allemands, Paul Herrmann le mentionne (voir Herrmann, *op. cit*., vol. I, p. 2 et 30) et s'y réfère très ponctuellement par la suite.

[8] Voir Zernack, *ibid*., p. 169.

ni plus ni moins légitimes que les peuples scandinaves[1]. Il s'agit alors – et c'est l'approche d'Andreas Heusler[2] et d'Arthur Bonus[3] – de puiser en Islande la littérature allemande ancienne[4]. Le second est à l'origine de la *Sammlung Thule* (« Collection Thulé »)[5], projet de traduction des sagas islandaises qui repose sur le postulat de l'authenticité historique des représentations véhiculées par les *Íslendingasögur*, vecteurs de connaissances sur les origines de la culture germanique[6], et qui vise à rendre accessible au peuple allemand ses origines[7], en dehors des limites restreintes d'un contexte érudit ou universitaire. Küchler et Herrmann sont tout particulièrement tributaires de ce contexte : Küchler scande la plupart de ses références à la littérature islandaise de notes de bas de page renvoyant à sa propre œuvre de traducteur, compilée dans ses *Nordische Heldensagen* (1892)[8], tandis que Herrmann fait de son vaste récit de voyage le laboratoire de son travail de traduction pour la *Sammlung-Thule*[9].

Dès lors, il est permis de penser que les écrivains-voyageurs américains et allemands de la seconde moitié du XIXe siècle se situent dans un contexte analogue à l'anglo-saxonisme qui conduit Metcalfe et Baring-Gould à se faire les passeurs de la littérature islandaise et que, dans ces relations viatiques non britanniques, l'*ethos* de l'écrivain-voyageur et celui du traducteur ou du folkloriste se confondent également. Par exemple, Herrmann sacrifie aux récits consacrés de la *Grettis saga Ásmundarsonar*[10], de la *Brennu Njáls saga*[11], de la *Gunnlaugs saga ormstungu*[12], de la *Eyrbyggja saga*[13] ou encore de la *Laxdæla saga*[14], mais il aborde l'intégralité des sagas islandaises citées par les voyageurs en Islande, jusqu'aux sagas les plus

[1] Voir Zernack, *ibid*., p. 170-171.
[2] Même si son récit de voyage ne reflète pas son activité de traducteur, Heusler est l'auteur de plusieurs traductions dès 1897 (voir annexe 2 (1897a, 1897g, 1902g, 1913a, 1913f)), avant de prendre part à l'entreprise de la *Sammlung Thule* (voir annexe 2 (1911c, 1912a, 1912g, 1913a, 1913f, 1914c)).
[3] Pour les sagas islandaises que contient son *Isländerbuch* (« Livre des Islandais »), voir annexe 2 (1907a, 1907e, 1907i, 1907j, 1907p, 1907s, 1907y). Sa publication est rééditée pour la jeunesse (voir annexe 2 (1908a, 1908f, 1908h, 1908j, 1908n, 1908o, 1908u)). Certaines sagas sont rééditées individuellement (voir annexe 2 (1910c)).
[4] Voir Zernack, *ibid*., p. 171-172.
[5] Voir Zernack, *ibid*., p. 172. La publication s'étend entre 1911 et 1930 ; nous n'avons reproduit que les titres des volumes publiés pendant notre période d'étude (voir annexe 2 (1911c, 1911f, 1912a, 1912d, 1912f, 1912g, 1912h, 1912i, 1912j, 1912k, 1913c, 1913h, 1913i, 1914a, 1914b, 1914g, 1914l, 1914m, 1914n, 1914q, 1914r)).
[6] Voir Zernack, *ibid*., p. 173.
[7] Voir Zernack, *Geschichten aus Thule, op. cit.*, p. 3-4.
[8] Voir Carl Küchler, *Nordische Heldensagen, aus dem Altisländischen übersetzt und bearbeitet von Carl Küchler*, Brême, M. Heinsius Nachfolger, 1892. Y sont traduites la *Gunnlaugs saga ormstungu* (voir annexe 2 (1892g)), la *Friðþjófs saga hins frækna* (voir annexe 2 (1892e)), et la *Völsunga saga* (voir Küchler, *ibid*., p. 133-259).
[9] Pour sa traduction de la *Grettis saga Ásmundarsonar*, voir annexe 2 (1913c)
[10] Voir Herrmann, *Island in Vergangenheit und Gegenwart, op. cit.*, vol. II, p. 79-80 et *passim*.
[11] Voir Herrmann, *ibid*., vol. II, *passim*.
[12] Voir Herrmann, *ibid*., vol. II, p. 257, 259, 288, 302.
[13] Voir Herrmann, *ibid.*, vol. III, p. 96-97, 128, 139-141 et *passim*.
[14] Voir Herrmann, *ibid*., vol. III, p. 96-97, 141, 146-160 et *passim*.

ponctuellement évoquées : *Hænsa-Þóris saga*[1], *Víga-Glúms saga*[2], *Bárðar saga Snæfellsáss*[3], ou, parmi les sagas encore plus rarement évoquées, *Bjarnar saga Hítdælakappa*[4]. Son approche de scandinaviste le conduit même à mentionner une saga qui échappe aux voyageurs en Islande : la *Vopnfirðinga saga*[5]. Dans *Island in Vergangenheit und Gegenwart*, le modèle du pèlerinage culturel revêt une dimension encyclopédique, d'une part, à travers l'exhaustivité recherchée des références à la littérature islandaise et des itinéraires de pèlerinage possibles à travers l'Islande – Herrmann les épuise en deux grands voyages – et, d'autre part, à travers les codes mêlés du récit de voyage savant et du guide touristique. En effet, Herrmann accompagne ses deux récits de voyage d'index des références littéraires islandaises[6], aussi rigoureusement établis que ses *index nominum*[7] qui le relient à la tradition des récits de voyage savants d'explorateurs-naturalistes et de folkloristes[8]. Cela fait du récit de voyage de Herrmann une somme de la littérature islandaise connue des voyageurs occidentaux en Islande, un miroir de l'imaginaire occidental de l'Islande médiévale. De la même manière, le récit de voyage de Headley, outre son feuilletonnage de la *Grettis saga Ásmundarsonar* emprunté à Baring-Gould[9], est caractérisé par l'insertion de multiples épisodes de sagas, de chroniques ou de poèmes eddiques, à la manière de Forbes, Metcalfe ou Baring-Gould : le « Krákumál »[10] ; la « Völuspá » et le « Hávamál »[11], le *Landnámabók*[12], ainsi que la *Brennu Njáls saga*, la *Eyrbyggja saga*, la *Gunnlaugs saga ormstungu*, la *Egils saga Skallagrímssonar* ou encore la

[1] Voir Herrmann, *ibid*., vol. II, *passim* ; ibid., vol. III, *passim*. Seuls Gustav Storm (voir Gustav Storm, *Minder fra en Islandsfærd*, Christiania, J. W. Cappelens Forlag, 1874, p. 72), Howell (voir Howell, *op. cit*., p. 137) et Collingwood (voir Collingwood et Stefánsson, *op. cit*., p. 43, 55) évoquent cette saga.
[2] Voir Herrmann, *ibid*., vol. II, *passim*. Seul Collingwood évoque cette saga (voir Collingwood et Stefánsson, *op. cit*., p. 173-174).
[3] Voir Herrmann, *ibid*., vol. III, *passim*. Seuls Forbes (voir Forbes, *op. cit*., p. 193), Baring-Gould (voir Baring-Gould, *op. cit*., p. 89), Metcalfe (voir Metcalfe, *The Oxonian in Iceland, op. cit*., p. 302) et Kahle (voir Kahle, *op. cit*., p. 266-267) évoquent cette saga.
[4] Voir Herrmann, *ibid*., vol. III, *passim*. Seul Metcalfe (voir Metcalfe, *The Oxonian in Iceland, op. cit*., p. 70) évoque cette saga.
[5] Voir Herrmann, *ibid*., vol. III, *passim*.
[6] Voir « Verzeichnis der Proben aus der isländischen Literatur », dans Herrmann, *ibid*., vol. II, p. 295-297 ; « Verzeichnis der Proben aus der isländischen Literatur », dans Herrmann, *ibid*., vol. III, p. 300-301.
[7] Voir « Sachregister », dans Herrmann, *ibid*., vol. II, p. 309-316 ; « Zum Nachschlagen », dans Herrmann, *ibid*., vol. III, p. 302-312.
[8] Voir « Index », dans Mackenzie, *op. cit*., p. 485-491 ; « Index », dans Hooker, *op. cit*., vol. II, non paginé ; « Index », dans Henderson, *op. cit*., vol. II, p. 401-412 ; « General Index » et « Index to the Scandinavian Mythology », dans Miles, *op. cit*., p. 245-248 et 249-252 ; « Index », dans Collingwood et Stefánsson, *op. cit*., p. 181-187. À titre comparatif, l'on ne trouve guère d'index dans les récits de voyage de Marmier, de Baring-Gould (quoi que les annexes diverses en fassent office, chez ce dernier), de lord Dufferin, de Kneeland, de Leclercq, de Tromholt, de Labonne, de Meignan ou de Howell.
[9] Voir Headley, *op. cit*., p. 8, 133-152, 154-165, 167-179, 180-207. Sur 357 pages, approximativement 78 sont dévolues au récit de la *Grettis saga* en fonction des épisodes définis par Baring-Gould.
[10] Voir Headley, *ibid*., p. 12-17.
[11] Voir respectivement Headley, *ibid*., p. 20-24 et 24-26.
[12] Voir Headley, *ibid*., p. 34-38, 39-44, 67-69.

Laxdæla saga[1]. Chaque extrait de littérature islandaise est convoqué pour étayer les connaissances disponibles sur l'Islande médiévale : le chant de mort de Ragnarr Loðbrók illustre la double nature des anciens Islandais, à la fois guerriers et poètes[2] ; la « Völuspá » montre le génie poétique du peuple islandais[3] ; la *Gunnlaugs saga ormstungu* éclaire la mentalité des guerriers vikings, guidée par le courage et l'honneur[4] ; l'épisode de l'échec conjugal de Geirmundr et de Thúridr dans la *Laxdæla saga* témoigne du fonctionnement du mariage et du divorce dans l'Islande médiévale[5]. Cette relation viatique est à la fois une anthologie des textes islandais les plus significatifs à destination du public américain, et un essai d'histoire à partir de ces textes qui sont autant de sources documentaires et historiques. Il est permis de prêter une semblable vocation à Miles dont la relation viatique est consacrée à la transmission de la littérature islandaise : deux chapitres en sont consacrés à un exposé sur la cosmogonie norroise[6], ainsi qu'au récit du Ragnarök causé par la ruse du *trickster* Loki et la mort du dieu Baldur[7], synthèse non référencée de la « Gylfaginning » et de la « Völuspá » ; le chapitre suivant présente les deux *Eddas*, accompagnés de préceptes moraux extraits du « Hávamál »[8] ; lui succède un chapitre proposant une anthologie de poésie islandaise moderne, accompagnée de remarques sur le caractère allitératif de la poésie islandaise[9]. Headley et Miles semblent adopter ce statut de passeurs par nécessité. Si les *Sagas du Vínland* sont connues du lectorat américain depuis la publication de la traduction du manifeste de Carl Christian Rafn aux États-Unis en 1838[10] et que les traductions et réécritures de Laing et Longfellow ont circulé, les travaux de réédition et de traduction de Rasmus Bjørn Anderson ne débutent qu'à la fin des années 1870 ; le lectorat américain doit attendre l'édition américaine des *Popular Romances of the Middle Ages* (1880) de George W. Cox et Eustace Hinton Jones[11] pour découvrir la *Brennu Njáls saga*, la *Gunnlaugs saga ormstungu* et la *Grettis saga Ásmundarsonar*. Les relations viatiques de Miles et de Headley sont antérieures à ces diverses publications, ce qui fait d'eux

[1] Voir Headley, *ibid*., p. 340-341 (pour la *Brennu Njáls saga*) ; 112-121, 208-210, 341 (pour la *Eyrbyggja saga*) ; 69-73 (pour la *Gunnlaugs saga ormstungu*) ; 123-132 (pour la *Egils saga Skallagrímssonar*) ; 92-94 (pour la *Laxdæla saga*). En additionnant l'ensemble de ces références à celles où interviennent les épisodes de la *Grettis saga*, l'on peut évaluer à 128 pages sur 357 le volume dévolu à la littérature islandaise médiévale chez Headley.
[2] Voir Headley, *ibid*., p. 12-17.
[3] Voir Headley, *ibid*., p. 20-24.
[4] Voir Headley, *ibid*., p. 69-73.
[5] Voir Headley, *ibid*., p. 92-94. Voir « Saga des Gens du Val-au-Saumon », chapitre 30, dans Boyer, *Sagas islandaises, op. cit*., p. 445-447.
[6] Voir Miles, *op. cit*., p. 183-191.
[7] Voir Miles, *ibid*., p. 191-202.
[8] Voir Miles, *ibid*., p. 203-212.
[9] Voir Miles, *ibid*., p. 213-221.
[10] Voir annexe 2 (1838d, 1838j).
[11] Voir annexe 2 (1880b, 1880j, 1880l). NB : cette dernière est aussi diffusée aux États-Unis par l'édition américaine de la traduction romancée de Baring-Gould (voir annexe 2 (1880h)).

des pionniers. Néanmoins, deux éléments nous invitent à relativiser l'ambition savante et didactique des récits de voyage allemands et américains de la seconde moitié du XIXe siècle : d'une part, chez les écrivains-voyageurs allemands à l'exception de Paul Herrmann, le recours quasiment exclusif à un corpus très restreint de sagas islandaises, qui plus est, déjà traduites vers l'allemand ; d'autre part, chez les écrivains-voyageurs américains, l'application progressivement déréférentialisée, puis resémantisée, d'un canevas discursif hérité des écrivains-voyageurs britanniques. Nous le verrons, l'identification de ces deux procédés, que nous allons traiter successivement, nous permettra de mettre en évidence la validité d'un processus de stéréotypie à l'échelle de l'ensemble du corpus du voyage d'Islande.

Les écrivains-voyageurs allemands de la seconde moitié du XIXe siècle puisent leurs références littéraires islandaises dans un corpus très restreint de sagas islandaises : la *Grettis saga Ásmundarsonar*, la *Brennu Njáls saga,* la *Gunnlaugs saga ormstungu*, la *Eyrbyggja saga* et la *Laxdæla saga*. Par exemple, en passant à proximité du Hrafnagjá, près de Þingvellir, Kahle fait le récit du duel de Gunnlaugr et de Hrafn pour la main d'Helga[1] ; à Mosfell, il relate la vie d'Egill et intègre des traductions versifiées de ses deux poèmes[2] ; à Goðafoss, il narre le combat de Grettir avec le géant Kárr qui se cache dans une caverne dissimulée par la cascade[3] ; les lacs Húnavatn et Svínavatn lui évoquent par leurs étymologies la vie du colon Ingimundr inn gamli Þorsteinsson dans la *Vatnsdæla saga* et le *Landnámabók*[4] ; dans la région du Breiðafjörður, il relate la mort d'Auður djúpúðga Ketilsdóttir, propriétaire terrienne du Xe siècle[5]. Dans *Unter der Mitternachtsonne durch Island* (1906), Küchler qui chemine à Hlíðarendi se souvient de l'exil manqué de Gunnarr, qu'il traite aussi à travers le poème « Gunnarhólmi » de Jónas Hallgrímsson[6], et l'existence d'Egill lui revient en mémoire lorsqu'il passe à Borg[7]. Dans *Wüstenritte und Vulkanbesteigungen auf Island* (1909), il se remémore le duel de Gunnlaugr et

[1] Voir Kahle, *op. cit*., p. 108-109.
[2] Voir Kahle, *ibid*., p. 142-153.
[3] Voir Kahle, *ibid*., p. 172, 185 et 224-225. Leclercq fait lui aussi référence à cet épisode (voir Leclercq, *op. cit*, p. 88 ; voir « Saga de Grettir », chapitre 66, dans Boyer, *Sagas islandaises, op. cit*., p. 908).
[4] Voir Kahle, *op. cit*., p. 184, 185, 269-270. « Ingimundr le Vieux » nomme le Húnavatn d'après l'ourse et les deux oursons qu'il y a rencontrés, et le Svínavatn d'après les cochons qu'il y a fait prospérer : voir « Saga des chefs du Val-au-Lac, chapitre 15, dans Boyer, *Sagas islandaises, op. cit*., p. 987-988 ; et Boyer, *Livre de la colonisation de l'Islande, op. cit*., p. 146-147.
[5] Voir Kahle, *op. cit*., p. 269-270. Comme Snorri le *goði*, Auður, également nommée Unnr, ou « Aude la Très-Sage » en français, apparaît dans plusieurs sagas et chroniques médiévales : *Brennu Njáls saga*, *Grettis saga Ásmundarsonar*, *Eyrbyggja saga*, *Eiríks saga rauða*… Mais ce sont le *Landnámabók* et la *Laxdæla saga* qui relatent sa mort de vieillesse : voir « Saga des Gens du Val-au-Saumon », chapitre 7, dans Boyer, *Sagas islandaises, op. cit*., p. 395-396 et Boyer, *Livre de la colonisation de l'Islande, op. cit*., p. 100-101. C'est un personnage dont la présence plane dans les récits des voyageurs en Islande, qui compilent sa vie d'après plusieurs sagas : voir Forbes, *op. cit*., p. 221, Collingwood et Stefánsson, *op. cit*., p. 132.
[6] Voir Küchler, *Unter der Mitternachtsonne durch Island, op. cit.*, p. 58-60.
[7] Voir Küchler, *ibid*., p. 150.

Hrafn à Þingvellir, autour duquel il structure son récit synthétique de la saga[1] ; lors de son passage dans la région de cratères volcaniques de Skútustaðir, la *Kristni saga* est ponctuellement évoquée[2] ; dans la région de la Jökulsá, face au Grettishlaup, il se souvient du saut de Grettir au-dessus d'un gouffre pour échapper à ses ennemis[3] ; dans la région de Drangey s'impose le récit du destin tragique de Grettir, que Küchler traite également à travers le cycle poétique « Grettisljóð » de Matthías Jochumsson[4]. Dans *In Lavawüsten und Zauberwelten auf Island* (1911), c'est la *Laxdœla saga* qui se rappelle au souvenir de Küchler lors de son voyage dans la région du Snæfellsnes[5]. Il invoque ensuite des épisodes ponctuels de la *Eyrbyggja saga*, dont il offre aussi un récit synthétique[6], au gré des lieux qu'il traverse : dans la région du Snæfellsjökull, qui lui rappelle les premiers temps de la colonisation de l'île[7] ; à Haugabrekka, lieu d'un *þing* annuel fréquenté par les personnages de la saga, non loin d'Ólafsvík[8], ou dans la région du Berserkjahraun, lieu de l'exploit de Halli et Leiknir[9]. Cet usage d'un corpus restreint de sagas islandaises s'oppose à la dynamique de diversification des références de sagas qui est à l'œuvre dans le corpus des récits de voyage victoriens à la même époque[10].

Une hypothèse serait propre à expliquer cette dynamique : celle d'un décalage entre, d'une part, la Grande-Bretagne et l'Allemagne en matière de réception et de diffusion de la littérature islandaise médiévale[11]. En effet, en Allemagne, les entreprises de traductions de sagas les plus significatives se concentrent au début du XXe siècle, là où elles s'échelonnent tout au long du XIXe siècle en Grande-Bretagne. Des références de sagas désormais stéréotypées dans le corpus des relations viatiques victoriennes ne feraient-elles que refléter l'état réel d'avancement des connaissances en la matière en Allemagne ? Il n'en est rien : lorsque Kahle publie son récit de voyage, la *Gunnlaugs saga ormstungu*[12], la *Egils saga*

[1] Voir Küchler, *Wüstenritte und Vulkanbesteigungen auf Island, op. cit.*, p. 120-121.
[2] Voir Küchler, *ibid*., p. 233.
[3] Voir Küchler, *ibid*., p. 169. Cet épisode n'apparaît pas dans la saga, mais il est véhiculé par une tradition orale (voir *Sportsman's and Tourist's Handbook to Iceland*, Leith, Geo. V. Turnbull, 1900, p. 85). De fait, l'épisode du Grettishlaup est compilé par Jón Árnason dans le récit qu'il propose de la vie de Grettir (voir « Sagnir úr Grettlu », dans Árnason, *Íslenzkar Þjóðsögur og Æfintýri, op. cit*., vol. II, p. 94-97).
[4] Voir Küchler, *ibid*., p. 284-285.
[5] Voir Küchler, *In Lavawüsten und Zauberwelten auf Island, op. cit.*, p. 169 et 179.
[6] Voir Küchler, *ibid*., p. 77-78.
[7] Voir Küchler, *ibid*., p. 63-64.
[8] Voir Küchler, *ibid*., p. 141-148.
[9] Voir Küchler, *ibid*., p. 168-170.
[10] Voir sections 1.2.1.3.2. et 1.2.1.3.3. du présent chapitre de thèse.
[11] Voir section « Analyse des graphiques » de l'annexe 2.
[12] Accessible en allemand depuis la traduction de la compilation de Müller par Karl Lachman (voir annexe 2 (1816j)), elle fait l'objet d'une traduction abrégée (voir annexe 2 (1857)), puis d'une traduction intégrale (voir annexe 2 (1878f, 1887f)), avant d'être compilée par Poestion (voir annexe 2 (1882k, 1884c)), puis retraduite (voir annexe 2 (1890g)). Küchler la retraduit (voir annexe 2 (1892g)). Elle sera enfin retraduite en 1914 (voir annexe 2 (1914l)).

Skallagrímssonar[1], la *Grettis saga Ásmundarsonar*[2], la *Vatnsdæla saga*[3], le *Landnámabók*[4] et la *Laxdæla saga*[5] sont accessibles en allemand, sinon intégralement, au moins par extraits ; il en va de même, *a fortiori*, pour Küchler qui, à l'exception de la *Kristni saga*[6], a également accès aux traductions allemandes de la *Brennu Njáls saga*[7] et de la *Eyrbyggja saga*[8].

Une seconde hypothèse nous invite au contraire à détacher du contexte et de la chronologie de la diffusion allemande de la littérature islandaise la dynamique d'insertion des sagas islandaises telle que nous la constatons à l'échelle des relations viatiques allemandes. Nous avions constaté chez les récits de voyage victoriens de la seconde moitié du XIXe siècle la perpétuation des références à la *Brennu Njáls saga* dans le Markarfljót, à la *Egils saga Skallagrímssonar* dans la région de Mosfell ou à la *Grettis saga Ásmundarsonar* devant Drangey, et nous avions conclu à une dynamique de stéréotypie fondée sur le partage d'une mémoire intertextuelle par les écrivains-voyageurs britanniques. Il serait possible de reconduire la même analyse à l'échelle des récits de voyage allemands de la fin du XIXe siècle et, partant, à l'ensemble du corpus d'étude. L'on songe notamment à la référence régulière au duel de Gunnlaugr et de Hrafn qui s'impose aux voyageurs de passage à Þingvellir, de Chevalet à Küchler, avec une constance presque comparable à celle de l'épisode de la christianisation de l'Islande à l'Alþingi, plaçant les écrivains-voyageurs aussi bien sous le patronage de Holland et de Mackenzie que sous celui de Marmier. Ces références récurrentes, décorrélées de l'actualité éditoriale des traductions de sagas islandaises, révèlent une logique stéréotypique interne au corpus. En témoignent les récits – peu nombreux – des voyageurs scandinaves : en

[1] Accessible en allemand depuis les travaux de Lachmann (voir annexe 2 (1816d)), elle est intégralement traduite en 1888 (voir annexe 2 (1888g)).
[2] Accessible en allemand depuis les travaux de Lachmann (voir annexe 2 (1816i)), elle fait l'objet d'une nouvelle compilation (voir annexe 2 (1875k)), puis d'une traduction intégrale (voir annexe 2 (1896j)).
[3] Accessible en allemand depuis les travaux de Lachmann (voir annexe 2 (1816r)), elle fait l'objet d'une traduction intégrale par Heinrich von Lenk (voir annexe 2 (1893t)).
[4] Il est présent en version abrégée dans la compilation de Lachmann (voir annexe 2 (1816o)), mais Kahle, scandinaviste, y a probablement accès dans les rééditions des *Íslendingasögur* (voir annexe 2 (1843e, 1891h)).
[5] Accessible en allemand depuis les travaux de Lachmann (voir annexe 2 (1816p)), elle fait l'objet d'une traduction intégrale (voir annexe 2 (1895l)), puis par extraits (voir annexe 2 (1896m)), avant les traductions d'Arthus Bonus (voir annexe 2 (1907p, 1908n)), de Severin Rüttgers (voir annexe 2 (1907r)) et de Rudolf Meissner (voir annexe 2 (1913i)).
[6] Au moment où écrit Küchler, la *Kristni saga* n'est pas davantage traduite vers d'autres langues que le latin ou les langues scandinaves qu'à l'époque de Hooker ou de Metcalfe.
[7] Elle est accessible en allemand depuis la compilation de Lachman (voir annexe 2 (1816b), mais il faut attendre 1878 pour que paraisse une traduction intégrale par Johannes Claussen (voir annexe 2 (1878a)), suivi par une traduction par extraits (voir annexe 2, 1878b). Küchler voyage avant la parution des traductions d'Arthus Bonus (voir annexe 2, 1907a et 1908a) et d'Andreas Heusler (voir annexe 2 (1911c, 1914c)).
[8] La *Eyrbyggja saga* est accessible en allemand depuis la traduction de la compilation de Müller par Lachmann (voir annexe 2 (1816f)). Arthur Bonus en propose une traduction (voir annexe 2 (1907i, 1908h)).

dépit d'une activité de traduction de sagas islandaises particulièrement développée[1], le panel de leurs références littéraires est tout aussi restreint. Par exemple, si le Suédois Carl Wilhelm Paijkull est le fier héritier de la *Frithiofs saga* (1825)[2] d'Esaias Tegnér[3], il intègre à son récit des mentions plus ou moins approfondies à des personnages du *Landnámabók* – Hrafn Hrafnlykill qui doit déplacer sa ferme sous la menace de l'éruption du Katla, dans le sud-est de l'Islande[4], mais surtout le colonisateur de l'Islande Ingólfur Arnarson et ses hauts faits[5] – ou à la Þórisdalur de Grettir[6]. Quant au traducteur de littérature islandaise médiévale[7] qu'est Gustav Storm[8], outre plusieurs épisodes de sagas moins connus et / ou pratiqués par les écrivains-voyageurs[9], il mentionne succinctement à Mosfell, dans le sud-ouest de l'île, les dernières années du poète-guerrier Egill Skallagrímsson dans la *Egils saga Skallagrímssonar*[10] ; à Borg á Mýrum, toujours dans le Borgarfjörður, les origines d'Egill, mais aussi la tombe de Kjartan Ólafsson, personnage de la *Laxdæla saga*[11] ; dans la région du Geitlandsjökull, la Þórisdalur de

[1] Voir section « Analyse des graphiques » de l'annexe 2.
[2] Esaias Tegnér, *Frithiofs saga af Esaias Tegnér*, Stockholm, Nordström, 1825. Elle sera régulièrement rééditée en suédois tout au long des XIXe et XXe siècles. Paijkull rappelle, non sans fierté, que la *Frithiofs saga* de Tegnér est bien reçue en Islande, rapportant à ce sujet le discours de l'un de ses hôtes (voir Carl Wilhelm Paijkull, *En sommar på Island: Reseskildring*, Stockholm, Albert Bonniers Förlag, 1866, p. 243-244).
[3] Je compile ici les propos d'Adolph Burnett Benson, *The Old Norse Element in Swedish Romanticism*, New York, Columbia University Press, 1914 ; de Jean-François Battail, Régis Boyer et Vincent Fournier, *Les Sociétés scandinaves de la Réforme à nos jours*, Paris, Presses universitaires de France, 1992, p. 328-343 ; de Thiesse, *La Création des identités nationales, op. cit.*, p. 62-63 et de Spray, « Faith in Translation », *op. cit*., p. 33-35. En 1811, Esaias Tegnér fonde la *Götiska Förbundet* (« Association gothique »), qui a pour mandat d'exploiter la matière mythique et légendaire islandaise pour écrire l'histoire et la littérature des nations scandinaves modernes. Avec Erik Gustav Geijer, il crée la revue *Iduna* en 1814 où paraissent entre 1815 et 1820 le poème « Vikingen » de Geijer, mais aussi les extraits de la *Frithiofs Saga* de Tégner, traduction de la *Friðþjófs saga hins frækna* dans laquelle le panthéon norrois est mis à l'honneur. Andrew Wawn rappelle que la différence essentielle entre la saga islandaise et sa paraphrase romantique suédoise réside dans la fin de l'histoire : chez Tegnér, Frithiof fait pénitence et reconstruit le temple de Baldur après l'avoir détruit, car ce temple préfigure la venue du Christ (voir Wawn, *The Vikings and the Victorians, op. cit*., p. 121). Selon Régis Boyer, les deux œuvres sont à l'origine du « mythe viking » (voir notamment Battail, Boyer et Fournier, *op. cit*., p. 341 et Boyer, *Le Mythe viking, op. cit.*, p. 9 et 87).
[4] Voir Paijkull, *op. cit*., p. 76-77. Voir annexe 1 (1866a) ; pour les traductions de ce récit, voir annexe 1 (1867f, 1868c). Pour cet épisode, voir Boyer, *Livre de la colonisation de l'Islande, op. cit.*, p. 223.
[5] Voir Paijkull, *ibid*., p. 125 et 266-268. Pour cet épisode, voir Boyer, *Livre de la colonisation de l'Islande, op. cit*., p. 37-41.
[6] Voir Paijkull, *ibid*., p. 257-259.
[7] À l'époque où Storm voyage, il est déjà l'auteur d'un essai sur la littérature norroise : *Om den gamle norrøne literatur* (1869) ; et d'un essai consacré à la *Heimskringla* de Snorri Sturluson et à son art de l'historiographie : *Snorre Sturlassons historieskrivning* (1873). La fin des années 1870 verra notamment la publication de sa traduction vers le norvégien de la *Ragnars saga loðbrókar* (voir annexe 2 (1877f)) ; et en 1899 paraissent ses traductions des *Sagas du Vínland* (voir annexe 2 (1899e)) et de la *Heimskringla* (voir annexe 2 (1899l)).
[8] Gustav Storm, *Minder fra en Islandsfærd*, Christiania, J. W. Cappelens Forlag, 1874 (voir annexe 1 (1874d)).
[9] Devant le Helguskarð, montagne de basalte située à proximité du Hvalfjörður dans l'ouest de l'île, il évoque la fuite de la jeune Helga après la mort de son compagnon, le proscrit Hörður Grímkelsson, personnage de la *Harðar saga ok Hólmverja* (voir Storm, *ibid*., p. 65-66) ; à Þinganes, dans la région du Borgarfjörður, toujours dans l'ouest de l'île, il se souvient de scènes de la *Hænsa-Þóris saga* et de l'*Íslendingabók* (voir Storm, *ibid*., p. 72).
[10] Voir Storm, *op. cit*., p. 59. Voir « Saga d'Egill, fils de Grímr le Chauve », chapitre 85, dans Boyer, *Sagas islandaises, op. cit*., p. 199-202.
[11] Voir Storm, *ibid*., p. 75 et 77. Voir « Saga des gens du Val-au-Saumon », chapitre 51, dans Boyer, *Sagas islandaises, op. cit.*, p. 502-503.

Grettir[1]. Certes, la référence à la Þórisdalur, commune à Paijkull et à Gustav Storm, apparaît pour la première fois chez Eggert Ólafsson et Bjarni Pálsson, que mentionne Paijkull[2], ce qui serait l'indice de la persistance d'un canal scandinave de l'imaginaire des sagas islandaises. Néanmoins, la référence à l'expédition des deux savants islandais du XVIIIe siècle est aussi présente chez Hooker : s'il n'est pas mentionné par Paijkull, ce dernier témoigne par ailleurs de sa connaissance des récits de voyage de ses prédécesseurs britanniques, tels que Henderson[3] ou sir Joseph Banks[4]. Par là, Paijkull et Gustav Storm signent donc leur adhésion aux codes rhétoriques et aux *topoi* du voyage d'Islande. L'ensemble du corpus des relations viatiques consacrées à l'Islande jusqu'au début du XXe siècle est donc marqué, bien plus que par les fluctuations de la diffusion et de la réception des antiquités islandaises en Europe occidentale et en Amérique du Nord, par ce rapport livresque aux sites visités de l'Islande, ainsi que par la conscience d'avoir affaire à un lieu de discours, à un palimpseste, autant, sinon plus, qu'à un lieu géographique.

En témoigne une autre dynamique à l'œuvre dans les récits de voyage américains de la seconde moitié du XIXe siècle, le processus de stéréotypie qui caractérise l'insertion des références littéraires islandaises dans la trame discursive du voyage d'Islande n'est pas uniquement déterminé par la conscience intertextuelle qui guide l'appréhension des principaux sites visités par les écrivains-voyageurs en Islande ; il l'est également par l'application progressivement déréférentialisée d'un canevas textuel dont lesdites références littéraires islandaises constituent autant de marqueurs génériques. Deux exemples attestent de cette dynamique. Le premier exemple est celui du récit de voyage de Miles, dont une lecture attentive permet d'identifier, derrière les propos érudits sur la littérature et l'histoire de l'Islande, une discrète, mais évidente logique de migration[5] de modèles textuels. En effet, l'on reconnaît dans l'organisation de son propos, tant à un niveau macrostructural qu'à un niveau microstructural, l'influence mêlée des *Lettres sur l'Islande* de Marmier et du *Journal of a Residence in that Island* de Henderson. Par exemple, les *Lettres sur l'Islande* déclinent elles aussi une paraphrase

[1] Voir Storm, *ibid*., p. 98-99.
[2] Voir Paijkull, *op. cit*., p. 257-259.
[3] Voir Paijkull, *ibid*., p. 16.
[4] Voir Paijkull, *ibid*., p. 34.
[5] Nous empruntons ce concept à Marc Angenot, qui l'a forgé dans le cadre de ses recherches sur le discours social et qu'il définit ainsi : « la diffusion de certains schèmes, de certaines "idées", "valeurs" et certains procédés rhétoriques d'un genre discursif à l'autre, d'un champ à un autre, avec l'adaptation de ces entités migrantes à la logique du champ d'arrivée et à son héritage de formes propres » (Marc Angenot, « *1889* : pourquoi et comment j'ai écrit ce livre – et quelques autres », *Médias19* [ressource en ligne], *1889. Un état du discours social*. Mise en ligne le 15 février 2014. URL : http://www.medias19.org/index.php?id=13856 (consultation le 30 avril 2021)).

de la « Gylfaginning » et de la « Völuspá », d'après Mallet (chapitre VI)[1], avant d'exposer les caractéristiques des deux *Eddas*, leurs épisodes saillants, ainsi que la biographie de leurs auteurs respectifs, Sæmundr Sigfússon et Snorri Sturluson (chapitre VII)[2]. Les citations du « Hávamál » qui concluent chez Miles[3] le chapitre consacré aux *Eddas*, ponctuent aussi la présentation des principaux poèmes des *Eddas* chez Marmier[4]. Quant à l'anthologie littéraire de Miles, elle évoque le modèle de la troisième annexe du récit de voyage de Henderson[5], à qui il emprunte, ainsi qu'à Marmier[6], ses remarques sur le caractère allitératif de la poésie islandaise. L'hypothèse selon laquelle Miles comblerait ainsi une lacune savante est douteuse : par exemple, le récit de voyage de Henderson, où l'on relève les emprunts les plus flagrants, a déjà fait l'objet d'une édition américaine, à Boston, en 1830, rééditée dès 1831 en format abrégé[7] ; ce texte, que Miles mentionne ponctuellement à d'autres sujets[8], est donc connu aux États-Unis bien avant la parution de *Norðurfari* (1854). Faut-il voir dans la logique imitative propre à la relation viatique de Miles l'instrumentalisation du modèle du récit de voyage de Henderson au profit d'une entreprise d'affiliation des États-Unis à l'Islande ? L'on ne saurait l'affirmer absolument. L'on y verra à tout le moins une dynamique semblable à celle qui sous-tend le rapport entre la relation de Chojecki et les *Lettres sur l'Islande* de Marmier.

Le second exemple est l'emploi par Stephens et – rétrospectivement – par Headley du procédé narratif du feuilletonnage de la *Grettis saga Ásmundarsonar* dans leurs récits de voyage respectifs. Nous allons le voir, chez l'un comme chez l'autre se produit une progressive décorrélation entre le récit des épisodes de la saga – textuellement empruntés à la version de 1863 de Baring-Gould – et celui de l'itinéraire de voyage. Chez Baring-Gould, nous l'avons vu plus haut, les épisodes de la saga sont égrenés au fil de l'itinéraire de voyage selon une logique de dédoublement entre lieu géographique et lieu discursif : à chaque lieu qui a vu le passage de Grettir et qui détermine les étapes du cheminement viatique, correspond un épisode supplémentaire de la saga. Or, chez les deux voyageurs américains, si les références littéraires islandaises sont celles de Baring-Gould, attestant de l'influence cardinale du modèle textuel de sa relation viatique, ce modèle textuel est vidé de son ancrage référentiel par la déconnexion du récit des épisodes de la *Grettis saga Ásmundarsonar* par rapport à l'itinéraire de voyage et

[1] Voir Marmier, *Lettres sur l'Islande, op. cit.*, p. 159-188.
[2] Voir Marmier, *ibid*., p. 189-239.
[3] Voir Miles, *op. cit*., p. 209-212.
[4] Voir Marmier, *Lettres sur l'Islande, op. cit*., p. 206-209.
[5] Voir Henderson, *op. cit*., vol. II, p. 249-306.
[6] Voir Marmier, *Lettres sur l'Islande, op. cit*., p. 128-130.
[7] Voir annexe 1 (1830a, 1831a).
[8] Voir Miles, *op. cit*., p. 125.

devient un matériau désémantisé, ouvert aux variations et aux réappropriations diverses, ce qui signe par là même son statut canonique. Par exemple, chez Stephens, la logique narrative qui préside à l'insertion des épisodes de la *Grettis saga Ásmundarsonar* est désormais subordonnée à la succession des soirées chez les hôtes islandais et à l'expérience répétée de la *kvöldvaka*[1]. C'est à Reykjahlíð, au nord-est de l'île, chez un vieux paysan islandais, que Stephens et ses compagnons entendent le premier épisode choisi de la saga, le combat par lequel Grettir protège son hôte norvégien Thorfinnr[2]. Ce ne sont ni le lieu ni les attentes spécifiques de l'écrivain-voyageur – ces attentes visent davantage l'expérience topique de la *kvöldvaka* qu'il veut absolument vivre – qui commandent ce récit, contrairement à ce qui se produit chez Baring-Gould ou, plus tard, chez Coles, mais c'est le hasard d'une rencontre littéraire, motivé par la prédilection du paysan islandais pour cette saga en particulier[3]. Le même fermier leur lit, le soir suivant, l'épisode des mésaventures de Grettir en Norvège et des origines de sa proscription[4], avant de se faire relayer, le soir d'après, par son fils Bjarni, pour l'épisode du combat de Grettir contre Glámr[5]. Le lendemain, c'est finalement le fermier qui conclut la lecture, à la faveur d'un temps pluvieux qui retient les voyageurs sous son toit, en relatant la fin de Grettir à Drangey[6]. On le voit, il n'y a guère d'itinéraire de voyage à travers l'île qui justifie la succession des épisodes de sagas : ironiquement, s'il est une région que Grettir n'ait pas traversée dans sa longue fuite, c'est le nord-est de l'Islande. Cela souligne la disparition de l'ancrage référentiel du modèle textuel du pèlerinage culturel de Baring-Gould. De même, il y a chez Headley une quasi autonomisation du récit de la *Grettis saga Ásmundarsonar* : les quatre épisodes qu'il sélectionne dans la saga – les mêmes que Stephens – se succèdent sans interruption tout au long de 75 pages et mobilisent à eux seuls quatre chapitres entiers[7]. Certes, contrairement à Stephens, Headley revendique un ancrage référentiel au début de son récit, en signalant son passage à

[1] La *kvöldvaka* est la veillée vespérale islandaise au cours de laquelle la famille se réunit autour du patriarche pour entendre le récit des sagas. Elle est identifiée par les explorateurs-naturalistes du début du XIXe siècle, tel Henderson qui en livre une description (voir Henderson, *op. cit*., vol. I, p. 366) et elle devient rapidement un *topos* du voyage d'Islande, relayée par l'illustration qu'en fait Auguste Mayer dans le cadre de son *Atlas pittoresque*. À ce sujet, voir Karen Oslund, « "Le Nord commence en soi" : le passé comme prologue dans la littérature de voyage en Islande », dans François Émion et Hanna Steinunn Thorleifsdóttir (dir.), *L'Islande dans l'imaginaire*, Caen, Presses universitaires de Caen, 2013, p. 38-41 et Mossé, « La littérature en partage », *op. cit.*, *passim*. À la suite de Sumarliði R. Ísleifsson, Karen Oslund évoque le caractère invraisemblable de la scène dessinée par Mayer – présence d'un foyer au cœur d'une maison qui ne dispose d'aucune voie d'évacuation pour la fumée – et étaye les accusations d'affabulations qu'adressent Baring-Gould et Burton aux publications de la Commission scientifique d'Islande et de Groenland (voir Oslund, *op. cit*., p. 39).

[2] Voir Stephens, *op. cit*., p. 136-154. Sur 238 pages, 85 sont dévolues au récit de la *Grettis saga Ásmundarsonar* en fonction des épisodes définis par Baring-Gould.

[3] Voir Stephens, *ibid*., p. 133-134.

[4] Voir Stephens, *ibid*., p. 159-171.

[5] Voir Stephens, *ibid*., p. 176-194.

[6] Voir Stephens, *ibid*., p. 200-235.

[7] Voir Headley, *op. cit*., p. 133-207.

Bjarg[1]. Mais le récit de l'itinéraire du voyageur et, donc, l'éventuel ancrage référentiel du récit de saga disparaissent jusqu'à la fin du récit, où il n'est que discrètement suggéré, à travers l'évocation des paysages de la région de Drangey[2]. Si ces éléments de description émanent de l'expérience viatique de Headley, la première personne du voyageur-narrateur est absente du récit. Cette suspension de l'ancrage référentiel s'explique certes par le fait que deux des quatre épisodes choisis par Stephens et Headley situent l'intrigue de la *Grettis saga Ásmundarsonar* en Norvège. Mais sans doute faut-il justement interroger cette sélection effectuée parmi les six épisodes traduits par Baring-Gould : elle répond probablement à un choix d'auteur, celui d'écrire selon la trame d'un modèle textuel déréférentialisé, devenu objet littéraire.

On le voit, l'hypothèse du récit de saga comme lieu commun et élément définitoire des modèles textuels du voyage d'Islande est propre à expliquer la persistance, non seulement du procédé du récit de saga enchâssé, mais aussi, à travers ce procédé, de l'usage d'un corpus restreint de références – *Brennu Njáls saga*, *Gunnlaugs saga ormstungu*, *Grettis saga Ásmundarsonar* – chez les voyageurs américains, allemands, français ou belges. Cette hypothèse nous permet de mettre en évidence une dynamique d'émulation interne au corpus des récits de voyage en Islande, que cette émulation s'exerce dans un cadre strictement national – par exemple, de Marmier à Chojecki ou à Chevalet et Meignan – ou qu'elle franchisse les frontières d'un pays donné pour dessiner les lignes de tension d'une course à l'héritage islandais médiéval, comme c'est le cas entre l'Anglais Baring-Gould et les Américains Stephens et Headley. Cette dynamique d'émulation trace des interpolations et favorise les échos à l'intérieur du corpus des récits de voyage en Islande, qui est, nous le voyons à partir des années 1870, progressivement marqué par des choix anachroniques en regard de l'histoire des traductions et éditions de sagas islandaises. Le cas particulier du *Burnt Njal* de Dasent, que les voyageurs privilégient jusqu'au début du XXe siècle en dépit de l'existence de traductions plus récentes, est révélateur de cette logique propre au voyage d'Islande. Ce dernier semble s'affranchir de la mission savante qui pourrait être la sienne, faire connaître les sagas islandaises et les transmettre, puisqu'il coexiste avec des traductions érudites et universitaires, dont il semble représenter la face cachée et libre. Par sa stéréotypie et sa déréférentialisation, il devient un objet littéraire à part entière.

[1] Voir Headley, *ibid*., p. 133.
[2] Voir Headley, *ibid*., p. 207.

2. Du voyage d'Islande au roman vrai d'Islande : genèse d'une fictionnalisation paradoxale

L'étude des modalités et des différentes étapes de l'insertion des références littéraires islandaises dans le corpus des relations viatiques consacrées à l'Islande nous a permis d'identifier les trois données suivantes. La première donnée est la nécessité de réévaluer la corrélation entre ce processus d'intégration de la littérature islandaise à la trame discursive du récit de voyage et la littérarisation du voyage d'Islande qui intervient de manière graduelle à travers les *Lettres sur l'Islande* de Marmier et les relations des écrivains-voyageurs britanniques des années 1860, et qui s'étend sur la seconde moitié du XIXe siècle. En effet, si l'émergence du modèle textuel du pèlerinage culturel constitue un facteur supplémentaire favorable à l'essor du processus de montage de genres, c'est à Mackenzie et Holland et, plus précisément encore, à Henderson qu'est imputable l'apparition des premiers récits d'épisodes de sagas islandaises, en note de bas de page (Mackenzie et Holland) ou dans le corps du texte (Henderson). La seconde donnée est la décorrélation, cette fois-ci partielle et croissante, entre l'insertion progressive des références littéraires islandaises dans l'économie narrative de la relation viatique et la chronologie de la redécouverte et de la diffusion de la littérature islandaise en Europe occidentale et en Amérique du Nord tout au long du XIXe siècle. En effet, les publications fondatrices des corpus britannique et français – Henderson et Baring-Gould d'une part, Marmier d'autre part – s'intègrent dans un paysage intellectuel marqué par l'essor des études scandinaves, avec, en Grande-Bretagne, la parution des traductions de la *Eyrbyggja saga* (1814), de la *Brennu Njáls saga* (1861) et la diffusion, plus confidentielle, des recueils de contes de Konrad Maurer (1860) et de Jón Árnason (1862-1864), et, en France, celle des différents travaux de traduction d'Ampère. En revanche, le choix des références littéraires islandaises qui caractérisent les relations de voyage suivantes n'est plus indexé sur l'actualité éditoriale des études littéraires scandinaves et islandaises, même lorsque celles-ci sont florissantes, comme dans l'Angleterre du dernier quart du XIXe siècle. Ces choix répondent bien davantage à une double dynamique de stéréotypie : d'une part, stéréotypie basée par le palimpseste intertextuel des discours tenus sur un lieu, qu'entretient la récurrence des itinéraires viatiques et des modalités de mise en discours de ces itinéraires, en vertu de l'ancrage référentiel du récit de voyage ; d'autre part, stéréotypie basée par la détermination discursive du récit de voyage, son figement en modèles textuels préétablis que l'écrivain-voyageur peut choisir d'appliquer à la réalité qu'il souhaite mettre en discours. La troisième donnée est l'identification plus précise – à travers la récurrence de certaines références littéraires plutôt que d'autres et leur convergence au sein d'un ou de plusieurs corpus d'appartenance nationale distincte – de deux canaux majeurs

d'institutionnalisation du voyage d'Islande en forme littéraire à part entière : le canal britannique, dont l'influence s'étend au-delà des frontières de la Grande-Bretagne, en témoigne la résurgence des modèles textuels élaborés par Henderson et Baring-Gould chez les écrivains-voyageurs américains ; le canal français et, plus largement, de langue française, dont la figure de proue, Marmier, infléchit de manière incontestable les récits de ses successeurs, que ce soit à travers une dynamique de révérence – Chevalet, Leclercq, Labonne – ou d'écart parodique, avec Dutertre.

On l'aura donc constaté, l'emploi récurrent des références littéraires islandaises semble obéir au moins autant, sinon plus, à un geste d'écrivain qu'à une nécessité référentielle ou qu'à une vocation savante de transmission de ces textes. La littérature islandaise est autant l'un des marqueurs les plus distinctifs de la stéréotypie et de l'institutionnalisation littéraire et générique du voyage d'Islande qu'un matériau central dans le processus de montage des genres qui signe lui aussi la littérarisation progressive du corpus des relations viatiques consacrées à l'Islande. Néanmoins, les récits de voyage savants des explorateurs-naturalistes du tournant des XVIIIe et XIXe siècles, dont les pratiques d'écriture recèlent l'émergence de la littérature islandaise – sous forme d'allusions, de mentions, de synthèses, de traductions voire de compilations – dans l'économie discursive de la relation viatique, doivent nous amener à interroger la pertinence de l'hypothèse d'un usage purement stéréotypique de la littérature islandaise par les écrivains-voyageurs. En nous appuyant précédemment sur les travaux d'Anne-Gaëlle Weber, qui identifient la persistance du modèle textuel du récit de voyage scientifique à l'échelle de la littérature viatique occidentale du XIXe siècle[1], nous avons montré dans quelle mesure la figure double du savant explorateur et le modèle de la relation classique de type encyclopédique, humboldtienne ou darwinienne, infléchissaient tant l'*ethos* de l'écrivain-voyageur que les modalités de mise en discours de son expérience de voyage en Islande. Nous avons également mis en évidence la persistance de cette influence jusque dans l'application tardive au voyage d'Islande, dans les dernières décennies du XIXe siècle, du modèle de l'itinéraire chateaubriandien, ultime avatar de l'œuvre de l'*histor*[2]. Certes, nous nous le rappelons, les solutions vers lesquelles se tournent les écrivains-voyageurs pour renouveler et faire perdurer le modèle du récit de voyage scientifique ne se valent pas toutes du point de vue de leurs ambitions épistémologiques. Bien sûr, le privilège accordé à d'autres objets d'étude moins

[1] Voir section 2.2.1. du chapitre II de la présente thèse.
[2] Voir section 3.2.3.3. du chapitre II de la présente thèse.

frayés tels que la littérature et l'ethnographie[1], le choix d'un propos géographiquement et scientifiquement spécialisé[2] et le renoncement à la composante de l'exposé savant pour privilégier celle de la relation du voyage[3] préservent les exigences fondamentales du récit de voyage savant : vérité et originalité[4], ainsi qu'utilité[5]. En revanche, les récits de voyage qui souscrivent au modèle de l'itinéraire chateaubriandien semblent davantage privilégier le jeu littéraire sur les codes traditionnels du récit de voyage scientifique, notamment à travers leur pluralité énonciative[6]. Pour autant, est-ce à dire que cette littérature viatique de la fin du XIXe siècle ne serait que jeu de langage et d'écriture ? Peut-on affirmer aussi frontalement que les auteurs de cette seconde catégorie de relations viatiques ont fait le deuil d'une possibilité de produire un discours savant sur le monde et de transmettre un savoir à leur lectorat ? Au contraire, il est permis de penser que l'ambition épistémologique ne cesse de motiver en soubassement le geste d'écriture des voyageurs de la seconde moitié du XIXe siècle, au même titre que le rêve – de plus en plus fou à mesure que se profile le XXe siècle et que se développent les pratiques de tourisme – de découvrir à leur tour une terre restée inconnue.

Par analogie, ce constat nous invite à déterminer dans quelle mesure est valide une approche qui consisterait à renvoyer la présence des références littéraires islandaises dans le récit de voyage à une simple dynamique discursive privée de tout ancrage référentiel. Si les écrivains-voyageurs traduisent – ou trahissent – par l'usage récurrent de ces références leur reconnaissance d'une mémoire intertextuelle et leur appartenance à une ou plusieurs traditions d'écriture viatique, renoncent-ils pour autant à doter la littérature islandaise d'une fonction d'outil d'appréhension cognitive, d'une faculté à les éclairer sur l'histoire, la géographie et la culture du pays qu'ils parcourent ? Cette question est d'autant plus importante que l'influence des récits de voyage savants du début du XIXe siècle dans les pratiques d'écriture des écrivains-voyageurs de la fin de ce siècle s'exprime également à travers cet élément inattendu qu'est le processus d'intégration des références littéraires islandaises à la trame de la relation viatique. Dès lors, nous postulons que le rapport qu'entretiennent les écrivains-voyageurs à la littérature islandaise est complexe et ambivalent, et que l'on ne saurait en épuiser l'explication par un élément contextuel tel que la redécouverte et la diffusion savante de cette littérature en Occident

[1] Voir section 2.3.2.1. du chapitre II de la présente thèse.
[2] Voir section 2.3.2.2. du chapitre II de la présente thèse.
[3] Voir section 2.3.2.3. du chapitre II de la présente thèse.
[4] Voir Venayre, Sylvain. *Panorama du voyage (1780-1920). Mots, figures, pratiques*. Paris : Les Belles Lettres, coll. « Histoire », 2012, p. 220 *et sqq*.
[5] Voir Venayre, *ibid*., p. 415-420.
[6] Voir section 3.2.3.3. du chapitre II de la présente thèse.

au XIXe siècle, ou par une évolution propre au corpus viatique telle que sa littérarisation et son figement par des modèles textuels et des marqueurs génériques préétablis. Plus encore, nous formulons l'hypothèse suivante, en deux pans. D'une part, la présence de la littérature islandaise dans les relations viatiques consacrées à l'Islande au XIXe siècle serait encore et toujours déterminée par l'ancrage référentiel fondateur de la littérature de voyage et par la nécessité d'avoir une prise sur le réel : prise théorique, praxéologique, démiurgique ? Cela reste à définir au cours de la présente étude. D'autre part, cette intégration de la littérature islandaise dans les récits de voyage répondrait à une aspiration profonde des écrivains-voyageurs : maintenir l'équilibre précaire de la double détermination du récit viatique, entre miroir référentiel et objet discursif, entre science et littérature.

La présente réflexion s'articulera en deux temps. Dans un premier temps, nous verrons que les écrivains-voyageurs accordent aux différents genres islandais – sagas, poèmes eddiques, contes folkloriques et chroniques historiques – qu'ils convoquent dans leurs relations respectives un statut et une fonction épistémologiques instables. Nous devrons interroger la pertinence de cet ou de ces usages eu égard au positionnement de ces genres islandais entre référentialité et fictionnalité. Dans un second temps, nous analyserons les conséquences qu'engendre cette instabilité sur les plans formels et esthétiques du voyage d'Islande, ce qui nous permettra d'identifier dans notre corpus d'étude un mouvement dialectique associant les deux déterminations – référentielle et discursive – de la littérature viatique : les contacts et les convergences entre les deux niveaux énonciatifs que sont la relation de voyage et le récit de saga, de chronique, de poème eddique ou de conte enchâssé produiraient une dynamique de fictionnalisation réciproque des deux corpus en présence, sans pour autant bannir le voyage d'Islande de l'orbe de la référentialité, qui serait alors présente sur un mode oblique et conditionnel.

2.1. La littérature islandaise dans les récits de voyage : un statut et une fonction épistémologiques instables

Nous avons précédemment constaté que les récits des explorateurs-naturalistes des XVIIIe et XIXe siècles faisaient entrer dans la trame discursive des relations viatiques les œuvres littéraires médiévales islandaises dont héritaient ensuite leurs successeurs selon une dynamique de double stéréotypie. Par extension, il est possible de supposer que ce sont également les explorateurs-naturalistes qui déterminent le statut et la fonction épistémologiques qu'ils prêtent aux textes islandais convoqués dans leurs récits de voyage. L'on souhaiterait en étudier plus

précisément ici les modalités d'expression. Le postulat de la présente étude est le suivant : les récits de voyage savants du début du XIXe siècle inaugurent un rapport ambivalent à l'historicité et la référentialité supposées des textes littéraires islandais, rapport que reconduisent les écrivains-voyageurs de la seconde moitié du XIXe siècle.

Notre réflexion se déroulera en trois temps. Nous présenterons d'abord un exposé contextuel : la catégorisation des œuvres et des genres littéraires islandais connus dans l'Europe occidentale et l'Amérique du Nord au XIXe siècle par l'entremise d'un spectre de rapports potentiels entre littérature et réel, lui-même délimité par deux polarités opposées l'une à l'autre, à savoir la référentialité et la fictionnalité. Cela nous fournira une grille de lecture sur le positionnement exact de chaque genre littéraire du point de vue des ambitions référentielles ou fictionnelles qui s'y rattachent traditionnellement d'un point de vue occidental. Ensuite, nous déclinerons les différentes modalités de traitement des genres littéraires islandais dans le corpus du voyage d'Islande en interrogeant le rapport d'adéquation et / ou de dissonance entre ces divers traitements privilégiés par les écrivains-voyageurs et les statuts épistémologiques traditionnellement prêtés aux différents genres littéraires islandais eu égard à leur degré supposé de littérarité et / ou de référentialité. Cette analyse nous permettra de constater que les écrivains-voyageurs tendent le plus souvent à affecter des genres littéraires traditionnellement classés comme fictionnels – les contes, les poèmes mythologiques des *Eddas* – ou comme tangents – les sagas – d'un coefficient de référentialité qui siérait davantage, dans notre perspective de lecteurs occidentaux, aux chroniques historiques que sont le *Landnámabók* et l'*Íslendingabók*. Dans un troisième et dernier temps, nous en déclinerons les potentielles explications.

2.1.1. Rappel contextuel : statut(s) épistémologique(s) des quatre genres littéraires islandais

Avant d'aborder la question de la place et de la fonction épistémologiques que prêtent les voyageurs du XIXe siècle aux références littéraires islandaises qu'ils intègrent à leurs relations viatiques et de nous demander en quoi leurs usages constituent des écarts par rapport à l'horizon de réception générique de ces références littéraires et à leur positionnement sur une échelle occidentale qui déclinerait les différents degrés de rapport d'un texte au réel entre fictionnalité et référentialité, il convient d'exposer en quoi consiste ce positionnement. Le statut épistémologique de ces genres littéraires – poèmes eddiques, sagas islandaises, chroniques, contes folkloriques – que convoquent les voyageurs de notre corpus d'étude dans la trame discursive de leurs relations viatiques est ambivalent d'un point de vue occidental, et il est

surtout hétérogène à l'échelle des quatre genres. Nous allons en décliner les différentes nuances en nous attachant à caractériser chacun de ces genres à travers le croisement des discours critiques qui leur sont consacrés : celui des théoriciens actuels de la littérature islandaise et celui des voyageurs du XIXe siècle qui, pour certains d'entre eux, de Holland à Herrmann, ont fait de leurs relations de voyage le lieu d'énonciation de théories sur la littérature islandaise.

Il est possible de discerner *a priori* deux grandes catégories parmi ces quatre genres littéraires islandais. D'une part, il existe les genres littéraires dont le statut épistémologique semble indubitable d'un point de vue occidental : le *Landnámabók* et l'*Íslendingabók*, chroniques historiques, se situeraient du côté de la référentialité, tandis que les *Eddas*, leurs chants mythologiques et héroïques, se situeraient du côté de la fictionnalité. D'autre part, il existe les genres littéraires dont le statut épistémologique paraît ambivalent ou changeant : les sagas islandaises, dont le corpus vaste et hétérogène décline des spécimens qui, d'un point de vue occidental, entretiennent à la référentialité ou à la fictionnalité des rapports divers ; les contes folkloriques, que leur personnel traditionnel – géants, trolls, *draugar*, etc. – inscrit apparemment dans le champ du merveilleux et, *de facto*, de la fictionnalité, mais que leur contexte grimmien de collecte affecte d'un coefficient de référentialité, celui de la littérature populaire, miroir supposé du peuple et du pays dont elle émane. Nous allons successivement décliner ces deux grandes catégories de genres littéraires et, surtout, éprouver l'exactitude de cette tentative de classification : notre catégorisation occidentale résiste-t-elle à une réalité littéraire islandaise complexe ?

Abordons d'abord les genres littéraires dont le positionnement précis entre référentialité et fictionnalité semble ne faire aucun doute : les *Eddas* d'une part ; le *Landnámabók* et l'*Íslendingabók* d'autre part. Les poèmes eddiques, relatifs à la mythologie et la cosmologie norroises[1], voire, pour l'*Edda* de Snorri Sturluson, consacrés à l'exposé de l'art poétique islandais[2], ne sauraient être dotés par les voyageurs d'un véritable ancrage référentiel, du moins, pas en faisant l'économie d'un effort intellectuel ou d'une modification de leur perception, tant sur ces textes que sur la réalité qu'ils seraient censés éclairer. D'ailleurs, les voyageurs lisent essentiellement les *Eddas* comme un recueil de mythologie islandaise ancienne[3], dont ils

[1] Voir Einarsson, *A History of Icelandic Literature, op. cit*., p. 14.
[2] Voir Einarsson, *ibid*., p. 14 ; Kahle, *op. cit*., p. 8.
[3] Voir notamment Henderson, *op. cit*., vol. I, p. XI ; Chojecki, *op. cit*., p. 164 ; Baring-Gould, *op. cit*., p. 342 ; voir Kneeland, *op. cit*., p. 237. L'on constatera que les voyageurs en Islande conservent essentiellement des *Eddas* la « Völuspá », soit le poème cosmogonique des Scandinaves, de la naissance du monde au Ragnarök. Outre l'indéniable qualité poétique de ce texte, la prédilection des voyageurs pour lui s'explique également par la médiation fondamentale de Mallet, qui en donne une version dans ses *Monumens* (1756), d'après la

savourent la tonalité merveilleuse et épique. Ainsi Chojecki qualifie-t-il la « Völuspá » de « fruit follement fantastique du paganisme scandinave »[1]. Avant d'intégrer à son récit un cycle d'épisodes relatifs à la vie de Sæmundr, Forbes qualifie en ces termes l'*Edda* de ce dernier : « magical and legendary tales »[2]. Headley, quant à lui, désigne les deux *Eddas* sous cette expression : « wild fictions of the Northmen's mythology »[3]. Certes, Leclercq, charmé par la poésie eddique, insiste sur son caractère instructif :

> Les poèmes de l'*Edda* traitent des sujets les plus variés : les uns nous initient à l'ancienne mythologie Scandinave ; d'autres renferment des maximes et des paroles de sagesse ; d'autres, et ce sont les plus remarquables, racontent la vie des héros […].[4]

Néanmoins, s'il est accordé une valeur référentielle aux poèmes eddiques, ce ne peut être que dans deux cas bien précis. Dans le cas de la « Gylfaginning » et de la « Völuspá », l'idée d'une référentialité des poèmes mythologiques n'est pas absente des relations viatiques du XIXe siècle, mais elle n'intervient qu'à la condition d'une perception poétique du paysage islandais. Henry Holland défend ainsi la valeur épistémologique du poème cosmogonique et son rapport de transparence au réel :

> The mythology of the Scandinavians, in its nature propitious to poetic fiction and ornament, was at the same time transplanted into Iceland; the gloomy scenery of which was not wholly unaccordant with the character and usages of this religion. The majesty and the terrors of Odin and of Thor might well be supposed to reside amidst the desolation of nature; and the future bliss of the Valhalla was pictured with a simplicity of description, which gave it even to the imagination of the Icelander, who knew but the names of ease, luxury, and splendour.[5]

Si l'existence du panthéon norrois et de ses pouvoirs surnaturels demeure de l'ordre de l'hypothèse (« might well be supposed to reside amidst the desolation of nature »), Holland se laisse la liberté intellectuelle de songer, sinon à l'authenticité historique des poèmes mythologiques eddiques, du moins à leur vraisemblance, ce qui revient à postuler discrètement leur réalisme. Le second cas de référentialité des poèmes des *Eddas* se présente pour le « Hávamál », autre section particulièrement prisée des voyageurs, qui sont là aussi tributaires

---

« Gylfaginning » de Snorri Sturluson (voir section 1.3. du chapitre I de la présente thèse). Il n'en reste pas moins que les *Eddas*, et en particulier celle de Sæmundr, ne se résument pas aux poèmes mythologiques : l'*Eddukvæði* décline également des poèmes épiques qui pourraient susciter chez les voyageurs les mêmes questionnements quant à leur valeur épistémologique, que ceux que leur inspirent les sagas. Mais le cas ne se présente pas – à notre connaissance – dans notre corpus d'étude.

[1] Chojecki, *op. cit*., p. 165.
[2] Forbes, *op. cit*., p. 292.
[3] Headley, *op. cit*., p. 20.
[4] Leclercq, *op. cit*., p. 297. Holland affirme lui aussi cette dimension pédagogique de l'*Edda*, mais en la réintégrant dans le contexte de son élaboration médiévale (voir Holland, *op. cit*., p. 25).
[5] Holland, *op. cit*., p. 17.

du travail de transmission de Mallet[1]. Marmier, qui emprunte en grande partie à ce dernier les quelques citations de ce manuel de moralité viking[2], les dote d'un indubitable statut référentiel, en des termes qui ne sont pas sans rappeler la citation goethéenne sous le patronage de laquelle il place son récit de voyage[3] :

> C'est le livre des proverbes de ce Salomon du nord [*sic*] [Odin] ; c'est le code de la vie intellectuelle et de la vie pratique. Chaque strophe renferme une sentence, et chaque sentence rappelle cette sagesse proverbiale des peuples qui survit à tous les temps et que l'on retrouve au midi comme au nord, sous la tente de l'Arabe comme sous la chaumière du paysan breton.[4]

Postulant la transparence des préceptes du « Hávamál », Marmier en use d'ailleurs dans son exposé de l'histoire de la littérature islandaise, lorsqu'il s'agit d'expliquer la pratique de transmission orale des scaldes. Il double son discours d'une citation de ce poème eddique, qui devient la caution de son discours savant d'historien :

> C'était là [que le scalde] allait prendre place et qu'il enseignait ses chants à la foule assemblée pour l'entendre. « C'est une vieille coutume », dit Odin dans le *Havamal* [*sic*], « de s'asseoir sur le siége [*sic*] des chanteurs et de redire de mémoire d'anciens chants. Pendant que l'on racontait ainsi les histoires du peuple, je m'assis et je me tus, je regardai et je réfléchis. »[5]

Henderson, quant à lui, est reçu à proximité de Narfeyri, dans la région du Snæfellsnes, par un paysan particulièrement hospitalier, ce qui le conduit à déclarer : « the hospitality so highly celebrated in the *Hâvamâl* [*sic*] was not a poetic fiction »[6]. Si l'on excepte ces deux cas de figure, les poèmes eddiques renvoient le plus souvent les voyageurs à un imaginaire surnaturel, voire merveilleux : le « Hávamál » constitue statistiquement une référence moins présente que la « Völuspá » dans les relations viatiques au XIXe siècle. D'une part, ce dernier poème échappe le plus souvent à la question de la vraisemblance historique et du réalisme dans le cadre strict de laquelle semblent être pensées les sagas au XIXe siècle[7]. D'autre part, il ne peut prétendre

---

[1] Voir section 1.3. du chapitre I de la présente thèse.

[2] L'on trouvera de nombreuses convergences, à quelques différences près, entre l'anthologie de préceptes du « Hávamál » que présente Mallet (voir Mallet, *Monumens, op. cit*., p. 136-143) et celle de Marmier (voir Marmier, *Lettres sur l'Islande, op. cit*., p. 206-209). Nous avons précédemment commenté la fortune de cette petite anthologie dans le récit de voyage de Miles (voir section 1.2.2.2. du présent chapitre).

[3] Voir Marmier, *Lettres sur l'Islande, op. cit*., p. XIV. Voir section 1.2.2.1. du présent chapitre pour un commentaire de cette citation.

[4] Marmier, *ibid*., p. 205.

[5] Marmier, *ibid*., p. 131.

[6] Henderson, *op. cit*., vol. II, p. 74.

[7] Barrow Jr. distingue ainsi les *Eddas* et les sagas : « poetical and historical romances » (Barrow Jr., *op. cit*., p. 242). Robert Chambers les désigne ainsi : « histories and romantic poems » (Robert Chambers, *Tracings of Iceland and the Faroe Islands*, Londres / Édimbourg, W. & R. Chambers, 1856, p. 40). Chez Barrow Jr., l'on constatera que les deux sont renvoyées du côté de la fiction romanesque traditionnelle. Barrow Jr. use d'une catégorie littéraire institutionnalisée pour formuler cette idée, Burton qui rapporte les opinions des Islandais de Copenhague sur ces textes traditionnels les renvoient dos à dos sous le signe commun de l'affabulation : « [they] declare that they never read the theogenic, cosmogenic, and mythic Eddas, because they are literally "grandams' tales;" whilst

au statut de document historique qui peut incomber au *Landnámabók* et l'*Íslendingabók*, archives *a priori* rigoureuses des étapes de la découverte et de la colonisation de l'île, ou aux sagas islandaises.

Leur statut de chronique historique distingue *a priori* également le *Landnámabók* et l'*Íslendingabók* des sagas : aux uns, la prétention d'un ancrage référentiel et d'un discours factuellement exact ; aux autres, le potentiel filtre de l'élaboration littéraire, qui rabattrait la question de la référentialité sur celle de la *mimèsis*[1]. Stefán Einarsson classe le *Landnámabók* parmi les œuvres d'historiographes anciens[2] et en fait avant tout un matériau historique destiné à être ressaisi par les sagas islandaises[3] ; quant à l'*Íslendingabók*, il en rappelle la destination première : une introduction historique au recueil des lois ecclésiastiques de l'Islande au XIIe siècle, fondée sur une chronologie des *lögsögumennur*[4] islandais et des rois de Norvège[5]. Ce faisant, il affirme la référentialité indubitable de ces chroniques médiévales. C'est également le postulat des voyageurs du XIXe siècle : Holland vante la minutie singulière (« singular minuteness ») du récit de la colonisation de l'Islande et des détails généalogiques dont est riche le *Landnámabók*[6] ; Henderson en affirme l'authenticité[7]. Leclercq parle de l'*Íslendingabók*

---

the Sagas or Sayings, moral and dogmatic, epic and historical, are a tissue of inventions, monotonous, moreover, sanguinary, immoral, and barbarous. » (Burton, *op. cit*., vol. I, p. 368)

[1] Référentialité et *mimèsis* désignent les prétentions référentielles de la littérature, soit l'ambition de représenter le réel par le langage, et la tradition théorique à ce sujet, depuis Platon et Aristote, ne semble guère avoir opéré de distinction entre ces deux termes. Pour les besoins de notre étude et à des fins de clarté, nous emploierons le terme de référentialité pour les genres non fictionnels – chroniques médiévales islandaises ou littérature viatique – et réserverons le terme de *mimèsis* aux genres fictionnels. La première nous semble caractérisée par une logique de détermination de la forme ou du genre par le réel (détermination au moins apparente ! Les genres non fictionnels sont des objets de langage à même de produire sur leurs lecteurs l'illusion référentielle ou l'effet de réel respectivement théorisés par Michael Riffaterre et Roland Barthes), tandis que la seconde mettrait en évidence les moyens esthétiques et stylistiques, l'art et l'artificialité de la vraisemblance comme procédé textuel placé au service de la représentation du réel. Pour le rappel historique des théories relatives à la *mimèsis*, voir John Baxter, « Mimesis », dans *Encyclopedia of contemporary literary theory*, Toronto, University of Toronto Press, 1993, p. 591-593 ; Antoine Compagnon, *Le Démon de la théorie*, Paris, Seuil, 1998, p. 111-162 ; Alexandre Gefen, *La Mimèsis*, Paris, Garnier-Flammarion, 2002. Pour approfondir, voir Roland Barthes, « L'effet de réel », *Communications*, n°11, 1968, p. 84-89 ; Michael Riffaterre, « L'illusion référentielle », dans Roland Barthes, Leo Bersani, Philippe Hamon, Michael Riffaterre et Ian Watt, *Littérature et réalité*, Paris, Seuil, coll. « Points Inédits », 1982, p. 91-118.

[2] Voir Einarsson, *A History of Icelandic Literature, op. cit*., p. 106-110.

[3] « *Landnámabók* is even more than genealogy and historical topography. It also abounds in excellent thumbnail sketches of character and dramatic incidents. It seems obvious that many of the family sagas are here, in extract or in a nutshell. » (Einarsson, *ibid*., p. 108). Sverrir Tómasson confirme ce propos en comparant le rapport entre les sagas islandaises et les chroniques historiques dont elles s'inspirent avec celui qu'entretiennent les romans de Chrétien de Troyes avec les écrits de Wace ou de Geoffroy de Monmouth (voir Sverrir Tómasson, « Old Icelandic Prose », dans Neijmann, *op. cit*., p. 83) : réélaboration de la matière historique et part d'invention.

[4] Au singulier, *lögsögumaður* (littéralement : « celui qui dit la loi »). Il s'agit du chef de l'*alþingi* médiéval.

[5] Voir Einarsson, *ibid*., p. 106.

[6] Voir Holland, *op. cit*., p. 10. Forbes en reprend la formulation, de manière quasi semblable (voir Forbes, *op. cit*., p. 55) ; Labonne parle d'un « livre très détaillé » (Labonne, *op. cit*., p. 155).

[7] Voir Henderson, *op. cit*., vol. I, p. XII.

comme de « l'abrégé d'un ouvrage historique »[1]. Régis Boyer abonde globalement dans ce sens :

> Plus intéressant est le cas des « livres de colonisation » (*landnámaboekr*) de l'Islande, genre original s'il en fut, dont le propos est de retracer l'histoire de l'occupation de l'île par ses premiers colonisateurs dont, au passage et s'il y a matière, un court récit ou *tháttr* expose le ou les faits qui l'ont rendu digne de mémoire. […] Il n'y a pas de raison de révoquer en doute, systématiquement, la valeur historique de certains de ces *thaettir*, dans la mesure, surtout, où ils exposent un fait brut, sans affabulation ou retracent une tradition de caractère ponctuel, en évitant toute mise en scène.[2]

Cependant, la formule « certains de ces *thaettir* », que Régis Boyer ne développe pas davantage, laisse présager d'une uniformité épistémologique du *Landnámabók* qui ne serait qu'apparente, et de la difficulté que pose le corpus littéraire islandais aux catégories traditionnelles occidentales : là où Stefán Einarsson voit une véracité historique et factuelle indubitable, Régis Boyer aurait-il identifié dans d'autres *thaettir* une discrète dimension fictionnelle ? Sverrir Tómasson nuance de manière explicite l'approche strictement factuelle et historique du *Landnámabók* en indiquant la présence de personnages inventés pour les besoins de la cause : se créer une généalogie fantaisiste pour revendiquer ses droits sur un territoire[3]. Certes, l'on peut songer que la lecture du *Landnámabók* que présente Sverrir Tómasson au XXIe siècle bénéficie d'éclairages et de recherches auxquels les voyageurs du XIXe siècle ne sauraient avoir accès : faute de recul et de ressources documentaires, cette chronique médiévale, en dépit d'éventuels arrangements avec la réalité historique, constituerait alors leur source la plus sûre pour comprendre l'histoire de l'Islande et relève alors de la catégorie des écrits référentiels. Néanmoins, dans son ouvrage *Les Conteurs du Nord* (2010), Régis Boyer confirme sa première approche en identifiant dans le *Landnámabók* la présence de plusieurs légendes, par le biais d'anecdotes incidentes qui se greffent à la chronologie et aux lignes généalogiques de l'ouvrage et dont la forme et la tonalité sont celles des contes populaires relevés par Jón Árnason ou des *Íslendingasögur* ; ces dernières empruntent d'ailleurs leur personnel au *Landnámabók*[4]. Dès lors, les voyageurs, tout en s'appuyant sur cette chronique pour étayer des faits historiques, ne sauraient non plus ignorer les éléments discursifs qui ont en elle partie liée avec la tradition des légendes et contes folkloriques.

---

[1] Leclercq, *op. cit*., p. 296.
[2] Régis Boyer, « Les sagas islandaises sont-elles des documents historiques ? », *Cahier des Annales de Normandie*, n°23, *Recueil d'études en hommage à Lucien Musset*, 1990, p. 111.
[3] Tómasson, *op. cit*., p. 82. De la même manière, un autre spécialiste de littérature islandaise, Matthias Egeler, émet des doutes sur le statut de chronique historique du *Landnámabók* (voir Matthias Egeler, « A Retrospective Methodology for Using *Landnámabók* as a Source for the Religious History of Iceland? – Some Questions », *RMN Newsletter*, 10, 2015, p. 78-91).
[4] Régis Boyer, *Les Conteurs du Nord. Essai sur le conte populaire scandinave*, Paris, Les Belles Lettres, coll. « Realia », 2010, p. 66.

On le voit, cette première catégorie de genres littéraires islandais dont le statut épistémologique – qu'il soit de l'ordre de la fictionnalité ou de celui de la référentialité – ne semblait pas devoir faire débat chez les spécialistes actuels de la question ou chez les voyageurs du XIXe siècle met d'ores et déjà en évidence un brouillage de la validité et de la fonction référentielles du *Landnámabók* dans l'absolu, et même des *Eddas*, en fonction de la lecture que choisissent d'en faire des voyageurs plus ou moins imaginatifs, influencés par une nature islandaise qu'ils jugent prodigieuse. On le postule, la seconde catégorie de genres littéraires dont le statut épistémologique est *a priori* davantage indécidable – les sagas d'une part ; les contes folkloriques de l'autre – est appelée à complexifier davantage le positionnement épistémologique de la littérature islandaise entre les deux polarités que sont la fictionnalité et la référentialité. Dans notre perspective d'étude, les sagas posent deux problèmes. D'abord, elles ne constituent pas un corpus homogène dans la perspective de leur rapport à la *mimèsis*. En effet, les études scandinaves du XIXe siècle opèrent une distinction entre les *Íslendingasögur* (« sagas des Islandais ») et les *fornaldarsögur* (« sagas légendaires »). Ensuite, les *Íslendingasögur*, qui vont majoritairement nous occuper dans notre étude[1], entretiennent un rapport étroit avec le *Landnámabók* et l'*Íslendingabók*, qui constituent pour elles une source d'inspiration majeure, sans qu'elles puissent pour autant être rabattues sur la catégorie des genres référentiels. Déclinons successivement ces deux questions. Quant à la classification des sagas islandaises, une précaution s'impose ici : il s'agit d'un sujet toujours ouvert à la discussion au XXIe siècle, et chaque théoricien de la littérature islandaise s'essaye à cet exercice non moins périlleux que celui de la typologie des genres littéraires[2]. Dans le cadre de la présente étude, nous nous en tiendrons à la classification qui avait cours au XIXe siècle et selon laquelle les sagas islandaises ont été rééditées, notamment par Carl Christian Rafn : d'un côté, les *Íslendingasögur* (ce terme est attesté au Moyen Âge), de l'autre, les *fornaldarsögur* (ce terme est forgé par Rafn)[3]. Du côté des *Íslendingasögur* (XIIIe siècle), l'on relève les éléments suivants : relation d'événements historiques qui se déroulent en Islande entre la colonisation de l'île (874) et la conversion au christianisme (an mil), et réalisme malgré l'intervention

[1] Dans notre corpus d'étude, seules la *Friðþjófs saga hins frækna* (et sa continuation, la *Þorsteins saga Víkingssonar*), la *Ragnars saga loðbrókar* et la *Bárðar saga Snæfellsáss* sont des *fornaldarsögur*.

[2] Voir Massimiliano Bampi, « 1. Genre », dans Ármann Jakobsson et Sverrir Jakobsson, *The Routledge Companion to the Medieval Icelandic Sagas*, Londres / New York, Routledge, Taylor & Francis, 2017, p. 4-14. Pour avoir un aperçu des solutions proposées, voir p. 4-7. Le lecteur francophone intéressé se reportera avec profit à Régis Boyer, *Les Sagas islandaises*, Paris, Payot, 2007.

[3] Voir Matthew James Driscoll, « A New Edition of the *Fornaldarsögur Norðurlanda*: Some Basic Questions », dans Fulvia Ferrari et Massimiliano Bampi (dir.), *On editing Old Scandinavian Texts: Problems and Perspectives*, Trente, Universitá da Trento, 2009, p. 71.

ponctuelle d'éléments surnaturels ou fantastiques[1]. Du côté des *fornaldarsögur* (XIVe siècle), les caractères majeurs sont l'hétérogénéité de style, l'absence d'ancrage historique précis, les actions héroïques et les aventures se déroulant dans tous les territoires connus des Scandinaves excepté l'Islande[2]. L'on peut raisonnablement penser que cette opposition conceptuelle constitue le cadre de référence des voyageurs du XIXe siècle[3], en témoigne le traducteur français de Troil, qui résume en ces termes l'opposition entre les deux catégories identifiées de manière empirique, antérieurement aux travaux de Carl Christian Rafn : « Quelques-unes de ces *Sagas* sont des relations historiques, tandis que d'autres ne sont que la fable écrite dans le style des contes arabes. »[4] On le notera, il assimile directement les sagas les plus réalistes à des « relations historiques », sans prendre en compte la dimension de réélaboration du matériau emprunté aux chroniques d'historien. C'est à la fois un indice précurseur des confusions et des hésitations qui seront celles des voyageurs du XIXe siècle sur cette question, et un révélateur de la complexité de la réalité littéraire islandaise, bien éloignée de catégories génériques hermétiques les unes aux autres dans lesquelles les spécialistes l'ont *a posteriori* mise en coupe réglée[5]. Les *Íslendingasögur* sont donc réputées plus réalistes, plus fidèles à l'histoire et à la société de l'Islande des Xe et XIe siècles que les *fornaldarsögur*, quant à elles particulièrement marquées par le surnaturel et le merveilleux. Mais, on le voit, les *Íslendingasögur* ont un statut épistémologique ambivalent, entre, d'une part, l'ancrage référentiel que semble leur assurer l'usage d'un matériau historique avéré et, d'autre part, le soupçon de fictionnalité auquel les confrontent tant le travail de réélaboration et de stylisation qui les caractérise que leur positionnement incertain entre registres réaliste et surnaturel. C'est une réalité qu'identifie bien Holland dans sa « Preliminary Dissertation » de 1810 : « [The Sagas] may in general be considered to belong to the last or mixed character of history; in which the fictions of the author

[1] La *Grettis saga Ásmundarsonar*, la *Brennu Njáls saga*, la *Eyrbyggja saga*, la *Kórmaks saga*, la *Gunnlaugs saga ormstungu*, la *Bandamanna saga*, la *Vatnsdæla saga* et la *Laxdæla saga* relèvent de la catégorie des *Íslendingasögur*, comme l'immense majorité des sagas que convoquent les voyageurs. Pourtant, la *Grettis saga Ásmundarsonar* et la *Brennu Njáls saga* recèlent des personnages de *draugar*, et la *Eyrbyggja saga* a sa *fylgja*.

[2] Voir Bampi, *op. cit*., p. 5.

[3] Au début du XXe siècle, Alexander Baumgartner tente certes d'ajuster cette classification en déclinant trois catégories : *poetische Saga* (saga poétique), *halbgeschichtliche Saga* (saga semi-historique), *geschichtliche Saga* (saga historique). Mais il ne parvient pas vraiment à marquer la différence entre les deux dernières catégories (voir Baumgartner, *op. cit*., p. 296-297).

[4] Uno von Troil, *Lettres sur l'Islande, par M. de Troil, Évêque de Linkoeping. Traduites du suédois par M. Lindblom*, Paris, P. Fr. Didot le jeune, Imprimerie de Monsieur, 1781, p. 45.

[5] Sverrir Tómasson souligne les origines communes et indistinctes des *Íslendingasögur* et des chroniques historiques : « Some of the Sagas of Icelanders may originally have been intended as historiography, while others are clearly an interpretation of the past, and it is not at all clear whether they should be classified as history or fiction. Where it is possible to determine their origins, this information still tells us very little about them as a genre. Furthermore, the Sagas of Icelanders include such a wide variety of individual saga types that it becomes difficult to define them generically. » (Tómasson, *ibid*., p. 75-76). « Also included [in *Landnámabók*] are short stories and tales that rival the best anecdotes in the Sagas of Icelanders […]. » (Tómasson, *ibid*., p. 82)

are to a certain extent blended with the events he describes.[1] » Marmier n'en est pas moins conscient lorsqu'il présente un rapide panorama des sagas islandaises :

> Quelques sagas, telles que la *Kristni*, l'*Eyrbyggia*, la *Hungurvaka*, la *Nial*, la *Sturlunga saga*, peuvent être regardées comme des documens authentiques. […] La *Nial saga* est la plus curieuse de toutes, sous le rapport des mœurs, des caractères, des évènemens qui y sont racontés, et de la législation.
>
> Quelques autres sagas sont des récits tout poétiques, assez vrais encore, et colorés avec art, revêtus d'images riantes, entremêlés de détails romanesques. Je citerai par exemple la *Kormak*, l'*Egil*, la *Gunnlaugi* et la *Frithiofs saga*, qui a fourni à Tegner le sujet d'un charmant poëme.[2]

Ainsi la *Egils saga Skallagrímssonar*, la *Gunnlaugs saga ormstungu* et la *Kórmaks saga*, pourtant classées par Carl Christian Rafn parmi les *Íslendingasögur*, sont-elles placées sur le même plan de vérité relative (« assez vrais ») que la *Friðþjófs saga hins frækna* qui, elle, relève des *fornaldarsögur*. Inversement, la *Eyrbyggja saga*, dont les voyageurs britanniques[3] ont retenu les éléments surnaturels et légendaires, rejoint la *Brennu Njáls saga* parmi les sagas affectées du plus haut coefficient d'historicité, probablement parce que, comme la *Kristni saga*, elle présente l'introduction du christianisme en Islande et fait référence à la colonisation du Groenland et du Vínland. L'exemple de Marmier témoigne donc de la difficulté de classer les *Íslendingasögur*, elles-mêmes disparates quant à leur ancrage référentiel et à leur réalisme, lorsque les choix orientés des traducteurs n'accentuent pas de surcroît cette complexité préexistante en privilégiant tantôt le versant réaliste, tantôt le versant surnaturel d'une même saga[4].

---

[1] Holland, *op. cit*., p. 29.

[2] Marmier, *Lettres sur l'Islande, op. cit*., p. 262-263.

[3] À la décharge des voyageurs britanniques, qui mentionnent la *Eyrbyggja saga* d'après la traduction de Walter Scott, ce dernier focalise sa traduction de la saga sur ses éléments surnaturels. En effet, Julian D'Arcy et Kirsten Wolf soulignent sa tendance à sélectionner les épisodes en les décontextualisant (voir Julian D'Arcy et Kirsten Wolf, « Sir Walter Scott and *Eyrbyggja Saga* », *Studies in Scottish Literature*, vol. 22, n°1, 1987, p. 34) : les deux *berserkir* suédois, l'errance fantomatique de Thórgunna (voir D'Arcy et Wolf, *ibid*., p. 36-37). John Simpson note l'insistance de Scott sur l'épisode du procès de Kjartan et sur le personnage romanesque de Snorri le *goði* (voir John Simpson, « Scott and Old Norse Literature », dans Alan S. Bell (dir.), *Scott Bicentenary Essays; selected papers read at the Sir Walter Scott Bicentenary Conference*, Londres / Édimbourg, Scottish Academy Press, 1973, p. 378-379 et 383). Selon D'Arcy et Wolf, cette mosaïque disparate de morceaux choisis relevant du registre fantastique rend l'intrigue de la *Eyrbyggja saga* difficilement incompréhensible pour qui n'aurait pas accès au texte islandais (voir D'Arcy et Wolf, *op. cit*., p. 36-37). Les voyageurs britanniques sont tributaires de cette lecture et privilégient un registre surnaturel proche de leur horizon d'attente de lecteurs de romans : Edith Batho, dont John Simpson se fait l'écho, suppose une interférence entre le travail de synthèse de la *Eyrbyggja saga* et la genèse du roman *Waverley* (voir Edith Batho, « Sir Walter Scott and the Sagas: Some Notes », *Modern Language Review*, XXIV, 1929, p. 411 ; et Simpson, *op. cit*., p. 383). Marmier tire ses connaissances des travaux de Müller, Carl Christian Rafn ou Rasmus Christian Rask (voir Marmier, *Lettres sur l'Islande, op. cit*., p. XIII-XIV, 244-245), ce qui équilibre sa perception de la *Eyrbyggja saga*.

[4] La *Brennu Njáls saga* voit ainsi sa composante surnaturelle disparaître dans la traduction et le discours critique de Dasent, qui revendique en 1861 l'authenticité historique absolue de la saga : « It must be remembered that the Sagas from which I draw my extracts are not mere popular tales; they are downright history. To quote the words of our highest English authority [Dasent] on the subject when speaking of the Njala, but which apply equally to the Gretla, Aigla, Bandamanna Saga, Vatnsdœla Saga, &c.:—"We may be sure that as soon as each event recorded

Une complexité similaire caractérise tant la classification des contes folkloriques que leur statut épistémologique aux yeux d'un lecteur occidental. Comme le rappelle Þórir Óskarsson, Jón Árnason opère une distinction entre deux types de contes folkloriques dans l'introduction de son recueil de 1852 : d'une part, les contes de fées où règnent proscrits, trolls, elfes et revenants[1], qui sont caractérisés d'histoires de bonnes femmes et dont le registre merveilleux semble susciter la méfiance de ses lecteurs islandais, qui refusent d'être assimilés à la représentation d'un peuple hanté par les superstitions ; d'autre part, les contes populaires, qui offrent un miroir fidèle des mœurs et des coutumes de l'île entre le XVIIe et le XIXe siècle[2]. Cette distinction rejoint celle, d'abord empirique au XIXe siècle, puis théorisée au XXe siècle, entre *sagn* et *eventyr*, pour penser les contes populaires scandinaves[3] :

> [Le type *eventyr*] admet d'innombrables variantes, selon les auteurs et n'a pas de longueur fixée : il peut être très bref ou à épisodes. Il obéit à une seule constante : le surnaturel, qui peut se manifester sous forme de fantastique ou de merveilleux. Lequel est rarement délirant : l'imagination scandinave ne se complaît guère, dans tous les domaines, aux outrances.[4]

> Avec toute la prudence requise, il semble que l'on puisse tout de même avancer […] que *sagn* veut raconter quelque chose de réel – véritablement ou prétendument. […] C'est la raison pour laquelle le *sagn* est souvent rattaché à un décor connu, à un héros qui a effectivement existé, serait-ce d'une façon différente de celle que l'on vous dit, à un fait conservé en mémoire collective. […] [Le *sagn*] a certainement vécu en qualité de tradition avant d'être consigné par écrit. […] [Il] est, peut-être, plus lié à la mythologie et à la poésie héroïque germanique ancienne.[5]

On le constate, cette opposition entre deux catégories de contes semble recouper celle qui divise le corpus des sagas islandaises au XIXe siècle : d'un côté, un corpus jugé comme inférieur sous le rapport de sa valeur épistémologique, puisqu'il est caractérisé par un matériau légendaire et qu'il appelle par conséquent un mode de lecture fictionnel analogue à celui qui sied aux *Eddas*, libéré des attentes de la *mimèsis*[6] ; de l'autre, un corpus ambivalent, partagé entre, d'une part, la vraisemblance entretenue par son registre réaliste d'appartenance et, d'autre part, son

---

in the Saga occurred it was told and talked about as matter of history; and when at last the whole story was unfolded and took shape, and centred round Njal, that it was handed down from father to son as truthfully and faithfully as could ever be the case with any public or notorious matter in local history. » (Dasent, cité dans Baring-Gould, *op. cit*., p. XIV). Ce choix a trait à l'anglo-saxonisme : Dasent fait de la *Brennu Njáls saga* un miroir complaisant tendu au peuple anglais comparé aux Vikings islandais (voir Wawn, *The Vikings and the Victorians, op. cit*., p. 176).

[1] Stefán Einarsson les rapproche d'ailleurs des contes des frères Grimm, qu'il qualifie ainsi : « fairy tales » (Einarsson, *A History of Icelandic Literature, op. cit*., p. 223). Il revient sur leur prétention à la vérité historique en rappelant le rôle que ces récits, datés du XVIIe siècle, ont joué dans l'élaboration de la légende de Sæmundr le magicien (voir Einarsson, *ibid*., p. 14).

[2] Voir Óskarsson, *op. cit*., p. 298-299.

[3] Voir Boyer, *Les Conteurs du Nord, op. cit*., p. 102-103.

[4] Boyer, *ibid*., p. 119-120.

[5] Boyer, *ibid*., p. 136-137.

[6] Jón Árnason défend malgré tout dans la préface de son recueil l'intérêt et la dignité des contes merveilleux, qui prennent place dans la réédition de 1862-1864 : il les qualifie d'*Edda* des temps modernes (« latter-day *Edda* » (voir Óskarsson, *op. cit*., p. 298)).

probable ancrage historique, puisqu'il se fonde sur des témoignages oraux et écrits d'habitants de l'île[1]. Dans l'introduction de ses *Isländische Volkssagen der Gegenwart*, Maurer soutient d'ailleurs la référentialité des contes populaires, en insistant sur l'importance de la transmission orale des récits en Islande, qui abolit l'épaisseur du temps historique et assure ces récits d'une validité épistémologique accrue ; il prône ainsi le caractère fondamental de ces contes dans une entreprise historiographique qui prendrait enfin en compte le point de vue des Islandais sur leur île[2]. Comme les sagas, les contes sont donc doublement ambivalents du point de vue épistémologique : ils le sont en raison de l'alternative qui les distingue entre contes de fées et contes populaires, mais les contes populaires le sont aussi à leur échelle, puisque leur ancrage référentiel est aussi problématique et complexe que celui des *Íslendingasögur*. À cet égard, Régis Boyer souligne les nombreuses similitudes, notamment stylistiques, entre ces deux corpus :

> Dans la facture, les [contes populaires islandais] se souviennent très fort, sans, évidemment, en avoir la maîtrise, des sagas, mais sur un registre quelque peu inférieur et comme dégradé. Ils ont les mêmes qualités cependant : rapidité extrême, abondance de matière narrative, précision, économie, resserrement, et ce réalisme fruste jusqu'à la limite du sordide parfois, qui s'interdit toutes les idéalisations et, malgré de visibles influences étrangères, ne condescend guère au féerique à l'occidentale.[3]

Le discours des écrivains-voyageurs de la seconde moitié du XIXe siècle sur la vérité hypothétique des contes folkloriques et le domaine d'application de cette vérité n'est pas moins incertain que celui qu'ils tiennent sur le positionnement épistémologique des sagas. Si Winkler, compagnon de voyage de Maurer, contemple les contes folkloriques avec une distance critique toute scientifique – discutables sur le plan référentiel, mais de première importance sur le plan ethnographique, pour comprendre le rapport des Islandais à leurs croyances et superstitions[4] –, Metcalfe assume une position particulièrement contradictoire au sujet des contes consacrés aux proscrits, dont il s'imagine croiser des individus représentatifs dans les déserts de lave :

> […] Felons they are, unwhipped of justice, who have fled from the abodes of men, say some, but whatever their origin or history, tales are afloat about them all through the country, till they have become people of romance; invested with supernatural powers and attributes akin to those of elves and demons. Who is it but these people that carries off the 40,000 sheep that annually disappear, nobody knows when or whither? […]
>
> Perhaps the following tale may serve to throw light upon their peculiar habits of life.— […][5]

[1] Sur la technique de collecte de Jón Árnason (élaboration d'un réseau d'informateurs à travers toute l'île et envoi épistolaire de transcription de témoignages oraux), voir Óskarsson, *op. cit*., p. 299.
[2] Voir Maurer, *Isländische Volkssagen der Gegenwart, op. cit*., p. V-VI.
[3] « Avant-propos », dans Boyer, *Contes populaires d'Islande, op. cit*., p. 9.
[4] Voir Winkler, *op. cit*., p. 155-157.
[5] Metcalfe, *The Oxonian in Iceland, op. cit*., p. 100.

Dans un premier temps, Metcalfe assimile les contes à des inventions populaires, guidées par la superstition (« tales are afloat about them all through the country ») et il explique la mutation des proscrits en êtres surnaturels par le pouvoir fictionnalisant des croyances (« they have become people of romance »). Il prend ses distances à l'égard de ce processus, qu'il décrit de l'extérieur. Mais, dans un second temps, il postule à la fois l'existence biographique de ces proscrits devenus personnages de contes (« their peculiar habits of life ») et la véracité de ces contes (« throw light upon »). Ces propos sont donc révélateurs d'une indécidabilité fondamentale des contes folkloriques sur le plan épistémologique, aux yeux des voyageurs du XIXe siècle.

D'un point de vue occidental, s'il fallait évaluer le régime de littérarité propre à chacun de ces genres littéraires en reprenant la terminologie de Gérard Genette dans *Fiction et diction*[1], on le constate, seuls les poèmes eddiques, les *fornaldarsögur* et les contes merveilleux, nettement classés du côté de la fiction et / ou du mythe tant par les voyageurs du XIXe siècle que par les théoriciens actuels de la littérature islandaise, appelleraient une réponse claire et définitive : ils relèveraient d'un régime de littérarité constitutive, les premiers pour leur appartenance au genre poétique, les deux suivants, pour leur appartenance aux genres de fiction narrative. En revanche, la caractérisation des autres genres littéraires islandais n'est pas aussi évidente. Le *Landnámabók* et l'*Íslendingabók* pourraient relever d'un régime de littérarité conditionnel, si l'on les considérait uniquement comme des œuvres de prose non fictionnelles et que l'on prenait en compte la validité référentielle indiscutable que leur prêtent les voyageurs. Mais, dans le cas du *Landnámabók*, le parti pris supposé de référentialité est brouillé par l'irruption récurrente de récits de transmission orale qui préfigurent le caractère surnaturel ou héroïco-mythique des contes folkloriques ; pour autant, ces caractéristiques suffiraient-elles à faire basculer le *Landnámabók* du côté de la littérarité constitutive de manière univoque ? La catégorisation des *Íslendingasögur* et des contes populaires demeure tout autant en suspens, puisque leur positionnement entre référentialité et fictionnalité est indécidable, du fait de leur tonalité réaliste et de leur esthétique ayant globalement trait à la vraisemblance, mais n'excluant pas la présence d'éléments surnaturels. On le constate, des *Eddas* au *Landnámabók*, il existe certes un *continuum* entre fictionnalité et référentialité ; mais ce *continuum*, les *Eddas* mises à part, existe également à l'échelle de chaque genre littéraire islandais, la fictionnalité étant troublée par le soupçon de la référentialité – dans le cas des sagas et des contes folkloriques – ou inversement, comme en témoigne notablement le *Landnámabók*. Ce brouillage est d'autant

[1] Voir section 3.2.3. du chapitre II de la présente thèse.

plus favorisé par les genèses entremêlées du *Landnámabók*, des légendes de transmission orale qui engendreront les contes folkloriques postmédiévaux à partir du XVIIe siècle, et des sagas. Néanmoins, il ne s'agit pas ici de mener une réflexion sur l'hétérogénéité et l'instabilité du statut épistémologique de la littérature islandaise connue des voyageurs, de la référentialité supposée du *Landnámabók* à la fictionnalité des contes folkloriques dans lesquels l'œil occidental est exercé à identifier le merveilleux. L'on souhaite bien davantage étudier les choix qu'effectuent les écrivains-voyageurs dans leur traitement de ce corpus qui a, par son ambivalence et son hétérogénéité constitutives, des répercussions tant sur la littérarité que sur l'ancrage référentiel et l'éventuelle ambition épistémologique de leurs relations viatiques respectives.

D'abord, il faudra se demander dans quelle mesure est prise en compte l'hétérogénéité et, surtout, l'instabilité épistémologique de la littérature islandaise par les écrivains-voyageurs : opèrent-ils une réception différenciée des œuvres littéraires islandaises en fonction de leur appartenance générique et du degré de fictionnalité et / ou de référentialité afférent ? Ou, au contraire, les relations viatiques consacrées à l'Islande sont-elles caractérisées par le nivellement et le brouillage des différences qui interviennent tant entre les genres littéraires islandais qu'à l'intérieur de chacun de ces genres, sur le plan épistémologique, et, le cas échéant, privilégient-ils un mode de lecture fictionnel ou référentiel de la littérature islandaise ?

2.1.2. Usage(s) épistémologique(s) de la littérature islandaise par les écrivains-voyageurs : le postulat de la référentialité par défaut

L'on voudrait ici envisager plus précisément le ou les statut(s) épistémologique(s) dont les voyageurs du XIXe siècle dotent les quatre genres littéraires islandais – poèmes eddiques, chroniques historiques, sagas et contes folkloriques – qu'ils font intervenir dans leurs relations viatiques. Comme l'on l'a précédemment constaté, au moins trois de ces quatre genres – l'on excepte en effet la matière eddique – se situent dans un rapport particulièrement ambivalent par rapport au réel qu'ils mettent en discours : ce rapport oscille entre référentialité et fictionnalité. L'on songe au *Landnámabók* dont la neutralité du style et des données généalogiques est occasionnellement brouillée par des anecdotes faisant intervenir des éléments narratifs surnaturels ou héroïques. L'on peut également évoquer les sagas et les contes folkloriques qui cumulent au problème spécifique de l'irruption du surnaturel la difficulté d'un registre globalement réaliste, faisant hésiter le lecteur entre deux modes de lecture, fictionnel ou référentiel : d'un côté, l'appréciation d'une fiction vraisemblable et d'une *mimèsis* réussie ; de

l'autre, celle de l'exactitude et du caractère informatif d'un document historique ; étant entendu que le second mode de lecture peut résulter d'une mésinterprétation de la nature fictionnelle de la saga ou du conte. Dès lors, il est pertinent de se demander si – et, le cas échéant, dans quelle mesure – les explorateurs-naturalistes et les écrivains-voyageurs de notre corpus d'étude prennent en compte ces importantes variations dans les fonctions épistémologiques dont ils dotent éventuellement ces quatre genres. À ce titre, un exemple permet d'amorcer la réflexion.

L'on s'était étonnée[1] de voir le géologue écossais James Nicol mentionner en 1840 le *Landnámabók*, les *Eddas*, les traductions de Paul-Henri Mallet et les éditions de sagas de Finnur Magnússon comme autant de « traités de valeur consacrés à l'histoire, au passé et à la géographie physique de l'Islande » (« some of the most valuable treatises on its history, antiquities, and physical features, are from their pens »), et ce, non seulement sans les distinguer les uns des autres du point de vue de leur prétention au réalisme ou à la référentialité, mais aussi en les mentionnant dans le même élan que les récits d'exploration d'Eggert Ólafsson et de Bjarni Pálsson ou de Joseph Paul Gaimard, eux-mêmes donnés pour équivalents à la supercherie des frères Zeno sous le rapport de l'ambition épistémologique[2]. À travers cette énumération, les frontières entre œuvre littéraire et témoignage documentaire s'estompaient, attirant la saga médiévale du côté de la source de savoir, mais aussi – et sans doute n'était-ce pas là une volonté de Nicol – attirant le récit d'exploration, du côté de la fiction et / ou de la forme littéraire affranchie de tout ancrage référentiel, pur objet de discours. L'on avait interprété cette confusion comme l'indice de connaissances insuffisantes sur l'Islande à l'époque de Nicol, ce qui pouvait l'inciter à se montrer à la fois exhaustif et nivelant dans les sources employées pour produire du savoir sur cette île, mais aussi d'une confusion entre science et poésie, antérieure à la séparation des domaines du savoir et à l'émergence du positivisme, ce qui faisait du propos de Nicol le reflet d'une méthodologie savante propre à son époque. Cependant, notre réflexion la plus récente nous permet de formuler une hypothèse supplémentaire ; la confusion générale qui caractérise le propos de Nicol peut tout aussi bien être la conséquence directe du rapport instable qu'entretiennent ces différents genres littéraires islandais avec la réalité : ancrage référentiel, dans le cas d'une appartenance au genre de la prose non fictionnelle ? Souscription

[1] Voir section 2.1.2. du chapitre II de la présente thèse.
[2] Voir James Nicol, *An Historical and Descriptive Account of Iceland, Greenland, and the Faroe Islands: With Illustrations of their Natural History*, Édimbourg, Oliver & Boyd / Londres, Simpkin, Marshall, & Co., 1840, p. 9. L'on précisera que les voyageurs du XIXe siècle croient à l'authenticité du voyage des frères Zeno, ainsi qu'à l'existence de l'île Frisland, entre la Grande-Bretagne et l'Islande (voir Meignan, *op. cit*., p. 31-32).

aux exigence de la *mimèsis*, dans le cas d'une appartenance aux genres fictionnels ? Surtout, comment trancher dans le cas d'une appartenance générique indécidable ?

Dès lors, on le devine, cette instabilité à la fois générique et épistémologique de la littérature islandaise peut conduire les écrivains-voyageurs du XIXe siècle au double errement intellectuel dont est victime James Nicol, outre celui de ne pas établir de distinction entre chaque genre littéraire islandais sous le rapport de son ancrage référentiel et, par exemple, de prêter aux *Eddas* la même valeur épistémologique qu'au *Landnámabók*. Le premier errement consiste à rabattre le réalisme d'une œuvre littéraire, fruit d'une élaboration textuelle, sur la prétention référentielle d'un document historique, en commettant une confusion entre ancrage référentiel et *mimèsis* romanesque ; et nous verrons que les *Íslendingasögur* donnent régulièrement lieu à cette confusion. Le second errement est de privilégier un positionnement intellectuel et scientifique erroné, là aussi particulièrement à l'égard des *Íslendingasögur*, en y cherchant une vérité d'ordre factuel sur l'Islande et en attendant d'elles un rapport analogique et transparent au réel qu'elles auraient pour mission de confirmer, là où il serait plus avisé et moins risqué de chercher en elles un témoignage oblique sur les us et coutumes, modes de pensée, de création littéraire ou d'historiographie de l'Islande médiévale. C'est d'ailleurs la réponse que formule Régis Boyer à la question récurrente de la validité historique des sagas islandaises :

> Il y a, sans contestations possibles, force éléments historiques dans une saga, ne serait-ce que son principe qui est de donner vêture crédible à quelques événements ou personnages ayant réellement existé. Et, en profondeur, l'historien actuel a vraiment beaucoup à apprendre de la lecture de ces récits. Mais cela concerne le fondamental, l'inaliénable, le spécifique, disons : les structures essentielles.[1]

> Ce sont des œuvres d'art, des chefs-d'œuvre d'écriture. Tout, en elles, nous éloigne du document brut, impartial et objectif (à supposer qu'il eût été possible, en tout état de cause, au Moyen Âge), y compris leur parti-pris rigoureusement entretenu d'objectivité et d'impartialité. Ce qu'elles ont de plus authentique est certainement la vision de l'homme, de la vie et du monde qu'elles nous offrent : ici, nous pouvons parler d'Histoire, d'histoire des mentalités, en fait.[2]

Les errements de James Nicol constituent-ils donc un paradigme utile à la compréhension du traitement de la littérature islandaise dans le récit de voyage en Islande, ou bien les écrivains-voyageurs privilégient-ils une approche nuancée et différenciée pour chaque genre littéraire islandais eu égard à ses degrés respectifs de littérarité et de référentialité ? Prennent-ils en compte la part de fictionnalité – d'un point de vue occidental – des genres littéraires islandais

[1] Boyer, « Les sagas islandaises sont-elles des documents historiques ? », *op. cit.*, p. 122.
[2] Boyer, *ibid*., p. 126.

qu'ils intègrent à la trame narrative de leur récit de voyage et, si oui, adoptent-ils à son égard un régime de lecture de type romanesque, marqué par l'oscillation entre la distanciation critique et la suspension volontaire de l'incrédulité[1] ? Dans le cadre de notre étude, nous envisagerons successivement le cas des sagas, celui des *Eddas* et celui des contes folkloriques sous le rapport du statut épistémologique que leur prêtent les voyageurs du XIXe siècle. À travers l'éclairage que nous apporte le discours critique de Burton, nous montrerons que les explorateurs-naturalistes du début du siècle comme les initiateurs du voyage romantique que sont Marmier, Baring-Gould ou Metcalfe partagent la responsabilité d'un postulat quasiment généralisé sur le statut épistémologique de la littérature islandaise : le postulat d'une validité référentielle par défaut chez les écrivains-voyageurs du XIXe siècle qui usent de cette littérature islandaise comme d'un outil de savoir sur l'île. Cela nous conduira à interroger les deux raisons propres à expliquer ce phénomène, outre celle, déjà exposée, que constitueraient l'instabilité et la plasticité du corpus littéraire islandais du point de vue de son ancrage référentiel : contresens de lecture qui consiste à confondre fiction et réalité ? Application – fortuite ou consciente et assumée ? – d'un mode de lecture de la littérature islandaise qui est propre aux Islandais et qui redéfinit les notions de fictionnalité et de référentialité ?

2.1.2.1. Le cas des sagas

Eu égard à l'usage de la littérature islandaise comme outil d'appréhension cognitif de l'Islande par les voyageurs, il semble pertinent d'ouvrir la présente réflexion sur le commentaire de deux points saillants de la critique que Burton exerce systématiquement à l'égard de ses prédécesseurs : le traitement du récit des origines du Berserkjahraun – que la *Eyrbyggja saga* attribue à l'exploit de Halli et Leiknir – et celui qui est réservé au personnage de Grettir le proscrit, que les écrivains-voyageurs ne connaissent qu'à travers la saga éponyme et, plus précisément, à travers la traduction romancée que donne Baring-Gould de celle-là. Certes, on le devine, ce double élan de démystification répond à l'ambition globale d'*Ultima Thule* : l'attaque en règle contre les lieux communs du voyage d'Islande. L'histoire des deux *berserkir* et celle de la longue cavale de Grettir sont si récurrentes à l'échelle du corpus des récits de voyage en Islande que Burton en épingle avant tout la dimension stéréotypique, comme il le faisait du positionnement obligé des voyageurs dans le débat autour de l'équivalence entre

[1] Nous traduisons littéralement l'expression *willing suspension of disbelief*, forgée par le poète et critique britannique Samuel Taylor Coleridge (1772-1834), dans sa *Biographia literaria* (1817) : il s'agit de la condition préalable au plaisir de lecture de toute fiction. Pour une version française de ce texte, voir « Autobiographie littéraire, chap. XIV », dans Samuel Taylor Coleridge, *La Ballade du vieux marin et autres textes*, traduction de Jacques Darras, Paris, Gallimard NRF, coll. « Poésie », 2013, p. 379.

Islande et Thulé. Nier l'authenticité de l'existence de Halli et Leiknir et refuser de valider la représentation de Grettir en héros romantique, c'est pour Burton une manière de poursuivre son travail critique d'analyse des stéréotypes définitoires du voyage d'Islande, et de se démarquer par rapport aux indépassables prédécesseurs que sont Henderson et Baring-Gould, tout en s'inscrivant discrètement dans un *topos* de la littérature de voyage, la dénonciation de l'exagération et de la fantaisie dont les prédécesseurs de tout voyageur seraient coupables. Néanmoins, l'étude des propos de Burton est éclairante à deux titres : d'une part, elle nous permettra de circonscrire l'origine d'un certain usage de la littérature islandaise, dont les explorateurs-naturalistes du début du XIXe siècle et les premiers écrivains-voyageurs des années 1860 partagent la responsabilité – preuve supplémentaire, s'il en était besoin, de la continuité qui lie les différents modèles textuels du voyage romantique à celui, matriciel, du récit de voyage scientifique – et, d'autre part, elle nous invitera à identifier ce que l'on pourrait appeler un mécanisme de référentialisation par contiguïté du corpus islandais dans la pratique d'écriture des voyageurs du XIXe siècle, à partir du corpus central des sagas islandaises.

Analysons d'abord le traitement que réserve Burton à l'épisode emblématique de Halli et Leiknir, dont nous nous souvenons qu'il entre dans le corpus des récits de voyage en Islande par l'entremise de Henderson. Si Burton ne remet jamais en cause l'authenticité historique de l'existence de Hallgerður[1], l'épouse de Gunnarr dans la *Brennu Njáls saga*, dont il découvre le tertre sur la péninsule de Langanes, dans le nord-est de l'île, il renvoie celle des deux *berserkir* dans l'espace virtuel de la légende locale :

> As we steam eastward we are shown the red Hraun of the Berserkir, two light-coloured knobs thrown out by the red and broken forms of the Drápuhlíðarfjall. It has been asserted that Dr Backmann dug into the Bersekja-dis, and found two skeletons, but men on the spot know nothing about these *fouilles*. The story of their acting Macadam is too well known to repeat, since it appeared in the Eyrbyggja Saga; we may observe, however, that it has every characteristic of the normal Icelandic legend. There is the unavoidable woman in the case, Asdisa, "a young, haughty, fiery, and robust damsel." The chief actors in the tragedy, Halli, Leiknir, and their destroyer Arngrim, surnamed Víga Styr (the stirrer or restless one), are all poets; and the latter characteristically boasts of a foul and cowardly assassination, as if it were a deed worthy of a Bayard. The highly honourable

[1] « Close to the sea, and conspicuous to those who sail by, is a classical spot, the Haugr, howe or cairn of Hallgerða [*sic*], the fair-haired with the thief's eyes. That lady, so famous in Iceland legends, virtually murdered three husbands; the last was the "peerless Gunnar", who, some years before, had slapped her face. She lived upon this farm, which she inherited from Glum, her second victim; she died in A. D. 996, and she was buried with all the honours of her rank. The tumulus always remains green, doubtless a token of Heaven's approval bestowed upon one of the strongest-minded of her sex. Should Mary Stuart succeed in being sanctified, the abominable Hallgerða [*sic*] surely has a chance: at present she is known to local fame chiefly from the beauty of her locks, which hung down to her waist. She is one of those women in history whom one like to interview. » (Burton, *op. cit*., vol. II, p. 58). Datation précise des événements, analogie avec une autre figure historique de femme redoutable… La divergence de traitement avec Halli et Leiknir est d'autant plus flagrante que la fin de l'extrait ranime Hallgerður : passage au présent d'évocation, traits physiques (et désirabilité !) esquissés.

> nature of murder pure and simple, unaccompanied by aught of risk or gallantry, belongs to a certain stage of society, and the Eastern reader finds many instances in the career of Arab, Persian, and Hindus heroes.[1]

Burton insiste sur la dimension stéréotypique de l'épisode : refus d'en répéter la trame narrative au profit d'un discours critique, voire métalittéraire, qui met en évidence le caractère attendu et artificiel de l'intrigue (« normal Icelandic legend ») et de son personnel (« unavoidable woman in the case » ; « all poets »). La référence des contes, épopées et romans de chevalerie d'Orient a un double intérêt : d'une part, disqualifier le héros de saga islandais sur le plan moral ; d'autre part, par analogie, inscrire l'histoire de Halli et Leiknir dans le cadre de la fiction et non, comme le faisait Henderson, dans le cadre de l'histoire. Ce dernier ne remettait jamais en doute l'authenticité de l'existence des deux *berserkir* : « the path and fence that were laid across it by two Swedes of gigantic prowess, towards the close of the tenth century »[2]. Il situait cette existence dans une chronologie historique, tout comme le fait Burton de Hallgerður.

Quant à Grettir, si son existence n'est guère remise en question par Burton, c'est plutôt l'élaboration de sa figure mythique, dont il disqualifie sans appel la potentielle validité référentielle. En passant dans la région de Drangey, il dresse un portrait comparé de la figure de Grettir, dont il dissocie deux strates discursives constitutives – celle, complaisante, de la saga et de sa réécriture par Baring-Gould ; celle, sans pitié, d'une réalité historique, dont il ne délivre néanmoins aucune source – avec une autre figure de hors-la-loi, le bédouin Antar[3] :

> [Drángey] is known […] as the last refuge of Grettir Ásmundarson, popularly "Grettir the Strong". […] While telling the tale of his well-merited death, the Icelandic speaker's eyes, to my wonder and confusion, filled with tears […]. The "Oxonian" abridges the prodigious long yarn spun by the Gretla, and shows the "William Wallace of Iceland", as the outlaw is called by the admirers of muscular un-Christianity, to have been, pace Mr Morris, even for Iceland, a superior ruffian. With few exceptions, we may say the same of the Saga heroes generally, and it is ethnologically interesting to contrast their excessive Scandinavian destructiveness with the Ishmaelitic turn of the Bedawin —the reader has only to glance at the pages of Antar, translated by Terry Hamilton. But the Arab, though essentially a thief and a murderer, boasting that blood is man's only dye, and that battle is to him like manna and quails, has a soft corner in his heart which the Iceland poet lacked; he was chivalrous as a knight-errant in his treatment of women; he was great upon the subject of platonic love, whose place in the hyperborean north is poorly occupied by friendship; however

[1] Burton, *op. cit*., vol. II, p. 100-101.
[2] Henderson, *ibid*., vol. II, p. 59.
[3] Le poète Antar (VIe siècle) dont l'œuvre ne nous est parvenue que par fragments (les *Mu'allaqāt*) est surtout, pour les voyageurs occidentaux du XIXe siècle, le héros d'un roman de chevalerie d'Irak ou du Hedjaz, *Sirat 'Antar* (X^e^ ou XIe siècle) : il y est présenté en poète-guerrier, doté de toutes les vertus chevaleresques traditionnelles. Burton en rappelle la première traduction anglaise : Terrick Hamilton, *Antar: a Bedoueen romance; translated from the Arabic*, Londres, Murray, 1819. L'intrigue en est connue du lecteur francophone par les extraits qu'en donne Alphonse de Lamartine dans son *Voyage en Orient* (1835). Burton est tributaire de cette fascination, qu'il reconduit dans sa représentation des Bédouins, « children of Antar », pour lui le parangon de la détermination, de la noblesse et de la générosité (voir Donald Paul Nurse, « An Amateur Barbarian: The Life and Career of Sir Richard Burton, 1821-1890 », thèse de doctorat, University of Toronto, 1999, p. 141-150).

> tender and true; his poetry was inspired by the sun, not by eternal ice and snow; and, like all the peoples of the glowing south, his fiery savagery is gloomed by a peculiar and classic shade of sadness. […] [Love], apparently unknown to the rugged and realistic soul of the north, is felt deepest in the brightest climates, for instance, amongst the Hindus, and generally the races which inhabit the "Lands of the Sun".[1]

Burton déconstruit donc la figure romantique et héroïque de Grettir, en opposant aux qualificatifs élogieux – « Grettir the Strong »[2] ; « William Wallace of Iceland »[3] – ce qu'il juge être la réalité, non sans fondement : « even for Iceland, a superior ruffian »[4]. L'argumentation de Burton est certes spécieuse : s'il démystifie la fiction de la *Grettis saga Ásmundarsonar* en la confrontant à la réalité historique, il choisit de juger des qualités d'Antar d'après son double romanesque qu'il ne remet jamais en question et, ce faisant, il compare l'incomparable. Il tombe alors dans le travers qu'il dénonce, en revalorisant les vertus morales du personnage d'Antar, non moins douteuses que celles de Grettir, et semble surtout trahir dans ce développement une sensibilité qui le porte davantage vers l'Orient que vers le Nord[5]. Il ne s'agit guère ici de départager l'opinion des voyageurs britanniques au sujet de Grettir, dont on rappellera que sa saga éponyme le représente comme un personnage complexe, un anti-héros, mais aussi l'auteur

---

[1] Burton, *op. cit*., p. 124-125.

[2] L'on reconnaît dans cette dénomination le titre de la traduction anglaise de la saga par William Morris et Eiríkr Magnússon : Eiríkur Magnússon et William Morris, *The Story of Grettir the Strong*, Londres, F. S. Ellis, 1869 (voir annexe 2 (1869b)). Dans la préface de cet ouvrage, les deux traducteurs présentent l'histoire de Grettir sous la forme d'un micro-roman, rythmé par les péripéties et les revers de fortune du proscrit, dont les actions sont déclinées au présent de narration. Grettir est systématiquement dédouané de ses crimes : accident, malchance, vengeance d'ennemis ; les traducteurs font de lui un personnage tragique, dont le *fatal flaw* est l'infortune, et suivent la même ligne argumentative que Dasent dans l'introduction de sa traduction de la *Gísla saga Súrssonar*, celle d'un homme damné avant même de naître (voir Dasent, *The Story of Gisli the Outlaw, op. cit*., p. VIII).

[3] Cette expression, attribuée à « The Oxonian » Metcalfe, trouve son origine dans le récit de voyage de ce dernier : « the Icelandic Wallace » (Metcalfe, *The Oxonian in Iceland, op. cit*., p. 173).

[4] La route de Grettir est parsemée de cadavres, et la pratique médiévale de proscription n'a rien de romanesque. Comme le rappelle Régis Boyer : « Très exactement, la vie d'un condamné ne vaut plus rien, si peu en tout cas qu'elle ne mérite même pas qu'on la retranche. Le proscrit est exclu de la communauté : il a été désacralisé par consentement commun. À peine, désormais, si c'est encore un homme. On le traitait de loup (*vargr*) ou d'homme des bois (*skógarmaður*). Un peu comme les choses se passeront pour l'excommunication chrétienne, on n'avait le droit ni de l'héberger, ni de lui donner les moyens de s'enfuir, ni de l'aider matériellement, ni même d'avoir commerce avec lui. Comprenons : il était vidé de son sens, de sa raison d'être. Déchu. Le thème ne deviendra romantique que dans des textes tardifs – la saga de Gísli Súrsson ou celle de Grettir. Initialement, il semble bien que, pour la société, le *skógarmaður* ait parfaitement perdu tout intérêt. » (Régis Boyer, *L'Edda poétique*, textes présentés et traduits par Régis Boyer, Paris, Fayard, 1992, p. 27-28). En attestent les recherches de Marion Poilvez sur le rôle de bouc-émissaire du proscrit dans la société islandaise médiévale : « The Inner Exiles. Outlaws and Scapegoating process in *Grettis saga Ásmundarsonar* and *Gísla saga Súrssonar* », mémoire de master, Université d'Islande, 2011 ; « Pariahs or Heroes? Two Icelandic Medieval Outlaws as Scapegoats », communication prononcée à la 15th International Saga Conference, Université d'Aarhus, 7 août 2012 ; « Ley e insularidad en Islandia medieval », dans Santiago Barreiro, Carolina Fernández et María Laura Montemurro (dir.), *Actas de las XIV Jornadas Internacionales de Estudios Medievales y XXIV Curso de Actualización en Historia Medieval*, Buenos Aires, Luciana Mabel Cordo Russo / Sociedad Argentina de Estudios Medievales, 2016, p. 99-106).

[5] L'on rappellera sa traduction anglaise des *Mille et Une Nuits*, marque d'une fascination pour les contes et personnages extraordinaires propre à le rapprocher des Islandais attachés au récit de la vie aventureuse de Grettir !

d'exploits et d'actions louables qui lui valent l'admiration incrédule des autres, à défaut de leur affection[1], et dont on devine le profit que tirent les voyageurs du XIXe siècle[2].

Ce ne sont pas tant l'existence de Halli et de Leiknir ou la valeur morale de Grettir que Burton disqualifie que ce qu'ils représentent dans la tradition du voyage d'Islande : l'absence de distance critique des voyageurs du XIXe siècle par rapport à leurs lectures et, par conséquent, leur contribution à ce qu'il estime être une mythologie trompeuse de l'Islande. Il attaque tant Henderson que Baring-Gould sur leur *ethos* de lecteur-pèlerin, qui les conduit l'un comme l'autre à confronter à leurs expériences viatiques respectives le souvenir d'une saga – la *Eyrbyggja saga* pour Henderson et la *Grettis saga Ásmundarsonar* pour Baring-Gould – dont ils ne questionnent guère la validité référentielle et dont ils font bien plus un document historique susceptible de les guider à travers les sites visités sur l'île. Il critique ici la transformation du réel, que ce réel soit la véritable psychologie d'un personnage historique ou les vestiges volcaniques qui composent une antique coulée de lave, par une littérature dont les voyageurs auraient oublié le caractère stylisé, construit et fictionnel, écueil auquel conduit le postulat erroné de la transparence absolue de la littérature au réel. L'on pourrait certes objecter à Burton qu'il tombe lui aussi dans cet écueil en postulant que Hallgerður est une figure historique à l'authenticité indubitable et sans jamais interroger la validité référentielle de la *Brennu Njáls saga* qui a pourtant ses *draugar* et ses *berserkir* au même titre que la *Eyrbyggja saga*. L'on pourrait encore lui rétorquer que son refus systématique des stéréotypes et des passages obligés ne le préserve pas des errements potentiels de ses prédécesseurs ; qu'il est tributaire des paroles idéologiquement orientées de Dasent, pour qui les sagas islandaises sont des documents historiques plus fiables que les travaux de Thucydide (Ve siècle av. J. C.) et Tacite (Ier siècle ap. J. C.), mais aussi d'Edward Hyde, comte de Clarendon, et de David Hume, historiens britanniques respectivement des XVIIe et XVIIIe siècles[3]. L'on se contentera de faire

[1] Après avoir défendu ses hôtes face à des *berserkir*, il suscite la remarque suivante, révélatrice de sa réputation ambivalente : « The old saying proves to be true – "Despair of no man!" » (Baring-Gould, *op. cit*., p. 22).

[2] L'ambivalence morale et la marginalité sociale du proscrit en font un parfait avatar du héros romantique. À ce sujet, voir notamment Max Milner (dir.), *Marginalités*. *Romantisme*, 1988, n°59 et Eleni Varikas, « La figure du paria : une exception qui éclaire la règle », *Tumultes*, 2003/2, n°21-22, p. 87-105.

[3] « Much passes for history in other lands on far slighter grounds, and many a story in Thucydides or Tacitus, or even in Clarendon or Hume, is believed on evidence not one-tenth part so trustworthy as that which supports the narratives of these Icelandic story-tellers of the eleventh century. » (Dasent, cite par Baring-Gould, *op. cit*., p. XIV-XVI) L'on mesure l'exagération des propos de Dasent en se souvenant que Thucydide et Tacite (le second est un grand lecteur du premier) ont une pratique de l'histoire qui se démarque de celle d'Hérodote (Ve siècle av. J. C.) et de Tite-Live (Ier siècle av. J. C.) : ils prennent en compte un temps mythique dans leurs récits historiques respectifs, mais entretiennent à son égard une défiance qui n'est pas encore celle d'Hérodote et de Tite-Live. À ce titre, ils sont régulièrement considérés – toutes proportions gardées – comme les pères de l'histoire moderne. Nous remercions Aurélien Gavois pour ces précieuses informations. Pour de plus amples informations sur l'historiographie gréco-romaine, voir Jean-Marie André et Alain Hus, *L'Histoire à Rome : historiens et biographes*

de ces contradictions l'indice de la vérifiabilité des accusations de Burton : les voyageurs du XIXe siècle, depuis le récit de séjour de Henderson et sous l'influence des récits de Baring-Gould ou Metcalfe, tendraient donc à faire le pari de la véracité des sagas qu'ils convoquent pour les éclairer sur l'Islande, nivelant dès lors le statut épistémologique ambivalent de ce corpus et sombrant dans l'illusion référentielle du réalisme[1].

Constatons que perdure chez les écrivains-voyageurs de la seconde moitié du XIXe siècle le postulat d'un rapport de la saga au réel qui est placé sous le signe de la transparence, les fondant à y chercher des vérités factuelles et historiques. Le rapport entre la saga et le réel semble aller de soi lorsque les écrivains-voyageurs y puisent des détails réalistes qui peuvent être vérifiés par un recours au *Landnámabók* ou aux *Annales islandaises*. Ainsi Leclercq, comme Meignan après lui[2], recourt-t-il à la *Kormáks saga* pour exposer à son lecteur les règles du duel dans l'Islande médiévale[3] ou renvoie-t-il son lecteur à la *Gunnlaugs saga ormstungu* pour exposer l'intérêt des Islandais pour l'Europe occidentale[4]. Quant à Alexander Baumgartner, il invoque des passages précis de la *Brennu Njáls saga* et de la *Laxdæla saga*, sans les reproduire, ni en note de bas de page ni dans le corps de son texte, pour évoquer la transition de l'Islande du paganisme au christianisme[5]. Le plus souvent, la volonté didactique du voyageur est affirmée lorsqu'est introduit dans la relation viatique le récit d'un épisode de saga bien précis. Par exemple, Meignan, qui prélève dans la *Gunnlaugs saga ormstungu* l'épisode du duel entre Gunnlaugr et Hrafn, le subordonne à un impératif pédagogique, en l'occurrence expliquer l'évènement historique qu'est l'abolition de la pratique du duel en Islande[6]. Ainsi conclut-il son récit :

> Le lendemain, l'Assemblée de l'Althing, dont nous verrons plus tard le curieux fonctionnement, publia une loi nouvelle abolissant le duel en Islande sur le consentement unanime

dans la littérature latine, Paris, Presses universitaires de France, 1974 ; Paul Veyne, *Les Grecs ont-ils cru à leurs mythes ? Essai sur l'imagination constituante*, Paris, Seuil, 1983 et François Cadiou, Anne Lemonde, Clarisse Coulomb et Yves Santamaria, *Comment se fait l'histoire. Pratiques et enjeux*, Paris, La Découverte, coll. « Repères », 2011, p. 15-33.

[1] Nous reprenons l'expression de Michael Riffaterre (voir Riffaterre, « L'illusion référentielle », *op. cit*., p. 91-118).

[2] Voir Meignan, *op. cit*., p. 141-142.

[3] Voir Leclercq, *op. cit*., p. 128.

[4] Voir Leclercq, *ibid*., p. 298.

[5] Voir Baumgartner, *op. cit*., p. 238. Ce sont là des événements suffisamment consignés par le *Landnámabók* et par la *Kristni saga* pour assurer les voyageurs de la justesse des *Íslendingasögur* sur ce point et les convaincre de la légitimité d'en user comme de documents historiques (voir Boyer, *Livre de la colonisation de l'Islande, op. cit*., p. 262-263). NB : Régis Boyer rappelle que la *Kristni saga* est la suite du *Landnámabók* ; dans le premier ouvrage, Sturla Þórðarson décrit l'Islande païenne et, dans le second ouvrage, l'Islande chrétienne (voir Boyer, *ibid*., p. 263).

[6] Voir Meignan, *op. cit*., p. 142-145.

> de tous les chefs les plus puissants et de tous les hommes sages du pays. Ce duel de Gunland [*sic*] et de Rafn [*sic*] fut le dernier qu'on vit dans l'île.[1]

Tel est aussi le cas de Küchler, qui convoque le souvenir de la *Gunnlaugs saga ormstungu* alors qu'il se trouve sur le site de Þingvellir, avant d'en livrer à son tour un récit synthétique[2] :

> Die kleinen Inselchen aber, die der hier in mehrere Arme verzweigte Fluß an dieser Stelle bildet, weckten in uns die Erinnerung an jenen letzten gesetzlichen Zweikampf auf Island, welchen die beiden bekannten Skalden Gunnlaug Schlangenzunge und Hrafn um der schönen Helga von Borg willen im Jahre 1006 auf dem "Öxarárhólmur" kämpften, den die jetzt einzelnen Inselchen jedenfalls einmal als zusammenhängendes größeres Eiland gebildet haben.[3]

Cependant, l'on peut supposer que l'évidence du rapport de transparence entre la saga et la réalité islandaise dont les voyageurs font l'expérience se brouille lorsqu'ils convoquent dans la saga un épisode ou un élément surnaturel, comme le fait Henderson en expliquant la formation du Berserkjahraun par l'intervention – notoirement peu vraisemblable, d'un point de vue occidental – de deux hommes dotés d'une force phénoménale. Curieusement, les savants naturalistes dont on suppose par défaut l'esprit cartésien et positiviste, ne sont guère les derniers à effectuer ce type de rapprochement. Ainsi William T. Preyer et Ferdinand Zirkel, qui s'appuient sur le *Landnámabók* et la *Kristni-Saga* comme sur autant de sources pertinentes pour élaborer une chronologie des éruptions de l'Hekla ou du Katla au tournant de l'an mil[4], se laissent-ils aller au même travers que Henderson en expliquant l'origine du toponyme de Surtshellir :

> 1) *Surtshellir* bedeutet schwarze Höhle; *sortur* heist schwarz. In der *Sturlúnga saga* [*sic*] wird sie (l. 5, cap. 46) *hellirin sortur* (schwarze Höhle) genannt. In ihr hauste vor Zeiten der Riese Surtur, der schwarze Fürst des Feuers, der Allgefürchtete. Vgl. *Hólmverja saga*, c. 32.[5]

L'existence du géant Surtur, renvoyée dans le passé historique – une manière discrète d'en suggérer la dimension légendaire tout en l'intégrant dans la chronologie des phénomènes

---

[1] Meignan, *ibid*., p. 145. En revanche, il n'est nullement fait référence de cet événement historique ailleurs que dans les sagas : dans la *Gunnlaugs saga ormstungu*, le jarl Eiríkr interdit à Gunnlaugr et Hrafn de se battre sur ses terres ; dans la *Grettis saga Ásmundarsonar*, l'interdiction s'étend à tous les potentiels duellistes (voir Boyer, *Sagas islandaises, op. cit*., p. 1764). De la même manière, les lois qui régissent les duels ne figurent que dans la *Egils saga Skallagrímssonar* et la *Kórmaks saga* (voir Boyer, *ibid*., p. 1554).

[2] Voir Küchler, *Unter der Mitternachtsonne, op. cit.*, p. 121-122.

[3] Küchler, *ibid*., p. 120-121. Nous traduisons : « Cependant, les petits îlots que la rivière, ramifiée en plusieurs bras, forme à cet endroit, ont réveillé en nous le souvenir de ce dernier duel légal en Islande, que les deux célèbres scaldes Gunnlaug Langue de Serpent et Hrafn se livrèrent pour la main de la belle Helga de Borg en l'an 1006, sur l'"Öxarárhólmur", dont les îlots désormais distincts les uns des autres constituaient autrefois une seule et même grande île. »

[4] Voir Preyer et Zirkel, *op. cit*., p. 440-441.

[5] Preyer et Zirkel, *ibid*., p. 95. Nous traduisons : « 1) *Surtshellir* signifie grotte noire ; *sortur* signifie noir. Dans la *Sturlúnga saga* [*sic*], elle est appelée *hellirin sortur* (grotte noire) (l. 5, chap. 46). Elle abritait le géant Surtur, le prince noir du feu, celui qui est craint de tous. Voir *Hólmverja saga*, chap. 32. ».

tectoniques de l'île[1] – n'est alors pas plus sujette à caution que n'importe quelle éruption consignée dans les *Annales islandaises* pour justifier la naissance d'un tunnel de lave. De cet exemple – ainsi que de la succession des écrivains-voyageurs qui convoquent, à la suite de Henderson, l'histoire de Halli et de Leiknir pour expliquer la formation du Berserkjahraun – l'on peut déduire un schéma de fonctionnement propre aux voyageurs quant aux sagas qu'ils intègrent à leurs relations viatiques. En effet, dans le cas des *Íslendingasögur*, non seulement l'emporte la composante de document historique, en dehors de toute considération sur la question de la stylisation littéraire et du piège de lecture que peut représenter la vraisemblance réaliste, mais cette composante entraîne par contiguïté le postulat de la vérité historique des éléments surnaturels qui scandent éventuellement la saga, surtout dans la mesure où le *Landnámabók*, source qui fait autorité chez les voyageurs, recèle lesdits éléments surnaturels. La question qui s'impose alors à ce stade de notre réflexion est la suivante : en va-t-il de même pour les genres littéraires islandais qui échappent par leur définition générique au moins partiellement, sinon totalement à la référentialité ? Cette question appelle une réponse nuancée dans le cas des *Eddas* comme dans celui des contes folkloriques, que nous allons successivement envisager.

2.1.2.2. Le cas des *Eddas*

Interrogeons tout d'abord le traitement que proposent les voyageurs de la matière eddique, qui ne figure pas dans le *Landnámabók*[2] et qui ne bénéficie à ce titre d'aucune caution historienne. Dans sa « Preliminary Dissertation », Holland retrace l'origine des Islandais, qu'il désigne comme une branche nordique des peuples teutons, en retraçant les mouvements de population qui ont supposément conduit à son peuplement :

> It is not necessary to the history of Iceland to trace back into ages more remote, the Norwegian people by whom the island was thus colonized. Forming one branch of the great Gothic or Teutonic family, which occupied at this period the northern kingdoms of Europe, it cannot be doubted that they were derived from one common source; and we look to their origin in the Scythian emigration, which, nine centuries before, under the banners of the victorious Odin, carried conquest and usurpation throughout all the vast regions of the north.[3]

[1] À leur décharge, l'existence de Surtur n'est pas mise en doute par le *Landnámabók* : « Þorvaldr gorge creuse […] un automne […] s'en vint à Þorvarðstaðir chez Smiðkell et y demeura un moment. Alors il monta à la caverne de Surtr et y déclama la *drápa* qu'il avait composée sur le géant qui habite cette caverne. » (Boyer, *Le Livre de la colonisation de l'Islande, op. cit*., p. 163). NB : une *drápa* est un court poème scaldique.

[2] Le *Landnámabók* s'ouvre sur des considérations d'ordre géographique sur l'Islande ainsi que sur l'époque d'occupation de l'île par les *papar* irlandais, avant d'enchaîner sur les voyages d'exploration de Naddoðr et de ses successeurs (voir Boyer, *Le Livre de la colonisation, op. cit*., p. 29-40).

[3] Holland, *op. cit*., p. 8.

Aux yeux du lecteur occidental, le texte de Holland dérive progressivement du fait historique – la colonisation de l'Islande par les Norvégiens – à la légende – la conquête de la péninsule scandinave sous la houlette du dieu Odin. La dimension historique d'Odin, personnage distingué du panthéon norrois, n'est pas interrogée : elle est posée comme un axiome. Il faut dire que Holland est tributaire de la lecture de la *Heimskringla*, qui retrace la dynastie des rois de Norvège depuis Odin[1], et, qu'à titre personnel, sa perception de la nature islandaise grandiose le conduit à postuler, comme les Islandais, l'existence de ce maître du panthéon scandinave[2]. Néanmoins, la réalité de la personne biographique d'Odin est légèrement mise en doute lorsque Holland présente le contenu des *Eddas* : sa rigueur de philologue le conduit à distinguer la véritable genèse de l'œuvre – le geste d'écrivain de Sæmundr, par exemple – des croyances islandaises telles que l'origine odinique du « Hávamál »[3]. Tout comme Holland intègre les exploits d'Odin à la chronologie de l'histoire de la Norvège et de l'Islande, Henderson et Marmier amorcent leur panorama de l'histoire de la littérature islandaise par le récit d'un mythe odinique[4]. Dans un même ordre d'idée, Marmier mentionne dans sa galerie de scaldes guerriers célèbres le personnage semi-légendaire Ragnarr Loðbrók, le personnage historique Gísli Súrsson et Starkaðr, héros légendaire issu d'une lignée de géants, sans hiérarchiser leur historicité[5]. Ce n'est plus envisageable chez les écrivains-voyageurs à partir des années 1860, à l'exception, peut-être d'un Baring-Gould rêveur qui s'invente une généalogie semi-légendaire[6]. À titre d'exemple, la cosmogonie norroise classique, qui est aussi la partie la plus

[1] Voir Holland, *ibid*., p. 33.
[2] Voir Holland, *ibid*., p. 17. Voir section 2.1.1. du présent chapitre, pour l'analyse de cette citation.
[3] Voir Holland, *ibid*., p. 26.
[4] Voir Henderson, *op. cit*., vol. II, p. 331-334 ; voir Marmier, *Lettres sur l'Islande, op. cit*., p. 119-122. Selon ce mythe étiologique sur les origines de la poésie, Odin distribuerait à ses favoris une coupe d'hydromel qui les doterait de l'inspiration poétique. Henderson mentionne Mallet en note de bas de page (voir Henderson, *op. cit*., vol. II, p. 334). Marmier n'indique pas la référence précise de la légende qu'il compile, mais il s'agit de l'épisode de la création divine de la poésie par Odin, dans le chapitre 11 du « Skáldskaparmál », section de l'*Edda* de Snorri Sturluson, qui est également un manuel à l'usage des poètes sous forme dialogique (voir Boyer, *L'Edda poétique, op. cit.*, p. 115-119). La source principale de Marmier est probablement Mallet (voir Mallet, *Monumens, op. cit*., p. 126-129). Par ailleurs, la première édition de la *Deutsche Mythologie* (1835) de Jacob Grimm, que mentionne Marmier (voir Marmier, *Lettres sur l'Islande, op. cit*., p. 171) présente Odin en dieu de la poésie (voir Grimm, *Deutsche Mythologie, op. cit.*, p. 62).
[5] Voir Marmier, *Lettres sur l'Islande, op. cit*., p. 132-158. On ne présente plus Ragnarr et son chant de mort. Ce qui vaut à Gísli de figurer parmi ces scaldes est son suicide : poursuivi par ses assaillants, il se jette du haut de la falaise Einhamarr, dans les Fjords de l'Ouest, en prononçant ses derniers vers (voir « Saga de Gísli Súrsson », chapitre 35, dans Boyer, *Sagas islandaises, op. cit.*, p. 631-632). Marmier connaît probablement ce récit dans sa version originale islandaise (voir annexe 2 (1756c)) ou dans la version compilée de Müller (voir annexe 2 (1817i)), dont il loue le « livre excellent » (voir Marmier, *Lettres sur l'Islande, op. cit*., p. 271). Quant à Starkaðr, rebaptisé Starkoddr, ses exploits guerriers et poétiques sont relatés par Saxo Grammaticus, que connaît Marmier (voir Marmier, *Lettres sur l'Islande, op. cit*., p. 134 et 137-138), et chez qui il a pour nom Starcatherus (voir Saxo Grammaticus, *La Geste des Danois : livres I-IX*, traduit du latin par Jean-Pierre Troadec, présenté par François-Xavier Dillmann, Paris, Gallimard, coll. « L'aube des peuples », 1995, p. 242-277).
[6] Voir *supra*.

diffusée de la littérature islandaise en Europe et en Amérique du Nord[1], devient dans la seconde moitié du XIXe siècle soit un élément de parodie – l'on songe au rire démystificateur de Metcalfe, qui tourne en dérision les références mythologiques islandaises dans le dialogue inaugural de son récit de voyage, marqué par un esprit potache[2] – soit un matériau de création poétique hétérodoxe. Ainsi Metcalfe décrit-il le paysage accidenté de l'Islande en reprenant la rencontre du principe chaud et du principe froid que la cosmogonie norroise place à l'origine du monde[3] ; Headley transpose le même principe dans sa représentation de la naissance de l'Islande[4]. Le principe d'analogie qui incitait Holland à associer paysage islandais et cosmogonie norroise n'a alors plus tant une valeur épistémologique qu'une vertu évocatrice. La mythologie norroise se réfugie donc dans les morceaux de bravoure poétiques qui émaillent les relations viatiques, même si elle exerce encore une forme de fascination chez les voyageurs américains des années 1870[5]. Quant à Burton, il choisit de traiter par exemple la cosmologie norroise par un usage métaphorique, cette fois-ci ironique, pour qualifier la pluie islandaise torrentielle, dans un effet d'exagération comique que renforce l'accumulation des références mythologiques hétéroclites et des codes ossianiques de l'imaginaire de l'Islande :

> […] As we rose, a solid bank of rain stood high in the north, and presently the Storm-King rode forth, beating down the white heads of the angry billows. It was Ahriman waging eternal war with Hormuzd; the battle of Osiris and Typhon; the war of Baldur and Loki. In the course of the day, the gale forged round almost to the south, and the alternations of mist, drizzle, and bright sunshine formed an Ossianic framing highly appropriate to the picture […].[6]

Incidemment, l'on note que la référence thuléenne partage le destin de la cosmogonie eddique : les voyageurs s'en distancient à partir de Forbes[7] et elle s'inscrit dans le champ de la métaphore

---

[1] Dans l'annexe 2 de la présente thèse, qui compte 1146 entrées comprises entre les années 1594 et 1917, 247 concernent les deux *Eddas*, contre 71 pour la *Brennu Njáls saga*, 55 pour la *Grettis saga Ásmundarsonar* ; 48 pour la *Egils saga Skallagrímssonar* ou encore 63 pour la *Gunnlaugs saga ormstungu* : c'est un déséquilibre révélateur.
[2] Voir Metcalfe, *The Oxonian in Iceland, op. cit*., p. 1-7.
[3] Voir Metcalfe, *ibid*., p. 127.
[4] Voir Headley, *op. cit*., p. 31-33.
[5] Kneeland guette Kraken et serpent de mer depuis son navire (voir Kneeland, *op. cit*., p. 55-56), tandis que les quatre *Landvættir* (« gardiens de la terre ») de l'Islande – dragon du Nord-Est, griffon du Nord-Ouest, taureau du Sud-Ouest et géant du Sud-Est – mentionnés dans les discours de célébration du millénaire de la colonisation de l'Islande, fascinent le même Kneeland (voir Kneeland, *op. cit*., p. 307), ainsi que Headley (voir Headley, *op. cit*., p. 294). Les *Landvættir* sont présents dans la *Heimskringla* et le *Landnámabók*, où ils sont la première instance que rencontrent les colons norvégiens à leur arrivée ; ils continuent à peupler ponctuellement les sagas islandaises (voir section 2.2.2. du chapitre I de la présente thèse).
[6] Burton, *op. cit*., vol. II, p. 127.
[7] « […] from the entire omission of the most characteristic features of Icelandic scenery [by Strabo and Venerable Bede], and other circumstances, it is very doubtful whether Thule had ever any fixed locality, but was merely an indefinite term applied to the then known northern regions, and probably should be sought amongst the islands to the north and west of Scotland. » (Forbes, *op. cit*., p. 49).

poétique[1]. Faut-il voir dans cette évolution l'effet d'un positivisme croissant dans les sociétés occidentales ou d'un accroissement des sources disponibles sur l'Islande, qui permettrait de rendre aux *Eddas* leur juste place de poèmes mythologiques et légendaires ? L'on se contentera de constater que leur indice de référentialité et leur statut épistémologique évoluent dans les récits de voyage du XIXe siècle. D'abord analogues à ceux prêtés aux sagas, avec lesquelles la matière eddique se confond dans une chronologie immémoriale de l'histoire de la Scandinavie, ils s'en distinguent progressivement pour gagner le statut d'œuvres de fiction. Mais peut-on aussi aisément conclure au classement définitif de la mythologie islandaise dans la catégorie des œuvres fictionnelles ? Nous allons le voir, les contes folkloriques, dont des exemples émergent dans les relations viatiques consacrées à l'Islande à partir de 1860, permettent paradoxalement la survie du postulat de référentialité par défaut du mythe et de la légende, que ce postulat soit assumé par les écrivains-voyageurs eux-mêmes, ou qu'il trouve à se réfugier dans la parole hypothétique des Islandais, qu'une posture folkloriste permettrait aux voyageurs de perpétuer tout en s'en distanciant ostensiblement.

2.1.2.3. Le cas des contes folkloriques

Il semblerait que les contes folkloriques soient affectés du coefficient de référentialité dont était dotée la matière eddique par les explorateurs-naturalistes du début du XIXe siècle et cela, qu'ils fassent intervenir dans les relations viatiques une matière surnaturelle ou légendaire propre à les constituer en mythologie alternative dans le contexte du déclin de la fascination pour les *Eddas* et de la concurrence des travaux de Mallet et Percy par les traductions de Scott, Dasent ou Maurer, ou qu'ils reposent sur une matière empruntée aux *Íslendingasögur* et au *Landnámabók*. Nous allons passer en revue ces deux cas de figure.

Dans le premier cas de figure, celui des contes folkloriques à matière légendaire ou surnaturelle, l'on constate que Preyer et Zirkel, qui prêtaient au géant Surtur la même existence historique qu'au proscrit Skúli[2], ne mettent pas davantage en doute l'existence du géant Ármann

[1] Par exemple, Labonne dépeint ainsi son guide de voyage, Thorgrimur Gudmunsen (graphie non contractuelle) : « il va, bravant la neige, le froid et l'ouragan, distribuer aux pauvres enfants des fermiers l'instruction qui occupera leurs longues nuits de sept mois ; l'été, il augmente ses modestes appointements en servant de guide aux quelques rares touristes qui viennent visiter l'ultime Thulé. » (Labonne, *op. cit*., p. 5). Un peu plus loin, le tableau apocalyptique des éruptions de l'Hekla lui permet d'évoquer « la nuit perpétuelle qui régnait alors sur l'île pendant ces mois d'hiver » (Labonne, *ibid*., p. 116-117). La référence thuléenne contribue à la peinture hyperbolique de la vie sous les rigueurs du Nord, où l'épique se mêle au pathétique.

[2] Voir Preyer et Zirkel, *op. cit*., p. 92-93. Ils renvoient par une note de bas de page au recueil de Maurer (voir Maurer, *op. cit*., p. 235-236). La monture de Skúli meurt d'épuisement après une fuite effrénée et le fait chuter sur un sentier de la région du Geitlandsjökull qui sera par conséquent baptisé « Skúlaskeið » (« sentier de Skúli »). Le conte ne figure pas dans le recueil de 1852 de Jón Árnason, mais dans l'édition augmentée de 1862-1864

et l'authenticité historique du conte folklorique qui relate son histoire[1], lorsqu'ils fournissent l'étymologie du toponyme « Ármannsfell », qui désigne un volcan situé au nord de Þingvellir : « Ármann war ein Halbriese, den die Sage in diesen Berg hineingehen lässt.[2] » La formulation est ambivalente. En effet, l'existence et la nature d'Ármann sont posées comme historiquement authentiques, bien que situées dans le passé, et seule la fusion de son corps avec la montagne qui porte désormais son nom est éventuellement sujette à caution, la responsabilité de cet événement étant renvoyée à la légende : l'allemand, « die Sage lässt [ihn] in diesen Berg hineingehen », se traduit littéralement par « la légende le fait pénétrer dans cette montagne ». La matière légendaire de ce conte, qui n'est pas sans évoquer son avatar eddique, le géant Ýmir dont les os et la chair constituent la terre et le sang, les fleuves et les mers[3], est alors discrètement érigée en matière historique dont l'authenticité ne saurait pas davantage être mise en doute que les étapes de la colonisation et de la christianisation de l'île.

L'on constate une dynamique semblable chez Metcalfe, qui, à la suite d'une allusion au Berserkjahraun de Halli et Leiknir[4], décline la légende de la géante amoureuse, pour expliquer un autre passage de roche volcanique, le Kerlingarskarð, dans la région du Snæfellsnes :

> But we have not yet done with the wonders of the pass. Look upwards among those precipices, bare, black, rent, twisted into such dire shapes as nothing but fire mountains can exhibit. Is it possible? On the summit of one of the pinnacles stands a human – or rather superhuman – figure, for she is as tall as a column, that woman. See! she is looking intently over to the westward; as if waiting for somebody. She is draped from top to toe in a sort of voluminous shawl; but is without the slightest portion of crinoline to give effect to her lank figure. Heigho! this is one of your tales of true love, and there is nothing smooth about it throughout. – Only look at the rocks! – She was a Troll-girl, who loved a lad in Snaefell, and promised to meet him there one morning early. It was his duty to have sought her, but she was considerate, and set out to visit him. When she got to this Skard, as it is called, she saw the missionary Thangbrand, who used to cuff and kick the Icelanders into Christianity, standing below in the pass with a cross in his hand. I'll go a little further north, thought the damsel, and dodge him in that way. But lo! When she had gone some distance, and was about to cross the defile at another sport, the active missionary was there to meet her, holding aloft the sacred symbol. And so it went on for an hour – she bent on crossing, he on preventing her. She knew the sun would soon rise over the eastern mountains, and tried her best to keep her promise – "True are the Trolls" is an Icelandic proverb – and meet her lover in the cave of Snaefell; but it was

(« Skúlaskeið », dans Árnason, *Íslenzkar Þjóðsögur og Æfintýri, op. cit*., vol. II, p. 121). Le conte est traduit en français : « La course de Skúli dans le Kaldidalur », dans Hjálmarsson et Flament, *op. cit.,* p. 234-237.

[1] Voir Preyer et Zirkel, *op. cit*., p. 81. Ils renvoient par une note de bas de page au recueil de Maurer (en l'occurrence, voir Maurer, *op. cit*., p. 43 et 53). Le conte ne figure pas dans le recueil de 1852 de Jón Árnason, mais dans l'édition augmentée de 1862-1864 (« Ármannshaugur », dans Árnason, *Íslenzkar Þjóðsögur og Æfintýri, op. cit*., vol. I, p. 212). Ce conte n'est pas traduit en français.

[2] Preyer et Zirkel, *op. cit*., p. 81. Nous traduisons : « Ármann était un demi-géant qui, selon la légende, a pénétré dans cette montagne ».

[3] Voir section 2.2.1. du chapitre I de la présente thèse.

[4] Voir Metcalfe, *The Oxonian in Iceland, op. cit*., p. 297-298.

> of no avail, and at last she stiffened into stone; and gives her name to the dell; which is known to every Icelander as "Carline's Road".[1]

Cette légende spécifique, absente des collectes de Maurer et de Jón Árnason, est néanmoins intégrée dans un vaste réseau intertextuel au sein des contes folkloriques islandais[2]. Metcalfe décline le récit de ce conte sur le mode d'une rencontre impromptue au cours du voyage : la roche volcanique est immédiatement renvoyée à son origine présomptive d'être animé, qui est progressivement féminisé (« On the summit of one of the pinnacles stands a human – or rather superhuman – figure, for she is as tall as a column, that woman » ; c'est nous qui soulignons). Le lien chronologique entre les deux pôles de la métamorphose est inversé et il est traité à travers le prisme de l'identité, et non de l'analogie. Avant d'adopter les temps narratifs du passé, Metcalfe choisit le présent de narration : « she is looking », « she is draped ». Son écriture scandée par les déictiques (« Look upwards », « See! ») et la ponctuation expressive trahissent non seulement le postulat de l'existence historique de cette géante, mais aussi la validité immémoriale de cette existence. Ces exemples esquissent une ligne de faille dans le positivisme occidental de la seconde moitié du XIXe siècle et ravivent un rapport préscientifique au monde, dans lequel la science et la mythologie ont une égale légitimité pour expliquer le monde[3]. Les contes viendraient donc combler une Islande désertée par ses mythes d'île des confins, d'autant que la collecte de 1862-1864 de Jón Árnason met à l'honneur le surnaturel présent dans le trésor littéraire islandais : histoires de proscrits, de trolls, d'elfes, de fantômes et de sorciers[4]. Dans son recueil de 1852, Jón Árnason fait déjà des contes merveilleux islandais une « *Edda* moderne »[5], ce qui justifie d'autant la substitution d'un corpus par l'autre sous la plume des écrivains-voyageurs. Il est permis de penser que le caractère acceptable de ces légendes islandaises dans les relations viatiques de l'âge positiviste est préservé par l'adoption d'une posture de folkloriste ou de philologue chez les écrivains-voyageurs, ce qui leur permet à la fois d'intégrer à leur récit une matière mythique, héroïque ou surnaturelle et d'en affirmer la validité référentielle, tout en déléguant aux Islandais eux-mêmes la responsabilité de cette affirmation.

---

[1] Metcalfe, *ibid*., p. 298-299.

[2] Plusieurs contes de Jón Árnason reprennent le motif de la géante ou trolle amoureuse, figée dans sa course par le crucifix de l'homme de Dieu ou les premières lueurs du jour. Ces contes ne sont pas présents dans la collecte de 1852, mais ils scandent la section « Tröll » de la collecte de 1862-1864 : voir Árnason, *Íslenzkar Þjóðsögur og Æfintýri, op. cit*., vol. I, p. 141-221.

[3] Matthias Egeler aboutit d'ailleurs à la même conclusion en étudiant les récits de voyageurs britanniques et allemands en Islande des années 1930 et 2010 qu'il confronte à ceux de Kahle et Collingwood (voir Matthias Egeler, « Pilgrims to Thule: Religion and the Supernatural in Travel Literature about Iceland », *Marburg Journal of Religion*, vol. 22, n°1, 2020, p. 1-55) ; il semblerait donc que ce soit là une constante des modalités du voyage en Islande.

[4] Voir Óskarsson, *op. cit*., p. 299.

[5] « latter-day *Edda* » (Óskarsson, *op. cit*., p. 298).

Winkler, qui emprunte à Maurer le conte de la sorcière de Saxe se vengeant de Sæmundr[1], pour illustrer son développement sur le mont Hekla, introduit ce récit sur le mode du discours rapporté : « An dieses Ereigniß knüpft sich eine schöne isländische Sage: […] Da, sagen die Leute, habe der Hekla zum ersten Male Feuer ausgeworfen. »[2] Paijkull résume la *Hellismanna saga* pour expliquer l'origine des croyances islandaises diverses autour des disparitions mystérieuses de bétail[3]. Winkler, encore, décline un exemple tiré de la collecte de Maurer, l'histoire du diacre de Myrká[4] : il n'associe pas ce conte de revenant au contexte de son itinéraire de voyage : il ne lui prête pas de fonction étiologique propre à expliquer un toponyme ou un phénomène naturel, mais il le convoque de manière arbitraire, à titre d'exemple, dans une démonstration destinée à montrer l'empire des croyances et superstitions chez les Islandais, ainsi que la pratique de la *kvöldvaka*. Cette histoire devient un paradigme à même de subsumer l'ensemble des histoires de revenants entendues par les voyageurs au fil de leur itinéraire.

L'on songe enfin à Forbes, qui consacre un chapitre entier de son récit de voyage aux proscrits[5]. Dans la seconde partie de ce chapitre, il juxtapose six récits relatifs aux proscrits, dont deux sont empruntés à la collecte de Maurer[6] : une poursuite avortée de proscrits voleurs de bétail à Dalsmynni, dans le nord de l'île[7] ; le passage de cavaliers inconnus dans la région du Skaptafell[8] ; la figure de Gestr, homme mystérieux qui vient occasionnellement commercer à Eyrarbakki[9] ; la lutte de Glímu-Oddr (littéralement « Oddr le Bagarreur ») avec un proscrit dont il croise la route dans le Sprengisandur et dont il casse la jambe[10] ; les ruses d'Ásmundr

[1] Winkler renvoie à Maurer par une note de bas de page.
[2] Winkler, *op. cit*., p. 225-226. Nous traduisons : « Une belle légende islandaise est liée à cet événement : […]. C'est à cette occasion, dit-on, que l'Hekla aurait craché du feu pour la première fois. »
[3] Voir Paijkull, *op. cit*., p. 255-256.
[4] Voir Winkler, *op. cit*., p. 155-157. Le conte partage avec le poème « Lenore » (1773) de Gottfried August Bürger le thème de la fugue amoureuse devenue chevauchée fantomatique : Winkler parle d'ailleurs d'une « Lenore islandaise » (« isländische Lenore ») (Winkler, *ibid*., p. IX). Le conte est présent dans la collecte de Maurer (voir Maurer, *op. cit*., p. 72-74), ainsi que chez Jón Árnason (« Djákninn á Myrká », dans Árnason, *Íslenzkar Þjóðsögur og Æfintýri, op. cit*., vol. I, p. 270-272). Il est traduit en français : « Le diacre de Myrká », dans Boyer, *Contes populaires d'Islande, op. cit*., p. 50-53 ; « Le diacre de Myrká », dans Renaud et Magnúsdóttir, *op. cit.*, p. 271-275 ; « Le diacre de Myrká », dans Hjálmarsson et Flament, *op. cit.,* p. 98-101.
[5] Voir Forbes, *op. cit*., p. 164-177.
[6] Sur les quatre autres récits, trois sont d'origine orale et relatés à Forbes au cours de son voyage. Le quatrième, récit d'une mauvaise rencontre subie dans la région de la Kaldakvísl par les paysans Jón et Nikolás (voir Forbes, *op. cit*., p. 167-168), est présent dans la collecte de Jón Árnason (« Jón og Nikulás », dans Árnason, *Íslenzkar Þjóðsögur og Æfintýri, op. cit*., vol. II, p. 164-165), mais il ne figure pas dans l'édition de 1852. Ce conte n'a *a priori* jamais été traduit en français.
[7] Voir Forbes, *op. cit*., p. 166-167.
[8] Voir Forbes, *ibid*., p. 167.
[9] Voir Forbes, *ibid*., p. 168-169.
[10] Voir Forbes, *ibid*., p. 169-171. L'histoire de Glímu-Oddr est relatée par Maurer (voir Maurer, *op. cit*., p. 246-247), mais aussi par Jón Árnason, et ce dès 1852 (« Glímu-Oddur á Hlíðarenda », dans Árnason, *Íslenzk Æfintýri, op. cit.*, p. 100-102 ; réédité dans Árnason, *Íslenzkar Þjóðsögur og Æfintýri, op. cit.*, vol. II, p. 174-175). Ce conte n'a *a priori* jamais été traduit en français.

pour libérer de l'emprise des proscrits une famille, dont il épousera la fille, non loin de Melar, dans la région du Hrútafjörður, au nord-ouest de l'Islande[1]. Néanmoins, le décrochage énonciatif est justifié dans la première partie du chapitre, qui adopte une tonalité à la fois didactique et ethnographique et est marquée par la distanciation du voyageur par rapport aux savoirs et aux discours qu'il rapporte : il présente les différents termes désignant les *útilegumennur*, leurs lieux de vie supposés, leurs origines, leurs pratiques communautaires[2]. Puis il se distancie des Islandais, qu'il renvoie dans le domaine de la superstition, et cantonne les proscrits dans la sphère de l'imaginaire :

> Even at the present day many intelligent people declare that they still exist, and one of the reasons adduced on my subsequent return from Snæfells Yokul for not being able to procure me a guide direct to Geyser, was, that we should have to traverse a district that *Utilegu-mmn* were believed to inhabit, and, consequently, it was unsafe for a small number.
>
> The chief argument adduced to prove their present existence is, that thousands of sheep annually disappear from the high pasture-lands of the island, leaving no trace of their remains […].
>
> […]
>
> Nevertheless, for myself, I believe nothing of the sort, except in so far as an extensive system of sheep-stealing may be carried on by the inhabitants of the isolated farms towards the interior of the island; and, therefore, prefer to give the following extracts, collected by Dr. Konrad Maurer during his visit to Iceland, which, though they in a measure tend to substantiate their present and past existence, must be received with great reserve:—[3]

Ici, Forbes se situe en ethnologue doté d'esprit critique. La référence à Maurer – dont le titre universitaire est souligné – achève de composer cet *ethos* de savant, auquel Forbes se mesure : de fait, dans les six contes de proscrits, quatre sont de sa main à lui. La validité référentielle des contes folkloriques est donc affirmée de manière oblique, par le biais des Islandais auxquels Forbes prête cette croyance ; et ces contes, même s'ils sont disqualifiés de leur perspective historique et sociale, sont réintroduits dans le récit de Forbes par le biais d'une perspective ethnographique, comme c'est aussi le cas chez Winkler : observer les superstitions islandaises.

Dans le second cas de figure, celui des contes folkloriques dont la matière est au moins partiellement empruntée au *Landnámabók* ou aux sagas, le coefficient de référentialité n'est pas moins haut que pour les précédents contes mentionnés. Pour illustrer l'entreprise de colonisation qui a essaimé au Xe siècle à partir du sud de l'Islande et les querelles qui l'ont accompagnée, et ce après un panorama global de la situation, datée et géographiquement située,

[1] Voir Forbes, *op. cit*., p. 171-177. L'histoire de Suðrferða Ásmundr (littéralement « Ásmundr le voyageur du Sud ») est relatée par Maurer (voir Maurer, *op. cit*., p. 249-254), mais aussi par Jón Árnason (« Suðurferða-Ásmundur », dans Árnason, *Íslenzk Æfintýri, op. cit*., vol. II, p. 260-263). Ce conte n'a *a priori* jamais été traduit en français.
[2] Voir Forbes, *op. cit*., p. 164-165.
[3] Forbes, *ibid*., p. 165-166.

Paijkull évoque la légende des deux sorciers Þrasi et Loðmundur, en passant à Skógafoss, dans le sud de l'Islande, lieu où le premier aurait caché son trésor :

> Tvenne trollkunniga män, Thrasi och Lodmundr, bodde, den förre i Skogar, den sednare i Sölheima. En morgon fick Thrasi se, att en öfversvämning från jökeln närmade sig. Med trollkonst styrde han då denna mot Sölheima, der Lodmundr bodde, men dennes träl såg det och sade, att hafvet vältade sig på dem från norr. Lodmundr, som då var blind, bad trälen bära litet af vattnet till sig i ett öskar, och när han kom med det, sade Lodmundr: detta tyckes mig icke vara hafsvatten. Derpå bad han trälen föra sig till vattnet och tillsade honom att sticka ändan af hans staf i vattnet; en ring var fästad i stafven, och Lodmundr höll om stafven med begge händer, men bet i ringen. Då började vattnet att falla emot Skogar igen. Derpå afvände båda vattnet ifrån sig, tilldess de möttes i en klyfta (den egentliga flodbädden), då de förliktes på det vilkor, att floden skulle flyta den kortaste vägen till hafvet. — På ömse sidor om elfven äro tvenne höjder, som ännu i dag kallas Lodmundarsäte och Thrasahals till minne af de båda trollkonstnärerna.[1]

Paijkull situe l'événement du combat des deux sorciers autour de la direction de la débâcle glaciaire dans une chronologie précise, quand bien même de nombreux éléments échappent à la rationalité commune et, plus encore, au réalisme : usage de pouvoirs magiques ; pouvoir(s) humain(s) supérieur(s) à l'arbitraire de la nature que l'on sait suffisamment redoutable en Islande. Dans le propos introducteur qui précède le récit de la querelle de voisinage, il place l'événement à l'époque des premières entreprises de colonisation de l'île autour de 864[2]. L'ensemble du récit est formulé aux temps indicatifs du passé : là encore, ni l'existence des deux hommes ni la réalité de leurs pouvoirs magiques n'est mise en doute. Sans doute est-ce parce que Paijkull, d'une part, s'appuie sur le *Landnámabók*[3] – dont il cautionne l'historicité – pour relater cet événement[4] et que, d'autre part, il choisit sciemment d'omettre la seconde partie du récit, absente du *Landnámabók* qui s'arrête au récit des origines de la Jökulsá. En effet, dans la tradition, le récit de la querelle de Þrasi et Loðmundur est suivi de l'anecdote du trésor caché derrière la cascade de Skógafoss par Þrasi dans ses vieux jours. Ces deux parties relèvent de sources différentes et leurs statuts épistémologiques sont donc probablement divergents aux

[1] Paijkull, *op. cit*., p. 65. Nous traduisons : « Deux magiciens, Þrasi et Loðmundr, vivaient, le premier à Skógar, le second à Sólheima. Un jour, Þrasi vit qu'une débâcle glaciaire s'approchait. En recourant à ses pouvoirs magiques, il détourna celle-là en direction de Sólheima, où habitait Loðmundr ; mais l'esclave de ce dernier le vit et dit à son maître que l'eau se dirigeait vers eux depuis le nord. Loðmundr, qui était alors aveugle, demanda à son esclave de lui rapporter une partie de cette eau dans une boîte ; quand celui-ci revint avec ce qu'il avait demandé, Loðmundr déclare : "cela ne me semble pas être de l'eau de mer". Il demanda alors à l'esclave de se rendre au bord de l'eau et d'y plonger le bout de son bâton ; le bâton accrocha un anneau ; Loðmundr tint le bâton à deux mains et mordit dans l'anneau. Le flux d'eau commença alors à se diriger de nouveau vers Skógar. Chacun des deux hommes détourna l'eau de sa propriété jusqu'à ce qu'ils se rencontrent dans un ravin (qui était en fait le lit de la rivière glaciaire) ; là, ils se réconcilièrent à la condition que le fleuve soit dirigé vers la mer par le chemin le plus court. – De chaque côté de la rivière se trouve deux élévations, qui s'appellent encore Loðmundarsæti et Þrasahals, en souvenir de ces deux magiciens. » Le récit est traduit en français, sous un titre qui évoque sa légende jumelle, celle de l'or du Rhin : « L'or de Skógafoss », dans Hjálmarsson et Flament, *op. cit.,* p. 170-173.
[2] Voir Paijkull, *ibid*., p. 65.
[3] Voir Paijkull, *ibid*., p. 65.
[4] Voir Boyer, *Livre de la colonisation de l'Islande, op. cit.*, p. 206-207.

yeux de Paijkull : la seconde partie, qu'il omet[1], ne figure pas dans le *Landnámabók* ; en revanche, elle est présente chez Maurer, qui se limite même à cette seconde partie du récit[2]. Néanmoins, l'on constate également que, même dans le *Landnámabók*, Paijkull effectue encore un choix : il sélectionne l'élément surnaturel du combat de sorciers au détriment de l'épisode précédent, à savoir celui de l'arrivée de Loðmundr et de son frère juré Bjólfr sur ces terres, qui aurait pourtant tout aussi efficacement illustré les propos de Paijkull sur les premiers temps de l'installation scandinave en Islande. L'on en conclut donc que la validité référentielle du *Landnámabók* entraîne par extension celle de l'ensemble de ses anecdotes et contes folkloriques afférents dans le récit de Paijkull.

Chez les voyageurs, notamment britanniques, une dynamique semblable est à l'œuvre entre contes folkloriques et sagas islandaises, la *Brennu Njáls saga* constituant une caution historique valable – d'autant plus sous l'influence des propos de Dasent à ce sujet – pour les légendes locales faisant intervenir de manière ponctuelle le personnel de cette saga. Ainsi lord Dufferin, à Þingvellir, relate-t-il le saut de Flosi :

> It is true, just at one point the encircling chasm grows so narrow as to be within the possibility of a jump; and an ancient worthy, named Flosi, pursued by his enemies, did actually take it at a fly: but as leaping an inch short would have entailed certain drowning in the bright green waters that sleep forty feet below, you can conceive there was never much danger of this entrance becoming a thoroughfare. I confess that for one moment, while contemplating the scene of Flosi's exploit, I felt, – like a true Briton, – an idiotic desire to be able to say that I had done the same; – that I survive to write this letter is a proof of my having come subsequently to my senses.[3]

C'est aussi le cas de Metcalfe[4], ou encore de Zirkel et de Preyer, qui puisent leur récit dans le recueil de Maurer, référencé en note de bas de page[5] :

> Der Abgrund im Osten dieses Hügels heist Flosagjá, d. i. die Kluft des Flosi, welcher ein Verbrecher war und hier im Jahre 1012 verurtheilt werden sollte. Aber durch einen ungeheuern Sprung über die

[1] Mais qu'intègre Symington lors de son passage à Skógafoss : « There is an old tradition that an early colonist – Thrasi – before dying, buried a chest of gold and jewels in the deep rock-basin into which this magnificent sheet of water tumbles. » (Symington, *op. cit*., p. 178). Symington se distancie de la parole rapportée, dont il ne cautionne pas nécessairement la vérité : « there is an old tradition that » ; cela reflète sa posture de folkloriste qui cantonne la littérature islandaise dans le statut d'objet d'étude en la distinguant de la trame narrative de sa relation.

[2] Voir Maurer, *Isländische Volkssagen der Gegenwart, op. cit*., p. 216-217. Jón Árnason rapporte les deux parties du récit – le combat de sorciers et l'or de Skógafoss – en les attribuant avec rigueur à leurs sources respectives : le *Landnámabók* pour la première, la tradition orale pour la seconde (« Þrasi Þórólfsson og Loðmundur », dans Árnason, *Íslenzkar Þjóðsögur og Æfintýri, op. cit*., vol. II, p. 79-80).

[3] Dufferin, *op. cit*., p. 94. Andrew Wawn rappelle que lord Dufferin fait entrer cette légende dans le répertoire récurrent des voyageurs en Islande de la seconde moitié du XIXe siècle (voir Wawn, *The Vikings and the Victorians, op. cit*., p. 290)

[4] Voir Metcalfe, *The Oxonian in Iceland, op. cit*., p. 74-75.

[5] Voir Maurer, *Isländische Volkssagen der Gegenwart, op. cit*., p. 220.

> Erdspalte rettete er sein Leben. Die Stelle heisst daher Flosahlaup, d. i. Flosisprung (ähnlich in der Schweiz Pfaffensprung, im Harz Mägdesprung).[1]

Lorsque Küchler chemine dans le Flosagjá, faille tectonique située à proximité de l'Almannagjá, il se souvient à son tour de ce saut désormais légendaire[2], que tous les voyageurs en Islande connaissent, soit par l'entremise de leurs prédécesseurs, soit par celles des guides de voyage consacrés à l'île qui paraissent à la fin du XIXe siècle[3]. On le constatera, dans aucune de ces références au saut de Flosi la validité historique de l'existence de ce dernier n'est remise en question, pas plus que celle du fameux événement que constitue son saut : Preyer et Zirkel datent même précisément l'événement dans la chronologie de l'Islande. Pourtant, si Flosi est un personnage avéré et fondamental de la *Brennu Njáls saga*, son saut n'est pas mentionné dans cette saga. Il en constitue donc un élément apocryphe, qui pourrait être la synthèse de plusieurs sauts célèbres relatés dans la même saga[4] ou un élément narratif dérivé de cette saga à travers la tradition orale. L'hésitation est levée dès les *Isländische Volkssagen der Gegenwart* de Maurer, qui constituent probablement la source du récit de Metcalfe et de ses successeurs[5]. Maurer dit tenir cette information – qu'il qualifie de « légende populaire » (« Volkssage ») – d'un certain Simon Bech et situe l'événement avec précision, comme Zirkel et Preyer après lui, tout en notant son absence dans la *Brennu Njáls saga* :

> Auf der alten Dingstätte zu Þíngvellir [*sic*] führt ferner die eine der beiden Klüfte, welche auf dem lögberg [*sic*] den Platz der lögrètta [*sic*], des lögsögumaðr u. s. w. einfassen, den Namen Flosagjá, Kluft des Flosi, und man zeigt an derselben noch einen bestimmten Fleck, welcher Flosahlaup, Sprung des Flosi, heisst. In dem Kampfe welcher sich hier im Jahre 1012 wegen des an Njáll verübten Mordbrandes entspann, soll sich hier eben jener Flosi durch einen masslos kühnen Sprung

---

[1] Preyer et Zirkel, *op. cit*., p. 85. Nous traduisons : « L'abîme à l'est de cette colline s'appelle Flosagjá, i. e. le gouffre de Flosi, qui était un criminel et devait recevoir ici son jugement en 1012. Mais en sautant par-dessus la crevasse, il s'est assuré la vie sauve. L'endroit s'appelle donc Flosahlaup, i. e. le saut de Flosi (comme Pfaffensprung en Suisse et Mägdesprung dans l'arrondissement du Harz [en Allemagne]). » NB : en allemand, « Sprung » signifie « saut ».

[2] Voir Küchler, *Unter der Mitternachtsonne, op. cit.*, p. 128.

[3] Voir William George Lock, *Guide to Iceland; A useful handbook for travellers and sportsmen*, Charlton, published by the author, 1882, p. 96 ou encore *Sportsman's and Tourist's Handbook to Iceland*, Leith, Geo. V. Turnbull & Co., 1900, p. 30.

[4] L'on se souviendra en particulier du saut de Skarphéðinn Njálsson au-dessus du Markarfljót pour aller abattre Þráinn Sigfússon, meurtre qui va indirectement provoquer celui de son propre père (voir « Saga de Njáll le Brûlé », chapitre 93, dans Boyer, *Sagas islandaises, op. cit.*, p. 1353 ; Dasent, *The Story of Burnt Njal, op. cit*., vol. 2, chapitre 91, p. 53-54) ; le saut de Kári, du haut de la maison en flammes de Njáll, son père adoptif (voir « Saga de Njáll le Brûlé », chapitre 129, dans Boyer, *Sagas islandaises, op. cit*., p. 1414-1415 ; Dasent, *The Story of Burnt Njal, op. cit*., vol. 2, chapitre 128, p. 178-179) ; le saut de Kári Sölmundarson à l'Alþingi, lors du combat contre Flósi et ses hommes, au cours duquel il abat l'un d'eux, Árni Kolsson (voir « Saga de Njáll le Brûlé », chapitre 145, dans Boyer, *Sagas islandaises, op. cit*., p. 1463 ; Dasent, *The Story of Burnt Njal, op. cit*., vol. 2, chapitre 144, p. 271-273).

[5] Lord Dufferin, qui voyage antérieurement à cette publication, rapporte ce qui doit être une anecdote transmise oralement par les habitants de la région.

> über die Kluft das Leben gerettet haben ; die geschriebene Sage, welche doch diesen Kampf genau genug beschreibt, weiss indessen von dieser Thatsache Nichts [*sic*].[1]

Cependant, aucun des voyageurs en Islande qui relatent la *Brennu Njáls saga* dans leurs récits viatiques respectifs – l'on songe notamment à Metcalfe ou à Küchler – ne lève l'ambiguïté sur l'origine exacte de l'épisode du saut de Flosi, ce qui revient à l'intégrer implicitement à la trame narrative de la saga, tenue à cette époque pour véridique, et à l'extraire du champ héroïco-mythique des contes folkloriques. Seul William Morris infirme définitivement cette hypothèse, lorsque le saut présumé de Flosi se rappelle à son souvenir à Þingvellir, face au Flosagjá[2]. Avant Morris, cette confusion est elle-même entretenue par Jón Árnason, qui intègre le récit du saut de Flosi dans son résumé global de la *Brennu Njáls saga*[3] ; certes, il signale en toute rigueur l'origine populaire et orale de cet épisode précis, qu'il transcrit littéralement à partir de la collecte de Maurer, référencée en note de bas de page[4], mais l'ensemble de la section de son recueil à laquelle appartient ce récit, « Frá Fornmönnum » (« Au sujet des hommes d'autrefois »)[5], brouille régulièrement la frontière entre tradition écrite et tradition orale, saga et légende, puisqu'elle mêle les histoires des colons scandinaves de l'Islande[6], ainsi que de héros des *Íslendingasögur* – Gull-Þórir[7], Njáll[8], Grettir[9] – à des légendes merveilleuses telles que celle de l'or de Skógafoss[10].

L'on constate que, des *Eddas* au *Landnámabók*, l'usage épistémologique que font les écrivains-voyageurs de la littérature islandaise s'inscrit dans une relation mimétique avec le *continuum* précédemment identifié dans chacun de ces genres littéraires islandais – à l'exception des *Eddas* – entre fictionnalité et référentialité. L'ambivalence, sinon la contradiction épistémologique est régulièrement tranchée au profit de la référentialité supposée

---

[1] Maurer, *Isländische Volkssagen der Gegenwart, op. cit*., p. 220. Nous traduisons : « Sur l'ancien site de Þingvellir, l'une des deux gorges qui entourent le lieu où se tenaient le Lögrètta, le *lögsögumaðr* etc., sur le Lögberg, est appelée Flosagjá, la gorge de Flosi, et dans cette gorge se situe un certain endroit appelé Flosahlaup, le saut de Flosi. Lors de la bataille qui a éclaté ici en l'an 1012 à cause de l'incendie meurtrier intenté contre Njáll, le même Flosi aurait sauvé sa vie ici en effectuant un saut extrêmement audacieux au-dessus du gouffre ; la saga écrite, qui décrit cette bataille de façon assez précise, ne sait cependant rien de ce fait. » NB : le Lögrétta (« Conseil de la loi ») est l'assemblée des *goðar* de l'Alþingi, qui énonce les lois sous la présidence du *lögsögumaður*.

[2] « […] this is the place that they call Flosi's Leap, for tradition (not the Njáls Saga) says that Flosi the Burner leapt across it to join his men who were drawn up outside the Berg: and they say he was in all his arms when he leapt […]. » (Morris, *op. cit*., p. 170)

[3] Voir « Sagnir úr Njálu », dans Árnason, *Íslenzkar Þjóðsögur og Æfintýri, op. cit*., vol. II, p. 92-94.

[4] Voir Árnason, *ibid*., p. 93.

[5] Voir Árnason, *ibid*., p. 74-97.

[6] Voir Árnason, *ibid*., p. 74-76.

[7] Voir Árnason, *ibid*., p. 85-86.

[8] Voir Árnason, *ibid*., p. 92-94.

[9] Voir Árnason, *ibid*., p. 94-97.

[10] Voir Árnason, *ibid*., p. 79-80.

des sagas, du *Landnámabók* ou des contes, selon une dynamique qui semble avoir trait à la « suspension volontaire d'incrédulité ». Par défaut, le *Landnámabók* énonce la vérité, même s'il met en scène des sorciers querelleurs, rompant avec les codes occidentaux de la référentialité ; les sagas sont des documents historiques non moins indubitables qui délivrent un tableau précis des mutations de la société islandaise à l'heure de sa christianisation, au risque que se trouvent confondues référentialité et *mimèsis* réaliste dans l'esprit des voyageurs ; les contes folkloriques expliquent les événements tectoniques de l'île aussi bien que les *Annales islandaises*, les premiers par des géants pétrifiés et les secondes par des éruptions. Ces genres littéraires constituent les cautions historiques les uns des autres : le *Landnámabók*, les sagas et les contes folkloriques s'entre-vérifient et s'entre-confirment, sans que n'entre en compte une hiérarchie entre eux sous le rapport de leurs ancrages référentiels respectifs, et ce tant dans une tradition philologique islandaise que sous la plume des voyageurs. L'on comprend que la légende, eddique ou de tradition orale, maintienne son empire oblique sur les relations viatiques jusqu'à la veille du XXe siècle.

2.1.3. Pourquoi cet usage épistémologique nivelant de la littérature islandaise ? Deux hypothèses

Dans le corpus des récits de voyage consacrés à l'Islande au XIXe siècle, nous avons constaté la persistance d'un usage de la littérature islandaise, dont nous avons retracé la genèse chez les explorateurs-naturalistes du tournant des XVIIIe et XIXe siècles et qui repose sur le postulat rarement mis en doute de la validité référentielle par défaut de cette littérature. L'on songe à l'exemple des sagas islandaises, régulièrement convoquées par les écrivains-voyageurs pour éclairer leur expérience et leurs connaissances de l'Islande. Ce constat nous conduit à réévaluer la précédente étape de notre réflexion, autour de laquelle s'articulait la première partie du présent chapitre : l'idée d'une déréférentialisation de la place et des fonctions épistémologiques de la littérature islandaise dans notre corpus d'étude à partir des années 1860. Cette déréférentialisation irait de pair avec le figement stéréotypique du voyage d'Islande constaté par Burton en 1875, et selon lequel les références littéraires islandaises intégrées à la trame narrative des relations viatiques seraient commandées par la conjonction de deux facteurs : mémoire intertextuelle du voyageur qui chemine dans des lieux désormais construits par le discours ; application d'un modèle textuel spécifique, progressivement autonomisé par rapport à une nécessité référentielle. Or, nous le constatons, conclure à un processus de stéréotypie, qui ferait des références littéraires islandaises un lieu commun définitoire du voyage d'Islande et totalement abstrait de son ancrage référentiel au monde, n'est pas tenable.

Certes, la logique du pèlerinage culturel élaborée par Baring-Gould, à savoir le doublement systématique du lieu géographique et du lieu discursif, est mise à mal dans les récits de voyage à partir des années 1870 ; certes, il existe des interpolations et des échos entre les récits de voyage qui permettent de penser que les écrivains-voyageurs sont bel et bien conscients d'écrire selon des modèles textuels préexistants, quand ils ne les empruntent pas ouvertement. Pour autant, l'hypothèse de l'usage de la littérature islandaise comme trait générique d'un modèle textuel, si nous la conduisons au terme de sa logique, revient à affirmer qu'il n'existerait chez les écrivains-voyageurs aucun mécanisme d'adhésion à la littérature islandaise ; que celle-ci ne serait traitée que comme un lieu commun, un code discursif à travers l'écriture du voyage. Or, les précédents exemples que nous avons déclinés nous invitent à reconsidérer cette position intellectuelle : en effet, elle ne saurait épuiser les raisons d'une fascination qui a certes pour spécificité de se dire toujours, à quelques exceptions près, selon les mêmes codes et à travers les mêmes textes.

L'on souhaiterait désormais entrer plus avant dans les raisons susceptibles d'expliquer ce nivellement de l'usage épistémologique de la littérature islandaise, cette référentialisation globale de ce corpus par les voyageurs du XIXe siècle : doit-elle être imputée à un contresens de lecture de la part de ces voyageurs, qui appliqueraient un mode de lecture erroné et inadapté au coefficient de référentialité et / ou de fictionnalité des genres littéraires qu'ils convoquent ? Ou répond-elle simplement à un autre mode de classification de la littérature, islandais celui-là, qui reposerait sur des définitions alternatives de la fictionnalité et de la référentialité d'un texte en vertu d'une vision elle-même alternative des rapports humains au monde ? Nous allons envisager successivement ces deux hypothèses possibles.

2.1.3.1. Le postulat de référentialité par défaut de la littérature islandaise, symptôme du complexe de mauvais lecteur ?…

Pour éclairer les raisons susceptibles de présider au postulat de la référentialité par défaut de la littérature islandaise chez les voyageurs du XIXe siècle, il nous semble pertinent de nous arrêter plus précisément sur la perspective critique de Burton à l'égard de ses prédécesseurs, notamment Henderson et Baring-Gould, et d'en interroger les fondements. Cela nous conduira également à centrer notre réflexion sur le cas particulier des sagas islandaises, ce qui est bienvenu dans la présente étude pour deux raisons. D'une part, les sagas constituent le corpus littéraire islandais qui est statistiquement le plus souvent convoqué par les voyageurs ; d'autre part, elles offrent un concentré des difficultés que pose la littérature islandaise aux catégories génériques et à l'horizon d'attente occidentaux : indécision entre littérarité constitutive et

littérarité conditionnelle en raison de l'incertitude de leur statut, document historique ou œuvre littéraire fondée sur une réélaboration de la réalité ; partant, hésitation entre deux modes de lecture possible, soit l'évaluation de la qualité de l'ancrage référentiel qui sied au mode de lecture d'un texte référentiel, soit l'appréciation de la *mimèsis* réaliste dans une dynamique de suspension volontaire d'incrédulité qui convient au mode de lecture d'un texte fictionnel ; complexification, voire rupture de la *mimèsis* réaliste en raison de l'intervention d'éléments surnaturels dans la trame narrative de ces sagas. Les sagas islandaises cristallisent à elles seules le paradoxe du mode de lecture des voyageurs : la coexistence d'un postulat inaliénable de validité référentielle de ces textes et d'un mode de lecture fictionnel, ce qui rend indécidable le caractère « volontaire » (ou involontaire) de la suspension d'incrédulité ; d'un côté, le maintien d'une ambition savante et d'une fonction épistémologique de la littérature islandaise ; de l'autre, l'émergence d'un plaisir apparemment gratuit de lecture et d'écriture qu'appellerait la fiction. Entrons plus avant dans l'étude de ce paradoxe en revenant au discours critique de Burton à ce sujet.

La critique de Burton se concentre sur deux points : d'une part, l'invalidation de l'ancrage référentiel de l'histoire de Halli et Leiknir que Henderson fait entrer dans le répertoire des références littéraires islandaises bientôt topiques du voyage d'Islande ; d'autre part, le rejet du rapport d'identité qui est inféré par Baring-Gould entre le personnage de saga Grettir et la personne biographique qui aurait inspiré l'élaboration orale, puis écrite, du récit de ses supposées aventures. Ce double rejet signifie deux choses pour Burton. C'est d'abord pour lui une manière d'asseoir son *ethos* de voyageur rationnel doté d'esprit critique – de bon lecteur ? – qui, contrairement à Henderson et à Baring-Gould, aurait échappé aux complexes du voyageur développés par Christine Montalbetti. Rappelons-le, Christine Montalbetti met en évidence trois complexes de voyageur-lecteur : le complexe de Don Quichotte, le complexe de Victor Bérard et le complexe du projectionniste Buster[1]. Le complexe de Don Quichotte consiste pour le voyageur à appliquer au réel les codes de la fiction pour le comprendre et le traduire ; le complexe de Victor Bérard, à croire que les personnages de la fiction ont arpenté les paysages qu'il traverse ; le complexe du projectionniste Buster, à croire qu'il parcourt la fiction même. Jean-Didier Urbain subsume ces trois complexes sous celui du « démon de la vérification »[2], auquel il donne les traits de Don Quichotte :

[1] Voir notamment Montalbetti, « Entre écriture du monde et récriture de la bibliothèque », *op. cit.*, p. 4-16.
[2] Urbain, *ibid.*, p. 130.

> Pourquoi Don Quichotte part-il de chez lui ? Non pour retourner (comme Ulysse), découvrir ou seulement reconnaître (comme Colomb), mais pour *vérifier* le monde. Don Quichotte veut la confirmation d'un monde déjà dit, déjà vu, déjà reconnu. En référence au chevalier errant Amadis de Gaule, son modèle et « médiateur » principal, l'hidalgo cherche en ce monde de la *coïncidence*. Laquelle ? Une transparence idéale, celle qui devrait exister entre les livres et le réel. […][1]

La notion de fiction est ici cardinale. Pour Burton, nous l'avons vu, il ne fait aucun doute que la *Eyrbyggja saga* relève de la fiction : Halli et Leiknir, par leur force surhumaine, sont des êtres surnaturels, dont l'existence biographique échappe à toute vraisemblance aux yeux du voyageur occidental. Selon cette hypothèse, Henderson est victime d'au moins deux complexes du voyageur conjoints, puisqu'il fait appel à la légende de Halli et Leiknir pour expliquer la conformation du Berserkjahraun (complexe de Don Quichotte) et qu'il ne remet pas en cause l'existence biographique des deux *berserkir* (complexe de Victor Bérard). Il commet le contresens de lire la réalité islandaise à travers le prisme de la traduction de Walter Scott, elle-même parcourue d'influences romanesques, si l'on en croit certaines hypothèses des spécialistes britanniques de la *Eyrbyggja saga* de Scott. De la même manière, Baring-Gould et Morris feraient l'erreur intellectuelle d'inférer du personnage littéraire de Grettir les qualités morales supposées de sa personne historique ; il s'agit d'une erreur dont Burton se rend lui-même coupable, dans le domaine des romans de chevalerie orientaux.

Mais le double rejet qu'exprime Burton face aux récits de Henderson et de Baring-Gould ne porte pas exclusivement sur la question d'une lecture erronée et à contre-sens, tant d'une saga où ses prédécesseurs confondraient référentialité et *mimèsis* réaliste que d'une réalité qu'ils imagineraient correspondre en tout point à sa réélaboration littéraire sous forme de texte de fiction. Ce double rejet porte également sur le mode d'écriture de la relation viatique qu'engendrent de telles confusions, à savoir l'émergence, dès l'époque des explorateurs-naturalistes, d'un déséquilibre entre la poésie et l'histoire, pour reprendre, avec Philippe Antoine, les mots de Chateaubriand :

> Dans un article que Chateaubriand fit paraître dans le *Mercure de France* on lit cette affirmation selon laquelle « Les Voyages […] tiennent à la fois de la poésie et de l'histoire ». Le genre serait donc caractérisé par le mélange et bousculerait de ce fait les catégories les plus solidement établies : l'auteur se souvient probablement d'Aristote et de la partition établie dans la *Poétique* entre histoire et poésie (chap. 9).[2]

---

[1] Urbain, *ibid*., p. 131.

[2] François-René de Chateaubriand, « Voyage pittoresque et historique de l'Espagne ; par M. de Laborde », *Mercure de France*, 4 juillet 1807, t. XXIX, p. 8. Cité dans Philippe Antoine, « Une littérature légèrement fictive », dans Anne-Gaëlle Weber (dir.), *Voyage et littérarité. Viatica*, 7/2020. URL : https://revues-msh.uca.fr/viatica/index.php?id=1249 (date de consultation : 4 février 2021).

Le déséquilibre survient par l'intégration progressive, du paratexte au texte, de ces « îlots fictionnels » qui « aboutissent […] à brouiller les frontières qui séparent deux univers *a priori* dissemblables »[1]. Philippe Antoine identifie dans ce processus d'intégration deux cas de figure : « [l'enchâssement] d'un épisode ouvertement fictif au sein de la relation [de voyage] »[2] et « la médiation de la bibliothèque »[3]. Ce sont des procédés qui définissent le voyage d'Islande depuis le récit de séjour de Henderson, d'autant plus que le mode de lecture et de mise en forme des sagas islandaises dans les relations viatiques conjugue au postulat de la référentialité par défaut les codes d'énonciation et, partant, de réception qui conviennent au texte fictionnel. Henderson est certes le premier à établir pour ses lecteurs le lien entre épisode de saga et lieu de l'action : un lien qu'entretiendront les voyageurs jusqu'à Collingwood et, au-delà du corpus victorien, jusqu'à Küchler et Herrmann. Il est également le premier à suggérer une nouvelle relation à la saga islandaise que Baring-Gould rend effective en inscrivant son récit de la *Grettis saga Ásmundarsonar* dans un contexte d'énonciation inédit dans notre corpus, en réponse à son compagnon de voyage, Mr. Briggs, qui recherche une distraction par la littérature au cours de leur voyage : « you had better tell us one now, as there is nothing to see and nothing to do »[4]. Cette requête inaugurale qui justifie le feuilletonnage de la vie de Grettir décorrèle dans le récit de Baring-Gould l'alliance apparente entre épisode de saga et site visité, court-circuite les codes du modèle textuel du pèlerinage culturel et introduit une ambivalence constitutive dans la fonction de la saga comme outil d'appréhension cognitive du réel islandais.

L'on théorisera cette ambivalence par l'hypothèse suivante : aux origines de la référentialité par défaut de la saga islandaise – et le raisonnement serait reconductible à l'ensemble du corpus des références littéraires islandaises dans les relations viatiques – coexisteraient une ambition épistémologique jamais démentie de savant ou de folkloriste et ce que Roland Barthes appelle le « plaisir du texte »[5]. Ce plaisir du texte peut notamment expliquer pourquoi Stephens et Headley, l'un après l'autre, intègrent à leurs récits de voyage respectifs les quatre mêmes épisodes de sagas, issus de la même traduction de Baring-Gould. Puisque ce geste d'auteur n'est plus subordonné à une ambition utilitaire de transmission de savoir, ni à l'ancrage référentiel du récit de voyage dans l'itinéraire du voyage, la dernière hypothèse plausible est celle du plaisir du récit, qui est déjà en germe chez Henderson et Baring-Gould.

[1] Antoine, *ibid*.
[2] Antoine, *ibid*.
[3] Antoine, *ibid*. Philippe Antoine place entre guillemets cette expression renvoyant aux travaux de Christine Montalbetti.
[4] Baring-Gould, *op. cit*., p. 8.
[5] Roland Barthes, *Le Plaisir du texte*, Paris, Seuil, 1973.

Rappelons que Barthes subordonne le plaisir du texte à la notion d'attente, de suspens narratif, qu'il décrit ainsi, par analogie avec le dévoilement du corps à travers l'habit entrebâillé :

> […] Dans [le strip-tease corporel] et [le suspens narratif], pas de déchirure, pas de bords : un dévoilement progressif : toute l'excitation se réfugie dans l'*espoir* de voir le sexe (rêve de collégien) ou de connaître la fin de l'histoire (satisfaction romanesque).[1]

Le narratologue Raphaël Baroni, qui se souvient du texte de Barthes[2], théorise ce plaisir du texte à travers la notion de « tension narrative », soit, en d'autres termes :

> […] le phénomène qui survient lorsque l'interprète [le récepteur] d'un récit est encouragé à attendre un dénouement, cette attente étant caractérisée par une anticipation teintée d'incertitude qui confère des traits passionnels à l'acte de réception. La tension narrative sera ainsi considérée comme un effet poétique qui structure le récit et l'on reconnaîtra en elle l'aspect dynamique ou la « force » de ce que l'on a coutume d'appeler une intrigue[3].

À cet égard, souvenons-nous de la déréférentialisation de la *Grettis saga Ásmundarsonar* dans les récits de voyage de Stephens et de Headley, et considérons-la d'un œil nouveau. On l'a interprétée comme le primat donné par ces deux voyageurs à leur mission de transmission d'une saga méconnue sur le récit de leurs voyages respectifs, notamment chez Headley ; l'on y a également lu l'indice d'une stéréotypie générique les conduisant à appliquer au récit de leur voyage le modèle textuel du pèlerinage culturel établi par Baring-Gould au mépris de la logique propre de leur itinéraire de voyage. L'on postulera à présent dans ces textes la représentation d'une expérience de lecture et de rencontre avec un objet littéraire qu'est la *Grettis saga Ásmundarsonar* sur fond de tension narrative. Plus que Headley, Stephens décrit un processus temporaire d'adhésion au récit de saga, circonscrit dans l'économie du récit de voyage, mais renouvelé chaque soir. Si l'intrigue de la *Grettis saga Ásmundarsonar* et le récit des jours de voyage et des excursions de Stephens sont hermétiques l'un à l'autre et qu'ils se situent à des niveaux d'énonciation bien distincts l'un de l'autre, la progression du voyage est suspendue par ces quatre soirées qui court-circuitent l'itinéraire, les voyageurs revenant jour après jour à leurs conteurs attitrés, comme médusés par la puissance du récit de vie de Grettir, auquel le fermier les a progressivement conduits à s'identifier : « he thinks we shall like it best too; for it is about as brave a lad as ever left his native shores »[4] ; « We were not a little disappointed; for we had come to grow interested in the sturdy Grettir »[5]. Quant à la disparition de la trame narrative du voyage de Headley derrière celle de l'itinéraire de Grettir, elle en dit suffisamment quant au

[1] Barthes, *ibid*., p. 20.
[2] Voir Raphaël Baroni, *La Tension narrative : suspense, curiosité et surprise*, Paris, Seuil, 2017, p. 26.
[3] Baroni, *ibid*., p. 18.
[4] Stephens, *op. cit*., p. 134.
[5] Stephens, *ibid*., p. 175.

pouvoir captivant du récit de saga, qui réduit au silence l'expérience intime du voyage, à moins qu'elle ne la sature tout simplement, rappelant le voyageur à son statut antérieur de lecteur[1]. La narration des quatre épisodes de la *Grettis saga Ásmundarsonar* est sous-tendue par le suspens que nourrissent la résolution sans cesse repoussée du conflit opposant le proscrit à la société, et la quête de survie déterminant sa fuite à travers l'Islande.

Dans son essai, Raphaël Baroni ne limite pas la présence de la tension narrative à la seule catégorie des textes fictionnels. En cela, il est l'héritier d'une branche de la narratologie qui désessentialise la notion de fictionnalité et en fait, plus qu'une propriété du texte, un choix de lecteur[2]. Comme le rappelle Christine Montalbetti, cette dernière perspective est tout particulièrement diffusée dans les études narratologiques francophones par la section « Récit fictionnel, récit factuel » de l'essai *Fiction et diction* (1991) de Gérard Genette, qui postule la réversibilité des indices formels de fictionnalité et de référentialité dans un même texte, ce qui, de fait, délègue au lecteur la responsabilité d'un régime de lecture fictionnel ou d'un régime de lecture référentiel[3]. Cependant, Roland Barthes, dont la pensée est certes antérieure à ces débats de la narratologie, suggère que le suspens narratif est de l'ordre du désir et du plaisir romanesque et subordonne donc cette expérience à un régime de lecture fictionnel.

Il n'est pas question pour nous de faire œuvre de narratologue, encore moins de prendre position dans ce débat. L'on se contentera de postuler la validité de l'approche de Barthes dans le cas particulier du voyage d'Islande : en effet, chez les écrivains-voyageurs en Islande du dernier quart du XIXe siècle, le plaisir du texte, la tension narrative provient d'un régime de lecture fictionnel des sagas islandaises. Ce régime de lecture fictionnel, on le suppose autorisé par l'ambivalence du statut épistémologique et, plus largement, du statut générique de la saga islandaise, que les écrivains-voyageurs reconnaissent depuis la « Preliminary Dissertation » de Holland. L'indécidabilité de l'appartenance de la saga islandaise au champ des textes fictionnels ou à celui des textes référentiels, voire même son appartenance mixte, offrirait alors à son lecteur, plus que tout autre texte, un choix entre régimes de lecture référentiel ou fictionnel, tout comme elle exposerait ce même lecteur à la confusion entre ces deux régimes

[1] Voir *supra*, remarques autour des travaux de Christine Montalbetti.
[2] À ce sujet, voir collectif, « Colloque en ligne Fabula 2001 "L'effet de fiction" : présentation », Fabula [ressource en ligne]. URL : https://www.fabula.org/colloques/effet/presentation.php (date de consultation : 15 avril 2021). Cette présentation expose les deux branches de l'alternative narratologique : d'une part, la fictionnalité comme choix du lecteur, de John Searle à Gérard Genette ; d'autre part, la fictionnalité comme propriété inhérente au texte, de Käte Hamburger à Dorrit Cohn.
[3] Voir Christine Montalbetti, « Les indices de fictionnalité : une enquête », Fabula [ressource en ligne]. URL : https://www.fabula.org/revue/cr/150.php (date de consultation : 15 avril 2021).

de lecture, faute d'être parvenu à départager les deux appartenances possibles de la saga islandaise et à choisir entre elles, et elle le rendrait potentiellement incapable de délimiter le territoire de la fiction. Plus que tout autre texte, la saga islandaise confronterait son lecteur à l'expérience suivante :

> La fiction s'appuie d'abord sur l'univers cognitif et affectif du lecteur, qui résiste, s'écarte ou cède, et peut difficilement rester indifférent : y a-t-il fiction sans trouble de fiction ? L'effet de la fiction sur le lecteur peut aller de celui, dangereux, d'une prison illusionniste, à celui, salutaire, d'une thérapie paradoxale par le mensonge. On pourrait retracer une sorte d'épidémiologie de la lecture de fictions, qui serait à la fois une histoire des mises en garde théoriques contre le danger des romans ou des invitations au voyage, et un répertoire de pathologies et de guérisons célèbres – un dictionnaire des métamorphoses de lecteurs, dont l'exil aux enfers de Paolo et Francesca, qui ne lurent plus avant ou le destin de Shéhérazade seraient des exemples emblématiques.[1]

Il semble d'autant plus pertinent de lier dans le corpus du voyage d'Islande le plaisir du récit à son appartenance au genre fictionnel que – approche précautionneuse de Holland mise à part – les voyageurs pensent régulièrement la saga islandaise en analogie avec le genre fictionnel qui leur est le plus familier : le roman. Cette analogie est facilitée au XIXe siècle par les traductions et rééditions romancées des sagas islandaises les plus célèbres. Outre le *Grettir the Outlaw: A Story of Iceland* (1880) de Baring-Gould, l'on songe au roman de Friedrich de la Motte Fouqué (1826) dont Julia Zernack fait un canal fondamental de la diffusion de la *Gunnlaugs saga ormstungu*, mais aussi du genre de la saga islandaise en Allemagne[2]. L'on songe encore à la *Frithiofs saga* (1825) de Tegnér, qui éclipse régulièrement son modèle islandais médiéval dans les réécritures, traductions et rééditions de la *Friðþjófs saga hins frækna*. Dès 1837, comme le rappelle sa biographe Wendy Mercer[3], Marmier déclare : « la Saga de Frithiof [de Tegnér] est la reproduction exacte de la saga islandaise »[4]. De fait, la présentation qu'il fait de cette saga dans ses *Lettres sur l'Islande*[5] dévie sur une présentation du poème de Tegnér[6], qu'il inscrit dans un rapport d'identité avec la *Friðþjófs saga hins frækna*[7] :

---

[1] Collectif, *op. cit.*
[2] Voir Zernack, *Geschichten aus Thule, op. cit*., p. 17.
[3] Voir Mercer, *op. cit*., p. 104.
[4] Cette affirmation est reprise, au gré des rééditions, notamment dans les textes suivants : Xavier Marmier, « Poètes et romanciers du Nord. III. Tegnér », *Revue des Deux Mondes*, quatrième série, vol. 12, n°6, 1837, p. 716-734 ; *Histoire de la littérature scandinave*, Paris, Arthus Bertrand, 1848, p. 489.
[5] Voir Marmier, *Lettres sur l'Islande, op. cit.*, p. 305-313.
[6] Voir Marmier, *ibid*., p. 314-320.
[7] Ce rapport d'identité établi entre les deux œuvres par Marmier, Félix Wagner le rompra : « ce n'est plus le Fridthjof de l'ancien temps que nous présente Tegnér. Nous retrouvons le héros considérablement rajeuni et modernisé, revêtu du costume du XIXe siècle et exhalant ses sentiments plutôt romantiques dans des chants d'une tendresse infinie et d'une beauté poétique supérieure. À cause du sentimentalisme qui s'y trouve répandu à profusion, les tableaux du poète moderne, malgré leur variété, leur pittoresque et leur grandeur, ne cadrent que d'une manière très imparfaite avec la vie du haut moyen âge scandinave. Le véritable Fridthjof est tout autre. Si l'on veut connaître, dans sa manière de penser et d'agir, ce type du viking au tempérament fier, hardi, fougueux,

> Dans son poëme sur Frithiof, Tegner a suivi fidèlement la saga ; il n'a cherché ni à y mêler de nouveaux épisodes, ni à la corriger, ni à l'embellir ; il l'a prise comme un canevas rigoureux, et en s'associant à l'esprit de celui qui avait composé cette chronique, aux mœurs qui y sont dépeintes, au caractère du temps qui s'y reflète, il a seulement développé chaque fait et chanté quelque situation. Quelques-uns de ces chants sont très beaux, notamment celui qui raconte les heures d'amour que Frithiof passait auprès d'Ingeborg, et la scène d'adieu des deux amans, et le chant héroïque que Frithiof entonne au milieu de l'orage. Il en est un autre encore qui nous a paru présenter un tableau assez caractéristique de quelques usages du Nord dépeints çà et là dans les sagas. C'est le XVIIe chant. […][1]

De manière révélatrice, Marmier se contente de résumer la saga islandaise tandis qu'il traduit des extraits choisis de l'œuvre de Tegnér ; c'est donc cette dernière qu'il fait entrer dans le trésor littéraire français[2], et non son modèle islandais. De la même manière, dans son édition de 1876 qui réunit notamment la traduction de la saga islandaise et la traduction du récit de Tegnér par George Stephens, Rasmus Bjørn Anderson inverse la hiérarchie que pourrait établir un philologue ou un scandinaviste entre la saga islandaise et sa réécriture romantique suédoise :

> We beg the reader not to look upon the famous poem of the great Esaias Tegnér as a mere appendix to our work. Our saga translations should rather be regarded as two introductory chapters to the poem.[3]

Pour élucider les raisons de l'analogie établie entre la saga et le roman, outre le rôle joué par les modalités de traductions et de diffusion des sagas islandaises au XIXe siècle, il faut aussi mentionner, avec Heather O'Donoghue, l'établissement d'un régime de lecture fictionnel des sagas, notamment des *Íslendingasögur* jugées réalistes et proches de notre sensibilité, de manière erronée : ce régime de lecture fictionnel repose sur l'adhésion aux actes menés et aux situations vécues par les personnages de sagas. Heather O'Donoghue explique cette empathie par une lecture à contre-sens des valeurs et de la morale qui sous-tendent ces actes et ces situations, et dont nous omettons de considérer l'historicité et la radicale altérité[4]. Selon Heather O'Donoghue, ce contresens de lecture est occasionné par deux paramètres : d'une part, la méconnaissance des valeurs de la société islandaise médiévale selon lesquelles agissent les personnages, et l'impossibilité de connaître ces normes autrement que par les sagas islandaises,

---

mais dont l'opiniâtreté indomptable s'allie si bien avec la loyauté et la galanterie, il est nécessaire de relire la vieille saga du XIIIe siècle. » (Félix Wagner, *La Saga de Fridthjof le fort*, Louvain, C. Peeters, 1904, p. 5-6)

[1] Marmier, *Lettres sur l'Islande, op. cit*., p. 313-314.

[2] C'est d'ailleurs pour le poème de Tegnér, et non pour la saga islandaise, que Marmier déplore l'absence de traduction française (voir Marmier, *ibid*., p. 314).

[3] Anderson, cité par O'Donoghue, *Old Norse-Icelandic Literature, op. cit*., p. 122. Est-il en cela influencé par Marmier, dont les travaux relatifs à la mythologie islandaise ont fait l'objet d'une traduction partielle et d'une diffusion aux États-Unis à la fin des années 1840 (« Northern Mythology, from the French of Marmier », *The Knickerbocker: or, New York Monthly Magazine*, vol. XXX, n°2, août 1847, p. 95-105) ? C'est une hypothèse à ne pas écarter. Les deux hommes ne semblent pas s'être rencontrés lors du voyage de Marmier aux Amériques entre 1848 et 1850 : en tout cas, les *Lettres sur l'Amérique* (1851) de Marmier n'en font pas plus mention que les biographies d'Alexandre Estignard et de Wendy S. Mercer.

[4] Voir O'Donoghue, *ibid*., p. 24.

justement[1] ; d'autre part, la rencontre entre les attentes du lecteur moderne – voir sa compréhension du texte guidée par un narrateur, même hétérodiégétique – et la focalisation rigoureusement externe de la narration[2]. Le lecteur comble donc tant une lacune épistémologique qu'une lacune narrative en établissant un régime de lecture fictionnel de la saga islandaise : il transpose sur cette dernière les codes romanesques. L'on devine que Marmier est victime, comme bien d'autres de ses contemporains, de ce mode de lecture de la saga, et qu'elle le conduit à un contresens sur le personnage de Friðþjóf, d'autant qu'il est guidé dans cette voie par la réécriture romanesque de Tegnér.

L'ensemble de ces paramètres détermine donc chez les écrivains-voyageurs du XIXe siècle une tendance à lire les sagas islandaises comme des œuvres romanesques. L'on songe à l'analogie établie par Marmier et – à sa suite – par Chojecki entre la *Gunnlaugs saga ormstungu* et la fiction, voire le roman. Si l'analogie n'était pas assez évidente, Marmier la double d'une référence à une hypothétique sensibilité féminine – l'on laissera ce débat en suspens ! – que nous retrouvons également chez Labonne : « je résumai, pour vous, aimables lectrices, cette saga qui mérite la palme entre toutes pour sa beauté et sa véracité »[3]. Or, question de la véracité et de l'authenticité de la saga mise à part, l'on sait que les femmes occidentales sont culturellement orientées depuis l'Ancien Régime vers la lecture et l'écriture des romans, de préférence sentimentaux, tandis que l'histoire et la philosophie sont affaires masculines : le statut de minorité sociale des femmes et le statut marginal du roman dans la classification des genres littéraires se rencontrent[4]. La référence féminine est donc un marqueur sûr de la

[1] Voir O'Donoghue, *ibid*., p. 29.
[2] Voir O'Donoghue, *ibid*., p. 35.
[3] Labonne, *op. cit*., p. 77.
[4] À ce sujet, voir Pierre Chartier, *Introduction aux grandes théories du roman*, Paris, Armand Colin, 1998, *passim* ; Michel Raimond, *Le roman depuis la Révolution*, Paris, Armand Colin, 2017 (édition originale : 1967), en particulier le chapitre I (« Le roman français avant Balzac ») ; Roger Chartier, *Lectures et lecteurs dans la France d'Ancien Régime*, Paris, Seuil, 1987 ; Martin Lyons, « Les nouveaux lecteurs au XIXe siècle. Femmes, enfants, ouvriers », dans Gugliemo Cavallo et Roger Chartier (dir.), *Histoire de la lecture dans le monde occidental*, Paris, Seuil, coll. « Point Histoire », 2001 (édition originale : 1995), p. 393-430. L'on ne peut guère exclure que Marmier et Labonne soient tributaires des nombreuses représentations de femmes lectrices (l'on songe bien sûr à *Madame Bovary*, dont la parution est postérieure à celle du récit de Marmier, mais antérieure à celle du récit de Labonne) véhiculées par la littérature, les arts et le discours social, bien plus qu'ils ne seraient conscients d'une réalité relevant de la sociologie littéraire. À cet égard, l'on consultera avec profit Isabelle Brouard-Arends (dir.), *Lectrices d'Ancien Régime*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, coll. « Interférences », 2003 ; Nathalie Ferrand, *Livres et lecture dans les romans français du XVIIIe siècle*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Écriture », 2002 ; Fritz Nies, « La femme-femme et la lecture, un tour d'horizon iconographique », *Romantisme*, 1985, n°47, p. 97-106 et *Imagerie de la lecture, exploration d'un patrimoine millénaire de l'Occident*, Paris, Presses universitaires de France, 1995 ; Sandrine Aragon, « Les images de lectrices dans les textes de fiction français du milieu du XVIIe siècle au milieu du XIXe siècle », *Cahiers de narratologie*, 11, 2004, *Figures de la lecture et du lecteur*. URL : https://journals.openedition.org/narratologie/6?lang=en (date de consultation : 22 avril 2021) ; Marc Angenot, « Des Romans pour les femmes : un secteur du discours social en 1889 », *Études littéraires : études, analyses, débats*, vol. 16, n°3, décembre 1983, p. 317-350.

littérature romanesque, qui attire la saga islandaise du côté des genres littéraires fictionnels, rompant avec son hypothétique référentialité. Du moins en apparence.

Pourquoi seulement en apparence ? Parce que si les voyageurs convoquent à partir des *Lettres sur l'Islande* de Marmier l'analogie de la fiction – notamment du roman – pour décrire ou théoriser les sagas islandaises, ils oscillent entre deux choix : d'une part, le rapport d'analogie entre saga et fiction, justement, et, d'autre part, le rapport d'identité entre saga et fiction. Cette indécision renforce l'idée de l'inclassabilité des sagas islandaises entre textes fictionnels et textes référentiels, tant chez les écrivains-voyageurs qui se lisent entre eux, que chez leurs lecteurs. Pour Marmier et Chojecki, la limite entre analogie et identité n'est pas franchie : la *Gunnlaugs saga ormstungu* se termine « comme un roman ». Pour Collingwood et son compagnon de voyage Jón Stefánsson, cela dépend de la saga et de leurs sensibilités personnelles de lecteurs. Ils maintiennent le rapport d'analogie entre saga et fiction pour évoquer la *Hrafnkels saga Freysgoða* : « the charm of the saga is in its prettily told descriptions of pastoral life in those heathen days, realizing every detail as brightly as any modern novel »[1] (c'est nous qui soulignons). Mais la *Gunnlaugs saga ormstungu*, qu'ils connaissent d'après la traduction de Morris, est traitée sur le mode de la fiction, l'analogie se situant entre Islande et Angleterre : « the story of the tragic fate of the lovers is a northern counterpart to Romeo and Juliet »[2]. Kahle, lui, ne franchit pas le pas qui le sépare du rapport d'analogie au rapport d'identité lorsqu'il évoque la *Egils saga Skallagrímssonar* : « Wie ein spannender Roman liest sich seine Lebensbeschreibung. »[3] Mais Baumgartner le franchit en présentant la *Gunnlaugs saga ormstungu* :

> Als Beispiel, wie die schlichte Volkserzählung nicht selten den Reiz eines vollendeten Romans besitzt, mag hier kurz der Inhalt der *Gunnlaugs-Saga* skizziert werden. […]
>
> Wie schön in diesen kleinen Familienroman, der alle Züge der Wirklichkeit besitzt, das öffentliche Rechtsleben Islands, das ganze Culturleben des Nordens und die gesammte Welt der nordischen Insel- und Küstenreiche großartig hineinspielt, so ist das noch weit mehr bei anderen dieser Erzählungen der Fall, besonders aber bei jenen, welche Vigfusson [*sic*] mit vollem Recht als die "großen Sögur" Islands bezeichnet und welche nach seiner Ansicht erst in der ersten Hälfte des 13. Jahrhunderts niedergeschrieben worden sind.[4]

---

[1] Collingwood et Stefánsson, *op. cit*., p. 176.
[2] Collingwood et Stefánsson, *ibid*., p. 48.
[3] Kahle, *op. cit*., p. 142. Nous traduisons : « C'est comme un roman passionnant que se lit la description de sa vie. »
[4] Baumgartner, *op. cit*., p. 299-301. C'est nous qui soulignons dans le texte allemand les éléments pertinents. Nous traduisons : « Pour illustrer le fait que le simple récit populaire possède souvent l'attrait d'un roman accompli, l'on peut ici brièvement esquisser l'intrigue de la *Saga de Gunnlaug*. [...] // La beauté avec laquelle la sphère juridique publique islandaise, toute la vie culturelle du Nord et l'univers entier des royaumes insulaires et côtiers nordiques se mêlent à ce petit roman familial qui possède tous les traits de la réalité, se manifeste encore bien plus dans d'autres de ces histoires, mais surtout pour celles que Vigfusson [*sic*] appelle à juste titre les "grandes *Sögur*" de

À ce stade de notre réflexion, il est donc permis de penser que les voyageurs en Islande de la seconde moitié du XIXe siècle héritent d'un complexe de mauvais lecteur qui naît dans les récits de voyage savants du tournant des XVIIIe et XIXe siècles, et ce à plus forte raison que les explorateurs-naturalistes semblent entretenir un discours ambivalent quant au réel statut épistémologique des sagas. L'on s'en souvient, si Marmier tranche cette ambivalence en distinguant deux catégories de sagas, Holland, quant à lui, situe prudemment l'ensemble du corpus des sagas islandaises entre le document historique et la fiction littéraire. Cependant, cette position intellectuelle de Holland débouche sur un paradoxe : d'une part, elle semble entretenir le travers intellectuel que dénonce Burton chez les voyageurs en Islande, à savoir la tendance à faire des sagas des documents à même d'appuyer ou de délivrer l'énoncé d'une vérité factuelle sur l'Islande ; d'autre part, elle semble, plus que la position théorique de Marmier, respectueuse d'un statut spécifique des sagas dans le champ littéraire islandais, qui court-circuite l'opposition manichéenne entre véracité de la source historique et mensonge de la fable littéraire. En effet, tout d'abord, la position théorique de Holland admet la valeur épistémologique de sagas telles que la *Eyrbyggja saga*, en postulant que peuvent coexister dans une même saga le récit véridique d'événements historiques et une part de fiction sans que la seconde n'invalide nécessairement le premier. C'est une approche valable pour l'ensemble des *Íslendingasögur*, qui ne sont guère exemptes d'éléments surnaturels en dépit de leur ancrage principalement réaliste et vraisemblable. Ensuite, en défendant les ambitions épistémologiques des sagas islandaises et leur légitimité à énoncer une vérité sur le monde, la position théorique de Holland entre en résonance avec celle du peuple islandais à l'égard de ses propres sagas. Il nous semble désormais pertinent de présenter cette position à même de nuancer la critique de Burton, elle-même indexée sur des catégories génériques occidentales.

2.1.3.2. … Ou un mode de lecture alternatif inspiré du rapport des Islandais à leur littérature ?

Une autre hypothèse serait propre à expliquer la coexistence chez les voyageurs du XIXe siècle de deux modes de lecture apparemment contradictoires, l'un référentiel et l'autre fictionnel, de la littérature islandaise : il s'agirait de l'influence du regard que porte le peuple islandais lui-même sur cette littérature. La perspective islandaise se distingue en effet de la perspective occidentale qui serait propre – par défaut – aux voyageurs, et ce sur deux points : d'une part, elle surmonte l'opposition cardinale dans la production textuelle occidentale entre

---

l'Islande et qui, selon lui, n'ont été consignées par écrit que dans la première moitié du XIIIe siècle. » NB : *sögur* est le pluriel de *saga*, en islandais.

vérité et mensonge, document et fiction, en postulant encore la validité épistémologique du mythe à l'âge du positivisme ; d'autre part, et cela découle de ce qui précède, elle réactive l'idée d'un rapport de transparence entre le récit – qu'il soit écrit ou oral – et le monde, ce qui fait du premier un outil opératoire pour décrypter et expliquer le second. Nous allons décliner deux exemples à travers lesquels s'exprime cette perspective, dans le rapport qu'entretiennent les Islandais à leurs sagas, puis à leurs contes, avant de nous demander si ce rapport est susceptible d'éclairer à lui seul le statut paradoxal dont les voyageurs dotent les références littéraires islandaises dans leurs relations.

Abordons d'abord la question du statut épistémologique que prêtent les Islandais à leurs sagas. Comme le rappelle Jón Karl Helgason, la croyance dans leur fiabilité historique, et tout particulièrement dans le cas des *Íslendingasögur*, est une constante parmi les Islandais dès le XVIIIe siècle. Cette croyance s'inscrit dans un contexte d'affirmation du passé glorieux de l'île[1], portée par le souvenir des travaux d'Arngrímur Jónsson qui fait de l'âge des sagas l'âge d'or de l'Islande[2]. Selon un sondage effectué par l'universitaire danois Holger Kjær dans les années 1920 auprès d'Islandais nés entre 1850 et 1900[3], au XIXe siècle, les personnages de sagas recèlent des modèles d'héroïsme viril, d'honneur et de générosité que les Islandais jugent à même de guider leur conduite morale quotidienne[4]. Plus encore, la croyance en la véracité des sagas justifie jusqu'au début du XXIe siècle la mise en place de chantiers archéologiques par les Islandais : Jón Karl Helgason donne l'exemple des fouilles actuelles autour des vestiges des demeures de Gunnarr et de Njáll[5]. L'on songe également aux fouilles dont le site de Mosfell fait l'objet, sous la direction de Jesse Byock, spécialiste américain de l'âge viking[6] : elles font basculer du champ de la rêverie romanesque à celui de l'hypothèse scientifique plausible les

[1] Voir Jón Karl Helgason, « Continuity? The Icelandic Sagas in Post-Medieval Times », dans Rory McTurk (dir.), *A Companion to Old Norse-Icelandic Literature and Culture*, Malden / Oxford / Carlton, Blackwell Publishing, 2005, p. 75.
[2] Voir Helgason, *ibid*., p. 72.
[3] Voir Helgason, *ibid*., p. 65.
[4] « […] I know that the stories about Gunnarr and Egill and Grettir filled many Icelandic men with energy. » (extrait d'entrevue retranscrite par Holger Kjær, cité dans Helgason, *ibid*., p. 67).
[5] Voir Helgason, *ibid*., p. 75-76.
[6] Voir (entre autres) Jesse Byock *et alii*, « A Viking-age Valley in Iceland: The Mosfell Archaeological Project ». *Medieval Archaeology*, 49 (1), p. 195-218 ; Jesse Byock et Davide Marco Zori (dir.), *Viking Age Archaeology in Iceland: Mosfell Archaeological Project*, Turnhout, Brepols Publishers, 2014 ; ou encore le site web du projet archéologique : « The Mosfell Archaeological Project », The Mosfell Archaeological Project [ressource en ligne]. URL : http://www.viking.ucla.edu/mosfell_project/index.html (date de consultation : 10 février 2021).

hypothèses de Baring-Gould[1] et de Gustav Storm[2] autour du trésor caché du roi saxon Æthelstan, prise de guerre qu'Egill aurait enterrée près de sa demeure[3]. De la même manière, la *Hellismanna saga*, récit de la vie de proscription de meurtriers en fuite, se fonde sur une réalité historique[4]. Parmi les chantiers archéologiques inspirés par les sagas, l'on ne peut manquer de mentionner ceux, contemporains de notre corpus d'étude, qui sont entrepris pour découvrir l'emplacement exact de la Þórisdalur, par Eggert Ólafsson et Bjarni Pálsson au XVIIIe siècle[5], mais aussi par le cartographe islandais Björn Gunnlaugsson au XIXe siècle, au cours de ses dix-huit années de voyage nécessaires au relevé topographique du pays[6]. Ce sont autant d'exemples qui attestent le rapport de transparence au réel qu'entretiennent les sagas islandaises selon leur peuple. Jón Karl Helgason étaye enfin la relation indissoluble qu'induisent les Islandais entre saga et savoir en rappelant que les sagas qui leur sont transmises oralement à travers la pratique de la *kvöldvaka* dans les fermes[7] constituent à leurs yeux une somme encyclopédique – un miroir du monde ? – à même de les instruire en histoire, en géographie, en agriculture et autres domaines du savoir théorique et pratique[8]. Howell atteste d'ailleurs la représentation des sagas islandaises en œuvres totales :

> The Sagas are the Sybilline books of Scandinavia, the historical and geographical treatises of the North, the 'Debrett' of the Icelander and the story-books of his children. They cover the whole realm of literature from theology to ghost stories, from philosophy to fairy tales. Little marvel that they were read till the leaves wore down, patched and mended, and copied and multiplied as no other

[1] « When Egill left King Athelstan, he received from him two chests of silver, and these the old man secreted near the house, with the aid of two thralls, whom he slew, that the secret of the treasure might never be revealed. […] I wished much for a spade and mattock, that I might search for antiquities in the tún, or gill, but it is impossible to persuade an Icelander to allow his meadow-land to be upturned. » (Baring-Gould, *op. cit*., p. 56-57). NB : Un *tún* désigne en islandais un domaine, un enclos ou une cour de ferme : c'est dans tous les cas un terrain délimité.
[2] Voir Storm, *op. cit*., p. 59.
[3] Egill meurt en affirmant avoir caché son butin, mais sans en indiquer la localisation (voir « Saga d'Egill, fils de Grímr le Chauve », chapitre 85, dans Boyer, *Sagas islandaises, op. cit*., p. 199-202).
[4] Des travaux d'archéologues ont témoigné de la réalité historique des sociétés parallèles de proscrits en Islande et de leur rôle dans l'organisation économique de la société insulaire : voir Guðmundur Ólafsson, Thomas H. McGovern et Kevin P. Smith, « Outlaws of Surtshellir Cave: the Underground Economy of Viking Age Iceland », dans Jette Arneborg et Bjarni Grønnow (dir.), *Dynamics of Northern Societies. Proceedings of the SILA/NABO Conference on Arctic and North Atlantic Archaeology, Copenhagen, May 10th-14th, 2004*, Copenhague, PNM – Publications from the National Museum Studies in Archaeology & History, 10, 2006, p. 395-405.
[5] Cela est rapporté par Hooker (voir *supra*).
[6] Selon Paijkull, qui rapporte également l'entreprise d'Eggert Ólafsson et Bjarni Pálsson, Björn Gunnlaugson aurait identifié l'emplacement de la vallée en 1835. Paijkull adopte une démarche de critique des sources et ne se prononce pas sur le site exact de la Þórisdalur (voir Paijkull, *op. cit*., p. 257-259). Baring-Gould cite de manière exhaustive le récit des deux explorateurs islandais (voir Baring-Gould, *op. cit*., p. 90-92) et affirme sa conviction quant à l'existence de cette vallée, qu'il entend revenir explorer avec la carte de Björn Gunnlaugson (voir Baring-Gould, *ibid*., p. 93). Storm souligne la parenté de cet épisode de saga avec les légendes scandinaves relatives au monde parallèle du *Huldufólk*, le peuple caché, mais il ne tranche pas l'existence ou non de la vallée (voir Storm, *op. cit*., p. 98-99).
[7] Voir Helgason, *op. cit*., p. 71.
[8] Voir Helgason, *ibid*., p. 77.

> books ever were, save the Scriptures themselves. In a word, they were the books of a nation, and not of a class.[1]

On le voit, deux éléments qui caractérisent le rapport du peuple islandais du XIXe siècle à ses sagas – d'une part, le postulat du statut de source historique à même de fournir une vérité d'ordre factuel sur le passé de l'île, d'autre part, l'analogie avec l'encyclopédie – éclairent aussi le rapport que les voyageurs entretiennent aux sagas depuis le tournant des XVIIIe et XIXe siècles.

Le peuple islandais cultive aussi avec ses contes folkloriques un rapport fondé sur le postulat de leur transparence au réel, voire de leur identité avec le réel, et cela apparaît notamment dans le cas des contes folkloriques à matière surnaturelle ou merveilleuse (*eventyr*). Ainsi, ce que les voyageurs considèrent comme un objet d'intérêt ethnographique ou tout au plus comme un matériau poétique qui leur prête à rêver, est considéré par leurs hôtes islandais avec le plus grand sérieux. L'on se souvient des remarques de Winkler sur les superstitions islandaises :

> Neben dem Christenthum üben noch die geheimnißvollen Gestalten der Sage, deren Wurzeln in die Zeit und in das Wesen des Heidenthums zurückreichen, einen mächtigen, unbeschränkten Zauber über die Isländer. Eine ganze Welt von Elfen, Gnomen, Erweckten, Fluß- und Berggeistern ragt noch leibhaftig in's Leben dieses Volkes herein, und während es bei uns fast nur noch der List gelingt, einem alten Mütterchen von diesen Dingen etwas abzufragen, öffnet der Isländer Demjenigen, der ihm recht entgegenkömmt, gern jene dunkeln Tiefen seines Gemüthes, aus welchen sich der Sagenforscher die kostbarsten Perlen hervorholen kann.[2]

Ce que Winkler développe de manière abstraite et théorique avant de fournir à l'appui le récit d'un conte récolté par Maurer, Metcalfe en fait l'expérience personnelle dans une discussion avec l'hôte d'un soir, le pasteur Guðmundr Jónsson, qui lui relate un fait étrange survenu lors de l'un de ses voyages à Grímsey :

> For two years he was clergyman at Grimsø, that strange island due north of Iceland. "And are the people there like the inhabitants of the rest of the country?" asked I. "Oh! no: they are a very reserved race, so mysterious and suspicious; they always seem as if they had something they wished to conceal. I could not make them out at all." "And did you see any of the supernatural appearances for which the island is so famous?" "Well, do you know, a very curious thing happened to me. One winter's night, when all the family was in-doors, I distinctly heard a tap, tap, at the window: then another.

---

[1] Howell, *op. cit*., p. 23-24.

[2] Winkler, *op. cit*., p. 155. Nous traduisons : « À côté du christianisme, les mystérieuses figures de la légende, dont les racines remontent au temps et à la nature du paganisme, exercent toujours un charme puissant et sans limite sur les Islandais. Tout un monde d'elfes, de gnomes, de spirites, d'esprits des rivières et des montagnes s'incarne encore ostensiblement dans la vie de ce peuple et, alors que chez nous, l'on ne parvient presque que par la ruse à interroger une petite grand-mère sur ces choses, les Islandais ouvrent volontiers à quiconque les approche de la bonne manière l'accès à ces sombres profondeurs de leur esprit, dont le chercheur de légendes peut extraire les perles les plus précieuses. »

> 'Who's there?' I asked. No answer. 'Thorgrim, bring me my gun! said I; 'I think it is loaded. Now you, Oddr and Olaver, look out of the door, while I fire through the window, if that noise is repeated.' Nothing however would persuade them to look out. I stood with the gun presented, but the tap was not heard again. All the people were greatly alarmed, and could not sleep; so we sat up till very late. When I at last got to bed, I heard a sound on the roof of the house, as of some heavy creature moving on it. We lay still, and at last the noise ceased altogether. Now, what in heaven's name was it?"
>
> "I should say, some wag, who wished to frighten you all. Your houses are so constructed that, on one side or the other, the roof is on a level almost with the ground; so the person might easily retire thither, when he heard the threat of the gun. You remember in the Niala, Skarphedin gets on the roof of Starkadr's house, and the people inside think it is a sheep." "But in that case there would have been footmarks. In the morning we examined the snow all round the house. It had not snowed in the night, but we could see no traces whatever. Now I will vouch for the truth of all this; for I heard the tapping, and also the noise on the roof, most distinctly. The people in the house said it was the Skrimsl." "Or perhaps the Haffru, the maid with the beautiful golden hair," said I, "looking after you, or some of the other bachelor lads about. If rumour does not lie, she does sometimes carry off the fisher-boys, while asleep in their boats." But the good priest shook his head solemnly; he felt there was something of a very mysterious character about the nocturnal visitation, that was not to be dismissed with a joke.[1]

Le récit de Guðmundr Jónsson, qui englobe les deux premiers paragraphes du texte, constitue un conte enchâssé dans la relation viatique de Metcalfe, dont la résolution reste en suspens. L'extrait met en regard deux positions antithétiques au sujet de ce récit, voire, plus largement, au sujet d'une certaine conception du monde. Ce qui est pour Metcalfe de l'ordre de la fable divertissante est pour Guðmundr Jónsson de l'ordre de l'expérience authentique. Néanmoins, les hypothèses que déploient les deux hommes pour expliquer le phénomène inexpliqué des bruits sur le toit de la maison de Grímsey, pour être là encore antithétiques, interviennent en ordre inversé par rapport aux attentes du lecteur : Metcalfe convoque l'hypothèse la plus rationnelle, issue du modèle de la saga réaliste par excellence qu'est la *Brennu Njáls saga* pour les voyageurs britanniques, pour élucider ce qu'il perçoit alors comme une fiction autotélique, décorrélée du réel – saut d'un homme depuis le toit – tandis que Guðmundr Jónsson se range paradoxalement derrière les solutions les moins rationnelles – le monstre qu'est le *skrímsl*[2] ou, tout bonnement, l'absence d'explication – pour éclairer son expérience concrète du monde. Les deux hommes achèvent leur dialogue sur un malentendu : l'*haffru*[3] de Metcalfe est le fruit d'une surenchère spirituelle, un jeu de langage sans prétention référentielle, là où le *skrímsl* de

[1] Metcalfe, *The Oxonian in Iceland, op. cit*., p. 342-344. L'on notera que cet extrait confirme les propos de Karen Oslund sur les degrés d'étrangeté selon lesquels se décline le Nord (voir section 3.2.1. du chapitre I de la présente thèse) : si l'Islande échappe à la rationalité commune du voyageur britannique, le voyageur islandais qu'est Guðmundr n'est pas moins confronté au mystère du Nord hyperbolique que constitue Grímsey.

[2] Régis Boyer signale que le mot « skrímsl » est un mot générique désignant le monstre, sans plus (voir Régis Boyer, *Les Sagas légendaires*, Paris, Les Belles Lettres, coll. « Vérité des mythes », 1998, p. 182). Cela se vérifie chez Jón Árnason, qui décline dans la section qu'il consacre aux monstres lacustres plusieurs légendes relatives aux *skrímsli* (voir Árnason, *Íslenzkar Þjóðsögur og Æfintýri, op. cit*., vol. I, p. 138-141).

[3] Une *haffru* ou *havfru*, littéralement « femme de mer » en danois, est une sirène. C'est une figure récurrente des ballades et des contes scandinaves depuis le Moyen Âge.

Guðmundr Jónsson est potentiellement doté d'une existence empirique. Le jeu de l'homme occidental et le sérieux de l'homme islandais se confrontent dans une rencontre qui, si elle se conclut de manière courtoise, ne débouche pas sur un accord. La foi en la valeur référentielle de ce qui tient de la poésie ou de la légende aux yeux du voyageur occidental est d'ailleurs une constante des Islandais, sociologiquement étudiée. Le mythe n'est pas lettre morte, pas plus qu'il ne se serait réfugié dans l'espace circonscrit de la fiction. Il n'est pas davantage dissociable du réel au sens où il constituerait un outil valable pour lire le réel à travers l'analogie ou la métaphore : plus que cela, le mythe est le réel.

Dès lors, l'on ne saurait s'étonner des conclusions des travaux du sociologue Christophe Pons[1] qui exposent la quotidienneté et la banalité des rencontres et des accords entre vivants et morts dans la société islandaise du XXe siècle : la science contemporaine entre curieusement en résonance avec les propos d'Olaus Magnus et de Pierre-Martin de La Martinière sur l'île des Morts[2] et confirme la persistance en Islande du rapport indissociable entre le réel et la légende. L'on songe également aux témoignages recensés par sociologues et journalistes au sujet de la croyance islandaise en l'existence du peuple caché (*húldúfolk*), capable aujourd'hui encore de détourner le tracé d'une autoroute sur l'île[3]. Certains voyageurs choisissent d'admettre

[1] Voir (entre autres) Christophe Pons, « Réseaux de vivants, solidarités de morts. Un système symbolique en Islande », *Terrain*, n°38, 2002, p. 127-140 ; « La mort est-elle une catégorie universelle ? Réflexions à partir de quelques données islandaises », dans Simone Pennec (dir.), *Des vivants et des morts ; des constructions de la « bonne mort »*, Brest, Université de Bretagne Occidentale, 2004, p. 269-277 ; *Le Spectre et le Voyant. Les échanges entre morts et vivants en Islande*, Paris, Presses de l'université Paris-Sorbonne, coll. « Voix germaniques », 2002 ; « L'intériorisation du surnaturel. Identité individuelle et mysticisme en Islande », *Archives de sciences sociales des religions*, 54e année, n°145, 2009, p. 15-31 ; *Les Liaisons surnaturelles : une anthropologie du médiumnisme dans l'Islande contemporaine*, Paris, CNRS Éditions, 2011 ; « Le fantôme, cet autre soi qui complète. La corrélation entre morts et vivants en Islande », *Hermès, Les Essentiels*, 2020, p. 127-144.

[2] Voir section 2.2.3. du chapitre I de la présente thèse.

[3] Voir Vanessa Doutreleau, « Elfes et rapport à la nature en Islande », *Ethnologie française*, 2003/4, vol. 33, p. 655-663. L'on songe aussi à plusieurs Islandais qui présentent leurs croyances devant les caméras de l'émission de voyages française *Échappées belles* : l'artiste visuel islandais Haukur Halldórsson voit danser le peuple caché de Hafnarfjörður, capitale elfique (voir « Échappées belles – Islande », reportage présenté par Sophie Jovillard et diffusé sur France 5 le 5 octobre 2008, Youtube [ressource en ligne]. URL : https://www.youtube.com/watch?v=uEkFtmPvJpA ; voir extrait entre la 29e et la 31e minute) ; Árni Jonssen, habitant des îles Vestmann, présente l'organisation de l'habitat de ses voisins elfes et Ragnhildur Monsel intercède en faveur des elfes dont le sanctuaire et la chapelle sont menacés par le tracé d'une route à proximité de Reykjavík (voir « Échappées belles – Islande, voyage au pays des elfes », reportage présenté par Raphaël de Casabianca et diffusé sur France 5 le 30 janvier 2016, Youtube [ressource en ligne]. URL : https://www.youtube.com/watch?v=z6-MI3WafTk ; voir extrait entre la 18e et 23e minute). Le discours des personnes interviewées est caractérisé par la même ambivalence : affirmation de l'existence des elfes à l'aide de détails concrets, puis modalisation de l'affirmation qui est renvoyée dans le domaine de la croyance : « Regardez, les elfes dansent là-bas, dans cette prairie. Il y a beaucoup de musique et de danses magnifiques, que malheureusement on ne peut pas entendre, ni voir… Enfin, c'est ce qu'on dit ! Mais peut-être que si on insiste […], on verra peut-être quelque chose ! » (Haukur). Le chef de chantier Gunnar Baldursson, interlocuteur de Ragnhildur, synthétise le rapport ambivalent des Islandais au monde elfique, entre croyance et savoir, par ces mots qui évoquent le pari de Pascal sur l'existence de Dieu : « Je suis certain qu'elle a dû trouver un bon arrangement

l'existence incarnée du mythe dans leur expérience de l'Islande, d'accepter la perception islandaise du monde, qui échappe à la rationalité occidentale et, comme l'hôte de Metcalfe, de laisser sans réponse le mystère irréductible de l'île et de ses habitants, faute de pouvoir en appréhender les mythes sans les caricaturer ou les soustraire à leur ancrage référentiel. C'est le cas de lord Dufferin. Celui qui pourfendait sans hésiter le fantasme de la *terra incognita* et renvoyait dos à dos les modèles textuels préexistants les plus divers pour dire l'Islande quitte l'île sur le sentiment d'un mystère non élucidé et réaffirme sa foi en un univers voué à ne jouir que d'un éclairage à la fois pertinent et oblique, celui du mythe :

> There is something, moreover, particularly mystical in the effect of the grey, dreamy atmosphere of an arctic night through whose uncertain medium mountain and headland loom as impalpable as the frontiers of a demon world; and as I kept gazing at the glimmering peaks, and monstrous crags, and shattered stratifications, heaped up along the coast in cyclopean disorder, I understood how natural it was that the Scandinavian mythology, of whose mysteries the Icelanders were ever the natural guardians and interpreters, should have assumed that broad, massive simplicity which is its most beautiful characteristic. […]
>
> The undeveloped reasoning faculty is prone to attach an undue value and meaning to the forms of things, and the infancy of a nation's mind is always more ready to worship the manifestations of a Power, than to look beyond them for a cause. Was it not natural then that these northerners, dwelling in daily communion with this grand Nature, should fancy they could perceive a mysterious and independent energy in her operations; and at last come to confound the moral contest man feels within him, with the physical strife he finds around him […]. As in the case of every false religion, the symbolism of the Scandinavian mythology lost with each succeeding generation something of its transparency, and at last degenerated into a gross superstition. But traces still remained, even down to the times of Christian ascendency, of the deep, philosophical spirit in which it had been originally conceived; and through its homely imagery there ran a vein of tender humor, such as still characterizes the warm-hearted, laughter-loving northern races.[1]

Si l'on met à part la rêverie nostalgique et exotisante de lord Dufferin[2], ainsi que son imaginaire décliniste d'un univers primitif réputé plus pur, plus proche d'une vérité indicible et dont l'acuité des visions se serait émoussée avec le passage des siècles, l'on relève l'acceptation des mythes propres à la vision islandaise du monde et la posture intellectuelle d'humilité consistant à admettre qu'une partie substantielle de cette vision est vouée à demeurer un mystère.

Cette validité référentielle et cet ancrage concret du mythe dans la vie quotidienne islandaise, que nous avons envisagés d'un point de vue essentiellement ethnographique et

---

avec les elfes, pour que l'opération se déroule bien, car nous n'avons eu aucun gros problème. Je ne suis pas en train de dire que je crois aux elfes, mais on se respecte mutuellement. » L'émission française propose de surmonter cette apparente contradiction entre croyance et incroyance par un discours sur le respect de l'environnement et la nécessité d'une vie en harmonie avec l'écosystème. Cette réalité sociologique islandaise, rencontrée au détour d'un voyage en 2014, inspire à l'artiste plasticienne française Stéphanie Solinas l'ouvrage suivant : *Guide du Pourquoi pas ?*, Paris, Seuil, coll. « Fiction & Cie », 2020.

[1] Dufferin, *op. cit*., p. 116-117.

[2] On le devine, aux yeux de la spectatrice, du spectateur d'*Échappées belles*, Haukur, Árni, Ragnhildur et Gunnar, dont nous consignons les témoignages ci-dessus, sont également les vecteurs d'une représentation exotique de l'Islande, ultime terre de prodiges où le surnaturel existe quotidiennement.

sociologique jusqu'à présent, trouvent également à s'exprimer d'un point de vue littéraire, tout particulièrement chez Baring-Gould, qui consigne cette anecdote, rapportée par un pasteur islandais, au sujet d'un paysan bercé toute sa vie par la *Grettis saga Ásmundarsonar* et qui a le bonheur de voir son personnage de saga préféré lui apparaître en rêve :

> The Saga has undergone embellishments, but the main facts are indisputably true. Perhaps no better idea of its relation to pure unadulterated history can be obtained than through an incident related to me by the priest of Hvammr in Northrardalr [*sic*]. He said that there had lived an old farmer at Langadalr within the memory of man, the same who had transcribed the volume of Sagas which I saw at Underfell in the Vatnsdalr. This farmer had been enthusiastic in his admiration of the Gretla. One night he saw, or dreamed that he saw, a tall figure approach his bedside, and at once he recognized Grettir the Strong.
>
> The old man's face brightened up, and rising in his bed he held with the hero a long conversation, of which only this is reported.
>
> Said the farmer: "Tell me, who was the strongest man in Iceland: was he Orm Storolfson?"
>
> "Orm Storolfson!" exclaimed the apparition, with contempt; "I tell you, I have seen stones in Norway which Orm had lifted, and I could toss every one of them."
>
> "Then, who was Iceland's greatest hero?"
>
> "Egill Skallagrimson! He was unsurpassed."
>
> "Tell me next, Grettir! whether the story of your wrestle with Glamr is true?"
>
> "That was a bad business," answered Grettir, shaking his head. "Ask me no more on that subject."
>
> "And about your descent of Gothafoss [*sic*], after a tussle with a Troll woman?"
>
> "It is true that I strove with something there, but what that thing was I cannot tell, as the struggle took place at night. I did swim beneath the falls."
>
> "Is the Saga about you quite true?" asked the bonder[1].
>
> "It is touched up" answered the strong man; "but it is for the most part quite trustworthy."
>
> To his dying day the farmer protested that this interview really took place.[2]

Cette anecdote, qui s'inscrit dans l'imaginaire traditionnel de l'Islande en terre des morts, met en évidence le rapport intime et complexe qui lie les Islandais à la fiction littéraire, laquelle a valeur de vérité et de révélation. Deux remarques s'imposent : dans l'espace limitrophe du rêve est abolie la frontière entre l'espace textuel et potentiellement fictionnel de la saga et celui, concret, d'une réalité qui peut être l'objet de témoignages ethnographiques. Le personnage de saga qu'est Grettir, qui a éclipsé son modèle historique, prend vie à la place de ce dernier et répond des actes qu'il a accomplis dans la saga. Par extension, la saga déborde dans le récit de Baring-Gould l'espace circonscrit qui lui est dévolu dans cette trame narrative, celui des épisodes en feuilleton, et brouille subtilement l'homogénéité énonciative de la relation viatique. Ensuite – et là réside probablement la clé de ce postulat de référentialité par défaut qui oriente la lecture, l'interprétation et l'usage des références littéraires islandaises par les écrivains-voyageurs du XIXe siècle – la fiction est la caution de la fiction. Le personnage de fiction au carré qu'est ici Grettir – par la saga et par le rêve du paysan – vient témoigner de la vérité du

[1] *Bonder* est l'anglicisation de l'islandais *bóndi*, « le paysan ».
[2] Baring-Gould, *op. cit*., p. 276-277.

poème islandais, ce qui suffit à en convaincre le paysan pour le reste de ses jours. Cela nous invite dès lors à interroger la pertinence du mécanisme de référentialisation réciproque que nous avions précédemment identifié : est-ce vraiment par la conviction irréductible d'une vérité historique de la littérature islandaise que les voyageurs postulent par extension la validité référentielle de l'ensemble du corpus ? Ou est-ce par la foi d'une vérité oblique du mythe ? Cela permettrait certes d'expliquer le paradoxe par lequel les voyageurs ne remettent pas en cause – ou, le cas échéant, avec parcimonie – des éléments surnaturels qui suffiraient en principe à invalider l'hypothèse de la véracité d'une saga, d'une chronique historique ou d'un conte folklorique. La suite de la réflexion nous invitera à revenir sur ce point.

Devons-nous conclure, comme le ferait Burton en dépeignant l'amour du peuple insulaire pour son héros Grettir, que les Islandais eux aussi sont victimes des trois complexes – Don Quichotte, Victor Bérard et projectionniste Buster – énoncés par Christine Montalbetti[1] ? Ou devons-nous en conclure que les explorateurs-naturalistes et leurs successeurs s'alignent sur une perspective islandaise et postulent à juste titre la véracité d'une saga, d'un conte, d'une chronique ou d'un poème eddique dont ils pressentent que les catégories du champ littéraire occidental, organisées autour de la ligne de partage entre fictionnalité et référentialité, n'épuisent pas la complexité ? Chacune de ces deux positions nous paraît soit extrême, dans le cas de la première, soit prématurée à ce stade de notre réflexion, dans le cas de la seconde. Dans cette dernière perspective, en effet, rien ne permet de conclure que la position intellectuelle islandaise à l'égard des sagas et celle des explorateurs-naturalistes sont assimilables l'une à l'autre ; la validité épistémologique de la position intellectuelle islandaise n'entraîne pas celle de la position intellectuelle d'un Henderson ou d'un Baring-Gould, ne serait-ce que parce que chacune de ces deux positions obéissent à des contextes et à des impératifs bien distincts les uns des autres, qui appellent en retour des usages différents tant des sagas islandaises que de la question de leur validité épistémologique. Il nous suffira ici de souligner que le cas particulier de l'Islande[2] place la littérature de voyage face à ses contradictions, entre inventaire et usage

[1] Voir notamment Montalbetti, « Entre écriture du monde et récriture de la bibliothèque », *op. cit.*, p. 4-16.

[2] Si notre étude se concentre ici sur le cas islandais, il convient néanmoins de souligner que ce rapport différent à la fiction et à la référentialité n'est pas uniquement propre aux Islandais, mais qu'il se manifeste dans d'autres territoires circumpolaires et arctiques. Par exemple, Jean-François Létourneau, spécialiste des littératures autochtones et inuites du Québec et du Canada, interroge la pertinence de catégories occidentales telles que le surnaturel ou le réalisme magique pour commenter le récit *Croc fendu* (2018) de Tanya Tagaq, auteure inuite du Nunavut (Canada). En effet, la conception inuite du monde (*Inuit Qaujimajatuqangit*) remet en cause la séparation de la fiction et de la vérité, du mythe et du monde, au point d'appeler de notre part, à nous Occidentales et Occidentaux, une redéfinition des lignes de partition par lesquelles nous quadrillons les champs littéraire et épistémologique occidentaux. À ce sujet, voir Jean-François Létourneau, « *Croc fendu* ou les ténèbres lumineuses du Nord : Tanya Tagaq », *Les Cahiers Anne Hébert*, 17, 2021, p. 155-167.

du monde, entre description et invention. D'une part, il semble accentuer son caractère médusant, par l'entrelacs de récit de vie et de fiction littéraire et / ou mythologique. De l'autre, il amène aussi les voyageurs à réévaluer leur axiologie de la vérité, à redéfinir la ligne ténue entre mensonge et fiction, tout en les laissant dans la confusion : impossibilité de rompre avec une conception préscientifique du monde et du voyage, où la poésie était science, ou appel à accorder aux îlots poétiques parsemant la relation viatique la valeur cognitive et spéculative qui est la leur ou dont la légitimité et la dignité épistémologiques n'auraient rien à envier aux schémas savants sur le fonctionnement des geysers ?

2.1.3.3. Les voyageurs d'Islande ont-ils cru aux sagas[1] ? Bilan

Ce parcours nous permet de formuler deux constats. Premièrement, l'insertion de références littéraires islandaises dans les récits de voyage en Islande n'est que partiellement corrélée à un contexte – extérieur à notre corpus d'étude – de redécouverte et de diffusion de la littérature islandaise en Europe occidentale et en Amérique du Nord au XIXe siècle, de même qu'elle n'est pas absolument indexée sur le figement stéréotypique des allusions et / ou récits enchâssés de contes ou de sagas parmi les traits définitoires des modèles textuels du voyage d'Islande. Est maintenue une adhésion des voyageurs à la validité épistémologique de la littérature islandaise, tout autant qu'ils entretiennent à l'égard de cette littérature une position intellectuelle ambivalente, marquée par l'avènement d'un régime de lecture fictionnel. Deuxièmement, et c'est le corollaire de notre premier constat, il semble simpliste d'effectuer un partage dans le corpus des récits de voyage en Islande entre deux types de lecteurs de sagas ou de contes : d'un côté, des lecteurs capables de goûter au plaisir du récit au prix d'une suspension volontaire et temporaire d'incrédulité, tels que Stephens, et, de l'autre, des lecteurs victimes du complexe de Don Quichotte, tels que Henderson, dont l'erreur consisterait non seulement à lire la réalité à travers les codes de la fiction, mais aussi à prendre la littérature fictionnelle pour de la littérature référentielle, ce qui ferait de lui une victime de la réversibilité des indices de fictionnalité en indices de non-fictionnalité, et inversement[2]. Le régime de lecture référentiel de la saga ou du conte serait alors la marque d'une erreur, d'une insuffisance d'esprit critique, là où le régime de lecture fictionnel témoignerait d'une jouissance éclairée de la littérature islandaise, par le biais d'une adhésion consentie de manière momentanée et éclairée.

---

[1] Nous paraphrasons ici le titre de l'ouvrage de Paul Veyne mentionné plus haut : Veyne, *Les Grecs ont-ils cru à leurs mythes ?, op. cit*.

[2] Voir *supra*, remarques sur la pensée de Genette, ainsi que Richard Saint-Gelais, « L'effet de non-fiction : fragments d'une enquête », Fabula [ressource en ligne]. URL : https://www.fabula.org/effet/interventions/16.php (date de consultation : 25 avril 2021).

Une objection doit être faite à cette potentielle approche, à partir de l'exemple spécifique du rapport que les voyageurs entretiennent aux sagas islandaises.

En effet, si régime de lecture fictionnel des sagas il y a, ce régime de lecture ne repose jamais sur une adhésion pleine et entière au statut fictionnel de ces sagas, qui reste le plus souvent de l'ordre de l'analogie. De même, là où Stephens tranche pour la fictionnalité de la *Grettis saga Ásmundarsonar*, l'approche de Headley demeure plus ambivalente et, en dépit d'un mécanisme de déréférentialisation du récit enchâssé, proche de la perspective que reproche Burton à Henderson. De la même manière, les voyageurs de la fin du XIXe siècle, qui soulignent le caractère romanesque de la *Gunnlaugs saga ormstungu*, sont aussi ceux qui la convoquent pour éclairer l'histoire de l'Islande. Faut-il pour autant décréter que l'ensemble des écrivains-voyageurs du corpus sont les victimes d'un complexe de Don Quichotte ? Ce serait faire fi de deux réalités. La première réalité est l'historicité de la réception des sagas islandaises au XIXe siècle, étroitement liée à un contexte de méconnaissance de l'histoire de la société islandaise médiévale, faute de sources écrites autre que les sagas. Comme le rappelle Heather O'Donoghue :

> […] it's hard to know what [the Icelandic cultural] norms were. Almost the only evidence of how society operated in saga age Iceland is the sagas themselves. The first large histories of Iceland use the evidence of the sagas quite uncritically as socio-historical source material.[1]

Cela explique donc aussi bien le choix que font les Islandais de croire en leurs sagas et de conduire des chantiers archéologiques pour en retrouver les vestiges[2] que celui des écrivains-voyageurs de se fier à ces sources de savoir. La seconde réalité est la multiplicité des usages des sagas islandaises comme source historique par les écrivains-voyageurs. Si déduire la réalité historique des prouesses physiques de Halli et Leiknir et de leur rôle dans la formation du Berserkjahraun semble discutable, le choix de chercher dans la *Gunnlaugs saga ormstungu* des éléments sur le rituel du duel ou dans la *Laxdæla saga* un éclairage sur les pratiques du mariage et du divorce dans l'Islande médiévale est une position défendable. En cela, les écrivains-voyageurs – et ce dès Holland et Mackenzie – ne sont pas si éloignés de Régis Boyer, qui fait des *Íslendingasögur*[3] une source de savoir oblique sur la culture et la société islandaises du Moyen Âge. C'est une approche à laquelle souscrit Baring-Gould. D'une part, il s'appuie sur les paroles de Dasent pour réfuter l'objection selon laquelle les sagas ne pourraient prétendre

[1] O'Donoghue, *Old Norse-Icelandic Literature, op. cit*., p. 29.
[2] Voir *supra* les remarques que nous inspire l'article de Jón Karl Helgason.
[3] Voir Boyer, « Les sagas islandaises sont-elles des documents historiques ? », *op. cit*., p. 122 et 126.

au statut de document historique ni être dotées d'une valeur épistémologique puisqu'elles intègrent à leur récit des éléments surnaturels et, surtout, d'autre part, il déplace le débat de la question de la prétention à la vérité factuelle à la question de l'authenticité historique. Ce faisant, il tranche entre vérité et mensonge, littérature fictionnelle et littérature référentielle, en dotant la saga d'un rôle spéculaire : miroir des croyances et des idées de l'époque à laquelle elles ont été écrites.

> That with occurrences of undoubted truth, and minute particularity as to time and place, as to dates and distance, are intermingled wild superstitions on several occasions, will startle no reader of the smallest judgment. All ages, our own not excepted, have their superstitions; and to suppose that a story told in the eleventh century, when phantoms, and ghosts, and wraiths, were implicitly believed in, and when dreams, and warnings, and tokens, were part of every man's creed, should be wanting in these marks of genuineness, is simply to require that one great proof of its truthfulness should be wanting, and that, in order to suit the spirit of our age, it should lack something which was part and parcel of popular belief in the age to which it belonged."[1]

On le comprend, il est tout aussi impossible de conclure au complexe de Don Quichotte chez les écrivains-voyageurs lecteurs de sagas que de faire le départ entre histoire et fiction dans ces sagas, et la première impossibilité est la conséquence directe de la seconde. L'on n'envisagera pas plus longtemps cette question. Si le caractère indécidable du statut épistémologique de la saga entraîne chez les écrivains-voyageurs une position intellectuelle ambivalente à son égard et que la question d'une illusion référentielle[2] dont ils seraient ou non les victimes est vouée à rester en suspens, en revanche, l'on déportera la perspective d'étude du statut de lecteur des écrivains-voyageurs à celui d'auteur, pour s'intéresser au parti qu'ils tirent de l'appartenance indécidable de la saga islandaise – et plus largement de la littérature islandaise – à la littérature fictionnelle ou à la littérature référentielle, ainsi qu'à l'influence potentiellement jouée par cette indécidabilité dans l'écriture de leurs récits de voyage.

Dans quelle mesure les choix des voyageurs du XIXe siècle quant au statut et à la fonction épistémologique des textes littéraires islandais qu'ils convoquent dans la trame de leurs relations viatiques respectives infléchissent-ils les degrés de littérarité et de référentialité propres au voyage d'Islande ? Certes, il serait tentant de déduire de la précédente analyse l'existence d'un phénomène de fictionnalisation du voyage d'Islande, que ce soit le fruit d'une

[1] Baring-Gould, *op. cit*., p. XIV-XVI.

[2] Cette notion s'inscrit dans un contexte théorique bien précis, qui vise à réfuter l'idée d'une littérature mimétique pour rétablir celle d'un texte ne renvoyant qu'à lui-même. Elle nous semble intéressante dans le cadre de notre étude dans la mesure où – et ce contrairement au complexe de Don Quichotte exposé plus haut dans ce chapitre – elle qualifie la relation du lecteur à toute forme de littérature, qu'elle soit fictionnelle ou référentielle (dans l'article mentionné ci-dessus, Riffaterre appuie sa réflexion sur des exemples empruntés aussi bien à la prose de Chateaubriand qu'à la poésie anglaise ou espagnole des XVIIIe et XIXe siècles). Elle est donc particulièrement adéquate au cas spécifique de la relation du lecteur à la saga islandaise.

intention d'auteur – dans le cas d'un écrivain-voyageur qui userait de manière critique de la veine fictionnelle des genres littéraires islandais qu'il intégrerait à son récit – ou d'un effet de lecture – dans le cas d'un écrivain-voyageur qui commettrait les confusions propres au mauvais lecteur de fiction – et de formuler deux hypothèses. *A minima*, l'on pourrait postuler la réciproque des réflexions menées par Anne-Gaëlle Weber sur le rôle que joue le genre du récit de voyage dans le renouveau des fictions romanesques au XIXe siècle[1], et supposer que la littérature, qu'elle soit fiction par nature ou par usage, renouvellerait paradoxalement le récit de voyage à cette époque[2]. *A maxima*, l'on pourrait faire l'hypothèse d'un décrochage complet et définitif du voyage d'Islande par rapport à son ancrage référentiel et du basculement dans l'imitation des modèles textuels de la fiction romanesque, par l'entremise des genres littéraires islandais.

Cependant, ce serait oublier un paramètre non négligeable dans la constitution de la légitimité épistémologique et de l'ancrage référentiel de ces mêmes genres littéraires, et ce à travers la perspective islandaise. En effet, du côté des hôtes islandais des écrivains-voyageurs, dont l'observation constitue pour ces derniers la grille d'analyse du fait culturel islandais dans sa globalité, la notion de frontière entre document historique et fiction littéraire, entre littérarité conditionnelle et littérarité constitutive, est remise en question, occasionnant le brouillage du couple conceptuel, de la dichotomie occidentale traditionnelle entre vérité et mensonge, histoire et fable. Il est permis de supposer que la prise en compte par les écrivains-voyageurs de cette donnée culturelle de fait en Islande contribue encore à perturber leur position intellectuelle à l'égard de la littérature islandaise, et qu'elle trouble aussi, par extension, le positionnement épistémologique du récit de voyage en Islande : vérité ou mensonge ? Essai savant, chronique historique, témoignage biographique ou fiction littéraire ? Mais l'on peut également faire l'hypothèse que l'intégration au voyage d'Islande du point de vue islandais sur la référentialité des poèmes eddiques, sagas islandaises, chroniques et contes folkloriques, inviterait les

[1] Voir Anne-Gaëlle Weber, *A beau mentir qui vient de loin. Savants, voyageurs et romanciers au XIXe siècle*, Paris, Honoré Champion, 2004 ; « Le genre romanesque du récit de voyage scientifique au XIXe siècle », *Sociétés & Représentations* 2006/1, n°21, p. 59-77. Gaëlle Reneteaud-Metzger applique concrètement ce postulat au cas de l'Islande, en étudiant l'intertextualité des récits de voyage en Islande d'Eggert Ólafsson et de Bjarni Pálsson, de Xavier Marmier, d'Eugène Robert et de Charles-Edmond Chojecki dans le *Voyage au centre de la Terre* (1864) de Jules Verne (voir Reneteaud, *op. cit*., p. 258-263 pour l'étude du cas de Verne).

[2] C'est d'ailleurs le postulat de Sylvain Venayre dans l'article suivant : Sylvain Venayre, « Roman, aventure et histoire. La question de la vérité dans les récits d'aventure vécus », dans Marie-Christine Gomez-Géraud et Philippe Antoine (dir.), *Roman et récit de voyage*, Paris, Presses de l'université Paris-Sorbonne, coll. « Imago mundi », 2001, p. 67-79. Sylvain Venayre, rappelant que l'aventurière Ella Maillart a lu les romans de Herman Melville et de Jack London, affirme ainsi : « Toute aventure vécue semble s'accompagner d'un modèle romanesque » (Venayre, *ibid*., p. 68).

écrivains-voyageurs à penser le rapport entre littérarité et référentialité sous un autre prisme que celui de la contradiction, de l'exclusion mutuelle et de l'impasse, et à postuler l'existence d'une référentialité poétique, tant de la littérature islandaise que de la littérature viatique, aussi énigmatique et ambivalente que puisse être cette référentialité. Cette intégration de la littérature islandaise au corpus des relations viatiques en Islande aurait donc pour effet de soumettre la question de la valeur heuristique, sinon épistémologique, du récit de voyage en Islande à une perpétuelle réévaluation, en raison de l'intégration d'objets littéraires hétérogènes aux relations viatiques tant d'un point de vue culturel que d'un point de vue générique, et dont le rapport à la vérité et à la fiction est lui-même ambivalent.

En effet, la question de l'intégration de la littérature islandaise – prenons ici l'exemple particulier des sagas – dans les récits de voyage est spécifique, bien qu'elle entre en résonance avec une question connexe, qui est celle de l'intégration de la littérature de fiction dans la littérature de voyage[1]. Ces deux questions se rejoignent certes. Les sagas islandaises, comme le roman ou la poésie, trouvent leur place dans le récit de voyage parce que ce dernier est un « genre sans loi », pour reprendre l'expression de Roland Le Huenen : « genre mêlé » aux pluralités de formes, « montage de genres, de voix, de texte […] prêt à accueillir l'ensemble des discours du monde »[2], selon Philippe Antoine ; « archigenre »[3], selon Sylvie Requemora-Gros qui s'inspire des théories de Gérard Genette sur les relations d'architextualité[4]. Le voyage d'Islande et sa plasticité formelle ne font pas exception à cette règle[5]. En revanche, le positionnement indécidable des sagas islandaises, entre fiction qui n'en est pas tout à fait une et « illusion de l'historicité »[6], est l'élément fondamental qui dissocie l'une de l'autre les deux questions mentionnées ci-dessus. Deux axes de comparaison entre ces deux questions doivent être envisagés.

---

[1] Pour nous limiter à un contexte francophone, voir Linon-Chipon, Magri-Mourgues et Moussa, *Miroirs de textes, op. cit.* (dans ce collectif, voir notamment Christine Montalbetti, « Entre écriture du monde et récriture de la bibliothèque. Conflits de la référence et de l'intertextualité dans le récit de voyage au XIXe siècle », p. 4-16) ; Antoine et Gomez-Géraud, *Roman et récit de voyage, op. cit.* (dans ce collectif, voir en particulier la préface de Philippe Antoine aux p. 5-8, ainsi que Venayre, « Roman, aventure et histoire », p. 67-79 et Montalbetti, « Les séductions de la fiction : enjeux épistémologiques », p. 99-108). Ces travaux étudient l'intégration de la fiction dans la littérature de voyage ; Anne-Gaëlle Weber adopte une optique inverse en étudiant le renouvellement du roman par les modèles du récit de voyage au XIXe siècle.

[2] Philippe Antoine, « Préface », dans Antoine et Gomez-Géraud, *Roman et récit de voyage, op. cit.*, p. 5.

[3] Sylvie Requemora-Gros, « La circulation des genres dans l'écriture viatique : la "littérature" des voyages ou le nomadisme générique, le cas de Marc Lescarbot », *Œuvres & Critiques – Papers on French Seventeenth Century Literature*, vol. 36, n°1, 2011, p. 69.

[4] Gérard Genette, *Introduction à l'architexte*, Paris, Seuil, 1979.

[5] Voir section 2.1. (en intégralité) du chapitre II de la présente thèse.

[6] Boyer, « Les sagas islandaises sont-elles des documents historiques ? », *op. cit*., p. 126.

Le premier axe de comparaison est celui de l'identité, sinon de la parenté entre les deux corpus sous le rapport de leur positionnement dans le champ littéraire. Dans le cas d'une réflexion sur les échanges, les influences réciproques et les convergences entre récit de voyage et fiction – notamment roman – il s'agit d'abord, pour les théoriciens de la littérature de voyage, de surmonter et de dépasser le postulat suivant :

> Rien ne semble plus éloigné du Voyage que l'écriture fictionnelle. Le voyageur peut mentir, on le lui a suffisamment reproché. Il est aussi soumis à une contrainte de taille : le monde existe, avant le livre. S'il est devenu impossible de croire que les mots sont un fidèle reflet des choses, il faut bien admettre que l'écriture référentielle donne à lire une succession de tentatives qui se fonde sur une croyance : le texte peut représenter le réel. Et le postulat est parfaitement compatible avec une extrême conscience des artifices langagiers. Il n'est peut-être pas d'art plus difficile que celui de faire et de dire vrai. Les « recettes » varient, au fil du temps. Mais il se pourrait bien qu'en fin de compte l'histoire des Voyages soit aussi la quête d'une adéquation problématique du langage à la vérité du monde. Est-ce à dire que l'énoncé fictionnel (ou lyrique) n'a pas cette prétention ? Certainement pas. Mais les voies empruntées ne sont pas identiques, et la « vérité » du roman, par exemple, diffère de celle du texte viatique (et plus généralement des genres référentiels) qui accepte l'épreuve des faits. À l'évidence, le contrat passé avec le lecteur n'est pas le même.[1]

Si Philippe Antoine instaure ensuite les conditions favorables à un rapprochement entre ces deux genres littéraires antagoniques de prime abord – référentialité d'une somme romanesque et existence de voyages fictifs, par exemple – l'opposition entre littérature référentielle et littérature fictionnelle est donc cardinale et confine à une opposition de nature entre récit de voyage et roman. Or, dans le cas de l'intégration de la saga islandaise au récit de voyage, non seulement la relation entre littérature référentielle et littérature fictionnelle dans la saga islandaise se pose davantage dans les termes d'une hybridité que dans ceux d'une opposition, mais en outre, la saga islandaise et le récit de voyage se rencontrent sur cette ambivalence épistémologique : l'une et l'autre reposent sur un pacte d'authenticité et une éthique de transparence au réel, dont on aura pu mesurer toute la complexité en pratique. Si la rencontre du roman et du récit de voyage ne va pas de soi, celle de la saga islandaise et du récit de voyage est frappée du sceau de l'évidence, ces deux genres oscillant entre la tentation de la fable et celle du document[2].

Le second axe de comparaison, lié au premier, c'est la question des statuts épistémologiques respectifs des deux corpus mis en présence. Dans le cas de la rencontre du récit de voyage – ou de toute forme de littérature référentielle – et de la fiction (roman, épopée, conte), Christine Montalbetti pose la question de la mise en danger de la capacité référentielle

[1] Antoine, « Préface », *op. cit.*, p. 6.
[2] L'on se rappelle l'article de Jón Karl Helgason, ainsi que la formule de Howell sur la saga islandaise comme œuvre totale et miroir du monde (voir Howell, *op. cit.*, p. 23-24), que nous avons évoqués plus haut dans ce chapitre.

de l'écriture par l'emprunt aux termes de la fiction, notamment à ses schémas structurels[1]. À cette difficulté, elle apporte deux solutions possibles. La première solution est l'évacuation de la médiation de la fiction qui est soit repoussée dans l'intransitivité, soit dotée d'une capacité à dire une vérité métaphorique sur le monde ; la seconde solution est de reconnaître à la fiction une valeur référentielle et une capacité à transmettre un savoir sur le monde[2]. Dans le cas de la rencontre entre la saga islandaise et le récit de voyage, une telle alternative ne saurait être posée en de semblables termes, puisqu'il n'y a guère de lutte d'influence entre deux modes de rapport au monde. La saga islandaise ne met pas en danger la capacité référentielle du récit de voyage : c'est d'ailleurs sous la plume des explorateurs-naturalistes et dans l'espace du récit de voyage savant qu'elle fait son entrée dans notre corpus d'étude. Les écrivains-voyageurs n'en font ni une fiction intransitive, ni une voie d'accès oblique à l'Islande. Pourtant, la capacité référentielle de la saga est infléchie par les codes romanesques que lui prêtent les écrivains-voyageurs. Si alternative il y a, ses deux branches ne sont pas dans un rapport d'exclusion mutuelle, mais dans un rapport de coexistence et d'équilibre.

L'on postulera que l'insertion dans les récits de voyage en Islande de la littérature islandaise – notamment de saga – infléchit l'écriture du voyage et ses ambitions épistémologiques. Ce postulat nous conduit à poser la question suivante : l'infléchissement de l'écriture du voyage et des ambitions épistémologiques du récit de voyage est-elle la conséquence d'un simple effet de structure imputable à la dynamique d'enchâssement narratif ? Ou faut-il rétablir derrière cet effet une intention d'auteur, qui pourrait aussi bien être imputable à l'illusion référentielle de la saga islandaise qu'à un choix concerté, celui de jouer de l'analogie, du « comme » ou du « comme si » qui préside au statut épistémologique ambivalent de la saga islandaise, et de déplacer le curseur entre les deux pôles mêlés de cette dernière, fictionnalité et référentialité, au gré des besoins, que ces besoins soient d'ordre esthétique ou d'ordre idéologique ? Dans l'optique de cette seconde hypothèse, quel serait l'effet de l'irruption des marqueurs de la fictionnalité dans le voyage d'Islande, si persiste l'ancrage référentiel, garanti tant par la saga islandaise elle-même que par le genre du récit de voyage ? L'on postulera l'idée d'une dialectique entre ces deux pôles, fictionnalité et référentialité, dialectique résolue en une forme synthétique – roman vrai ou vérité romanesque – dont la prétention à la vérité, du fait justement de son ancrage référentiel, ne serait pas de l'ordre de la

[1] Voir Montalbetti, « Les séductions de la fiction », *op. cit*., p. 100-101.
[2] Voir Montalbetti, *ibid*., p. 102-105.

vérité poétique ou métaphorique[1]. Ce postulat entre en résonance avec la logique involutive qui sous-tend l'histoire des modèles textuels du voyage d'Islande et que nous avons précédemment mise en évidence[2]. On le devine d'ores et déjà, la rencontre entre cette logique involutive et le mouvement dialectique tout juste identifié influe sur l'écriture du voyage : elle réactive l'ancrage référentiel du mythe, dé-fige le stéréotype, ravive la coappartenance organique du réel et du discours, condition d'un rapport symbolique et préscientifique au monde ; ce faisant, elle ranime les modèles préclassiques de la littérature de voyage, que nous avons suggérés à travers notre parcours de l'imaginaire de l'Islande. La question est alors de savoir si cette dynamique brouille ou non le rapport de référentialité du voyage d'Islande à l'Islande. Ce sont autant d'éléments de réflexion que nous allons aborder dans la troisième et dernière partie de ce chapitre.

2.2. Le vide et le plein : archéologie de la fiction dans le voyage d'Islande

La permanence des récits de sagas islandaises dans les récits de voyage en Islande jusqu'au début du XXe siècle est l'héritage d'une dynamique de complexification du statut épistémologique de la littérature islandaise, dont nous avons analysé une première étape : la prise en compte, et ce à partir des récits des explorateurs-naturalistes du tournant des XVIIIe et XIXe siècles, d'un statut épistémologique mixte et ambivalent de la saga islandaise, entre document historique susceptible de délivrer une vérité factuelle sur l'Islande et fiction littéraire recelant une part d'invention. Ces analyses nous incitent à formuler le postulat suivant : l'ambivalence épistémologique de la littérature islandaise, son hétérogénéité et son appartenance mixte à la littérature référentielle et à la littérature fictionnelle infléchiraient les modalités d'écriture du voyage d'Islande et, ce faisant, potentiellement, son ancrage référentiel. On le comprend, il s'agira ici d'envisager la genèse et les manifestations de la fictionnalisation du voyage d'Islande et d'en circonscrire tant le domaine d'application que les effets. Deux hypothèses se font face. La première hypothèse est celle d'une influence purement formelle et stylistique de la saga islandaise sur le voyage d'Islande, influence qui se limiterait à l'irruption de codes romanesques dans le récit de voyage. L'on croit peu à cette hypothèse : elle consisterait, d'une part, à postuler que l'irruption du romanesque dans l'écriture du voyage d'Islande n'aurait aucun effet sur les ambitions épistémologiques du récit du voyage, et, d'autre

[1] Ce serait une réponse alternative qu'apporteraient les voyageurs en Islande à la dichotomie de la vérité et du mensonge dans la relation viatique, après la position affirmée par Chateaubriand dans la préface de son *Itinéraire de Paris à Jérusalem*, à savoir la promotion de la sincérité, vérité du cœur, au détriment de l'exactitude absolue. Nous remercions Alain Guyot pour cette remarque.
[2] Voir section 4. du chapitre II de la présente thèse.

part, à renvoyer la littérature islandaise dans le champ exclusif de la littérature fictionnelle, en omettant de prendre en considération sa position mixte et ambivalente. La seconde hypothèse serait la suivante : l'enchâssement du récit de saga islandaise, procédé statistiquement récurrent dans notre corpus d'étude et, surtout, dans ses titres cardinaux[1], entraînerait, non pas le basculement dans la fiction du voyage d'Islande – l'on rappellera la référentialité originaire de la littérature islandaise, que cette référentialité corresponde aux codes de la vraisemblance et de la rationalité occidentales ou qu'elle réponde aux critères du peuple islandais – mais une remise en question, voire une redéfinition des ambitions référentielles du voyage d'Islande, ainsi que des moyens employés à cet effet. Les analyses précédentes nous conduisent à privilégier cette hypothèse.

Nous devrons interroger l'influence réelle de la pensée romantique allemande, de Herder aux frères Grimm, dont se réclament autant Marmier que les écrivains-voyageurs britanniques des années 1860 : élément programmatique d'un art du voyage ou prétexte dissimulant la mutation du voyage d'Islande en roman d'Islande et en outil de reconfiguration du réel ? En effet, la présence de références littéraires islandaises, convoquées par les voyageurs du XIXe siècle pour éclairer la culture, l'histoire et les croyances de la société islandaise, est également le vecteur d'une fictionnalisation du voyage d'Islande. Outre les analogies assumées de manière variable par les voyageurs entre récit de voyage, saga et conte, il s'agit plus particulièrement ici d'analyser les dispositifs d'enchâssements narratifs, d'interpolations et d'échos, ainsi que ce qui les motive : ils attestent du glissement de la littérature islandaise du statut de corpus susceptible d'éclairer le voyageur sur le génie populaire islandais à celui de matériau de création romanesque progressivement déréférentialisé. Ces considérations nous conduiront, dans la conclusion du présent chapitre, à interroger ce paradoxe fondateur selon lequel le processus de fictionnalisation du voyage d'Islande par l'intégration de la littérature islandaise va de pair avec, d'une part, la réactivation de codes et de modèles anciens – et donc potentiellement fantasmés et déréférentialisés – de la littérature de voyage et, d'autre part, la validité aussi évidente que troublante à nos yeux de lectrice des prétentions épistémologiques du voyage d'Islande, et ce en dépit de l'irréductible part fictionnelle des sagas et des contes folkloriques islandais. Nous verrons dans quelle mesure la redéfinition des moyens textuels et des enjeux épistémologiques

[1] Deux éléments nous permettent de l'affirmer en toute confiance : le panorama que nous avons dressé de la présence de la littérature islandaise dans les relations viatiques consacrées à l'Islande entre 1777 et 1917, et dans lequel a prévalu le cas des insertions d'épisodes de sagas ; mais aussi l'annexe 1 de la présente thèse, qui nous a donné l'occasion d'effectuer le relevé des sagas islandaises présentes, à l'état d'allusions, de références précises, de citations et / ou de traductions, dans l'ensemble de notre corpus d'étude.

de la référentialité du voyage d'Islande à travers et par son processus de fictionnalisation conduit à l'émergence d'une référentialité alternative, qui ne se laisse pas rabattre sur un rapport poétique ou métaphorique à la réalité islandaise.

Notre précédente réflexion sur le postulat de la référentialité par défaut de la littérature islandaise dans les relations viatiques consacrées à l'Islande au XIXe siècle nous a permis de constater la rencontre – qu'il faudra caractériser – entre un usage épistémologique des sagas, des contes et des poèmes eddiques propre aux voyageurs et une lecture de ces textes propre au peuple islandais : l'hypothèse commune d'une transparence de la chose racontée, puis écrite, au réel, quand bien même elle échappe aux critères occidentaux de la référentialité ou de la *mimèsis* réaliste par l'intervention d'éléments surnaturels ou merveilleux. Cette foi dans l'ancrage référentiel de la littérature islandaise par-delà son hétérogénéité et son instabilité génériques trouve *a priori* son explication, pour ce qui est du cas du peuple islandais, dans un rapport au réel qui admet l'existence de l'irrationnel, du mystère. Pour ce qui est des voyageurs occidentaux, d'une part, cette foi est difficilement explicable, d'autre part, l'on ne saurait conclure à son existence hypothétique indépendamment des relations viatiques qui nous sont données à lire. Les voyageurs adhèrent-ils à une perspective islandaise sur le monde en acceptant la quotidienneté de ce qui échappe à la rationalité occidentale : les revenants, les elfes, les trolls ? Jouent-ils de cette croyance et de son fondement sociologique pour réintroduire dans leurs récits respectifs une part de mythe et de légende et, le cas échéant, quel serait leur objectif : renouveler les codes de la relation viatique par l'intégration de ceux des romans vrais que seraient la saga, le poème eddique ou le conte folklorique ? Ou faire un lieu de reconfiguration imaginaire d'un réel mis en coupe réglée par le positivisme croissant de leur époque ? Ce sont autant de réponses qui seront probablement confinées au statut d'hypothèses invérifiables, l'intention d'auteur n'étant guère déductible d'autres éléments que les textes qui composent notre corpus d'étude.

Néanmoins, il est loisible de s'interroger sur ce que la coexistence entre référentialité et fictionnalité dans le corpus littéraire islandais fait à la relation viatique dans laquelle est inséré ce dernier. Nous supposons que cette double postulation infléchit la perspective du voyageur sur le statut épistémologique exact qu'il peut prêter à la littérature islandaise, surtout dans la mesure où il serait encore tributaire de l'opposition entre document et fiction par laquelle le peuple islandais ne semble guère concevoir sa propre littérature. Le voyageur postule-t-il la transparence du corpus littéraire islandais par rapport au réel parce qu'il échappe aux critères de référentialité traditionnelle ou de vraisemblance de la *mimèsis* réaliste ; ou postule-t-il cette

transparence en dépit de cet écart ? Qu'est-ce que l'élément de fictionnalité irréductible de la littérature islandaise, du moins pour un horizon d'attente de lecteurs occidentaux, fait à cette démarche propre aux voyageurs héritiers de la pensée romantique allemande – la perspective bi-dimensionnelle, ou le doublement du lieu traversé par les discours qui lui sont relatifs – lorsque ces voyageurs ne résolvent pas cette difficulté en l'imputant à des croyances et superstitions islandaises auxquelles ils se gardent explicitement d'adhérer ? Comment brouille-t-elle cette perspective affichée et cet idéal de transparence au réel ?

Rappelons que la pensée de Herder et des frères Grimm, qui dote la littérature populaire d'un pays d'une valeur épistémologique pour qui veut appréhender le génie propre à ce pays, est représentée dans le corpus des relations viatiques consacrées à l'Islande au XIXe siècle, d'une part, par Marmier à la fin des années 1830 et, d'autre part, par les écrivains-voyageurs britanniques des années 1860. L'on songe à l'inspiration sous-jacente du projet encyclopédique des *Volkslieder* de Herder chez Marmier, qui convoque de manière interchangeable les poèmes eddiques, le *Landnámabók* et les sagas pour éclairer l'Islande et qui subsume l'hétérogénéité référentielle des différents genres de la littérature islandaise sous leur appartenance à la catégorie de littérature populaire. L'on pense au souvenir de l'approche de Konrad Maurer et de Jón Árnason chez les voyageurs britanniques : ce souvenir appelle l'intégration à la trame de leurs relations viatiques du corpus des contes folkloriques, autant qu'il détermine leur *ethos* et leur tâche de passeurs folkloristes. L'influence de la pensée romantique allemande sur les récits de ces voyageurs permettrait donc de faire de l'archigenre qu'est le récit de voyage un miroir du monde par l'entremise de la littérature, à la fois objet et outil de savoir : là serait la conciliation des impératifs du récit de voyage savant et de ceux du voyage littéraire, le premier trouvant dans le second la voie de sa perpétuation, par la préservation de l'idéal encyclopédique et sa continuation par le moyen de la littérature. L'on rappellera à cet égard la parenté de sensibilité entre Herder et Humboldt[1], ainsi qu'entre ce dernier et Finnur Magnússon[2] : de fait, c'est un idéal encyclopédique qui sous-tend l'universalisme de Herder, tant dans ses *Volkslieder*[3], que dans ses *Ideen zur Philosophie der Geschichte der Menschheit* (1784-1791)[4]. Il est raisonnable de penser que Marmier, Forbes, Metcalfe et Baring-Gould tendent à cet idéal par l'intégration à leurs récits de voyage des formes, des genres et des œuvres les plus

[1] « Hölderlin, Jean Paul, Novalis, les frères Schlegel, Schelling, Hegel, Schleiermacher, Humboldt, ont tous été des grands lecteurs de Herder. » (Casanova, *op. cit*., p. 120)
[2] Voir Halink, « A Tainted Legacy », *op. cit.*, p. 244 et « Asgard Revisited », *op. cit*., p. 149-150.
[3] Voir Thiesse, *La Création des identités nationales, op. cit.*, p. 40.
[4] Voir Thiesse, *ibid*., p. 40-41.

représentatives de la littérature islandaise. Néanmoins, un élément commun à la réception de ces récits de voyage nous invite à interroger la question du statut épistémologique exact que prêtent leurs auteurs à la littérature islandaise qu'ils choisissent d'intégrer à leurs récits respectifs : les accusations qui leur sont adressées, au mieux d'affabulation rêveuse, au pire de mensonge. Ce sont des accusations *a priori* peu compatibles avec l'*ethos* de savant et de folkloriste de ces écrivains-voyageurs : nous postulons qu'elles ont une valeur heuristique pour notre réflexion.

Baring-Gould, en particulier, juge sévèrement les connaissances transmises sur l'Islande par la Commission scientifique d'Islande et de Groenland, dont il reconnaît à regret l'influence sur l'imaginaire britannique de l'Islande[1]. La somme savante, qu'il mentionne dans sa bibliographie[2] et dont il reconnaît l'ampleur[3], est taxée d'exagération et d'affabulation pour chacun de ses apports : la représentation de la scène de la *kvöldvaka* (« two highly imaginative, but utterly inaccurate, representations of Icelandic interiors […] »[4]) ou la hauteur de l'éruption de la source chaude de l'Óxahver (« Gaimard's picture, representing a fountain some forty feet high, is a great exaggeration »[5]). Si l'expédition dirigée par Gaimard est mentionnée par les voyageurs britanniques, ces derniers n'accordent pas cet honneur aux *Lettres sur l'Islande* de Marmier, dont ils peuvent difficilement ignorer l'existence. Comment l'expliquer ? Une hypothèse valable, cohérente par rapport aux accusations précédemment formulées, serait l'identification chez Marmier d'une position intellectuelle peu rigoureuse, et idéologiquement orientée, à l'égard de la littérature islandaise médiévale qu'il prétend porter à la connaissance de ses compatriotes : l'on songe ici à la présence de la *Friðþjófs saga hins frækna* parmi les trois sagas que retient Marmier. Tout d'abord, elle relève des *fornaldarsögur*, et non des *Íslendingasögur* : si Marmier ne cherche pas de vérité factuelle dans cette saga, il en fait cependant un document pertinent en termes d'histoire des mentalités, ce qui peut exciter contre lui des accusations de lecture à contre-sens. Ensuite, la *Friðþjófs saga hins frækna*, – et c'est ce

[1] Voir Baring-Gould, *op. cit*., p. XLVII. Parmi ces voyageurs britanniques, Forbes est visé : son récit de voyage, qui se réfère aux travaux de l'expédition de *La Recherche* pour étayer ses remarques concernant les geysers, les ressources en pêcherie ou les ressources minéralogiques de la région du Krafla (voir Forbes, *op. cit*., p. 26, 98, 109), est riche d'illustrations dérobées à l'*Atlas pittoresque* d'Auguste Mayer et intégrées à la trame de son récit de voyage. Nous renvoyons notre lectrice, notre lecteur à l'article suivant, où nous étudions deux cas d'emprunts de Forbes à Mayer : Marie Mossé, « Aux confins du pittoresque. Enjeux de la représentation visuelle de l'Islande dans les récits de voyage du XIXe siècle », dans Bertrand, Chartier, Guyot, Mossé et Spica, *Voyages illustrés aux pays froids op. cit.*, p. 91-106.
[2] Voir Baring-Gould, *op. cit*., p. XLVII.
[3] Voir Baring-Gould, *ibid*., p. 60.
[4] Baring-Gould, *ibid*., p. 60.
[5] Baring-Gould, *ibid*., p. 198.

qui explique sa présence réduite dans les récits de voyage britanniques en Islande[1] selon Andrew Wawn[2] – est davantage liée par son intrigue aux îles Orcades qu'à l'Islande : l'approche d'histoire des mentalités par laquelle Marmier justifie son choix n'en est que plus discutable ; Friðþjóf n'est pas tant un représentant de la mentalité scandinave convoqué à titre didactique qu'un abcès de fixation de l'imaginaire viking que Marmier diffuse en France. Enfin, le privilège qu'il accorde à la version de Tegnér sur l'original islandais de la saga trahit sa préférence pour un imaginaire romantique de l'Islande au détriment d'un contact immédiat avec la littérature islandaise médiévale. Cette même logique dirige la sélection opérée par Marmier parmi les œuvres scandinaves qu'il transmet à la France[3]. Ce faisant, il s'inscrit aussi dans une tradition de relecture des antiquités nordiques à des fins idéologiques : il consacre le chapitre final de son *Histoire de la littérature en Danemark et en Suède* à l'œuvre de Geijer[4], dont il traduit par la même occasion le poème *Vikingen* vers le français[5]. Les choix de Marmier répondent donc à cette logique d'affiliation à la tradition scandinave, notamment suédoise, de réécriture romanesque de sagas islandaises et de mythologie norroise à des fins idéologiques. Qui plus est, l'influence stylistique tegnérienne essaime dans le geste de réécriture de Marmier, en témoigne le récit de la mort de Gunnarr :

> […] Cependant il ne peut plus éloigner ses ennemis comme il le faisait avec ses flèches. Le malheureux les voit qui se pressent autour de sa demeure et cherchent à l'escalader l'un après l'autre. […] et il se défend avec sa hache et son bouclier. Long-temps encore, il soutient ce rude combat, mais il est seul, le nombre de ses ennemis l'accable, son sang coule de toutes parts, son bras s'affaiblit, et il tombe couvert de blessures.
>
> On l'ensevelit avec des larmes ; ceux qui l'avaient le plus haï vantaient son courage, et quelques temps après le peuple entourait sa tombe de prodiges et racontait avec enthousiasme ses combats et sa gloire.[6]

L'on retrouve dans cet extrait les éléments stylistiques que mentionne Félix Wagner dans sa présentation du poème de Tegnér : sentimentalisme ; registres tragique et pathétique ; grandeur du héros dans son humanité suprême ; dimension visuelle voire pittoresque ; implication du narrateur par le biais de modalisateurs. Mais l'esthétique propre à la saga islandaise originale,

---

[1] Seul lord Dufferin reconnaît l'héroïne Ingeborg de la *Friðþjófs saga hins frækna*, mais c'est à la faveur d'une escale dans le village de Kåfjord, dans le Finnmark norvégien, et non pas à l'occasion de son escale islandaise (voir Dufferin, *op. cit*., p. 270-271).

[2] Voir Wawn, *The Vikings and the Victorians, op. cit.*, p. 128.

[3] Marmier a une vision d'ensemble des littératures scandinaves de son époque : en témoigne son *Histoire de la littérature en Danemark et en Suède* (1839) (voir Mercer, *op. cit*., p. 82-83). Mais il privilégie les œuvres à sujets mythologiques ou relatifs à l'histoire ancienne et semi-légendaire de la Scandinavie : sa *Littérature scandinave* et son *Histoire de la littérature scandinave* mettent en valeur les drames d'inspiration norroise d'Oehlenschläger (voir Mercer, *ibid*., p. 84).

[4] Xavier Marmier, *Histoire de la littérature en Danemark et en Suède*, Paris, F. Bonnaire, 1839, p. 435-450.

[5] Voir Boyer, *Le Mythe viking, op. cit.*, p. 9. Pour la traduction de « Vikingen », voir Marmier, *Histoire de la littérature en Danemark et en Suède, op. cit*., p. 437-442 et *Chants populaires du Nord, op. cit.*, p. 288-291.

[6] Marmier, *Lettres sur l'Islande, op. cit.*, p. 285-286.

faite de laconisme, de simplicité et de prosaïsme, moyens paradoxaux du tragique islandais selon Régis Boyer[1], disparaît à travers la chanson de geste romantique de l'infortuné Gunnarr.

Il serait tentant d'en conclure que l'usage romanesque de la littérature islandaise interviendrait dans le récit de voyageurs dont le rapport à la pensée romantique allemande ainsi qu'à l'histoire et à la culture islandaises serait de l'ordre de l'affiliation, plus que de la filiation. Si pour les écrivains-voyageurs anglais et allemands de la seconde moitié du XIXe siècle, le recours à la saga islandaise est le vecteur d'une redécouverte de sa propre histoire et que les héros de sagas sont pour eux des ancêtres, le travail de recherche et de diffusion des littératures islandaises propre à Marmier trouve davantage son origine dans une affinité élective et intime avec le Nord, qui permettrait dès lors la libre projection sur cet espace d'un « mythe viking ». Cette distance objective entre France et Islande, là où Angleterre et Allemagne postulent un rapport d'appartenance et d'identité, serait-elle la condition d'émergence du romanesque et de la fiction, dans la ligne de faille d'un rapport analogique instable ? Ce serait omettre que les voyageurs anglais entretiennent aussi dans leur rapport à l'Islande une part d'affinité élective et de rêverie, même si elle trouve une apparente légitimité dans l'histoire commune des peuples scandinaves et anglo-saxons depuis le Moyen Âge, et que cela détermine leur propre lecture de la littérature islandaise. Par exemple, l'Islande imaginaire des voyageurs britanniques est celle de Ragnarr Loðbrók, jusqu'aux récits de voyage de Baring-Gould et de Clifford ; les sources de ces références ne sont jamais désignées avec précision tant ce personnage semi-légendaire est un mythe en partage pour l'imaginaire britannique et, le cas échéant, elles ne sont pas tant le *Krákumál* ou la *Ragnars saga Loðbrókar* que la réécriture poétique de Percy[2]. De la même manière, lorsqu'il s'agit de commémorer le destin tragique de Gunnarr, le *Burnt Njal* de Dasent prime dans les récits des voyageurs britanniques sur le poème « Gunnarshólmi » de Jónas Hallgrímsson. Ce poème de 1838 ne saurait pourtant être inconnu de voyageurs versés dans les études scandinaves, eu égard à son importance dans l'éveil national islandais[3], mais seuls les récits de voyage de Küchler[4] et de Herrmann[5] le mentionnent, au début du XXe siècle. Ce choix

[1] « […] la norme est la simplicité de l'intrigue, de la psychologie et du ton. Il ne s'agit pas de chercher le tragique dans l'exceptionnel, mais de le laisser sourdre, comme naturellement, du banal, du quotidien […]. » (Régis Boyer, « Introduction », dans Boyer, *Sagas islandaises, op. cit.*, p. XLIX)

[2] À titre de comparaison, Marmier témoigne d'une vraie rigueur philologique à ce sujet et fait précéder son récit de l'histoire de Ragnarr d'une note de bas de page mentionnant ses sources, les *Fornaldar sögur Norðrlanda eftir gömlum Handritum* de Rafn (1829-1830) (voir Marmier, *Lettres sur l'Islande, op. cit*., p. 143-144).

[3] À ce sujet, voir Karlsson, *op. cit*., p. 186-187 ; Óskarsson, *op. cit*., p. 268 ; Simon Halink, « II. 54. Icelandic Perspectives », dans Jürg Glauser, Pernille Hermann et Stephen A. Mitchell (dir.), *Handbook of Pre-Modern Nordic Memory Studies. Interdisciplinary Approaches*, vol. I, Berlin, De Gruyter, 2018, p. 805-809.

[4] Voir Küchler, *Unter der Mitternachtsonne, op. cit.*, p. 52.

[5] Voir Herrmann, *Island in Vergangenheit, op. cit*., vol. II, p. 50-54.

est révélateur de deux phénomènes : une réception occidentale de la littérature islandaise qui privilégie la période médiévale ; mais, surtout, la tension qui règne dans la littérature de voyage entre représentation de l'Autre et représentation de Soi. En effet, les voyageurs se souviennent aisément des artisans de la « renaissance littéraire islandaise »[1] lorsque leur œuvre les glorifie : l'on songe au « Til herra Páls Gaimard » de Jónas Hallgrímsson, mais aussi à la traduction islandaise par Matthías Jochumsson du poème « America to Iceland » de Bayard Taylor, qui scande les récits des voyageurs américains des années 1870[2]. En évoquant les légendes de proscrits par l'entremise des contes de Maurer[3] plutôt que par celle de la pièce de théâtre de Matthías Jochumsson[4], *Skugga-Sveinn, eða Útilegumennirnir; sjónleikur i fimm þáttum* (« Skugga-Sveinn, ou les Proscrits : pièce en cinq actes ») (1862), contemporaine de l'édition des *Isländische Volkssagen der Gegenwart* et des *Íslenzkar Þjóðsögur og Æfintýri*, les voyageurs ne renouent pas tant avec les sources vives d'une littérature populaire islandaise qu'ils n'en passent sous silence l'évolution. Ils court-circuitent non seulement une histoire littéraire islandaise vivante qui perpétue l'existence de ses thèmes, personnages et intrigues de prédilection, mais ils en soustraient aussi la production à la chronologie littéraire de l'Islande et à son contexte politique[5], pour lui réserver un usage spécifique dans le cadre de leurs récits de voyage.

L'on ne s'attardera guère ici sur les multiples facteurs qui président autant à ces accusations de mensonges qu'à ces stratégies plus ou moins discrètes d'appropriation du trésor littéraire islandais chez les uns et les autres des voyageurs du XIXe siècle : cela a peu à voir avec les questions de théorie littéraire qui nous intéressent. Pour n'en citer que les points les plus saillants, l'on mentionnera l'antagonisme culturel entre France et Angleterre au XIXe siècle, encore attisé par le débat entre les thèses antifrançaises de Herder et le *Discours de l'universalité de la langue française* (1784) de Rivarol, et clivant dès lors l'espace culturel et littéraire européen entre un modèle français et un modèle anglais[6] ; la lutte pour la maîtrise de

[1] Nous reprenons ici un concept de Gylfi Gunnlaugsson (voir Gunnlaugsson, *op. cit*., p. 117).
[2] Voir Headley, *op. cit*., p. 288-289 ; Kneeland, *op. cit*., p. 77-79 ; Taylor, *op. cit*., p. 224.
[3] Notamment la *Hellismanna saga* : voir Forbes, *op. cit*., p. 150-159 ; Paijkull, *op. cit*., p. 255-256 ; Headley, *op. cit*., p. 259-260 ; Coles, *op. cit*., p. 157-159 ; Collingwood et Stefánsson, *op. cit*., p. 52.
[4] Matthías Jochumsson, *Skugga-Sveinn, eða Útilegumennirnir; sjónleikur i fimm þáttum*, Reykjavík, Sigurður Kristjánsson, 1898 ; la pièce paraît d'abord en 1862 sous le titre *Útilegumennirnir* (« Les Proscrits ») et devient rapidement la pièce de théâtre la plus populaire du répertoire islandais (voir Árni Ibsen et Hávar Sigurjónsson, « Icelandic Theater », dans Neijmann (dir.), *op. cit*., p. 554-557 et 570).
[5] *Ármann á Alþingi* est une revue contemporaine de *Fjölnir* et poursuit les mêmes objectifs : la lutte pour l'autonomie de l'Islande, à commencer par le rétablissement de l'Alþingi (voir Óskarsson, *op. cit*., p. 258 ; Karlsson, *op. cit*., p. 202 ; Einarsson, *op. cit*., p. 222).
[6] Voir Casanova, *op. cit*., p. 111-112.

l'héritage littéraire et de l'imaginaire de l'Islande à travers la collecte des sagas et leurs traductions[1], doublée de l'invisibilisation de l'adversaire ; la rivalité impérialiste autour des ressources islandaises en matière de pêcherie[2]. Mais le cœur de notre propos porte bien davantage sur ce que la déviation de la pensée romantique allemande à travers la déréférentialisation de la littérature islandaise fait aux modalités d'écriture du voyage. En faisant l'archéologie des accusations de mensonge et d'affabulation adressées à ces récits de voyage, nous avons pu identifier un écart entre le principe et la pratique de la perspective bi-dimensionnelle, écart que motive un biais – souvent idéologique – commun à l'ensemble des écrivains-voyageurs de notre étude. D'une part, l'on pense à la préférence accordée, plutôt qu'à la littérature populaire la plus représentative du génie islandais, aux réécritures et réélaborations romantiques exogènes de cette littérature, qui motivent et impriment à leur tour le geste de passeur du voyageur : c'est le cas de Marmier et du poème de Tegnér. D'autre part, l'on songe à la préférence accordée aux contes folkloriques anciens plutôt qu'à la littérature des poètes nationaux contemporains de l'Islande : c'est le cas de Forbes, Baring-Gould, Metcalfe, ainsi que de l'ensemble des voyageurs qui marchent sur leurs traces dans le dernier quart du XIXe siècle. Ces choix, rompant avec la continuité historique d'une mémoire intertextuelle que la bi-dimensionnalité du récit de voyage devait pourtant honorer, brouillent les prétentions référentielles d'une approche herdérienne et grimmienne de la littérature islandaise. Ils réintroduisent dans le récit de voyage un paramètre, que nous avons précédemment envisagé, en analysant la décorrélation du récit de saga et du lieu traversé chez Headley et Stephens : l'arbitraire de l'auteur. Il est donc permis de se demander si l'approche intellectuelle héritée de Herder et des frères Grimm n'est pas un prétexte employé par les écrivains-voyageurs pour justifier *a minima* un espace de création romanesque au sein de leurs récits de voyage ou, *a maxima*, la réactivation d'un imaginaire ancien – et fantasmé – du voyage par l'entremise d'un usage fictionnel de la littérature islandaise.

Nous allons envisager les procédés textuels de la fictionnalisation du voyage d'Islande en adoptant une perspective archéologique : des manifestations ponctuelles de cette fictionnalisation qui émaillent les relations viatiques de la seconde moitié du XIXe siècle, nous

[1] À en croire l'annexe 2 de la présente thèse, cette lutte portée en France par Ampère et Marmier a échoué : l'on se souvient des oublis fréquents des traductions françaises de sagas et de leur nombre dérisoire par rapport aux traductions anglaises.

[2] Les voyageurs britanniques des années 1860 évoquent, non sans un discret agacement, l'importante présence française au large des côtes islandaises : présence d'une station de pêche française dans le Breiðafjörður, preuve d'un insidieux monopole français sur les ressources de pêche (voir Forbes, *op. cit*., p. 207) ; sourde menace d'un *man'o'war*, navire de guerre, qui patrouille pour protéger les intérêts des pêcheurs français dans la Faxaflói (voir Baring-Gould, *op. cit*., p. XXXIII).

remonterons à leurs causes, que nous situerons dans les récits de voyage de Marmier et de Baring-Gould. Nous envisagerons d'abord l'expression de ce que nous appellerons la convergence romanesque dans les récits de voyage de la fin du XIXe siècle : par l'entremise de l'intégration de la littérature islandaise, le voyage d'Islande devient le réceptacle de codes romanesques traditionnels, dont l'originalité est de s'exprimer majoritairement à travers le corpus littéraire islandais. Ce premier constat nous conduira à réévaluer la pertinence d'une fonction épistémologique de la littérature islandaise, dont nous verrons que Marmier et Baring-Gould font un usage fictionnalisant : la diégèse du voyage, que ce soit à un niveau microstructural ou à un niveau macrostructural, est le support sur lequel se greffent les références littéraires islandaises, liées à la fois entre elles et avec la relation viatique par un mécanisme de superposition et d'interpolations multiples servi par une parenté thématique. Nous allons envisager ces deux moments, l'effet, puis la cause, reliées par ce même doublet : la séduction de la fiction et la déception du réel.

2.2.1. La convergence romanesque : essai de typologie des procédés

Nous avons précédemment envisagé les convergences entre roman et récit de voyage, en nous appuyant sur les réflexions de Philippe Antoine, Christine Montalbetti et Sylvie Requemora-Gros à ce sujet : la plasticité formelle et la dimension d'archigenre qui permettent à ces deux genres d'intégrer d'autres formes et modèles textuels[1] à leur diégèse, par exemple. Nous allons le voir, le corpus des relations viatiques consacrées à l'Islande manifeste lui aussi cette disponibilité de fait aux codes de l'écriture romanesque : elle s'exprime, d'une part, implicitement par l'accueil, dans l'orbe narratif du récit de voyage, d'un personnel, de motifs et d'intrigues qui relèvent typiquement de la tradition littéraire occidentale du roman, et, d'autre part, explicitement, à travers la récurrence, notamment chez les écrivains-voyageurs de la seconde moitié du XIXe siècle, de la figure de Don Quichotte comme modèle ambivalent d'explorateur et de héros d'aventures. Nous étudierons successivement ces deux données de notre corpus, avant de voir dans quelle mesure elles nous invitent à réévaluer la fonction des références littéraires islandaises intégrées dans l'économie discursive des récits de voyage : d'une fonction épistémologique et utilitaire d'outil d'appréhension cognitive de l'île traversée à une fonction de fictionnalisation de la relation viatique, soit à des fins littéraires et esthétiques, soit à des fins, plus ambitieuses et utopiques, de réélaboration du réel.

[1] Dominique Peyrache-Leborgne rappelle cette caractéristique du roman (voir Peyrache-Leborgne, *op. cit.*, p. 2).

2.2.1.1. Les îlots romanesques : deux exemples

La perméabilité de la relation viatique aux codes de l'écriture du roman s'exprime dans la diégèse du voyage d'Islande à travers ce que l'on pourrait appeler des îlots romanesques et dont on donnera deux exemples : la situation périlleuse et la rencontre amoureuse. Ces deux situations sont de l'ordre de l'imminence contre-carrée, la première parce que les écrivains-voyageurs ont la chance d'être accompagnés de guides expérimentés ou d'être confrontés à une nature plus familière et clémente qu'il n'y paraît de prime abord ; la seconde parce que les récits de voyage en Islande bannissent en principe le récit de la rencontre amoureuse[1], comme le roman d'aventure que Jean-Yves Tadié qualifie d'espace sans femme[2]. La première situation est illustrée par Paijkull, premier voyageur de notre corpus à visiter l'est – méconnu – de l'île sans recourir aux services d'un guide. Il navigue sur le Lagarfljót à bord d'un baquet au gouvernail brisé, et un courant incontrôlable le dépose finalement sur un rivage dont il maîtrise la cartographie[3]. L'on pense encore à Metcalfe, qui imagine croiser un campement de dangereux proscrits voleurs de moutons en cheminant dans la région de la Bláfell, pour être finalement salué par des bergers en quête de leurs moutons égarés – l'ironie est trop belle pour ne pas être soulignée :

> Once or twice the guide looked anxiously at my compass, uncertain about our route; when suddenly, on issuing from the bed of a torrent, I espied an odd-shaped tent with some horses grazing near it. The very people I am in quest of, said I to myself; no doubt they are some of those utilegumenn (Angl. Sax. Utlah = outlaw), those mysterious moss-troopers who exist in certain spots of the howling wilderness in the interior. […]
>
> "Sæl vær-tu!" cries out a man by the tent-side as we approach; and we respond in the approved manner, "Vær-tu sæl." Eheu! my hopes of an adventure are doomed to be disappointed. These are not outlaws, nothing so romantic. A frightful pest, the scab, has been ravaging the flocks in the south, and these three men are stationed here to watch and capture any stray sheep that may come wandering northwards from the infected districts.[4]

De même, Leclercq, lors de sa traversée de l'Ódáðahraun et ce en dépit de son scepticisme affiché à l'égard des légendes de proscrits[5] auxquelles il préfère les récits de l'alpiniste Watts[6], ne peut s'empêcher de confondre la silhouette de Jón, le fils de leur hôte du soir qui vient à leur rencontre, avec celle d'un « brigand du désert »[7]. La séduction exercée par cet îlot romanesque

---

[1] Cela ne signifie pas qu'elle n'existe pas : dans l'ombre des *Lettres sur l'Islande* de Marmier existe sa maîtresse islandaise, qui pose en habit traditionnel pour l'*Atlas pittoresque* d'Auguste Mayer (nous remercions Roland Le Huenen pour ce fait qu'il nous a indiqué).
[2] Voir Jean-Yves Tadié, *Le Roman d'aventures*, Paris, Gallimard Tel, 2013 (1982), p. 125-126. Avec ses *Fiancés du Spitzberg* (1859), Marmier déroge à cette règle !
[3] Voir Paijkull, *op. cit*., p. 208-209.
[4] Metcalfe, *The Oxonian in Iceland, op. cit*., p. 189-193.
[5] Voir Leclercq, *op. cit*., p. 113-114.
[6] Voir Leclercq, *ibid*., p. 240.
[7] Leclercq, *ibid*., p. 114.

est entretenue tant par les contes folkloriques que par l'imagerie fantasmée du désert véhiculée par les peintures de Salvator Rosa[1] (XVIIe siècle) : Chambers[2] et Kneeland[3] ont à l'esprit ses déserts parsemés d'écueils dramatiques et de grottes où se terrent des brigands.

Quant au motif de la rencontre amoureuse, bien que plus discret, il est régulièrement ébauché par le *topos* de la fille de la famille des hôtes islandais, garante de l'hospitalité islandaise traditionnelle[4]. Il n'est pas interdit de penser que le conte folklorique d'Ásmundr, relaté par Forbes, est un vecteur de cet îlot romanesque dans le récit de voyage en Islande : Ásmundr est accueilli par la jeune fille d'une famille que des proscrits tiennent en otage ; elle lui prépare sa nourriture, son lit, l'aide à se déshabiller et à se coucher, conformément à la coutume que rapportent les voyageurs[5]. Or, au terme de plusieurs épreuves qui l'opposeront aux proscrits, Ásmundr libérera la famille et épousera la jeune fille. Les voyageurs cheminent-ils en ayant en tête ce souvenir littéraire qui esquisse la ligne de fuite d'une histoire d'amour romanesque dont ils seraient les héros ? Cette histoire d'amour reste régulièrement de l'ordre de la virtualité : ainsi Albert Engström cherche-t-il en vain des femmes islandaises aussi belles que l'Ingeborg de Friðþjóf[6]. Leclercq, qui reprend également les motifs – propres aux romans

[1] Voir Claude Reichler, « Écrire et réécrire la peinture : la réception de Salvator Rosa en France », *Revue d'Histoire littéraire de la France*, 109e Année, n°2, *La nouvelle en France dans le premier vingtième siècle*, avril-juin 2009, p. 419-426 : l'œuvre et la jeunesse présumée du peintre le rattachent au genre du roman d'aventures. La biographie *The Life and Time of Salvator Rosa* (1824) de Lady Morgan contribue au mythe romantique de Salvator Rosa : il y est présenté comme un hors-la-loi errant et chef de bande. Ces traits qui font de lui un héros de roman d'aventures incite Dumas à écrire sa nouvelle *Salvator Rosa, mœurs napolitaines*, reprise dans *Le Corricolo* (voir Reichler, *op. cit*., p. 423-424). Claude Reichler évoque les critiques artistiques de Théophile Gautier (voir Reichler, *ibid*., p. 425-426), dont on imagine que les paysages hostiles et rocailleux du *Voyage en Espagne* (1843) lui sont aussi inspirés par les motifs de Rosa. Voir aussi James S. Patty, *Salvator Rosa in French Literature*: *From the Bizarre to the Sublime*, Lexington, University Press of Kentucky, 2005.

[2] Voir Chambers, *Tracings of Iceland and the Faroe Islands, op. cit.*, p. 50.

[3] Voir Kneeland, *op. cit*., p. 93-94.

[4] Sans prétendre à l'exhaustivité, voir Mackenzie, *op. cit*., p. 146 ; Henderson, *op. cit*., vol. I, p. 114-115 ; Forbes, *op. cit*., p. 184. Henderson est mal à l'aise devant cette coutume qui heurte sa pudeur, mais Forbes apprécie en connaisseur la dextérité et la rapidité de son déshabillage. Parfois, l'hospitalité des filles de la famille se limite au service des repas : voir Preyer et Zirkel, *op. cit*., p. 179 ; Chevalet, *op. cit*., p. 58 ; Coles, *op. cit*., p. 73, 111. Burton revendique n'avoir jamais fait cette expérience dans l'est de l'île (voir Burton, *op. cit*., vol. II, p. 39), tout comme Dutertre : « la jeune fille de la maison ne vient pas me retirer mes caleçons, comme cela se pratiquait en Islande *à Fyrridögum* [*sic*], c'est-à-dire dans le bon vieux temps. […] La civilisation fait disparaître tous les usages bizarres. » (Dutertre-Deléviéleuze, *op. cit*., p. 97). Leclercq, qui se fiait au récit de Henderson, se désole : « à en croire [les récits de voyage], les lois de l'hospitalité islandaise veulent que les femmes de la maison assistent l'hôte dans sa toilette à l'exemple de la fille du sage Nestor, qui lava, oignit et habilla Télémaque. Or je dois confesser, bien qu'il m'en coûte de dire une vérité d'une aussi désolante banalité que j'en fus pour mes illusions et mes souvenirs classiques. Quand la bonne Islandaise m'eut présenté son savon couvert de crasse, et son peigne graisseux, elle s'esquiva discrètement et laissa seul à ses ablutions son Télémaque déconfit. En doit-on conclure que l'hospitalité islandaise a dégénéré dans ces derniers temps, ou bien, ce qui est peut-être un peu méchant, qu'il ne faut pas croire tout ce que racontent les voyageurs qui reviennent d'Islande ? » (Leclercq, *op. cit*., p. 111).

[5] Voir Forbes, *op. cit*., p. 173-174.

[6] Voir Engström, *op. cit*., vol. I, p. 85.

arthuriens médiévaux – de la figure morganienne providentielle[1] et de la traversée de la frontière vers l'Autre Monde, privilégie dans son récit une inversion des rôles romanesques genrés, en dressant le portrait d'une femme aventureuse et entreprenante, digne héritière de ses ancêtres vikings[2], croisée entre l'Hekla et Breiðabólstaður :

> Tous les hommes du bœr sont à leurs travaux, et la maison est gardée par une jeune fille d'une beauté peu commune en Islande. Jóhannes lui demande si la rivière Vestri-Rangá est praticable, et aussitôt elle s'offre à nous accompagner jusqu'au gué. Elle saute avec l'adresse d'une écuyère sur un cheval qu'elle ne prend pas la peine de seller, et la voilà galopant en tête de la cavalcade, à la façon des intrépides amazones d'Havaï, *astride*, comme disent les Anglais, serrant les flancs de sa monture avec ses jambes fines qu'enveloppent de longs bas noirs et de jolis mocassins. […] Notre courageuse conductrice s'arrête tout à coup au milieu de la rivière, nous montre avec son fouet le point de la rive opposée où il faut atterrir, se penche vers nous, nous embrasse à tour de rôle, nous crie : « Farvel ! » puis tourne bride en pleine rivière et s'en retourne prestement chez elle comme elle est venue ; quand nous arrivons sur l'autre rive, elle a déjà disparu à l'horizon. Les filles embrassant les garçons au milieu des rivières, ceci me révélait l'Islande mieux que tout ce que j'avais encore observé ![3]

Le second souscrit davantage à la répartition traditionnelle des rôles dans le couple d'amants romanesques, se dépeignant dans le rôle du chevalier entreprenant et situant la femme dans le rôle de l'objet de désir, passif et muet[4] :

> Quand on parcourt un pays pour la première et dernière fois, on a la vague impression d'appartenir à un autre monde vers lequel on s'envolera bientôt, et d'être, nouveau Mercure, un envoyé de quelque paradis lointain, chargé de s'enquérir si la planète que l'on visite ne recèle pas quelque charme caché, ne contient pas la source de quelque volupté nouvelle.
>
> J'étais dans ces dispositions chevaleresques et imaginatives, que mon petit cheval tout hennissant et tout pétillant semblait partager, quand en passant devant un boer [*sic*], appelé Boïstadharlhið, j'aperçus au milieu des faucheurs qui coupaient leur précieux gazon la plus ravissante jeune fille qu'il soit possible de rêver.[5]

---

[1] La fée Morgane, personnage central de la matière de Bretagne, séduit le roi Arthur et l'emmène dans son monde (voir Henri Coulet, *Le roman jusqu'à la Révolution*, Paris, Armand Colin, collection U, 1967, p. 30). Elle devient l'archétype de la fée séductrice dans les *Lais* de Marie de France (XIIe siècle) et *Le Bel Inconnu* de Renaut de Beaujeu (XIIIe siècle) (voir Coulet, *ibid*., p. 41-42 et 56).

[2] L'on a déjà croisé plusieurs figures de femmes fortes et indépendantes : Thúridr qui divorce de son propre chef dans la *Laxdæla saga* ; Hallgerður qui rejette ses obligations d'assistance conjugale dans la *Brennu Njáls saga*. Voir Jóhanna Katrín Friðriksdóttir, *Les Femmes vikings, des femmes puissantes*, Paris, Flammarion, coll. « Autrement », 2020, pour appréhender la place prépondérante des femmes dans la société islandaise médiévale.

[3] Leclercq, *op. cit*., p. 193.

[4] Sur la fortune de cette répartition des rôles – homme réalisant des actes de bravoure pour séduire la femme qu'il aime – que les romans de chevalerie médiévaux héritent des romans grecs antiques et qu'ils diffusent à travers le modèle de l'amour courtois, voir notamment Coulet, *op. cit*., p. 20-22, ainsi qu'Alain Billault, « La source grecque du romanesque » et Delphine Denis, « Romanesque et galanterie au XVIIe siècle », dans Gilles Declercq et Michel Murat (dir.), *Le Romanesque*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 2004, p. 13-26 et 105-117.

[5] Meignan, *ibid*., p. 149-150.

Les motifs romanesques du départ en aventure[1] et de la rencontre amoureuse tournent court – incompréhension de la jeune fille ; regard inquisiteur des hommes qui l'entourent – et Meignan renverse le motif du roman de chevalerie en sa parodie :

> Fort embarrassé d'abord, j'eus heureusement la pensée de faire comprendre à cet homme par une mimique naïve que j'étais privé de l'usage de la parole. Je devais alors ressembler à ces héros des ballets italiens ou russes dans lesquels les rôles d'hommes ne sont pas remplis par des travestis. Je m'efforçai devant mon héroïne de faire des gestes aussi gracieux que possible et à défaut de miroir, je cherchai dans ses yeux un reflet sympathique qui pût m'encourager dans ma difficile et romanesque entreprise ; mais je n'y lus ni la tendresse, ni la pitié, ni même le dédain. Il ne fallait donc pas en douter, la belle enfant ne comprenait rien à mes avances. Ne m'arrêtant pas un instant à douter de l'éloquence de mes gestes, je conclus que mon héroïne devait avoir un cœur aussi aride, aussi banal et aussi vide que la nature au milieu de laquelle son existence s'écoulait sans aucun sentiment ; aussi m'éloignai-je sans rien dire, triomphant ou ridicule, cela ne m'importe guère.[2]

La chute de l'extrait, qui peut être imputée à la représentation ironique par Meignan de l'expression de mauvaise foi supposée compenser le dépit amoureux, est néanmoins intéressante dans notre perspective d'étude : elle suggère que l'Islande, terre d'aventures viriles, est aussi un territoire hostile aux intrigues romanesques amoureuses au sens occidental du terme, même si Meignan maintient jusqu'au bout l'analogie romanesque (« mon héroïne »). Nombreuses sont donc les convergences entre le voyage d'Islande et la fiction romanesque. L'empire de cette dernière ne s'exprime pas uniquement de manière subtile et implicite à travers le souvenir intertextuel de codes, de figures et de motifs traditionnels ; il est aussi revendiqué par les voyageurs de la seconde moitié du XIXe siècle, qui puisent dans la figure ambivalente de Don Quichotte un modèle de représentation de soi.

2.2.1.2. Don Quichotte en Islande[3] : l'indépassable modèle du roman d'aventures

L'ombre de Don Quichotte plane sur le corpus du voyage en Islande depuis le récit de voyage de Barrow Jr.[4] : les écrivains-voyageurs du XIXe siècle entretiennent avec cette référence littéraire récurrente un rapport des plus ambivalents, oscillant entre dérision et adhésion, même si la tonalité qui s'impose à première lecture est celle de la dérision, présente à trois niveaux : moquerie du voyageur ciblant ses propres attentes d'aventurier à l'égard de

[1] On trouvera des exemples de ce motif dans les romans arthuriens du Moyen Âge, ainsi que chez Chrétien de Troyes, inspiré par la matière arthurienne : « Un jeune chevalier inconnu, le plus souvent même sans parents, vient d'arriver à la cour d'Arthur, quand une aventure quelconque, regardée par tous comme impraticable, sollicite son courage ; il quitte la cour, accomplit l'aventure et ensuite beaucoup d'autres, et finit par épouser une jeune fille qui s'y trouve mêlée et qui lui apporte en dot un royaume. » (Gaston Paris, cité par Coulet, *op. cit*., p. 55).
[2] Meignan, *ibid*., p. 154.
[3] Nous reprenons ici une formule de Jules-Joseph Leclercq (Leclercq, *op. cit*., p. 262).
[4] À une différence près : c'est à l'occasion de son voyage en pays sâme (ou « Laponie » à l'époque), que Barrow Jr. formule une comparaison entre les silhouettes de l'hidalgo et de son serviteur Sancho Pança d'une part, et la sienne et celle de son compagnon de voyage d'autre part (voir Barrow Jr., *op. cit*., p. 35).

l'Islande, mise à distance de la tentation d'une modalité épique de représentation de soi et, par extension, parodie des codes romanesques qui subsistent irréductiblement dans le voyage d'Islande. Ainsi Symington raille-t-il l'usage à contre-emploi du paysage de Geysir :

> Afterwards returning with Professor Chadbourne, we completed our toilet, giving a keen edge to our razors by dipping them into the hot water of the great Geyser, at the same time making use of a little pool at the side as a mirror. The matter-of-fact oddness of the situation recalled sundry adventures of Don Quixote, when in quest of another basin—that of the barber, which he mistook for the enchanted golden helmet of Mambrino.[1]

L'ingéniosité des voyageurs qui lavent leurs rasoirs et se mirent dans les bassins de geysers est assimilée à l'une des nombreuses confusions hallucinatoires qui émaillent l'expédition de Don Quichotte, la tonalité héroï-comique étant ici renversée en burlesque. Quant à Browne, il fait de Reykjavík un lieu laid et décevant que seule l'imagination peut embellir, la comparant à l'amante imaginaire de Don Quichotte, Dulcinea del Toboso, qui est en réalité une prostituée[2]. Enfin, Symington[3], bientôt plagié par Wells[4] et Burton[5], décline la composition des repas frugaux qui lui sont servis durant la traversée de l'Atlantique et qui sont à base d'oignons, mets favori de Sancho Pança et marqueur de vilenie sociale pour Don Quichotte[6].

Mais c'est surtout à l'occasion d'un épisode topique du voyage d'Islande – la traversée du désert que constituent les champs de lave – que les voyageurs convoquent le personnage de Cervantès, seul ou avec son inséparable serviteur Sancho Pança, comme un double romanesque d'eux-mêmes ou de leurs compagnons. Ainsi Leclercq, pour qui la traversée des champs de lave et des tourbières marécageuses de l'île est une épreuve autant physique que spirituelle, trouve-t-il dans la fiction de Cervantès une consolation et un recours :

> […] J'étais devenu un centaure endurci, et cependant chevaucher dans les marais me brisait les jambes et m'éreintait mortellement comme au premier jour.
>
> Pour tromper l'ennui que me causait ce genre d'équitation, je n'avais d'autre ressource que de réciter les passages de Don Quichotte que j'avais appris naguère pour m'initier à la langue

[1] Symington, *op. cit*., p. 120-121. Le casque de Mambrino (Mambrin en français) est mentionné aux chapitres 21 et 45 de la première partie du roman : voir Miguel de Cervantès, *Don Quijote de La Mancha*, edición del Instituto Cervantes dirigida por Francisco Rico con la colaboración de Joaquín Forradellas, estudio preliminar de Fernando Lázaro Carreter, Barcelone, Instituto Cervantes Crítica, 1998, p. 93V-100V et 274-277. Nous remercions Sarah Dichy-Malherme pour les références, et toutes celles qui suivent, à cette édition espagnole du roman de Cervantès.
[2] Voir John Ross Browne, *The Land of Thor*, New York, Harper & Brothers, Publishers / Londres, Sampson Low, Son, & Marston, 1867, p. 431. Pour Dulcinea, voir Cervantès, *op. cit*., p. 26-30 (chapitre 8 de la seconde partie).
[3] Voir Symington, *op. cit*., p. 5.
[4] Voir Wells, *op. cit*., p. 6.
[5] Voir Burton, *op. cit*., vol. II, p. 221.
[6] La requête de Sancho – un peu d'oignon sur du pain – intervient à deux reprises dans le roman, au chapitre 11 de la première partie et au chapitre 43 de la seconde partie : voir Cervantès, *op. cit*., p. 38-42V et 161-164.

> castillane. Que de fois en Islande la compagnie de l'illustre chevalier de la Manche a égayé ma solitude ![1]

Or, le récit du roman picaresque espagnol est doté d'une fonction performative, puisqu'il conduit subtilement à l'établissement d'une analogie entre Leclercq et Don Quichotte :

> L'Hékla [*sic*] était absolument invisible sous son triple manteau de brume. Nous étions armés des plus étranges alpenstocks ; chacun s'était emparé de ce qu'il avait pu découvrir. L'un portait un manche à balai, un autre le manche d'une bêche ; pour ma part, je n'avais rien trouvé de mieux que l'un des pieux servant d'appui aux tentes ; avec cette arme d'un aspect redoutable et mon casque en toile cirée, j'avais un faux air de don Quichotte.[2]

Labonne, lecteur de Leclercq, reprend à son compte cette analogie :

> Au travers de la nuée les objets semblaient fantastiques : les rochers, quelques spectres géants et les moutons sauvages descendus pour me regarder passer me faisaient l'effet, avec leur longue paire de cornes noires, leurs grands yeux, leur toison traînante et perlée de fines gouttelettes d'eau, de hôtes apocalyptiques vaguement entrevues dans un cauchemar. À un moment donné, je me retournai et j'aperçus, gravissant une pente, ma petite caravane ; la tête du grand Gudmundsen, enveloppée de son jaune *oilskin*, semblait toucher le ciel, et sa monture quelque étrange et colossale haquenée des tableaux moyen âge [*sic*] ou encore celle du don Quichotte de Gustave Doré chevauchant au milieu des ombres vaporeuses dont le grand artiste avait le secret.[3]
>
> Montés chacun sur notre haridelle au poil aussi long qu'inculte, et suivant en file indienne notre cicerone, nous devions ressembler au Sancho Pança de Gustave Doré marchant sur les traces de son don Quichotte. Nous ne nous doutions pas alors des dangereuses péripéties par lesquelles nous devions passer, péripéties dont je suis obligé de renvoyer le récit au chapitre suivant, qui terminera la description de l'Islande.[4]

La comparaison du voyageur et de ses compagnons avec Don Quichotte et Sancho Pança, est certes teintée d'autodérision tant chez Leclercq que chez Labonne, puisque se profile toujours derrière cette référence la critique du caractère illusoire de l'esprit d'aventure, fondé sur l'absence de distanciation par rapport à la fiction, d'autant plus que la fiction de Cervantès est elle-même une parodie des romans de chevalerie[5]. Mais est-il si simple de se départir de ce modèle qu'est la fiction romanesque ? En témoigne le discret parallèle que trace sir Charles Garvagh entre les conquêtes vikings – autre schéma irréductible dans l'imaginaire des

---

[1] Leclercq, *op. cit*., p. 262-263.
[2] Leclercq, *ibid*., p. 223-224.
[3] Labonne, *op. cit*., p. 208.
[4] Labonne, *ibid*., p. 319.
[5] L'on se souvient que l'*Ingénieux Hidalgo Don Quichotte de la Manche* de Cervantès (1605) est une réaction au phénomène éditorial des romans de chevalerie, qui renvoient à un Moyen Âge mythique et fantasmé : Don Quichotte est un lecteur et fervent admirateur du roman *Amadis de Gaule* (1506) de Rodríguez de Montalvo, dont il tâche d'imiter la figure du chevalier errant. Voir Sylvia Roubaud-Bénichou, *Le Roman de chevalerie en Espagne, entre Arthur et Don Quichotte*, Paris, Champion, coll. « Nouvelle bibliothèque du Moyen Âge », 2000 ; Catherine Croizy-Naquet et Michelle Szkilnik (dir.), *Don Quichotte avant Don Quichotte ? Les récits de chevalerie du XIVe au XVIe siècle en France, Italie et Espagne : production et réception*. *Tirant*, 22, numéro spécial, 2019.

voyageurs du XIXe siècle – et l'entreprise viatique de Don Quichotte, sans le reprendre à son propre compte :

> […] however we may neglect the customs of that age, or compare them with the adventures of Don Quixote, still
>
> > "Hurrah for the Norman!
> > The darling of story,
> > His glory was pleasure,
> > His pleasure—was glory!" [1]

La gloire du mythe viking, momentanément renvoyée à sa dimension fantasmatique et illusoire, est sauvée *in extremis* dans les dernières lignes de la relation de voyage de Garvagh. De la même manière, certes, les circonstances qui suscitent la première évocation de Don Quichotte chez Labonne sont les mirages occasionnés par la pluie et la brume, ce qui fait des rochers et des moutons autant d'avatars islandais des moulins à vent castillans[2]. Cependant, ce sont ces mirages qui font basculer la traversée des champs de lave, passage à la fois ingrat et obligé du voyage d'Islande, dans le roman d'aventure : la marche laborieuse est le préalable nécessaire aux péripéties que Labonne se plaît à annoncer, en l'occurrence, l'expédition périlleuse sur un glacier en période de débâcle, selon la pratique du roman-feuilleton qui repose sur le ménagement d'un suspens narratif. La récurrence de la référence à Don Quichotte semble alors suggérer avec subtilité un vœu incantatoire des voyageurs : que la réinvention romanesque du récit de voyage déborde les frontières du texte pour façonner un monde d'aventure ; que soit admise la réversibilité complexe de Don Quichotte, de contre-sens de lecture en modalité de compréhension adéquate du monde comme terre inconnue et de soi-même comme aventurier.

La référence à Don Quichotte est le marqueur du rapport réflexif que les voyageurs entretiennent à leur propre imaginaire de l'Islande, ainsi qu'aux sagas et aux contes folkloriques : ils rient d'eux-mêmes, de leur velléités aventurières, de leur nostalgie d'un état antérieur du voyage et du monde. Cependant, Don Quichotte est aussi le symbole par excellence du roman moderne, imaginaire dont les voyageurs sont pétris, puisque – en témoignent les références littéraires islandaises qu'ils mobilisent – ils donnent régulièrement leur préférence à

[1] Charles John Spencer George Canning Garvagh, *The Pilgrim of Scandinavia*, Londres, Sampson Low, Marston, Low, & Searle, 1875, p. 197-198.

[2] Même remarque pour Nougaret, chez qui la silhouette filiforme de son guide islandais, comme dédoublée par les remous du geyser, suscite de semblables mirages. Leur traitement, sur le mode de la prétérition, en renforce le caractère irréel : « Je ne parlerai pas des nombreuses et étranges apparitions que je pus observer au fond de ce même trou, transformé en kaléidoscope fantastique, pendant que l'homme en caleçon enfourchait un de mes chevaux, sur lequel, à la faveur du crépuscule, il faisait assez bonne contenance. Qu'on se figure don Quichotte dépouillé de sa formidable armure ! » (Noël Nougaret, « Voyage dans l'intérieur de l'Islande (1866) », *Le Tour du monde : nouveau journal des voyages*, 1868, 2nd semestre, p. 131).

un héros solitaire par rapport à un personnage ancré dans sa communauté, à un cheminement individuel par rapport à un itinéraire collectif ; l'on pense à la figure du proscrit, du marginal, qu'incarne notamment Grettir. Double sérieux de Don Quichotte, tragique chevalier errant, il manifeste la nature fondamentalement solitaire qu'identifie Jean-Yves Tadié chez le héros de romans d'aventure, ainsi que Georg Lukács[1] ou Milan Kundera[2] chez le personnage de roman moderne, homme seul par opposition à la destinée collective que relate l'épopée.

2.2.1.3. Le désert et la page blanche : de l'usage romanesque de la littérature islandaise

Des analyses qui précèdent, nous tirons deux conclusions. D'une part, la perspective bi-dimensionnelle qui guide apparemment l'intégration des références littéraires islandaises dans la trame narrative de la relation viatique est remise en question par l'intervention de procédés contraires à cette perspective, tels que la déréférentialisation de la saga ou du conte folklorique censé se rapporter au lieu visité, ou la préférence accordée par les voyageurs aux réécritures romantiques et exogènes de la littérature islandaise. D'autre part, et cela découle notamment des choix de traductions des passeurs romantiques de contes et de sagas islandaises et de leur rapport étroit avec des modèles romanesques préexistants – l'on songe à Esaias Tegnér ou à Walter Scott –, la littérature islandaise, quel que soit son coefficient de référentialité ou de *mimèsis* réaliste, est relue et réécrite par les voyageurs du XIXe siècle à travers un filtre de prédilection, celui de la littérature romanesque traditionnelle, dont les codes et les motifs sont résurgents à travers les épisodes de sagas et les contes relatés dans les récits viatiques. L'on voudrait ici envisager plusieurs déclinaisons d'un cas de figure où ces deux paramètres se rejoignent : l'expérience du vide, qui appelle dès lors un usage compensatoire de la référence littéraire islandaise pour meubler ce vide, et qui, ce faisant, la décorrèle du lieu traversé, la décharge de sa fonction traditionnelle d'outil de savoir, pour l'affecter d'une dimension pleinement fictionnelle.

L'expérience du néant met en péril la possibilité même de la narration du voyage. Dans un récit à fort ancrage référentiel, qu'écrire lorsqu'il n'y a rien à écrire ? L'exemple paradigmatique de cette expérience viatique, dans notre corpus d'étude, est la traversée du désert islandais chez les voyageurs en Islande de la seconde moitié du XIXe siècle. Ce désert

[1] Voir Georg Lukács, *La Théorie du roman* (1920), Paris, Gallimard Tel, 1989, *passim*. Pour Lukács, Don Quichotte est le paradigme du héros de roman qui se heurte au monde extérieur, là où le héros d'épopée fait l'expérience d'une union avec le monde.

[2] Voir Milan Kundera, *L'Art du roman* (1986), Paris, Gallimard Folio, 1995 et *Le Rideau*, Paris, Gallimard Folio, 2005. Pour Kundera, Don Quichotte représente le personnage de roman des temps modernes, que l'ambivalence et le décloisonnement du monde poussent à l'aventure.

est perçu comme une antichambre de l'aventure, figée dans le présent, un intervalle sans ligne de fuite, que les voyageurs craignent de ne voir jamais interrompu par une escale, une péripétie ou un événement. Ils y suppléent donc en se racontant des histoires[1]. L'on songe également à Charles George Warnford Lock, sauvé d'une monotonie décrite comme insupportable (« unbearable ») par les récits de voyages en Afrique de son compagnon de voyage Nimrod B.[2] – réintroduction du « continent noir » et de ses mystères dans une Islande ennuyeuse ? – ou à Preyer et Zirkel, qui tentent de distraire leur esprit de l'ennui qui le guette face à ce paysage « silencieux comme la tombe et étrangement angoissant » (« still wie das Grab und unheimlich schaurig ») par les récits de leurs autres voyages dans le nord et le sud de l'Europe[3]. James Bryce commente la dimension essentiellement négative du désert intérieur de l'Islande[4] et clôture son tableau par cette sentence qui synthétise le paradoxe du désert, à la fois invitation à l'imagination – c'est le choix privilégié par les voyageurs qui transcendent leurs relations viatiques par la référence donquichottienne – et menace de la mort de l'aventure et du récit de cette aventure : « A far less imaginative people than the Icelanders might easily have peopled such a wilderness with trolls and demons.[5] » Si Bryce renvoie aux Islandais la responsabilité d'avoir peuplé le désert islandais, il reconnaît par extension ce trait distinctif aux voyageurs. Il est alors permis d'exploiter une lecture métaphorique de l'expérience du désert islandais par les voyageurs : le désarroi des voyageurs à son encontre ne reposerait plus tant sur l'expérience du sublime négatif, ni sur le choc esthétique que leur procurerait ce paysage inhabituel, qu'il ne tiendrait au risque d'un coup d'arrêt : arrêt de l'aventure, arrêt de l'écriture. L'imagination, le développement du mythe ou du conte est la parade contre le vide, que ce dernier génère angoisse ou simplement ennui : comme le rappelle Vladimir Jankélévitch, l'ennui est l'antithèse de l'aventure[6].

[1] *Mutatis mutandis*, les voyageurs qui cheminent en Islande au XIXe siècle préfigureraient les personnages que met en scène le romancier et voyageur danois Jørn Riel dans la série de ses « racontars » à la fin du XXe siècle (en danois : *skrøner*) : repris de justice et hommes fuyant leur vie – tels des proscrits modernes ? – dans des cabanes précaires de l'est du Groenland, Mads Madsen et ses compagnons se racontent eux aussi des histoires, entre souvenirs et invention, pour tromper les longs mois d'hiver et le confinement forcé, dans une perpétuelle *kvöldvaka* groenlandaise. Ils constituent – tout comme l'auteur qui leur donne vie ? – d'autres exemples de ce rapport alternatif aux notions de fiction et de vérité qui caractériserait les territoires circumpolaires et arctiques au même titre que l'Islande : plus haut, nous mentionnons le cas inuit.
[2] Voir Lock, *op. cit*., p. 20.
[3] Voir Preyer et Zirkel, *op. cit*., p. 91-92.
[4] Voir James Bryce, « Impressions of Iceland », *The Cornhill Magazine*, 29, mai 1874, p. 553-554.
[5] Bryce, *ibid.*, p. 554.
[6] Voir Vladimir Jankélévitch, *L'Aventure, l'ennui, le sérieux* (1963), présentation par Laure Barillas, Pierre-Alban Guinfolleau et Frédéric Worms, Paris, Flammarion, coll. « Champs Essai », 2017, p 7.

Dès lors, le recours gratuit aux sagas et aux contes folkloriques islandais, court-circuitant par là leur appartenance aux lieux traversés, devient une parade pour les voyageurs devant la menace de la page blanche, que font planer sur eux la négativité de l'événement et la faillite de l'aventure. L'on s'en souvient, Baring-Gould combat le désœuvrement de Mr. Briggs par le récit de la vie de Grettir[1]. Winkler, tout en respectant le principe mauerien de la bi-dimensionnalité, compense l'impossibilité d'accomplir l'ascension du mont Hekla – et de la relater – par le récit de la légende de la sorcière de Saxe[2]. Collingwood et Jón Stefánsson, cheminant dans la région du Geitlandsjökull en quête de l'introuvable Þórisdalur, compensent le néant de l'expérience vécue par un discret déport de la narration de leur récit de voyage vers celle de la *Grettis saga Ásmundarsonar* :

> Under the white curve of Geitlands-jökul, seen from the window at Kalman's-tunga, and among the snow-flecked crags of its buttress, lies the mysterious nook of Thóris-dal, upon which Grettir the Strong, driven away even by his friends, lighted unawares, when he made for the unknown interior "with a kettle and tools to strike fire withal. He found a dale in the jökul" says the saga, as translated by Magnússon and Morris, "long and somewhat narrow, locked up by jökuls all about in such wise that they overhung the dale. […]"
>
> After nearly nince centuries Thóris-dal, placed on the maps by conjecture, is said to have been rediscovered by Dr. Thorvaldur Thoroddsen, the great explorer of the wilds of Iceland. He tells us, however, that he does not believe in the identification of any of the mountain-hollows he has found with the valley of the Saga. We, less adventurous, were content to look from afar upon its icy walls, and to enjoy after a broiling day the curds and cream of Kalmans-tunga. Certain books of travel have given the place a bad name: it is only our duty to record that we found it most hospitable.[3]

La saga est enclose entre l'impression des voyageurs et le retour à la réalité, à savoir le choix de se reporter sur un lieu existant, Kalmanstunga, et d'y aménager un *locus amoenus*, à défaut de trouver celui-ci dans la Þórisdalur. La légende est-elle une simple parenthèse ? Elle occupe pourtant dans l'économie du récit la place et la fonction traditionnelles de la description du paysage, rendue impossible par les limitations concrètes opposées à l'itinéraire viatique. Kahle, quant à lui, est confronté à l'insignifiance de son escale à Húsavík, village situé dans la baie de Skjálfandi, au nord de l'Islande :

> Húsavík ist ein kleiner Handelsplatz, an steil abfallendem Strand gelegen. Von einem eigentlichen Hafen ist nicht die Rede, doch springt das Land nach Norden zu etwas vor, so dass die Schiffe wenigstens gegen Nordwind einigermassen geschützt sind. […] Vor dem Abendessen mache ich noch einen kleinen Spaziergang, dann speisen wir mit dem Wirt und dem Sysselmann zusammen. Es setzt Regen ein und der Abend verläuft ziemlich langweilig. Ein paar Geschichten, die in Húsavík gespielt haben sollen, mögen hier erzählt werden. […][4]

---

[1] Voir Baring-Gould, *op. cit*., p. 8.
[2] Voir Winkler, *op. cit*., p. 225.
[3] Collingwood, *op. cit*., p. 49-50.
[4] Kahle, *op. cit*., p. 247. Nous traduisons : « Húsavík est un petit poste de commerce, situé sur un rivage en pente raide. Il n'y a pas de véritable port, mais il y a une petite avancée de terre au nord du village, de sorte que les

Il comble alors le vide de la narration par la juxtaposition de trois histoires de *draugar*[1]. Ce même défi de la page blanche peut également se poser au voyageur par un trop-plein de discours et l'impossibilité de l'originalité. Les stratégies mises en place par les voyageurs pour honorer le passage obligé de Geysir tout en évitant le risque d'un récit qui tourne à vide en sont autant d'exemples. Ainsi Kahle, sur le site de Geysir, s'acquitte-t-il rapidement d'une description de ce phénomène naturel, avant de renoncer à synthétiser les théories savantes à ce sujet, pour se tourner vers la Bláfell et ses habitants légendaires :

> Das Bassin hat keinen Abfluss, das Wasser füllt es in ruhigem Zustand nicht aus. Von den andern Quellen sind einige in ständiger Bewegung, hier stösst die eine alle Viertelstunden das Wasser ein Paar Fuss hoch empor, dort brodelt es unheimlich in schwärzlich blauer Farbe, wieder eine andere zeigt Wasser von der Farbe des Lehms, die meisten aber sind krystallklar. So auch der Geysir. Die Erklärung des Phänomens hat Bunsen gegeben. Ich gehe nicht darauf ein, sie ist oft wiederholt worden. […] Dann begannen wir den Berg hinaufzuklettern, um eine weitere Aussicht zu haben, besonders auf den nördlich aufragenden Bláfellsjökull. Am Bláfell hat einmal allerlei Trollengesindel gewohnt, so eine Riesin Hallgerðir [*sic*], die sich aber einem verirrten von Norden kommenden Bauern hilfreich erwies, indem sie ihm den Weg zeigte. Da wohnte auch ein Troll Bergþor mit seiner Frau in einer Höhle. […][2]

Geysir n'est plus un but, mais une escale, vers une autre terre non frayée où vivent des légendes non déflorées par la répétition et la somme des discours stéréotypés. L'on notera que Kahle ne remet pas en cause l'existence historique des trolls de la Bláfell, comme Henderson ne remet pas en cause celle de Halli et de Leiknir. Les écrivains-voyageurs font donc intervenir la littérature islandaise dans leurs récits de voyage pour y combler un déficit de la réalité et y pallier la menace du silence ou de la répétition.

On le devine, ce phénomène est facilité par la convergence thématique qui rapproche les sagas et les contes, d'une part, et les romans, notamment d'aventure, d'autre part. Cette convergence apparaît dans des trames narratives et motifs communs. Au rang des intrigues communes, l'on peut mentionner la quête initiatique à travers le voyage, intrigue romanesque

---

navires sont au moins un peu protégés contre le vent du nord. [...] Avant le dîner, je fais une petite promenade, puis nous dînons ensemble avec l'aubergiste et le marin. La pluie s'installe et la soirée s'écoule dans une ambiance relativement ennuyeuse. Voici quelques histoires dont on dit qu'elles se sont déroulées à Húsavík. […] »

[1] Voir Kahle, *ibid*., p. 247-260.

[2] Kahle, *ibid*., p. 97-100. Ces contes, « Hallgerður á Bláfelli » et « Sagan af Bergþóri í Bláfelli », sont présentés dans Árnason, *Íslenzkar Þjóðsögur og Æfintýri, op. cit.*, vol. I, p. 158-159 et p. 213-214 (Kahle en indique la référence à la fin de son résumé de l'histoire). Nous traduisons : « Le bassin n'a pas d'évacuation, l'eau immobile ne le remplit pas. Parmi les autres sources, certaines sont en mouvement constant, celle-ci rejette de l'eau à quelques pieds de hauteur tous les quarts d'heure ; celle-là, d'un bleu noirâtre, bouillonne étrangement ; une autre encore a une eau couleur argile, mais la plupart sont limpides. Le geyser aussi. L'explication du phénomène a été donnée par Bunsen. Je ne m'y attarde pas, cela a été souvent répété. […] Puis nous avons commencé à grimper sur la montagne pour avoir une autre vue, notamment sur le Bláfellsjökull qui se dresse au nord. Dans la Bláfell vivaient autrefois toutes sortes de trolls, comme une géante, Hallgerðir [*sic*], qui aida un fermier perdu venant du nord en lui indiquant le chemin. Il y avait aussi un troll, Bergþor, qui vivait dans une grotte avec sa femme. […] »

par excellence selon Matthieu Letourneux[1], que cette quête soit motivée par l'amour, comme pour Kormákr, Gunnlaugr ou Friðþjóf, ou par la liberté, synonyme de salut pour Grettir ou Gísli, et d'aventure pour Ingólfr ou Eiríkr rauði. Au rang des motifs, étroitement liés à l'idée de quête, l'on peut mentionner celui du trésor caché[2], qu'il prenne la forme d'espèces sonnantes et trébuchantes tel le trésor du roi Æthelstan dans la *Egils saga Skallagrímssonar*, celui de Gull-Þórir (littéralement : « Þórir d'or ») ou celui de Þrasi à Skógafoss, ou celle d'un havre de paix, comme la Þórisdalur de Grettir, si introuvable qu'elle devient un avatar de l'Autre Monde celtique. L'on peut également évoquer le motif du monstre, que celui-ci soit incarné par les trolls des contes islandais, les créatures marines d'Olaus Magnus ou du *Konungs-Skuggsjá*, les *berserkir* de la *Brennu Njáls saga* et de la *Eyrbyggja saga* ou les *draugar* de Maurer, Jón Árnason ou de la *Grettir saga*[3]. Ces faisceaux de convergence font donc des sagas et des contes folkloriques islandais d'idéales fictions enchâssées, et ce en dépit de l'ancrage référentiel que leur prêtent les Islandais et les voyageurs : en témoignent les phénomènes de tension narrative et de plaisir du récit que nous avons précédemment caractérisés chez les écrivains-voyageurs.

---

[1] Voir Matthieu Letourneux, *Le Roman d'aventures 1870-1930*, Limoges, Presses universitaires de Limoges, 2009, p. 44.

[2] Matthieu Letourneux en décline les diverses applications chez Robert Louis Stevenson, Henry Rider Haggard, Jules Verne, auteurs de la fin du XIXe siècle ; cette question de chronologie limite de fait leur influence sur le corpus des récits de voyage en Islande, mais il est permis de voir dans ce motif du trésor, outre de possibles influences scottiennes, la rémanence d'un modèle plus ancien, dont hérite le roman d'aventure : les romans de chevalerie, où la quête du trésor se confond souvent avec une quête initiatique et mystique. À ce sujet, voir Daniel Poirion, « Le roman d'aventure au Moyen Âge : étude d'esthétique littéraire », *Cahiers de l'Association internationale des études françaises*, 1988, n°40, p. 111-127 ; Philippe Ménard, « Le chevalier errant dans la littérature arthurienne. Recherches sur les raisons du départ et de l'errance », dans Collectif, *Voyage, quête, pèlerinage dans la littérature et la civilisation médiévales*, Aix-en-Provence, Presses universitaires de Provence, coll. « Senefiance », 1976, p. 291-311 ; Isabelle Olivier, « L'espace de l'errance dans les romans arthuriens (XIIe-XIIIe siècles) », *Cahiers Figura*, 13, *Errances*, 2005, p. 61-75. L'on pense notamment aux fictions arthuriennes, remises au goût du jour par le médiévalisme du XIXe siècle, que Baring-Gould, auteur de *Curious Myths of the Middle Ages*, ne saurait ignorer et dont on sait combien elles ont influencé les sagas islandaises tardives (voir Ingvil Brügger Budal, « Les relations littéraires franco-scandinaves au Moyen Âge. Les sagas de chevalier, témoins de littérature française perdue », *Études germaniques*, 74, 2019, p. 187-198 et Hélène Tétrel, *La Chanson des Saxons et sa réception norroise : avatars de la matière épique*, Orléans, Paradigme, 2006).

[3] La figure polymorphe du monstre renvoie à de multiples traditions romanesques que nous n'épuiserons pas ici. Le motif des monstres marins est une résurgence des fictions viatiques. Pour n'en mentionner que quelques-unes : l'*Odyssée* (Ásdís R. Magnúsdóttir montre d'ailleurs des convergences, motivés par les transferts culturels médiévaux précédemment évoqués, entre les géants des *fornaldarsögur* et l'œuvre homérique, voir Ásdís R. Magnúsdóttir, « Le monde merveilleux des géants et l'imaginaire du Nord dans les sagas légendaires », dans Ísleifsson et Chartier, *op. cit*., p. 34), le voyage de Brendan que nous avons précédemment étudié, ou les romans maritimes de Herman Melville. Quant au revenant, souvent qualifié de vampire par les voyageurs britanniques, il renvoie au roman gothique qui hante l'imaginaire européen depuis la parution des œuvres de Horace Walpole, Ann Radcliffe et Matthew Lewis dans la seconde moitié du XVIIIe siècle et dont Jean-Yves Tadié rappelle le lien avec le médiévalisme (voir Tadié, *op. cit*., p. 33). À ce sujet, voir (entre autres) Catriona Seth (dir.), *Imaginaires gothiques. Aux sources du roman noir français*, Paris, Desjonquères, coll. « L'esprit des lettres », 2010 ; Andrew Smith (dir.), *Gothic Literature*, Édimbourg, Edinburgh University Press, 2007 ; Catherine Spooner et Emma McEvoy (dir.), *The Routledge Companion to Gothic*, New York, Routledge, Taylor & Francis Group, 2007. Ármann Jakobsson étudie d'ailleurs la contamination de la réception de la *Grettis saga* par l'imaginaire gothique occidental du vampire (voir Ármann Jakobsson, « The Fearless Vampire Killers: A Note about the Icelandic *Draugr* and Demonic Contamination in *Grettis saga* », *Folklore*, 120, décembre 2009, p. 307-316).

Nous avons d'ores et déjà commenté la perméabilité entre ces deux niveaux énonciatifs que sont le conte ou la saga enchâssée et le récit de voyage enchâssant, en envisageant l'influence d'un complexe de Don Quichotte sur l'écrivain-voyageur : quête de la Þórisdalur, du trésor caché d'Egill, ou postulation d'une continuité entre la légende et le réel dans le cas du Berserkjahraun de Halli et Leiknir sont autant d'exemples de cette perméabilité dans le cas d'une bi-dimensionnalité du récit de voyage. L'optique herdérienne ou grimmienne qui commande *a priori* l'intégration de la littérature islandaise dans la relation viatique revêt alors une fonction de prétexte : elle offre discrètement le moyen de concilier la vocation référentielle du récit de voyage et son penchant pour la fiction à travers l'intégration d'un corpus littéraire islandais lui-même instable du point de vue de son ancrage par rapport au réel, référentiel ou fictionnel.

2.2.2. La fictionnalisation réciproque, un procédé cardinal

Ces procédés de fictionnalisation, étroitement liés à la conscience qu'ont les écrivains-voyageurs d'une insuffisance du réel vis-à-vis de la diégèse de la relation viatique, ne sont pas isolés : ils font système dans le voyage d'Islande et constituent à la fois un fondement de la poétique propre à cette forme littéraire et une clé de lecture pertinente pour appréhender cette dernière. Il est permis d'en situer précisément l'origine dans les deux récits de voyage qui exercent une influence conjointe et cardinale dans l'entrée en littérature du voyage d'Islande : les *Lettres sur l'Islande* de Marmier et *Iceland: Its Scenes and Sagas* de Baring-Gould. Deux raisons expliquent notre position. Tout d'abord, Marmier comme Baring-Gould sont les témoins et les artisans d'une mutation dans les pratiques et les modalités d'écriture du voyage en Islande : bien que tributaires du modèle matriciel de l'expédition savante et de sa mise en discours, le récit de voyage savant de type encyclopédique, ils voient se réduire la part d'inconnu propre à l'Islande et la possibilité de l'aventure. Les premiers, ils sont donc confrontés au déficit de réalité qui menace la cohérence, l'originalité et la légitimité de leur narration viatique. Ensuite, la lecture de leurs récits de voyage respectifs nous permet de mettre en évidence l'usage radical des procédés que nous avons précédemment relevés : la superposition à la trame narrative de la relation viatique de textes hétérogènes, le plus souvent issus de la littérature islandaise, et supposés compenser le vide – néant ou banalité – qui menace le récit. Mais là où les voyageurs du dernier quart du XIXe siècle font intervenir tout au plus une ou deux références littéraires extérieures au récit de voyage, Marmier et Baring-Gould démultiplient ces références, le premier à un degré macrostructural et le second à un degré microstructural, ce qui occasionne une fictionnalisation au carré du voyage d'Islande : cette

fictionnalisation ne repose plus uniquement sur la confrontation entre relation viatique et saga ou conte, mais aussi sur la confrontation de références littéraires hétérogènes entre elles. Le mécanisme de superposition et d'interpolation intervient donc à deux niveaux chez Marmier et Baring-Gould et il met en œuvre un procédé paradoxal que l'on appellera la fictionnalisation réciproque et que l'on énoncera en ces termes : la rencontre entre des corpus dont les statuts épistémologiques respectifs sont également ambivalents – en l'occurrence le récit de voyage, la saga islandaise et le conte folklorique – fait franchir à ces corpus la frontière ténue qui les sépare des genres littéraires fictionnels selon la perspective et l'horizon d'attente qui sont ceux du lecteur occidental du XIXe siècle. La conséquence de la rencontre entre le récit de voyage, la saga islandaise et le conte folklorique, c'est alors l'irruption du romanesque dans le récit de voyage. Nous allons envisager la manifestation de la fictionnalisation réciproque successivement à un niveau microstructural et à un niveau macrostructural.

2.2.2.1. Au niveau microstructural : le modèle du palimpseste

Arrêtons-nous sur le traitement du *skrímsl* du Skorradalsvatn chez Baring-Gould. Ce dernier se démarque de ses contemporains anglais en adoptant, à la manière de Maurer à Surtshellir, une perspective de confrontation critique des sources qui sont mises à sa disposition. Ainsi, de passage dans la région du Skorradalsvatn, lac de l'ouest de l'île, situé non loin de Reykholt, Baring-Gould évoque-t-il la figure du *skrímsl*[1], un serpent légendaire supposé vivre dans ce lac. Il compile et confronte sur cette question diverses sources aux ambitions et ancrages référentiels variables : les témoignages de ses deux compagnons de voyage, arrivés trop tard pour assister au surgissement du *skrímsl*[2], le récit de voyageurs plus chanceux qui soutiennent avoir vu le *skrímsl*, dessin à l'appui[3]. Puis, selon un principe d'analogie, sont convoquées les sources attestant l'existence d'un autre monstre lacustre, le serpent du Lagarfljót[4] : un extrait des *Annales islandaises*[5], le conte de Jón Árnason, qui s'appuierait lui-même sur des témoignages de villageois du XVIIIe siècle[6], le témoignage du Dr. Hjaltalín, rencontré par Baring-Gould à Reykjavík, et qui aurait trouvé sur la plage du Lagarfljót des ossements

[1] Voir Baring-Gould, *op. cit*., p. 345-348. Chez Jón Árnason, parmi les *skrímsli* du Borgarfjörður, du Vesturhópsvatn, de Njarðvík et de Möðruvellir, le *skrímsl* du Skorradalsvatn est mentionné sans plus de précision (voir Árnason, *Íslenzkar Þjóðsögur og Æfintýri, op. cit*., vol. I, p. 139).
[2] Voir Baring-Gould, *op. cit*., p. 345-346.
[3] Voir Baring-Gould, *ibid*., p. 346.
[4] Voir Baring-Gould, *ibid*., p. 347. On le voit donc, le Serpent du Lagarfljót n'est pas l'unique monstre lacustre d'Islande : voir les monstres recensés par Jón Árnason dans la section « Lagardyr » (littéralement : « Animaux lacustres ») de son recueil de contes (Árnason, *Íslenzkar Þjóðsögur og Æfintýri, op. cit.*, vol. I, p. 628-641).
[5] Voir Baring-Gould, *op. cit*., p. 347.
[6] Voir Baring-Gould, *ibid*., p. 347.

monstrueux[1]. Enfin, toujours selon le même principe d'analogie, surviennent diverses sources témoignant de l'existence d'autres monstres d'eau : les pêcheurs de Grímsey qui auraient vu un *skrímsl* au large de l'île[2] ; le pasteur d'Otrardalur, dans les Fjords de l'Ouest, qui aurait vu un triton[3] ; puis un florilège de sources, regroupant le *Konungs-Skuggsjá*[4], le *Landnámabók*[5], les *Annales islandaises*[6], des témoignages localisés et le plus souvent datés (Suffolk au XIIe siècle, Hollande au XVe siècle, Ceylan au XVIe siècle, Martinique à une date indéterminée, Baltique au XVIe siècle, Sintra à une date indéterminée)[7], l'histoire de l'Asturien Francesco de La Vega (XVIIe siècle), disparu lors d'une baignade avec ses compagnons et retrouvé changé en triton quelques années plus tard, avant de disparaître de nouveau et de finir malencontreusement dans les filets des pêcheurs[8], le roman *Der Wassermensch* (1835) (littéralement : « L'humain aquatique ») de l'auteur romantique allemand Ludwig Tieck[9], puis, enfin, les vers de la *Hálfs saga ok Hálfsrekka*, saga légendaire islandaise du XIVe siècle[10]. Dans cette série de monstres lacustres, puis marins, nulle trace, cependant, des vouivres alpines ou de la créature du Loch Ness. Baring-Gould ne hiérarchise apparemment pas les sources qu'il convoque, mais témoigne de la plurivocité des légendes de créatures aquatiques. En cela, il adopte une approche de folkloriste. Cependant, la somme des discours légendaires sur les monstres marins d'Islande et du monde naît paradoxalement d'une double lacune de l'intrigue :

> To our great delight, we met at Skogkottr with Martin and the Yankee, who had come from Skoradalsvatn [*sic*], where they had been spending a week in fishing. They were full of the appearance of a skrimsl [*sic*], a half fabulous monster, which is said to inhabit some of the Icelandic lakes, but which has generally been considered the offspring of the imagination.
>
> It so happened that my two friends had arrived at the lake only the day after the monster had been seen disporting itself on the surface, and they had been able to obtain some curious information with regard to it.[11]

Non seulement Baring-Gould et Mr. Briggs ne sont pas les témoins directs de l'existence du *skrímsl*, mais ils doivent se contenter du discours d'amis qui n'en ont pas été eux-mêmes les témoins[12]. Dès lors, la superposition des mythes à partir de celui du *skrímsl* du Skorradalsvatn

[1] Voir Baring-Gould, *ibid*., p. 347-348.
[2] Voir Baring-Gould, *ibid*., p. 348.
[3] Voir Baring-Gould, *ibid*., p. 348-349.
[4] Voir Baring-Gould, *ibid*., p. 349.
[5] Voir Baring-Gould, *ibid*., p. 349.
[6] Voir Baring-Gould, *ibid*., p. 349.
[7] Voir Baring-Gould, *ibid*., p. 349-350.
[8] Voir Baring-Gould, *ibid*., p. 350-352.
[9] Voir Baring-Gould, *ibid*., p. 352.
[10] Voir Baring-Gould, *ibid*., p. 352.
[11] Baring-Gould, *ibid*., p. 345-346.
[12] D'ailleurs, l'on constate que le récit du combat entre Grettir et Glámr, sous le titre de « The Vampire's Grave », répond à un même impératif. Baring-Gould effectue ce récit à l'occasion d'une escale nocturne morose, pour

peut être comprise comme la compensation d'une anecdote de voyage ratée, une menace tant pour la continuation du récit que pour l'attention du lecteur. La compilation érudite des sources disponibles, qui élargit progressivement la perspective du lac à l'océan, de l'Islande au monde, crée par une logique de concaténation un nouveau *skrímsl*, qui change de forme et gagne en réalité, tout autant qu'il est associé à la constellation mythique et universelle des créatures marines. Le chapitre du récit de voyage de Baring-Gould devient alors le téléphone arabe de la légende ou, pour septentrionaliser cette métaphore quelque peu anatopique, le fil rouge des racontars[1] ; ce faisant, il ne cesse de suggérer le fondement concret de cette légende ou de ces racontars. Ainsi le *skrímsl* rejoint-il dans l'imaginaire occidental du Nord d'autres créatures marines célèbres : le redoutable serpent de mer d'Olaus Magnus, immortalisé dans sa *Carta Marina* et décrit au livre XXI de son *Historia de gentibus septentrionalibus* (1555)[2], le *Miðgarðsormr* de la cosmologie norroise[3] ou encore le Kraken, qui est décrit dans le chapitre 12 du *Konungs-Skuggsjá* (XIIIe siècle)[4] ainsi que dans le traité d'Erik Pontoppidan, le *Første Forsøg paa Norges Naturlige Historie* (1752-1753)[5]. Baring-Gould convoque à l'échelle d'une anecdote de voyage une riche bibliothèque légendaire qui compense le caractère décevant du réel perçu. De même, Kneeland, accoudé au bastingage de son navire qui fait route vers l'Islande, convoque l'ensemble de ces créatures marines :

> I kept a good lookout for two Scandinavian celebrities of the ocean, the kraken and the sea-serpent. The former, probably mythical, was a gigantic cephalopod, cuttle-fish or squid, whose existence, in

compenser le déficit du réel. Le tombeau supposé du *draugr* n'est qu'un cairn discret qui ne parvient à racheter la lassitude et l'ennui des voyageurs : « Mr. Briggs, Grimr, and I had ridden in silence for more than an hour, our spirits depressed by the revolting scene [of the hideous nakedness of the desert] and by the dull quilt of cloud obscuring the sun ; when suddenly Grim drew rein, and pointing to a cairn distant about a quarter of a mile from the path, said in a solemn voice – "There is Glámr's grave!" // Had there been any exhilarating object within sight, my guide would have been the last man to point it out. » (Baring-Gould, *ibid*., p. 115)

[1] Jørn Riel, en cela semblable à ses personnages, déclare ainsi, au cours d'une entrevue : « Un racontar, c'est une histoire vraie qui pourrait passer pour un mensonge. À moins que ce ne soit l'inverse. Qui sait ? Certainement pas moi. » Cette formule, dont l'origine est aussi insituable que les racontars de Riel eux-mêmes (l'on s'en convaincra en faisant une recherche sur Google !), éclaire de manière pertinente le rapport ambivalent qu'entretient Baring-Gould avec les légendes de monstres lacustres et marins dont il se fait l'écho.

[2] Voir Olaus Magnus, *Historia de Gentibus Septentrionalibus, earumque diversis statibus, conditionibus, moribus, ritibus, superstitionibus, disciplinis, exercitiis, regimine, victu, bellis, structuris, instrumentis, ac mineris metallicis, & rebus mirabilibus, necnon universis penè animalibus in Septentrione degentibus, eorumque natura Romae*, Rome, 1555, p. 175-177.

[3] La naissance du Serpent de Midgard est relatée dans la « Gylfaginning » et il provoque un raz-de-marée lors du Ragnarök dépeint dans la « Völuspá », deux épisodes transmis dans les *Monumens* de Mallet (voir Mallet, *Monumens op. cit*., p. 60, 91, 108-109 ; dans l'édition française moderne de l'*Edda* de Snorri Sturluson, voir Snorri Sturluson, *L'Edda. Récits de mythologie nordique*, traduit du vieil islandais, introduit et annoté par François-Xavier Dillmann, Paris, Gallimard NRF, coll. « L'aube des peuples », 1991, p. 61 et 96-97).

[4] Voir Rudolf Keyser, P. A. Munch et C. R. Unger (éd.), *Speculum Regale. Konungs-Skuggsjá. Konge-Speilet. Et philosophisk-didaktisk Skrift, forfattet i Norge mod Slutningen af det tolfte Aarhundrede*, Christiania, Carl C. Werner & Comp., 1848, p. 28.

[5] Voir Erik Pontoppidan, *Første Forsøg paa Norges naturlige Historie*, vol. 2, Copenhague, Ludolph Henrich Lillie, 1753, p. 347-342.

> a less exaggerated form, the great squid recently found on the coast of Newfoundland give good reason to maintain. The idea of a sea-serpent originated in northern Europe, and was mythological in its first conception. The Midgard serpent, offspring of Loki, which girds the world in its folds, and inhabits the deep ocean till the "twilight of the gods", when it and Thor will kill each other, plays a conspicuous part in the Edda; and the gradual passage of the idea from mythology to natural history, perhaps from some creature seen in the northern seas, may be traced in Olaus Magnus and the later sagas, till the Latin of bishop Pontoppidan gave it currency in Europe, with the natural additions of popular fancy. I had more faith in the sea-serpent; this was his year for the northern European seas, as he seems to spend a year alternating between the Norwegian coast and the shores of America; his appearance was chronicled in Massachusetts Bay in 1873 and again in 1875. No less an authority than the late Professor Agassiz has state in print his belief in such a creature; those interested in the subject are referred, for the arguments pro and con, to the "Proceedings of the Boston Society of Natural History," vol. xvi, pp. 337-339, for March 18, 1874. He did not, however, present himself.[1]

Le Kraken et le serpent de mer sont décrits successivement. Si Kneeland semble évoluer de la créature légendaire – le Kraken, dépourvu de toute référence textuelle – à la faune marine existante – le serpent de mer –, ce serpent de mer, justement, est traité de manière ambivalente sous le rapport de ses sources : Kneeland superpose à l'*Edda* l'article de Louis Agassiz, caution scientifique reconnue[2]. Comme Baring-Gould, il nivelle les différences historiques, génériques, épistémologiques, qui caractérisent les différentes sources de son savoir. Par le glissement du mythe à la science, perceptible jusque dans l'évolution stylistique de l'extrait, du légendaire à l'article scientifique avec notes de bas de page, Kneeland comble lui aussi un néant de l'expérience et crée son propre monstre marin.

2.2.2.2. Au niveau macrostructural : le modèle de la fiction enchâssée

D'un point de vue macrostructural, la juxtaposition des références littéraires islandaises intervient tout particulièrement dans les *Lettres sur l'Islande* de Marmier, et elle répond elle aussi à un déficit de réalité : ni monument à contempler, ni événement marquant à relater. L'on songe au « sol poétique » vide de Skálholt, qui entre en résonance avec ce premier regard posé par Marmier sur les champs de lave de la région de Reykjavík :

> […] il faut dire adieu à ces pauvres oasis, et continuer sa route le long de ces montagnes dont les cimes échevelées attestent encore l'éruption violente qui les a brisées. La plupart des volcans qui

[1] Kneeland, *op. cit*., p. 55-56.

[2] Ce savant suisse immigré aux États-Unis après des études auprès de Georges Cuvier et d'Alexander von Humboldt, est professeur de zoologie et de géologie à Harvard. Il est ami de Longfellow, dont on a constaté l'influence sur Kneeland. Voir Horace Bolingbroke Woodward, « Agassiz, Jean Louis Rodolphe », dans Hugh Chisholm (éd.), *Encyclopædia Britannica*, vol. 1, Cambridge, Cambridge University Press, 1911 (11e édition), p. 367-368 ; Edward Lurie, *Louis Agassiz: A Life in Science*, Baltimore, Johns Hopkins University Press, 1988 ; Christoph Irmscher, *Louis Agassiz: Creator of American Science*, Boston, Houghton Mifflin Harcourt, 2013. L'autorité de cette référence d'obédience *a priori* positiviste dans le texte de Kneeland pourrait néanmoins être troublée pourrait néanmoins être troublée par l'influence de Johann Jakob Scheuchzer, pionnier de la glaciologie et du naturalisme suisses qui croyait encore à l'existence des dragons alpins, au début du XVIIIe siècle. Nous remercions Alain Guyot pour cette précieuse hypothèse, qui méritera une étude ultérieure plus développée.

> ont été enflammés autrefois sont maintenant éteints ; quelques-uns le sont depuis si long-temps, qu'on n'a même pas gardé le souvenir de leurs dernières éruptions. Mais on marche encore sur des bassins que l'on dirait éteints de la veille, sur une cendre épaisse, sur une terre rouge qui ressemble aux débris d'un four à chaux. Au haut d'un de ces cratères, j'ai trouvé l'*arabis* toute seule, élevant sa tige fragile et ses blanches corolles sur cette terre nue et calcinée. La dernière rose de Thomas More était moins isolée ; la pauvre marguerite de Robert Burns, moins à plaindre.[1]

C'est d'ailleurs à partir des *Lettres sur l'Islande* que la représentation du désert islandais connaît une mutation. Auparavant, sa négativité exprime l'expérience de la désorientation propre à l'exploration d'une terre inconnue, mais aussi du sublime négatif et de l'infini qui renvoie l'homme à sa finitude[2]. Après les *Lettres sur l'Islande*, cette expérience suscite chez les voyageurs l'angoisse du néant, néant de l'événement et néant du récit, le premier entraînant fatalement le second, comme nous en avons d'ores et décliné plusieurs exemples. Chez Marmier, l'angoisse du vide de l'événement et de la faillite subséquente de la narration est surmontée à travers un subtil mécanisme d'enchâssement de micro-récits de voyage dans la structure globale des *Lettres sur l'Islande* qui esquissent avec eux une relation spéculaire. L'on relève ainsi la relation du voyage tragique de Blosseville, sur les traces duquel navigue *La Recherche*[3] ; les récits des navigations de *La Recherche* en 1835[4] et en 1836[5] entre Islande et Groenland, deux évènements auxquels Marmier ne participe pas personnellement, puisqu'il ne rejoint l'équipe qu'en 1836 et consacre son séjour de l'Atlantique Nord à l'Islande exclusivement[6] ; le récit de la colonisation de l'Islande au chapitre IV, où Marmier retrace la découverte de l'île aux IXe et Xe siècles par le Norvégien Naddoðr Ásvaldsson, le Suédois Garðar Svavarson et le Norvégien Flóki Vilgerðarson[7], puis l'exil des Norvégiens Ingólfr Arnarson et Hjörleifr Hróðmarsson, censés avoir fondé Reykjavík[8], en appuyant chaque étape de son récit par des références au *Landnámabók*, placées en notes de bas de page ; les années de voyage et de piraterie du jeune Gunnarr dans la *Brennu Njáls saga*[9] ; la jeunesse tout aussi vagabonde de Gunnlaug, héros de la *Gunnlaugs saga ormstungu*, qui chante ses poèmes scaldiques dans toutes les cours scandinaves[10] ; l'exil de Friðþjóf et la tempête à laquelle il doit faire face entre la Norvège et les îles Orcades[11], et, dans une moindre mesure, les voyages

---

[1] Marmier, *Lettres sur l'Islande, op. cit*., p. 24-25.
[2] Nous renvoyons notre lectrice, notre lecteur aux remarques formulées dans la partie I de la présente thèse, notamment à partir des travaux d'Yvon Le Scanff.
[3] Voir Marmier, *Lettres sur l'Islande, op. cit*., p. I-IX.
[4] Voir Marmier, *ibid*., p. IX-XI.
[5] Voir Marmier, *ibid*., p. XIII-XXVIII.
[6] Il emprunte à Eugène Mequet ses notes sur le Groenland (voir Marmier, *ibid*., p. XV).
[7] Voir Marmier, *ibid*., p. 94-97.
[8] Voir Marmier, *ibid*., p. 100-102.
[9] Voir Marmier, *ibid*., p. 276-277.
[10] Voir Marmier, *ibid*., p. 299-300.
[11] Voir Marmier, *ibid*., p. 309.

qu'entreprend Ragnarr Loðbrók pour se distraire du décès de son épouse Thora[1]. L'écrivain-voyageur qu'est Marmier ne saurait voir son voyage en Islande taxé d'inutilité – point n'est besoin de mentionner ici l'étendue de l'œuvre savante qu'il tire de ce voyage – mais ce n'est pas un voyage aventureux : *a contrario*, l'ensemble des micro-récits de voyage mentionnés ci-dessus le sont. Ils réintroduisent dans les *Lettres sur l'Islande* le péril de la nature hostile du Nord (Blosseville, Gaimard, Friðþjóf), le motif de la terre inconnue (Gaimard, Naddoðr et ses successeurs), l'héroïsme du voyageur qui se forge au contact de l'adversité extérieure (Gunnarr, Friðþjóf, Ragnarr), soit autant d'éléments *a priori* absents de l'expérience de voyage de Marmier. Le recours aux modèles épiques pour compenser la menace du vide dans la relation viatique pourrait bien avoir été inspiré à Marmier par l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem*, où Chateaubriand convoque notamment la *Jérusalem délivrée* (1580) du Tasse pour agrémenter le récit de son expérience de la ville sainte[2]. Il est permis de penser que la superposition des intrigues narratives comble donc une béance, au même titre que Baring-Gould recrée par la somme des discours un monstre lacustre qui brille par son absence et que Kneeland remplit l'océan Atlantique[3] des monstres oubliés d'Olaus Magnus et d'Erik Pontoppidan. Le cas des *Lettres sur l'Islande* est extrême, mais son étude met en lumière un mécanisme qui caractérise la quasi-totalité des récits de voyage qui suivront cette publication : la dynamique d'interpolation entre les héros voyageurs et découvreurs des sagas islandaises et les écrivains-voyageurs eux-mêmes, le rappel désormais topique de la colonisation de l'Islande coïncidant le plus souvent avec le seuil du récit de voyage et le récit de navigation vers l'Islande, et ce depuis Holland et Mackenzie[4]. Eugène Robert établit cette filiation en deux phrases qui court-circuitent le moment britannique de l'exploration de l'Islande et fait des membres de l'expédition de *La Recherche* les dignes héritiers des colons scandinaves de l'an mil :

> Quoi qu'il en soit, nous allions donc débarquer dans cette grande île, qu'un petit nombre d'auteurs croient être la Thulé des anciens (Thulè), que le pirate Nadodd [*sic*] découvrit en 861, et quitta au plus vite en lui laissant le nom de Snæland (terre de neige) ; reconnue ensuite par le Suédois Gardar et le pirate norvégien Floki, ce dernier enchérissant sur son prédécesseur, l'appela Iceland (terre de glace) nom qu'elle a fini par conserver. Dix ou douze ans après les premières tentatives pour

[1] Voir Marmier, *ibid*., p. 145.
[2] Nous remercions Alain Guyot pour cette remarque.
[3] L'on sait depuis les travaux d'Alain Corbin que la mer et l'océan sont d'autres déserts : voir Alain Corbin et Hélène Richard (dir.), *La Mer. Terreur et fascination*, Paris, Seuil, coll. « Point Histoire », 2011 (2004) ; *Le Territoire du vide. L'Occident et le désir de rivage*, Paris, Flammarion, coll. « Champs histoire », 2018 (1990) ; *Le Ciel et la Mer*, Paris, Flammarion, coll. « Champs histoire », 2019 (2005).
[4] Voir Holland, *op. cit*., p. 5-9 ; Hooker, *op. cit*., vol. I, p. VIII-XV ; Henderson, *op. cit*., vol. I, p. XII-XVII.

> l'habiter, Ingolf, autre pirate norvégien, y conduisit des colons et se fixa avec eux dans le golfe de Faxa-Fiordur, là même où nous allions mettre pied à terre.[1]

Par une structure chiasmatique – nous / eux / eux / nous ; présent / passé / passé / présent – Robert met en valeur cette dynamique d'héritage. Faut-il y voir une manière discrète de concourir avec les récits d'exploration des naturalistes du tournant des XVIIIe et XIXe siècles, dont nous avons pu mesurer la séduction qu'ils exercent sur leurs successeurs ? Lorsque le récit de la navigation vers l'Islande et le rappel historique de la colonisation de l'Islande ne coïncident pas dans la diégèse du récit de voyage, ce sont de subtils rappels qui font le lien entre chaque strate énonciative : chez Kneeland, l'expression « spirit of adventure » désigne tour à tour le caractère des colons scandinaves[2] et celui du peuple britannique, qui tient selon Kneeland ce trait distinctif de ses origines scandinaves et qui le transmet, par extension, au peuple américain[3]. Certes, il existe dans cette dynamique d'affiliation aux colons scandinaves du Xe siècle des voix discordantes : lord Dufferin amorce sa lettre V, consacrée à son escale islandaise, par le rappel de la découverte et de la colonisation de l'île[4], mais nuance l'héroïsme de la conquête en rappelant le hasard par lequel Naddoðr arrive en Islande. Malgré tout, les colons scandinaves surplombent le voyage d'Islande jusqu'au début du XXe siècle, portés tant par la connaissance de première et de seconde main du *Landnámabók* que par celle des *Sagas du Vínland*, popularisées par les *Antiquitates Americanæ* de Carl Christian Rafn et ses traductions successives[5]. L'on y verra l'établissement d'une filiation héroïque, qui marquerait une volonté de surenchère par rapport aux prédécesseurs directs : surenchère dans l'accomplissement – opposer aux explorateurs les découvreurs – et dans l'antériorité – opposer aux devanciers leurs propres devanciers. Il est loisible d'identifier dans ce procédé l'élaboration d'un « effet personnage »[6] au second degré. En effet, non seulement l'écrivain-voyageur se constitue un *ethos* héroïque en établissant une relation spéculaire entre le récit de son voyage et l'itinéraire de personnages de contes et de sagas, qui sont autant de doubles flatteurs pour le

---

[1] Eugène Robert, *Histoire du voyage. Tome II*, dans *Voyage en Islande et au Groenland exécuté pendant les années 1835 et 1836 […]*, Paris, Arthus Bertrand, 1850, p. 17-18.
[2] Voir Kneeland, *op. cit*., p. 75.
[3] Voir Kneeland, *ibid*., p. 179.
[4] Voir Dufferin, *op. cit*., p. 18-20. C'est aussi le choix de Baring-Gould : voir Baring-Gould, *op. cit*., p. XXXVIII.
[5] Voir annexe 2 (1837b, 1837e, 1837f, 1838d, 1838j, 1839c, 1841d, 1841j, 1841k, 1843b, 1843c, 1859b, 1859f). Le caractère fondateur des sagas dites du Vínland, tant dans la constitution d'un *ethos* d'explorateur aventurier à l'âge où disparaissent les dernières *terræ incognitæ* que dans la légitimation d'un peuple américain qui réaffirme son indépendance au XIXe siècle, peut expliquer l'absence totale d'esprit critique qui caractérise jusqu'à nos jours la réception occidentale de ces sagas et que constate Régis Boyer (voir Boyer, *Sagas islandaises, op. cit*., p. 1607-1608) : remettre en question l'authenticité des *Sagas du Vínland* et y suggérer une part de fiction, c'est ébranler tout un système de représentation de soi. Régis Boyer tâche de distinguer le vrai du faux dans les *Sagas du Vínland* (voir Régis Boyer, *Les Vikings. Histoire et civilisation*, Paris, Plon, 1992, p. 227-228).
[6] Nous empruntons cette expression à Philippe Antoine : Antoine, « Une littérature légèrement fictive », *op. cit*.

voyageur et qui ont partie liée avec des modèles romanesques inspirés par les fictions de Walter Scott[1] ou la tradition plus ancienne du roman de piraterie[2] ; mais, par leur double appartenance historique et romanesque, ces personnages transgressent aussi les frontières de la fiction, puisqu'ils sont donnés pour réels. Le voyage en Islande devient alors romanesque par le supplément des intrigues et des péripéties fictionnelles, sans qu'il soit renoncé à l'ancrage référentiel définitoire du récit de voyage, lui aussi renforcé par les interpolations entre les différentes figures de voyageurs à travers les siècles et les textes.

D'un point de vue de poétique des genres littéraires, ce processus de fictionnalisation fait basculer le voyage d'Islande vers un modèle popularisé par l'héritage du romantisme allemand que hante le principe de l'œuvre d'art totale (*Gesamtkunstwerk*)[3] : la forme mixte ou le roman-poème. Dominique Peyrache-Leborgne et Victoire Feuillebois y voient une réaction romantique à la séparation des genres littéraires opérée par le classicisme[4], une manifestation de la fascination européenne pour la littérature populaire[5], mais aussi – et c'est ce qui nous intéresse particulièrement ici – la réactivation d'un modèle romanesque issu de la Renaissance occidentale, celui des fictions enchâssées[6], dont se souviennent Johann Wolfgang von Goethe

[1] La fascination des voyageurs pour les personnages de sagas et de contes, tangents sur les plans moral et narratif, mi-historiques, mi-légendaires, leur est probablement inspirée par leur lecture des romans de Walter Scott : les pérégrinations qui caractérisent les années de jeunesse de Gunnarr, Gunnlaug, Friðþjóf, mais aussi la fuite vers l'Ouest d'Ingólfr, Eiríkr et Leifr, entrent en résonance avec celles de John Gow, héros de *The Pirate*. Quant à Grettir, Gísli ou Sæmundr, ils évoquent Rob Roy, hors-la-loi et héros national écossais mis à l'honneur par le roman éponyme de 1817 (Walter Scott, *Rob Roy*, Londres / Édimbourg / Paris, T. Nelson & Sons, 1817 ; voir Andrew Lincoln, « Scott and Empire: the Case of *Rob Roy* », *Studies in the Novel*, vol. 34, n°1, printemps 2002, p. 43-59 et David Stevenson, *The Hunt for Rob Roy: the Man and the Myths*, Édimbourg, John Donald, 2004). Russell confirme l'équivalence entre sagas islandaises et romans de Walter Scott en notant qu'aucun voyageur ne saurait en faire l'économie, pour les premières, en Islande et, pour les seconds, en Écosse (voir Russell, *op. cit*., p. 266).

[2] Naddoðr, Garðar et Flóki sont qualifiés de pirates chez Holland et Baring-Gould (voir Holland, *op. cit*., p. 5-6 ; voir Baring-Gould, *op. cit*., p. XXXVIII). Marmier développe le récit de la jeunesse de Gunnarr comme un micro-roman de piraterie (voir Marmier, *Lettres sur l'Islande, op. cit*., p. 276-277) : son héros y emprunte les traits de la figure littéraire du pirate – ici connexe au mythe viking décrit par Régis Boyer – tels que Sylvie Requemora-Gros les indique : héros positif dont la liberté et l'insoumission vont de pair avec la générosité ; amoralité du plaisir et de l'énergie vitale ; éloge de l'état de nature par opposition à l'immobilité et le moralisme classiques (voir Sylvie Requemora-Gros, « Généalogie de la figure littéraire du pirate du XVIIe au XIXe siècle », communication prononcée au Colloque « La piraterie au fil de l'Histoire : un défi pour l'État », 2012, La Rochelle, France). Au sujet de la figure du pirate, voir Sophie Linon-Chipon (dir.), *Les Tyrans de la mer : pirates, corsaires et flibustiers*, Paris, Presses Paris Sorbonne, 2002 ; sur la fortune de cette figure dans le genre du roman d'aventure, voir Tadié, *op. cit*., p. 113-148 ; Letourneux, *op. cit*. ; Paul Kawczak, « Le roman d'aventures littéraire de l'entre-deux-guerres français. Le jeu du rêve et de l'action », thèse de doctorat, Université du Québec à Chicoutimi / Université de Franche-Comté, 2016, p. 28-84.

[3] Voir Olivier Schefer, « Romantisme et œuvre d'art totale. Variations sur la totalité », *Po&sie*, 2009/2, n°128-129, p. 193-210 et « Sympoésie" et "symphilosophie" : Le romantisme allemand et l'invention d'une nouvelle mythologie de Friedrich Schlegel à Hoffmann" », dans Emmanuel Bouju (dir.), *Littératures sous contrat – Cahiers du Groupe Φ*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, coll. « Interférences », 2002, p. 127-155.

[4] Voir Peyrache-Leborgne, « Le récit romantique », *op. cit*., p. 2-3 et Feuillebois, *op. cit*.

[5] Voir Peyrache-Leborgne, *op. cit*., p. 8.

[6] Voir Peyrache-Leborgne, *ibid*., p. 2-3 et Feuillebois, *op. cit*., p. 1-4.

et Ludwig Tieck en Allemagne, mais surtout, en Grande-Bretagne, Walter Scott[1]. Les romans historiques de ce dernier sont autant de modèles esthétiques pour le montage de genres propre au voyage d'Islande[2]. Nombreux sont les traits propres à la forme mixte du roman scottien[3] et qui s'appliquent, *mutatis mutandis*, au cas du voyage d'Islande : brouillage générique par l'intégration de chants, de contes et de ballades ; dimension de mise en abyme faisant des textes enchâssés autant de clés de lecture pour l'intrigue globale de la fiction encadrante, selon un principe de perméabilité sémantique entre fiction enchâssée et fiction encadrante, lorsque ce dernier n'est pas doublé par un principe de perméabilité narrative entre les deux fictions, le surnaturel et le passé fantasmé faisant irruption dans la fiction encadrante par le biais de la fiction enchâssée. Les précédents moments de notre analyse nous ont permis de décliner de nombreux exemples de récits enchâssés, caractérisés par un ancrage référentiel flottant : tantôt appelés par la mémoire intertextuelle du lieu traversé, selon le modèle du pèlerinage culturel ; tantôt appelés par le choix de l'écrivain-voyageur lui-même, le plus souvent pour combler une béance de l'itinéraire du voyage et, donc, de sa diégèse. Ces dispositifs de récits enchâssés sont appliqués de manière plus ou moins orthodoxe par les écrivains-voyageurs : Baring-Gould, Coles, Labonne, Leclercq, Meignan et Kahle distinguent nettement deux niveaux énonciatifs en attribuant un titre à chacun de leurs épisodes de saga ou conte ; Marmier et Forbes ne le font pas systématiquement ; Metcalfe, Headley et Stephens ne marquent pas cette distinction, mêlant de manière imperceptible conte et récit de voyage, ou saga et récit de voyage dans la diégèse. En tout état de cause, ces récits de voyage sont associés par un trait stylistique commun : l'application d'un dispositif narratif romanesque au récit de voyage.

On le voit, le processus de fictionnalisation du voyage d'Islande par l'intertextualité de la littérature islandaise, que ce soit à un niveau microstructural ou à un niveau macrostructural, contribue à ranimer la représentation de l'Islande en terre inconnue, peuplée de prodiges et ouverte à l'exploration, et à réactiver l'*ethos* héroïque du voyageur aventurier, tant à des fins idéologiques – mettre en scène le prestige de l'expédition de *La Recherche* – qu'à des fins intimes de représentation de soi : pour Kneeland, il s'agit par exemple de rompre avec l'*ethos* du touriste ou du mondain en visite diplomatique. Cette représentation de l'Islande persiste dans

[1] Voir Peyrache-Leborgne, *op. cit*., p. 5-10 et Feuillebois, *op. cit*., p. 4-5.
[2] *The Pirate* est évoqué par les voyageurs à l'occasion d'escales à Édimbourg et aux îles Orcades (voir Barrow Jr., *op. cit*., p. 9 ; Robert, *op. cit*., p. 323 ; Chojecki, *op. cit*., p. 20 et 37-46 ; Preyer et Zirkel, *op. cit*., p. 8 et 275 ; Symington, *op. cit*., p. 8 ; Browne, *op. cit*., p. 485 ; Kneeland, *op. cit*., p. 21-22 et 32 ; Burton, *op. cit*., vol. I, p. 292 et vol. II, p. 105 ; Lock, *op. cit*., p. 74 ; Baumgartner, *op. cit*., vol. I, p. 48 ; Stimson, *op. cit*., non paginé ; Russell, *op. cit*., « Foreword » et p. 43 ; Engström, *op. cit*., p. 165-168).
[3] Voir Peyrache-Leborgne, *op. cit*., p. 3-5.

les relations viatiques consacrées à l'île à travers la perpétuation d'un art ancien du voyage, lui-même fantasmé et reconstruit par le truchement des sagas et des contes folkloriques, que les écrivains-voyageurs intègrent à leurs récits selon le souvenir d'un modèle romanesque lui aussi ancien[1]. La fictionnalisation réciproque du voyage d'Islande répond donc, à travers ses différents procédés, à la logique involutive que nous avions d'ores et déjà identifiée dans la dynamique de mutation formelle de notre corpus d'étude au XIXe siècle.

3. Conclusion : la référentialité conditionnelle, clé de lecture du voyage d'Islande ?

Pour conclure la présente étude, l'on voudrait s'arrêter sur le paradoxe qui domine la lecture du voyage d'Islande au XIXe siècle, à savoir la mise en tension de deux polarités *a priori* antithétiques et exclusives l'une de l'autre dans le voyage d'Islande : d'une part, le maintien de la validité épistémologique et référentielle de la relation viatique et, donc, de la légitimité du discours sur l'Islande dont elle est le lieu d'énonciation ; de l'autre, l'évidence de la littérarisation et de la fictionnalisation croissantes de cette même relation viatique, tant par la réactivation de codes et de modèles anciens – et donc potentiellement fantasmés et déréférentialisés – de la littérature de voyage que par l'intégration d'un corpus littéraire islandais dont l'ancrage référentiel constitue pour le lecteur occidental un objet de questionnement et de doute.

Comment expliquer que l'émergence de codes, de motifs et de personnages d'inspiration romanesque ou mythique dans le voyage d'Islande ne mette pas en péril chez le lecteur le sentiment troublant de sa vérité ? La présente réflexion nous a d'ores et déjà permis de mettre en évidence la persistance chez les écrivains-voyageurs d'un postulat de référentialité par défaut des corpus littéraires islandais qu'ils convoquent pour éclairer leur compréhension de l'Islande. Ce postulat de référentialité, s'il peut éveiller chez le lecteur le soupçon d'une lecture à contresens de la littérature islandaise, dont serait évacuée la possibilité de la fiction et de la stylisation littéraire, résonne avec le rapport de transparence au réel que le peuple islandais lui-même identifie dans son trésor littéraire, par-delà les catégories occidentales de document et de fiction, de vérité et de mensonge. Nous avons également constaté que le dépassement de ces couples conceptuels antithétiques reposait sur le brouillage et l'intrication dans les genres

[1] Dominique Peyrache-Leborgne signale que le principe de la forme mêlée, lui-même hérité de la fiction enchâssée, poétique romanesque renaissante, disparaît dans le récit victorien (voir Peyrache-Leborgne, *op. cit*., p. 7). Plus largement, le modèle du roman-poésie est jugé obsolète dans la littérature romanesque européenne à partir des années 1830 – ce qui explique qu'Anthony Trollope, paradigme du romancier victorien, n'ait guère recours à cette esthétique dans son propre récit de voyage – et Marmier, Baring-Gould et leurs successeurs s'inscrivent donc dans un usage nostalgique de codes romanesques anciens.

littéraires islandais d'éléments supposés s'exclure mutuellement – roman et chronique, histoire et légende, vraisemblance et surnaturel – ainsi que sur un système d'authentification, de cautionnement des discours entre eux, et ce tout à fait indépendamment du coefficient de référentialité et / ou de fictionnalité que leur affecte leur genre littéraire d'appartenance d'un point de vue occidental. Cependant, nous avons enfin identifié la réversibilité de ce mécanisme de référentialisation réciproque en son inverse, la fictionnalisation réciproque des discours : fictionnalisation réciproque des références littéraires islandaises entre elles, mais aussi de la diégèse de la relation viatique au contact de ces dernières. Autrement dit, et pour le résumer en une phrase, le montage des genres et la dynamique intertextuelle inhérente au voyage d'Islande semblent être, tout à la fois, le marqueur de sa stylisation littéraire et de sa contiguïté avec les genres littéraires fictionnels et la garantie de son ancrage référentiel et de sa prétention – justifiée – de miroir de l'Islande.

Il est permis de trouver l'origine de ce paradoxe dans l'influence oblique – et assumée à des degrés variables – qu'exercerait le rapport du peuple islandais à la chose écrite et au monde sur le corpus du voyage d'Islande. En effet, nous identifions une double similitude entre les écrivains-voyageurs occidentaux du XIXe siècle et leurs hôtes islandais ou, plus précisément, l'infléchissement des modalités d'écriture viatiques par cette conception islandaise du monde, sur deux plans d'analyse : un plan intellectuel et un plan esthétique. Sur un plan d'analyse intellectuel, l'on a pu constater qu'étaient réactivées dans les récits de voyage consacrés à l'Islande, sinon la foi accordée au mythe – au récit sans fondement rationnel ni autorité autre que la transmission orale séculaire –, au moins une ouverture et une disponibilité d'esprit au pouvoir de ce mythe, à sa polyvalence et à sa valeur épistémologique. Dans son essai *Les Conteurs du Nord*, Régis Boyer énumère les différentes fonctions qui sont affectées au récit chez les peuples scandinaves, que ce récit prenne la forme de la saga, du conte folklorique ou du poème eddique : « besoin d'évasion » ; « fonction étiologique » ; « valeur de justification » ; « valeur pédagogique » ; « fonction de contrôle »[1]. Les exemples multiples que la présente réflexion nous a permis d'identifier dans le corpus du voyage d'Islande au XIXe siècle couvrent l'ensemble de ces usages scandinaves. Ainsi, chez Baring-Gould et ses successeurs, notamment américains, le récit de la vie de Grettir répond-il à un désir de distraction et de divertissement. Quant aux contes mettant en scène des géants pétrifiés ou endormis, comme chez Metcalfe, Preyer et Zirkel, ou élucidant l'origine des éruptions de l'Hekla, comme chez Winkler, ils répondent à un impératif étiologique. La figure héroïque et tragique de Gunnarr, symbolisant le

[1] Pour ces quatre citations successives, voir Boyer, *Les Conteurs du Nord, op. cit*., p. 29-36.

patriotisme, la loyauté et le courage, fait des nombreux récits viatiques qui la convoquent l'écho d'anciennes sagas justifiant le système de valeurs des sociétés scandinaves et leur ordre du monde. Enfin, lorsque Marmier et Miles répètent, à la suite de Mallet et de Percy, les règles du « Hávamál », ils perpétuent la tradition des récits à valeur didactique prônant des préceptes pour la vie pratique. Seule, peut-être, la fonction de contrôle fait l'objet d'une dérogation : là où l'éloge de la vie en collectivité est au cœur des récits populaires scandinaves, les écrivains-voyageurs, victimes de ce que Régis Boyer qualifie de « romantisme dérisoire »[1], privilégient les figures de « héros solitaires »[2] et marginaux, qu'ils extraient de la trame des sagas, romans de communauté. En dépit de cet écart, les voyageurs s'inscrivent dans ce postulat intellectuel islandais de transparence, de rapport d'analogie heureux entre livre et monde. Ils partagent avec le peuple islandais la posture donquichottienne que définit Michel Foucault dans *Les Mots et les Choses* (1966) :

> Don Quichotte n'est pas l'homme de l'extravagance, mais plutôt le pèlerin méticuleux qui fait étape devant toutes les marques de la similitude. Il est le héros du Même. […] En ressemblant aux textes dont il est le témoin, le représentant, le réel analogue, Don Quichotte doit fournir la démonstration et apporter la marque indubitable qu'ils disent vrai, qu'ils sont bien le langage du monde. Il lui incombe de remplir la promesse des livres. À lui de refaire l'épopée, mais en sens inverse : celle-ci racontait (prétendait raconter) des exploits réels promis à la mémoire ; Don Quichotte, lui, doit combler de réalité les signes sans contenu du récit. Son aventure sera un déchiffrement du monde : un parcours minutieux pour relever sur toute la surface de la terre des figures qui montrent que les livres disent vrai. […] Don Quichotte lit le monde pour démontrer les livres. Et il ne se donne d'autres preuves que le miroitement des ressemblances.[3]

Le Don Quichotte de Foucault est un homme de l'époque moderne, comme les voyageurs occidentaux et le peuple islandais du XIXe siècle. Il lit le monde selon le principe nostalgique et anachronique – du moins, d'un point de vue occidental – d'analogie universelle, et maintient sa foi tant dans la lisibilité d'un monde stable et immuable que dans la véridicité intemporelle des discours supposés éclairer ce monde, discours qu'il se donne pour mission de perpétuer par le mimétisme de ses propres actions. Mais là où Foucault donne une lecture pessimiste de la quête donquichottienne des ressemblances et des analogies, esquissant une errance à l'aventure tant des signes déréférentialisés que de Don Quichotte[4], le voyage d'Islande en donne une lecture plus ambivalente : en dépit des préventions de Burton, la nostalgie de l'analogie sans cesse répétée entre livre et monde est productive, voire apparemment heuristique pour les Islandais comme pour les voyageurs. La multitude des domaines de savoir que touchent les

[1] Boyer, *ibid*., p. 37.
[2] Boyer, *ibid*., p. 37.
[3] Michel Foucault, *Les Mots et les Choses. Une archéologie des sciences humaines*, Paris, Gallimard Tel, 1966, p. 60.
[4] Voir Foucault, *op. cit*., p. 62.

références littéraires islandaises dans le corpus du voyage d'Islande plaide d'ailleurs pour la perpétuation d'un usage encyclopédique des sagas, des contes, des chroniques et des poèmes eddiques tel que le pratique le peuple islandais.

Sur un plan d'analyse esthétique, le voyage d'Islande est caractérisé par une réhabilitation du plaisir du récit, de la « tension narrative », pour reprendre les termes de Raphaël Baroni, qui n'est pas sans suggérer une influence – sinon revendiquée, du moins en filigrane – de la pratique du conteur, du passeur d'histoires. Les récits viatiques se font les canaux de transmission des contes, des sagas, de la mythologie et de l'histoire norroises. Ce peut être à la manière rigoureuse et structurée de Marmier, Henderson, Miles ou Symington, qui déclinent à l'intention de leurs lecteurs respectifs une anthologie de littérature islandaise organisée de manière thématique et / ou chronologique. Ce peut être encore à la manière foisonnante de Metcalfe, de Headley ou, plus tard, de Herrmann, qui font de leurs relations viatiques de véritables miroirs de textes, où la pluralité générique des récits islandais représentés est démultipliée par le nombre des histoires, des figures et des personnages marquants et où l'itinéraire de voyage est déterminé par les souvenirs littéraires, comme autant de monuments à saluer pour le voyageur. Ce peut être, enfin, à la manière de Forbes, Baring-Gould ou Stephens, qui définissent leurs récits de voyage respectifs comme le *Décaméron* islandais d'une seule œuvre : la *Eyrbyggja saga* ; la *Grettis saga Ásmundarsonar*. La littérature viatique est alors érigée en canal de diffusion des contes, sagas et *Eddas*, ce qui inscrit subtilement ce corpus dans la tradition séculaire des scaldes et des patriarches narrateurs de sagas. À ce titre, la fascination récurrente des voyageurs pour la pratique de la *kvöldvaka*, théâtre privilégié de l'éclosion des récits et avatar islandais du schème narratif des fictions enchâssantes à la manière du *Décaméron*[1] et des *Mille et Une Nuits*, peut autant être interprétée comme le rêve discret et exotisant d'une communauté primitive de tradition orale que comme la suggestion à la fois sourde et évidente d'un principe narratif et poétique, modèle alternatif pour l'écriture viatique. Ce modèle trouve d'ailleurs à s'appliquer dans notre corpus d'étude à travers la mise en pratique

[1] L'analogie entre les récits enchâssés issus du corpus médiéval, eddique ou folklorique islandais et les nouvelles du *Décaméron* nous semble d'autant plus heureuse qu'il a tout récemment été démontré l'existence de contacts entre les contes populaires islandais postmédiévaux et l'œuvre de Boccace : voir Roberto Luigi Pagani, « The Legacy of the *Decameron* in Iceland », *Academia Letters*, août 2021, article n°2623, p. 1-5. URL : https://doi.org/10.20935/AL2623, article que nous avons eu le plaisir de commenter et d'évaluer.

de deux dynamiques : d'une part, ce que Régis Boyer appelle les « anecdotes errantes »[1] et, d'autre part, ce que Richard Saint-Gelais qualifie de « transfictionnalité »[2].

Comme Régis Boyer le rappelle, le concept d'« anecdotes errantes » est danois (*vandreanekdoter*) : les anecdotes errantes se caractérisent par leur absence de « point d'ancrage précis dans le temps » et « ravissent la part enfantine de notre esprit »[3]. Régis Boyer les identifie à deux niveaux : soit il s'agit d'éléments ou de motifs ponctuels récurrents – « méchanceté du *berserkr*, férocité du viking, voyages exotiques, aventures de frères jumeaux, rôle d'objets magiques »[4] – qu'ont en partage un corpus illimité de contes, de légendes et de sagas ; soit ce sont des histoires constituées, « brefs récits universellement connus, sans véritable feu ni lieu »[5] qui sont à l'origine de contes ou d'épisodes de sagas. En intégrant dans leurs relations ces éléments, ces motifs et ces histoires, les voyageurs du XIXe siècle contribuent à perpétuer l'errance de ces anecdotes, quand ils ne muent pas eux-mêmes les contes et les sagas en anecdotes errantes, en escamotant progressivement toute référence à leurs sources respectives. Par exemple, Howell ne référence ni le conte des deux sorciers Þrási et Loðmundur[6] – là où Paijkull le faisait[7] – ni le conte de Sæmundr et de ses joutes avec le Diable[8], là où Symington le faisait[9]. Headley relate la *Hellismanna saga*[10] sans se référer aux recueils de Konrad Maurer ou de Jón Árnason, là où Forbes renvoie avec précision aux références de Maurer qu'il dit traduire vers l'anglais[11], de même que Preyer et Zirkel[12] ; chez Leclercq, cette *Hellismanna saga* disparaît pour n'être plus qu'une allusion lointaine et spectrale[13]. Cela

[1] Il s'agit d'une notion récurrente dans les écrits théoriques de Régis Boyer : voir (sans prétendre à l'exhaustivité) Boyer, « Les sagas islandaises sont-elles des documents historiques ? », *op. cit*., p. 115 ; *Sagas islandaises, op. cit*., p. 1638 ; *Sagas légendaires islandaises, op. cit*., p. 15 et *Les sagas légendaires op. cit*., p. 78. Au sujet de cette notion, nous compilons les propos de Régis Boyer.
[2] Richard Saint-Gelais, *Fictions transfuges. La transfictionnalité et ses enjeux*, Paris, Seuil, coll. « Poétique », 2011.
[3] Boyer, *Sagas islandaises, op. cit*., p. 1638.
[4] Boyer, *Sagas légendaires islandaises, op. cit*., p. 15.
[5] Boyer, *Les sagas légendaires, op. cit*., p. 78.
[6] Voir Howell, *op. cit*., p. 83.
[7] Voir Paijkull, *op. cit*., p. 65.
[8] Voir Howell, *op. cit*., p. 91.
[9] Voir Symington, *op. cit*., p. 219.
[10] Voir Headley, *op. cit*., p. 259-260.
[11] Voir Forbes, *op. cit*., p. 150-159.
[12] Voir Preyer et Zirkel, *op. cit*., p. 100-101. Non seulement les deux voyageurs mentionnent l'emplacement exact du conte dans le recueil de Maurer, mais ils confrontent à ce dernier d'autres sources alternatives : « Vgl. Maurer (S. 269-275), der die Sage ausführlich und etwas anders erzählt und zugleich Aufschluss über die Ableitung der Eyriksgnýpa gibt. Ólafsson, welcher sie ähnlich berichtet, fügt hinzu, das enge Thal habe seitdem Umsátur (das Thal des Hinterhalts) geheissen. » Nous traduisons : « Voir Maurer (p. 269-275), qui raconte cette légende de manière détaillée et avec quelques modifications tout en fournissant des informations sur l'Eiríksgnýpa [montagne de la région] qui en tire son nom. Ólafsson, qui relate la légende en des termes semblables, ajoute que cette vallée étroite a depuis lors été baptisée Umsátur (la Vallée de l'Embuscade). »
[13] Voir Leclercq, *op. cit*., p. 113.

contribue à niveler la distinction qu'élaboraient les voyageurs britanniques des années 1860 entre expérience viatique et souvenir de lecture, ainsi qu'à estomper le décrochage énonciatif entre récit de voyage et légende : le récit de voyage devient une voix au service de la perpétuation de la légende. Ce que l'on a pu interpréter comme une prise de distance avec les légendes et les références littéraires stéréotypées, peut également être entendu comme la déconnexion entre la légende et son support écrit, son devenir d'anecdote errante au mépris des précautions philologiques que manifestent la plupart des voyageurs. Paradoxalement, ne pas entrer dans le détail du récit, c'est ne pas en limiter les frontières et en étendre l'empire, discret, mais persistant, dans la relation viatique, contrairement à la fiction enchâssée nettement circonscrite dans l'économie du récit de voyage et dans l'imagination du lecteur.

Les relations viatiques du XIXe siècle manifestent également des caractéristiques qui les associent à la pratique de la transfictionnalité telle que la définit Richard Saint-Gelais, soit le « phénomène par lequel au moins deux textes, du même auteur ou non, se rapportent conjointement à une même fiction que ce soit par reprise de personnages, prolongement d'une intrigue préalable ou partage d'univers fictionnel »[1]. La transfictionnalité repose sur le principe de contiguïté des univers fictionnels, mais surtout, elle systématise et radicalise l'éternel retour qu'implique l'intertextualité en transgressant les frontières qui séparent traditionnellement des catégories génériques et poétiques supposées hermétiques les unes aux autres. Il s'agit de ce que Richard Saint-Gelais appelle une

> relation de migration (avec la modification qui en résulte presque immanquablement) de données diégétiques. Il est entendu que cette migration repose sur des relations entre les textes. Mais ces relations inter- (ou hyper-) textuelles sont tendanciellement occultées, dans la mesure où l'espace au sein duquel circulent les personnages et autres éléments diégétiques se donne comme indépendant de chacune de ses manifestations discursives […]. Lire « transfictionnellement » un ensemble de textes, c'est donc poser à leur sujet une série de questions fort différentes de celles qu'appelle leur considération sous l'angle de l'intertextualité ou de l'hypertextualité.[2]

La transfictionnalité travaille de l'intérieur le corpus littéraire islandais, parcouru par l'éternel retour des mêmes figures mythiques. Sæmundr est présent dans les chroniques et les livres d'histoire littéraire islandaise comme le père de l'*Edda poétique* avant de revenir au XVIIe siècle sous les traits d'un magicien taquin et rusé à la jeunesse mouvementée, dont les aventures se déclinent à l'infini dans la tradition orale de l'ensemble des régions de l'Islande : il est permis de penser que d'autres épisodes de sa geste ont échappé à la collecte attentive de Konrad Maurer et de Jón Árnason. Flosi, personnage secondaire de la *Brennu Njáls saga*, devient le héros d'une

[1] Saint-Gelais, *Fictions transfuges, op. cit*., p. 7.
[2] Saint-Gelais, *ibid*., p. 10-11.

légende locale du sud de l'Islande, atteignant une célébrité qui concurrence celles de Njáll et de Gunnarr dans la région. Les sorciers querelleurs Þrási et Loðmundur sont immortalisés tant par le *Landnámabók* que par les contes folkloriques, qui proposent une continuation de la légende originelle à travers l'épisode de l'or de Skógafoss. La perméabilité des différents genres littéraires islandais et la dynamique de fictionnalisation réciproque que nous y avons identifiée sont également le fruit de ces incessants mouvements des héros islandais, dont la vie déborde et excède les frontières des catégories génériques, mais aussi des oppositions conceptuelles entre fiction et histoire, vrai et faux. Or, les voyageurs contribuent à la perpétuation de cette logique transfictionnelle en ajoutant aux sagas médiévales, aux chroniques historiques, aux annales et aux contes folkloriques postmédiévaux leurs propres récits : ils y font vivre ces personnages séculaires et les font voyager au-delà des frontières de leur île, lorsqu'ils ne déclinent pas à leur tour le récit inédit de leur geste. Ainsi le dialogue onirique entre le paysan et Grettir est-il une continuation libre de la *Grettis saga Ásmundarsonar* au XIXe siècle, selon une logique qui confine à la *fanfiction*, en cohérence avec le rapport qu'entretient Baring-Gould à ce texte[1].

Cette comparaison entre deux usages de la littérature islandaise, celui des voyageurs et celui propre au peuple islandais, suggère l'hypothèse de la migration transfuge d'un principe à la fois intellectuel et poétique authentiquement islandais dans le corpus des relations viatiques consacrées à l'Islande au XIXe siècle. Mais sans doute risquerait-on de niveler deux différences majeures entre deux usages d'apparences semblables, mais dotés de causes bien distinctes, et, ce faisant, de commettre l'erreur typique de Don Quichotte dans sa course aux ressemblances. En effet, il convient de souligner la première différence : d'une part, les voyageurs, en convoquant les sagas, les poèmes eddiques et les contes folkloriques, voient leur propos miné, plus ou moins ouvertement, par la peur du contresens de lecture donquichottien, fondée sur la déchirure propre à l'âge moderne entre document et fiction, monde et livre, présent et passé ; le désert intérieur de l'Islande est toujours d'abord vide à leurs yeux avant que ne se révèle, par la dimension incantatoire, l'épaisseur historique de l'intertextualité et de l'imaginaire insulaire. D'autre part, la référentialité du mythe est indiscutable et valable en tout temps pour les

[1] Sur ce sujet, que l'on déplore de ne pouvoir développer plus, voir notamment Harry Jenkins, *La Culture de la convergence. Des médias au transmédia* (2006), traduction de l'anglais par Christophe Jacquet, Paris, Armand Colin / Ina Éditions, Médiacultures, 2013 ; Anne-Catherine Baudouin et Marion Lata (dir.), *Sacré canon. Autorité et marginalité en littérature*, Paris, Éditions Rue d'Ulm, 2017 ; Matthieu Letourneux, *Fictions à la chaîne. Littératures sérielles et culture médiatique*, Paris, Seuil, coll. « Poétique », 2017 ; Sophie Rabau, *L'Art d'assaisonner les textes. Théorie et pratique de l'interpolation*, postface de Laurent Calvié, Toulouse, Anacharsis, 2020 ; Alexandre Gefen, *L'Idée de littérature. De l'art pour l'art aux écritures d'intervention*, Paris, José Corti, 2021.

Islandais : les signes n'ont pas perdu leur capacité à signifier, ni leur ancrage originel dans les champs de lave ; le sens des légendes est préservé et circule par le canal que représentent les relations de similitude, sinon d'identité entre le livre et le monde. Le voyageur postule – en l'assumant à des degrés variables – la performativité du mythe et sa capacité à transfigurer un réel devenu banal, vide ou illisible, là où la littérature islandaise a une fonction à la fois descriptive et didactique pour les Islandais placés devant les mystères foisonnants de leur île.

Ensuite, et il s'agit de la seconde différence entre l'usage viatique et l'usage insulaire des références littéraires islandaises, les voyageurs du XIXe siècle ne puisent pas nécessairement dans la littérature islandaise un moyen de comprendre l'île ou de porter hors de ses frontières la voix des Islandais afin de rompre avec le déséquilibre constaté par Daniel Chartier entre discours endogène et discours exogène sur le Nord[1], même si, de fait, l'intégration de références littéraires islandaises dans la trame discursive des relations viatiques occidentales contribue à l'entreprise de redécouverte et de diffusion d'une littérature méconnue et réduite au silence par un contexte colonial séculaire. L'usage de cette littérature qui caractérise les voyageurs du XIXe siècle est bien davantage guidé par des enjeux autocentrés de représentation, cristallisés autour de la figure bifide du proscrit et du conteur, que symbolise le couple de Grettir et de Sæmundr[2], et dont la signification est elle-même réversible : ils constituent des modèles dont les voyageurs se saisissent pour représenter certes les Islandais, mais aussi eux-mêmes. Lorsque la figure de Grettir domine statistiquement les références littéraires islandaises disponibles dans les relations viatiques du XIXe siècle, il est la synthèse de tous les personnages de proscrits islandais des contes et des sagas, qui sont pour les voyageurs autant de figures d'altérité irréductible. À cet égard, la dimension surnaturelle qui est prêtée aux proscrits est un élément définitoire des représentations de l'altérité hérité de la littérature européenne et, plus largement, occidentale[3]. L'on s'en souvient, Metcalfe rappelle la proximité des proscrits avec les elfes et

[1] Voir Daniel Chartier, *Qu'est-ce que l'imaginaire du Nord ? Principes éthiques*, édition multilingue, Harstad / Montréal, Arctic Arts Summit / Imaginaire ▏Nord, coll. « Isberg », 2018, p. 10.

[2] Metcalfe unit non sans humour ces deux personnages dans une même fonction de préposés à l'imaginaire romanesque de l'Islande : « In Scotland any work of great labour and antiquity is ascribed to Auld Michael, Wallace, or the Devil; in Iceland, Saemund the Learned, and Gretti [*sic*] the Strong, take the place of the two first-named functionaries. » (Metcalfe, *The Oxonian in Iceland, op. cit*., p. 143)

[3] Depuis le chapitre I de la présente thèse, l'on sait que l'imaginaire du monstre au Moyen Âge, dont sont tributaires les représentations séculaires de l'Islande, a partie liée avec les représentations de l'Autre à cette époque. À ce sujet, voir notamment Évelyne Berriot-Salvadore (dir.), *Les Représentations de l'Autre du Moyen Âge au XVIIe siècle. Mélanges en l'honneur de Kazimierz Kupisz. Études réunies par Évelyne Berriot-Salvadore, avec une esquisse bibliographique par Robert Aulotte*, Saint-Étienne, Presses de l'Université de Saint-Étienne, 1995 ; Christiane Villain-Gandossi, « Identités et altérités de l'Europe jusqu'au XVe siècle », *Hermès. La revue*, 1999/1-2, n°23-24, p. 185-194 ; Philippe Josserand et Jerzy Pysiak (dir.), *À la rencontre de l'Autre au Moyen Âge. In memoriam Jacques Le Goff. Actes des premières Assises franco-polonaises d'histoire médiévale*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2017.

les démons[1]. La nature solitaire et progressivement sauvage de Grettir, ainsi que de l'un de ses avatars dans la *Vatnsdæla saga*, le proscrit Hrolleifr, les assimile à ce que John McKinnell appelle le motif du Fils de l'Ours : l'irréductible parenté entre un homme, certes héroïque, mais inconnu et d'abord peu civil, et les monstres qu'il combat, notamment pour protéger ses hôtes[2]. Sæmundr, quant à lui, réactive l'analogie ancienne entre poète et sorcier, chez qui le génie confine à la malice et à la folie, et son souvenir récurrent chez les voyageurs du XIXe siècle, à travers un réseau discret d'échos et d'interpolation entre récits enchâssés et récit-cadre, nimbe de son aura mythique les multiples personnages de conteurs islandais mis en scène par les voyageurs. Les figures du proscrit et du conteur sont donc placées au service d'une vision exotisante de l'Islande en terre primitive, hérissée de périls et de prodiges. Néanmoins, Grettir et Sæmundr constituent par extension également des modèles valables pour une représentation de soi valorisante des voyageurs. Grettir et ses multiples avatars sont les aventuriers que ne sont plus les écrivains-voyageurs de la seconde moitié du XIXe siècle, désormais privés du plaisir de la découverte et de l'exploration. À cet égard, le motif récurrent du saut du proscrit par-delà gouffres et cascades, de Flosi à Grettir, synthétise le rapport ambivalent des voyageurs du XIXe siècle finissant à l'aventure, à la fois tentation du danger et de la liberté, mais source d'effroi qu'ils préfèrent se contenter d'imaginer avec délice et frissons et de déléguer aux personnages de contes et de sagas. La frontière avec l'Autre Monde du romanesque est vouée à n'être jamais traversée physiquement par les écrivains-voyageurs. Quant à Sæmundr, il trouve de nombreux épigones à travers le procédé du récit enchâssé à partir de Marmier et de Baring-Gould, qui prétendent eux aussi préserver par leurs narrations, d'une part, le plaisir du récit et de la transmission propre aux pratiques littéraires islandaises[3] et, d'autre part, un rapport préscientifique à l'Islande, où le mythe et la légende éclairent, de manière tout aussi légitime

[1] Voir Metcalfe, *The Oxonian in Iceland, op. cit*., p. 100. NB : pour information, le sens du terme « elfe » est fluctuant dans la langue islandaise ; à l'époque de Metcalfe, il s'agit d'une catégorie générale désignant toute sorte de créatures surnaturelles ; aujourd'hui, les elfes des Islandaises et Islandais interrogés dans *Échappées belles* sont tributaires de l'imaginaire de Tolkien. À ce sujet, voir Ármann Jakobsson, « Beware of the Elf! A Note on the Evolving Meaning of *Álfar* », *Folklore*, 126/2, 2015, p. 215-223).

[2] Voir John McKinnell, *Meeting the Other in Norse Myth and Legend*, Cambridge, D. S. Brewer, 2005, p. 143-144. Le motif du Fils de l'Ours, identifié par les folkloristes européens du XIXe siècle, dans le poème matriciel qu'est *Beowulf* (Xe siècle), entre dans la classification des motifs narratifs récurrents des contes populaires européens ; une étude est d'ailleurs consacrée aux similitudes qui relient *Beowulf* et la *Grettis saga Ásmundarsonar* (voir Magnús Fjalldal, *The Long Arm of Coincidence: The Frustrated Connection between Beowulf and Grettis saga*, Toronto, University of Toronto Press, 1998).

[3] À ce sujet, nous renvoyons à nos diverses remarques sur la pratique de la *kvöldvaka*, mais aussi à l'introduction de l'essai *Les Conteurs du Nord* de Régis Boyer, qui recense son expérience personnelle des talents de conteurs des Islandais, ou encore aux analyses de Frédérique Toudoire-Surlapierre sur la récurrence des personnages de conteurs dans la littérature islandaise et, plus largement, scandinave (voir Frédérique Toudoire-Surlapierre, *L'imaginaire nordique. Représentations de l'âme scandinave (1870-1920)*, Paris, L'Improviste, coll. « Les aéronautes de l'esprit », 2005, p. 202-209).

que le savoir positiviste, le sens du monde. Grettir et Sæmundr comme doubles spéculaires – et asymptotiques – de l'écrivain-voyageur préservent son double *ethos* de découvreur et de poète ; ils sauvegardent autant un idéal ancien des modalités de pratique et d'écriture du voyage que le rêve de la lisibilité immédiate du monde par le mythe. Ils s'inscrivent avant tout dans la logique involutive des modèles textuels du voyage d'Islande, sauvant des décombres du récit de voyage savant ancien l'aventure et la poésie à défaut d'en préserver l'idéal encyclopédique. Cette logique involutive qui caractérise notre corpus d'étude, tant sur le plan épistémologique que sur le plan esthétique, entre également en résonance avec la « perdurabilité diachronique »[1] qui caractérise le rapport du peuple islandais à son histoire, sa littérature et sa langue, à savoir une communion, sinon, une identité entre passé et présent, recette probable d'un donquichottisme heureux.

Il est donc possible de postuler l'existence d'un malentendu productif, sous le signe duquel se rencontreraient la relation viatique occidentale consacrée à l'Islande et la littérature islandaise : l'une et l'autre répondraient à des intentions et à des enjeux bien distincts, mais s'harmoniseraient autour de la place et de la fonction épistémologique ambitieuse qu'elles accorderaient au mythe. Des causes différentes, et parfois divergentes, aboutiraient donc aux mêmes effets, d'autant plus que l'influence de la littérature islandaise sur la relation viatique ne se limite guère au processus d'enchâssement narratif que nous avons pu mettre en évidence de manière récurrente dans les récits de voyage individuels de notre corpus d'étude. Cette influence est également perceptible dans la reconduction de procédés tels que celui des anecdotes errantes ou celui de la transfictionnalité à l'échelle de la somme des diégèses du voyage d'Islande, ce qui constitue ce corpus en une nouvelle strate discursive de l'imaginaire de l'Islande. Par exemple, le corpus des relations viatiques consacrées à l'Islande est unifié par l'addition des discours consacrés à Geysir, discours qui conjuguent deux traits caractéristiques des « anecdotes errantes » : déréférentialisation du discours, qui n'existe qu'en se situant par rapport aux discours préexistants, et non pas par rapport au réel qu'il est supposé décrire ; chaîne de transmission au cours de laquelle s'égare progressivement la source du discours. Burton, que sa perspective critique rend particulièrement sensible aux logiques intertextuelles du voyage

[1] L'expression « perdurabilité diachronique » est celle du linguiste Christophe Bord, qui explique ainsi le purisme de la langue islandaise jusqu'à nos jours (Christophe Bord, « Contribution à la description des langues germaniques : problème de diachronie nordique », thèse de doctorat, Université Paris-Sorbonne Paris IV, 1995, p. 499). Frédérique Toudoire-Surlapierre signale ainsi que le purisme linguistique islandais garantit aux locuteurs insulaires un accès direct à leur histoire et à leur littérature, sur plus d'un millénaire (voir Toudoire-Surlapierre, *op. cit*., p. 162-163).

d'Islande[1], recense ainsi les discours contradictoires de ses prédécesseurs au sujet de la hauteur de jet du Strokkur, le geyser le plus actif de Geysir, dont nous nous souvenons qu'il s'agit de l'illustration la plus emblématique dans le corpus du voyage d'Islande[2]. À ces discours Burton oppose sa propre expérience décevante[3] :

> We were more fortunate with the irascible Strokkr, whose name has been generally misinterpreted. Dillon calls it the piston, or churning-staff; and Barrow [Jr.] the "shaker": it is simply the "hand-churn" whose upright shaft is worked up and down— the churn-like column of water suggested the resemblance. This feature, perhaps the "New Geyser" of Sir John Stanley and Henderson, formerly erupted naturally, and had all the amiable eccentricity of youth: now it must be teased or coaxed. Stanley gave it 130 feet of jet, or 36 higher than the Great Geysir; Henderson, 50 to 80; Symington, 100 to 150 feet; Bryson "upwards of a hundred"; and Baring-Gould, "rather higher than the Geysir". We found it lying 275 feet (Mackenzie, 131 yards) south of the big brother, of which it is a mean replica. The outer diameter of the saucer is only 7 feet, the inner about 18; and it is too well drained by its silex-floored channel ever to remain full.[4]

L'imposante figure du Strokkur, par une dynamique de téléphone arabe ou de racontar, circule de texte en texte, en subissant des métamorphoses dont la paternité est progressivement oubliée. En cela, la chaîne discursive qui crée le motif de Geysir dans les relations viatiques est assimilable au processus de transmission des mythes et légendes en Islande. Qui plus est, la disproportion quantitative et qualitative entre le discours des voyageurs et celui des Islandais, voire des anciens Scandinaves au sujet du Strokkur[5], nous permet de postuler que la célébrité de Geysir et son intégration au « Cercle d'or » touristique traduisent la participation des voyageurs occidentaux à un imaginaire, à un folklore endogène de l'Islande. Un autre phénomène, qui est l'éternel retour d'un personnel plus ou moins restreint du voyage d'Islande à l'échelle de l'ensemble du corpus, contribue, d'une part, à unifier ce corpus par la répétition de motifs narratifs et de personnages et, d'autre part, à y faire intervenir une logique similaire à celle de la transfictionnalité. À ce sujet, l'on ne reviendra pas sur le phénomène des voyages simultanés qui font se rencontrer lord Dufferin et Chojecki en 1856 ou cheminer ensemble Kneeland et Taylor en 1874, les uns et les autres se mentionnant respectivement dans leurs récits de voyage. L'on n'évoquera pas non plus la récurrence des références à Mackenzie,

[1] L'on songe à sa bibliographie des récits de voyage en Islande, organisée chronologiquement de William Jackson Hooker à James Bryce. Chaque récit de voyage est accompagné de remarques plus ou moins étayées – et plus ou moins élogieuses – de la part de Burton (voir Burton, *op. cit*., vol. I, p. 240-250).
[2] Voir section 2.3.1.3.2. du chapitre II de la présente thèse.
[3] La hauteur approximative du Strokkur avoisine les 20m et n'atteint que très exceptionnellement les 40m ; les 50 à 80 pieds (15 à 24m) estimés par Henderson sont donc tout à fait crédibles, là où Symington bascule dans l'exagération (100 à 150 pieds, soit 30 à 45m).
[4] Burton, *op. cit*., vol. II, p. 181.
[5] Cependant, on s'en souvient, les voyageurs tendent à affirmer un peu rapidement l'absence de toute mention relative aux geysers dans les sources islandaises médiévales, peut-être pour mieux s'en approprier la représentation et l'imaginaire (voir propos introductif de la section 3.1. du chapitre I de la présente thèse).

Hooker et Henderson chez l'ensemble de leurs successeurs jusqu'au début du XXe siècle. En revanche, l'on songera à la récurrence de certains personnages, tel que le guide Geir Zoega : ce dernier apparaît sous la plume de Preyer et Zirkel, qui vantent ses compétences en anglais[1], avant de se voir consacrer un chapitre entier du récit de voyage de Browne, qui le décrit physiquement et loue son organisation[2], puis consigne leurs nombreux échanges plaisants et spirituels[3]. L'on apprend avec Headley que Zoega parle très bien le latin et croit aux esprits[4] ; avec Trollope, qu'il inflige parfois à ses voyageurs des chevaux récalcitrants[5] ; avec Coles, qu'il est un fin connaisseur de la *Grettis saga Ásmundarsonar*[6] ; avec Leclercq, qu'il a un neveu, lui aussi guide, Johannes Zoega[7]. L'omniprésence de Zoega dans les récits des voyageurs de la seconde moitié du XIXe siècle s'explique par des raisons concrètes : monopole de son entreprise de Reykjavík dans le contexte du tourisme émergeant en Islande ; appréciation des voyageurs, qui se recommandent mutuellement ses services. Mais, d'un point de vue purement discursif, cela fait de lui un personnage à part entière de l'imaginaire des voyageurs en Islande, et sa présence unifie le corpus, le sérialise, le feuilletonne à l'image de la geste de Sæmundr. Ainsi la littérature islandaise n'est-elle pas uniquement un outil d'appréhension de l'Islande, mais aussi le creuset de modèles textuels avec lesquels écrire l'Islande.

Enfin, le rapport livresque qu'entretiennent à l'Islande les voyageurs du XIXe siècle les condamne-t-il au donquichottisme – complexe de mauvais lecteur et de mauvais voyageur – ou à la tentation de l'affabulation, de la création romanesque ? Ou faut-il au contraire postuler qu'il entre en résonance avec une vérité profonde de l'Islande, île écrite dont les roches volcaniques seraient couvertes de légendes vivantes selon Saxo Grammaticus et Olaus Magnus[8] et dont l'âme populaire se cacherait dans les livres, pour paraphraser les mots d'Arnas Arnaeus dans *Íslandsklukkan* (1943-1946) de Halldór Laxness[9] ? L'on sera tentée de comprendre autant l'écriture du voyage que le rapport des voyageurs à la littérature qu'ils citent à travers ce paradigme : la coexistence du vrai et du faux, de l'histoire et de la légende, du document et de

[1] Voir Preyer et Zirkel, *op. cit*., p. 69.
[2] Voir Browne, *op. cit*., p. 441-445.
[3] Voir Browne, *ibid*., *passim*.
[4] Voir Headley, *op. cit*., p. 111 et 227.
[5] Voir Anthony Trollope, *How the "Mastiffs" Went to Iceland*, Londres, Virtue & Co., Ltd, private edition, 1878, p. 31.
[6] Voir *supra*.
[7] Voir Leclercq, *op. cit*., p. 120.
[8] Voir Marie Mossé, « Le cratère et la fleur : l'Islande poète de Xavier Marmier », dans Cyrille François et Gaëlle Reneteaud (dir.), *Le(s) Nord de Xavier Marmier. Deshima. Revue d'histoire globale des Pays du Nord*, 12/2018, p. 235.
[9] Voir Toudoire-Surlapierre, *op. cit*., p. 138.

la fiction ; coexistence ouvrant la voie à ce que nous appellerons la référentialité conditionnelle du voyage d'Islande. Cette dernière notion nous semble synthétiser l'influence du modèle poétique et intellectuel islandais dans le corpus du voyage d'Islande, le règne de l'identité entre croyance et savoir, mythe et science, et la nostalgie de l'âge préscientifique, autant qu'elle ouvre de nombreux et riches débats sur les frontières esthétiques et épistémologiques du récit de voyage.

CONCLUSION GÉNÉRALE

Dans la présente thèse, nous avons adopté pour postulat initial l'existence du voyage d'Islande comme forme littéraire et, par conséquent, nous avons fixé à notre projet doctoral une double mission. Premièrement, il s'est agi d'établir l'archéologie et la phénoménologie de cette forme littéraire afin d'attester la constitution d'un ensemble de textes – les relations viatiques consacrées à l'Islande en Europe occidentale et en Amérique du Nord entre la fin du XVIIIe et le début du XXe siècle – en corpus cohérent et identifiable par ses invariants et ses écarts. Deuxièmement, nous avons souhaité interroger la spécificité de ce voyage d'Islande dans la tradition séculaire de la littérature viatique : un corpus tardif, méconnu, dont la réception est, jusqu'à nos jours, caractérisée par des éclipses partielles, alors même que les représentations de l'Islande sont à la fois si vives et si ancrées dans l'imaginaire occidental. Il nous a semblé que le cas particulier du voyage, pour tout intéressant qu'il était à étudier dans l'absolu, était susceptible d'apporter un éclairage nouveau et pertinent sur la fabrique du récit de voyage, sur les débats esthétiques et éthiques qui en sous-tendent l'écriture ainsi que sur ses ambivalences épistémologiques. Si nous avons déjà tracé le panorama conclusif de notre étude à la fin du chapitre III de la thèse, en en faisant converger les grandes lignes vers la notion de référentialité conditionnelle, il convient désormais d'adopter une perspective large sur l'ensemble de notre travail et de tirer le bilan des objectifs – atteints, non atteints ? – que nous avons fixés à la présente réflexion.

Notre démarche s'est déployée en trois étapes, que constituent les trois chapitres de cette thèse. Rappelons-en les arguments respectifs, mais aussi la ligne directrice qui en a défini l'ordonnancement. En posant pour axiome initial de notre réflexion l'existence du voyage d'Islande, nous en avons également fait dépendre le principe d'élaboration et les potentiels modèles textuels de prédilection de la poétique humboldtienne de la littérature viatique. Les termes de cette poétique sont les suivants : le choix du canevas formel propre à un récit de voyage serait indexé sur la caractérisation du pays visité dans la géographie symbolique occidentale, entre Ancien et Nouveau Monde. Cette caractérisation déterminerait les centres d'intérêt majeurs du voyageur – culture pour les pays de l'Ancien Monde et nature pour ceux du Nouveau Monde – et, par extension, les modalités de mise en discours de l'expérience viatique : par exemple, récit de pèlerinage culturel pour l'Ancien Monde ou récit de voyage scientifique pour le Nouveau Monde. Or, la localisation spécifique de l'Islande, île de l'Atlantique Nord suspendue entre les deux mondes, nous invitait à formuler l'hypothèse d'un imaginaire de l'Islande qui serait lui aussi, sinon polarisé entre ces deux postulations géographiques, à tout le moins frappé d'hybridité et d'instabilité. Le premier chapitre de la thèse

a donc été dévolu à l'exploration de cet imaginaire. Il était nécessaire d'en identifier les grandes étapes de la genèse, les foyers névralgiques et les lignes de tension afin de pouvoir en mesurer l'influence exacte sur l'horizon d'attente des voyageurs, les raisons du voyage et leur traduction, sur le plan esthétique, à travers le choix d'un modèle textuel viatique plutôt qu'un autre. Notre hypothèse initiale s'est avérée pertinente : la présente étude a permis de mettre en valeur un imaginaire complexe, clivé, marqué par les antithèses, mais aussi par une dynamique globale de réversibilité des valeurs et des représentations attachées à ces pôles antithétiques. Ainsi aura-t-on pu distinguer deux couples de concepts opposés : d'une part, pour reprendre une distinction établie par Daniel Chartier[1], le couple du Nord blanc de l'Arctique et du Nord brumeux de l'Atlantique ; d'autre part, pour réinvestir une opposition cardinale de la pensée romantique occidentale, le couple du Nord, comme terre de nature, déserte, voire hostile, à investir par l'imaginaire, et du Midi, comme terre de culture, inscrite dans l'épaisseur du temps historique et où passé et présent seraient liés par une relation de coalescence. Nous l'aurons constaté, la validité et les champs d'application de ces deux oppositions conceptuelles auront varié entre l'Antiquité et la fin du XVIIIe siècle, de même que leurs influences respectives sur la pensée et l'imaginaire occidentaux n'auront été ni constantes ni contemporaines les unes des autres. Mais les voyageurs qui se rendent en Islande dans la seconde moitié du XIXe siècle héritent de ce réseau sémantique complexe et stratifié qui détermine leur rapport ambivalent à l'île, ainsi que l'instabilité et l'hybridité des propositions textuelles qui caractérisent les récits de voyage consacrés à l'Islande sur l'ensemble de cette période.

Dans le deuxième chapitre, nous avons entrepris de démontrer la pertinence d'un double postulat paradoxal, voire contradictoire. D'une part, nous avons fait l'hypothèse que la mixité et l'instabilité de l'imaginaire de l'Islande avaient pour conséquences concrètes celles des modèles textuels du voyage d'Islande au XIXe siècle, en vertu de la poétique humboldtienne dont l'influence sur la production viatique de cette époque avait été démontrée par Anne-Gaëlle Weber[2]. D'autre part, et cependant, nous avons conjecturé que cette difficulté fondamentale de la définition formelle du voyage d'Islande, loin de mettre en péril son institutionnalisation en objet littéraire identifié, constituait à la fois l'indice de son appartenance à une tradition viatique ancienne et un élément cardinal dans son entrée en littérature. Ce chapitre s'est donc présenté

[1] Voir Odile Parsis-Barubé, « "*Il y a tant de nords dans ce Nord !*" : problématiques de la délimitation et de l'indélimitation dans l'étude de l'imaginaire septentrional », dans Daniel Chartier, Helge Vidar Holm, Chantal Savoie et Margery Vibe Skagen (dir.), *Frontières*, Montréal, Imaginaire | Nord / Bergen, Département des langues étrangères, Université de Bergen, coll. « Isberg », 2017, p. 177.

[2] Voir Anne-Gaëlle Weber, *Les Perroquets de Cook. De la fabrique littéraire d'un lieu commun savant*, Paris, Classiques Garnier, Perspectives comparatistes, n°20, 2013., p. 139-155.

comme une phénoménologie du voyage d'Islande, dont nous avons décliné les étapes majeures ainsi que la typologie entre le dernier quart du XVIIIe et le début du XXe siècle. De ce parcours, nous avons tiré les conclusions suivantes. Premièrement, le voyage d'Islande émerge et s'écrit à travers le modèle matriciel du récit de voyage scientifique à visée encyclopédique de l'âge classique. Puis, sous l'influence conjuguée d'un contexte de redécouverte occidentale des antiquités scandinaves et de la mutation des pratiques de voyage et, par conséquent, des modalités d'écriture de l'expérience viatique au milieu du XIXe siècle, notre corpus d'étude est caractérisé par deux phénomènes : d'une part, la pluralisation de ses modèles textuels, par migration de formes habituellement appliquées à l'écriture viatique d'autres aires géographiques et culturelles ; d'autre part, l'autonomisation partielle ou totale du récit de voyage par rapport à son impératif traditionnel que serait la transmission du savoir. En cela, la chronologie du voyage d'Islande mimerait sur un temps condensé l'évolution de la littérature de voyage occidentale, qu'Alain Guyot et Roland Le Huenen synthétisent à travers la transition du modèle de l'inventaire du monde à celui de l'usage du monde[1]. Deuxièmement, cette évolution du voyage d'Islande, apparemment en concordance avec celle de la littérature viatique occidentale, est parcourue en soubassement par une discrète logique involutive, que trahit la persistance du modèle du récit de voyage savant de type encyclopédique dans notre corpus d'étude jusque dans les premières décennies du XXe siècle. Cette présence matricielle, si elle est revendiquée par les voyageurs, ne constitue pas pour autant un élément contradictoire avec l'entrée en littérature du voyage d'Islande, processus dont nous avons situé le commencement dans les *Lettres sur l'Islande* (1837) de Xavier Marmier. Au contraire, ce qui contribue à perpétuer l'influence du récit de voyage scientifique dans les relations viatiques consacrées à l'île dans la seconde moitié du XIXe siècle est aussi le faisceau de procédés par lesquels s'accomplit la littérarisation du voyage d'Islande : la stéréotypie et la déréférentialisation croissantes des divers modèles textuels auxquels emprunte le corpus et dont la dimension anachronique et l'inadéquation croissante au réel décrit signent la nature désormais essentiellement discursive. Le voyage d'Islande constituerait dès lors un miroir inactuel des modalités anciennes de l'écriture viatique à l'aube du XXe siècle, traduisant le regret d'un rapport au monde lui-même ancien, placé sous le signe de la lisibilité et du savoir exhaustif. La réflexion menée autour de la stéréotypie et de la déréférentialisation des codes et modèles textuels de la littérature viatique nous a également permis de mettre en évidence l'émergence d'un usage créateur de ces codes et modèles textuels, selon la dynamique du

[1] Voir Alain Guyot et Roland Le Huenen, *L'*Itinéraire de Paris à Jérusalem *de Chateaubriand. L'invention du voyage romantique*, Paris, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, coll. « En toutes lettres », 2006, p. 226.

montage de genres, notion que nous empruntons à Adrien Pasquali et à Philippe Antoine[1]. Si cette dynamique garantit la perpétuation du modèle du récit de voyage savant classique, elle peut également être perçue comme étant *a priori* peu compatible avec le maintien de l'exigence référentielle, voire de l'idéal de transparence au réel qui seraient propres au récit de voyage. En effet, la mémoire intertextuelle et la stylisation qui infléchissent la relation viatique en soulignent la potentialité fictionnelle.

Le troisième chapitre a donc eu pour objectif d'étudier la manifestation de cette apparente contradiction dans les termes à travers le questionnement suivant : fallait-il déduire de l'émergence d'un statut esthétique du voyage d'Islande – tant par la manifestation de procédés littéraires comme l'intertextualité, la stéréotypie et le montage de genres que par l'élaboration d'un discours critique et métalittéraire – un potentiel renoncement à la forte ambition épistémologique de ce même voyage d'Islande, façonnée par l'influence indépassable du modèle de la relation viatique savante de type encyclopédique ? Fallait-il assimiler la persistance de ce dernier modèle à une pratique incantatoire d'écrivains-voyageurs nostalgiques d'une époque – fantasmée – marquée par la lisibilité totale du monde et la validité encyclopédique du discours apodémique ? Fallait-il inscrire cette persistance dans un rapport d'opposition avec l'essor du voyage d'Islande comme forme littéraire ? Enfin, question corollaire, était-il pertinent de considérer ce dernier comme un objet littéraire défini dont les invariants seraient désormais déterminés davantage par la somme des lieux communs et des traditions discursives que par un itinéraire de voyage et ses « choses vues », pour pasticher cette expression hugolienne ? Pour répondre à cet ensemble de questions, nous avons focalisé la réflexion sur la manifestation qui était statistiquement la plus représentative de la littérarisation du voyage d'Islande au XIXe siècle : l'intégration dans les relations viatiques de cette époque d'un corpus littéraire hétérogène, celui de la littérature islandaise, médiévale (poèmes eddiques, sagas et chroniques historiques) et postmédiévale (contes folkloriques). Nous avons mis en évidence un rôle et un statut ambivalents de ces îlots littéraires. Certes, ils s'inscrivent dans le processus de littérarisation du voyage d'Islande en exemplifiant le procédé de montage de genres et en répondant à une logique de stéréotypie et de déréférentialisation similaire à celle que nous avions identifiée au chapitre précédent à l'échelle de la représentativité des codes de la tradition viatique occidentale dans notre corpus d'étude. Par leur propre hétérogénéité épistémologique, les îlots littéraires islandais outrent même le processus de littérarisation du

[1] Voir Philippe Antoine, *Quand le voyage devient promenade : écritures du voyage au temps du romantisme*, Paris, Presses de l'université Paris-Sorbonne, coll. « Imago mundi », 2011, p. 51-52.

voyage d'Islande en infléchissant le positionnement de la relation viatique sur le spectre de la littérature, de la référentialité à la fictionnalité. Pour autant, leur présence originelle dans le corpus du voyage d'Islande est également commandée par l'impératif épistémologique que leur confèrent les auteurs de récits de voyage savants au tournant des XVIIIe et XIXe siècles : celui de guider l'appréhension cognitive de l'Islande, de sa culture et de son histoire, impératif d'autant légitimé et renforcé par le postulat islandais d'une transparence de la littérature au réel, par-delà l'opposition entre document et fiction. Cette ambivalence constitutive de la littérature islandaise, tant sur le plan de sa valeur épistémologique intrinsèque aux yeux des insulaires, que sur celui des usages qu'en font les voyageurs, est commune à l'ensemble de notre corpus d'étude et brouille l'opposition esthétique et intellectuelle entre explorateurs-naturalistes du début du XIXe siècle et écrivains-voyageurs de la seconde moitié du siècle. En cela, elle est aussi le vecteur de la réactivation d'un rapport ancien au voyage et au monde dont se prévalent de manière plus ou moins assumée les voyageurs au seuil du XXe siècle : puisque la littérature islandaise dépasse les frontières instituées dans le champ littéraire occidental du XIXe siècle entre science et mythe, elle les remet aussi en question à l'échelle de la relation viatique dans laquelle elle s'insère et nous invite à interroger le positionnement générique et épistémologique exact de cette relation viatique, entre œuvre référentielle et œuvre fictionnelle. C'est sur la notion de référentialité conditionnelle, à même d'exprimer l'instabilité et la coexistence de ces deux postulations dans le voyage d'Islande, que nous concluons cette réflexion.

Nous avions adopté pour point de départ de notre réflexion le constat d'un paradoxe : l'existence d'un voyage d'Islande comme forme littéraire constituée et identifiable, voire comme genre littéraire, mais aussi la difficulté de sa définition, que nous avons induite de l'analyse de sa réception en clair-obscur ; de ce constat, nous avions donc choisi de retenir la notion de dissonance, sinon de ligne de faille, qu'esquissait d'ores et déjà l'imaginaire de l'Islande. En effet, nous en postulions la valeur heuristique pour comprendre tant le processus d'élaboration du voyage d'Islande en forme littéraire que les conflits et les contradictions internes à ce processus, à la fois périlleux et porteurs pour sa dynamique. Quelles réponses apporter aux deux pans de cette hypothèse de recherche ? Pour ce qui est du premier pan de ladite hypothèse de recherche, nous avons privilégié à la notion de genre littéraire celle de forme littéraire pour qualifier le voyage d'Islande, et ce pour trois raisons majeures. La première raison tient à la pluralité et à l'instabilité formelles de notre corpus d'étude, qui emprunte à des genres littéraires canoniques à travers une dynamique de migration des modèles textuels et de montage des genres : le voyage d'Islande entretient des rapports de contiguïté, sinon d'identité, avec des

genres tels que l'essai savant, le journal intime, le roman d'aventure ou le prosimètre, et ce parfois même à l'échelle d'une seule relation viatique. La deuxième raison tient plus largement, et en particulier au XIXe siècle, à la situation de marginalité, sinon d'illégitimité du voyage dans le champ des genres littéraires institutionnalisés. En effet, si le lectorat des relations viatiques peut en tirer un plaisir de lecture similaire à celui que lui inspire une fiction romanesque : en témoignent les statistiques relatives aux publications de récits de voyage en France et en Angleterre, qui en font, comme le rappelle Anne-Gaëlle Weber, un « genre à succès » au XIXe siècle au même titre que le roman[1]. Cependant, l'intégration du récit de voyage au concert des belles-lettres ou au système des genres littéraires n'est pas considérée avant le tournant des XIXe et XXe siècles, qui plus est dans un contexte de mise en question et de redéfinition ce que l'on entendrait par « littérature »[2]. Notre corpus d'étude est antérieur à cette phase de mutation propre à l'histoire littéraire et partage dès lors avec l'ensemble de la tradition de l'écriture viatique cette position de marginalité institutionnelle. La troisième raison propre à justifier la préférence que nous accordons à la notion de « forme littéraire » par rapport à celle de « genre littéraire » est la rareté d'un discours théorique, *a fortiori* métalittéraire, sur les pratiques de l'écriture du voyage d'Islande. Quand il existe, il confond régulièrement deux perspectives critiques : les pratiques propres au voyage en Islande et les modalités de mise en discours de ce voyage. L'ancrage référentiel indépassable du voyage d'Islande semble définir ses modalités d'écriture autant qu'il méduse le discours critique. On le comprend, ce même ancrage référentiel est ce qui brouille la compréhension de la nature discursive, construite et stylisée de la relation viatique et qui met à mal la reconnaissance de l'objet littéraire qu'elle est. En revanche, l'on parlera de « forme littéraire », notion qui, d'une part, souligne la subordination du voyage d'Islande à l'ensemble global que serait la littérature de voyage et qui, d'autre part, met en valeur la dynamique de constitution du voyage d'Islande. En effet, si ce dernier ne fait pas l'objet d'une institutionnalisation, il est pourtant élaboré par le partage de motifs et de codes analogues d'un voyageur à l'autre, voire d'une aire linguistique et culturelle à l'autre. Ces motifs et ces codes sont progressivement ressentis et revendiqués comme stéréotypés, appelés davantage par une mémoire et une conscience intertextuelles que par les nécessités de l'itinéraire viatique.

[1] Anne-Gaëlle Weber, « Le genre romanesque du récit de voyage scientifique au XIXe siècle », *Sociétés & Représentations*, 2006/1, n°21, p. 61-62.

[2] À ce sujet, voir Anne-Gaëlle Weber, « Le récit de voyage et l'émergence de la littérature au tournant des XVIIIe et XIXe siècles », *Viatica* [En ligne], n°7, mis à jour le 06/04/2020. URL : http://revues-msh.uca.fr/viatica/index.php?id=1265.

Quant au second pan de notre hypothèse de recherche, nous l'avons fondé sur l'identification de trois dissonances dont nous avons postulé la dimension à la fois périlleuse et fructueuse pour la constitution du voyage d'Islande en forme littéraire. La première dissonance intervenait entre les attentes des voyageurs à l'égard de l'Islande – attentes démultipliées et surinvesties par la prédominance d'un imaginaire occidental complexe et pluriel se rattachant à cette île – et l'expérience concrète du voyage : elle suggérait un rapport antithétique, sinon du moins conflictuel entre le discours et la réalité. La deuxième dissonance se situait quant à elle exclusivement sur un plan discursif, tout en étant le fruit de la polarisation et des postulations diverses de l'imaginaire de l'Islande : elle confrontait les uns aux autres des modèles textuels issus de traditions viatiques et d'aires géographiques *a priori* opposées selon une conception humboldtienne du monde et de la littérature de voyage. La troisième dissonance se situait davantage sur un plan épistémologique, bien que recoupant partiellement les interrogations déjà mentionnées sur le positionnement du récit viatique dans le champ littéraire, entre référentialité et fictionnalité : elle mettait en évidence la difficile cohabitation entre l'exigence traditionnelle de la littérature de voyage, tant éthique – dire la vérité – qu'intellectuelle – transmettre un savoir – et le processus progressif de déréférentialisation propre au voyage d'Islande, synonyme de son entrée en littérature. Le voyage d'Islande aura-t-il dépassé et investi de manière productive cette triple dissonance dans son processus de genèse aussi bref que condensé dans le temps ? Il semble que oui.

La première dissonance potentielle est surmontée par l'ouverture des voyageurs à la multiplicité des possibilités d'écriture et des propositions textuelles du voyage d'Islande, justement permises par un imaginaire mixte et pluriel. Lorsque les attentes propres à un voyageur se trouvent déçues dans la réalité de l'expérience viatique, l'élaboration littéraire du récit de voyage apporte une réponse convaincante. La surenchère des traditions textuelles, que ces dernières relèvent du champ de la littérature viatique ou de celui d'un corpus littéraire institutionnalisé, tel que celui des sagas islandaises, compense cette lacune ou cet écart de l'expérience par rapport aux attentes et établit un rapport certes ambivalent et oblique, mais valable entre le voyageur et l'Islande qu'il visite. La deuxième dissonance, qui pourrait exister entre les modèles textuels du voyage d'Islande, est à relativiser : elle masque ostensiblement l'existence d'une dynamique plus discrète de continuité entre le récit de voyage savant de l'âge classique et les différents modèles du voyage romantique. La mémoire intertextuelle, le montage de genres et la plasticité formelle que manifestent ces derniers ne sont guère incompatibles avec l'écriture du livre de l'aventure et du monde, pour reprendre la bipartition

du récit de voyage scientifique entre relation du voyage et exposé savant. D'une part, ils en accueillent concrètement l'indépassable souvenir dans leurs propres modalités d'écriture. D'autre part, ils le réactivent par le vecteur de la fiction et de la poésie. Non seulement ces genres et formes littéraires contribuent à littérariser en retour la relation viatique, mais est également maintenue la valeur épistémologique que leur prêtait un âge préscientifique : ils invoquent une terre inconnue, ouverte à l'émerveillement et à la découverte, et, par extension, rendent au modèle désormais archaïque du récit d'exploration sa nécessité référentielle. La troisième dissonance, de manière logique, est surmontée par l'établissement d'un équilibre subtil et fragile entre relation viatique et littérature notamment fictionnelle : la première est inscrite dans une relation de contiguïté par rapport à la seconde, avec laquelle elle partage certes un rapport au monde rendu oblique par la mémoire intertextuelle et la déréférentialisation. Mais le basculement de la relation viatique dans le champ de la fiction est suspendu, inachevé : les modèles littéraires canoniques, notamment islandais, qui sont intégrés à sa trame sont marqués par un statut épistémologique indécidable. Ce statut est conforté par le rapport qu'entretient le peuple islandais au monde, entre croyance et savoir, et qui est à même de mettre à mal la partition occidentale moderne entre document et fiction et, plus largement, entre livre et monde. Le voyage d'Islande est donc parcouru par la nostalgie d'un rapport ancien au voyage et au monde, qu'il réalise de manière subtile et ambivalente à travers la réactivation de la référentialité du mythe.

Nous en faisons le vœu, la présente thèse aura contribué à la recherche dans trois domaines : les études nordiques, les études viatiques et les études littéraires. Dans le champ des études nordiques, elle présente un panorama à la fois diachronique et synchronique de l'imaginaire occidental de l'Islande, que les voyageurs des XIXe et XXe siècles contribuent à enrichir et à développer encore. Ce faisant, nous avons aussi confronté à cet imaginaire exogène un certain nombre de représentations endogènes, issues notamment de la littérature islandaise médiévale et postmédiévale dont se ressaisissent les voyageurs, et nous avons analysé les rapports ambivalents que ces derniers entretenaient avec elles, entre réécritures romantiques, exploitation exotisante, mais aussi véritables rencontres intellectuelles, que celles-ci soient ou non motivées par un malentendu productif. Nous espérons avoir apporté à la recherche consacrée à l'imaginaire du Nord, de l'hiver et de l'Arctique tant un corpus d'étude pertinent que des hypothèses à la fois stimulantes et transposables à l'analyse d'autres corpus littéraires. Dans le champ des études viatiques, la présente thèse a délivré une analyse que nous avons souhaitée la plus exhaustive et ambitieuse possible sur un corpus qui n'avait pas encore fait

l'objet d'une étude transversale et comparatiste. Elle avait pour vocation d'accroître et d'affiner par ce corpus l'histoire des formes de la littérature viatique occidentale, ainsi que de contribuer à fournir des clés d'interprétation utiles à l'étude de relations de voyage consacrées à d'autres pays, circumpolaires ou non. Si le corpus du voyage d'Islande fait système et que nous avons tracé les grandes lignes de force de ce système, le chantier ouvert à l'approfondissement des connaissances sur ce corpus est immense. Nous espérons attirer sur lui l'intérêt qu'il mérite, susciter à son sujet la réflexion et le débat, au moins autant que nous souhaitons faire suivre la présente thèse d'une entreprise de traduction et d'édition des plus significatifs de ces récits de voyage. Dans le champ des études littéraires, le voyage d'Islande constitue un exemple supplémentaire de l'appartenance légitime de la littérature viatique au champ littéraire institutionnel : miroir tant des traditions discursives des récits viatiques que des codes et motifs des genres littéraires canoniques, il exemplifie la nature intertextuelle, discursive et construite de la littérature de voyage. Il contribue également à élargir l'approche classique du système des genres littéraires en y forçant l'entrée de la littérature référentielle. Il invite plus largement encore à repenser le rapport de la chose écrite au réel et à redéfinir la notion de vérité, qu'une approche littéraire et intellectuelle islandaise – plus ou moins assumée et consciente chez les voyageurs – modifie en profondeur.

Cette thèse n'est qu'un début. Dès son introduction, nous avons souligné une lacune inévitable – la question du voyage féminin d'Islande – qui constituera notre prochain chantier d'étude. Il existe d'autres lacunes, que nous préférerons considérer comme autant d'avenues pour nos futures recherches. Déclinons-en les deux plus importantes : la question du voyage des Islandais en Islande ; la question de la potentielle nationalisation des modèles textuels du voyage d'Islande au XIXe siècle. Pour ce qui est de la première piste de recherche, elle répond *mutatis mutandis* aux mêmes intérêts et questionnements que le voyage féminin : les voyageurs islandais s'affilient-ils aux motifs et aux codes définis par des voyageurs exogènes à l'Islande, essentiellement britanniques, ou marquent-ils un écart par rapport à ces motifs et à ces codes ? Le cas échéant, est-ce par la parodie ou est-ce par l'élaboration d'une écriture, d'un rapport au monde et d'une esthétique radicalement autres ? Qui plus est, l'étude de ce corpus de relations viatiques islandaises permettrait d'exemplifier encore la validité des principes énoncés par Daniel Chartier dans son essai *Qu'est-ce que l'imaginaire du Nord ?* : l'existence d'un discours endogène sur l'Islande, dont l'analyse serait la voie possible de la recomplexification d'un

imaginaire du Nord essentiellement exogène[1]. Nous regrettons ici de n'avoir eu ni le temps nécessaire ni les compétences linguistiques suffisantes pour étudier de manière approfondie les récits de voyage et articles de Þorvaldur Thoroddsen[2], marqués par une connaissance précise des relations viatiques précédemment consacrées à l'Islande. Nous aurions également voulu identifier le ou les récits du cartographe islandais Björn Gunnlaugsson, qui chemine en Islande dans les années 1830-1840 et dont les propos sont connus de Sabine Baring-Gould[3] et de Carl Wilhelm Paijkull[4], et confronter son itinéraire et ses passages obligés, tant géographiques que discursifs, à ceux de Mackenzie, Hooker, Henderson ou Marmier. C'est donc un projet de recherche à part entière qui reste à défricher et à mener.

Pour ce qui est de la seconde piste de recherche, l'on souhaiterait approfondir la réflexion sur l'influence réciproque qui existe entre, d'une part, la genèse du voyage d'Islande en tant que forme littéraire à la fois nouvelle et chargée de l'héritage de la littérature de voyage, et d'autre part, les choix et les prises de positions idéologiques des voyageurs en quête de Nord[5]. Il est en effet une dissonance, une dimension conflictuelle qui reste à étudier de manière plus systématique, c'est celle qui est induite par les débats esthétiques parcourant le corpus du voyage d'Islande, probablement portés par des rivalités idéologiques, et opposant des nationalités plus que des individus et des écrivains-voyageurs : pour ou contre le pittoresque ? Pour ou contre le modèle du voyage sentimental et du pèlerinage culturel ? Les voyageurs, très conscients de leur identité nationale à partir de laquelle ils se positionnent en auteurs[6], pensent la forme littéraire du récit de voyage et ses postulats esthétiques à travers le prisme de l'origine

---

[1] Voir Daniel Chartier, *Qu'est-ce que l'imaginaire du Nord ? Principes éthiques*, édition multilingue, Harstad / Montréal, Arctic Arts Summit / Imaginaire ⎪ Nord, coll. « Isberg », 2018, p. 9-11.

[2] Þorvaldur Thoroddsen, *Landfræðissaga Íslands. Hugmyndir manna um Ísland, náttúruskoðun og rannsóknir fyrr og síðar*, 4 vol., Reykjavík, prentuð í Ísafoldarprentsmíðju, 1892-1904 ; *Ferðabók. Skýrslur um rannsóknir á Íslandi 1881-1898*, 4 vol., Copenhague, Íslenska Fræðafélag, 1913-1915.

[3] Voir Sabine Baring-Gould, *Iceland: Its Scenes and Sagas*, Londres, Smith, Elder and Co, 1863, p. 93.

[4] Voir Carl Wilhelm Paijkull, *En sommar på Island: Reseskildring*, Stockholm, Albert Bonniers Förlag, 1866, p. 257-259.

[5] Il s'agirait de vérifier et de systématiser la réciprocité d'une relation déjà mise en évidence par Sylvain Venayre à travers son étude de la signification politique des récits de voyage en France sous la Restauration ; les voyageurs « [célèbrent] l'itinérance à travers le territoire national » contre une monarchie absolue qui imposait la détention d'un passeport pour circuler hors de Paris (Sylvain Venayre, « Progrès technique, discours politique et morale personnelle : les problèmes de la communication au XIXe siècle », *Romantisme*, n°158, 2012/4, p. 12). De même, le voyage d'Islande est l'expression littéraire d'une course occidentale à l'Islande ; et réciproquement, ce contexte idéologique influe sur ses modalités d'écriture, tant dans leur choix que dans leur mise en débat.

[6] C'est en tant qu'Américain que Samuel Kneeland se rend en Islande en 1874, comme l'indique le titre de son récit de voyage *An American in Iceland* : à ce sujet, voir Marie Mossé, « "Skalds of America" : Bayard Taylor et Samuel Kneeland au millénaire de la colonisation de l'Islande (1874) », *Viatica* [En ligne], *Donner à voir et à comprendre*, 09/01/2017. URL : https://revues-msh.uca.fr/viatica/index.php?id=674. Quant à Andrew James Symington, c'est d'après sa perspective de Britannique qu'il écrit, affirmant la parenté de sa nation avec l'Islande (voir « Appendix VI. Chapter on our Scandinavian ancestors », dans Andrew James Symington, *Pen and pencil sketches of Faröe and Iceland*, Londres, Longman, Green, Longman & Roberts, 1862, p. 293-308).

nationale de leurs auteurs, que ce soit pour promouvoir ou pour disqualifier la première par la seconde ou, de manière moins avouée, la seconde par la première. Ainsi Marmier fustige-t-il le sarcasme et le désenchantement anglais[1] qui font de ses voisins outre-Manche des voyageurs blasés – sans doute ne lui sera-t-il pas donné de lire et d'apprécier la prose de son compatriote Victor Meignan – tandis que Sabine Baring-Gould dénonce la vogue du voyage sentimental en l'attribuant aux Français, qu'il juge menteurs et sujets à l'exagération[2] ; il oublie bien vite, ce faisant, que son compatriote Sterne est à l'origine du genre du voyage sentimental (1768). Il serait probablement pertinent et porteur d'étudier les conflits et les dynamiques de circulation du voyage d'Islande et de ses modèles textuels en s'aidant de la théorie des transferts culturels telle qu'elle a été pensée par Michel Espagne et Michael Werner : entre voyageurs britanniques et voyageurs français particulièrement, le voyage sentimental semble bel et bien être cet « objet culturel » qui passe « d'un espace national ou linguistique, ethnique ou religieux à l'autre » pour y être resémantisé[3]. On le devine, une telle analyse, qui, comme le rappelle Béatrice Joyeux-Prunel, devra se garder de niveler « la part du hasard et le goût individuel » irréductibles de chaque œuvre au de l'étude des influences et des « similitudes »[4], devrait contribuer à étayer de manière convaincante l'hypothèse de l'existence du voyage d'Islande comme forme littéraire, tout comme elle pourrait constituer un modèle épistémologique pertinent pour la recherche sur d'autres corpus de la littérature de voyage.

L'Islande et ses voyageurs sont donc bien loin d'avoir apporté aux études nordiques, viatiques et littéraires l'ensemble de leurs contributions possibles, et nous formulons le vœu de les garder encore longtemps au centre de nos préoccupations de chercheuse, pour le meilleur intérêt de la communauté savante.

---

[1] « ces inutiles récits […] d'[…] Anglais fatigués, blasés avant l'âge, qui partout où ils vont promener leur superbe ennui s'enveloppent de leur brume britannique comme d'un macintosh, ne jettent qu'un regard dédaigneux sur les routes que leur signale Bradshaw ou Murnau, et se font un honneur de marquer d'un trait sardonique, sur leur carnet, un point de vue justement célèbre, un monument illustre » (Xavier Marmier, *En Amérique et en Europe*, Paris, Hachette et Cie, 1860, p. 89-90). Avec la figure du voyageur anglais blasé, Marmier reprend un lieu commun de la littérature viatique de son temps (voir *supra*), dont il serait intéressant d'envisager à présent les implications sur le plan esthétique.

[2] « It is to be regretted that some English tourists have transferred to their volumes the grossly exaggerated and unreal pictures of Gaimard's great work. » (Baring-Gould, *op. cit.*, p. XLVII).

[3] Michel Espagne, « La notion de transfert culturel », Revue *Sciences/Lettres*, 1 | 2013, mis en ligne le 1er mai 2012. URL : https://journals.openedition.org/rsl/219 (date de consultation : 13 octobre 2021). À cet égard, nous reconnaissons notre dette intellectuelle à l'égard d'Étienne Sauthier, qui nous a introduite à la théorie des transferts culturels lors d'une discussion fructueuse à l'hiver 2015, ainsi qu'à l'égard de Robert Dion, dont le séminaire « Transferts culturels et interculturalité », suivi à l'UQAM à l'automne 2016, nous a permis d'envisager la question du récit de voyage en Islande comme canal de transmission des sagas islandaises : cette première réflexion, dont nous ne soupçonnions guère la richesse, est directement à l'origine du chapitre III de la présente thèse.

[4] Béatrice Joyeux-Prunel, « Les transferts culturels. Un discours de la méthode », *Hypothèses*, 2003/1 (6), p. 160.

BIBLIOGRAPHIE GÉNÉRALE

1. Corpus d'étude principal[1]

Anderson, Johann, *Nachrichten von Island, Groenland und der Strasse Davis, zum wahren Nutzen der Wissenschaften und der Handlung*, Hambourg, Georg Christian Grund, 1746.

Atkinson, George Clayton, *Journal of an Expedition to the Faroe and Westman Islands and Iceland, 1833* (1833), édition et introduction d'A. V. Seaton, Newcastle upon Tyne, The Bewick-Beaufort Press, 1989.

Banks, Joseph (sir), *The Iceland Journal of Sir Joseph Banks. Part I. 12 July-6 September 1772. Part II. 17 September-22 October 1772*, dans Agnarsdóttir, Anna (éd.), *Sir Joseph Banks, Iceland and the North Atlantic 1772-1820. Journals, Letters and Documents*, Londres, Routledge, Hakluyt Society, Third Series, 2016.

Banks, William Mitchell, *A Narrative of the Voyage of the Argonauts in 1880 compiled by the bard [i.e. William Mitchell Banks] from the most authentic records, illustrated by the photographer [i.e. Richard Caton], etc.*, Londres, 1881.

Baring-Gould, Sabine, *Iceland: Its Scenes and Sagas*. Londres, Smith, Elder and Co, 1863.

Barrow, John, Jr., *A Visit to Iceland by Way of Tronyem, in the "Flower of Yarrow" Yacht, in the Summer of 1834*, Londres, John Murray, 1835.

Baumgartner, Alexander (S. J.), *Nordische Fahrten. Skizzen und Studien. Island und die Färöer*, Fribourg-en-Brisgau, Herdersche Verlagshandlung, 1902.

Bisiker, William, *Across Iceland*, Londres, Edward Arnold, 1902.

Blefken, Dithmar, *Islandia, sive Populorum & Mirabilium quæ in ea Insula reperiuntur accuratior descriptio: Cui de Gronlandia sub finem quædam adjecta*, Lugduni [Leyde], Ex typographeio Henrici ab Haestens [Henrich van Haestens], 1607.

Boer, Richard Constant, « Een reisdagboek iut Ijsland », *De gids, zeven en zeventigste jaargang*, 1er décembre 1913, 1er février 1914, 1er mars 1914, p. 445-470, p. 209-242, p. 504-534.

Brockhaus, Heinrich, « Reise nach Island », dans *Reisetagebuch aus den Jahren 1867 und 1868. 1. Island, England, Schottland, Irland, Frankreich, Algerien, Tunis und Karthago*, Leipzig, Brockhaus, 1873.

Browne, John Ross, *The Land of Thor*, New York, Harper & Brothers, Publishers / Londres, Sampson Low, Son, & Marston, 1867.

Bryce, James, « Impressions of Iceland », *The Cornhill Magazine*, 29, mai 1874, p. 553-570.

Bryson, Alexander, *Notes of a trip to Iceland in 1862*, Édimbourg, R. Grant & Son, 1864.

Burton, Richard Francis (sir), *Ultima Thule; or, A Summer in Iceland*, 2 vol., Londres / Édimbourg, William P. Nimmo, 1875.

Cahnheim, Otto, « Zwei Sommerreisen in Island », *Verhandlungen der Gesellschaft für Erdkunde zu Berlin*, 1894, p. 260-272.

Caudevelle, Élysée-Jacques, *Voyage en Islande*. Boulogne-sur-Mer, A. Lajoie, 1901.

Chambers, Robert, *Tracings of Iceland and the Faroe Islands*, Londres / Édimbourg, W. & R. Chambers, 1856.

Chevalet, Émile, *Voyage en Islande*, Tours, Alfred Mame et fils, éditeurs, 1880.

Chojecki, Charles-Edmond, *Voyage dans les mers du nord à bord de la corvette la Reine Hortense*, Paris, Michel Lévy Frères, Libraires éditeurs, 1857.

Clark, John Willis, « Journal of a Yacht Voyage to the Faroe Islands and Iceland », *Vacation Tourists and Notes of Travel in 1860*, 1861, p. 318-361.

Clifford, Charles Cavendish, *Travels by "Umbra"*, Édimbourg, Edmonston & Douglas, 1865.

[1] Nous n'indiquons ici que les éditions de référence sur lesquelles nous nous appuyons dans le cadre de notre étude. Les rééditions et traductions éventuelles de ces relations viatiques sont indiquées dans l'annexe 1 de la présente thèse.

Coles, John Morgan, *Summer Traveling in Iceland: Being the Narrative of Two Journeys across the Island by Unfrequented Routes*, Londres, John Murray, 1882.

Collectif, *Atlas zoologique, médical et géographique*, dans *Voyage en Islande et au Groenland exécuté pendant les années 1835 et 1836 sur la corvette la Recherche commandée par M. Tréhouart Lieutenant de Vaisseau dans le but de découvrir les traces de La Lilloise. Publié par ordre du Roi [Gouvernement] sous la direction de M. Paul Gaimard Président de la Commission scientifique d'Islande et de Groënland*, Paris, Arthus Bertrand, 1838.

Collingwood, William Gershom et Jón Stefánsson, *A Pilgrimage to the Saga-Steads of Iceland*, Ulverston, W. Holmes, 1899.

Cross, John Edward, *A yacht voyage to Iceland in 1853*, Londres, Arthur Hall, Virtue and Co., 1854.

Dillon, Arthur, *A Winter in Iceland and Lapland*, 2 vol., Londres, Henry Colburn, Publisher, 1840.

Dutertre-Delévièleuze, Émile, *Voyage en Islande*, Boulogne-sur-Mer, Société Typographique et Lithographique, 1902.

Ehlers, Edvard, *Anden Reise paa Island. Løse Noter. Særskilt Aftryk af "Berlingske Tidende"*, Copenhague, Kalckar, 1895.

Engström, Albert, *Åt Häcklefjäll. Minnen från en Islandsfärd*, 2 vol., Stockholm, E. Lundquists bokförlag, 1913.

Erkes, Heinrich, *Aus dem unbewohnten Innern Islands. Ódáðahraun und Askja. Mit einer Skizze des Gebirgsstockes Dyngjufjöli und der Askja*, Dortmund, Ruhfus, 1909.

Erlingsson, Thorsteinn, *Ruins of the Saga Time: Being an Account of Travels and Explorations in Iceland in the Summer of 1895*, Londres, David Nutt, 1899.

Feddersen, Arthur Frederik, *Paa islandsk grund: optegnelser fra en rejse 1884*, Copenhague, Andr. Fred. Høst & Søns Forlag, 1885.

Forbes, Charles Stuart (Dr.), *Iceland; its Volcanoes, Geysers, and Glaciers*, Londres, John Murray, 1860.

Fréminville, Christophe-Paulin de La Poix (chevalier de), « Relation sommaire d'un voyage fait en 1806 au pôle boréal, sur la frégate *La Syrene*, avec une notice physique et géographique sur l'île d'Islande », *Annales Maritimes et Coloniales*, Année 1819, Deuxième partie, Notice n°57, 1819.

Gaimard, Joseph Paul, *Histoire du voyage. Tome Premier*, dans *Voyage en Islande et au Groenland exécuté pendant les années 1835 et 1836 sur la corvette la Recherche commandée par M. Tréhouart Lieutenant de Vaisseau dans le but de découvrir les traces de La Lilloise. Publié par ordre du Roi [Gouvernement] sous la direction de M. Paul Gaimard Président de la Commission scientifique d'Islande et de Groënland*, Paris, Arthus Bertrand, 1838.

Garlieb, Peter Johann Gottfried, *Island rücksichtlich seiner Vulkane, heissen Quellen, Gesundbrunnen, Schwefelminen und Braunkohlen, nebst Literatur hierüber*, Freiberg, Craz und Gerlach, 1819.

Garvagh, Charles John Spencer George Canning (sir), *The Pilgrim of Scandinavia*, Londres, Sampson Low, Marston, Low, & Searle, 1875.

Gillis, Charles J., *A Summer Vacation in Iceland, Norway, Sweden and Russia*, New York, Printed for Private Distribution, 1898.

Gratacap, Louis P., « A Trip around Iceland », *The Popular Science Monthly*, 71 (octobre, novembre, décembre 1907), p. 289-302, p. 421-432, p. 560-567 ; 72 (janvier 1908), p. 79-90.

Grossmann, Karl, « Across Iceland », *Geographical Journal*, 3, 1894, p. 261-281.

Headley, Phineas Camp, *The Island of Fire; or, A Thousand Years of the Old Northmen's Home*, New York, Charles T. Dillingham, 1874.

Henderson, Ebenezer, *Iceland; or, The Journal of a Residence in that Island, During the Years 1814 and 1815: Containing Observations on the Natural Phenomena, History, Literature, and Antiquities of the Island; and the Religion, Character, Manners, and Customs of its Inhabitants*, 2 vol., Édimbourg, Oliphant, Waugh and Innes / Londres, T. Hamilton, J. Hatchard, and L. B. Seeley, 1818.

Herrmann, Paul, *Inner- und Nordost-Island: Erinnerungen aus meiner dritten Islandfahrt*, Torgau, Torgauer Druck- und Verlagshaus, 1913.

Herrmann, Paul, *Island in Vergangenheit und Gegenwart; Reise-Erinnerungen*, 3 vol., Leipzig, Verlag von Wilhelm Engelmann, 1907-1910.

Heusler, Andreas, « Bilder aus Island. I. Die Landschaft » et « Bilder aus Island. II. Das Volk », *Deutsche Rundschau*, 1896, p. 202-223 et p. 385-410.

Hoenshel, Elmer U., *The Land of Frost and Fire*, Staunton, The McClure Company, Inc., 1917.

Hohmann, Heinrich, *Eine Nordlands-Fahrt: Schottland, Island, Nordkap, Norwegen*, Darmstadt, Hohmann, 1907.

Holland, Henry, *The Iceland Journal of Henry Holland 1810*, édition d'Andrew Wawn, Londres, Hakluyt Society, 1987.

Hooker, William Jackson, *Journal of a Tour in Iceland in the Summer of 1809*, 2 vol., Londres, Longman, Hurst, Rees, Orme, and Brown, and John Murray, 1811.

Horrebow, Niels, *Tilforladelige Efterretninger om Island med et nyt Landkort og 2 Aars Meteorologiske Observationer*, Copenhague, 1752.

Howell, Frederick William Warboeck, *Icelandic Pictures Drawn with Pen and Pencil*, Londres, The Religious Tract Society, 1893.

Hutchinson, Horace Gordon, *A Saga of the "Sunbeam"; with Photogravure Portrait and 12 Illustrations from Photographs*, Londres, Longmans, Green, 1911.

Janson, Kristofer Nagel, *Fraa Island*, Christiania, Det norske Samlaget, 1874.

Kahle, Bernhard, *Ein Sommer auf Island*, Berlin, Verlag von Ad. Bodenburg, 1900.

Keilhack, Konrad, *Reisebilder aus Island*, Gera, A. Reisewitz, 1885.

Kerguelen de Trémarec, Yves Joseph (de), *Relation d'un voyage dans la mer du Nord, aux cotes d'Islande, du Groenland, de Ferro, de Schettland, des Orcades & de Norwége ; fait en 1767 & 1768*, Paris, Imprimerie de Prault, 1771

Kloss, Frederik Theodor et Finnur Magnússon, *Prospecter af Island malede efter Naturen, paa den i Følge med Hans Kongelige Höihed, Prinds til Danmark Frederik Carl Christian's i Sommereren 1834 foretagne Reise. Ansichten von Island nach der Natur gemalt auf der in Gefolge Seiner Königlichen Hoheit des Prinzen von Dänemark Friedrich Carl Christian im Sommer 1834 unternommenen Reise*, Copenhague, 1835.

Kneeland, Samuel, *An American in Iceland: An Account of Its Scenery, People, and History. With a Description of its Millennial Celebration in August 1874*, Boston, Lockwood, Brooks, and Company, 1876.

Komorowicz, Maurice (von), *Quer durch Island: Reiseschilderungen; mit farbigen und schwarzen Bildern nach Originalgemälden von Cécile von Komorowicz und Kurt Albrecht, sowie eigenen Aufnahmen*, Charlottenbourg, Schiller-Buchhandlung, 1909.

Küchler, Carl, *In Lavawüsten und Zauberwelten auf Island*, Berlin, A. Schall, 1911.

Küchler, Carl, *Unter der Mitternachtsonne durch Island*, Leipzig, Verlag von Abel & Müller, 1906.

Küchler, Carl, *Wüstenritte und Vulkanbesteigungen auf Island*, Altenburg, S. Geibel, 1909.

La Martinière, Pierre-Martin (de), *Voyage des païs septentrionaux. Dans lequel se void les moeurs, maniere de vivre, & superstitions des Norweguiens, Lappons, Kiloppes, Borandiens, Siberiens, Samojedes, Zembiens, Islandois*, Paris, Louis Vendosme, 1671.

La Peyrère, Isaac (de), *Relation de l'Islande*, Paris, Louis Billaine, 1663.

Labonne, Henry, *L'Islande et l'archipel des Fœrœer*, Paris, Librairie Hachette et Cie, 1888.

Le Sec'h, E., *Islande et Norvège. Journal de Bord d'un Marin Breton. Orné de soixante-quinze illustrations photographiques par l'auteur*, préface d'Anatole Le Braz, poésies de Théodore Botrel, Saint-Brieuc, E. Hamonic / Paris, Champion, 1912.

Leclercq, Jules-Joseph, *La Terre de Glace. Féroë, Islande, les geysers, le Mont Hekla*, Paris, E. Plon et Cie, Imprimeurs-éditeurs, 1883.

Lock, Charles George Warnford, *The Home of the Eddas*, Londres, Sampson Low, Marston, Low, Searle, & Rivington, 1879.

Lock, William George, *Askja, Iceland's Largest Volcano*, Charlton, published by the author, 1881.

Lottin, Victor, *Physique*, dans *Voyage en Islande et au Groenland exécuté pendant les années 1835 et 1836 sur la corvette la Recherche commandée par M. Tréhouart Lieutenant de Vaisseau dans le but de découvrir les traces de La Lilloise. Publié par ordre du Roi [Gouvernement] sous la direction de M. Paul Gaimard Président de la Commission scientifique d'Islande et de Groënland*, Paris, Arthus Bertrand, 1838.

Mackenzie, George Steuart (sir), *Travels in the Island of Iceland during the Summer of the Year MDCCCX*, Édimbourg, Archibald Constable and Company / Londres, Longman, Hurst, Rees, Orme, & Brown ; Cadell & Davies ; William Miller, and John Murray, 1811.

Magnus, Olaus, *Historia de Gentibus Septentrionalibus, earumque diversis statibus, conditionibus, moribus, ritibus, superstitionibus, disciplinis, exercitiis, regimine, victu, bellis, structuris, instrumentis, ac mineris metallicis, & rebus mirabilibus, necnon universis penè animalibus in Septentrione degentibus, eorumque natura Romae*, Rome, 1555.

Marmier, Xavier, *Histoire de l'Islande*, dans *Voyage en Islande et au Groenland exécuté pendant les années 1835 et 1836 sur la corvette la Recherche commandée par M. Tréhouart Lieutenant de Vaisseau dans le but de découvrir les traces de La Lilloise. Publié par ordre du Roi [Gouvernement] sous la direction de M. Paul Gaimard Président de la Commission scientifique d'Islande et de Groënland*, Paris, Arthus Bertrand, 1840.

Marmier, Xavier, *Lettres sur l'Islande*, Paris, Félix Bonnaire, 1837.

Marmier, Xavier, *Littérature islandaise*, dans *Voyage en Islande et au Groenland exécuté pendant les années 1835 et 1836 sur la corvette la Recherche commandée par M. Tréhouart Lieutenant de Vaisseau dans le but de découvrir les traces de La Lilloise. Publié par ordre du Roi [Gouvernement] sous la direction de M. Paul Gaimard Président de la Commission scientifique d'Islande et de Groënland*, Paris, Arthus Bertrand, 1843.

Maurer, Konrad, *Reise nach Island (im Sommer 1858)*, Kommentierte Ausgabe von Dr. Alessia Bauer und Dr. Kurt Schier, Munich, Münchner Nordistische Studien, 2017.

Mayer, Auguste, Barthélémy Lauvergne et Charles Giraud, *Atlas historique et pittoresque*, 2 vol., dans *Voyage en Islande et au Groenland exécuté pendant les années 1835 et 1836 sur la corvette la Recherche commandée par M. Tréhouart Lieutenant de Vaisseau dans le but de découvrir les traces de La Lilloise. Publié par ordre du Roi [Gouvernement] sous la direction de M. Paul Gaimard Président de la Commission scientifique d'Islande et de Groënland*, Paris, Arthus Bertrand, 1852.

McCormick, William Thomas, *A Ride across Iceland in the summer of 1891*, Londres, Digby, Long & Co., Publishers, 1892.

Meignan, Victor, *Pauvre Islande !*, Paris, Ernest Kolb, Éditeur, 1889.

Mequet, Eugène, *Journal du voyage*, dans *Voyage en Islande et au Groenland exécuté pendant les années 1835 et 1836 sur la corvette la Recherche commandée par M. Tréhouart Lieutenant de Vaisseau dans le but de découvrir les traces de La Lilloise. Publié par ordre du Roi [Gouvernement] sous la direction de M. Paul Gaimard Président de la Commission scientifique d'Islande et de Groënland*, Paris, Arthus Bertrand, 1852.

Metcalfe, Frederick, *The Oxonian in Iceland; or, Notes of Travel in that Island in the Summer of 1860, with Glances at Icelandic Folk-lore and Sagas*, Londres, Longman, Green, Longman, and Roberts, 1861.

Miles, Pliny, *Norðurfari; or, Rambles in Iceland*, New York, Charles B. Norton, 1854.

Mohr, Nikolai, *Førsog til en Islands Natur-historie med oekonomiske samt andre Anmaerkninger*, Copenhague, Christian Friderik Holm, 1786.

Morris, William, *Journals of Travel in Iceland 1871, 1873*, édition de May Morris, Londres, Longmans, Green and Company, 1911.

Nougaret, Noël, « Voyage dans l'intérieur de l'Islande (1866) », *Le Tour du monde : nouveau journal des voyages*, 1868, 2nd semestre, p. 113-160.

Ólafsson, Eggert et Bjarni Pálsson, *Vice-lavmand Eggert Olafsens og Land-physici Biarne Povelsens reise igiennem Island*, 2 vol., Sorøe, Jonas Lindgren, 1772.

Ólafsson, Ólafur, *Œconomisk reise igiennem de nordvestlige, nordlige, og nordostlige kanter af Island*, 2 vol., Copenhague, Gyldendal, 1780.

Paijkull, Carl Wilhelm, *En sommar på Island: Reseskildring*, Stockholm, Albert Bonniers Förlag, 1866.

Pilet, Raymond, « Rapport sur une mission en Islande et aux îles Féroé », *Nouvelles archives des missions scientifiques et littéraires*, tome VII, 1896, p. 243-328.

Poulsen, Svenn et Holger Rosenberg, *Islandsfærden. Ombord og iland under kongens og rigsdagsmændenes rejse til Færøerne og Island i sommeren 1907*, Copenhague, Gyldendal, 1907.

Preyer, William Thierry et Ferdinand Zirkel, *Reise nach Island im Sommer 1860. Mit wissenschaftlichen Anhangen*, Leipzig, F. A. Brockhaus, 1862.

Rabot, Charles, « Une croisière dans l'Océan glacial. Les Ferö – L'Islande – Jan Mayen », *Le Magasin pittoresque*, 72e année, série II, tome XII, 1894, p. 20-22, p. 35-38, p. 59-62.

Robert, Eugène, *Géologie et minéralogie. Atlas*, dans *Voyage en Islande et au Groenland exécuté pendant les années 1835 et 1836 sur la corvette la Recherche commandée par M. Tréhouart Lieutenant de Vaisseau dans le but de découvrir les traces de La Lilloise. Publié par ordre du Roi [Gouvernement] sous la direction de M. Paul Gaimard Président de la Commission scientifique d'Islande et de Groënland*, Paris, Arthus Bertrand, 1838.

Robert, Eugène, *Minéralogie et géologie*. *Avec gravures de M. Himely*, dans *Voyage en Islande et au Groenland exécuté pendant les années 1835 et 1836 sur la corvette la Recherche commandée par M. Tréhouart Lieutenant de Vaisseau dans le but de découvrir les traces de La Lilloise. Publié par ordre du Roi [Gouvernement] sous la direction de M. Paul Gaimard Président de la Commission scientifique d'Islande et de Groënland*, Paris, Arthus Bertrand, 1840.

Robert, Eugène, *Zoologie et médecine*, dans *Voyage en Islande et au Groenland exécuté pendant les années 1835 et 1836 sur la corvette la Recherche commandée par M. Tréhouart Lieutenant de Vaisseau dans le but de découvrir les traces de La Lilloise. Publié par ordre du Roi [Gouvernement] sous la direction de M. Paul Gaimard Président de la Commission scientifique d'Islande et de Groënland*, Paris, Arthus Bertrand, 1851.

Robert, Eugène. *Histoire du voyage. Tome II*, dans *Voyage en Islande et au Groenland exécuté pendant les années 1835 et 1836 sur la corvette la Recherche commandée par M. Tréhouart Lieutenant de Vaisseau dans le but de découvrir les traces de La Lilloise. Publié par ordre du Roi [Gouvernement] sous la direction de M. Paul Gaimard Président de la Commission scientifique d'Islande et de Groënland*, Paris, Arthus Bertrand, 1850.

Roberts, James, *The Iceland Journal of James Roberts. A Journal of a Voyage to the Hebrides or Western Isles of Scotland, Iceland and the Orkneys undertaken by Joseph Banks Esq'. in the year 1772 by James Roberts*, dans Agnarsdóttir, Anna (éd.), *Sir Joseph Banks,*

Iceland and the North Atlantic 1772-1820. Journals, Letters and Documents, Londres, Routledge, Hakluyt Society, Third Series, 2016, p. 115-140.
Russell, Waterman Spaulding Chapman, *Iceland. Horseback tours in saga land*, Toronto, Richard G. Badger / Boston, The Copp Clark Co. Ltd., 1914.
Sède de Liéoux, Paul (de), *Souvenirs d'un naturaliste en Islande*, Arras, De Sède Imp., 1887.
Shepherd, Charles William, *The North-West Peninsula of Iceland: Being the Journal of a Tour in Iceland in the Spring and Summer of 1862*, Londres, Longmans, Green and Company, 1867.
Sim, George Charles, *From England to Iceland: A Summer Trip to the Arctic Circle. With Forty-Five Illustrations, Chiefly from Original Photographs*, Bradford, H. Gaskarth / Londres, Hamilton Adams, 1885.
Smith, Charles Sprague, « A Summer in Iceland. With Illustrations », *Scribner's Magazine*, octobre 1889, vol. 6, p. 451-472.
Smith, Robert Angus, *To Iceland in a Yacht*, Édimbourg, not published, privately printed by Edmonston & Douglas, 1873.
Stephens, Charles Asbury, *Off to the Geysers: or, The Young Yachters in Iceland, as recorded by "Wade"*, Philadelphie / Chicago / Toronto, The John C. Winston Co., "The Camping-out Series", volume III, 1873.
Stephensen, Magnús, *Eftirmæli átjándu aldar*, Leirá, Forlag Íslands opinþeru Vísinda-Skiptunar, 1806.
Stimson, Lewis Atterbury, *The Cruise of the Fleur-de-Lys to Norway and Iceland 1902*, New York, The Knickerbocker Press, 1903.
Stoddard, Seneca Ray, *The Midnight Sun being the Story of the cruiser of The Ohio among the North British islands; to Iceland and the North Cape; through the Fjords of Norway and to Baltic ports, anno Domino 1897*, Glens Falls, publication par l'auteur, 1901.
Storm, Gustav, *Minder fra en Islandsfærd*, Christiania, J. W. Cappelens Forlag, 1874.
Symington, Andrew James, *Pen and pencil sketches of Faröe and Iceland*, Londres, Longman, Green, Longman, and Roberts, 1862.
Taylor, Bayard, *Egypt and Iceland in the Year 1874*, New York, G. P. Putnam's Sons, 1874.
Temple Blackwood, Frederick (lord Dufferin and Ava), *Letters from high latitudes: being some account of a voyage in 1856 in the schooner yacht "Foam" to Iceland*, Londres, John Murray, 1857.
Thienemann, Friedrich August Ludwig, *Reise im Norden Europas vorzüglich in Island in den Jahren 1820 bis 1821*, Leipzig, Carl Heinrich Reclam, 1824.
Thoroddsen, Þorvaldur, *Ferðabók. Skýrslur um rannsóknir á Íslandi 1881-1898*, 4 vol., Copenhague, Íslenska Fræðafélag, 1913-1915.
Thoroddsen, Þorvaldur, *Landfræðissaga Íslands. Hugmyndir manna um Ísland, náttúruskoðun og rannsóknir fyrr og síðar*, 4 vol., Reykjavík, prentuð í Ísafoldarprentsmíðju, 1892-1904.
Troil, Uno (von), *Bref rörande en resa til Island*, Uppsala, Magnus Swederus, Bokhandel i Upsala, 1777.
Trollope, Anthony, *How the "Mastiffs" Went to Iceland*, Londres, Virtue & Co., Ltd, private edition, 1878.
Tromholt, Sophus, *Breve fra Ultima Thule: indtryk fra et ophold paa Island*, Randers, C. Gravenhorst's Forlag, J. M. Elmenhoff & Son, 1885.
Van Gruisen, N. L., *A Holiday in Iceland*, Londres, Elliot Stock, Publisher, 1879.
Vogt, Carl August Traugott, *Nord-Fahrt, entlang der Norwegischen Küste, nach dem Nordkap, den Inseln Jan Mayen und Island, auf dem Schooner Joachim Hinrich, unternommen während der Monate Mai bis Oktober 1861 von Dr Georg Berna, in Begleitung von C. Vogt, H. Hasselhorst, A. Gressly und A. Herzen*, Francfort-sur-le-Main, Carl Zügel, 1863.

Vouga, Paul Claude, « En Islande : souvenirs de voyage », *Bibliothèque universelle et revue suisse*, 6, 1880, p. 193-225, p. 456-486 ; 7, 1880, p. 102-130, p. 274-303, p. 441-462 ; 8, 1880, p. 62-87.
Waller, Samuel Edmund, *Six Weeks in the Saddle: A Painter's Journal in Iceland*, Londres, Macmillan and Co., 1874.
Waltershausen, Wolfgang Sartorius (von), *Physisch-geographische Skizze von Island mit besonderer Rücksicht auf vulkanische Erscheinungen*, Göttingen, Vandenhoeck und Ruprecht, 1847.
Watts, William Lord, *Across the Vatna Jökull, or, Scenes in Iceland; being a description of hitherto unknown regions*, Londres, Longmans and Co., 1876.
Watts, William Lord, *Snioland, or Iceland, its jokulls and fjalls*, Londres, Longmans and Co., 1875.
Wells, Samuel, *A ride through Iceland including a visit to the Faroe, Westman and other islands of the North Atlantic*, Limerick, The "Goole Times" Printing & Publishing Co., [1890].
Winkler, Gustav Georg, *Island. Der Bau seiner Gebirge und dessen geologische Bedeutung, nach eigenen ausgeführten Untersuchungen*, Munich, E. H. Gummi / Londres, David Nutt / Copenhague, P. G. Philipsen, 1863.
Winkler, Gustav Georg, *Island. Seine Bewohner, Landesbildung und vulkanische Natur, nach eigener Anschauung*, Braunschweig, George Westermann / Londres, David Nutt / Copenhague, P. G. Philipsen, 1861.
Zugmayer, Erich, *Eine Reise durch Island im Jahre 1902*, Vienne, Adolph W. Künast, 1903.

2. Corpus d'étude secondaire

2.1. Relations viatiques et guides de voyage

Ampère, Jean-Jacques, *Littérature et voyages. Allemagne et Scandinavie*, Paris, Paulin, 1833.
Annandale, Nelson, *The Faroes and Iceland. Studies in island life*, Oxford, Clarendon Press, 1905.
Arnesen-Kall, Benedicte, *Smaaskizzer fra en Islandsrejse i Sommeren 1867*, 2 vol., Copenhague, Gyldendal, 1869-1871.
Atkinson, George Clayton, *Expeditions to the Hebrides in 1831 and 1833 (1834)*, Waternish, Isle of Skye, Maclean Press, 2001.
Auden, Wysten Hugh et Louis MacNeice, *Letters from Iceland*, Londres, Random House, 1937.
Aunet, Léonie (d'), *Voyage d'une femme au Spitzberg*, Paris, L. Hachette et Cie, 1855.
Baedeker, Karl, *Norway, Sweden and Denmark, with excursion to Iceland and Spitzbergen. Handbook for travellers. Ninth Edition, revised and augmented*, Leipzig, Karl Baedeker / Londres, T. Fisher Unwin / New York, Charles Scribner's Sons, 1909.
Barbier, Edmond (éd.), *Charles Darwin. Voyage d'un naturaliste autour du monde*, Paris, La Découverte, 2006.
Barrow, John, Jr. (éd.), *Cook's Voyages of Discovery*, Édimbourg, Adam & Charles Black, 1865.
Beaulieu, Alain et Réal Ouellet (éd.), *Samuel de Champlain, Des sauvages (1603),* Montréal, Typo Histoire, 1993.
Berchet, Jean-Claude (éd.), *Le Voyage en Orient. Anthologie des voyageurs français dans le Levant au XIXe siècle*, Paris, Robert Laffont, coll. « Bouquins », 1992.
Bernard, Jean Frédéric, *Recueil de voyages au Nord, contenant divers mémoires très utiles au commerce & à la navigation*, 8 vol., Amsterdam, 1715-1727.

Best, George, *A True Discourse of the Late Voyages of Discouerie, for the Finding of a Passage to Cathaya, by the Northweast, under the Conduct of Martin Frobisher General*, Londres, 1578.

Bideaux, Michel (éd.), *Jacques Cartier, Relations – édition critique*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, coll. « Bibliothèque du Nouveau Monde », 1999 (1986).

Blackburn, Jemima, « To Iceland », *Good Words*, 20, 1879, p. 429-432, p. 480-486, p. 559-565, p. 622-628.

Bordin, Guy, Michel Breuil, Marc Moniez, Catherine Troude et Gilles Troude, *Islande. Guide de l'île aux volcans*, Paris, Marcus, coll. « Les guides du voyageur », 2006 (1e édition : 1987).

Bourrit, Marc-Théodore, *Description des glaciers, glacières et amas de glaces du duché de Savoie*, Genève, Bonnant, 1773.

Bruun, Daniel, *Det høje nord, Færøernes, Islands og Grønlands udforskning*, Copenhague, Det Nordiske Forlag Ernst Bojesen, 1902.

Cahnheim, Otto, « Drei Jahre auf der Insel Island », *Jahresber. d. Frankfurter Vereins f. Geogr. u. Statistik*, 1899, p. 13-15.

Cahnheim, Otto, « Island. Vom Fels zum Meer », *Mitt. d. Ver. f. Erdkunde zu Leipzig*, 15, 1896, p. 510-515.

Cartier, Jacques, *Relations (1545, 1598)*, édition de Michel Bideaux, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 1986.

Chateaubriand, François-René (de), « Voyage pittoresque et historique de l'Espagne ; par M. de Laborde », *Mercure de France*, 4 juillet 1807, t. XXIX.

Chateaubriand, François-René (de), *Itinéraire de Paris à Jérusalem (1811)*, édition de Jean-Claude Berchet, Paris, Gallimard, coll. « Folio Classique », 2005.

Chateaubriand, François-René (de), *Itinéraire de Paris à Jérusalem et de Jérusalem à Paris, en passant par la Grèce, et en revenant par l'Égypte, la Barbarie et l'Espagne*, 3 vol., Paris, Le Normant, 1811 (1e et 2e éditions), 1812 (3e édition).

Chateaubriand, François-René (de), *Itinéraire de Paris à Jérusalem*, dans Chateaubriand, François-René (de), *Œuvres complètes de M. le vicomte de Chateaubriand*, tomes VIII à X, Paris, Ladvocat, 1826.

Collectif, *Sportsman's and Tourist's Handbook to Iceland. Second Edition. Specially compiled for the information and guidance of passengers by the Royal Mail Steamers of the United Steamship Company*, Leith, Geo. V. Turnbull, 1900.

Collectif, *Voyage fait par ordre du Roi en 1771 et 1772, en diverses parties de l'Europe, de l'Afrique et de l'Amérique ; Pour vérifier l'utilité de plusieurs Méthodes et Instrumens, servant à déterminer la Latitude & la Longitude, tant du Vaisseau que des Côtes, Isles & Ecueils qu'on reconnoît : suivi de Recherches pour rectifier les cartes hydrographiques. Par M. de Verdun de La Crenne, le Chevalier de Borda, et Pingré*, tome second, Paris, Imprimerie Royale, 1778.

Constant, Louis (éd.), *Louis-Antoine de Bougainville. Voyage autour du monde (1771-1772)*, Paris, La Découverte, 2006.

Cook, James, *A Voyage to the Pacific Ocean undertaken by command of His Majesty for making discoveries in the Northern Hemisphere: performed under the direction of Captains Cook, Clerke and Gore, in the years 1776, 1777, 1778, 1779 and 1780, being a copious, comprehensive and satisfactory abridgment of the voyage*, 4 vol., Londres, John Fielding, 1784.

Cook's Handbook to Norway and Denmark, with Iceland & Spitsbergen with Maps, Plans and Vocabulary, Eighth Edition, Revised and Enlarged, Londres, Thos. Cook & Son ; Simpkin, Marshall, Hamilton, Kent & Co. Ltd / Bergen & Christiania, Thos. Cook & Son / New York, Thos. Cook & Son, 1911.

Coxe, William, *Lettres de M. William Coxe à M. W. Melmoth sur l'état politique, civil et naturel de la Suisse ; traduites de l'anglois et augmentées des observations faites dans le même pays, par le traducteur. Tome second*, Paris / Berlin / Lausanne Grasset, 1782.

Custine, Astolphe (de), *Mémoires et Voyages, ou Lettres écrites à diverses époques, pendant des courses en Suisse, en Calabre, en Angleterre, et en Écosse*, 2 vol., Paris, Alexandre Vézard / Le Normant Père, 1830 (2e édition).

Darwin, Charles, *Journal of Researches into the Natural History and Geology of the Countries Visited during the Voyage of H. M. S. Beagle round the World, under the Command of Capt. Fitz Roy, R. N*., Londres, John Murray, 1845, 1890.

Darwin, Charles, Robert Fitzroy et Philip Parker King, *Narrative of the Surveying Voyages of His Majesty's Ships Adventure and Beagle between the Years 1826 and 1836, describing their Examination of the Southern Shores of South America, and the Beagle's Circumnavigation of the Globe*, 3 vol., Londres, Henry Colburn, 1839.

Darwin, Charles, *Voyages of the Adventure and Beagle, Volume III – Journal and remarks. 1832–1836*, Londres, Henry Colburn, 1839.

De Fonblanque, Caroline Alicia, *Five Weeks in Iceland*, Londres, Richard Bentley and Son, 1880.

Duchêne, Hervé (éd.), *Le Voyage en Grèce. Anthologie du Moyen Âge à l'époque contemporaine*, Paris, Robert Laffont, coll. « Bouquins », 2003.

Dumas, Alexandre, « Impressions de voyage – III. Le Col de Balme », *Revue des Deux Mondes*, t. I, 2e série, 1833.

Dumas, Alexandre, *Impressions de voyage. En Suisse (1835)*, Paris, Hermann, 2005.

Dumont d'Urville, Jules Sébastien César (dir.), *Voyage autour du monde : exécuté par ordre du Roi sur la corvette de Sa Majesté « la Coquille » pendant les années 1822, 1823, 1824 et 1825, sous le ministère et conformément aux instructions de S.E.M. le Marquis de Clermont-Tonnerre, ministre de la Marine ; et publié sous les auspices de Son Excellence Mgr le Comte de Chabrol, par M. L. I. Duperrey, capitaine de frégate, chevalier de Saint-Louis et membre de la Légion d'honneur, commandant de l'expédition, 6 volumes in-4° accompagnés de quatre Atlas, formant au moins 376 planches, dont 230 environ coloriées, dessinée et gravées par les meilleurs artistes*, 12 vol., Paris, Arthus Bertrand, 1826-1828.

Ehlers, Edvard, « Fra Jordskjælvene paa Island », *Bilag til « Hver 8. Dag »*, 3e année, n°2, 1896, p. 38-40.

Ellis, Thomas, *A True Report of the Third and Last Voyage unto Meta Incognita*, Londres, Thomas Dawson, 1578.

Fournier, Vincent (éd.), *Le Voyage en Scandinavie*. *Anthologie de voyageurs. 1627-1914*, Paris, Robert Laffont, coll. « Bouquins », 2001.

Fraïssé, Marie-Hélène (éd.), *Samuel Hearne. Le piéton du Grand Nord, première traversée de la toundra canadienne (1769-1772)*, Paris, Petite Bibliothèque Payot, 2005.

Franklin, John, *Narrative of a Journey to the Shores of the Polar Sea, in the Years 1819, 20, 21, and 22*, Londres, J. M. Dent, 1819.

Grumbkow, Ina (von), *Ísafold: Reisebilder aus Island*, Berlin, Dietrich Reimer (Ernst Vohsen), 1909.

Hakluyt, Richard, *The principal navigations, voyages, traffiques and discoveries of the English nation Made by Sea or Over Land to the Most Remote and Farthest Distant Quarters of the Earth at Any Time within the Compasse of These 1500 Years: Divided into Three Several Parts According to the Positions of the Regions Whereunto They Were Directed; the First Containing the Personall Travels of the English unto Indæa, Syria, Arabia... the Second, Comprehending the Worthy Discoveries of the English Towards the North and Northeast by Sea, as of Lapland... the Third and Last, Including the English Valiant*

Attempts in Searching Almost all the Corners of the Vaste and New World of America... Whereunto is Added the Last Most Renowned English Navigation Round About the Whole Globe of the Earth, Londres, George Bishop, Ralph Newberie, Christopher Barker, 1589.

Hearne, Samuel, *A journey from Prince of Wales's Fort, in Hudson's Bay, to the northern ocean: undertaken by order of the Hudson's Bay Company for the discovery of copper mines, a north west passage, &c. in the years 1769, 1770, 1771 & 1772*, Londres, A. Strahan and T. Cadell, 1795.

Heinzelmann, Friedrich (éd.), *Reisen nach Färö, Island, Sibirien und den Nord-Polarländern*, Leipzig, Friedrich Fleischer, 1848.

Howell, Frederick William Warboeck, « Iceland To-Day », *The Quarterly Review*, n°357, juillet 1894, p. 58-82.

Howell, Frederick William Warboeck, « Iceland, the Wonderland of Europe. What to see there, and how best to see it. An interview with M. F. W. W. Howell, *Travel*, 3, S. I, 1899, p. 565-570.

Howell, Frederick William Warboeck, « Nature's Wonderland. The Skaptá Lava Stream in Iceland », *Young England*, S. I, 1894, s. p.

Howell, Frederick William Warboeck, « The Northern Glaciers of the Vatna Jökull, Iceland », *British Association for the Advancement of Science*, section E, septembre 1896, s. p.

Howell, Frederick William Warboeck, « The Öræfa Jökull, and its First Ascent », *Proceedings of the Royal Geographical Society*, 14, 1892, p. 841-850.

Howell, Frederick William Warboeck, « To the Peak of Öræfa Jökull », *Travel*, 1, 1896, p. 21-27.

Humboldt, Alexander (von), *Ansichten der Natur mit wissenschaftlichen Erläuterungen*, Tübingen, J. G. Cotta, 1808 (réédition en 1849).

Humboldt, Alexander (von), *Tableaux de la nature, ou Considérations sur les déserts, sur la physionomie des végétaux, et sur les cataractes de l'Orénoque*, Paris, F. Schoell, 1808 (rééditions en 1828, 1851, 1868).

Humboldt, Alexander (von), *Voyage aux régions équinoxiales du Nouveau Continent, fait en 1799, 1800, 1801, 1802, 1803, et 1804, par Alexandre de Humboldt et Aimé Bonpland. Rédigé par A. de Humboldt*, 30 vol., Paris, F. Schoell, 1805-1834.

Janson, Kristofer Nagel, *Hvad jeg har oplevet: livserindringer*, Christiania, Gyldendal, 1913.

Kålund, Peter Erasmus Christian, *Bidrag til en historisk-topografisk beskrivelse af Island*, 2 vol., Copenhague, Gyldendalske Boghandel, 1877-1882.

Kennedy, E. S. *Peaks, Passes and Glaciers. Being Excursions by Members of the Alpine Club*, Londres, Longmans, 1862.

Küchler, Carl, « Am jüngsten Feuerherd der Hekla », *Illustrierte Zeitung*, n°3664, 1913.

Küchler, Carl, « Auf der alten Thingstätte Islands », *Ueberall für Armee und Marine*, 8, n°16, 1906.

Küchler, Carl, « Bilder aus Island », *Leipziger Zeitung*, 1890, n°112, 1890.

Küchler, Carl, « Der Ausbruch der Hekla vom Jahre 1913 », *Geographische Zeitung*, 20, 1914.

Küchler, Carl, « Die Spalteneruption der Hekla vom Jahre 1913 », *Naturwissenschaftliche Wochenschrift*, Neue Folge 13, 1914, p. 314-316.

Küchler, Carl, « Zwei nordische Zauberwelten », *Natur*, 4, 1913, p. 421-430.

La Peyrère, Isaac (de), *Relation du Groenland*, Paris, Augustin Courbé, 1647.

Laborde, Jean Benjamin (de), *Relations de plusieurs Voyages à la Côte d'Afrique, à Maroc, au Sénégal, à Gorée, à Galam, etc. Avec des détails intéressans pour ceux qui se destinent à la Traite des Nègres, de l'Or, de l'Ivoire, etc. Tirées des Journaux de M. Saugnier qui a été long-temps Esclave des Maures et de l'Empereur de Maroc. On y a joint une Carte de ces différens Pays, réduite de la grande Carte d'Afrique de M. Delaborde*, Paris, Gueffier, 1791.

Lamartine, Alphonse (de), *Voyage en Orient (1835)*, édition de Sophie Basch, Paris, Gallimard, coll. « Folio Classique », 2011.
Leith, Disney (Mrs.), *Three Visits to Iceland*, Londres, Masters, 1897.
Lequenne, Michel (éd.), *Christophe Colomb, La Découverte de l'Amérique (1492-1505)*, 2 vol., Paris, La Découverte, 2002.
Lestringant, Frank (éd.), *Jean de Léry. Histoire d'un voyage faict en la terre du Brésil (1578)*, Paris, Librairie générale française, coll. « Les Classiques de Poche », 1994.
Lestringant, Frank (éd.), *Le Brésil d'André Thevet. Les singularités de la France Antarctique (1557)*, Paris, Chandeigne, 1997.
Lloyd, Christopher (éd.), *James Cook. Relations de voyage autour du monde (1821)*, 2 vol., Paris, La Découverte, 2005.
Lock, William George, *Guide to Iceland; A useful handbook for travellers and sportsmen*, Charlton, published by the author, 1882.
Marmier, Xavier, *Lettres sur l'Islande et Poésies*, Paris, Delloye, 1844.
Marmier, Xavier, *Lettres sur le Nord. Danemark, Suède, Norvège, Laponie et Spitzberg*, 2 vol., Paris, H. L. Delloye, 1840.
Martins, Charles, *Du Spitzberg au Sahara : étapes d'un naturaliste au Spitzberg, en Laponie, en Écosse, en Suisse, en France, en Italie, en Orient, en Égypte et en Algérie*, Paris, J.-B. Baillère et fils, 1866.
Maspero, François (éd.), *Jacques Cartier, Voyages au Canada (avec les relations des voyages en Amérique de Gonneville, Verrazano et Roberval) (1545)*, Paris, La Découverte, 1981.
Maupertuis, Pierre Louis Moreau, « Relation du Voyage fait par ordre du Roi au Cercle polaire, pour déterminer la figure de la Terre », dans *Œuvres de Maupertuis (1756). Nouvelle édition corrigée et augmentée*, tome III, Lyon, Jean-Marie Bruyset, 1756, p. 70-175.
Ménard, Philippe, Jeanne-Marie Boivin, Laurence Harf-Lancner, Laurence Mathey-Maille, Jean-Claude Faucon, Danielle Quéruel, Monique Santucci, Joël Blanchard, Michel Quereuil, Marie-Luce Chênerie et Michèle Guéret-Laferté (éd.), *Marco Polo, Le Devisement Du Monde*, 6 vol., Genève, Droz, 2001-2008.
Minguet, Hélène (éd.), *Jean-François de La Pérouse. Voyage autour du monde sur L'Astrolabe et La Boussole (1785-1788)*, Paris, La Découverte, 2005.
Murray, John (éd.), *A Handbook for Travellers in Denmark, with Schleswig and Holstein, and Iceland*, Londres, John Murray, 1883.
Murray, John (éd.), *Handbook for Northern Europe; including Denmark, Norway, Sweden, Finland, and Russia. New Edition, partly re-written, and corrected throughout. With Maps and Plans*, 2 vol., Londres, John Murray, 1848-1849.
Nicol, James, *An Historical and Descriptive Account of Iceland, Greenland, and the Faroe Islands: With Illustrations of their Natural History*, Édimbourg, Oliver & Boyd / Londres, Simpkin, Marshall, & Co., 1840 (multiples rééditions jusqu'en 1854).
Nodier, Charles, John Taylor et Alphonse de Cailleux, *Voyages pittoresques et romantiques dans l'ancienne France. Volume I : Ancienne Normandie*, Paris, Didot l'Aîné, 1820.
Nodier, Charles, *Promenade de Dieppe aux Montagnes d'Écosse*, Paris, Barba, 1821.
Oswald, Elizabeth Jane, *By Fell and Fjord; or, Scenes and Studies in Iceland*, Édimbourg / Londres, William Blackwood and Sons, 1882.
Park, Mungo, *Travels in the Interior Districts of Africa : performed under the Direction and Patronage of the African Association, in the Years 1795, 1796, and 1797* (1796), Londres, Bulmer and Co., 1799 (2e édition).
Pfeiffer, Ida Laura, *Reise nach Skandinavischen Norden und der Insel Island im Jahre 1845*, 2 vol., Pest, Verlag von Gustav Hedenast, 1846.
Queyroux, Fabienne (éd.), *Le Groenland retrouvé. La Relation du Groenland d'Isaac de Lapeyrère*, Toulouse, Anacharsis, Famagouste, 2014.

Ricard, Alain (éd.), *Le Voyage en Afrique. Anthologie 1790-1890*, Paris, Robert Laffont, coll. « Bouquins », 2020.

Robert, David et Jon Krakauer, *Iceland. Land of the Sagas*, New York, Villard, 1990.

Ross, John, *A voyage of Discovery: made under the Orders of the Admiralty, in His Majesty's Ships Isabella and Alexander, for the Purpose of exploring Baffin's Bay, and inquiring into the Probability of a North-West Passage*, Londres, John Murray, 1819.

Ross, John, *Narrative of a Second Voyage in Search of a North-West Passage: and of a Residence in the Arctic Regions during the Years 1829, 1830, 1831, 1832, 1833*, Londres, A. W. Webster, 1835.

Settle, Dionyse, *True Reporte of the Laste Voyage into the West and Northwest Regions, &c. 1577 worthily atchieued by Capteine Frobisher of the sayde voyage the first finder and generall With a description of the people there inhabiting, and other circumstances notable. Written by Dionyse Settle, one of the companie in the sayde voyage, and seruant to the Right Honourable the Earle of Cumberland. by Capteine Frobisher*, Londres, Henrie Middleton, 1577.

Severin, Tim, *The Brendan Voyage: An Epic Crossing of the Atlantic by Leather Boat*, Londres, Hutchinson, 1978.

Skjöldebrand, Anders Fredrik, *Voyage pittoresque au Cap Nord*, nouvelle édition sans gravures, Stockholm, Charles Delén, 1805.

Sterne, Laurence, *A sentimental Journey through France and Italy by Mr Yorick (1768)*, Mineola, Dover publications, 2004.

Tettamanzi, Régis (éd.), *Le Voyage au Brésil. Anthologie de voyageurs français et francophones du XVIe au XXe siècle*, Paris, Robert Laffont, coll. « Bouquins », 2014.

Thoroddsen, Þorvaldur, « Dr. Thoroddsen's Exploration in Iceland, 1898 », *The Geographical Journal*, vol. 12, n°5, novembre 1898, p. 496-498.

Thoroddsen, Þorvaldur, « Explorations in Iceland during the years 1881-1898 », *Geographical Journal*, vol. XIII, n°3, mars 1899, p. 251-274 ; n°5, mai 1899, p. 480-513.

Thoroddsen, Þorvaldur, « Ferð til Veiðivatna sumarið 1889 », *Andvari*, janvier 1890, p. 44-115.

Thoroddsen, Þorvaldur, « Ferð um austurland sumarið 1882 », *Andvari*, janvier 1883, p. 17-96.

Thoroddsen, Þorvaldur, « Ferð um Austur–Skaptafellssýslu og Múlasýslur sumarið 1894 (Fyrri hluti) », *Andvari*, janvier 1895, p. 1-84.

Thoroddsen, Þorvaldur, « Ferð um Austur–Skaptafellssýslu og Múlasýslur sumarið 1894 (Síðari hluti) », *Andvari*, janvier 1896, p. 1-33.

Thoroddsen, Þorvaldur, « Ferð um Norður–Þingeyjarsýslu sumarið 1895 », *Andvari*, janvier 1897, p. 17-71.

Thoroddsen, Þorvaldur, « Ferð um Snæfellsnes sumarið 1890 », *Andvari*, janvier 1891, p. 27-118.

Thoroddsen, Þorvaldur, « Ferð um Vestur–Skaptafellssýslu sumarið 1893 », *Andvari*, janvier 1894, p. 44-161.

Thoroddsen, Þorvaldur, « Ferðasaga frá Vestfjörðum (Fyrri hluti) », *Andvari*, janvier 1887, p. 99-203.

Thoroddsen, Þorvaldur, « Ferðasaga frá Vestfjörðum (Síðari hluti) », *Andvari*, janvier 1888, p. 46-93.

Thoroddsen, Þorvaldur, « Ferðir á Norðurlandi 1896 og 1897 », *Andvari*, janvier 1898, p. 104-179.

Thoroddsen, Þorvaldur, « Ferðir á suðurlandi sumarið 1883 », *Andvari*, janvier 1884, p. 1-76.

Thoroddsen, Þorvaldur, « Fra det sydøstlige Island. Rejseberetning fra Sommeren 1894 », *Geografisk Tidsskrift*, vol. 13, 1895, p. 8-37.

Thoroddsen, Þorvaldur, « Fra Vestfjordene i Island. En Rejseberetning fra Sommeren 1887 », *Geografisk Tidsskrift*, vol. 9, 1887, p. 149-168.

Thoroddsen, Þorvaldur, « Ódáðahraun: Frásaga um ferðir og rannsóknir sumarið 1884 (Fyrri hluti) », *Andvari*, janvier 1885, p. 20-108.
Thoroddsen, Þorvaldur, « Ódáðahraun: Frásaga um ferðir og rannsóknir sumarið 1884 (Síðari hluti) », *Andvari*, janvier 1886, p. 125-161.
Thoroddsen, Þorvaldur, « Rauðukambar, Kerlingarfjöll og Klalvegur: ferðasaga (1888) », *Andvari*, janvier 1889, p. 56-119.
Thoroddsen, Þorvaldur, « Rejse i Vester-Skaptafells Syssel paa Island i Sommeren 1893 », *Geografisk Tidsskrift*, vol. 12, 1893, p. 167-234.
Thoroddsen, Þorvaldur, « Uppi á heiðum: Ferðaskýrsla 1898 », *Andvari*, janvier 1899, p. 10-50.
Tweedie, Alec (Mrs.) (Ethel Brilliana Harley Tweedie), *A Girl's Ride in Iceland*, Londres / Sydney, Griffith, Farran, Okeden & Welsh, 1889.
Verdun de la Crenne, Jean-René (de), *Voyage fait par ordre du Roi en 1771 et 1772, en diverses parties de l'Europe, de l'Afrique et de l'Amérique ; Pour vérifier l'utilité de plusieurs Méthodes et Instrumens, servant à déterminer la Latitude & la Longitude, tant du Vaisseau que des Côtes, Isles & Ecueils qu'on reconnoît : suivi de Recherches pour rectifier les cartes hydrographiques. Par M. de Verdun de La Crenne, le Chevalier de Borda, et Pingré*, tome second, Paris, Imprimerie Royale, 1778.
Vespucci, Amerigo, « Mundus novus ». 1503, *Encyclopedia Virginia* [ressource en ligne]. URL : https://www.encyclopediavirginia.org/Mundus_novus_1503.
Waiblinger, Wilhelm, *Reisebilder aus Italien (1824-1828)*, dans *Werke und Briefe*, édition de Hans Königer, vol. 4, Stuttgart, J. G. Cotta'sche Buchhandlung Nachfolger, 1988.
Waiblinger, Wilhelm, *Wanderung ins Sabinerland. Seitenstück zu Der Frühling in den Gebirgen Latiums*, dans *Wilhelm Waiblinger's gesammelte Werke, mit des Dichters Leben von H. v. Caniss*, vol. 8, Hambourg, Georg Heubel, 1840.
Williams, Glyndwr (éd.), *Captain Cook's Voyages: 1768–1779*, Londres, The Folio Society, 1997.
Williams, John, *An Account of Some Remarkable Ancient Ruins, lately discovered in the Highlands, and Northern Parts of Scotland. In a Series of Letters to G. C. M. Esq*., Édimbourg, William Creech / Londres, T. Cadell, 1777.

2.2. Traités savants

Anonyme, *A. F. Büschings große Erdbeschreibung*, 24 vol., Troppau / Brünn, Joseph Georg Traßler, 1784-1787.
Anonyme, *Büschings neue Erdbeschreibung – neueste Ausgabe*, 11 vol., Schaffhausen, Benedict Hurter, 1766-1771.
Anonyme, *Harper's Introductory Geography: With Maps and Illustrations Prepared* (1877), New York, Harper's and Brothers, 1879.
Bruun, Daniel, « Arkæologiske Undersøgelser paa Island foretagne i Sommeren 1898 », *Særtryk af « Geografisk Tidsskrift »*, Copenhague, Det nordiske Forlag, 1899.
Bruun, Daniel, « Fra Island. Tekst of Billeder », *Illustreret Tidende*, 37, 1896.
Bruun, Daniel, « Gjennem afised Egne paa Island. Iagttagelser foretagne paa Rejser i Skaftafellsyslerne 1899 og 1902 », *Særtryk af « Tidsskrift for Landøkonomi »* / *Studier af Nordboernes Kulturliv* 3, 2, Copenhague, Det Schubotheske Forlag, 1903.
Bruun, Daniel, « Island og Islænderne », *Illustreret Familie-Almanak for 1906*, Copenhague, 1906, p. 24-25.
Bruun, Daniel, « Oversigt over Undersøgelser foretagne paa Færøerne, Island og Grønland 1894-1905 », *Uddrag af Indberetning til Nationalmuseets 2. Afdeling,* Copenhague, 1908, p. 165-175.

Bryce, James, « Stray Notes on Mountain Climbing in Iceland », *Alpine Journal*, 7, 1874, p. 50-53.

Büsching, Anton Friedrich, *A New System of Geography: in which is given, A General Account of the Situation and Limits, the Manners, History, and Constitution, of the several Kingdoms and States in the known World; And a very particular Description of their Subdivisions and Dependancies; their Cities and Towns, Forts, Sea-ports, Produce, Manufactures and Commerce*, 6 vol., Londres, A. Millar, 1762.

Büsching, Anton Friedrich, *Dr. Anton Friderich Büsching Mitglieds des kosmographischen Gesellschaft zu Nürnberg neue Erdbeschreibung*, 7 vol., Hambourg, Johann Carl Bohn, 1754-1761.

Büsching, Anton Friedrich, *Géographie de Busching*, 12 vol., Lausanne, Société typographique, 1776-1782.

Büsching, Anton Friedrich, *Géographie universelle*, 14 vol., Strasbourg, Bauer, 1768-1779.

Büsching, Anton Friedrich, Matthias Christian Sprengel, Samuel Friedrich Günther Wahl et Christoph Daniel Ebeling, *Erdbeschreibung*, 13 vol., Hambourg, 1787-1805.

Büsching, Anton Friedrich, *Nuova Geografia di Ant. Federico Büsching consigliere del consistore supremo del re di Prussia, e direttore del Collegio illustre di Berlino ; Tradotta in lingua toscana dall'ab. Gaudioso Jagemann*, 35 vol., Venise, Presso Antonio Zatta, 1773-1782.

Chambers, Robert, « The Volcanic Eruptions of Iceland in 1874 and 1875 », *Proceedings of the Royal Society of Edinburgh*, 9, 1875-1876, p. 45-58.

Collectif, *Encyclopédie méthodique. Géographie. Tome Second*, Paris, Panckoucke / Madrid, Jacques Thévin, 1784.

Cornwell, James, *A School Geography* (1847), Londres, Simpkin, Marshall, 1862.

Diderot, Denis et Jean Le Rond d'Alembert (éd.), *Encyclopédie, ou dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers, etc*, University of Chicago, ARTFL Encyclopédie Project (Autumn 2017 Edition), Robert Morrissey and Glenn Roe (éd.). URL : http://encyclopedie.uchicago.edu/.

Erkes, Heinrich, « Der Anteil der Deutschen an der Erforschung Inner-Islands. Eine Skizze », *Die Erde. Illustriertes Monatsschrift für Länder und Völkerkunde*, 2. Jahrg. Nr. 12, 1914, p. 225-228.

Erkes, Heinrich, « Eine Ruinestasdt in Nord-Island », *Mitteilungen der Islandfreunde*, 14, 1927, s. p.

Erkes, Heinrich, « Fra Islands Indre. Rejseskitser », *Geografisk Tidsskrift*, 1912, p. 233-238.

Erkes, Heinrich, « Hundert Jahre deutsche Islandsforschung 1819-1923 », *Mitteilungen der Islandfreunde*, 11, 1924, s. p.

Erkes, Heinrich, « Islands Klima », *Mitteilungen der Islandfreunde*, 4, 1916, s. p.

Erkes, Heinrich, « Naturbilder aus dem Innern Islands », *Am häuslichen Herd: schweizerische illustrierte Monatsschrift*, Band 18 (1914-1915), Heft 7, p. 210-217.

Erkes, Heinrich, « Vulkanausbruch in der Gegend der Hekla », *Zeitschrift der Gesellschaft für Erdkunde zu Berlin*, 1913, p. 474-475.

Feddersen, Arthur Frederik, « Bemærkinger om islandske Fiskerier », *Fiskeritidende*, 1884, p. 393-401.

Feddersen, Arthur Frederik, « Et besøg ved en islandsk Fjord, til Dels efter et Foredrag », *Geografisk Tidsskrift*, 8, 1885, p. 19-21.

Feddersen, Arthur Frederik, « Geysirdalen og dens Vandløb », *Geografisk Tidsskrift*, 9, 1888, p. 1-11.

Feddersen, Arthur Frederik, *Islandske Fiskerier. Et Foredrag*, Copenhague, Th. Stenersens bogtrykkeri, 1885.

Feddersen, Arthur Frederik, « L'eider en Islande », *Revue des sciences naturelles appliquées*, n°5 et 7, 5 mars et 5 avril 1890.
Feddersen, Arthur Frederik, « The Fisheries of Iceland », *Report of the United States Commission for Fish and Fisheries for 1884*, Washington, 1886, p. 301-308.
Feddersen, Arthur Frederik, « The Freshwater Fisheries of Iceland », *Report of the United States Commission for Fish and Fisheries for 1884*, Washington, 1886, p. 323-332.
Gratacap, Louis P., « The Minerals of Iceland with a Note on Zeolitic Occurrences and Association », *Bulletin of the New York Mineral. Club*, 1, 1907.
Grossmann, Karl, « Notes on the Less-Known Interior of Iceland », *Report of the British Association for the Advancement of Science*, Liverpool, 1896.
Grossmann, Karl, « Observations on the Glaciation of Iceland », *The Glacialists' Magazine*, 1, 1893, p. 33-45.
Grossmann, Karl, « On Hollow Pyramidal Ice Crystals », *Nature*, vol. 50, n°130, 1894, p. 600-602.
Grossmann, Karl, « The Crater Hverfjall », *The Glacialists' Magazine*, 1, 1893, p. 85-91.
Gruner, Gottlieb Sigmund, *Die Eisgebirge des Schweizerlandes : beschrieben von Gottlieb Sigmund Gruner*, 3 vol., Berne, Verlag der neuen Buchhandlung bey Abraham Wagner, Sohn, 1760.
Gruner, Gottlieb Sigmund, *Histoire naturelle des glacières de Suisse. Traduction libre de l'allemand de M. Grouner par M. de Kéralio, premier capitaine aide-major à l'école royale militaire, & chargé d'enseigner la Tactique aux éleves de cette école* (1760), Paris, Panckoucke, 1770.
Guthrie, William, *A New System of Modern Geography: or, a Geographical, Historical, and Commercial Grammar; and Present State of the Several Kingdoms of the World*, 4 vol., Londres, C. Dilly, G. G. J. & J. Robinson, 1782.
Guthrie, William, *A New System of Modern Geography: or, a Geographical, Historical, and Commercial Grammar; and Present State of the Several Kingdoms of the World*, 2 vol., Philadelphie, Matthew Carey, 1794-1795.
Guthrie, William, *Abrégé de la Nouvelle Géographie universelle, physique, politique et historique d'après le plan de William Guthrie ; Rédigé, depuis son origine (1800), jusqu'à ce jour, par Hyacinthe Langlois*, 2 vol., Paris, Hyacinthe Langlois, 1819.
Guthrie, William, *Compendio di Geografia Universale ragionata, storica e commerciale fatto sopra l'ultima edizione della Grande Geografia di William Guthrie colla Geografia antica rifusa nella moderna*, Milan, G. G. Destefanis, 1809.
Guthrie, William, *Elementi di Geografia antica e moderna raccolti dalla Geografia Universale del Signor Guglielmo Guthrie, e dalle ultime edizione di Bertholon e la Croix ; ed esposti secondo il metodo del Sig. de L'Isle, ad uso de' giovanetti*, 2 vol., Naples, Vincenzo Orsino, 1803.
Guthrie, William, *Nouvelle Géographie universelle, descriptive, historique, industrielle et commerciale des quatre parties du monde*, 2 vol., Paris, Hyacinthe Langlois, An VII (4 rééditions entre l'An VII et 1807).
Herrmann, Paul, « Die Drangahalbinsel », *Mitt. d. Islandfr.*, 17, 1930, p. 95-103.
Herrmann, Paul, « Die Gláma », *Mitt. d. Islandfr.*, 4, 1916, p. 31-38, 52-59.
Herrmann, Paul, « Island. Das Land und das Volk. Mit 9 Abbildungen im Text », *Aus Natur und Geisteswelt*, 461, 1914.
Herrmann, Paul, « Island. Mit Bildern nach Aufnahmen des Verfassers », s. 1 & s. a., p. 99-114.
Herrmann, Paul, « Islands Nordkap (Horn) », *Mitt. d. Islandfr.*, 16, 1929, p. 43-57, 73-78.
Keilhack, Konrad, « Aus dem nördlichen Island. Nach dem Reisebericht Dr. Th. Thoroddsen », *Peterm. Mitt.*, 44, 1898, p. 217-222.

Keilhack, Konrad, « Beiträge zur Geologie der Insel Island. Mit vier Tafeln », *Besonderer Abdruck a. d. Zeitschrift dt. Geol. Gesellschaft*, 1886.
Keilhack, Konrad, « Die ersten 20 Blätter einer neuen topographischen Karte von Island », *Sonder Abdruck aus dem Juni-Protokoll der dt. Geol. Gesellschaft*, 58, 1906, p. 169-172.
Keilhack, Konrad, « Island. Bilder aus der Ultima Thule », *Mutter Erde, eine Wochenschrift*, 2, 1900, p. 361-364, p. 383-388.
Keilhack, Konrad, « Islands Natur und ihre Einflüsse auf die Bevölkerung », *Deutsche geographische Blätter*, 9, 1886, p. 1-30.
Keilhack, Konrad, « Ueber postglaziale Meeresablagerungen in Island », *Zeitschrift der deutschen Geologischen Gesellschaft*, 36, 1884, p. 145-160.
Keilhack, Konrad, « Vergleichende Beobachtungen an isländischen Gletscher- und norddeutschen Diluvial-Ablagerungen », *Jarhbuch d. Geolog. Landesanstalt u. Bergakad.*, 1883, p. 159-176.
Kneeland, Samuel, *The Wonders of the Yosemite Valley, and of California*, Boston, A. Moore, 1871.
Kneeland, Samuel, *Volcanoes and earthquakes. A popular account of their nature, causes, effects and geographical distribution, from personal observation in the Hawaiian and Philippine islands, Japan, Iceland, the Mediterranean basin, Spain and the United States*, Boston, D. Lothrop Company, 1888.
Komorowicz, Maurice (von), « Ein Ritt durch Island », *Sonder-Abdruck aus Band XCII, Nr. 24 des Globus*, 1907, p. 373-377.
Komorowicz, Maurice (von), *Der Strytur, ein isländischer Lavavulkan. Eine vergleichende Studie über Lavavulkane, sowie ähnliche Gebilde*, Stuttgart, Schweizerbart'sche, 1912.
Komorowicz, Maurice (von), *Die Kratergruppe Raudhólar auf der Halbinsel Reykjanes. Eine vergleichende Studie über parasitäre Kratergruppen*, Stuttgart, Schweizerbart'sche, 1912.
Komorowicz, Maurice (von), *Vulkanologische Studien auf einigen Inseln des Atlantischen Oceans. Mit zahlreichen Illustrationen nach Ölgemälden von Cécile von Komorowicz sowie photographischen Aufnahmen des Verfassers*, Stuttgart, Schweizerbart, 1912.
Labonne, Henry, « Conférence de M. le docteur Labonne, explorateur, sur sa mission en Islande », *Union géographique du Nord de la France – Bulletin*, 8, 1887, p. 97-127.
Labonne, Henry, « En Islande, par le Dr Labonne », *L'Union pharmaceutique*, 28 août 1886, 1887.
Labonne, Henry, « Explorations de l'Islande », *Bulletin de la Société de géographie de Toulouse*, 5, 1886, p. 662-664.
Labonne, Henry, « L'Islande à vol d'oiseau », *Annuaire du Club Alpin français*, 13, 1886.
Labonne, Henry, « L'Islande. Conférence faite à la Société de géographie commerciale de Bordeaux dans sa séance publique annuelle du 24 janvier 1887 », *Bulletin de la Société de géographie commerciale de Bordeaux*, 10, 1887.
Labonne, Henry, « La vallée des Geysers d'Islande en 1886 », *La Nature*, 737, 1887, p. 106-110.
Labonne, Henry, « La vie de nos pêcheurs en Islande », *Bulletin de la Société de géographie commerciale de Bordeaux*, 10, 1887, p. 619-626.
Labonne, Henry, « Le gisement de spath d'Islande », *Bulletin de la Société de géographie commerciale de Bordeaux*, 10, 1887, p. 703-704.
Labonne, Henry, « Lettres sur l'Islande et les Færö », *Bulletin de la Société de géographie commerciale de Bordeaux*, 10, 1887, p. 205-208.
Labonne, Henry, « Lettres sur l'Islande », *Comptes rendus de la Société de la géographie de Paris*, 1887, p. 81, 132, 245, 291-292, 429-431.

Malte-Brun, Conrad, *Précis de la Géographie universelle, ou Description de toutes les parties du monde, sur un plan nouveau, d'après les grandes divisions naturelles du globe*, tome VI, Paris, Aimé-André, 1826.

Malte-Brun, Conrad, *Universal Geography, or A Description of All the Parts of the World, on a New Plan, according to the Great Natural Divisions of the Globe*, 6 vol., Philadelphie, Anthony Finley / Édimbourg, Adam Black, 1827.

Maurer, Konrad, « Die Hölle auf Island », *Zeitschrift des Vereins für Volkskunde*, 4, 1893, p. 256-269.

Maurer, Konrad, « Weiteres über die Hölle auf Island », *Zeitschrift des Verein für Volkskunde*, 8, 1898, p. 452-454.

Maurer, Konrad, « Zum Aberglauben auf Island », *Zeitschrift des Vereins für Volkskunde*, 3, 1893, p. 225.

Maury, Matthew Fontaine, *Maury's New Eléments of Geography for Primary and Intermediate Classes*, New York / Cincinnati / Chicago, American Book Company, 1907.

Nicol, James, *Geological Map of Scotland*, Édimbourg / Londres, William Blackwood & Sons, 1857.

Nicol, James, *Geology and Scenery of the North of Scotland*, Édimbourg, Oliver & Boyd, 1866.

Nicol, James, *Guide to the Geology of Scotland: containing an Account of the Character, Distribution, and more interesting Appearances of its Rocks and Minerals. With a Geological Map and Plates*, Édimbourg, Oliver & Boyd, 1844.

Nicol, James, *Manual of Mineralogy, or The Natural History of the Mineral Kingdom*, Édimbourg, A. and C. Black, 1849.

Paijkull, Carl Wilhelm, « Bidrag till kännedomen om Islands bergsbyggnad. Med en karta. Till kongl. vet. Akad. Inlemnad den 9. januari 1867 », *Kongl. svenska Vetensk. Akad. Handlingar*, vol. 7, n°1, 1867.

Paijkull, Carl Wilhelm, *Istiden i Norden. Ett geologiskt utkast. Föreläsningar hållna i Stockholm hösten 1866. Med illustrationer och kartor*, Stockholm, Albert Bonnier, 1867.

Pennant, Thomas, *Arctic Zoology*, 2 vol., Londres, Henry Hugh, 1784-1785.

Pontoppidan, Erik, *Første Forsøg paa Norges naturlige Historie*, Copenhague, Ludolph Henrich Lillie, 1752-1753.

Preyer, William Thierry, « Über Plautus impennis (Alca impennis L.) », thèse de doctorat, Université de Heidelberg, 1862, p. 279-350.

Rougemont, Philippe (de), « Note sur la flore de l'Islande et plantes rapportées de cette contrée », *Bulletin de la Société des sciences naturelles de Neuchâtel*, t. XI, 1er cahier, 1877, s. p.

Rougemont, Philippe (de), « Voyage en Islande », *Bulletin de la Société des sciences naturelles de Neuchâtel*, t. XI, 1er cahier, 1877, s. p.

Sanis, Jean-Léon, *Géographie générale physique, politique, économique*, 5e édition, Paris, Jules Delalain et Fils, 1873.

Sardou, Antoine-Léandre, *Abrégé de Géographie commerciale et industrielle*, 3e édition, Paris, L. Hachette et Cie, 1855.

Smith, Charles Sprague, « Modern Iceland », *Bulletin of the American Geographical Society*, 22, 1890, p. 242-273.

Smith, Charles Sprague, « The Vinland voyages », *Bulletin of the American Geographical Society*, 24, 1892, p. 510-535.

Smith, Robert Angus, « On a Peculiar Fog Seen in Iceland, and on Vesicular Vapour », *Memoirs of the Literary and Philosophical Society of Manchester*, vol. V, IIIe Series, p. 149-164.

Smith, Robert Angus, « On Some Ruines at Ellida Vatn and Kjalarnes in Iceland », *Proceedings of the Society of Antiquaries of Scotland*, 10, 1874.

Thienemann, Friedrich August Ludwig, *Naturhistorische Bemerkungen gesammelt auf einer Reise im Norden von Europa vorzüglich in Island in den Jahren 1820 bis 1821*, Leipzig, Carl Heinrich Reclam, 1824.
Waltershausen, Wolfgang Sartorius (von), *Erläuterungen zum Geologischen Atlas von Island*, Göttingen, Dieterichsche Buchhandlung, 1853.
Waltershausen, Wolfgang Sartorius (von), *Geologischer Atlas von Island*, Göttingen, Dieterichsche Buchhandlung, 1853.
Waltershausen, Wolfgang Sartorius (von), *Über die vulkanischen Gesteine in Sicilien und Island und ihre submarine Umbildung*, Göttingen, Dieterichsche Buchhandlung, 1853.
Watts, William Lord, « Ascent of Myrdals Jökull », *The Alpine Journal*, 7, 1876, p. 179-191.
Watts, William Lord, « Journey across the Vatna Jökull, in the Summer of 1875 », *Journal of Royal Geographical Society*, 46, [date inconnue].
Winkler, Gustav Georg, « Der Süden und Norden Islands », *Westermann's Jahrbuch* 9, S. 1., 1861, p. 219-222.
Winkler, Gustav Georg, « Eine Reise nach Island. Die Südküste von Island. Mit Abbildungen », *Westermann's Illustrierte deutsche Monatshefte*, 6, S. 1, 1859, p. 502-509.
Zirkel, Ferdinand, « Basaltglas von Reykir in Island », *Sitzungber. d. mat. nat. Cl. d. Wiss. in Wien*, 47, p. 259-260.
Zirkel, Ferdinand, « Lava vom Almeníngr-hraun zwischen Reykjavík und Krisuvík », *Sitzungber. d. mat. nat. Cl. d. Wiss. in Wien*, 42, p. 252-254.
Zirkel, Ferdinand, « Mandelstein aus der Gegend zwischen Reykjavík und Seljadlr in Island », *Sitzungber. d. mat. nat. Cl. d. Wiss. in Wien*, 42, p. 251-252.
Zirkel, Ferdinand, « Obsidian vom Hrafntinnuhryggr, *Sitzungber. d. mat. nat. Cl. d. Wiss. in Wien*, 42, p. 267-268.
Zirkel, Ferdinand, « Pechstein von der Baula in Island », *Sitzungber. d. mat. nat. Cl. d. Wiss. in Wien*, 47, p. 257-259.
Zirkel, Ferdinand, « Quarzführender Trachyt von der Baula in Island », *Sitzungber. d. mat. nat. Cl. d. Wiss. in Wien*, 42, p. 243-244.
Zirkel, Ferdinand, « Trachyt vom Hofe Fagranes im Öxnadalr, Nord-Island, *Sitzungber. d. mat. nat. Cl. d. Wiss. in Wien*, 47, p. 237-238.
Zirkel, Ferdinand, « Vulkanische Asche, die vom 29. auf den 30. März 1875 in Norwegen fiel », *Neues Jahrb. f. Mineral*, S. 1, 1875, p. 399-401.
Zirkel, Ferdinand, *Bemerkungen über die geognostischen Verhältnisse Islands*, Leipzig, Brockhaus, 1862.
Zirkel, Ferdinand, « De geognostica Islandiae constitutione observationes. Dissertatio geognostica », thèse de doctorat, Bonn, 1861.

2.3. Œuvres littéraires et philosophiques[1]

Ampère, Jean-Jacques, « Discours sur l'ancienne littérature scandinave », *Revue des Deux Mondes*, période initiale, t. 6, 1832, p. 385-403.
Ampère, Jean-Jacques, « Sigurd, tradition épique selon l'Edda et les Niebelungs », *Revue des Deux Mondes*, période initiale, t. 7, 1832, p. 315-346 et 413-451.
Ampère, Jean-Jacques, « Sur la vie et les œuvres comiques d'Holberg », *Revue des Deux Mondes*, période initiale, t. 7, 1832, p. 45-69.

[1] Nous ne présentons dans cette section que les éditions et traductions d'œuvres littéraires islandaises médiévales et postmédiévales auxquelles font référence les voyageurs, ainsi que celles auxquelles nous recourons à l'appui de notre analyse. L'on trouvera un panorama bien plus exhaustif de ces éditions et traductions dans l'annexe 2 de la présente thèse.

Anderson, Rasmus Bjørn, *America Not Discovered by Columbus: A Historical Sketch of the Discovery of America by the Norsemen, in the Tenth Century*, Chicago, S. C. Griggs & company, 1874.
Anderson, Rasmus Bjørn, *Norse Mythology*, Chicago, S. C. Griggs and Co. / Londres, Trübner & Co., 1875.
Anonyme, « Northern Mythology, from the French of Marmier », *The Knickerbocker: or, New York Monthly Magazine*, vol. XXX, n°2, août 1847, p. 95-105.
Anonyme, *Répertoire de la Littérature ancienne et moderne […]*, Paris, Castel de Courval et Boulland et Cie, 1825.
Árnason, Jón, *Huldufólkssögur*, Reykjavík, Ísafoldarprentsmiðja, 1901.
Árnason, Jón, *Íslenzk Æfintýri*, Reykjavík, E. Þórðarson, 1852.
Árnason, Jón, *Íslenzkar Þjóðsögur og Æfintýri*, 2 vol., Leipzig, J. C. Hinrichs, 1862-1864.
Atkinson, George Clayton, *Sketch of the Life and Works of the Late Thomas Bewick*, Newcastle, printed T. and J. Hodgson for Emerson Charnley and Longman and Co., 1831.
Ballantyne, Robert Michael, *The Norsemen in the West or America before Columbus*, Londres, James Nisbet & Co., 1872.
Baring-Gould, Sabine, *Curiosities of Olden Times*, Londres, J. T. Hayes ; New York, Pott & Amery, 1869.
Baring-Gould, Sabine, *Curious Myths of the Middle Ages*. Londres / Oxford / Cambridge, Rivingtons, 1866.
Baring-Gould, Sabine, *Devonshire Characters and Strange Events*, Londres / New York, John Lane, 1908.
Baring-Gould, Sabine, *Songs of the West; Folk Songs of Devon and Cornwall, collected from the Mouths of the People*, 4 vol., Londres, Methuen & Co. Ltd., 1890.
Baring-Gould, Sabine, *Yorkshire Oddities, Incidents, and Strange Events*, Londres, J. Hodges, 1874.
Baudelaire, Charles, *L'Art romantique. Œuvres complètes de Charles Baudelaire III*, Paris, Calmann Lévy, 1885.
Baudelaire, Charles, *Les Fleurs du Mal (1857)*, dans *Œuvres complètes I*, texte établi, présenté et annoté par Claude Pichois, Paris, Gallimard NRF, coll. « Pléiade », 1975.
Baumgartner, Alexander (trad. et éd.), *Das altnordische Sonnenlied (Sólarljóð): Ein christlicher Gesang der Edda*, Fribourg-en-Brisgau, Herdersche Verlagshandlung, 1888.
Baym, Nina (dir.), *The Norton Anthology of American Literature. Volume B: American Literature 1820-1865*, New York / Londres, W. W. Norton & Company, 2002 (6e édition).
Benedeit, *Le Voyage de saint Brendan*, édition bilingue, texte, traduction, présentation et notes par Ian Short et Brian Merrilees, Paris, Champion Classiques Moyen Âge, 2006.
Benedeit, *The Anglo-Norman Voyage of Saint Brendan, edited by Ian Short and Brian Merrilees*, Manchester, Manchester University Press, 1979.
Bodin, Jean, *La Méthode de l'histoire* (1566), traduction de P. Mesnard, Paris, Les belles lettres, 1941.
Boer, Richard Constant, *Die Edda mit Historisch-Kritischem Commentar*, Haarlem, H. D. T. Willink & Zoon, 1922.
Boer, Richard Constant, *Die Edda: Einleitung und Text*, Haarlem, H. D. T. Willink & Zoon, 1922.
Boer, Richard Constant, *Die Sagen von Ermanarich und Dietrich von Bern*, Halle-sur-Saale, Buchhandlung des Waisenhauses, 1910.
Boer, Richard Constant, *Untersuchungen über den Ursprung und die Entwicklung der Nibelungensage*, 3 vol., Halle-sur-Saale, Verlag der Buchhandlung des Waisenhauses, 1906, 1907, 1909.

Boyer, Régis (trad. et éd.), *L'Edda poétique*, Paris, Fayard, coll. « L'Espace intérieur », 1992.
Boyer, Régis (trad. et éd.), *Livre de la colonisation de l'Islande*, Turnhout, Brepols, 2000.
Boyer, Régis (trad. et éd.), *Contes populaires d'Islande*, Reykjavík, Almenna Bókafélagi, 2001 (1983, 1999).
Boyer, Régis (trad. et éd.), *Sagas islandaises*, Paris, Gallimard NRF, coll. « Pléiade », 1987.
Boyer, Régis (trad. et éd.), *Sagas légendaires islandaises*, textes traduits, présentés et annotés par Régis Boyer, avec le concours de Jean Renaud, Toulouse, Anacharsis, 2012.
Brême, Adam (de), *Histoire des archevêques de Hambourg. Avec une Description des îles du Nord*, traduit du latin par Jean-Baptiste Brunet-Jailly, avant-propos et notes de Jean-Baptiste Brunet-Jailly, Paris, Gallimard NRF, coll. « L'aube des peuples », 1998.
Brenner, Oscar (éd.), *Speculum Regale: Ein Altnorwegischer Dialog*, Munich, Christian Kaiser, 1881.
Cervantès, Miguel (de), *Don Quijote de La Mancha*, edición del Instituto Cervantes dirigida por Francisco Rico con la colaboración de Joaquín Forradellas, estudio preliminar de Fernando Lázaro Carreter, Barcelone, Instituto Cervantes Crítica, 1998
Chateaubriand, François-René (de), *Atala, ou les Amours de deux sauvages dans le désert (1801)*, dans *Œuvres romanesques et voyages I*, texte établi, présenté et annoté par Maurice Regard, Paris, Gallimard NRF, coll. « Pléiade », 1969, p. 16-115.
Chateaubriand, François-René (de), *Génie du christianisme ou Beautés de la religion chrétienne (1802)*, dans *Essais sur les révolutions. Génie du christianisme*, texte établi, présenté et annoté par Maurice Regard, Paris, Gallimard NRF, coll. « Pléiade », 1969, p. 459-1370.
Chateaubriand, François-René (de), *Les Martyrs ou le Triomphe de la religion chrétienne (1809)*, dans *Œuvres romanesques et voyages II*, texte établi, présenté et annoté par Maurice Regard, Paris, Gallimard NRF, coll. « Pléiade », 1969, p. 29 *et sqq*.
Chateaubriand, François-René (de), *Mémoires d'Outre-tombe* (1848), tome I, édition de Jean-Paul Clément, avant-propos de Jean d'Ormesson, Paris, Gallimard Quarto, 1997.
Cleasby, Richard et Guðbrandur Vigfússon, *An Icelandic-English dictionary, based on the ms. collections of the late Richard Cleasby. Enlarged and completed by Gudbrand Vigfússon. With an introduction and life of Richard Cleasby by George Webbe Dasent*, Oxford, Clarendon Press, 1874.
Collectif, *Revue poétique du XIXe siècle, ou choix de poésies contemporaines inédites, ou traduites des langues européennes et orientales*, tome second, Paris, Dondey-Dupré, 1835.
Collectif. « L'histoire de la *Revue des Deux Mondes* », *Revue des Deux Mondes* [ressource en ligne]. URL : https://www.revuedesdeuxmondes.fr/qui-sommes-nous/.
Crèvecœur, Michel Guillaume Jean (de), *Letters from an American Farmer describing Certain Provincial Situations, Manners and Customs not generally known and conveying Some Idea of the Late and Present Interior Circumstances of the British Colonies in North America*, Londres, T. Davies, 1782.
Crèvecœur, Michel Guillaume Jean (de), *Lettres d'un cultivateur américain, écrites à W. S. [William Seton], écuyer, depuis l'année 1770 jusqu'à 1781, traduites de l'anglais par *** [écrit et traduit par Saint-John de Crèvecoeur, avec des Lettres servant d'introduction, par Lacretelle]*, 2 vol., Paris, Cruchet, 1784, 1785.
Crèvecœur, Michel Guillaume Jean (de), *Sittliche Schilderungen von Amerika in Briefen eines amerikanischen Guthsbesitzers an einen Freund in England*, Liegnitz / Leipzig, D. Siegert, 1784.
Dasent, George Webbe (trad. et éd.), *The Prose or Younger Edda commonly ascribed to Snorri Sturluson*, Stockholm, Norstedy and Sons / Londres, William Pickering, 1842.

Dasent, George Webbe (trad. et éd.), *The Story of Burnt Njal, or Life in Iceland at the End of the Tenth Century*, 2 vol., Édimbourg, Edmonston and Douglas, 1861.
Dasent, George Webbe (trad. et éd.), *The Story of Gisli the Outlaw*, Édimbourg, Edmonston and Douglas, 1866.
Durand, Frédéric (trad. et éd.), *La Saga de Kormak*, Bayeux, Heimdal, 1975.
Fiske, John, *The Discovery of America with some Accounts of Ancient America and the Spanish Conquest*, 2 vol., Boston / New York, Houghton, Mifflin and Company ; Cambridge, The Riverside Press, 1892
Gering, Hugo (trad.), *Islendzk aeventyri: Islandische Legenden, Novellen und Märchen*, 2 vol., Halle-sur-Saale, Verlag der Buchhandlung des Waisenhauses, 1882-1883.
Gesner, George (dir.), *Anthology of American Poetry*, New York, Avenel Books, 1983.
Goodrich, Aaron, *A History of the Character and Achievements of the So-Called Christopher Columbus*, New York, D. Appleton and Company, 1874.
Grammaticus, Saxo. *La Geste des Danois. Livres I-IX*, traduit du latin par Jean-Pierre Troadec. Introduction de François-Xavier Dillmann, Paris, Gallimard NRF, coll. « L'aube des peuples », 1995.
Green, W. C., *The Story of Egil Skallagrimsson*, Londres, Elliot Stock, 1893.
Grimm, Jacob, *Deutsche Mythologie*, Göttingen, Dieterich, 1835.
Haller, Albrecht (von), *Versuch Schweizerischer Gedichten*, Berne, Haller Göttingen Niedersächsische Staats- und Universitätsbibliothek, 1732.
Hamilton, Terrick, *Antar: a Bedoueen romance; translated from the Arabic*, Londres, Murray, 1819.
Haralson, Eric L. (dir.), *Encyclopedia of American Poetry: The Nineteenth Century*, Chicago / Londres, Fitzroy Dearborn, 1998.
Herbert, William, *Helga: a Poem in Seven Cantos. With Notes and an Appendix*, Londres, John Murray, 1815.
Herbert, William, *Select Icelandic Poetry. Translated from the Originals with Notes*, 2 vol., Londres, T. Reynolds, 1804.
Herder, Johann Gottfried, *Ideen zur Philosophie der Geschichte der Menschheit (1784)*, édition de Karl-Maria Guth, Berlin, Hofenberg, 2017.
Herder, Johann Gottfried, *Idées sur la philosophie de l'histoire de l'humanité*, introduction et traduction d'Edgar Quinet, vol. 3, Paris, F. G. Levrault, 1834.
Hippocrate, *Airs, eaux, lieux* XXIV, 2, traduction de J. Jouanna, Paris, Les Belles Lettres, 1996.
Hjálmarsson, Jón R. et Michel Flament (trad. et éd.), *Guide du Voyageur à la découverte des Contes Populaires Islandais*, Reykjavík, Forlagið, 2014.
Hjálmarsson, Jón R., *Guide du Voyageur à la découverte des Contes Populaires Islandais*, Reykjavík, Forlagið, 2014.
Holland, Henry, *Recollections of Past Life*, Londres, Longmans, Green, and Co., 1872.
Holland, Henry, *Recollections of Past Life*, New York, Appleton & Co., 1872.
Jochumsson, Matthías, *Skugga-Sveinn, eða Utilegumennirnir; sjónleikur i fimm þáttum*, Reykjavík, Sigurður Kristjánsson, 1898.
Jónsson, Einar Már (trad.), *Le Miroir royal*, Lausanne, Esprit ouvert, 1997.
Jubinal, Achille, *La Légende latine de S. Brandaines, avec une traduction inédite en prose et en poésie romanes*, Paris, Techener, Sylvestre, Merklein, 1836.
Kahle, Bernhard, *Isländische geistliche Dichtungen des ausgehenden Mittelalters*, Heidelberg, Carl Winter's Universitätsbuchhandlung, 1898.
Keyser, Rudolf, P. A. Munch et C. R. Unger (éd.), *Speculum Regale. Konungs-Skuggsjá. Konge-Speilet. Et philosophisk-didaktisk Skrift, forfattet i Norge mod Slutningen af det tolfte Aarhundrede*, Christiania, Carl C. Werner & Comp., 1848.

Krohg, Georg Anton (trad.), *Islandske folkesagn efter Arnason, Maurer og fleere*, Christiania, J. W. Cappelen, 1863.
Küchler, Carl, *Nordische Heldensagen, aus dem Altisländischen übersetzt und bearbeitet von Carl Küchler*, Brême, M. Heinsius Nachfolger, 1892.
La Motte Fouqué, Friedrich (de), *Die Sage von dem Gunnlaugur, genannt Drachenzunge und Rafn dem Skalden. Eine Islandskunde des elften Jahrhunderts*, 3 vol., Vienne, Anton Pichler, 1826.
Laboulaye, Édouard, *Contes choisis*, Paris, Charpentier et Fasquelle, 1891.
Lapouge, Gilles, *L'Incendie de Copenhague*, Paris, Albin Michel, 1995.
Larson, Laurence Marcellus (trad.), *The King's Mirror (Speculum regale-Konungs skuggsjá)*, New York, The American-Scandinavian Foundation, 1917.
Laxness, Halldór Kiljan, *La Cloche d'Islande*, traduction de Régis Boyer (1976), Paris, GF Flammarion, 1998.
Lehmann-Filhés, Margarethe, *Isländische Volkssagen*, 2 vol., Berlin, Mayer & Müller, 1888-1891.
Longfellow, Henry Wadsworth, *Ultima Thule*, Boston, Houghton, Mifflin & Company, 1880.
Loti, Pierre, *Pêcheur d'Islande*, Paris, Calmann-Lévy, 1886.
Macpherson, James, *Fingal, an Ancient Epic Poem in Six Books, together with Several Other Poems composed by Ossian, the Son of Fingal, translated from the Gaelic Language*, Londres, T. Becket and P. A. De Hondt, 1762.
Macpherson, James, *Fragments of ancient poetry, collected in the Highlands of Scotland, and translated from the Galic or Erse language by James Macpherson*, Édimbourg, G. Hamilton & J. Balfour, 1760.
Macpherson, James, *Temora, an Ancient Epic Poem, in Eight Books: together with Several Other Poems, composed by Ossian, the Son of Fingal*, Londres, T. Becket & P. A. De Hondt, 1763.
Macpherson, James, *The Works of Ossian the Son of Fingal. In Two Volumes. Translated from the Galic language by James Macpherson*, Londres, T. Becket & P. A. De Hondt, 1765.
Magnus, Olaus, *Histoire et Description des peuples du Nord*, traduit du latin et présenté par Jean-Marie Maillefer, Paris, Les Belles Lettres, coll. « Les Classiques du Nord », 2004.
Magnússon, Eiríkr et William Morris (trad. et éd.), *The Story of the Ere-Dwellers*, dans *The Saga Library*, vol. 2, Londres, Bernard Quaritch, 1892.
Magnússon, Eiríkr et William Morris, *The Saga Library*, 6 vol., Londres, 1891-1905.
Magnússon, Eiríkur et William Morris (trad.), *Grettis Saga. The Story of Grettir the Strong, translated from the Icelandic*, Londres, F. S. Ellis, 1869.
Magnússon, Eiríkur et William Morris, *The Story of Grettir the Strong*, Londres, F. S. Ellis, 1869.
Mallet, Paul-Henri, *Histoire de Danemark (depuis Germund en 714 jusqu'en 1699)*, 3 vol., Copenhague, s. n., 1758.
Mallet, Paul-Henri, *Introduction à l'Histoire de Dannemarc, où l'on traite de la religion, des Loix et des mœurs et des Usages des anciens Danois*, Copenhague, s. n., 1755.
Mallet, Paul-Henri, *Monumens de la Mythologie et de la Poésie des Celtes, et particulièrement des anciens Scandinaves ; pour servir de supplément et de preuves à l'Introduction à l'Histoire de Dannemarc*, Copenhague, Claude Philibert, 1756.
Marmier, Xavier (trad.), *Voyage d'une femme autour du monde. Laponie et Finlande. Les monastères du Levant, le Darfour, l'Ouiday. Chartoum et le Nil blanc. Le fleuve du Niger*, 2 vol., Ixelles lez Bruxelles, Delevigne et Callewaert, 1853.
Marmier, Xavier, « IV. Les sagas », *Revue des Deux Mondes*, t. 8, 1836, p. 287-299.
Marmier, Xavier, « La presse périodique dans les trois royaumes scandinaves », *Revue des Deux Mondes*, période initiale, t. 21, 1840, p. 301-318.

Marmier, Xavier, « Les établissements littéraires et scientifiques de Copenhague », *Revue des Deux Mondes*, période initiale, t. 13, 1838, p. 202-217.
Marmier, Xavier, « Poètes et romanciers du Nord. III. Tegnér », *Revue des Deux Mondes*, quatrième série, vol. 12, n°6, 1837, p. 716-734.
Marmier, Xavier, *À travers le monde : diverses curiosités*, Paris, Hachette & Cie, 1893.
Marmier, Xavier, *Chants islandais*, Copenhague, 1839.
Marmier, Xavier, *Chants populaires du Nord*, Paris, Charpentier, 1842.
Marmier, Xavier, *En Amérique et en Europe*, Paris, Hachette & Cie, 1860.
Marmier, Xavier, *Histoire de la littérature en Danemark et en Suède*, Paris, F. Bonnaire, 1839.
Marmier, Xavier, *Histoire de la littérature scandinave*, Paris, Arthus Bertrand, 1848.
Marmier, Xavier, *Les Fiancés du Spitzberg*, Paris, L. Hachette et Cie, 1859.
Maurer, Konrad, *Die Entstehung des isländischen Staates und seiner Verfassung*, Munich, Christian Kaiser, 1852.
Maurer, Konrad, *Isländische Volkssagen der Gegenwart, vorwiegend nach mündlicher Überlieferung gesammelt und verdeutscht*, Leipzig, J. C. Hinrichs'sche Buchhandlung, 1860.
Maurer, Konrad, *Vorlesungen über altnordische Rechtsgeschichte*, 5 vol., Leipzig, H. Deichert, 1907-1910.
Mead, Edwin Doak (éd.), *Old South Leaflets*, 10th Series, n°2, 1892, p. 15-16.
Metcalfe, Frederick, *History of German literature. Based on the German work of Vilmar*, Londres, Longman, Brown, Green, Longmans, & Roberts, 1858.
Metcalfe, Frederick, *The Englishman and the Scandinavian; or, A Comparison of Anglo-Saxon and Old Norse Literature*, Londres, Trübner & co., 1880.
Metcalfe, Frederick, *The Oxonian in Thelemarken; or, Notes of Travel in South-Western Norway in the Summers of 1856 et 1857. With Glances at the Legendary Lore of that District*, 2 vol., Londres, Hurst and Blackett, 1858.
Metcalfe, Frederick, *The Saxon and the Norseman; or, A Plea for the Study of Icelandic conjointly with Anglo-saxon*, Oxford, printed for private circulation, 1876.
Meyer, Kuno, *The Voyage of Bran Son of Febal to the Land of the Living. An Old Irish Saga. Translation, Notes and Glossary*, 2 vol., Londres, David Nutt, 1895-1897.
Michel, Francisque (trad. et éd.), *Les Voyages merveilleux de saint Brandan à la recherche du Paradis terrestre. Légende en vers du XIIe siècle*, Paris, Claudin, 1878.
Montesquieu, Charles Louis de Secondat (de), *De l'Esprit des Lois* (1748), dans *Œuvres complètes*, édition d'Edouard Laboulaye, Paris, Garnier Frères, 1875
Nodier, Charles, *Essais d'un jeune barde*, Paris, Mme Cavanagh, An XII (1804).
Pascal, Blaise, *Pensées* (1670), dans *Œuvres complètes*, préface d'Henri Gouhier, présentation et notes de Louis Lafuma, Paris, Seuil, 1963.
Percy, Thomas (trad.), *Northern Antiquities. Description of the Manners, Customs, Religion and Laws of the Ancient Danes, and other Northern Nations; Including those of our own Saxon Ancestors, with a Translation of the Edda, or System of Runic Mythology, and other Pieces, from the Ancient Islandic Tongue*, 2 vol., Londres, T. Carnan and Co., 1770.
Percy, Thomas, *Five pieces of runic poetry translated from the Islandic language*, Londres, R. and J. Dodsley in Pall-Mall, 1763.
Percy, Thomas, *Reliques of Ancient English Poetry*, 3 vol., Londres, J. Dodsley in Pall-Mall, 1765.
Platon, *Théétète*, traduction revue de Michel Narcy, Paris, Flammarion GF, 1995.
Poestion, Josef Calasanz (trad.), *Eislandblüten. Sammelbuch neu-isländischer Lyrik mit einer kultur- und literarhistorischen Einleitung und erläuternden Glossen*, Leipzig, Müller, 1905.

Poestion, Josef Calasanz (trad.), *Isländische Märchen. Aus der Originalquellen*, Vienne, Gerold, 1884.
Powell, Frederick York et Guðbrandur Vigfússon, *An Icelandic Prose Reader, with Notes, Grammar, and Glossary*, Oxford, Clarendon Press, 1879.
Powell, George E. J. et Eiríkr Magnússon (trad.), *Icelandic Legends. Collected by Jón Árnason*, Londres, Bentley, 1864.
Powell, George E. J. et Eiríkr Magnússon (trad.), *Icelandic Legends. Collected by Jón Árnason*, Londres, Longmans, Green & Co., 1866.
Renaud, Jean (trad. et éd.), *La Saga de Ragnarr Loðbrok*, traduit de l'islandais ancien et postfacé par Jean Renaud, Toulouse, Anacharsis, coll. « Griffe Famagouste », 2017.
Renaud, Jean et Ásdís R. Magnúsdóttir (trad. et éd.), *Contes d'Islande. Líneik et Laufey. Contes collectés par Jón Árnason*, Paris, L'école des loisirs, 2005.
Renaud, Jean et Ásdís R. Magnúsdóttir (trad. et éd.), *La Géante dans la barque de pierre et autres contes d'Islande*, Paris, José Corti, 2003.
Rousseau, Jean-Jacques, *Discours sur l'Origine et les Fondemens de l'Inégalité parmi les Hommes (1754)*, dans *Collection complète des œuvres*, vol. 1, Genève, 1780-1789, édition en ligne www.rousseauonline.ch, version du 7 octobre 2012.
Rousseau, Jean-Jacques, *Essai sur l'Origine des Langues* (1781), dans *Collection complète des œuvres*, vol. 8, Genève, 1780-1789, édition en ligne www.rousseauonline.ch, version du 7 octobre 2012.
Rousseau, Jean-Jacques, *Les Confessions* (1782), dans *Collection complète des œuvres*, vol. 10, Genève, 1780-1789, édition en ligne www.rousseauonline.ch, version du 7 octobre 2012.
Scott, Walter, « Abstract of the *Eyrbiggja-Saga*; being the early Annals of that District of Iceland lying around the Promontory called Snæfells », dans Weber, Henry William, Robert Jamieson, Walter Scott, *Illustrations of Northern Antiquities from the earlier Teutonic and Scandinavian Romances; being an abstract of the Book of Heroes and Nibelungen Lay; with translations from the old German, Danish, Swedish, and Icelandic languages; with notes and dissertations*, Édimbourg, John Ballantyne and Co. / Londres, Longman, Hurst, Rees, Orme, and Brown, 1814, p. 475-513.
Scott, Walter, *Rob Roy*, Londres / Édimbourg / Paris, T. Nelson & Sons, 1817.
Scott, Walter, *The Pirate. By the author of 'Waverley', etc*., 3 vol., Édimbourg, Archibald Constable and Co. / Londres, Hurst, Robinson & Co., 1822.
Selmer, Carl (éd.), *Navigatio Sancti Brendani Abbatis*, Notre Dame, University of Notre Dame Press, 1959.
Staël, Germaine (de), *De la littérature (1800)*, édition établie par Gérard Gengembre et Jean Goldzink, Paris, GF Flammarion, 1991.
Staël, Germaine (de), *De l'Allemagne II (1813)*, chronologie et préface de Simone Balayé, Paris, GF Flammarion, 1968.
Stallybrass, James Steven (trad.), *Teutonic mythology, by Jacob Grimm. Translated from the 4th edition, with notes and appendix*, 4 vol., Londres, G. Bell, 1882-1888.
Storm, Gustav (éd.), *Islandske Annaler indtil 1578*, Christiania, Grøndahl & Søns Bogtrykkeri, 1888.
Sturluson, Snorri, *Heimskringla, Histoire des rois de Norvège. Première partie : Des origines mythiques de la dynastie à la bataille de Svold*, traduit du vieil islandais, introduit et annoté par François-Xavier Dillmann, Paris, Gallimard NRF, coll. « L'aube des peuples », 2000.
Sturluson, Snorri, *Histoire des rois de Norvège. Première partie*, traduit du vieil islandais, introduit et annoté par François-Xavier Dillmann, Paris, Gallimard NRF, coll. « L'aube des peuples », 2000.

Sturluson, Snorri, *L'Edda. Récits de mythologie nordique*, traduit du vieil islandais, introduit et annoté par François-Xavier Dillmann, Paris, Gallimard NRF, coll. « L'aube des peuples », 1991.
Sveinsson, Einar Ólafur, *The Folk-Stories of Iceland. Revised by Einar G. Pétursson. Translated by Benedikt Benedikz. Edited by Anthony Faulkes*, Londres, Viking Society for Northern Research, University College London, 2003.
Symington, Andrew James, *Genevieve, and other poems*, printed for Private Circulation, not published, 1855.
Symington, Andrew James, *Harebell Chimes, or Summer memories and musings*, Londres, Houlston and Stoneman / Édimbourg, Wm. Blackwood and Sons, 1849.
Symington, Andrew James, *Poems*, Paisley, A. Gardner, 1885.
Symington, Andrew James, *Samuel Lover, a biographical sketch with selections from his writings and correspondence*, New York, Harper and Brothers, 1880.
Symington, Andrew James, *The Beautiful in Nature, Art, and Life*, 2 vol., Londres, Longman, Brown, Green, Longmans and Robert, 1857.
Tegnér, Esaias, *Frithiofs saga af Esaias Tegnér*, Stockholm, Nordström, 1825.
Tilbury, Gervais (de), *Le Livre des Merveilles (Divertissement pour un empereur, troisième partie)*, édition d'Annie Duchesne, Paris, Les Belles Lettres, 1992.
Tocqueville, Alexis (de), *De la Démocratie en Amérique*, 2 vol., Paris, C. Gosselin, 1835 et 1840.
Tocqueville, Alexis (de), *Democracy in America*, traduction d'Henry Reeves, 4 vol., Londres, Saunders and Otley, 1835-1840.
Tweedie, Alec (Mrs.) (Ethel Brilliana Harley Tweedie), *Tight Corners of my Adventurous Life*, Londres, Hutchinson, 1933.
Unger, Carl Rikard, *Heilagra manna søgur: Fortællinger og Legender om hellige Mænd og Kvinder*, vol. 1, Christiania, B. M. Bentzen, 1877.
Verne, Jules, *Voyage au centre de la Terre*, Paris, J. Hetzel et Cie, 1864.
Villiers de L'Isle-Adam, Auguste (de), « Conte d'amour », dans *Contes cruels*, Paris, Calmann Lévy, 1893 (1883).
Virgile, *L'Énéide*, dans Nisard, Charles (trad.), *Lucrèce, Virgile, Valérius Flaccus – Œuvres complètes*, Paris, Firmin Didot, 1868.
Wagner, Félix (trad. et éd.), *La Saga de Fridthjof le fort*, Louvain, C. Peeters, 1904.
Wagner, Félix (trad. et éd.), *La Saga de Gunnlaug langue de serpent*, Gand, Siffer, 1899.
Wagner, Félix (trad. et éd.), *Le Livre des Islandais*, Paris / Bruxelles, Société belge de librairie, 1898.
Winsor, Justin, *Narrative and Critical History of America*, vol. I, Boston / New York, Houghton, Mifflin and Company / Cambridge, The Riverside Press, 1889.
Wright, Thomas (trad. et éd.), *St. Brandan: A Medieval Legend of the Sea, in English verse and prose*, Londres, Percy Society, 1844.

3. Corpus théorique et critique

3.1. Sur les relations viatiques en Islande

Adalbjarnardóttir, Aldís, « Die Darstellung Islands in den Reiseberichten von Ida Pfeiffer und Konrad Maurer », mémoire de maîtrise, Université d'Islande, 2002.
Agnarsdóttir, Anna (éd.), *Sir Joseph Banks, Iceland and the North Atlantic 1772-1820. Journals, Letters and Documents*, Londres, Routledge, Hakluyt Society, Third Series, 2016.

Agnarsdóttir, Anna, « Iceland in the Eighteenth Century: An Island Outpost of Europe? », *Sjuttonhundratal. Nordic Yearbook for Eighteenth-Century Studies*, vol. 10, 2013, p. 11-38.

Agnarsdóttir, Anna, « Scottish Plans for the Annexation of Iceland 1785-1813 », *The Scottish Society for Northern Studies*, 29, 1992, p. 82-96.

Agnarsdóttir, Anna, « The Young Joseph Banks: Naturalist Explorer and Scientist, 1766-1772 », *Journal for Maritime Research*, 2020, p. 23-44.

Agnarsdóttir, Anna, *« This Wonderful Volcano of Water », Sir Joseph Banks Explorer and Protector of Iceland 1772-1820. The Hakluyt Society Annual Lecture 2003*, Londres, The Athenaeum Press, 2004.

Aho, Gary L., « 'Iceland on the Brain': British Travellers to Iceland from 1772 to 1897 ». URL : http://morrisedition.lib.uiowa.edu/icelandicsupplecrit.html], p. 1-45.

Aho, Gary L., « 'Með Ísland á heilanum': Islandsbæekur breskra ferðalanga 1772 til 1897 », *Skírnir*, 167, 1993, p. 205-258.

Altenkirche, Birte, *« Lachs comme il faut » und « verteufelt schönes Berlin ». Ein Überblick über die deutsch-isländischen Beziehungen von den Anfängen bis zur Gegenwart*, s. l., s. n., s. d., p. 19-22.

Anonyme, « Albert L J Engström », *Svenskt Biografiskt Lexikon*. URL : https://sok.riksarkivet.se/sbl/Presentation.aspx?id=16170.

Anonyme, « Charles-Edmond Chojecki (1822-1899) », Data BNF. URL : https://data.bnf.fr/fr/12208439/charles-edmond_chojecki/.

Anonyme, « J. Ross Browne Collection », Online Archive of California. URL : http://www.oac.cdlib.org/findaid/ark:/13030/kt3s20369w/.

Anonyme, « John Ross Browne ». Library Ireland. URL : https://www.libraryireland.com/biography/JohnRossBrowne.php.

Anonyme, « Kneeland, Samuel », dans Rines, George Edwin (dir.), *Encyclopedia Americana*, vol. XVI, New York / Chicago, Encyclopedia Americana Corporation, 1919, p. 478

Anonyme, « Kneeland, Samuel, naturalist », dans Wilson, James Grant et John Fiske (éd.), *Appleton's Cyclopædia of American Biography*, New York, D. Appleton, 1892, p. 561.

Anonyme, « Sim, George Charles », Queensland Parliament – Former Members Biographies. URL : https://www.parliament.qld.gov.au/members/former/bio?id=2819984876.

Anonyme, « Sir Edward Sabine. British astronomer », *Encyclopædia Britannica*. URL : https://www.britannica.com/biography/Edward-Sabine.

Anonyme, « Sir Joseph Banks. British naturalist », *Encyclopædia Britannica*. URL : https://www.britannica.com/biography/Joseph-Banks. Dernière mise à jour : 20 février 2020.

Benson, Adolph Burnett, « Bayard Taylor's Interest in the Scandinavian North », *Scandinavian Studies and Notes*, vol. 8, n°6, 1926, p. 165-184.

Bertrand, Gilles, Daniel Chartier, Alain Guyot, Marie Mossé et Anne-Élisabeth Spica (dir.), *Voyages illustrés aux pays froids (XVIe-XIXe siècle). De l'invention de l'imprimerie à celle de la photographie*, Clermont-Ferrand, Presses universitaires Blaise Pascal, 2019.

Biró, Harmen, « Konrad Maurers Islandreise im Jahre 1858. Landnahme und Aufgabe », thèse de doctorat, Universität Tübingen, 2011.

Busk-Jensen, Lise, *Romantikkens forfatterinder*, Copenhague, Gyldendal, 2009.

Chisholm, Hugh (éd.), *Encyclopædia Britannica*, vol. 1, Cambridge, Cambridge University Press, 1911 (11e édition).

Collectif, « Icelandic and Faroese Photographs of Frederick W. W. Howell », Cornell University Library. URL : https://rmc.library.cornell.edu/howell/index.html (date de consultation : 3 mai 2020).

Collectif, « Wulff, Thorild: forskningsresande, botaniker », Carlotta Databasen för museisamlingar. URL : http://collections.smvk.se/carlotta-em/web/object/1014470.

Collectif, Iceland Road Guide. URL : https://icelandroadguide.com/.

Desurvire, Emmanuel, *Charles Edmond Chojecki : patriote polonais, explorateur, soldat, poète, dramaturge, romancier, journaliste, bibliothécaire*, t. I, Saint-Escobille, E. Desurvire, 2011.

Dillon, Richard, *J. Ross Browne: Confidential Agent in Old California*, Norman, University of Oklahoma Press, 1965.

Donner, Eka, *Und nirgends eine Karawane. Die Weltreisen der Ida Pfeiffer (1797–1858)*, Düsseldorf, Droste, 1997.

Ducat, Alfred, « Les débuts littéraires de Xavier Marmier », *Académie des sciences, belles-lettres et arts de Besançon. Procès-verbaux et mémoires*, 1893, p. 3-23.

Egeler, Matthias, « Pilgrims to Thule: Religion and the Supernatural in Travel Literature about Iceland », *Marburg Journal of Religion*, vol. 22, n°1, 2020, p. 1-55.

Estignard, Alexandre, *Xavier Marmier, sa vie et ses œuvres*, Paris, H. Champion, 1893.

Farley, Rob (dir.), *Jemima: The Paintings and Memoirs of a Victorian Lady*, Londres, Trafalgar Square, 1989.

Gibson, Frank W., « Waller, Samuel Edmund », dans *Dictionary of National Biography (2nd supplement)*, vol. III, Londres, Smith, Elder & Co., 1912, p. 580-581.

Habinger, Gabriele, *Eine Wiener Biedermeierdame erobert die Welt. Die Lebensgeschichte der Ida Pfeiffer (1797–1858)*, Vienne, Promedia, 2014.

Habinger, Gabriele, *Ida Pfeiffer. Eine Forschungsreisende des Biedermeier*, Vienne, Milena, Feministische Theorie, 44, 2004.

Hafsteinsdóttir, Hafdís Dögg, « "Kommen Sie rein in die gute Stube". Deutsche Spuren in West-Island bis zum frühen 20. Jahrhundert », mémoire de maîtrise, Université d'Islande, 2011.

Hafsteinsdóttir, Hafdís Dögg, « „Kommen Sie rein in die gute Stube". Deutsche Spuren in West-Island bis zum frühen 20. Jahrhundert », mémoire de maîtrise, Háskoli Íslands, 2011.

Handagard, Idar Antonius, *Kristofer Janson*, Oslo, Damm, 1944.

Hansson, Heidi, « Bayard Taylor and the Genders of the North », *Edda*, n°1, 2006, p. 18-33.

Hansson, Heidi, « Istappar i skägget. Bayard Taylors norrländska resa », *Oknytt*, n°1-2, 2004, p. 38-57.

Hansson, Heidi, « The Gentleman's North: Lord Dufferin and the Beginnings of Arctic Tourism », *Studies in Travel Writing*, 13/1, février 2009, p. 61-73. URL : http://dx.doi.org/10.1080/13645140802611358.

Harold, Frederick Smith, *American Travellers Abroad: A Bibliography Of Accounts Published Before 1900*, Lanham / Londres, The Scarecrow Press Inc., 1999.

Hayden, Ferdinand Vandeveer, *Twelfth Annual Report of the United States Geological and Geographical Survey of the Territories: A Report of Progress of the Exploration in Wyoming and Idaho for the Year 1878. In Two Parts: Part II*, Washington, Government Printing Office, 1883.

Hofberg, Herman, Frithiof Heurlin, Viktor Millqvist, Olof Rubenson, « Engström, Albert Laurentius Johannes », dans *Svenskt bioafiskt hanlexikon*, vol. 1, Stockholm, Albert Bonnier, 1906, p. 303.

Jackson, Edgar L., *Travels in 19th century Iceland* [site web], 2003. URL : http://www.northernlite.ca/19thcenturyiceland/intro/intro.htm.

Julian, John, « Andrew James Symington », dans *A Dictionary Of Hymnology, Setting Forth The Origin And History Of Christian Hymns Of All Ages And Nations*, New York, Charles Scribner's Sons, 1892, p. 1108.

Kassis, Dimitrios, « Scotland and Celticism in Elizabeth Jane Oswald's *By Fell and Fjord; Or, Scenes and Studies in Iceland* », communication donnée à la Postgraduate Student Conference 2014, Literature & Culture Colloquium, 6 mai 2014.

Lagarde-Fouquet, Annie, *Ida Pfeiffer (1797-1858), première femme exploratrice*, Paris, L'Harmattan, 2009.

Lerner, Marion, *Von den ödesten und traurigsten Gegend zur Insel der Träume. Islandreisebücher im touristischen Kontext*, Munich, Herbert Utz Verlag, Münchner Nordistische Studien, 2015.

Lethbridge, Emily, « Navigating Iceland in the Nineteenth Century », *Living Maps Review*, 3, 2017.

Lethbridge, Emily, *The Saga-Steads of Iceland: A 21st-Century Pilgrimage*. URL : The Saga-Steads of Iceland: A 21st-Century Pilgrimage: 2013 (sagasteads.blogspot.com).

Mercer, Wendy S., *The Life and Travels of Xavier Marmier 1808-1892: Bringing World Literature to France*, Londres, British Academy, 2007.

Moss, Kira et Peter Stauning, « Sophus Peter Tromholt: an Outstanding Pioneer in Auroral Research », *History of Geo- and Space Sciences*, 3, 2012, p. 53-72.

Mossé, Marie, « "Skalds of America" : Bayard Taylor et Samuel Kneeland au millénaire de la colonisation de l'Islande (1874) », *Viatica* [En ligne], *Donner à voir et à comprendre*, 09/01/2017. URL : https://revues-msh.uca.fr/viatica/index.php?id=674.

Mossé, Marie, « La littérature en partage : regards de voyageurs sur les bibliothèques islandaises du XIXe siècle », *Romantisme*, 2017/3, n°177, p. 75-84.

Nørgaard Larsen, Peter, « T. Kloss ». *Kunstindeks Danmark & Weilbachs Kunstnerleksikon. Weilbach information*. URL : https://www.kulturarv.dk/kid/VisWeilbach.do;jsessionid=309A28EC03F0076DCF43F30B6A343F94?kunstnerId=565&wsektion=alle.

Nurse, Donald Paul, « An Amateur Barbarian: The Life and Career of Sir Richard Burton, 1821-1890 », thèse de doctorat, University of Toronto, 1999.

Orlandini Carcreff, Alessandra (dir.), *Voyages vers le Nord, voyages vers les pays froids. Viaggiatori. Circolazioni scambi ed esilio*, année 3, n°1, 2019.

Polet, Jean-Claude, « Chojecki (Charles-Edmond) », dans *Patrimoine littéraire européen. Anthologie en langue française. Index*, Bruxelles, De Boeck Université, p. 333.

Ponzi, Frank, *Ísland Howells - Howells Iceland (1890-1901)*, Mosfellsbær, Brennholt, 2004.

Rioux, Jean-Antoine, « Écologie, évolution : un précurseur montpelliérain, Charles-Frédéric Martins, directeur exemplaire du Jardin des plantes », *Académie des Sciences et Lettres de Montpellier*, séance du 3 octobre 2011, p. 325-343.

Sigurðsson, Haraldur, *Ísland í skrifum erlendra manna um þjóðlíf og náttúru landsins. Ritaskrá. Writings of Foreigners Relating to the Nature and People of Iceland. A Bibliography*, Reykjavík, Landsbókasafn Íslands, 1991.

Simonsen, Kim, « Le Voyage d'Atkinson en 1833 », Posta Stamps. URL : http://stamps.posta.fo/Default.aspx?ID=1137&ProductID=PROD561&VariantID=VO7.

Smyth, Albert Henry, « Bayard Taylor (1825-1878 », dans Warner, C. D. *et alii* (dir.), *The Library of the World's Best Literature. An Anthology in Thirty Volumes*. 1917. [En ligne]. URL : https://www.bartleby.com/library/prose/5150.html.

Stelling-Michaud, Suzanne (dir.), « Martins [Charles-Frédéric, de Paris] », dans *Le Livre du Recteur de l'Académie de Genève (1559-1878). IV – Notices biographiques des étudiants H – M*, Genève, Droz, 1975, p. 790.

Sverrisdóttir, Oddný G., « Í fótspor ferðalanga. Af ferðalýsingum Idu Pfeiffer og Inu von Grumbkow » [« Sur les traces des voyageuses. Les récits de voyage d'Ida Pfeiffer et d'Ina von Grumbkow »], *Árg*. 3, 2011, p. 93-115.

Teulié, Gilles, « Henry Rider Haggard's Nordicism? When Black Vikings fight alongside White Zulus in South Africa », *e-Rea – Revue électronique d'études sur le monde anglophone*, 18/1, 2020. URL : https://journals.openedition.org/erea/10251?lang=en.
Walecka-Garbalinska, Maria, « Du décentrement au désenchantement. Xavier Marmier et les origines du comparatisme français », *Orbis Litterarum* 68, 1, 2013, p. 1-16.
Wawn, Andrew, « John Thomas Stanley and Iceland: Sense and Sensibility of an Eighteenth-Century Explorer », *Scandinavian Studies*, vol. 53, n°1, 1981, p. 52-76.
Welford, Richard, *Men of Mark 'twixt Tyne and Tweed: A-C*, vol. I, Londres, Walter Scott Ltd., 1985.
Westrin, Th., « Wulff, Thorild », dans *Nordisk familjebok. Uggleupplagan. 32. Werth – Väderkvarn*, Stockholm, Nordisk familjeboks förlags aktiebolag, 1921, p. 1194-1195.
Wiens, Pamela Bracken, « Fire and Ice: Clashing Visions of Iceland in the Travel Narratives of Morris and Burton », dans *Journal of William Morris Studies*, 11.4, printemps 1996, p. 12-18.
Willhardt, Jens, « Von der Schrecklichkeit zum Schauspiel. Die Wahrnehmung Islands in deutschen Reiseberichten », *Zeitschrift „Island" – Zeitschrift der Deutsch-Isländischen Gesellschaft e.V., Köln und der Gesellschaft der Freunde Islands e.V., Hamburg*, 2/2000, p. 1-14.
Willhardt, Jens, *Island. Von der Scheußlichkeit zum Schauspiel – Bilder und Topoi in deutschen Reiseberichten*, Trèves, Wissenschaftlicher Verlag, 2000.
Wilson, James Grant, « Andrew J. Symington », dans *The Poets and Poetry of Scotland from the earliest to the present time*, vol. II, New York, Harper & Brothers, 1876, p. 456.

3.2. Sur les imaginaires de l'Islande et du Nord

« Échappées belles – Islande ». Reportage présenté par Sophie Jovillard et diffusé sur France 5 le 5 octobre 2008. Youtube. URL : https://www.youtube.com/watch?v=uEkFtmPvJpA.
« Échappées belles – Islande, voyage au pays des elfes ». Reportage présenté par Raphaël de Casabianca et diffusé sur France 5 le 30 janvier 2016. Youtube. URL : https://www.youtube.com/watch?v=z6-MI3WafTk.
Alsford, Stephen, *Meta Incognita: project Contribution to field studies*, Ottawa, University of Ottawa Press, Mercury Series, 1993.
Andersson, Kajsa (dir.), *L'Image du Nord chez Stendhal et les Romantiques. Actes du colloque de l'Université d'Örebro*, Suède, avril 2002, 2 vol., Örebro, Örebro University Library, 2004.
Anonyme, « Ossian (auteur supposé) », BNF Data. URL : https://data.bnf.fr/ark:/12148/cb10573485h.
Aragon, Georges, « Les Côtes d'Islande et la pêche de la morue », *Revue des Deux Mondes*, 3e période, t. 11, 1875, p. 744-779.
Arbois de Jubainville, Marie-Henri (de), « La littérature ancienne de l'Irlande et l'*Ossian* de Mac-Pherson », *Bibliothèque de l'École des chartes*, Année 1880, 41, p. 475-487.
Balcou, Jean, « Le "merveilleux" breton de Chateaubriand à Renan », *Annales de Bretagne et des pays de l'Ouest*, 1977, 84-1, p. 663-674.
Barton, Hildor Arnold, *Northern Arcadia: Foreign Travelers in Scandinavia, 1765-1815*, Carbondale, Southern Illinois University Press, 1999.
Bellemare-Page, Stéphanie, Daniel Chartier, Maria Walecka-Garbalinska et Alice Duhan (dir.), *Le lieu du Nord. Vers une cartographie des lieux du Nord*, Québec / Stockholm, Presses de l'Université du Québec / Université de Stockholm, coll. « Droit au pôle », 2015.
Boyer, Régis, *Le Mythe Viking dans les lettres françaises*, Paris, Éditions du Porte-Glaive, coll. « Les Mythes Littéraires », 1986.

Briand, Maxime, « L'Appel du Nord dans le romantisme britannique : étude d'une dynamique géoculturelle en littérature », thèse de doctorat, Université de Versailles Saint-Quentin-en-Yvelines, 2016.

Briens, Sylvain, « Boréalisme. Le Nord comme espace discursif », *Études germaniques*, vol. 71, n°2, *Le boréalisme*, 2016, p. 179-188.

Burgess, Glyn S., « Les fonctions des quatre éléments dans le *Voyage de saint Brendan* par Benedeit », *Cahiers de Civilisation médiévale*, 1995, 38-149, p. 3-22.

Chadwick, N. K., « Norse Ghosts. A Study in the Draugr and the Haugbúi », *Folklore*, vol. 57, n°2, juin 1946, p. 50-65.

Chartier, Daniel (dir.), *Le(s) Nord(s) imaginaire(s)*, Montréal, Imaginaire | Nord, coll. « Droit au pôle », 2008.

Chartier, Daniel *et alii*, « Base de données Imaginaire Nord ». Imaginaire Nord – Laboratoire international de recherche sur l'imaginaire du Nord, de l'hiver et de l'Arctique [site web]. URL : https://nord.uqam.ca/page/base-de-donnees-imaginaire-nord.

Chartier, Daniel et Sumarliði R. Ísleifsson, *Iceland and Images of the North*, Québec : Presses de l'Université du Québec, Imaginaire Nord, coll. « Droit au Pôle », 2011.

Chartier, Daniel, *A Bibliography on the Imagined North. Arctic, Winter, Antarctic. Bibliographie sur l'imaginaire du Nord (Arctique, hiver, Antarctique). Bibliografi över föreställningen om der nordliga: Arktis, vinter, Antarktis. Ritaskrá um hið ímyndaða norður: Norðurskautið, veturinn, Suðurskautið*, Montréal, Imaginaire | Nord, coll. « Droit au Pôle », 2007.

Chartier, Daniel, Marie Mossé, Andréanne Sylvain, Laura Perez-Gauvreau, Éloïse Lamarre, Syrielle Deplanque et Sharon Rankin, Littératures inuites ᐃᓄᐃᑦ ᐊᒥᓱᓕᕆᑦ Inuit Literatures [ressource en ligne]. URL : https://inuit.uqam.ca.

Chartier, Daniel, *Qu'est-ce que l'imaginaire du Nord ? Principes éthiques*, édition multilingue, Harstad / Montréal, Arctic Arts Summit / Imaginaire │ Nord, coll. « Isberg », 2018.

Collectif, *L'eau au Moyen Âge*, Aix-en-Provence, Presses universitaires de Provence, coll. « Senefiance », 15, 1985.

Cristea, S. N., « Ossian v. Homer: An Eighteenth-Century Controversy », *Italian Studies*, vol. 24, n°1, 1969, p. 93-111.

Cunliffe, Barry, *The Extraordinary Voyage of Pytheas the Greek: The Man Who Discovered Britain (2001)*, Londres, Penguin, 2002.

Degout, Bernard, « Ossian entre Napoléon et Chateaubriand », *Napoleonica. La Revue. La Fondation Napoléon*, 2019/2, n°34, p. 2-17.

Denis, Andrée, « Poésie populaire, poésie nationale. Deux intercesseurs : Fauriel et Mme de Staël », *Romantisme*, 1982, 35, p. 3-24.

Di Robilant, Andrea, *Irresistible North: From Venice to Greenland on the Trail of the Zen Brothers*, New York, Alfred A. Knopf, 2011.

Doutreleau, Vanessa, « Elfes et rapport à la nature en Islande », *Ethnologie française*, 2003/4, vol. 33, p. 655-663.

Dunn, Joseph, « The Brendan Problem », *The Catholic Historical Review*, janvier 1921, vol. 6, n°4, p. 395-477.

Durand, Frédéric, « La figure du Viking dans la littérature scandinave », *Annales de Normandie*, 7e année, n°1, 1957, p. 3-33.

Egeler, Matthias, *Dreaming of a Glacier: Snæfellsjökull in a Geocritical Perspective*, Munich, utzverlag GmbH, 2020.

Egeler, Matthias, *Island. Ein mythologischer Führer. Ein Führer zu Stätten der isländischen Mythologie, Archäologie und Geschichte*, Norderstedt, BoD – Books on Demand, 2017.

Egeler, Matthias, *Islands in the West. Classical Myth and the Medieval Norse and Irish Geographical Imagination*, Turnhout, Brepols, 2017.

Egeler, Matthias, *Landscape and Myth in North-Western Europe*, Turnhout, Brepols, Borders, Boundaries, and Landscapes, 2, 2019.

Émion, François et Hanna Steinunn Thorleifsdóttir (dir.), *L'Islande dans l'imaginaire. Actes du colloque de Caen (21-22 novembre 2008)*, Caen, Presses universitaires de Caen, coll. « Symposia », 2013.

Enenkel, Karl A. E. et Anita Traninger (dir.), *Discourses of Anger in the Early Modern Period*, Leyde, Brill, Intersections, 40, 2015.

Fjågesund, Peter et Ruth A. Symes, *The Northern Utopia. British Perceptions of Norway in the Nineteenth Century*, Amsterdam / New York, Rodopi, 2003.

Fjågesund, Peter, *The Dream of the North: A Cultural History to 1920*, Amsterdam, Rodopi, 2014.

François, Cyrille et Gaëlle Reneteaud (dir.), *Le(s) Nord de Xavier Marmier. Deshima. Revue d'histoire globale des Pays du Nord*, n°12/2018.

Gantz, Jeffrey, *Early Irish Myths and Sagas*, Harmondsworth / New York, Penguin Books, 1986 (1981).

Gardiner, Eileen, « Bibliography on the *Voyage of St. Brendan* and the *Life of Brendan* ». *Hell-on-Line*. URL : http://www.hell-on-line.org/BibBrendan.html (date de création : 2007).

Gardiner, Eileen, *Visions of Heaven & Hell before Dante*, New York, Italica Press, Medieval & Renaissance Texts, 1989.

Gaskill, Howard, « The Translator's Ossian », *Translation and Literature*, vol. 22, n°3, *Versions of Ossian: Receptions, Responses, Translations*, automne 2013, p. 293-301.

Green, Miranda-Jane, *Mythes celtiques*, Paris, Seuil, coll. « Point Sagesse », 1998.

Hamelin, Louis-Edmond, « Un indice circumpolaire », *Annales de Géographie*, t. 77, n°422, 1968, p. 414-430.

Hamelin, Louis-Edmond, *Discours du Nord*, Québec, GÉTIC, Université Laval, coll. « Recherche », 35, 2002.

Hamelin, Louis-Edmond, *Écho des pays froids*, Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, 1996.

Hamelin, Louis-Edmond, *La Nordicité du Québec*, Québec, Presses de l'Université du Québec, 2014.

Hamelin, Louis-Edmond, *Le Québec par des mots. Partie II : L'hiver et le Nord*, Sherbrooke, Presses de l'Université de Sherbrooke, 2002.

Hamelin, Louis-Edmond, *Nordicité canadienne*, Montréal, Hurtubise HMH, 1975.

Hamelin, Louis-Edmond, Stéfano Biondo et Joë Bouchard, *L'Apparition du Nord selon Gérard Mercator*, Québec, Septentrion, 2013.

Hayes, Derek, *Historical Atlas of the Arctic*, Vancouver, Douglas & McIntyre, 2003.

Hily, Gaël, « L'Autre Monde dans les littératures celtiques médiévales », *HAM – Histoire Antique et Médiévale*, 49, p. 70-79.

Hily, Gaël, *L'Autre Monde celte ou la source de vie*, Bruxelles, Ollodagos, Mémoires de la Société Belge d'Études Celtiques n°18, 2003.

Hjartarson, Árni, « Hekla og heilagur Brendan », *Saga*, vol. 41, n°1, 2007, p. 161-171

Hüe, Denis et Christine Ferlampin-Acher (dir.), *Le Monde et l'Autre Monde. Actes du colloque arthurien de Rennes (8-9 mars 2001)*, Orléans, Paradigme, 2002.

Ísleifsson, Sumarliði R., *Deux îles aux confins du monde. Islande et Groenland*, Québec, Presses de l'Université du Québec, coll. « Droit au Pôle », 2018.

Ísleifsson, Sumarliði R., *Tvær eyjar á jaðrinum. Ímyndir Íslands og Grænlands frá miðöldum til 19. aldar*, Reykjavík, Háskólaútgáfan, 2015.

Jacobsen, Michael Hviid (dir.), *Deconstructing Death: Changing Cultures of Death, Dying, Bereavement and Care in the Nordic Countries*, Odense, University Press of Southern Denmark, 2013.

Jakobsson, Ármann et Miriam Mayburd (dir.), *Paranormal Encounters in Iceland 1150-1400*, Berlin, De Gruyter, The Northern Medieval World, 2020.
Jakobsson, Ármann, « Beware of the Elf! A Note on the Evolving Meaning of *Álfar* », *Folklore*, 126/2, 2015, p. 215-223.
Jakobsson, Ármann, *The Troll inside You. Paranormal Activity in the Medieval North*, Santa Barbara, Punctum Books, 2017.
Jigourel, Joseph, *Anatole Le Braz : sa vie, son œuvre*, Le Faouët, Liv'éditions, 1996.
Kassis, Dimitrios, *Icelandic Utopia in Victorian Travel Literature*, Newcastle upon Tyne, Cambridge Scholars Publishing, 2016.
Kassis, Dimitrios, *Representations of the North in Victorian Travel Literature*, Newcastle upon Tyne, Cambridge Scholars Publishing, Lady Stephenson Library, 2015.
Kerlévéo, Jean, *Paimpol au temps d'Islande*, 2 vol., Lyon, Chronique Sociale de France, 1944.
Kvideland, Reimund, Henning K. Sehmsdorf (dir.), *Scandinavian Folk Belief and Legend*, Minneapolis / Londres, University of Minnesota Press, 1988.
Lambert, Pierre-Yves, *Les Littératures celtiques*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Que sais-je ? », 1981.
Larmat, Jean, « Ian Short et Brian Merrilees, éd. — *Benedeit : The Anglo-Norman Voyage of Saint Brendan*, 1979 », *Cahiers de Civilisation Médiévale*, Année 1982, 25-98, p. 160-162.
Létourneau, Jean-François, « *Croc fendu* ou les ténèbres lumineuses du Nord : Tanya Tagaq », *Les Cahiers Anne Hébert*, 17, 2021, p. 155-167.
Lincoln, Andrew, « Scott and Empire: the Case of *Rob Roy* », *Studies in the Novel*, vol. 34, n°1, printemps 2002, p. 43-59.
Machan, Tim William et Jón Karl Helgason (dir.), *From Iceland to the Americas: Vinland and Historical Imagination*, Manchester, Manchester University Press, 2020.
Mackley, J. S., « Some Celtic Otherworld motifs in Brendan's Voyage to Paradise », International Medieval Congress (IMC) 2010, University of Leeds, 12-15 juillet 2010. URL : http://nectar.northampton.ac.uk/4949.
Magnusson, Sally, « The Victorian and the Norseman », *Northern Studies*, 12, 1978, p. 3-15.
McCorristine, Shane, *Spectral Arctic. A History of Dreams and Ghosts in Polar Exploration*, Londres, UCL Press, 2018.
McGhee, Robert, *The Last Imaginary Place. An Human History of the Arctic World*, Oxford, Oxford University Press, 2005.
McPhail, Cameron, « Pytheas of Massalia's Route of Travel », *Phoenix*, vol. 86, n°3/4, automne-hiver 2014), p. 247-257.
Meyer, Kuno, *The Death-tales of the Ulster Heroes*, Dublin, Hodges, Figgis, 1906.
Meylan, Nicolas, « La (re)conversion des "esprits de la terre" dans l'Islande médiévale », *Revue de l'histoire des religions*, 3/2013, p. 333-354.
Milner, Max (dir.), *Marginalités*. *Romantisme*, 1988, n°59.
Mohnike, Thomas, « Narrating the North. Towards a Theory of Mythemes of Social Knowledge in Cultural Circulation », *Deshima. Revue d'histoire globale des Pays du Nord*, 14/2020, p. 9-36.
Moore, Dafydd, *International Companion to James Macpherson and The Poems of Ossian*, Glasgow, Association for Scottish Literary Studies, 2017.
Mund-Dopchie, Monique, « Fortunes de l'Ultima Thulé dans l'imaginaire occidental », *Bulletin de la Classe des lettres et des sciences morales et politiques*, t. 16, n°1-6, 2005, p. 41-58.
Mund-Dopchie, Monique, « La survie littéraire de la Thulé de Pythéas. Un exemple de la permanence des schémas antiques dans la culture européenne », *L'antiquité classique*, t. 59, 1990, p. 79-97.

Mund-Dopchie, Monique, « Les "voyages septentrionaux" des frères Zeno à la fin du XIVe siècle : vérités et fictions d'un texte édité à la Renaissance (1558) », *Bulletin de la Classe des lettres et des sciences morales et politiques*, t. 13, n°7-12, 2002, p. 269-285.

Mund-Dopchie, Monique, « L'*orbis arcticus* dans les cosmographies de la Renaissance : petite histoire d'une représentation », *Bulletins de l'Académie Royale de Belgique*, Année 2011, 22, p. 11-19.

Mund-Dopchie, Monique, *Ultima Thulé. Histoire d'un lieu et genèse d'un mythe*, Genève, Droz, 2009.

Nørlund, Niels Erik, *Islands kortlægning. En historisk fremstilling*, Copenhague, Ejnar Munksgaard, 1944.

Nuttall, Mark (dir.), *Encyclopedia of the Arctic. Volumes 1, 2 and 3. A-Z*, New York / Londres, Routledge, 2005.

O'Doan, James, « The Voyage of St. Brendan: Celtic Otherworld Tale, Christian Apologia, or Medieval Travelog ? », *ABEI Newsletter: Associação Brasileira de Estudos Irlandeses*, vol. 2, 2000, p. 83. URL : https://nsuworks.nova.edu/shss_facarticles/151.

Orlandini Carcreff, Alessandra, *Au pays des vendeurs de vent. Voyager en Laponie et en Finlande XVe-XIXe siècle*, Aix-en-Provence / Marseille, Presses universitaires de Provence, coll. « Textuelles », 2017.

Oslund, Karen, *Iceland imagined. Nature, Culture, and Storytelling in the North Atlantic*, Seattle / Londres, University of Washington Press, 2011.

Parsis-Barubé, Odile, « "Digne d'être peint" : l'invention d'un pittoresque nordique dans les récits de voyage de l'époque romantique », *Revue du Nord*, 2005/2-3, n°360-361, p. 529-543.

Pennec, Simone (dir.), *Des vivants et des morts ; des constructions de la « bonne mort »*, Brest, Université de Bretagne Occidentale, 2004.

Piriou, Yann-Ber, *Anatole Le Braz : au-delà de la légende,* Rennes, Terre de brume, 1999.

Pöge-Alder, Kathrin, *« Märchen » als mündlich tradierte Erzählungen des « Volkes »?*, Francfort-sur-le-Main / Berlin / Berne / New York / Paris / Vienne, Peter Lang, Europäische Hochschulschriften / European University Studies / Publications Universitaires Européennes, 1994.

Pons, Christophe, « L'intériorisation du surnaturel. Identité individuelle et mysticisme en Islande », *Archives de sciences sociales des religions*, 54e année, n°145, 2009, p. 15-31.

Pons, Christophe, « Le fantôme, cet autre soi qui complète. La corrélation entre morts et vivants en Islande », *Hermès, Les Essentiels*, 2020, p. 127-144.

Pons, Christophe, « Réseaux de vivants, solidarités de morts. Un système symbolique en Islande », *Terrain*, n°38, 2002, p. 127-140.

Pons, Christophe, *Le Spectre et le Voyant. Les échanges entre morts et vivants en Islande*, Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, coll. « Voix germaniques », 2002.

Pons, Christophe, *Les Liaisons surnaturelles : une anthropologie du médiumnisme dans l'Islande contemporaine*, Paris, CNRS Éditions, 2011.

Regard, Maurice, « Tradition et originalité dans *Les Martyrs* », *Cahiers de l'AIEF*, 1968, 20, p. 73-83.

Reneteaud, Gaëlle, « Du merveilleux au scientifique. Évolution de la perception de l'Islande en France entre le XVIe et le XIXe siècles », thèse de doctorat, Sorbonne Université, 2015.

Reneteaud, Gaëlle, « Évolution de la représentation de l'Islande et des Islandais en France, l'apport du philologue et voyageur Xavier Marmier au XIXe siècle », *Deshima. Revue d'histoire globale des Pays du Nord*, n°6, 2e semestre 2012, p. 271-295.

Reneteaud, Gaëlle, « L'Islande et la France. Construction d'un espace rêvé et fantasmé du Grand Nord dans la littérature française du XIXe siècle », *Études germaniques*, 2016/2, n°282, p. 251-267.

Rio, Bernard, *Avalon et l'Autre Monde. Géographie sacrée dans le monde celtique*, Fouesnant, Yoran Embanner, 2008.

Roulin, Jean-Marie, « Paul-Henri Mallet (1730-1807), un historien genevois face aux "ténébreuses horreurs des antiquités septentrionales" », dans Dubois, Alain, Anne Hofmann et François Rosset (dir.), *Les Conditions de la vie intellectuelle et culturelle en Suisse romande au temps des Lumières : actes du colloque organisé par l'Institut et l'Association Benjamin Constant, 17-18 novembre 1995 in memoriam Pierre Cordey 1981-1996, recueil d'articles sur Benjamin Constant*, Lausanne, Institut Benjamin Constant, 1996, p. 127-137.

Ruiu, Adina, *Les récits de voyage aux pays froids au XVIIe siècle. De l'expérience du voyageur à l'expérimentation scientifique*, Montréal, Imaginaire | Nord, coll. « Droit au Pôle », 2007.

Said, Edward W., *Orientalism*, New York, Pantheon Books, 1978.

Salvadori, Pierre-Ange, *Le Nord de la Renaissance. La carte, l'humanisme suédois et la genèse de l'Arctique*, Paris, Classiques Garnier, 2021

Sauder, Gerhard, « La conception herdérienne de peuple/langue, des peuples et de leurs langues », traduction de Pierre Pénisson, *Revue germanique internationale*, « Herder et les Lumières », 20, 2003, p. 123-132. URL : https://doi.org/10.4000/rgi.977.

Schnakenbourg, Éric (dir.), *De l'Ultima Thulé à l'Arcadie nordique : perceptions et représentations du Nord de la fin du Moyen Age au XVIIIe siècle*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2012.

Schnakenbourg, Éric (dir.), *Figures du Nord : Scandinavie, Groenland, Sibérie. Perceptions et représentations des espaces septentrionaux du Moyen Âge au XVIIIe siècle*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2012.

Schnakenbourg, Éric, « L'île des confins : les représentations de l'Islande et des Islandais dans la France moderne (XVIIe-XVIIIe siècles) », *Histoire, économie & société*, 1/2010 (29e année), p. 24-38.

Sher, Richard B., « "Those Scotch Imposters and their Cabal" : Ossian and the Scottish Enlightenment », *Man and Nature / L'homme et la nature. Canadian Society of Eighteenth-Century Studies / Société canadienne d'étude du dix-huitième siècle*, vol. 1, 1982, p. 55-63.

Solinas, Stéphanie, *Guide du Pourquoi pas ?*, Paris, Seuil, coll. « Fiction & Cie », 2020.

Spray, Thomas, « Northern Antiquities and Nationalism », *eSharp, Myth and Nation*, 23, 2015, p. 1-17.

Spray, Thomas, « Of schooners and sagamen: Anglo-Icelandic tourism in the nineteenth century », *Sealines of communication: construction*, 2015, p. 161-174.

Spray, Thomas, « Patterns of Nationalist Discourse in the Early Reception of the Icelandic Sagas in Britain », thèse de doctorat, Durham University, 2019.

Thiesse, Anne-Marie, « Communautés imaginées et littératures », *Romantisme*, 2009/1 (n°143), p. 61-68.

Toudoire-Surlapierre, Frédérique, *L'imaginaire nordique. Représentations de l'âme scandinave (1870-1920)*, Paris, L'Improviste, coll. « Les aéronautes de l'esprit », 2005.

Van Tieghem, Paul Désiré, *Ossian en France*, 2 vol., Paris, Rieder et Cie, 1917.

Varikas, Eleni, « La figure du paria : une exception qui éclaire la règle », *Tumultes*, 2003/2, n°21-22, p. 87-105.

Vogt, Norbert B. et Uwe Kordeck, « Works in English from and about the Faroe Islands – An Annotated Bibliography. Supplement # 2 », *Froðskaparrit*, 51. Bók, Tórshavn, Føroya Fróðskaparfelag, 2004.

Wærp, Henning Howlid, *Arktisk litteratur – fra Fridtjof Nansen til Anne B. Ragde*, Stamsund, Orkana Akademisk, 2017.

Wærp, Henning Howlid, *L'Arctique de la littérature norvégienne. De Fridtjof Nansen à Anne B. Ragde*, Québec, Presses de l'Université du Québec, coll. « Droit au Pôle », 2022.
Wawn, Andrew (dir.), *Constructing Nations, Reconstructing Myth: Essays in Honour of T. A. Shippey*, Turnhout, Brepols, 2007.
Wawn, Andrew, *The Vikings and the Victorians: Inventing the Old North in Nineteenth-Century Britain*, Cambridge, D. S. Brewer, 2000.

3.3. Sur la littérature islandaise et sa réception

Barnes, Geraldine, « Nostalgia, medievalism and the Vínland voyages », *Postmedieval: A Journal of Medieval Cultural Studies*, vol. 2, 2, 2011, p. 141-154.
Barnes, Geraldine, « Vínland the Good: Paradise Lost ? », *Parergon*, vol. 12, n°2, janvier 1995, p. 75-96.
Barnes, Geraldine, *Viking America: The First Millenium*, Cambridge, D. S. Brewer, 2001.
Barreiro, Santiago Francisco et Luciana Mabel Cordo Russo (dir.), *Shapeshifters in Medieval North Atlantic Literature*, Amsterdam, Amsterdam University Press, 2018.
Barreiro, Santiago Francisco, Carolina Fernández et María Laura Montemurro (dir.), *Actas de las XIV Jornadas Internacionales de Estudios Medievales y XXIV Curso de Actualización en Historia Medieval*, Buenos Aires, Luciana Mabel Cordo Russo / Sociedad Argentina de Estudios Medievales, 2016.
Batho, Edith, « Sir Walter Scott and the Sagas: Some Notes », *Modern Language Review*, XXIV, 1929, p. 409-415.
Beck, Richard, « Gisli Brynjúlfsson: An Icelandic Imitator of Childe Harold's Pilgrimage », *The Journal of English and Germanic Philology*, vol. 28, n°2, 1929, p. 220-237.
Bell, Alan S. (dir.), *Scott Bicentenary Essays; selected papers read at the Sir Walter Scott Bicentenary Conference*, Londres / Édimbourg, Scottish Academic Press, 1973.
Benson, Adolph Burnett, « The Beginning of American Interest in Scandinavian Literature », *Scandinavian Studies and Notes*, vol. 8, n°5, 1925, p. 133-141.
Benson, Adolph Burnett, *The Old Norse Element in Swedish Romanticism*, New York, Columbia University Press, 1914.
Boyer, Régis, « Les sagas islandaises sont-elles des documents historiques ? », *Cahier des Annales de Normandie* n°23, *Recueil d'études en hommage à Lucien Musset*, 1900, p. 109-126.
Boyer, Régis, *Histoire des littératures scandinaves*, Paris, Fayard, 1996.
Boyer, Régis, *Les Conteurs du Nord. Essai sur le conte populaire scandinave*, Paris, Les Belles Lettres, coll. « Realia », 2010.
Boyer, Régis, *Les Sagas islandaises*, Paris, Payot, 2007.
Boyer, Régis, *Les Sagas légendaires*, Paris, Les Belles Lettres, coll. « Vérité des mythes », 1998.
Boyer, Régis, *Snorri Sturluson : le plus grand écrivain islandais du Moyen Âge*, Nonant, OREP, Héritages vikings, 2012.
Budal, Ingvil Brügger, « Les relations littéraires franco-scandinaves au Moyen Âge. Les sagas de chevalier, témoins de littérature française perdue », *Études germaniques*, 74, 2019, p. 187-198.
Clunies Ross, Margaret, *The Cambridge Introduction to the Old Norse-Icelandic Saga*, Cambridge, Cambridge University Press, 2010.
Collectif, *H. M. Chadwick Memorial Lectures*, Cambridge, Department of Anglo-Saxon, Norse, and Celtic, University of Cambridge, 2000.
D'Arcy, Julian et Kirsten Wolf, « Sir Walter Scott and *Eyrbyggja Saga* », *Studies in Scottish Literature*, vol. 22, n°1, 1987, p. 30-43.

Dingler, Richard N., *Bard of Iceland: Jónas Hallgrímsson, Poet and Scientist*, Madison, University of Wisconsin Press, 2002.

Driscoll, Matthew James, « Text Editions: Danish », Encyclopedia of Romantic Nationalism in Europe [ressource en ligne]. URL : https://ernie.uva.nl/viewer.p/21/56/object/122-159960.

Egeler, Matthias, « A Retrospective Methodology for Using *Landnámabók* as a Source for the Religious History of Iceland? – Some Questions », *RMN Newsletter*, 10, 2015, p. 78-91.

Egeler, Matthias, « Constructing a Landscape in *Eyrbyggja saga*: the Case of Dritsker », *Arkiv för nordisk filologi*, 132, 2017, p. 101-120.

Egeler, Matthias, « Icelandic Folklore, Landscape Theory, and Levity: The Seyðisfjörður Dwarf-Stone », *RMN Newsletters*, 12-13, Double Issue, 2016-2017, p. 8-18.

Egeler, Matthias, « The Fluidity of Tradition: Place-Names, Travelogues, and Medieval Tales of the Western Icelandic Shoreline », *Ceræ: An Australasian Journal of Medieval and Early Modern Studies*, 6, *Landscapes*, 2019, p. 1-22.

Einarsson, Stefán, « Eiríkr Magnússon and His Saga Translations », *Scandinavian Studies and Notes*, 13, 1933-1935, p. 17-32.

Einarsson, Stefán, « Eiríkr Magnússon's Saga Translations », *Scandinavian Studies and Notes*, 7, 1923, p. 151-168.

Einarsson, Stefán, *A History of Icelandic Literature*, Baltimore, The Johns Hopkins Press for the American-Scandinavian Foundation, 1969.

Einarsson, Stefán, *Saga Eiríks Magnússonar í Cambridge*, Reykjavík, Ísafoldarprentsmiðja, 1933.

Ferrari, Fulvia et Massimiliano Bampi (dir.), *On editing Old Scandinavian Texts: Problems and Perspectives*, Trente, Universitá da Trento, 2009

Fjalldal, Magnús, *The Long Arm of Coincidence: The Frustrated Connection between Beowulf and Grettis saga*, Toronto, University of Toronto Press, 1998.

Follesa, Laura (dir.), *Il 'pensiero per immagini' e le forme dell'invisibile. Das 'Denken in Bildern' und die Formen des Unsichtbaren. Atti del Convegno Internazionale Cagliari 7-9 marzo 2018. Akten der Internationalen Tagung Cagliari 7.-9. März 2018*, Berlin / Berne / Bruxelles / New York / Varsovie / Vienne, Peter Lang, Quellen und Forschungen zur Europäischen Kulturgeschichte, 2019.

Glauser, Jürg, *Island – Eine Literaturgeschichte*, Berlin, J. B. Metzler, 2011.

Gunnell, Terry, « From Daisies to Oak Trees: The Politics of Early Folktale Collection in Northern Europe », *Folklore*, 121/1, 2010, p. 12-37.

Gunnell, Terry, « Jón Árnason », *Encyclopedia of Romantic Nationalism in Europe*. URL : https://ernie.uva.nl/viewer.p/21/56/object/131-158683.

Harris, Richard L., « William Morris, Eiríkur Magnússon, and Iceland: A Survey of Correspondence », *Victorian Poetry*, 13 (3/4), 1975, p. 119-130.

Helgason, Ögmundur, « Upphaf að söfnun íslenzkra þjóðfræða fyrir áhrif frá Grimmsbræðrum » [« The beginning of the collection of Icelandic ethnology influenced by the Grimm brothers »], *Árbók Landsbókasafns*, 15, 1991, p. 112-123.

Hustvedt, Lloyd, *Rasmus Bjørn Anderson, Pioneer Scholar*, Northfield, Norwegian-American Historical Association, 1966.

Jakobsson, Ármann et Sverrir Jakobsson, *The Routledge Companion to the Medieval Icelandic Sagas*, Londres / New York, Routledge, Taylor & Francis, 2017.

Jakobsson, Ármann, « The Fearless Vampire Killers: A Note about the Icelandic *Draugr* and Demonic Contamination in *Grettis saga* », *Folklore*, 120, décembre 2009, p. 307-316.

Jakobsson, Sverrir, « Vínland and Wishful Thinking: Medieval and Modern Fantasies », *Canadian Journal of History / Annales canadiennes d'histoire*, XLVIII, winter / hiver 2012, p. 493-514.

Jakubczyk, Radosław, « Guðbrandur Vigfússon as an editor of Old Norse-Icelandic literature », *Folia Scandinavica Posnaniensia*, 21, 1, 2016.

Kanerva, Kirsi, « The Role of the Dead in Medieval Iceland: a Case Study of *Eyrbyggja saga* », *Collegium Medievale*, 24, novembre 2011. URL : http://ojs.novus.no/index.php/CM/article/view/48.

Lethbridge, Emily et Steven Hartman, « Inscribing Environmental Memory in the Icelandic Sagas and the *Icelandic Saga Map* », *PMLA*, vol. 131, n°2, 2016, p. 381-391.

Lethbridge, Emily, « The Icelandic Sagas and Saga Landscapes. Writing, Reading and Retelling *Íslendingasögur* Narratives », *Gripla*, 27, 2016, p. 51-92.

Lindow, John et George Clark (dir.), *Frederic Amory in Memoriam. Old Norse-Icelandic Studies*, Berkeley / Los Angeles, North Pinehurst Press, 2015.

Litzenberg, Karl, « The Victorians and the Vikings: A Bibliographical Essay on Anglo-Norse Literary Relations », *Contributions in Modern Philology, University of Michigan*, 3, 1947.

Litzenberg, Karl, « William Morris and the Heimskringla », *Scandinavian Studies and Notes*, vol. 14, n°3, 1936, p. 33-39.

Mayburd, Miriam, « The Hills Have Eyes: Post-Mortem Mountain Dwelling and the (Super)natural Landscapes in the *Íslendingasögur* », *Viking and Medieval Scandinavia*, 2014, p. 129-154.

McKinnell, John, *Meeting the Other in Norse Myth and Legend*, Cambridge, D. S. Brewer, 2005.

McTurk, Rory et Andrew Wawn (dir.), *Úr Dölum til Dala: Guðbrandur Vigfússon centenary essays*, Leeds, Studies in English, 1989.

McTurk, Rory, *A Companion to Old Norse-Icelandic Literature and Culture*. Malden / Oxford / Carlton, Blackwell Publishing, 2005.

Neijmann, Daisy (dir.), *A History of Icelandic Literature*, Lincoln / London, University of Nebraska Press / The American-Scandinavian Foundation, 2006.

O'Donoghue, Heather, *English Poetry and Old Norse Myth. A History*, Oxford, Oxford University Press, 2014.

O'Donoghue, Heather, *Old Norse-Icelandic Literature. A Short Introduction*, Malden / Oxford / Carlton, Blackwell Publishing, 2004.

Pagani, Roberto Luigi, « The Legacy of the *Decameron* in Iceland », *Academia Letters*, août 2021, article n°2623, p. 1-5. URL : https://doi.org/10.20935/AL2623.

Poilvez, Marion, « Pariahs or Heroes? Two Icelandic Medieval Outlaws as Scapegoats », communication prononcée à la 15th International Saga Conference, Université d'Aarhus, 7 août 2012.

Poilvez, Marion, « The Inner Exiles. Outlaws and Scapegoating process in *Grettis saga Ásmundarsonar* and *Gísla saga Súrssonar* », mémoire de master, Université d'Islande, 2011.

Spray, Thomas, « Faith in Translation: *Friðþjófs saga* Revisited », *Quaestio Insularis. Selected Proceedings of the Cambridge Colloquium in Anglo-Saxon, Norse and Celtic*, vol. 17, 2016, p. 20-47.

Strömbäck, Dag (dir.), *Leading folklorists of the North*, Oslo, Oslo University Press, 1971.

Tétrel, Hélène, *La Chanson des Saxons et sa réception norroise : avatars de la matière épique*, Orléans, Paradigme, 2006.

Thorstenberg, Edward, « *The Skeleton in Armor* and the *Frithiof Saga* », *Modern Language Notes*, 25, 1910, p. 189-192.

Wawn, Andrew (dir.), *Northern Antiquity: The Post-Medieval Reception of Edda and Saga*, Enfield Lock, Hisarlik Press, 1994.

Wawn, Andrew et Þórunn Sigurðardóttir, *Approaches to Vínland. A Conference on the Written and Archaeological Sources for the Norse Settlements in the North Atlantic Region and Exploration of America. The Nordic House, Reykjavík 9-11 August 1999. Proceedings*, Reykjavík, Sigurður Nordal Institute Studies, 4, 2001.
Wawn, Andrew, « The Spirit of 1892: Sagas, Saga-Steads and Victorian Philology », *Saga-Book*, 23, 1990, p. 213-252.
Zernack, Julia, *Bibliographie der deutschsprachigen Sagaübersetzungen 1791-1995*, Berlin, Freie Universität, Berliner Beiträge zur Skandinavistik, 4, 1997.
Zernack, Julia, *Geschichten aus Thule. Íslendingasögur in Übersetzungen deutscher Germanisten*, Berlin, Freie Universität Berlin, Berliner Beiträge zur Skandinavistisk, 3, 1994.

3.4. Sur l'histoire des pays nordiques

« The Mosfell Archaeological Project », The Mosfell Archaeological Project. URL : http://www.viking.ucla.edu/mosfell_project/index.html.
Battail, Jean-François, Régis Boyer et Vincent Fournier, *Les Sociétés scandinaves de la Réforme à nos jours*, Paris, Presses universitaires de France, 1992.
Boland, Madison Elisabeth, « Septentrionalism: Whiteness and 19th Century Representations of Scandinavia », mémoire de maîtrise, University of South Carolina, 2020.
Bord, Christophe, « Contribution à la description des langues germaniques : problème de diachronie nordique », thèse de doctorat, Université Paris-Sorbonne Paris IV, 1995.
Borne, Dominique et René Girault, *Peuples et nations d'Europe au XIXe siècle*, Paris, Hachette Éducation, coll. « Carré Histoire », 1996.
Boyer, Régis, « "Miracle islandais" : miracle insulaire ? », *Cahiers slaves*, n°7, *L'île et le sacré dans la Russie du Nord*, 2004, p. 167-185.
Boyer, Régis, *Ísland, Grœnland, Vínland*. *Essai sur le mouvement des Scandinaves vers l'ouest au Moyen Âge*, Paris, Arkhê, 2011.
Boyer, Régis, *L'Islande médiévale*, Paris, Les Belles Lettres, 2001.
Boyer, Régis, *La Vie religieuse en Islande, 1116-1264. D'après la Sturlunga Saga et les Sagas des Évêques*, Paris, Fondation Singer-Polignac, 1979.
Boyer, Régis, *Les Vikings*, Paris, Perrin, coll. « Tempus », 2004 (2002).
Boyer, Régis, *Les Vikings. Histoire et civilisation*, Paris, Plon, 1992.
Boyer, Régis, *Les Vikings. Histoire, mythes, dictionnaire*, Paris, Robert Laffont, coll. « Bouquins », 2008.
Byock, Jesse *et alii*, « A Viking-age Valley in Iceland: The Mosfell Archaeological Project », *Medieval Archaeology*, 49 (1), p. 195-218.
Byock, Jesse et Davide Marco Zori (éd.), *Viking Age Archaeology in Iceland: Mosfell Archaeological Project*, Turnhout, Brepols Publishers, 2014.
Byock, Jesse L., *Medieval Iceland: Society, Sagas, and Power*. Los Angeles / Berkeley / Londres, University of California Press, 1988.
Cabanel, Patrick, *La Question nationale au XIXe siècle*, Paris, La Découverte, coll. « Repères », 1997.
Carlsen, Jens, Hans Olrik et Carl Nicolai Starcke, *Le Danemark : état actuel de sa civilisation et de son organisation sociale : ouvrage publié à l'occasion de l'Exposition universelle de Paris, 1900*, Copenhague, Det Nordiske forlag / Ernst Bojesen, 1900.
Casanova, Pascale, *La République mondiale des lettres* (1999), Paris, Seuil, 2008.
Caseldine, Chris, Andrew Russell, Jórunn Harðardóttir, Oskar Knudsen (éd.), *Iceland – Modern Processes, Past Environments*, Amsterdam, Elsevier Quaternary Book Series, Developments in Quaternary Science, 5, 2005.

Clunies Ross, Margaret (dir.), *The Pre-Christian Religions of the North. Research and Reception, Volume II: From c. 1830 to the Present*, Turnhout, Brepols, 2018.
Collectif, *Deux siècles et demi d'amitié France-Islande*, Reykjavík, Ambassade de France à Reykjavík, 2014.
Cowan, E. J., « Icelandic Studies in Eighteenth and Nineteenth Century Scotland », *Studia Islandica*, 31, 1972, p. 107-151.
Crawford, Barbara E., *Scandinavian Scotland*, Leicester, Leicester University Press, 1987.
Doutreleau, Vanessa, « Surtsey, naissances d'une île », *Ethnologie française*, 2006/3, vol. 36, p. 421-433.
Friðriksdóttir, Jóhanna Katrín, *Les Femmes vikings, des femmes puissantes*, Paris, Flammarion, coll. « Autrement », 2020.
Glauser, Jürg, Pernille Hermann et Stephen A. Mitchell (dir.), *Handbook of Pre-Modern Nordic Memory Studies. Interdisciplinary Approaches*, vol. I, Berlin, De Gruyter, 2018.
Goudineau, Christian, « Les Gaulois : récit d'une redécouverte », *Raison présente*, 142, 2002, p. 31-38.
Hálfdanarson, Guðmundur, *Historical Dictionary of Iceland*, Lanham / Toronto / Plymouth, Scarecrows Press, 1997, 2008, 2016.
Halink, Simon, « A Tainted Legacy: Finnur Magnússon's mythological studies and Iceland's national identity », *Scandinavian Journal of History*, vol. 40, n°2, 2015, p. 239-270.
Halink, Simon, « Asgard Revisited. Old Norse Mythology and Icelandic National Culture 1820-1918 », thèse de doctorat, Université de Groningen, 2017.
Hobsbawm, Eric J., *Nations and Nationalism since 1780: Programme, Myth, Reality*, Cambridge, Cambridge University Press, 1990.
Hobsbawm, Eric, *Le long XIXe siècle*, Paris, Fayard, 2007.
Jones, Gwyn, *The Norse Atlantic Saga. Being the Norse Voyages of Discovery and Settlement to Iceland, Greenland, and North America*, Oxford / New York, Oxford University Press, 1986 (1964).
Kangas, Sini, Mia Korpiola and Tuija Ainonen (dir.), *Authorities in the Middle Ages. Influence, Legitimacy, and Power in Medieval Society*, Berlin, De Gruyter, Fundamentals of Medieval and Early Modern Culture, 12, 2013.
Karlsson, Gunnar, *The History of Iceland*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 2003 (2000).
Kelsall, Malcolm, *Jefferson and the Iconography of Romanticism. Folk, Land, Culture and the Romantic Nation*, Basingstoke, Palgrave Macmillan, 1999.
Kidd, Colin, « Race, Empire, and the Limits of Nineteenth-Century Scottish Nationhood », *The Historical Journal*, vol. 46, n°4, décembre 2003, p. 873-892.
Körber, Lill-Ann et Ebbe Volquardsen (dir.), *The Postcolonial North Atlantic. Iceland, Greenland and the Faroe Islands*, Berlin, Nordeuropa-Institut der Humboldt-Universität, 2014.
Long, Ann-Marie, *Iceland's Relationship with Norway c. 870 – c. 1100. Memory, History and Identity*, Leyde, Brill, The Northern World, vol. 81, 2017.
Maginn, Christopher et Gerald Power (dir.), *Frontiers, States and Identity in Early Modern Ireland and beyond. Essays in honour of Steven G. Ellis*, Dublin, Four Courts Press, 2016.
McKeown, Claire, « The Sea King of the North: Scandinavian Scotland in Nineteenth Century Literature », *Études écossaises*, 19, 2017. URL : http://journals.openedition.org/etudesecossaises/1197.
Oslund, Karen, « Imagining Iceland: narratives of nature and history in the North Atlantic », *The British Journal for the History of Science*, vol. 35, n°3, 2002, p. 313-334.
Parker, Joanne (dir.), *The Harp and the Constitution. Myths of Celtic and Gothic Origin*, Leyde / Boston, Brill, 2016.

Paul, Jean-Marie (dir.), *Le Peuple, mythe et réalité*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, coll. « Interférences », 2007.
Plumyène, Jean, *Les Nations romantiques*. *Histoire du nationalisme. Le XIXe siècle*, Paris, Fayard, 1979.
Povlsen, Karen Klitgaard (dir.), *Northbound: Travel, Encounters & Constructions, 1700-1830*, Aarhus, Aarhus University Press / Oakville, David Brown Book Co., 2007.
Sallé, Michel et Æsa Sigurjónsdóttir, *Histoire de l'Islande des origines à nos jours*, Paris, Tallandier, 2018.
Samson, Vincent, *Les Berserkir. Les guerriers-fauves dans la Scandinavie ancienne, de l'Âge de Vendel aux Vikings (VIe-XIe siècles)*, Villeneuve-d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, 2011.
Schnakenbourg, Éric et Jean-Marie Maillefer, *La Scandinavie à l'époque moderne (fin XVe-début XIXe siècle)*, Paris, Belin Sup, 2010.
Sher, Richard B., « "Those Scotch Imposters and their Cabal": Ossian and the Scottish Enlightenment », *Man and Nature. L'homme et la nature. Canadian Society for Eighteenth-Century Studies / Societé Canadienne d'étude du dix-huitième siècle*, vol. 1, 1982, p. 55-63.
Simon, Erica, *Réveil national et culture populaire en Scandinavie*, Paris, Presses universitaires de France, 1960.
Stevenson, David, *The Hunt for Rob Roy: the Man and the Myths*, Édimbourg, John Donald, 2004.
Strachan, John et Alison O'Malley-Younger (dir.), *Ireland. Revolution and Evolution*, Oxford / Berne / Berlin / Bruxelles / Francfort / New York / Vienne, Peter Land, Reinventing Ireland, 12, 2010.
Thiesse, Anne-Marie, *La Création des identités nationales. Europe XVIIIe-XIXe siècle*, Paris, Seuil, coll. « Point Histoire », 1999.

3.5. Sur les pratiques et les écritures viatiques

Antoine, Philippe et Marie-Christine Gomez-Géraud (dir.), *Roman et récit de voyage,* Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, coll. « Imago mundi », 2001.
Antoine, Philippe, *Les Récits de voyage de Chateaubriand : contribution à l'étude d'un genre*, Paris, Champion, 1997.
Antoine, Philippe, *Quand le voyage devient promenade : écritures du voyage au temps du romantisme*, Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, coll. « Imago mundi », 2011.
Avignon, Mathieu (de), *Champlain et les fondateurs oubliés, les figures du père et le mythe de la fondation*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2008.
Bachimon, Philippe, « Le continentalisme et l'exploration du Pacifique », *Outre-Mers. Revue d'histoire*, n°284-285, *La France et le Pacifique*, 1989, p. 13-44.
Band, George, *Summit: 150 years of the Alpine Club*, Londres, Collins, 2006.
Barbe, Dominique, *Histoire du Pacifique des origines à nos jours*, Paris, Perrin, 2008.
Beall, Chandler B., *Chateaubriand et Le Tasse*, Baltimore, Johns Hopkins University Press, 1934.
Berton, Pierre, *The Arctic Grail: The Quest for the North West Passage and the North Pole, 1818-1909*, Toronto, Random House of Canada, 1988.
Bertrand, Gilles (dir.), *La Culture du voyage : pratiques et discours de la Renaissance à l'aube du XXe siècle*, Paris, L'Harmattan, 2004.
Bertrand, Gilles et Alain Guyot (dir.), *Des « passeurs » entre science, histoire et littérature*, Grenoble, UGA Éditions, coll. « Savoirs littéraires et imaginaires scientifiques », 2011.

Bertrand, Gilles, « Le voyage et les usages de l'espace méditerranéen à l'époque du Grand Tour », *ILCEA (Revue de l'Institut des langues et cultures d'Europe, Amérique, Afrique, Asie et Australie)*, vol. 28, 2017. URL : https://journals.openedition.org/ilcea/4087.

Bertrand, Gilles, « Parcours alpins sur le chemin de l'Italie : les transformations de l'image de la montagne dans les guides et récits de voyage en langue française des dernières décennies du XVIIIe siècle et du début du XIXe siècle », *Histoire des Alpes – Storia delle Alpi – Geschichte der Alpen*, 9/2004, p. 109-130.

Bertrand, Gilles, *Le Grand Tour revisité : pour une archéologie du tourisme. Le voyage des Français en Italie, milieu XVIIIe siècle-début XIXe siècle*, Rome, École française de Rome, Collection de l'École française de Rome n°398, 2008.

Bertrand, Romain, Hélène Blais, Guillaume Calafat et Isabelle Heullant-Donat (dir.), *L'exploration du Monde. Une autre histoire des Grandes Découvertes*, Paris, Seuil, coll. « L'Univers historique », 2019.

Bideaux, Michel, « Le voyage littéraire, genèse d'un genre », *Littérales*, n°7, *Les modèles du récit de voyage*, 1990, p. 179-199.

Black, Jeremy, *France and the Grand Tour*, Hampshire / New York, Palgrave Macmillan, 2003.

Black, Jeremy, *The British and the Grand Tour*, Londres / Sydney / Dover, Routledge Revivals/Crom Helm, 1985.

Boetcher Joeres, Ruth-Ellen, *Respectability and Deviance: Nineteenth-Century German Women Writers and the Ambiguity of Representation*, Chicago, University of Chicago Press, Women in Culture and Society, 1999.

Bourguinat, Nicolas (dir.), *Le Voyage au féminin. Perspectives historiques et littéraires (XVIIIe-XXe siècles)*, Strasbourg, Presses universitaires de Strasbourg, coll. « Sciences de l'homme », 2008.

Bourguinat, Nicolas (dir.), *Voyageuses dans l'Europe des confins. XVIIIe-XXe siècles*, Strasbourg, Presses universitaires de Strasbourg, coll. « Sciences de l'homme », 2014.

Boutier, Jean, « Le grand tour : une pratique d'éducation des noblesses européennes (XVIe-XVIIIe siècles) », *Le voyage à l'époque moderne, Bulletin de l'Association des Historiens modernistes des Universités*, n°27, 2004, p. 7-21. URL : https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00006836.

Boutier, Jean, *Le Voyage à l'époque moderne*, édition de Lucien Bély, Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 2004.

Boyer, Marc, *Ailleurs. Histoire et sociologie du tourisme*, Paris, L'Harmattan, 2011.

Boyer, Marc, *Histoire générale du tourisme du XVIe au XXIe siècle. I : La révolution touristique. II : Du tourisme élitiste au tourisme de masse*, Paris, L'Harmattan, 2005.

Boyer, Marc, *L'Invention du tourisme*, Paris, Gallimard, 1996.

Braudel, Fernand et Michel Mollat du Jourdin, *Le monde de Jacques Cartier : l'aventure au XVIe siècle*, Paris, Berger-Levrault, 1995.

Calder, Alex, Jonathan Lamb et Bridget Orr (dir.), *Voyages and Beaches: Pacific Encounters, 1769-1840*, Honolulu, University of Hawaii Press, 1999.

Campbell, Mary B., *The Witness and the Other World. Exotic European Travel Writing, 400-1600*, Ithaca / Londres, Cornell University Press, 1988.

Chandeigne, Michel et Jean-Paul Duviols, *Idées reçues sur les Grandes Découvertes : XVe-XVIe siècles*, Paris, Chandeigne, Magellane poche, 2019 (2e édition).

Chareyron, Nicole, *Les pèlerins de Jérusalem au Moyen Âge*, Paris, Imago, 2000.

Christin, Olivier (dir.), *Dictionnaire des concepts nomades en sciences humaines*, Paris, Métailié, 2010.

Chupeau, Jacques, « Les récits de voyage aux lisières du roman », *Revue d'Histoire littéraire de la France*, mai-août 1977, p. 536-553.

Coleman, Ernest C., *The Royal Navy in Polar Exploration from Frobisher to Ross*, Stroud, Tempus, 2006.

Collectif, *Actes du colloque « La Pérouse et les explorateurs français du Pacifique. Espaces de découverte et savoirs scientifiques (1760-1840) »*, 2008. URL : http://www.musee-marine.fr/content/actes-de-colloque-laperouse.

Collectif, *Treasures of the Alpine Club: from Mont Blanc to Everest and beyond: an exhibition of items from the collections of the Alpine Club in celebration of 150 years of mountaineering since the Club's foundation*, Londres, Alpine Club Library, 2007.

Collectif, *Voyage, quête, pèlerinage dans la littérature et la civilisation médiévales*, Aix-en-Provence, Presses universitaires de Provence, coll. « Senefiance », 2, 1976.

Conway, William Martin, *No Man's Land: a history of Spitsbergen from its discovery in 1596 to the beginning of the scientific exploration of the country*, Cambridge, The University Press, 1906.

Corbin, Alain (dir.), *L'Avènement des loisirs (1850-1960)*, Paris, Aubier, 1995.

Costadura, Eduardo, « La relecture sur place dans l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem* », *Revue d'Histoire littéraire de la France*, 117e année, n°2, avril-juin 2017, p. 389-404.

Crouzet, Denis, *Christophe Colomb : Héraut de l'Apocalypse*, Paris, Payot, 2006.

Daunais, Isabelle, *L'Art de la mesure ou l'invention de l'espace dans les récits d'Orient (XIXe siècle)*, Saint-Denis, Presses universitaires de Vincennes / Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 1996.

Demeulenaere, Christiane (dir.), *Explorations et voyages scientifiques de l'Antiquité à nos jours. 130e Congrès national des sociétés historiques et scientifiques, La Rochelle, 2005*, Paris, CTHS Histoire, n°34, 2008.

Di Maio, Mariella, « Jules Verne et le voyage au second degré, ou un avatar d'Edgar Poe », *Romantisme*, n°67, *Avatars de l'artiste*, 1990, p. 101-110.

Doiron, Normand, *L'Art de voyager. Le déplacement à l'époque classique*, Paris, Klincksieck / Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 1995.

Drivenes, Einar-Arne et Harald Dag Jølle (dir.), *Norsk polarhistorie*, 3 vol., Oslo, Gyldendal Norsk Forlag, 2004.

Dunmore, John, *La Pérouse, explorateur du Pacifique*, Paris, Payot, 1986.

Estelmann, Frank, Sarga Moussa et Friedrich Wolfzettel (dir.), *Voyageuses européennes au XIXe siècle. Identités, genre, codes*, Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, coll. « Imago mundi », 2012.

Favier, Jean, *Les Grandes Découvertes : d'Alexandre à Magellan*, Paris, Librairie Arthème Fayard/Pluriel, 2010 (1991).

Gannier, Odile, « Le Voyage selon Laurence Sterne et Chateaubriand : le héros et le bouffon (*Tristram Shandy*, *Voyage sentimental*, *Itinéraire de Paris à Jérusalem*) », *Loxias* 15, II. *Naissance du roman moderne : Rabelais, le Tiers Livre, Cervantès, Don Quichotte, Sterne, Tristram Shandy, Le Voyage selon Laurence Sterne et Chateaubriand : le héros et le bouffon (Tristram Shandy, Voyage sentimental, Itinéraire de Paris à Jérusalem)*. URL : http://revel.unice.fr/loxias/index.html?id=1480 (date de mise en ligne : 27 janvier 2007).

Gannier, Odile, *La Littérature de voyage*, Paris, Ellipses, 2001.

Gomez-Géraud, Marie-Christine, *Le Crépuscule du Grand Voyage : Les récits de pèlerins à Jérusalem (1500-1700)*, Paris, Honoré Champion, 2000.

Guilcher, Goulven, « Les guides européens et leurs auteurs : clefs de lecture », *In Situ*, 15 | 2011, mis en ligne le 5 décembre 2011. URL : http://journals.openedition.org/insitu/499.

Guyot, Alain et Chantal Massol (dir.), *Voyager en France au temps du romantisme. Poétique, esthétique, idéologie*, Grenoble, UGA Éditions, 2003.

Guyot, Alain et Roland Le Huenen, *L'*Itinéraire de Paris à Jérusalem *de Chateaubriand. L'invention du voyage romantique*, Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, coll. « En toutes lettres », 2006.

Guyot, Alain, « (Dé)voy(ag)er : le rire de l'écrivain romantique en voyage, ou le genre subverti », *Recherches & Travaux*, 67 | 2005. URL : http://journals.openedition.org/recherchestravaux/271 (date de mise en ligne : 30 septembre 2008).

Guyot, Alain, « La grotte de l'Arveyron ou comment une caverne de paroles et pourquoi », *Compar(a)ison*, n°I/II-2001, 2003, p. 55-74.

Guyot, Alain, « Le récit de voyage en montagne au tournant des Lumières. Hétérogénéité des sources », *Sociétés & Représentations*, 2006/1, n°21, p. 117-133.

Guyot, Alain, *Analogie et récit de voyage. Voir, mesurer, interpréter le monde*, Paris, Classiques Garnier, 2012.

Heers, Jacques, *La découverte de l'Amérique*, Paris, Éditions Complexe, 1991.

Holtz, Grégoire et Vincent Masse, « Étudier les récits de voyage. Bilan, questionnements, enjeux », *Arborescences. Revue d'études françaises*, n°2, mai 2012, p. 1-30.

Jeanjean-Becker, Caroline, « Les récits illustrés de voyages pittoresques publiés en France entre 1770 et 1855 », thèse pour le diplôme d'archiviste-paléographe, École Nationale des Chartes, 1999.

Kaeppler, Adrienne L. (dir.), *James Cook et la Découverte du Pacifique*, Paris, Actes Sud / Berne, Musée historique de Berne, 2010.

Kitzan, Chris et Thomas H. B. Symons, *Meta Incognita: A Discourse of Discovery: Martin Frobisher's Arctic Expeditions, 1576-1578*, Ottawa, University of Ottawa Press / Canadian Museum of Civilization, 1999.

Lanni, Dominique, « État présent des recherches en français sur la littérature des voyages », *Annali d'Italianistica*, vol. 21, *Hodoeporics Revisited / Ritorno all'odeporica*, 2003, p. 483-499.

Larroque, Tiphaine, Claire Le Thomas et Michel Demange (dir.), *Voyages d'artistes. Entre tradition & modernité*, Strasbourg, Presses universitaires de Strasbourg, 2016.

Le Huenen, Roland, « Le récit de voyage à l'orée du romantisme », *Viatica*. *Le Corps du voyageur*. Mis en ligne le 25/03/2014. URL : https://revues-msh.uca.fr/viatica/index.php?id=398.

Le Huenen, Roland, « Le récit de voyage : l'entrée en littérature », *Études littéraires*, vol. 20, n°1, *L'autonomisation de la littérature*, printemps-été 1987, p. 45-61.

Le Huenen, Roland, « Qu'est-ce qu'un récit de voyage ? », *Littérales*, n°7, *Les Modèles du récit de voyage*, 1990, p. 11-25.

Le Huenen, Roland, *Le Récit de voyage au prisme de la littérature*, Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, coll. « Imago mundi », 2015.

Lecoq, Danielle et Antoine Chambard (dir.), *Terre à découvrir, terres à parcourir : exploration et connaissance du monde, XIIe-XIXe siècles*, Paris, L'Harmattan, 1998.

Leniaud, Jean-Michel et Béatrice Bouvier (dir.), *Le livre d'architecture, XVe-XXe siècle : Édition, représentations et bibliothèques. Journées internationales d'études des 8 et 9 novembre 2001 organisées au Collège de France, avec le concours du Ministère de la Culture et de la Communication, Sous-direction des Études, de la Documentation et de l'Inventaire, et de l'École Nationale Supérieure des Sciences de l'Information et des Bibliothèques*, Paris, École des Chartes, Études et rencontres de l'École des Chartes, n°11, 2002.

Lequenne, Michel, *Christophe Colomb : amiral de la mer océane*, Paris, Gallimard, coll. « Découvertes Gallimard – histoire », 2005.

Lestringant, Frank et Marie-Christine Gomez-Géraud (dir.), *D'encre du Brésil : Jean de Léry écrivain*, Orléans, Paradigme, 1999.
Lestringant, Frank, *Jean de Léry ou l'invention du sauvage*, Paris, Honoré Champion, 2005.
Lestringant, Frank, *Sous la leçon des vents : le monde d'André Thevet, cosmographe de la Renaissance*, Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 2003.
Linon-Chipon, Sophie (dir.), *Les Tyrans de la mer : pirates, corsaires et flibustiers*, Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, coll. « Imago mundi », 2002.
Linon-Chipon, Sophie et Daniela Vaj (dir.), *Relations savantes : voyages et discours scientifiques*, Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, coll. « Imago mundi », 2006.
Linon-Chipon, Sophie et Jean-François Guennoc (dir.), *Transhumances divines. Récit de voyage et religion*, Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, coll. « Imago mundi », 2005.
Linon-Chipon, Sophie, Véronique Magri-Mourgues, Sarga Moussa (dir.), *Miroirs de textes. Récits de voyage et intertextualité*, Nice, Publication de la Faculté des Lettres, Arts et Sciences Humaines de Nice, Nouvelle série, n°49, 1998.
Litalien, Raymonde et Denis Vaugeois (dir.), *Champlain : la naissance de l'Amérique française*, Sillery / Paris / La Rochelle, Septentrion / Nouveau Monde, 2004.
Lund, Hans Peter, « Éléments du voyage romantique », *Romansk Institut Duplikerede Smaskrifter*, n°66, 1979, p. 3-30.
Magri-Mourgues, Véronique, « La description dans le récit de voyage », *Cahiers de Narratologie*, 7, 1996, p. 35-48.
Magri-Mourgues, Véronique, « Les enjeux pragmatiques du récit de voyage », *Travaux du cercle linguistique de Nice*, 1996, 18, p. 17-34. hal-00596416.
Magri-Mourgues, Véronique, *Le Voyage à pas comptés. Pour une poétique du récit de voyage au XIXe siècle*, Paris, Honoré Champion, 2009.
Martelucci, Filippo, *L'« instinct voyageur » : creazione dell'io e scrittura del mondo in Chateaubriand*, Padoue, Unipress, Biblioteca francese, 2001.
Massiani, Jean-Stéphane, *Les journaux de voyage de James Cook dans le Pacifique. Du parcours au discours*, Aix-en-Provence, Presses universitaires de Provence, coll. « Textuelles », 2015.
McGhee, Robert, *Arctic Voyages of Martin Frobisher: An Elizabethan Adventure*, Montréal / Kingston, McGill–Queen's University Press, 2002.
Ménard, Philippe, « Marco Polo à la découverte de l'Extrême-Orient », *Académie Stanislas*, 2012, p. 22-47.
Monicat, Bénédicte, *Itinéraires de l'écriture au féminin. Voyageuses du XIXe siècle*, Amsterdam / Atlanta, Rodopi, 1996.
Montalbetti, Christine, *Le Voyage, le monde et la bibliothèque*, Paris, Presses universitaires de France, 1997.
Morrissonneau, Christian, *Le rêve américain de Champlain*, Montréal, Hurtubise, 2009.
Motsch, Andreas, « Relations of Travel: Itinerary of a Practice », *Renaissance and Reformation / Renaissance et Réforme*, vol. 34, n°1-2, Special issue / Numéro spécial, Winter-Spring / Hiver-Printemps 2011, p. 207-236.
Moureau, François, Sophie Linon-Chipon, Véronique Magri-Mourgues et Sarga Moussa (dir.), *Poésie et voyage. De l'énoncé viatique à l'énoncé poétique*, Paris, Éditions La Mancha, 2002.
Moussa, Sarga, « Le récit de voyage, genre "pluridisciplinaire". À propos des Voyages en Égypte au XIXe siècle », *Sociétés & Représentations*, 2006/1, n°21, p. 241-253.
Ouellet, Réal, *La Relation de voyage en Amérique (XVIe-XVIIIe siècles). Au carrefour des genres*, Québec, Presses de l'Université Laval / Éditions du CIERL, 2010.
Pasquali, Adrien, *Le Tour des Horizons. Critique et récits de voyage*, Paris, Klincksieck, 1994.

Philippe Antoine commente l'Itinéraire de Paris à Jérusalem de François de Chateaubriand, Paris, Folio, coll. « Foliothèque », 2006.

Racault, Jean-Michel (dir.), *L'Aventure maritime*, Paris, L'Harmattan, Cahiers du CRLH – Université de la Réunion, Faculté des Lettres et Sciences humaines, 2001.

Rajotte, Pierre, « Aux frontières du littéraire : récits de voyageurs canadiens-français au XIXe siècle », *Voix et Images*, vol. 19, n°3 (57), *Science et fiction au Québec : L'émergence d'un savoir*, 1994, p. 546-567.

Rajotte, Pierre, « Le récit de voyage au XIXe siècle. Une pratique de l'intime », *Globe. Revue internationale d'études québécoises*, vol. 3, n°1, *L'intime et le privé au Québec*, 2000, p. 15-37.

Rajotte, Pierre, *Le récit de voyage, aux frontières du littéraire*, Montréal, Éditions Triptyque, 1997.

Rancière, Jacques, *Le Temps du paysage : aux origines de la révolution esthétique*, Paris, La fabrique éditions, 2020.

Requemora Gros, Sylvie, « L'espace dans la littérature de voyages », *Espaces classiques*, vol. 34, n°1-2, hiver 2002, p. 249-276.

Requemora-Gros, Sylvie, « Généalogie de la figure littéraire du pirate du XVIIe au XIXe siècle », communication prononcée au Colloque « La piraterie au fil de l'Histoire : un défi pour l'État », 2012, La Rochelle, France.

Requemora-Gros, Sylvie, « La circulation des genres dans l'écriture viatique : la "littérature" des voyages ou le nomadisme générique, le cas de Marc Lescarbot », *Œuvres & Critiques – Papers on French Seventeenth Century Literature*, vol. 36, n°1, 2011, p. 67-74.

Roche, Daniel, *Les circulations dans l'Europe moderne. XVIIe-XVIIIe siècle*, Paris, Fayard, coll. « Pluriel », 2011.

Sangsue, Daniel, « Le récit de voyage humoristique (XVIIe-XIXe siècles) », *Revue d'histoire littéraire de la France* 2001/4, vol. 101, p. 1139-1162.

Speake, Jennifer (dir.), *Literature of Travel and Exploration. An Encyclopedia*, Londres / New York, Routledge, 2003.

Stafford, Barbara, *Voyage Into Substance: Art, Science, Nature and the Illustrated Travel Account, 1760-1840*, Cambridge / Londres, MIT Press, 1984.

Stöcker, Christa, *Reisebilder II. 1828-1831. Kommentar*, Berlin, De Gruyter, 2003.

Taviani, Paolo Emilio, *Christophe Colomb : genèse de la grande découverte*, Paris, Éditions Atlas, 1980.

Terra, Helmut (de), *Alexander von Humboldt*, New York, Alfred A. Knopf, 1955.

Urbain, Jean-Didier, *Le voyage était presque parfait. Essai sur les voyages ratés*, Paris, Éditions Payot & Rivages, 2017 (2008).

Venayre, Sylvain, « Progrès technique, discours politique et morale personnelle : les problèmes de la communication au XIXe siècle », *Romantisme*, n°158, 2012/4, p. 9-18.

Venayre, Sylvain, *La Gloire de l'aventure. Genèse d'une mystique moderne 1850-1940*, Paris, Aubier Montaigne, Collection historique, 2002.

Venayre, Sylvain, *Panorama du voyage (1780-1920). Mots, figures, pratiques*, Paris, Les Belles Lettres, coll. « Histoire », 2012.

Venayre, Sylvain, *Rêves d'aventures : 1800-1940*, Paris, Éditions de La Martinière, 2006.

Vogel, Hans Ulrich, *Marco Polo Was in China: New Evidence from Currencies, Salts and Revenues*, Leyde / Boston, Brill, 2013.

Walecka-Garbalinska, Maria, « Nord-Sud aller-retour. Le récit de voyage érudit au XIXe siècle entre orientalisme et boréalisme », *Études germaniques*, vol. 71, n°2, *Le boréalisme*, 2016, p. 201-215.

Weber, Anne-Gaëlle (dir.), *Voyage et littérarité. Viatica*, 7/2020. URL : https://revues-msh.uca.fr/viatica/index.php?id=1249.

Weber, Anne-Gaëlle et Sylvain Venayre (dir.), « Dossier : Lieux communs du récit de voyage », *Les Cahiers du XIXe siècle*, n°5, 2010.
Weber, Anne-Gaëlle, « Le genre romanesque du récit de voyage scientifique au XIXe siècle », *Sociétés & Représentations*, 2006/1, n°21, p. 59-77.
Weber, Anne-Gaëlle, « Le récit de voyage et l'émergence de la littérature au tournant des XVIIIe et XIXe siècles », *Viatica*, n°7, mis à jour le 06/04/2020. URL : http://revues-msh.uca.fr/viatica/index.php?id=1265.
Weber, Anne-Gaëlle, *A beau mentir qui vient de loin. Savants, voyageurs et romanciers au XIXe siècle*, Paris, Honoré Champion, 2004.
Weber, Anne-Gaëlle, *Les Perroquets de Cook. De la fabrique littéraire d'un lieu commun savant*, Paris, Classiques Garnier, coll. « Perspectives comparatistes », n°20, 2013.
Wolfzettel, Friedrich, *Ce désir de vagabondage cosmopolite. Wege und Entwicklungen des französischen Reiseberichts im 19. Jahrhundert*, Tübingen, Niemeyer, 1986.
Wolfzettel, Friedrich, *Le Discours du voyageur. Pour une histoire littéraire du récit de voyage en France, du Moyen-Âge au XVIIIe siècle*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Perspectives littéraires », 1995.

3.6. Sur la théorie et l'histoire littéraires générales

Amossy, Ruth et Anne Herschberg Pierrot, *Stéréotypes et clichés. Langue, discours, société*, Paris, Armand Colin, coll. « 128 Tout le savoir », 2015 (2014).
Amossy, Ruth et Elisheva Rosen, *Les Discours du cliché*, Paris, CDU et SEDES, 1982.
Angenot, Marc, « *1889* : pourquoi et comment j'ai écrit ce livre – et quelques autres », *Médias19*, *1889. Un état du discours social*. Mise en ligne le 15 février 2014. URL : http://www.medias19.org/index.php?id=13856.
Angenot, Marc, « Des Romans pour les femmes : un secteur du discours social en 1889 », *Études littéraires : études, analyses, débats*, vol. 16, n°3, décembre 1983, p. 317-350.
Angenot, Marc, « Qu'est-ce que la paralittérature ? », *Études littéraires*, vol. 7, n°1, *La paralittérature*, avril 1974, p. 9-22.
Angenot, Marc, *1889 : un état du discours social*, Longueuil, Le Préambule, 1989.
Anonyme, « Crèvecoeur, Michel Guillaume St. John de », Founders Online – National Archives. URL : https://founders.archives.gov/?q=Recipient%3A%22Cr%C3%A8vecoeur%2C%20Michel%20Guillaume%20St.%20John%20de%22&s=1111211111&r=1.
Anonyme, « Les éditions d'*Atala* », Site de la Société Chateaubriand. URL : https://www.societe-chateaubriand.fr/chateaubriand/%C5%93uvres-de-fiction/atala/.
Anonyme, « Les éditions des *Mémoires d'outre-tombe* », Site de la Société Chateaubriand. URL : https://www.societe-chateaubriand.fr/chateaubriand/r%C3%A9cits-de-vie-et-de-voyage/m%C3%A9moires-d-outre-tombe/.
Anonyme, « Les éditions du *Génie du christianisme* », Site de la Société Chateaubriand. URL : https://www.societe-chateaubriand.fr/chateaubriand/%C5%93uvres-de-r%C3%A9flexion/g%C3%A9nie-du-christianisme/.
Aragon, Sandrine, « Les images de lectrices dans les textes de fiction français du milieu du XVIIe siècle au milieu du XIXe siècle », *Cahiers de narratologie*, 11, 2004, *Figures de la lecture et du lecteur*. URL : https://journals.openedition.org/narratologie/6?lang=en.
Audier, Serge, « Tocqueville, notre contemporain ? », *Études*, 2006/4, t. 404, p. 487-496.
Bakhtine, Mikhaïl, *Esthétique et théorie du roman*, Paris, Gallimard Tel, 1978.
Bakhtine, Mikhaïl, *L'œuvre de François Rabelais et la culture populaire au Moyen Âge et sous la Renaissance*, Paris, Gallimard Tel, 1970.
Baroni, Raphaël, *La Tension narrative : suspense, curiosité et surprise*, Paris, Seuil, 2017.

Barthes, Roland, « L'effet de réel », *Communications*, n°11, 1968, p. 84-89.
Barthes, Roland, *Le Plaisir du texte*, Paris, Seuil, 1973.
Barthes, Roland, Leo Bersani, Philippe Hamon, Michael Riffaterre et Ian Watt, *Littérature et réalité*, Paris, coll. « Points Inédits », 1982.
Barthes, Roland, *Mythologies*, Paris, Seuil, coll. « Points », 1970.
Baudouin, Anne-Catherine et Marion Lata (dir.), *Sacré canon. Autorité et marginalité en littérature*, Paris, Éditions Rue d'Ulm, 2017.
Beaudet, Marie-Andrée, Luc Bonenfant et Isabelle Daunais (dir.), *Les Oubliés du romantisme. Actes du colloque international du CRELIQ, Université Laval, Québec, octobre 2002*, Québec, Nota bene, 2004.
Belleau, André, « Carnavalesque pas mort ? », *Études françaises*, vol. 20, n°1, *Bakhtine mode d'emploi*, printemps 1984, p. 37-44.
Belleau, André, « Carnavalisation et roman québécois : mise au point sur l'usage d'un concept de Bakhtine », *Études françaises*, vol. 19, n°3, 1983, p. 51-64.
Belleau, André, « Culture de masse et institution littéraire », *Liberté*, vol. 20, n°6 (120), 1978, p. 3-6.
Belleau, André, « Culture populaire et culture "sérieuse" dans le roman québécois », *Liberté*, vol. 19, n°3 (111), 1977, p. 31-36.
Belleau, André, « La démarche sociocritique au Québec », *Voix et Images*, vol. 8, n°2, 1983, p. 299-310.
Belleau, André, « Le conflit des codes dans l'institution littéraire québécoise », *Liberté*, vol. 23, n°2 (134), 1981, p. 15-20.
Belleau, André, *Notre Rabelais*, Montréal, Boréal, 1990.
Belleau, André, *Surprendre les voix*, Montréal, Boréal, coll. « Papiers collés », 1986.
Benoît, Jean-Louis, « La réception de Tocqueville aujourd'hui en France », conférence faite à Montréal au séminaire des doctorants d'Yves Couture, professeur régulier au département de science politique de l'UQÀM (Université du Québec à Montréal, le 14 octobre 2009. [Édition électronique] Les Classiques des sciences sociales. URL : http://classiques.uqac.ca/contemporains/benoit_jean_louis/reception_tocqueville_en_france/reception_tocqueville_en_france_texte.html#reception_tocqueville_I_1 (date de mise en ligne : 26 janvier 2012).
Bernard, Suzanne, *Le Poème en prose des origines à nos jours*, Paris, Nizet, 1959.
Bony, Jacques, *Lire le romantisme*, Paris, Dunod, 1992.
Bouju, Emmanuel (dir.), *Littératures sous contrat – Cahiers du Groupe Φ*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, coll. « Interférences », 2002.
Brémond, Claude, « André Jolles, *Formes simples* », *Annales. Économies, sociétés, civilisations*, 28e année, n°5, 1973, p. 1317-1319.
Brouard-Arends, Isabelle (dir.), *Lectrices d'Ancien Régime*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, coll. « Interférences », 2003.
Cavallo, Gugliemo et Roger Chartier (éd.), *Histoire de la lecture dans le monde occidental*, Paris, Seuil, coll. « Point Histoire », 2001 (édition originale : 1995).
Chartier, Pierre, *Introduction aux grandes théories du roman*, Paris, Nathan, 2000.
Chartier, Roger, *Lectures et lecteurs dans la France d'Ancien Régime*, Paris, Seuil, 1987.
Coleridge, Samuel Taylor, *La Ballade du vieux marin et autres textes*, traduction de Jacques Darras, Paris, Gallimard NRF, coll. « Poésie », 2013.
Collectif, « Colloque en ligne Fabula 2001 "L'effet de fiction" : présentation », Fabula. URL : https://www.fabula.org/colloques/effet/presentation.php.
Collectif, *Encyclopedia of contemporary literary theory*, Toronto, University of Toronto Press, 1993.
Combe, Dominique, *Les Genres littéraires*, Paris, Hachette Supérieur, 1992.

Compagnon, Antoine, *Le Démon de la théorie*, Paris, Seuil, 1998.
Coulet, Henri, *Le roman jusqu'à la Révolution*, Paris, Armand Colin, collection U, 1967.
Cristea, S. N., « Poetic Theory in Mid-Eighteenth-Century Italy », *The Modern Language Review*, octobre 1970, vol. 65, n°4, p. 793-802.
Croizy-Naquet, Catherine et Michelle Szkilnik (dir.), *Don Quichotte avant Don Quichotte ? Les récits de chevalerie du XIVe au XVIe siècle en France, Italie et Espagne : production et réception*. *Tirant*, 22, numéro spécial, 2019.
Declercq, Gilles et Michel Murat (dir.), *Le Romanesque*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 2004.
Dubois, Jacques, *L'Institution de la littérature. Introduction à une sociologie*, Bruxelles, Labor, 1978.
Dufays, Jean-Louis, *Stéréotype et lecture. Essai sur la réception littéraire*, Bruxelles / Berne / Berlin / Francfort / New York / Oxford / Vienne, Peter Lang, coll. « ThéoCrit' », 2011 (2e édition).
Eco, Umberto, *Lector in fabula ou la coopération interprétative dans les textes narratifs*, Paris, Grasset, coll. « Figures », 1985.
Espagne, Michel, « La notion de transfert culturel », Revue *Sciences/Lettres*, 1 | 2013, mis en ligne le 1er mai 2012. URL : https://journals.openedition.org/rsl/219.
Ferrand, Nathalie, *Livres et lecture dans les romans français du XVIIIe siècle*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Écriture », 2002.
Feuillebois, Victoire, « Tieck et Hoffmann lecteurs de la fiction encadrée renaissante : du *Décaméron* aux contes nocturnes romantiques », *Loxias*, 42, septembre 2013. URL : http://revel.unice.fr/loxias/index.html?id=7527.
Foehr-Janssens, Yasmina, « Châsses, coffres et tiroirs : le récit dans le récit – Introduction », *Cahiers de recherches médiévales et humanistes*, 29, 2015. URL : http://journals.openedition.org/crm/13770.
Frye, Northrop, *Anatomie de la critique*, traduction par Guy Durand, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des sciences humaines », 1969 (date de parution originale : 1957).
Gefen, Alexandre, *L'Idée de littérature. De l'art pour l'art aux écritures d'intervention*, Paris, José Corti, 2021.
Gefen, Alexandre, *La Mimèsis*, Paris, GF Flammarion, 2002.
Genette, Gérard, « Fiction ou diction », *Poétique*, 2003/2, n°134, p. 131-139.
Genette, Gérard, *Fiction et diction*, Paris, Seuil, coll. « Points essais », 2004 (édition originale : 1991).
Genette, Gérard, *Figures IV*, Paris, Seuil, coll. « Poétique », 1999.
Genette, Gérard, *Introduction à l'architexte*, Paris, Seuil, coll. « Poétique », 1979.
Genette, Gérard, *Palimpsestes. La littérature au second degré*, Paris, Seuil, 1982.
Hamburger, Käte, *Logique des genres littéraires*, traduction par Pierre Cadiot, préface de Gérard Genette, Paris, Seuil, coll. « Poétique », 1968 (date de parution originale : 1957).
Iser, Wolfgang, *L'Acte de lecture. Théorie de l'effet esthétique*, Liège, Mardaga, coll. « Philosophie et langage », 1985 (édition originale : 1976).
Jankélévitch, Vladimir, *L'Aventure, l'ennui, le sérieux (1963)*, présentation par Laure Barillas, Pierre-Alban Guinfolleau et Frédéric Worms, Paris, Flammarion, coll. « Champs Essai », 2017.
Janssens, Marcel, « L'image de la fleur dans les écrits du jeune Joh. Gottfr. Herder », *Revue belge de Philologie et d'Histoire*, année 1964, 42-3, p. 913-925.
Jauss, Hans Robert, *Pour une esthétique de la réception*, traduction de Claude Maillard, préface de Jean Starobinski, Paris : Gallimard Tel, 1978.

Jenkins, Harry, *La Culture de la convergence. Des médias au transmédia* (2006), traduction de l'anglais par Christophe Jacquet, Paris, Armand Colin / Ina Éditions, coll. « Médiacultures », 2013.

Jolles, André, *Formes simples*, Paris, Seuil, 1972.

Jolles, Johannes Andreas, *Einfache Formen: Legende, Sage, Mythe, Rätsel, Spruch, Kasus, Memorabile, Märchen, Witz*, Halle-sur-Saale, Niemeyer, 1930.

Joyeux-Prunel, Béatrice, « Les transferts culturels. Un discours de la méthode », *Hypothèses*, 2003/1 (6), p. 149-162.

Kawczak, Paul, « Le roman d'aventures littéraire de l'entre-deux-guerres français. Le jeu du rêve et de l'action », thèse de doctorat, Université du Québec à Chicoutimi / Université de Franche-Comté, 2016.

Kundera, Milan, *L'Art du roman (1986)*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1995.

Kundera, Milan, *Le Rideau*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 2005.

Lachèvre, Frédéric, *Bibliographie sommaire des keepsakes et autres recueils collectifs de la période romantique, 1823-1848*, tome I, Genève, Slatkine Reprints, 1973.

Letourneux, Matthieu, *Fictions à la chaîne. Littératures sérielles et culture médiatique*, Paris, Seuil, coll. « Poétique », 2017.

Letourneux, Matthieu, *Le Roman d'aventures 1870-1930*, Limoges, Presses universitaires de Limoges, 2009.

Lukács, Georg, *La Théorie du roman (1920)*, Paris, Gallimard Tel, 1989.

Maigron, Louis, *Le Roman historique à l'époque romantique. Essai sur l'influence de Walter Scott*, Paris, Honoré Champion, 1898.

Milot, Louise et Fernand Roy (dir.), *La littérarité*, Québec, Presses de l'Université Laval, Centre de recherche en littérature québécoise, 1991.

Montalbetti, Christine, « Les indices de fictionnalité : une enquête », Fabula. URL : https://www.fabula.org/revue/cr/150.php.

Naïm, Jérémy, « Le récit enchâssé, de la poétique à la stylistique », *MaLiCE – Le magazine des littératures & des cultures à l'ère du numérique*, 8, 2018. URL : https://cielam.univ-amu.fr/malice/articles/recit-enchasse-poetique-a-stylistique.

Naïm, Jérémy, « Récit bref et récit enchâssé », communication prononcée le 12 octobre 2019, journée d'étude sur le programme de Lettres des ENS « La Fontaine, Michaux, Sarraute », Université Paris-Nanterre. URL : https://webtv.parisnanterre.fr/videos/journee-detude-sur-le-programme-de-lettres-des-ens-la-fontaine-michaux-sarraute-jeremie-naim-recit-bref-et-recit-enchasse-27/.

Naïm, Jérémy, *Penser le récit enchâssé. L'invention d'une notion à l'époque moderne (1830-1980)*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 2020.

Nies, Fritz, « La femme-femme et la lecture, un tour d'horizon iconographique », *Romantisme*, 1985, n°47, p. 97-106.

Nies, Fritz, *Imagerie de la lecture, exploration d'un patrimoine millénaire de l'Occident*, Paris, Presses universitaires de France, 1995.

Olivier, Isabelle, « L'espace de l'errance dans les romans arthuriens (XIIe-XIIIe siècles) », *Cahiers Figura*, 13, *Errances*, 2005, p. 61-75.

Oustinoff, Michaël, « De la démocratie en Amérique et l'intraduisibilité de l'anglais », *Hermès. La Revue*, 2010/1, n°56, p. 71-76.

Palmer, R. R., « Jean-Jacques Rousseau et les États-Unis », *Annales historiques de la Révolution française. 250e Anniversaire de la naissance de Jean-Jacques Rousseau (1712-1778)* (octobre-décembre 1962), 34e année, n°17, p. 529-540.

Piégay-Gros, Nathalie, *Introduction à l'intertextualité*, Paris, Dunod, 1996.

Poirion, Daniel, « Le roman d'aventure au Moyen Âge : étude d'esthétique littéraire », *Cahiers de l'Association internationale des études françaises*, 1988, n°40, p. 111-127.

Postel, Philippe (dir.), *Vers et Prose : formes alternantes, formes hybrides*, *Atlantide*, n°1, 2014.
Rabau, Sophie, *L'Art d'assaisonner les textes. Théorie et pratique de l'interpolation*, postface de Laurent Calvié, Toulouse, Anacharsis, 2020.
Raimond, Michel, *Le roman depuis la Révolution*, Paris, Armand Colin, 2017 (édition originale : 1967).
Riffaterre, Michael, « Fonctions du cliché dans la prose littéraire », *Cahiers de l'Association internationale des études françaises*, 1964, n°16. p. 81-95.
Robert, Lucie, « André Belleau et le multiple », communication présentée au colloque « Retour sur la notion de "conflit des codes" », jeudi 17 septembre 2015. URL : http://oic.uqam.ca/fr/communications/retour-sur-la-notion-de-conflit-des-codes-0.
Rosso, Karine, « Dialogues intertextuels et bibliothèques imaginaires dans *Don Quichotte de la Démanche* de Victor-Lévy Beaulieu et *L'Ange des ténèbres* d'Ernesto Sábato », mémoire de maîtrise, Université du Québec à Montréal, 2012.
Roubaud-Bénichou, Sylvia, *Le Roman de chevalerie en Espagne, entre Arthur et Don Quichotte*, Paris, Champion, coll. « Nouvelle bibliothèque du Moyen Âge », 2000.
Roussin, Philippe, « Qu'est-ce qu'une forme littéraire ? », *Communications*, 2018/2, n°103, p. 73-88.
Saint-Gelais, Richard, « L'effet de non-fiction : fragments d'une enquête », Fabula. URL : https://www.fabula.org/effet/interventions/16.php.
Saint-Gelais, Richard, *Fictions transfuges. La transfictionnalité et ses enjeux*, Paris, Seuil, coll. « Poétique », 2011.
Samoyault, Tiphaine, *L'Intertextualité. Mémoire de la littérature*, Paris, Nathan Université, coll. « 128 Tout le savoir », 2001.
Schaeffer, Jean-Marie, « Défense et illustration de la Poétique », *Critique : revue générale des publications françaises et étrangères*, 47, 1991, p. 346-356.
Schaeffer, Jean-Marie, « Du texte au genre », *Poétique : revue de théorie et d'analyse littéraires*, 1983, p. 3-18.
Schaeffer, Jean-Marie, *Qu'est-ce qu'un genre littéraire ?*, Paris, Seuil, 1989.
Schefer, Olivier, « Romantisme et œuvre d'art totale. Variations sur la totalité », *Po&sie*, 2009/2, n°128-129, p. 193-210.
Schérer, Edmond, *Études sur la littérature contemporaine* (1863), tome IV, nouvelle édition, Paris, Calmann Lévy, 1894.
Seth, Catriona (dir.), *Imaginaires gothiques. Aux sources du roman noir français*, Paris, Desjonquères, coll. « L'esprit des lettres », 2010.
Shaw, Harry E., *The Forms of Historical Fiction: Sir Walter Scott and His Successors*, Ithaca, Cornell University Press, 1983.
Smith, Andrew (dir.), *Gothic Literature*, Édimbourg, Edinburgh University Press, Edinburgh Critical Guides, 2007.
Spooner, Catherine et Emma McEvoy (dir.), *The Routledge Companion to Gothic*, New York, Routledge, Taylor & Francis Group, 2007.
Stalloni, Yves et Daniel Bergez, *Les Genres littéraires*, Paris, Nathan, 2000.
Tadié, Jean-Yves, *Le Roman d'aventures*, Paris, Gallimard Tel, 2013 (1982).
Todorov, Tzvetan et Roman Jakobson (dir.), *Théorie de la littérature*, Paris, Seuil, 1965.
Ubersfeld, Anne, *Le Drame romantique*, Paris, Belin, 1993.
Vaillant, Alain, *L'Histoire littéraire*. 2e édition revue et augmentée, Paris, Armand Colin, 2017 (date de parution originale : 2010).

3.7. Sur les imaginaires géographiques

Altomare, Bianca Maria, « Géographie et cosmographie dans l'Antiquité tardive : la tradition grecque et les modèles latins », *Dialogues d'Histoire ancienne*, 2013/1, p. 9-34.

Arnaud, Pascal, « Les villes des cartographes. Vignettes urbaines et réseaux urbains dans les mappemondes de l'Occident médiéval », *Mélanges de l'École française de Rome. Moyen Âge, Temps modernes*, tome 96, n°1, 1984. p. 537-602.

Aujac, Germaine, « L'image du globe terrestre dans la Grèce ancienne », *Revue d'histoire des sciences*, vol. 27, n°3, juillet 1974, p. 193-210.

Barthelèmy, Guy, *Fromentin et l'écriture du désert*, Paris, L'Harmattan, 2000.

Berchtold, Jacques et Michel Porret (dir.), *La Peur au XVIIIe siècle. Discours, représentations, pratiques*, Genève, Droz, 1994.

Berriot-Salvadore, Évelyne (dir.), *Les Représentations de l'Autre du Moyen Âge au XVIIe siècle. Mélanges en l'honneur de Kazimierz Kupisz. Études réunies par Évelyne Berriot-Salvadore, avec une esquisse bibliographique par Robert Aulotte*, Saint-Étienne, Presses de l'Université de Saint-Étienne, 1995.

Bettex, Gustave et Édouard Guillon, *Les Alpes suisses dans la littérature et dans l'art*, Montreux, Fernand Matty, 1913.

Bhabha, Homi K., *The Location of Culture*, Londres, Routledge, 1994.

Boivin, Jeanne-Marie, *L'Irlande au moyen âge, Giraud de Barri et la « Topographia Hibernica » (1188)*, Paris, Champion, 1993.

Bouloux, Nathalie, « Les îles dans les descriptions géographiques et les cartes du Moyen Âge », *Médiévales*, n°47, automne 2004, p. 47-62.

Bouvet, Rachel et Rita Olivieri-Godet (dir.), *Géopoétique des confins*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2018.

Bouvet, Rachel, André Carpentier, Daniel Chartier (dir.), *Nomades, voyageurs, explorateurs. Les modalités du parcours dans la littérature*, Montréal / Paris, L'Harmattan, 2006.

Bouvet, Rachel, *Pages de sable. Essai sur l'imaginaire du désert*, Montréal, XYZ, coll. « Documents », 2006.

Brahimi, Denise, *Arabes des Lumières et bédouins romantiques. Un siècle de Voyages en Orient (1735-1835)*, Paris, Le Sycomore, 1982.

Brec, Henri et Emmanuelle Tixier du Mesnil, *Géographes et voyageurs au Moyen Âge*, Nanterre, Presses universitaires de Paris Ouest, 2010.

Canabal, Manuela et Enrico Natale, « Neuchâtel et Yverdon : une Silicon Valley au siècle des Lumières », dans *Eternal Tour 2009 : festival artistique & scientifique*, Neuchâtel, Attinger, 2009, p. 43-51.

Carné, Damien (de), « Nouveauté géographique et inertie épistémique dans les récits de voyage et la cartographie du Moyen Âge », *Viatica*, n°4, mis à jour le 27/01/2020. URL : http://revues-msh.uca.fr/viatica/index.php?id=593.

Ceceña, René, « L'*experientia* et l'*inventio* du Nouveau Monde. De l'histoire à la théorie de la connaissance de la nature », *Eikasia. Revista de Filosofía*, année VI, 35 (novembre 2010), p. 67-84.

Ceceña, René, « Penser le Nouveau Monde. Histoire et modernité », *Cahiers des Amériques latines, La Frontière Mexique / États-Unis après 15 ans d'Alena*, n°56, 2007, p. 120-137.

Chartier, Daniel, Helge Vidar Holm, Chantal Savoie et Margery Vibe Skagen (dir.), *Frontières*, Montréal, Imaginaire | Nord / Bergen, Département des langues étrangères, Université de Bergen, coll. « Isberg », 2017.

Chinard, Gilbert, « Chateaubriand en Amérique : quelques nouvelles sources des *Natchez* et du *Voyage* », *Modern Philology*, vol. 9, n°1, juillet 1911, p. 129-149.

Chinard, Gilbert, *L'Amérique et le rêve exotique dans la littérature française au XVIIe et au XVIIIe siècle*, Paris, Droz, 1934.
Corbin, Alain et Hélène Richard (dir.), *La Mer. Terreur et fascination*, Paris, Seuil, coll. « Histoire », 2011 (2004).
Corbin, Alain, *Le Ciel et la Mer*, Paris, Flammarion, coll. « Champs histoire », 2019 (2005).
Corbin, Alain, *Le Territoire du vide. L'Occident et le désir de rivage*, Paris, Flammarion, coll. « Champs histoire », 2018 (1990).
Corbin, Alain, *Terra incognita. Une histoire de l'ignorance*, Paris, Albin Michel, 2020.
De Beer, G. R., « Albrecht von Haller's Alpine Journeys », *Alpine Journal*, 1951, p. 96-100.
Desroches, Patricia, « Le paysage dans la littérature allemande : de l'emblème au paysage intérieur (XVIIe-XIXe siècles) », thèse de doctorat, Université Lyon 2, 1999.
Dickason, Olive P., *The Myth of the Savage and the Beginnings of French Colonialism in the Americas*, Edmonton, The University of Alberta Press, 1997.
Duchesne, Annie, « Miracles et merveilles chez Gervais de Tilbury », *Actes des congrès de la Société des historiens médiévistes de l'enseignement supérieur public, 25e congrès, Orléans, 1994*, 1995, p. 151-158.
Duviols, Jean-Paul, « Premiers regards sur les sauvages (XVIe siècle) », *América*, 50 | 2017, mis en ligne le 06 juillet 2017. URL : http://journals.openedition.org/america/1789.
Egaña, Miguel et Olivier Schefer (dir.), *Esthétique des ruines : poïétique de la destruction*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2015.
El Fasskaoui, Brahim et Andreas Kagermeier (dir.), *Patrimoine et tourisme culturel au Maroc. Actes du 9e colloque maroco-allemand de Meknès 2014*, Meknès, Publications de la Faculté des Lettres et des Sciences Humaines, Université Moulay Ismaïl, Série Actes de Colloques, 43, 2014.
Gautier Dalché, Patrick, « À propos de la mappemonde d'Ebstorf », *Médiévales*, n°55, automne 2008, p. 163-170.
Guyot, Alain, « Quand science et littérature se croisent dans les Alpes au tournant des Lumières : Saussure et Bourrit », *Littératures classiques*, 85(3), p. 233-246.
Havard, Gilles et Cécile Vidal, *Histoire de l'Amérique française*, Paris, Flammarion, 2003.
Havard, Gilles, *La Grande Paix de Montréal de 1701. Les voies de la diplomatie franco-amérindienne*, Montréal, Recherches amérindiennes au Québec, 1992.
Holmes, Tove, « Reizende Aussichten: Aesthetic and Scientific Observation in Albrecht von Haller's *Die Alpen* », *MLN – Modern Language Notes*, 132, n°3, 2017, p. 753-774.
Jaritz, Gerhard et Torstein Jørgensen (dir.), *Isolated Islands in Medieval Nature, Culture and Mind*, Bergen, Central European University 2011.
Josserand, Philippe et Jerzy Pysiak (dir.), *À la rencontre de l'Autre au Moyen Âge. In memoriam Jacques Le Goff. Actes des premières Assises franco-polonaises d'histoire médiévale*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2017.
Krüger, Reinhard et Ulrich Ufer, « Qu'est-ce qu'un paysage culturel de et dans la modernité ? », *Eurostudia. Paysages culturels de la modernité*, vol. 8, n°1-2, 2012-2013, p. V-XVIII.
Lacroix, Sophie, *Ce que nous disent les ruines. La fonction critique des ruines*, Paris, L'Harmattan, 2007.
Lafond-Kettlitz, Barbara, « Die Alpen in Literatur und Malerei. Albrecht von Haller, Caspar Wolf, Ludwig Hohl, Ferdinand Hodler », *Études germaniques*, 2009/4, n°256, p. 933-953.
Larrington, Carolyne, « 'Undruðusk þá, sem fyrir var': wonder, Vínland and mediaeval travel narratives », *Medieval Scandinavia*, 14, 2004, p. 91-114.
Le Scanff, Yvon, *Le Paysage romantique et l'expérience du sublime*, Paris, Champ Vallon, 2007.

Lestringant, Frank, *L'Atelier du cosmographe ou l'image du monde à la Renaissance*, Paris, Albin Michel, 1991.

Lestringant, Frank, *Le Livre des îles : atlas et récits insulaires de la Genèse à Jules Verne*, Genève, Droz, 2002.

Liaroutzos-Bauer, Chantal (dir.), *Que faire avec les ruines ? Poétique et politique des vestiges*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2015.

Makarius, Michel, *Ruines. Représentations dans l'art de la Renaissance à nos jours*, Paris, Flammarion, coll. « Champs Arts », 2011 (2004).

Marfaing, Laurence et Steffen Wippel, *Les Relations transsahariennes à l'époque contemporaine. Un espace en constante mutation*, Paris, Karthala, coll. « Hommes et sociétés », 2003.

Marienstras, Élise, *La Résistance indienne aux États-Unis : XVIe-XXe siècles*, Paris, Gallimard, coll. « Folio Histoire », 2014 (1980).

Marienstras, Élise, *Les Mythes fondateurs de la nation américaine. Essai sur le discours idéologique aux États-Unis à l'époque de l'Indépendance*, Bruxelles, Complexe, 1992 (1976).

Martin, Alison E., « Natural effusions: Mrs J. Howorth's English translation of Albrecht von Haller's "Die Alpen" », *Translation Studies*, 5(1), 2012, p. 17-32.

Martino, Pierre, « À propos du "Voyage en Amérique" de Chateaubriand. "Le manuscrit des Natchez" : son histoire, son contenu. La visite à Washington », *Revue d'Histoire littéraire de la France*, 1909, 16e année, n°3, p. 429-478.

Meisterheim, Anne, *Figures de l'île*, Ajaccio, DCL Éditions, 2001.

Melançon, Benoît, « Terre de Caïn, âge d'or, prodiges du Saguenay. Le Nouveau Monde dans les *Voyages* de Jacques Cartier », *Voix et Images*, vol. 5, n°1, automne 1979, p. 51-63.

Menegaldo, Sylvère, « Géographie et imaginaire insulaire au Moyen Âge, d'Isidore de Séville à Jean de Mandeville », *Les Lettres Romanes*, vol. 66, Issue 1-2, 2012, p. 37-86.

Morency, Jean, *Le Mythe américain dans les fictions d'Amérique*, Québec, Nuit blanche éditeur, 1994.

Mortier, Roland, *La Poétique des ruines en France. Ses origines, ses variations de la Renaissance à Victor Hugo*, Genève, Droz, 1974.

Moura, Jean-Marc, *Lire l'exotisme*, Paris, Dunod, 1992.

Moussa, Sarga et Alexandre Stroev (dir.), *L'Invention de la Sibérie chez les écrivains et voyageurs français (XVIIIe-XIXe siècles). Actes du colloque LIRE / CERC – Univ. Lyon 2, nov. 2010*, Paris, Institut d'études slaves, 2014.

Moussa, Sarga, *Le Mythe bédouin chez les voyageurs au XVIIIe et XIXe siècles*, Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, coll. « Imago mundi », 2016.

Mund-Dopchie, Monique, « Le face à face des Grandes Découvertes et de la culture antique : un élément constitutif de l'identité européenne », texte inédit inspiré d'une leçon faite au Collège Belgique le 14 octobre 2010, mis en ligne le 25 janvier 2011. *Folia Electronica Classica*, t. 21, janvier-juin 2011, p. 1-31. URL : http://bcs.fltr.ucl.ac.be/FE/21/TM21.html.

Nash, Roderick Frazier, *Wilderness and the American Mind* (1967), New Haven / Londres, Yale University Press, 2014 (5e édition).

Ouellet, Réal, « Le Beau, le Bon et le Mauvais Sauvage », *Québec français*, n°123, 2001, p. 67-70.

Patty, James S., *Salvator Rosa in French Literature*: *From the Bizarre to the Sublime*, Lexington, University Press of Kentucky, 2005.

Picard, Jean-Michel, « À l'horizon de la connaissance : l'Irlande avant les Normands », *Études irlandaises*, Hors-Série 1997, *L'Irlande : imaginaire et représentation. Actes du colloque de la SOFEIR Lille 1996*, p. 201-216.

Pretti, Monica et Salvatore Settis (dir.), *Villes en ruine : images, mémoires, métamorphoses*, Paris, Musée du Louvre / Hazan, 2015.
Reichler, Claude, « Écrire et réécrire la peinture : la réception de Salvator Rosa en France », *Revue d'Histoire littéraire de la France*, 109e Année, n°2, *La nouvelle en France dans le premier vingtième siècle*, avril-juin 2009, p. 419-426.
Sanchez, Jean-Pierre, *Mythes et légendes de la conquête de l'Amérique*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 1996.
Schaumann, Caroline, « From Meadows to Mountaintops: Albrecht von Haller's "Die Alpen" », dans Ireton, Sean et Caroline Schaumann (dir.), *Heights of Reflection: Mountains in the German Imagination from the Middle Ages to the Twenty-First Century*, Woodbridge, Boydell & Brewer / Camden House, p. 57-76.
Shteir, Ann B., « Albrecht von Haller's Botany and "Die Alpen" », *Eighteenth-century studies*, 10(2), 1976-1977, p. 169-184.
Simek, Rudolf, *Erde und Kosmos im Mittelalter: Das Weltbild vor Kolumbus*, Munich, C. H. Beck, 1992.
Sonntag, Otto (éd.), *The Correspondance between Albrecht von Haller and Horace-Bénédict de Saussure*, Berne, Hans Huber Publishers, Studia Halleriana III, 1990.
Surun, Isabelle, « La découverte de Tombouctou : déconstruction et reconstruction d'un mythe géographique », *L'Espace géographique* 2002/2 (tome 31), p. 131-144.
Sylvos, François et Marie-Françoise Bosquet (dir.), *L'imaginaire du volcan*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2005.
Thomas, Joël, *Introduction aux méthodologies de l'imaginaire*, Paris, Ellipses, 1998.
Tuan, Yi-Fu, *Space and Place: The Perspective of Experience*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 1977.
Van Cleve, John, « Social Commentary in Haller's "Die Alpen" », *Monatshefte*, vol. 72, n°4, hiver 1980, p. 379-388.
Villain-Gandossi, Christiane, « Identités et altérités de l'Europe jusqu'au XVe siècle », *Hermès. La Revue*, 1999/1-2, n°23-24, p. 185-194.
Vion-Dury, Juliette (dir.), *Le Lieu dans le mythe*, Limoges, Pulim, coll. « Espaces Humains », 2002.
Wagnon, Auguste, « Autour des Plans de Frenières, excursions et escalades », *L'Écho des Alpes. Publication des sections romandes du Club Alpin Suisse*, 1, 1889.

3.8. Sur l'épistémologie et l'histoire des savoirs

André, Jean-Marie et Alain Hus, *L'Histoire à Rome : historiens et biographes dans la littérature latine*, Paris, Presses universitaires de France, 1974.
Barthélémy, Jean-Hugues, « Encyclopédisme et théorie de l'interdisciplinarité », *Hermès. La Revue*, 2013/3, n°67, p. 166-167.
Beyer De Ryke, Benoît, « Le miroir du monde : un parcours dans l'encyclopédisme médiéval », *Revue belge de Philologie et d'Histoire*, 2003, 81-4, p. 1243-1275.
Blaise, Marie et Sylvie Triaire (dir.), *Vanités, compositions de la fin*, Montpellier, Presses universitaires de la Méditerranée, 2019.
Blanckaert, Claude et Michel Porret (dir.), *L'Encyclopédie méthodique (1782-1832), Des Lumières au Positivisme*, Genève, Droz, 2006.
Bod, Rens, Jaap Maat et Thijs Weststeijn (dir.), *The Making of the Humanities. Volume I. Early Modern Europe*, Amsterdam, Amsterdam University Press, 2010.
Bowersock, G. W., *Gibbon's Historical Imagination*, Stanford, Stanford University Press, 1988.

Bret, Patrice et Jean-Luc Chappey, « Spécialisation vs. encyclopédisme ? Les journaux encyclopédiques entre histoire des sciences et histoire politique », *La Révolution française. Cahiers de l'Institut d'histoire de la Révolution française*, 2/2012. URL : https://doi.org/10.4000/lrf.515.

Broc, Numa, « Un bicentenaire : Malte-Brun (1775-1975) », *Annales de Géographie*, t. 84, n°466, 1975.

Cadiou, François, Anne Lemonde, Clarisse Coulomb et Yves Santamaria, *Comment se fait l'histoire. Pratiques et enjeux*, Paris, La Découverte, coll. « Repères », 2011.

Certeau, Michel (de), *L'Écriture de l'histoire*, Paris, Gallimard, 1975.

Chansigaud, Valérie, *Histoire de l'illustration naturaliste*, Paris, Delachaux et Niestlé, 2009.

Chappey, Jean-Luc et Maria Pia Donato, « Voyages et mutations des savoirs. Entre dynamiques scientifiques et transformations politiques. Fin XVIIIe-début XIXe siècle », *Annales historiques de la Révolution française*, 2016/3, n°385, p. 3-22.

Collectif, *L'Amérique des Lumières. Partie littéraire du colloque du Bicentenaire de l'Indépendance américaine (1776-1976)*, publié avec le concours de l'Université de Bretagne occidentale (Brest), Genève / Paris, Droz, 1977.

Descola, Philippe, *Par-delà nature et culture*, Paris, Gallimard, coll. « Folio Essais », 2005.

Dias, Nélia, « Photographier et mesurer : les portraits anthropologiques », *Romantisme*, n°84, *Le primitif*, 1994, p. 37-49.

Dufal, Blaise, « Le fantasme de la perfection originelle. La Grèce Antique comme matrice du modèle civilisationnel », *Cahiers Mondes anciens. Histoire et anthropologie des mondes anciens. La « civilisation » : critiques épistémologique et historique*. 11/2018, mis en ligne le 16 mars 2018. URL : http://journals.openedition.org/mondesanciens/2075.

Eliade, Mircea, *La Nostalgie des origines. Méthodologie et histoire des religions*, Paris, Gallimard, 1971.

Faidutti, Bruno, « Images et connaissance de la licorne, fin du Moyen-Age-XIXe siècle », 2 vol., thèse de Doctorat Nouveau Régime, ANRT / Université de Lille III, 1996.

Foucault, Michel, *Les Mots et les Choses. Une archéologie des sciences humaines*, Paris, Gallimard Tel, 1966.

Gandt, Marie (de), « Le romantisme ou la pensée contre la théorie », *Romantisme*, 2009/2, n°144, p. 55-68.

Greilich, Susanne et Hans-Jürgen Lüsebrink (dir.), *Écrire l'encyclopédisme, du XVIIIe siècle à nos jours*, Paris, Classiques Garnier, coll. « Rencontres », n°467, 2020.

Gusdorf, Georges, *Introduction aux sciences humaines. Essai critique sur leurs origines et leur développement*, Paris, Les Éditions Ophrys, Nouvelle édition, 1974.

Gusdorf, Georges, *Les Sciences humaines et la pensée occidentale. Tome II : Les origines des sciences humaines (Antiquité, Moyen Âge, Renaissance)*, Paris, Payot, 1967.

Gusdorf, Georges, *Les Sciences humaines et la pensée occidentale. Tome XII : Le savoir romantique de la nature*, Paris, Payot, Bibliothèque scientifique, 1985.

Irmscher, Christoph, *Louis Agassiz: Creator of American Science*, Boston, Houghton Mifflin Harcourt, 2013.

Kovacs, Susan, « L'image scientifique et ses recontextualisations : du *Notionaire* de Garsault (1761) à l'*Encyclopédie des jeunes gens* (1807) de Moustalon », *Spirale – Revue de recherches en éducation*, 2007, 40, p. 9-25.

Kuschnir, Karina (dir.), *Antropologia e desenho – Cadernos de Arte a Antropologia*, vol. 5, n°2, 2016.

Lucas, Frederic A., « The Home of the Great Auk », *Popular Science Monthly*, vol. 33, août 1888, p. 456-464.

Lurie, Edward, *Louis Agassiz: A Life in Science*, Baltimore, Johns Hopkins University Press, 1988.

Pastoureau, Michel, *Bestiaires du Moyen Âge*, Paris, Seuil, 2011.
Pastoureau, Michel, *Une histoire symbolique du Moyen Âge occidental*, Paris, Seuil, 2004.
Pelen, Jean-Noël et Gilbert Beaugé (dir.), *Photographie, ethnographie, histoire – Le Monde alpin et rhodanien. Revue régionale d'ethnologie*, n°2-4, 1995.
Pinna, M., « Un aperçu historique de "la théorie des climats" », *Annales de Géographie*, t. 98, n°547, 1989, p. 322-325.
Rey, Alain, *Miroirs du monde : une histoire de l'encyclopédisme*, Paris, Fayard, 2007.
Savare, Jean, « La licorne : de la légende à la réalité », *Revue d'histoire de la pharmacie*, 60e année, n°214, 1972, p. 181.
Sigmundsson, Svavar, « Hversu áreiðanlegar heimildir eru fyrir því að Vatnajökull hafi kallast Klofajökull fyrr á tímum? », *Vísindavefurinn*, 31 août 2009. URL : http://visindavefur.is/svar.php?id=52708.
Stauning, Peter, « Danish auroral science history », *History of Geo- and Space Sciences*, 2, 2011, p. 1-28.
Tilkin, Françoise (dir.), *L'encyclopédisme au XVIIIe siècle*, Liège, Presses universitaires de Liège, Bibliothèque de la faculté de philosophie et lettres de l'Université de Liège / CCXCVI, 2008.
Veyne, Paul, *Les Grecs ont-ils cru à leurs mythes ? Essai sur l'imagination constituante*, Paris, Seuil, 1983.
Watts, George B., « The Encyclopedie Methodique », *Modern Language Association*, vol. 73, n°4, septembre 1958, p. 348-366.
Wormser, Gérard, « La pensée romantique, une révolution des idées », *Sens public*, 2015/09, p. 2-18.

ANNEXE 1

PRÉSENTATION CHRONOLOGIQUE COMMENTÉE
DU CORPUS DES RÉCITS DE VOYAGE CONSACRÉS À L'ISLANDE (1555-1917)

Partis pris et objectifs de la présente bibliographie

Cette bibliographie commentée présente l'intégralité du corpus d'étude de cette thèse, soit un total de cent-vingt-huit ouvrages parus entre 1555 et 1917. Les bibliographies du corpus des récits de voyage en Islande ne manquent pas[1]. Dès lors, pourquoi présenter, à notre tour, une bibliographie sur le sujet ? Plusieurs raisons peuvent l'expliquer. Tout d'abord, ce travail répond à la volonté de faire un état des lieux exhaustif des outils bibliographiques mentionnés précédemment. Bien que précieux et détaillés, ils sont dispersés, tant par le hasard de leurs dates de publication que par la multiplicité de leurs contextes d'élaboration : *a priori*, rien ne rapproche la bibliographie du géologue Ferdinand Vandeveer Hayden, élaborée à des fins stratégiques et politiques d'exploitation de nouveaux territoires, et les entreprises bibliothéconomiques de Daniel Chartier ou Haraldur Sigurðsson. Le premier rôle de cette bibliographie est donc d'unifier les données de ces divers outils préexistants.

En outre, deux spécificités illustrent le présent travail. Premièrement, le choix d'une présentation chronologique a été privilégié, afin de mettre en évidence les périodes les plus actives en termes de publications, rééditions, traductions, et de faire apparaître les phénomènes de réception et les œuvres centrales du corpus. Cette organisation chronologique des œuvres a facilité l'élaboration de diagrammes, propres à étayer notre analyse du corpus, et que l'on trouvera à la suite de cette bibliographie. Deuxièmement, le parti a été pris d'une présentation commentée qui met en évidence quatre axes d'information : les dates et les raisons du voyage ; la structure et la forme du récit de voyage ; l'itinéraire du voyage ; les sagas islandaises mentionnées, réécrites, citées par les voyageuses et voyageurs. Afin d'alléger et de faciliter la lecture du présent travail, nous ne faisons figurer la présentation commentée de chacune de ces relations viatiques qu'à la suite des références bibliographiques de leur édition originale, et non à la suite de leurs rééditions et traductions.

Dans le cadre du présent doctorat, l'utilité de ce travail consiste à offrir un panorama exhaustif du corpus et à tenir à la disposition de l'auteure de la thèse, ainsi que de ses lectrices et lecteurs, l'ensemble des œuvres et des informations lui permettant d'opérer des regroupements formels ou thématiques d'œuvres sans risquer d'en omettre. Au-delà du travail doctoral, cet outil a quatre raisons d'être. Il se propose tout d'abord de porter à la connaissance du plus grand nombre un corpus peu accessible, et dont la diffusion cumule plusieurs handicaps : il est écrit dans des langues rarement maîtrisées en dehors des frontières de leurs

[1] Voir la section « Établissement du corpus » de l'introduction.

pays respectifs (suédois, danois, norvégien, hollandais, islandais) et il est, dans son immense majorité, privé de rééditions modernes ; l'enjeu est donc de mettre à disposition des lecteurs un résumé synthétique et exhaustif de chaque œuvre. Ce travail se présente également comme un outil préalable à la cartographie du voyage d'Islande du XVIIIe siècle au début du XXe siècle : ce mandat n'a pas pu être mené dans le cadre du doctorat, faute d'un outil convaincant qui permette à la fois l'intégration de l'ensemble des itinéraires de voyageurs et la lisibilité immédiate de la carte. La recherche étant par définition un chantier sans fin, l'on formule le vœu que ces données puissent être réinvesties dans un logiciel interactif qui permettrait de retracer l'évolution des itinéraires de voyageurs en Islande, voire de compiler les discours de voyageurs tenus sur chaque site de l'île. Le présent travail se présente ensuite comme un outil bibliothéconomique à l'appui de la base de données Imaginaire | Nord du Laboratoire international de recherche sur l'imaginaire du Nord, de l'hiver et de l'Arctique, et qui permettrait de l'enrichir de nouveaux formulaires d'œuvres. Enfin, et au-delà du champ des études viatiques, ce travail est mis à la disposition des spécialistes de littérature médiévale islandaise qui s'intéresseraient à la postérité des sagas islandaises et à la constitution de leur imaginaire au XIXe siècle. Les récits de voyage sont des vecteurs de transmission au même titre que les traductions des sagas et de leur réédition en danois, anglais ou allemand au XIXe siècle[1] ; il est même permis de penser que ce sont à la fois des canaux de transmission invisibles et des baromètres de la constitution du mythe viking.

[1] Voir annexe 2 de cette thèse pour percevoir l'étendue de ce travail de réception et de transmission des sagas islandaises.

Bibliographie

1555 (a) [Parution] Magnus, Olaus, *Historia de Gentibus Septentrionalibus, earumque diversis statibus, conditionibus, moribus, ritibus, superstitionibus, disciplinis, exercitiis, regimine, victu, bellis, structuris, instrumentis, ac mineris metallicis, & rebus mirabilibus, necnon universis penè animalibus in Septentrione degentibus, eorumque natura Romae,* Rome, 1555, 815 p. [Latin.]

Descriptif : il s'agit ici plus d'une somme encyclopédique dédiée à la description des pays du Nord que d'un récit de voyage structuré de manière linéaire et chronologique. La matière est mise en ordre de manière synthétique à travers vingt-deux livres, eux-mêmes subdivisés en chapitres thématiques, dont le nombre varie entre une vingtaine et une cinquantaine en fonction des sujets abordés. Le livre I aborde les mœurs guerrières des peuples du Nord en lien avec la terre où ils évoluent ; le livre II aborde les merveilles du Nord ; le livre III la croyance dans les démons ; le livre IV les mœurs guerrières des Sâmes de Finlande ; le livre IV les habitants géants du Nord ; le livre V les ressources minérales du Nord ; les livres VI à XI les techniques et les stratégies militaires des peuples du Nord ; les livres XII et XIII les ressources naturelles du Nord ; les livres XIV à XVI l'organisation de la vie sociale dans le Nord ; les livres XVII à XXII la faune domestique et sauvage, terrestre et aquatique du Nord. Le discours sur l'Islande est donc inséré dans ce système de connaissances dédié au Nord : par exemple, le volcanisme et les sources chaudes dans le livre II, les monstres marins dans le livre XXI.

1558 (a) [Réimpression / réédition] Magnus, Olaus, *Historia de gentibus septentrionalibus, authore Olao Magno Gotho, archiepiscopo Vpsalensi [...] Sic in Epitomen redacta, vt non minus clarè quàm breuiter quicquid apud septentrionales scitu dignum est, complectatur*, Antverpiae [Anvers], ex officina Christophori Plantini [Christophe Plantin], 1558. [Latin. Édition abrégée.]

1561 (a) [Traduction] Magnus, Olaus, *Histoire des pays septentrionaus, écrite par Olaus le Grand, Goth, Archevêque d'Upsale, et Souvrain de Suécie, et Gothie. En laquelle sont brievement, mais clerement deduites toutes les choses rares ou étranges, qui se treuvent entre les Nations Septentrionales. Traduite du Latin de l'Auteur en Français*, Paris, Martin le Jeune/Anvers, Christophe Plantin, 1561. [Traduction abrégée du latin au français.]

1561 (b) [Traduction] Magnus, Olaus, *Storia d'Olao Magno arcivescovo d'Upsali, de' costvmi de' popoli settentrionali: Tradotta per M. Remigio Fiorentino. Dove s'ha piena notitia delle genti della Gottia, della Noruegia, della Sueuia, e di quelle che uiuono sotto la tramontana. Con dve tavole. L'una de' capitoli, l'altera delle cose notabili*, traduction de Nannini Remiggio, Venise, Francesco Bindoni, 1561. [Traduction abrégée du latin à l'italien.]

1562 (a) [Réimpression / réédition] Magnus, Olaus, *Historia de gentibus septentrionalibus, authore Olao Magno, Gotho, archiepiscopo Vpsalensi, Suetiae & Gothiae primate. A Cornelio Scribonio Grapheo, praeclare vrbi Antuerpianae à secretis, sic in Epitomen redacta, vt non minus clarè quàm breuiter quicquid apud Septentrionales scitu dignum est, complectatur*, Antverpiae [Anvers], Apud Ioannem Bellerum [Jean Bellère], sub insigni Falconis, 1562. [Latin.]

1562 (b) [Traduction] Magnus, Olaus, *De wonderlijcke Historie vande Noordersche landen beschreuen door den hoochgheleerden ende Eerweerdighen Heere Olaus de Groote*

Eertsbisschop van Opsalen ende Overste vande Coninckrycken van Sweden ende Gothland, Anvers, Willem Silvius, 1562. [Traduction du latin au néerlandais.]

1565 (a) [Traduction] Magnus, Olaus, *Historia delle genti et della natura delle cose settentrionali da Olao Magno gotho arciuescouo di Vpsala nel regno di Suezia e Gozia*, Venise, I. Giunti, 1565. [Traduction du latin à l'italien.]

1567 (a) [Réimpression / réédition] Magnus, Olaus, *Historia de gentibus septentrionalibus, authore Olao Magno, Gotho, archiepiscopo Vpsalensi, Suetiae & Gothiae primate. A Cornelio Scribonio Grapheo, praeclare vrbi Antuerpianae à secretis, sic in Epitomen redacta, vt non minus clarè quàm breuiter quicquid apud Septentrionales scitu dignum est, complectatur*, Basiliae [Bâle], ex Officina Henrio Petrina [Heinrich Petri], 1567. [Latin.]

1567 (b) [Traduction] Magnus, Olaus, *Olai Magni Historien der Mittnachtigen Länder*, traduction de Johann Baptist Fickler, Bâle, Henric Petrina, 1567. [Traduction du latin à l'allemand.]

1567 (c) [Traduction] Magnus, Olaus, *Beschreibung allerley Gelegenheyte, Sitten, Gebräuchen und Gewonheyten der Mitnächtigen Völcker in Sueden, Ost unnd Westgothen, Norwegen und andern, gegen dem eussersten Meer daselbst hinein weiter gelegenen Landen*, Strasbourg, Theodose Rihel, 1567. [Traduction du latin à l'allemand.]

1586 (a) [Réimpression / réédition] Magnus, Olaus, *Historia de gentibus septentrionalibus, authore Olao Magno, Gotho, archiepiscopo Vpsalensi, Suetiae & Gothiae primate. A Cornelio Scribonio Grapheo, praeclare vrbi Antuerpianae à secretis, sic in Epitomen redacta, vt non minus clarè quàm breuiter quicquid apud Septentrionales scitu dignum est, complectatur*, Amstelodami [Amsterdam], 1586. [Latin.]

1599 (a) [Réimpression / réédition] Magnus, Olaus, *Historia de gentibus septentrionalibus, authore Olao Magno, Gotho, archiepiscopo Vpsalensi, Suetiae & Gothiae primate. A Cornelio Scribonio Grapheo, praeclare vrbi Antuerpianae à secretis, sic in Epitomen redacta, vt non minus clarè quàm breuiter quicquid apud Septentrionales scitu dignum est, complectatur*, Ambergae [Amberg], ex typographeio Forsteriano [Forster], 1599. [Latin.]

1599 (b) [Traduction] Magnus, Olaus, *De wonderlijcke Historie vande Noordersche Landen beschreven door den Herre Olaus de Groote, Eerts-bisschop van Epsalen. Oock after aen by Ghevoecht verscheyden warachtige Nauigatien tegent Noorden, ahedaen by onsen tijt, als op Nova, Sembla, Groenlant eǹ door de strate van Nashouwen, anders Weygats ghenoemt*, Amsterdam, Cornelis Claesz, 1599. [Traduction du latin au néerlandais.]

1607 (a) [Parution] Blefken, Dithmar, *Islandia, sive Populorum & Mirabilium quæ in ea Insula reperiuntur accuratior descriptio: Cui de Gronlandia sub finem quædam adjecta*, Lugduni [Leyde], ex typographeio Henrici ab Haestens [Henrich van Haestens], 1607, 71 p. [Latin.]

> Descriptif : ce récit de voyage, relate une expédition entreprise à une date inconnue (fin du XVIe siècle ?), mais dont les spécialistes de la question (notamment Sumarliði R. Ísleifson) considèrent qu'elle pourrait ne jamais avoir eu lieu. Le récit est structuré en chapitres thématiques : la découverte de l'Islande (p. 19-24), les croyances des Islandais (p. 25-29), les mœurs des Islandais (p. 29-39), les merveilles d'Islande, en particulier les sources chaudes (p. 39-41), les montagnes prodigieuses,

ou volcans, d'Islande (p. 41-47), les ressources de l'île (p. 47-55), le système juridique islandais (p. 55-57), la description du Groenland, au sujet de laquelle Olaus Magnus est mentionné (p. 58-71). Le style est descriptif : il n'y a pas de narration du voyage assumée à la première personne du singulier.

1607 (b) [Traduction] Blefken, Dithmar, *Een Corte ende warachtige beschryvinge der twee Eylanden, Ijslandt ende Groenlant. In drucke wighegheven door Dithmarum Blefkenium, die selst in persoon dese Eylanden besocht heest; alles dat weerdich was aengeteyckent; ende begheschriste ghestelt*, Gorinchem, Abziaen Helmichtz, 1607. [Traduction du latin au néerlandais.]

1618 (a) [Réimpression / réédition] Magnus, Olaus, *Historia de gentibus septentrionalibus, authore Olao Magno, Gotho, archiepiscopo Vpsalensi, Suetiae & Gothiae primate. A Cornelio Scribonio Grapheo, praeclare vrbi Antuerpianae à secretis, sic in Epitomen redacta, vt non minus clarè quàm breuiter quicquid apud Septentrionales scitu dignum est, complectatur*, Francofurti [Francfort], 1618. [Latin.]

1622 (a) [Réimpression / réédition] Magnus, Olaus, *Historia de gentibus septentrionalibus, authore Olao Magno, Gotho, archiepiscopo Vpsalensi, Suetiae & Gothiae primate. A Cornelio Scribonio Grapheo, praeclare vrbi Antuerpianae à secretis, sic in Epitomen redacta, vt non minus clarè quàm breuiter quicquid apud Septentrionales scitu dignum est, complectatur*, Francofurti [Francfort], 1622. [Latin.]

1625 (a) [Réimpression / réédition] Magnus, Olaus, *Historia de gentibus septentrionalibus, authore Olao Magno, Gotho, archiepiscopo Vpsalensi, Suetiae & Gothiae primate. A Cornelio Scribonio Grapheo, praeclare vrbi Antuerpianae à secretis, sic in Epitomen redacta, vt non minus clarè quàm breuiter quicquid apud Septentrionales scitu dignum est, complectatur,* Francofurti [Francfort], 1625. [Latin.]

1645 (a) [Réimpression / réédition] Magnus, Olaus, *Historia de gentibus septentrionalibus, authore Olao Magno, Gotho, archiepiscopo Vpsalensi, Suetiae & Gothiae primate. A Cornelio Scribonio Grapheo, praeclare vrbi Antuerpianae à secretis, sic in Epitomen redacta, vt non minus clarè quàm breuiter quicquid apud Septentrionales scitu dignum est, complectatur*, Lugduni (Leyden), 1645. [Latin.]

1652 (a) [Réimpression / réédition] Magnus, Olaus, *Historia de gentibus septentrionalibus, authore Olao Magno, Gotho, archiepiscopo Vpsalensi, Suetiae & Gothiae primate. A Cornelio Scribonio Grapheo, praeclare vrbi Antuerpianae à secretis, sic in Epitomen redacta, vt non minus clarè quàm breuiter quicquid apud Septentrionales scitu dignum est, complectatur*, Lugduni [Leyden], 1652. [Latin.]

1652 (b) [Traduction] Blefken, Dithmar, *Korte en Klare beschryvingh van Yslandt en Groenlandt. Daer in naecktelijck d'ontdeckingh van Yslandt en Groenlandt, de Godtsdienst, 't leven en de zeden der inwoonders, de vreemdigheden, en de wetten en rechten van't Landt vertoont worden*, Amsterdam, Nicolaes van Ravesteyn, 1652. [Traduction du latin au néerlandais.]

1652 (c) [Traduction] Magnus, Olaus, *Toonneel der Noordsche landen, daer op in 't kort en klareljck al de wonderen en vreemdigheden, die men in die landen vindt, vertoont worden […]*, Amsterdam, Nicolaes van Ravesteyn, 1652. [Traduction du latin au néerlandais.]

1658 (a) [Traduction] Magnus, Olaus, *A Compendious History of the Goths, Swedes, & Vandals, and Other Northern Nations*, Londres, J. Streater & H. Mosely, 1658. [Traduction abrégée du latin à l'anglais.]

1663 (a) [Parution] La Peyrère, Isaac (de), *Relation de l'Islande*, Paris, Louis Billaine, 1663, 108 p. [Français.]

> Descriptif : cet ouvrage, qui n'est pas un récit de voyage, se présente comme la compilation des savoirs disponibles sur l'Islande dans le dernier tiers du XVIIe siècle. Il se compose de cinquante-deux articles. Les trente premiers articles sont chacun dévolus à un thème spécifique. Les articles I à IX abordent la nature islandaise : localisation, climat, ressources naturelles, sources chaudes, volcanisme ; les articles X à XXXI constituent la description du peuple islandais : croyances, système juridique, littérature, mœurs. Å partir de l'article XXXII, La Peyrère développe un dialogue avec la *Crymogæa* d'Arngrímur Jónson, dans une ferveur argumentative qui articule entre eux les articles XXXII à LII : les deux thèmes abordés sont alors la question du peuplement originel de l'île et celle de l'identification de l'Islande à Thulé.

1665 (a) [Réimpression / réédition] Magnus, Olaus, *Toonneel der Noordsche landen, daer op in't kort en klareljck al de wonderen en vreemdigheden, die men in die landen vindt, vertoont worden […]*, Amsterdam, Hieronymus Sweerts, 1665. [Traduction du latin au néerlandais.]

1669 (a) [Réimpression / réédition] Magnus, Olaus, *Historia de gentibus septentrionalibus*, Amstelodami, Apud Ioannem à Ravensteyn, 1669. [Latin.]

1671 (a) [Parution] La Martinière, Pierre-Martin (de), *Voyage des païs septentrionaux. Dans lequel se void les moeurs, maniere de vivre, & superstitions des Norweguiens, Lappons, Kiloppes, Borandiens, Siberiens, Samojedes, Zembiens, Islandois*, Paris, Louis Vendosme, 1671, 201 p. [Français.]

> Descriptif : ce récit de voyage consigne une expédition dans le Nord entreprise à une date non établie (vraisemblablement 1670, mais 1647 et 1653 sont aussi des dates évoquées par les spécialistes de l'œuvre). Ce récit se constitue de quarante-sept chapitres, et suit la structure linéaire et chronologique du voyage : Norvège (chapitres I-XII), Russie et Sibérie occidentale (chapitres XIII-XL), Groenland (chapitres XLI-XLII) Islande (chapitres XLIII-XLIV). Les trois derniers chapitres évoquent le retour à Copenhague, aborde la question de l'existence des licornes et celle des erreurs de localisation géographique. Chaque étape du voyage est l'occasion d'un chapitre dédié aux « particularités » des pays visités. Le voyage en Islande est centré sur l'expérience traumatisante de l'ascension du mont Hekla et sur la description du phénomène naturel des sources chaudes.

1674 (a) [Traduction] La Martinière, Pierre-Martin (de), *A new voyage into the northern countries being a discription of the manners, customs, superstition, buildings, and habits of the Norwegians, Laponians, Kilops, Borandians, Siberians, Samojedes, Zemblans, and Islanders: with reflexions upon an error in our geographers about the scituation and extent of Greenland and Nova Zembla*, Londres, John Starkey, 1674. [Traduction du français à l'anglais.]

1675 (a) [Traduction] La Martinière, Pierre-Martin (de), *Herrn Martiniere Neue Reise in die Nordischen Landschaften. Das ist: Eine Beschreibung der Sitten, Gebräuche, Aberglauben, Gebäuden, und Kleidung der Norweger, Lapländer, Killopen, Borandianer, Siberianer, Samojeden, Zemblaner und Eißlander, sampt einem Bedencken über den Irrthum unser Erdbeschreiber, wo nemlich Grönland und Nova Zembla liegen,*

und wie weit sie sich erstrecken, Hambourg, Johann Naumann et Georg Wolff, 1675. [Traduction du français à l'allemand.]

1676 (a) [Réimpression / réédition] La Martinière, Pierre-Martin (de), *Voyage des païs septentrionaux. Dans lequel se void les moeurs, maniere de vivre, & superstitions des Norweguiens, Lappons, Kiloppes, Borandiens, Siberiens, Samojedes, Zembiens, Islandois*, Paris, Louis Vendosme, 1676. [Français. Édition revue et augmentée.]

1682 (a) [Réimpression / réédition] La Martinière, Pierre-Martin (de), *Voyage des païs septentrionaux. Dans lequel se void les moeurs, maniere de vivre, & superstitions des Norweguiens, Lappons, Kiloppes, Borandiens, Siberiens, Samojedes, Zembiens, Islandois*, Paris, Jean Ribou, 1682. [Français. Édition revue et augmentée.]

1685 (a) [Traduction] La Martinière, Pierre-Martin (de), *De Noordsche Weereld; Vertoond in twee nieuwe, aenmercklijcke, derwaerts gedaene Reysen: D'eene, van de Heer Martiniere, door Noorweegen, Lapland, Boranday, Siberien, Samojessie, Ys-land, Groen-land en Nova-Zembla: Met de Beschrijvingh van der Inwoonderen Seeden, Gewoonten, Overgeloven, Gestalte, Dragten, en Huysen: De Koophandel, met haer gedreven: En dwalingh er Weereld-beschrijvers, soo in de plaetsingh als uytstreckyngh van Groenland en Zembla. […]*, Amsterdam, Aert Dircksz, 1685. [Traduction du français au néerlandais.]

1691 (a) [Traduction] La Martinière, Pierre-Martin (de), *Viaggi ne'paesi settentrionali ne'quali si discorre de'loro costumi, del mondo di vivere, e superstizioni de'Norvegia, Lapponi, Kiloppi, Borandiaj, Siberianj, Samojedi, Zembliani, ed Islandesi*, Parme, G. dall'Oglio & I. Rosati, 1691. [Traduction du français à l'italien.]

1700 (a) [Réimpression / réédition] La Martinière, Pierre-Martin (de), *Nouveau Voyage du Nort. Dans lequel on voit les Moeurs, la Maniere de vivre, & les Superstitions des Norweghiens, des Lapons, des Kiloppes, des Borandiens, des Syberiens, des Moscovites, des Samojedes, des Zembliens & des Islandois*, Amsterdam, Estienne Roger, 1700. [Français. Édition revue et augmentée.]

1703 (a) [Traduction] La Martinière, Pierre-Martin (de), *Reise nach Norden worinnen die Sitten, Lebensart und Aberglauben derer Norwegen, Lappländer, Kiloppen, Borandier, Syberier, Moßcowiter, Samojeden, Zemblaner und Ißländer; samt andern Merckwürdigkeiten accurat beschrieben werden*, Leipzig, Martin Gabriel Hübnern et Johann Heinrich Schrödern, 1703. [Traduction du français à l'allemand.]

1706 (a) [Traduction] Blefken, Dithmar, *Scheeps-Togt na Ysland en Groenland, gedaan door Dithmar Blefkenius in't Jaar 1563. Waar in d'ontdekking der Landen, Godsdiensten, en Zeeden der Menschen, nevens sonderling-seldsame ontmoetingen, nauwkeurig beschreven worden. Nu aldereerst vertaald*, Leyde, Pieter Vander Aa, 1706. [Traduction du latin au néerlandais.]

1706 (b) [Traduction réimprimée / rééditée] La Martinière, Pierre-Martin (de), *Reise nach Norden worinnen die Sitten, Lebensart und Aberglauben derer Norwegen, Lappländer, Kiloppen, Borandier, Syberier, Moßcowiter, Samojeden, Zemblaner und Ißländer; samt andern Merckwürdigkeiten accurat beschrieben werden*, Leipzig, Martin Gabriel Hübnern et Johann Heinrich Schrödern, 1706. [Traduction du français à l'allemand.]

1706 (c) [Traduction réimprimée / rééditée] La Martinière, Pierre-Martin (de), *A new voyage to the North: containing, A Full Account of Norway; the Laplands, both Danish, Swedish and Muscovite; of Borandia, Siberia, Samojeda, Zembla and Iseland: With the Description of the Religion and Customs of these several Nations. To which is added, A Particular Relation of the Court of the Czar; of the Religion and Customs of the Muscovites; and a Short History of Muscovy. As it was taken by a French Gentleman who resided there many Years*, Londres, Thomas Hodgson & Anthony Barker, 1706. [Traduction du français à l'anglais.]

1708 (a) [Réimpression / réédition] La Martinière, Pierre-Martin (de), *Nouveau Voyage du Nort Dans lequel on voit les Moeurs, la Maniere de vivre, & les Superstitions des Norweghiens, des Lapons, des Kiloppes, des Borandiens, des Syberiens, des Moscovites, des Samojedes, des Zembliens & des Islandois*, Amsterdam, Estienne Roger, 1708. [Français.]

1711 (a) [Traduction réimprimée / rééditée] La Martinière, Pierre-Martin (de), *Reise nach Norden worinnen die Sitten, Lebensart und Aberglauben derer Norwegen, Lappländer, Kiloppen, Borandier, Syberier, Moßcowiter, Samojeden, Zemblaner und Ißländer; samt andern Merckwürdigkeiten accurat beschrieben werden; welche mit den annehmlichsten Nordischen Curiositäten vermehret*, Leipzig / Dresde, Gottfried Leschen, 1711. [Traduction du français à l'allemand.]

1718 (a) [Traduction réimprimée / rééditée] La Martinière, Pierre-Martin (de), *Reise nach Norden worinnen die Sitten, Lebensart und Aberglauben derer Norwegen, Lappländer, Kiloppen, Borandier, Syberier, Moßcowiter, Samojeden, Zemblaner und Ißländer; samt andern Merckwürdigkeiten accurat beschrieben werden; welche mit den annehmlichsten Nordischen Curiositäten vermehret*, Leipzig / Dresde, Gottfried Leschen, 1718. [Traduction du français à l'allemand.]

1727 (a) [Traduction réimprimée / rééditée] Blefken, Dithmar, *Scheeps-Togt na Ysland en Groenland, gedaan door Dithmar Blefkenius in't Jaar 1563. Waar in d'ontdekking der Landen, Godsdiensten, en Zeeden der Menschen, nevens sonderling-seldsame ontmoetingen, nauwkeurig beschreven worden. Nu aldereerst vertaald*, Leyde, Pieter Vander Aa, 1727. [Traduction du latin au néerlandais.]

1746 (a) [Parution] Anderson, Johann, *Nachrichten von Island, Groenland und der Strasse Davis, zum wahren Nutzen der Wissenschaften und der Handlung*, Hambourg, Georg Christian Grund, 1746, 328 p. [Allemand.]

> Descriptif : cet ouvrage est une compilation de témoignages de voyageurs et d'explorateurs (marins, commerçants, pêcheurs…) qui ont navigué dans l'Atlantique nord entre les années 1720 et les années 1740. L'ouvrage d'Anderson se compose de deux parties : la première, « Nachrichten von Island » (p. 3-144), est consacrée à la description de l'Islande ; la seconde « Nachrichten von Grönland und der Strasse Davis » (p. 145-284), est consacrée à la description du Groenland et de la région du détroit de Davis (Labrador, Terre de Baffin). Ces deux parties sont suivies d'annexes : un dictionnaire de langue inuite (p. 285-299), un guide de conversation en langue inuite (p. 300-303), une grammaire de langue inuite (p. 304-314), une anthologie de prières en islandais, danois et langue inuite, ainsi que la Genèse en langue inuite (p. 315-328). Les « Nachrichten von Island » se composent de cent-quatorze paragraphes, organisés de manière thématique : il s'agit pour Anderson de traiter de l'intégralité des connaissances disponibles sur l'Islande (localisation, géologie, phénomènes naturels, ressources et lacunes en matière de sol, de faune, de flore, désordres

tectoniques, technique de conservation du poisson, climat et luminosité annuelle, santé, économie, us et coutumes des Islandais).

1747 (a) [Réimpression / réédition] Anderson, Johann, *Nachrichten von Island, Groenland und der Strasse Davis, zum wahren Nutzen der Wissenschaften und der Handlung*. Francfort / Leipzig, 1747. [Allemand.]

1748 (a) [Traduction] Anderson, Johann, *Efterretninger om Island, Grønland og Strat David Til Videnskabernes og Handelens fande Nytte med Kobberstykker, of et Landkort. Hvortil et videre søget en tilforladelig Beskrivelse over Lapmarken*, Copenhague, Gabriel Christian Nothe, 1748. [Traduction de l'allemand au danois.]

1748 (b) [Traduction réimprimée / rééditée] La Martinière, Pierre-Martin (de), *A voyage to the North, containing an account of the sea coasts and mines of Norway, the Danish, Swedish, and Muscovite Laplands; Borandia, Siberia, Samojedia, Zembla, and Iceland; with some very curious remarks on the Norwegians, Laplanders, Russians, Poles, Circassians, Cossacks, and other nations. Extracted from the journal of a gentle man employed by the North Sea company at Copenhagen; and from the memoirs of a French gentleman, who, after serving many years in the armies of Russia, was at last banished into Siberia*, dans Harris, John, *Navigantium atque itinerantium bibliotheca. Or, a complete collection of Voyages and travels. Now carefully revised, with large additions, and continued down to the present time [by J. Campbell]*, Londres, John Harris, 1748. [Traduction du français à l'anglais.]

1750 (a) [Traduction] Anderson, Johann, *Beschryving van Ysland, Groenland en de Straat Davis tot nut der wetenschappen en den koophandel*, Amsterdam, Steven, 1750. [Traduction de l'allemand au néerlandais.]

1750 (b) [Traduction] Anderson, Johann, *Histoire naturelle de l'Islande, du Groenland, du Détroit de Davis. Et d'autres Pays situés sous le Nord. Traduite de l'allemand de M. Anderson, de l'Académie Impériale, Bourg-mestre en Chef de la Ville de Hambourg. Par M**, de l'Académie Impériale, & de la Société Royale de Londres*, 2 vol., Paris, Sébastien Jorry, 1750. [Traduction de l'allemand au français.]

1752 (a) [Parution] Horrebow, Niels, *Tilforladelige Efterretninger om Island med et Nyt Landkort og 2 Aars Meteorologiske Observationer*, Copenhague, 1752, 478 p. [Danois.]

> Descriptif : cet ouvrage recense les connaissances recueillies par Horrebow au cours d'un séjour de deux ans (1749-1751) en Islande. L'ouvrage est précédé d'une adresse au roi de Danemark Frédéric V et d'une préface présentant les raisons de l'écriture : démystifier les fables colportées sur l'Islande par Johann Anderson. L'ouvrage se compose de cent quatorze articles organisés de manière thématique (p. 1-390) : les articles I à XXIII sont consacrés à la localisation et à la géographie de l'île, à ses ressources naturelles, notamment minéralogiques, à son volcanisme ; les articles XXIII à LXXIII sont consacrés à la description de la faune domestique et sauvage islandaise, sur terre, dans les airs, sous l'eau ; les articles LXXIV à LXXXII sont consacrés aux phénomènes optiques (aurores boréales, parhélies), aux marées, aux saisons et au climat de l'île ; les articles LXXXIII à CXIII sont consacrés à la description de la population islandaise (maladies et santé, éducation, habillement, tempérament, commerce, économie, religion, système juridique). L'article CXIV conclut l'ouvrage. À cela s'ajoutent un recueil de relevés météorologiques, pris à Bessastaðir entre août 1749 et juillet 1751 (p. 391-471), et l'analyse circonstanciée de ces relevés météorologiques (p. 472-478).

1753 (a) [Traduction] Horrebow, Niels, *N. Horrebows Zuverläsige Nachrichten von Island: nebst einer neuen Landkarte und 2 jährl. meteorologische Anmerkungen / aus dem*

Dänischen übersetzt, Copenhague / Leipzig, Friedrich Christian Pelt, 1753. [Traduction du danois à l'allemand.]

1754 (a) [Traduction] Horrebow, Niels, *De tegenwoordige staat of omstandige beschrijving van het groot eyland IJsland. […]. Een omstandig bericht van de visschen, de vischvangst, toebereiden en drogen der visschen. Oorspronglijk in het Deensch beschreven*, Amsterdam, St. Van Esveldt, 1754. [Traduction du danois au néerlandais.]

1758 (a) [Traduction] Horrebow, Niels, *The Natural History of Iceland: Containing a Particular and Accurate Account of the Different Soils, Burning Mountains, Minerals, Vegetables, Metals, Stones, Beasts, Birds, and Fishes; Together with the Disposition, Customs, and Manner of Living of the Inhabitants. Interspersed with an Account of the Island, by Mr. Anderson, ... To which is Added, a Meteorological Table. Translated from the Danish Original of Mr. N. Horrebow. And Illustrated with a New General Map of the Island*, Londres, A. Linde, D. Wilson, T. Durham, G. Keith, P. Davey, B. Law, T. Field, C. Henderson & J. Staples, 1758. [Traduction du danois à l'anglais.]

1764 (a) [Traduction] Horrebow, Niels, *Nouvelle description physique-historique, civile et politique de l'Islande, avec des observations critiques sur l'histoire naturelle de cette isle, donnée par M. Anderson. Ouvrage traduit de l'Allemand de M. Horrebows, qui a été envoyé par le Roi du Danemark*, 2 vol., Paris, Charpentier, 1764. [Traduction de l'allemand au français.]

1764 (b) [Traduction réimprimée / rééditée] La Martinière, Pierre-Martin (de), *A voyage to the North, containing an account of the sea coasts and mines of Norway, the Danish, Swedish, and Muscovite Laplands; Borandia, Siberia, Samojedia, Zembla, and Iceland; with some very curious remarks on the Norwegians, Laplanders, Russians, Poles, Circassians, Cossacks, and other nations. Extracted from the journal of a gentle man employed by the North Sea company at Copenhagen; and from the memoirs of a French gentleman, who, after serving many years in the armies of Russia, was at last banished into Siberia*, dans Harris, John, *Navigantium atque itinerantium bibliotheca. Or, a complete collection of Voyages and travels. Now carefully revised, with large additions, and continued down to the present time [by J. Campbell]*, Londres, John Harris, 1764. [Traduction du français à l'anglais.]

1771 (a) [Parution] Kerguelen de Trémarec, Yves Joseph (de), *Relation d'un voyage dans la mer du Nord, aux cotes d'Islande, du Groenland, de Ferro, de Schettland, des Orcades & de Norwége ; fait en 1767 & 1768*, Paris, Imprimerie de Prault, 1771, 220 p. [Français.]

> Descriptif : ce récit de voyage est le journal d'une expédition entreprise entre mai et octobre 1767 ; le navire de Kerguelen de Trémarec a pour rôle de veiller au bon déroulement des relations entre les pêcheurs de morue (notamment français) et le Danemark, qui surveille son monopole économique sur l'Islande. Le récit est structuré en quatre parties et accompagné d'un supplément. Les premières et secondes parties (p. 1-64) sont respectivement dédiées à la navigation entre la Bretagne et l'Islande et à la description de l'île : îles Vestmann, région d'Hafnarfjörður, Patreksfjörður, considérations sur l'histoire et les phénomènes naturels de l'île à la lumière des travaux d'Anderson et de Horrebow. La quatrième partie (p. 133-137) évoque les ports de la côte orientale de l'Islande.

1772 (a) [Parution] Banks, Joseph (sir), *The Iceland Journal of Sir Joseph Banks. Part I. 12 July-6 September 1772. Part II. 17 September-22 October 1772*, dans Agnarsdóttir, Anna (éd.), *Sir Joseph Banks, Iceland and the North Atlantic 1772-1820. Journals, Letters and*

Documents, Londres, Routledge, Hakluyt Society, Third Series, 2016, p. 45-114[1]. [Anglais.]

Descriptif : ce récit de voyage relate une expédition scientifique entreprise en Islande entre la mi-juillet et la fin octobre 1772. L'objectif est d'explorer l'île, alors méconnue, sous le rapport de la botanique, de la zoologie et de la vulcanologie. Le récit de voyage est structuré en deux parties : la première partie rassemble les entrées allant du 12 juillet au 6 septembre 1772 (p. 45-92 ; la seconde partie rassemble les entrées allant du 17 septembre au 22 octobre 1772 (p. 93-114). Ce n'est qu'à la toute fin du mois d'août que Banks atteint l'Islande (p. 80) et il la quitte à la mi-octobre (p. 109). Son itinéraire est le suivant : Bessastaðir (p. 82), Hafnarfjörður (p. 83), Hvaleyri (p. 86) ; et, entre le 17 et le 30 septembre, il se rend au mont Hekla, en empruntant l'itinéraire suivant : Þingvellir (p. 94), Brúarás (p. 97), Geysir (p. 98-101), Skálholt (p. 101), Þjórsá (p. 104), Hekla (p. 106-109). Banks est un compagnon de voyage d'Uno von Troil et de James Roberts. Le journal de bord de Banks n'est pas daté avec précision ; la prise de note est souvent télégraphique. Le journal compte de nombreux tableaux de mesures, notamment sur les geysers, qui sont un épisode essentiel du voyage. L'ascension du mont Hekla est peu pittoresque, pour cause de brouillard et de conditions physiques difficiles. L'élément pittoresque majeur du voyage, ce sont les tenues traditionnelles des Islandaises, futur *topos* du voyage d'Islande.

1772 (b) [Parution] Roberts, James, *The Iceland Journal of James Roberts. A Journal of a Voyage to the Hebrides or Western Isles of Scotland, Iceland and the Orkneys undertaken by Joseph Banks Esq'. in the year 1772 by James Roberts*, dans Agnarsdóttir, Anna (éd.), *Sir Joseph Banks, Iceland and the North Atlantic 1772-1820. Journals, Letters and Documents*, Londres, Routledge, Hakluyt Society, Third Series, 2016, p. 115-140[2]. [Anglais.]

Descriptif : ce récit de voyage relate une expédition scientifique entreprise en Islande entre la mi-juillet et la fin octobre 1772. Il s'agit d'un voyage de bord extrêmement laconique, néanmoins tenu quotidiennement entre le 11 juillet 1772 et le 29 octobre : le séjour en Islande proprement dit est relaté entre le 28 août et le 7 octobre (p. 128-138). L'itinéraire est le suivant : Hafnarfjörður (28 août-5 septembre), Bessastaðir (6 septembre), Hafnarfjörður (7-13 septembre), Reykjavík (14 septembre), Hafnarfjörður (15-16 septembre), Geysir, Hekla, Hafnarfjörður (18-28 septembre). Le laconisme de Robert connaît deux exceptions : la description du geyser en éruption et l'ascension du mont Hekla : le récit de cette excursion échappe à la régularité du journal de bord. Le journal se clôt sur une présentation générale de l'île : absence de ressources et nature effrayante, économie et littérature (p. 137-138). James Roberts est un compagnon de voyage de sir Joseph Banks et d'Uno von Troil.

1772 (c) [Parution] Ólafsson, Eggert et Bjarni Pálsson, *Vice-lavmand Eggert Olafsens og Land-physici Biarne Povelsens reise igiennem Island*, 2 vol., Sorøe, Jonas Lindgren, 1772, 1042 p. [Danois.]

Descriptif : ce récit de voyage est le fruit d'un séjour effectué en Islande sur une durée de cinq ans, entre fin juillet 1752 et l'été 1757. Les deux naturalistes islandais sont envoyés sur l'île par ordre du roi du Danemark. Le récit de séjour se compose de deux volumes, qui totalisent 914 paragraphes. Comme la préface l'indique, la nature de l'ouvrage est double : il s'agit à la fois d'un journal de bord et d'un document savant à visée encyclopédique. Le choix fait par les auteurs de privilégier une approche narrative a une fonction didactique : l'agrément du récit accroît l'accessibilité du texte pour toutes et tous. La trame du récit de voyage est donc chronologique et suit l'itinéraire emprunté, tout en suivant un principe de composition thématique, par région et par domaine du savoir. Dans le

[1] Autre édition citée par Gary L. Aho : Joseph Banks, *The Journals of Joseph Banks's Voyage up Great Britain's West Coast to Iceland and to the Orkney Isles, July to October, 1772*, edited by R.A. Rauschenberg, *Proceedings of the American Philosophical Society*, 117, 1973, p. 186-226. Le récit de voyage de Banks n'est pas publié de son vivant, mais il circule dans les milieux savants de Londres : Hooker, Mackenzie et Holland en ont connaissance.
[2] Même remarque que pour le récit de voyage de Banks.

volume I, sont successivement traités le sud (p. 1-77) et l'ouest de l'Islande (p. 78-618) ; dans le volume II, le nord (p. 619-741), l'est (p. 742-847), le sud (p. 848-1042). Chaque partie est elle-même subdivisée en *sýslu* (les comtés, ou districts administratifs de l'île). Pour le sud : Kjósarsýsla (p. 1-77) ; pour l'ouest : Borgarfjarðarsýsla (p. 78-263), Snæfellsnessýsla (p. 264-372), Barðastrandarsýsla, Ísafjarðarsýsla, Strandasýsla (p. 373-618) ; pour le nord : Húnavatnssýsla, Þingeyjarsýsla (p. 619-741) ; pour l'est : Múlasýsla, Skaftafellssýsla (p. 742-847) ; et pour le sud, de nouveau : Gullbringusýsla, Rangárvallasýsla et Árnessýsla (p. 848-1042). Chaque *sýsla* est traité selon la trame suivante : description générale du district sous le rapport de la géographie physique et exposé des sites remarquables dans une perspective naturaliste ; présentation des ressources minéralogiques (minéraux, fossiles…) ; exposé des ressources et de l'exploitation agricole du district ; présentation des habitants (santé, mode de subsistance, us et coutumes, culture et savoir) ; faune (terrestre, lacustre…) ; prodiges naturels et *realia* humains ; ports et commerce. Quelques variations s'imposent parfois, en fonction de l'intérêt présenté par l'une ou l'autre des régions : ainsi la présentation du sud de l'île dans le volume II intègre-t-elle le récit du voyage vers le mont Hekla, ou du séjour à Geysir ; *idem* pour la présentation du nord de l'île, qui consacre plusieurs paragraphes au récit du voyage à Mývatn. Le récit est régulièrement agrémenté de dessins (oiseaux, poissons, mais aussi paysages). L'ouvrage est une somme de connaissances qui est une référence pour l'ensemble des voyageurs du XIXe siècle.

1772 (d) [Réimpression / réédition] Kerguelen de Trémarec, Yves Joseph (de), *Relation d'un voyage dans la mer du Nord, aux cotes d'Islande, du Groenland, de Ferro, de Schettland, des Orcades & de Norwége ; fait en 1767 & 1768*, Amsterdam / Leipzig, Arkstée & Merkus, 1772. [Français.]

1772 (e) [Traduction] Kerguelen de Trémarec, Yves Joseph (de), *Des Herrn de Kerguelen Tremarec, königlichen Schiffs-Lieutenants, Mitgliedes der königlichen Seeakademie, und Befehlshabers der Fregatten La Folle und L'Hirondelle, Beschreibung seiner Reise nach der Nordsee, die er in den Jahren 1767 und 1768 an die Küsten von Island, Grönland, Färoer, Shetland, der Orkneys und Norwegen gethan. Aus dem Französischen übersetzt. Mit Kupfern*, Leipzig, Siegfried Leberecht Crusius, 1772. [Traduction du français vers l'allemand.]

1774 (a) [Traduction] Ólafsson, Eggert et Bjarni Pálsson, *Des Vice-Lavmands Eggert Olafsens und des Landphysici Biarne Povelsens Reise durch Island*, 2 vol., Leipzig, Heinecke und Faber, 1774. [Traduction du danois à l'allemand.]

1777 (a) [Parution] Troil, Uno (von), *Bref rörande en resa til Island*, Uppsala, Magnus Swederus, Bokhandel i Upsala, 1777, 376 p. [Suédois.]

Descriptif : ce récit de voyage est un recueil de vingt-cinq lettres écrites à la première personne, datées entre janvier 1773 et octobre 1776, et adressées à divers destinataires. Le voyage se déroule à la fin de l'été 1772. L'organisation d'ensemble ne dépend pas de la chronologie de l'écriture épistolaire, pas plus que de celle d'un itinéraire de voyage et de ses étapes (aucune date n'est mentionnée, à cet égard) : elle est plus thématique que linéaire, chaque lettre abordant un trait spécifique de l'île (l'histoire, la littérature, les habitants…) et les anecdotes de voyage y sont intégrées. La lettre XX est consacrée à l'Hekla. Le recueil épistolaire est précédé d'une chronologie très exhaustive (p. 11-20) des travaux consacrés à l'Islande depuis la Renaissance. Uno von Troil est un compagnon de voyage de Banks et de James Roberts.

1778 (a) [Traduction réimprimée / rééditée] La Martinière, Pierre-Martin (de), *Travels through the most Northern parts of Europe, particularly Norway, Danish, Swedish, and Muscovite Lapland, Borandia, Samojedia, Zembla, and Iceland. Extracted from the journal of a gentleman employed by the North sea company of Copenhagen to make discoveries*, dans *The world displayed: or, A curious collection of voyages and travels [etc]*, vol. 20,

Londres, 1778, p. 103-186. [Traduction abrégée du français à l'anglais ; ou compilation des traductions anglaises précédemment publiées.]

1779 (a) [Traduction] Troil, Uno (von), *Briefe welche eine von Herrn Dr. Uno von Troil im Jahr 1772 nach Island angestellte Reise betreffen*, Uppsala / Leipzig, Magnus Swederus, 1779. [Traduction du suédois à l'allemand.]

1780 (a) [Parution] Ólafsson [Olavius], Ólafur, *Œconomisk reise igiennem de nordvestlige, nordlige, og nordostlige kanter af Island*, 2 vol., Copenhague, 1780, 220 p. et 756 p.[1] [Danois.]

> Descriptif : cet ouvrage se compose de deux volumes. L'ouvrage relate trois expéditions entreprises en Islande par l'auteur en 1775, 1776 et 1777, pour le compte de la *Kongelige Danske Landhusholdningsselskab* (« Société royale d'agriculture ») : il s'agit pour lui d'explorer en 1775 les ressources de la région de Hornstrandir (Fjords de l'Ouest), alors méconnue, puis celles de l'est, en 1776, et du nord-ouest de l'île (Flatey, Grímsey, Siglufjörður) en 1777. Le volume I de l'ouvrage se compose de deux parties et adopte une structure relativement similaire à celle de la chorographie de Bjarni Pálsson et Eggert Ólafsson. La première partie, intitulée « Forberedelse » (« Préparation » ou « Préparatifs »), est signée de Jon Olavius Erichsen ; elle présente un panorama sur l'Islande : administration de l'île (p. I-V), mandats de l'expédition (p. V-XVI), économie (p. XVI-XVII), agriculture (p. XVIII-LXXIV), élevage des ovins, exploitation et maladies ovines (p. LXXIV-XCIII), élevage et répartition géographique des cervidés (p. XCIV-XCV), pêcherie et commerce avec le Danemark dans le cadre du monopole royale instauré au début du XVIIIe siècle (p. XCV-CXXXIII), éducation des Islandais en contexte colonial (p. CXXXIII-CXXXVIII), cartographie des côtes islandaises (p. CXXXVIII-CXLVI), infrastructures (p. CXLVI-CLVI), ressources médicales (p. CLVI-CLXI), astronomie et observatoire de Bessastaðir (p. CLXI-CLXV), littérature islandaise médiévale (p. CLXV-CLXXI), ressources minéralogiques (p. CLXXI-CLXXVIII), présentation des voyages entrepris en Islande sur ordre de la Couronne danoise entre 1770 et 1780 et de leurs objectifs (p. CLXXVIII-CCXX). La seconde partie du volume I est divisée en une introduction (p. 1-12) qui retrace l'itinéraire des trois voyages, et en quatre parties, chacune consacrée à un *sýsla* (comté) de l'ouest et du nord de l'Islande : Ísafjarðarsýsla (p. 13-146), Strandasýsla (p. 147-196), Húnavatnssýsla (p. 197-242), Skagafjarðarsýsla (p. 243-284). Le volume II est, lui aussi, structuré de deux parties. La première partie présente la suite et la fin du panorama de l'Islande : Eyjafjarðarsýsla (p. 285-356), Þingeyjarsýsla (p. 357-428) et Múlasýsla (p. 429-556). Chaque *sýsla* est traité sous le rapport de la géographie physique et des ressources diverses ; mais le discours est organisé autour des différents sites visités dans le *sýsla*. La seconde partie du volume II adopte une structure davantage thématique : il s'agit de présenter les résultats des expéditions d'Ólafur Ólafsson, mais aussi ceux de voyageurs danois contemporains. Se succèdent donc une annexe consacrée à l'histoire naturelle de l'Islande et des ruines de l'ancien temps (p. 557-639), une annexe sur le Breiðafjörður, site visité lors de la première expédition d'Ólafur Ólafsson dans la région de Hornstrandir (p. 640-665), un mémoire d'Ole Henchel sur les mines de soufre, notamment Krýsuvík, visitées à l'été 1775 (p. 666-736), et un mémoire de Christian Ziener sur les champs de lave (*surturbrandur*) (p. 737-755). La structure de l'ouvrage ne suit pas l'itinéraire du voyage : il s'agit de présenter la synthèse des savoirs acquis pendant le voyage.

1780 (b) [Parution] Troil, Uno (von), *Letters on Iceland Containing Observations on the Civil, Literary, Ecclesiastical, and Natural History; Antiquities, Volcanos, Balstes, Hot Springs; Customs, Dress, Manners of the Inhabitants, &c. &c. Made during a Voyage Undertaken in the Year 1772 by Joseph Banks, Esq. […]*, Londres, Robson, 1780. [Traduction du suédois à l'anglais.]

---

[1] Ólafur Ólafsson est aussi le premier éditeur de la *Brennu Njáls saga* : *Njalssaga: Sagan af Niali Þorgeirssyni ok sonum hans* etc. *utg. efter gaumlum skinnbokum*, Copenhague, Johann Rudolph Thiele, 1772.

1781 (a) [Traduction] Troil, Uno (von), *Lettres sur l'Islande, par M. de Troil, Evêque de Linkoeping. Traduites du suédois par M. Lindblom*, Paris, P. F. Didot le jeune, Imprimerie de Monsieur, 1781. [Traduction du suédois au français.]

1786 (a) [Parution] Mohr, Nikolai, *Førsog til en Islands Natur-historie med oekonomiske samt andre Anmaerkninger*, Copenhague, Christian Friderik Holm, 1786, 413 p. [Danois.]

> Descriptif : Nikolai Mohr est dépêché deux étés de suite (1780, 1781) dans le nord de l'Islande sur les traces d'Ólafur Ólafsson, pour y analyser le graphite, auquel le Royaume de Danemark voit un intérêt économique ; il s'intéresse aussi aux nouvelles pratiques agricoles islandaises et aux conditions météorologiques de l'île – son essai, qui est le premier à consacrer une place centrale à la faune, la flore et la géologie de l'île, adopte la forme du journal de voyage écrit à la première personne.

1787 (a) [Traduction] Ólafsson [Olavius], Olafur, *Oekonomische Reise durch Island in den Nordwestlichen und Nord-Nordostlichen Gegenden: auf Königl. Dänischen Befehl hrsg. und durch nöthige Kupfer erläutert*, traduction de Joh. Jasperson, Dresden / Leipzig, Breitkopfische Buchhandlung, 1787. [Traduction du danois à l'allemand.]

1802 (a) [Traduction] Ólafsson, Eggert et Bjarni Pálsson, *Voyage en Islande : fait Par Ordre de S. M. Danoise, contenant des observations sur les mœurs et les usages des habitans; une description des lacs, rivières, glaciers, sources chaudes et volcans ; des diverses espèces de terres, pierres, fossiles et pétrifications; des animaux, poissons et insectes* etc., traduction de Gauthier de Lapeyronie, 5 vol., Paris / Strasbourg, Frères Levrault, 1802[1]. [Traduction du danois au français.]

1805 (a) [Réimpression / réédition] Ólafsson [Olavius], Olafur, *Oekonomische Reise durch Island in den nordwestlichen und nord- nordostlichen Gegenden: auf Königl. Dänischen Befehl hrsg. und durch nöthige Kupfer erläutert*, traduction de Joh. Jasperson, Leipzig, J. C. Hinrich, 1805. [Allemand. Traduction du danois à l'allemand.]

1805 (b) [Traduction] Ólafsson, Eggert et Bjarni Pálsson, *Travels in Iceland: performed by order of his Danish majesty. By Messrs. Olafsen and Povelsen*, Londres, R. Phillips, 1805. [Traduction du danois à l'anglais.]

1806 (a) [Parution] Stephensen, Magnús, *Eftirmæli átjándu aldar*, Leirá, Forlag Íslands opinþeru Vísinda-Skiptunar, 1806, 834 p. [Islandais.]

> Descriptif : l'ouvrage de Stephensen est essentiellement consacré aux questions sociales et économiques (pêcherie, commerce, démographie...) et, marginalement, à l'histoire naturelle et volcanique de l'île, cause d'un XVIIIe siècle particulièrement meurtrier pour la population islandaise.

1808 (a) [Traduction] Kerguelen de Trémarec, Yves Joseph (de), *Relation of a Voyage in the North Sea, along the coasts of Iceland, Greenland, Ferro, Shetland, the Orcades, and Norway; Made in the Years 1767 and 1768, by M. de Kerguelen Tremarec, of the Royal Marine Academy in France, Lieutenant, Commander of the Frigates La Folle et L'Hirondelle*, dans Pinkerton, John, George Cooke, Alexander Turnbull et Georg Rich (éd.), *A general collection of the best and most interesting voyages and travels in all parts of the world; many of which are now first translated into English. Digested on a new plan*,

[1] Cette traduction s'accompagne d'un atlas : *Atlas du Voyage en Islande fait Par Ordre de S. M. Danoise*, Paris / Strasbourg, Frères Levrault, 1802.

vol. 1, Londres, Longman, Hurst, Rees, and Orme, Cadell & Davies, Strahan and Preston, 1808, p. 735-803. [Traduction du français vers l'anglais.]

1808 (b) [Traduction] Stephensen, Magnús, *Island i det Attende Aarhundrede*, Copenhague, Gyldendal, 1808. [Traduction de l'islandais au danois.]

1810 (a) [Parution] Holland, Henry, *The Iceland Journal of Henry Holland 1810*, édition d'Andrew Wawn, Londres, Hakluyt Society, 1987, 342 p.[1] [Anglais.]

Descriptif : ce récit de voyage, illustré par des dessins (cartes, esquisses, coupes) de terrain, relate une expédition naturaliste entreprise entre mi-avril et août 1810. Le récit se présente sous la forme d'un journal de bord : le séjour en Islande occupe les entrées de journal du 5 mai au 19 août (p. 77-274). L'itinéraire est le suivant : navigation au sud de l'île jusqu'à Keflavík (5-7 mai), Reykjavík et Viðey – cette île fait l'objet de deux excursions – (8-21 mai), Hafnarfjörður, Bessastaðir, Hafnarfjörður, Krýsuvík, Grindavík, Keflavík, Njarðvík, Hafnarfjörður, Reykjavík (21 mai-2 juin), Reykjavík et Viðey (3-14 juin), Hvalfjörður, Saurbær, Innrihólmur, Leirá, Borgarfjörður, Hvanneyri, Hvítarvellir, Svínaskarð, Staðarhraun, Kolbeinstaðir, Miklaholt, Lýsuhóll, Arnarstapi, ascension avortée du Snæfellsjökull, Ólafsvík, Grundarfjörður, Stykkishólmur, Snóksdalur, Miðdalur, Hvammur, Hvanneyri, Reykholt, Leirá, Innrihólmur, Reykjavík (15 juin-24 juillet), Þingvellir, Geysir, Reykjadalur, Hekla, Hlíðarendi, Oddi, Eyrarbakki, Reykjavík (24 juillet-19 août). Le journal est suivi de sept annexes, consacrées successivement aux relevés météorologiques, aux paroisses de l'île, à la littérature et à l'éducation, au registre paroissial de Saurbær de 1805, au commerce, au recensement de la population islandaise de 1801, et à un glossaire de termes techniques de la géologie. Mackenzie est un compagnon de voyage de Holland. Le journal de Holland est neutre, concis et factuel : le journal ne s'attarde pas sur les journées vides. Oddi et Hlíðarendi n'invitent pas Holland à des rêveries sur la figure de Snorri Sturluson ou sur les personnages de la *Brennu Njáls saga*.

1811 (a) [Parution] Hooker, William Jackson, *Journal of a Tour in Iceland in the Summer of 1809*, 2 vol., Londres, Longman, Hurst, Rees, Orme, and Brown, and John Murray, 1811, 369 p. et 391 p. [Anglais.]

Descriptif : ce récit de voyage est le journal d'une expédition naturaliste entreprise pendant l'été 1809. Le premier volume est consacré au récit du voyage ; le second volume est consacré aux annexes. Le récit est précédé d'une introduction consacrée à l'histoire de l'Islande : colonisation, organisation politique, système juridique, croyances, langue, littérature, climat, habitants (p. VI-CVI). Le récit se présente ensuite comme un journal de voyage, rythmé par les dates, qui vont du 2 juin 1809 au 4 septembre 1809. L'itinéraire est le suivant : îles Vestmann (16 juin), Reykjavík (20 juin-4 juillet), avec un passage par Akarey (24 juin) et Viðey (27 juin) ; suit une excursion à Þingvellir, à l'Almannagjá (8-11 juillet), Brúarás, Geysir (13-17 juillet), avec un détour par Haukadalur (16 juillet), Skálholt (18-19 juillet), Þingvellir, Almannagjá (19-20 juillet), Reykjavík (21-23 juillet). Le voyageur se rend ensuite à Hafnarfjörður (26 juillet), Krýsuvík (27-28 juillet), Reykjavík (28 juillet), Skálafell (30-31 juillet), Hvalfjörður (31 juillet), Akrafjall, Borgarfjörður (1er août), Hvammur (2 août), Reykholt (3 août), Hvammur (4 août), Innrihólmur, Reykjavík (5 août). Le reste des notes est perdu : Hooker y supplée par une synthèse sur la botanique, l'entomologie, l'ornithologie, la faune terrestre, les aurores boréales, l'école de Bessastaðir (p. 327-358). Le second volume regroupe six annexes, sur la révolution islandaise de 1809, les documents relatifs à cet événement, mais aussi le mont Hekla, la correspondance et les éloges adressés par l'intelligentsia islandaise à Banks, la taxinomie de la flore islandaise, ou encore le commerce islandais. Dans l'avant-propos de son récit de voyage, Hooker reconnaît sa dette à l'égard du manuscrit du journal de Banks et à l'égard des collectes d'échantillons botaniques effectuées par Mackenzie pour lui. Il cite l'ensemble de ses prédécesseurs. Hooker s'attache à décrire la flore islandaise, les spécificités

[1] Ce journal de voyage, tardivement publié, bien après la mort de Holland, apparaît néanmoins en filigrane dans l'autobiographie de l'auteur : *Recollections of Past Life*, Londres, Longmans, Green, and Co., 1872 (4 éditions), p. 29-32 et 82 / New York, Appleton & Co., 1872, p. 81. Il a également circulé dans les milieux savants de Londres.

géologiques (schémas en coupe pour les chasmes et les geysers), mais aussi les maladies dont sont affligés les Islandais qu'il rencontre sur son chemin. Son intérêt est celui du naturaliste.

1811 (b) [Parution] Mackenzie, George Steuart (sir), *Travels in the Island of Iceland during the Summer of the Year MDCCCX*, Édimbourg, Archibald Constable and Company / Londres, Longman, Hurst, Rees, Orme, & Brown ; Cadell & Davies ; William Miller, and John Murray, 1811, 491 p. [Anglais.]

Descriptif : ce récit de voyage illustré présente l'itinéraire et les résultats d'une expédition naturaliste entreprise en Islande entre avril et fin août 1810. Le récit est précédé d'une préface (p. VII-XVII) présentant les raisons et les circonstances du voyage – la nécessité de faire progresser la connaissance sur une île encore méconnue – et d'un essai consacré à la littérature et à l'histoire de l'Islande (p. 1-72), signé de la plume de Henry Holland, compagnon de voyage de Mackenzie. Le récit se structure ensuite en deux parties : tout d'abord, la narration de l'expédition et l'exposé des savoirs acquis pendant l'expédition (p. 73-404) ; ensuite les annexes, au nombre de dix, et portant sur des sujets aussi divers que les maladies en Islande, la flore, les minéraux, la littérature, la musique, les relevés météorologiques ou encore la révolution islandaise de 1809. La partie consacrée au récit du voyage s'articule en neuf chapitres et suit une organisation chronologico-thématique. Seuls les chapitres 1 à 3 (p. 73-272) sont dédiés à la narration des trois excursions entreprises pendant le séjour. Les chapitres 4 à 9 abordent successivement l'agriculture, l'éducation et la littérature, les systèmes juridiques et religieux, le commerce, la zoologie et la botanique, la minéralogie ; Holland et Bright, les deux compagnons de voyage de Mackenzie, contribuent ponctuellement à ces chapitres. L'itinéraire de la première excursion est le suivant : Reykjavík, Hafnarfjörður, Bessastaðir, Helgafell, Krýsuvík, Njarðvík, Hafjnarfjörður, Reykjavík (mai 1810). L'itinéraire de la deuxième excursion est le suivant : Esja, Hvalfjörður, Saurbær, Innrihólmur, Leirá, Borgarfjörður, Skarðsheiði, Kolbeinstaðir, Miklaholt, Staðarstaður, Arnarstapi, Ólafsvík, ascension du Snæfellsjökull, Grundarfjörður, Stykkishólmur, Narfeyri, Snóksdalur, Reykholt, Innrihólmur, Reykjavík (mi-juin 1810-mi-juillet). L'itinéraire de la troisième excursion est le suivant : Reykjavík, Almannagjá, Þingvellir, Skálholt, Geysir, Skálholt, Storuvellir, ascension de l'Hekla, Hlíðarendi, Oddi, Reykir, Reykjavík (fin juillet-mi-août). Le modèle est celui du journal de bord d'expédition : dates précises, notations sur le climat et les phénomènes naturels (l'épisode de Geysir est le plus développé), mais cela n'exclut pas le goût du pittoresque ou l'évocation des impressions du voyageur.

1811 (c) [Réimpression / réédition] Hooker, William Jackson, *Journal of a Tour in Iceland in the Summer of 1809*, 2 vol., Londres, Vernor, Hood, and Sharpe / W. Miller, 1811. [Anglais.]

1812 (a) [Réimpression / réédition] Mackenzie, George Steuart (sir), *Travels in the Island of Iceland during the Summer of the Year MDCCCX*, Édimbourg, Archibald Constable and Company / Londres, Longman, Hurst, Rees, Orme, & Brown ; Cadell & Davies ; William Miller, and John Murray, 1812. [Anglais.]

1813 (a) [Réimpression / réédition] Hooker, William Jackson, *Journal of a Tour in Iceland in the Summer of 1809*, 2 vol., Londres, Longman, Hurst, Rees, Orme, and Brown, and John Murray, 1813. [Anglais.]

1815 (a) [Traduction] Hooker, William Jackson, « Der neueste Besuch bey den siedenden Quelle von Geyser in Island », *Morgenblatt für gebildete Stände*, S. 1, 1815, n°42 et 44, p. 165-166, p. 173-174. [Traduction par extraits de l'anglais à l'allemand.]

1815 (b) [Traduction] Mackenzie, George Steuart (sir), *Reise durch die Insel Island im Sommer 1810. Nach der zweiten Aufgabe des englischen Originals*, traduction de Ferdinand Retenbacher et de Francis C. Coleman, Weimar, Verlag des Landes-Industrie-Comptoirs,

Neue Bibliothek der Wichtigsten Reisebeschreibungen zur Erweiterung der Erd- und Völkerkunde, vol. 1, 1815. [Traduction de l'anglais à l'allemand.]

1815 (c) [Traduction] Mackenzie, George Steuart (sir), « Reise durch die Insel Island, im Jahre 1810. Aus dem Englischen », *Journal für die neuesten Land- und Seereisen*, 20-21, Berlin, 1815, p. 310-336, p. 44-90, p. 164-238. [Traduction par extraits de l'anglais à l'allemand.]

1816 (a) [Traduction] Henderson, Ebenezer, *Surturhulen of Sneefields-Jøkel. Fragmenter af en Reise giennem Island. Oversat af Engelsk efter Forfatterens Haandskrift ved C. Molbech*, Copenhague, Mannedskriftet Athene, 1816. [Traduction par extraits de l'anglais au danois du récit de séjour qui sera publié en 1818.]

1816 (b) [Traduction] Hooker, William Jackson, « Die isländische Revolution im Jahr 1809 », *Europäische Annalen*, vol. 1, 1816, p. 55-88. [Traduction par extraits de l'anglais à l'allemand.]

1818 (a) [Parution] Henderson, Ebenezer, *Iceland; or, The Journal of a Residence in that Island, During the Years 1814 and 1815: Containing Observations on the Natural Phenomena, History, Literature, and Antiquities of the Island; and the Religion, Character, Manners, and Customs of its Inhabitants*, 2 vol., Édimbourg, Oliphant, Waugh and Innes / Londres, T. Hamilton, J. Hatchard, and L. B. Seeley, 1818, 377 p. et 412 p. [Anglais.]

> Descriptif : ce récit de voyage relate un séjour effectué en Islande entre la mi-juillet 1814 et le début du mois de septembre 1815. Composé de deux volumes, l'ouvrage s'articule en seize chapitres et est accompagné d'annexes. Il est introduit par une préface exposant les raisons du voyage : la distribution des Saintes Écritures aux Islandais et l'étude de leur caractère d'un point de vue moral et chrétien. Une introduction très développée relate l'histoire de l'île et de sa population, en se référant largement au *Landnámabók*, mais aussi aux précédents voyageurs. Le premier volume du récit de séjour relate le tour de l'Islande effectué par Henderson : les chapitres I à VIII en retracent les étapes de manière chronologique ; le chapitre IX, qui conclut le volume, est consacré à l'hiver islandais ainsi qu'à la manière dont les habitants de Reykjavík l'occupent. L'itinéraire est le suivant : Reykjavík, Hafnarfjörður, Reykjavík (I) ; Mosfell, Almannagjá, Þingvellir, Hrafnagjá, Geysir, Eyjafjörður, Akureyri (II) ; Möðruvellir, Hólar, Akureyri (III) ; Skjálfandi, Húsavík, Reykjahver, Reykjahlíð, Krabla, Grímstaðir, Vapnafjörður (IV) ; Eskifjörður, Berufjörður, Djúpivogur, Stafafell, Jökulsárlón (V) ; Breiðamerkurjökull, Öræfajökull, Skaftafell, Skeiðará (VI) ; Kirkjubær, Mýrdalsjökull, Kötlugjá, Vík (VII) ; Sólheimajökull, Varmahlíð, Oddi, Hekla, Eyrarbakki, Reykjavík (VIII). Le second volume relate deux autres excursions, après la saison hivernale de 1815 : les chapitres X à XIII sont consacrés à la première excursion ; les chapitres XV à XVI sont consacrés à la seconde excursion. Le chapitre XIV traite de la question du commerce, des relations internationales et de la pêcherie. L'itinéraire de la première excursion est le suivant : Innrihólmr, Leira, Hvitárvellir, Stafholt, Staðarhraun, Eldborg, Lýsuhóll, Arnarstapi, ascension du Snæfellsjökull (X) ; Ingjaldshvóll, Ólafsvík, Grundarfjörður, Stykkishólmur, Helgafell, Snóksdalur (XI) ; Ísafjörður, Svínadalur, Breiðafjörður, Flatey, Hergisey, Bildudalur, Þingeyri, Hólt, Vatnseyri et le surturbrandur (XII) ; Gilsfjörður, Baula, Reykjadalur, Reykholt, Saurbær, Hvalfjörður, Reykjavík (XIII). L'itinéraire de la seconde excursion est le suivant : Almannagjá, Húsafell, Surtshellir, Arnarvatn, Hveravellir, Blöndudalur, Skagaströnd (XV) ; Hvammur, Skagafjörður, Drangey, Glaumbær, Hólar, Álftavatn, Reykir, Krýsuvík (XVI). Le récit est suivi de trois annexes : un panorama historique des traductions islandaises des Écritures et de leurs rééditions ; un poème de remerciements adressé par le poète et traducteur Jón Þórlaksson à la British and Foreign Bible

Society ; un essai consacré à l'histoire et aux formes de la poésie islandaise, extraits de poèmes (en version originale et en traduction anglaise) à l'appui.

1818 (b) [Réimpression / réédition] Henderson, Ebenezer, *The Geysers, or Jetting Fountains, near Haukadal in Iceland, as Seen in the Years 1814 and 1815*, Édimbourg, 1818. [Anglais.] [Extraits du vol. I du récit de voyage.]

1819 (a) [Parution] Fréminville, Christophe-Paulin de La Poix (chevalier de), *Relation sommaire d'un voyage fait en 1806 au pôle boréal, sur la frégate La Syrene, avec une notice physique et géographique sur l'ile d'Islande*, *Annales Maritimes et Coloniales*, Année 1819, Deuxième partie, Notice n°57, 1819, p. 537-566. [Français.]

Descriptif : ce bref compte rendu d'exploration relate une navigation entreprise entre mars et août 1806 vers le Spitzberg. L'Islande est une escale pour Fréminville, qui croise dans les eaux de la Faxa-Flói, de Breiðafjörður et de Patreksfjörður : l'Islande est encore un pays méconnu, dont l'intérieur est mystérieux et hostile et les habitants étonnants. Quelques relevés sur la faune et la flore de l'île.

1819 (b) [Parution] Garlieb, Peter Johann Gottfried, *Island rücksichtlich seiner Vulkane, heissen Quellen, Gesundbrunnen, Schwefelminen und Braunkohlen, nebst Literatur hierüber*, Freiberg, Craz und Gerlach, 1819, 140 p. [Allemand.]

Descriptif : cet ouvrage n'est pas un récit de voyage proprement dit, mais plutôt une compilation savante des ressources naturelles islandaises. Garlieb présente son travail comme le fruit de nombreuses lectures : rien ne permet d'affirmer qu'il se soit lui-même rendu en Islande. Son ouvrage se compose d'une introduction générale sur l'Islande (histoire, géographie physique, volcanisme, imprégné de théories neptuniennes), et de quatre chapitres : le premier chapitre, consacré aux volcans, s'accompagne d'une annexe (relevé des séismes et des éruptions survenus dans l'histoire de l'Islande, à l'aide des chroniques médiévales islandaises) ; le deuxième chapitre est consacré aux sources chaudes et aux geysers ; le troisième chapitre, aux mines de soufre ; le quatrième chapitre, aux gisements de charbon. L'Hekla (chapitre I) et Geysir (chapitre II) figurent en bonne place dans la classification des sites naturels que propose Garlieb. L'ouvrage est suivi d'une importante bibliographie (p. 120-140), recensant notamment tous les récits des précédents voyageurs.

1819 (c) [Réimpression / réédition] Henderson, Ebenezer, *Iceland; or, The Journal of a Residence in that Island, During the Years 1814 and 1815: Containing Observations on the Natural Phenomena, History, Literature, and Antiquities of the Island; and the Religion, Character, Manners, and Customs of its Inhabitants*, 2 vol., Édimbourg, Oliphant, Waugh and Innes / Londres, T. Hamilton, J. Hatchard, and L. B. Seeley, 1819. [Anglais.]

1819 (d) [Traduction] Fréminville, Christophe-Paulin de La Poix (chevalier de), *Voyage to the North pole, in the frigate the Syrene: including a physical and geographical notice relative to the island of Iceland*, Londres, Sir R. Phillips and Co., 1819. [Traduction du français à l'anglais.]

1820 (a) [Traduction] Henderson, Ebenezer, *Island: Oder: Tagebuch seines Aufenthalts daselbst in den Jahren 1814 und 1815*, traduction de Charles-Frédéric Franceson,

Magazin von merkwürdigen neuen Reisebeschreibungen, vol. 34, 1820[1]. [Traduction de l'anglais à l'allemand.]

1821 (a) [Traduction] Henderson, Ebenezer, « Le docteur Henderson », dans Mac Carthy, J. *Choix de voyages dans les quatre parties du monde, ou précis des voyages les plus intéressans, par terre et par mer, entrepris depuis l'année 1806 jusqu'à ce jour*, Paris, Librairie Nationale et Étrangère, 1822, p. 1-76. [Traduction de l'anglais au français. Compilation en français du récit de voyage de Henderson.]

1821 (b) [Traduction] Mackenzie, George Steuart (sir), *Des Schotten Sir Georg Stuart Mackenzie Reise durch Island und des Englanders John Ross Reise zur Ausforschung des Baffins-Busens und einer Durchfahrt nordwestlich von Grönland*, traduction de Wilhelm Harnisch, Leipzig, Fleischer, Die wichtigsten neueren Land- und Seereisen, 1, 1821. [Traduction de l'anglais à l'allemand.]

1821 (c) [Traduction] Mackenzie, George Steuart (sir), *Reis van Sir George Stuart MacKenzie naar en op eiland Ysland in dem zomer van het jaar 1810*, dans *Reizen naar Ysland en de Baffinsbaai, de laatste gedaan ter ontdekking van Groenland, in den jare 1818*, traduction (extraits) de Jan De Quack d'après la traduction allemande de Wilhelm Harnisch, Gravenhage, W. K. Mandemaker, 1821, p. 1-142. [Traduction de l'allemand au néerlandais.]

1823 (a) [Traduction] Henderson, Ebenezer, « Voyage en Islande, par M. le Docteur Ebenezer Henderson (en 1814, 1815) », dans Eyriès, Jean-Baptiste Benoît, *Abrégé des voyages modernes de 1780 jusqu'à nos jours*, t. VII, Livre II, Paris, Étienne Ledoux, 1823, p. 111-273. [Traduction de l'anglais au français. Compilation en français du récit de voyage de Henderson.]

1823 (b) [Traduction] Hooker, William Jackson, « Voyage de Hooker en Islande, 1809 », dans Eyriès, Jean-Baptiste Benoît, *Abrégé des voyages modernes de 1780 jusqu'à nos jours*, t. VII, Livre II, Paris, Étienne Ledoux, 1823, p. 1-110. [Traduction de l'anglais au français. Compilation en français du récit de voyage de Hooker.]

1824 (a) [Parution] Thienemann, Friedrich August Ludwig, *Reise im Norden Europas vorzüglich in Island in den Jahren 1820 bis 1821*, Leipzig, Carl Heinrich Reclam, 1824, 410 p.[2] [Allemand.]

> Descriptif : ce récit de voyage relate un séjour scientifique entrepris en Islande entre début juin 1820 et fin novembre 1821. Thienemann se rend en Islande pour livrer une description exhaustive des

[1] Ce récit fait aussi l'objet d'une étude comparée avec le récit de voyage de Thienemann : Heinzelmann, Friedrich (éd.), *Reisen nach Färö, Island, Sibirien und den Nord-Polarländern*, Leipzig, Friedrich Fleischer, 1848 (voir le chapitre 7 « Ebenezer Henderson's Island verglichen mit der Reise des Dr. Thienemann »).

[2] Notons que ce récit de voyage est accompagné d'une publication concomitante du même auteur : *Naturhistorische Bemerkungen gesammelt auf einer Reise im Norden von Europa vorzüglich in Island in den Jahren 1820 bis 1821*, Leipzig, Carl Heinrich Reclam, 1824, 160 p. Y sont successivement décrits les renards arctiques et les différentes espèces de phoques, sous le rapport du mode de vie, de la répartition géographique et de l'anatomie. Cet ouvrage consacré aux mammifères islandais est illustré par vingt-trois dessins reproduits par plaques de cuivre, en noir et blanc et en couleurs. Il s'agit des résultats scientifiques du séjour de l'ornithologue et zoologiste Thienemann en Islande. Cet ouvrage devait être le premier tome d'une histoire naturelle complète de l'Islande en trois tomes (oiseaux, poissons, mollusques, crustacés, insectes, plantes, minéraux) ; à notre connaissance, les deux tomes suivants n'ont jamais été édités. Il est possible que Thienemann ait réinvesti le fruit de ses recherches dans des ouvrages parus ultérieurement (années 1840-1850).

phoques, encore méconnus dans le domaine de l'histoire naturelle. Le récit du voyage adopte la forme d'un journal de bord, structuré en trois parties. La première partie relate le récit du voyage de Leipzig à Copenhague, du séjour à Copenhague, du voyage vers Arendal et de la navigation vers l'Islande en passant par les îles Féroé (8 juin 1820-7 septembre 1820, p. 1-43). La deuxième partie relate le séjour en Islande (7 septembre 1820-23 septembre 1821, p. 44-378) ; cette deuxième partie se compose de sept sous-parties. Tout d'abord, l'arrivée à Siglufjörður et le trajet vers Eyjarfjörður et Akureyri (7-11 septembre 1820, p. 44-58) ; ensuite, le séjour à Akureyri, au cours duquel Thienemann entreprend diverses excursions, à Möðruvellir, par exemple (11 septembre 1820-6 février 1821, p. 58-143) ; puis le voyage d'Akureyri à Húsavík, le séjour à Húsavík, le retour et le séjour à Akureyri (6 février-17 mai 1821, p. 143-193) ; l'excursion à Grímsey et le retour à Akureyri (17 mai-9 juin, p. 193-237) ; le séjour au Mývatn (25 juin-6 juillet, p. 237-272) ; le voyage de Húsavík à Berufjörður en passant par Eskifjörður, suivi du trajet jusqu'à Reykjavík, à partir de la fin du mois d'août, en passant par Hamarfjörður, Hofsdalur, Stafafell, Jökulsárlón, Bjarnanes, Hornafljót, Breiðamerkurjökull, Öræfajökull (aussi appelé Hnappafellsjökull), Kalfafell, Kirkjubær, Herjólfsdalur, Vík í Mýrdal, Eyjafjallajökull, Markafljót, Hekla (dont il fait l'ascension avec le guide de Mackenzie), Skálholt, Geysir, (15 juillet-5 septembre, p. 272-352) ; le séjour à Reykjavík et le retour au Danemark (5-21 septembre, puis navigation jusqu'au 15 octobre en passant par la Norvège, p. 353-378). La troisième partie relate le séjour à Copenhague, le retour en Allemagne, en passant par Hambourg, puis Leipzig (15 octobre-25 décembre, p. 378-395). Le récit est accompagné d'annexes qui témoignent de l'éclectisme intellectuel de Thienemann : remarques sur les fonts baptismaux islandais et sur le style épistolaire islandais, légendes des illustrations, *errata*. Le journal de bord de Thienemann témoigne de son intérêt scientifique pour l'île : données factuelles, termes savants latins, échantillonnages. Mais il consacre aussi son temps libre à se cultiver dans le domaine de la littérature islandaise, même si cela n'apparaît pas dans son écriture.

1824 (b) [Traduction] Henderson, Ebenezer, « Hendersons Reise nach Island » et « Noch mehr über Island und die Isländer », dans Andre, K. H*., Unterhaltende und abentheuerliche Reisen zu See und zu Lande. Ein Buch zur Beförderung der Menschens und Völkerkunde für die Jugend*, Leipzig, Gerhard Fleischer, 1824, p. 143-184. [Allemand. Compilation, probablement à partir de la traduction allemande de Franceson.]

1826 (a) [Réimpression / réédition] Mackenzie, George Steuart (sir), *Des Schotten Sir Georg Stuart Mackenzie Reise durch Island und des Englanders John Ross, Reise zur Ausforschung des Baffins-Busens und einer Durchfahrt nordwestlich von Grönland*, traduction de Wilhelm Harnisch, dans *Interessante Zimmerreise*, vol. I, Vienne, Mansberger's Druck und Verlag, 1826, p. 9-128. [Allemand. Traduction de l'anglais à l'allemand. Extraits.]

1826 (b) [Réimpression / réédition] Mackenzie, George Steuart (sir), *Des Schotten Sir Georg Stuart Mackenzie Reise durch Island und des Englanders John Ross, Reise zur Ausforschung des Baffins-Busens und einer Durchfahrt nordwestlich von Grönland*, traduction de Wilhelm Harnisch, *Museum der neuesten und interessantesten Reisebeschreibungen für gebildete Leser*, vol. 13, 1826, p. 85-230. [Allemand. Traduction de l'anglais à l'allemand. Extraits.]

1827 (a) [Réimpression / réédition] Thienemann, Friedrich August Ludwig, *Reise im Norden Europas vorzüglich in Island in den Jahren 1820 bis 1821*, Leipzig, Carl Heinrich Reclam, 1827, 410 p. [Allemand.]

1829 (a) [Réimpression / réédition] Mackenzie, George Steuart (sir), *Reise durch die Insel Island gemacht im Sommer 1810 von dem Schotten Sir Georg Stuart Mackenzie*, traduction de Wilhelm Harnisch, dans *Die wichtigsten neueren Land- und Seereisen*,

Leipzig, Gerhard Fleischer, 1829, p. 1-134. [Traduction par extraits de l'anglais à l'allemand.]

1830 (a) [Réimpression / réédition] Henderson, Ebenezer, *Iceland; or, The Journal of a Residence in that Island, During the Years 1814 and 1815: Containing Observations on the Natural Phenomena, History, Literature, and Antiquities of the Island; and the Religion, Character, Manners, and Customs of its Inhabitants*, 2 vol., Boston, Perkins & Marvin, 1830. [Anglais.]

1831 (a) [Réimpression / réédition] Henderson, Ebenezer, *Iceland; or, The Journal of a Residence in that Island, During the Years 1814 and 1815: Containing Observations on the Natural Phenomena, History, Literature, and Antiquities of the Island; and the Religion, Character, Manners, and Customs of its Inhabitants*, Boston, Perkins & Marvin, 1831. [Anglais. Édition abrégée en un volume.]

1833 (a) [Parution] Atkinson, George Clayton, *Journal of an Expedition to the Faroe and Westman Islands and Iceland, 1833* (1833), édition et introduction d'A. V. Seaton, Newcastle upon Tyne, The Bewick-Beaufort Press, 1989, 186 p. [Anglais.]

> Descriptif : ce récit de voyage relate un voyage entrepris en Islande en 1833, qui fait suite à deux précédents voyages, eux aussi estivaux, en 1831 et 1832. Ceux-ci ont fait l'objet de récits, eux aussi, qui ont circulé parmi les amis d'Atkinson. L'objectif d'Atkinson est de réunir de nouveaux spécimens pour contribuer aux avancées de la *Natural History Society of Northumbria* (« Société d'Histoire naturelle de Northumbrie »). Son journal, destiné à un cercle privé, se veut divertissant autant qu'instructif ; il est rédigé quasi quotidiennement entre le 10 mai et le 26 juillet 1833 et suit la progression du voyage. Après une escale en Écosse (11-28 mai) et une autre aux îles Féroé (29 mai-8 juin), le séjour en Islande commence le 11 juin, par une escale aux îles Vestmann – Atkinson est le premier voyageur à s'attarder sur cet archipel que les voyageurs n'aperçoivent le plus souvent que depuis leur bateau – puis se prolonge à Reykjavík (13-15 juin), à Hafnarfjörður et à Krýsuvík (16-19 juin), puis encore à Þingvellir (22 juin), Geysir (23-25 juin), Þingvellir (26 juin), Reykjavík (27 juin-2 juillet). Ce qui caractérise ce récit de voyage, mené sur un ton vif et malicieux, c'est l'attention portée à la description des paysages, et à la faune : fulmars, mouffettes, guillemots… Dans les yeux du voyageur, les animaux prennent le pas sur les hommes et les femmes rencontrés au fil du voyage.

1835 (a) [Parution] Barrow, John, Jr., *A Visit to Iceland by Way of Tronyem, in the "Flower of Yarrow" Yacht, in the Summer of 1834*, Londres, John Murray, 1835, 320 p. [Anglais.]

> Descriptif : dans ce récit de voyage constitué de dix chapitres, seuls les chapitres 3 à 10 sont consacrés au récit du voyage en Islande (juillet-août 1834), après une étape norvégienne (juin 1834). L'introduction du récit recense la bibliographie disponible depuis le récit de La Martinière. La structure du récit est chronologique et chaque chapitre est dévolu à une étape ou à un site de l'itinéraire : navigation au large de Reykjanes (chapitre 3), visite de Reykjavík (chapitre 4), excursion à Geysir en passant par l'Almannagjá et Þingvellir (chapitres 5 et 6), excursion à Hafnarfjörður et Bessastaðir (chapitre 7), visite des grottes basaltiques de la région de Snæfellsnes et ascension du Snæfellsjökull (chapitre 8). Des informations sont distillées au fil de la narration : théories savantes sur les geysers, littérature médiévale islandaise. Le chapitre 9 offre au voyageur des informations pratiques sur l'île.

1835 (b) [Parution] Kloss, Frederik Theodor et Finnur Magnússon. *Prospecter af Island malede efter Naturen, paa den i Følge med Hans Kongelige Höihed, Prinds til Danmark Frederik Carl Christian's i Sommereren 1834 foretagne Reise. Ansichten von Island nach der Natur gemalt auf der in Gefolge Seiner Königlichen Hoheit des Prinzen von Dänemark*

Friedrich Carl Christian im Sommer 1834 unternommenen Reise. Copenhague, 1835, 26 p. [Danois. Allemand.]

Descriptif : ce livre illustré, paru en édition bilingue (danois, allemand), n'est pas un récit de voyage proprement dit, mais plutôt un ensemble de *vedute* commentées ; il se revendique, à juste titre, comme le premier ouvrage de ce genre, relevant du modèle du voyage pittoresque, sur l'Islande. Kloss est l'auteur des *vedute*, réalisées au cours d'un voyage en Islande à l'été 1834, Finnur Magnússon est l'auteur des commentaires descriptifs et historiques. L'ouvrage se compose d'abord d'une description circonstanciée des *vedute* de quatre sites islandais – Reykjavík, Brúarás, Skálholt, Selsund – puis d'un commentaire historique sur Reykjavík, Brúarás et Skálholt, rappelant l'importance de chacun de ces sites dans l'histoire de l'île à travers les siècles. Ce commentaire historique est précédé d'un avant-propos soulignant la nouveauté de l'ouvrage, mais rappelant également les ouvrages des précédents voyageurs (Hooker, Mackenzie, Henderson). Suivent enfin onze *vedute* de Kloss, qui donnent aussi à voir Hafnarfjörður et Geysir. Il n'y a pas de narration d'un voyage, mais les *vedute* permettent de retracer un itinéraire centré sur la région sud-ouest de l'île.

1835 (c) [Réimpression / réédition] Barrow, John, Jr., « New Books – A Visit to Iceland, in the summer of 1834 », *The Mirror of Literature, Amusement & Instruction*, vol. XXV, 1835, p. 375-379. [Anglais. Extraits.]

1836 (a) [Réimpression / réédition] Barrow, John, Jr., « A Visit to Iceland by Way of Tronyem, in the "Flower of Yarrow" Yacht, in the Summer of 1834 », *Waldie's Select Circulating Library*, Part 1, n°20 (17 mai 1836), n°21 (24 mai 1836), n°22 (31 mai 1836), Philadelphie, Adam Waldie, 1836, p. 308-342. [Anglais.]

1838 (b) [Traduction] Barrow, John, Jr., *Ein Besuch auf der Insel Island über Tronyem im Sommer 1835*, Stuttgart / Tübingen, J. G. Cotta'sche Buchhandlung, 1836. [Traduction de l'anglais à l'allemand.]

1837 (a) [Parution] Marmier, Xavier, *Lettres sur l'Islande*, Paris, Félix Bonnaire, Éditeur, 1837, 343 p.[1] [Français.]

Descriptif : ce récit de voyage est issu d'une expédition savante menée à l'été 1836 sous la direction de l'officier de marine Joseph Paul Gaimard. L'ouvrage est constitué d'une introduction (p. I-XXX) présentant les raisons de l'expédition (recherche du navire naufragé *La Lilloise*), d'une bibliographie exhaustive des travaux et récits de voyage consacrés à l'Islande depuis la Renaissance (p. XXXI-XXXVIII) et de dix lettres, dont la forme évoque davantage celle d'articles ou de monographies. Sur ces dix lettres, seules les trois premières sont consacrées au récit du voyage, mais les anecdotes et les impressions cèdent souvent la place aux informations factuelles collectées par le voyageur ; il n'y a pas d'itinéraire particulier, le voyageur ayant rayonné dans le sud-ouest de l'île depuis Reykjavík. La lettre I évoque Reykjavík ; la lettre II, plus narrative, relate une excursion qui mène le voyageur successivement à Þingvellir, Geysir, Skálholt et, enfin, au mont Hekla (ascension restée célèbre) ; la lettre III évoque la visite de l'école de Bessastaðir, éclipsée au profit de considérations sur le système éducatif islandais. Les lettres suivantes évoquent la colonisation de l'île (IV), la poésie scaldique (V), la cosmogonie norroise (VI), les *Eddas* (VII), les sagas (VI-VII) dont trois sont

[1] Cet ouvrage de 1837 est lui-même déjà la réédition de plusieurs articles parus en 1836 dans la *Revue des Deux Mondes*, soit, dans l'ordre de parution : Marmier, Xavier, « I. Reykiavik – 15 juin 1836 », *Revue des Deux Mondes*, tome 7, 1836, p. 342-351 ; « II. Le Geyser et l'Hécla – 22 juillet 1836 », *Revue des Deux Mondes*, tome 7, 1836, p. 697-711 ; « III. Instruction publique », *Revue des Deux Mondes*, tome 8, 1836, p. 163-170 ; « IV. Les sagas », *Revue des Deux Mondes*, tome 8, 1836, p. 287-299 ; « V. Langue et littérature », *Revue des Deux Mondes*, tome 8, 1836, p. 478-494 ; « VI. Découverte de l'Islande », *Revue des Deux Mondes*, tome 8, 1836, p. 704-713 ; « Mythologie », *Revue des Deux Mondes*, tome 9, 1837, p. 318-329.

résumées par Marmier (*Brennu Njáls saga*, *Gunnlaugs saga ormstungu*, *Friðþjófs saga hins frækna*) et la langue (X). La visite du presbytère d'Oddi ouvre la lettre VII.

1840 (a) [Parution] Dillon, Arthur, *A Winter in Iceland and Lapland*, 2 vol., Londres, Henry Colburn, Publisher, 1840, 304 p. (vol. 1) et 332 p. (vol. 2). [Anglais.]

Descriptif : dans ce récit de voyage en deux volumes, seul le volume 1 est consacré au voyage en Islande, entrepris pendant l'hiver 1834. Le récit est composé de seize chapitres : la trame chronologique du récit se reflète dans sa structure : navigation et visite de Reykjavík et de Bessastaðir (chapitre 1), séjour hivernal dans la capitale (chapitres 5 et 9), visite de la région sud-ouest de l'île, notamment Þingvellir, Almannagjá, Hekla, Geysir (chapitres 11 et 12), et Viðey (chapitre 14). Néanmoins, la structure du récit de voyage est essentiellement thématique, chaque chapitre étant dévolu à un aspect précis de l'île : histoire de l'île (chapitres 2 à 4), système juridique islandais (chapitre 8), système éducatif et clergé (chapitre 15), etc.

1841 (a) [Réimpression / réédition] Marmier, Xavier, *Lettres sur le Nord (Danemark, Suède, Norvège, Laponie et Spitzberg) et sur l'Islande*, 2 vol., Bruxelles, N.-J. Gregoir, v. Wouters et Cie, 1841. [Français.]

1841 (b) [Traduction] Marmier, Xavier, *Lettere sull'Islanda*, traduction d'Achille Mauri, Milan, Pirotta & Co., 1841. [Traduction du français à l'italien.]

1842 (a) [Réimpression / réédition] Mackenzie, George Steuart (sir), *Travels in Iceland. New edition revised by the author*, Édimbourg, William & Robert Chambers, 1842. [Anglais.]

1844 (a) [Réimpression / réédition] Henderson, Ebenezer, « Ascent of Mount Hecla » et « Jetting Pool in the Crater of Krabla, Iceland », *Scenes of Modern Travel and Adventure*, Londres / Édimbourg, Thomas Nelson, 1844, p. 108-111, p. 204-205. [Anglais. Extraits.]

1844 (b) [Réimpression / réédition] Marmier, Xavier, *Lettres sur l'Islande et Poésies*, Paris, Delloye, 1844. [Français.]

1846 (a) [Parution] Pfeiffer, Ida Laura, *Reise nach Skandinavischen Norden und der Insel Island im Jahre 1845*, 2 vol., Pest, Verlag von Gustav Hedenast, 1846, 215 p. et 263 p. [Allemand.]

Descriptif : ce récit de voyage relate un voyage entrepris en Islande entre le début du mois d'avril et le mois d'octobre 1845. Le récit, composé de deux volumes, est précédé d'un avant-propos où la voyageuse expose son amour des voyages et des aventures. Le premier volume est composé de dix chapitres. Le second volume est composé de quinze chapitres. Le séjour en Islande proprement dit (entre le 10 mai et le 29 juillet 1845) occupe les chapitres IV à X du volume 1 et les chapitres I et II du volume 2. Au volume 1, l'itinéraire emprunté est le suivant : Hafnarfjörður, Reikjavík et ses notables mondains entre le 10 et le 24 mai (chapitre IV) ; pendant le séjour de Pfeiffer à Reykjavík, trois excursions : à Viðey le 8 juin, sur la Laxá le 10 juin (chapitres V-VII), à Krýsuvík, Grindavík et Keflavík les 4-5 juin (chapitre VIII). Suit une excursion à Þingvellir, l'Almannagjá, Reykjadalur, Reykholt, Surtshellir, Kalmanstunga, Þingvellir, avant un retour à Reykjavík (chapitres IX-X) entre le 16 juin et le 21 juin. Dans le volume 2, le chapitre I est consacré au récit d'une autre excursion, effectuée entre le 25 juin et le 3 juillet ; l'itinéraire est le suivant : Geysir, Þorfastaðir, Skálholt, Struvellir, Sælsun, ascension de l'Hekla, Hjalmshólmur, Reykir. Le chapitre II est constitué de remarques sur l'île et ses habitants : Pfeiffer oppose les habitants de Reykjavík, peu accueillants, aux habitants de l'intérieur de l'île, hospitaliers ; quelques rappels sur l'économie, la religion ; un regard porté sur les activités féminines. La forme est celle d'un journal de voyage, scandé par les dates, mais la succession chronologique, respectée à l'échelle des chapitres, ne l'est pas toujours à l'échelle de l'ouvrage. Les informations factuelles, telle que la présentation de l'Islande, préambule

de l'arrivée de la voyageuse sur l'île, sont empruntées aux voyageurs précédents (Mackenzie et Holland, notamment). Chaque excursion est suivie d'un budget indicatif pour les lecteurs.

1847 (a) [Parution] Waltershausen, Wolfgang Sartorius (von), *Physisch-geographische Skizze von Island mit besonderer Rücksicht auf vulkanische Erscheinungen*, Göttingen, Vandenhoeck und Ruprecht, 1847, 142 p.[1] [Allemand.]

Descriptif : cet ouvrage est le fruit d'une expédition entreprise en Islande durant l'été 1846 (de mi-mai à août), et qui a pour ambition d'offrir un panorama exact et complet des caractéristiques de l'Islande en matière de géologie et de géographie physique, comme l'expose l'avant-propos. L'ouvrage n'est pas un récit de voyage proprement dit, mais un essai savant ; il n'est pas composé de chapitres, mais il est possible d'y distinguer plusieurs parties : localisation et géographie physique de l'île (p. 5-10), climat de l'île (p. 10-12), glaciologie de l'île (p. 12-23), courants maritimes et effets du Gulf Stream (p. 23-42) étude de la flore islandaise (p. 42-44), étude de la faune islandaise (p. 44-46), explication de la géologie de l'Islande par les formations trappéennes[2] (p. 46-68), étude des couches de tuf et de leur composition (p. 68-102), étude du caractère cyclique de l'activité volcanique islandaise (p. 102-118), études des sources chaudes islandaises et des mines de soufre (p. 119-136), étude de l'activité volcanique sous-marine (p. 136-139), conclusion générale de l'ouvrage (p. 139-142). Cependant, les anecdotes de voyage surgissent ponctuellement, au service de la démonstration : la traversée de Sprengisandur (p. 20), l'excursion dans le Hvalfjörður (p. 38-41). Sartorius von Walthershausen est aussi un connaisseur de la mythologie nordique, qui peuple son imaginaire (p. 7). Il effectue son voyage en Islande notamment avec Robert Wilhelm Bunsen, auteur de théories sur les geysers qui font autorité chez les voyageurs qui lui succèdent sur l'île.

1850 (a) [Parution] Robert, Eugène, *Histoire du voyage. Tome II*, dans *Voyage en Islande et au Groenland exécuté pendant les années 1835 et 1836 sur la corvette la Recherche commandée par M. Tréhouart Lieutenant de Vaisseau dans le but de découvrir les traces de La Lilloise. Publié par ordre du Roi [Gouvernement] sous la direction de M. Paul Gaimard Président de la Commission scientifique d'Islande et de Groënland*, Paris, Arthus Bertrand, 1850, 368 p.[3] [Français.]

Descriptif : ce récit de voyage est la relation factuelle des deux expéditions de *La Recherche*, menées successivement à l'été 1835 (p. 3-178) et à l'été 1836 (p. 179-312) ; la narration est linéaire et chronologique, suivant les itinéraires respectifs de chaque voyage. L'itinéraire de la première expédition est le suivant : exploration de la région de Reykjavík (Reykjavík, Hafnarfjörður, Viðey, Bessastaðir, ascension de l'Esja, Búðir, arches basaltiques d'Arnarstapi, Ólafsvík) aux chapitres I et

[1] Il est aussi l'auteur de trois ouvrages savants sur la géologie de l'Islande : *Erläuterungen zum Geologischen Atlas von Island*, Göttingen, Dieterichsche Buchhandlung, 1853 ; *Geologischer Atlas von Island*, Göttingen, Dieterichsche Buchhandlung, 1853 ; *Über die vulkanischen Gesteine in Sicilien und Island und ihre submarine Umbildung*, Göttingen, Dieterichsche Buchhandlung, 1853.

[2] Les formations trappéennes résultent d'un empilement de coulées de lave fluides et minces, que l'érosion transforme en escaliers.

[3] Robert est aussi l'auteur de deux autres volumes dans le collectif dirigé par Gaimard : *Minéralogie et géologie* (1840) et *Zoologie et médecine* (1851). Son ouvrage vient à la suite d'un tome I, édité par Gaimard : Gaimard, Joseph Paul, *Histoire du voyage. Tome I*, dans *Voyage en Islande et au Groenland exécuté pendant les années 1835 et 1836 sur la corvette la Recherche commandée par M. Tréhouart Lieutenant de Vaisseau dans le but de découvrir les traces de La Lilloise. Publié par ordre du Roi [Gouvernement] sous la direction de M. Paul Gaimard Président de la Commission scientifique d'Islande et de Groënland*, Paris, Arthus Bertrand, 1838. Le tome I de l'*Histoire du voyage* est le recueil des mandats et des instructions qui accompagnent l'expédition savante. Gaimard est aussi l'auteur d'articles, lettres et rapports sur son expédition (« Expédition au Pôle Arctique », *Revue des Deux Mondes*, 15 mai 1838 ; « Lettre au Ministre de la marine », *Annales maritimes et coloniales*, 21e année, 1836, p. 408-410 ; « Rapport de M. Paul Gaimard à M. l'amiral Duperré sur les travaux de la commission d'Islande », *Annales maritimes de 1836*, 1836). Quant au collectif qu'il coordonne, Victor Lottin (*Physique*, 1838), Xavier Marmier (*Histoire de l'Islande*, 1840 ; *Littérature islandaise*, 1843), Eugène Mequet et Eugène Robert (voir plus bas dans la bibliographie) y participent. La publication compte aussi un *Atlas historique* en 2 tomes et un *Atlas zoologique, médical et géographique*.

II ; découverte de l'ouest de l'île, du sud vers le nord (ascension du Snæfellsjökull, Breiðafjörður, Prestbakki) au chapitre III ; retour vers le sud (Baula, Reykholt, Almannagjá, Þingvellir, Geysir, Hekla, Eyrarbakki, Krýsuvík, Hafnarfjörður) au chapitre IV. L'itinéraire de la seconde expédition est le suivant : Reykjavík et Rauðhólar au chapitre I ; exploration du sud de l'île d'ouest en est (Þingvellir, Geysir, Skálholt, Breiðabólstaðir, Dyrhólaey, Djúpivogur) au chapitre II ; exploration de l'est et du nord de l'île (Eskifjörður, Ketilsstaðir, Vopnafjörður, Krabla, Húsavík) au chapitre III ; excursions autour de la capitale (Kalmanstunga, Surtshellir) au chapitre IV. Le récit de Robert est complété par des extraits de journaux de voyage (1842), non destinés à la publication, d'Anglès et Giraud, et par des développements sur l'histoire volcanique de l'Hekla.

1851 (a) [Réimpression / réédition] Henderson, Ebenezer, « Ascent of Mount Hecla » et « Jetting Pool in the Crater of Krabla, Iceland », *Scenes of Modern Travel and Adventure*, Londres / Édimbourg, Thomas Nelson, 1851, p. 108-111, p. 204-205. [Anglais. Extraits.]

1851 (b) [Réimpression / réédition] Mackenzie, George Steuart (sir), *Travels in Iceland. New edition revised by the author*, Édimbourg, William & Robert Chambers, 1851. [Anglais.]

1852 (a) [Parution] Mequet, Eugène, *Journal du voyage*, dans *Voyage en Islande et au Groenland exécuté pendant les années 1835 et 1836 sur la corvette la Recherche commandée par M. Tréhouart Lieutenant de Vaisseau dans le but de découvrir les traces de La Lilloise. Publié par ordre du Roi [Gouvernement] sous la direction de M. Paul Gaimard Président de la Commission scientifique d'Islande et de Groënland*, Paris, Arthus Bertrand, 1852, 189 p. [Français.]

Descriptif : ce récit de voyage, qui recense les deux mêmes expéditions de *La Recherche* que l'*Histoire du voyage* d'Eugène Robert (1835 et 1836), emprunte une structure analogue, deux parties chacune dédiée à une expédition. Cependant, Mequet, contrairement à Robert, n'a pas consacré l'essentiel des deux expéditions à l'exploration de l'Islande : il s'est rendu au Groenland. Ainsi seuls deux des six chapitres (II et III) de la première partie sont-ils consacrés à l'Islande (Reykjavík, côte ouest de l'île, parcourue en navire et au gré d'escales déjà rapportées par Eugène Robert) ; et deux des sept chapitres (II et III) de la seconde partie (Reykjavík). Les Fjords de l'Ouest offrent des lieux d'escale à *La Recherche* à chaque retour du Groenland. La forme d'écriture est celle du journal de bord, scandée par les dates et les notations météorologiques.

1852 (b) [Réimpression / réédition] Barrow, John, Jr., « Besuch auf der Insel Island », dans Scheuermann, E., *Die Polarwelt nach den vorzüglichsten neuern Reisewerken*, I. Theil, Schaffhouse, J. F. Schalck, 1852, p. 212-232. [Allemand. Reprise par extraits de la traduction de 1836.]

1852 (c) [Traduction] Pfeiffer, Ida Laura, *A journey to Iceland and travels in Sweden and Norway*, traduction de Charlotte Fenimore-Cooper, New York, G. P. Putnam / Londres, Richard Bentley, 1852. [Traduction de l'allemand à l'anglais.]

1852 (d) [Traduction] Pfeiffer, Ida Laura, *Visit to Iceland and the Scandinavian North translated from the German of Madame Ida Pfeiffer with numerous explanatory notes and eight tinted engravings, to which are added an Essay of Icelandic Poetry, from the French of M. Bergmann; a translation of the Icelandic poem The Voluspa; and a brief Sketch of Icelandic history*, Londres, Ingram, Cooke and Co., 1852. [Traduction de l'allemand à l'anglais.]

1853 (a) [Réimpression / réédition] Pfeiffer, Ida Laura, *Visit to Iceland and the Scandinavian North translated from the German of Madame Ida Pfeiffer with numerous explanatory notes and eight tinted engravings, to which are added an Essay of Icelandic Poetry, from*

the French of M. Bergmann; a translation of the Icelandic poem The Voluspa; and a brief Sketch of Icelandic history, Londres, Ingram, Cooke and Co., 1853. [Traduction de l'allemand à l'anglais.]

1854 (a) [Parution] Cross, John Edward, *A yacht voyage to Iceland in 1853*, Londres, Arthur Hall, Virtue and Co., 1854, 77 p. [Anglais.]

> Descriptif : ce bref récit de voyage revêt la forme d'un journal de bord scandé par les dates et les étapes de l'itinéraire, entre le 10 juin et le 16 juillet 1853. L'écriture en est simple, spontanée et sans prétention. L'itinéraire du voyageur est le suivant : Reykjavík, Hafnarfjörður, Krýsuvík, Ingólfsfjall, Þingvellir, Geysir, puis les grottes basaltiques d'Arnarstapi après une escale à Reykjavík.

1854 (b) [Parution] Anonyme [Miles, Pliny], *Wanderings in Iceland in 1852. By a Yankee*, New York, Charles B. Norton, Foreign Contributions to the Boston Post, 1854. [Anglais.]

1854 (c) [Réimpression / réédition] Miles, Pliny, *Norðurfari; or, Rambles in Iceland*, New York, Charles B. Norton, 1854, 252 p. [Anglais.]

> Descriptif : ce récit de voyage se compose de vingt-neuf chapitres et relate un voyage entrepris pendant l'été 1852. La trame du récit de voyage est mixte. D'une part, elle est chronologique et permet au lecteur d'identifier les étapes de l'itinéraire : navigation (chapitre 1), visite de Reykjavík et excursion à l'Almannagjá et à Þingvellir (chapitre 4), excursion à Geysir (chapitres 7 et 8), au mont Hekla (chapitres 9 et 11), séjour dans le nord de l'île à Hraungerði et à Reykir (chapitre 14 à 17), puis visite de Krýsuvík et retour à Reykjavík (chapitres 17 à 19). D'autre part, l'organisation est thématique : soit les sites visités appellent des développements didactiques à part entière – le volcanisme (chapitre 12) – soit ces développements sont réunis à la fin du récit de voyage (les chapitres 20 à 28 abordent des sujets aussi variés que l'ornithologie, la mythologie, la littérature, l'agriculture). Les codes du prosimètre romantique affleurent régulièrement dans le texte.

1854 (d) [Réimpression / réédition] Miles, Pliny, *Norðurfari; or, Rambles in Iceland*, Londres, Longman, Brown, Green, and Longmans, 1854. [Anglais.]

1855 (a) [Réimpression / réédition] Marmier, Xavier, *Lettres sur l'Islande et Poésies*, Paris, Delloye, 1855. [Français.]

1855 (b) [Réimpression / réédition] Pfeiffer, Ida Laura, *Reise nach Skandinavischen Norden und der Insel Island im Jahre 1845*, Pest, Verlag von Gustav Hedenast, 1855. [Allemand.]

1855 (c) [Traduction] Miles, Pliny, *Eine Nordfahrt: Streifzüge in Island*, traduction de W. E. Drugulin, Leipzig, Carl B. Lorck, 1855. [Traduction de l'anglais à l'allemand.]

1856 (a) [Parution] Chambers, Robert, « Tracings of Iceland and the Faroe Islands », *Chambers' Journal of Popular Literature Science and Arts*, vol. IV, n°79-104, parties XXI-XXIII, juillet-décembre 1855, p. 129-131, p. 153-155, p. 164, p. 183-185, p. 199-201, p. 217-219, p. 234-236, p. 249-151, p. 260-282, p. 282-284[1]. [Anglais.]

1856 (b) [Réimpression / réédition] Chambers, Robert, *Tracings of Iceland and the Faroe Islands*, Londres / Édimbourg, W. & R. Chambers, 1856, 85 p. [Anglais.]

> Descriptif : ce récit de voyage constitué de dix chapitres relate le récit d'un voyage entrepris en juin-juillet 1855, qui occupe les chapitres 4 à 10. Il suit une progression linéaire et chronologique, chaque chapitre étant dévolu à une étape du voyage : navigation au large des îles Vestmann (chapitre 4), visite de Reykjavík (chapitre 5), excursion à Geysir (chapitre 6 à 9) en passant par Þingvellir, avant

[1] Il tire de son récit de voyage un article, qu'il publie en 1875-1876 : « The Volcanic Eruptions of Iceland in 1874 and 1875 », *Proceedings of the Royal Society of Edinburgh*, 9, 1875-1876, p. 45-58.

un retour à la capitale et le départ de l'île (chapitre 10). Quelques notations d'histoire culturelle et de sciences sont égrenées au fil du récit (histoire du parlement islandais, etc.).

1856 (c) [Réimpression / réédition] Miles, Pliny, *Norðurfari; or, Rambles in Iceland*, Londres, Longman, Brown, Green, and Longmans, « The Traveller's Library, complete in twenty-five volumes », vol. IV, 1856. [Anglais.]

1857 (a) [Parution] Chojecki, Charles-Edmond, *Voyage dans les mers du nord à bord de la corvette la Reine Hortense*, Paris, Michel Lévy Frères, Libraires éditeurs, 1857, 778 p. [Français.]

Descriptif : ce compte rendu d'une exploration entreprise à l'été 1856 se compose de deux parties : la première partie est la relation de l'expédition proprement dite, structurée en six livres dont chacun est consacré à une île, un pays, une région de l'Atlantique Nord – le livre II (p. 81-173) est dévolu à l'Islande – et la seconde partie regroupe les notices scientifiques relatives à l'expédition (géologie de l'Islande, physiologie des Inuits du Groenland, etc.). Le livre II, rédigé dans un style vif et expressif, présente le voyage en Islande selon une organisation linéaire et chronologique : visite de Reykjavík, excursion à Þingvellir, à Geysir – où l'on rencontre un certain lord Dufferin – puis retour à la capitale. Tout au long de la narration, selon le principe de la digression, de nombreuses informations relatives à l'île sont distillées : histoire de la colonisation de l'Islande, vie de Snorri Sturluson, synthèse sur la littérature de l'île, théories des géologues sur les geysers.

1857 (b) [Parution] Temple Blackwood, Frederick (lord Dufferin and Ava), *Letters from high latitudes: being some account of a voyage in 1856 in the schooner yacht "Foam" to Iceland*, Londres, John Murray, 1857, 424 p. [Anglais.]

Descriptif : ce récit de voyage, qui adopte la forme d'un recueil de treize lettres, consigne une expédition du navire *The Foam*, entreprise entre début juin et mi-septembre 1856. Le séjour en Islande, entre fin juin et début juillet 1856 (p. 29-190), occupe la fin de la lettre V, les lettres VI et VII, et le début de la lettre VIII : l'Islande est une étape du voyage entre, d'une part, l'Écosse et, d'autre part, l'île Jan Mayen, la Norvège (Hammerfest), le Svalbard et, de nouveau, la Norvège (Trondheim, Bergen). L'itinéraire en Islande est le suivant : Reykjavík, Viðey, Bessastaðir, Almannagjá, Þingvellir, Geysir. Le projet d'un itinéraire dans le nord de l'île est abandonné. Les anecdotes de voyage, saynètes et portraits sont mêlés à des digressions plus savantes, par la liberté que permet le style épistolaire : colonisation de l'Islande, développement sur la *Heimskringla*, considérations de géologue sur le chiasme de l'Almannagjá, schémas à l'appui. Lord Dufferin quitte l'Islande en se souvenant de la *Eyrbyggja saga*. Les codes du prosimètre romantique sont aussi présents.

1858 (a) [Parution] Maurer, Konrad, *Reise nach Island (im Sommer 1858)*, kommentierte Ausgabe von Dr. Alessia Bauer und Dr. Kurt Schier, Munich, Münchner Nordistische Studien, 2017[1]. [Allemand.]

Descriptif : ce récit de voyage (99 pages manuscrites) relate un voyage effectué en Islande entre la fin du mois de mars – Maurer ne débarque sur le sol islandais qu'à la fin du mois d'avril, cependant – et la fin du mois de juillet 1858. Il s'agit d'un séjour d'étude entrepris dans le cadre d'un congé sabbatique : Maurer collecte de nombreux contes folkloriques islandais pendant son séjour. Le récit

[1] Ce récit de voyage n'a pas été édité du vivant de son auteur et est resté inabouti sur certains points. Konrad Maurer est aussi l'auteur de plusieurs articles consacrés à l'imaginaire de l'Islande (notamment à l'imaginaire infernal) et aux contes folkloriques islandais : « Zum Aberglauben auf Island », *Zeitschrift des Vereins für Volkskunde*, 3, 1893, p. 225 ; « Die Hölle auf Island », *Zeitschrift des Vereins für Volkskunde*, 4, 1893, p. 256-269 ; « Weiteres über die Hölle auf Island », *Zeitschrift des Verein für Volkskunde*, 8, 1898, p. 452-454. Il publie également, avant son voyage en Islande, une traduction de saga : *Die Gull-Þóris Saga oder Þorskfirðinga Saga*, Leipzig, J. C. Hinrichs'sche Buchhandlung, 1858 (voir annexe 2 (1858c)). Le seul résultat tangible de son voyage en Islande qui ait été publié de son vivant est son anthologie de contes folkloriques : *Isländische Volkssagen der Gegenwart, vorwiegend nach mündlicher Überlieferung gesammelt* (1860).

est structuré en deux parties : la première relate le trajet vers l'Islande ; la seconde relate le séjour sur l'île. L'itinéraire du voyageur est le suivant : Reykjavík (fin avril-fin juin) ; puis, entre fin juin et fin juillet, Þingvellir, Geysir, Skálholt, Klausturhólar, Auðsholt, Hraungerði, Móeiðarshvoll, Bergþórshvoll (pèlerinage sur les lieux de la *Brennu Njáls saga*), Skógar, Eyvindarholt, Eyvindarmúli, Breiðabóstaður, Vatnsdalur, Stóri-Núpur, Eyvindarhver, Sprengisandur, Halldórstaðir, Ljósavatn, Saurbær, Akureyri ; et, jusqu'au début de mois de septembre, Hólar, Flatey (haut lieu de la *Gull-Þóris saga*), Borg (haut lieu de la *Egils saga Skallagrímssonar*), Surtshellir, Reykholt (site où plane le souvenir de Snorri Sturluson), puis Mosfell, où s'interrompt brutalement le récit de voyage, pour une raison non identifiée.

1858 (b) [Réimpression / réédition] Temple Blackwood, Frederick (lord Dufferin and Ava), *Letters from high latitudes: being some account of a voyage in 1856 in the schooner yacht "Foam" to Iceland*, Londres, John Murray, 1858. [Anglais.]

1859 (a) [Réimpression / réédition] Temple Blackwood, Frederick (lord Dufferin and Ava), *A yacht voyage. Letters from high latitudes; being some account of a voyage in the schooner yacht "Foam" to Iceland, Jan Meyen, and Spitzbergen, in 1856*, Boston, Ticknor and Fields, 1859. [Anglais.]

1860 (a) [Parution] Forbes, Charles Stuart (Dr.), *Iceland; its Volcanoes, Geysers, and Glaciers*, Londres, John Murray, 1860, 335 p.[1] [Anglais.]

Descriptif : ce récit de voyage est composé de dix-neuf chapitres ; il suit une organisation essentiellement chronologique, esquissant un itinéraire centré sur la région sud-ouest de l'île : îles Vestmann, Reykjavík, Þingvellir, Krísuvík, Borgarfjörður, Reykholt, Geysir, Hekla, Reykir. La traduction de la *Eyrbyggja saga* par Walter Scott (1814) est une ligne directrice de l'itinéraire de voyage. La narration intègre des remarques relatives à l'histoire, à la nature et à la culture de l'île et, quand l'itinéraire le nécessite, des chapitres leur sont ponctuellement consacrés : chapitre IX dédié aux hors-la-loi dans l'Islande médiévale, chapitre XVI dédié au volcanisme de l'île.

1860 (b) [Traduction] Temple Blackwood, Frederick (lord Dufferin and Ava), *Lettres écrites des régions polaires, traduites par F. Delanoye, illustré de 25 vignettes sur bois et accompagné de 3 cartes*, Paris, Hachette, 1860. [Traduction de l'anglais au français.]

1860 (c) [Traduction] Temple Blackwood, Frederick (lord Dufferin and Ava), « Lettres des hautes latitudes. Islande. – Jean Mayen. – Spitzberg. », traduction par extraits de Xavier Marmier, dans Marmier, Xavier, *En Amérique et en Europe*, Paris, Hachette, 1860, p. 87-118. [Traduction de l'anglais au français.]

1860 (d) [Traduction] Temple Blackwood, Frederick (lord Dufferin and Ava), *Briefe aus Hohen Breitegraden: Bericht über eine Reise des Yacht-Schooners "Foam" nach Islande, Jan Mayen und Spitzbergen im Jahren 1856*, traducteur inconnu, Braunschweig, Friedrich Vieweg und Sohn, 1860. [Traduction de l'anglais à l'allemand.]

1861 (a) [Parution] Metcalfe, Frederick, *The Oxonian in Iceland; or, Notes of Travel in that Island in the Summer of 1860, with Glances at Icelandic Folk-lore and Sagas*, Londres, Longman, Green, Longman, and Roberts, 1861, 424 p. [Anglais.]

Descriptif : ce récit de voyage (septembre-octobre 1860) est composé d'une préface et de vingt-six chapitres. La structure du récit suit l'itinéraire du voyage : Reykjavík, Almannagjá, Geysir, puis le nord de l'île (Akureyri, Krabla, Goðafoss, Hólar) et enfin la région de Reykjavík. La visite des sites offre l'occasion d'intégrer au récit des éléments relatifs à' l'histoire de l'île ; les sagas islandaises (*Grettis saga Ásmundarsonar, Laxdæla saga, Egils saga Skallagrímssonar, Brennu Njáls saga*, pour

[1] Pas de traduction française, mais le titre est évoqué en français dans la *Revue des Deux Mondes* en 1863.

ne mentionner que celles-ci) sont évoquées au fil du parcours. Le chapitre conclusif offre des informations pratiques au *sportsman*.

1861 (b) [Parution] Winkler, Gustav Georg, *Island. Seine Bewohner, Landesbildung und vulkanische Natur, nach eigener Anschauung*, Braunschweig, George Westermann / Londres, David Nutt / Copenhague, P. G. Philipsen, 1861, 308 p.[1] [Allemand.]

Descriptif : ce récit de voyage relate un voyage entrepris en Islande entre la fin du mois de mars et la fin du mois de mai 1858. Le récit est précédé d'un avant-propos rêveur sur la théorie des climats ; le voyageur y suggère que la poésie sera pour lui un guide au même titre que les sciences pour représenter l'Islande. Le récit se compose de sept chapitres : dans leur majorité, ceux-ci suivent la chronologie et la linéarité de l'itinéraire du voyage. Seuls les chapitres III et IV adoptent une progression thématique et offrent une synthèse, respectivement sur le pays (urbanisme, géographie physique, volcanisme…) et sur les habitants (origines, tempérament, influence du climat, habitat, économie, physionomie, langue, éducation, religion), à partir d'anecdotes ponctuellement tirées du voyage que relatent les chapitres I, II, V, VI et VII. L'itinéraire est le suivant : navigation le long de la côte sud de l'île, des glaciers jusqu'à Reykjavík (I) ; Reykjavík (II) ; Þingvellir, Almannagjá, Hrafnagjá, Geysir, Hekla, dont les éruptions sont rappelées (V) ; Stóri Núpur, Þjórsádalur, Hofsjökull, Sprengisandur, Ódáðahraun (VI) ; Reykjahlíð, Akureyri, Grímsey, Skagafjörður, Hólar, Baula, Surtshellir, Reykjavík (VII). Les chapitres mêlent dans leur structure interne la logique chronologique et narrative à la logique thématique et descriptive (chapitre II, notamment). Le récit de voyage, illustré, est caractérisé par le goût du pittoresque. Les impressions de voyage, parfois exprimées selon une tonalité lyrique, dominent.

1861 (c) [Parution] Clark, John Willis, « Journal of a Yacht Voyage to the Faroe Islands and Iceland », *Vacation Tourists and Notes of Travel in 1860*, édition de sir Francis Galton, Cambridge, Macmillan, 1861, p. 318-361. [Anglais.]

Descriptif : ce récit de voyage consigne un voyage en Islande entrepris en août 1860. Il se présente comme un journal de bord concis, scandé par les dates. Le séjour en Islande ne commence qu'à la mi-août, après plusieurs escales dans l'archipel des îles Féroé (p. 318-323). L'itinéraire est le suivant : Reykjavík (14-15 août), Viðey (16 août), Almannagjá (17 août), Þingvellir (18 août), Laugarvatn (19 août), Geysir (20-25 août), Hekla et ascension (26-28 août), Þjórsárholt (29 août), Laugardalur (30 août), Reykir (31 août), Krýsuvík (1er septembre), Reykjavík (2-8 septembre), Esja (9 septembre). La halte à Geysir est le point central du récit de voyage : Clark livre des mesures et des schémas en coupe, ainsi que des descriptions précises des éruptions. Le récit se conclut sur plusieurs pages d'informations pratiques destinées aux futurs voyageurs. Une référence (erronée) au voyage de Mackenzie (erreur sur la date et sur le nom).

1861 (d) [Traduction] Temple Blackwood, Frederick (Lord Dufferin and Ava), *Reis naar IJsland, Jan Mayen en Spitsbergen met den jagtschoener Foam in het jaar 1856. Uit het hoogduitsch*, Amsterdam, Sybrandi, 1861. [Traduction de l'anglais au néerlandais.]

1862 (a) [Parution] Clifford, Charles Cavendish, *A Tour [to Iceland] Twenty Years Ago. By Umbra*, Southampton, Hampshire Independent Office, 1862, 164 p. [Anglais.]

Descriptif : ce récit de voyage, publié en 1862, est censé relater un voyage entrepris en Islande au cours de l'été 1842 – comme le récit de voyage de Shepherd semble le suggérer, c'est bien en 1862 que Clifford, alias « Umbra », et ses compagnons de voyage foulent le sol islandais. Le récit se compose de douze chapitres. Ces chapitres suivent la chronologie linéaire d'un récit de voyage : Reykjavík (chapitre I), Þingvellir et Almannagjá (chapitre II), Geysir (chapitre III), Reykholtsdalur (chapitre IV), Surtshellir, Kalmanstunga, Hrútafjörður (chapitre V), Hjarðarholt, Helgafell (chapitre

[1] Il est aussi l'auteur de 2 articles : « Eine Reise nach Island. Die Südküste von Island. Mit Abbildungen », *Westermann's Illustrierte deutsche Monatshefte*, 6, S. 1, 1859, p. 502-509 ; « Der Süden und Norden Islands », *Westermann's Jahrbuch* 9, S. 1., 1861, p. 219-222.

VI), Ólafsvík, Arnarstapi, Miklaholt (chapitre VII), Hvalfjörður (chapitres VIII-XI), retour à Reykjavík et épilogue (chapitre XII). Pourtant, plus qu'un récit de voyage en Islande, c'est bien davantage un roman inspiré des codes du voyage d'Islande que le lecteur a le sentiment de lire. Les descriptions de lieux, le discours informatif, voire didactique, l'écriture diariste ou autobiographique cèdent le pas à une écriture romanesque portée par un narrateur intradiégétique : dialogues, saynètes et péripéties, construction psychologique des personnages l'emportent sur l'itinéraire du voyage, qui est placé à l'arrière-plan et ne réapparaît qu'à l'occasion du traitement parodique des clichés du voyage d'Islande (attente de l'éruption des geysers au chapitre III, récit de la *Laxdæla saga* au chapitre VI, poèmes insérés…).

1862 (b) [Parution] Preyer, William Thierry et Ferdinand Zirkel, *Reise nach Island im Sommer 1860. Mit wissenschaftlichen Anhangen*, Leipzig, F. A. Brockhaus, 1862, 499 p.[1] [Allemand.]

Descriptif : ce récit de voyage consigne l'itinéraire et les résultats d'une expédition savante menée en Islande entre fin mai et début août 1860. Comme l'indique le bref avant-propos à la publication, le récit se compose de deux parties : tout d'abord, le récit du voyage à travers l'île, avec une attention portée aux habitants et aux paysages (p. 1-278) ; ensuite, pour une diffusion plus restreinte, les résultats scientifiques du voyage, placés en annexe (p. 279-499). La première partie du récit de voyage, constituée de dix-huit chapitres, suit la linéarité chronologique de l'itinéraire de voyage ; seuls les chapitres II à XVIII sont consacrés au séjour en Islande proprement dit. L'itinéraire est le suivant : îles Vestmann (II), Reykjavík (III), Akurey, Viðey, Reykir, Krýsuvík (IV), Þingvellir, Almannagjá, Kalmanstunga (V), Surtshellir (VI), Kalmanstunga, Dalsmynni, Baula (VII), Dalsmynni, Þóroddstaðir, Melstáðir (VIII), Melstaðir, Hnausar, Bóstaðarhlíð (IX), Bólstaðarhlíð, Akureyri, Miklibær (X), Akureyri (XI), Akureyri, Reykjahlíð (XII), Mývatn, Leirhnúkur, Krafla (XIII), Reykjahlíð, Halldórstaðir, Íshóll, Skríðufell (XIV), Steinsholt, Hruni, Hvíta, Geysir (XV), Geysir (XVI), Brúará, Laugarvatn, Þingvellir, Reykjavík (XVII), Reykjavík et voyage de retour (XVIII). Le récit du voyage adopte les codes du journal de bord. Les descriptions de paysage côtoient les données factuelles sur les régions traversées, qu'il s'agisse de décrire de l'obsidienne ou de présenter Snorri Sturluson : de nombreuses notes de bas de page, très étayées, viennent à l'appui du discours, pour le référencer ou l'expliciter. Les voyageurs précédents sont régulièrement mentionnés. Les annexes, réparties en six parties, abordent successivement la géognosie (géologie du XIXe siècle, étude des strates de l'écorce terrestre), la flore (par classification systématique), la faune (par classification systématique), l'histoire volcanique, les données statistiques, la prononciation des caractères spécifiques à la langue islandaise.

1862 (c) [Parution] Symington, Andrew James, *Pen and pencil sketches of Faröe and Iceland*, Londres, Longman, Green, Longman, and Roberts, 1862, 315 p. [Anglais.]

Descriptif : ce récit de voyage revendique l'ambition d'être un journal d'impressions à l'écriture spontanée. Le voyage, entrepris entre fin juillet et mi-août 1862, occupe les p. 1 à 216 de l'ouvrage, suivant une organisation linéaire et chronologique : visite de la région sud-ouest de l'Islande (Reykjavík, Geysir, volcans et glaciers de la côte sud de l'île), puis navigation jusqu'à Seyðisfjörður.

[1] On doit à William Thierry Preyer un article savant : « Über Plautus impennis (Alca impennis L.) », thèse de doctorat, Université de Heidelberg, 1862, p. 279-350. Quant à Zirkel, il tire de ce voyage un ouvrage savant et une thèse universitaire (*Bemerkungen über die geognostischen Verhältnisse Islands*, Leipzig, Brockhaus, 1862 ; « De geognostica Islandiae constitutione observationes. Dissertatio geognostica », thèse de doctorat, Bonn, 1861), ainsi que 8 articles (« Basaltglas von Reykir in Island », *Sitzungber. d. mat. nat. Cl. d. Wiss. in Wien*, 47, p. 259-260 ; « Lava vom Almeníngr-hraun zwischen Reykjavík und Krisuvík », *Sitzungber. d. mat. nat. Cl. d. Wiss. in Wien*, 42, p. 252-254 ; « Mandelstein aus der Gegend zwischen Reykjavík und Seljadlr in Island », *Sitzungber. d. mat. nat. Cl. d. Wiss. in Wien*, 42, p. 251-252 ; « Obsidian vom Hrafntinnuhryggr, *Sitzungber. d. mat. nat. Cl. d. Wiss. in Wien*, 42, p. 267-268 ; « Pechstein von der Baula in Island », *Sitzungber. d. mat. nat. Cl. d. Wiss. in Wien*, 47, p. 257-259 ; « Quarzführender Trachyt von der Baula in Island », *Sitzungber. d. mat. nat. Cl. d. Wiss. in Wien*, 42, p. 243-244 ; « Trachyt vom Hofe Fagranes im Öxnadalr, Nord-Island, *Sitzungber. d. mat. nat. Cl. d. Wiss. in Wien*, 47, p. 237-238 ; « Vulkanische Asche, die vom 29. auf den 30. März 1875 in Norwegen fiel », *Neues Jahrb. f. Mineral*, S. 1, 1875, p. 399-401).

Une annexe conséquente suit le récit du voyage, donnant à lire au lecteur des contes folkloriques islandais, ainsi que des extraits d'œuvres poétiques (notamment la « Völuspá » et le « Hávamál »). Le voyageur accomplit un travail d'éditeur pour les traductions de l'islandais à l'anglais réalisées par le révérend Ólafr Pálsson.

1863 (a) [Parution] Baring-Gould, Sabine, *Iceland: Its Scenes and Sagas*, Londres, Smith, Elder and Co, 1863, 447 p. [Anglais.]

Descriptif : ce récit de voyage relate un voyage entrepris entre début juin et début août 1862. Baring-Gould se rend en pèlerinage sur les sites de sagas, collecte des manuscrits et fait de l'aquarelle pendant son voyage : ses œuvres illustrent son récit de voyage. Le récit se constitue de vingt-trois chapitres, qui suivent l'organisation linéaire et chronologique de l'itinéraire de voyage : Reykjanes (chapitre 1), Reykjavík (chapitre II), Mosfell (chapitre III), Þingvellir et Almannagjá (chapitre IV), Kaldidalur (chapitre V), Eiríksjökull, Hólmakvísl (chapitre VI), Vatnsdalur, Grímstunga (chapitres VII-VIII), Svínavatn, Miklibær, Steinstaðir (chapitre IX), Akureyri (chapitre X), Ljósavatn, Góðafoss, Óxahver Mývatn (chapitre XI), Reykjahlíð, Krafla (chapitre XII), Þverá, Hólar (chapitre XIII), Hólar, Drangey (chapitre XIV), Viðimyri (chapitre XVI), Bjarg (chapitre XVII), Melar, Hvammur (chapitre XVIII), Tunguhver, Reykholt (chapitre XIX), Ok (chapitre XX), Laugarvatn, Geysir (chapitre XXI), Seljadalur, Þingvellir et Reykjavík (chapitre XXII). Le récit est précédé d'une introduction conséquente (p. XIX-XLVIII), consacrée à la géographie physique de l'île, à l'histoire de son volcanisme, à son climat, à ses ressources, à son organisation sociale, à son histoire – une bibliographie des récits de voyage en Islande conclut cette introduction. Le récit est aussi suivi de cinq annexes, qui abordent successivement les thèmes suivants : ornithologie islandaise, conseils pratiques au voyageur, flore islandaise, bibliographie des sagas publiées, compte des dépenses de voyage de Baring-Gould. Elles traduisent une mixité du récit de voyage, entre récit de voyage savant et guide de voyage. Les sagas islandaises réécrites rythment et éclairent l'itinéraire de voyage : la *Egils saga Skallagrímssonar* (chapitre III), la *Grettis saga Ásmundarsonar* (chapitres IV, V, VII), la *Vatnsdæla saga* (chapitre VIII), la *Bandamanna saga* (chapitre XVII) ; deux chapitres sont intégralement dédiés à des épisodes de sagas réécrites : la proscription du hors-la-loi Grettir sur Drangey, dans la *Grettis saga* (chapitre XV) ; la découverte du Groenland dans la *Flóamanna saga* (ou *Þorgils saga Ørrabeinsstjúps*) (chapitre XXII).

1863 (b) [Parution] Browne, John Ross, « A Californian in Iceland », *Harper's Magazine*, vol. 26 (janvier, février, mars), 1863, p. 145-162, p. 289-311, p. 448-467. [Anglais.]

1863 (c) [Parution] Vogt, Carl August Traugott, *Nord-Fahrt, entlang der Norwegischen Küste, nach dem Nordkap, den Inseln Jan Mayen und Island, auf dem Schooner Joachim Hinrich, unternommen während der Monate Mai bis Oktober 1861 von Dr Georg Berna, in Begleitung von C. Vogt, H. Hasselhorst, A. Gressly und A. Herzen*, Francfort-sur-le-Main, Carl Zügel, 1863, 429 p. [Allemand.]

Descriptif : ce récit de voyage relate un voyage entrepris dans l'Atlantique nord entre fin mai et début octobre 1861, par intérêt scientifique, mais surtout touristique, et par goût du pittoresque. Le récit de voyage, précédé d'une introduction et d'une préface déclinant les raisons du voyage, se structure en trois livres, chacun consacré à une étape du voyage : la Norvège (p. 1-264), Jan Mayen (p. 265-304), Islande (p. 305-368). Le livre consacré à l'Islande suit la chronologie de l'itinéraire de voyage sur l'île, entre fin août et début octobre : Reykjavík, Þingvellir, Laugarvatn, Geysir, Hruni, Laugardalur, Reykir, Reykjavík. Le registre choisi est celui des impressions de voyage. Le récit est

suivi de deux annexes savantes : la première sur la géologie de la Norvège, la seconde sur la composition des roches volcaniques de l'Islande et de Jan Mayen.

1863 (d) [Parution] Winkler, Gustav Georg, *Island. Der Bau seiner Gebirge und dessen geologische Bedeutung, nach eigenen ausgeführten Untersuchungen*, Munich, E. H. Gummi / Londres, David Nutt / Copenhague, P. G. Philipsen, 1863, 303 p. [Allemand.]

Descriptif : cet ouvrage, qui n'est pas un récit de voyage proprement dit, est le fruit d'un voyage effectué en Islande au début du printemps 1858, qui a déjà fait l'objet d'un récit de voyage, publié deux ans auparavant. Dans cet ouvrage, Winkler concentre les observations scientifiques qu'il a bannies de son récit de voyage : cette publication bénéficie d'un soutien financier des institutions du royaume de Bavière. L'ouvrage se compose de deux parties. Dans la première partie (p. 18-166), Winkler décrit les propriétés du trachyte et de la phonolite, roches volcaniques explosives, et énumère leurs localisations sur l'île ; il en fait autant pour les trapps et le tuf. La seconde partie (p. 167-303) étudie la structure géognostique (= géologique) des trapps, et énonce diverses considérations d'ordre paléontologique sur la structure du sol islandais.

1863 (e) [Réimpression / réédition] Chojecki, Charles-Edmond, *Voyage dans les mers du nord à bord de la corvette la Reine Hortense*, Paris, Michel Lévy Frères, Libraires éditeurs, 1863. [Français.]

1863 (f) [Réimpression / réédition] Clifford, Charles Cavendish, *A Tour [to Iceland] Twenty Years Ago. By Umbra*, Londres, publication par l'auteur, 1863. [Anglais.]

1864 (a) [Parution] Bryson, Alexander, *Notes of a trip to Iceland in 1862*, Édimbourg, R. Grant & Son, 1864, 56 p. [Anglais.]

Descriptif : ce récit de voyage consigne un voyage entrepris en juillet 1862 et se compose de cinq chapitres. Sur un ton plaisant et sans prétention, le voyageur relate son expédition à Geysir, qui occupe à elle seule trois chapitres de son récit. Il vante les éruptions du Strokkur et les propriétés médicinales des sources chaudes. Il rencontre sur sa route un certain George Webbe Dasent.

1865 (a) [Réimpression / réédition] Clifford, Charles Cavendish, *Travels by "Umbra"*, Édimbourg, Edmonston & Douglas, 1865. [Anglais.]

1866 (a) [Parution] Paijkull, Carl Wilhelm, *En sommar på Island: Reseskildring*, Stockholm, Albert Bonniers Förlag, 1866, 335 p.[1] [Suédois.]

Descriptif : ce récit de voyage relate un voyage entrepris en Islande durant l'été 1865. Paijkull a pour ambition d'actualiser les connaissances sur l'Islande en Suède depuis le récit d'Uno von Troil. Le récit se compose de neuf chapitres. Le chapitre I évoque les raisons du voyage, puis relate la navigation vers l'Islande l'arrivée à Reykjavík, l'excursion de Paijkull à Geysir, l'ascension du mont Esja. Le chapitre II amorce le récit du voyage à travers l'île, au départ de Reykjavík le 12 juin : l'itinéraire suivi passe par Eyrarbakki, Rauðhólar, Þjorsá, Oddi, Seljalandsfoss, Holt, Skógar, Hrútshellir, Sólheimajökull, Dyrhólaey, Vík, Katla, Mýrdalsjökull, Lángholt. Le chapitre III relate la poursuite du voyage : Kirkjubær, Hnausar, Skaftafell, Mariubakki, Núpstaðir, Skeiðarárjökull, Svínafellsjökull, Breiðamerkurjökull, Vatnajökull. Le chapitre IV poursuit l'itinéraire : Katla (entre deux digressions sur la formation géologique de l'île), Stafafell, Lónsheiði. *Idem* pour le chapitre V, entre des remarques de minéralogie et de géologie et l'histoire de la découverte du Groenland : Teigarhorn, Búlandstindur, Reydarfjördur, Eskifjörður. Le chapitre VI aussi : Seiðisfjörður, Hjaltastaðir, Álftavík, Húsavík, Hjaltastaðir, Vopnafjörður, Jökulsá, Grímstaðir, Krafla, Námafjall, Húsavík, Reykjahlíð, Herðubreið, Leirhnjúkur. *Idem* pour le chapitre VII : Reykjahlíð, Akureyri,

[1] Ce voyage débouche aussi sur un article et un ouvrage savant : « Bidrag till kännedomen om Islands bergsbyggnad. Med en karta. Till kongl. vet. Akad. Inlemnad den 9. januari 1867 », *Kongl. svenska Vetensk. Akad. Handlingar*, vol. 7, n°1, 1867 ; *Istiden i Norden. Ett geologiskt utkast. Föreläsningar hållna i Stockholm hösten 1866. Med illustrationer och kartor*, Stockholm, Albert Bonnier, 1867.

Reykir, Stórisandur, Surtshellir, Geitlandsjökull, Þórisdalur marquée par le souvenir de Grettir, Almannagjá, Þingvellir, Reykjavík. Le chapitre VIII présente une histoire complète de l'Islande jusqu'aux indices récents de sa future autonomie. Le chapitre IX relate une seconde excursion entreprise à Geysir, au mont Hekla, à Eyrarbakki, à Krýsuvík et à Hafnarnfjörður entre fin août et début septembre. La narration disparaît souvent au profit d'informations sur la géographique physique de l'Islande, sur le système colonial danois dans ses aspects politiques, juridiques, religieux, sur l'architecture, sur l'habillement et la physiologie des Islandais (chapitre I). Les informations factuelles (constitution des champs de lave, taille des églises, théories d'Agassiz sur la formation des glaciers, ou encore schéma en coupe des geysers) côtoient les choses vues (inscriptions sur des stèles, légendes de trolls, goût du *skýr*, idiomatismes islandais) (chapitres II, III). Quelques incohérences dans les dates du voyage : le voyageur ne peut pas être à Kirkjubær le 10 juin en ayant quitté Reykjavík le 12 juin.

1867 (a) [Parution] Shepherd, Charles William, *The North-West Peninsula of Iceland: Being the Journal of a Tour in Iceland in the Spring and Summer of 1862*, Londres, Longmans, Green and Company, 1867, 162 p. [Anglais.]

Descriptif : ce récit d'un voyage entrepris entre fin avril et fin juillet 1862 se compose de onze chapitres. Il est organisé selon la trame linéaire et chronologique de l'itinéraire du voyage : Reykjavík (chapitre 1), Reykholt, Geysir et la région de Borgarfjörður (chapitre 2), avant d'entreprendre un voyage vers Hrútafjörður et Húsavík dans le nord de l'île (chapitres 3-5), puis dans les Fjords de l'Ouest, à Ísafjörður et au Drangajökull (chapitres 6-8), et enfin de nouveau dans le nord, à Skagafjörður et Reykjahlið (chapitres 9 et 10), et au lac de Mývatn (chapitre 11) sur le chemin du retour vers Reykjavík. La dernière étape avant l'arrivée finale à Reykjavík est Þingvellir, où Shepherd rencontre un certain « Umbra ». Ce journal de voyage scandé par les dates et les heures est centré sur les impressions et les expériences du voyageur.

1867 (b) [Réimpression / réédition] Baring-Gould, Sabine, « A Northern Desert: Notes of a Journey into Iceland », *Good Words*, vol. 8, février 1867, p. 87-91 [Reprise du récit de voyage de 1863 par extraits]. [Anglais.]

1867 (c) [Réimpression / réédition] Browne, John Ross, *The Land of Thor*, New York, Harper & Brothers, Publishers / Londres, Sampson Low, Son, & Marston, 1867, 542 p. [Anglais.]

Descriptif : ce récit d'un voyage entrepris à travers l'Europe (Russie, Finlande, Suède, Norvège, Islande) se compose de cinquante-deux chapitres, dont seuls les chapitres 42 à 52 (p. 426-542) sont consacrés au voyage en Islande. Le voyage emprunte un itinéraire désormais classique, qui donne sa structure au récit du voyage : visite de Reykjavík (chapitre 43), excursion à l'Almannagjá, Þingvellir et Geysir (chapitres 46 à 50). La linéarité du récit est entrecoupée par des portraits de personnages ou de types hauts en couleurs du voyage d'Islande : le guide islandais Geir Zoega (chapitre 44), les *sportsmen* anglais (chapitres 45 et 51). Impressions de voyage, saynètes expressives et anecdotes prennent le pas sur la transmission du savoir, néanmoins présente dans le récit de l'excursion à Geysir.

1867 (d) [Réimpression / réédition] Metcalfe, Frederick, *The Oxonian in Iceland; or, Notes of Travel in that Island in the Summer of 1860, with Glances at Icelandic Folk-lore and Sagas*, Londres, J. C. Hotten, 1867. [Anglais.]

1867 (e) [Réimpression / réédition] Temple Blackwood, Frederick (lord Dufferin and Ava), *Letters from high latitudes: being some account of a voyage in 1856 in the schooner yacht "Foam" to Iceland*, Londres, John Murray, 1867. [Anglais.]

1867 (f) [Traduction] Paijkull, Carl Wilhelm, *En sommer i Island: reiseskildring; med 35 illustrationer i træsnit, 4 lithographier i farvetryk og et graveret kort over Island*, Copenhague, Forlagsbureauet, 1867. [Traduction du suédois vers le danois.]

1867 (g) [Traduction] Vogt, Carl August Traugott, *Putesjestvije na sever vdol' norvezjkogo berega na Nordkap, ostrov Jan Meyen i Islandiju predprinjatoje s maja po oktjabr' 1861 d-m Georgom Berna v soprovozdenii C. Vogta, H. Hasselhorsta, A. Gressli i A. Herzena*, Saint-Pétersbourg, 1867. [Traduction de l'allemand vers le russe.]

1868 (a) [Parution] Nougaret, Noël, « Voyage dans l'intérieur de l'Islande (1866) », *Le Tour du monde : nouveau journal des voyages*, 1868, 2nd semestre, p. 113-160. [Français.]

> Descriptif : ce récit de voyage est un journal de bord qui relate un voyage entrepris entre mai et août 1866. Organisé en neuf parties dont huit sont consacrées à l'Islande, il suit une organisation linéaire et chronologique définie par l'itinéraire du voyageur : Reykjavík, Þingvellir, Almannagjá, Geysir, Þjórsárdalur, Haukadalur, Hekla (qui fait l'objet d'une ascension), avant un détour par le nord du pays (Reykjahlíð). La narration intègre occasionnellement des éléments ayant trait à l'histoire et à la culture de l'île ; le voyage culmine dans l'expérience d'une aurore boréale, illustrée par une image volée aux récits d'expédition de Maupertuis en Laponie.

1868 (b) [Traduction] Nougaret, Noël, *Een uitstapje naar Ijsland*, dans *De aarte en haar volken 4*, Haarlem, Kruseman & Tjeenk Willink, 1868, p. 369-392. [Traduction du français au néerlandais.]

1868 (c) [Traduction] Paijkull, Carl Wilhelm, *A summer in Iceland. By C. W. Paijkull*, traduction de Mordaunt Roger Barnard, Londres, Chapman and Hall, 1868. [Traduction du suédois à l'anglais.]

1869 (a) [Parution] Arnesen-Kall, Benedicte, *Smaaskizzer fra en Islandsrejse i Sommeren 1867*, 2 vol., Copenhague, Gyldendal, 1869-1871, 258 p. et 244 p. [Danois.]

> Descriptif : ce récit relate un voyage entrepris en Islande entre le début du mois de juin et la fin du mois d'octobre 1867. Le récit est publié en deux volumes : le premier volume est composé de soixante-dix-huit courts chapitres, le second volume en compte quarante-quatre. Seuls les chapitres 24 à 78 du volume 1 sont consacrés au séjour en Islande proprement dit (mi-juin-fin octobre) ; c'est le cas de l'ensemble des chapitres du volume 2. L'itinéraire est le suivant : Reykjavík (I, 24-30), Almannagjá et Þingvellir (I, 35-37), Ármannsfell et Skjaldbreiður (I, 39), Kaldidalur (I, 40), Geitlandsá (I, 41), Kalmannstunga (I, 42), Surtshellir (I, 45), Eiríksnýpa (I, 46), Arnarvatn (I, 48), Grímstunga (I, 52), Stóra-Borg (I, 63-65), Héraðsvötn (I, 71), Öxnadalur (I, 72), Akureyri (I, 74-76), Fnjóskadalur (II, 5), Barðgjá (II, 17), Öfjörður (II, 18), Möðruvellir (II, 25), Miklibær (II, 31), Viðimyri (II, 32), Eyjólfstaðir (II, 34), Lögberg (II, 39), Geysir (II, 40), Reykjavík (II, 41). Les chapitres sont souvent accompagnés d'une date, ce qui les rapproche d'entrées de journal. Le récit du voyage suit la chronologie de l'itinéraire emprunté par la voyageuse, ce qui n'empêche pas quelques digressions dans le récit, par le biais de chapitres consacrés à des *realia* islandais ou à certains domaines du savoir relatif à l'île : l'équitation en Islande (I, 31), les curiosités naturelles de l'île (I, 32), l'agriculture en Islande (I, 66), les contes et sagas islandais (II, 12), la langue islandaise (II, 13), entre autres exemples. Le récit, qui n'est pas illustré (en dépit de son titre, littéralement « Petites esquisses »), est émaillé par des anecdotes, des saynètes, des dialogues qui occupent parfois à eux seuls un chapitre.

1869 (b) [Réimpression / réédition] Symington, Andrew James, « Faröe and Iceland », *Our Own Fireside*, 1869, S. 1. & 2, p. 436-442, p. 493-500, p. 542-552, p. 599-607. [Anglais. Réédition par extraits du récit de voyage de 1862.]

1871 (a) [Traduction] Shepherd, Charles William, « Shepherd's Reise In Island », *Globus*, 15, 1871, p. 129-134. [Traduction par extraits de l'anglais à l'allemand.]

1872 (a) [Réimpression / réédition] Temple Blackwood, Frederick (lord Dufferin and Ava), *Letters from high latitudes: being some account of a voyage in 1856 in the schooner yacht "Foam" to Iceland*, Londres, John Murray, 1872. [Anglais.]

1872 (b) [Réimpression / réédition] Temple Blackwood, Frederick (lord Dufferin and Ava), *Letters from high latitudes: being some account of a voyage in 1856 in the schooner yacht "Foam" to Iceland*, Toronto, Adam, Stevenson & Co., 1872. [Anglais.]

1873 (a) [Parution] Brockhaus, Heinrich, « Reise nach Island », dans *Reisetagebuch aus den Jahren 1867 und 1868. 1. Island, England, Schottland, Irland, Frankreich, Algerien, Tunis und Karthago*, Leipzig, Brockhaus, 1873, p. 1-124. [Allemand.]

> Descriptif : ce récit de voyage en Islande est intégré dans une publication en deux volumes regroupant l'intégralité des voyages entrepris par Brockhaus pendant les années 1867 et 1868. Le voyage en Islande se déroule entre fin mai et début août 1867. Le récit adopte les codes du journal de bord et se compose de cinquante-quatre entrées, presque une par jour de voyage. Seules les entrées comprises entre le 21 juin et le 30 juillet (p. 35-118) concernent le séjour en Islande. L'itinéraire emprunté est le suivant : Reykjavík (21 juin-9 juillet), Mosfell (10 juillet), Þingvellir (11-12 juillet), Middalur (13 juillet), Geysir (14-17 juillet), Skálholt (19 juillet), Eyrarbakki (20 juillet), Herdísarvík (21 juillet), Hafnarfjörður (22 juillet), Reykjavík (23-30 juillet). Ses fonctions dans l'édition et dans la presse le retiennent le plus souvent à Reykjavík, où il entre en contact avec les journalistes et les éditeurs islandais. C'est pour faire du tourisme qu'il s'aventure hors de la capitale ; il est sensible au pittoresque des paysages, mais demeure laconique.

1873 (b) [Parution] Smith, Robert Angus, *To Iceland in a Yacht*, Édimbourg, not published, privately printed by Edmonston & Douglas, 1873, 153 p.[1] [Anglais.]

> Descriptif : ce récit d'un voyage en Islande entrepris en juin-juillet (1872 ou 1873 ? Ce n'est pas précisé) est composé de douze chapitres et d'une conclusion ; seuls les chapitres 3 à 12 sont consacrés au voyage en Islande. Le voyageur, ami de Symington, chemine avec son récit de voyage en mains, ainsi qu'avec la traduction de la *Brennu Njáls saga* de Dasent. Le récit de voyage suit l'organisation linéaire et chronologique d'un journal de bord. L'itinéraire est le suivant : Reykjavík, le lac d'Ellíðavatn et la péninsule de Kjalarnes, sites archéologiques. Un chapitre est dédié au récit de la *Kjalnesinga saga*, qui guide le voyageur à Kjalarnes, berceau du premier Þing islandais en l'an 900. Le récit de voyage intègre des notes des intellectuels islandais Jónas Hallgrímsson et Jón Hjaltalín sur ce site. Le voyage culmine sur une excursion à Geysir.

1873 (c) [Parution] Stephens, Charles Asbury, *Off to the Geysers: or, The Young Yachters in Iceland, as recorded by "Wade"*, Philadelphie / Chicago / Toronto, The John C. Winston Co., "The Camping-out Series", volume III, 1873, 238 p. [Anglais.]

> Descriptif : ce récit de voyage relate un voyage en Islande entrepris entre fin mai et le début du mois de juillet (année inconnue : début des années 1870 ?) sous l'égide des récits de Mackenzie, lord Dufferin et Metcalfe. Le récit est structuré en onze chapitres qui suivent la dynamique chronologique et linéaire de l'itinéraire : Reykjavík (chapitre II), Almannagjá (chapitre III), Þingvellir (chapitre IV), Geysir (chapitres V-VI), découverte du nord de l'île, Eyjafjörður, Akureyri, Godafoss, Reykjahlíð, Dettifoss, Akureyri, à la lumière des aventures du héros de saga Grettir (chapitres VII-XI). Des épisodes de la *Grettis saga* sont régulièrement convoqués, empruntés à la traduction de Sabine Baring-Gould. Les dates sont soigneusement reportées, mais l'écriture n'est pas celle d'un

[1] Ce récit de voyage lui inspire également deux articles : « On a Peculiar Fog Seen in Iceland, and on Vesicular Vapour », *Memoirs of the Literary and Philosophical Society of Manchester*, vol. V, IIIe Series, p. 149-164 ; « On Some Ruines at Ellida Vatn and Kjalarnes in Iceland », *Proceedings of the Society of Antiquaries of Scotland*, 10, 1874.

simple journal de bord : écriture vive et expressive, dialogues et mise en scène des interactions dans le groupe de voyageurs.

1873 (d) [Réimpression / réédition] Temple Blackwood, Frederick (lord Dufferin and Ava), *Letters from high latitudes: being some account of a voyage in 1856 in the schooner yacht "Foam" to Iceland*, Londres, John Murray, 1873. [Anglais.]

1873 (e) [Réimpression / réédition] Temple Blackwood, Frederick (lord Dufferin and Ava), *A yacht voyage. Letters from high latitudes; being some account of a voyage in the schooner yacht "Foam" to Iceland, Jan Meyen, and Spitzbergen, in 1856*, New York, J. W. Lovell, Adam, Wesson & Co., 1873. [Anglais.]

1873 (f) [Réimpression / réédition] Temple Blackwood, Frederick (lord Dufferin and Ava), *Letters from high latitudes: being some account of a voyage in 1856 in the schooner yacht "Foam" to Iceland*, Toronto, Adam, Stevenson & Co., 1873. [Anglais.]

1874 (a) [Parution] Bryce, James, « Impressions of Iceland », *The Cornhill Magazine*, 29, mai 1874, p. 553-570[1]. [Anglais.]

Descriptif : cet article est de l'ordre d'une méditation sur les impressions produites sur le voyageur par le paysage islandais. L'auteur réfléchit d'abord à la négativité et au chaos du paysage islandais et à la réaction de rejet qu'il peut susciter (p. 553-557) ; à l'appui de sa méditation, il évoque ensuite deux paysages islandais caractéristiques qu'il a rencontrés au gré de son voyage : les côtes déchiquetées de l'île aux abords de Seyðisfjörður, puis, très longuement, l'intérieur de l'île sur le chemin du Vatnajökull (p. 557-561). Suit une réflexion sur le rapport des Islandais à leur île. Ce court texte passé inaperçu dans le corpus offre pourtant une perspective critique particulièrement riche sur l'imaginaire de l'Islande dans son ensemble et sur le voyage d'Islande.

1874 (b) [Parution] Headley, Phineas Camp, *The Island of Fire; or, A Thousand Years of the Old Northmen's Home*, New York, Charles T. Dillingham, 1874, 357 p. [Anglais.]

Descriptif : ce récit de voyage, qui consigne un voyage entrepris en 1874 à l'occasion des célébrations du millénaire de l'Islande et de l'entrée en vigueur de la nouvelle Constitution de l'île, est composé de trente chapitres. L'ouvrage a vocation à présenter l'histoire de l'Islande au lectorat américain, dans le contexte de l'hypothèse d'un peuplement viking des Amériques. C'est pourquoi les impressions et anecdotes de voyage occupent la portion congrue du récit. Les chapitres I à VII et IX et X présentent l'histoire de l'île (époque de la colonisation de l'Islande et de la découverte du Vínland) sur la base des *Sagas du Vínland* et de la *Gunnlaugs saga ormstungu* en particulier ; les chapitres XVII à XX sont consacrés à l'histoire de Grettir, sur la base de la *Grettis saga* (ou, plus précisément, de la traduction qu'en a donnée Baring-Gould) ; le chapitre XXI aborde l'époque de la christianisation de l'île ; le chapitre XXVII évoque le Moyen âge tardif islandais. Le récit du voyage (ou, sans doute, de plusieurs excursions à partir de Reykjavík) intervient ponctuellement : navigation (chapitre VIII), Reykjavík et Viðey (chapitre XII), Mosfell (chapitre XVI), Gullbringusýsla, Bessastaðir, Arnarstapi et Reykholt (chapitre XXIV), Geysir (chapitre XXV), Hekla (chapitre XXVI), Reykjavík et Þingvellir (chapitre XXVIII). D'autres chapitres sont consacrés à des points précis : les phénomènes météorologiques et naturels (chapitre XIV), les croyances (chapitre XV),

[1] L'on doit aussi à James Bryce un autre article, publié la même année, et dont la matière est probablement issue du même voyage en Islande : « Stray Notes on Mountain Climbing in Iceland », *Alpine Journal*, 7, 1874, p. 50-53. Bryce offre des conseils pratiques aux alpinistes sur les glaciers du sud de l'Islande : Vatnajökull, Langjökull, Snæfellsjökull (rappel, à l'occasion, de l'expédition de Mackenzie et Holland), Eyjafjallajökull, Hekla ; le nord-ouest est aussi abordé avec le Drangajökull.

etc. Ce mélange des trames discursives entretient le va-et-vient entre passé et présent, Islande et Amérique (cette dernière association est soulignée dans le chapitre XXIX).

1874 (c) [Parution] Janson, Kristofer Nagel, *Fraa Island*, Christiania, Det norske Samlaget, 1874, 47 p.[1] [Norvégien.].

Descriptif : ce récit de voyage relate un voyage entrepris en Islande entre le début du mois de juillet et le début du mois d'août 1874. Kristofer Nagel Janson est envoyé en Islande pour les cérémonies du millénaire de la colonisation de l'Islande. Après avoir fait la connaissance de Jón Sigurðson à Copenhague, il se rend en Islande où il effectue un voyage à l'intérieur de l'île, décrit laconiquement : le paysage islandais lui semble monotone et inintéressant, seules les références aux sagas islandaises (*Gunnlaugs saga ormstungu*, *Egils saga*) éveillent son intérêt pour l'île. Blessé par une chute de cheval, il rentre prématurément à Reykjavík au lieu de se rendre à Þingvellir et à Geysir. Dans le cadre des cérémonies, il rencontre Matthías Jochumsson. Kristofer Nagel Janson est un compagnon de voyage de Gustav Storm.

1874 (d) [Parution] Storm, Gustav, *Minder fra en Islandsfærd*, Christiania, J. W. Cappelens Forlag, 1874, 165 p. [Norvégien.]

Descriptif : ce récit de voyage relate un voyage entrepris en Islande entre le début du mois de juillet et le début du mois d'août 1874. C'est en tant qu'étudiant norvégien envoyé en délégation pour les cérémonies du millénaire de la colonisation de l'Islande que Gustav Storm se rend sur l'île. Son récit de voyage se compose de onze chapitres, dont les chapitres III à X sont consacrés au séjour en Islande proprement dit (mi-juillet-début août) : navigation entre Djúpivogur et Reykjavík, au large de la côte sud de l'Islande (chapitre III), Reykjavík, où le voyageur constate la modernisation des infrastructures de la région, Mosfell, Esja (chapitre IV), Hvalfjörður, Skarðheiði, Borgarfjörður, Þinganes, Skálholt (chapitre V), Skálholt, Reykholt, Eiriksjökull, Surtshellir (chapitre VI), Surtshellir, Kalmanstunga, Kaldidalur, Þingvellir (chapitre VII), Laugardalur, Geysir, Reykjavík (chapitre VIII), récit des cérémonies du millénaire de la colonisation, entre Reykjavík et Þingvellir (chapitre IX), voyage de retour (chapitre X). Le chapitre XI présente la situation géographique, économique de l'île, ainsi que son histoire littéraire récente et sa situation coloniale, sur la voie de l'indépendance. Le récit oscille entre la narration et le discours informatif ; la trame est celle de la chronologie du voyage, sans adopter pour autant les codes du journal de voyage. Les sagas (*Egils saga*, *Gunnlaugs saga ormstungu*), l'*Edda* de Snorri Sturluson, le *Landnámabók* et l'*Íslendingabók* sont des guides pour le voyageur, sans qu'il en fasse le matériau de réécritures. Gustav Storm est un compagnon de voyage de Kristofer Nagel Janson.

1874 (e) [Parution] Taylor, Bayard, *Egypt and Iceland in the Year 1874*, New York, G. P. Putnam's Sons, 1874, 282 p. [Anglais.]

Descriptif : ce recueil contient deux récits de voyage qui ont pour unique point commun d'avoir été entrepris la même année, le premier en Égypte et le second en Islande. Le voyage en Islande, effectué en juillet 1874 à l'occasion des cérémonies du millénaire de la colonisation de l'île et de l'entrée en vigueur de la nouvelle Constitution islandaise, se situe aux p. 153-282. Le récit est constitué de quinze chapitres dont seuls les chapitres VII à XV sont consacrés à l'expérience islandaise du voyageur proprement dite ; il suit une progression linéaire et chronologique, au rythme des cérémonies auxquelles prend part Bayard Taylor : Reykjavík (chapitres VII à IX et XV), Þingvellir (chapitres X et XIII), Geysir (chapitres XII). Le chapitre XIV offre une méditation sur l'avenir de

[1] La matière de ce récit de voyage est probablement réinvestie dans le chapitre « Min tur til Færøerne og Island », dans Kristofer Nagel Janson, *Hvad jeg har oplevet: livserindringer*, Christiania, Gyldendal, 1913.

l'Islande, pays sur la voie de l'indépendance politique. Le récit est émaillé d'anecdotes et de dialogues. Taylor est un compagnon de voyage de Kneeland.

1874 (f) [Parution] Waller, Samuel Edmund, *Six Weeks in the Saddle: A Painter's Journal in Iceland*, Londres, Macmillan and Co., 1874, 177 p. [Anglais.]

Descriptif : ce récit de voyage illustré consigne un voyage entrepris entre fin mai et fin juillet 1872, à la suite de la lecture de la traduction de la *Brennu Njáls saga* par Dasent. Il se compose d'un préambule, sur les raisons du voyage, et de sept parties. Le texte suit une dynamique linéaire et chronologique, la première partie étant consacrée à l'arrivée en Islande et les six parties suivantes étant consacrées chacune à une semaine du voyage. L'itinéraire est le suivant : Reykjavík, Krýsuvík, Herdísarvík, Eyrarbakki, Oddi, Bergþórshvoll, Hlíðarendi, Hekla, Hruni, Geysir, Þingvellir, Almannagjá, Mosfell, Reykjavík. Le modèle d'écriture, vif et expressif, est celui du journal de voyage, scandé par les dates et les heures.

1874 (g) [Traduction] Nougaret, Noël, *Viaggi in Danimarca e nell'interno dell'Islanda*, Milan, Fratelli Treves, Biblioteca di viaggi, 17, 1874. [Traduction du français à l'italien.]

1875 (a) [Parution] Burton, Richard Francis (sir), *Ultima Thule; or, A Summer in Iceland*, 2 vol., Londres / Édimbourg, William P. Nimmo, 1875, 380 p. et 408 p. [Anglais.]

Descriptif : ce récit de voyage illustré relate un voyage entrepris en Islande entre la mi-mai et la mi-septembre 1872. Le récit est édité en deux volumes. Le volume I se compose de deux parties : une partie thématique, constitué de neuf sections thématiques (mythe de Thulé ; géographie physique ; histoire ; géographie administrative ; anthropologie ; éducation, arts et métiers ; zoologie ; système économique et monétaire ; bibliographie de récits de voyage en Islande et conseils pratiques pour le voyage) et une partie narrative, constituée des cinq premiers chapitres du récit du voyage. Le volume II est constitué des dix chapitres suivants, ainsi que de plusieurs annexes consacrées notamment aux ressources islandaises en matière de soufre, comparées à celles de la Sicile, de la Transylvanie et aux îles Andaman. Seuls les chapitres II à XV sont consacrés au séjour en Islande proprement dit : Reykjavík, dont il fréquente abondamment les notables et les cercles mondains (I, chapitres II-V), Bessastaðir (II, chapitre VI), Laugar, Laxá et Laxárdalur (II, chapitre VIII), ascension du mont Esja et du Skarðsheiði, Kjalarnes (lieu du premier Þing) (II, chapitre IX), Stykkishólmur et Grafarás (II, chapitre X), Haukadalur, Geysir, Hekla (II, chapitre XI), trajet vers l'est de l'île et Mývatn (II, chapitre XIII), Mývatn (II, chapitre XIV), Djúpivogur (II, chapitre XV). La linéarité du récit est ponctuellement interrompue par des digressions informatives : préparation des équipements pour l'excursion (II, chapitre VII), vestiges archéologiques islandais (II, chapitre XII). Cette somme confronte l'intégralité des codes, parfois conflictuels, du corpus du voyage d'Islande : encyclopédie, guide touristique, récit de voyage savant, impressions de voyage, pèlerinage culturel, prosimètre. Burton produit aussi un discours critique sur les stéréotypes du genre, ainsi que sur ceux de l'imaginaire de l'Islande, dans l'introduction et la section I de son récit de voyage : il mentionne et cite régulièrement ses prédécesseurs, mais aussi les *Eddas* et le *Landnámabók*, qu'il maîtrise totalement. Dans la capitale islandaise, Burton fréquente le Heimastjórnarflokkurinn, parti politique militant pour l'autogouvernance islandaise, et analyse les prémices de l'événement politique que représentera la nouvelle Constitution islandaise en 1874.

1875 (b) [Parution] Garvagh, Charles John Spencer George Canning (sir), *The Pilgrim of Scandinavia*, Londres, Sampson Low, Marston, Low, & Searle, 1875, 218 p. [Anglais.]

Descriptif : ce récit de voyage est constitué de cinq chapitres et sa structure suit celle, linéaire et chronologique de l'itinéraire du voyage, entre Islande et Norvège. Seuls les chapitres 1 et 2 (p. 1-116) sont consacrés à l'Islande, visitée entre juillet et août 1872. Sont visités Reykjavík, Laugardalur (sur les traces de Burton), Geysir, Þingvellir (occasion de se souvenir de Njáll), avant une navigation qui mène le voyageur dans les Fjords de l'Ouest, à Flatey, Dýrafjörður, Drangajökull,

Stykkishólmur, puis de nouveau dans la région du Snæfellsnes. Le journal de bord tend occasionnellement au prosimètre romantique, avec l'insertion de vers.

1875 (c) [Parution] Kneeland, Samuel, *Travels in Iceland: An Account of Its Scenery, People and History, with a Description of Its Millenial Celebration in August 1874*, New York, A. L. Burt, 1875[1]. [Anglais.]

Descriptif : ce récit de voyage relate un voyage entrepris en Islande entre la fin du mois de juillet et les premières semaines d'août 1874, à l'occasion des cérémonies du millénaire de la colonisation de l'Islande et de la promulgation de la nouvelle constitution islandaise. Ce récit de voyage, composé de vingt chapitres, adopte une forme mixte, perceptibles dans les deux perspectives d'écriture qui se succèdent. À l'exception du chapitre VI, consacré à la géographie physique de l'île, les chapitres I à X constituent le récit de voyage proprement dit et suivent la linéarité chronologique de l'itinéraire de voyage. Les chapitres XI à XX adoptent un principe d'organisation thématique, déclinant à la manière des récits de voyage savants et encyclopédiques les différents domaines du savoir relatif à l'Islande : âge viking (XI), us et coutumes de la population (XII), histoire politique (XIII), découverte des Amériques (XIV), littérature islandaise (XV), volcanisme (XVI), géologie et minéralogie (XVII), exode islandais en Amérique du nord (XVIII), avenir politique de l'Islande (XIX), informations pratiques destinées au voyageur (XX). Seuls les chapitres IV et V à X sont consacrés au séjour islandais proprement dit. L'itinéraire de Kneeland en Islande, déterminé par le calendrier des cérémonies officielles, est le suivant : îles Vestmann (IV), Reykjavík (IV, V), Þingvellir (VII-VIII), Geysir (IX, X). Le récit de voyage emprunte autant au prosimètre romantique (insertion de poèmes) qu'à l'écrit savant. Kneeland est un compagnon de voyage de Taylor.

1875 (d) [Parution] Watts, William Lord, *Snioland, or Iceland, its jokulls and fjalls*, Londres, Longmans and Co., 1875, 182 p. [Anglais.]

Descriptif : ce récit relate un voyage en Islande entrepris entre début juin et début septembre 1874. Le style d'écriture est celui d'un journal de bord, scandé par les dates et les heures : il n'y a pas de découpage du récit en chapitres. L'itinéraire est le suivant : Reykjavík, Almannagjá, Þingvellir, Geysir, Laugardalur, Hruni, Hekla, Breiðarbolstaðir, Mýrdalsjökull (ascension), Vík í Mýrdal, Kötlugja, Höfðabrekka, Prestbakki, Vatnajökull (ascension), puis retour à Reykjavík en passant par Prestbakki, Krýsuvík, Reykir. Le récit est suivi par une annexe (p. 159-180), recensant des conseils et des informations pratiques sur l'île (économie, climat, volcanisme, histoire).

1875 (e) [Réimpression / réédition] Burton, Richard Francis (sir), « The Volcanic Eruptions of Iceland in 1874 and 1875 », *Proceedings of the Royal Society of Edinburgh*, 9, 1875-1876, p. 45-58. [Anglais. Parution du récit de voyage de 1875 par extrait.]

1875 (f) [Réimpression / réédition] Headley, Phineas Camp, *The Island of Fire; or, A Thousand Years of the Old Northmen's Home*, Boston, Lee and Shepard, Publishers, 1875. [Anglais.]

1875 (g) [Réimpression / réédition] Taylor, Bayard, *Egypt and Iceland in the Year 1874*, Londres, S. Low, Marston, Low & Searle, 1875. [Anglais.]

1876 (a) [Parution] Oswald, Elizabeth Jane, « In Iceland », *Good Words*, 17, 1876, p. 472-478, p. 543-549, p. 632-637. [Anglais.]

[1] Kneeland, naturaliste, publie également un ouvrage scientifique dont un chapitre lui est inspiré par ce voyage : *Volcanoes and Earthquakes. A Popular Account of their Nature, Causes, Effects and Geographical Distribution, from personal observation in the Hawaiian and Philippine islands, Japan, Iceland, the Mediterranean basin, Spain and the United States*, Boston, D. Lothrop & Co., 1888, p. 56-69 (voir chapitre « Iceland. Volcanoes and Geysers »).

1876 (b) [Parution] Watts, William Lord, *Across the Vatna Jökull, or, Scenes in Iceland; being a description of hitherto unknown regions*, Londres, Longmans and Co., 1876[1], 202 p. [Anglais.]

> Descriptif : ce récit de voyage a pour ambition de décrire des régions méconnues de l'île. Il s'agit du troisième voyage en Islande de l'auteur (les deux précédents sont effectués en 1871 et 1874). Là encore, le voyage est consigné dans un journal de bord structuré par les dates au jour le jour. L'itinéraire est le suivant : Reykjavík, Eyrarbakki, Holt, Heiði, Kaldbakkur, le désert de Skeiðarársandur, Svínafell (l'un des sites de la *Brennu Njáls saga*), Kálfafellsfjall (ascension), Vatnajökull (ascension), Kistufell, Vaðuldafjall, Herðubreið, Grímstaðir, Dyngjufjöll, Öskagjá, Ódáðahraun, puis chemin retour en passant par Reykjahlíð, Dettifoss, Krafla, Húsavík, Borðeyri, Akureyri et Sprengisandur. Une annexe suit le récit du voyage (p. 177-197) : rappels sur la localisation, l'histoire et le climat de l'Islande, et un développement sur la composition des roches volcaniques islandaises, centré sur l'exemple du Vatnajökull. Le voyageur s'adresse au lecteur curieux, mais non spécialiste.

1876 (c) [Réimpression / réédition] Kneeland, Samuel, *An American in Iceland: An Account of Its Scenery, People, and History. With a Description of its Millennial Celebration in August 1874*, Boston, Lockwood, Brooks, and Company, 1876. [Anglais.]

1876 (d) [Réimpression / réédition] Kneeland, Samuel, *Travels in Iceland: An Account of Its Scenery, People and History, with a Description of Its Millenial Celebration in August 1874*, New York, A. L. Burt, 1876. [Anglais.]

1876 (e) [Réimpression / réédition] Watts, William Lord, « Ascent of Myrdals Jökull », *The Alpine Journal*, 7, Londres, Longmans, Green and Co., 1876, p. 179-191. [Anglais. Extrait du récit de voyage de 1876.]

1876 (f) [Réimpression / réédition] Watts, William Lord, « Journey across the Vatna Jökull, in the Summer of 1875 », *Journal of Royal Geographical Society*, 46, Londres, s. a., s. p. [Anglais. Extrait du récit de voyage de 1876.]

1876 (g) [Traduction] Temple Blackwood, Frederick (lord Dufferin and Ava), *Un voyage en yacht. Lettres de hautes latitudes : récit d'un voyage fait en 1856, sur le yacht le "Foam", en Islande, à Jan-Mayen et au Spitzberg*, traduction de Théophile Pierre Bédard, Montréal, Compagnie de Lithographie Burland-Desbarats, 1876. [Traduction de l'anglais au français.]

1877 (a) [Parution] Kålund, Peter Erasmus Christian, *Bidrag til en historisk-topografisk beskrivelse af Island*, 2 vol., Copenhague, Gyldendalske Boghandel, 1877-1882, 638 p. et 527 p. [Danois.]

> Descriptif : cet ouvrage n'est pas un récit de voyage proprement dit ; il est le résultat d'un séjour de deux ans effectué en Islande entre 1872 et 1874 par l'auteur ; il s'agit pour lui d'éclairer les sites majeurs de l'île par le recours au *Landnámabók* et aux sagas. Le folkloriste et philologue danois Svend Grundtvig fait partie des signataires de la préface de l'ouvrage. Il n'y a pas de narration de voyages ou d'excursions : l'ouvrage est structuré par des chapitres dédiés chacun à une région de l'Islande, et chaque chapitre fait l'objet d'une subdivision en sites plus spécifiques. C'est un guide de voyage littéraire qu'offre Kålund à ses lecteurs. Ainsi le volume 1 est-il consacré au sud et à l'ouest de l'île : Gullbringusýsla, Kjósarsýsla, Árnessýsla, Rangárvallasýsla, îles Vestmann,

[1] Ce voyage de Watts donne lieu à 2 articles : « Ascent of Myrdals Jökull », *The Alpine Journal*, 7, 1876, p. 179-191 ; « Journey across the Vatna Jökull, in the Summer of 1875 », *Journal of Royal Geographical Society*, 46, s. a.

Borgarfjarðarsýsla, Mýrasýsla, Hnappadalssýsla, Snæfellsnessýsla, Dalasýsla, Barðastrandarsýsla, Ísafjarðarsýsla, Strandasýsla. Le volume 2 traite du nord et de l'est de l'île : Húnavatnssýsla, Skagafjarðarsýsla, Eyjafjarðarsýsla, Suður-Þingeyjarsýsla, Norður-Þingeyjarsýsla, Norður-Múlasýsla, Suður-Múlasýsla, Austur-Skaftafellssýsla, Vestur-Skaftafellssýsla ; il s'achève sur des chapitres thématiques, consacrés aux ports, à l'intérieur du pays (entre autres).

1878 (a) [Parution] Trollope, Anthony, *How the "Mastiffs" Went to Iceland*, Londres, Virtue & Co., Ltd, private edition, 1878, 46 p. [Anglais.]

Descriptif : ce récit de voyage relate un voyage en Islande entrepris en juin et juillet 1879, notamment avec Jemima Blackburn, qui illustre le récit de Trollope. Le récit se compose de huit chapitres, dont seuls les chapitres IV à VIII sont consacrés au récit du voyage en Islande. L'itinéraire est le suivant : Reykjavík (chapitres IV et V), Þingvellir et Geysir sur les traces de lord Dufferin (chapitres VI et VII). Le texte est rédigé dans un style libre et ludique : les personnages composant le groupe de voyageur sont présentés à la manière des personnages d'une pièce de théâtre, par exemple. Jemima Blackburn est une compagne de voyage de Trollope.

1878 (b) [Réimpression / réédition] Temple Blackwood, Frederick (lord Dufferin and Ava), *A yacht voyage. Letters from high latitudes; being some account of a voyage in the schooner yacht "Foam" to Iceland, Jan Meyen, and Spitzbergen, in 1856*, New York, R. Worthington, 1878. [Anglais.]

1878 (c) [Réimpression / réédition] Temple Blackwood, Frederick (lord Dufferin and Ava), *A yacht voyage. Letters from high latitudes; being some account of a voyage in the schooner yacht "Foam" to Iceland, Jan Meyen, and Spitzbergen, in 1856*, New York, J. W. Lovell, Adam, Wesson & Co., 1878. [Anglais.]

1879 (a) [Parution] Blackburn, Jemima. « To Iceland », *Good Words*, 20, 1879, p. 429-432, p. 480-486, p. 559-565, p. 622-628. [Anglais.]

Descriptif : ce récit de voyage relate un voyage entrepris en Islande en juin et en juillet 1879. Le récit se compose de quatre épisodes, qui suivent la chronologie de l'itinéraire du voyage, et est illustré par les esquisses de l'auteure. Le premier épisode est consacré aux escales écossaises et féroïennes ; le deuxième épisode, à la visite de Reykjavík et de Viðey ; le troisième épisode, à la visite de Geysir, de Seljadalur, de Þingvellir et de l'Almannagjá ; le quatrième épisode, à Þingvellir et à Reykjavík. Le récit revêt la forme d'un journal de bord, scandé par les dates et les heures. Jemima Blackburn voyage en ayant lu Henderson, lord Dufferin et la traduction de la *Brennu Njáls saga* de Dasent : cette dernière est régulièrement mentionnée dans le troisième épisode du récit. Anthony Trollope est un compagnon de voyage de Jemima Blackburn.

1879 (b) [Parution] Lock, Charles George Warnford, *The Home of the Eddas*, Londres, Sampson Low, Marston, Low, Searle, & Rivington, 1879, 347 p. [Anglais.]

Descriptif : ce récit est davantage un récit de séjour qu'un récit de voyage ; il est la synthèse des voyages effectués par l'auteur au cours de deux étés, de juin à septembre (1872 et 1875), et d'un séjour de douze mois (1876-1877), durant lequel il a traversé l'île à deux reprises et fait de nombreuses excursions. Par son expérience de l'hiver, Lock s'associe à Henderson et à Dillon. Le récit adopte apparemment une structure thématique, mais la chronologie des séjours de Lock en Islande est la discrète ligne directrice de l'ouvrage. Le récit se compose de douze chapitres et de deux annexes. Sont successivement abordés les raisons de l'ouvrage (chapitre I), l'expédition de 1875 (chapitre II), puis le séjour de 1876-1877 : l'excursion à Geysir et à l'Hekla (chapitre IV), la navigation vers l'Islande au printemps 1876 (chapitre V), la traversée printanière de l'Islande de Reykjavík à Húsavík, en passant par Reykholt, Miðfjörður, Reykir, Hökuldstaðir, Sauðarkrókur, Miklibær (chapitre VI), l'été à Húsavík (chapitre VII), l'excursion géologique à la fin de l'été dans la région de Jökulsá á Brú (chapitre VIII), l'expérience hivernale de l'Islande dans la région de Húsavík (chapitre IX), la traversée de l'île en urgence pour rejoindre Reykjavík en avril-mai 1877

(chapitre X). Est traitée à part la traversée de Sprengisandur à l'été 1876 (chapitre XI). Le chapitre XII règle un contentieux : réponse à une recension au vitriol du récit de voyage de Burton, ami de Lock et de son père. L'annexe A explique la graphie et le sens des toponymes islandais (souvent écorchés par les voyageurs) ; l'annexe B regroupe les informations pratiques pour le voyageur. Cet ouvrage, référence des futurs voyageurs, mêle aux codes des récits de voyage qui l'ont précédé (journal de bord, prosimètre, récit de voyage savant) ceux du guide de voyage.

1879 (c) [Parution] Van Gruisen, N. L., *A Holiday in Iceland*, Londres, Elliot Stock, Publisher, 1879, 98 p. [Anglais.]

Descriptif : ce récit de voyage relate un voyage entrepris en été (année inconnue). Le récit se compose de douze chapitres qui retracent précisément l'itinéraire du voyage : les chapitres III à XII sont consacrés à l'expérience islandaise proprement dite du voyageur. L'itinéraire est le suivant : Reykjavík (chapitres III-IV), Almannagjá et Þingvellir (chapitres V et VI), Geysir (chapitres VI-VII), Skálholt (chapitre IX), Hekla (chapitre X), Mosfell et Reykir (chapitre XI), Reykjavík (chapitre XII). Le style d'écriture est celui d'un journal de bord, scandé par les jours de la semaine et les heures du jour.

1879 (d) [Réimpression / réédition] Taylor, Bayard, *Egypt and Iceland in the Year 1874*, New York, G. P. Putnam's Sons, 1879. [Anglais.]

1879 (e) [Réimpression / réédition] Temple Blackwood, Frederick (lord Dufferin and Ava), *Letters from high latitudes: being some account of a voyage in 1856 in the schooner yacht "Foam" to Iceland*, Londres, John Murray, 1879. [Anglais.]

1879 (f) [Réimpression / réédition] Trollope, Anthony, « Iceland », *The Fortnightly Review*, n°140, New Series, 1er août 1879, p. 175-190. [Anglais. Réédition par extraits du récit de voyage de 1878.]

1880 (a) [Parution] Chevalet, Émile, *Voyage en Islande*, Tours, Alfred Mame et fils, éditeurs, 1880, 142 p. [Français.]

Descriptif : ce récit de voyage est la synthèse de notes prises au cours de deux étés de pérégrinations en Islande dont les années ne sont pas précisées (fin des années 1870 ?). Le récit est structuré en deux parties : la première partie, composée de sept chapitres, s'articule autour d'un itinéraire de voyage (p. 9-86). L'itinéraire est développé selon une logique linéaire, de mai à août, et les souvenirs des deux voyages s'y confondent. L'itinéraire suivi a pour étapes le sud-ouest de l'île (Hafnarfjörður, Þingvellir), puis, par voie maritime, la côte ouest (Breiðafjörður, Dyrafjörður, Patreksfjörður, Ísafjörður), la côte est (Hvalbakur, Eskifjörður), le nord (Langanes, Akureyri, Grímsey), et pour finir, une excursion à Geysir. Un chapitre est consacré à chaque région de l'île : Chevalet reconstruit un itinéraire de voyage circulaire. La seconde partie, composée de cinq chapitres (p. 87-142), envisage le passé et le présent de l'Islande et de ses habitants, dans le domaine de la culture et de la littérature en particulier. Cette seconde partie s'achève sur une réécriture synthétique de la *Gunnlaugs saga ormstungu*.

1880 (b) [Parution] De Fonblanque, Caroline Alicia, *Five Weeks in Iceland*, Londres, Richard Bentley and Son, 1880, 180 p. [Anglais.]

Descriptif : ce récit de voyage relate un voyage en Islande entrepris en août 1879. Le récit est constitué de neuf chapitres, qui s'enchaînent selon la logique chronologique de l'itinéraire. Les chapitres I et IX sont dévolus au récit de la navigation aller et retour. L'itinéraire est original, puisqu'il s'ouvre sur le nord de l'île : Húsavík, puis, par voie maritime, Reykjavík, d'où la voyageuse souhaite entreprendre une traversée – avortée, pour des raisons de santé – du pays jusqu'à Akureyri. Seuls les sites de l'Almannagjá, de Þingvellir, de Geysir sont visités : retour à Reykjavík et excursions à Hafnarfjörður, à Viðey, puis à Oddi en passant par Krýsuvík et Eyrarbakki (la difficulté du parcours et la lassitude abrègent l'itinéraire à Krýsuvík). Notons que les titres de ces

chapitres sont inspirés à l'auteure non plus seulement par les sites traversés, mais aussi par des anecdotes de voyage (le chapitre VIII s'intitule « Lost in the mountains »). Pour ce récit d'un voyage manqué, le style d'écriture est celui du journal de bord, scandé par le passage des jours.

1880 (c) [Parution] Vouga, Paul Claude, « En Islande : souvenirs de voyage », *Bibliothèque universelle et revue suisse*, 6, 1880, p. 193-225, p. 456-486 ; 7, 1880, p. 102-130, p. 274-303, p. 441-462 ; 8, 1880, p. 62-87[1]. [Français.]

Descriptif : ce récit de voyage relate une expédition savante entreprise entre mi-juillet et début septembre 1876. Le récit se compose de six épisodes. L'intention du voyageur est de s'attacher aux impressions de voyage et au caractère pittoresque de l'île. Le premier épisode, divisé en deux parties, évoque dans sa seconde partie l'arrivée dans la baie de Faxaflói et la découverte de Reykjavík ; le deuxième épisode évoque les préparatifs de l'expédition à Reykjavík et les premières étapes du voyage, l'Almannagjá et Þingvellir (lorsque débute l'expédition, le récit prend la forme d'un journal de bord) ; le troisième épisode, Geysir, Haukadalur, Kaldidalur, Kalmanstunga ; le quatrième épisode, Surthellir, Eiríksjökull, Storidalur, Svínavatn, Silfrastaðir, Miðfjörður, Akureyri, Ljósavatn, Helgastaðir ; le cinquième épisode, Húsavík, Skjálfandi, Reykjahlíð, Skútustaðir, Mývatn ; le sixème épisode, Grenjaðarstaður, Góðafoss, Akureyri, puis, par voie maritime, Skagaströnd, Skutulsfjörður, Ísafjörður, Dyrafjörður, Stykkishólmur, Reykjavík, Bessastaðir. Le récit de voyage, écrit dans un style vif et expressif, mêle aux dialogues, aux portraits, aux péripéties romanesques et aux descriptions pittoresques des digressions sur l'histoire de l'Islande, son imaginaire, ses sagas (la *Þórðar saga hreðu* est relatée lors de l'étape de Miðfjörður), ses chevaux. Les récits de Mackenzie et de lord Dufferin sont des guides.

1880 (d) [Réimpression / réédition] Taylor, Bayard, *Egypt and Iceland in the Year 1874*, New York, G. P. Putnam's Sons, 1880. [Anglais.]

1881 (a) [Parution] Banks, William Mitchell[2], *A Narrative of the Voyage of the Argonauts in 1880 compiled by the bard [i.e. William Mitchell Banks] from the most authentic records, illustrated by the photographer [i.e. Richard Caton], etc.,* Londres, 1881, 134 p. [Anglais.]

Descriptif : ce récit de voyage relate une navigation à travers l'Atlantique nord entreprise entre mi-juin et fin juillet 1880 (îles britanniques, Islande, îles Féroé, Norvège). Le récit se compose de dix chapitres qui suivent la chronologie de l'itinéraire de croisière : les chapitres II à VII sont consacrés à l'escale islandaise (fin juin-début juillet). L'itinéraire emprunté est le suivant : Reykjavík (chapitre II), Þingvellir (chapitre III), Geysir (chapitres IV-V), retour à Reykjavík (chapitres VI-VII). Le récit se caractérise par une attention portée aux paysages pittoresques – une quête du pittoresque qui apparaît également dans le regard porté sur les Islandais. L'écriture est expressive et le registre est celui des impressions de voyage. Ponctuellement, des vers, des poèmes et chansons sont insérés dans le récit.

1881 (b) [Parution] Lock, William George, *Askja, Iceland's Largest Volcano*, Charlton, published by the author, 1881, 106 p.[3] [Anglais.]

Descriptif : ce récit de voyage relate un voyage entrepris en juillet-août 1880. Il se compose de quatre chapitres, dont les chapitres II et III sont consacrés au récit du voyage proprement dit. L'itinéraire est le suivant : Húsavík, Ásbyrgi, Hljóðaklettar, Eilífsvatn, Öræfi, Ódáðahraun, Skútustaðir, Askja. Le chapitre I recense les travaux et récits de voyage sur l'Islande, en insistant

[1] Ce voyage, entrepris avec le professeur Philippe de Rougemont, donne lieu à deux publications scientifiques de ce dernier : Rougemont, Philippe (de), « Note sur la flore de l'Islande et plantes rapportées de cette contrée », *Bulletin de la Société des sciences naturelles de Neuchâtel*, t. XI, 1er cahier, 1877, s. p. ; « Voyage en Islande », *Bulletin de la Société des sciences naturelles de Neuchâtel*, t. XI, 1er cahier, 1877, s. p.

[2] Pas de lien familial avéré avec le naturaliste et explorateur Joseph Banks, à notre connaissance.

[3] Lock est aussi l'auteur de l'un des premiers guides touristiques consacrés à l'Islande : *Guide to Iceland; A useful handbook for travellers and sportsmen*, Charlton, published by the author, 1882.

particulièrement sur ceux de Burton et de Watts, et l'auteur y exprime l'ambition de s'intéresser au volcan Askja, qu'il a pu admirer au cours de deux voyages estivaux (1878, 1880) ; le chapitre IV offre un essai de géologie sur l'Askja et son rôle dans la formation de l'Islande. Le récit de voyage, qui consigne jour après jour les étapes du voyage et ses conditions pratiques, emprunte aussi aux codes du prosimètre romantique (insertion de poèmes).

1882 (a) [Parution] Coles, John M., *Summer Traveling in Iceland: Being the Narrative of Two Journeys across the Island by Unfrequented Routes*, Londres, John Murray, 1882, 269 p. [Anglais.]

Descriptif : ce récit de voyage relate un voyage entrepris entre fin juin et mi-septembre 1881. L'objectif de Coles est de fournir aux futurs voyageurs toutes les informations nécessaires pour parcourir les régions méconnues de l'île. Le récit est précédé d'une préface consacrée aux raisons du voyage et à une introduction consacrée à l'histoire de l'Islande. Le récit se compose de onze chapitres, qui suivent la progression thématique et linéaire de l'itinéraire, scandée par les dates et les étapes : Reykjavík (chapitre I), Almannagjá et Þingvellir (chapitre II), Geysir (chapitres II-III), Gullfoss (chapitre III), Hruni, Þjórsarhólt, Hekla (chapitre IV), Hagaey, Sprengisandur (chapitre V), Lundarbrekka (chapitre VI), Askja et Ódáðahraun (itinéraire alternatif emprunté par E. Delmar Morgan, son compagnon de voyage, chapitre VII), Mývatn, Reykjahlíð, Krafla, Þverá, Goðafoss (chapitre VIII), Ljósavatn, Akureyri, Miklibær (chapitre IX), Sólheimar, Kalmanstunga (chapitre X), Kaldidalur, Kárastaðir, Reykjavík (chapitre XI). Le voyage est éclairé par les histoires et les sagas : celle du hors-la-loi Fjalla-Eyvindur (chapitre V) ou la *Grettis saga* (chapitre IX), relatées par le guide Zoega. Le chapitre VII consacré à l'Askja est rédigé par Delmar Morgan. Deux annexes suivent le récit : la première donne la traduction de la *Þórðar saga hreðu*, de la *Bandamanna saga* et de la *Hrafnkels saga Freysgoða* ; la seconde aborde les informations pratiques utiles aux voyageurs.

1882 (b) [Réimpression / réédition] Oswald, Elizabeth Jane. *By Fell and Fjord; or, Scenes and Studies in Iceland*, Édimbourg / Londres, William Blackwood and Sons, 1882, 282 p. [Anglais.]

Descriptif : ce récit de voyage est la synthèse de voyages entrepris en été sur trois années distinctes (1875, 1878, 1879) et se donne pour tâche de souligner le lien entre l'île et ses sagas. Le récit se compose de vingt-sept chapitres dont l'organisation est thématique : la narration linéaire d'excursions et d'itinéraire est présente à l'échelle de chapitres dédiés, mais non à celle de l'ouvrage. Les sites et itinéraires évoqués sont : Reykjavík (chapitre III) ; Geysir (chapitre IV) ; le sud-ouest de l'île, notamment Mosfell, Reykholt, Kalmanstunga et Surtshellir (chapitre VII) ; le nord, notamment Norðtunga (chapitre VIII) ; Þingvellir (chapitre IX) ; Krýsuvík et Reykjanes (chapitre XII-XIII) ; une boucle dans le sud de l'île, en passant par Geysir, Gullfoss, Hruni, l'Hekla, Kirkjubær et Þórsmörk (chapitres XIV-XVII) ; les Fjords de l'Ouest notamment Borgarfjörður (chapitres XVIII-XIX), Bakkastaðir et Þingeyri (chapitres XXIV-XXV). Les figures littéraires et personnages de sagas sont convoqués à l'occasion de ces excursions : héros de la *Laxdæla saga* (chapitre IX), Njáll (chapitre XVII), Egill (chapitre XIX), Snorri Sturluson (chapitre XX), le diacre de Mýrka (chapitre XXII). Des informations factuelles et pratiques sont aussi ponctuellement dispensées aux voyageurs.

1882 (c) [Réimpression / réédition] Temple Blackwood, Frederick (lord Dufferin and Ava), *A yacht voyage. Letters from high latitudes; being some account of a voyage in the schooner yacht "Foam" to Iceland, Jan Meyen, and Spitzbergen, in 1856*, New York, R. Worthington, 1882. [Anglais.]

1882 (d) [Traduction réimprimée / rééditée] Temple Blackwood, Frederick (lord Dufferin and Ava), *Lettres écrites des régions polaires, traduites par F. Delanoye, illustré de 25 vignettes sur bois et accompagné de 3 cartes*, Paris, Hachette, 1882. [Traduction de l'anglais au français.]

1883 (a) [Parution] Leclercq, Jules-Joseph, *La Terre de Glace. Féroë, Islande, les geysers, le Mont Hekla*, Paris, E. Plon et Cie, Imprimeurs-éditeurs, 1883, 320 p. [Français.]

> Descriptif : ce récit de voyage relate un voyage entrepris en Islande entre début juin et fin juillet (vraisemblablement 1880 ou 1881). Le récit se compose de seize chapitres dont seuls les chapitres II à XV sont dévolus à la narration du voyage proprement dit. Un état des lieux sur les récits de voyage en Islande précède le récit (p. 3-8). La trame de l'itinéraire – ou des itinéraires – apparaît à l'échelle des chapitres, mais elle est brouillée à l'échelle de l'ouvrage dans son ensemble par l'intervention de chapitres thématiques, par exemple sur la *Brennu Njáls saga* (chapitre X) ou sur l'histoire volcanique de l'île (chapitre XIII). Les anecdotes de voyage se mêlent à de libres digressions : à Oddi, sur Snorri Sturluson (chapitre XIV) ; dans la région de Drangey, sur Grettir (chapitre III). On identifie les itinéraires suivants : Reykjavík, Hafnarfjörður, Ísafjörður, Skagafjörður, Akureyri, Godafoss, lac de Myvatn, Reykjahlíð, Akureyri (chapitres II-V) ; Reykjavík, Almannagjá, Þingvellir, Geysir, Gullfoss, Hruni, Hekla, Hlíðarendi, Þórsmörk (chapitre VI-XIII) ; Oddi, Reykir, Reykjavík (chapitres XIV-XV). Ouvert sur des considérations d'ordre pratique pour le voyageur, le récit se ferme sur un chapitre spéculatif sur l'avenir des Islandais et leurs chances d'accéder à l'indépendance.

1883 (b) [Réimpression / réédition] Chevalet, Émile, *Voyage en Islande*, Tours, Alfred Mame et fils, éditeurs, 1883. [Français.]

1883 (c) [Réimpression / réédition] Temple Blackwood, Frederick (lord Dufferin and Ava), *Letters from high latitudes: being some account of a voyage in 1856 in the schooner yacht "Foam" to Iceland*, Londres, John Murray, 1883. [Anglais.]

1883 (d) [Réimpression / réédition] Temple Blackwood, Frederick (lord Dufferin and Ava), *A yacht voyage. Letters from high latitudes; being some account of a voyage in the schooner yacht "Foam" to Iceland, Jan Meyen, and Spitzbergen, in 1856*, New York, J. W. Lovell, Adam, Wesson & Co., 1883. [Anglais.]

1883 (e) [Traduction réimprimée / rééditée] Temple Blackwood, Frederick (lord Dufferin and Ava), *Lettres écrites des régions polaires, traduites par F. Delanoye, illustré de 25 vignettes sur bois et accompagné de 3 cartes*, Paris, Hachette, 1883. [Traduction de l'anglais au français.]

1884 (a) [Parution] Baumgartner, Alexander (S. J.), « Skizzen einer Nordlandfahrt », *Stimmen aus Maria-Laach*, tomes 27 à 30, 1884-1886 : tome 27, p. 68-90, 167-184, 286-304, 393-409, 520-538 ; tome 28, p. 56-73, 154-172, 287-303, 376-395, 521-539 ; tome 29, p. 51-71, 160-180, 296-316, 397-415, 526-540 ; tome 30, p. 58-72, 281-300. [Allemand.]

1885 (a) [Parution] Feddersen, Arthur Frederik, *Paa islandsk grund: optegnelser fra en rejse 1884*, Copenhague, Andr. Fred. Høst & Søns Forlag, 1885, 188 p.[1] [Danois.]

> Descriptif : ce récit de voyage relate un voyage entrepris en Islande pendant l'été 1867, pour mener des recherches sur la pêche au saumon. Le récit se compose de dix-huit chapitres, dont la succession correspond à la chronologie de l'itinéraire emprunté. Le chapitre I présente rapidement l'histoire de

[1] Ce voyage donne aussi lieu à 3 articles (« Bemærkinger om islandske Fiskerier », *Fiskeritidende*, 1884, p. 393-401 ; « Et besøg ved en islandsk Fjord, til Dels efter et Foredrag », *Geografisk Tidsskrift*, 8, 1885, p. 19-21 ; « Geysirdalen og dens Vandløb », *Geografisk Tidsskrift*, 9, 1888, p. 1-11), 1 rapport (*Islandske Fiskerier. Et Foredrag*, Copenhague, Th. Stenersens bogtrykkeri, 1885) qui connaît 2 traductions vers l'anglais (« The Fisheries of Iceland », *Report of the United States Commission for Fish and Fisheries for 1884*, Washington, 1886, p. 301-308 ; « The Freshwater Fisheries of Iceland », *Report of the United States Commission for Fish and Fisheries for 1884*, Washington, 1886, p. 323-332). Ses pages sur l'eider d'Islande donnent lieu à une publication en français : « L'eider en Islande », *Revue des sciences naturelles appliquées*, n°5 et 7, 5 mars et 5 avril 1890.

l'Islande, ses rapports avec le Danemark dans le contexte particulier de la nouvelle Constitution de 1874, et indique au voyageur quelques conseils pratiques pour profiter au mieux de son séjour. Le chapitre II aborde le site de Mývatn et sa faune : les mouches, comme le nom du site l'indique, et les oiseaux sauvages ; mais aussi les moyens et les coûts d'hébergement. Le chapitre III évoque la ferme de Gautlönd, propriété de Jón Sigurðson, Kráká et Svartárkot. Le chapitre IV évoque Storuvellir, Akureyri. Le chapitre V évoque Akureyri, Hjalteyri et la pêche au hareng – le voyageur rencontre le poète Grímur Thomsen ainsi que le député Einar Ásmundsson – ainsi que Laufás. Le chapitre V est consacré à une description du mode de vie et de voyage en Islande, à partir de l'expérience personnelle du voyageur (rigueurs climatiques, hospitalité, nourriture). Les chapitres VI-VII sont consacrés à une description des activités, des ressources et de l'économie islandaise en matière de pêcherie : hareng, morue, églefin. Le chapitre VIII décrit les endroits plus ou moins poissonneux de l'île : fjords, côtes, lacs. Le chapitre IX évoque Akureyri, Öxnadalur, Dranganes, Viðimyri, Bóstaðarhlíð. Le chapitre X traite de Blönduós et de Melstaðir. Le chapitre XI aborde Staðarbakki, Þóroddstaðir, Borðeyri, Eiríksjökull. Le chapitre XII développe la question des sources chaudes de l'Islande, de leurs propriétés et de leurs bienfaits, mais aussi la question d'Óxahver et de la région de Reykholt ; il évoque aussi une excursion à la Þverá depuis Arnarholt pour étudier la pêche au saumon. Le chapitre XIII traite, par miscellanées, des transports maritimes, du mode de vie des Islandais en fonction des saisons, de Hvítarvellir, site de pêche au saumon prisé par les *sportmen* britanniques, de Leirá, de Hvalfjörður et de ses ressources en pêcherie. Le chapitre XIV évoque Reynisvellir, Þingvellir – le voyageur se justifie brièvement sur sa laconicité, reflet du désir de ne pas induire en erreur ses lecteurs en renforçant leurs attentes – Almannagjá, Reynisvellir. Le chapitre XV offre une méditation sur les représentations erronées de l'Islande, avant d'aborder la géographie physique de l'île en lien avec la question de la pêcherie. Le chapitre XVI présente Reykjavík, ses sites remarquables et son économie. Le chapitre XVII relate la navigation du retour. L'écriture du récit de voyage évolue : dans les chapitres II à V, les anecdotes de voyage sont rares et laconiques, et plutôt placées au service de conseils pratiques pour le lecteur. À partir du chapitre VIII, la linéarité de l'itinéraire apparaît plus nettement et le discours, de descriptif, devient plus narratif.

1885 (b) [Parution] Keilhack, Konrad, *Reisebilder aus Island*, Gera, A. Reisewitz, 1885, 230 p.[1] [Allemand.]

Descriptif : ce récit de voyage relate un voyage entrepris en Islande entre mai et septembre 1883, en vue d'études glaciologiques, minéralogiques et paléontologiques sur le sol de l'île. Le récit se compose de dix-huit chapitres, qui suivent l'itinéraire du voyage à travers l'île. Seuls les chapitres II à XVII sont consacrés au séjour en Islande proprement dit. Cet itinéraire se structure en deux parties : la visite du sud de l'île (chapitres II-XI), la traversée de l'île jusqu'à la côte nord baignée par l'océan Arctique (chapitre XII-XVII). L'itinéraire suivi pendant la première partie du récit de voyage a pour étapes Reykjavík, Krýsuvík (II), l'ascension du mont Esja (III), Þingvellir (IV), Geysir (V), Skálholt, le mont Hekla (VI-VII), les glaciers du sud de l'île, en passant par Skógar, l'Eyjafjallajökull, le Mýrdalsjökull, le Sólheimajökull, Höfðabrekka (VIII-IX), Reykir, jusqu'à Reykjavík (X-XI). La seconde partie du voyage a pour étapes Svínaskarð, Reynisvellir, Saurbær, Skarðsheiði, Þingnes (XII), Reykjadalur, Reykholt haut lieu de la vie de Snorri Sturluson, Lángjökull, Húsafell (XIII), Ok, Geitlandsjökull, Eiríksjökull, Kaldidalur, Surtshellir, Norðtunga sous la neige (XIV), Breiðafjörður, Norðradalur, (XV), Borðeyri, Sauðárkrókur (XVI), navigation

[1] Ce voyage donne lieu à une publication en revue (« Island. Bilder aus der Ultima Thule », *Mutter Erde, eine Wochenschrift*, 2, 1900, p. 361-364, p. 383-388), ainsi qu'à 9 articles savants, dont voici ceux qui entrent dans notre période : « Islands Natur und ihre Einflüsse auf die Bevölkerung », *Deutsche geographische Blätter*, 9, 1886, p. 1-30 ; « Ueber postglaziale Meeresablagerungen in Island », *Zeitschrift der deutschen Geologischen Gesellschaft*, 36, 1884, p. 145-160 ; « Vergleichende Beobachtungen an isländischen Gletscher- und norddeutschen Diluvial-Ablagerungen », *Jarhbuch d. Geolog. Landesanstalt u. Bergakad.*, 1883, p. 159-176 ; « Beiträge zur Geologie der Insel Island. Mit vier Tafeln », *Besonderer Abdruck a. d. Zeitschrift dt. Geol. Gesellschaft*, 1886 ; « Die ersten 20 Blätter einer neuen topographischen Karte von Island », *Sonder Abdruck aus dem Juni-Protokoll der dt. Geol. Gesellschaft*, 58, 1906, p. 169-172. Il faut également mentionner une publication consacrée aux voyages de Thoroddsen : « Aus dem nördlichen Island. Nach dem Reisebericht Dr. Th. Thoroddsen », *Peterm. Mitt.*, 44, 1898, p. 217-222.

le long de la côte nord, puis est de l'île, en longeant Eyjafjörður, Akureyri où le voyageur fait escale, Skálfandi, Seyðisfjörður et Eskifjörður, avant d'amorcer le voyage du retour (XVII). Si les intérêts savants de Keilhack sont perceptibles dans ce qu'il choisit de décrire et de relater, le récit de voyage est plus proche du journal de bord que du récit de voyage savant : les impressions subjectives y ont leur place.

1885 (c) [Parution] Sim, George Charles, *From England to Iceland: A Summer Trip to the Arctic Circle. With Forty-Five Illustrations, Chiefly from Original Photographs*, Bradford, H. Gaskarth / Londres, Hamilton Adams, 1885, 120 p. [Anglais.]

Descriptif : ce récit de voyage relate un voyage entrepris pendant l'été 1885. Le récit précédé d'une préface qui explique les raisons du voyage (la volonté de comparer la région du lac Rotomahana en Nouvelle-Zélande et Yellowstone aux États-Unis avec les sources chaudes islandaises) se compose de sept chapitres. Ces sept chapitres suivent la trame chronologique et linéaire de l'itinéraire du voyage : navigation au large de la côte sud de l'île, de l'Öræfajökull à Reykjavík en passant par les îles Vestmann, notamment Heimaey, Helgafell (chapitres I-II), Reykjavík (chapitre III), Þingvellir, Laugardalur, Geysir, Hengill (chapitres IV-VI), navigation jusqu'à Akureyri, Langanes (chapitre VII). C'est un journal d'impressions de voyage, rédigé dans un style vif et expressif. Des savoirs sont dispensés, au détour d'anecdotes et de scènes de voyage, à l'occasion des sites visités : histoire du système politique islandais (chapitre II), système des geysers (chapitre V), peuplement norrois des Amériques (chapitre VI), etc.

1885 (d) [Parution] Tromholt, Sophus, *Breve fra Ultima Thule: indtryk fra et ophold paa Island*, Randers, C. Gravenhorst's Forlag, J. M. Elmenhoff & Son, 1885, 344 p. [Danois.]

Descriptif : ce récit de voyage relate un séjour en Islande entre la fin octobre 1883 et la fin juillet 1884. Il consiste en un recueil de huit lettres, présentées selon leur ordre chronologique de rédaction, essentiellement rédigées depuis Reykjavík, et précédemment publiées dans le *Nationaltidende*. Le séjour en Islande proprement dit n'est abordé qu'à partir de la lettre II. La lettre II, écrite en février 1884, présente la vie mondaine de l'auteur à Reykjavík, l'organisation sociale de la ville, les us et coutumes islandaises, l'expérience de l'hiver islandais. La lettre III relate une excursion au mont Esja pour contempler les aurores boréales. La lettre IV rapporte diverses excursions à cheval dans la région de Reykjavík (sources chaudes, champs de lave, Bessastaðir), et l'ennui de l'hivernage. La lettre V, après une longue méditation sur le genre du récit de voyage, évoque une excursion à Þingvellir, Seljadalur, Káristaðir, l'Almannagjá : les ombres de Njáll et de Burton planent. La lettre VI relate une excursion à Krýsuvík et à Hafnarfjörður. La lettre VII évoque un projet de voyage (Þingvellir, Skjaldbreiður, Geysir, Gullfoss, Hekla, Oddi, Reykir, Reykjavík), avec quelques ajustements (pas d'excursions au Skjaldbreiður, une virée à Haukadalur depuis Geysir, point central du voyage, puis à Skálholt). La lettre VIII, elle-même composée de sept parties, évoque le tour de l'Islande par voie maritime qu'accomplit Tromholt à partir du 1er juillet avant de rejoindre l'Écosse : Reykjavík, Þingeyri, Ísafjörður, Akureyri, Húsavík, Eskifjörður. Le récit de séjour est introduit par un avant-propos dans lequel l'auteur rejette toute prétention d'écrivain et de savant : de fait, la liberté induite par le genre épistolaire prévaut. Les informations distillées par l'auteur le sont par sauts et à gambades ; la chronologie n'est pas un principe d'organisation du propos ; les impressions, les traits d'esprit, les portraits parfois satiriques et les anecdotes constituent la ligne directrice du recueil. L'influence de lord Dufferin est centrale.

1886 (a) [Traduction] Watts, William Lord, *De Nupstadt à Grimstadir. À travers le Vatna-Jökull, Islande*, traduction du Dr Alfred Thèze, *Bulletin de la Société de Géographie de Rochefort*, t. VIII, 1885-1886, p. 30-46. [Traduction de l'anglais au français.]

1886 (b) [Réimpression / réédition] Sim, George Charles, *From England to Iceland: A Summer Trip to the Arctic Circle. With Forty-Five Illustrations, Chiefly from Original Photographs*, Bradford, H. Gaskarth / Londres, Hamilton Adams, 1886. [Anglais.]

1886 (c) [Réimpression / réédition] Taylor, Bayard, « Story III. Jon of Iceland », dans *Boys of Other Countries. Illustrated*, New York / Londres, G. P. Putnam's Sons, 1886, p. 35-108. [Anglais.]

1887 (a) [Parution] Sède de Liéoux, Paul (de), *Souvenirs d'un naturaliste en Islande*, Arras, De Sède Imp., 1887, 40 p. [Français.]

> Descriptif : ce récit de voyage relate une expédition savante entreprise en Islande en 1883. Le voyageur est un naturaliste de formation, mais son récit emprunte les codes des impressions de voyage.

1887 (b) [Réimpression / réédition] Brockhaus, Heinrich, « Reise nach Island », dans *Aus den Tagebüchern. In fünf Theilen. Als Handschrift gedruckt. Fünfter Theil*, Leipzig, Brockhaus, 1887, p. 5-144. [Allemand.]

1887 (c) [Réimpression / réédition] Chevalet, Émile, *Voyage en Islande*, Tours, Alfred Mame et fils, éditeurs, 1887. [Français.]

1887 (d) [Réimpression / réédition] Temple Blackwood, Frederick (lord Dufferin and Ava), *Letters from high latitudes: being some account of a voyage in 1856 in the schooner yacht "Foam" to Iceland*, Londres, John Murray, 1887. [Anglais.]

1888 (a) [Parution] Labonne, Henry, *L'Islande et l'archipel des Færœer*, Paris, Librairie Hachette et Cie, 1888, 399 p.[1] [Français.]

> Descriptif : ce récit de voyage relate deux missions scientifiques accomplies pour le gouvernement français en 1886 et 1887. Le voyageur écrit sous la double inspiration de Pierre Loti (*Pêcheur d'Islande*) et Xavier Marmier. Le récit est précédé par une introduction proposant au lecteur des informations factuelles sur l'île et des conseils de voyage. Le récit se compose de dix-neuf chapitres dont seuls les chapitres I à XVII sont consacrés à l'Islande proprement dite : la première mission (estivale) occupe les chapitres I à XIV ; après un interlude sur l'histoire de l'Islande (chapitre XV), la seconde mission (printanière) occupe les chapitres XVI et XVII. L'organisation du récit de voyage suit la trame des itinéraires. Pour la première expédition, il y a deux itinéraires : Reykjavík (chapitres I-II), Krýsuvík (chapitre III), Hlíðarendi, Þórsmörk, ascension de l'Hekla, Hruni (chapitre IV-V), Gullfoss, Geysir, Þingvellir (chapitres VI-VIII), puis excursion dans le nord et l'ouest de l'île en passant par Surtshellir, Svínavatn, Drangey, Húsavík, Akureyri, Möðruvellir, Hólar, Borðeyri, avant de redescendre sur Reykholt, Mosfell et Reykjavík (chapitres X-XIV). Pour la seconde expédition, l'itinéraire se concentre sur les Fjords de l'Est (Eskifjörður, Seyðisfjörður). Les deux itinéraires sont

[1] Le voyage de Labonne lui inspire conférences et articles, résumant son séjour ou se focalisant sur l'un de ses aspects, d'un point de vue de savant ou de géographe : « Explorations de l'Islande », *Bulletin de la Société de géographie de Toulouse*, 5, 1886, p. 662-664 ; « L'Islande à vol d'oiseau », *Annuaire du Club Alpin français*, 13, 1886 ; « Conférence de M. le docteur Labonne, explorateur, sur sa mission en Islande », *Union géographique du Nord de la France – Bulletin*, 8, 1887, p. 97-127 ; « L'Islande. Conférence faite à la Société de géographie commerciale de Bordeaux dans sa séance publique annuelle du 24 janvier 1887 », *Bulletin de la Société de géographie commerciale de Bordeaux*, 10, 1887 ; « En Islande, par le Dr Labonne », *L'Union pharmaceutique*, 28 août 1886, 1887 ; « Le gisement de spath d'Islande », *Bulletin de la Société de géographie commerciale de Bordeaux*, 10, 1887, p. 703-704 ; « Lettres sur l'Islande et les Færö », *Bulletin de la Société de géographie commerciale de Bordeaux*, 10, 1887, p. 205-208 ; « Lettres sur l'Islande », *Comptes rendus de la Société de la géographie de Paris*, 1887, p. 81, 132, 245, 291-292, 429-431 ; « La vallée des Geysers d'Islande en 1886 », *La Nature*, 737, 1887, p. 106-110 ; « La vie de nos pêcheurs en Islande », *Bulletin de la Société de géographie commerciale de Bordeaux*, 10, 1887, p. 619-626.

respectivement placés sous le signe de la *Brennu Njáls* saga et de la *Grettis saga*, que relate le voyageur. Les impressions de voyage prennent le pas sur le compte rendu d'expédition savante.

1888 (b) [Réimpression / réédition] Kneeland, Samuel, *An American in Iceland: An Account of Its Scenery, People, and History. With a Description of its Millennial Celebration in August 1874*, New York, Worthington Co., 1888. [Anglais.]

1889 (a) [Parution] Meignan, Victor, *Pauvre Islande !*, Paris, Ernest Kolb, Éditeur, 1889, 281 p. [Français.]

Descriptif : ce récit de voyage relate un voyage entrepris à une date inconnue, probablement en été. Le voyageur écrit sous l'inspiration de Pierre Loti (*Pêcheur d'Islande*) et de lord Dufferin. Précédé d'une préface développant les raisons du voyage, le récit se présente comme un journal d'impressions, scandé par les portraits et les saynètes. Structuré en quinze chapitres dénués de titre, il s'organise selon la logique linéaire du voyage, bien qu'aucune date ne soit jamais indiquée : navigation (chapitre I) ; arrivée en Islande, à Seyðisfjörður (chapitre II) où le navire fait escale. S'ensuit un itinéraire à travers le nord de l'île : Akureyri (chapitre III) ; Ljósavatn (chapitre IV) ; Skútustaðir, au sud du lac Mývatn (chapitre V) ; Húsavík et Reykjahlíð (chapitre VI) ; Ljósavatn et Akureyri (chapitre VII). Le voyageur traverse ensuite le pays du nord au sud : départ vers Reykjavík en passant par Möðruvellir (chapitre VIII) ; Eiríksjökull (chapitre IX) ; Surtshellir et Kalmanstunga (chapitre X) ; Geysir (chapitre XI) ; Almannagjá et Þingvellir (chapitre XII) ; route vers Reykjavík (chapitre XIII) ; découverte de la ville (chapitre XIV), îles Vestmann et navigation vers l'est jusqu'à Eskifjörður (chapitre XV). Les impressions de voyage sont l'occasion de digressions développées librement : le chapitre III débute par des considérations sur le volcanisme islandais, par exemple ; le chapitre X s'ouvre sur la découverte de la *Gunnlaugs saga ormstungu*, découverte dans la bibliothèque d'un hôte ; le chapitre XII digresse sur les origines de la colonisation de l'île.

1889 (b) [Parution] Smith, Charles Sprague, « A Summer in Iceland. With Illustrations », *Scribner's Magazine*, octobre 1889, vol. 6, p. 451-472[1]. [Anglais.]

Descriptif : ce récit de voyage relate un voyage entrepris entre juin et août (année non précisée : 1887 ? 1888 ?). La trame du récit de voyage est linéaire et chronologique, mais la forme du récit d'impressions prime sur celle du journal de bord. Le voyageur porte une attention particulière aux paysages traversés et évoque la vie dans les intérieurs islandais avec un goût prononcé pour le pittoresque. L'itinéraire est le suivant : Reykjavík (p. 451-454), Garðar et Bessastaðir (p. 454-456), Þingvellir (p. 462-465), Geysir (p. 465-466), Gullfoss (p. 466), ascension de l'Hekla (p. 466-468), Kalmanstunga, Storisandur (p. 469-472). Le modèle des impressions de voyage permet des digressions : par exemple, sur le système éducatif islandais (p. 456-459). Le voyageur insiste sur la nécessité de s'écarter de l'itinéraire désormais traditionnel autour du sud-ouest de l'île (p. 459). Les *Eddas* et les sagas bercent le voyage de Smith ; les codes du prosimètre romantique interviennent ponctuellement.

1889 (c) [Parution] Tweedie, Alec (Mrs.) (Ethel Brilliana Harley Tweedie), *A Girl's Ride in Iceland*, Londres / Sydney, Griffith, Farran, Okeden & Welsh, 1889, 166 p.[2] [Anglais.]

Descriptif : ce récit de voyage relate un voyage entrepris en août (année non indiquée : très probablement 1888). Le récit se compose de douze chapitres, dont seuls les chapitres III à XI sont consacrés au récit du voyage proprement dit, et d'une annexe, dévolue à l'exposé des théories savantes sur les geysers. La structure du récit suit la chronologie de l'itinéraire du voyage : Akureyri

[1] Il est aussi l'auteur de deux autres articles qui témoignent de son intérêt pour l'Islande et, probablement, pour l'hypothèse du peuplement norrois des Amériques : « Modern Iceland », *Bulletin of the American Geographical Society*, 22, 1890, p. 242-273 ; « The Vinland voyages », *Bulletin of the American Geographical Society*, 24, 1892, p. 510-535.

[2] Son récit de voyage est repris dans son autobiographie, plusieurs décennies plus tard : *Tight Corners of my Adventurous Life*, Londres, Hutchinson, 1933, p. 32-40 (voir chapitre « 146 Miles Astride in Three Days through Volcanic Iceland »).

et Glerá (chapitres III-IV), Sauðárkrókur (chapitre VI), Reykir (chapitre VII), Reykjavík (chapitre VIII), Þingvellir (chapitre IX), Geysir (chapitre X), Brúarás et retour à Reykjavík (chapitre XI). Mrs. Tweedie cite abondamment ses prédécesseurs, notamment lord Dufferin, Mackenzie et Kneeland. Son récit de voyage, qui regorge d'informations pratiques à destination des futurs voyageurs et touristes, ne renonce pas à la vocation des récits de voyage plus anciens : la transmission de connaissances à la faveur des sites visités, pour éclairer ces sites. Ainsi le chapitre V est-il consacré à l'histoire de l'Islande. Mais chacune de ces connaissances est de seconde main, empruntée aux prédécesseurs de Mrs. Tweedie.

1889 (d) [Réimpression / réédition] Baumgartner, Alexander (S. J.), *Island und die Färöer*, Fribourg-en-Brisgau, Herder'sche Verlagshandlung, 1889. [Allemand.]

1889 (e) [Réimpression / réédition] Kneeland, Samuel, *An American in Iceland: An Account of Its Scenery, People, and History. With a Description of its Millennial Celebration in August 1874*, New York, Worthington Co., 1889. [Anglais.]

1890 (a) [Parution] Wells, Samuel, *A ride through Iceland including a visit to the Faroe, Westman and other islands of the North Atlantic*, Limerick, The "Goole Times" Printing & Publishing Co., [1890], 58 p.[1] [Anglais.]

Descriptif : ce récit de voyage relate un voyage entrepris en été (date non indiquée : fin des années 1880 ?). Récit d'impressions, il se compose de sept chapitres, dont les chapitres II à VII sont dévolus au récit du voyage en Islande proprement dit. Chaque chapitre est consacré à une étape ou à un site de l'itinéraire, qui donne au récit sa structure : îles Vestmann (chapitre II), Reykjavík (chapitre III), les champs de lave du sud-ouest de l'île (chapitre IV), Þingvellir (chapitre V), Geysir (chapitre VI), Hekla et retour à Reykjavík (chapitre VII). Malgré une dynamique linéaire et chronologique, l'écriture n'est pas celle d'un journal de bord : saynètes, dialogues, portraits de personnages hauts en couleur voisinent avec de nombreux poèmes insérés (traductions de sagas ou œuvres poètes britanniques : Oliver Goldsmith, Lewis Carroll, Mary Howitt) et citations de voyageurs (le titre du récit de voyage d'Oswald est donné au chapitre IV). La littérature est un filtre employé par le voyageur pour appréhender l'Islande.

1890 (b) [Réimpression / réédition] Chevalet, Émile, *Voyage en Islande*, Tours, Alfred Mame et fils, éditeurs, 1890. [Français.]

1890 (c) [Réimpression / réédition] Sim, George Charles, *From England to Iceland, or, a Trip to the Arctic Circle. A Lecture to Accompany a Series of Photographic Transparencies for the Landern*, s. 1., s. a. [h. u. b. 1890]. [Anglais.]

1890 (d) [Réimpression / réédition] Temple Blackwood, Frederick (lord Dufferin and Ava), *A yacht voyage. Letters from high latitudes; being some account of a voyage in the schooner yacht "Foam" to Iceland, Jan Meyen, and Spitzbergen, in 1856*, New York, R. Worthington, 1890. [Anglais.]

1891 (a) [Réimpression / réédition] Labonne, Henry, *L'Islande et l'archipel des Færœer*, Paris, Librairie Hachette et Cie, 1891. [Français.]

1891 (b) [Réimpression / réédition] Taylor, Bayard, *Egypt and Iceland in the Year 1874*, New York, G. P. Putnam's Sons, 1891. [Anglais.]

[1] Quant à la datation de ce récit de voyage, nous nous en remettons à la bibliographie établie par Norbert B. Vogt et Uwe Kordeck, « Works in English from and about the Faroe Islands – An Annotated Bibliography. Supplement # 2 », *Froðskaparrit*, 51. Bók, Tórshavn, Føroya Fróðskaparfelag, 2004, p. 141.

1891 (c) [Réimpression / réédition] Temple Blackwood, Frederick (lord Dufferin and Ava), *Letters from high latitudes: being some account of a voyage in 1856 in the schooner yacht "Foam" to Iceland*, Londres, John Murray, 1891. [Anglais.]

1891 (d) [Réimpression / réédition] Temple Blackwood, Frederick (lord Dufferin and Ava), *Letters from High Latitudes*, Leipzig, Bernhard Tauchnitz, Collection of British Authors Edition 2743, 1891. [Anglais.]

1891 (e) [Traduction réimprimée / rééditée] Temple Blackwood, Frederick (lord Dufferin and Ava), *Briefe aus Hohen Breitegraden: Bericht über eine Reise des Yacht-Schooners "Foam" nach Islande, Jan Mayen und Spitzbergen im Jahren 1856*, traducteur inconnu, Leipzig, Bernhardt Tauchnitz, 1891. [Traduction de l'anglais à l'allemand.]

1892 (a) [Parution] McCormick, William Thomas, *A Ride across Iceland in the summer of 1891*, Londres, Digby, Long & Co., Publishers, 1892, 103 p. [Anglais.]

> Descriptif : ce récit de voyage relate un voyage entrepris entre fin juillet et fin août 1891. Il se présente sous la forme d'un journal de bord scandé par les dates et rédigé au fil de l'itinéraire : Seyðisfjörður, Akureyri (ces deux premières étapes étant reliées par voie maritime), Steinstaðir, Miklibær, Reykjafoss, Bóstaðarhlíð, Reykir, Hvammur, Arnarvatn, Kalmanstunga, Geysir, Hekla ; la visite de Þingvellir et de Reykjavík est avortée pour cause de départ anticipé du bateau, ce qui n'empêche pas le voyageur de garder un souvenir ému de son été islandais. McCormick se rend en Islande sur les conseils de William George Lock ; il cite régulièrement les autres voyageurs, dont les récits lui servent de guides pratiques. À Akureyri, il rencontre le poète islandais Matthías Jochumsson.

1893 (a) [Parution] Howell, Frederick William Warboeck, *Icelandic Pictures Drawn with Pen and Pencil*, Londres, The Religious Tract Society, 1893, 176 p.[1] [Anglais.]

> Descriptif : ce récit de voyage est la synthèse de deux voyages entrepris en été en 1890 et en 1891 par un voyageur passionné d'Islande. Le récit est précédé d'une préface indiquant les raisons du voyage et l'ambition du récit de voyage, et de dix chapitres dont seuls les chapitres III à X sont consacrés au récit de l'expérience du voyageur en Islande. Le chapitre I offre une synthèse sur l'histoire de l'île. Constatons que les chapitres III à X, bien que tirant leur matière de deux voyages distincts, synthétisent cette matière en un seul et unique itinéraire, potentiellement fictif ou, du moins, reconstruit : le récit se veut un guide pour les futurs voyageurs. L'itinéraire est le suivant : les Fjords de l'Est avec Cross et Vallanes (chapitre III), le sud avec l'Öræfajökull, Kirkjubær, l'Hekla, Seljalandsfoss, Hlíðarendi (chapitres IV-V), le sud-ouest avec Gullfoss, Reykir, Reykjavík, Þingvellir, Geysir (chapitre VI), l'ouest et le nord-ouest avec Surtshellir et l'Eldborg (chapitres VII-VIII), et le nord avec Dettifoss, Akureyri, Hólar (chapitre IX). Le voyageur cite et mentionne

[1] Howell tire de son voyage en Islande 6 articles : « Iceland To-Day », *The Quarterly Review*, n°357, juillet 1894, p. 58-82 ; « Iceland, the Wonderland of Europe. What to see there, and how best to see it. An interview with M. F. W. W. Howell, *Travel*, 3, S. I, 1899, p. 565-570 ; « Nature's Wonderland. The Skaptá Lava Stream in Iceland », *Young England*, S. I, 1894, s. p. ; « The Northern Glaciers of the Vatna Jökull, Iceland », *British Association for the Advancement of Science*, section E, septembre 1896, s. p. ; « To the Peak of Öræfa Jökull », *Travel*, 1, 1896, p. 21-27 ; « The Öræfa Jökull, and its First Ascent », *Proceedings of the Royal Geographical Society*, 14, 1892, p. 841-850.

abondamment ses prédécesseurs. Le chapitre V est l'occasion pour le voyageur de proposer une réécriture de la *Brennu Njáls saga*.

1894 (a) [Parution] Cahnheim, Otto, « Zwei Sommerreisen in Island », *Verhandlungen der Gesellschaft für Erdkunde zu Berlin*, 1894, p. 260-272[1]. [Allemand.]

Descriptif : cet article rend compte d'un voyage entrepris en juin 1892. Cahnheim s'est préalablement rendu en Islande en 1889. L'article se compose de deux parties : tout d'abord, des considérations générales sur les difficultés matérielles d'un voyage en Islande faute d'infrastructures suffisantes dans le pays, ainsi que sur l'Islande, ses habitants et son économie (p. 160-164) ; puis le récit de l'itinéraire, assorti de remarques savantes en matière de géologie : Reykjavík, Almannagjá, Geysir, Gullfoss, Kaldidalur, Kalmanstunga, Surtshellir, Reykholt, Reykir, Akureyri, Goðafoss, Ásbyrgi, Dettifoss, Mývatn, retour à Reykjavík en passant par l'Eiríksjökull, Kalmanstunga et Surtshellir. Un itinéraire alternatif était prévu au départ d'Akureyri, mais les voyageurs doivent y renoncer par manque de temps. Cahnheim a Karl Grossmann pour compagnon de voyage.

1894 (b) [Parution] Grossmann, Karl, « Across Iceland », *Geographical Journal*, 3, 1894, p. 261-281[2]. [Anglais.]

Descriptif : cet article rend compte d'un voyage entrepris en juin 1892. Le récit du voyage proprement dit est introduit par un préambule critique sur la pratique littéraire du voyage d'Islande. La narration linéaire du voyage est suivie d'une annexe recensant les mesures prises à Geysir et d'une carte retraçant l'itinéraire suivi : le voyage a un intérêt savant (géologie et glaciologie), Grossmann est aussi un honnête homme qui s'intéresse à l'épigraphie lorsqu'il regarde les tombes dans les églises islandaises visitées. L'itinéraire est le suivant : Reykjavík, Engey, puis l'itinéraire traditionnel de l'Almannagjá, de Þingvellir et de Geysir (Grossmann fait l'impasse sur le récit de cet itinéraire, et renvoie son lecteur à lord Dufferin et à Burton), Kaldidalur, Kalmanstunga, Surtshellir (description éludée et renvoi à Henderson, Preyer, Zirkel, Ólafsson, Pálsson), Reykholt, Vatnsdalhólar, Reykir, Silfrastaðir, Akureyri, Goðafoss, Ásbyrgi, Dettifoss, Mývatn, Akureyri, et retour à Reykjavík en passant par Kalmanstunga et Surtshellir. Grossmann a Cahnheim pour compagnon de voyage.

1894 (c) [Parution] Rabot, Charles, « Une croisière dans l'Océan glacial. Les Ferö – L'Islande – Jan Mayen », *Le Magasin pittoresque*, 72e année, série II, tome XII, 1894, p. 20-22, p. 35-38, p. 59-62. [Français.]

Descriptif : ce récit de voyage, illustré par plusieurs photographies, relate un voyage entrepris dans l'Atlantique nord pendant l'été 1891. Le récit se constitue de trois épisodes, chacun dédié à une étape du voyage : le deuxième épisode, lui-même subdivisé en deux parties, est consacré à l'étape islandaise, qui s'achève au début du troisième épisode, par un mouillage à Reykjavík pendant les trois premières semaines de juillet 1891 et une brève escale à Akureyri. L'itinéraire islandais proprement dit est le suivant : Reykjavík, puis itinéraire de cinq jours : Almannagjá, Þingvellir, mais surtout Geysir. Il s'agit d'un récit d'impressions, ponctués par des remarques d'ordre général sur l'histoire de l'Islande ; Labonne, Thoroddsen et lord Dufferin sont des guides pour Rabot.

1894 (d) [Réimpression / réédition] Tweedie, Alec (Mrs.) (Ethel Brilliana Harley Tweedie), *A Girl's Ride in Iceland*, Londres, Horace Cox, 1894. [Anglais.]

---

[1] Il est aussi l'auteur de 2 autres articles : « Drei Jahre auf der Insel Island », *Jahresber. d. Frankfurter Vereins f. Geogr. u. Statistik*, 1899, p. 13-15 ; « Island. Vom Fels zum Meer », *Mitt. d. Ver. f. Erdkunde zu Leipzig*, 15, 1896, p. 510-515.

[2] Il est l'auteur de 4 autres articles savants : « The Crater Hverfjall », *The Glacialists' Magazine*, 1, 1893, p. 85-91 ; « Notes on the Less-Known Interior of Iceland », *Report of the British Association for the Advancement of Science*, Liverpool, 1896 ; « Observations on the Glaciation of Iceland », *The Glacialists' Magazine*, 1, 1893, p. 33-45 ; « On Hollow Pyramidal Ice Crystals », *Nature*, vol. 50, n°130, 1894, p. 600-602.

1895 (a) [Parution] Ehlers, Edvard, *Anden Reise paa Island. Løse Noter. Særskilt Aftryk af "Berlingske Tidende"*, Copenhague, Kalckar, 1895, 128 p.[1] [Danois].

Descriptif : ce récit de voyage relate un voyage entrepris en Islande entre le début du mois de juillet et la fin du mois de septembre 1895. Le récit se compose de quinze chapitres, qui suivent la linéarité chronologique de l'itinéraire. L'itinéraire emprunté par le voyageur est le suivant : îles Vestmann, Reykjavík (I), Kolviðarhóll, Hellisheiði, Hveragerði, Ófulsá (II), Eyrarbakki, Gaulverjabæjarhreppur, Kalfholt, Rangárvalla Syslu, Stórolfshvoll (III), Markarfljót (sous le signe de Njáll et de Gunnar), Seljalandsfoss, Skógafoss, Jökulsá, Mýrdalsjökull (IV), Jökulsá, Þórvaldseyri, Hekla (V), Hekla, Landmannahellir, Frostastaðir, Torfajökull (VI), Þjórsá, Gullfoss, Geysir (VII), Skjaldbreiður, Geitlandsjökull (dans l'ombre de Grettir), Jökulkrókur (VIII), Geitlandsjökull, Grímstungaheiði, Vatnsdalshólar (IX), Stóridalur, Silfrastaðir (X), Öxnadalur, Steinstaðir, Akureyri (XI), Arnarnæs, Svarfadardalur, Ólafsfjörður (XII), Ljósavatn, Góðafoss, Skútustaðir, Mývatn (XIII), Reykjahlíð, Krafla (XIV), Eilifsvatn, Húsavík (XV). Le récit de voyage se conclut sur quelques pages consacrées aux curiosités et aux itinéraires touristiques de l'île. Ehlers cite Kristofer Nagel Janson, mais aussi Eggert Ólafson et Bjarni Pálsson. Les digressions factuelles (histoire de la colonisation de l'île, par exemple) typiques pour ce corpus sont présentes, mais très laconiques.

1895 (b) [Réimpression / réédition] Temple Blackwood, Frederick (lord Dufferin and Ava), *Letters from high latitudes: being some account of a voyage in 1856 in the schooner yacht "Foam" to Iceland*, Londres, John Murray, 1895. [Anglais.]

1895 (c) [Réimpression / réédition] Temple Blackwood, Frederick (lord Dufferin and Ava), *A yacht voyage. Letters from high latitudes; being some account of a voyage in the schooner yacht "Foam" to Iceland, Jan Meyen, and Spitzbergen, in 1856*, New York, Wm. L. Allison Company, 1895. [Anglais.]

1895 (d) [Réimpression / réédition] Tweedie, Alec (Mrs.) (Ethel Brilliana Harley Tweedie), *A Girl's Ride in Iceland*, Londres, Horace Cox, 1895. [Anglais.]

1896 (a) [Parution] Heusler, Andreas, « Bilder aus Island. I. Die Landschaft » et « Bilder aus Island. II. Das Volk », *Deutsche Rundschau*, 1896, p. 202-223 et p. 385-410. [Allemand.]

Descriptif : ce récit de voyage est le fruit d'un voyage entrepris en Islande à une date non indiquée par l'auteur. Il consiste en deux livraisons dans la *Deutsche Rundschau* : la première est consacrée aux paysages de l'île ; la seconde est consacrée à ses habitants. La première partie se compose elle-même de deux parties : une première partie descriptive sur la géographie physique et le volcanisme en Islande, ainsi que sur l'action des phases glaciaires sur la faune et la flore de l'île (p. 202-209), une seconde partie consacrée à la description du paysage islandais typique (couleurs, lumière, contraste de l'immensité et des reliefs (p. 209-211), qui se déclinent en plusieurs vignettes pittoresques, où affleure un certain lyrisme : lever du soleil sur la région de Geysir et Gullfoss (p. 211), paysage alpestre de l'intérieur de l'île (p. 212), fusion des reliefs et de l'océan sur les glaciers du sud de l'île (p. 212-213), prairies de la région de Njáll et de Gunnar (p. 213-214), contraste des reliefs sur le Borgarfjörður (p. 214), et dans la vallée de Reykholt (p. 214-215), paysage et couleurs aux alentours de Reykjavík (p. 215-216) et des montagnes de la région, dont l'Esja (p. 216-217), immensité et lignes de fuite de Þingvellir (p. 217-218), champs de lave de la région de Snæfellsnes (p. 219-220). Ce panorama pittoresque s'achève sur l'évocation des trapps qui caractérisent les fjords du nord-ouest de l'île (p. 221-223). La seconde partie évoque la population islandaise, sur le plan de sa physionomie qui s'écarte du cliché du Viking (p. 385-387), de son architecture (p. 387-389), de sa santé (p. 389), de son économie et de ses ressources (p. 390-394), de son organisation sociale égalitaire (p. 394-395), de son éducation (p. 395-396), de son tempérament (p. 398-399), de son hospitalité (p. 399-400), de ses croyances (p. 400-401), de son renouveau politique (p. 401-403),

[1] De ce voyage, Ehlers tire aussi un article : « Fra Jordskjælvene paa Island », *Bilag til « Hver 8. Dag »*, 3e année, n°2, 1896, p. 38-40.

de ses arts : sculpture sur bois (p. 403-404), musique (p. 404-405), littérature, conservation des œuvres et création poétique (p. 405-410).

1896 (b) [Parution] Pilet, Raymond, « Rapport sur une mission en Islande et aux îles Féroé », *Nouvelles archives des missions scientifiques et littéraires*, tome VII, 1896, p. 243-328. [Français.]

Descriptif : ce récit de voyage relate une mission effectuée en Islande et aux îles Féroé en septembre et octobre 1894. L'objectif est de faire un état des lieux des traditions musicales dans ces pays. Le récit se compose de deux parties : le récit du voyage en Islande proprement dit (p. 243-271) ; une anthologie commentée des mélodies des chants populaires des îles Féroé, accompagnée d'un appareil critique (introduction, bibliographie) (p. 272-327). Le rapport de mission est suivi de quelques photographies dont une seule a trait à l'Islande (femmes en habit traditionnel). L'itinéraire en Islande est le suivant : Eskifjörður, Akureyri, Seyðisfjörður, Siglufjörður (ces étapes étant reliées par voie maritime), Sauðarkrókur, Svínavatn, Reykir, Vatnsdalur, Grímstunga, Arnavatn, Kalmanstunga, Kaldidalur, Þingvellir, Geysir, Almannagjá, Reykjavík. Le récit du voyage est scandé par les partitions et les paroles des *rímur* collectés auprès des paysans, des pasteurs et des écoliers croisés au fil du chemin.

1896 (c) [Réimpression / réédition] Pilet, Raymond, *Rapport sur une mission en Islande et aux îles Féroé*, Paris, E. Leroux, 1896. [Français.]

1897 (a) [Parution] Leith, Disney (Mrs.), *Three Visits to Iceland*, Londres, Masters, 1897, 218 p. [Anglais.]

Descriptif : ce récit de voyage regroupe les récits de trois voyages, réalisés successivement en août 1894, en juillet 1895, et entre mi-juillet et mi-août 1896. Il se structure donc en trois parties : le premier voyage (p. 3-69 ; subdivision en cinq chapitres), le deuxième voyage (p. 73-109 ; subdivision en quatre chapitres) et le troisième voyage (p. 113-159 ; subdivisions en cinq chapitres). Les voyages sont relatés à travers des journaux de voyage scandés par les dates ; l'organisation du récit est linéaire et suit l'itinéraire emprunté par la voyageuse. L'itinéraire du premier voyage est le suivant : Reykjavík (chapitre 2), Þingvellir (chapitre 3), Reykjavík (chapitre 4). L'itinéraire du deuxième voyage est le suivant : Reykjavík, Bessastaðir, Þingvellir, Reykjavík (chapitre 2), Apavatn, Mosfell, Skálholt, Brúará, Reykjavík (chapitre 3), Reykjavík et voyage de retour (chapitre 4). L'itinéraire du troisième voyage est le suivant : Reykjavík (chapitre 1), Þingvellir, Geysir, Þingvellir, Reykjavík (chapitre 2), Reykjavík, Bergþórshváll, Breiðabólstaðir (chapitre 3), Eyrarbakki et Reykjavík (chapitre 4). Mrs. Leith voyage dans le souvenir des sagas, en particulier de la *Brennu Njáls saga*. Les trois récits de voyage sont suivis d'une postface (hommage au poète Grímur Thomsen et traduction d'un poème en sa mémoire), et d'une annexe comportant des traductions (un poème de Jónas Hallgrímsson, deux contes folkloriques du révérend Pál Sigurðsson, un article de journal islandais consacré au séisme de 1896 en Islande, peu après le voyage de Mrs. Leith).

1898 (a) [Parution] Gillis, Charles J., *A Summer Vacation in Iceland, Norway, Sweden and Russia*, New York, printed for private distribution, 1898, 55 p. [Anglais.]

Descriptif : ce récit de voyage relate une croisière entreprise depuis New York, à destination de la Scandinavie et de la Russie, en juillet 1897. Le récit, qui s'apparente à un journal de bord de touriste illustré par des photographies de vacances, se compose de trente chapitres, chacun consacré à une escale de la croisière. La cinquième partie (p. 9-12) est dévolue à une escale islandaise de deux jours, qui se résume à une très rapide visite de la capitale Reykjavík, le voyageur n'ayant pas souhaité

s'infliger l'effort d'une excursion à Geysir ; il a déjà vu des geysers à Yellowstone et au Japon. Gillis est un compagnon de croisière de Stoddard.

1899 (a) [Parution] Collingwood, William Gershom et Jón Stefánsson, *A Pilgrimage to the Saga-Steads of Iceland*, Ulverston, W. Holmes, 1899, 187 p. [Anglais.]

Descriptif : ce récit de voyage composé de douze chapitres se veut un livre illustré destiné à accompagner la lecture des sagas islandaises. Sa structure suit la chronologie de l'itinéraire emprunté par les voyageurs à l'été 1897, itinéraire lui-même déterminé par les sites de sagas : la région sud-ouest de l'île est placée sous l'égide des personnages de la *Brennu-Njál saga*, Surtshellir sous celui des hors-la-loi islandais, Borg sous celui d'*Egill Skallagrímsson*, la *Eyrbyggja saga* emmène les voyageurs du Snæfellsnes jusqu'aux Fjords de l'Ouest où planent les ombres de Gísli Súrsson et de Kórmakr, puis leur voyageurs s'achèvent dans les Fjords de l'Est, haut lieu des exploits de Grettir et de Víga Glúm. Les impressions de voyage et le récit des épisodes majeurs des sagas se mêlent harmonieusement.

1899 (b) [Parution] Erlingsson, Thorsteinn, *Ruins of the Saga Time: Being an Account of Travels and Explorations in Iceland in the Summer of 1895*, Londres, David Nutt, 1899. [Anglais.]

Descriptif : ce récit de voyage composé de trois parties est le récit d'une exploration archéologique menée à l'été 1895. Seule la première partie (p. 17-31) relève de la narration du voyage à proprement parler. Trois expéditions archéologiques sont laconiquement consignées jour par jour dans un journal de bord – entre fin mai et fin juin, étude des ruines de Skálholt, Hlídarenði et Oddi ; entre début août et début septembre, étude des ruines des Fjords de l'Ouest (notamment Haukadalur, région d'Eiríkr rauði) ; fin septembre, exploration de la région de Þjórsárdalur, sur les traces des premiers missionnaires chrétiens.

1899 (c) [Réimpression / réédition] Leclercq, Jules-Joseph, *La Vallée des Geysers* [précédé d'une notice par Charles Simond], Paris, E. Plon et Cie, Imprimeurs-éditeurs, 1899. [Français.]

1900 (a) [Parution] Kahle, Bernhard, *Ein Sommer auf Island*, Berlin, Verlag von Ad. Bodenburg, 1900, 285 p.[1] [Allemand.]

Descriptif : ce récit de voyage illustré relate un voyage estival entrepris entre la fin du mois de mai et la mi-août 1897. Le récit est précédé d'une préface exposant les raisons du voyage : un séjour d'études consacré à la littérature islandaise qu'il s'agit de faire connaître au public. Le récit se compose de sept chapitres, dont les chapitres 2 à 7 suivent la progression de l'itinéraire de voyage. Le chapitre 1 offre une présentation de l'Islande (histoire, géographie, économie). L'itinéraire est le suivant : Reykjavík (chapitre 2), Eyrarbakki, Hekla, Gullfoss, Geysir, Hrafnagjá, Þingvellir, Almannagjá (chapitre 3), Reykjavík, Bessastaðir (chapitre 4), Hvalfjörður, Reykholt, Borðeyri, Svínadalur, Möðruvellir, Gleráfoss (chapitre 5), Akureyri, Ljósavatn, Góðafoss, Skútustaðir, Reykjahlíð, Dettifoss, Húsavík, Grenjaðarstaður (chapitre 6), Drangey, Ísafjörður, Flatey, Stykkishólmur, Rauðahólar, Reykjavík, Viðey (chapitre 7). Le modèle est celui du pèlerinage culturel. Les sagas, dont Kahle rappelle des épisodes choisis, rythment les étapes du voyage : la

[1] En tant que scandinaviste, Kahle est aussi l'auteur de traductions et d'éditions critiques de poésie médiévale et de sagas islandaises : Kahle, Bernhard, *Isländische geistliche Dichtungen des ausgehenden Mittelalters*, Heidelberg, Carl Winter's Universitätsbuchhandlung, 1898 ; « Kristni Saga », *Altnordische Sagabibliothek*, XI, 1905.

Gunnlaugs saga ormstungu (chapitre 3), également relue à travers le prisme de la poésie de Grímur Thomsen (chapitre 4), la *Egils saga Skallagrímssonar* (chapitre 5), la *Grettis saga* (chapitre 6).

1901 (a) [Parution] Caudevelle, Élysée-Jacques, *Voyage en Islande*, Boulogne-sur-Mer, A. Lajoie, 1901, 212 p. [Français.]

Descriptif : ce récit de voyage relate une campagne de pêche entreprise au large de l'Islande entre fin avril et fin août 1882. Le récit est structuré en douze parties, qui suivent la chronologie de l'itinéraire de navigation tout au long de la saison de pêche. Le séjour en Islande proprement dit (fin avril-fin août) est abordé à partir de la partie VIII. Les étapes sont les suivantes : Reykjavík (fin avril-fin mai, parties VIII-X), Ingólfsfjörður, Hornvík, Fáskrúðsfjörður, Norðurfjörður, Reykjavík (fin mai-mi-juin, partie XI), Reykjavík, Hekla, Andey, Berufjörður, Fáskrúðsfjörður, Norðurfjörður, Reykjavík, Patreksfjörður, Dyrafjörður, Önundarfjörður, Reykjavík (mi-juin-fin août, partie XII). Le voyageur fait l'expérience des baies et des fjords encore pris dans la glace au nord de l'île, et des aurores boréales, fin août. Le récit de voyage suit à la fois les codes du journal de bord maritime et ceux des impressions de voyage : l'écriture est expressive, vive ; l'univers est celui de la vie à bord et de ses aléas, rythmée par l'expérience de la rudesse du climat islandais, que rachète l'hospitalité des Islandais.

1901 (b) [Parution] Stoddard, Seneca Ray, *The Midnight Sun being the Story of the cruiser of The Ohio among the North British islands; to Iceland and the North Cape; through the Fjords of Norway and to Baltic ports, anno Domino 1897*, Glens Falls, publication par l'auteur, 1901, 280 p. [Anglais.]

Descriptif : ce récit de voyage richement illustré de photographies est le récit d'une croisière qui mène le voyageur des îles de l'Atlantique Nord à la Scandinavie et à la Russie. Seul le chapitre VIII (p.59-80) est consacré à l'escale islandaise, en juillet 1897. Le souvenir de la colonisation de l'île et de la découverte viking des Amériques prend le pas sur le récit du voyage, centré sur Reykjavík, Geysir et la découverte d'une maison typique. Stoddard est un compagnon de voyage de Gillis.

1902 (a) [Réimpression / réédition] Baumgartner, Alexander (S. J.), *Nordische Fahrten. Skizzen und Studien. Island und die Färöer*, Fribourg-en-Brisgau, Herdersche Verlagshandlung, 1902, 571 p.[1] [Allemand.]

Descriptif : ce récit de voyage relate un voyage entrepris en Islande entre le début du mois de juin et septembre 1883. Il s'agit du premier de deux tomes : le second tome est, lui, consacré à la Scandinavie et à la région baltique (Finlande, Russie de Saint-Pétersbourg). Le premier tome se compose de vingt-trois chapitres et de onze annexes. Les chapitres IV à XXI sont consacrés au voyage en Islande proprement dit (26 juin-11 août) ; le chapitre XXIII offre un panorama sur l'Islande au XIXe siècle. L'itinéraire suivi est : Reykjavík (IV), Þingvellir, Mosfell, Almannagjá (V), Hrafnagjá, Laugarvatn, Brúarás, Geysir, Langjökull, Gullfoss (VI), Hvítá, Hruni, Þjórsá, ascension de l'Hekla (VII), Sandlækur, Ólafsvellir, Laugardalur, Reykir, Silfrúnastaðir, Hellisheið, Hellisfjörður (VIII), Reykjavík (IX). Les chapitres X à XVII sont consacrés à une histoire de l'Islande, des origines jusqu'à l'époque contemporaine du voyageur : il est loisible de lire cette parenthèse spéculative comme le reflet d'un temps d'arrêt dans le voyage (au chapitre IX, le voyageur est bloqué à Reykjavík faute de bateau pendant le mois de juillet) ; les événements historiques et les œuvres littéraires sont alternativement envisagés. Ainsi le chapitre X est-il consacré à l'Islande païenne, tandis que le chapitre XI traduit et analyse le *Sólarljóð*, poème d'inspiration chrétienne du XIIIe siècle répondant aux règles de la métrique eddique ; le chapitre XII traite de l'Islande christianisée ; le chapitre XIII, des *Eddas* ; le chapitre XIV, des sagas (Baumgartner propose une théorie, puis une classification de ce genre littéraire : saga poétique, saga semi-historique, saga historique ; il porte un intérêt particulier à la *Gunnlaugs saga ormstungu*, à la

[1] Il s'agit de la 3e édition augmentée de l'œuvre : pour des raisons d'accessibilité, notre étude se basera sur elle. L'ensemble du récit de voyage connaîtra une réédition en un seul volume en 1919, sous le titre *Im hohen Norden. Reiseskizzen aus Schottland, Island, Skandinavien und St. Petersburg*, par le même éditeur.

Sturlunga saga et à la *Heimskringla*) ; le chapitre XV, de la poésie scaldique ; le chapitre XVI de l'Islande postérieure à la Réforme ; le chapitre XVII de la renaissance politique et culturelle de l'Islande au XIXe siècle. Après cette longue parenthèse, l'itinéraire du voyage reprend : les chapitres XVIII à XXI retracent la navigation au large des côtes ouest, nord et est de l'île, scandée par les escales. L'itinéraire est le suivant : Faxafjörður, Breiðafjörður, Stykkishólmur, Helgafell, Flatey, Patreksfjörður, Dýrafjörður, Önundarfjörður, Glámajökull, Ísafjörður (XVIII), Skagaströnd, Sauðárkrókur, Siglufjörður (XIX), Eyjafjörður, Oddeyri, Glerá, Akureyri (XX), Grímsey, Vapnafjörður, Seyðisfjörður, Reydarfjörður, Eskifjörður (XXI). Le récit du voyage intègre, au fil des étapes, des contes et légendes (l'ogresse Grýla (VIII), le couple de trolls « Karl og Kerling » pétrifiés à Drangey (XIX)). Le modèle est celui des impressions de voyage et du prosimètre romantique : élégie prononcée sur le Lögberg (V), par exemple. Mais l'Islande de Baumgartner n'est pas tant celle des sagas (qu'il connaît excellemment) que celle des contes folkloriques et des poèmes de l'Islande médiévale chrétienne tardive (*Skiðaríma* (XIX)). L'intérêt de Baumgartner pour l'Islande est à la fois littéraire et religieux (IX). Les annexes du récit portent successivement sur le récit de voyage allemand en Islande le plus ancien (XIe siècle), un panorama de l'Islande au début du XIIIe siècle, un portrait de l'épiscopat catholique en Islande entre XIe et XVIe siècle, les lois de l'Islande entre X^e^ et XIIIe siècle, un panorama de l'Islande au XIXe siècle, les propositions politiques du député islandais Einar Ásmundsson pour son pays, le budget de l'Islande en 1902-1903, un panorama du journalisme en Islande, une bibliographie des découvreurs et des explorateurs de l'Islande, un aperçu sur les travaux de recherche de Thoroddsen, un panorama de la littérature islandaise contemporaine.

1902 (b) [Parution] Bisiker, William, *Across Iceland*, Londres, Edward Arnold, 1902, 236 p. [Anglais.]

Descriptif : ce récit de voyage composé de dix-neuf chapitres relate un voyage entrepris à l'été 1900. Le voyageur, en compagnie de cinq autres voyageurs savants, entreprend la traversée du centre de l'Islande, du nord-est au sud-ouest de l'île, qu'il documente par des photographies. Les chapitres III à X relatent cette traversée de l'île, tandis que les chapitres XI à XVI consignent une expédition entreprise à la suite, dans l'ouest de l'île, de Reykholt aux Fjords de l'Ouest, et que les chapitres XVII à XIX sont consacrés au nord de l'île et aux Fjords de l'Est.

1902 (c) [Parution] Bruun, Daniel, *Det høje nord, Færøernes, Islands og Grønlands udforskning*, Copenhague, Det Nordiske Forlag Ernst Bojesen, 1902, 256 p.[1] [Danois.]

Descriptif : cet ouvrage est le fruit de plusieurs voyages d'exploration entrepris à travers l'Atlantique Nord depuis le milieu des années 1890 ; ce n'est pas un récit de voyage proprement dit, mais la synthèse des connaissances acquises par l'auteur sur les îles Féroé, l'Islande et le Groenland. L'ouvrage se compose de onze chapitres et de huit annexes. Ces annexes sont majoritairement consacrées à la pêche à la baleine dans l'Atlantique Nord (photographies), et au Groenland. Les chapitres 2 à 6 sont consacrés à l'Islande et adoptent une progression thématique : histoire de la découverte et de la colonisation de l'île (chapitre 2), études de géographie physique sur l'île (chapitre 3), ports et pêcherie (chapitre 4), le volcanisme de l'île (chapitre 5), l'intérieur inhabité de l'île

[1] La bibliographie d'Haraldur Sigurðsson permet de recenser 33 publications de Daniel Bruun, outre cet ouvrage, entre 1896 et 1928. Tout en se livrant à la rédaction d'un guide de voyage qui connaîtra une traduction en anglais (*Turistruter paa Island*, en 5 volumes entre 1897 et 1927 – le volume I et le volume III connaissent chacun 2 éditions ; l'ensemble est traduit en anglais sous le titre *Iceland : Routes over the Highlands*), il contribue périodiquement au *Geografisk Tidsskrift* de la Société danoise de géographie, entre autres revues. On peut retenir : « Arkæologiske Undersøgelser paa Island foretagne i Sommeren 1898 », *Særtryk af « Geografisk Tidsskrift »*, Copenhague, Det nordiske Forlag, 1899 ; « Fra Island. Tekst of Billeder », *Illustreret Tidende*, 37, 1896 ; « Gjennem afised Egne paa Island. Iagttagelser foretagne paa Rejser i Skaftafellsyslerne 1899 og 1902 », *Særtryk af « Tidsskrift for Landøkonomi »* / *Studier af Nordboernes Kulturliv*, 3, 2, Copenhague, Det Schubotheske Forlag, 1903 ; « Island og Islænderne », *Illustreret Familie-Almanak for 1906*, 1906, p. 24-25 ; « Oversigt over Undersøgelser foretagne paa Færøerne, Island og Grønland 1894-1905 », *Uddrag af Indberetning til Nationalmuseets 2. Afdeling,* Copenhague, 1908, p. 165-175.

(chapitre 6). Nulle narration, mais un exposé synthétique, qui emprunte à l'écriture encyclopédique et aux codes du guide touristique.

1902 (d) [Parution] Dutertre-Delévièleuze, Émile, *Voyage en Islande*, Boulogne-sur-Mer, Société Typographique et Lithographique, 1902, 111 p. [Français.]

Descriptif : ce récit de voyage, qui relate un voyage entrepris en été (date non indiquée : 1900 ou 1901 ?) est composé de neuf parties. Les parties I à VI sont thématiques, à la manière des parties qui structurent un récit de voyage savant… ou un guide touristique ! Elles abordent la géologie, la zoologie, l'histoire de l'Islande. Les trois parties suivantes relatent la navigation vers l'île, la découverte de l'île (c'est la partie la plus longue et développée) et le voyage du retour. La narration est linéaire, occasionnellement ponctuée par des dates : Reykjavík, Almannagjá, Þingvellir, Geysir, Gullfoss, Hekla, Krýsuvík. Ce qui est désormais le récit d'un itinéraire touristique adopte occasionnellement les codes du prosimètre romantique.

1902 (e) [Réimpression / réédition] Temple Blackwood, Frederick (lord Dufferin and Ava), *Letters from high latitudes: being some account of a voyage in 1856 in the schooner yacht "Foam" to Iceland*, Londres, John Murray, 1902. [Anglais.]

1903 (a) [Parution] Stimson, Lewis Atterbury, *The Cruise of the Fleur-de-Lys to Norway and Iceland 1902*, New York, The Knickerbocker Press, 1903, 46 p. [Anglais.]

Descriptif : ce récit de voyage relate un voyage entrepris entre mi-juin et mi-septembre 1902, une croisière menant le voyageur dans les îles Orcades et Shetland, sur la côte ouest de la Norvège, en Islande et dans le golfe du Saint-Laurent, au Canada. Le récit de croisière se compose d'une introduction donnant les raisons du voyage et présentant le navire, puis de six chapitres, qui suivent la logique linéaire et chronologique du plan de navigation. Le voyage en Islande (entre le 31 juillet et le 18 août) est abordé au chapitre 5 (p. 25-38) ; l'itinéraire est le suivant : Siglufjörður, Reykjavík (ces deux premières étapes sont ralliées par voie maritime), Þingvellir, Geysir, et retour à Reykjavík. Il s'agit d'un voyage touristique (hébergement en hôtel à Geysir) ; le récit est laconique et peu détaillé.

1903 (b) [Parution] Zugmayer, Erich, *Eine Reise durch Island im Jahre 1902*, Vienne, Adolph W. Künast, 1903, 192 p. [Allemand.]

Descriptif : ce récit illustré de photographies, qui nie toute ambition littéraire ou savante, mais insiste sur sa longueur et son exhaustivité, relate un voyage entrepris en Islande entre le début du mois d'août et la fin du mois de septembre 1902. Le récit se compose de treize chapitres, qui suivent la linéarité de l'itinéraire de voyage. Sur ces treize chapitres, seul le chapitre II est thématique, présentant toute l'information nécessaire sur l'Islande (localisation, climat, géographie physique, volcanisme, faune, flore, économie, éducation). L'itinéraire emprunté est le suivant : Reykjavík (I), Mosfell, Almannagjá, Þingvellir, Laugarvatn (III), Brúarás, Geysir, Gullfoss, Geysir, Hruni (IV), Asálfstaðir, Hekla, Asálfstaðir (V), Sprengisandur, Skjálfandafljót (VI), Myri, Ódaðahraun, Gautlönd (VII), Mývatn (VIII), Dettifoss, Svínadalur, Ásbyrgi, Óxahver, Grenjastaðir, Góðafoss, Ljósavatn, Akureyri (IX), Akureyri, Oddeyri (X), Öxnadalur, Þverá, Silfrastaðir, Bólstaðarlhíð, Blönduós, Þingeyrar (XI), Haukagil, Arnarvatn, Kalmanstunga, Surtshellir, Kaldidalur, Þingvellir (XIII). Zugmayer se rend en Islande sur les conseils de Kahle. Il est reçu par le poète Benedikt Gröndahl à Reykjavík. Il souligne l'exagération de ses prédécesseurs Preyer et Zirkel devant l'Almannagjá. Il privilégie au pittoresque et au sublime une approche factuelle : schéma en coupe des geysers, histoire volcanique de l'Hekla. Il est cependant le spectateur d'une aurore boréale dans le nord du pays et en est émerveillé (XII).

1903 (c) [Réimpression / réédition] Temple Blackwood, Frederick (lord Dufferin and Ava), *Letters from high latitudes: being some account of a voyage in 1856 in the schooner yacht "Foam" to Iceland*, Londres, John Murray, 1903. [Anglais.]

1905 (a) [Parution] Annandale, Nelson, *The Faroes and Iceland. Studies in island life*, Oxford, Clarendon Press, 1905, 238 p. [Anglais.]

Descriptif : ce récit de voyage est la synthèse de plusieurs voyages entrepris en Islande (et aux îles Féroé) à l'été et à l'automne entre 1896 et 1903. L'ouvrage, illustré de nombreuses photographies, se compose de sept chapitres, organisés de manière thématique, autour de domaines spécifiques de connaissances sur l'île et l'archipel : vie domestique, ornithologie, histoire, agriculture, etc. L'objectif de l'auteur est indéniablement la transmission du savoir : la trame des itinéraires n'apparaît pas dans l'ouvrage ; les impressions de voyage disparaissent derrière l'érudition de l'auteur, quand elles ne sont pas placées au service de considérations générales sur les pays traversés et leurs coutumes.

1906 (a) [Parution] Küchler, Carl, *Unter der Mitternachtsonne durch Island*, Leipzig, Verlag von Abel & Müller, 1906, 174 p. [Allemand.]

Descriptif : ce récit de voyage relate un voyage entrepris en Islande entre la mi-juin et la fin du mois de juillet 1905. Le voyageur se rend sur l'île à la demande de l'entreprise Karl Baedeker de Leipzig, afin de rédiger le premier guide touristique allemand consacré à l'Islande : son récit est entrepris à titre personnel, et reflète l'intérêt du voyageur pour le pays, les habitants et la culture ; l'Islande est un pays-frère de l'Allemagne. Le récit est constitué de sept chapitres, qui adoptent la chronologie de l'itinéraire de voyage : Reykjavík (I), glaciers de la côte sud de l'île en passant par Öfulsá, Hraungerð, Eyjafjallajökull, Seljalandsfoss, Skógafoss, Mýrdalsjökull, Gjúlfráfoss et Markarfljót (II), ascension du mont Hekla (III), sources chaudes de Haukadalur (Geysir), en passant par Leira, Gullfoss (IV), Þingvellir, Almannagjá, Hrafnagjá (V), champs de lave en passant par Skjaldbreiður, Kaldidalur, Surtshellir, Arnarholt et Borgarfjörður (VI), Reykjavík (VII). Une carte de l'île clôture le récit. C'est un itinéraire désormais classique que suit Küchler, en adéquation avec sa mission, l'écriture d'un guide touristique. Le récit de voyage est richement illustré de photographies typiques. L'écriture reflète les enjeux du voyage : exactitude dans la description des itinéraires empruntés, la localisation des monuments et des infrastructures ; mais les titres de chapitres ne reflètent pas les codes du récit de voyage savant ou du guide touristique ; le prosimètre romantique affleure et témoigne de l'intérêt personnel du voyageur pour l'île. La *Brennu Njáls saga* (II) et la *Gunnlaugs saga ormstungu* (V, VI), mais aussi les poèmes de Bjarni Þórarensen (II), de Steingrímur Thorsteinsson (V), de Grímur Thomsen (VI) que Küchler connaît par les traductions du scandinaviste autrichien Josef Calasanz Poestion.

1907 (a) [Parution] Gratacap, Louis P., « A Trip around Iceland », *The Popular Science Monthly*, 71 (octobre, novembre, décembre 1907), p. 289-302, p. 421-432, p. 560-567 ; 72 (janvier 1908), p. 79-90[1]. [Anglais.]

Descriptif : ce récit de voyage relate un voyage entrepris en Islande entre le début du mois d'août et le mois de septembre (probablement 1907). Le récit se compose de quatre épisodes livrés en feuilleton. L'itinéraire est le suivant : Eskifjörður, Seyðisfjörður (ces deux étapes étant reliées par voie maritime), Fjörðurá, Seyðisfjörður (épisode n°1), Húsavík (rallié par voie maritime), Akureyri (*idem*), Sauðarkrókur (*idem*), Reykjafjörður (*idem*), Ísafjörður (*idem*), Þingeyri (*idem*), Breiðafjörður (*idem*), Stykkishólmur (*idem*), Snæfell (*idem*), Reykjavík (épisode n°2). Les épisodes n°3 et n°4 relatent une longue escale à Reykjavík, doublée d'une excursion de huit jours à cheval, qui mène le voyageur à Þingvellir, à l'Almannagjá, à Geysir, au Hrafnagjá, aux champs de lave au pied du Kálfatindur, au Laugarvatn, à Geysir, puis à Gullfoss, qui éblouit le voyageur. Le mont Hekla n'est pas visité, par manque de temps. Le récit de voyage est introduit par une réflexion sur l'imaginaire des îles et sur la spécificité de la nature islandaise, mais aussi des conseils pratiques à l'usage du touriste ; il se conclut par une méditation sur la nécessité d'une autonomie graduelle de l'Islande par le développement des infrastructures et l'exploitation des ressources naturelles. Gratacap fait référence à Küchler et à Taylor. La fille du Dr. Charcot et le Professeur Gourdon,

[1] Ce récit de voyage donne aussi lieu à une publication savante : « The Minerals of Iceland with a Note on Zeolitic Occurrences and Association », *Bulletin of the New York Mineral. Club*, 1, 1907.

géologue de l'expédition française antarctique de 1903-1905, font partie du voyage. La sensibilité de Gratacap à la littérature et à la mythologie affleure dans ses descriptions pittoresques des paysages de fjords et de la météorologie changeante de l'île.

1907 (b) [Parution] Herrmann, Paul, *Island in Vergangenheit und Gegenwart; Reise-Erinnerungen*, 3 vol., Leipzig, Verlag von Wilhelm Engelmann, 1907-1910[1]. [Allemand.]

Descriptif : ce récit de voyage en trois volumes recèle en fait deux récits de voyage, effectués successivement durant l'été 1904 et durant l'été 1908. La publication se fait donc en deux temps : les volumes I et II, consacrés au premier voyage de Herrmann en Islande (de fin mai à mi-août 1904), paraissent en 1907, tandis que le volume III, consacré au deuxième voyage (deuxième, car il y en aura un troisième, qui fera l'objet d'un récit publié à part), paraît en 1910. Les volumes 1 et 2 sont censés aborder successivement la description du pays et de ses habitants (volume I) et le récit du premier voyage (volume II), mais, en pratique, ces deux dimensions de l'écriture de Herrmann se confondent dans le volume I, par l'alternance des chapitres, tantôt dévolus à la narration de l'itinéraire de voyage, tantôt dévolus à l'approfondissement d'un point précis. Le volume II, quant à lui, est entièrement consacré au récit du voyage. Le volume I s'ouvre sur une introduction qui présente les différentes sources des représentations de l'Islande au début du XXe siècle, ainsi que les objectifs de l'ouvrage. Les volumes I et II sont constitués ensemble de seize chapitres. Les chapitres 1, 4, 6, 8-16 assument la narration du voyage, en suivant la chronologie de l'itinéraire : navigation entre Copenhague et Reykjavík (I, 1) ; monuments, institutions et intérêt culturel de Reykjavík (I, 4) ; circuit à travers le sud-ouest de l'île en passant par Mosfell, Esja, Reynivellir, Hvalfjörður, Skarðsheiði, Reykholt, Þingvellir, Almannagjá (I, 6) ; Reykjavík, avec une excursion à Viðey, mais aussi à Bessastaðir et Hafnarfjörður en passant par Elliðaár (I, 8) ; circuit vers le mont Hekla en passant par Þingvellir, Brúará, Geysir, Gullfoss, ascension de l'Hekla (II, 9) ; Oddi, Hlíðarendi, Þórsmörk, Eyjafjallajökull, Bergþórshvoll, Skógafoss, Fúlilækur (II, 10) ; Vík í Mýrdal, Eldgjá, Kirkjubær, Núpsstaður (II, 11) ; Skeiðará, Svínafell, Öræfajökull, Breiðamerkursandur, Reynivellir, Hornafjörður, Stafafell (II, 12) ; Álptafjörður, Djúpivogur, Papey, Berufjörður, Lagarfljót, Eiríkstaðir, Jökulsá á Brú, Grímstaðir (II, 13) ; Ódáðahraun, Dettifoss, Húsavík, Laxamyri, Óxahver, Grenjadarstaður, Reykjahlíð, Skútustaðir, Góðafoss, Ljósavatn Eyjafjörður, Akureyri (II, 14) ; Akureyri, Möðruvellir (II, 15) ; par voie maritime, Siglufjörður et retour en Allemagne (II, 16). Le volume III se compose de quatorze chapitres, qui suivent l'itinéraire du deuxième voyage en Islande (de mi-juin à mi-août 1908) : tour de l'île en bateau en passant par Fáskrúðsfjörður, Eskifjörður, Seyðisfjörður, Langanes, Grímsey, Húsavík, Akureyri, Ísafjörður, Patreksfjörður, Reykjavík (III, 1) ; Þingvellir, Kaldidalur, Kalmanstunga, Örnólfsdalur, Galtarholt (III, 2) ; Borg (III, 3) ; Staðarhraun, Hítardalur (III, 4) ; Snæfellsnes, Búðir, Breiðavík, Arnarstapi, Snæfellsjökull (III, 5) ; Ólafsvík, Grundarfjörður, Berserkjarhraun, Stykkishólmur, Helgafell (III, 6) ; Hvammsfjörður, Svínadalur (III, 7) ; Ólafsdalur, Berufjörður, Reykir, Steingrímsfjörður (III, 8) ; Hólmavík, Borðeyri, Breiðabólstaðir (III, 9) ; Vatnsdalur, Haukagil, Brönduós, Sauðárkrókur (III, 10) ; Hólar, Miklibær (III, 11) ; Reykir, Kerlingarfjöll, Hvítarvatn, Geysir (III, 12) ; Reykir, Torfastaðir, Skálholt (III, 13) ; Eyrarbakki, Reykjanes, Krýsuvík, Grindavík, Hafnarfjörður, Reykjavík, Heimaey (III, 14). Dans les trois volumes, les sites visités sont systématiquement éclairés par la littérature : Snorri Sturluson à Reykholt (II, 6), poètes contemporains tels que Benedikt Gröndal à Reykjavík (II, 8), Grímur Thomsen (II, 11), Steingrímur Thorsteinsson (III, 5) ou Jónas Hallgrímsson (III, 14), les *Eddas* à Oddi (II, 10), la *Brennu Njáls saga* dans le Markarfljót (II, 10, 11, 12), la *Hrafnkels saga Freysgoða* dans l'est de l'île (II, 13), les légendes de monstres marins du Lagarfljót (II, 13), *Víga Glúms saga* (II, 15), *Egils saga* (III, 3), *Eyrbyggja saga* et *Laxdæla saga* (III, 5, 6, 7). Parallèlement au récit du voyage sont abordés, dans des chapitres construits de manière thématique et rigoureuse, la nature islandaise (volcans, glaciers, intérieur) (I, 2), l'histoire à travers les siècles (I, 3), l'économie (agriculture, pêcherie) (I, 5), l'architecture (I, 7). Modernisation de l'Islande oblige, Herrmann fait aussi la part belle aux infrastructures et aux hôtels (hôtel Valhalla de Þingvellir (I, 6)). L'ouvrage

[1] Il est aussi l'auteur de 6 articles consacrés à l'Islande : « Die Drangahalbinsel », *Mitt. d. Islandfr.*, 17, 1930, p. 95-103 ; « Die Gláma », *Mitt. d. Islandfr.*, 4, 1916, p. 31-38, 52-59 ; « Island. Das Land und das Volk. Mit 9 Abbildungen im Text », *Aus Natur und Geisteswelt*, 461, 1914 ; « Island. Mit Bildern nach Aufnahmen des Verfassers », s. 1 & s. a., p. 99-114 ; « Islands Nordkap (Horn) », *Mitt. d. Islandfr.*, 16, 1929, p. 43-57, 73-78.

est aussi une somme encyclopédique sur les récits des précédents voyageurs, que Herrmann connaît parfaitement et qu'il convoque à chaque site visité. L'ouvrage recèle une réflexion critique sur ces sites désormais stéréotypés, dont la richesse intertextuelle est exposée : Geysir (II, 9). La forme du journal de voyage intègre celle des impressions de voyage et du prosimètre romantique. Lors de son second voyage en Islande, Herrmann rencontre Ina von Grumbkow.

1907 (c) [Parution] Hohmann, Heinrich, *Eine Nordlands-Fahrt: Schottland, Island, Nordkap, Norwegen*, Darmstadt, Hohmann, 1907, 84 p. [Allemand.]

Descriptif : ce récit de voyage relate une croisière entreprise au cours de l'été (1906 ? 1907 ?) à travers l'Atlantique nord, alors que le trafic de navires à vapeur se développe avec l'Islande. Ce bref récit se compose de seize brefs chapitres, qui suivent la chronologie de la navigation (Écosse continentale et insulaire, îles Féroé, Islande, Norvège du cap Nord jusqu'à Bergen), et dont seuls les chapitres 6 à 8 sont consacrés à l'escale islandaise. Cette escale, précédé d'une présentation rapide de l'île, se déroule en deux temps : Reykjavík, Akureyri. Rythme et contraintes de la croisière oblige, c'est un séjour essentiellement urbain sur l'île.

1907 (d) [Parution] Poulsen, Svenn et Holger Rosenberg, *Islandsfærden. Ombord og iland under kongens og rigsdagsmændenes rejse til Færøerne og Island i sommeren 1907*, Copenhague, Gyldendal, 1907, 315 p. [Danois.]

Descriptif : ce récit de voyage richement illustré par des photographies de reportage relate un voyage entrepris en Islande entre la fin du mois de juillet et la fin du mois d'août 1907. Svenn Poulsen et Holger Rosenberg sont deux journalistes, qui couvrent le voyage officiel du roi du Danemark Frédéric VIII et de son gouvernement en Islande : l'intérêt des auteurs se porte donc davantage sur les cérémonies officielles, la vie à bord, les personnalités politiques que sur les paysages traversés, ce qui est dénoté par les photographies. Le souvenir de la visite officielle du roi du Danemark Christian IX en 1874 est présent en filigrane dans le texte. Le récit du voyage se compose de vingt-huit chapitres, qui suivent la chronologie du voyage ; seuls les chapitres 7 à 28 sont consacrés au séjour en Islande proprement dit. L'itinéraire est le suivant : Reykjavík (chapitres 7-11), Þingvellir (chapitres 12-13), Geysir (chapitres 14-15), Gullfoss (chapitre 16), Þjórsá (chapitre 18), Arnarbæli (chapitre 19), Hellisheiði (chapitre 20), Reykjavík (chapitre 21), navigation le long de la côte ouest et de la côte nord de l'île (chapitres 22-24), Akureyri (chapitre 25), traversée du Cercle polaire arctique (chapitre 26), Seyðisfjörður (chapitre 27).

1908 (a) [Réimpression / réédition] Leith, Disney (Mrs.), *Iceland. With Twelve Water-Colour Illustrations by M. A. Wemyss and the Author*, Londres, Adam & Charles Black, 1908. [Anglais.]

1909 (a) [Parution] Erkes, Heinrich, *Aus dem unbewohnten Innern Islands. Ódáðahraun und Askja. Mit einer Skizze des Gebirgsstockes Dyngjufjöli und der Askja*, Dortmund, Ruhfus, 1909, 64 p.[1] [Allemand.]

Descriptif : ce bref ouvrage n'est pas un récit de voyage à proprement parler. Réédition d'un texte paru en 1909 dans le cahier n°9 des *Mitteilungen* de la Société de Géographie de Dresde, il se compose de deux parties. La première partie est une description des champs de lave de la région de

[1] La bibliographie d'Haraldur Sigurdsson dénombre 31 publications (dont une en danois dans le *Geografisk Tidsskrift* en 1912 : « Fra Islands Indre. Rejseskitser », p. 233-238) outre son récit de voyage, entre 1909 et 1930. On retiendra notamment « Der Anteil der Deutschen an der Erforschung Inner-Islands. Eine Skizze », *Die Erde. Illustriertes Monatsschrift für Länder und Völkerkunde*, 2. Jahrg., Nr. 12, 1914, p. 225-228 ; « Naturbilder aus dem Innern Islands », *Am häuslichen Herd: schweizerische illustrierte Monatsschrift*, Band 18, 1914-1915, Heft 7, p. 210-217 ; « Hundert Jahre deutsche Islandsforschung 1819-1923 », *Mitteilungen der Islandfreunde*, 11, 1924, s. p. ; « Islands Klima », *Mitteilungen der Islandfreunde*, 4, 1916, s. p. ; « Eine Ruinestasdt in Nord-Island », *Mitteilungen der Islandfreunde*, 14, 1927, s. p. ; « Vulkanausbruch in der Gegend der Hekla », *Zeitschrift der Gesellschaft für Erdkunde zu Berlin*, 1913, p. 474-475.

l'Ódáðahraun et du volcan Askja ; la seconde partie est une anthologie de différents écrits consacrés à l'exploration de l'Askja, traduits en allemand par les soins d'Erkes.

1909 (b) [Parution] Küchler, Carl, *Wüstenritte und Vulkanbesteigungen auf Island*, Altenburg, S. Geibel, 1909, 320 p. [Allemand.]

Descriptif : ce récit de voyage illustré par 150 photographies relate un voyage entrepris dans le nord de l'Islande entre la mi-juillet et la fin du mois d'août 1908. Küchler prend acte du succès de son précédent récit de voyage et se donne pour tâche de vulgariser par la narration des connaissances sur l'Islande que seuls les scandinavistes et les naturalistes maîtrisaient. Le récit se compose de huit chapitres. Il est précédé notamment d'un exposé sur la prononciation de l'islandais et sur les toponymes, et suivi d'une carte de l'île, ainsi que d'esquisses de l'auteur sur le nord de l'île et le Mývatn. Les chapitres I à VIII suivent l'itinéraire du voyage : par voie maritime, Krossanes, Reydarfjörður, Eskifjörður, où le projet est de se rendre par voie terrestre à Seyðisfjörður en passant par Búðareyri, Gagnheiðarhnúkur, et Fjarðará (I) ; par voie maritime, Seyðisfjörður, Akureyri, Vapnafjörður, Rifstangi (partie la plus septentrionale de l'île), traversée du Cercle polaire arctique, Húsavík, Flatey, Eyjafjörður, Oddeyri, Akureyri (II) ; Akureyri, où Küchler retrouve Fínnur Jónsson, son ancien professeur d'islandais (III) ; par voie terrestre, Ljósavatn, Góðafoss, Laxárdalur (IV), Skjálfandi, Laxamýri, Axarfjörður, Ásbyrgi, Hljóðafklettar, Vígabjargafoss (sous l'ombre de Grettir), Dettifoss (sous l'ombre du poète Kristján Jónsson), Námafjall, Hlíðarnámur, Mývatn (V), paysage volcanique de la région de Mývatn, Grímstaðir, Hlíðarfjall, Krafla, Hverfjall, Skútustaðir (VI), Arnarvatn, Bárðardalur, Skjálfandarfljót, Stóruvellir, Eldeyjarfoss, Akureyri et Eyjafjörður, Fnóskadalur, Eyjafjörður, Skinnastaðir, Akureyri, où il retrouve son ami, le poète Oddur Björnsson, ainsi que Matthías Jochumsson (VII), Oddeyri, Ólafsfjörður, Drangey (sous l'ombre de Grettir et de Matthías Jochumsson), Sauðárkrókur, Hólar (dont l'importance historique est longuement rappelée), Hjaltadalur, retour à Sauðárkrókur et départ, sous l'ombre de Benedikt Gröndal (VIII). Là aussi, les impressions de voyage dominent, ainsi que les codes du prosimètre romantique. Les récits de voyage de Watts sont cités.

1909 (c) [Parution] Grumbkow, Ina (von), *Ísafold: Reisebilder aus Island*, Berlin, Dietrich Reimer (Ernst Vohsen), 1909, 202 p. [Allemand.]

Descriptif : ce récit de voyage relate une expédition entreprise entre le 12 juin et les premiers jours de septembre 1908, à la recherche (vaine) du fiancé d'Ina von Grumbkow, le géologue Walther von Knebel, et du compagnon de voyage de ce dernier, le peintre Max Rudloff, disparus le 10 juillet 1907 dans l'Ódáðahraun. Le récit est composé d'une préface qui relate l'expédition des infortunés prédécesseurs de la voyageuse, de dix-neuf chapitres, ainsi que d'une carte de l'île. Seuls les chapitres II à XIX sont consacrés au séjour en Islande proprement dit. La structure du récit de voyage adopte la chronologie de l'itinéraire de voyage : Reykjavík (II), Reykjanes et Krýsuvík (III), mont Keilir (IV), Reykjavík (V), Galtalækur, Löðmundur, Svartinúpur (VI), Skaptártunga, Holt (VII), Tungná (VIII), Kaldakvísl (IX), Sprengisandur (X), Akureyri (XI), Mývatn (XII), Hrossaborg (XIII), Herðubreiðarlindir (XIV), Ódáðahraun, Askja (XV), Askja (XVI), Ódáðahraun, Akureyri (XVII), Akureyri (XVIII-XIX). Ina von Grumbkow relate avec exactitude son expédition, et accorde une attention toute particulière aux paysages de l'île, dont la beauté sublime la touche et la console, et qu'elle immortalise par le pinceau et la plume. Elle cite occasionnellement des poèmes islandais contemporains, qu'elle connaît grâce aux travaux de traduction de Poestion. Elle séjourne à Reykjavík au moment de la visite officielle du roi Frédéric VIII, qu'elle constate sans s'y arrêter.

1909 (d) [Parution] Komorowicz, Maurice (von), *Quer durch Island: Reiseschilderungen ; mit farbigen und schwarzen Bildern nach Originalgemälden von Cécile von Komorowicz und*

Kurt Albrecht, sowie eigenen Aufnahmen, Charlottenbourg, Schiller-Buchhandlung, 1909, 139 p.[1] [Allemand.]

Descriptif : ce récit de voyage relate un voyage entrepris entre juillet et août 1907 ; les repères chronologiques sont rares dans le récit de Komorowicz, qui n'adopte pas les codes du journal de voyage, mais il indique son intention de partir en excursion à Elliðavatn avec Walther von Knebel, compagnon d'Ina von Grumbkow, et Max Rudloff. Le récit est richement illustré par les dessins et les peintures de Cecile von Komorowicz, épouse du voyageur, mais aussi par des photographies qui documentent les aspects pratiques du voyage. Le récit est constitué d'une introduction retraçant l'histoire de l'île et développant des considérations sur le paysage islandais, et de dix chapitres qui suivent la chronologie linéaire du voyage, à une exception près : le chapitre VIII, qui est consacré à la disparition de Walther von Knebel et de Max Rudloff, qu'il apprend en arrivant à Akureyri ; il insiste sur les dangers du volcan Askja, zone méconnue. Sur les dix chapitres du récit, les chapitres II à X relatent le séjour en Islande proprement dit. L'itinéraire est le suivant : Reykjavík, Rauðhólar (II), Elliðavatn, Esja (III), Þingvellir, Almannagjá, Geysir, Haukadalur, Hvítá (IV), Hvítá (V), Gránanes, Kerlingarfjöll (VI), Strýtur, Hveravellir, Mælifell (VII), Akureyri, Silfrastaðir, Bólstaðarhlíð, Blandá, Hnaysar, Vatnadalshólar (IX), Svínatunga, Baula, Skarðsheiði (X). Il rencontre Thoroddsen à Reykjavík. Les anecdotes de voyage se mêlent aux notations savantes, notamment en matière d'ornithologie : de nombreuses photos de spécimens empaillés rythment le récit de voyage.

1910 (a) [Réimpression / réédition] Temple Blackwood, Frederick (lord Dufferin and Ava), *Letters from high latitudes: being some account of a voyage in 1856 in the schooner yacht "Foam" to Iceland*, Londres, J. M. Dent, 1910. [Anglais.]

1910 (b) [Réimpression / réédition] Temple Blackwood, Frederick (lord Dufferin and Ava), *A yacht voyage. Letters from high latitudes; being some account of a voyage in the schooner yacht "Foam" to Iceland, Jan Meyen, and Spitzbergen, in 1856*, New York, E. P. Dutton, 1910. [Anglais.]

1910 (c) [Réimpression / réédition] Temple Blackwood, Frederick (lord Dufferin and Ava), *Letters from High Latitudes: Being some Account of a Voyage in the Schooner Yacht "Foam," 85 O.M., to Iceland, Jan Meyen, and Spitzbergen, in 1856*, Oxford, Oxford University Press, 1910. [Anglais.]

1911 (a) [Parution] Hutchinson, Horace Gordon, *A Saga of the "Sunbeam"; with Photogravure Portrait and 12 Illustrations from Photographs*, Londres, Longmans, Green, 1911, 211 p. [Anglais.]

Descriptif : ce récit de voyage relate une navigation entreprise entre l'Écosse et le Québec, entre début juillet et mi-septembre (année non précisée). Le récit se compose de dix chapitres, dont les chapitres 1 à 9 suivent la progression linéaire et chronologique de l'itinéraire : entre Écosse et Islande (chapitre 1), entre Islande et Terre-Neuve (chapitre 2), à Saint-Jean de Terre-Neuve (chapitre 3), à Grand-Sault au Nouveau-Brunswick (chapitre 4), au Labrador (chapitre 5), à Tadoussac au Québec (chapitre 6), sur le Saint-Laurent en passant par Québec (chapitre 7), à Montréal (chapitres

[1] Ce voyage donne aussi lieu à un court article (« Ein Ritt durch Island », *Sonder-Abdruck aus Band XCII, Nr. 24 des Globus*, 1907, p. 373-377), ainsi qu'à 2 ouvrages savants (*Der Strytur. Ein isländischer Lavavulkan. Mit zahlreichen Illustrationen nach photographischen Aufnahmen des Verfassers, sowie nach Originalgemälden von Cécile von Komorowicz*, Leipzig, s. a. ; *Vulkanologische Studien auf einigen Inseln des atlantischen Oceans. Mit zahlreichen Illustrationen nach Originalgemälden von Cécile von Komorowicz sowie photographischen Aufnahmen des Verfassers*, Stuttgart, E. Schweizerbart'sche Verlagsbuchhandlung, 1912).

[1] Le compagnon de voyage de Vouga, Philippe Albert de Rougemont, a publié un article consacré à ce voyage : « Voyage en Islande », *Bulletin de la Société des sciences naturelles de Neuchâtel*, t. XI, 1er cahier, 1877, p. 167-197.

8-9). Le séjour en Islande, pendant les deux premières semaines de juillet, est relaté aux chapitres 1 et 2 : après une navigation au large de la rive sud de l'Islande, d'est en ouest, le voyage commence à Reykjavík : les voyageurs se rendent à Hafnarfjörður, mais refusent de visiter Þingvellir, qu'ils connaissent déjà par les guides ; ils vont pêcher le saumon dans le Hvalfjörður.

1911 (b) [Parution] Küchler, Carl, *In Lavawüsten und Zauberwelten auf Island*, Berlin, A. Schall, 1911, 232 p.[1] [Allemand.]

Descriptif : ce récit de voyage relate un voyage entrepris dans l'ouest de l'Islande entre le début du mois de juillet et le début du mois d'août 1909. Küchler prend acte du succès de ses deux précédents récits de voyage, jusqu'en Amérique du Nord, et veut insister sur les prodiges naturels que sont le Snæfellsjökull, Arnarstapi et Reykjanes, au-delà de l'intérêt souvent limité aux sagas islandaises. Le récit est suivi de soixante-dix photographies, dont les photographies X à LXX sont successivement consacrées aux îles Vestmann, aux paysages du sud-ouest de l'île et à la péninsule de Snæfellsnes. Le récit est constitué de cinq chapitres, qui suivent l'itinéraire du voyage ; seuls les chapitres I à V sont consacrés au séjour en Islande proprement dit : par voie maritime, Reykjavík, où le voyageur admire l'exposition du peintre Ásgrímur Jónsson, Kollafjörður, Hvalfjörður, Hafnarfjörður, Akranes, Snæfellsjökull (sous l'ombre de Steingrímur Thorsteinsson, de la *Eyrbyggja saga*, mais aussi de la compilation de récits folkloriques du XIVe siècle, la *Bárðar saga Snæfellsáss*), Mælifell, Búðahraun (souvenir de la *Eyrbyggja saga*), Stapafell (II), Arnarstapi, Snæfellsjökull (III), Ólafsvík (souvenir de la *Eyrbyggja saga*), Breiðafjörður, Búlandshöfði, Grundarfjörður, Berserkjahraun (histoire de Halli et Leiknir : souvenir de la *Eyrbyggja saga* et du *Landnámabók*), Stykkishólmur (souvenir de la *Eyrbyggja saga*), Helgafell et retour à Reykjavík en bateau (IV), région de Reykjavík, où deux excursions courtes sont entreprises : voyage de deux jours à travers les volcans de Reykjanes jusqu'à Krýsuvík ; excursion d'une journée au mont Esja pour voir la Tröllafoss (V).

1911 (c) [Parution] Morris, William, *Journals of Travel in Iceland 1871, 1873*, édition de May Morris, Londres, Longmans, Green and Company, 1911. [Anglais.]

Descriptif : ces deux récits de voyage relatent chacun un voyage entrepris en Islande, le premier, entre le 6 juillet et le 7 septembre 1871, le second entre le 15 juillet et le 19 août 1873. Ces deux récits de voyage (p. 1-185 et p. 186-236) empruntent la forme du journal de voyage, tenu quotidiennement par William Morris. Ils sont annotés par Eiríkr Magnússon (p. 237-251), qui apporte aux lecteurs des éclairages érudits sur les intrigues de sagas mentionnées par Morris. Dans le premier journal de voyage, seules les entrées du 13 juillet (p. 19) au 31 août (p. 180) sont consacrées au séjour en Islande proprement dit. L'itinéraire emprunté est le suivant : Rangárvalla-sýslu, îles Vestmann (13 juillet), Reykjavík (14-16 juillet) ; Bolavellir (17 juillet), Lágaskarð, Ölfusá, Eyarbakki (18 juillet), Þjórsá, Oddi (19 juillet), Bergþórshvoll (20 juillet), Hlíðarendi (21 juillet), Markarfljót, Þórsmörk, Hlíðarendi (22 juillet) ; Breiðabólstaðir (23 juillet), Stóruvellir (24 juillet), Geysir (25-28 juillet) ; Brunnar, Þórisdalur, Brunnar (29 juillet), Kalmanstunga (30 juillet), Surtshellir, Arnarvatn (31 juillet), Grímstunga (1er–2 août), Knausar (3 août), Viðidalstunga (4 août), Miðfjörður, Bjarg (5 août), Þverholt (6-7 août), Sælingsdalur, Hvammur (8 août), Breiðabólstaðir (9 août), Stykkishólmur (10-11 août), Berserkjahraun (12 août), Grundarfjörður, Kirkjufell, Skerðingsstaðir (13 août), Ólafsvík, Ingjaldshóll (14 août), Snæfellsnes, Arnarstapi (15 août), Búðir, Staðarstaður (16 août), Miklaholt (17 août), Hítardalur (18 août), Borg (19-20 août), Stafholt (21 août), Gilsbakki (22 août), Reykholt (23-24 août), Þingvellir (25-27 août), Reykjavík (28-31 août). L'itinéraire du second voyage est le suivant : Reykjavík (15-18 juillet), Þingvellir (19 juillet), Laugardalur (20 juillet), Skálholt (21 juillet), Stóruvellir (22 juillet), Breiðabólstaðir (23-24 juillet), Eyvindarmúli (25 juillet), Þórsmörk, Markarfljót (26-27 juillet), Eyvindarmúli (28 juillet), Keldur (29 juillet), Stóruvellir (30-31 juillet), Galtalækur (1er août), Hvanngil (2-3 août), Eyvindarhver (4-

[1] Outre ses 3 récits de voyage, on doit à Carl Küchler 16 articles parus tant dans des revues illustrées que dans des journaux savants entre 1897 et 1914 : entre autres, « Am jüngsten Feuerherd der Hekla », *Illustrierte Zeitung*, n°3664, 1913 ; « Auf der alten Thingstätte Islands », *Ueberall für Armee und Marine*, 8, n°16, 1906 ; « Der Ausbruch der Hekla vom Jahre 1913 », *Geographische Zeitung*, 20, 1914 ; « Bilder aus Island », *Leipziger Zeitung*, 1890, n°112, 1890 ; « Die Spalteneruption der Hekla vom Jahre 1913 », *Naturwissenschaftliche Wochenschrift*, Neue Folge 13, 1914, p. 314-316 ; « Zwei nordische Zauberwelten », *Natur*, 4, 1913, p. 421-430.

5 août), Fljótsdalur (6 août), Mjófidalur (7 août), Halldórstaðir (8 août), Gautlönd (9 août), Grímstaðir (10-11 août), Jökulsá, Dettifoss (12 août), Grenjaðarstaður (13 août), Halsi (14 août), Saurbær (15 août), Akureyri (16 août), Möðruvellir (17 août), Steinstaðir (18 août). Chaque site est éclairé par l'histoire et la littérature islandaises, que Morris ne manque jamais de mentionner : *Landnámabók* (13 juillet 1871), *Brennu Njáls saga* (18, 20, 21 juillet 1871), *Eddas* (19 juillet 1871), *Grettis saga* (18-19 août 1871). Les journaux de Morris sont agrémentés de dessins en marge : schémas des geysers, des *hraunar*, des chaînes de montagnes. Ils sont rythmés par les rencontres d'hôtes, les dialogues avec les guides.

1911 (d) [Réimpression / réédition] Leith, Disney (Mrs.), *Iceland. With Twelve Water-Colour Illustrations by M. A. Wemyss and the Author*, Londres, Adam & Charles Black, 1911. [Anglais.]

1912 (a) [Parution] Le Sec'h, E., *Islande et Norvège*, Saint-Brieuc, E. Hamonic / Paris, Champion, 1912, 108 p. [Français.]

Descriptif : ce récit de voyage relate la navigation d'un bâtiment de guerre français dans l'Atlantique nord pendant la campagne de pêche à la morue de l'été 1911 (de début avril à fin août). Le récit se compose de onze chapitres qui suivent la chronologie de l'itinéraire de navigation, en alternance entre l'Islande et la Norvège. Les chapitres 1 à 8 évoquent les différentes étapes et les mouillages du navire dans divers ports d'Islande : Reykjavík (chapitres 1 et 3), Patreksfjörður, Ísafjörður et de nouveau Reykjavík (chapitre 5), îles Vestmann (chapitre 6), Fáskrúðsfjörður, Norðurfjörður, Seyðisfjörður (chapitres 7-8). Après une croisière le long de la côte ouest de la Norvège entre Trondheim et Christiania (chapitres 8-10), le navire croise de nouveau au large de la côte est et de la côte nord de l'Islande – Fáskrúðsfjörður, Eskifjörður, Seyðisfjörður, Akureyri – avant de rentrer en France en passant par Reykjavík. Il s'agit d'un journal de bord de navigation, qui recense avec précisions les dates, les étapes, les conditions climatiques et les données relatives aux pays visités : le chapitre II, par exemple, offre un aperçu complet des connaissances disponibles sur l'Islande (géographie, ressources, administration, histoire). Mais le registre est aussi celui des impressions de voyage, axées sur l'univers des pêcheurs de morue ; les codes du prosimètre romantique sont aussi présents, par l'insertion de vers de Victor Hugo ou de Théodore Botrel, dont le « Retour d'Islande » introduit le récit de voyage, à la suite de la préface d'Anatole Le Braz.

1912 (b) [Réimpression / réédition] Temple Blackwood, Frederick (lord Dufferin and Ava), *Letters from High Latitudes: Being some Account of a Voyage in the Schooner Yacht "Foam," 85 O.M., to Iceland, Jan Meyen, and Spitzbergen, in 1856*, Oxford, Oxford University Press, 1912. [Anglais.]

1913 (a) [Parution] Boer, Richard Constant, « Een reisdagboek iut Ijsland », *De gids, zeven en zeventigste jaargang*, 1er décembre 1913, 1er février 1914, 1er mars 1914, p. 445-470, p. 209-242, p. 504-534[1]. [Néerlandais.]

Descriptif : ce journal relate un voyage entrepris en Islande entre mi-août et début septembre 1913. Boer présente son journal de voyage comme un écrit personnel, rédigé librement sous forme épistolaire (il s'agit davantage d'entrées de journal que de lettres), pour son usage propre ; il en revendique le style spontané et la composition non concertée. Le journal est scandé par les dates – il y a parfois plusieurs entrées pour une seule date, au gré des impressions du voyageur – et suit

[1] Richard Constant Boer, en tant que spécialiste des langues et littératures scandinaves, est l'auteur de nombreux ouvrages théoriques, dont certains sont traduits vers l'allemand et le danois, ainsi que de quelques éditions critiques de sagas islandaises. Pour n'en citer que quelques-uns : *Bjarnar saga Hítdoelakappa*, Halle-sur-Saale, M. Niemeyer, 1893 ; *Grettis Saga Asmundarsonar*, Halle-sur-Saale, M. Niemeyer, 1900 ; *Untersuchungen über den Ursprung und die Entwicklung der Nibelungensage*, 3 vol., Halle-sur-Saale, Verlag der Buchhandlung des Waisenhauses, 1906, 1907, 1909 ; *Die Sagen von Ermanarich und Dietrich von Bern*, Halle-sur-Saale, Buchhandlung des Weisenhauses, 1910 ; *Die Edda: Einleitung und Text*, Haarlem, H. D. T. Willink & Zoon, 1922 ; *Die Edda mit Historisch-Kritischem Commentar*, Haarlem, H. D. T. Willink & Zoon, 1922.

l'itinéraire du voyage. Le journal paraît en trois livraisons. La première livraison regroupe six entrées : une pour le 15 août, deux pour le 16 août, deux pour le 17 août, une pour le 18 août. L'itinéraire est le suivant : Reykjavík (15-16 août), Kolviðarhóll (17 août), Þjórsárbrú et Öfulsá (18 août). La deuxième livraison regroupe six entrées, une entrée pour le 19 août, une pour le 20 août, deux pour le 21 août, et une par jour entre le 24 et le 26 août. L'itinéraire est le suivant : Breiðabólstaður (19-20 août), Þórsmörk, Hlíðarendi et Oddi (21 août), Fellsmúli et Hekla (24 août), Geysir (25 août), Þingvellir (26 août). La troisième livraison regroupe six entrées entre le 28 août et le 9 septembre. L'itinéraire est le suivant : Reykjavík (28 août), excursion autour du Borgarfjörður (31 août, 1er septembre), Reykjavík (2, 3 et 9 septembre). Il s'agit d'un itinéraire touristique passant par les sites les plus classiques. La sensibilité littéraire de Boer affleure : exposé du genre littéraire des sagas et de l'œuvre de Snorri Sturluson (16 août), évocation de la *Brennu Njáls saga* (17 août). Les sites visités incitent Boer à réécrire des épisodes célèbres des sagas islandaises : la déchéance de Gunnar (21 août), les exploits d'Egill Skallagrímsson lorsque Boer se souvient de sa Borg natale au cours de son excursion au Borgarfjörður (1er septembre). Les dernières lettres rompent avec la trame linéaire du récit de voyage : description du peuple islandais (2 septembre), présentation de la langue islandaise et de son système casuel (3 septembre). Cet honnête homme cite Thoroddsen sur la géologie de l'Islande (26 août), sans omettre des remarques d'ordre pratique : tarif d'une nuit d'hôtel (17 août), par exemple.

1913 (b) [Parution] Engström, Albert, *Åt Häcklefjäll. Minnen från en Islandsfärd*, 2 vol., Stockholm, E. Lundquists bokförlag, 1913, 143 p. et 171 p. [Suédois.]

Descriptif : ce récit de voyage relate un voyage entrepris en Islande pendant l'été 1911. Le récit se compose de deux volumes, dont le premier est constitué de cinq chapitres et le second de onze chapitres. Le volume 1 est introduit par une préface marquée par l'humour et l'autodérision où le voyageur évoque son attirance pour l'Islande et le Nord et se situe dans une longue tradition, notamment suédoise et allemande, de récits de voyage en Islande. Le récit de voyage, qui s'écrit selon la chronologie linéaire du voyage, emprunte à deux formes : celle du journal de navigation scandé par les dates (16-23 juillet 1911 ; I, chapitre 1), pour la navigation ; celle des impressions de voyage, articulées autour de sites islandais spécifiques, pour le séjour sur l'île proprement dit. L'itinéraire de voyage est le suivant : Siglufjörður (I, chapitre 2), Eyjafjörður, Góðafoss, Akureyri (I, chapitre 3), Siglufjörður (I, chapitre 4), Flókadalur, Hólmsvatn (II, chapitre 2) ; par voie maritime, Siglufjörður, Reykjavík (II, chapitre 3), Reykjavík (II, chapitre 4), Þingvellir (II, chapitre 5), Geysir (II, chapitre 6), Gullfoss, Haukholt, Skálholt (II, chapitre 7), Galtalækur (II, chapitre 8), Hekla (II, chapitre 9), Reykjavík (II, chapitre 10). Engström voyage avec les ouvrages de Herrmann et de Kålund, qui lui donne un éclairage culturel sur l'île. L'ouvrage est écrit comme un roman : dialogues à un rythme enlevé, personnages hauts en couleur dont l'intrigue du voyage façonne la psychologie.

1913 (c) [Parution] Herrmann, Paul, *Inner- und Nordost-Island: Erinnerungen aus meiner dritten Islandfahrt*, Torgau, Torgauer Druck- und Verlagshaus, 1913, 126 p.[1] [Allemand.]

Descriptif : ce récit de voyage est le récit d'un voyage entrepris en Islande entre la mi-juin et le début du mois de septembre 1911. Il s'agit du troisième voyage de l'auteur sur cette île, et de la troisième traversée du pays, après deux précédents séjours en 1904 et en 1908 : il effectue ce voyage avec le soutien financier du gouvernement de Prusse et s'intéresse à la géologie de l'Islande, au carrefour de deux disciplines, l'histoire naturelle et l'archéologie. L'ouvrage est aussi destiné aux touristes, qui y trouvent la description précise d'itinéraires. Les travaux de Thoroddsen (à qui il dédie l'ouvrage), mais aussi d'Eggert Ólafsson et de Bjarni Pálsson, guident Herrmann. Le récit se

[1] La somme des connaissances accumulées par Paul Herrmann au fil de ses séjours en Islande est reprise et synthétisée un an plus tard, dans l'ouvrage suivant : *Island. Das Land und das Volk*, Leipzig, B. G. Teubner, 1914, 114 p. Y sont successivement exposés : la géographique physique, le climat, la faune et la flore de l'île ; l'histoire, l'organisation sociale, la répartition géographique, la santé, l'économie, les us et coutumes, la langue, la religion, la littérature et l'art du peuple islandais. Herrmann y ajoute une bibliographie sélective des principaux récits de voyage (allemands) sur l'Islande. L'ouvrage se veut une compilation de la monumentale *Island in Vergangenheit und Gegenwart*, que Herrmann souhaite rendre accessible à l'ensemble du peuple allemand, comme il l'indique dans la préface de l'ouvrage.

constitue de six chapitres, qui empruntent l'itinéraire du voyage : à partir de Reykjavík, la route des glaciers du sud de l'île (Fjallabaksvegur) sur les traces de Njáll, d'Eggert Ólafsson et de Bjarni Pálsson : Rangá, Markafljót, Torfajökull, Skaptártunga, Hlíð, Eldgjá, Mýrdalsjökull, Kirkjufell, Dómadalshraun, Hellisfell (I) ; Ódáðahraun, Sprengisandur, Stóri Núpur, Skriðufell, Þjórsárdalur, Kerlingarfjöll, Eyvindarhver, Mjófidalur (II) ; Reykjahlíð, Krafla, Grímstaðir, Möðruvellir, Jökulsá á Brú, Hof, Ásbrandsstaðir, Skeggjastaðir, Miðfjörður (III) ; Finnafjörður, Langanes, Sauðanes, Hvammur, Axarfjörður, Melrakkasljétta, Ormarsá, Blikalón, Akureyri (IV) ; Bægisá, Öxnadalur, Hraun (lieu de naissance de Jónas Hallgrímsson), Hólar, Bólstaðarhlíð, Blöndudalur, Svínavatn (V) ; Haukagil, Arnarvatnsheiði, la grotte de lave Víðgelmir (VI). Les sagas – *Brennu Njáls saga* (I), *Hrafnkels saga Freysgoða* (II), l'histoire de Fjalla-Eyvindur (II), la *Sturlunga saga* (IV), les aventures de Grettir notamment dans la *Grettis saga* (IV, VI) – mais aussi l'ensemble du corpus du voyage d'Islande (Zugmayer, Metcalfe, Watts… (II)) sont employés pour confronter les discours d'autrefois à la réalité géologique contemporaine de Herrmann.

1913 (d) [Parution] Thoroddsen, Þorvaldur, *Ferðabók. Skýrslur um rannsóknir á Íslandi 1881-1898*, 4 vol., Copenhague, Íslenska Fræðafélag, 1913-1915[1]. [Islandais.]

Descriptif : cet ouvrage constitué de quatre volumes répartis en deux tomes propose une compilation et une édition révisée des récits de voyage publiés par Thoroddsen entre 1881 et 1898 dans la revue annuelle islandaise *Andvari*, publiée conjointement à Reykjavík et Copenhague depuis 1874 par la « Société des Amis de la nation islandaise » (*Hið íslenska þjóðvinafélag*). Cette société, fondée en 1871 par des députés de l'Alþingi pour défendre les intérêts des Islandais et promouvoir le développement du pays, consacre *Andvari* à l'étude de la culture et de l'histoire de l'Islande. Faute d'avoir pu trouver l'ouvrage de Thoroddsen, non localisé par Worldcat, l'on peut en déduire la table des matières des articles de Thoroddsen parus dans *Andvari* sur l'Islande : côte est de l'Islande (1882), côte sud de l'Islande (1883), Ódáðahraun (1884), Fjords de l'Ouest (1886 et 1887), boucle dans l'intérieur de l'île, quadrant sud-ouest : Rauðukambar, Kerlingarfjöll, Kjalvegur (1888), Landmannalaugar et Veiðivötn (1889), Snæfellsnes (1890), Vestur-Skaptafellssýslu (1893), Austur-Skaptafellssýslu (1894), nord de l'île (1895, 1896, 1897, 1898)[2]. Les voyages de Thoroddsen,

[1] Avant d'être compilés dans ce recueil, les récits de voyage du naturaliste islandais Thoroddsen font l'objet de publications régulières, en danois, dans le *Geografisk Tidsskrift* : par exemple, « Fra Vestfjordene i Island. En Rejseberetning fra Sommeren 1887 », *Geografisk Tidsskrift*, vol. 9, 1887, p. 149-168 ; « Rejse i Vester-Skaptafells Syssel paa Island i Sommeren 1893 », *Geografisk Tidsskrift*, vol. 12, 1893, p. 167-234 ; « Fra det sydøstlige Island. Rejseberetning fra Sommeren 1894 », *Geografisk Tidsskrift*, vol. 13, 1895, p. 8-37. Ses expéditions sont suivies et relayées en Angleterre : « Dr. Thoroddsen's Exploration in Iceland, 1898 », *The Geographical Journal*, vol. 12, n°5, novembre 1898, p. 496-498 ; et il publie lui-même les prolégomènes de son livre à venir dans le *Geographical Journal* : « Explorations in Iceland during the years 1881-1898 », *Geographical Journal*, vol. XIII, n°3, mars 1899, p. 251-274 ; n°5, mai 1899, p. 480-513. Thoroddsen est aussi l'auteur d'une somme consacrée à l'histoire de l'exploration de l'Islande à travers les siècles, qui compile également les représentations des voyageurs sur l'Islande, ainsi que les connaissances acquises en histoire naturelle et en géographie physique au cours de leurs voyages : *Landfræðissaga Íslands. Hugmyndir manna um Ísland, náttúruskoðun og rannsóknir fyrr og síðar*, 4 vol., Reykjavík, prentuð í Ísafoldarprentsmiðju, 1892-1904. Il s'agit assurément de l'ouvrage le plus complet qui existe sur notre corpus d'étude.

[2] Thoroddsen, Þorvaldur, « Ferð um austurland sumarið 1882 », *Andvari*, janvier 1883, p. 17-96 ; « Ferðir á suðurlandi sumarið 1883 », *Andvari*, janvier 1884, p. 1-76 ; « Ódáðahraun: Frásaga um ferðir og rannsóknir sumarið 1884 (Fyrri hluti) », *Andvari*, janvier 1885, p. 20-108 ; « Ódáðahraun: Frásaga um ferðir og rannsóknir sumarið 1884 (Síðari hluti) », *Andvari*, janvier 1886, p. 125-161 ; « Ferðasaga frá Vestfjörðum (Fyrri hluti) », *Andvari*, janvier 1887, p. 99-203 ; « Ferðasaga frá Vestfjörðum (Síðari hluti) », *Andvari*, janvier 1888, p. 46-93 ; « Rauðukambar, Kerlingarfjöll og Klalvegur: ferðasaga (1888) », *Andvari*, janvier 1889, p. 56-119 ; « Ferð til Veiðivatna sumarið 1889 », *Andvari*, janvier 1890, p. 44-115 ; « Ferð um Snæfellsnes sumarið 1890 », *Andvari*, janvier 1891, p. 27-118 ; « Ferð um Vestur–Skaptafellssýslu sumarið 1893 », *Andvari*, janvier 1894, p. 44-161 ; « Ferð um Austur–Skaptafellssýslu og Múlasýslur sumarið 1894 (Fyrri hluti) », *Andvari*, janvier 1895, p. 1-84 ; « Ferð um Austur–Skaptafellssýslu og Múlasýslur sumarið 1894 (Síðari hluti) », *Andvari*, janvier 1896, p. 1-33 ; « Ferð um Norður–Þingeyjarsýslu sumarið 1895 », *Andvari*, janvier 1897, p. 17-71 ; « Ferðir á Norðurlandi 1896 og 1897 », *Andvari*, janvier 1898, p. 104-179 ; « Uppi á heiðum: Ferðaskýrsla 1898 », *Andvari*, janvier 1899, p. 10-50. Chacun de ces articles peut être consulté en ligne sur la plateforme numérique Tímarit.is, où les numéros de la revue *Andvari* de 1874 à 2011 sont en accès libre : https://timarit.is/page/4322532#page/n0/mode/2up.

chacun consacré à une région spécifique de l'Islande, empruntent la forme du journal de voyage ; chaque site traversé est éclairé par l'histoire et les chroniques locales ; les prédécesseurs de Thoroddsen en Islande, tout particulièrement Eggert Ólafsson et Bjarni Pálsson, sont des guides régulièrement invoqués.

1913 (e) [Réimpression / réédition] Temple Blackwood, Frederick (lord Dufferin and Ava), *Letters from high latitudes: being some account of a voyage in 1856 in the schooner yacht "Foam" to Iceland*, Londres, John Murray, 1913. [Anglais.]

1914 (a) [Parution] Russell, Waterman Spaulding Chapman, *Iceland. Horseback tours in saga land*, Toronto, Richard G. Badger / Boston, The Copp Clark Co. Ltd., 1914, 314 p. [Anglais.]

Descriptif : ce récit de voyage, composé d'une introduction historique, de onze chapitres et d'une postface, est la synthèse de voyages réalisés par l'auteur en Islande durant les étés 1909, 1910, 1911 et 1913. Cependant, les chapitres 5 à 11, qui sont consacrés au voyage en Islande proprement dit, sont dévolus chacun à un site de l'île et recomposent un itinéraire cohérent et, surtout, classique : îles Vestmann, Reykjavík, Þingvellir, Geysir, Gullfoss (le Cercle d'or), l'ascension du mont Hekla et Krýsuvík. Le voyageur, admiratif des récits de Henderson et Oswald, écrit son propre récit de voyage à la lumière des leurs. L'écriture est essentiellement descriptive et informative et les souvenirs de voyage viennent ponctuellement à l'appui de ce qui est en fait un guide de voyage.

1914 (b) [Réimpression / réédition] Engström, Albert, *Åt Häcklefjäll. Minnen från en Islandsfärd*, 2 vol., Stockholm, E. Lundquists bokförlag, 1914. [Suédois.]

1915 (a) [Réimpression / réédition] Temple Blackwood, Frederick (lord Dufferin and Ava), *A Cruise in Northern Seas (From Letters from High Latitudes) by Lord Dufferin*, Londres, Hodder & Stoughton, 1915. [Anglais.]

1916 (a) [Réimpression / réédition] Engström, Albert, *Åt Häcklefjäll. Minnen från en Islandsfärd*, 2 vol., Stockholm, Albert Bonniers Förlag, 1916. [Suédois.]

1917 (a) [Parution] Hoenschel, Elmer U., *The Land of Frost and Fire*, Staunton, The McClure Company, Inc., 1917, 109 p. [Anglais.]

Descriptif : ce récit de voyage illustré de photographies est constitué de douze chapitres, dont les chapitres II à XI sont consacrés au récit du voyage en Islande proprement dit, en juillet (1915 ? 1916 ? Ce n'est pas indiqué). Après une présentation générale du pays, qui entretient de nombreux clichés (identification Islande / Thulé, théorie des climats), le récit de voyage suit l'itinéraire du voyageur : Fjords de l'Est (Eskifjörður, Seyðisfjörður), nord de l'île (Husavík, Akureyri), intérieur de l'île sur les traces des héros de sagas (Grettir, Gisli), Þingvellir, Almannagjá, Reykjavík.

Figure 1

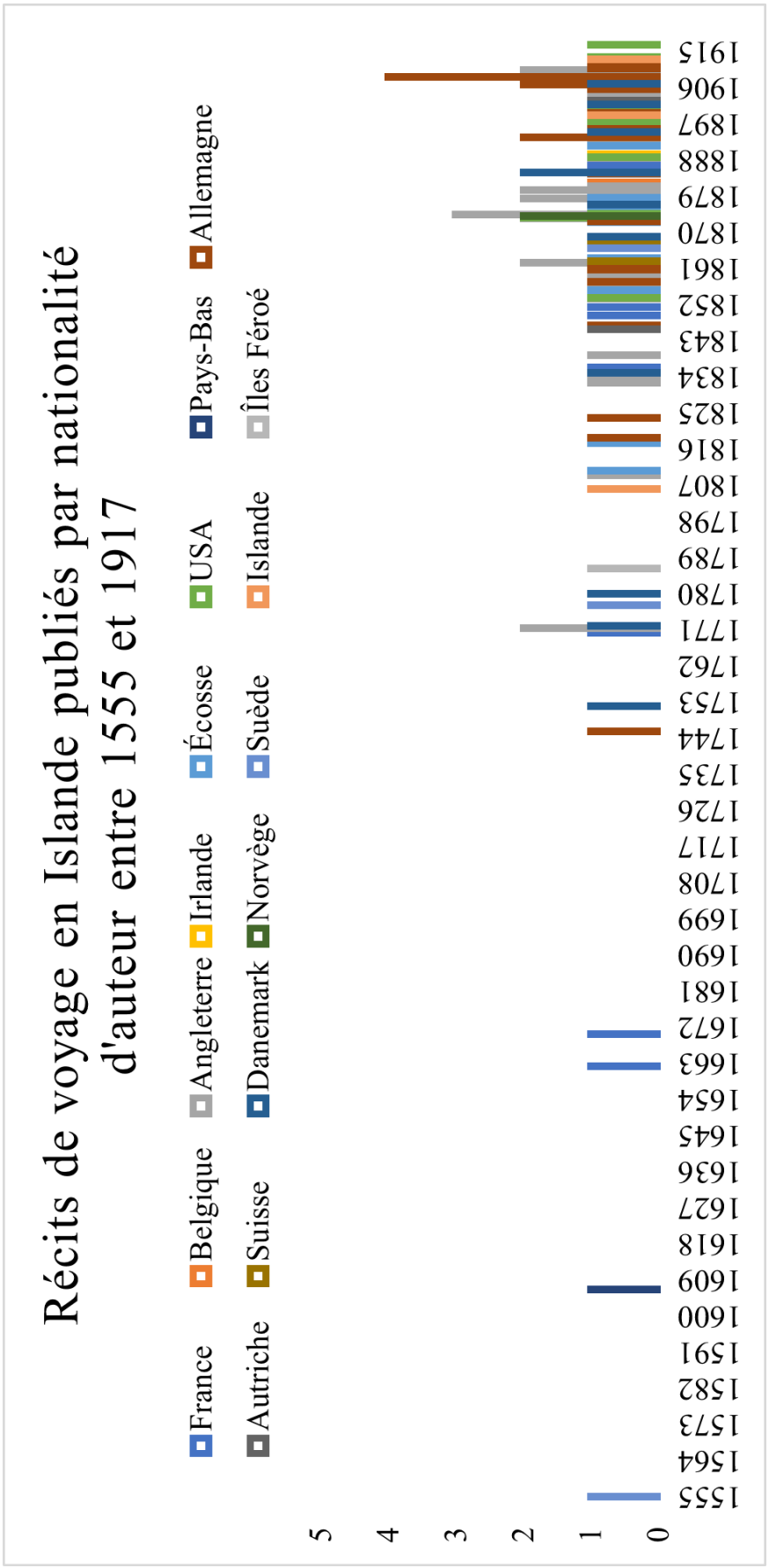

Récits de voyage en Islande publiés par nationalité d'auteur entre 1555 et 1917
France
Belgique
Angleterre
Irlande
Écosse
USA
Pays-Bas
Allemagne
Autriche
Suisse
Danemark
Norvège
Suède
Islande
Îles Féroé
0
1
2
3
4
5
1555
1564
1573
1582
1591
1600
1609
1618
1627
1636
1645
1654
1663
1672
1681
1690
1699
1708
1717
1726
1735
1744
1753
1762
1771
1780
1789
1798
1807
1816
1825
1834
1843
1852
1861
1870
1879
1888
1897
1906
1915

Figure 2a

Auteur	Nationalité	Nombre d'éditions	Nombre de traductions
Olaus Magnus	Suède	12 fois entre 1555 et 1669	9 fois entre 1561 et 1658, l'une de ses traductions néerlandaises (1652) étant rééditée 1 fois (1665)
Pierre-Martin de La Martinière	France	5 fois entre 1671 et 1708	6 fois entre 1674 et 1703, sa traduction anglaise (1674) étant rééditée 4 fois (1706, 1748, 1764, 1778), et l'une de ses traductions allemandes (1703) étant rééditée 3 fois (1706, 1711, 1718)
Johann Anderson	Allemagne	2 fois entre 1746 et 1747	3 fois entre 1748 et 1750
Yves de Kerguelen de Trémarec	France	2 fois entre 1771 et 1772	2 fois entre 1772 et 1808
William Jackson Hooker	Angleterre	3 fois entre 1811 et 1813	3 fois (partiellement) entre 1815 et 1823
George Steuart Mackenzie	Écosse	4 fois entre 1811 et 1851	4 fois entre 1815 et 1829, ses traductions allemande et néerlandaise (1821) étant rééditées 1 fois pour la première (1826) et 1 fois pour la seconde (1826)
Ebenezer Henderson	Écosse	8 fois (partiellement ou intégralement) entre 1816 et 1851	4 fois (partiellement ou intégralement) entre 1820 et 1824
John Barrow Jr.	Angleterre	3 fois (partiellement ou intégralement) entre 1835 et 1836	1 fois traduit en 1836, cette traduction étant partiellement rééditée en 1852
Xavier Marmier	France	5 fois (partiellement ou intégralement) entre 1836 et 1855	1 fois traduit en 1855
Ida Pfeiffer	Autriche	2 fois entre 1846 et 1855	2 fois traduite en 1852, l'une de ses 2 traductions anglaises étant rééditée en 1853
Pliny Miles	États-Unis	4 fois entre 1854 et 1856	1 fois en 1855
Frederick Temple Blackwood, lord Dufferin	Angleterre	29 fois entre 1857 et 1915 (partiellement ou intégralement)	5 fois entre 1860 et 1876 (partiellement ou intégralement), l'une de ses traductions françaises (1860) étant rééditée 2 fois (1882, 1883), et sa traduction allemande (1860) étant rééditée en 1891
William Lord Watts	Angleterre	3 fois (intégralement et partiellement) en 1875	1 fois (partiellement) en 1886

Figure 2b

Auteur	Nationalité	Nombre de traductions
Dithmar Blefken (1607)	Pays-Bas	3 fois entre 1607 et 1706, l'une de ses traductions néerlandaises (1706) étant rééditée 1 fois (1727)
Niels Horrebow (1752)	Danemark	4 fois entre 1753 et 1764
Eggert Ólafsson et Bjarni Pálsson (1772)	Danemark	3 fois entre 1774 et 1805
Uno von Troil (1777)	Suède	3 fois entre 1779 et 1781
Ólafur Ólafsson (1780)	Danemark	2 fois entre 1787 et 1805
Magnús Stephensen (1806)	Islande	1 fois en 1808
Christophe-Paulin de La Poix de Fréminville (1819)	France	1 fois en 1819
Carl August Traugott Vogt (1863)	Suisse	1 fois en 1867
Carl Wilhelm Paijkull (1866)	Suède	2 fois entre 1867 et 1868
Charles William Shepherd (1867)	Angleterre	1 fois (partiellement) en 1871
Noël Nougaret (1868)	France	2 fois entre 1868 et 1874

Figure 2c

Auteur	Nationalité	Éditions/réimpressions
Friedrich August Ludwig Thienemann (1824)	Allemagne	2 fois entre 1824 et 1827
Robert Chambers (1856)	Écosse	2 fois en 1856
Charles-Edmond Chojecki (1857)	France	2 fois entre 1857 et 1863
Frederick Metcalfe (1861)	Angleterre	2 fois entre 1861 et 1867
Andrew James Symington (1862)	Écosse	2 fois (intégralement et partiellement) entre 1862 et 1869
Charles Cavendish Clifford (1862)	Angleterre	3 fois entre 1862 et 1865
Sabine Baring-Gould (1863)	Angleterre	2 fois (intégralement et partiellement) entre 1863 et 1867
John Ross Browne (1863)	États-Unis	2 fois (intégralement et partiellement) entre 1863 et 1867
Heinrich Brockhaus (1873)	Allemagne	2 fois entre 1873 et 1887
Phineas Camp Headley (1874)	États-Unis	2 fois entre 1874 et 1875
Bayard Taylor (1874)	États-Unis	6 fois (intégralement et partiellement) entre 1874 et 1891
Richard Francis Burton (1875)	Angleterre	2 fois (intégralement et partiellement) en 1875
Samuel Kneeland (1875)	États-Unis	5 fois entre 1875 et 1889
Elizabeth Jane Oswald (1876)	Écosse	2 fois entre 1876 et 1882
Anthony Trollope (1878)	Angleterre	2 fois entre 1878 et 1879
Émile Chevalet (1880)	France	4 fois entre 1880 et 1890
Jules-Joseph Leclercq (1883)	Belgique	2 fois (intégralement et partiellement) entre 1883 et 1899
Alexander Baumgartner (1884)	Suisse	3 fois intégralement et partiellement entre 1884 et 1902
George Charles Sim (1885)	Angleterre	2 fois entre 1885 et 1890
Henry Labonne (1888)	France	2 fois entre 1888 et 1891
Ethel Brilliana Harley Tweedie (1889)	Angleterre	3 fois entre 1889 et 1895
Raymond Pilet (1896)	France	2 fois en 1896
Disney Leith (1897)	Angleterre	3 fois entre 1897 et 1911
Albert Engström (1913)	Suède	3 fois entre 1913 et 1916

Analyse des figures

La figure 1 nous offre un aperçu global de notre corpus d'étude et de sa répartition en fonction des nationalités des voyageurs. Sur l'ensemble des récits de voyage recensés, 38 sont publiés par des voyageurs anglais, 24 par des voyageurs allemands, 19 par des voyageurs français, 11 par des voyageurs américains, 11 par des voyageurs danois (nous comptons parmi eux Eggert Ólafsson et Bjarni Pálsson, qui explorent l'Islande pour le compte de la Couronne danoise), 9 par des voyageurs écossais, 4 par des voyageurs suédois, 3 par des voyageurs suisses (de langue française ou allemande), 2 par des voyageurs autrichiens, 2 par des voyageurs norvégiens, 1 par un voyageur féroïen, 2 par des voyageurs néerlandais, 1 par un voyageur belge de langue française, 1 par un voyageur irlandais, 2 par des voyageurs islandais (nous prenons en compte Magnús Stephensen, même si son ouvrage tient plus de la description que de la relation de voyage).

Les récits de voyageurs issus des pays scandinaves sont ceux qui interviennent le plus tôt dans la chronologie du corpus, avec la somme d'Olaus Magnus ou encore le récit de séjour de Niels Horrebow ; parmi eux, ce sont les voyageurs danois qui sont les plus représentés, ce que peut expliquer le statut de colonie danoise de l'Islande jusqu'en 1944. À l'échelle du corpus, les voyageurs scandinaves restent relativement minoritaires : nous leur devons seulement 18 récits de voyage, en comptant les travaux de Thoroddsen. Les voyageurs anglais, qui constituent la nationalité la plus représentée – et aussi la plus étudiée – du corpus, sont particulièrement représentés entre 1772 et 1911. Cette période est aussi la plus féconde pour le corpus du voyage d'Islande, avec trois pics d'activité.

Les deux premiers pics, entre 1860 et 1867, puis entre 1874 et 1882, sont essentiellement dus aux voyageurs britanniques, notamment le premier. Le premier pic d'activité peut être expliqué par deux raisons : le développement de la pratique touristique des *sportsmen* britanniques, souvent membres de l'*Alpine Club*, et qui se rendent également sur la péninsule scandinave dans les années 1860 ; la parution en 1861 de la traduction anglaise de la *Brennu Njáls saga* par sir George Webbe Dasent, qui incite les voyageurs à se rendre en pèlerinage sur les sites de la saga, dans le sud-ouest de l'Islande. Le second pic d'activité, quant à lui, peut s'expliquer par un double événement historique qui porte l'Islande sur la scène internationale, à savoir les festivités du millénaire de sa colonisation et la proclamation de sa nouvelle Constitution en 1874. Le troisième pic d'activité, entre 1906 et 1913, met à l'honneur les voyageurs allemands, à une époque où les études nordiques se développent dans les universités allemandes et où un quadrillage de l'île est entrepris par les rédacteurs de l'un des guides de

voyage les plus plébiscités dans l'Europe des XIXe-XXe siècles, celui de l'Allemand Karl Baedeker.

Les voyageurs allemands, qui interviennent massivement dans le corpus au début du XXe siècle, ajoutent donc leur voie à une partition qui est alors majoritairement dominée par les voyageurs anglais et les voyageurs français. Ces deux nationalités se partagent alternativement, parfois simultanément, la primeur du discours sur l'Islande : les explorations menées par La Martinière, à l'âge classique, sont actualisées, puis dépassées par la série des expéditions de naturalistes britanniques, de Banks à Mackenzie (1772-1811), avant que l'ambitieuse entreprise savante française de la Commission scientifique d'Islande et de Groënland ne débouche sur la publication encyclopédique la plus importante jamais publiée sur l'Islande (1838-1852). Cette rivalité, parfois ouverte, mais le plus souvent à fleurets mouchetés, culmine de manière symbolique en 1857, où les récits d'expédition de Charles-Edmond Chojecki et de lord Dufferin, qui se sont côtoyés autour des geysers, sont simultanément publiés.

Dans l'ensemble du corpus, tous les récits de voyage ne bénéficient pas de la même audience, ni de la même diffusion. Ils n'ont donc pas tous un statut identique. Certains d'entre eux ont un statut de modèle, tant du point de vue des pratiques de voyage que de celui des modalités de mise en discours de ces pratiques de voyage. Ce statut de modèle peut perdurer sur l'ensemble de notre période d'étude, ou il peut s'estomper au profit d'autres modèles. L'identification des modèles textuels du corpus du voyage d'Islande permet de mettre en évidence les grandes phases autour desquelles ce corpus s'articule et par lesquelles il évolue. Pour identifier ces modèles textuels, nous nous fions ici à deux paramètres à même de témoigner d'une large diffusion : le nombre de rééditions et le nombre de traductions, si applicable, de ces récits de voyage. Ces deux paramètres permettent également de distinguer trois catégories parmi les récits de voyage concernés, que nous présentons dans les figures 2a, 2b et 2c, par ordre chronologique de parution. La première catégorie regroupe les récits de voyage ayant fait l'objet d'une ou de plusieurs rééditions ainsi que d'une ou de plusieurs traductions, et jouissant d'une diffusion internationale (voir figure 2a). La deuxième catégorie regroupe les récits de voyage ayant été occasionnellement traduits, bénéficiant d'une audience internationale relative, mais moindre par rapport à celle des récits de voyage de la première catégorie (voir figure 2b). Enfin, la troisième catégorie réunit les récits de voyage qui ont fait l'objet d'une ou de plusieurs rééditions/réimpressions et qui jouissent d'une diffusion nationale (voir la figure 2c).

On constate que les dynamiques conjuguées de traductions et de rééditions culminent en début de période, jusqu'aux années 1850 (voir figure 2a). La seule pratique de la traduction

perdure, dans une moindre mesure, jusqu'au milieu des années 1870 (voir figure 2b), pour s'effacer au profit d'un processus de réédition qui s'opère exclusivement à l'échelle nationale (voir figure 2c). Deux raisons peuvent l'expliquer : la relative rareté des récits de voyage consacrés à l'Islande, rareté proportionnelle à l'ambition encyclopédique du propos. Tout ouvrage édité est alors largement diffusé à l'échelle de l'Europe. À partir des années 1860, marquées par l'essor du nombre de récits de voyage, principalement rédigés en anglais, les dynamiques de réédition et de traduction sont moins remarquables d'un point de vue quantitatif. Trois raisons peuvent contribuer à expliquer cette mutation. En premier lieu, les récits de voyage, majoritairement de langue anglaise, sont d'un accès plus aisé aux lecteurs issus d'autres aires géographiques, culturelles et linguistiques, contrairement au suédois d'Uno von Troil ou au danois d'Eggert Ólafsson et de Bjarni Pálsson : dès lors, une traduction systématique serait moins nécessaire. En second lieu, le développement global du corpus du voyage d'Islande dans différentes aires géographiques, culturelles et linguistiques, garantit au plus grand nombre de locuteurs intéressés par le sujet l'accès à un, voire plusieurs récits de voyage rédigés et édités dans leur langue ; le recours à un corpus étranger ne serait donc plus ressenti comme nécessaire. En troisième lieu, la réédition, voire la traduction d'un récit de voyage donné, n'est sans doute pas tant un préalable nécessaire à la diffusion de ce récit de voyage, que le résultat d'une première diffusion couronnée de succès. Ce serait donc le plébiscite d'un premier cercle de lecture qui appellerait la réédition, voire la traduction du récit de voyage concerné : les *Letters from High Latitudes* de lord Dufferin, qui connaissent le plus grand nombre de traductions sur l'ensemble de la période, en sont l'exemple le plus évident.

ANNEXE 2

PRÉSENTATION CHRONOLOGIQUE COMMENTÉE
DES TRADUCTIONS ET RÉÉDITIONS DU CORPUS ISLANDAIS MÉDIÉVAL
EN EUROPE OCCIDENTALE ET EN AMÉRIQUE DU NORD (XVIIE – XXE SIÈCLES)

Partis pris et objectifs de la présente bibliographie

Nous présentons ici une chronologie, un paysage littéraire et culturel propres aux explorateurs-naturalistes et écrivains-voyageurs en Islande entre la seconde moitié du XVIIIe siècle et la fin du XIXe siècle, dans la mesure où nous nous en tenons aux sagas et poèmes eddiques les plus cités et réécrits par les écrivains-voyageurs de notre corpus d'étude, soit par ordre chronologique de datation approximative :

- l'*Íslendingabók* (XIIe siècle) ;
- la *Víga-Glúms saga* (milieu du XIIe siècle) ;
- la *Heiðarvíga saga* (fin du XIIe siècle-début du XIIIe siècle) ;
- la *Eyrbyggja saga* (début du XIIIe siècle) ;
- la *Fóstbræðra saga* (début du XIIIe siècle) ;
- les sagas dites du Vínland : la *Eiríks saga rauða* (XIIIe siècle) ; la *Grænlendinga saga* (XIIIe siècle) ; le *Grænlendinga þáttur* (XIIIe siècle) ;
- l'*Edda poétique* de Sæmundr Sigfússon ou *Edda Sæmundar* ou *Eddukvæði* (première moitié du XIIIe siècle) ;
- l'*Edda en prose* de Snorri Sturluson, ou *Snorra Edda* (première moitié du XIIIe siècle) ;
- la *Kormáks saga* (première moitié du XIIIe siècle) ;
- la *Gísla saga Súrssonar* (XIIIe siècle) ;
- la *Brennu Njáls saga* (XIIIe siècle) ;
- la *Hænsa-Þóris saga* (XIIIe siècle) ;
- la *Ragnars saga loðbrókar* (XIIIe siècle) ;
- la *Bjarnar saga Hítdœlakappa* (début du XIIIe siècle) ;
- la *Egils saga Skallagrímssonar* (première moitié du XIIIe siècle) ;
- la *Kristni saga* (milieu du XIIIe siècle) ;
- la *Laxdæla saga* (milieu du XIIIe siècle) ;
- la *Vatnsdæla saga* (milieu du XIIIe siècle) ;
- la *Bandamanna saga* (milieu du XIIIe siècle) ;
- la *Ljósvetninga saga* (seconde moitié du XIIIe siècle) ;
- la *Gunnlaugs saga ormstungu* (fin du XIIIe siècle) ;
- la *Hrafnkels saga Freysgoða* (fin du XIIIe siècle) ;
- le *Landnámabók* (XIIIe-XIVe siècles) ;
- la *Þorsteins saga Víkingssonar* (XIIIe-XIVe siècles) ;
- la *Bárðar saga Snæfellsáss* (début du XIVe siècle) ;

- la *Flóamanna saga* (début du XIVe siècle) ;
- la *Friðþjófs saga hins frækna* (début du XIVe siècle) ;
- la *Gull-Þóris saga* (début du XIVe siècle) ;
- la *Hávarðar saga Ísfirðings* (début du XIVe siècle) ;
- la *Finnboga saga Ramma* (XIVe siècle) ;
- la *Grettis saga Ásmundarsonar* (XIVe siècle) ;
- la *Harðar saga og Hólmverja* (XIVe siècle) ;
- la *Kjalnesinga saga* (XIVe siècle) ;
- la *Þórðar saga hreðu* (milieu du XIVe siècle) ;

Nous présentons les rééditions et traductions pour chaque œuvre identifiée, par ordre chronologique, de leur première édition en islandais à leur plus récente réédition et / ou traduction dans les années 1910. Ce panel de poèmes eddiques et de sagas islandaises réunit incidemment les œuvres littéraires islandaises les plus connues et les plus diffusées à l'époque : il permet donc, présomptivement, de tracer un tableau relativement fidèle de la connaissance des antiquités islandaises tout au long de la période.

Cette annexe a été élaborée comme une aide à la recherche et à la rédaction dans le cadre de la présente thèse. Elle vient tout particulièrement à l'appui du chapitre III de notre étude : il s'agissait avant tout de rendre facilement accessible pour notre travail l'intégralité (ou quasi-intégralité) des éditions et traductions auxquelles les voyageurs en Islande ont eu accès ou auxquelles ils ont pu contribuer entre la seconde moitié du XVIIIe siècle et le début du XXe siècle. Cela impliquait de lever l'obstacle que représentait le caractère épars et incomplet de ces informations et de regrouper ces dernières dans un document unique qui soit maniable au quotidien. Par extension, cela nous a permis de recenser des données chiffrées et d'élaborer deux graphiques susceptibles d'offrir un aperçu panoramique de l'état de la diffusion et de la réception des sagas islandaises et des poèmes eddiques dans les différents pays d'appartenance des voyageurs de notre corpus d'étude. Nous avons ainsi été en mesure de situer la position exacte de ces voyageurs dans le paysage intellectuel des études scandinaves de leur époque et d'en tirer les conclusions qui s'imposaient dans la perspective qui nous intéresse : l'esthétique du voyage d'Islande.

Les traductions et rééditions de sagas islandaises antérieures aux années 1830 sont recensées par manière exhaustive dans certains récits de voyage de notre corpus. L'on songe par exemple aux bibliographies présentes dans les *Brev rörande en resa til Island* (1777) d'Uno

von Troil[1], dans les *Lettres sur l'Islande* (1837) de Xavier Marmier[2] ou dans *Iceland : Its Scenes and Sagas* (1863) de Sabine Baring-Gould[3] ; le panorama de la littérature de saga proposé dans les *Nordische Fahrten : Skizzen und Studien* (1902) d'Alexander Baumgartner[4], ainsi que les deux index finaux que Paul Herrmann élabore spécifiquement pour les sagas et les poèmes qu'il cite dans son récit de voyage *Island in Vergangenheit und Gegenwart : Reise-Erinnerungen* (1907-1910)[5]. Qui plus est, l'ensemble de notre corpus d'étude nous a permis d'identifier un nombre conséquent de ces traductions et rééditions, auxquelles se réfèrent les écrivains-voyageurs.

Néanmoins, nous avons privilégié une approche globale de ce corpus foisonnant, les XVIIIe et XIXe siècles étant l'âge de la redécouverte des antiquités nordiques et de leur diffusion à l'échelle européenne. Pour établir cette liste que nous espérons la plus exhaustive possible, nous avons eu recours à plusieurs outils. L'outil de recherche bibliographique « Translated Sagas », mise à disposition gratuite du grand public par le Landsbókasafn, la Bibliothèque nationale et universitaire d'Islande, nous a permis d'identifier la plus grande partie des ouvrages mentionnés ci-dessous. Ce travail, amorcé dans les années 1990 et toujours en cours, a été successivement pris en charge par les bibliothèques islandais Áslaug Agnarsdóttir, Ingibjörg Árnadóttir et Guðrún Laufey Guðmundsdóttir[6]. Il s'agit actuellement de la compilation la plus complète sur le sujet. Pour approfondir cette compilation, nous avons recouru à la liste établie par Andrew Wawn[7] et au panorama historique présenté par Heather O'Donoghue[8] pour le domaine scandinave antérieur au XIXe siècle, ainsi qu'à la bibliographie exhaustive offerte par

[1] Voir Uno von Troil, *Bref rörande en resa til Island*, Uppsala, Magnus Swederus, Bokhandel i Upsala, 1777, p. 147-169.
[2] Voir Xavier Marmier, *Lettres sur l'Islande*, Paris, Félix Bonnaire, 1837, p. XXXI-XXXVIII ; *Lettres sur l'Islande et Poésies*, Paris, Delloye, 1844, p. XXXV-XLIII ; *Lettres sur le Nord (Danemark, Suède, Norvège, Laponie et Spitzberg) et sur l'Islande*, vol. II, Bruxelles, N. -J. Gregoir, V. Wouters et Cie, 1841, p. 139-142.
[3] Voir Sabine Baring-Gould, *Iceland: Its Scenes and Sagas*, Londres, Smith, Elder and Co, 1863, p. 439-444.
[4] Voir Alexander Baumgartner, *Nordische Fahrten. Skizzen und Studien. Island und die Färöer*, Fribourg-en-Brisgau, Herdersche Verlagshandlung, 1902, p. 292-305.
[5] Voir « Verzeichnis der Proben aus der isländischen Literatur », dans Paul Herrmann, *Island in Vergangenheit und Gegenwart. Reise-Erinnerungen. Zweiter Teil – Reisebericht*, Leipzig, Wilhelm Engelmann, 1907, p. 295-297 ; « Verzeichnis der Proben aus der isländischen Literatur », dans Paul Herrmann, *Island in Vergangenheit und Gegenwart. Reise-Erinnerungen. Dritter Teil – Zweite Reise quer durch Island*, Leipzig, Wilhelm Engelmann, 1910, p. 300-301.
[6] Voir « A bibliography of saga translations », Translated sagas – Landsbókasafn [ressource en ligne]. URL : https://sagas.landsbokasafn.is/ (date de consultation : 25 février 2021).
[7] Voir Andrew Wawn, « The Post-Medieval Reception of Old Norse and Old Icelandic Literature », dans Rory McTurk (dir.), *A Companion to Old Norse-Icelandic Literature and Culture*, Malden / Oxford / Carlton, Blackwell Publishing Ltd., 2005, p. 321-322.
[8] Voir Heather O'Donoghue, *English Poetry and Old Norse Myth: A History*, Oxford, Oxford University Press, 2014, p. 38-47.

Julia Zernack[1] sur les traductions allemandes de sagas islandaises, notamment la *Sammlung Thule*, cette monumentale entreprise de traduction de sagas islandaises en allemand dans les premières décennies du XXe siècle. Ces travaux nous ont conduite à affiner les dates de parution parfois incertaines de certaines traductions préalablement identifiées. Enfin, Worldcat nous a permis de compléter les dernières informations bibliographiques lacunaires (notamment sur les lieux de publication, lorsqu'ils étaient identifiables), ainsi que de corriger plusieurs erreurs[2]. Nous avons également ajouté quelques traductions existantes en français, qui avaient échappé aux outils de recherche précédents, très axés sur le travail de réception anglo-saxon et germanique des antiquités scandinaves au XIXe siècle et, à cet égard, révélateurs des disparités qui persistent jusqu'à nos jours entre les pays d'origine des voyageurs de notre corpus, dans la perspective de la maîtrise du discours sur l'Islande. Ainsi Paul-Henri Mallet disparaissait-il derrière son traducteur anglais Thomas Percy, tandis que Jean-Jacques Ampère, Xavier Marmier, Édélestand du Méril, Rosalie Du Puget, Frédéric Guillaume Bergmann, Eugène Beauvois ou encore Félix Wagner n'étaient pas mentionnés. Nous avons réintégré leurs publications à cette liste.

Nous faisons le choix de mettre à disposition de nos lectrices et lecteurs ce qui a d'abord été un outil de travail pour nous, en formulant le vœu que cela puisse constituer le support d'autres recherches, relatives ou non à la littérature de voyage.

[1] Voir Julia Zernack, *Bibliographie der deutschsprachigen Sagaübersetzungen 1791-1995*, Berlin, Freie Universität, Berliner Beiträge zur Skandinavistik, 4, 1997, p. 9-48 (voir particulièrement les p. 29-39, sur la *Sammlung Thule*).

[2] Les porteuses et porteurs du projet « Translated Sagas » de recensement des traductions des sagas islandaises ont formulé le vœu que leur soit signalée toute édition manquante, ainsi que toute erreur. Le présent travail leur sera donc adressé en guise de contribution scientifique. Comme elles et eux, nous ne prétendons pas avoir fait le tour de la question et nous amenderons avec plaisir cette liste.

Bibliographie

1594 [*Heimskringla*] Mortensen, Jens et Mattis Størssøn (trad.), *Norske kongers krønicke oc bedrift: indtil unge kong Haagens tiid som døde Anno Domini 1263: udset af gammel norske paa danske*, Copenhague, Hans Stockelman, 1594. [Danois]

1633 [*Heimskringla*] Claussøn Friis, Peder et Ole Worm (trad.), *Snorre Sturlessøns Norske kongers chronica*, Copenhague, Melchior Martzan, 1633. [Danois]

1636 (a) [*Bandamanna saga*] Worm, Ole (trad.), *RUNIR seu Danica literature antiquissima, vulgo Gothica dicta luci reddita, eller Literatura runica*, Copenhague, Melchior Martzan, 1636. [Latin, danois]

1636 (b) [*Brennu Njáls saga*] Worm, Ole (trad.), *RUNIR seu Danica literature antiquissima, vulgo Gothica dicta luci reddita, eller Literatura runica*, Copenhague, Melchior Martzan, 1636. [Latin, danois]

1636 (c) [*Eddukvæði*] Worm, Ole (trad.), *RUNIR seu Danica literature antiquissima, vulgo Gothica dicta luci reddita, eller Literatura runica*, Copenhague, Melchior Martzan, 1636. [Latin, danois]

1636 (d) [*Egils saga Skallagrímssonar*] Worm, Ole (trad.), *RUNIR seu Danica literature antiquissima, vulgo Gothica dicta luci reddita, eller Literatura runica*, Copenhague, Melchior Martzan, 1636. [Latin, danois]

1636 (e) [*Eyrbyggja saga*] Worm, Ole (trad.), *RUNIR seu Danica literature antiquissima, vulgo Gothica dicta luci reddita, eller Literatura runica*, Copenhague, Melchior Martzan, 1636. [Latin, danois]

1636 (f) [*Grettis saga Ásmundarsonar*] Worm, Ole (trad.), *RUNIR seu Danica literature antiquissima, vulgo Gothica dicta luci reddita, eller Literatura runica*, Copenhague, Melchior Martzan, 1636. [Latin, danois]

1636 (g) [*Kjalnesinga saga*] Worm, Ole (trad.), *RUNIR seu Danica literature antiquissima, vulgo Gothica dicta luci reddita, eller Literatura runica*, Copenhague, Melchior Martzan, 1636. [Latin, danois]

1636 (h) [*Ragnars saga loðbrókar*] Worm, Ole (trad.), *RUNIR seu Danica literature antiquissima, vulgo Gothica dicta luci reddita, eller Literatura runica*, Copenhague, Melchior Martzan, 1636. [Latin, danois]

1636 (i) [*Snorra Edda*] Worm, Ole (trad.), *RUNIR seu Danica literature antiquissima, vulgo Gothica dicta luci reddita, eller Literatura runica*, Copenhague, Melchior Martzan, 1636. [Latin, danois]

1636 (j) [*Víga-Glúms saga*] Worm, Ole (trad.), *RUNIR seu Danica literature antiquissima, vulgo Gothica dicta luci reddita, eller Literatura runica*, Copenhague, Melchior Martzan, 1636. [Latin, danois]

1651 (a) [*Bandamanna saga*] Worm, Ole (trad.), *RUNIR seu Danica literature antiquissima, vulgo Gothica dicta luci reddita, eller Literatura runica*, Copenhague, M. Martzan & G. Holst, 1651. [Latin, danois]

1651 (b) [*Brennu Njáls saga*] Worm, Ole (trad.), *RUNIR seu Danica literature antiquissima, vulgo Gothica dicta luci reddita, eller Literatura runica*, Copenhague, M. Martzan & G. Holst, 1651. [Latin, danois]

1651 (c) [*Eddukvæði*] Worm, Ole (trad.), *RUNIR seu Danica literature antiquissima, vulgo Gothica dicta luci reddita, eller Literatura runica*, Copenhague, M. Martzan & G. Holst, 1651. [Latin, danois]

1651 (d) [*Egils saga Skallagrímssonar*] Worm, Ole (trad.), *RUNIR seu Danica literature antiquissima, vulgo Gothica dicta luci reddita, eller Literatura runica*, Copenhague, M. Martzan & G. Holst, 1651. [Latin, danois]

1651 (e) [*Eyrbyggja saga*] Worm, Ole (trad.), *RUNIR seu Danica literature antiquissima, vulgo Gothica dicta luci reddita, eller Literatura runica*, Copenhague, M. Martzan & G. Holst, 1651. [Latin, danois]

1651 (f) [*Grettis saga Ásmundarsonar*] Worm, Ole (trad.), *RUNIR seu Danica literature antiquissima, vulgo Gothica dicta luci reddita, eller Literatura runica*, Copenhague, M. Martzan & G. Holst, 1651. [Latin, danois]

1651 (g) [*Kjalnesinga saga*] Worm, Ole (trad.), *RUNIR seu Danica literature antiquissima, vulgo Gothica dicta luci reddita, eller Literatura runica*, Copenhague, M. Martzan & G. Holst, 1651. [Latin, danois]

1651 (h) [*Ragnars saga loðbrókar*] Worm, Ole (trad.), *RUNIR seu Danica literature antiquissima, vulgo Gothica dicta luci reddita, eller Literatura runica*, Copenhague, M. Martzan & G. Holst, 1651. [Latin, danois]

1651 (i) [*Snorra Edda*] Worm, Ole (trad.), *RUNIR seu Danica literature antiquissima, vulgo Gothica dicta luci reddita, eller Literatura runica*, Copenhague, M. Martzan & G. Holst, 1651. [Latin, danois]

1651 (j) [*Víga-Glúms saga*] Worm, Ole (trad.), *RUNIR seu Danica literature antiquissima, vulgo Gothica dicta luci reddita, eller Literatura runica*, Copenhague, M. Martzan & G. Holst, 1651. [Latin, danois]

1664 [*Eddukvæði*] Verelius, Olof (trad.), *Gothrici & Rolfi Westrogothiae Regum Historia Lingua Antiqua Gothica*, Uppsala, Henricus Curio, 1664. [Latin]

1665 (a) [*Eddukvæði*] Ólafsson, Magnús et Peder Hansen Resen (trad. et éd.), *Ethica Odini pars Eddæ Sæmundi vocata Haavamaal*, Copenhague, Henrici Godiani, 1665. [Islandais, danois, latin]

1665 (b) [*Eddukvæði*] Ólafsson, Magnús et Peder Hansen Resen (trad. et éd.), *Philosophia antiquissima Norvego-Danica dicta Woluspa*, Copenhague, Henrici Godiani, 1665. [Islandais, danois, latin]

1665 (c) [*Snorra Edda*] Ólafsson, Magnús et Peder Hansen Resen (trad. et éd.), *Edda Islandorum*, Copenhague, Henrici Godiani, 1665. [Islandais, danois, latin]

1665 (d) [*Snorra Edda*] Ólafsson, Magnús et Peder Hansen Resen (trad. et éd.), *Philosophia antiquissima Norvego-Danica dicta Woluspa*, Copenhague, Henrici Godiani, 1665. [Islandais, danois, latin]

1680 (a) [*Ljósvetninga saga*] Thorláksson, Guðmundur (éd.), *Ljósvetninga saga*, Copenhague, 1690. [Islandais]

1680 (b) [*Þorsteins saga Víkingssonar*] Reenhielm, Jacob Isthmén (trad.), *Thorstens Viikings-sons saga*, Uppsala, Henricus Curio, 1680. [Suédois]

1689 (a) [*Bárðar saga Snæfellsáss*] Bartholin, Thomas (trad. et éd.), *Antiquitatum Danicarum de causis contemptae a Danis adhuc gentilibus mortis libri tres*, 3 vol., Copenhague, Joh. Phil. Bockenhoffer, 1689. [Latin, islandais]

1689 (b) [*Brennu Njáls saga*] Bartholin, Thomas (trad. et éd.), *Antiquitatum Danicarum de causis contemptae a Danis adhuc gentilibus mortis libri tres*, 3 vol., Copenhague, Joh. Phil. Bockenhoffer, 1689. [Latin, islandais]

1689 (c) [*Eddukvæði*] Bartholin, Thomas (trad. et éd.), *Antiquitatum Danicarum de causis contemptae a Danis adhuc gentilibus mortis libri tres*, 3 vol., Copenhague, Joh. Phil. Bockenhoffer, 1689. [Latin, islandais]

1689 (d) [*Egils saga Skallagrímssonar*] Bartholin, Thomas (trad. et éd.), *Antiquitatum Danicarum de causis contemptae a Danis adhuc gentilibus mortis libri tres*, 3 vol., Copenhague, Joh. Phil. Bockenhoffer, 1689. [Latin, islandais]

1689 (e) [*Eiríks saga rauða*] Bartholin, Thomas (trad. et éd.), *Antiquitatum Danicarum de causis contemptae a Danis adhuc gentilibus mortis libri tres*. 3 vol., Copenhague, Joh. Phil. Bockenhoffer, 1689. [Latin, islandais]

1689 (f) [*Gísla saga Súrssonar*] Bartholin, Thomas (trad. et éd.), *Antiquitatum Danicarum de causis contemptae a Danis adhuc gentilibus mortis libri tres*, 3 vol., Copenhague, Joh. Phil. Bockenhoffer, 1689. [Latin, islandais]

1689 (g) [*Grettis saga Ásmundarsonar*] Bartholin, Thomas (trad. et éd.), *Antiquitatum Danicarum de causis contemptae a Danis adhuc gentilibus mortis libri tres*, 3 vol., Copenhague, Joh. Phil. Bockenhoffer, 1689. [Latin, islandais]

1689 (h) [*Heimskringla*] Bartholin, Thomas (trad. et éd.), *Antiquitatum Danicarum de causis contemptae a Danis adhuc gentilibus mortis libri tres*, 3 vol., Copenhague, Joh. Phil. Bockenhoffer, 1689. [Latin, islandais]

1689 (i) [*Kjalnesinga saga*] Bartholin, Thomas (trad. et éd.), *Antiquitatum Danicarum de causis contemptae a Danis adhuc gentilibus mortis libri tres*, 3 vol., Copenhague, Joh. Phil. Bockenhoffer, 1689. [Latin, islandais]

1689 (j) [*Kjalnesinga saga*] Bartholin, Thomas (trad. et éd.), *Antiquitatum Danicarum de causis contemptae a Danis adhuc gentilibus mortis libri tres*, 3 vol., Copenhague, Joh. Phil. Bockenhoffer, 1689. [Latin, islandais]

1689 (k) [*Kormáks saga*] Bartholin, Thomas (trad. et éd.), *Antiquitatum Danicarum de causis contemptae a Danis adhuc gentilibus mortis libri tres*, 3 vol., Copenhague, Joh. Phil. Bockenhoffer, 1689. [Latin, islandais]

1689 (l) [*Laxdæla saga*] Bartholin, Thomas (trad. et éd.), *Antiquitatum Danicarum de causis contemptae a Danis adhuc gentilibus mortis libri tres*, 3 vol., Copenhague, Joh. Phil. Bockenhoffer, 1689. [Latin, islandais]

1689 (m) [*Ljósvetninga saga*] Bartholin, Thomas (trad. et éd.), *Antiquitatum Danicarum de causis contemptae a Danis adhuc gentilibus mortis libri tres*, 3 vol., Copenhague, Joh. Phil. Bockenhoffer, 1689. [Latin, islandais]

1689 (n) [*Ragnars saga loðbrókar*] Bartholin, Thomas (trad. et éd.), *Antiquitatum Danicarum de causis contemptae a Danis adhuc gentilibus mortis libri tres*, 3 vol., Copenhague, Joh. Phil. Bockenhoffer, 1689. [Latin, islandais]

1689 (o) [*Snorra Edda*] Bartholin, Thomas (trad. et éd.), *Antiquitatum Danicarum de causis contemptae a Danis adhuc gentilibus mortis libri tres*, 3 vol., Copenhague, Joh. Phil. Bockenhoffer, 1689. [Latin, islandais]

1689 (p) [*Víga-Glúms saga*] Bartholin, Thomas (trad. et éd.), *Antiquitatum Danicarum de causis contemptae a Danis adhuc gentilibus mortis libri tres*, 3 vol., Copenhague, Joh. Phil. Bockenhoffer, 1689. [Latin, islandais]

1693 [*Fóstbræðra saga*] Salan, Petter (trad.), *Fostbrödernas, Eigles och Asmunds saga. Af gamla göthiskan uttolkad och med nödige anmärkningar förklarad af Petter Salan*, Uppsala, 1693. [Suédois]

1697 (a) [*Grænlendinga saga*] Ólafsson, Guðmundur et Johan Fredrich Peringskiöld (trad.), *Heims Kringla: Eller Snorre Sturlusons Nordländske Konunga Sagor. Sive Historiæ Regum Septentrionalium*, Stockholm, Wankivianus, 1697-1700, p. 326-350. [Suédois, latin]

1697 (b) [*Grænlendinga saga*] Schøning, Gerhard et Skúli Þórðarson Thorlacius (trad.), « De navigatione Biarnii, filii Herjulfi », dans *Heimskringla edr Noregs konungasögor*, Copenhague, Augusti Friderici Steinii, 1697, p. 304-326. [Latin]

1697 (c) [*Heimskringla*] Peringskiöld, Johan Fredrich et Guðmundur Ólafsson (trad.), *Heims Kringla, Eller Snorre Sturlusons Nordländske Konunga Sagor. Sive Historiæ Regum Septentrionalium*, Stockholm, Wankivianus, 1697. [Suédois, latin]

1697 (d) [*Þorsteins saga Víkingssonar*] Rudbeck, Olof (trad. et éd.), « Sagan af Þorsteine Wijkings Syne », dans *Ketilli Haengii et Grimonis Hirsutigenae patris et filii historia seu res gestae ex antiqua lingua Norvagica in Latinum*, Uppsala, 1697. [Islandais, suédois, latin]

1716 [*Íslendingabók*] Anonyme (trad.), *Aræ Multischii Schedæ De Islandia: Accedit Dissertatio De Aræ Musiscii Vita & Scriptis*, Copenhague, 1716. [Latin]

1733 [*Íslendingabók*] Bussæus, Andreas (trad.), *Arii Thorgilsis filii, cognomento Froda id est multiscii vel, polyhistoris, in Islandia qvondam presbyteri, primi in septentrione historici, Schedae, seu Libellus de Is-landia, Islendingabok dictus*, Copenhague, Schmidtgen, 1733. [Islandais, latin]

1737 (a) [*Friðþjófs saga hins frækna*] Björner, Erik Julius (trad.), « Sagan af Friþþiofe Frækna », dans *Nordiska Kämpa Dater. I en Sagoflock samlade Om forna Kongar och Hjältar. För hwilken, förutan et ständigt Ättartahl På alla befintliga Swenska Kongar och Drottningar, Äfwen Et Företal finnes [...]. Volumen Historicum, Continens Variorum in orbe Hyperboreo Antiquo Regum, Heroum Et Pugilum Res praeclare & mirabiliter gestas. Accessit, praeter Conspectum Genealogicum Svethicorum Regum & Reginarum Accuratissimum, Etiam Praefatio De Causis editi hujus Operis [...]*, Stockholm, Horm, 1737, p. 44. [Suédois, latin]

1737 (b) [*Ragnars saga loðbrókar*] Björner, Erik Julius (trad.), « Sagan af Ragnari Loðbrok og Sonum hanns », dans *Nordiska Kämpa Dater. I en Sagoflock samlade Om forna Kongar och Hjältar. För hwilken, förutan et ständigt Ättartahl På alla befintliga Swenska Kongar och Drottningar, Äfwen Et Företal finnes [...]. Volumen Historicum, Continens Variorum in orbe Hyperboreo Antiquo Regum, Heroum Et Pugilum Res praeclare & mirabiliter gestas: Accessit, praeter Conspectum Genealogicum Svethicorum Regum & Reginarum Accuratissimum, Etiam Praefatio De Causis editi hujus Operis [...]*, Stockholm, Horm, 1737, p. 65. [Suédois, latin]

1738 [*Egils saga Skallagrímssonar*] Nitter, Truid (trad.), *En Historie Om Eigill Skallagrimssøn. Udsat af Islandsk paa Latin, og af Latin paa Dansk, og nu forbedret med nogle Vers og Riim af T. N. […]*, Copenhague, 1738. [Latin, danois]

1744 [*Íslendingabók*] Bussæus, Andreas (trad.), *Frodæ, filii Arii Thorgilsis Liber Historicus de Islandia una cum clarissimi viri Andreæ Bussæi versione latina [...]*, Copenhague, Christ. Gottl. Mengel *et socium*, 1744. [Latin]

1746 [*Eddukvæði*] Göransson, Johan (trad.), *De Yfverborna Atlingars, eller, Sviogötars ok Nordmänners, Edda [...]: Hyperboreorum Atlantiorum, seu, Suigotorum et Nordmannorum Edda [...]: iam demum versione Svionica donata, accedente Latina; una cum praefatione de Eddae antiquitate indole*, Uppsala, Hecht, 1746. [Suédois]

1750 [*Eddukvæði*] Göransson, Johan (trad.), *De Yfverborna Atlingars, eller, Sviogötars ok Nordmänners, Edda [...]: Hyperboreorum Atlantiorum, seu, Suigotorum et Nordmannorum Edda [...]: iam demum versione Svionica donata, accedente Latina; una cum praefatione de Eddae antiquitate indole*, Stockholm, Merckell, 1750. [Suédois]

1756 (a) [*Bárðar saga Snæfellsáss*] Markússon, Björn (éd.), « Bárðar saga Snæfellsáss », dans *Ágætar Fornmanna sögur*, Hólar í Hjaltadal, Halldore Eriks-Syne, 1756. [Islandais]

1756 (b) [*Eddukvæði*] Mallet, Paul Henri (trad.), *Monumens de la mythologie et de la poésie des Celtes et particulièrement des anciens Scandinaves*, Copenhague, C. Philibert, 1756. [Français]

1756 (c) [*Gísla saga Súrssonar*] Markússon, Björn (éd.), « Gísla saga Súrssonar », dans *Ágætar Fornmanna sögur*, Hólar í Hjaltadal, Halldore Eriks-Syne, 1756. [Islandais]

1756 (d) [*Harðar saga og Hólmverja*] Markússon, Björn (éd.), « Harðar saga og Hólmverja », dans *Ágætar Fornmanna sögur*, Hólar í Hjaltadal, Halldore Eriks-Syne, 1756. [Islandais]

1756 (e) [*Heimskringla*] Mallet, Paul Henri (trad.), *Monumens de la mythologie et de la poésie des Celtes et particulièrement des anciens Scandinaves*, Copenhague, C. Philibert, 1756. [Français]

1756 (f) [*Kjalnesinga saga*] Markússon, Björn (éd.), « Kialnesinga saga », dans *Ágætar Fornmanna sögur*, Hólar í Hjaltadal, Halldore Eriks-Syne, 1756. [Islandais]

1756 (g) [*Ragnars saga loðbrókar*] Mallet, Paul Henri (trad.), *Monumens de la mythologie et de la poésie des Celtes et particulièrement des anciens Scandinaves*, Copenhague, C. Philibert, 1756. [Français]

1756 (h) [*Snorra Edda*] Mallet, Paul Henri (trad.), *Monumens de la mythologie et de la poésie des Celtes et particulièrement des anciens Scandinaves*, Copenhague, C. Philibert, 1756. [Français]

1756 (i) [*Víga-Glúms saga*] Markússon, Björn (éd.), « Víga-Glúms saga », dans *Ágætar Fornmanna sögur*, Hólar í Hjaltadal, Halldore Eriks-Syne, 1756. [Islandais]

1757 [*Heimskringla*] Claussøn Friis, Peder (trad.), *Snorre Sturlesens Norske Kongers Krønike*, Copenhague, F. C. Godich, 1757. [Danois]

1763 (a) [*Eddukvæði*] Guynement de Keralio (trad.), Louis-Félix. « Vaulospa: Ou L'Oracle de la Sybille », dans *Collection De Differens Morceaux : Sur l'Histoire naturelle & civile de pays du Nord, sur l'Histoire naturelle en générale, sur d'autres sciences, sur différens arts ; traduits de l'allemand, du suédois, du latin, avec des notes du traducteur*, Paris, Davidts, 1763, p. 27-59. [Français]

1763 (b) [*Eddukvæði*] Mallet, Paul Henri (trad.), *Monumens de la mythologie et de la poésie des Celtes et particulièrement des anciens Scandinaves*, Genève, Barde, Manget et Cie, Imprimeurs-Libraires, 1763. [Français]

1763 (c) [*Egils saga Skallagrímssonar*] Percy, Thomas (trad.), « The Ransome of Egill the Scald », dans *Five Pieces of Runic Poetry*, Londres, R. & J. Dodsley, 1763, p. 43-56. [Anglais]

1763 (d) [*Heimskringla*] Mallet, Paul Henri (trad.), *Monumens de la mythologie et de la poésie des Celtes et particulièrement des anciens Scandinaves*, Genève, Barde, Manget et Cie, Imprimeurs-Libraires, 1763. [Français]

1763 (e) [*Ragnars saga loðbrókar*] Mallet, Paul Henri (trad.), *Monumens de la mythologie et de la poésie des Celtes et particulièrement des anciens Scandinaves*, Genève, Barde, Manget et Cie, Imprimeurs-Libraires, 1763. [Français]

1763 (f) [*Ragnars saga loðbrókar*] Percy, Thomas (trad.), « The Dying Ode of Regner Lodbrog », dans *Five Pieces of Runic Poetry*, Londres, R. & J. Dodsley, 1763, p. 23-42. [Anglais]

1763 (g) [*Snorra Edda*] Mallet, Paul Henri (trad.), *Monumens de la mythologie et de la poésie des Celtes et particulièrement des anciens Scandinaves*, Genève, Barde, Manget et Cie, Imprimeurs-Libraires, 1763. [Français]

1765 [*Snorra Edda*] Schütze, Gottfried (trad.), *Herrn Professor Mallets Geschichte von Dänemark: Aus dem Französischen übersetzt*, 3 vol., Rostock & Greifswald, Röse, 1765-1779. [Allemand]

1770 (a) [*Brennu Njáls saga*] Percy, Thomas (trad.), *Northern Antiquities, or a Description of the Manners, Customs, Religion and Laws of the Ancient Danes*, vol. 1, Londres, T. Carnan & Co., 1770, p. 339-345. [Anglais]

1770 (b) [*Eddukvæði*] Percy, Thomas (trad.), *Northern Antiquities, or a Description of the Manners, Customs, Religion and Laws of the Ancient Danes*, vol. 2, Londres, T. Carnan & Co., 1770. [Anglais]

1770 (c) [*Eiríks saga rauða*] Percy, Thomas (trad.), *Northern Antiquities, or a Description of the Manners, Customs, Religion and Laws of the Ancient Danes*, vol. 1, Londres, T. Carnan & Co., 1770, p. 251-261. [Anglais]

1770 (d) [*Heimskringla*] Percy, Thomas (trad.), *Northern Antiquities, or a Description of the Manners, Customs, Religion and Laws of the Ancient Danes*, vol. 2, Londres, T. Carnan & Co., 1770. [Anglais]

1770 (e) [*Ragnars saga loðbrókar*] Percy, Thomas (trad.), *Northern Antiquities, or a Description of the Manners, Customs, Religion and Laws of the Ancient Danes*, vol. 2, Londres, T. Carnan & Co., 1770. [Anglais]

1770 (f) [*Snorra Edda*] Percy, Thomas (trad.), *Northern Antiquities, or a Description of the Manners, Customs, Religion and Laws of the Ancient Danes*, Londres, T. Carnan & Co., 1770. [Anglais]

1772 (a) [*Brennu Njáls saga*] Olavius, Olaus (trad. et éd.), *Sagan af Niali Þorgeirssyni ok sonum hans; Utgefin efter gaumlum skinnbokum*, Copenhague, Thiele, 1772. [Islandais, latin]

1772 (b) [*Eddukvæði*] Denis, Johann Nepomuk Cosmas Michael (trad.), *Die Lieder Sineds Des Barden: mit Vorberichten und Anmerkungen*, Vienne, Johann Thomas Edlen von Trattnern, 1772. [Allemand]

1773 [*Kristni saga*] Finnsson, Hannes et Bolle Willum Luxdorph (trad. et éd.), *Kristni-Saga, sive Historia religionis christianae in Islandiam introductae; nec non Pattr af Isleifi biskupi, sive Narratio de Isleifo Episcopo; ex manuscriptis Legati Magnaeani cum interpretatione latina, notis, chronologia, tabulis genealogicis, & indicibus*, Copenhague, F. C. Godich, 1773. [Islandais, latin]

1774 [*Landnámabók*] Finnsson, Hannes (trad. et éd.), *Islands Landnamabok hoc est Liber originum Islandiae*, Copenhague, Augusti Friderici Steinii, 1774. [Islandais, latin]

1775 [*Gunnlaugs saga ormstungu*] Eiríksson, Jón et Árni Magnússon (trad. et éd.), *Sagan af Gunnlaugi ormstungu ok skalld-Rafni, sive Gunnlaugi vermilingvis & Rafnis poetæ vita*, Copenhague, F. C. Godich, 1775. [Islandais, latin]

1777 (a) [*Grænlendinga saga*] Schøning, Gerhard et Skúli Þórðarson Thorlacius (trad. et éd.), « De navigatione Biarnii, filii Herjulfi », dans *Heimskringla edr Noregs konungasögor*, Copenhague, Augusti Friderici Steinii, 1777, p. 304-326. [Islandais, latin]

1777 (b) [*Heimskringla*] Schøning, Gerhard et Skúli Þórðarson Thorlacius (trad. et éd.), *Heimskringla edr Noregs konungasögor*, Copenhague, Augusti Friderici Steinii, 1777. [Islandais, latin]

1777 (c) [*Snorra Edda*] Schimmelmann Jacob (trad.), *Snorri Sturluson: Die isländische Edda*, Stettin, Struck, 1777. [Allemand]

1778 [*Gunnlaugs saga ormstungu*] Abrahamson, W. H. F. (trad.), « Fortællingen om Gunlaug Ormetunge og Rave Skald », dans *Det Almindelige danske Bibliothek. Et Maaneds-Skrift*, 1778, 4, p. 276-319 ; 1779, 1, p. 25-45. [Danois]

1779 (a) [*Eddukvæði*] Herder, Johann Gottfried (von) (trad.), « Völuspá », dans *Volkslieder*, vol. 2, Leipzig, Weygandsche Buchhandlung, 1779. [Allemand]

1779 (b) [*Eddukvæði*] Sandvig, Bertel Christian (trad.), « Vegtamskviða » et « Hávamál (Runatal), dans *Danske Sange af det aldste Tidsrum*, Copenhague, 1779. [Danois]

1779 (c) [*Eddukvæði*] Thorkelín, Grímur Jónsson (trad. et éd.), *Váfþrúðnismál sive Odarum Eddæ Sæmundianæ una. Ex cod. membr Biblioth. Beg. cum versione lat., varietate lectionum, notis philol.-criticis, indiceqve vocum pro stip. commun. Regiæ opponentium exammi sistit Grim. Johs. Thorkelin*, Copenhague, 1779. [Islandais, latin]

1782 [*Egils saga Skallagrímssonar*] Þorkelsson, Jón (éd.), *Sagan af Agli Skallagrímssyni*, Hrappsey, Moberg, 1782. [Islandais]

1783 [*Eddukvæði*] Sandvig, Bertel Christian (trad.), *Førsog til en Oversættelse af Sæmunds Edda*, 2 vol., Copenhague, Peder Horrebow, 1783-1785. [Danois]

1786 (a) [*Brennu Njáls saga*] Johnstone, James (trad.), *Antiquitates Celto-Scandicae, sive, Series rerum gestarum inter nationes Britannicarum insularum et gentes septentrionales: ex Snorrone, Land-nama-boc, Egilli Scallagrimi-saga, Niála-saga, O. Tryggvasonar-saga, Orkneyinga-saga, Hriggiar-stikki, Knytlinga-saga, Speculo regali &c.*, Copenhague, 1786. [Latin]

1786 (b) [*Egils saga Skallagrímssonar*] Johnstone, James (trad.), *Antiquitates Celto-Scandicae, sive, Series rerum gestarum inter nationes Britannicarum insularum et gentes septentrionales: ex Snorrone, Land-nama-boc, Egilli Scallagrimi-saga, Niála-saga, O. Tryggvasonar-saga, Orkneyinga-saga, Hriggiar-stikki, Knytlinga-saga, Speculo regali &c.*, Copenhague, 1786. [Latin]

1786 (c) [*Friðþjófs saga hins frækna*] Samsøe, Ole Johann (trad.), « Frithiof, en Fortælling », dans *Minerva*, 1786, p. 60-86. [Danois]

1786 (d) [*Landnámabók*] Johnstone, James (trad.), *Antiquitates Celto-Scandicae, sive, Series rerum gestarum inter nationes Britannicarum insularum et gentes septentrionales: ex Snorrone, Land-nama-boc, Egilli Scallagrimi-saga, Niála-saga, O. Tryggvasonar-saga, Orkneyinga-saga, Hriggiar-stikki, Knytlinga-saga, Speculo regali &c.*, Copenhague, 1786. [Latin]

1786 (e) [*Snorra Edda*] Johnstone, James (trad.), *Antiquitates Celto-Scandicae, sive, Series rerum gestarum inter nationes Britannicarum insularum et gentes septentrionales: ex Snorrone, Land-nama-boc, Egilli Scallagrimi-saga, Niála-saga, O. Tryggvasonar-saga, Orkneyinga-saga, Hriggiar-stikki, Knytlinga-saga, Speculo regali &c.*, Copenhague, 1786. [Latin]

1786 (f) [*Víga-Glúms saga*] Pétursson, Guðmundur et Frederik Thorkelin (trad. et éd.), *Viga-Glums saga, sive Vita Viga-Glumi Cujus textus ad fidem præstantissimi codicis membranei diligenter exactus est, & collatus cum multis libris chartaceis. Cum versione latina; paucis notulis ad sensum pertinentibus; varietate lectionis in latinum versa, & criticis observationibus mixta; carminum in ordinem prosaicum redactione, & indice triplici; uno rerum memorabilium, altero chronologico, tertio vocum & phrasium; qvi etiam commentarii vicem in loca difficiliora sustinet. E manuscriptis legati Magnæani*, Copenhague, August Frederik Stein, 1786. [Islandais, latin]

1787 (a) [*Eddukvæði*] Mallet, Paul Henri (trad.), *Eddas ou Monumens de la mythologie et de la poésie des anciens peuples du Nord*, Genève, Barde, Manget & Cie / Paris, Buisson, 1787. [Français]

1787 (b) [*Eddukvæði*] Thorkelin, Frederik (trad. et éd.), *Edda Sæmundar hinns fróda. Edda rhythmica seu antiqvior, vulgo Sæmundina dicta*, 3 vol., Copenhague, Sumptibus Legati Magnæani et Gyldendalii, 1787, 1818, 1828. [Islandais, latin]

1787 (c) [*Eyrbyggja saga*] Suhm, Peter Frederik et Grímur Jónsson Thorkelín (trad. et éd.), *Eyrbyggja-saga sive Eyranorum historia*, Copenhague, Augusti Friderici Steinii, 1787. [Islandais, latin]

1787 (d) [*Heimskringla*] Mallet, Paul Henri (trad.), *Eddas ou Monumens de la mythologie et de la poésie des anciens peuples du Nord*, Genève, Barde, Manget & Cie / Paris, Buisson, 1787. [Français]

1787 (e) [*Ragnars saga loðbrókar*] Mallet, Paul Henri (trad.), *Eddas ou Monumens de la mythologie et de la poésie des anciens peuples du Nord*, Genève, Barde, Manget & Cie / Paris, Buisson, 1787. [Français]

1787 (f) [*Snorra Edda*] Mallet, Paul Henri (trad.), *Eddas ou Monumens de la mythologie et de la poésie des anciens peuples du Nord*, Genève, Barde, Manget & Cie / Paris, Buisson, 1787. [Français]

1788 (a) [*Eyrbyggja saga*] Thorkelín, Grímur Jónsson (trad.), « Two Short Accounts of Discoveries made by the Icelandic Navigators in the Ninth Century », dans *Fragments of English and Irish History in the ninth and tenth century, in two parts*, Londres, John Nichols, 1788, p. 61-67. [Anglais]

1788 (b) [*Laxdæla saga*] Thorkelín, Grímur Jónsson (trad.), « A Fragment of Irish History, or a Voyage to Ireland Undertaken from Iceland in the Tenth Century », dans *Fragments of*

English and Irish History in the ninth and tenth century, in two parts, Londres, John Nichols, 1788, p. 1-59. [Anglais]

1789 [*Eddukvæði*] Gräter, Friedrich David (trad.), *Nordische Blumen*, Leipzig, Gräff, 1789. [Allemand]

1796 [*Friðþjófs saga hins frækna*] Samsøe, Ole Johann (trad.), « Frithiof, en Fortælling », dans *Efterladte digteriske Skrifter*, Copenhague, Johan Frederik Schultz, 1796. [Danois]

1797 [*Eddukvæði*] Cottle, Amos Simon (trad.), *Icelandic Poetry, or the Edda of Sæmund Translated into English Verse*, Bristol, N. Biggs, 1797. [Anglais]

1800 (a) [*Eddukvæði*] Møinichen, Jacob Bærent (trad.), *Nordiske Folks Overtroe, Guder, Fabler og Helte*, Copenhague, F. Brummer, 1800. [Danois]

1800 (b) [*Ragnars saga loðbrókar*] Bonstetten, Karl Victor (von), (trad.), « Saga von Ragnard Lodbrock und seinen Söhnen », dans *Neue Schriften*, Copenhague, Friedrich Brummer, 1800, p. 201-307. [Allemand]

1801 [*Eddukvæði*] Sjöborg, Nils H. (trad.), *Rigs-mal: Carmen Gothicum, antiquissimam Scaniæ historiam illustrans: Præsss: Nic. Henr. Sjöborg: Resp.: Emanuel Wenster*., Lund, Berling, 1801. [Latin]

1805 [*Friðþjófs saga hins frækna*] Samsøe, Ole Johann (trad.), « Frithiof, en Fortælling », dans *Efterladte digteriske Skrifter*, Copenhague, Johan Frederik Schultz, 1805. [Danois]

1807 [*Eddukvæði*] Oehlenschläger, Adam Gottlob (trad.), *Nordiske Digte*, Copenhague, Seidelin, 1807. [Danois]

1808 [*Snorra Edda*] Nyerup, Rasmus (trad.), *Edda eller Skandinavernes hedenske gudelære*, Copenhague, Seidelin, 1808. [Danois]

1809 (a) [*Brennu Njáls saga*] Jónsson, Jón, P. F. Suhm et Skúli Þórðarson (trad.), *Nials-saga. Historia Niali et filiorum, latine reddita, cum adjecta chronologia, variis textus islandici lectionibus, earumque crisi, nec non glossario et indice rerum ac locorum*, Copenhague, Thiele, 1809. [Latin]

1809 (b) [*Eddukvæði*] Percy, Thomas (trad.), *Northern Antiquities, or a Description of the Manners, Customs, Religion and Laws of the Ancient Danes*, Londres, T. Carnan & Co., 1809. [Anglais]

1809 (c) [*Egils saga Skallagrímssonar*] Magnússon, Guðmundur (trad.), *Egils saga, sive Egilli Skallagrimii vita. Ex manuscriptis legati Arna-Magnæani cum interpretatione latina notis chronologia et tribus tabb. Æneis*, Copenhague, Thiele, 1809. [Latin]

1809 (d) [*Egils saga Skallagrímssonar*] Percy, Thomas (trad.), *Northern Antiquities, or a Description of the Manners, Customs, Religion and Laws of the Ancient Danes*, Londres, T. Carnan & Co., 1809. [Anglais]

1809 (e) [*Flóamanna saga*] Thorlacius, Birgir Skúlason (trad.), *En Nordisk Helt fra det tiende Aarhundrede. Historie Thorgils's, kaldet Orrabeens-Stifsöns*, Copenhague, Det Skandinaviske Litteraturselskabs Skrifter, 1809. [Danois]

1809 (f) [*Snorra Edda*] Percy, Thomas (trad.), *Northern Antiquities, or a Description of the Manners, Customs, Religion and Laws of the Ancient Danes*, Londres, T. Carnan & Co., 1809. [Anglais]

1812 (a) [*Eddukvæði*] Hagen, Friedrich Heinrich (von der) (trad.), *Lieder der älteren oder Sämundischen Edda, zum erstenmal herausgegeben. Mit einer geschichtlichen Einleitung über die Nordischen und Deutschen Darstellungen des Nibelungen-Mythus*, Berlin, Spener, 1812, p. [Allemand]

1812 (b) [*Finnboga saga ramma*] Werlauff, E. C. (trad.), « Finnboge hiin Stærkes Levnetsbeskrivelse », dans *Vatnsdæla saga ok Saga af Finnboga hinum rama. Vatnsdølernes Historie og Finnboge hiin Stærkes Levnet*, Copenhague, Commission hos Hofboghandler Schubothe / C. F. Schubart, 1812, p. 207-361. [Danois]

1812 (c) [*Gunnlaugs saga ormstungu*] Grundtvig, Nicolai Frederik Severin (trad.), « Gunlaugs og Rafns Saga », dans *Saga. Nytaarsgave for 1812*, Copenhague, 1812, p. 1-50. [Danois]

1812 (d) [*Vatnsdæla saga*] Werlauff, E. C. (trad.), « Vatnsdølernes Historie », dans *Vatnsdæla saga ok Saga af Finnboga hinum rama. Vatnsdølernes Historie og Finnboge hiin Stærkes Levnet*, Copenhague, Commission hos Hofboghandler Schubothe / C. F. Schubart, 1812, p. 1-205. [Danois]

1813 (a) [*Ragnars saga loðbrókar*] Hagen, Friedrich Heinrich (von der) (trad.), « Volsunga- oder Sigurthar Fasnisbana-Saga » et « Ragnar Lodbroks-Saga », dans *Altnordische Sagen und Lieder welche zum Fabelkreis des Heldenbuchs und der Nibelungen gehören*, vol. 2, Breslau, Grass und Barth, 1813, p. 3-118 et p. 121-186 [Islandais]

1813 (b) [*Snorra Edda*] Hagen, Friedrich Heinrich (von der) (trad.), « Aus der jüngern oder Snorri'schen Edda », dans *Altnordische Sagen und Lieder welche zum Fabelkreis des Heldenbuchs und der Nibelungen gehören*, vol. 1, Breslau, Grass und Barth, 1813, p. 3-16. [Islandais]

1814 (a) [*Eddukvæði*] Hagen, Friedrich Heinrich (von der) (trad.), *Die Edda-Lieder von den Nibelungen zum erstenmal verdeutscht und erklärt*, Breslau, Max, 1814 [Allemand]

1814 (b) [*Eyrbyggja saga*] Scott, Walter (trad.), « Abstract of the Eyrbiggja-Saga », dans *Illustrations of Northern Antiquities, from the earlier Teutonic and Scandinavian romances*, Édimbourg / Londres, J. Ballantyne and Co., Longman, Hurst, Rees, Orme, and Brown, 1814, p. 475-513. [Anglais]

1814 (c) [*Friðþjófs saga hins frækna*] Samsøe, Ole Johann et Knud Lyne Rahbek (trad.), *Frithiof, Hildur och Halfdans söner. Trenne nordiska sagor utur O. J. Samsöes af Rahbek utgifna skrifter*, Stockholm, 1814. [Suédois]

1815 (a) [*Eddukvæði*] Jacob, Grimm et Wilhelm Grimm (trad.), *Lieder der Alten Edda*, Berlin, Realschulbuchhandlung, 1815. [Islandais, allemand]

1815 (b) [*Ragnars saga loðbrókar*] Hagen, Friedrich Heinrich (von der) (trad.), « Volsunga-Saga oder Sigurd der Fafnirstödter und die Niflungen », dans *Nordische Heldenromane*, vol. 4, Breslau, Max, 1815. [Allemand]

1816 (a) [*Bandamanna saga*] Lachmann, Karl et Peter Erasmus Müller (trad.), « Bandamannasaga », dans *Sagaenbibliothek des Skandinavischen Alterthums in Auszügen, mit litterarischen Nachweisungen*, Berlin, Realschulbuchhandlung, 1816, p. 227-228. [Allemand]

1816 (b) [*Brennu Njáls saga*] Lachmann, Karl et Peter Erasmus Müller (trad.), « Niala », dans *Sagaenbibliothek des Skandinavischen Alterthums in Auszügen, mit litterarischen Nachweisungen*, Berlin, Realschulbuchhandlung, 1816, p. 37-45. [Allemand]

1816 (c) [*Eddukvæði*] Lachmann, Karl et Peter Erasmus Müller (trad.), « Are Frodes Scheda », dans *Sagaenbibliothek des Skandinavischen Alterthums in Auszügen, mit litterarischen Nachweisungen*, Berlin, Realschulbuchhandlung, 1816, p. 23-26. [Allemand]

1816 (d) [*Egils saga Skallagrímssonar*] Lachmann, Karl et Peter Erasmus Müller (trad.), « Eigla », dans *Sagaenbibliothek des Skandinavischen Alterthums in Auszügen, mit litterarischen Nachweisungen*, Berlin, Realschulbuchhandlung, 1816, p. 81-96. [Allemand]

1816 (e) [*Eiríks saga rauða*] Lachmann, Karl et Peter Erasmus Müller (trad.), « Erich des Rothen Saga », dans *Sagaenbibliothek des Skandinavischen Alterthums in Auszügen, mit litterarischen Nachweisungen*, Berlin, Realschulbuchhandlung, 1816, p. 213-215. [Allemand]

1816 (f) [*Eyrbyggjasaga*] Lachmann, Karl et Peter Erasmus Müller (trad.), « Eyrbyggjasaga », dans *Sagaenbibliothek des Skandinavischen Alterthums in Auszügen, mit litterarischen Nachweisungen*, Berlin, Realschulbuchhandlung, 1816, p. 140-146. [Allemand]

1816 (g) [*Gísla saga Súrssonar*] Lachmann, Karl et Peter Erasmus Müller (trad.), « Gisle Sursohns Saga », dans *Sagaenbibliothek des Skandinavischen Alterthums in Auszügen, mit litterarischen Nachweisungen*, Berlin, Realschulbuchhandlung, 1816, p. 124-129. [Allemand]

1816 (h) [*Grœnlendinga þáttur*] Lachmann, Karl et Peter Erasmus Müller (trad.), « Grönlendingathattr », dans *Sagaenbibliothek des Skandinavischen Alterthums in Auszügen, mit litterarischen Nachweisungen*, Berlin, Realschulbuchhandlung, 1816, p. 233-234. [Allemand]

1816 (i) [*Grettis saga Ásmundsonar*] Lachmann, Karl et Peter Erasmus Müller (trad.), « Gretla », dans *Sagaenbibliothek des Skandinavischen Alterthums in Auszügen, mit litterarischen Nachweisungen*, Berlin, Realschulbuchhandlung, 1816, p. 184-193. [Allemand]

1816 (j) [*Gunnlaugs saga ormstungu*] Lachmann, Karl et Peter Erasmus Müller (trad.), « Gunlaug Ormstungasaga », dans *Sagaenbibliothek des Skandinavischen Alterthums in Auszügen, mit litterarischen Nachweisungen*, Berlin, Realschulbuchhandlung, 1816, p. 45-51. [Allemand]

1816 (k) [*Hænsa-Þóris saga*] Lachmann, Karl et Peter Erasmus Müller (trad.), « Hänsa Thorers Saga », dans *Sagaenbibliothek des Skandinavischen Alterthums in Auszügen, mit litterarischen Nachweisungen*, Berlin, Realschulbuchhandlung, 1816, p. 57-62. [Allemand]

1816 (l) [*Hávarðar saga Ísfirðings*] Lachmann, Karl et Peter Erasmus Müller (trad.), « Havard Isfirdinga Saga », dans *Sagaenbibliothek des Skandinavischen Alterthums in Auszügen, mit litterarischen Nachweisungen*, Berlin, Realschulbuchhandlung, 1816, p. 194-196. [Allemand]

1816 (m) [*Hrafnkels saga Freysgoða*] Lachmann, Karl et Peter Erasmus Müller (trad.), « Hrafnkel Godes Saga », dans *Sagaenbibliothek des Skandinavischen Alterthums in Auszügen, mit litterarischen Nachweisungen*, Berlin, Realschulbuchhandlung, 1816, p. 77-80. [Allemand]

1816 (n) [*Kormáks saga*] Lachmann, Karl et Peter Erasmus Müller (trad.), « Kormaks Saga », dans *Sagaenbibliothek des Skandinavischen Alterthums in Auszügen, mit litterarischen Nachweisungen*, Berlin, Realschulbuchhandlung, 1816, p. 107-108. [Allemand]

1816 (o) [*Landnámabók*] Lachmann, Karl et Peter Erasmus Müller (trad.), « Landnamabuch (dem wichtigsten Theile nach) », dans *Sagaenbibliothek des Skandinavischen Alterthums in Auszügen, mit litterarischen Nachweisungen*, Berlin, Realschulbuchhandlung, 1816, p. 166-169. [Allemand]

1816 (p) [*Laxdæla saga*] Lachmann, Karl et Peter Erasmus Müller (trad.), « Laxdälasaga », dans *Sagaenbibliothek des Skandinavischen Alterthums in Auszügen, mit litterarischen Nachweisungen*, Berlin, Realschulbuchhandlung, 1816, p. 147-165. [Allemand]

1816 (q) [*Þórðar saga hreðu*] Lachmann, Karl et Peter Erasmus Müller (trad.), « Thord Hreda Saga », dans *Sagaenbibliothek des Skandinavischen Alterthums in Auszügen, mit litterarischen Nachweisungen*, Berlin, Realschulbuchhandlung, 1816, p. 199-202. [Allemand]

1816 (r) [*Vatnsdæla saga*] Lachmann, Karl et Peter Erasmus Müller (trad.), « Vatnsdälasaga », dans *Sagaenbibliothek des Skandinavischen Alterthums in Auszügen, mit litterarischen Nachweisungen*, Berlin, Realschulbuchhandlung, 1816, p. 108-112. [Allemand]

1817 (a) [*Bandamanna saga*] Müller, Peter Erasmus (trad.), « Bandamannasaga », dans *Sagabibliothek med anmærkninger og indledende afhandlinger*, vol. 1, Copenhague, J. F. Schultz, 1817, p. 315-316. [Danois]

1817 (b) [*Brennu Njáls saga*] Müller, Peter Erasmus (trad.), « Nials Saga », dans *Sagabibliothek med anmærkninger og indledende afhandlinger*, vol. 1, Copenhague, J. F. Schultz, 1817, p. 51-62. [Danois]

1817 (c) [*Eddukvæði*] Müller, Peter Erasmus (trad.), « Are Frodes Schedæ », dans *Sagabibliothek med anmærkninger og indledende afhandlinger*, vol. 1, Copenhague, J. F. Schultz, 1817, p. 34-37. [Danois]

1817 (d) [*Egils saga Skallagrímssonar*] Müller, Peter Erasmus (trad.), « Eigils Saga », dans *Sagabibliothek med anmærkninger og indledende afhandlinger*, vol. 1, Copenhague, J. F. Schultz, 1817, p. 109-129. [Danois]

1817 (e) [*Eiríks saga rauða*] Müller, Peter Erasmus (trad.), « Erik den Rødes Saga », dans *Sagabibliothek med anmærkninger og indledende afhandlinger*, vol. 1, Copenhague, J. F. Schultz, 1817, p. 291-294. [Danois]

1817 (f) [*Eyrbyggjasaga*] Müller, Peter Erasmus (trad.), « Eyrbyggjasaga », dans *Sagabibliothek med anmærkninger og indledende afhandlinger*, vol. 1, Copenhague, J. F. Schultz, 1817, p. 189-198. [Danois]

1817 (g) [*Finnboga saga ramma*] Müller, Peter Erasmus (trad.), « Finboge den Stærkes Saga », dans *Sagabibliothek med anmærkninger og indledende afhandlinger*, vol. 1, Copenhague, J. F. Schultz, 1817, p. 281-288. [Danois]

1817 (h) [*Fóstbræðra saga*] Müller, Peter Erasmus (trad.), « Fostbrødresaga », dans *Sagabibliothek med anmærkninger og indledende afhandlinger*, vol. 1, Copenhague, J. F. Schultz, 1817, p. 153-159. [Danois]

1817 (i) [*Gísla saga Súrssonar*] Müller, Peter Erasmus (trad.), « Gisle Surssøns Saga », dans *Sagabibliothek med anmærkninger og indledende afhandlinger*, vol. 1, Copenhague, J. F. Schultz, 1817, p. 167-175. [Danois]

1817 (j) [*Grænlendinga þáttur*] Müller, Peter Erasmus (trad.), « Grænlendinga Thattr », dans *Sagabibliothek med anmærkninger og indledende afhandlinger*, vol. 1, Copenhague, J. F. Schultz, 1817, p. 288-290. [Danois]

1817 (k) [*Grettis saga Ásmundsonar*] Müller, Peter Erasmus (trad.), « Gretters Saga », dans *Sagabibliothek med anmærkninger og indledende afhandlinger*, vol. 1, Copenhague, J. F. Schultz, 1817, p. 249-263. [Danois]

1817 (l) [*Gunnlaugs saga ormstunga*] Müller, Peter Erasmus (trad.), « Gunlaug Ormstungasaga », dans *Sagabibliothek med anmærkninger og indledende afhandlinger*, vol. 1, Copenhague, J. F. Schultz, 1817, p. 62-70. [Danois]

1817 (m) [*Hænsa-Þóris saga*] Müller, Peter Erasmus (trad.), « Hønse Thorers Saga », dans *Sagabibliothek med anmærkninger og indledende afhandlinger*, vol. 1, Copenhague, J. F. Schultz, 1817, p. 78-85. [Danois]

1817 (n) [*Harðar saga og Hólmverja*] Müller, Peter Erasmus (trad.), « Hørdes og Holmveriernes Saga », dans *Sagabibliothek med anmærkninger og indledende afhandlinger*, vol. 1, Copenhague, J. F. Schultz, 1817, p. 274-280. [Danois]

1817 (o) [*Hávarðar saga Ísfirðings*] Müller, Peter Erasmus (trad.), « Havard Isfyrdingasaga », dans *Sagabibliothek med anmærkninger og indledende afhandlinger*, vol. 1, Copenhague, J. F. Schultz, 1817, p. 267-269. [Danois]

1817 (p) [*Heiðarvíga saga*] Müller, Peter Erasmus (trad.), « Heidarvigasaga », dans *Sagabibliothek med anmærkninger og indledende afhandlinger*, vol. 1, Copenhague, J. F. Schultz, 1817, p. 44-51. [Danois]

1817 (q) [*Hrafnkels saga Freysgoða*] Müller, Peter Erasmus (trad.), « Hrafnkel Godes Saga », dans *Sagabibliothek med anmærkninger og indledende afhandlinger*, vol. 1, Copenhague, J. F. Schultz, 1817, p. 103-108. [Danois]

1817 (r) [*Kjalnesinga saga*] Müller, Peter Erasmus (trad.), « Kialnesingasaga », dans *Sagabibliothek med anmærkninger og indledende afhandlinger*, vol. 1, Copenhague, J. F. Schultz, 1817, p. 354-356. [Danois]

1817 (s) [*Kormáks saga*] Müller, Peter Erasmus (trad.), « Kormaks Saga », dans *Sagabibliothek med anmærkninger og indledende afhandlinger*, vol. 1, Copenhague, J. F. Schultz, 1817, p. 140-144. [Danois]

1817 (t) [*Kristni saga*] Müller, Peter Erasmus (trad.), « Kristnisaga », dans *Sagabibliothek med anmærkninger og indledende afhandlinger*, vol. 1, Copenhague, J. F. Schultz, 1817, p. 317-318. [Danois]

1817 (u) [*Landnámabók*] Müller, Peter Erasmus (trad.), « Landnamabog (med Hensyn til dens vigtigste Deel », dans *Sagabibliothek med anmærkninger og indledende afhandlinger*, vol. 1, Copenhague, J. F. Schultz, 1817, p. 225-229. [Danois]

1817 (v) [*Laxdæla saga*] Müller, Peter Erasmus (trad.), « Laxdælasaga », dans *Sagabibliothek med anmærkninger og indledende afhandlinger*, vol. 1, Copenhague, J. F. Schultz, 1817, p. 198-224. [Danois]

1817 (w) [*Ljósvetninga saga*] Müller, Peter Erasmus (trad.), « Liosvetningasaga », dans *Sagabibliothek med anmærkninger og indledende afhandlinger*, vol. 1, Copenhague, J. F. Schultz, 1817, p. 130-140. [Danois]

1817 (x) [*Þórðar saga hreðu*] Müller, Peter Erasmus (trad.), « Thord Hredes Saga », dans *Sagabibliothek med anmærkninger og indledende afhandlinger*, vol. 1, Copenhague, J. F. Schultz, 1817, p. 270-274. [Danois]

1817 (y) [*Vatnsdæla saga*] Müller, Peter Erasmus (trad.), « Vatnsdælasaga », dans *Sagabibliothek med anmærkninger og indledende afhandlinger*, vol. 1, Copenhague, J. F. Schultz, 1817, p. 146-152. [Danois]

1817 (z) [*Víga-Glúms saga*] Müller, Peter Erasmus (trad.), « Viga Glums Saga », dans *Sagabibliothek med anmærkninger og indledende afhandlinger*, vol. 1, Copenhague, J. F. Schultz, 1817, p. 70-77. [Danois]

1818 (a) [*Eddukvæði*] Afzelius, Arvid August (trad.), *Sæmund den vises Edda. Sånger af Nordens äldsta skalder*, Stockholm, Deleens och Granbergs Tryckerier, 1818. [Suédois]

1818 (b) [*Eddukvæði*] Henderson, Ebenezer (trad.), dans *Iceland; or, The Journal of a Residence in that Island, During the Years 1814 and 1815: Containing Observations on the Natural Phenomena, History, Literature, and Antiquities of the Island; and the Religion, Character, Manners, and Customs of its Inhabitants*, vol. 2, Édimbourg, Oliphant, Waugh and Innes / Londres, T. Hamilton, J. Hatchard, and L. B. Seeley, 1818, p. 330-344. [Anglais]

1818 (c) [*Eddukvæði*] Majer, Friedrich (trad.), *Mythologische Dichtungen und Lieder der Scandinavier*, Leipzig, Carl Knobloch, 1818. [Allemand]

1818 (d) [*Egils saga Skallagrímssonar*] Henderson, Ebenezer (trad.), dans *Iceland; or, The Journal of a Residence in that Island, During the Years 1814 and 1815: Containing Observations on the Natural Phenomena, History, Literature, and Antiquities of the Island; and the Religion, Character, Manners, and Customs of its Inhabitants*, vol. 2, Édimbourg, Oliphant, Waugh and Innes / Londres, T. Hamilton, J. Hatchard, and L. B. Seeley, 1818, p. 374. [Anglais]

1818 (e) [*Friðþjófs saga hins frækna*] Müller, Peter Erasmus (trad.), « Frithiofs Saga », dans *Sagabibliothek med anmærkninger og indledende afhandlinger*, vol. 2, Copenhague, J. F. Schultz, 1818, p. 458-464. [Danois]

1818 (f) [*Heimskringla*] Grundtvig, Nicolai Frederik Severin (trad.), *Norges Konge-Krønike*, Copenhague, Menig-Mand, 1818-1822. [Danois]

1818 (g) [*Hrafnkels saga Freysgoða*] Anonyme (trad.), « Hrafnkel Freysgodes Saga », *Dansk Minerva*, août 1818, p. 97-140. [Danois]

1818 (h) [*Ragnars saga loðbrókar*] Müller, Peter Erasmus (trad.), « Regnar Lodbrogs Saga », dans *Sagabibliothek med anmærkninger og indledende afhandlinger*, vol. 2, Copenhague, J. F. Schultz, 1818, p. 464-482. [Danois]

1818 (i) [*Ragnars saga loðbrókar*] Henderson, Ebenezer (trad.), dans *Iceland; or, The Journal of a Residence in that Island, During the Years 1814 and 1815: Containing Observations on the Natural Phenomena, History, Literature, and Antiquities of the Island; and the Religion, Character, Manners, and Customs of its Inhabitants*, vol. 2, Édimbourg, Oliphant, Waugh and Innes / Londres, T. Hamilton, J. Hatchard, and L. B. Seeley, 1818, p. 345-352. [Anglais]

1818 (j) [*Ragnars saga loðbrókar*] Müller, Peter Erasmus (trad.), « Volsungasaga », dans *Sagabibliothek med anmærkninger og indledende afhandlinger*, vol. 2, Copenhague, J. F. Schultz, 1818, p. 38-430. [Danois]

1818 (k) [*Snorra Edda*] Majer, Friedrich (trad.), *Mythologische Dichtungen und Lieder der Scandinavier*, Leipzig, Carl Knobloch, 1818. [Allemand]

1819 (a) [*Brennu Njáls saga*] Munch, Johan Storm (trad.), « Oversættelse af en Deel af Niala Saga », dans *Saga, et Fjerdingaars-Skrift*, vol. 2, Christiania, Lehmann, 1819, p. 1-138. [Danois]

1819 (b) [*Brennu Njáls saga*] Rahbek, Knud Lyne (trad.), « De ulige Hustruer eller Gunnars og Nials Endeligt: Kaare Solmundsen eller Blodhævneren;Christendommens Indførelse i Island », dans *Nordiske Fortællinger*, vol. 1, Copenhague, 1819, p. 1-182 ; vol. 2, Copenhague, 1819, p. 31-53. [Danois]

1819 (c) [*Eddukvæði*] Ling, Per Henrik (trad.), *Eddornas sinnebildslära, för olärde framställd*, Stockholm, Cederborgska boktryckeriet, 1819. [Suédois]

1819 (d) [*Eddukvæði*] Oehlenschläger, Adam Gottlob (trad.), *Nordens Guder: et Episk Digt af Oehlenschläger*, Copenhague, H. F. Popp, 1819. [Danois]

1819 (e) [*Laxdæla saga*] Rahbek, Knud Lyne (trad.), « Den Døvstumme, eller Kongedatteren og hendes Æt », dans *Nordiske Fortællinger*, vol. 2, Copenhague, 1819, p. 196-383. [Danois]

1819 (f) [*Snorra Edda*] Pontusson de la Guardie. Jacob (trad.), *Snorre Sturlussons Edda samt Skalda: öfversätting fran Skandinaviska Forn-språket*, Stockholm, Elnins og Granbergs Tryckeri, 1819. [Suédois]

1820 (a) [*Grænlendinga saga*] Müller, Peter Erasmus (trad.), « Flatøbogen », dans *Sagabibliothek med anmærkninger og indledende afhandlinger*, vol. 3, Copenhague, J. F. Schultz, 1820, p. 437-449. [Danois]

1820 (b) [*Laxdæla saga*] Munch, Johan Storm (trad.), « Laxdæla-Saga », dans *Saga, et Fjerdingaars-Skrift*, 3, 1820, p. 1-306. [Danois]

1820 (c) [*Snorra Edda*] Müller, Peter Erasmus (trad.), « Snorre Sturlesens Heimskringla », dans *Sagabibliothek med anmærkninger og indledende afhandlinger*, vol. 3, Copenhague, J. F. Schultz, 1820, p. 398-413. [Danois]

1821 (a) [*Eddukvæði*] Magnússon, Finnur (trad.), *Den Ældre Edda. En samling af de nordiske Folks aeldste Sagn og Sange ved Saemund Sigfussön kaldet Hin frode*, 4 vol, Copenhague, Gyldendal, 1821-1823. [Danois]

1821 (b) [*Ragnars saga loðbrókar*] Rafn, Carl Christian (trad.), « Ragnar-Lodbroks og hans Sönners Saga », dans *Nordiske Kæmpe-Historier: efter Islandske Haandskriften*, vol. 1, Copenhague, Popp, 1821, p. 1-96. [Danois]

1822 [*Íslendingabók*] Dahlmann, Friedrich Christoph (trad.), « Das Isländerbuch des Priesters Are des Weisen », *Forschungen auf dem Gebiete der Geschichte*, vol. 1, Altona, Hammerich, 1822, p. 457-488. [Allemand]

1824 [*Friðþjófs saga hins frækna*] Rafn, Carl Christian (trad.), « Fridthiof hin Fræknes Saga », dans *Fundinn Noregr, Halfs Saga, Fridthjofs Saga og Sögubrot om nogle gamle Konger i Danmark og Sverige*, Copenhague, Popp, 1824, p. 71-120. [Danois]

1825 [*Heimskringla*] Munch, Peter Andreas (éd.), *Fornmanna sögur, eftir gömlum handritum, útgefnar að tilhlutun hins Norræna Fornfræða Félags*, 12 vol., Copenhague, Popp, 1825-1837. [Islandais]

1826 (a) [*Friðþjófs saga hins frækna*] Rafn, Carl Christian (trad.), « Fridthiof hin Fræknes Saga », dans *Nordiske Kæmpe-Historier: efter Islandske Haandskriften*, vol. 3, Copenhague, Popp, 1826, p. 71-120. [Danois]

1826 (b) [*Heimskringla*] Rafn, Carl Christian (trad.), *Oldnordiske Sagaer udgivne af det Kongelige Nordiske Oldskrifte-Selskab*, 12 vol., Copenhague, Andreas Seidelin, 1826-1837. [Danois]

1826 (c) [*Laxdæla saga*] Thorlacius, Skúli Þórðarson, Þorleifur Guðmundsson (trad. et éd.), *Laxdæla-saga, sive historia de rebus gestis Laxdölensium, ex manuscriptis legati Magnæni, cum interpretatione latina, tribus dissertationibus ad calcem adjectis et indicibus tam rerum quam nominum propriorum*, Copenhague, Hartv. Frid. Popp, 1826 [Latin, islandais]

1828 (a) [*Heimskringla*] Egilsson, Sveinbjörn (trad.), *Scripta historica Islandorum de rebus gestis veterum borealium: Latine reddita et apparatu critico instructa*, 12 vol., Copenhague, Det Kongelige Nordiske Oldskriftselskab, 1828-1846. [Latin]

1828 (b) [*Ragnars saga loðbrókar*] Hagen, Friedrich Heinrich (von der) (trad.), « Ragnar-Lodbroks-Saga », dans *Nordische Heldenromane*, vol. 5, Breslau, Max, 1828, p. 1-112. [Allemand]

1829 (a) [*Eddukvæði*] Legis, Gustav Thormod (trad.), *Edda, die Stammutter der Poësie und der Weisheit des Nordens*, Leipzig, Nauck, 1829 [Allemand]

1829 (b) [*Eddukvæði*] Studbach, Jakob L. (trad.), *Sämund's Edda das Weisen Oder Die Ältesten Norränischen Lieder: Als Reine Quellen Über Glauben Und Wissen Des Germanogothischen Vorchristlichen Norden*, Nuremberg, J. L. Schrag, 1829 [Allemand]

1829 (c) [*Friðþjófs saga hins frækna*] Björner, Erik Julius (trad.), *Sagan om Frithiof den fräcke eller modige*, Stockholm, Ecksteinska Boktrykkeri, 1829. [Suédois]

1829 (d) [*Friðþjófs saga hins frækna*] Rafn, Carl Christian (éd.), « Friðþjófs saga ens frækna », dans *Fornaldar sögur nordrlanda eftir gömlum handritum*, vol. 2, Copenhague, Popp, 1829, p. 63-100. [Islandais]

1829 (e) [*Heiðarvíga saga*] Guðmundsson, Þorgeir et Þorsteinn Helgason (éd.), « Vigastýrs-ok Heiðarvíga-saga », dans *Íslendínga sögur*, vol. 1, Copenhague, S. L. Møller, 1829. [Islandais]

1829 (f) [*Ragnars saga loðbrókar*] Rafn, Carl Christian (trad.), « Kong Ragnar Lodbroks og hans Sønners Saga », dans *Nordiske Fortids Sagaer*, vol. 1, Copenhague, Popp, 1829, p. 219-276. [Danois]

1829 (g) [*Ragnars saga loðbrókar*] Rafn, Carl Christian (éd.), « Saga af Ragnari Konúngi Lodbrók ok sonum hans », dans *Fornaldar sögur nordrlanda eftir gömlum handritum*, vol. 1, Copenhague, Popp, 1829, p. 237-299. [Islandais]

1829 (h) [*Ragnars saga loðbrókar*] Rafn, Carl Christian (éd.), « Völsunga Saga », dans *Fornaldar sögur nordrlanda eftir gömlum handritum*, vol. 1, Copenhague, Popp, 1829, p. 115-234. [Islandais]

1829 (i) [*Þorsteins saga Víkingssonar*] Rafn, Carl Christian (éd.), « Saga Þorsteins Víkíngssonar », dans *Fornaldar sögur nordrlanda eftir gömlum handritum*, vol. 2, Copenhague, Popp, 1829, p. 383-459. [Islandais]

1830 (a) [*Eddukvæði*] Ettmüller, Ludwig (trad.), *Vaulu-Spá: das älteste Denkmal germanisch-nordischer Sprache; nebst einigen Gedanken über Nordens Wissen und Glauben und nordische Dichtkunst*, Leipzig, Weidmannsche Buchhandlung, 1830. [Allemand]

1830 (b) [*Egils saga Skallagrímssonar*] Rafn, Carl Christian (éd.), « Sagan af Eigli einhenda ok Asmundi berserkjabana », dans *Fornaldar sögur nordrlanda eftir gömlum handritum*, vol. 3, Copenhague, Popp, 1830, p. 365-407. [Islandais]

1830 (c) [*Friðþjófs saga hins frækna*] Mohnike, Gottlieb Christian Friedrich (trad.), *Die Saga von Fridthjof dem Starken*, Stralsund, Trinius, 1830. [Allemand]

1830 (d) [*Friðþjófs saga hins frækna*] Rafn, Carl Christian (trad.), « Fridthiof hin Fræknes Saga », dans *Nordiske Fortids Sagaer*, vol. 2, Copenhague, Popp, 1830, p. 59-96. [Danois]

1830 (e) [*Ljósvetninga saga*] Guðmundsson, Þorgeir et Þorsteinn Helgason (éd.), « Ljósvetninga saga », dans *Íslendínga sögur*, vol. 2, Copenhague, S. L. Møller, 1830. [Islandais]

1830 (f) [*Þorsteins saga Víkingssonar*] Rafn, Carl Christian (trad.), « Thorstein Vikingsøns Saga », dans *Nordiske Fortids Sagaer*, vol. 2, Copenhague, Popp, 1830, p. 308-377. [Danois]

1831 [*Eddukvæði*] Wheaton, Henry (trad.), « Vafthrudnismál » et « Hávamál », dans *History of the Northmen, or Dames and Normans from the earliest times to the conquest of England by William of Normandy*, Londres, John Murray, 1831. [Anglais]

1832 (a) [*Brennu Njáls saga*] Rask, Rasmus Christian (trad.), « Af Njálssaga », dans *Oldnordisk Læsebog, indeholdende Prøver af de bedste Sagaer i den gamle islandske Text, gjennemset og rettet efter de bedste Oldbøger, samt forsynet met et Ordregister over de vanskeligste Ord*, Copenhague, Reitzel / Kiel, Maack, 1832, p. 96-131. [Islandais]

1832 (b) [*Eddukvæði*] Egilsson, Sveinbjörn (éd.), « Hrafnagaldur Óðins », dans *Ólafs drápa Tryggvasonar er Hallfreðr orti vandræðaskáld*, Viðey, Helga Helgason 1832, p. 24. [Islandais]

1832 (c) [*Egils saga Skallagrímssonar*] Rask, Rasmus Christian (éd.), « Af Egils-Saga », dans *Oldnordisk Læsebog, indeholdende Prøver af de bedste Sagaer i den gamle islandske Text, gjennemset og rettet efter de bedste Oldbøger, samt forsynet met et Ordregister over de vanskeligste Ord*, Copenhague, Reitzel / Kiel, Maack, 1832, p. 1-35. [Islandais]

1832 (d) [*Kormáks saga*] Magnússon, Finnur (trad. et éd.), *Kormaks Saga sive Kormaki Oegmundi filii vita*, Copenhague, Thiele, 1832. [Islandais, latin]

1833 (a) [*Bjarnar saga Hítdœlakappa*] Aall, Jacob (trad.), « Hitdal-Kjæmpens Historie, tilligemed en Indledning om Sagaskriftens Oprindelse », dans *Samlinger til det norske folks sprog og historie*, vol. 4, Christiania, 1833, p. 187-437. [Norvégien]

1833 (b) [*Eddukvæði*] Ampère, Jean-Jacques (trad.), « La Voluspa », « Le Hava-Mal » et « Le Chant de Rig », dans *Littérature et Voyages. Allemagne et Scandinavie*, Paris, Paulin, 1833, p. 399-420. [Français]

1833 (c) [*Egils saga Skallagrímssonar*] Ampère, Jean-Jacques (trad.), « Saga d'Egill », dans *Littérature et Voyages. Allemagne et Scandinavie*, Paris, Paulin, 1833, p. 421-458. [Français]

1833 (d) [*Kristni saga*] Ampère, Jean-Jacques (trad.), « Kristni-Saga », dans *Littérature et Voyages. Allemagne et Scandinavie*, Paris, Paulin, 1833, p. 459-464. [Français]

1833 (e) [*Ljósvetninga saga*] Munch, Peter Andreas (trad.), « Brudstykker af Ljósvetninga saga », *Vidar*, IV, 1833, n°79-80, p. 7-14. [Norvégien]

1834 (a) [*Eddukvæði*] Gruber, Johan (trad.), *Handlexicon i Gamla Klassiska Mythologien*, Stockholm, Zacharias Haeggström, 1834. [Suédois]

1834 (b) [*Eyrbyggja saga*] Scott, Walter (trad.), « Abstract of the Eyrbiggja-Saga », dans *The Prose works of Sir Walter Scott*, vol. 5, Paris, Galignani, 1834, p. 357-413. [Anglais]

1834 (c) [*Ragnars saga loðbrókar*] Kröningssvärd, Carl Gustaf (trad.), « Saga om Konung Ragnar Lodbrok och hans Söner », dans *Nordiskt Sago-Bibliothek, eller mythiska och romantiska forntids-sagor*, vol. 6, Fahlun, Carl Christian Roselli, 1834, p. 3-76. [Suédois]

1836 [*Eddukvæði*] Uhland, Ludwig (trad.), *Der Mythus von Thôr nach Nordischen Quellen*, Stuttgart / Augsburg, J. G. Cotta, 1836. [Allemand]

1837 (a) [*Eddukvæði*] Ettmüller, Ludwig (trad.), *Die Lieder der Edda von den Niebelungen*, Zurich, Orell, Füßli und Compagnie, 1837. [Allemand]

1837 (b) [*Eiríks saga rauða*] Rafn, Carl Christian, Finnur Magnússon et Sveinbjörn Egilsson (trad. et éd.), « Fortælling om Erik den røde » et « Her begynder Sagaen om Thorfin Karlsefne og Snorre Thorbrandssön », dans *Antiqvitates Americanæ sive Scriptores Septentrionales rerum ante-Columbianarum in America*, Copenhague, Schultz, 1837, p. 7-25, 84-187. [Islandais, danois, latin]

1837 (c) [*Eyrbyggja saga*] Rafn, Carl Christian, Finnur Magnússon et Sveinbjörn Egilsson (trad. et éd.), « De Björn Breidvikensium athleta » et « De Gudleivo Gulægi filio », dans *Antiqvitates Americanæ sive Scriptores Septentrionales rerum ante-Columbianarum in America*, Copenhague, Schultz, 1837, p. 195, 215-255. [Islandais, danois, latin]

1837 (d) [*Grænlendinga saga*] Mohnike, Gottlieb Christian Friedrich (trad.), « Fahrten der Normänner nach Winland », dans *Heimskringla, oder Sagen der Könige Norwegens*, Stralsund, Löffler, 1837, p. 285-304. [Allemand]

1837 (e) [*Grænlendinga saga*] Rafn, Carl Christian, Finnur Magnússon et Sveinbjörn Egilsson (trad. et éd.), « Her begynder fortællingen om Grönlænderne / Particula de Grænlandis », *Antiqvitates Americanæ sive Scriptores Septentrionales rerum ante-Columbianarum in America*, Copenhague, Schultz, 1837, p. 26-76. [Islandais, danois, latin]

1837 (f) [*Grænlendinga þáttur*] Rafn, Carl Christian, Finnur Magnússon et Sveinbjörn Egilsson (trad. et éd.), « Fortælling om Erik den røde », dans *Antiqvitates Americanæ sive Scriptores Septentrionales rerum ante-Columbianarum in America*, Copenhague, Schultz, 1837, 1837, p. 7-76. [Islandais, danois, latin]

1837 (g) [*Íslendingabók*] Rafn, Carl Christian, Finnur Magnússon et Sveinbjörn Egilsson (trad. et éd.), « De inhabitatione Grænlandiæ », dans *Antiqvitates Americanæ sive Scriptores Septentrionales rerum ante-Columbianarum in America*, Copenhague, Schultz, 1837. [Islandais, danois, latin]

1837 (h) [*Landnámabók*] Rafn, Carl Christian, Finnur Magnússon et Sveinbjörn Egilsson (trad. et éd.), « Ex prologo Landnamæ » et « Ex Landnama », dans *Antiqvitates Americanæ sive Scriptores Septentrionales rerum ante-Columbianarum in America*, Copenhague, Schultz, 1837, 1837, p. 187-190, 205-206 et 210-215. [Islandais, danois, latin]

1838 (a) [*Eddukvæði*] Bergmann, Frédéric Guillaume (trad.), *Poèmes islandais (Voluspa, Vafthrudnismal, Lokasenna) tirés de l'Edda de Sœmund*, Paris, Imprimerie Royale, 1838. [Français]

1838 (b) [*Eddukvæði*] Du Puget, Rosalie (trad.), *Les Eddas, traduites de l'ancien idiome scandinave*, Paris, Librairie de L'Association pour la propagation et la publication des bons livres, 1838. [Français]

1838 (c) [*Eiríks saga rauða*] Magnússon, Finnur (trad. et éd.), « Thorfinn Karlsefnes Saga », dans *Grønlands historiske mindesmærker*, vol. 1, Copenhague, Det Kongelige Nordiske Oldskrift-Selskab, 1838, p. 281-494. [Islandais, danois]

1838 (d) [*Eiríks saga rauða*] Rafn, Carl Christian (trad.), *America discovered in the Tenth Century*, New York, William Jackson, 1838. [Anglais]

1838 (e) [*Eyrbyggja saga*] Magnússon, Finnur (trad. et éd.), « Uddrag af Eyrbyggja », dans *Grønlands historiske mindesmærker*, vol. 1, Copenhague, Det Kongelige Nordiske Oldskrift-Selskab, 1838, p. 494-786. [Islandais, danois]

1838 (f) [*Flóamanna saga*] Magnússon, Finnur et Carl Christian Rafn (trad. et éd.), « Uddrag af Floamanna saga, indeholdende Thorgils Thordarsøns, kaldet Orrabeinsfostres, Liv og Levnet », dans *Grønlands historiske mindesmærker*, vol. 2, Copenhague, Det Kongelige Nordiske Oldskrift-Selskab, 1838, p. 1-221. [Islandais, danois]

1838 (g) [*Fóstbræðra saga*] Magnússon, Finnur (trad. et éd.), « Uddrag af Fostbrædra-saga, angaaende Thorgeir Havarssøns Drab og Thormod Kolbruneskalds Ophold i Grønland », dans *Grønlands historiske mindesmærker*, vol. 2, Copenhague, Det Kongelige Nordiske Oldskrift-Selskab, 1838, p. 250-419. [Islandais, danois]

1838 (h) [*Grœnlendinga saga*] Aall, Jacob (trad.), « Om Viinlands Opdagelde », dans *Snorre Sturlesons Norske kongers sagaer*, vol. 2, Christiania, Guldberg & Dzwonkowski, 1838-1839, p. 219-228. [Norvégien]

1838 (i) [*Grœnlendinga saga*] Anonyme (trad. et éd.), « Erik den røde Saga eller Fortælling om Erik den røde og Grønlænderne », dans *Grønlands historiske mindesmærker*, vol. 1, Copenhague, Det Kongelige Nordiske Oldskrift-Selskab, 1838, p. 194-281. [Islandais, danois]

1838 (j) [*Grœnlendinga saga*] Rafn, Carl Christian (trad.), *America discovered in the Tenth Century*, New York, William Jackson, 1838. [Anglais]

1838 (k) [*Grœnlendinga þáttur*] Anonyme (trad. et éd.), « Fortælling om Einar Sokkesön », dans *Grønlands historiske mindesmærker*, vol. 2, Copenhague, Det Kongelige Nordiske Oldskrift-Selskab, 1838, p. 669-724. [Islandais, danois]

1838 (l) [*Heimskringla*] Aall, Jacob (trad.), *Snorre Sturlesons Norske kongers sagaer*, 3 vol., Christiania, Guldberg & Dzwonkowski, 1838-1839. [Norvégien]

1838 (m) [*Íslendingabók*] Anonyme (trad. et éd.), *Grønlands historiske mindesmærker*, vol. 1, Copenhague, Det Kongelige Nordiske Oldskrift-Selskab, 1838, p. 168-173. [Islandais, danois]

1838 (n) [*Kristni saga*] Anonyme (trad. et éd.), *Grønlands historiske mindesmærker*, vol. 2, Copenhague, Det Kongelige Nordiske Oldskrift-Selskab, 1838, p. 232-234. [Islandais, danois]

1838 (o) [*Landnámabók*] Anonyme (trad. et éd.), *Grønlands historiske mindesmærker*, vol. 1, Copenhague, Det Kongelige Nordiske Oldskrift-Selskab, 1838, p. 71-79, 150-195 ; vol. 2, p. 784-787. [Islandais, danois]

1839 (a) [*Eddukvæði*] Du Méril, Édélestand (trad.), *Histoire de la Poésie Scandinave : Prolégomènes*, Paris, Brockhaus et Avenarius, 1839. [Français]

1839 (b) [*Egils saga Skallagrímssonar*] Petersen, Niels Matthias (trad.), « Fortælling om Egil Skallegrimsen », dans *Historiske Fortællinger om Islændernes Færd hjemme og ude*, vol. 1, Copenhague, Møller, 1839. [Danois]

1839 (c) [*Eyrbyggja saga*] Smith, Joshua Toulmin (trad.), *The Discovery of America by the Northmen in the Tenth Century*, Boston, Hilliard, Gray, 1839, p. 245-261. [Anglais]

1839 (d) [*Friðþjófs saga hins frækna*] Arwidsson, Adolf Iwar (trad.), *Frithiof den djerfves saga*, Stockholm, 1839. [Suédois]

1839 (e) [*Friðþjófs saga hins frækna*] Stephens, George (trad.), « The Saga of Frithiof the Bold », dans *Frithiof's saga. A legend of Norway*, Londres, Williams and Norgate / Stockholm, A. Bonnier, 1839, p. 1-39. [Anglais]

1839 (f) [*Hrafnkels saga Freysgoða*] Westergaard, Niels Ludwig et Konráð Gíslason (trad.), *Sagan af Hrafnkeli Freysgoða*, Copenhague, Berling, 1839. [Danois]

1840 (a) [*Friðþjófs saga hins frækna*] Oehlenschläger, Adam (trad.), « Fridthiofs Saga », dans *Nordiske Oldsagn*, Copenhague, Brünnichske Bogtrykkeri, 1840, p. 230-247. [Danois]

1840 (b) [*Grœnlendinga þáttur*] Repp, Þorleifur Guðmundsson (trad.), « A Memoir of Einar Sokkason », dans *Mémoires de la Société Royale des Antiquités du Nord*, 1840-1844, p. 81-100. [Anglais]

1840 (c) [*Gunnlaugs saga ormstungu*] Petersen, Niels Matthias (trad.), « Fortælling om Gunlaug Ormstunge og Skjald-Rafn », dans *Historiske Fortællinger om Islændernes Færd hjemme og ude*, vol. 2, Copenhague, Møller, 1840, p. 3-46. [Danois]

1840 (d) [*Kormáks saga*] Petersen, Niels Matthias (trad.), « Fortælling om Kormak », dans *Historiske Fortællinger om Islændernes Færd hjemme og ude*, vol. 2, Copenhague, Møller, 1840, p. 267-321. [Danois]

1840 (e) [*Laxdæla saga*] Petersen, Niels Matthias (trad.), « Fortælling om Laxdælerne eller Beboerne af Laxdalen », dans *Historiske Fortællinger om Islændernes Færd hjemme og ude*, vol. 2, Copenhague, Møller, 1840, p. 47-266. [Danois]

1840 (f) [*Ragnars saga loðbrókar*] Oehlenschläger, Adam (trad.), « Ragnar Lodbroks Saga », dans *Nordiske Oldsagn*, Copenhague, Brünnichske Bogtrykkeri, 1840, p. 120-139. [Danois]

1841 (a) [*Brennu Njáls saga*] Petersen, Niels Matthias (trad.), « Fortælling om Njal og hans Sønner », dans *Historiske Fortællinger om Islændernes Færd hjemme og ude*, vol. 3, Copenhague, Møller, 1841. [Danois]

1841 (b) [*Eddukvæði*] Oehlenschläger, Adam Gottlob (trad.), *Nordens Guder: et Episk Digt af Oehlenschläger*, Fahlun, P. A. Huldberg, 1841. [Danois]

1841 (c) [*Eiríks saga rauða*] Beamish, North Ludlow et Carl Christian Rafn (trad.), « Saga of Eric the Red », dans *The Discovery of America by the Northmen in the Tenth Century: with notices of the early settlements of the Irish in the Western Hemisphere*, Londres, T. & W. Boone, 1841, p. 45-80. [Anglais]

1841 (d) [*Eiríks saga rauða*] Rafn, Carl Christian (trad.), *Americas opdagelse i det Tiende Aarhundrede efter de Nordiske Oldskrifter*, Copenhague, J. D. Qvist, 1841. [Danois]

1841 (e) [*Eyrbyggja saga*] Beamish, North Ludlow et Carl Christian Rafn (trad.), « Voyage of Björn Asbrandson », dans *The Discovery of America by the Northmen in the Tenth Century: with notices of the early settlements of the Irish in the Western Hemisphere*, Londres, T. & W. Boone, 1841, p. 184-199. [Anglais]

1841 (f) [*Eyrbyggja saga*] Petersen, Niels Matthias (trad.), « Fortælling om Eyrbyggerne », dans *Historiske Fortællinger om Islændernes Færd hjemme og ude*, vol. 4, Copenhague, Møller, 1841, p. 133-220. [Danois]

1841 (g) [*Finnboga saga ramma*] Petersen, Niels Matthias (trad.), « Fortælling om Finboge den Stærke », dans *Historiske Fortællinger om Islændernes Færd hjemme og ude*, vol. 4, Copenhague, Møller, 1841, p. 107-132. [Danois]

1841 (h) [*Friðþjófs saga hins frækna*] Arwidsson, Adolf Iwar et George Stephens (trad.), *Frithjof den djerfves saga*, Stockholm, 1841. [Suédois]

1841 (i) [*Gísla saga Súrssonar*] Petersen, Niels Matthias (trad.), « Fortælling om Gisle Sursen », dans *Historiske Fortællinger om Islændernes Færd hjemme og ude*, vol. 4, Copenhague, Møller, 1841, p. 87-138. [Danois]

1841 (j) [*Grænlendinga saga*] Beamish, North Ludlow et Carl Christian Rafn (trad.), « Saga of Thorfinn Karlsefne », dans *The Discovery of America by the Northmen in the Tenth Century: with notices of the early settlements of the Irish in the Western Hemisphere*, Londres, T. & W. Boone, 1841, p. 81-112. [Anglais]

1841 (k) [*Grænlendinga saga*] Rafn, Carl Christian (trad.), *Americas opdagelse i det Tiende Aarhundrede efter de Nordiske Oldskrifter*, Copenhague, J. D. Qvist, 1841. [Danois]

1841 (l) [*Grettis saga Ásmundarsonar*] Petersen, Niels Matthias (trad.), « Fortælling om Gretter den Stærke », dans *Historiske Fortællinger om Islændernes Færd hjemme og ude*, vol. 4, Copenhague, Møller, 1841, p. 221-258. [Danois]

1841 (m) [*Hrafnkels saga Freysgoða*] Müller, L. C. (trad.), « Fortælling om Ravnkild Halfredsøn », *Dannebroge*, 26-27, 1841. [Danois]

1841 (n) [*Ragnars saga loðbrókar*] Duyse, Pr. (van) (trad.), « Ragnar: Yslandsche saga », *Belgisch museum voor de nederduitsche tael: En letterkunde en de geschiedenis des vaderlands*, 5, 1841, p. 14-30. [Néerlandais]

1841 (o) [*Vatnsdæla saga*] Petersen, Niels Matthias (trad.), « Fortælling om Vatnsdølerne », dans *Historiske Fortællinger om Islændernes Færd hjemme og ude*, vol. 4, Copenhague, Møller, 1841, p. 3-106. [Danois]

1842 (a) [*Eddukvæði*] Marmier, Xavier (trad.), « Voluspa », « Vafthrudnismal », « Vegtamskvida », « Thrymskvida », « Havamal » et « Gudrunarkvida I », dans *Chants populaires du Nord*, Paris, Charpentier, 1842. [Français]

1842 (b) [*Snorra Edda*] Dasent, George Webbe (trad.), *Prose or Younger Edda Commonly Ascribed to Snorri Sturluson*, Stockholm, Norstedt and Sons / Londres, William Pickering, 1842. [Anglais]

1843 (a) [*Brennu Njáls saga*] Jónsson, Eiríkur et Konráð Gíslason (éd.), *Njála: udgivet efter gamle håndskrifter af Det kongelige nordiske oldskrift-selskab*, 2 vol., Copenhague, Møller, 1843-1847. [Islandais]

1843 (b) [*Eiríks saga rauða*] Rafn, Carl Christian (trad.), *Mémoire sur la découverte de l'Amérique au dixième siècle*, Copenhague, J. D. Qvist, 1843. [Français]

1843 (c) [*Grænlendinga saga*] Rafn, Carl Christian (trad.), *Mémoire sur la découverte de l'Amérique au dixième siècle*, Copenhague, J. D. Qvist, 1843. [Français]

1843 (d) [*Íslendingabók*] Rafn, Carl Christian, Jón Sigurðsson, Konráð Gíslason, Finnur Magnússon et Eiríkur Jónsson (éd.), « Íslendíngabók. Ara Prests ens Fróþa Þorgilssonar », dans *Íslendínga sögur, udgivne efter gamle haandskrifter af det Kongelige Nordiske Oldskrift-Selskab*, vol. 1, Copenhague, Møller, 1843, p. 3-20. [Islandais]

1843 (e) [*Landnámabók*] Rafn, Carl Christian, Jón Sigurðsson, Konráð Gíslason, Finnur Magnússon et Eiríkur Jónsson (trad.), « Landnámabók », dans *Íslendínga sögur, udgivne efter gamle haandskrifter af det Kongelige Nordiske Oldskrift-Selskab*, vol. 1, Copenhague : Møller, 1843. p. 23-322. [Islandais]

1844 (a) [*Eddukvæði*] Du Puget, Rosalie (trad.), *Les Eddas, traduites de l'ancien idiome scandinave*, Paris, Librairie de L'Association pour la propagation et la publication des bons livres, 1844. [Français]

1844 (b) [*Eddukvæði*] Frye, William Edward (trad.), *Trois chants de l'Edda, traduits en vers français, accompagnés de notes explicatives, des mythes et allégories et suivis d'autres poèmes (Vafthrudnismal, Thrymsqvida, Skirnisfor)*, Paris, Heideloff et Cie, 1844. [Français]

1844 (c) [*Grænlendinga saga*] Laing, Samuel (trad.), *The Heimskringla or Chronicle of the kings of Norway*, vol. 3, Londres, Longmans, 1844, p. 344-361. [Anglais]

1844 (d) [*Grænlendinga saga*] Laing, Samuel (trad.), *The Heimskringla or Chronicle of the kings of Norway*, vol. 2, Londres, Longman, Brown, Green and Longmans, 1844, p. 229-247. [Anglais]

1844 (e) [*Heimskringla*] Laing, Samuel (trad.), *The Heimskringla or Chronicle of the kings of Norway*, 3 vol., Londres, Longman, Brown, Green and Longmans, 1844. [Anglais]

1844 (f) [*Snorra Edda*] Laing, Samuel (trad.), *The Heimskringla or Chronicle of the kings of Norway*, vol. 1, Londres, Longman, Brown, Green and Longmans, 1844. [Anglais]

1845 (a) [*Eddukvæði*] Longfellow, Henry Wadsworth (trad.), *The Poets and Poetry of Europe with Introductions and Biographical Notices*, Philadelphie, Carey & Hart, 1845, p. 30-59. [Anglais]

1845 (b) [*Friðþjófs saga hins frækna*] Blomdahl, C. F. (trad.), *Frithiofs saga*, Sundsvall, 1845. [Suédois]

1845 (c) [*Gísla saga Súrssonar*] Munch, Peter Andreas (trad.), *Saga eller fortælling om Gisle Suurssøn og Syrdølerne*, Christiania, J. Dahl, 1845. [Norvégien]

1845 (d) [*Hænsa-Þóris saga*] Munch, Peter Andreas (trad.), *Hønse-Thorers saga eller fortælling om Hønse-Thorer*, Christiania, J. Dahl, 1845. [Norvégien]

1846 (a) [*Brennu Njáls saga*] Thomsen, Grímur (trad.), « Brudstykker af Njauls saga », dans *Udvalgte Sagastykker*, vol. 1, Copenhague, Klein, 1846, p. 91-120. [Danois]

1846 (b) [*Eddukvæði*] Du Puget, Rosalie (trad.), *Les Eddas, traduites de l'ancien idiome scandinave*, Paris, Librairie de L'Association pour la propagation et la publication des bons livres, 1846. [Français]

1846 (c) [*Grettis saga Ásmundarsonar*] Thomsen, Grímur (trad.), « Grettir hin stærke », dans *Udvalgte Sagastykker*, vol. 1, Copenhague, Klein, 1846, p. 72-83. [Danois]

1846 (d) [*Laxdæla saga*] Thomsen, Grímur (trad.), « Blodhævnen », dans *Udvalgte Sagastykker*, vol. 1, Copenhague, Klein, 1846, p. 43-61. [Danois]

1846 (e) [*Ljósvetninga saga*] Thomsen, Grímur (trad.), « Ofegur og Gudmundur hin rige », dans *Udvalgte Sagastykker*, vol. 1, Copenhague, Klein, 1846, p. 65-69. [Danois]

1847 (a) [*Bárðar saga Snæfellsáss*] Thorsen, P. G., Konrað Gislason, G. Þórdarson, Guðbrandr Vigfússon, Gísli Brynjúlfsson et N. L. Westergaard (trad. et éd.), *Sagan af Hrafnkeli Freysgoða. Vápnfirðinga saga. Vapnfirdingernes saga. Barðarsága, Snæfellsáss, Viglundarsaga, Þórðarsaga, Draumavitranir, Völsaþáttr. Hávarðar Saga Ísfirðings*, Copenhague, Det nordiske Literatur-Samfund, 1847. [Islandais, danois]

1847 (b) [*Bjarnar saga Hítdælakappa*] Friðriksson, Halldór Kristján (trad. et éd.), *Sagan af Birni Hítdælakappa. Björn Hitdölekappes Saga*, Copenhague, Berling, Det Nordiske Literatur-Samfund, 1847. [Islandais, danois]

1847 (c) [*Eddukvæði*] Munch, Peter Andreas (trad.), *Den Ældre Edda. Samling af norrøne oldkvad, indeholdende Nordens ældste gude- og helte-sagn*, Christiania, P. T. Malling, 1847. [Norvégien]

1847 (d) [*Eyrbyggja saga*] Scott, Walter (trad.), « Abstract of the Eyrbyggjasaga », dans Percy, Thomas, Walter Scott et I. A. Blackwell (trad.), *Northern antiquities, or an historical account of the manners, customs, religion and laws, maritime expeditions and discoveries, language and literature of the ancient Scandinavians (Danes, Swedes, Norwegians and Icelanders)*, Londres, Bohn, 1847, p. 517-540. [Anglais]

1847 (e) [*Gunnlaugs saga ormstungu*] Rafn, Carl Christian, Jón Sigurðsson, Konráð Gíslason, Finnur Magnússon et Eiríkur Jónsson (éd.), « Sagans af Hrafni ok Gunnlaugi Ormstungú », dans *Íslendínga sögur, udgivne efter gamle haandskrifter af det Kongelige Nordiske Oldskrift-Selskab*, vol. 2, Copenhague, Møller, 1847, p. 189-276. [Islandais]

1847 (f) [*Hænsa Þóris saga*] Rafn, Carl Christian, Jón Sigurðsson, Konráð Gíslason, Finnur Magnússon et Eiríkur Jónsson (éd.), « Hænsa Þóris saga », dans *Íslendínga sögur, udgivne efter gamle haandskrifter af det Kongelige Nordiske Oldskrift-Selskab*, vol. 2, Copenhague, Møller, 1847, p. 121-186. [Islandais]

1847 (g) [*Heiðarvíga saga*] Sigurðsson, Jón (éd.), « Saga af Víga-Styr ok Heiðarvígum », dans *Íslendínga sögur, udgivne efter gamle Haandskrifter af det kongelige nordiske Oldskrift-Selskab*, vol. 2, Copenhague, Møller, 1847. [Islandais]

1847 (h) [*Hrafnkels saga Freysgoða*] Westergaard, Niels Ludwig et Konráð Gíslason (éd), *Sagan af Hrafnkeli Freysgoða*, Copenhague, Berling, 1847. [Islandais]

1847 (i) [*Kjalnesinga saga*] Rafn, Carl Christian, Jón Sigurðsson, Konráð Gíslason, Finnur Magnússon et Eiríkur Jónsson (éd.), « Kjalnesinga saga », dans *Íslendínga sögur, udgivne efter gamle haandskrifter af det Kongelige Nordiske Oldskrift-Selskab*, vol. 2, Copenhague, Møller, 1847. [Islandais]

1847 (j) [*Kormáks saga*] Anonyme (trad.), « Kormak's saga », dans Percy, Thomas, Walter Scott et I. A. Blackwell (trad.), *Northern antiquities, or an historical account of the manners, customs, religion and laws, maritime expeditions and discoveries, language and*

literature of the ancient Scandinavians (Danes, Swedes, Norwegians and Icelanders), Londres, Bohn, 1847, p. 321-339. [Anglais]

1847 (k) [*Snorra Edda*] Blackwell, I. A. (trad.), « The Prose Edda (Gylfa-ginning) », dans Percy, Thomas, Walter Scott et I. A. Blackwell (trad.), *Northern antiquities, or an historical account of the manners, customs, religion and laws, maritime expeditions and discoveries, language and literature of the ancient Scandinavians (Danes, Swedes, Norwegians and Icelanders)*, Londres, Bohn, 1847, p. 398-463. [Anglais]

1848 (a) [*Snorra Edda*] Egilsson, Sveinbjörn, Finnur Jónsson et Jón Sigurðsson (trad. et éd.), *Edda Snorra Sturlusonar. Edda Snorronis Sturlæi*, Copenhague, Sumptibus Legati Arnamagnaeani, 1848-1887. [Islandais, latin]

1848 (b) [*Þórðar saga hreðu*] Friðriksson, Halldór Kr. (trad. et éd.), *Sagan af Þórði hreðu*, Copenhague, Berlingske Bogtrykkeri, 1848. [Islandais, danois, latin]

1849 (a) [*Friðþjófs saga hins frækna*] Anonyme (trad.), *Frithiofs saga. En berättelse ifrån forntiden*, Vestervik, 1849. [Suédois]

1849 (b) [*Gunnlaugs saga ormstungu*] Arentzen, Kristian et Brynjólfur Snorrason (trad.), « Gunløg Ormstunge og Helga den Favre », dans *Sagaer*, vol. 1, Copenhague, Steen, 1849, p. 131-177. [Danois]

1849 (c) [*Harðar saga og Hólmverja*] Brandt, Frederik Peter (trad.), *Hörd Grimkjeldsöns saga eller de fredlöse på holmen. En historisk skildring fra det 10de århundredes anden halvdel*, Christiania, Cappelen, 1849. [Norvégien]

1849 (d) [*Ragnars saga loðbrókar*] Arentzen, Kristian et Brynjólfur Snorrason (trad.), « Ragnar Lodbrog og hans Sønners », dans *Sagaer*, vol. 1, Copenhague, Steen, 1849, p. 1-49. [Danois]

1850 (a) [*Friðþjófs saga hins frækna*] Arentzen, Kristian et Brynjólfur Snorrason (trad.) « Fridthjof og Ingeborg », dans *Sagaer*, vol. 2, Copenhague, Steen, 1850, p. 65-107. [Danois]

1850 (b) [*Harðar saga og Hólmverja*] Arentzen, Kristian et Brynjólfur Snorrason (trad.), « Hørd Grimkelssøn og Geir », dans *Sagaer*, vol. 2, Copenhague, Steen, 1850, p. 109-194. [Danois]

1850 (c) [*Heimskringla*] Rafn, Carl Christian (trad.), « Extrait de la Heimskringla de Snorre Sturlason » et « Extraits de différentes sagas des rois de Norvège », dans *Antiquités russes, d´après les monuments historiques des Islandais et des anciens Scandinaves*, Copenhague, Berling, 1850, vol. 1, p. 245-392, et 1852, vol. 2, p. 1-15. [Français]

1850 (d) [*Ragnars saga loðbrókar*] Rafn, Carl Christian (trad.), « Saga af Ragnari loðbrók », dans *Antiquités russes, d´après les monuments historiques des Islandais et des anciens Scandinaves*, vol. 1, Copenhague, Berling, 1850, p. 87-88. [Français]

1850 (e) [*Snorra Edda*] Rafn, Carl Christian (trad.), « La jeune Edda, aussi nommée Edda de Snorre Sturlason », dans *Antiquités russes, d´après les monuments historiques des Islandais et des anciens Scandinaves*, vol. 1, Copenhague, Berling, 1850, p. 42-64. [Français]

1851 (a) [*Eddukvæði*] Simrock, Karl Joseph (trad.), *Die Edda. Die ältere und jüngere nebst den mythischen Erzählungen der Skalda*, Stuttgart, Cotta, 1851, p. 1-238. [Allemand]

1851 (b) [*Snorra Edda*] Simrock, Karl Joseph (trad.), « Die jüngere Edda. Gylfis Verblendung, Brages Gespräche, Aus der Skálda », dans *Die Edda. Die ältere und jüngere nebst den mythischen Erzählungen der Skalda*, Stuttgart, Cotta, 1851, p. 239-314. [Allemand]

1852 (a) [*Bjarnar saga Hítdælakappa*] Rafn, Carl Christian (trad.), « Bjarnar saga Hítdælakappa », dans *Antiquités russes, d´après les monuments historiques des Islandais et des anciens Scandinaves*, vol. 2, Copenhague, Berling, 1852, p. 327-343. [Français]

1852 (b) [*Brennu Njáls saga*] Rafn, Carl Christian (trad.), « Njáls saga Þorgeirssonar », dans *Antiquités russes, d´après les monuments historiques des Islandais et des anciens Scandinaves*, vol. 2, Copenhague, Berling, 1852, p. 237-247. [Français]

1852 (c) [*Egils saga Skallagrímssonar*] Rafn, Carl Christian (trad.), « Egils saga », dans *Antiquités russes, d´après les monuments historiques des Islandais et des anciens Scandinaves*, vol. 2, Copenhague, Berling, 1852, p. 248-260. [Français]

1852 (d) [*Finnboga saga ramma*] Rafn, Carl Christian (trad.), « Finnboga saga ramma », dans *Antiquités russes, d´après les monuments historiques des Islandais et des anciens Scandinaves*, vol. 2, Copenhague, Berling, 1852, p. 320-327. [Français]

1852 (e) [*Fóstbræðra saga*] Rafn, Carl Christian (trad.), « Fóstbræðra saga », dans *Antiquités russes, d´après les monuments historiques des Islandais et des anciens Scandinaves*, vol. 2, Copenhague, Berling, 1852, p. 345-350. [Français]

1852 (f) [*Fóstbræðra saga*] Gíslason, Konráð (éd.), *Fóstbræðra Saga*, Copenhague, Det Nordiske Literatur-Samfund, Nordiske Oldskrifter, 10, 1852. [Islandais]

1852 (g) [*Grettis saga Ásmundarsonar*] Rafn, Carl Christian (trad.), « Grettis saga », dans *Antiquités russes, d´après les monuments historiques des Islandais et des anciens Scandinaves*, vol. 2, Copenhague, Berling, 1852, p. 290-315. [Français]

1852 (h) [*Harðar saga og Hólmverja*] Rafn, Carl Christian (trad.), « Harðar saga Grímkelssonar », dans *Antiquités russes, d´après les monuments historiques des Islandais et des anciens Scandinaves*, vol. 2, Copenhague, Berling, 1852, p. 317-320. [Français]

1852 (i) [*Heiðarvíga saga*] Rafn, Carl Christian (trad.), « Saga af Víga-Styr ok Heiðarvígum », dans *Antiquités russes, d´après les monuments historiques des Islandais et des anciens Scandinaves*, vol. 2, Copenhague, Berling, 1852, p. 263-268. [Français]

1852 (j) [*Íslendingabók*] Rafn, Carl Christian (trad.), *Antiquités russes, d´après les monuments historiques des Islandais et des anciens Scandinaves*, vol. 2, Copenhague, Berling, 1852, p. 228-231. [Français]

1852 (k) [*Kormáks saga*] Rafn, Carl Christian (trad.), « Saga de Kormak », dans *Antiquités russes, d´après les monuments historiques des Islandais et des anciens Scandinaves*, vol. 2, Copenhague, Berling, 1852, p. 272-278. [Français]

1852 (l) [*Kristni saga*] Rafn, Carl Christian (trad.), « Kristnisaga », dans *Antiquités russes, d´après les monuments historiques des Islandais et des anciens Scandinaves*, vol. 2, Copenhague, Berling, 1852, p. 236-237. [Français]

1852 (m) [*Landnámabók*] Rafn, Carl Christian (trad.), « Landnámabók », dans *Antiquités russes, d´après les monuments historiques des Islandais et des anciens Scandinaves*, vol. 2, Copenhague, Berling, 1852, p. 231-236. [Français]

1852 (n) [*Laxdæla saga*] Rafn, Carl Christian (trad.), « Laxdælasaga », dans *Antiquités russes, d´après les monuments historiques des Islandais et des anciens Scandinaves*, vol. 2, Copenhague, Berling, 1852, p. 278-289. [Français]

1852 (o) [*Ljósvetninga saga*] Rafn, Carl Christian (trad.), « Ljósvetninga saga », dans *Antiquités russes, d´après les monuments historiques des Islandais et des anciens Scandinaves*, vol. 2, Copenhague, Berling, 1852, p. 269-271. [Français]

1852 (p) [*Þórðar saga hreðu*] Rafn, Carl Christian (trad.), « Saga af Þórði hreðu », dans *Antiquités russes, d´après les monuments historiques des Islandais et des anciens Scandinaves*, vol. 2, Copenhague, Berling, 1852, p. 315-316. [Français]

1853 [*Friðþjófs saga hins frækna*] Samsøe, Ole Johann (trad.), *Frithiofs saga*, Jönköping, Björk, 1853. [Suédois]

1855 (a) [*Eddukvæði*] Simrock, Karl Joseph (trad.), *Die Edda. Die ältere und jüngere nebst den mythischen Erzählungen der Skalda*, Stuttgart / Augsburg, Cotta, 1855, p. 1-274. [Allemand]

1855 (b) [*Finnboga saga ramma*] Eyúlfsson, Ólafur (éd.), *Sagann af Finboga rama*, Reykjavík, 1855. [Islandais]

1855 (c) [*Snorra Edda*] Simrock, Karl Joseph (trad.), « Die jüngere Edda. Gylfis Verblendung, Brages Gespräche, Aus der Skálda », dans *Die Edda. Die ältere und jüngere nebst den mythischen Erzählungen der Skalda*, Stuttgart / Augsburg, Cotta, 1855, p. 275-350. [Allemand]

1856 (a) [*Eddukvæði*] Cassel, Paulus (trad.), *Eddische Studien*, Weimar, H. Böhlau, 1856. [Allemand]

1856 (b) [*Egils saga Skallagrímssonar*] Þorkelsson, Jón et Einar Þórðarson (éd.), *Sagan af Agli Skallagrímssyni*, Reykjavík, E. Þórðarson, 1856. [Islandais]

1856 (c) [*Friðþjófs saga hins frækna*] Westin, O. (trad.), *Historisk berättelse om Frithiof den tappre*, Kalmar, 1856. [Suédois]

1856 (d) [*Gunnlaugs saga ormstungu*] Hammargren, Solon (trad.), *Gunlögs saga från Island*, Örebro, N. M. Lindh, 1856. [Suédois]

1857 [*Gunnlaugs saga ormstungu*] Weinhold, Karl (trad.), « Gunnlaug Schlangenzunge. Ein altnordisches Dichterleben », dans *Für den Friedhof der evangelischen Gemeinde in Graz in Steiermark*, Braunschweig, 1857, p. 250-263. [Allemand]

1858 (a) [*Eddukvæði*] Bergmann, Frédéric Guillaume (trad.), *Les Chants de Sôl (Sólar Liód). Poëme tiré de l'Edda de Sæmund*, Strasbourg, Treuttel et Würtz / Paris, F. Jung-Treuttel, 1858. [Français]

1858 (b) [*Friðþjófs saga hins frækna*] Aasen, Ivar (trad.), *Fridtjofs saga: im omskrift i det nyere landsmaal*, Christiania, Malling, 1858. [Norvégien]

1858 (c) [*Gull-Þóris saga*] Maurer, Konrad (trad.), *Die Gull-Þóris Saga oder Þorskfirðínga Saga*, Leipzig, J. C. Hinrichs'sche Buchhandlung, 1858. [Allemand]

1859 (a) [*Eddukvæði*] Lüning, Herrmann (trad.), *Die Edda. Eine Sammlung altnordischer Götter- und Heldenlieder*, Zurich, Meyer & Zeller, 1859. [Allemand]

1859 (b) [*Eiríks saga rauða*] Beauvois, Eugène (trad.), *Découvertes des Scandinaves en Amérique, du Xe au XIIIe siècle. Fragments de sagas islandaises, traduits pour la première fois en français*, Paris, Challamel Aîné, 1859, p. 9-32 et 48-52. [Français]

1859 (c) [*Eyrbyggja saga*] Beauvois, Eugène (trad.), *Découvertes des Scandinaves en Amérique, du Xe au XIIIe siècle. Fragments de sagas islandaises, traduits pour la première fois en français*, Paris, Challamel Aîné, 1859, p. 54-70. [Français]

1859 (d) [*Gísla saga Súrssonar*] Thorsteinsson, Steingrímur (trad.), « Gisle Surssøns Saga », dans *Nord og Syd*, 1, 1859, p. 117-134, 147-165, 247-256, 259-275. [Danois]

1859 (e) [*Gísla saga Súrssonar*] Thorsteinsson, Steingrímur (trad.), *Gisle Surssøns Saga*, Copenhague, 1859. [Danois]

1859 (f) [*Grænlendinga saga*] Beauvois, Eugène (trad.), *Découvertes des Scandinaves en Amérique, du Xe au XIIIe siècle. Fragments de sagas islandaises, traduits pour la première fois en français*, Paris, Challamel Aîné, 1859, p. 32-48. [Français]

1859 (g) [*Grettis saga Ásmundarsonar*] Magnússon, Gísli et Gunnlaugur Þórðarson (trad.), *Grettis saga*, Copenhague, Berling et Stenderup, 1859. [Danois]

1859 (h) [*Gunnlaugs saga ormstungu*] Rygh, Oluf (trad.), *Sagaen om Gunnlaug Ormstunge og Skalde-Ravn*, Christiania, Selskabet for Folkeoplysningens Fremme, 1859. [Norvégien]

1859 (i) [*Heimskringla*] Munch, Peter Andreas (trad.), *Norges Konge-Sagaer fra de ældste Tider indtil anden Halvdeel af det 13de Aarhundrede efter Christi Fødsel*, 2 vol., Christiania, Feilberg og Landmark, 1859-1871. [Norvégien]

1859 (j) [*Landnámabók*] Beauvois, Eugène (trad.), *Découvertes des Scandinaves en Amérique, du Xe au XIIIe siècle. Fragments de sagas islandaises, traduits pour la première fois en français*, Paris, Challamel Aîné, 1859, p. 52-54. [Français]

1859 (k) [*Ragnars saga loðbrókar*] Lefolii, Hans Henrik (trad.), *Fortællinger og Sagaer, fortalte for Børn i Hjemmet og paa Skolen*, vol. 1, Copenhague, Reitzel, 1859, p. 177-198. [Danois]

1860 (a) [*Bárðar saga Snæfellsáss*] Vigfússon, Guðbrandur (trad.), *Bárðarsaga Snæfellsass, Viglundarsaga, Þórðarsaga, Draumavitranir, Volsaþáttr*, Copenhague, Berling et Stenderup, 1860. [Islandais]

1860 (b) [*Eddukvæði*] Hjört, Vilhelm Billeschou (trad.), *Valasangen, Ravnegalderet og Vissmandstalen. Edda Ægte Trillingruner*, Copenhague, Gyldendalske Boghandling, 1860. [Danois]

1860 (c) [*Finnboga saga ramma*] Skúlason, Sveinn (éd.), *Saga Finnboga hins ramma*, Akureyri, Prentsmiðja Norður- og Austurumdæmisins, hjá H. Helgasyni, 1860. [Islandais]

1860 (d) [*Hávarðar saga Ísfirðings*] Þórðarson, Gunnlaugur et Gísli Brynjúlfsson (trad.), *Hávarðar saga Ísfirðings*, Copenhague, Berling et Stenderup, 1860. [Islandais, danois]

1861 (a) [*Brennu Njáls saga*] Dasent, George Webbe (trad.), *The Story of Burnt Njal, or Life in Iceland at the End of the Tenth Century*, 2 vol., Édimbourg, Edmonston and Douglas, 1861. [Anglais]

1861 (b) [*Grettis saga Ásmundarsonar*] Lefolii, Hans Henrik (trad.), « Grettes Saga », dans *Fortællinger og Sagaer, fortalte for Børn i Hjemmet og paa Skolen*, vol. 2, Copenhague, Reitzel, 1861, p. 1-114. [Danois]

1861 (c) [*Gunnlaugs saga ormstungu*] Lefolii, Hans Henrik (trad.), « Gunløgs Saga », dans *Fortællinger og Sagaer, fortalte for Børn i Hjemmet og paa Skolen*, vol. 2, Copenhague, Reitzel, 1861, p. 115-158. [Danois]

1861 (d) [*Kormáks saga*] Leighton, William (trad.), *Kormak, an Icelandic Romance of the Tenth Century: In Six Cantos*, Boston, Walker, Wise, & Company, 1861. [Anglais]

1861 (e) [*Snorra Edda*] Bergmann, Frédéric Guillaume (trad.), *La Fascination de Gulfi (Gylfaginning). Traité de mythologie scandinave*, Strasbourg / Paris, Treuttel et Würtz, 1861, p. 77-138. [Français]

1862 (a) [*Brennu Njáls saga*] Petersen, Niels Matthias (trad.), « Njals saga », dans *Historiske Fortællinger om Islændernes Færd hjemme og ude*, vol. 2, Copenhague, Fr. Wøldike, 1862. [Danois]

1862 (b) [*Eddukvæði*] Symington, Andrew James (trad.), *Pen and pencil sketches of Faröe and Iceland*, Londres, Longman, Green, Longman, and Roberts, 1862, p. 260-277. [Anglais]

1862 (c) [*Egils saga Skallagrímssonar*] Petersen, Niels Matthias (trad.), « Egils saga », dans *Historiske Fortællinger om Islændernes Færd hjemme og ude*, vol. 1, Copenhague, Fr. Wøldike, 1862. [Danois]

1863 (a) [*Bandamanna saga*] Baring-Gould, Sabine (trad.), « The Story of the Banded-Men », dans *Iceland. Its Scenes and Sagas*, Londres, Smith, Elder and Co., 1863, p. 300-316. [Anglais]

1863 (b) [*Brennu Njáls saga*] Lefolii, Hans Henrik (trad.), *Nials saga*, Odense, Den Hempelske boghandel, 1863. [Danois]

1863 (c) [*Eddukvæði*] Warrens, Rosa (trad.), *Zwei Lieder der Edda*, Hambourg, Hoffmand und Campe, 1863. [Allemand]

1863 (d) [*Egils saga Skallagrímssonar*] Baring-Gould, Sabine (trad.), « The Story of Sonartorrek », dans *Iceland. Its Scenes and Sagas*, Londres, Smith, Elder and Co., 1863, p. 49-56. [Anglais]

1863 (e) [*Flóamanna saga*] Baring-Gould, Sabine (trad.), « Thorgil's Nursling, a Saga about Greenland », dans *Iceland. Its Scenes and Sagas*, Londres, Smith, Elder and Co., 1863, p. 368-384. [Anglais]

1863 (f) [*Friðþjófs saga hins frækna*] Calaminus, W. (trad.), « Die Sage von Frithjof dem Starken. Nach der alten Volkssage übersetzt », *Archiv für das Studium der neueren Sprache und Literatur*, 34, 1863, p. 369-416. [Allemand]

1863 (g) [*Grettis saga Ásmundarsonar*] Baring-Gould, Sabine (trad.), « The Outlaw's Isle », « Burning of the Hostel » et « The Valley of Shadow », dans *Iceland. Its Scenes and Sagas*, Londres, Smith, Elder and Co., 1863, p. 76-85, 116-131, 246-273. [Anglais]

1863 (h) [*Hrafnkels saga Freysgoða*] Lefolii, Hans Henrik (trad.), « Hrafnkel Freysgodes Saga », *Danske Folkeskrifter*, XLIV, 1863, p. 1-40. [Danois]

1863 (i) [*Snorra Edda*] Anonyme (trad.), « Snorris Edda. Gylfaginning Cap. 49-50 », *Archiv für das Studium der neueren Sprache und Literatur*, 34, 1863, p. 29-60. [Allemand]

1863 (j) [*Vatnsdæla saga*] Baring-Gould, Sabine (trad.), « The Story of Hrolleifr », dans *Iceland. Its Scenes and Sagas*, Londres, Smith, Elder and Co., 1863, p. 138-147. [Anglais]

1864 (a) [*Eddukvæði*] Simrock, Karl Joseph (trad.), *Die Edda. Die ältere und jüngere nebst den mythischen Erzählungen der Skalda*, Stuttgart, J. G. Cotta, 1864, p. 1-274. [Allemand]

1864 (b) [*Snorra Edda*] Aars, Jacob Jonathan (trad.), « Myten om Balders Død efter Snorres Edda », dans *Udvalgte norske oldkvad, som bidrag til kundskab om vore forfædres religion og liv i hedenold*, Christiania, Cappelen, 1864, p. 23-26. [Norvégien]

1864 (c) [*Snorra Edda*] Simrock, Karl Joseph (trad.), « Die jüngere Edda. Gylfis Verblendung, Brages Gespräche, Aus der Skálda », dans *Die Edda. Die ältere und jüngere nebst den mythischen Erzählungen der Skalda*, Stuttgart, J. G. Cotta, 1864, p. 275-354. [Allemand]

1865 [*Eddukvæði*] Du Puget, Rosalie (trad.), *Les Eddas, traduites de l'ancien idiome scandinave*, Paris, Librairie de L'Association pour la propagation et la publication des bons livres, 1865. [Français]

1866 (a) [*Eddukvæði*] Gjessing, Gustav Antonio (trad.), *Den Ældre Edda. Norrøne Oldkvad fra vikingetiden 9-11 aarh. e. Chr*., Christiania, S. A. Steen, 1866. [Norvégien]

1866 (b) [*Eddukvæði*] Laveleye, Émile Louis Victor (de) (trad.), *La Saga des Nibelungen dans les Eddas et dans le Nord scandinave*, Paris / Bruxelles, A. Lacroix, Verboeckhoven et Cie, 1866. [Français]

1866 (c) [*Eddukvæði*] Thorpe, Benjamin (trad.), *Edda Sæmundar hinns Frôða. The Edda of Sæmund the Learned*, Londres, Trübner, 1866. [Anglais]

1866 (d) [*Gísla saga Súrssonar*] Dasent, George Webbe (trad.), *The Story of Gisli the Outlaw*, Édimbourg, Edmonston and Douglas, 1866. [Anglais]

1866 (e) [*Kristni saga*] Gillberg, Robert Wilhelm (trad.), *Nio kapitel af Kristni saga tolkade och upplysta samt med en kort historisk inledning försedda*, Uppsala, Edquist & Berglund, 1866. [Suédois]

1866 (f) [*Snorra Edda*] Laveleye, Émile Louis Victor (de) (trad.), *La Saga des Nibelungen dans les Eddas et dans le Nord scandinave*, Paris / Bruxelles, A. Lacroix, Verboeckhoven et Cie, 1866. [Français]

1866 (g) [*Víga-Glúms saga*] Head, Edmund (trad.), *Viga Glums saga: The story of Viga-Glum*, Londres, Hertford / Édimbourg, Williams and Norgate, 1866. [Anglais]

1867 (a) [*Eddukvæði*] Bugge, Sophus (trad.), *Norrœn fornkvæði, islandsk samling Kaldet Sæmundar Edda hins fróða*, Christiania, P. T. Mallings Forlagsboghandel, 1867. [Norvégien]

1867 (b) [*Eddukvæði*] Jessen, Edwin (trad.), *Kort Nordisk Gudelære og Oversættelse af vedkommende Dele af Eddaerne*, Copenhague, Gyldendalske Boghandel, 1867. [Danois]

1867 (c) [*Egils saga Skallagrímssonar*] Lefolii, Hans Henrik et Svend Hersleb Grundtvig (trad.), *Egils Saga*, Copenhague, G. E. C. Gad, 1867. [Danois]

1867 (d) [*Friðþjófs saga hins frækna*] Nyström, Frans Gudmund (trad.), *Fridthjofs saga*, Uppsala, 1867. [Suédois]

1868 (a) [*Bandamanna saga*] Bjørg, Vilhelm (trad.), « De Sammensvorne », dans *Oldnordisk Vinterlæsning for Danske*, vol. 2, Copenhague, C. H. Bielefeldt, 1868. [Danois]

1868 (b) [*Eiríks saga rauða*] De Costa, Benjamin Franklin (trad.), « The Colonization of Greenland », dans *The Pre-Columbian discovery of America by the Northmen*, Albany, J. Munsell, 1868, p. 15-21. [Anglais]

1868 (c) [*Eyrbyggja saga*] Petersen, Niels Matthias (trad.), « Fortælling om Eyrbyggerne », dans *Historiske Fortællinger om Islændernes Færd hjemme og ude*, vol. 3, Copenhague, Fr. Wøldike, 1868, p. 1-98. [Danois]

1868 (d) [*Finnboga saga ramma*] Petersen, Niels Matthias (trad.), « Fortællingen om Finboge den Stærke », dans *Historiske Fortællinger om Islændernes Færd hjemme og ude*, vol. 4, Copenhague, Fr. Wøldike, 1868, p. 201-225. [Danois]

1868 (e) [*Grænlendinga saga*] De Costa, Benjamin Franklin (trad.), « The Voyage of Biarne », dans *The Pre-Columbian discovery of America by the Northmen*, Albany, J. Munsell, 1868, p. 21-47. [Anglais]

1868 (f) [*Gunnlaugs saga ormstungu*] Anonyme (trad.), *Gunnlaugs saga ormstungu*, Uppsala, W. Schultz boktryckeri, 1868. [Suédois]

1868 (g) [*Gunnlaugs saga ormstungu*] Petersen, Niels Matthias (trad.), « Fortælling om Gunlaug Ormstunge og Skjald-Rafn », dans *Historiske Fortællinger om Islændernes Færd hjemme og ude*, vol. 4, Copenhague, Fr. Wøldike, 1868, p. 103-146. [Danois]

1868 (h) [*Kormáks saga*] Petersen, Niels Matthias (trad.), « Fortælling om Kormak », dans *Historiske Fortællinger om Islændernes Færd hjemme og ude*, vol. 4, Copenhague, Fr. Wøldike, 1868, p. 147-200. [Danois]

1868 (i) [*Laxdæla saga*] Petersen, Niels Matthias (trad.), « Fortælling om Laxdælerne eller Beboerne af Laxdalen », dans *Historiske Fortællinger om Islændernes Færd hjemme og ude*, vol. 3, Copenhague, Fr. Wøldike, 1868, p. 99-295. [Danois]

1868 (j) [*Vatnsdæla saga*] Petersen, Niels Matthias (trad.), « Fortælling om Vatnsdølerne », dans *Historiske Fortællinger om Islændernes Færd hjemme og ude*, vol. 4, Copenhague, Fr. Wøldike, 1868, p. 1-102. [Danois]

1869 (a) [*Eddukvæði*] Rupp, Theophil (trad.), *Eddische Studien*, Vienne, Carl Gerold's Sohn, 1869. [Allemand]

1869 (b) [*Grænlendinga saga*] Hildebrand, H. O. H. (trad.), *Konunga-boken eller sagor om Ynglingarne och Norges konungar intill år 1177*, vol. 1, Örebro, A. Bohlin, 1869, p. 275-290. [Suédois]

1869 (c) [*Grettis saga Ásmundarsonar*] Magnússon, Eiríkur et William Morris (trad.), *The Story of Grettir the Strong*, Londres, F. S. Ellis, 1869. [Anglais]

1869 (d) [*Gunnlaugs saga ormstungu*] Magnússon, Eiríkur et William Morris (trad.), « The Saga of Gunnlaug the Worm-Tongue and Rafn the Skald », *The Fortnightly Review*, XI, 1869, p. 27-56. [Anglais]

1869 (e) [*Heimskringla*] Hildebrand, Hans Olof (trad.), *Konunga-boken eller sagor om Ynglingarne och Norges konungar intill år 1177*, Örebro, Bohlin, 1869-1871. [Suédois]

1869 (f) [*Íslendingabók*] Möbius, Theodor (trad.), *Are's Isländerbuch im isländischen Text mit deutscher Übersetzung, Namen- und Wörterverzeichniss und einer Karte*, Leipzig, 1869. [Allemand]

1870 (a) [*Brennu Njáls saga*] Hazelius, Arthus (trad.), *Om Njål och hans söner*, Stockholm, P. A. Norstedt, 1870. [Suédois]

1870 (b) [*Eddukvæði*] Laveleye, Émile Louis Victor (de) (trad.), *La Saga des Nibelungen dans les Eddas et dans le Nord scandinave*, Paris, Librairie internationale, 1870. [Français]

1870 (c) [*Eddukvæði*] Oehlenschläger, Adam Gottlob (trad.), *Nordens Guder: et Episk Digt af Oehlenschläger*, Copenhague, Selskabet til udgivelse af Oehlenschlsägers skrifter, 1870. [Danois]

1870 (d) [*Eddukvæði*] Magnússon, Eiríkr et William Morris (trad.), « Songs from the Elder Edda », dans *Völsunga saga: the story of the Volsungs & Niblungs, with certain songs from the Elder Edda*, Londres, F. S. Ellis, 1870, p. 167-270. [Anglais]
1870 (e) [*Eddukvæði*] Møller, H. G. (trad.), *Den Ældre Edda*, Copenhague, Steen og Søn, 1870. [Danois]
1870 (f) [*Snorra Edda*] Laveleye, Émile Louis Victor (de) (trad.), *La Saga des Nibelungen dans les Eddas et dans le Nord scandinave*, Paris, Librairie internationale, 1870. [Français]
1870 (g) [*Vatnsdæla saga*] Lönnberg, C. J. L. (trad.), *Vatnsdalingarnes saga*, Norrköping, M. W. Wallberg, 1870. [Suédois]
1871 (a) [*Brennu Njáls saga*] Sommerfelt, Karl Linné (trad.), *Njaals saga*, Christiania, Malling, 1871. [Norvégien]
1871 (b) [*Eddukvæði*] Esmarsch, Karl (trad.), *Aus Sæmundar Edda. Altnordische Dichtungen. Verdeutscht und den Formen moderner Poesie angepasst*, Prague, 1871. [Allemand]
1871 (c) [*Eddukvæði*] Simrock, Karl Joseph (trad.), *Die Edda. Die ältere und jüngere nebst den mythischen Erzählungen der Skalda*, Stuttgart, Cotta, 1871, pages non identifiées. [Allemand]
1871 (d) [*Eddukvæði*] Wolzogen, Hans (von) (trad.), *Die Edda. Götterlieder und Heldenlieder*, Leipzig, Reclam, 1871. [Allemand]
1871 (e) [*Friðþjófs saga hins frækna*] Morris, William (trad.), « The Story of Frithiof the Bold », *The Dark Blue*, 1, 1871, p. 42-58 et 176-182. [Anglais]
1871 (f) [*Gísla saga Súrssonar*] Winkel Horn, Frederik (trad.), « Gisle Surssøns Saga », dans *Billeder af Livet paa Island. Islandske Sagaer*, vol. 1, Copenhague, C. A. Reitzel, 1871, p. 1-59. [Danois]
1871 (g) [*Hænsa-Þóris saga*] Winkel Horn, Frederik (trad.), « Hønsetores Saga », dans *Billeder af Livet paa Island. Islandske Sagaer*, vol. 1, Copenhague, C. A. Reitzel, 1871, p. 61-90. [Danois]
1871 (h) [*Hávarðar saga Ísfirðings*] Winkel Horn Frederik (trad.), « Haavard Isfjordings Saga », dans *Billeder af Livet paa Island. Islandske Sagaer*, vol. 1, Copenhague, C. A. Reitzel, 1871, p. 257-304. [Danois]
1871 (i) [*Hrafnkels saga Freysgoða*] Winkel Horn, Frederik (trad.), « Ravnkel Frøjsgodes Saga », dans *Billeder af Livet paa Island. Islandske Sagaer*, vol. 1, Copenhague, C. A. Reitzel, 1871, p. 91-121. [Danois]
1871 (j) [*Snorra Edda*] Bergmann, Frédéric Guillaume (trad.), *La Fascination de Gulfi (Gylfaginning). Traité de mythologie scandinave*, Strasbourg, Treuttel et Würz, 1871, p. 77-138. [Français]
1871 (k) [*Snorra Edda*] Simrock, Karl Joseph (trad.), « Die jüngere Edda. Gylfis Verblendung, Brages Gespräche, Aus der Skálda », dans *Die Edda. Die ältere und jüngere nebst den mythischen Erzählungen der Skalda*, Stuttgart, Cotta, 1871, pages non identifiées. [Allemand]
1871 (l) [*Víga-Glúms saga*] Winkel Horn, Frederik (trad.), « Vigaglums Saga », dans *Billeder af Livet paa Island. Islandske Sagaer*, vol. 1, Copenhague, C. A. Reitzel, 1871, p. 195-256. [Danois]
1872 (a) [*Brennu Njáls saga*] Cox, George W. et E. H. Jones (trad.), « Burnt Njal », dans *Tales of the Teutonic Lands*, Londres, Longmans, Green, 1872, p. 346-388. [Anglais]
1872 (b) [*Friðþjófs saga hins frækna*] Cox, George W. et E. H. Jones (trad.), « The Story of Frithjiof and Ingebjorg », dans *Tales of the Teutonic Lands*, Londres, Longmans, Green, 1872, p. 210-246. [Anglais]
1872 (c) [*Grettis saga Ásmundarsonar*] Cox, George W. et E. H. Jones (trad.), « Grettir the Strong », dans *Tales of the Teutonic Lands*, Londres, Longmans, Green, 1872, p. 247-324. [Anglais]

1872 (d) [*Gunnlaugs saga ormstungu*] Cox, George W. et E. H. Jones (trad.), « Gunnlaug and the Fair Helga », dans *Tales of the Teutonic Lands*, Londres, Longmans, Green, 1872, p. 325-345. [Anglais]

1872 (e) [*Gunnlaugs saga ormstungu*] Gödecke, Peter August (trad.), *Sagan om Gunnlög ormtunga och Skald-Ram*, Stockholm, P. A. Norstedt, Läsning för Folket, Tilläggshäfte, 1872. [Suédois]

1872 (f) [*Gunnlaugs saga ormstungu*] Skard, Matias (trad.), *Soga om Gunnlaug Ormstunga*, Christiania, O. Norli, 1872. [Norvégien nynorsk]

1873 (a) [*Eddukvæði*] Wolzogen, Hans (von) (trad.), *Die Edda. Götterlieder und Heldenlieder*, Leipzig, Reclam, 1873. [Allemand]

1873 (b) [*Eyrbyggja saga*] Lönnberg, C. J. L. (trad.), *Eyrbyggarnes saga*, Stockholm, A. L. Norman, 1873. [Suédois]

1873 (c) [*Eyrbyggja saga*] Scott, Walter (trad.), « Abstract of the Eyrbyggjasaga », dans Percy, Thomas, Walter Scott et I. A. Blackwell (trad.), *Northern antiquities, or an historical account of the manners, customs, religion and laws, maritime expeditions and discoveries, language and literature of the ancient Scandinavians (Danes, Swedes, Norwegians and Icelanders)*, Londres, Bell & Daldy, 1873, pages non identifiées. [Anglais]

1873 (d) [*Kjalnesinga saga*] Smith, Robert Angus (trad.), « The Kjalnesinga Saga », dans *To Iceland in a Yacht*, Édimbourg, not published, privately printed by Edmonston & Douglas, 1873, p. 79-95. [Anglais]

1873 (e) [*Kormáks saga*] Anonyme (trad.), « Kormak's saga », dans Percy, Thomas, Walter Scott et I. A. Blackwell (trad.), *Northern antiquities, or an historical account of the manners, customs, religion and laws, maritime expeditions and discoveries, language and literature of the ancient Scandinavians (Danes, Swedes, Norwegians and Icelanders)*, Londres, Bell & Daldy, 1873, pages non identifiées. [Anglais]

1873 (f) [*Snorra Edda*] Blackwell, I. A. (trad.), « The Prose Edda (Gylfa-ginning) », dans Percy, Thomas, Walter Scott et I. A. Blackwell (trad.), *Northern antiquities, or an historical account of the manners, customs, religion and laws, maritime expeditions and discoveries, language and literature of the ancient Scandinavians (Danes, Swedes, Norwegians and Icelanders)*, Londres, Bell & Daldy, 1873, pages non identifiées. [Anglais]

1874 (a) [*Bjarnar saga Hítdælakappa*] Winkel Horn, Frederik (trad.), « Bjørn Hitdalekjæmpes Saga », dans *Billeder af Livet paa Island. Islandske Sagaer*, vol. 2, Copenhague, C. A. Reitzel, 1874, p. 213-272. [Danois]

1874 (b) [*Eddukvæði*] Grundtvig, Svend Hersleb (trad.), *Sæmundar hinns fróði den Ældre Edda. Kritisk Håndudgave*, Copenhague, Gyldendalske Boghandel, 1874. [Danois]

1874 (c) [*Eddukvæði*] Simrock, Karl Joseph (trad.), *Die Edda. Die ältere und jüngere nebst den mythischen Erzählungen der Skalda*, Stuttgart, Cotta, 1874, pages non identifiées. [Allemand]

1874 (d) [*Eddukvæði*] Wolzogen, Hans (von) (trad.), *Die Edda. Götterlieder und Heldenlieder*, Leipzig, Reclam, 1874. [Allemand]

1874 (e) [*Fóstbræðra saga*] Winkel Horn, Frederik (trad.), « Fostbrødrenes Saga », dans *Billeder af Livet paa Island. Islandske Sagaer*, vol. 2, Copenhague, C. A. Reitzel, 1874, p. 273-353. [Danois]

1874 (f) [*Grettis saga Ásmundarsonar*] Winkel Horn, Frederik (trad.), « Grettes Saga », dans *Billeder af Livet paa Island. Islandske Sagaer*, vol. 2, Copenhague, C. A. Reitzel, 1874, p. 1-212. [Danois]

1874 (g) [*Heimskringla*] Schjøtt, Steinar (trad.), *Heimskringla elder Norigs Kongesogur fraa den eldste Tii til Aare 1177*, Christiania, Det Norske samlag, 1874-1879. [Norvégien nynorsk]

1874 (h) [*Snorra Edda*] Simrock, Karl Joseph (trad.), « Die jüngere Edda. Gylfis Verblendung, Brages Gespräche, Aus der Skálda », dans *Die Edda. Die ältere und jüngere nebst den mythischen Erzählungen der Skalda*, Stuttgart, Cotta, 1874, pages non identifiées. [Allemand]

1875 (a) [*Brennu Njáls saga*] Fonseca, A. E. Wollheim (trad.), « Die Njáls Saga », dans *Die National-Literatur der Skandinavier. Eine prosaische und poetische Anthologie aus den besten nordischen Schriftstellern*, vol. 1, Berlin, Die Classiker aller Zeiten und Nationen, 1875, p. 299-315. [Allemand]

1875 (b) [*Brennu Njáls saga*] Jónsson, Eiríkur et Konráð Gíslason (éd.), *Njála: udgivet efter gamle håndskrifter af Det kongelige nordiske oldskrift-selskab*, 2 vol., Copenhague, Thiele, 1875-1889. [Islandais]

1875 (c) [*Eddukvæði*] Holtzmann, Adolf et Alfred Holder (trad.), *Die Aeltere Edda übersetzt und erklärt. Vorlesungen*, Leipzig, B. G. Teubner, 1875. [Allemand]

1875 (d) [*Eddukvæði*] Winkel Horn, Frederik (trad.), *Vore Fædres Guder. En kortfattet nordisk Mythologi til Folkelæsning og Skolebrug*, Copenhague, C. A. Reitzels Forlag, 1875. [Danois]

1875 (e) [*Eddukvæði*] Wolzogen, Hans (von) (trad.), *Die Edda. Götterlieder und Heldenlieder*, Leipzig, Reclam, 1875. [Allemand]

1875 (f) [*Egils saga Skallagrímssonar*] Lassen, Hartvig Marcus (trad.), « Af Egil Skallagrimssøns Saga », dans *Læsebog i Modersmaalet for Skolernes höjere Klasser, tilligemed en literærhistorisk Oversigt og Svenske Læsestrykker*, Christiania, 1875, p. 21-24. [Norvégien]

1875 (g) [*Egils saga Skallagrímssonar*] Lefolii, Hans Henrik et Svend Hersleb Grundtvig (trad.), *Egils Saga*, Copenhague, G. E. C. Gad, 1875. [Danois]

1875 (h) [*Friðþjófs saga hins frækna*] Fonseca, A. E. Wollheim et Gottlieb Christian Friedrich Mohnike (trad.), « Die Frithjof's Saga », dans *Die National-Literatur der Skandinavier. Eine prosaische und poetische Anthologie aus den besten nordischen Schriftstellern*, vol. 1, Berlin, Die Classiker aller Zeiten und Nationen, 1875, p. 162-171. [Allemand]

1875 (i) [*Friðþjófs saga hins frækna*] Magnússon, Eiríkur et William Morris (trad.), « The Story of Frithiof the Bold », dans *Three Northern Love Stories and Other Tales*, Londres, Ellis & White, 1875, p. 65-114. [Anglais]

1875 (j) [*Gísla saga Súrssonar*] Fonseca, A. E. Wollheim (trad.), « Die Gisli Surssons Saga », dans *Die National-Literatur der Skandinavier. Eine prosaische und poetische Anthologie aus den besten nordischen Schriftstellern*, vol. 1, Berlin, Die Classiker aller Zeiten und Nationen, 1875, p. 287-299. [Allemand]

1875 (k) [*Grettis saga Ásmundarsonar*] Fonseca, A. E. Wollheim (trad.), « Die Grettis-Saga », dans *Die National-Literatur der Skandinavier. Eine prosaische und poetische Anthologie aus den besten nordischen Schriftstellern*, vol. 1, Berlin, Die Classiker aller Zeiten und Nationen, 1875, p. 327-338. [Allemand]

1875 (l) [*Gunnlaugs saga ormstungu*] Lassen, Hartvig Marcus (trad.), « Sagaen om Gunnlaug Ormstunge og Skalde-Ravn », dans *Læsebog i Modersmaalet for Skolernes höjere Klasser, tilligemed en literærhistorisk Oversigt og Svenske Læsestrykker*, Christiania, 1875, p. 1-20. [Danois]

1875 (m) [*Gunnlaugs saga ormstungu*] Magnússon, Eiríkur et William Morris (trad.), « The Story of Gunnlaug the Worm-tongue and Rafn the Skald », dans *Three Northern Love Stories and Other Tales*, Londres, Ellis & White, 1875, p. 1-93. [Anglais]

1875 (n) [*Ragnars saga loðbrókar*] Fonseca, A. E. Wollheim (trad.), « Die Ragnar Lodbroks Saga », dans *Die National-Literatur der Skandinavier. Eine prosaische und poetische Anthologie aus den besten nordischen Schriftstellern*, vol. 1, Berlin, Die Classiker aller Zeiten und Nationen, 1875, p. 194-204. [Allemand]

1875 (o) [*Snorra Edda*] Fonseca, A. E. Wollheim (trad.), « Gylfaginning (Gylfi's Verblendung), Bragaräður (Braga's Unterhaltungen), Die Skalda », dans *Die National-Literatur der Skandinavier. Eine prosaische und poetische Anthologie aus den besten nordischen Schriftstellern*, vol. 1, Berlin, Die Classiker aller Zeiten und Nationen, 1875, p. 17-29. [Allemand]

1875 (p) [*Snorra Edda*] Jónsson, Þórleifr (trad.), *Edda Snorra Sturlusonar*, Copenhague, Gyldendal, 1875. [Islandais]

1875 (q) [*Snorra Edda*] Magnússon, Eiríkur et William Morris (trad.), « The Tale of Hogni and Hedinn », dans *Three Northern Love Stories and Other Tales*, Londres, Ellis & White, 1875, p. 187-210. [Anglais]

1875 (r) [*Þorsteins saga Víkingssonar*] Magnússon, Eiríkur et William Morris (trad.), « The Tale of Thorstein Staff-Smitten », dans *Three Northern Love Stories and Other Tales*, Londres, Ellis & White, 1875, p. 231-244. [Anglais]

1875 (s) [*Víga-Glúms saga*] Fonseca, A. E. Wollheim et Gottlieb Christian Friedrich Mohnike (trad.), « Die Viga-Glums Saga », dans *Die National-Literatur der Skandinavier. Eine prosaische und poetische Anthologie aus den besten nordischen Schriftstellern*, vol. 1, Berlin, Die Classiker aller Zeiten und Nationen, 1875, p. 172-179. [Allemand]

1876 (a) [*Bandamanna saga*] Winkel Horn, Frederik (trad.), « De Sammensvornes Saga », dans *Billeder af Livet paa Island. Islandske Sagaer*, vol. 3, Copenhague, C. A. Reitzel, 1876, p. 63-99. [Danois]

1876 (b) [*Eddukvæði*] Hammerich, Frederik (trad.), *Nordens ældste digt, oplyst og oversat*, Copenhague, Gyldendalske Boghandel, 1876. [Allemand]

1876 (c) [*Eddukvæði*] Simrock, Karl Joseph (trad.), *Die Edda. Die ältere und jüngere nebst den mythischen Erzählungen der Skalda*, Stuttgart, Cotta, 1876, pages non identifiées. [Allemand]

1876 (d) [*Eddukvæði*] Wolzogen, Hans (von) (trad.), *Die Edda. Götterlieder und Heldenlieder*, Leipzig, Reclam, 1876. [Allemand]

1876 (e) [*Eiríks saga rauða*] Winkel Horn, Frederik (trad.), « Fortælling om Erik den røde », dans *Billeder af Livet paa Island. Islandske Sagaer*, vol. 3, Copenhague, C. A. Reitzel, 1876, p. 249-270. [Danois]

1876 (f) [*Grænlendinga þáttur*] Winkel Horn, Frederik (trad.), « Torfin Karlsæmnes Saga », dans *Billeder af Livet paa Island. Islandske Sagaer*, vol. 3, Copenhague, C. A. Reitzel, 1876, p. 271-297. [Danois]

1876 (g) [*Harðar saga og Hólmverja*] Winkel Horn, Frederik (trad.), « Hørd Grimkelssøns Saga », dans *Billeder af Livet paa Island. Islandske Sagaer*, vol. 3, Copenhague, C. A. Reitzel, 1876, p. 1-62. [Danois]

1876 (h) [*Kristni saga*] Winkel Horn, Frederik (trad.), « Kristendomssaga », dans *Billeder af Livet paa Island. Islandske Sagaer*, vol. 3, Copenhague, C. A. Reitzel, 1876, p. 223-245. [Danois]

1876 (i) [*Ljósvetninga saga*] Winkel Horn, Frederik (trad.), « Ravnkel Frøjsgodes Saga », dans *Billeder af Livet paa Island. Islandske Sagaer*, vol. 3, Copenhague, C. A. Reitzel, 1876, p. 101-185. [Danois]

1876 (j) [*Snorra Edda*] Simrock, Karl Joseph (trad.), « Die jüngere Edda. Gylfis Verblendung, Brages Gespräche, Aus der Skálda », dans *Die Edda. Die ältere und jüngere nebst den mythischen Erzählungen der Skalda*, Stuttgart, Cotta, 1876, pages non identifiées. [Allemand]

1877 (a) [*Eddukvæði*] Gödecke, Peter August (trad.), *Edda: en islandsk samling folkliga forntidsdikter om Nordens gudar och hjältar*, Stockholm, P.A. Norstedt och Söner, 1877. [Suédois]

1877 (b) [*Eddukvæði*] Wenzel, Bodo (trad.), *Die Ältere Edda (Sämundar Edda) übersetzt und mit kurzen Erläuterungen versehen*, Leipzig, Otto Wigand, 1877. [Allemand]

1877 (c) [*Eddukvæði*] Wolzogen, Hans (von) (trad.), *Die Edda. Götterlieder und Heldenlieder*, Leipzig, Reclam, 1877. [Allemand]

1877 (d) [*Friðþjófs saga hins frækna*] Anderson, Rasmus Bjørn et Jón Bjarnason (trad.), « The Saga of Fridthjof the Bold », dans *Viking Tales of the North. The sagas of Thorstein, Viking's son, and Fridthjof the Bold*, Chicago, S. C. Griggs and Company, 1877, p. 75-111. [Anglais]

1877 (e) [*Snorra Edda*] Anderson, Rasmus Bjørn (trad.), *The Younger Edda, also called Snorre's Edda, or the prose Edda. An English version of the Foreword, The Fooling of Gylfi, The Afterword, Brage's talk, The Afterword to Brage's talk and the important passages in the poetical diction (Skaldskaparmal)*, Chicago, S. C. Griggs, 1877. [Anglais]

1877 (f) [*Ragnars saga loðbrókar*] Storm, Gustav (trad.), *Ragnar Lodbrok og Lodbrokssønnerne: studie i dansk oldhistorie og nodrisk sagnhistorie*, Christiania, Det Mallingske bogtrykkeri, 1877. [Norvégien]

1877 (g) [*Þorsteins saga Víkingssonar*] Anderson, Rasmus Bjørn et Jón Bjarnason (trad.), « The Saga of Thorstein, Viking's Son », dans *Viking Tales of the North. The sagas of Thorstein, Viking's son, and Fridthjof the Bold*, Chicago, S.C. Griggs and Company, 1877, p. 1-73. [Anglais]

1878 (a) [*Brennu Njáls saga*] Claussen, Johannes (trad.), *Die Nialssaga. Nach der dänischen Wiedergabe von H. Lefolii*, Leipzig, Johann Ambrosius Barth, 1878. [Allemand]

1878 (b) [*Brennu Njáls saga*] Döring, Bernhard (trad.), *Eine altisländische Brandlegung. Episode aus der Erzählung vom Leben des Njal*, Leipzig, Edelmann, 1878. [Allemand]

1878 (c) [*Eddukvæði*] Simrock, Karl Joseph (trad.), *Die Edda. Die ältere und jüngere nebst den mythischen Erzählungen der Skalda*, Stuttgart, Cotta, 1878, p. 1-246. [Allemand]

1878 (d) [*Eyrbyggja saga*] Scott, Walter (trad.), « Abstract of the Eyrbyggjasaga », dans Percy, Thomas, Walter Scott et I. A. Blackwell (trad.), *Northern antiquities, or an historical account of the manners, customs, religion and laws, maritime expeditions and discoveries, language and literature of the ancient Scandinavians (Danes, Swedes, Norwegians and Icelanders)*, Londres, Bell & Daldy, 1878, pages non identifiées. [Anglais]

1878 (e) [*Gull-Þóris saga*] Jónsson, Þorleifr (trad.), *Gull Þóris saga*, Reykjavík, Þorleifr Jónsson gaf út, 1878. [Islandais]

1878 (f) [*Gunnlaugs saga ormstungu*] Kölbing, Eugen (trad.), *Die Geschichte von Gunnlaug Schlangenzunge*, Heilbronn, Verlag von Gebr. Henninger, 1878. [Allemand]

1878 (g) [*Hávarðar saga Ísfirðings*] Lütgendorff, Willibald Leo (trad.), *Die Hovard Isfjordings-Sage*, Heilbronn, Altenburg, 1878. [Allemand]

1878 (h) [*Kormáks saga*] Anonyme (trad.), « Kormak's saga », dans Percy, Thomas, Walter Scott et I. A. Blackwell (trad.), *Northern antiquities, or an historical account of the manners, customs, religion and laws, maritime expeditions and discoveries, language and literature of the ancient Scandinavians (Danes, Swedes, Norwegians and Icelanders)*, Londres, Bell & Daldy, 1878, pages non identifiées. [Anglais]

1878 (i) [*Snorra Edda*] Blackwell, I. A. (trad.), « The Prose Edda (Gylfa-ginning) », dans Percy, Thomas, Walter Scott et I. A. Blackwell (trad.), *Northern antiquities, or an historical account of the manners, customs, religion and laws, maritime expeditions and discoveries, language and literature of the ancient Scandinavians (Danes, Swedes,*

Norwegians and Icelanders), Londres, Bell & Daldy, 1878, pages non identifiées. [Anglais]

1878 (j) [*Snorra Edda*] Simrock, Karl Joseph (trad.), « Die jüngere Edda. Gylfis Verblendung, Brages Gespräche, Aus der Skálda », dans *Die Edda. Die ältere und jüngere nebst den mythischen Erzählungen der Skalda*, Stuttgart, Cotta, 1878, p. 247-331. [Allemand]

1879 (a) [*Brennu Njáls saga*] Bååth, August, Ulrik (trad.), *Níals saga, med eitt tillägg, Darrads-sången*, Stockholm, Seligmann, 1879. [Suédois]

1879 (b) [*Brennu Njáls saga*] Hazelius, Arthus (trad.), *Om Njål och hans söner*, Stockholm, P. A. Norstedt, 1879. [Suédois]

1879 (c) [*Eddukvæði*] Bergmann, Frédéric Guillaume (trad.), *Die Edda-Gedichte der nordischen Heldensage*, Strasbourg, Trübner, 1879. [Allemand]

1879 (d) [*Eddukvæði*] Laveleye, Émile Louis Victor (de) (trad.), *La Saga des Nibelungen dans les Eddas et dans le Nord scandinave*, Paris, Librairie internationale, 1879. [Français]

1879 (e) [*Eddukvæði*] Wolzogen, Hans (von) (trad.), *Die Edda. Götterlieder und Heldenlieder*, Leipzig, Reclam, 1879. [Allemand]

1879 (f) [*Finnboga saga ramma*] Gering, Hugo (trad.), *Finnboga saga hins ramma*, Halle-sur-Saale, Niemeyer, 1879. [Allemand]

1879 (g) [*Friðþjófs saga hins frækna*] Lütgendorff, Willibald Leo (trad.), *Die Sage von Friðthjofr dem Verwegenen*, Heilbronn, Henninger, 1879. [Allemand]

1879 (h) [*Friðþjófs saga hins frækna*] Poestion, Joseph Calasanz (trad.), *Fridthjofs Saga*, Vienne, C. Gerold Sohn, 1879. [Allemand]

1879 (i) [*Snorra Edda*] Laveleye, Émile Louis Victor (de), *La Saga des Nibelungen dans les Eddas et dans le Nord scandinave*, Paris, Librairie internationale, 1879. [Français]

1880 (a) [*Brennu Njáls saga*] Cox, George W. et Eustace Hinton Jones (trad.), « Burnt Njal », dans *Popular Romances of the Middle Ages*, Londres, C. Kegan Paul & Co., 1880, p. 475-505. [Anglais]

1880 (b) [*Brennu Njáls saga*] Cox, George W. et Eustace Hinton Jones (trad.), « Burnt Njal », dans *Popular Romances of the Middle Ages*, New York, Henry Holt & Co., 1880, p. 475-505. [Anglais]

1880 (c) [*Eddukvæði*] Wolzogen, Hans (von) (trad.), *Die Edda. Götterlieder und Heldenlieder*, Leipzig, Reclam, 1880. [Allemand]

1880 (d) [*Eiríks saga rauða*] Sephton, John (trad.), *Eirik the Red's Saga*, Liverpool, 1880. [Anglais]

1880 (e) [*Friðþjófs saga hins frækna*] Cox, George W. et E. H. Jones (trad.), « The Story of Frithjof and Ingebjorg », dans *Popular Romances of the Middle Ages*, Londres, C. Kegan Paul & Co., 1880, p. 373-399. [Anglais]

1880 (f) [*Friðþjófs saga hins frækna*] Cox, George W. et Eustace Hinton Jones (trad.), « The Story of Frithjof and Ingebjorg », dans *Popular Romances of the Middle Ages*, New York, Henry Holt & Co., 1880, p. 372-399. [Anglais]

1880 (g) [*Grettis saga Ásmundarsonar*] Baring-Gould, Sabine (trad.), *Grettir the Outlaw. A Story of Iceland*, Londres, Blackie & Son, 1880. [Anglais]

1880 (h) [*Grettis saga Ásmundarsonar*] Baring-Gould, Sabine (trad.), *Grettir the Outlaw. A Story of Iceland*, New York, Scribner & Welford, 1880. [Anglais]

1880 (i) [*Grettis saga Ásmundarsonar*] Cox, George W. et Eustace Hinton Jones (trad.), « Grettir the Strong », dans *Popular Romances of the Middle Ages*, Londres, C. Kegan Paul & Co., 1880, p. 400-457. [Anglais]

1880 (j) [*Grettis saga Ásmundarsonar*] Cox, George W. et Eustace Hinton Jones (trad.), « Grettir the Strong », dans *Popular Romances of the Middle Ages*, New York, Henry Holt & Co., 1880, p. 400-457. [Anglais]

1880 (k) [*Gunnlaugs saga ormstungu*] Cox, George W. et Eustace Hinton Jones (trad.), « Gunnlaug and the Fair Helga », dans *Popular Romances of the Middle Ages*, Londres, C. Kegan Paul & Co., 1880, p. 458-474. [Anglais]

1880 (l) [*Gunnlaugs saga ormstungu*] Cox, George W. et Eustace Hinton Jones (trad.), « Gunnlaug and the Fair Helga », dans *Popular Romances of the Middle Ages*, New York, Henry Holt & Co., 1880, p. 458-474. [Anglais]

1880 (m) [*Gunnlaugs saga ormstungu*] Grundtvig, Nikolai Frederik Severin (trad.), « Gunlaugs og Rafns saga », dans *N. F. S. Grundtvigs Poetiske Skrifter*, vol. 1, Copenhague, K. Schønberg, 1880. [Danois]

1880 (n) [*Heimskringla*] Schjøtt, Steinar (trad.), *Heimskringla elder Norigs Kongesogur fraa den eldste Tii til Aare 1177*, Christiania, Det Norske samlag, 1880-1887. [Norvégien nynorsk]

1880 (o) [*Ljósvetninga saga*] Þorláksson, Guðmundur et Finnur Jónsson (éd.), « Glúma og Ljósvetninga saga », dans *Íslenzkar fornsögur*, vol. 1, Copenhague, Møller, 1880. [Islandais]

1880 (p) [*Ragnars saga loðbrókar*] Edzardi, Anton Philipp et Friedrich Heinrich von der Hagen (trad. et éd.), « Ragnar-Lodbroks Saga », dans *Völsunga- und Ragnars-Saga nebst der Geschichte von Nornagest. Altdeutsche und altnordische Helden-Sagen*, vol. 3, Stuttgart, A. Heitz / Breslau, Max, 1880, p. 221-342. [Islandais, allemand]

1880 (q) [*Ragnars saga loðbrókar*] Gödecke, Peter August et Frederik Winkel Horn (trad.), *Sagaen om Ragnar Lodbrog og hans Sønner fortalt af P.A. Gödecke; med Billeder af A. Malmström; paa dansk ved Fr. Winkel Horn*, Stockholm, Nordstedt, 1880. [Suédois]

1880 (r) [*Snorra Edda*] Anderson, Rasmus Bjørn (trad.), *The Younger Edda, also called Snorre's Edda, or the prose Edda. An English version of the Foreword, The Fooling of Gylfi, The Afterword, Brage's talk, The Afterword to Brage's talk and the important passages in the poetical diction (Skaldskaparmal)*, Chicago, S. C. Griggs, 1880. [Anglais]

1881 (a) [*Eddukvæði*] Gödecke, Peter August (trad.), *Edda: en islandsk samling folkliga forntidsdikter om Nordens gudar och hjältar*, Stockholm, P. A. Norstedt och Söner, 1881. [Suédois]

1881 (b) [*Gunnlaugs saga ormstungu*] Gödecke, Peter August (trad.), *Sagan om Gunnlög ormtunga och Skald-Ram*, Stockholm, P. A. Norstedt, Läsning för Folket, Tilläggshäfte, 1881. [Suédois]

1881 (c) [*Laxdæla saga*] Vexelsen, Hans (trad.), « Aude hin dybrike, Høskuld Dalekollsøn o.fl. », dans *Sagafortællinger*, Christiania / Trondheim, 1881, p. 66-83. [Norvégien]

1881 (d) [*Vatnsdæla saga*] Vexelsen, Hans (trad.), « Kjetil Raum, Thorstein Kjetilson, Ingemund Thorsteinson, Ingemunds giftermaal o.fl. », dans *Sagafortællinger*. Christiania / Trondheim, 1881, p. 5-66. [Norvégien]

1882 (a) [*Bandamanna saga*] Coles, John (trad.), « Bandamanna saga or, The Story of the Confederates », dans *Summer Travelling in Iceland. Being the Narrative of Two Journeys Across the Island by Unfrequented Routes. With a Historical Introduction, and some Hints as to the Expenses and Necessary Preparations for a Tour in Iceland*, Londres, John Murray, 1882, p. 205-229. [Anglais]

1882 (b) [*Brennu Njáls saga*] Cox, George W. et Eustace Hinton Jones (trad.), « Burnt Njal », dans *Popular Romances of the Middle Ages*, New York, Henry Holt & Co., 1882, p. 475-505. [Anglais]

1882 (c) [*Eddukvæði*] Simrock, Karl Joseph (trad.), *Die Edda. Die ältere und jüngere nebst den mythischen Erzählungen der Skalda*, Stuttgart, Cotta, 1882, pages non identifiées. [Allemand]

1882 (d) [*Eyrbyggja saga*] Scott, Walter (trad.), « Abstract of the Eyrbyggjasaga », dans Percy, Thomas, Walter Scott et I. A. Blackwell (trad.), *Northern antiquities, or an historical*

account of the manners, customs, religion and laws, maritime expeditions and discoveries, language and literature of the ancient Scandinavians (Danes, Swedes, Norwegians and Icelanders), Londres, Bell & Sons, 1882, pages non identifiées. [Anglais]

1882 (e) [*Fóstbræðra saga*] Beauvois, Eugène (trad.), « La Vendette dans le nouveau Monde au XIe siècle d'après les textes scandinaves », *Muséon*, 1881. [Français]

1882 (f) [*Friðþjófs saga hins frækna*] Cappel, Emily S. (trad.), *Old Norse Sagas*, Londres, W. Swan Sonnenschein & Co., 1882. [Anglais]

1882 (g) [*Friðþjófs saga hins frækna*] Cox, George W. et Eustace Hinton Jones (trad.), « The Story of Frithjof and Ingebjorg », dans *Popular Romances of the Middle Ages*, New York, Henry Holt & Co., 1882, p. 372-399. [Anglais]

1882 (h) [*Friðþjófs saga hins frækna*] Jäcklein, Anton (trad.), *Die Frithjofsage*, Straubing, Lechner, 1882. [Allemand]

1882 (i) [*Grettis saga Ásmundarsonar*] Cox, George W. et Eustace Hinton Jones (trad.), « Grettir the Strong », dans *Popular Romances of the Middle Ages*, New York, Henry Holt & Co., 1882, p. 400-457. [Anglais]

1882 (j) [*Gunnlaugs saga ormstungu*] Cox, George W. et Eustace Hinton Jones (trad.), « Gunnlaug and the Fair Helga », dans *Popular Romances of the Middle Ages*, New York, Henry Holt & Co., 1882, p. 458-474. [Anglais]

1882 (k) [*Gunnlaugs saga ormstungu*] Poestion, Joseph Calasanz (trad.), « Ein Alt-isländisches Dichterleben », dans *Aus Hellas, Rom und Thule. Cultur und Litteraturbilder*, Leipzig, Wilhelm Friedrich, 1882, p. 105-128. [Allemand]

1882 (l) [*Hrafnkels saga Freysgoða*] Ambrosius, Nore (trad.), *Sagan om Hrafnkel Freysgode*, Halmstad, 1882. [Suédois]

1882 (m) [*Hrafnkels saga Freysgoða*] Coles, John (trad.), « The Story of Hrafnkell, Frey's priest », dans *Summer Travelling in Iceland. Being the Narrative of Two Journeys Across the Island by Unfrequented Routes. With a Historical Introduction, and some Hints as to the Expenses and Necessary Preparations for a Tour in Iceland*, Londres, John Murray, 1882, p. 230-249. [Anglais]

1882 (n) [*Kormáks saga*] Anonyme (trad.), « Kormak's saga », dans Percy, Thomas, Walter Scott et I. A. Blackwell (trad.), *Northern antiquities, or an historical account of the manners, customs, religion and laws, maritime expeditions and discoveries, language and literature of the ancient Scandinavians (Danes, Swedes, Norwegians and Icelanders)*, Londres, Bell & Sons, 1882, pages non identifiées. [Anglais]

1882 (o) [*Ragnars saga loðbrókar*] Cappel, Emily S. (trad.), *Old Norse Sagas*, Londres, W. Swan Sonnenschein & Co., 1882. [Anglais]

1882 (p) [*Snorra Edda*] Blackwell, I. A. (trad.), « The Prose Edda (Gylfa-ginning) », dans Percy, Thomas, Walter Scott et I. A. Blackwell (trad.), *Northern antiquities, or an historical account of the manners, customs, religion and laws, maritime expeditions and discoveries, language and literature of the ancient Scandinavians (Danes, Swedes, Norwegians and Icelanders)*, Londres, Bell & Sons, 1882, pages non identifiées. [Anglais]

1882 (q) [*Snorra Edda*] Mabie, Hamilton Wright (trad.), *Norse Stories Retold from the Eddas*, Boston, Roberts Brothers, 1882. [Anglais]

1882 (r) [*Snorra Edda*] Simrock, Karl Joseph (trad.), « Die jüngere Edda. Gylfis Verblendung, Brages Gespräche, Aus der Skálda », dans *Die Edda. Die ältere und jüngere nebst den mythischen Erzählungen der Skalda*, Stuttgart, Cotta, 1882, pages non identifiées. [Allemand]

1882 (s) [*Þórðar saga hreðu*] Coles, John (trad.), « The story of Thorðr Hreða », dans *Summer Travelling in Iceland. Being the Narrative of Two Journeys Across the Island by*

Unfrequented Routes. With a Historical Introduction, and some Hints as to the Expenses and Necessary Preparations for a Tour in Iceland, Londres, John Murray, 1882, p. 173-204. [Anglais]

1883 (a) [*Brennu Njáls saga*] Cox, George W. et Eustace Hinton Jones (trad.), « Burnt Njal », dans *Popular Romances of the Middle Ages*, Londres, K. Paul, Trench, 1883, p. 475-505. [Anglais]

1883 (b) [*Brennu Njáls saga*] Leffler, L. Fr. (trad.), « Prof på en metrisk öfversättning till svenska af Nialssagans visor i dróttkvætt (och hrynhenda) », *Arkiv for nordisk filologi*, 1, 1883, p. 192-196. [Suédois]

1883 (c) [*Eddukvæði*] Vigfússon, Guðbrandur et Frederick York Powell (trad.), *Corpvs poeticvm boreale. The poetry of the old northern tongue from the earliest times to the thirteenth century*, Oxford, Clarendon Press, 1883. [Anglais]

1883 (d) [*Egils saga Skallagrímssonar*] Bååth, August Ulrik (trad.), *Egil Skalle-Grimssons saga*, Stockholm, J. Seligmann, 1883. [Suédois]

1883 (e) [*Friðþjófs saga hins frækna*] Cappel, Emily S. (trad.), *Old Norse Sagas*, Londres, W. Swan Sonnenschein & Co., 1883. [Anglais]

1883 (f) [*Friðþjófs saga hins frækna*] Cox, George W. et Eustace Hinton Jones (trad.), « The Story of Frithjof and Ingebjorg », dans *Popular Romances of the Middle Ages*, Londres, K. Paul, Trench, 1883, p. 372-399. [Anglais]

1883 (g) [*Grettis saga Ásmundarsonar*] Cox, George W. et Eustace Hinton Jones (trad.), « Grettir the Strong », dans *Popular Romances of the Middle Ages*, Londres, K. Paul, Trench, 1883, p. 400-457. [Anglais]

1883 (h) [*Gunnlaugs saga ormstungu*] Cox, George W. et Eustace Hinton Jones (trad.), « Gunnlaug and the Fair Helga », dans *Popular Romances of the Middle Ages*, Londres, K. Paul, Trench, 1883, p. 458-474. [Anglais]

1883 (i) [*Hrafnkels saga Freysgoða*] Lenk, Heinrich (von) (trad.), *Die Saga von Hrafnkell Freysgoði. Eine isländische Geschichte aus dem 10. Jahrh. n. Chr*., Vienne, C. Konegen, 1883. [Allemand]

1883 (j) [*Ragnars saga loðbrókar*] Cappel, Emily S. (trad.), *Old Norse Sagas*, Londres, W. Swan Sonnenschein & Co., 1883. [Anglais]

1884 (a) [*Eddukvæði*] Anderson, Rasmus Bjørn (trad.), *Norse Mythology; or, the Religion of our Forefathers, containing all the Myths of the Eddas, systematized and interpreted, with an Introduction, Vocabulary and Index*, Chicago, S. C. Griggs and Company / Londres, Trübner & Co., 1884. [Anglais]

1884 (b) [*Friðþjófs saga hins frækna*] Freytag, L. (trad.), « Die Fridhthjofssaga », *Central-Organ für die Interessen des Realschulwesens*, 12, 1884, p. 601-622. [Allemand]

1884 (c) [*Gunnlaugs saga ormstungu*] Poestion, Joseph Calasanz (trad.), « Ein Alt-isländisches Dichterleben », dans *Aus Hellas, Rom und Thule. Cultur und Litteraturbilder*, Leipzig, Wilhelm Friedrich, 1884, p. 105-128. [Allemand]

1885 (a) [*Eddukvæði*] Hoffory, Julius (trad.), *Lieder der Alten Edda. Deutsch durch die Brüder Grimm*, Berlin, Georg Keimer, 1885. [Allemand]

1885 (b) [*Eddukvæði*] Sievers, Eduard (trad.), « Proben Einer Metrischen Herstellung der Eddalieder », dans *Einladung zur Akademischen Feier der Geburtsfestes seiner Majestät des KÖnigs Karl von Württemberg auf den 6. März 1885 im Namen des Rektors und Akademischen Senats der Königlichen Eberhard-Karls-Universität Tübingen*, Tübingen, Ludwig Friedrich Fues, 1885. [Allemand]

1885 (c) [*Eddukvæði*] Wolzogen, Hans (von), *Die Edda. Götterlieder und Heldenlieder*, Leipzig, Reclam, 1885. [Allemand]

1886 (a) [*Brennu Njáls saga*] Cox, George W. et Eustace Hinton Jones (trad.), « Burnt Njal », dans *Popular Romances of the Middle Ages*, New York, Henry Holt & Co., 1886, p. 475-505. [Anglais]

1886 (b) [*Brennu Njáls saga*] Gourdault, Jules (trad.), *Gunnar et Nial. Scènes et mœurs de la vieille Islande*, Tours, Alfred Mame et Fils, 1886. [Français]

1886 (c) [*Egils saga Skallagrímssonar*] Ásmundarson, Valdimar (éd.), « Egils saga ok Ásmundar », dans *Fornaldarsögur nordrlanda*, vol. 3, Reykjavík, Kostnaðarmaðr Sigurður Kristjánsson, 1889, p. 275-307. [Islandais]

1886 (d) [*Friðþjófs saga hins frækna*] Ásmundarson, Valdimar (éd.), « Friðþjófs saga hins frækna », dans *Fornaldarsögur nordrlanda*, vol. 2, Reykjavík, Kostnaðarmaðr Sigurður Kristjánsson, 1886, p. 115-185. [Islandais]

1886 (e) [*Friðþjófs saga hins frækna*] Cox, George W. et Eustace Hinton Jones (trad.), « The Story of Frithjof and Ingebjorg », dans *Popular Romances of the Middle Ages*, New York, Henry Holt & Co., 1886, p. 372-399. [Anglais]

1886 (f) [*Gísla saga Súrssonar*] Bååth, August Ulrik (trad.), « Gisle Surssons saga », dans *Fornnordiska sagor*, Stockholm, O. L. Lamm / Beijer, 1886, p. 117-189. [Suédois]

1886 (g) [*Grettis saga Ásmundarsonar*] Cox, George W. et Eustace Hinton Jones (trad.), « Grettir the Strong », dans *Popular Romances of the Middle Ages*, New York, Henry Holt & Co., 1886, p. 400-457. [Anglais]

1886 (h) [*Gunnlaugs saga ormstungu*] Bååth, August Ulrik (trad.), « Sagan om Gunnlög Ormtunga och Skald-Ramn », dans *Fornnordiska sagor*, Stockholm, O. L. Lamm / Beijer, 1886, p. 9-57. [Suédois]

1886 (i) [*Gunnlaugs saga ormstungu*] Cox, George W. et Eustace Hinton Jones (trad.), « Gunnlaug and the Fair Helga », dans *Popular Romances of the Middle Ages*, New York, Henry Holt & Co., 1886, p. 458-474. [Anglais]

1886 (j) [*Gunnlaugs saga ormstungu*] Mogk, Eugen (éd.), *Gunnlaugs saga ormstungu*, Halle-sur-Saale, Niemeyer, Altnordische Texte, 1, 1886. [Islandais]

1886 (k) [*Gunnlaugs saga ormstungu*] Mogk, Eugen (éd.), *Gunnlaugs saga ormstungu*, Halle-sur-Saale, Niemeyer, Altnordische Texte, 1, 1908. [Islandais]

1886 (l) [*Hrafnkels saga Freysgoða*] Bååth, August Ulrik (trad.), « Ramnkel Frös-godes saga », dans *Fornnordiska sagor*, Stockholm, O. L. Lamm, 1886, p. 73-115. [Suédois]

1886 (m) [*Ragnars saga loðbrókar*] Ásmundarson, Valdimar (éd.), « Ragnars saga loðbrókar ok sona hans », dans *Fornaldarsögur nordrlanda*, vol. 1, Reykjavík, Kostnaðarmaðr Sigurður Kristjánsson, 1891, p. 177-224 [Islandais]

1886 (n) [*Þorsteins saga Víkingssonar*] Ásmundarson, Valdimar (éd.), « Þorsteins saga Víkingssonar », dans *Fornaldarsögur nordrlanda*, vol. 2, Reykjavík, Kostnaðarmaðr Sigurður Kristjánsson, 1886, p. 55-112. [Islandais]

1887 (a) [*Brennu Njáls saga*] Dasent, George Webbe (trad.), « Extracts from the Njáls Saga », dans *Icelandic Sagas and other Historical Documents relating to the Settlements and Descents of the Northmen on the British Isles*, vol. 3, Londres, Eyre and Spottiswoode, 1887-1894, p. 344-365. [Anglais]

1887 (b) [*Eddukvæði*] Gering, Hugo (trad.), *Glossar zu den Liedern der Edda (Saemundar Edda)*, Paderborn / Münster, Ferdinand Schöningh, 1887. [Allemand]

1887 (c) [*Eddukvæði*] Magnússon, Eiríkr et William Morris (trad.), « Songs from the Elder Edda », dans *Völsunga saga: the story of the Volsungs & Niblungs, with certain songs from the Elder Edda*, Londres, Walter Scott Publishing Co., 1887, pages non identifiées. [Anglais]

1887 (d) [*Eddukvæði*] Sanders, Frederik (trad.), *Nordisk Mythologi: Gullveig eller Hjalmters och Ölvers saga i öfversättning från isländskan med förklaring*, Stockholm, Norstedt & Söner, 1887. [Suédois]

1887 (e) [*Eyrbyggja saga*] Scott, Walter (trad.), « Abstract of the Eyrbyggjasaga », dans Percy, Thomas, Walter Scott et I. A. Blackwell (trad.), *Northern antiquities, or an historical account of the manners, customs, religion and laws, maritime expeditions and discoveries, language and literature of the ancient Scandinavians (Danes, Swedes, Norwegians and Icelanders)*, Londres, George Bell & Sons, 1887, pages non identifiées. [Anglais]

1887 (f) [*Gunnlaugs saga ormstungu*] Kölbing, Eugen (trad.), *Die Geschichte von Gunnlaug Schlangenzunge*, Heilbronn, Verlag von Gebr. Henninger, 1887. [Allemand]

1887 (g) [*Kormáks saga*] Anonyme (trad.), « Kormak's saga », dans Percy, Thomas, Walter Scott et I. A. Blackwell (trad.), *Northern antiquities, or an historical account of the manners, customs, religion and laws, maritime expeditions and discoveries, language and literature of the ancient Scandinavians (Danes, Swedes, Norwegians and Icelanders)*, Londres, George Bell & Sons, 1887, pages non identifiées. [Anglais]

1887 (h) [*Snorra Edda*] Blackwell, I. A. (trad.), « The Prose Edda (Gylfa-ginning) », dans Percy, Thomas, Walter Scott et I. A. Blackwell (trad.), *Northern antiquities, or an historical account of the manners, customs, religion and laws, maritime expeditions and discoveries, language and literature of the ancient Scandinavians (Danes, Swedes, Norwegians and Icelanders)*, Londres, George Bell & Sons, 1887, pages non identifiées. [Anglais]

1887 (i) [*Snorra Edda*] Dalström, Kata (trad.), *Nordiska gudasagor*, Stockholm, Z. Haeggströms förlagsexpedition / Ivar Haeggströms boktryckeri 1887. [Suédois]

1888 (a) [*Bandamanna saga*] Leclercq, Jules-Joseph (trad.), « La saga des alliés (Bandamanna saga) », *Revue Britannique*, 1888, 64/2, p. 325-348. [Français]

1888 (b) [*Brennu Njáls saga*] Gran, Gerhard (trad.), « Njaal og Gunnar », dans *Vore Fædres Liv. Karakterer og skildringer fra sagatiden*, Bergen, Giertsen, 1888, p. 269-360. [Norvégien]

1888 (c) [*Eddukvæði*] Jónsson, Finnur (trad.), « Eddalieder », dans Mogk, Eugen (éd.), *Altnordische Texte*, vol. 2, Halle-sur-Saale, Max Niemeyer, 1888. [Allemand]

1888 (d) [*Eddukvæði*] Simrock, Karl Joseph (trad.), *Die Edda. Die ältere und jüngere nebst den mythischen Erzählungen der Skalda*, Stuttgart, Cotta, 1888, p. 1-246. [Allemand]

1888 (e) [*Eddukvæði*] Wolzogen, Hans (von) (trad.), *Die Edda. Götterlieder und Heldenlieder*, Leipzig, Reclam, 1888. [Allemand]

1888 (f) [*Egils saga Skallagrímssonar*] Gran, Gerhard (trad.), « Konge og Bonde » et « Egil Skallagrimssøn », dans *Vore Fædres Liv. Karakterer og skildringer fra sagatiden*, Bergen, Giertsen, 1888, p. 22-40 et 40-82. [Norvégien]

1888 (g) [*Egils saga Skallagrímssonar*] Khull, Ferdinand (trad.), *Die Geschichte des Skalden Egil Skallagrimsson. Ein germanisches Dichterleben aus dem zehnten Jahrhunderte*, Vienne, K. Graeser, 1888. [Allemand]

1888 (h) [*Eiríks saga rauða*] Horsford, Eben Norton (trad.), « Saga of Eirek the Red », dans *Discovery of America by Northmen. Address at the unveiling of the statue of Leif Eriksen*, Boston, Houghton, 1888, p. 89-105. [Anglais]

1888 (i) [*Fóstbræðra saga*] Aasmundstad, Olav (trad.), *Fostbrørane Tormod Kolbrunarskald og Torgeir Haavardson, etter gamall-norske sogur*, Christiania, Det Norske Samlaget, 1888. [Norvégien nynorsk]

1888 (j) [*Fóstbræðra saga*] Gran, Gerhard (trad.), « Fostbrødre », dans *Vore Fædres Liv. Karakterer og skildringer fra sagatiden*, Bergen, Giertsen, 1888, p. 245-269. [Norvégien]

1888 (k) [*Gísla saga Súrssonar*] Gran, Gerhard (trad.), « Gisle Surssøn », dans *Vore Fædres Liv. Karakterer og skildringer fra sagatiden*, Bergen, Giertsen, 1888, p. 115-137. [Norvégien]

1888 (l) [*Grænlendinga saga*] Horsford, Eben Norton (trad.), *Discovery of America by Northmen. Address at the unveiling of the statue of Leif Eriksen*, Boston, Houghton, 1888, p. 105-113. [Anglais]

1888 (m) [*Grettis saga Ásmundarsonar*] Gran, Gerhard (trad.), « Grette », dans *Vore Fædres Liv. Karakterer og skildringer fra sagatiden*, Bergen, Giertsen, 1888, p. 137-182. [Norvégien]

1888 (n) [*Gunnlaugs saga ormstungu*] Gran, Gerhard (trad.), « Gunnlaug Ormstunge (Sagaen om Gunnlaug Ormstunge og Skalde-Ravn.) », dans *Vore Fædres Liv. Karakterer og skildringer fra sagatiden*, Bergen, Giertsen, 1888, p. 88-103. [Norvégien]

1888 (o) [*Harðar saga og Hólmverja*] Gran, Gerhard (trad.), « Hord Grimkelssøn (Af Hord Grimkelssøns Saga.) », dans *Vore Fædres Liv. Karakterer og skildringer fra sagatiden*, Bergen, Giertsen, 1888, p. 183-196. [Norvégien]

1888 (p) [*Hávarðar saga Ísfirðings*] Gran, Gerhard (trad.), « En Fader (Af Haavards Isfjordings Saga.) », dans *Vore Fædres Liv. Karakterer og skildringer fra sagatiden*, Bergen, Giertsen, 1888, p. 1-22. [Norvégien]

1888 (q) [*Hrafnkels saga Freysgoða*] Leclercq, Jules-Joseph (trad.), « La saga de Hrafnkel, prêtre de Thor », *Revue Britannique*, 64, 1888, p. 301-321. [Français]

1888 (r) [*Laxdæla saga*] Gran, Gerhard (trad.), « En Kvindetype », dans *Vore Fædres Liv. Karakterer og skildringer fra sagatiden*, Bergen, Giertsen, 1888, p. 372-413. [Norvégien]

1888 (s) [*Ljósvetninga saga*] Gran, Gerhard (trad.), « Gudmund den mægtige », dans *Vore Fædres Liv. Karakterer og skildringer fra sagatiden*, Bergen, Giertsen, 1888, p. 196-209. [Norvégien]

1888 (t) [*Snorra Edda*] Simrock, Karl Joseph (trad.), « Die jüngere Edda. Gylfis Verblendung, Brages Gespräche, Aus der Skálda », dans *Die Edda. Die ältere und jüngere nebst den mythischen Erzählungen der Skalda*, Stuttgart, Cotta, 1888, p. 247-330. [Allemand]

1888 (u) [*Þórðar saga hreðu*] Leclercq, Jules-Joseph (trad.), « Histoire de Thord le terrible », *Revue britannique*, 64/6, 1888, p. 381-413. [Français]

1888 (v) [*Vatnsdæla saga*] Gran, Gerhard (trad.), « Ingemund i Vatnsdalen », dans *Vore Fædres Liv. Karakterer og skildringer fra sagatiden*, Bergen, Giertsen, 1888, p. 361-366. [Norvégien]

1888 (w) [*Víga-Glúms saga*] Khull, Ferdinand (trad.), *Viga-Glum: eine germanische Bauerngeschichte der Heidenzeit*, Graz, Leuschner & Lubensky, 1888. [Allemand]

1889 (a) [*Eddukvæði*] Jordan, Wilhelm (trad.), *Die Edda*, Francfort-sur-le-Main, W. Jordans Selbstverlag, 1889. [Allemand]

1889 (b) [*Grænlendinga saga*] Hildebrand, Hans Olof (trad.), *Konunga-boken eller sagor om Ynglingarne och Norges konungar intill år 1177*, vol. 1, Örebro, A. Bohlin, 1889, p. 203-218. [Suédois]

1889 (c) [*Grænlendinga saga*] Laing, Samuel (trad.), *The Heimskringla or the Sagas of the kings of Norway*, vol. 2, Londres, John C. Nimmo, 1889, p. 229-247. [Anglais]

1889 (d) [*Grænlendinga saga*] Laing, Samuel et Rasmus Bjørn Anderson (trad.), *The Heimskringla or the Sagas of the Norse kings from the Icelandic of Snorre Sturlason*, vol. 2, New York, Scribner & Welford, 1889. [Anglais]

1889 (e) [*Heimskringla*] Laing, Samuel (trad.), *The Heimskringla or the Sagas of the kings of Norway*, 4 vol., Londres, John C. Nimmo, 1889. [Anglais]

1889 (f) [*Heimskringla*] Laing, Samuel et Rasmus Bjørn Anderson (trad.), *The Heimskringla or the Sagas of the Norse kings from the Icelandic of Snorre Sturlason*, 4 vol., New York, Scribner & Welford, 1889. [Anglais]

1889 (g) [*Snorra Edda*] Laing, Samuel et Rasmus Bjørn Anderson (trad.), *The Heimskringla or the Sagas of the Norse kings from the Icelandic of Snorre Sturlason*, 4 vol., New York, Scribner & Welford, 1889. [Anglais]

1889 (h) [*Snorra Edda*] Laing, Samuel (trad.), *The Heimskringla or the Sagas of the kings of Norway*, vol. 1, Londres, John C. Nimmo, 1889. [Anglais]

1890 (a) [*Eddukvæði*] Jordan, Wilhelm (trad.), *Die Edda*, Francfort-sur-le-Main, Jordans Selbstverlag, 1890. [Allemand]

1890 (b) [*Eddukvæði*] Wolzogen, Hans (von) (trad.), *Die Edda. Götterlieder und Heldenlieder*, Leipzig, Reclam, 1890. [Allemand]

1890 (c) [*Eiríks saga rauða*] Reeves, Arthur Middleton (trad.), « The Saga of Eric the Red », dans *The Finding of Wineland the Good. The History of the Icelandic Discovery of America*, Londres, Bell & Sons, 1890, p. 19-52. [Anglais]

1890 (d) [*Eyrbyggja saga*] Scott, Walter (trad.), « Abstract of the Eyrbyggjasaga », dans Percy, Thomas, Walter Scott et I. A. Blackwell (trad.), *Northern antiquities, or an historical account of the manners, customs, religion and laws, maritime expeditions and discoveries, language and literature of the ancient Scandinavians (Danes, Swedes, Norwegians and Icelanders)*, Londres, Bell & Sons, 1890, pages non identifiées. [Anglais]

1890 (e) [*Grænlendinga saga*] Reeves, Arthur Middleton (trad.), « The Wineland History of the FlateyBook », dans *The Finding of Wineland the Good. The History of the Icelandic Discovery of America*, Londres, Bell & Sons, 1890, p. 53-78. [Anglais]

1890 (f) [*Grettis saga Ásmundarsonar*] Baring-Gould, Sabine (trad.), *Grettir the Outlaw. A Story of Iceland*, Londres, Blackie & Son, 1890. [Anglais]

1890 (g) [*Gunnlaugs saga ormstungu*] Tille, Alexander (trad.), *Die Saga von Gunnlaug Schlangenzunge*, Leipzig, Reclam Jun., 1890. [Allemand]

1890 (h) [*Kormáks saga*] Anonyme (trad.), « Kormak's saga », dans Percy, Thomas, Walter Scott et I. A. Blackwell (trad.), *Northern antiquities, or an historical account of the manners, customs, religion and laws, maritime expeditions and discoveries, language and literature of the ancient Scandinavians (Danes, Swedes, Norwegians and Icelanders)*, Londres, Bell & Sons, 1890, pages non identifiées. [Anglais]

1890 (i) [*Snorra Edda*] Blackwell, I. A. (trad.), « The Prose Edda (Gylfa-ginning) », dans Percy, Thomas, Walter Scott et I. A. Blackwell (trad.), *Northern antiquities, or an historical account of the manners, customs, religion and laws, maritime expeditions and discoveries, language and literature of the ancient Scandinavians (Danes, Swedes, Norwegians and Icelanders)*, Londres, Bell & Sons, 1890, pages non identifiées. [Anglais]

1891 (a) [*Bandamanna saga*] Magnússon, Eiríkur et William Morris (trad.), « The Story of the Banded Men », dans *The Story of Howard the Halt. The Story of the Banded Men. The Story of Hen Thorir*, Londres, Bernard Quaritch, 1891, p. 71-121. [Anglais]

1891 (b) [*Grettis saga Ásmundarsonar*] Baring-Gould, Sabine (trad.), *Grettir the Outlaw. A Story of Iceland*, Londres, Blackie & Son, 1891. [Anglais]

1891 (c) [*Gunnlaugs saga ormstungu*] Magnússon, Eiríkur et William Morris (trad.), *The Story of Gunnlaug the Worm-Tongue and Raven the Skald. Even as Ari Thorgilsson the learned, the priest, hath told it*, Londres, Chiswick Press, 1891. [Anglais]

1891 (d) [*Hænsa-Þóris saga*] Magnússon, Eiríkur et William Morris (trad.), « The Story of Hen Thorir », dans *The Story of Howard the Halt. The Story of the Banded Men. The Story of Hen Thorir*, Londres, Bernard Quaritch, 1891, p. 124-163. [Anglais]

1891 (e) [*Harðar saga og Hólmverja*] Jónsson, Þórleifr (éd.), *Harðar saga og Hólmverja*, Reykjavík, Sigurður Kristjánsson, 1891. [Islandais]

1891 (f) [*Hávarðar saga Ísfirðings*] Magnússon, Eiríkur et William Morris (trad.), « The Story of Howard the Halt », dans *The Story of Howard the Halt. The Story of the Banded Men. The Story of Hen Thorir*, Londres, Bernard Quaritch, 1891, p. 1-69. [Anglais]

1891 (g) [*Íslendingabók*] Ásmundarson, Valdimar (éd.), *Íslendingabók, er skrivað hefir Ári Þorgilsson og Landnámabók*, Reykjavík, Kostnaðarmaður, Sigurður Kristjánsson, 1891. [Islandais]

1891 (h) [*Landnámabók*] Ásmundarson, Valdimar (éd.), *Íslendingabók, er skrivað hefir Ári Þorgilsson og Landnámabók*, Reykjavík, Kostnaðarmaður, Sigurður Kristjánsson, 1891. [Islandais]

1891 (i) [*Snorra Edda*] Mabie, Hamilton Wright (trad.), *Norse Stories Retold from the Eddas*, Boston, Roberts Brothers, 1891. [Anglais]

1892 (a) [*Eddukvæði*] Gering, Hugo (trad.), *Die Edda. Die Lieder der sogenannten älteren Edda, nebst einem Anhang: Die mythischen und heroischen Erzählungen der Snorra Edda*, Leipzig, Bibliographisches Institut, 1892. [Allemand]

1892 (b) [*Egils saga Skallagrímssonar*] Ásmundarson, Valdimar (éd.), *Grettis saga*, Reykjavík, Kostnaðarmaður, Sigurður Kristjánsson, 1892. [Islandais]

1892 (c) [*Eiríks saga rauða*] Arngrímsson (trad.), « Narratives of Thorfinn Karlsefni », dans *The Landfall of Leif Erikson, A. D. 1000, and the site of his houses in Vineland*, Boston, Damrell and Upham, 1892, p. 129-135. [Anglais]

1892 (d) [*Eyrbyggja saga*] Magnússon, Eiríkur (trad.), *The Story of the Ere-Dwellers (Eyrbyggja saga) with The Story of the Heath-slayings (Heiðarvíga saga) as appendix*, Londres, B. Quaritch, 1892, p. 1-186. [Anglais]

1892 (e) [*Friðþjófs saga hins frækna*] Küchler, Carl (trad.), « Die Saga von Fridthjof dem Gewaltigen », dans *Nordische Heldensagen*, Brême, M. Heinsius Nachfolger, 1892, p. 77-127. [Allemand]

1892 (f) [*Grænlendinga saga*] Horsford, Eben Norton (trad.), « Bjarni Herjulfsson's Voyage », dans *The Landfall of Leif Erikson, A. D. 1000, and the site of his houses in Vineland*, Boston, Damrell and Upham, 1892, p. 112-129. [Anglais]

1892 (g) [*Gunnlaugs saga ormstungu*] Küchler, Carl (trad.), « Die Saga von Gunnlaug Schlangenzunge », dans *Nordische Heldensagen*, Brême, M. Heinsius Nachfolger, 1892, p. 11-75. [Allemand]

1892 (h) [*Hænsa Þóris saga*] Ásmundarson, Valdimar et Þórleifr Jónsson (éd.), *Hænsa Þóris saga*, Reykjavík, Kostnaðarmaður Sigurður Kristjánsson, 1892. [Islandais]

1892 (i) [*Heiðarvíga saga*] Magnússon, Eiríkur (trad.), *The Story of the Ere-Dwellers (Eyrbyggja saga) with The Story of the Heath-slayings (Heiðarvíga saga) as appendix*, Londres, B. Quaritch, 1892, p. 190-259. [Anglais]

1892 (j) [*Snorra Edda*] Gering, Hugo (trad.), « Die mythischen und heroischen Erzählungen der Snorra Edda », « Efni: Gylfaginning (Gylfis Verblendung », « Bragaræður (Die Erzählungen Bragis) » et « Skáldskaparmál (Auszüge aus Snorris Poetik », dans *Die Edda. Die Lieder der sogenannten älteren Edda, nebst einem Anhang: Die mythischen und heroischen Erzählungen der Snorra Edda*, Leipzig, Bibliographisches Institut, 1892, p. 295-385, 297-352, 352-357 et 357-385. [Allemand]

1893 (a) [*Bjarnar saga Hítdœlakappa*] Boer, Richard Constant, *Bjarnar saga Hítdoelakappa*, Halle-sur-Saale, M. Niemeyer, 1893. [Islandais]

1893 (b) [*Brennu Njáls saga*] Levy, V. (trad.), *Udvalgte stykker af Njáls saga, udg. af V. Levy*, Copenhague, V. Pio, 1893. [Danois]

1893 (c) [*Eddukvæði*] Ritter, William (trad.), *Les Eddas. Sigurd. Adaptation de William Ritter*, Paris, E. Dentu, Petite Collection Guillaume, 1893. [Français]

1893 (d) [*Eddukvæði*] Sanders, Fredrik (trad.), *Edda Sämund den vises. Skaldeverk af Fornnordiska Myt- och Hjältesånger om de Götiska eller Germaniska Folkens Gamla Gudatro, Sagominnen och Vandringar*, Stockholm, P. A. Norstedt & Söner, 1893. [Suédois]

1893 (e) [*Egils saga Skallagrímssonar*] Green, William Charles (trad.), *The Story of Egil Skallagrimsson, being an Icelandic Family History of the Ninth and Tenth Centuries*, Londres, E. Stock, 1893 [Anglais]

1893 (f) [*Friðþjófs saga hins frækna*] Leclercq, Jules-Joseph (trad.), « La Saga de Fridthjof le Hardi », *Revue Britannique*, 69, 1893, p. 49-62. [Français]

1893 (g) [*Friðþjófs saga hins frækna*] Sephton, John (trad.), « A Translation of the Saga of Frithiof the Fearless », *Proceedings of the Liverpool Literary & Philosophical Society*, 48, 1893-1894, p. 69-97. [Anglais]

1893 (h) [*Friðþjófs saga hins frækna*] Sephton, John (trad.), *A Translation of the Saga of Frithiof the Fearless*, Liverpool, 1893. [Anglais]

1893 (i) [*Grænlendinga saga*] Anonyme (trad. et éd.), *Flateyjarbok. The „Flatey Book“. „Flatö Bogen“*, Copenhague, 1893, p. 221-223, 281-288. [Islandais, anglais, danois]

1893 (j) [*Gunnlaugs saga ormstungu*] Leclercq, Jules-Joseph (trad.), « La Saga de Gunnlaug Ormstunga », *Revue britannique*, 1893, 5, p. 243-254. [Français]

1893 (k) [*Heimskringla*] Magnússon, Eiríkur et William Morris (trad.), *The Stories of the Kings of Norway Called the Round World (Heimskringla)*, 3 vol., Londres, Bernard Quaritch, 1893-1905. [Anglais]

1893 (l) [*Hrafnkels saga Freysgoða*] Ásmundarson, Valdimar (éd.), *Hrafnkels saga Freysgoða*, Reykjavík, Kostnaðarmaður, Sigurður Kristjánsson, 1893. [Islandais]

1893 (m) [*Ragnars saga loðbrókar*] Anderson, Hedda (trad.), « Sagan om Ragnar Lodbrok och hans söner », dans *Nordiska sagor*, Stockholm, Norstedt, 1893, p. 132-166. [Suédois]

1893 (n) [*Ragnars saga loðbrókar*] Sander, Fredrik (trad.), « Ragnar Lodbrok och hans söner », « Två kämpar » et « En stod I skogen », dans *Edda Sämund den vises. Skaldeverk af fornnordiska myt- och hjältesånger om de götiska eller germaniska folkens gamla gudatro, sagominnen och vandringar*, Stockholm, 1893, p. 322-327, 328-330 et 331-332. [Suédois]

1893 (o) [*Snorra Edda*] Anderson, Hedda (trad.), « Berättelser ur nordiska gudasagan », dans *Nordiska sagor*, Stockholm, Norstedt, 1893, p. 1-37. [Suédois]

1893 (p) [*Snorra Edda*] Ritter, William (trad.), *Les Eddas. Sigurd. Adaptation de William Ritter*, Paris, E. Dentu, Petite Collection Guillaume, 1893. [Français]

1893 (q) [*Snorra Edda*] Sander, Fredrik (trad.), « Ýmis brot: Tor färdas i Österväg », « Balders död och helfärd », « Tors strid med Rungner », « Tors färd till Geirröds gård », « Gylfes gäckande », « Lokes fängslande » et « Gna », dans *Edda Sämund den vises. Skaldeverk af fornnordiska myt- och hjältesånger om de götiska eller germaniska folkens gamla gudatro, sagominnen och vandringar*, Stockholm, 1893, p. 16-22, 27-32, 48-50, 92-94, 109-111, 157-159, 317. [Suédois]

1893 (r) [*Þorsteins saga Víkingssonar*] Leclercq, Jules-Joseph (trad.), « La saga de Thorstein, fils de Viking », *Revue britannique*, 4, 1893, p. 29-56. [Français]

1893 (s) [*Vatnsdæla saga*] Ásmundarson, Valdimar (éd.), *Vatnsdæla saga*, Reykjavík, Kostnaðarmaður, Sigurður Kristjánsson, 1893. [Islandais]

1893 (t) [*Vatnsdæla saga*] Lenk, Heinrich (von) (trad.), *Vatnsdäla saga, d.i. die Geschichte der Bewohner des Vatnsdal (auf Island) um 890-1010 n. Chr.*, Leipzig, Reclam, 1893. [Allemand]

1894 (a) [*Brennu Njáls saga*] Ásmundarson, Valdimar (éd.), *Njáls saga*, Reykjavík, Kostnaðarmaður, Sigurður Kristjánsson, 1894. [Islandais]

1894 (b) [*Friðþjófs saga hins frækna*] Dalström, Dala (trad.), « Fritiof den Djärfve », dans *Nordiska hjältesagor berättade för barn och ungdom*, Stockholm, Beijer, 1894, p. 147-155. [Suédois]

1894 (c) [*Gísla saga Súrssonar*] Khull, Ferdinand (trad.), *Gisli der Geächtete. Eine altgermanische Geschichte von Heldentrotz und Gattentreue*, Graz, H. Wagner, 1894. [Allemand]

1894 (d) [*Ragnars saga loðbrókar*] Dalström, Kata (trad.), « Ragnar Lodbrok och hans söner », dans *Nordiska hjältesagor berättade för barn och ungdom*, Stockholm, Beijer, 1894, p. 168-200. [Suédois]

1894 (e) [*Snorra Edda*] Mabie, Hamilton Wright (trad.), *Norse Stories Retold from the Eddas*, Boston, Roberts Brothers, 1894. [Anglais]

1895 (a) [*Brennu Njáls saga*] Ekermann, Agnes Olivia Theodolinda (trad.), « Nials saga », dans *Från Nordens Forntid*, Stockholm, P. A. Norstedt, 1895, p. 266-339. [Suédois]

1895 (b) [*Eddukvæði*] Gjellerup, Karl (trad.), *Den ældre Eddas Gudesange*, Copenhague, P. G. Philipsens Forlag, 1895. [Danois]

1895 (c) [*Eiríks saga rauða*] Reeves, Arthur Middleton (trad.), « The Saga of Eric the Red », dans *The Finding of Wineland the Good. The History of the Icelandic Discovery of America*, Londres, Bell & Sons, 1895, p. 19-52. [Anglais]

1895 (d) [*Eyrbyggja saga*] Ásmundarson, Valdimar (trad.), *Eyrbyggja saga*, Reykjavík, Sigurður Kristjánsson, 1895. [Islandais]

1895 (e) [*Friðþjófs saga hins frækna*] Ekermann, Agnes Olivia Theodolinda (trad.), « Fritjof den djärfves saga », dans *Från Nordens Forntid*, Stockholm, P. A. Norstedt, 1895, p. 75-101. [Suédois]

1895 (f) [*Grænlendinga saga*] Reeves, Arthur Middleton (trad.), « The Wineland History of the FlateyBook », dans *The Finding of Wineland the Good. The History of the Icelandic Discovery of America*, Londres, Bell & Sons, 1895, p. 53-78. [Anglais]

1895 (g) [*Grettis saga Ásmundarsonar*] Baring-Gould, Sabine (trad.), *Grettir the Outlaw. A Story of Iceland*, Londres, Blackie & Son, 1895. [Anglais]

1895 (h) [*Hrafnkels saga Freysgoða*] Øverland, O. A. (trad.), « Fortællingen om Ravnkel Freysgode », dans *Norske historiske Fortællinger*, vol. 1, Christiania, A. Cammermeyer, 1895. [Norvégien]

1895 (i) [*Hrafnkels saga Freysgoða*] Øverland, O. A. (trad.), *Fortællingen om Ravnkel Freysgode*, Christiania, A. Cammermeyer, 1895. [Norvégien]

1895 (j) [*Kormáks saga*] Bååth, August Ulrik (trad.), *Kärlek I hedna dagar. Skalden Kormaks saga*, Göteborg, Wettergren & Kerber, Handelstidnings aktiebolags tryckerei, 1895. [Suédois]

1895 (k) [*Laxdæla saga*] Ásmundarson, Valdimar (éd.), *Laxdæla saga*, Reykjavík, Kostnaðarmaður, Sigurður Kristjánsson, 1895. [Islandais]

1895 (l) [*Laxdæla saga*] Khull, Ferdinand (trad.), *Höskuld Kollsson und Olaf Pfau. Aus der Laxdäla-Saga*, Graz, Verlag-Buchhandlung 'Styria', 1895. [Allemand]

1895 (m) [*Ljósvetninga saga*] Ásmundarson, Valdimar et Þórleifr Jónsson (éd.), « Víga-Styrs saga ok heiðarvíga », dans *Íslendinga sögur*, vol. 14, Reykjavík, Kostnaðarmaður Sigurður Kristjánsson, 1895. [Islandais]

1895 (n) [*Ragnars saga loðbrókar*] Ekermann, Agnes Olivia Theodolinda (trad.), « Ragnar Lodbroks och hans söners saga », dans *Från Nordens Forntid*, Stockholm, P. A. Norstedt, 1895, p. 218-259. [Suédois]

1895 (o) [*Snorra Edda*] Mabie, Hamilton Wright (trad.), *Norse Stories Retold from the Eddas*, Boston, Roberts Brothers, 1895. [Anglais]

1896 (a) [*Brennu Njáls saga*] Aasmundstad, Olav (trad.), *Njaala elder Soga um Njaal Torgeirson og sønerne hans*, Christiania, Det Norske Samlaget, 1896. [Norvégien nynorsk]

1896 (b) [*Brennu Njáls saga*] Anderson, Hedda (trad.), « Nials saga », dans *Nordiska sagor berättade för barn*, vol. 2, Stockholm, 1896, p. 29-73. [Suédois]

1896 (c) [*Brennu Njáls saga*] Dareste de la Chavanne, Rodolphe (trad.), *La Saga de Nial*, Paris, Leroux, 1896. [Français]
1896 (d) [*Eddukvæði*] Bugge, Sophus (trad.), *Helge-digtene i den Ældre Edda, deres hjem og forbindelser*, Copenhague, G. E. C. Gad, 1896. [Danois]
1896 (e) [*Eddukvæði*] Schofield, William Henry et Sophus Bugge (trad.), *The home of the Eddic poems; with especial reference to the Helgi-lays*, Londres, David Nutt, 1899. [Anglais]
1896 (f) [*Eddukvæði*] Simrock, Karl Joseph (trad.), *Die Edda. Die ältere und jüngere nebst den mythischen Erzählungen der Skalda*, Stuttgart, Cotta, 1896, pages non identifiées. [Allemand]
1896 (g) [*Friðþjófs saga hins frækna*] Aasen, Ivar (trad.), « Fridtjovs Saga », dans *Udvalgte skrifter*, Christiania, P. T. Malling, 1896, p. 411-451. [Norvégien]
1896 (h) [*Grettis saga Ásmundarsonar*] Anderson, Hedda (trad.), « Sagan om Grette den fredlöse », dans *Nordiska sagor berättade för barn*, vol. 2, Stockholm, Norstedt, 1896, p. 103-136. [Suédois]
1896 (i) [*Grettis saga Ásmundarsonar*] Baring-Gould, Sabine (trad.), *Grettir the Outlaw. A Story of Iceland*, Londres, Blackie & Son, 1896. [Anglais]
1896 (j) [*Grettis saga Ásmundarsonar*] Schönfeld, Emil Christian Dagobert (trad.), *Gretter der Starke. Einer alten Isländischen Urkunde nacherzählt*, Berlin, Schuster & Loeffler, 1896. [Allemand]
1896 (k) [*Gunnlaugs saga ormstungu*] Anderson, Hedda (trad.), « Sagan om Gunnlög Ormtunga och Skald-Ram », dans *Nordiska sagor berättade för barn*, vol. 2, Stockholm, Norstedt, 1896, p. 74-102. [Suédois]
1896 (l) [*Laxdæla saga*] Kålund, Peter Erasmus Christian (éd.), *Laxdæla saga*, Halle-sur-Saale, Max Niemeyer, 1896. [Islandais]
1896 (m) [*Laxdæla saga*] Lenk, Heinrich (von) (trad.), « Kjartan und Gudrun », *Central-Organ für die Interessen des Realschulwesens*, XXIV, 1896, p. 385-422, 449-484, 513-549. [Allemand]
1896 (n) [*Ragnars saga loðbrókar*] Anderson, Hedda (trad.), « Sagan om Ragnar Lodbrok och hans söner », dans *Nordiska sagor berättade för barn*, vol. 1, Stockholm, Norstedt, 1896, p. 133-168. [Suédois]
1896 (o) [*Snorra Edda*] Anderson, Hedda (trad.), « Berättelser ur nordiska gudasagan », dans *Nordiska sagor berättade för barn*, vol. 1, Stockholm, Norstedt, 1896, p. 1-40. [Suédois]
1896 (p) [*Snorra Edda*] Mabie, Hamilton Wright (trad.), *Norse Stories Retold from the Eddas*, Boston, Roberts Brothers, 1896. [Anglais]
1896 (q) [*Snorra Edda*] Simrock, Karl Joseph (trad.), « Die jüngere Edda. Gylfis Verblendung, Brages Gespräche, Aus der Skálda », dans *Die Edda. Die ältere und jüngere nebst den mythischen Erzählungen der Skalda*, Stuttgart, Cotta, 1896, pages non identifiées. [Allemand]
1897 (a) [*Bandamanna saga*] Heusler, Andreas (trad.), *Zwei Isländer-Geschichten, die Hønsna-Thóres und die Bandamanna Saga, mit Einleitung und Glossar*, Berlin, Weidmann, 1897. [Allemand]
1897 (b) [*Brennu Njáls saga*] Dareste de la Chavanne, Rodolphe (trad.), *La Saga de Nial*, Paris, Leroux, 1897. [Français]
1897 (c) [*Eyrbyggja saga*] Craigie, W. A. (trad.), « The Marvels at Fródá », dans Lang, Andrew, *The Book of Dreams and Ghosts*, Londres, Longmans, 1897, p. 273-287. [Anglais]
1897 (d) [*Finnboga saga ramma*] Ásmundarson, Valdimar (éd.), *Finnboga saga*, Reykjavík, Kostnaðarmaður, Sigurður Kristjánsson, 1897. [Islandais]
1897 (e) [*Grettis saga Ásmundarsonar*] Craigie, W. A. (trad.), « The Story of Glam », dans Lang, Andrew, *The Book of Dreams and Ghosts*, Londres, Longmans, 1897, p. 254-269. [Anglais]

1897 (f) [*Gull-Þóris saga*] Ásmundarson, Valdimar (éd.), *Þorskfirðinga saga*, Reykjavík, Kostnaðarmadður Sigurður Kristjánsson, 1897. [Islandais]

1897 (g) [*Hænsa-Þóris saga*] Heusler, Andreas (trad.), *Zwei Isländer-Geschichten, die Hønsna-Thóres und die Bandamanna Saga, mit Einleitung und Glossar*, Berlin, Weidmann, 1897. [Allemand]

1898 (a) [*Bjarnar saga Hítdælakappa*] Ásmundarson, Valdimar (éd.), *Bjarnar saga Hítdælakappa*, Reykjavík, Kostnaðarmadður Sigurður Kristjánsson, 1898. [Islandais]

1898 (b) [*Brennu Njáls saga*] Gran, Gerhard (trad.), « Njaal og Gunnar », dans *Vore Fædres Liv. Karakterer og skildringer fra sagatiden*, Christiania, J. M. Stenersen, 1898, p. 266-372. [Norvégien]

1898 (c) [*Eddukvæði*] Ljungstedt, Karl (trad.), *Eddan: om och ur de fornnordiska guda- och hjältesångerna, en populär framställning*, Stockholm, Josef Seligmanns Förlag, 1898. [Suédois]

1898 (d) [*Egils saga Skallagrímssonar*] Gran, Gerhard (trad.), « Konge og Bonde » et « Egil Skallagrimssøn », dans *Vore Fædres Liv. Karakterer og skildringer fra sagatiden*, Christiania, J. M. Stenersen, 1898, p. 26-45 et 46-91. [Norvégien]

1898 (e) [*Eyrbyggja saga*] Scott, Walter (trad.), « Abstract of the Eyrbyggjasaga », dans Percy, Thomas, Walter Scott et I. A. Blackwell (trad.), *Northern antiquities, or an historical account of the manners, customs, religion and laws, maritime expeditions and discoveries, language and literature of the ancient Scandinavians (Danes, Swedes, Norwegians and Icelanders)*, Londres, George Bell & Sons, 1898, pages non identifiées. [Anglais]

1898 (f) [*Flóamanna saga*] Sephton, John (trad.), « What the Sagas Say of Greenland », *Proceedings of the Liverpool Literary & Philosophical Society*, 52, 1898, p. 119-154. [Anglais]

1898 (g) [*Fóstbræðra saga*] Gran, Gerhard (trad.), « Fostbrødre », dans *Vore Fædres Liv. Karakterer og skildringer fra sagatiden*, Bergen, Giertsen, 1888, p. 236-264. [Norvégien]

1898 (h) [*Gísla saga Súrssonar*] Gran, Gerhard (trad.), « Gisle Surssøn », dans *Vore Fædres Liv. Karakterer og skildringer fra sagatiden*, Christiania, J. M. Stenersen, 1898, p. 133-159. [Norvégien]

1898 (i) [*Gull-Þóris saga*] Kålund, Kristian (trad. et éd.), *Gull-Þóris saga eller Þorskfirðinga saga*, Copenhague, Samfund til udgivelse af gammel nordisk litteratur, 1898. [Islandais, danois]

1898 (j) [*Gunnlaugs saga ormstungu*] Gran, Gerhard (trad.), « Gunnlaug Ormstunge (Sagaen om Gunnlaug Ormstunge og Skalde-Ravn.) », dans *Vore Fædres Liv. Karakterer og skildringer fra sagatiden*, Christiania, J. M. Stenersen, 1898, p. 92-116. [Norvégien]

1898 (k) [*Harðar saga og Hólmverja*] Gran, Gerhard (trad.), « Hord Grimkelssøn (Af Hord Grimkelssøns Saga.) », dans *Vore Fædres Liv. Karakterer og skildringer fra sagatiden*, Bergen, Giertsen, 1898, p. 160-176. [Norvégien]

1898 (l) [*Hávarðar saga Ísfirðings*] Gran, Gerhard (trad.), « En Fader (Af Haavards Isfjordings Saga.) », dans *Vore Fædres Liv. Karakterer og skildringer fra sagatiden*, Christiania, J. M. Stenersen, 1898, p. 1-25. [Norvégien]

1898 (m) [*Heiðarvíga saga*] Ásmundarson, Valdimar et Þórleifr Jónsson (éd.), « Víga-Styrs saga ok heiðarvíga », dans *Íslendinga sögur*, vol. 27, Reykjavík, Kostnaðarmaður Sigurður Kristjánsson, 1898. [Islandais]

1898 (n) [*Íslendingabók*] Wagner, Félix (trad.), *Le Livre des Islandais*, Paris / Bruxelles, Société belge de librairie, 1898. [Français]

1898 (o) [*Kormáks saga*] Anonyme (trad.), « Kormak's saga », dans Percy, Thomas, Walter Scott et I. A. Blackwell (trad.), *Northern antiquities, or an historical account of the manners, customs, religion and laws, maritime expeditions and discoveries, language and*

literature of the ancient Scandinavians (Danes, Swedes, Norwegians and Icelanders), Londres, George Bell & Sons, 1898, pages non identifiées. [Anglais]

1898 (p) [*Kórmaks saga*] Ásmundarson, Valdimar (éd.), *Kórmaks saga*, Reykjavík, Kostnaðarmaður, Sigurður Kristjánsson, 1898. [Islandais]

1898 (q) [*Landnámabók*] Ellwood, Thomas (trad.), *The Book of the Settlement of Iceland*, Kendal, T. Wilson, 1898. [Anglais]

1898 (r) [*Laxdæla saga*] Gran, Gerhard (trad.), « En Kvindetype », dans *Vore Fædres Liv. Karakterer og skildringer fra sagatiden*, Christiania, J. M. Stenersen, 1898, p. 389-437. [Norvégien]

1898 (s) [*Ljósvetninga saga*] Gran, Gerhard (trad.), « Gudmund den mægtige », dans *Vore Fædres Liv. Karakterer og skildringer fra sagatiden*, Bergen, Giertsen, 1898, p. 177-193. [Norvégien]

1898 (t) [*Snorra Edda*] Blackwell, I. A. (trad.), « The Prose Edda (Gylfa-ginning) », dans Percy, Thomas, Walter Scott et I. A. Blackwell (trad.), *Northern antiquities, or an historical account of the manners, customs, religion and laws, maritime expeditions and discoveries, language and literature of the ancient Scandinavians (Danes, Swedes, Norwegians and Icelanders)*, Londres, George Bell & Sons, 1898, pages non identifiées. [Anglais]

1898 (u) [*Snorra Edda*] Mabie, Hamilton Wright (trad.), *Norse Stories Retold from the Eddas*, Boston, Roberts Brothers, 1898. [Anglais]

1898 (v) [*Vatnsdæla saga*] Gran, Gerhard (trad.), « Ingemund i Vatnsdalen », dans *Vore Fædres Liv. Karakterer og skildringer fra sagatiden*, Christiania, J. M. Stenersen, 1898, p. 373-380. [Norvégien]

1899 (a) [*Brennu Njáls saga*] Major, Albany F. et E. E. Speight (trad.), « The Story of Njal », dans *Stories from the Northern Sagas*, Londres, H. Marshall, 1899, p. 111-130. [Anglais]

1899 (b) [*Eddukvæði*] Gjessing, Gustav Antonio (trad.), *Den Ældre Edda. Norrøne oldkvad fra vikingetiden 9-11 aarh. e. Chr.*, Christiania, Aschehoug, 1899. [Norvégien]

1899 (c) [*Egils saga Skallagrímssonar*] Major, Albany F., E. E. Speight et William Charles Green (trad.), « Egil Skallagrimsson's Saga – Egil's Harrying; Egil's Grief », dans *Stories from the Northern Sagas*, Londres, H. Marshall, 1899, p. 91-98. [Anglais]

1899 (d) [*Eiríks saga rauða*] Major, Albany F., E. E. Speight et John Sephton (trad.), « Eric the Red's Saga – Discovery of America », dans *Stories from the Northern Sagas*, Londres, H. Marshall, 1899, p. 82-90. [Anglais]

1899 (e) [*Eiríks saga rauða*] Storm, Gustav (trad.), *Erik den rødes saga eller Sagaen om Vinland*, Christiania, Stenersen, 1899. [Norvégien]

1899 (f) [*Eyrbyggja saga*] Major, Albany F. et E. E. Speight (trad.), « The Eyrbyggja Saga – The Wonders at Frodis-river », dans *Stories from the Northern Sagas*, Londres, H. Marshall, 1899, p. 104-110. [Anglais]

1899 (g) [*Fóstbræðra saga*] Ásmundarson, Valdimar (éd.), *Fóstbræðra saga*, Reykjavík, Kostnaðarmaður Sigurður Kristjánsson, 1899. [Islandais]

1899 (h) [*Gísla saga Súrssonar*] Ásmundarson, Valdimar (éd.), *Saga Gísla Súrssonar I og II*, Reykjavík, Kostnaðarmaður, Sigurður Kristjánsson, Íslendinga sögur, 25, 1899. [Islandais]

1899 (i) [*Grettis saga Ásmundarsonar*] Magnússon, Eiríkur et William Morris (trad.), « Grettir the Strong: The Fight with Glam; The Peace Oath », dans Major, Albany F., E. E. Speight, *Stories from the Northern Sagas*, Londres, H. Marshall, 1899, p. 27-40. [Anglais]

1899 (j) [*Gunnlaugs saga ormstungu*] Wagner, Félix (trad.), *La Saga de Gunnlaug langue de serpent*, Gand, Siffer, 1899. [Français]

1899 (k) [*Hávarðar saga Ísfirðings*] Major, Albany F. et E. E. Speight (trad.), « The Saga of Havard », dans *Stories from the Northern Sagas*, Londres, H. Marshall, 1899, p. 99-103. [Anglais]
1899 (l) [*Heimskringla*] Storm, Gustav et Alexander Bugge (trad.), *Kongesagaer*, 4 vol., Christiania, Stenersen, 1899-1914. [Norvégien]
1899 (m) [*Heimskringla*] Hanssøn, Laurentz (trad.), *Laurents Hanssøns Sagaoversættelse*, Christiania, J. Dybwad, 1899. [Norvégien]
1899 (n) [*Laxdæla saga*] Frich, Stefan (trad.), *Laksdøla eller Soga um Laksdølerne*, Oslo, Det Norske Samlaget, 1899. [Norvégien nynorsk]
1899 (o) [*Laxdæla saga*] Press, Muriel A. C. (trad.), *Laxdæla saga*, Londres, J. M. Dent / Dutton, 1899. [Anglais]
1899 (p) [*Snorra Edda*] Eiríkur Magnússon et William Morris (trad.), « The Tale of Hogni and Hedinn », dans Major, Albany F. et E. E. Speight (trad.), *Stories from the Northern Sagas*, Londres, H. Marshall, 1899, p. 17-18. [Anglais]
1899 (q) [*Snorra Edda*] Mabie, Hamilton Wright (trad.), *Norse Stories Retold from the Eddas*, Boston, Little, Brown, 1899. [Anglais]
1900 (a) [*Brennu Njáls saga*] Dasent, George Webbe (trad.), *The Story of Burnt Njal, from the Icelandic of the Njals saga*, Londres, G. Richards, 1900. [Anglais]
1900 (b) [*Eddukvæði*] Wolzogen, Hans (von) (trad.), *Die Edda. Götterlieder und Heldenlieder*, Leipzig, Reclam, 1900. [Allemand]
1900 (c) [*Eiríks saga rauða*] Reeves, Arthur Middleton (trad.), « The Saga of Eric the Red », dans *The Finding of Wineland the Good. The History of the Icelandic Discovery of America*, Londres, H. Frowde, 1900, p. 19-52. [Anglais]
1900 (d) [*Friðþjófs saga hins frækna*] Morris, William (trad.), « The Saga of Frithiof the Bold », *Poet-Lore*, 4, 1900, p. 353-384. [Anglais]
1900 (e) [*Grœnlendinga saga*] Reeves, Arthur Middleton (trad.), « The Wineland History of the FlateyBook », dans *The Finding of Wineland the Good. The History of the Icelandic Discovery of America*, Londres, H. Frowde, 1900, p. 53-78. [Anglais]
1900 (f) [*Grettis saga Ásmundarsonar*] Ásmundarson, Valdimar (éd.), *Grettis saga*, Reykjavík, Kostnaðarmaður, Sigurður Kristjánsson, 1900. [Islandais]
1900 (g) [*Grettis saga Ásmundsonar*] Boer, Richard Constant (trad.), *Grettis Saga Asmundarsonar*, Halle-sur-Saale, M. Niemeyer, 1900. [Néerlandais]
1900 (h) [*Gunnlaugs saga ormstungu*] Skjoldborg, Johan (trad.), « Sagaen om Gunløg Ormstunge og Helga den Fagre », *Wisbechs illustrerede Almanak*, 1900. [Danois]
1900 (i) [*Heimskringla*] Schjøtt, Steinar (trad.), *Kongesogur*, Christiania, J. M. Stenersen, 1900. [Norvégien nynorsk]
1900 (j) [*Laxdæla saga*] Bååth, August Ulrik (trad.), *Sagan om Gudrun*, Göteborg, H. Brusewitz, 1900. [Suédois]
1900 (k) [*Snorra Edda*] Mabie, Hamilton Wright (trad.), *Norse Stories Retold from the Eddas*, New York, Dodd, Mead and Company, 1900. [Anglais]
1900 (l) [*Þórðar saga hreðu*] Ásmundarson, Valdimar (éd.), *Þorðar saga Hræðu*, Reykjavík, Kostnaðarmaður, Sigurður Kristjánsson, 1900. [Islandais]
1901 (a) [*Bandamanna saga*] Ásmundarson, Valdimar (éd.), *Bandamanna saga*, Reykjavík, Kostnaðarmaður, Sigurður Kristjánsson, 1901. [Islandais]
1901 (b) [*Brennu Njáls saga*] Dasent, George Webbe (trad.), *The Story of Burnt Njal, from the Icelandic of the Njals saga*, Londres / New York, J. M. Dent, 1901. [Anglais]
1901 (c) [*Brennu Njáls saga*] Petersen, Niels Matthias (trad.), « Nials saga eller Fortælling om Njal og hans Sønner », dans *Historiske Fortællinger om Islændernes Færd hjemme og ude*, vol. 2, Copenhague, Det Nordiske Forlag, 1901. [Danois]

1901 (d) [*Eddukvæði*] Magnússon, Eiríkur et William Morris (trad.), « Edda Sæmundar », dans *Volsungasaga. The Story of the Volsungs and Niblungs, with certain Songs from the Elder Edda*, Londres / New York, Longmans, Green, 1901, pages non identifiées. [Anglais]

1901 (e) [*Egils saga Skallagrímssonar*] Petersen, Niels Matthias (trad.), « Egils saga », dans *Historiske Fortællinger om Islændernes Færd hjemme og ude*, vol. 1, Copenhague, Det Nordiske Forlag, 1901. [Danois]

1901 (f) [*Eyrbyggja saga*] Petersen, Niels Matthias (trad.), « Fortælling om Eyrbyggerne », dans *Historiske Fortællinger om Islændernes Færd hjemme og ude*, vol. 3, Copenhague, Det Nordiske Forlag, 1901, p. 1-79. [Danois]

1901 (g) [*Friðþjófs saga hins frækna*] Bugge, Alexander (trad.), « Sagaen om Fridtjov den frøkne », dans *Udvalgte Sagaer*, Christiania, H. Aschehoug & Co., 1901, p. 1-36. [Norvégien]

1901 (h) [*Friðþjófs saga hins frækna*] Bugge, Alexander (trad.), *Sagaen om Fridtjov den frøkne*, Christiania, H. Aschehoug & Co., 1901. [Norvégien]

1901 (i) [*Friðþjófs saga hins frækna*] Magnússon, Eiríkur et William Morris (trad.), « The Story of Frithiof the Bold », dans *Three Northern Love Stories and Other Tales*, Londres / New York, Longmans, Green, 1901, p. 69-121. [Anglais]

1901 (j) [*Friðþjófs saga hins frækna*] Magnússon, Eiríkur et William Morris (trad.), « The Story of Frithiof the Bold », dans *Volsungasaga. The Story of the Volsungs and Niblungs, with certain Songs from the Elder Edda*, Londres / New York, Longmans, Green, 1901, p. 26-44. [Anglais]

1901 (k) [*Grettis saga Ásmundarsonar*] Bååth, August Ulrik (trad.), *Sagan om Grette den starke*, Lund, C. W. K. Gleerup, 1901. [Suédois]

1901 (l) [*Grettis saga Ásmundarsonar*] Baring-Gould, Sabine (trad.), *Grettir the Outlaw. A Story of Iceland*, Londres, Blackie & Son, 1901. [Anglais]

1901 (m) [*Grettis saga Ásmundarsonar*] Petersen, Niels Matthias (trad.), « Fortælling om Gretter den stærke », dans *Historiske Fortællinger om Islændernes Færd hjemme og ude*, vol. 4, Copenhague, Det Nordiske Forlag, 1901, p. 171-201. [Danois]

1901 (n) [*Gunnlaugs saga ormstungu*] Gödecke, Peter August (trad.), *Sagan om Gunnlög ormtunga och Skald-Ram*, Stockholm, P. A. Norstedt, Läsning för Folket, Tilläggshäfte, 1901. [Suédois]

1901 (o) [*Gunnlaugs saga ormstungu*] Magnússon, Eiríkur et William Morris (trad.), « The Saga of Gunnlaug the Worm-tongue and Raven the Skald », dans *Three Northern Love Stories and Other Tales*, Londres / New York, Longmans, Green, 1901, p. 1-68. [Anglais]

1901 (p) [*Gunnlaugs saga ormstungu*] Magnússon, Eiríkur et William Morris (trad.), « The Saga of Gunnlaug the Worm-tongue and Raven the Skald, even as Ari Thorgilson the Learned, the Priest, hath Told it, who was the Man of all Iceland most Learned in Tales of the Land's Inhabiting and in Lore of Time Agone », dans *Volsungasaga. The Story of the Volsungs and Niblungs, with certain Songs from the Elder Edda*, Londres / New York, Longmans, Green, 1901, p. 1-25. [Anglais]

1901 (q) [*Gunnlaugs saga ormstungu*] Petersen, Niels Matthias (trad.), « Fortælling om Gunlaug Ormstunge og Skjald-Ravn », dans *Historiske Fortællinger om Islændernes Færd hjemme og ude*, vol. 4, Copenhague, Det Nordiske Forlag, 1901, p. 139-170. [Danois]

1901 (r) [*Hrafnkels saga Freysgoða*] Bugge, Alexander (trad.), « Sagaen om Ravnkel Frøisgode », dans *Udvalgte Sagaer*, Christiania, H. Aschehoug & Co., 1901, p. 1-34. [Norvégien]

1901 (s) [*Hrafnkels saga Freysgoða*] Bugge, Alexander (trad.), *Sagaen om Ravnkel Frøisgode*, Christiania, H. Aschehoug & Co., 1901. [Norvégien]

1901 (t) [*Laxdæla saga*] Petersen, Niels Matthias (trad.), « Fortælling om Laxdælerne eller Beboerne af Laxdalen », dans *Historiske Fortællinger om Islændernes Færd hjemme og ude*, vol. 3, Copenhague, Det Nordiske Forlag, 1901, p. 81-240. [Danois]
1901 (u) [*Snorra Edda*] Mabie, Hamilton Wright (trad.), *Norse Stories Retold from the Eddas*, New York, Dodd, Mead and Company, 1901. [Anglais]
1901 (v) [*Snorra Edda*] Mabie, Hamilton Wright (trad.), *Norse Stories Retold from the Eddas*, Chicago, Rand McNally, 1901. [Anglais]
1901 (w) [*Snorra Edda*] Mabie, Hamilton Wright (trad.), *Norse Stories Retold from the Eddas*, Londres, G. Richards, 1901. [Anglais]
1901 (x) [*Snorra Edda*] Magnússon, Eiríkur et William Morris (trad.), « The Tale of Hogni and Hedinn », dans *Three Northern Love Stories and Other Tales*, Londres / New York, Longmans, Green, 1901, p. 201-227. [Anglais]
1901 (y) [*Snorra Edda*] Magnússon, Eiríkur et William Morris (trad.), « The tale of Hogni and Hedinn », dans *Volsungasaga. The Story of the Volsungs and Niblungs, with certain Songs from the Elder Edda*, Londres / New York, Longmans, Green, 1901, pages non identifiées. [Anglais]
1901 (z) [*Þorsteins saga Víkingssonar*] Magnússon, Eiríkur et William Morris (trad.), « The Tale of Thorstein Staff-Smitten », dans *Three Northern Love Stories and Other Tales*, Londres / New York, Longmans, Green, 1901, p. 249-262. [Anglais]
1901 (aa) [*Vatnsdæla saga*] Petersen, Niels Matthias (trad.), « Fortælling om Vatnsdølerne », dans *Historiske Fortællinger om Islændernes Færd hjemme og ude*, vol. 4, Copenhague, Det Nordiske Forlag, 1901, p. 1-86. [Danois]
1902 (a) [*Bárðar saga Snæfellsáss*] Ásmundarson, Valdimar (éd.), *Bárðar saga Snæfellsáss*, Reykjavík, Kostnaðarmadður Sigurður Kristjánsson, 1902. [Islandais]
1902 (b) [*Eddukvæði*] Mabie, Hamilton Wright (trad.), *Norse Stories Retold from the Eddas*, New York, Dodd, Mead, 1902. [Anglais]
1902 (c) [*Eddukvæði*] Wolzogen, Hans (von) (trad.), *Die Edda. Götterlieder und Heldenlieder*, Leipzig, Reclam, 1902. [Allemand]
1902 (d) [*Eiríks saga rauða*] Hall, Jennie (trad.), « Eric the Red », « Leif and his new land » et « Wineland the Good », dans *Viking tales*, Chicago, Rand, McNally & Co., 1902, pages non identifiées. [Anglais]
1902 (e) [*Grettis saga Ásmundarsonar*] Baring-Gould, Sabine (trad.), *Grettir the Outlaw. A Story of Iceland*. Londres, Blackie & Son, 1902. [Anglais]
1902 (f) [*Gunnlaugs saga ormstungu*] Skard, Matias (trad.), *Soga om Gunnlaug Ormstunga*, Christiania, O. Norli, 1902. [Norvégien nynorsk]
1902 (g) [*Hænsa-Þóris saga*] Heusler, Andreas (trad.), *Die Saga vom Hühner-Thor. Eine altisländische Bauernnovelle des Xten Jahrhunderts*, Diessen, J. C. Huber, 1902. [Allemand]
1902 (h) [*Kjalnesinga saga*] Ásmundarson, Valdimar (éd.), *Kjalnesinga saga*, Reykjavík, Sigurdur Kristjánsson Kostnaðarmaður, Íslendinga sögur, 36, 1902. [Islandais]
1902 (i) [*Kormáks saga*] Collingwood, William Gershom et Jón Stefánsson (trad.), *The Life and Death of Cormac the Skald*, Londres, Viking Club / Ulverston, Holmes, 1902. [Anglais]
1902 (j) [*Laxdæla saga*] Howard, Newman (trad.), *Kiartan the Icelander. A tragedy*, Londres, J. M. Dent, 1902. [Anglais]
1902 (k) [*Snorra Edda*] Jónsson, Finnur (trad.), *Gylfaginning. Den gamle nordiske Gudelære (første del af Snorres Edda)*, Copenhague, Universitetsbokhandler G. E. C. Gad, 1902. [Danois]
1902 (l) [*Snorra Edda*] Koht, Halvdan (trad.), *Gamalnorske eventyr um Oden og Tor*, Oslo, Det Norske Samlaget, 1902. [Norvégien nynorsk]

1902 (m) [*Snorra Edda*] Mabie, Hamilton Wright (trad.), *Norse Stories Retold from the Eddas*, Chicago, Rand McNally, 1902. [Anglais]
1902 (n) [*Snorra Edda*] Mabie, Hamilton Wright (trad.), *Norse Stories Retold from the Eddas*, New York, Dodd, Mead & Co., 1902. [Anglais]
1902 (o) [*Snorra Edda*] Mabie, Hamilton Wright (trad.), *Norse Stories Retold from the Eddas*, Londres, G. Richards, 1902. [Anglais]
1903 (a) [*Eddukvæði*] Fischbach, Friedrich (trad.), *Die schönsten Lieder der Edda mit Erl. als Volks- u. Schulbuch hrsg. von Friedrich Fischbach*, Cologne, K. A. Stauff & Co., 1903. [Allemand]
1903 (b) [*Eddukvæði*] Symons, Barend et Hugo Gering (trad.), *Die Lieder der Edda*, 3 vol., Halle-sur-Saale, Buchhandlung des Waisenhauses, 1903-1931. [Allemand]
1903 (c) [*Gísla saga Súrssonar*] Jónsson, Finnur (éd.), *Gísla saga Súrssonar*, Halle-sur-Saale, M. Niemeyer, Altnordische Saga-Bibliothek, 1903. [Islandais]
1903 (d) [*Hænsa-Þóris saga*] Magnússon, Eiríkur (trad.), *The Saga of Hen Thorir*, Cincinnati, Byway Press, 1903. [Anglais]
1903 (e) [*Laxdæla saga*] Proctor, Robert (trad.), *The Story of the Laxdalers*, Londres, printed for the translator by C. Whittingham and to be obtained at the Chiswick Press, 1903. [Anglais]
1904 (a) [*Eddukvæði*] Ljungstedt, Karl (trad.), *Valda sånger ur den poetiska Eddan: metriskt öfversatta från isländska originalet för skolan och hemmet af Karl Ljungstedt*, Stockholm, P. A. Norstedt, 1904. [Suédois]
1904 (b) [*Friðþjófs saga hins frækna*] Wagner, Félix (trad.), *La Saga de Fridthjof le fort*, Louvain, C. Peeters, 1904. [Français]
1904 (c) [*Grettis saga Ásmundarsonar*] Baring-Gould, Sabine (trad.), « Glámr », dans *A Book of Ghost*, Londres, Methuen / New York, G. P. Putnam's Sons / Freeport, Books for Libraries Press / [Auckland], The Floating Press, 1904, p. 160-174. [Anglais]
1904 (d) [*Grettis saga Ásmundarsonar*] Baring-Gould, Sabine (trad.), *Grettir the Outlaw. A Story of Iceland*, New York, A. L. Burt, 1904. [Anglais]
1904 (e) [*Heiðarvíga saga*] Kålund, Kristian (trad. et éd.), *Heiðarvíga saga*, Copenhague, Samfund til udgivelse af gammel nordisk litteratur, 1904. [Islandais, danois]
1905 (a) [*Brennu Njáls saga*] Dasent, George Webbe (trad.), *Heroes of Iceland, adapted from Dasent's Translation of The Story of Burnt Njal, the Great Icelandic Saga*, Londres, David Nutt / Boston, Little, Brown, and Co., 1905 [Anglais]
1905 (b) [*Brennu Njáls saga*] Gödecke, Peter August et Richard Steffen (trad.), « Ur Njals saga », dans *Isländsk och fornsvensk litteratur i urval. Läsebok för skola och hem*, Stockholm, P. A. Norstedt, 1905, p. 97-117. [Suédois]
1905 (c) [*Brennu Njáls saga*] Major, Albany F. et E. E. Speight (trad.), « From the Story of Njal, or Njal's Saga », dans *Stories from the Northern Sagas*, Londres, H. Marshall, 1905. [Anglais]
1905 (d) [*Brennu Njáls saga*] Vigfússon, Guðbrandur et Frederick York Powell (trad.), « Nial and the Fifth Court », dans *Origines Islandicae*, vol. 1, Oxford, Clarendon Press, 1905, p. 364-367. [Latin, anglais]
1905 (e) [*Eddukvæði*] Magnússon, Eiríkur et William Morris (trad.), « Edda Sæmundar », dans *The Volsungasaga. The Story of the Volsungs and Niblungs, with certain Songs from the Elder Edda*, Londres / New York, Norrœna Society, 1905, pages non identifiées. [Anglais]
1905 (f) [*Eddukvæði*] Mortensson-Egnund, Ivar (trad.), *Edda-kvæde. Norrøne fornsongar*, Oslo, Det Norske Samlaget, 1905. [Norvégien nynorsk]

1905 (g) [*Egils saga Skallagrímssonar*] Major, Albany F., E. E. Speight et William Charles Green (trad.), « From the Saga of Egil Skallagrimsson », dans *Stories from the Northern Sagas*, Londres, H. Marshall, 1905, p. 30-41. [Anglais]

1905 (h) [*Eiríks saga rauða*] Major, Albany F., E. E. Speight et John Sephton (trad.), « From Eric the Red's Saga », dans *Stories from the Northern Sagas*, Londres, H. Marshall, 1905, p. 18-29. [Anglais]

1905 (i) [*Eiríks saga rauða*] Vigfússon, Guðbrandur et Frederick York Powell (trad.), « The Story of Thorfinn Carlsemne », dans *Origines Islandicae*, vol. 2, Oxford, Clarendon Press, 1905, p. 610-625. [Latin, anglais]

1905 (j) [*Eyrbyggja saga*] Major, Albany F. et E. E. Speight (trad.), « From the Eyrbyggja Saga, or Story of the Eyr-Dwellers », dans *Stories from the Northern Sagas*, Londres, H. Marshall, 1905, p. 115-125. [Anglais]

1905 (k) [*Eyrbyggja saga*] Vigfússon, Guðbrandur et Frederick York Powell (trad.), « The Thorsness Settlement », « The Story of the Men of Thorsness », « The Tale of Beorn, the Champion of the Men of Broadwick », dans *Origines Islandicae*, vol. 1, Oxford, Clarendon Press, 1905, p. 252-266 ; vol. 2, p. 93-135, 627-628. [Latin, anglais]

1905 (l) [*Flóamanna saga*] Vigfússon, Guðbrandur et Frederick York Powell (trad.), « The Story of Thorgils, Scarleg´s Stepson », dans *Origines Islandicae*, vol. 2, Oxford, Clarendon Press, 1905, p. 634-672. [Latin, anglais]

1905 (m) [*Fóstbræðra saga*] Vigfússon, Guðbrandur et Frederick York Powell (trad.), « The Story of Thormod, wrongly but commonly called The Story of the Foster-Brethren », dans *Origines Islandicae*, vol. 2, Oxford, Clarendon Press, 1905, p. 709-747. [Latin, anglais]

1905 (n) [*Friðþjófs saga hins frækna*] Dalström, Dala (trad.), « Fritiof den Djärfve », dans *Nordiska hjältesagor berättade för barn och ungdom*, vol. 1, Stockholm, Beijer, 1905, p. 147-155. [Suédois]

1905 (o) [*Friðþjófs saga hins frækna*] Gödecke, Peter August et Richard Steffen (trad.), « Ur Sagan om Fritjof den djärfve », dans *Isländsk och fornsvensk litteratur i urval. Läsebok för skola och hem*, Stockholm, P. A. Norstedt, 1905, p. 127-131. [Suédois]

1905 (p) [*Friðþjófs saga hins frækna*] Magnússon, Eiríkur et William Morris (trad.), « The Story of Frithiof the Bold », dans *Volsungasaga. The Story of the Volsungs and Niblungs, with certain Songs from the Elder Edda*, Londres / New York, Norrœna Society, 1905, p. 26-44. [Anglais]

1905 (q) [*Gísla saga Súrssonar*] Grieg, Georg (trad.), *Soga um Gisle Sursson*, Oslo, Det Norske Samlaget, 1905. [Norvégien nynorsk]

1905 (r) [*Gísla saga Súrssonar*] Vigfússon, Guðbrandur et Frederick York Powell (trad.), « The Murder of Westan; The Slaying of Thorgrim Thorstansson », dans *Origines Islandicae*, vol. 2, Oxford, Clarendon Press, 1905, p. 562-566. [Latin, anglais]

1905 (s) [*Grœnlendinga saga*] Beveridge, John et Samuel Laing (trad.), « The Tale of the Greenlanders », dans *Heimskringla. The Olaf sagas*, vol. 1, Londres, J. M. Dent / New York, Dutton, 1905, pages non identifiées. [Anglais]

1905 (t) [*Grœnlendinga saga*] Vigfússon, Guðbrandur et Frederick York Powell (trad.), « The Story of the Wineland Voyages, commonly called the Story of Eric the Red », dans *Origines Islandicae*, vol. 2, Oxford, Clarendon Press, 1905, p. 598-609. [Latin, anglais]

1905 (u) [*Grœnlendinga þáttur*] Vigfússon, Guðbrandur et Frederick York Powell (trad.), « The Tale of the Greenlanders », dans *Origines Islandicae*, vol. 2, Oxford, Clarendon Press, 1905, p. 748-756. [Latin, anglais]

1905 (v) [*Grettis saga Ásmundarsonar*] Eiríkur Magnússon et William Morris (trad.), « From the Story of Grettir the Strong, or Grettis Saga », dans Major, Albany F., E. E. Speight

(trad.), *Stories from the Northern Sagas*, Londres, H. Marshall, 1905, p. 206-243. [Anglais]

1905 (w) [*Gunnlaugs saga ormstungu*] Gödecke, Peter August et Richard Steffen (trad.), « Sagan om Gunnlaug ormstunga », dans *Isländsk och fornsvensk litteratur i urval. Läsebok för skola och hem*, Stockholm, P. A. Norstedt, 1905, p. 65-97. [Suédois]

1905 (x) [*Gunnlaugs saga ormstungu*] Magnússon, Eiríkur et William Morris (trad.), « The Saga of Gunnlaug the Worm-tongue and Raven the Skald, even as Ari Thorgilson the Learned, the Priest, hath Told it, who was the Man of all Iceland most Learned in Tales of the Land's Inhabiting and in Lore of Time Agone », dans *Volsungasaga. The Story of the Volsungs and Niblungs, with certain Songs from the Elder Edda*, Londres / New York, Norrœna Society, 1905, p. 1-25. [Anglais]

1905 (y) [*Hænsa-Þóris saga*] Vigfússon, Guðbrandur et Frederick York Powell (trad.), « The Story of Thore the Hen-Peddler », dans *Origines Islandicae*, vol. 2, Oxford, Clarendon Press, 1905, p. 7-42. [Latin, anglais]

1905 (z) [*Harðar saga og Hólmverja*] Vigfússon, Guðbrandur et Frederick York Powell (trad.), « The Story of Hard or the Island Outlaws », dans *Origines Islandicae*, vol. 2, Oxford, Clarendon Press, 1905, p. 46-87. [Latin, anglais]

1905 (aa) [*Hávarðar saga Ísfirðings*] Major, Albany F. et E. E. Speight (trad.), « From the Saga of Havard (or The Story of Howard) », dans *Stories from the Northern Sagas*, Londres, H. Marshall, 1905, p. 156-161. [Anglais]

1905 (ab) [*Hávarðar saga Ísfirðings*] Vigfússon, Guðbrandur et Frederick York Powell (trad.), « The Story of Haward and Anlaf Bear-warmth his son », dans *Origines Islandicae*, vol. 2, Oxford, Clarendon Press, 1905, p. 245-274. [Latin, anglais]

1905 (ac) [*Hrafnkels saga Freysgoða*] Vigfússon, Guðbrandur et Frederick York Powell (trad.), « The Story of Hrafnkel [Ravnecetil] the Priest of Frey », dans *Origines Islandicae*, vol. 2, Oxford, Clarendon Press, 1905, p. 493-527. [Latin, anglais]

1905 (ad) [*Íslendingabók*] Vigfússon, Guðbrandur et Frederick York Powell (trad.), « Libellus Islandorum », dans *Origines Islandicae*, vol. 1, Oxford, Clarendon Press, 1905, p. 287-306. [Latin, anglais]

1905 (ae) [*Kormáks saga*] Vigfússon, Guðbrandur et Frederick York Powell (trad.), « Cormac Saga. The Story of Cormac and Berse », dans *Origines Islandicae*, vol. 2, Oxford, Clarendon Press, 1905, p. 315-343. [Latin, anglais]

1905 (af) [*Kristni saga*] Kahle, Bernhard (trad.), *Kristnisaga; Þáttr Þorvalds ens Víðforla; Þáttr; Ísleifs Biskups Gizurarsonar; Hungrvaka*, Halle-sur-Saale, Max Niemeyer, Altnordische Saga-Bibliothek, 1905. [Islandais]

1905 (ag) [*Kristni saga*] Vigfússon, Guðbrandur et Frederick York Powell (trad.), « The Story of the Conversion of Iceland », dans *Origines Islandicae*, vol. 1, Oxford, Clarendon Press, 1905, p. 370-406. [Latin, anglais]

1905 (ah) [*Landnámabók*] Vigfússon, Guðbrandur et Frederick York Powell (trad.), « Landnama-book or The Book of Settlements », dans *Origines Islandicae*, vol. 1, Oxford, Clarendon Press, 1905, p. 2-236. [Anglais]

1905 (ai) [*Laxdæla saga*] Major, Albany F. et E. E. Speight (trad.), « From Laxdæla Saga », dans *Stories from the Northern Sagas*, Londres, H. Marshall, 1905, p. 53-70. [Anglais]

1905 (aj) [*Laxdæla saga*] Vigfússon, Guðbrandur et Frederick York Powell (trad.), « The Settlement of Queen Aud », dans *Origines Islandicae*, vol. 2, Oxford, Clarendon Press, 1905, p. 136-187. [Latin, anglais]

1905 (ak) [*Ljósvetninga saga*] Vigfússon, Guðbrandur et Frederick York Powell (trad.), « The Story of the Men of Lightwater », dans *Origines Islandicae*, vol. 2, Oxford, Clarendon Press, 1905, p. 344-430. [Latin, anglais]

1905 (al) [*Ragnars saga loðbrókar*] Anderson, Hedda (trad.), *Från Nordens, Greklands och Roms sagotid*, Stockholm, P. A. Norstedt, 1905, p. 64-92. [Suédois]

1905 (am) [*Ragnars saga loðbrókar*] Dalström, Kata (trad.), « Ragnar Lodbrok och hans söner », dans *Nordiska hjältesagor berättade för barn och ungdom*, vol. 1; Stockholm, Beijer, 1905, p. 168-200. [Suédois]

1905 (an) [*Snorra Edda*] Gödecke, Peter August et Richard Steffen (trad.), « Ur Snorres Edda. Ur Gylfaginning », dans *Isländsk och fornsvensk litteratur i urval. Läsebok för skola och hem*, Stockholm, P. A. Norstedt, 1905, p. 51-64. [Suédois]

1905 (ao) [*Snorra Edda*] Mabie, Hamilton Wright (trad.), *Norse Stories Retold from the Eddas*, Toronto, Morang, 1905. [Anglais]

1905 (ap) [*Snorra Edda*] Mabie, Hamilton Wright (trad.), *Norse Stories Retold from the Eddas*, New York, Dodd, Mead & Co., 1906. [Anglais]

1905 (aq) [*Snorra Edda*] Magnússon, Eiríkur et William Morris (trad.), « The tale of Hogni and Hedinn », dans *Volsungasaga. The Story of the Volsungs and Niblungs, with certain Songs from the Elder Edda*, Londres / New York, Norrœna Society, 1905, pages non identifiées. [Anglais]

1905 (ar) [*Vatnsdœla saga*] Vigfússon, Guðbrandur et Frederick York Powell (trad.), « The Story of the Waterdale-men », dans *Origines Islandicae*, vol. 2, Oxford, Clarendon Press, 1905, p. 275-314. [Latin, anglais]

1905 (as) [*Víga-Glúms saga*] Major, Albany F., E. E. Speight et John Sephton (trad.), « From Viga Glum's Saga », dans *Stories from the Northern Sagas*, Londres, H. Marshall, 1905, p. 43-52. [Anglais]

1905 (at) [*Víga-Glúms saga*] Vigfússon, Guðbrandur et Frederick York Powell (trad.), « The Story of Battle-Glum », dans *Origines Islandicae*, vol. 2, Oxford, Clarendon Press, 1905, p. 469-479. [Latin, anglais]

1906 (a) [*Brennu Njáls saga*] Dasent, George Webbe (trad.), *The Story of Burnt Njal. The Great Icelandic Tribune, Jurist and Counsellor*, Londres / New York, Norrœna Society, 1906. [Anglais]

1906 (b) [*Eddukvæði*] Magnússon, Eiríkur, William Morris, H. Halliday Sparling et Rasmus Bjørn Anderson (trad.), « Legends kindred to that of the Volsungs », dans *The Volsungasaga. The Story of the Volsungs and Niblungs, with certain Songs from the Elder Edda*, Londres / New York, Norrœna Society, 1906, p. 256-340. [Anglais]

1906 (c) [*Eiríks saga rauða*] Anderson, Rasmus Bjørn, North Ludlow Beamish et Arthur Middleton Reeves (trad.), « The Saga of Eric the Red », dans *The Norse Discovery of America: a compilation in extensó of all the sagas, manuscripts, and inscriptive memorials relating to the finding and settlement of the New world in the eleventh century*, Londres / New York, Norrœna Society, 1906, p. 16-63. [Anglais]

1906 (d) [*Eiríks saga rauða*] Reeves, Arthur Middleton (trad.), « The Saga of Eric the Red », dans Olson, Julius Emil et Edward Gaylord Bourne, *The Northmen, Columbus and Cabot 985-1503. The Voyages of the Northmen*, New York, C. Scribner's Sons, 1906, p. 14-44. [Anglais]

1906 (e) [*Eyrbyggja saga*] Anderson, Rasmus Bjørn, North Ludlow Beamish et Arthur Middleton Reeves (trad.), « Voyage of Bjorn Asbrandson », « Voyage of Gudleif Gudlaugson to Great Ireland », dans *The Norse Discovery of America: a compilation in extensó of all the sagas, manuscripts, and inscriptive memorials relating to the finding and settlement of the New world in the eleventh century*, Londres / New York, Norrœna Society, 1906, p. 257-259 et 272-275. [Anglais]

1906 (f) [*Friðþjófs saga hins frækna*] Magnússon Eiríkur et William Morris (trad.), « Frithiof, the Bold and Fair Ingeborg », dans *The Volsungasaga. The Story of the Volsungs and*

Niblungs, with certain Songs from the Elder Edda, Londres / New York, Norrœna Society, 1906, p. 270-293. [Anglais]

1906 (g) [*Gísla saga Súrssonar*] Dalström, Kata (trad.), « Gisle Sursons saga », dans *Nordiska hjältesagor berättade för barn och ungdom*, vol. 2, Stockholm, Beijer, 1905-1906, p. 95-150. [Suédois]

1906 (h) [*Grœnlendinga saga*] Anderson, Rasmus Bjørn, North Ludlow Beamish et Arthur Middleton Reeves (trad.), « Translations from the Flatey Book », dans *The Norse Discovery of America: a compilation in extensó of all the sagas, manuscripts, and inscriptive memorials relating to the finding and settlement of the New world in the eleventh century*, Londres / New York, Norrœna Society, 1906, p. 75-101. [Anglais]

1906 (i) [*Grœnlendinga saga*] Anonyme (trad.), *The Flatey Book and Recently Discovered Vatican Manuscripts Concerning America as Early as the Tenth Century. Documents now published for the first time, which establish beyond controversy the claim that North America was settled by Norsemen five hundred years before the time of Columbus. Sagas that describe the voyages to, and character of, the new country, and letters from several Popes directing bishops in their government of the church in the western world*, Londres / New York, Norrœna Society, 1906, p. 13-109. [Islandais, danois, anglais]

1906 (j) [*Grœnlendinga saga*] Anonyme (trad.), *The Flatey Book and Recently Discovered Vatican Manuscripts Concerning America as Early as the Tenth Century. Documents now published for the first time, which establish beyond controversy the claim that North America was settled by Norsemen five hundred years before the time of Columbus. Sagas that describe the voyages to, and character of, the new country, and letters from several Popes directing bishops in their government of the church in the western world*, Londres / New York, Norrœna Society, 1908, p. 13-109. [Islandais, danois, anglais]

1906 (k) [*Grœnlendinga saga*] Reeves, Arthur Middleton (trad.), « The Vinland History of the Flat Island Book », dans Olson, Julius E. et Edward Gaylord Bourne, *The Northmen, Columbus and Cabot 985-1503. The Voyages of the Northmen*, New York, Barnes & Noble, 1906, p. 45-60. [Anglais]

1906 (l) [*Gunnlaugs saga ormstungu*] Bremner, Robert L. (trad.), « The Saga of Gunnlaug the Worm-Tongue and Rafn the Skald », *The Guide*, auguste-septembre 1906. [Anglais]

1906 (m) [*Gunnlaugs saga ormstungu*] Dalström, Kata (trad.), « Gunlög ormtungas saga », *Nordiska hjältesagor berättade för barn och ungdom*, vol. 2, Stockholm, Beijer, 1906, p. 70-94. [Suédois]

1906 (n) [*Gunnlaugs saga ormstungu*] Petersen, Niels Matthias (trad.), « Fortælling om Gunlaug Ormstunge og Skjald-Ravn », dans *Islandsblomster*, Copenhague, V. Pios, 1906, p. 65-105. [Danois]

1906 (o) [*Heimskringla*] Laing, Samuel (trad.), *The Heimskringla. A History of the Norse Kings*, 3 vol., Londres / Copenhague, Norrœna Society, 1906. [Anglais]

1906 (p) [*Íslendingabók*] Anderson, Rasmus Bjørn, North Ludlow Beamish et Arthur Middleton Reeves (trad.), « Importance of the *Íslendingabók* », dans *The Norse Discovery of America: a compilation in extensó of all the sagas, manuscripts, and inscriptive memorials relating to the finding and settlement of the New world in the eleventh century*, Londres / New York, Norrœna Society, 1906, p. 177-178. [Anglais]

1906 (q) [*Ragnars saga loðbrókar*] Magnússon, Eiríkur et William Morris (trad.), « Aslog; Ragnar Lodbrook », dans *The Volsungasaga. The Story of the Volsungs and Niblungs, with certain Songs from the Elder Edda*, Londres / New York, Norrœna Society, 1906, p. 256-269 et 294-307. [Anglais]

1906 (r) [*Snorra Edda*] Magnússon, Eiríkur et William Morris, H. Halliday Sparling et Rasmus Bjørn Anderson (trad.), « Legends kindred to that of the Volsungs », dans *The*

Volsungasaga. The Story of the Volsungs and Niblungs, with certain Songs from the Elder Edda, Londres / New York, Norrœna Society, 1906, p. 256-340. [Anglais]

1906 (s) [*Snorra Edda*] Thorpe, Benjamin, I. A. Blackwell, Rasmus Bjørn Anderson et J. W. Buel (trad.), « The Elder Edda of Sæmund », dans *The Elder Eddas of Saemund Sigfusson and the Younger Eddas of Snorre Sturleson*, Londres / New York, Norrœna Society, 1906, p. 3-300. [Anglais]

1906 (t) [*Snorra Edda*] Thorpe, Benjamin, I. A. Blackwell, Rasmus Bjørn Anderson et J. W. Buel (trad.), « The Younger Edda of Sturleson », dans *The Elder Eddas of Saemund Sigfusson and the Younger Eddas of Snorre Sturleson*, Londres / New York, Norrœna Society, 1906, p. 301-378. [Anglais]

1907 (a) [*Brennu Njáls saga*] Bonus, Arthur (trad.), « Die Geschichte Gunnars von Hlidarende und seines Freundes Njal », dans *Isländerbuch. Sammlung (altgermanischer Bauern- u. Königsgeschichte)*, vol. 2, Munich, Callwey, 1907, p. 27-145. [Allemand]

1907 (b) [*Brennu Njáls saga*] Clay, Beatrice E. (trad.), *Stories from the Saga of 'Burnt Njál' Pt. 1. The story of Gunnar*, Londres, H. Marshall & Son, 1907. [Anglais]

1907 (c) [*Brennu Njáls saga*] Dasent, George Webbe (trad.), *The Story of Burnt Njal. The Great Icelandic Tribune, Jurist and Counsellor*, Londres / New York, Norrœna Society, 1907. [Anglais]

1907 (d) [*Eddukvæði*] Magnússon, Eiríkur, William Morris, H. Halliday Sparling et Rasmus Bjørn Anderson (trad.), « Legends kindred to that of the Volsungs », dans *The Volsungasaga. The Story of the Volsungs and Niblungs, with certain Songs from the Elder Edda*, Londres / New York, Norrœna Society, 1907, p. 256-340. [Anglais]

1907 (e) [*Egils saga Skallagrímssonar*] Bonus, Arthur (trad.), « Geschichte des Skalden Egill Skallagrimssohn », dans *Isländerbuch. Sammlung (altgermanischer Bauern- u. Königsgeschichte)*, vol. 1, Munich, Callwey, 1907, p. 1-77. [Allemand]

1907 (f) [*Eiríks saga rauða*] Anderson, Rasmus Bjørn, North Ludlow Beamish et Arthur Middleton Reeves (trad.), « The Saga of Eric the Red », dans *The Norse Discovery of America: a compilation in extensó of all the sagas, manuscripts, and inscriptive memorials relating to the finding and settlement of the New world in the eleventh century*, Londres / New York, Norrœna Society, 1907, p. 16-63. [Anglais]

1907 (g) [*Eiríks saga rauða*] Eskeland, Severin (trad.), *Soga um Eirik raude*, Oslo, Det Norske Samlaget, 1907. [Norvégien nynorsk]

1907 (h) [*Eyrbyggja saga*] Anderson, Rasmus Bjørn, North Ludlow Beamish et Arthur Middleton Reeves (trad.), « Voyage of Bjorn Asbrandson », « Voyage of Gudleif Gudlaugson to Great Ireland », dans *The Norse Discovery of America: a compilation in extensó of all the sagas, manuscripts, and inscriptive memorials relating to the finding and settlement of the New world in the eleventh century*, Londres / New York, Norrœna Society, 1907, p. 257-259 et 272-275. [Anglais]

1907 (i) [*Eyrbyggja saga*] Bonus, Arthur (trad.), « Die Geschichte eines Heiligtums », « Die Geschichte von den Zauberinnen Geirrid und Katla und vom Fall des Goden Arnkel », « Ein Kampf auf dem Eise », « Die Geschichte von Björn und Thurid », « Die Geschichte vom Spuk zu Froda », dans *Isländerbuch. Sammlung (altgermanischer Bauern- u. Königsgeschichte)*, vol. 2, Munich, Callwey, 1907, p. 149-171, 173-206, 207-219, 221-256 et 257-273. [Allemand]

1907 (j) [*Gísla saga Súrssonar*] Bonus, Arthur (trad.), « Geschichte des Skalden Gisli », dans *Isländerbuch. Sammlung (altgermanischer Bauern- u. Königsgeschichte)*, vol. 1, Munich, Callwey, 1907, p. 79-150. [Allemand]

1907 (k) [*Gísla saga Súrssonar*] Ranke, Friedrich (trad.), *Die Geschichte von Gisli dem Geächteten*, Munich, Beck, 1907. [Allemand]

1907 (l) [*Grænlendinga saga*] Anderson, Rasmus Bjørn, North Ludlow Beamish et Arthur Middleton Reeves (trad.), « Translations from the Flatey Book », dans *The Norse Discovery of America: a compilation in extensó of all the sagas, manuscripts, and inscriptive memorials relating to the finding and settlement of the New world in the eleventh century*, Londres / New York, Norrœna Society, 1907, p. 75-101. [Anglais]

1907 (m) [*Hávarðar saga Ísfirðings*] Skard, Matias (trad.), *Soga um Håvard Isfjording*, Oslo, Det Norske Samlaget, 1907. [Norvégien nynorsk]

1907 (n) [*Hrafnkels saga Freysgoða*] Hannaas, Torleiv (trad.), *Soga um Ramnkjell Frøys-góde*, Oslo, Det Norske Samlaget, 1907. [Norvégien nynorsk]

1907 (o) [*Íslendingabók*] Anderson, Rasmus Bjørn, North Ludlow Beamish et Arthur Middleton Reeves (trad.), « Importance of the *Íslendingabók* », dans *The Norse Discovery of America: a compilation in extensó of all the sagas, manuscripts, and inscriptive memorials relating to the finding and settlement of the New world in the eleventh century*, Londres / New York, Norrœna Society, 1907, p. 177-178. [Anglais]

1907 (p) [*Laxdæla saga*] Bonus, Arthur (trad.), « Die Geschichte des Kjartan Olafssohn und der Gudrun Osvifstochter », dans *Isländerbuch. Sammlung (altgermanischer Bauern- u. Königsgeschichte)*, vol. 1, Munich, Callwey, 1907, p. 151-246. [Allemand]

1907 (q) [*Laxdæla saga*] Frich, Stefan (trad.), *Laksdøla eller Soga um Laksdølerne*, Oslo, Det Norske Samlaget, 1907. [Norvégien nynorsk]

1907 (r) [*Laxdæla saga*] Rüttgers, Severin (trad.), *Geschichte von den Lachstälern, Die Laxdoela-Saga: eine Erzählung von nordischen Bauern und Seefahrern die im achten Jahrhundert aus Norwegen gefahren und auf Island eine neue Heimat gefunden*, Düsseldorf, A. Bagel, 1907. [Allemand]

1907 (s) [*Ljósvetninga saga*] Bonus, Arthur (trad.), « Die kleine Geschichte von Gudmund und die Rauchtälern. Die kleine Geschichte von Gudmund und der Brautwerbung », dans *Isländerbuch. Sammlung (altgermanischer Bauern- u. Königsgeschichte)*, vol. 3, Munich, Callwey, 1907, p. 322-340. [Allemand]

1907 (t) [*Ljósvetninga saga*] Heusler, Andreas (trad.), « Die kleine Geschichte von Gudmund und die Rauchtälern. Die kleine Geschichte von Gudmund und der Brautwerbung », *Der Kunstwart*, XX, 1907, p. 204-210. [Allemand]

1907 (u) [*Snorra Edda*] Mabie, Hamilton Wright (trad.), *Norse Stories Retold from the Eddas*, New York, Dodd, Mead & Co., 1907. [Anglais]

1907 (v) [*Snorra Edda*] Magnússon, Eiríkur et William Morris, H. Halliday Sparling et Rasmus Bjørn Anderson (trad.), « Legends kindred to that of the Volsungs », dans *Volsungasaga. The Story of the Volsungs and Niblungs, with certain Songs from the Elder Edda*, Londres / New York, Norrœna Society, 1907, p. 256-340. [Anglais]

1907 (w) [*Snorra Edda*] Thorpe, Benjamin, I. A. Blackwell, Rasmus Bjørn Anderson et J. W. Buel (trad.), « The Elder Edda of Sæmund », dans *The Elder Eddas of Saemund Sigfusson and the Younger Eddas of Snorre Sturleson*, Londres / New York, Norrœna Society, 1907, p. 3-300. [Anglais]

1907 (x) [*Snorra Edda*] Thorpe, Benjamin, I. A. Blackwell, Rasmus Bjørn Anderson et J. W. Buel (trad.), « The Younger Edda of Sturleson », dans *The Elder Eddas of Saemund Sigfusson and the Younger Eddas of Snorre Sturleson*, Londres / New York, Norrœna Society, 1907, p. 301-378. [Anglais]

1907 (y) [*Víga-Glúms saga*] Bonus, Arthur (trad.), « Des Viga-Glum Aufgang », dans *Isländerbuch. Sammlung (altgermanischer Bauern- u. Königsgeschichte)*, vol. 2, Munich, Callwey, 1907, p. 9-26. [Allemand]

1908 (a) [*Brennu Njáls saga*] Bonus, Arthur (trad.), « Die Geschichte Gunnars von Hlidarende und seines Freundes Njal », dans *Isländerbuch. Jugendauswahl*, Munich, Callwey, 1908, p. 56-96. [Allemand]

1908 (b) [*Brennu Njáls saga*] Green, William Charles (trad.), « From Njal's Saga », dans *Translations from the Icelandic: Being Select Passages Introductory to Icelandic Literature*, Londres, Chatto & Windus, 1908, p. 170-212. [Anglais]

1908 (c) [*Brennu Njáls saga*] Jónsson, Finnur (éd.), *Brennu-Njáls saga*, Halle-sur-Saale, Niemeyer, Altnordische Sagabibliothek 13, 1908. [Islandais]

1908 (d) [*Eddukvæði*] Collingwood, William Gershom et Olive Bray (trad.), *The Elder or Poetic Edda, commonly known as Sæmund's Edda. 1, The mythological poems*, Londres, Viking Society, 1908. [Anglais]

1908 (e) [*Eddukvæði*] Johannsson, Karl F. (trad.), « Völuspá », « Vafþrúdnismál », « Hávamál » et « Thrymskviða », dans *Främmande Religionsurkunder*, Stockholm, Hugo Geber, 1908. [Suédois]

1908 (f) [*Egils saga Skallagrímssonar*] Bonus, Arthur (trad.), « Wie Skallagrim Kveldulfssohn nach Island fuhr » et « Wie der Skalde Egil seinen Bruder Thorolf begrub », dans *Isländerbuch. Jugendauswahl*, Munich, Callwey, 1908, p. 20-33 et 34-36. [Allemand]

1908 (g) [*Egils saga Skallagrímssonar*] Green, William Charles (trad.), « From the Egilssaga: The Battle of Vinheath; Head-Ransom, Sons' Loss, Arinbjorn's Epic », dans *Translations from the Icelandic: Being Select Passages Introductory to Icelandic Literature*, Londres, Chatto & Windus, 1908, p. 140-169. [Anglais]

1908 (h) [*Eyrbyggja saga*] Bonus, Arthur (trad.), « Die Geschichte von den Zauberinnen Geirrid und Katla und vom Fall des Goden Arnkel », « Ein Kampf auf dem Eise », dans *Isländerbuch. Jugendauswahl*, Munich, Callwey, 1908, p. 122-133, 134-139. [Allemand]

1908 (i) [*Friðþjófs saga hins frækna*] Morris, William (trad.), *The Story of Frithiof the Bold*, Portland, T. B. Mosher, 1908. [Anglais]

1908 (j) [*Gísla saga Súrssonar*] Bonus, Arthur (trad.), « Abenteuer Gislis des Geächteten und seines Weibes », dans *Isländerbuch. Jugendauswahl*, Munich, Callwey, 1908, p. 97-104. [Allemand]

1908 (k) [*Gunnlaugs saga ormstungu*] Anderson, Hedda (trad. et éd.), « Sagan om Gunnlög Ormtunga och Skald-Ram », dans *Nordiska sagor berättade för barn*, vol. 2, Stockholm, P. A. Norstedt & Söners Förlag, 1908, p. 74-102. [Suédois]

1908 (l) [*Gunnlaugs saga ormstungu*] Green, William Charles (trad.), « From the Story of Gunnlaug Snake-Tongue: Thorstein's Dream, Helga the Fair », dans *Translations from the Icelandic: Being Select Passages Introductory to Icelandic Literature*, Londres, Chatto & Windus, 1908, p. 46-71 et 213-224. [Anglais]

1908 (m) [*Harðar saga og Hólmverja*] Jónsson, Þórleifr (éd.), *Harðar saga og Hólmverja*, Reykjavík, Sigurður Kristjánsson, 1908. [Islandais]

1908 (n) [*Laxdæla saga*] Bonus, Arthur (trad.), « Von dem Isländer Kjartan und dem König Olaf Tryggvason », dans *Isländerbuch. Jugendauswahl*, Munich, Callwey, 1908, p. 37-45. [Allemand]

1908 (o) [*Ljósvetninga saga*] Bonus, Arthur (trad.), « Die kleine Geschichte von Gudmund und den Rauchtälern », dans *Isländerbuch. Jugendauswahl*, Munich, Callwey, 1908, p. 116-121. [Allemand]

1908 (p) [*Snorra Edda*] Bray, Olive (trad.), « Fragments from Snorri's Edda », dans *The Elder or Poetic Edda, commonly known as Sæmund's Edda. 1, The mythological poems*, Londres, Viking Club, 1908, p. 270-275. [Anglais]

1908 (q) [*Snorra Edda*] Green, William Charles (trad.), « From the Prose Edda », dans *Translations from the Icelandic: Being Select Passages Introductory to Icelandic Literature*, Londres, Chatto & Windus, 1908, p. 1-29. [Anglais]

1908 (r) [*Snorra Edda*] Mabie, Hamilton Wright (trad.), *Norse Stories Retold from the Eddas*, New York, Dodd, Mead & Co., 1908. [Anglais]

1908 (s) [*Snorra Edda*] Johannsson, Karl F. (trad.), *Främmande Religionsurkunder*, Stockholm, Hugo Geber, 1908. [Suédois]

1908 (t) [*Vatnsdæla saga*] Green, William Charles (trad.), « From the Story of the Waterdalesmen: Early Adventures of Thorstein, Ketill´s Son », dans *Translations from the Icelandic: Being Select Passages Introductory to Icelandic Literature*, Londres, Chatto & Windus, 1908, p. 72-89. [Anglais]

1908 (u) [*Víga-Glúms saga*] Bonus, Arthur (trad.), « Des Viga-Glum Aufgang », dans *Isländerbuch. Jugendauswahl*, Munich, Callwey, 1908, p. 46-55. [Allemand]

1909 (a) [*Brennu Njáls saga*] Bååth, August, Ulrik (trad.), *Níals saga*, Stockholm, Ljus, 1909. [Suédois]

1909 (b) [*Eiríks saga rauða*] Kromayer, August (trad.), « Die Geschichte von Thorfinn Karlsefni », dans *Die Winlandsagas. Die Erzählungen von der Entdeckung Nordamerikas durch die Normannen im Jahre 1000*, Halle-sur-Saale, Hendel, 1909, p. 1-32. [Allemand.]

1909 (c) [*Grænlendinga saga*] Kromayer, August (trad.), « Die Grönländergeschichte », dans *Die Winlandsagas. Die Erzählungen von der Entdeckung Nordamerikas durch die Normannen im Jahre 1000*, Halle-sur-Saale, Hendel, 1909, p. 33-58. [Allemand.]

1909 (d) [*Hrafnkels saga Freysgoða*] Wilken, Ernst (trad.), « Erzählung von Rafnkel, dem Priester des Freys », dans *Altnordische Erzählungen (Sagas.) Sechs Erzählungen von den Anwohnern der Ost-fjorde Islands*, Leipzig, Verlag für Literatur, Kunst und Musik, 1909, p. 68-97. [Allemand]

1909 (e) [*Snorra Edda*] Mabie, Hamilton Wright (trad.), *Norse Stories Retold from the Eddas*, New York, Dodd, Mead & Co., 1909. [Anglais]

1909 (f) [*Vatnsdæla saga*] Reitan, Jørgen (trad.), *Soga um Vatsdølerne*, Oslo, Det Norske samlaget, 1909. [Norvégien nynorsk]

1910 (a) [*Bandamanna saga*] Reuss, Franz (trad.), « Die Bundesgenossen », dans *Aus Altisland*, Magdebourg, Zacharias, 1910, p. 3-44. [Allemand]

1910 (b) [*Brennu Njáls saga*] Ásmundarson, Valdimar (éd.), *Njáls saga*, Reykjavík, Kostnaðarmaður, Sigurður Kristjánsson, 1910. [Islandais]

1910 (c) [*Egils saga Skallagrímssonar*] Bonus, Arthur (trad.), *Geschichte des Skalden Egil Skallagrimssohn. Aus dem Isländerbuch von Arthur Bonus*, Munich, Callwey, 1910. [Allemand]

1910 (d) [*Finnboga saga ramma*] Mayrhofer, Johannes (trad.), « Finboge der Starke », *Frankfurter Zeitgemässe Broschüren*, XXIX, 1910, p. 237-251. [Allemand]

1910 (e) [*Friðþjófs saga hins frækna*] Morris, William (trad.), « The Story of Frithiof the Bold », dans *The Collected works of William Morris*, vol. 10, Cambridge, Cambridge University Press, 1910, p. 48-80. [Anglais]

1910 (f) [*Gísla saga Súrssonar*] Bååth, August Ulrik (trad.), « Gisle Surssons saga », dans *Sagan om Gunnlög ormstunga och andra sagor*, Stockholm, 1910, p. 62-107. [Suédois]

1910 (g) [*Grænlendinga saga*] Niebaum, Gustave (trad.), « The Discoveries of the Norsemen on the Northeast Coast of America. Their Attempt at Colonization », *Transactions and proceedings of The Geographical Society of the Pacific*, 1910, p. 59-81. [Anglais]

1910 (h) [*Grettis saga Ásmundarsonar*] Morris, William (trad.), « Grettis Saga: The Story of Grettir the Strong », dans *The Collected works of William Morris*, vol. 7, Cambridge, Cambridge University Press, 1910, p. 1-227. [Anglais]

1910 (i) [*Gunnlaugs saga ormstungu*] Bååth, August Ulrik (trad.), *Sagan om Gunnlög ormstunga och andra sagor*, Stockholm, 1910. [Suédois]

1910 (j) [*Gunnlaugs saga ormstungu*] Mayrhofer, Johannes (trad.), « Die Saga von Gunlaug Ormstunge und dem Skalden Ravn », *Frankfurter Zeitgemässe Broschüren*, XXIX, 1910, p. 252-273. [Allemand]

1910 (k) [*Gunnlaugs saga ormstungu*] Morris, William (trad.), « The Story of Gunnlaug the Worm-Tongue and Raven the Skald », dans *The Collected works of William Morris*, vol. 10, Cambridge, Cambridge University Press, 1910, p. 7-47. [Anglais]

1910 (l) [*Hænsa-Þóris saga*] Braastein, Tønnes (trad.), *Soga um Hønse-Tore*, Oslo, Det Norske Samlaget, 1910. [Norvégien nynorsk]

1910 (m) [*Hænsa-Þóris saga*] Reuss, Franz (trad.), « Der Geflügelthor », dans *Aus Altisland*, 1910, p. 45-79. [Allemand]

1910 (n) [*Hávarðar saga Ísfirðings*] Ebutt, Maud Isabel (trad.), « Howard the Halt », dans *Hero myths and legends of the British race*, Boston, David D. Nickerson, 1910, p. 95-118. [Anglais]

1910 (o) [*Hrafnkels saga Freysgoða*] Bååth, August Ulrik (trad.), « Ramnkel Frös-godes saga », dans *Sagan om Gunnlög ormstunga och andra sagor*, Stockholm, 1910, p. 39-61. [Suédois]

1910 (p) [*Hrafnkels saga Freysgoða*] Mendelssohn, Erich (von) (trad.), *Die Saga vom Freysgoden Hrafnkel*, Leipzig, Insel-Verlag, 1910. [Allemand]

1910 (q) [*Ragnars saga loðbrókar*] Bugge, Alexander (trad.), « Ragnar Lodbrok og hans sønners », dans *Fortællingen om Sigurd Favnesbane. Norrøne heltesagn og eventyr*, Christiania / Copenhague, Gyldendal, 1910, p. 74-110. [Norvégien]

1910 (r) [*Snorra Edda*] Mabie, Hamilton Wright (trad.), *Norse Stories Retold from the Eddas*, Chicago, Rand McNally, 1910. [Anglais]

1910 (s) [*Snorra Edda*] Morris, William et Eiríkur Magnússon (trad.), « The Tale of Hogni and Hedinn », dans *The Collected works of William Morris*, vol. 10, Cambridge, Cambridge University Press, 1910, p. 127-139. [Anglais]

1911 (a) [*Brennu Njáls saga*] Dasent, George Webbe (trad.), *The Story of Burnt Njal. The Great Icelandic Tribune, Jurist and Counsellor*, Londres / New York, Norrœna Society, 1911. [Anglais]

1911 (b) [*Brennu Njáls saga*] Dasent, George Webbe (trad.), *The Story of Burnt Njal. The Great Icelandic Tribune, Jurist and Counsellor*, Londres, J. M. Dent / New York, E. P. Dutton, 1911. [Anglais]

1911 (c) [*Brennu Njáls saga*] Heusler, Andreas (trad.), *Die Geschichte vom weisen Njal*, Iéna, Eugen Diederichs Verlag, Thule, Altnordische Dichtung und Prosa, 4, 1911. [Allemand]

1911 (d) [*Brennu Njáls saga*] Konstantin-Hansen, Thora et Sigurður Sigtryggsson (trad.), *Nials saga*, Copenhague, Hagerup, 1911. [Danois]

1911 (e) [*Eddukvæði*] Hansen, Olaf (trad.), *Den Ældre Edda*, Copenhague, V. Pio, 1911. [Danois]

1911 (f) [*Egils saga Skallagrímssonar*] Niedner, Felix (trad.), *Die Geschichte vom Skalden Egil*, Iéna, Eugen Diederichs Verlag, Thule, Altnordische Dichtung und Prosa, 3, 1911. [Allemand]

1911 (g) [*Eiríks saga rauða*] Anderson, Rasmus Bjørn, North Ludlow Beamish et Arthur Middleton Reeves (trad.), « The Saga of Eric the Red », dans *The Norse Discovery of America: a compilation in extensó of all the sagas, manuscripts, and inscriptive memorials relating to the finding and settlement of the New world in the eleventh century*, Londres / New York, Norrœna Society, 1911, p. 16-63. [Anglais]

1911 (h) [*Eyrbyggja saga*] Anderson, Rasmus Bjørn, North Ludlow Beamish et Arthur Middleton Reeves (trad.), « Voyage of Bjorn Asbrandson », « Voyage of Gudleif Gudlaugson to Great Ireland », dans *The Norse Discovery of America: a compilation in extensó of all the sagas, manuscripts, and inscriptive memorials relating to the finding and settlement of the New world in the eleventh century*, Londres / New York, Norrœna Society, 1911, p. 257-259 et 272-275. [Anglais]

1911 (i) [*Eyrbyggja saga*] Sverdrup, Jakob (trad.), *Soga um Øyrbyggjerne*, Oslo, Det Norske Samlaget, 1912. [Norvégien nynorsk]

1911 (j) [*Friðþjófs saga hins frækna*] Aasen, Ivar (trad.), « Fridtjofs Saga, i Omskrift i det nyere Landsmaal », *Skrifter i Samling*, vol. 3, 1911-1912, p. 329-367. [Norvégien]

1911 (k) [*Grænlendinga saga*] Anderson, Rasmus Bjørn, North Ludlow Beamish et Arthur Middleton Reeves (trad.), « Translations from the Flatey Book », dans *The Norse Discovery of America: a compilation in extensó of all the sagas, manuscripts, and inscriptive memorials relating to the finding and settlement of the New world in the eleventh century*, Londres / New York, Norrœna Society, 1911, p. 75-101. [Anglais]

1911 (l) [*Íslendingabók*] Anderson, Rasmus Bjørn, North Ludlow Beamish et Arthur Middleton Reeves (trad.), « Importance of the *Íslendingabók* », dans *The Norse Discovery of America: a compilation in extensó of all the sagas, manuscripts, and inscriptive memorials relating to the finding and settlement of the New world in the eleventh century*, Londres / New York, Norrœna Society, 1911, p. 177-178. [Anglais]

1912 (a) [*Eddukvæði*] Genzmer, Felix (trad.), *Edda. Heldendichtung*; *Edda. Götterdichtung und Spruchdichtung. Mit Einleitung und Anmerkungen von Andreas Heusler*, 2 vol., Iéna, Eugen Diederichs Verlag, Thule, Altnordische Dichtung und Prosa, 1 et 2, 1912. [Allemand]

1912 (b) [*Eddukvæði*] Mortensson-Egnund, Ivar (trad.), *Utvalde Edda-Kvæde i utdrag*, Christiania, H. Aschenhoug, 1912. [Norvégien nynorsk]

1912 (c) [*Eddukvæði*] Thall, Edvin (trad.), *Eddan. Nordiska fornsånger*, Stockholm, Nordiska Förlaget, 1912. [Suédois]

1912 (d) [*Eiríks saga rauða*] Mendelssohn, Erich (von) (trad.), « Die Geschichte von Erich dem Roten », dans *Grönländer und Färinger Geschichten*, Iéna, Eugen Diederichs Verlag, Thule, Altnordische Dichtung und Prosa, 13, 1912, p. 1-27. [Allemand]

1912 (e) [*Flóamanna saga*] Mendelssohn, Erich (von) (trad.), « Die Geschichte der Leute aus Floi », dans *Grönländer und Färinger Geschichten*, Iéna, Eugen Diederichs Verlag, Thule, Altnordische Dichtung und Prosa, 13, 1912, p. 69-124. [Allemand]

1912 (f) [*Fóstbræðra saga*] Mendelssohn, Erich (von) (trad.), « Die Geschichte von den Schwurbrüdern », dans *Grönländer und Färinger Geschichten*, Iéna, Eugen Diederichs Verlag, Thule, Altnordische Dichtung und Prosa, 13, 1912, p. 163-254. [Allemand]

1912 (g) [*Friðþjófs saga hins frækna*] Genzmer, Felix (trad.), « Die Fridthjofsstrophen », dans *Edda. Heldendichtung. Mit Einleitung und Anmerkungen von Andreas Heusler*, 2 vol., Iéna, Eugen Diederichs Verlag, Thule, Altnordische Dichtung und Prosa, 1, 1912, p. 213-220. [Allemand]

1912 (h) [*Grænlendinga saga*] Mendelssohn, Erich (von) (trad.), « Die Erzählung von den Grönländern », dans *Grönländer und Färinger Geschichten*, Iéna, Eugen Diederichs Verlag, Thule, Altnordische Dichtung und Prosa, 13, 1912, p. 29-50. [Allemand]

1912 (i) [*Grænlendinga saga*] Niedner, Felix (trad.), « Die Erzählung von den Grönländern », dans *Grönländer und Färinger Geschichten*, Iéna, Eugen Diederichs Verlag, Thule, Altnordische Dichtung und Prosa, 13, 1912, p. 49-70. [Allemand]

1912 (j) [*Grænlendinga þáttur*] Mendelssohn, Erich (von) (trad.), « Die Geschichte von Einar, dem Sohne Sokkis », dans *Grönländer und Färinger Geschichten*, Iéna, Eugen Diederichs Verlag, Thule, Altnordische Dichtung und Prosa, 13, 1912, p. 51-67. [Allemand]

1912 (k) [*Grænlendinga þáttur*] Niedner, Felix (trad.), « Die Geschichte von Einar Sokkissohn », dans *Grönländer und Färinger Geschichten*, Iéna, Eugen Diederichs Verlag, Thule, Altnordische Dichtung und Prosa, 13, 1912, p. 71-85. [Allemand]

1912 (l) [*Grettis saga Ásmundarsonar*] Røkke, Ola (trad.), *Soga um Grette Aasmundsson*, Oslo, Det Norske Samlaget, 1912. [Norvégien nynorsk]

1912 (m) [*Snorra Edda*] Mabie, Hamilton Wright (trad.), *Norse Stories Retold from the Eddas*, New York, Dodd, Mead & Co., 1912. [Anglais]

1913 (a) [*Bandamanna saga*] Heusler, Andreas (trad.), *Zwei Isländer-Geschichten, die Hønsna-Thóres und die Bandamanna Saga, mit Einleitung und Glossar*, Berlin, Weidmann, 1913. [Allemand]

1913 (b) [*Eddukvæði*] Brate, Erik (trad.), *Sämunds Edda. Översatt från isländskan*, Stockholm, Norstedt, 1913. [Suédois]

1913 (c) [*Grettis saga Ásmundarsonar*] Herrmann, Paul (trad.), *Die Geschichte von dem starken Grettir, dem Geächteten*, Iéna, Eugen Diederichs Verlag, Thule, Altnordische Dichtung und Prosa, 5, 1913. [Allemand]

1913 (d) [*Grettis saga Ásmundarsonar*] Hight, George Ainslie (trad.), *The Saga of Grettir the Strong. A Story of the Eleventh Century*, Londres, J. M. Dent, 1913. [Anglais]

1913 (e) [*Grettis saga Ásmundarsonar*] Røkke, Ola (trad.), *Soga um Grette Aasmundsson*, Oslo, Det Norske Samlaget, 1913. [Norvégien nynorsk]

1913 (f) [*Hænsa-Þóris saga*] Heusler, Andreas (trad.), *Zwei Isländer-Geschichten, die Hønsna-Thóres und die Bandamanna Saga, mit Einleitung und Glossar*, Berlin, Weidmann, 1913. [Allemand]

1913 (g) [*Hrafnkels saga Freysgoða*] Mendelssohn, Erich (von) (trad.), *Die Saga vom Freysgoden Hrafnkel*, Leipzig, Insel-Verlag, 1913. [Allemand]

1913 (h) [*Hrafnkels saga Freysgoða*] Neckel, Gustav (trad.), « Die Geschichte vom Freyspriester Hrafnkel », dans *Sieben Geschichten von den Ostlandfamilien*, Iéna, Eugen Diederichs Verlag, Thule, Altnordische Dichtung und Prosa, 12, 1913, p. 73-101. [Allemand]

1913 (i) [*Laxdæla saga*] Meissner, Rudolf (trad.), *Die Geschichte von den Leuten aus dem Lachswassertal*, Iéna, Eugen Diederichs Verlag, Thule, Altnordische Dichtung und Prosa, 6, 1913. [Allemand]

1914 (a) [*Bandamanna saga*] Fischer, Frank et Walter Heinrich Vogt (trad.), « Die Geschichte von durchtriebenen Ofeig », dans *Fünf Geschichten aus dem westlichen Nordland*, Iéna, Eugen Diederichs Verlag, Thule, Altnordische Dichtung und Prosa, 10, 1914, p. 265-304. [Allemand]

1914 (b) [*Bjarnar saga Hítdælakappa*] Niedner, Felix (trad.), « Die Skalden Björn und Thord », dans *Vier Skaldengeschichten*, Iéna, Eugen Diederichs Verlag, Thule, Altnordische Dichtung und Prosa, 9, 1914, p. 65-141. [Allemand]

1914 (c) [*Brennu Njáls saga*] Heusler, Andreas (trad.), *Die Geschichte vom weisen Njal*, Iéna, Eugen Diederichs Verlag, Thule, Altnordische Dichtung und Prosa, 1914. [Allemand]

1914 (d) [*Eddukvæði*] Neckel, Gustav (trad.), *Edda: Die Lieder des Codex Regius*, 2 vol., Heidelberg, Carl Winters Universitätsbuchhandlung, 1914. [Allemand]

1914 (e) [*Egils saga Skallagrímssonar*] Heggstad, Leiv (trad.), *Egils-soga*, Oslo, Det Norske Samlaget, 1914. [Norvégien nynorsk]

1914 (f) [*Eiríks saga rauða*] Hovgaard, William (trad.), « From the Saga of Eric the Red », dans *The Voyages of the Norsemen to America*, New York, American-Scandinavian Foundation, 1914, p. 99-113. [Anglais]

1914 (g) [*Finnboga saga ramma*] Fischer, Frank et Walter Heinrich Vogt (trad.), « Die Geschichte von Finnbogi, dem Starken », dans *Fünf Geschichten aus dem westlichen Nordland*, Iéna, Eugen Diederichs Verlag, Thule, Altnordische Dichtung und Prosa, 10, 1914, p. 207-264. [Allemand]

1914 (h) [*Grænlendinga saga*] Beveridge, John et Samuel Laing (trad.), « The Tale of the Greenlanders », dans *Heimskringla. The Olaf sagas*, vol. 1, Londres, J. M. Dent / New York, Dutton, 1914, p. 100-116. [Anglais]

1914 (i) [*Grænlendinga saga*] Hovgaard, William (trad.), « Leif Ericsson's Voyage of Exploration to Vinland », dans *The Voyages of the Norsemen to America*, New York, American-Scandinavian Foundation, 1914, p. 84-99. [Anglais]

1914 (j) [*Grettis saga Ásmundarsonar*] Hight, George Ainslie (trad.), *The Saga of Grettir the Strong. A Story of the Eleventh Century*, Londres, J. M. Dent, 1914. [Anglais]

1914 (k) [*Grettis saga Ásmundarsonar*] Hight, George Ainslie (trad.), *The Saga of Grettir the Strong. A Story of the Eleventh Century*, Londres & Toronto, J. M. Dent & Sons / New York, E. P. Dutton & Co., 1914. [Anglais]

1914 (l) [*Gunnlaugs saga ormstungu*] Niedner, Felix (trad.), « Die Geschichte von Gunnlaug Schlangenzunge », dans *Vier Skaldengeschichten*, Iéna, Eugen Diederichs Verlag, Thule, Altnordische Dichtung und Prosa, 9, 1914, p. 23-64. [Allemand]

1914 (m) [*Kormáks saga*] Niedner, Felix (trad.), « Kormak der Liebesdichter », dans *Vier Skaldengeschichten*, Iéna, Eugen Diederichs Verlag, Thule, Altnordische Dichtung und Prosa, 9, 1914. [Allemand]

1914 (n) [*Kormáks saga*] Niedner, Felix (trad.), « Kormak der Liebesdichter », dans *Vier Skaldengeschichten*, Iéna, Eugen Diederichs Verlag, Thule, Altnordische Dichtung und Prosa, 9, 1914, p. 143-206. [Allemand]

1914 (o) [*Laxdæla saga*] Mossé, Fernand (trad.), *La Laxdæla saga. Légende historique islandaise*, Paris, F. Alcan, 1914. [Français]

1914 (p) [*Ragnars saga loðbrókar*] Eskeland, Severin (trad.), « Soga um Ragnar Lodbrok og sønene hans », dans *Soga um Ragnar Lodbrok og sønene hans med Kraake-kvædet*, Oslo, Det Norske Samlaget, 1914, p. 7-131. [Norvégien nynorsk]

1914 (q) [*Þórðar saga hreðu*] Fischer, Frank et Walter Heinrich Vogt (trad.), « Die Geschichte von Thord und seinem Ziehsohn », dans *Fünf Geschichten aus dem westlichen Nordland*, Iéna, Eugen Diederichs Verlag, Thule, Altnordische Dichtung und Prosa, 10, 1914, p. 127-205. [Allemand]

1914 (r) [*Vatnsdæla saga*] Fischer, Frank et Walter Heinrich Vogt (trad.), « Die Saga von den Leuten aus dem Seetal », dans *Fünf Geschichten aus dem westlichen Nordland*, Iéna, Eugen Diederichs Verlag, Thule, Altnordische Dichtung und Prosa, 10, 1914, p. 21-125. [Allemand]

1915 (a) [*Bárðar saga Snæfellsáss*] Røkke, Ola (trad.), *Soga um Baard Snøfjellsaas*, Oslo, Det Norske Samlaget, 1915. [Norvégien nynorsk]

1915 (b) [*Eiríks saga rauða*] Hovgaard, William (trad.), « From the Saga of Eric the Red », dans *The Voyages of the Norsemen to America*, New York, American-Scandinavian Foundation, 1915, p. 99-113. [Anglais]

1915 (c) [*Grænlendinga saga*] Beveridge, John et Samuel Laing (trad.), « The Tale of the Greenlanders », dans *Heimskringla. The Olaf sagas*, vol. 1, Londres / Toronto, J. M. Dent / New York, Dutton, 1915, pages non identifiées. [Anglais]

1915 (d) [*Grænlendinga saga*] Hovgaard, William (trad.), « Leif Ericsson's Voyage of Exploration to Vinland », dans *The Voyages of the Norsemen to America*, New York, American-Scandinavian Foundation, 1915, p. 84-99. [Anglais]

1915 (e) [*Gunnlaugs saga ormstungu*] Skard, Matias (trad.), *Soga om Gunnlaug Ormstunge*, Christiania, O. Norli, 1915. [Norvégien nynorsk]

1916 (a) [*Eddukvæði*] Wolzogen, Hans (von) (trad.), *Die Edda. Götterlieder und Heldenlieder*, Leipzig, Reclam, 1916. [Allemand]

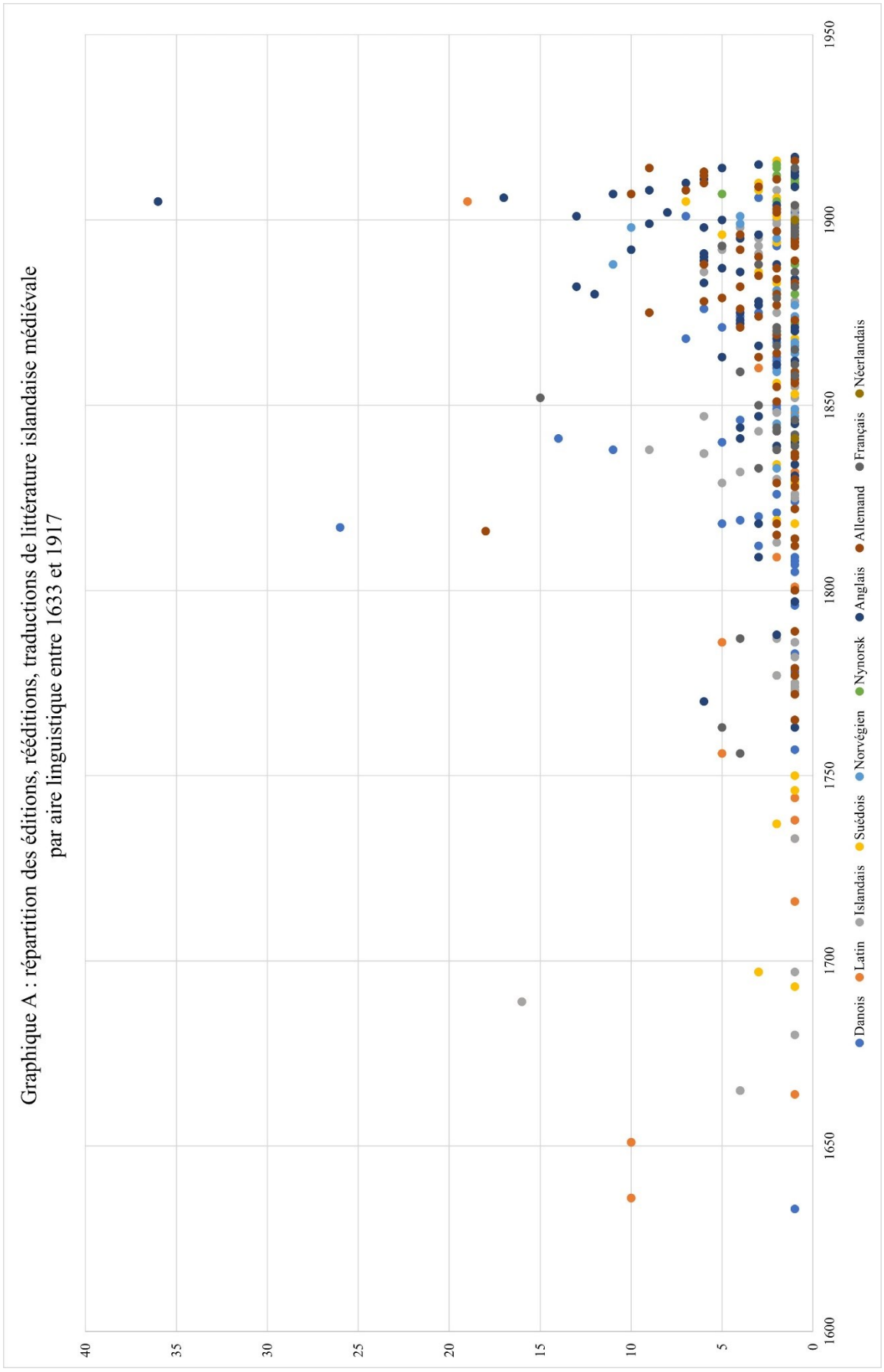
1916 (b) [*Egils saga Skallagrímssonar*] Åkerblom, Axel (trad.), « Lovkväde över Arinbjörn herse », dans *Norræna dikter*, vol. 1, Malmö / Lund, Gleerup, 1916, p. 12-15. [Suédois]

1916 (c) [*Friðþjófs saga hins frækna*] Åkerblom, Axel (trad.), « Fritjof den djärves havsfärd », dans *Norræna dikter*, vol. 2, Malmö / Lund, Gleerup, 1916, p. 69-74. [Suédois]

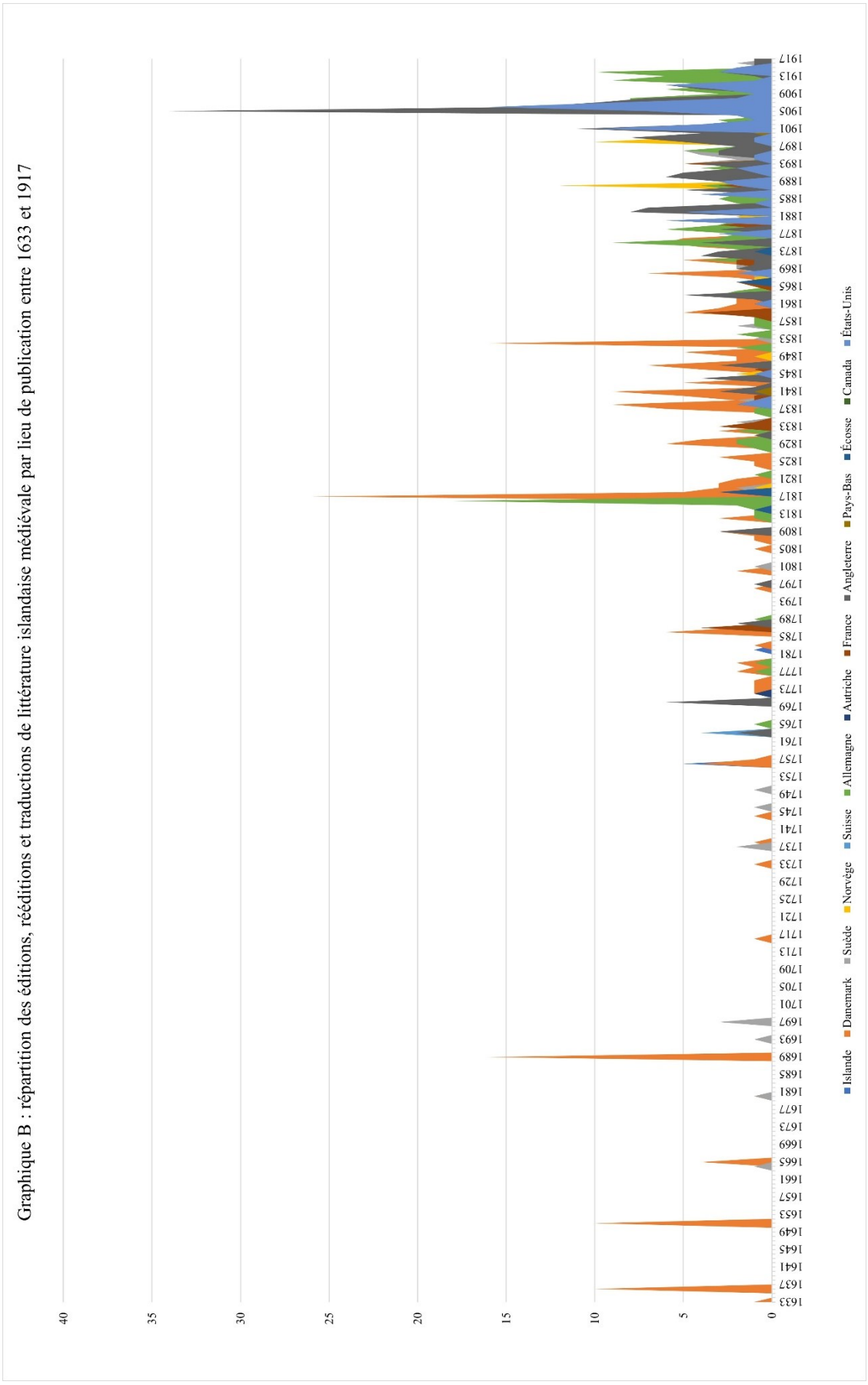
1916 (d) [*Snorra Edda*] Brodeur, Arthur Gilchrist (trad.), « Efni: Formáli, Gylfaginning, Skáldskaparmál », dans *The Prose Edda*, Londres, Milford, 1916. [Anglais]

1917 [*Brennu Njáls saga*] Dasent, George Webbe et H. Malim (trad.), *Njal and Gunnar. A Tale of Old Iceland*, Londres, Macmillan, 1917. [Anglais]

Graphique A


Graphique A : répartition des éditions, rééditions, traductions de littérature islandaise médiévale par aire linguistique entre 1633 et 1917
40
35
30
25
20
15
10
5
0
1600
1650
1700
1750
1800
1850
1900
1950
Danois
Latin
Islandais
Suédois
Norvégien
Nynorsk
Anglais
Allemand
Français
Néerlandais

Graphique B


Graphique B : répartition des éditions, rééditions et traductions de littérature islandaise médiévale par lieu de publication entre 1633 et 1917
0
5
10
15
20
25
30
35
40
1633
1637
1641
1645
1649
1653
1657
1661
1665
1669
1673
1677
1681
1685
1689
1693
1697
1701
1705
1709
1713
1717
1721
1725
1729
1733
1737
1741
1745
1749
1753
1757
1761
1765
1769
1773
1777
1781
1785
1789
1793
1797
1801
1805
1809
1813
1817
1821
1825
1829
1833
1837
1841
1845
1849
1853
1857
1861
1865
1869
1873
1877
1881
1885
1889
1893
1897
1901
1905
1909
1913
1917
Islande
Danemark
Suède
Norvège
Suisse
Allemagne
Autriche
France
Angleterre
Pays-Bas
Écosse
Canada
États-Unis

Analyse des graphiques

La présente liste chronologique et les graphiques afférents mettent en évidence 1146 éditions, rééditions et traductions de sagas islandaises et de poèmes eddiques entre 1594[1] et 1917. Sur ces 1146 éditions, 128 sont en islandais ; 105 en latin ; 194 en danois ; 88 en suédois ; 53 en norvégien ; 25 en nynorsk ; 302 en anglais ; 178 en allemand ; 74 en français ; 2 en néerlandais. Deux éléments doivent être ici rappelés pour nuancer ce nombre élevé de traductions et de rééditions, qui ne correspond pas nécessairement à la place réelle de la littérature islandaise sur le marché éditorial d'Europe occidentale et d'Amérique du Nord sur la période qui nous intéresse :

- Dans le cas d'éditions bilingues ou trilingues, nous avons considéré que ces éditions étaient constituées de deux ou trois traductions à part entière, le cas échéant, et nous les avons comptabilisées individuellement dans le graphique A.
- Il convient de nuancer le nombre parfois élevé de traductions ou de rééditions qui apparaissent dans la liste chronologique ainsi que dans les graphiques A et B pour certaines années (par exemple : 1816, 1817, 1838, 1850, 1852, 1880, 1882, 1905…) par le paramètre suivant : sur les 1049 éditions, rééditions et traductions de sagas recensées dans la liste chronologique et le graphique, environ un tiers est centralisé dans 31 recueils, anthologies et projets éditoriaux collectifs.

Voici l'évolution que mettent en évidence les deux graphiques de manière concordante :

- Entre les années 1630 et les années 1750, le corpus est essentiellement édité et traduit dans les langues scandinaves et se concentre au Danemark ; les traducteurs suédois – Johan Fredrich Peringskiöld, Olof Rudbeck ou Erik Julius Björner pour ne citer qu'eux – font leur apparition dans la chronologie à la fin du XVIIe siècle. Ce corpus repose donc sur les travaux de compilation et d'anthologie d'Ole Worm et de Thomas Bartholin, qui se démarquent parmi d'autres traductions bilingues plus ponctuelles : l'on songe aux éditions produites par Magnús Ólafsson et Peder Hansen Resen.
- L'œuvre de Paul-Henri Mallet, essentiellement indexée sur les travaux antérieurs de Worm et de Bartholin, comme le rappelle Matthew James Driscoll[2], et sa traduction par Thomas Percy dans la seconde moitié du XVIIIe siècle marquent l'émergence des

[1] NB : pour améliorer la lisibilité des graphiques, nous prendrons en compte les données de la liste bibliographique à partir de 1633.
[2] Voir Matthew James Driscoll, « Text Editions: Danish », Encyclopedia of Romantic Nationalism in Europe [ressource en ligne]. URL : https://ernie.uva.nl/viewer.p/21/56/object/122-159960 (date de consultation : 3 mars 2021).

traductions de sagas islandaises extérieures à l'espace culturel scandinave. Pour autant, ce dernier ne marque aucun recul dans ce domaine. En témoignent les travaux de compilation de Peter Erasmus Müller, parus en allemand (1816) et en danois (1817-1820), la fortune internationale des *Antiquitates Americanæ* (1837) de Carl Christian Rafn, les *Historiske Fortællinger om Islændernes Færd hjemme og ude* (1839-1844) de Niels Matthias Petersen, rééditées deux fois pendant notre période d'étude (1862-1868, 1901), les *Sagaer* (1849-1850) de Kristian Arentzen et Brynjólfur Snorrason, ou encore les *Billeder af Livet paa Island. Islandske Sagaer* (1871-1876) de Frederik Winkel Horn. Les premières éditions de sagas à destination des enfants paraissent en 1859 avec les *Fortællinger og Sagaer, fortalte for Børn i Hjemmet og paa Skolen* (1859-1861) de Hans Henrik Lefolii. Le travail de traduction de James Johnston, passé relativement inaperçu en regard de la fortune éditoriale des *Northern Antiquities* de Percy, est un jalon supplémentaire dans l'histoire de la diffusion des sagas et poèmes eddiques en Grande-Bretagne, avant la traduction partielle de la *Eyrbyggja saga* (1814) par Walter Scott, la traduction de la *Friðþjófs saga hins frækna* (1839) par George Stephens et la traduction de la *Brennu Njáls saga* (1861) par George Webbe Dasent. C'est à partir des années 1870 que la Grande-Bretagne occupe une place prépondérante dans le domaine de la diffusion des antiquités scandinaves, comme l'atteste tout particulièrement le graphique B. Les deux facteurs expliquant cet essor sont, d'une part, les rééditions régulières de la traduction de Dasent jusqu'en 1901 et, d'autre part, les entreprises de traductions de deux duos concurrents : Eiríkur Magnússon et William Morris ; Guðbrandur Vigfússon et Frederick York Powell. De ces deux duos, c'est le premier qui connaît la plus grande fortune éditoriale, entre 1869 et 1910, et ce de part et d'autre de l'Atlantique. La Grande-Bretagne et le Danemark sont incontestablement les deux pays qui dominent le champ de la diffusion et de la réception des antiquités scandinaves jusqu'au XXe siècle.

- À partir de la fin des années 1830 apparaissent dans ce champ la France et les États-Unis, dont l'intérêt pour les études scandinaves semble être éveillé respectivement par les expéditions scientifiques de *La Recherche* (1835-1836) et l'hypothèse d'un peuplement norrois de l'Amérique du Nord à partir de l'étude des mystérieuses inscriptions de Dighton Rock dans le Massachussetts (1837) par Carl Christian Rafn et Finnur Magnússon. Si la présence française reste discrète, la présence nord-américaine s'accroît, sous l'impulsion de Rasmus Bjørn Anderson, qui accomplit notamment un important travail de réédition de traductions anglaises de sagas islandaises dans la seconde moitié des années 1870.

- La Suède réapparaît également dans nos deux graphiques au milieu des années 1830, portée par les rééditions de la *Friðþjófs saga hins frækna* qu'Esaias Tegnér a remise au goût du jour en en livrant une réécriture romantique.
- Une grande absente de ce champ est l'Allemagne, tout au long du XIXe siècle. Son entreprise d'affiliation à l'Islande se joue alors à partir d'un autre corpus, celui des contes folkloriques islandais, et il faut attendre le début du XXe siècle pour qu'elle revendique sa place dans le champ de la réception des sagas islandaises et des poèmes eddiques, sous l'impulsion de scandinavistes tels qu'Andreas Heusler ou Paul Herrmann, pour ne mentionner que les noms qui nous sont déjà familiers.

L'intérêt du graphique B est d'affiner les données du graphique A en montrant la répartition des éditions, rééditions et traductions de sagas et de poèmes eddiques par lieu de publication. Cela nous permet de mettre en évidence principalement deux données que ne nous apporte pas le graphique A en raison du caractère nivelant du critère de la langue de publication, qui ne correspond pas nécessairement au lieu de publication. Inversement, le lieu de publication d'une œuvre peut receler plusieurs langues de publication. Par exemple, le graphique B permet de mettre en évidence l'évolution à l'œuvre dans le champ anglo-saxon de réception des sagas islandaises et des poèmes eddiques. La réception se fait exclusivement dans un contexte britannique, dont le centre éditorial est Londres (occasionnellement Édimbourg), à partir de 1770, avant que n'émergent New York (1838), Chicago (1877) et Toronto (1905). L'apparente unicité des parutions de langue anglaise que réunit le graphique A masque une évolution géographique de la diffusion des sagas islandaises et poèmes eddiques de part et d'autre de l'Atlantique. Cette évolution est amorcée dans le contexte de la popularité aux États-Unis de l'hypothèse du peuplement norrois de l'Amérique du Nord, puis renforcée à la suite des cérémonies du millénaire de la colonisation de l'Islande (1874).

Développons un autre exemple particulièrement révélateur de l'intérêt qu'il y a à exercer une lecture croisée des graphiques A et B. Derrière l'apparente unicité d'une donnée mise en évidence par le graphique A, telle que l'usage de l'islandais comme langue de publication, le graphique B dévoile la fluctuation des lieux de publication, entre Islande et Danemark, des recueils de sagas islandaises, notamment entre l'Islande et son pays de tutelle coloniale, le Danemark, tout au long de la période. Tout d'abord, l'entreprise de réédition des sagas islandaises se situe en Islande, à Hólar í Hjaltadal, dans les années 1750. Avec Stefán Einarsson

et Margrét Eggertsdóttir[1], rappelons le contexte des Lumières islandaises : le monopole de l'évêché de Hólar, sous l'influence de Björn Markússon et de Gísli Magnússon[2], dans le rôle de conservatoire des antiquités islandaises depuis la Renaissance et d'imprimerie[3], le développement d'autres imprimeries telles que Hrappsey, sous l'impulsion de Magnús Stephensen, entre 1773 et 1794[4], permettant la rééditions de manuscrits anciens. Cette renaissance islandaise est entretenue par la création de la Fondation Arnamagnéenne en 1760, dont la mission est de préserver les manuscrits anciens de l'Islande et de promouvoir leur étude et leur diffusion[5].

Cependant, le graphique B met en évidence la centralisation du travail de réédition au Danemark, à Copenhague à partir des années 1770. D'unilingues (islandais), les publications deviennent d'abord bilingues islandais-latin entre les années 1770 et les années 1780, puis unilingues en danois au tournant des XVIIIe et XIXe siècles. Copenhague demeure le centre intellectuel de diffusion des sagas islandaises et des poèmes eddiques en Scandinavie tout au long du XIXe siècle[6]. Cependant, à partir des années 1830 s'opère un retour de la langue islandaise aux côtés de la langue danoise dans les recueils de sagas et de poèmes eddiques réédités à Copenhague, qui redeviennent trilingues (danois, islandais, latin), sinon bilingues (islandais, danois), ou exclusivement de langue islandaise. Cela est imputable à l'œuvre conjointe du grammairien danois Rasmus Christian Rask, déterminé à sauver la langue islandaise qu'il estime en voie d'extinction[7], du philologue islandais Finnur Magnússon[8] ou du philologue danois Carl Christian Rafn, éditeur des *Fornaldar sögur Nordrlanda* (1829-1830). Le premier fonde en 1825 la « Société royale des études norroises » (*Hið konunglega norræna*

[1] Voir Stefán Einarsson, *A History of Icelandic Literature*, Baltimore, The Johns Hopkins Press for the American-Scandinavian Foundation, 1969 ; Margrét Eggertsdóttir, « From Reformation to Enlightenment », dans Daisy Neijmann (éd.), *A History of Icelandic Literature*, Lincoln / London, University of Nebraska Press / The American-Scandinavian Foundation, 2006, p. 174-250.
[2] Voir Eggertsdóttir, *op. cit*., p. 244. Margrét Eggertsdóttir souligne le caractère pionnier des *Ágætar Fornmanna sögur* (1756).
[3] Voir Eggertsdóttir, *ibid*., p. 196.
[4] Voir Eggertsdóttir, *ibid*., p. 226-229.
[5] Voir Einarsson, *op. cit*., p. 207-209.
[6] Autre preuve de l'importance fondamentale de Copenhague dans la diffusion des antiquités scandinaves : c'est le lieu de publication des ouvrages de Paul-Henri Mallet, ainsi que des traductions latines de James Johnston dans la seconde moitié du XVIIIe siècle.
[7] Voir Eggertsdóttir, *op. cit*., p. 233 ; voir Þórir Óskarsson, « From Romanticism to Realism », dans Neijmann (éd.), *ibid*., p. 256. Þórir Óskarsson rappelle qu'à cette fin, Rasmus Christian Rask fonde la « Société littéraire islandaise » (*Hið íslenska bókmenntafélag*) en 1816 : cette société implantée à Copenhague et à Reykjavík promet la langue et la littérature islandaise, notamment à travers une publication annuelle, *Skírnir* (voir Óskarsson, *ibid*., p. 256)
[8] Pour en savoir plus sur ce proche ami et collaborateur de Rasmus Christian Rask, correspondant épistolaire des frères Grimm et de Herder, et sur ses différentes prises de positions intellectuelles (origines norroises du Dighton Rock, mythologie comparée indo-européenne), voir Simon Halink, « Asgard Revisited. Old Norse Mythology and Icelandic National Culture 1820-1918 », thèse de doctorat, Université de Groningen, 2017, p. 146-166.

fornfræðafélag / Det kongelige Nordiske Oldskriftselkab)[1], qui amorce le chantier de réédition des *Fornmanna sögur* (1825-1837), une entreprise soutenue par de nombreux souscripteurs islandais de Copenhague[2] – mais aussi trois traductions vers le danois – *Nordiske Kæmpe-Historier* (1821-1826), *Oldnordiske Sagaer* (1826-1837), *Nordiske Fortids Sagaer* (1829-1830) – et une autre vers le latin – *Scripta historica Islandorum* (1828-1842)[3] – ou encore les *Grønlands historiske mindesmærker* (1838-1845). Parmi les membres de cette société, l'on trouve le poète et professeur islandais Sveinbjörn Egilsson[4]. Les années 1840 s'inscrivent dans une dynamique analogue : les jeunes intellectuels islandais installés à Copenhague, tels que Jón Sigurðsson[5] ou Konráð Gíslason, l'un des fondateurs de la revue indépendantiste *Fjölnir* (1835-1847)[6], s'associent aux philologues précédemment mentionnés pour produire une réédition islandaise des *Íslendingasögur* (1843-1847)[7].

Inversement, le graphique A apporte au graphique B une nuance d'importance en témoignant de la coexistence de deux entreprises de rééditions / traductions de sagas islandaises à Copenhague à partir des années 1840. Parallèlement à l'œuvre de Jón Sigurðsson, qui est un geste de réappropriation du patrimoine islandais dans un contexte de cheminement de l'Islande vers son autonomie politique, il existe aussi un travail de diffusion de la littérature islandaise par Niels Matthias Petersen. Ces deux dynamiques sont à l'œuvre simultanément dans la même ville, mais obéissent à des logiques et des impératifs différents, ce qu'attestent leurs choix linguistiques divergents : islandais pour l'un, danois pour l'autre. Outre les enjeux idéologiques que revêt la réédition des sagas pour les Islandais de Copenhague, il existe également une scission entre deux partis pris intellectuels, que rappelle Matthew James Driscoll : d'un côté la « Société royale des études norroises » héritée de Rasmus Christian Rask et taxée d'élitisme ; de l'autre la « Société nordique de littérature » (*Det Nordiske Literatur-Samfund*), fondée en

[1] Voir Halink, *ibid*., p. 143.
[2] Voir Óskarsson, *ibid*., p. 305.
[3] Voir Driscoll, *op. cit*.
[4] Voir Halink, *op. cit*., p. 143.
[5] Avant de mener une carrière politique, Jón Sigurðsson suit une formation de philologue à Copenhague, il est pendant un temps secrétaire de la Fondation Arnamagnéenne et il contribue de manière significative à l'édition de textes islandais médiévaux ainsi qu'aux études historiques consacrées à son pays (voir Gunnar Karlsson, *The History of Iceland*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 2000, p. 206-207).
[6] Voir Halink, *op. cit*., p. 173. Au sujet des *Fjölnismenn*, auxquels appartiennent aussi Baldvín Einarsson, Tómas Sæmundsson et Jónas Hallgrímsson, et de leur contribution à l'histoire de la littérature et de la philologie islandaises, on lira avec profit Halink, *op. cit*., p. 173-196 et Einarsson, *op. cit*., p. 221-224.
[7] Halink souligne néanmoins que Jón Sigurðsson ne partage pas avec Finnur Magnússon et Christian Erasmus Rask le fétichisme de la langue islandaise, en témoigne le choix raisonné d'éditer l'*Edda* de Sæmundr en latin, et non en islandais, à partir de 1848 (voir Halink, *op. cit*., p. 194-196).

1847 notamment par Niels Matthias Petersen et rejointe par Konráð Gíslason, et qui perdure jusqu'en 1879, période de déclin du scandinavisme au Danemark[1].

Comme l'atteste le graphique B, le dernier quart du XIXe siècle est marqué par le déport des éditions de sagas et de poèmes eddiques en islandais vers l'Islande, probablement sous l'effet du déclin de l'intérêt danois pour les antiquités islandaises dans le dernier quart du XIXe siècle, mais aussi dans un contexte de libéralisation du régime colonial danois, à partir de l'entrée en vigueur de la constitution islandaise de 1874. L'éditeur, traducteur et écrivain islandais Valdimar Ásmundarson réédite en islandais les *Íslendingasögur* entre 1886 et 1910, dans une Reykjavík réhabilitée dans ses droits de capitale intellectuelle de l'Islande : comme le rappelle Þórir Óskarsson, la première librairie islandaise ouvre en 1874, et l'établissement d'imprimeries sur l'île cesse d'être soumise à l'accord du roi du Danemark en 1886[2]. D'autres imprimeurs viennent faire nombre avec l'imprimerie de Reykjavík[3], fondée en 1844, et celle d'Akureyri, fondée en 1852[4]. Le contexte est aussi celui de l'implantation d'une vie intellectuelle et universitaire islandaise en Islande : Stefán Einarsson évoque ainsi le rapatriement à Reykjavík de la branche danoise de la « Société littéraire islandaise » (*Hið íslenska bókmenntafélag*) au tournant du XXe siècle, puis la fondation de l'Université d'Islande (*Háskóli Íslands*) en 1911[5]. Cela ne signifie pas la fin des études islandaises à Copenhague : le philologue Finnur Jónsson, éditeur des *Íslenzkar fornsögur* (1880-1883), demeure dans la capitale danoise[6].

On le voit, la lecture croisée des graphiques A et B permet de mettre en évidence la complexité de la situation coloniale de l'Islande, dont sont symboliques la perte et la réappropriation, par diverses voies, des sagas islandaises et des *Eddas*. À travers cette étude croisée apparaissent les différentes phases de la vie intellectuelle islandaise entre la seconde moitié du XVIIIe siècle et le début du XXe siècle.

[1] Voir Driscoll, *op. cit*.
[2] Voir Óskarsson, *op. cit*., p. 307.
[3] Elle succède à l'imprimerie de Leirárgarðar, fondée en 1799, qui résulte de la fusion de l'imprimerie de Hrappsey et de Hólar (voir Eggertsdóttir, *op. cit*., p. 233).
[4] Voir Óskarsson, *op. cit*., p. 306.
[5] Voir Einarsson, *op. cit*., p. 255-256.
[6] Voir Einarsson, *ibid*., p. 256.

INDEX NOMINUM

A

ADALBJARNARDÓTTIR, Aldís.....19
ADAM (de Brême).....74, 99, 180, 182
ADAM, Virginie 18
ADARIO 187
AGASSIZ, Louis.....624, 625, 718, 754
AGNARSDÓTTIR, Anna .18, 47, 71, 112, 157, 204, 210, 480, 484
AHO, Gary L.....15, 18, 21, 22, 75, 76, 81, 85, 147, 148, 157, 163, 192, 193, 204, 205, 212, 280, 282, 283, 291, 687, 731
AMOSSY, Ruth 246
AMPÈRE, Jean-Jacques12, 116, 142, 205, 206, 247, 333, 492, 493, 494, 500, 501, 502, 503, 504, 527, 605, 666, 678, 807, 822, 823
ANDERSON, Johann....24, 29, 54, 57, 69, 70, 72, 73, 77, 78, 82, 92, 102, 105, 118, 140, 182, 188, 190, 191, 192, 201, 242, 265, 275, 357, 386, 399, 400, 478, 512, 576, 659, 678, 728, 729, 730, 731, 795, 838, 839, 841, 843, 849, 851, 852, 860, 861, 862, 863, 864, 865, 867, 868
ANDERSON, Rasmus Bjørn 15, 399, 503, 511, 512, 517, 576, 698, 846, 847, 861, 862, 863, 864, 876
ANGENOT, Marc 208, 370, 523, 578
ANGLÈS, Raoul 264, 746
ANTAR 549, 550, 681
ANTOINE, Philippe.....11, 273, 371, 373, 374, 378, 414, 419, 571, 592, 593, 594, 606, 629, 649, 707
ARISTOTE 91, 97, 246, 265, 386, 387, 535, 571
ÁRMANN....149, 445, 537, 558, 604, 620, 640, 693, 698
ARNAEUS, Arnas 68, 644
ARNARSON, Ingólfr.....626
ÁRNASON, Jón..148, 310, 438, 442, 443, 444, 445, 446, 447, 448, 450, 497, 519, 527, 537, 540, 541, 558, 559, 561, 562, 564, 566, 567, 584, 600, 618, 619, 622, 636, 637, 679, 684, 698
ARNSEN-KALL, Benedicte 34
ÁSGERDR 466
ÁSMUNDR.....561, 608
ÁSVALDSSON, Naddoðr48, 88, 197, 555, 626, 628, 629
ATKINSON, George Clayton 317, 319, 323, 339, 426, 427, 659, 666, 679, 689, 742
AUDR 466

Æ

ÆTHELSTAN.....581, 619

B

BAINE, John 193, 352
BAKHTINE, Mikhaïl.....287
BALMAT, Jacques.....120
BANKS, Joseph 18, 25, 29, 47, 75, 77, 85, 112, 153, 157, 159, 169, 192, 193, 194, 204, 242, 248, 258, 323, 325, 337, 339, 352, 357, 364, 399, 421, 452, 522, 659, 664, 686, 687, 731, 732, 733, 734, 736, 766, 801
BANKS, William Mitchell .339, 418, 452, 457, 461, 659, 766
BARING-GOULD, Sabine .19, 21, 32, 90, 254, 307, 309, 310, 311, 312, 328, 333, 334, 337, 338, 352, 358, 363, 365, 398, 412, 418, 428, 429, 430, 433, 434, 435, 436, 438, 439, 441, 442, 443, 446, 448, 449, 450, 451, 452, 454, 455, 456, 458, 459, 460, 462, 463, 464, 465, 468, 471,474, 475, 477, 497, 499, 500, 504, 515, 516, 517, 524, 525, 526, 527, 532, 540, 546, 547, 549, 551, 552, 556, 568, 569, 571, 572, 573, 575, 581, 582, 587, 588, 591, 600, 601, 603, 605, 606, 617, 619, 620, 621, 622, 623, 624, 625, 627, 628, 629, 630, 631, 633, 635, 638, 640, 642, 655, 656, 659, 679, 752, 755, 758, 798, 806, 832, 840, 847, 850, 851, 856, 857, 858
BARONI, Raphaël 573, 574, 634, 709
BARROW, John 19, 30, 32, 275, 325, 339, 352, 353, 357, 382, 384, 426, 427, 439, 534, 611, 630, 642, 659, 666, 742, 743, 746, 795
BARROW, John, Jr... 19, 30, 32, 275, 325, 339, 352, 353, 357, 382, 384, 426, 427, 439, 534, 611, 630, 642, 795
BARTHÉLÉMY, Jean-Hugues..... 265
BARTHES, Roland..... 112, 113, 286, 367, 374, 386, 535, 572, 574
BARTHOLIN, Thomas... 67, 74, 135, 149, 150, 195, 338, 461, 487, 809, 810, 874
BARTON, Hildor Arnold 15, 190, 209, 313, 314
BAUDELAIRE, Charles.....126, 127, 372, 679
BAUMGARTNER, Alexander 81, 311, 339, 358, 365, 439, 442, 447, 538, 552, 579, 630, 659, 679, 768, 773, 780, 798, 806
BECH, Simon 566
BELLEAU, Andreas 286, 287, 709, 712
BENEDEIT.....98, 134, 138, 145, 146, 679, 691, 693
BENNERS, Isaac 193, 352
BENSON, Adolph Burnett...510, 511, 512, 521, 687, 697
BÉRARD, Victor 570, 588
BERGMANN, Frédéric Guillaume.....501, 746, 747, 807, 824, 830, 832, 835, 840
BERNARD, Jean Frédéric 105
BERNARDIN DE SAINT-PIERRE, Jacques-Henri.. 394, 395
BERTRAND, Gilles20, 94, 263, 265, 279, 282, 294, 304, 322
BÉVALET, Louis 264
BIRÓ, Harmen 17, 310, 436
BISIKER, William.....341, 659, 780
BLACK, Jeremy 304, 305, 306
BLACKBURN, Jemima Wedderburn.....34, 763, 764
BLEFKEN, Dithmar ... 24, 45, 51, 57, 118, 125, 137, 180, 215, 267, 386, 659, 724, 725, 727, 728, 797
BOCCACE 435, 635
BODIN, Jean..... 193, 194
BONPLAND, Aimé.....63, 64, 257, 669
BONUS, Arthur 514, 520, 866
BOUGAINVILLE, Louis-Antoine (de) 63, 194, 237, 254, 667
BOULOUX, Nathalie 132, 135, 159
BOURRIT, Théodore.....118, 121, 157, 231, 667, 715

BOUTIER, Jean ..279, 304, 305, 307, 313, 314, 315, 329, 703
BOUVET, Rachel..... ii, 13, 94, 167, 168, 714
BOYER, Régis ..13, 48, 61, 64, 66, 67, 68, 146, 158, 181, 183, 187, 191, 195, 196, 197, 220, 314, 339, 366, 403, 419, 427, 430, 432, 433, 444, 455, 456, 462, 467, 521, 536, 537, 541, 546, 550, 552, 584, 591, 602, 628, 629, 633, 635, 640, 680, 682, 700
BRAGELA 150
BRÉMOND, Claude..... 243, 244, 245, 710
BRENDAN ...98, 132, 134, 138, 145, 146, 150, 158, 620, 671, 679, 691, 692, 693, 694
BRENTANO Clemens 475
BRIENS, Sylvain 13, 56, 86, 87, 88
BRIGGS (Mr.)..... 434, 435, 572, 617, 623
BROC, Numa 92, 93
BROWNE, John Ross .153, 312, 313, 321, 397, 611, 612, 630, 643, 659, 687, 688, 753, 755, 798
BRY, Théodore (de)..... 184
BRYCE, James.....15, 159, 302, 383, 616, 642, 659, 673, 758
BRYNJÚFLSSON, Gísli..... 476
BRYSON, Alexander..... 342, 343, 642, 659, 754
BUNSEN, Robert Wilhelm 336, 399, 618, 745
BÜRGER, Gottfried August..... 475, 561
BURKE, Edmund..... 112, 121
BURNS, Robert..... 475, 625
BURTON, Richard.....15, 21, 32, 96, 127, 156, 164, 269, 342, 364, 365, 381, 388, 389, 390, 391, 392, 393, 395, 396, 398, 404, 406, 408, 414, 439, 451, 453, 454, 455, 456, 457, 463, 484, 487, 496, 504, 525, 535, 546, 547, 548, 549, 550, 551, 557, 568, 569, 570, 571, 579, 588,590, 608, 612, 630, 634, 642, 659, 689, 690, 760, 761, 764, 766, 770, 775, 798
BÜSCHING, Anton Friedrich..... 91
BYOCK, Jesse..... 428, 581, 700
BYRON, George Gordon..... 400, 475

C

CAHNHEIM, Otto 343, 392, 659, 667, 775, 776
CAMERON, Ian..... 110
CAMÕES, Luís Vaz..... 86
CARPENTER, George..... 306
CARTIER, Jacques ...46, 50, 63, 184, 187, 273, 666, 670, 703, 716
CAUDEVELLE, Élysée-Jacques 31, 417
CHAMBERS, Robert ..235, 398, 534, 608, 659, 673, 744, 746, 747, 748, 798
CHAMPLAIN, Samuel (de)..... 46, 171, 666
CHAMPOLLION-FIGEAC (Jacques-Joseph Champollion)..... 333
CHARTIER, Daniel . ii, 13, 18, 20, 21, 49, 80, 82, 86, 89, 94, 118, 155, 209, 232, 263, 267, 322, 334, 391, 439, 492, 639, 647, 654, 655, 687, 691, 714, 721
CHARTON, Édouard..... 83
CHATEAUBRIAND, François-René (de)12, 28, 62, 167, 168, 171, 172, 173, 183, 185, 187, 207, 216, 217, 228, 247, 252, 257, 270, 271, 273, 279, 291, 292, 295, 296, 297, 303, 346, 364, 370, 371, 372, 393, 394, 395, 396, 403, 406, 409, 413, 414, 415, 416, 571, 591, 596, 627, 648, 667, 680, 691, 692, 702, 704, 705, 706, 707, 709, 714, 716
CHEVALET, Émile.....81, 500, 501, 507, 520, 526, 528, 608, 660, 765, 768, 771, 773, 798
CHOJECKI, Charles-Edmond 268, 269, 298, 300, 354, 360, 397, 505, 506, 507, 524, 526, 532, 533, 577, 578, 592, 630, 643, 660, 687, 688, 689, 748, 753, 798, 801
CICÉRON..... 246
CLAUSSØN FRIIS, Peder..... 66
CLEASBY, Richard..... 470, 680
CLEVELY, John, Jr. 75
CLIFFORD, Charles Cavendish ...15, 308, 461, 462, 603, 660, 751, 754, 798
CLUNIES ROSS, Margaret 66, 68, 422, 441
COCHRANE, John Hyndford..... 204
COLES, John 22, 32, 449, 452, 457, 458, 461
COLLINGWOOD, William Gershom ..17, 118, 156, 308, 310, 312, 316, 317, 325, 334, 418, 424, 434, 453, 454, 460, 461, 464, 465, 466, 468, 471, 472, 476, 488, 515, 516, 518, 560, 572, 578, 579, 604, 617, 660, 778, 857, 865
COLOMB, Christophe....46, 93, 120, 171, 188, 268, 670, 704, 706, 707
COMBE, Dominique ...243, 244, 372, 387, 404, 405, 710
COOK, James . 63, 64, 157, 192, 194, 237, 246, 254, 258, 259, 269, 270, 283, 352, 357, 389, 393, 647, 666, 667, 670, 672, 705, 706, 708
CORBIN, Alain ...162, 185, 233, 282, 325, 627, 704, 714
COX, George W. 338, 450, 517
COXE, William 119, 236, 667
CRÈVECŒUR, Michel Guillaume Jean (de) 173, 174, 195, 197, 208, 680, 681
CUCHULAINN 150, 151, 213
CUSTINE, Astolphe (de)....118, 160, 161, 205, 213, 228, 229, 668

D

DANTE.....135, 139, 475, 692
DARWIN, Charles.....237, 254, 258, 259, 308, 335, 462, 666, 668
DASENT, George Webbe...281, 282, 307, 308, 316, 338, 339, 366, 402, 431, 432, 437, 438, 439, 448, 449, 452, 455, 456, 462, 465, 466, 467, 468, 470, 471, 487, 504, 526, 540, 550, 551, 558, 564, 565, 591, 603, 680, 681, 754, 757, 760, 764, 800, 826, 831, 833, 844, 854, 855, 858, 861, 863, 867, 871, 875
DAUNAIS, Isabelle .....ii, 12, 395, 704, 709
DE FONBLANQUE, Caroline Alicia..... 34
DEE, John 108, 109
DI MAIO, Mariella 362, 374
DICKASON, Olive Patricia .184, 185, 187, 195, 215, 715
DICUIL.....48, 64, 127
DIDEROT, Denis.....72, 77, 91, 104, 112, 114, 674
DILLON, Arthur... 15, 100, 397, 426, 427, 642, 660, 688, 743, 764
DIODORE 74, 158
DION, Robert..... ii, 656
DOIRON, Normand..... 12, 704
DU PUGET, Rosalie.....807, 824, 827, 833
DUMAS, Alexandre 120, 293, 297, 303, 608, 668
DUMONT D'URVILLE, Jules..... 257, 668
DUTERTRE-DELÉVIÉLEUZE, Émile..25, 31, 347, 348, 360, 361, 363, 384, 418, 528, 608, 660, 781
DUVIOLS, Jean-Paul 47, 184, 188, 703

E

ECKERSBERG, Christoffer Wilhelm.....319
EGEDE, Hans 184
EGELER, Matthias..... 17, 159, 309, 536, 560
EGILL .213, 221, 231, 338, 433, 449, 455, 461, 463, 464, 475, 478, 480, 485, 493, 494, 518, 522, 581, 587, 620, 767, 778, 790, 812, 823, 863
EINARSSON, Stefán 70, 333, 419, 469, 535, 536, 540, 877, 879
EIRÍKR BLÓÐØX.....485
EIRÍKSON, Leifr 181, 196, 197, 629
ÉMION, François..... 14, 18, 138, 309, 524
ENGSTRÖM, Albert..... 159, 334, 397, 609, 799
ÉON, Jeanine.....207
ESCOFFIER, Claire.....170
ESPAGNE, Michel.....656
ESTIGNARD, Alexandre....226, 227, 294, 494, 495, 496, 497, 576, 688

F

FEDDERSEN, Arthur Frederik... 159, 343, 660, 674, 768
FEUILLEBOIS, Victoire.....435, 630
FISKE, Daniel Willard..... 15, 320, 512
FITZROY, Robert.....258, 668
FJÅGESUND, Peter.....209, 314
FORBES, John.....32, 156, 176, 428, 430, 431, 435, 436, 437, 438, 439, 441, 442, 443, 444, 445, 448, 449, 450, 452, 453, 455, 456, 459, 469, 471, 475, 477, 487, 497, 499, 515, 516, 518, 533, 536, 557, 561, 562, 600, 604, 605, 608, 609, 631, 635, 636, 660, 749
FORSTER, George.....63
FOUCAULT, Michel 239, 634, 718
FOURNIER, Vincent 8, 67, 314, 367, 521, 700
FRANKLIN, John 299, 352, 354, 668, 833
FRIÐÞJÓF.....437, 577, 601, 609, 619, 626, 629
FRITHIOF...333, 397, 437, 438, 502, 506, 511, 521, 575, 576, 688, 699, 814, 815, 816, 821, 825, 830, 835, 837, 849, 854, 855, 859, 861, 865, 866
FROBISHER, Martin ..104, 105, 109, 110, 152, 155, 181, 299, 666, 671, 703, 705, 706

G

GAIMARD, Joseph Paul.26, 57, 111, 227, 242, 262, 264, 275, 300, 332, 333, 337, 342, 361, 491, 492, 544, 601, 604, 627, 656, 660, 662, 663, 664, 743, 745, 746
GARLIEB, Peter Johann Gottfried..... 136, 275, 660, 739
GARVAGH, Charles John Spencer George Canning... 15, 51, 55, 254, 613, 661, 761
GASSENDI, Pierre.....102
GAUTIER, Théophile 157, 293, 297, 372, 608, 715
GEIJER, Erik Gustav 198, 521, 602
GEIRMUNDR.....517
GENETTE, Gérard.....362, 367, 372, 374, 379, 380, 381, 384, 387, 404, 405, 407, 409, 417, 542, 574, 590, 594, 711
GESTR.....561
GILLIES, John.....209
GILLIS, Charles J. 152, 339, 418
GIRAUD (de Barri)..... 134, 192, 714
GIRAUD, Charles 54, 55, 663
GÍSLI ...466, 467, 476, 550, 556, 619, 629, 778, 831, 877
GLAD, Clarence E.....209
GLÁMR.....149, 434, 525, 623, 858
GLÍMU-ODDR..... 561
GOETHE, Johann Wolfgang (von).....114, 335, 347, 497, 630
GOODRICH, Aaron 511
GORDON, John.....219
GOSSUIN (de Metz)..... 139, 289
GOURDAULT, Jules..... 504, 844
GRAMMATICUS, Saxo. 22, 74, 125, 126, 156, 180, 556, 644
GRAY, Thomas 462
GRETTIR ... 149, 316, 338, 339, 363, 427, 433, 434, 435, 440, 451, 452, 455, 458, 466, 468, 475, 479, 486, 518, 519, 521, 524, 547, 549, 550, 551, 567, 570, 571, 572, 573, 575, 581, 587, 588, 614, 617, 619, 623, 629, 633, 638, 639, 682, 683, 753, 754, 757, 758, 767, 776, 778, 786, 791, 793, 827, 834, 835, 840, 842, 843, 844, 847, 850, 851, 854, 856, 857, 858, 859, 866, 869, 870
GRIMM (frères).. 218, 310, 430, 438, 441, 442, 445, 448, 450, 492, 494, 496, 497, 505, 511, 513, 540, 556, 597, 599, 605, 681, 685, 698, 816, 843, 878
GRÍMR 433, 434, 446, 455, 494, 522, 581
GROSSMANN, Karl 392, 661, 674, 775
GRUMBKOW, Ina (von).....35, 88, 690, 784, 786, 787
GRUNER, Gottlied Sigmund..... 117, 674
GUÐMUNDR.....434, 583, 584
GUNNARR. 363, 366, 403, 431, 467, 486, 500, 518, 548, 581, 602, 603, 626, 629, 633, 637
GUNNLAUGR ORMSTUNGA 478, 500
GUNNLAUGSSON, Björn..... 582, 655
GUTHRIE, William.....92, 212, 675
GUYOT, Alain.....ii, 11, 12, 20, 28, 36, 81, 94, 110, 111, 112, 113, 117, 118, 119, 121, 136, 137, 143, 148, 164, 166, 168, 231, 252, 263, 265, 270, 271, 278, 279, 292, 293, 297, 303, 304, 316, 322, 326, 393, 395, 396, 413, 492, 596, 601, 625, 627, 648, 687, 702, 705, 715

H

HAFSTEINSDÓTTIR, Hafdís Dögg 19, 311
HAGGARD, Henry Rider.....16, 27, 406, 619, 690
HAKLUYT, Richard..... 105
HÁLFDANARSON, Guðmundur..... 18, 19
HALLER, Albrecht (von) ...119, 120, 190, 191, 681, 714, 715, 716, 717
HALLGERÐUR 457, 548, 549, 551, 618
HALLGRÍMSSON, Jónas ..227, 333, 361, 518, 603, 697, 757, 778, 784, 791, 878
HALLI 427, 430, 431, 455, 456, 487, 519, 547, 548, 551, 554, 559, 569, 570, 590, 618, 620, 788
HAMELIN, Louis-Edmond 49, 80, 81, 108, 110
HANSSON, Heidi.....13, 18, 35, 281, 299, 354
HAYDEN, Ferdinand Vandeveer 22, 721
HEADLEY, Phineas Camp.334, 335, 434, 465, 475, 504, 511, 512, 516, 517, 524, 525, 526, 533, 556, 557, 572, 573, 590, 604, 605, 631, 635, 636, 643, 661, 758, 762, 798
HEARNE, Samuel 299, 668, 669
HEINE, Heinrich 295, 296, 303
HELGASON, Jón Karl ..19, 510, 580, 581, 590, 595, 694
HENDERSON, Ebenezer....17, 30, 32, 47, 81, 85, 88, 90, 96, 97, 99, 100, 101, 103, 133, 134, 142, 143, 144,

147, 163, 166, 167, 193, 196, 199, 202, 203, 208, 210, 212, 216, 217, 220, 222, 223, 224, 230, 231, 234, 235, 236, 255, 256, 258, 262, 275, 281, 307, 311, 314, 330, 338, 339, 340, 355, 356, 364, 383, 389, 399, 412, 425, 427, 428, 464, 476, 477, 481, 484, 485, 486, 487, 488, 490, 508, 510, 516, 522, 523, 524, 527, 532, 534, 536, 547, 548, 549, 551, 553, 554, 555, 569, 570, 571, 572, 588, 589, 590, 608, 618, 627, 634, 642, 643, 655, 661, 730, 737, 738, 739, 740, 741, 743, 744, 746, 764, 775, 792, 795, 819, 820
HERBERT (de Clairvaux)..... 136, 138
HERBERT, William.....17, 136, 138, 473, 482, 483, 510, 681, 689
HERDER, Johann Gottfried (von)..... 216, 218, 219, 492, 494, 495, 496, 497, 498, 513, 597, 599, 600, 604, 681, 696, 711, 773, 813, 878
HERRMANN, Paul.....81, 235, 259, 311, 365, 513, 514, 515, 516, 517, 532, 572, 635, 661, 675, 783, 790, 806, 869, 876
HERSANT, Yves 86
HEUSLER, Andreas....303, 336, 514, 520, 661, 777, 852, 857, 864, 867, 868, 869, 876
HIGDON, Ranulf 180
HIPPOCRATE 193, 681
HJALTALIN, Jón..... 449
HJÖRLEIFUR..... 464, 626
HJÖRTR..... 431
HOBSBAWM, Eric..... 219, 330, 701
HOENSHEL, Elmer U. 96, 159, 421
HOHMANN, Heinrich 340, 418
HÖLDERLIN,..... 295, 600
HOLLAND, Henry.....15, 33, 47, 85, 125, 127, 130, 141, 147, 163, 196, 198, 199, 202, 203, 208, 210, 212, 214, 216, 217, 220, 221, 222, 225, 262, 281, 283, 291, 322, 323, 339, 350, 358, 382, 389, 390, 412, 424, 425, 427, 476, 477, 481, 482, 483, 484, 485, 488, 500, 508, 521,527, 531, 533, 535, 536, 539, 555, 574, 575, 579, 591, 627, 629, 661, 681, 731, 735, 736, 744, 758
HOMÈRE.....200, 213, 217, 219, 220, 277, 400, 403, 439
HOOKER, William Jackson..... 30, 32, 47, 85, 86, 87, 97, 116, 124, 125, 127, 136, 141, 143, 144, 162, 163, 165, 178, 179, 194, 199, 203, 204, 205, 210, 220, 221, 223, 224, 230, 232, 256, 258, 261, 262, 268, 272, 275, 297, 323, 326, 330, 335, 339, 342, 357, 361, 364, 383, 424, 427, 464, 465, 476, 477, 478, 479, 480, 481, 483, 484, 486, 488, 516, 520, 522, 582, 627, 642, 643, 655, 661, 731, 736, 737, 738, 740, 743, 795
HORACE 118, 120, 340, 418, 475, 620, 625
HORREBOW, Niels29, 47, 54, 57, 69, 70, 72, 73, 74, 76, 79, 92, 95, 98, 99, 102, 103, 118, 178, 188, 191, 201, 211, 224, 242, 247, 265, 343, 386, 478, 661, 729, 730, 731, 797, 800, 813
HOUGHTON, Daniel..... 169
HOWELL, Frederick William Warboeck... 159, 318, 320, 325, 355, 383, 461, 464, 465, 472, 475, 488, 515, 516, 582, 595, 636, 661, 669, 687, 774
HRAFN HRAFNLYKILL 521
HROLLEIFR..... 432, 433, 640, 832
HUEBSCHER RHOADES, Caroles 23
HUMBOLDT, Alexander (von) 19, 63, 64, 244, 254, 257, 259, 265, 268, 269, 270, 276, 284, 285, 286, 334, 344, 351, 368, 393, 412, 510, 600, 625, 669, 701, 707
HUME, David..... 551
HUTCHINSON, Horace Gordon ...15, 340, 418, 661, 787
HUTTON, James 96, 233
HYDE, Edward..... 551

I

INGEBORG.....576, 601, 609, 829, 861
ÍSLEIFSSON, Sumarliði R. 18, 19, 56, 90, 123, 136, 137, 155, 176, 177, 180, 182, 184, 186, 201, 203, 209, 212, 236, 238, 267, 314, 439, 524, 691

J

JACKSON, Edgar L..... 23
JANKÉLÉVITCH, Vladimir 616
JANSON, Kristofer Nagel 27, 397, 661, 669, 688, 759, 776
JEANJEAN-BECKER, Caroline .279, 315, 328, 330, 705
JOCHUMSSON, Matthías ..401, 475, 519, 604, 682, 759, 774, 786
JOHNSTONE, James.....338, 440, 814
JOLLES, André 243, 244, 245, 247, 710, 711
JONES, Eustace Hinton 517, 840, 841, 842, 843, 844
JÓNSSON, Arngrimur.....74, 124, 125, 196
JÓNSSON, Geir Vídalín 222, 474
JÓNSSON, Guðmundr..... 583, 584
JÖRGENSEN, Jörgen 204, 297
JOYEUX-PRUNEL, Béatrice 656, 657
JUBINAL, Achille 146
JUVÉNAL 475

K

KAHLE, Bernhard 311, 336, 358, 443, 476, 513, 515, 518, 519, 520, 532, 560, 579, 617, 618, 630, 661, 682, 779, 782, 860
KÅLUND, Peter Erasmus Christian ...348, 349, 669, 763, 790, 851, 853, 858
KÁRI 432, 467, 500, 565
KARLSSON, Gunnar 25, 48, 49, 64, 65, 87, 198, 199, 227, 234, 351, 443, 603, 604, 701, 878
KASSIS, Dimitrios ... 15, 35, 36, 209, 314, 439, 440, 689, 693
KEATON, Buster..... 570, 588
KEATS, John 401
KEILHACK, Konrad 302, 303, 661, 675, 769
KERGUÉLEN-TRÉMAREC, Yves Joseph (de) ... 30, 54, 82, 100, 104, 105, 107, 124, 125, 127, 140, 141, 144, 159, 189, 266, 386, 478
KETILSDÓTTIR, Auður djúpúðga 518
KHAN, Kubilai..... 45
KHULL, Ferdinand..... 513
KING, Philip Parker..... 258, 668
KIRCHER, Athanasius 97
KJÆR, Holger.....581, 664, 785
KJARTAN 431, 432, 460, 522, 539, 851, 864, 865
KLOPSTOCK, Friedrich Gottlieb 217
KLOSS, Theodor 318, 319, 339, 661, 689, 742
KNEELAND, Samuel... 32, 164, 299, 320, 327, 328, 382, 383, 397, 398, 399, 400, 401, 417, 475, 510, 511, 512, 516, 532, 557, 604, 608, 624, 625, 627, 628, 630, 631,

643, 656, 662, 675, 687, 689, 760, 761, 762, 772, 773, 798
KOLSKEGGR 403, 431
KOMOROWICZ, Cécile (von) 318, 676, 786
KOMOROWICZ, Maurice (von) 318, 341, 342, 348, 662, 676, 786
KONDIARONK 187
KORMÁKR 478, 619
KRISTEVA, Julia 367, 374
KÜCHLER, Carl 25, 32, 348, 349, 392, 476, 513, 515, 518, 519, 520, 521, 553, 565, 566, 572, 603, 662, 669, 670, 682, 782, 783, 785, 788, 848
KUNDERA, Milan 615

L

LA MARTINIÈRE, Pierre-Martin de 45, 50, 129, 137, 138, 149, 166, 179, 215, 237, 267, 353, 585, 662, 708, 726, 727, 728, 729, 730, 733, 742, 795, 801
LA MOTTE FOUQUÉ, Friedrich (de) 513, 575, 682
LA PÉROUSE, Jean-François (de) 63, 237, 254, 670, 704
LA PEYRÈRE, Isaac 24, 29, 45, 54, 57, 94, 101, 102, 103, 104, 105, 106, 118, 125, 126, 137, 138, 147, 175, 178, 179, 180, 181, 183, 184, 191, 196, 215, 355, 662, 670, 726
LA POIX DE FRÉMINVILLE, Christophe-Paulin (de) 30, 82, 108, 110, 133, 164, 175, 189, 214, 266, 660, 738, 739, 797
LA VEGA, Francesco (de) 622
LABONNE, Henry ..14, 54, 166, 176, 283, 313, 345, 346, 348, 358, 365, 366, 367, 369, 383, 384, 394, 395, 398, 402, 418, 465, 487, 500, 501, 504, 510, 516, 528, 536, 557, 577, 578, 612, 613, 614, 630, 662, 676, 771, 774, 776, 798
LABORDE, Jean Benjamin (de) 169
LAHONTAN, Louis Armand de Lom d'Arce (baron de) 186
LAING, Philippe .426, 440, 450, 455, 475, 510, 512, 517, 827, 846, 847, 859, 862, 870
LAMARTINE, Alphonse (de) 62, 293, 297, 303, 415, 549, 670
LAUVERGNE, Barthélémy 54, 55, 263, 663
LAVELEYE, Émile 501, 833, 834, 840
LAXNESS, Halldór Kiljan 15, 68, 432, 644, 682
LE BRAZ, Anatole ..52, 53, 54, 55, 56, 57, 60, 78, 83, 86, 100, 123, 124, 132, 133, 139, 140, 147, 168, 193, 278, 662, 693, 695, 789
LE HUENEN, Roland 10, 26, 28, 148, 252, 263, 266, 273, 278, 292, 303, 316, 350, 393, 396, 413, 415, 416, 488, 593, 607, 648, 705
LE SCANFF, Yvon 112, 160, 162, 626
LE SEC'H, E. 51, 52, 53, 278, 417, 662, 789
LE TASSE (Torquato Tasso) 220, 403, 627, 702
LECLERCQ, Jules-Joseph ... 83, 176, 283, 313, 342, 347, 370, 383, 391, 398, 402, 403, 444, 465, 487, 500, 501, 503, 504, 507, 510, 516, 518, 528, 533, 536, 552, 608, 609, 611, 612, 613, 630, 636, 643, 662, 767, 778, 798, 845, 846, 849, 850
LEIKNIR 427, 430, 431, 455, 456, 487, 519, 547, 548, 551, 554, 559, 569, 570, 590, 618, 620, 788
LEITH, Disney 35, 799
LEJEUNE, Philippe 415
LENKE, Heinrich (von) 513
LEQUENNE, Michel 46, 93, 157
LERNER, Marion 17, 18, 35
LÉRY, Jean (de) 46, 184, 670, 706
LESPINE, Charles (de) 97
LESTRINGANT, Frank 46, 98, 132
LETHBRIDGE, Emily 19, 309, 510
LÉVI-STRAUSS, Claude 54
LOCK, Charles George Warnford 100, 349, 496, 616
LOCK, William George 159, 308, 340, 341, 349, 356, 357, 358, 401, 437, 496, 565, 616, 630, 662, 670, 699, 764, 766, 774
LOÐMUNDUR 446, 563, 564, 636, 638
LONGFELLOW, Henry Wadsworth ..401, 418, 510, 512, 517, 625, 682, 827
LOTI, Pierre 7, 12, 14, 31, 55, 168, 283, 417, 418, 507, 682, 771, 772
LOTTIN, Victor 262, 264, 662, 745
LUKÁCS, Georg 615
LYELL, Charles 96, 233, 259, 399

M

MACKENZIE, George Steuart .30, 31, 32, 33, 47, 85, 86, 96, 118, 120, 127, 128, 129, 130, 141, 142, 143, 144, 147, 148, 162, 163, 165, 166, 170, 178, 183, 196, 199, 204, 208, 210, 216, 220, 221, 222, 223, 224, 225, 230, 231, 232, 247, 254, 256, 258, 261, 262, 272, 275, 291, 322, 323, 324, 326, 330, 335, 337, 339, 342, 358, 361, 364, 383, 389, 399, 412, 423, 424, 425, 427, 438, 452, 476, 481, 482, 485, 488, 508, 516, 521, 527, 591, 608, 627, 642, 643, 655, 662, 731, 736, 737, 739, 740, 741, 743, 744, 746, 751, 757, 758, 766, 773, 795, 801
MACPHERSON, James 113, 114, 115, 116, 129, 130, 150, 151, 206, 213, 217, 277, 682, 694
MAGNUS, Olaus 29, 45, 50, 57, 67, 94, 98, 99, 106, 135, 137, 148, 180, 267, 585, 619, 624, 627, 644, 725, 795, 800
MAGNÚSSON, Árni 68, 90, 813
MAGNÚSSON, Eiríkr 308, 443, 450, 458, 460, 468, 469, 470, 471, 550, 684, 698, 788
MAGNÚSSON, Finnur 318, 339, 496, 544, 600, 661, 701, 742, 823, 826, 828, 876, 878
MAGNUSSON, Sally 15, 280
MAGRI-MOURGUES, Véronique ... 11, 12, 52, 316, 322, 415, 488, 706, 707
MALLET, Paul-Henri 72, 73, 74, 75, 76, 77, 78, 113, 116, 124, 125, 129, 130, 131, 135, 147, 151, 161, 178, 182, 195, 196, 198, 199, 200, 202, 211, 213, 214, 217, 275, 277, 308, 422, 440, 480, 483, 485, 491, 492, 513, 523, 532, 534, 544, 556, 558, 624, 633, 683, 695, 807, 811, 812, 814, 874, 877
MALTE-BRUN, Conrad 8, 83, 92, 359
MAMBRINO 611
MARIENSTRAS, Élise 62, 173, 187, 194, 208
MARMIER, Xavier ... 8, 12, 13, 14, 16, 20, 21, 30, 31, 32, 34, 54, 111, 120, 121, 128, 129, 130, 131, 137, 139, 143, 146, 148, 157, 161, 166, 176, 197, 201, 215, 216, 218, 221, 224, 226, 227, 229, 242, 247, 254, 261, 263, 264, 271, 275, 277, 278, 281, 294, 296, 297, 298, 301, 307, 311, 314, 322, 328, 331, 332, 333, 334, 335, 337, 339, 347, 355, 361, 364, 365, 366, 367, 373, 380, 394, 395, 402, 403, 406, 408, 409, 416, 418, 420, 430, 436, 465, 469, 474, 475, 487, 490, 491, 492, 493, 494, 495,

496, 497, 498, 499, 500, 501, 502, 503, 504, 505, 506, 507, 508, 516, 521, 523, 526, 534, 539, 540, 546, 555, 556, 575, 576, 577, 578, 579, 592, 597, 599, 601, 602, 603, 605, 606, 607, 620, 625, 626, 627, 629, 631, 633, 634, 640, 644, 648, 655, 656, 662, 663, 670, 678, 683, 688, 689, 690, 692, 695, 743, 744, 745, 747, 750, 771, 795, 806, 807, 826
MARTINS, Charles..... 335, 670, 689, 690
MARVELL, Andrew.....401
MAURER, Konrad17, 19, 20, 32, 33, 310, 344, 436, 438, 442, 443, 444, 445, 446, 448, 450, 497, 512, 527, 541, 542, 558, 559, 560, 561, 562, 564, 565, 566, 583, 600, 604, 619, 621, 636, 637, 663, 676, 682, 683, 686, 749, 831
MAYER, Auguste ...54, 55, 263, 264, 323, 444, 498, 524, 600, 607, 663, 682
McCORRISTINE, Shane 151
McGHEE, Robert..... 104, 105, 108, 139, 299
McKINNELL, John.....640
MEIGNAN, Victor....7, 14, 159, 383, 384, 500, 501, 507, 516, 526, 545, 552, 553, 610, 630, 656, 663, 772
MELA, Pomponius.....91, 132
MEQUET, Eugène 27, 57, 263, 626, 663, 745, 746
MERCATOR, Gerhard..... 108, 109
MERCER, Wendy S....226, 297, 494, 495, 496, 575, 576, 602, 689
MERCIER DUPATY, Charles-Marguerite-Jean-Baptiste 294
METCALFE, Frederick...15, 32, 176, 254, 308, 310, 311, 312, 340, 428, 430, 431, 432, 433, 434, 436, 437, 438, 439, 440, 442, 443, 445, 446, 448, 449, 450, 452, 453, 455, 456, 459, 462, 464, 465, 467, 469, 471, 475, 477, 487, 497, 499, 504, 515, 520, 542, 546, 550, 552, 556, 559, 565, 566, 583, 584, 586, 600, 605, 607, 608, 631, 633, 635, 639, 640, 663, 683, 684, 750, 755, 757, 791, 798
MILES, Pliny 30, 152, 176, 268, 356, 384, 385, 386, 387, 400, 404, 406, 408, 438, 509, 510, 516, 517, 523, 524, 534, 633, 635, 663, 747, 748, 773, 795
MILLER (frères) 75
MILTON, John..... 130, 217, 314, 475, 486
MOHNIKE, Gottlieb 513
MOHNIKE, Thomas 13, 54
MOHR, Nicolai 78
MONTALBETTI, Christine... 11, 52, 248, 316, 363, 488, 570, 571, 574, 588, 593, 595, 606, 706, 712
MONTESQUIEU, Charles Louis de Secondat (de) ...194, 199, 205, 228, 684
MONTGOMERY, James 401
MOREAU DE MAUPERTUIS, Pierre Louis.....103
MORENCY, Jean.....62
MÖRIKE, Eduard.....295
MORRIS, William 15, 16, 20, 33, 96, 156, 308, 310, 338, 397, 450, 453, 458, 459, 460, 461, 462, 463, 468, 469, 470, 476, 503, 550, 566, 682, 683, 690, 698, 699, 788, 834, 837, 838, 844, 847, 848, 849, 854, 855, 856, 858, 859, 861, 862, 863, 864, 866, 867, 875
MOTSCH, Andreas.....11
MOUREAU, François.....11
MOUSSA, Sarga11, 34, 52, 137, 186, 274, 293, 316, 488, 704, 706, 707
MÜLLER, Peter Erasmus ...149, 150, 461, 465, 496, 816, 817, 818, 875
MUND-DOPCHIE, Monique ...88, 91, 94, 109, 123, 124, 148, 168, 183, 187, 390
MUSSET, Alfred (de)..... 297

N

NASH, Roderick Frazier..... 62
NICOL, James 34, 135, 275, 276, 417, 544, 545, 546, 671, 677, 694, 703
NIMROD B. 616
NJÁLL .. 31, 281, 363, 366, 403, 426, 431, 432, 465, 467, 500, 505, 565, 566, 567, 581, 637, 761, 767, 770, 776, 777, 791
NJÁLSSON, Skarphéðinn 431, 565
NODIER, Charles115, 116, 128, 161, 162, 205, 211, 214, 215, 216, 247, 293, 294, 303, 315, 671, 684
NOUGARET, Noël30, 302, 328, 329, 614, 663, 756, 760, 797

O

ODIN 66, 72, 76, 217, 226, 229, 455, 462, 480, 485, 533, 534, 555
OGILVIE, A. E. J. 69, 70, 82
ÓLAFSSON, Eggert29, 30, 47, 70, 75, 77, 133, 242, 253, 254, 259, 260, 261, 265, 275, 323, 341, 343, 349, 364, 399, 479, 480, 522, 544, 582, 592, 733, 735, 791, 792, 797, 800, 802
Ólafsson, Kjartan 432, 460, 522
ÓLAFSSON, Ólafur ... 30, 68, 77, 91, 159, 256, 258, 733, 734, 735, 797, 813
ÓLAFUR PÁ 433
ÓSKARSSON, Þórir.....443, 540, 878, 879
OSLUND, Karen 15, 18, 164, 238, 309, 439, 524, 584
OSSIAN 51, 113, 114, 115, 116, 129, 130, 147, 150, 161, 200, 212, 213, 214, 217, 219, 220, 221, 277, 303, 324, 439, 440, 495, 682, 691, 692, 694, 696, 702
OSWALD, Elizabeth Jane 32, 35, 355, 356, 452, 457, 461, 671, 689, 762, 767, 773, 792, 798
OUELLET, Réal 46, 171, 184, 187, 188, 195, 251, 666
OVIDE..... 474

Ö

ÖNUNDARSON, Hrafn 478, 500

P

PAIJKULL, Carl Wilhelm 30, 32, 280, 284, 291, 346, 347, 382, 521, 522, 560, 561, 562, 563, 582, 604, 607, 636, 655, 663, 677, 754, 755, 756, 797
PÁLSSON, Bjarni... 29, 30, 47, 70, 75, 77, 133, 242, 253, 254, 259, 260, 261, 265, 275, 323, 341, 343, 349, 364, 479, 480, 522, 544, 582, 592, 663, 664, 732, 733, 734, 735, 776, 785, 791, 792, 797, 800, 802
PÁLSSON, Ólafr 447, 448, 752
PANÇA, Sancho 611, 612, 613
PANCKOUCKE, Charles-Joseph 77
PARÉ, Ambroise 105
PARK, Mungo 169, 237, 342
PARRY, William Edward.....299, 300, 334, 352
PARSIS-BARUBÉ, Odile.....80, 492, 647, 695

PASCAL, Blaise 20, 94, 157, 160, 263, 322, 585, 684, 687, 713
PASQUALI, Adrien.....10, 153, 271, 274, 312, 649
PENNANT, Thomas 85, 86, 101, 103, 677
PERCY, Thomas ...75, 130, 135, 146, 147, 195, 212, 277, 308, 338, 400, 422, 426, 438, 450, 460, 462, 473, 479, 480, 483, 485, 487, 558, 603, 633, 684, 686, 807, 812, 813, 815, 828, 836, 839, 841, 842, 844, 845, 847, 852, 853, 875
PERINGSKIÖLD, Johan.....67
PEYRACHE-LEBORGNE, Dominique..... 435, 606, 630, 631
PFEIFFER, Ida 17, 19, 20, 30, 34, 35, 686, 688, 689, 690, 746, 747, 795
PIÉGAY-GROS, Nathalie..... 363, 367, 374, 712
PILET, Raymond 159, 333, 664, 777, 799
PINDARE 132
PLATON.....144, 158, 160, 372, 375, 387, 535, 684
PLINE 74, 91, 119, 127
POE, Edgar Allan..... 110, 362, 704
POESTION, Josef Calasanz443, 476, 520, 684, 783, 786, 840, 842, 843
POLO, Marco..... 45, 138, 670, 706, 708
PONS, Christophe 585, 695
PONTOPPIDAN, Erik 74, 104, 624, 627
POPE, Alexander 217
PORET DE BLOSSEVILLE, Jules..... 263, 626
POWELL, Frederick York ..443, 449, 458, 460, 461, 470, 684, 843, 858, 859, 860, 861, 875
PREYER, William Thierry..254, 280, 284, 327, 383, 392, 438, 442, 512, 553, 554, 558, 565, 608, 616, 630, 633, 636, 643, 664, 677, 751, 775, 782
PYTHÉAS.....88, 122, 123, 127, 155, 694

Q

QUICHOTTE (Don) ...287, 295, 570, 588, 589, 590, 591, 606, 611, 612, 613, 614, 615, 620, 634, 638, 704, 710, 712

R

RABOT, Charles..... 83, 339, 418, 664, 776
RAFN, Carl Christian..446, 496, 500, 511, 517, 537, 539, 628, 824, 825, 826, 875, 876, 878
RAGNARR .195, 212, 441, 462, 480, 486, 496, 516, 556, 603, 626, 684
RAJOTTE, Pierre..... 12, 34, 370, 371, 415, 707
RASK, Rasmus Christian..... 198, 539, 878, 879
RENAUD, Jean 13, 443, 444, 462, 680, 684
RENETEAUD-METZGER, Gaëlle 14, 61, 143, 417, 592, 644, 692
REQUEMORA-GROS Sylvie11, 271, 594, 606, 629, 707
RESEN, Peder hansen..... 67, 809, 874
RIBÉMONT, Bernard 79, 138
RICHARDSON, Thomas Miles 319
RIFFATERRE, Michael.....369, 374, 386, 535, 552, 591, 709, 712
RIVAROL (Antoine Rivaroli)..... 604
ROBERT, Eugène 8, 26, 27, 32, 72, 85, 104, 105, 108, 127, 139, 170, 195, 235, 248, 254, 258, 262, 263, 264, 287, 299, 308, 319, 320, 367, 398, 399, 419, 452, 457, 459, 475, 510, 534, 592, 619, 625, 627, 628, 630, 639, 659, 664, 665, 666, 668, 671, 673, 674, 677, 679, 685, 686, 694, 700, 706, 711, 712, 713, 732, 744, 745, 746, 747, 748, 757, 798, 833, 836, 857, 862
ROBERT, Lucie..... ii, 287
ROSA, Salvator 608, 716
ROSS, John. 153, 299, 312, 321, 334, 397, 612, 659, 687, 739, 741, 753, 755, 798
ROUSSEAU, Jean-Jacques. 112, 116, 117, 118, 120, 189, 190, 191, 192, 194, 196, 206, 207, 217, 224, 684, 685, 712
ROUSSIN, Philippe 243, 244, 245
RUDBECK, Olof.....67, 148, 811, 874
RUSKIN, John..... 317
RUSSELL, Waterman Spaulding Chapman 355, 356, 512

S

SABINE, Edward.....333, 334, 687
SAID, Edward W. 56
SAINTE-BEUVE, Charles-Augustin..... 297
SAINT-GELAIS, Richard.....590, 635, 637
SALLÉ, Michel... 25, 48, 49, 64, 65, 70, 78, 87, 198, 199, 204, 205, 222, 227, 234, 311, 351, 443
SANCHEZ, Jean-Pierre 158, 195
SAND, George..... 297
SAUER, Carl 230
SAUSSURE, Horace-Bénédict 118, 120, 231, 715, 717
SCHAEFFER, Jean-Marie.....375, 376, 377, 405, 713
SCHÉRER, Edmond..... 295
SCHILLER, Friedrich.....318, 327, 475, 662, 786
SCHNAKENBOURG, Éric 12, 14, 61, 67, 76, 97, 113
SCHÖNFELD, Dagobert 514
SCOTT, Walter... 149, 210, 308, 319, 400, 404, 438, 440, 449, 475, 480, 481, 487, 539, 570, 615, 629, 630, 685, 690, 697, 712, 713, 749, 823, 828, 836, 839, 841, 842, 844, 845, 847, 852, 853, 875
SEPHTON, John.....470, 840, 849, 852, 854, 858, 861
SHAKESPEARE, William 400, 475, 495
SHELDEN, John B. 110
SHELLEY, Percy Byshee..... 400
SHEPHERD, Charles William 30, 32, 664, 751, 755, 756, 797
SIGFÚSSON, Sæmundr 66, 332, 444, 445, 446, 447, 456, 478, 479, 495, 512, 523, 532, 533, 540, 555, 560, 629, 636, 637, 639, 643, 804, 878
SIGURÐSSON, Haraldur 22, 25, 721, 781
SIM, George Charles .. 394, 395, 412, 664, 687, 770, 774, 798
SIMROCK, Karl 514
SKIÖLDEBRAND, Anders Fredrik 111, 112, 671
SKÚLI 558, 810, 813, 815, 821
SMITH, Harold Frederick Smith 21
SMITH, Robert Angus.....254, 319, 452, 457, 459
SNORRI LE *GOÐI*..... 181, 427, 430, 431, 445, 457, 465, 478, 518, 539
SOLANDER (Dr.) 75
SOUTHWELL, Edward..... 306
SPEAKE, Jennifer.....23, 63, 299
SPRAY, Thomas... 15, 210, 281, 307, 308, 316, 437, 438, 439, 449, 462, 511, 521, 696, 699
STAËL, Germaine (de) . 99, 214, 215, 219, 303, 495, 496, 692

STANLEY, John Thomas 71, 193, 204, 275, 324, 352, 353, 357, 382, 384, 412, 642, 690
STARKADR 431, 583
STARKAÐR 556
STEFÁNSSON, Jón 118, 156, 308, 310, 325, 334, 424, 453, 454, 460, 461, 464, 465, 466, 468, 471, 578, 617, 660, 778, 857
STENDHAL (Henri Beyle)..... 12, 143, 371, 492, 690
STEPHENS, Charles Asbury 176, 434, 437, 511, 512, 524, 525, 526, 572, 573, 589, 590, 605, 631, 635, 665, 757, 825
STEPHENS, George 437, 438, 511, 576, 826, 875
STEPHENSEN Magnús..... 30, 78, 198, 797, 800, 877
STERNE, Laurence.....294, 295, 296, 300, 321, 656, 671, 704
STIMSON, Lewis Atterbury 25, 152, 159, 340, 418
STODDARD, Seneca Ray 25, 299, 340, 418
STORM, Gustav.....136, 341, 515, 522, 581, 759
STØRSSØN, Mattis 66, 808
STRABON .88, 91, 92, 123, 126, 127, 133, 158, 167, 191
STURLUSON, Snorri .66, 73, 75, 78, 134, 139, 154, 199, 217, 220, 221, 307, 308, 466, 478, 511, 522, 523, 532, 556, 624, 681, 697, 736, 748, 749, 752, 759, 767, 769, 784, 790, 804, 813, 826
SURTUR..... 130, 554, 558
SURUN, Isabelle..... 61
SVAVARSON, Garðar 48, 197, 626, 629, 772
SYMES, Ruth..... 209, 314
SYMINGTON, Andrew James .. 318, 319, 320, 382, 397, 429, 437, 439, 446, 447, 448, 451, 452, 454, 458, 475, 476, 477, 482, 485, 497, 499, 564, 611, 612, 630, 635, 636, 642, 656, 665, 685, 686, 689, 690, 752, 756, 757, 798, 832

T

TACITE 74, 478, 551, 552
TADIÉ, Jean-Yves 607, 614, 620, 629, 713
TAYLOR, Bayard .13, 269, 397, 398, 401, 406, 475, 511, 604, 656, 687, 688, 689, 690, 760, 798
TEGNÉR, Esaias .401, 437, 438, 510, 511, 513, 521, 575, 576, 577, 601, 602, 605, 615, 683, 686, 876
TEMPLE BLACKWOOD, Frederick William Hamilton 13, 15, 20, 30, 31, 32, 261, 281, 298, 299, 300, 301, 354, 357, 360, 392, 426, 427, 428, 430, 431, 443, 450, 516, 564, 566, 586, 601, 628, 643, 665, 688, 748, 749, 750, 751, 755, 756, 757, 758, 762, 763, 764, 766, 767, 768, 770, 771, 772, 773, 774, 775, 776, 781, 782, 787, 789, 792, 795, 801, 802
TENNYSON, Alfred..... 146, 401, 475
THEVET, André 46, 155, 670, 706
THIENEMANN, Friedrich August Ludwig . 81, 159, 254, 255, 384, 798
THIESSE, Anne-Marie 55, 74, 114, 206, 494, 495
THIRY D'HOLBACH, Paul-Henri..... 71, 72, 73, 76, 78
THORA..... 627, 867
THÓRDÍS 466
THORFINNR..... 433, 525
THORGIL 433, 832
THÓRGRÍMR..... 466
THÓRKEL 466
THÓRLEIFSDÓTTIR, Hanna Steinunn 13, 14, 309, 524, 692
THORODDSEN Þorvaldur.....21, 23, 655
THORPE, Benjamin 448, 456, 833, 862, 863, 864
THORSTEINSDÓTTIR, Helga 500
THUCYDIDE 551, 552
THURIDR..... 517, 609
TIECK, Ludwig 622, 630
TOBOSO, Dulcinea (del)..... 612
TOCQUEVILLE, Alexis (de) 206
TÓMASSON, Sverrir 535, 536, 538
TROIL, Uno (von) 30, 47, 75, 76, 77, 78, 90, 96, 97, 112, 115, 130, 137, 154, 155, 156, 157, 159, 160, 164, 171, 178, 179, 180, 188, 191, 201, 212, 214, 218, 220, 225, 226, 247, 248, 260, 261, 275, 294, 323, 332, 358, 361, 364, 386, 399, 421, 478, 481, 483, 538, 665, 731,732, 733, 734, 754, 797, 802, 806
TROLLOPE, Anthony .. 16, 318, 397, 405, 631, 643, 665, 763, 764, 765, 798
TROMHOLT, Sophus. 100, 261, 301, 302, 326, 360, 391, 392, 516, 665, 689, 770
TUAN, Yi-Fu..... 61
TURNER, William 319
TWEEDIE, Ethel Brilliana Harley..34, 35, 672, 686, 773, 776, 777, 799
TYNDALL, John 399

Þ

ÞÓrÐARSON, Flosi..... 426, 432, 564, 565, 566, 637, 640
ÞORGEIR 432, 821, 822
ÞORGILSSON, Ari..... 48, 64
ÞÓRIR 432, 443, 540, 567, 619, 878, 879
ÞÓRLAKSSON, Jón.....314, 485, 486, 738
ÞORMÓÐR..... 432
ÞÓROLF BÆGIFÓTR..... 149
ÞÓRÓLFUR MOSTRARSKEGG 430, 457
ÞORSTEINSSON, Ingimundr inn gamli 518
ÞRASI.....446, 562, 563, 564, 619

U

URBAIN, Jean-Didier.....52, 174, 316, 363, 488, 570

V

VAILLANT, Alain 376, 405, 713
VELLÉDA..... 395
VENAYRE, Sylvain ... 169, 237, 246, 279, 283, 290, 292, 329, 363, 389, 390, 592, 655, 708
VERELIUS, Olaus..... 67
VERNE, Jules ... 8, 14, 110, 132, 136, 362, 592, 619, 704, 715
VESPUCCI, Amerigo 63, 184
VÉSTEINN.....333, 447, 466
VÍDALÍN JÓNSSON, Geir 222, 474
VIDALÍN, Páll..... 68
VÍGA-HRAPPR..... 149
VIGFÚSSON THORARENSEN, Bjarni 227, 314, 474, 491, 495, 497
VIGFÚSSON, Guðbrandur . 449, 458, 460, 461, 469, 470, 680, 684, 698, 699, 860, 875
VILGERÐARSON, Flóki 48, 88, 191, 197, 626, 629
VOGT, Carl .. 30, 354, 665, 696, 753, 755, 773, 797, 869, 870

W

WAGNER, Félix 64, 501, 502, 576, 602, 807
WAIBLINGER, Wilhelm Friedrich 295, 296, 672
WALECKA-GARBALINSKA, Maria..... 12, 13, 89, 218, 235, 237, 277, 314, 335, 336, 492, 493, 690, 691, 708
WALLACE, William 549, 550
WALLER, Samuel Edmund316, 318, 320, 363, 467, 468, 472, 487, 504, 665, 688, 760
WALTERSHAUSEN, Wolfgang Sartorius (von) 342, 665, 677, 744
WATTS, William Lord .17, 30, 32, 77, 88, 283, 340, 341, 342, 358, 360, 412, 608, 665, 666, 678, 719, 761, 762, 766, 770, 786, 791, 795
WAWN, Andrew.....15, 33, 61, 124, 184, 198, 204, 210, 212, 281, 282, 308, 322, 324, 352, 356, 406, 412, 423, 424, 425, 426, 427, 428, 429, 431, 436, 437, 440, 441, 450, 451, 452, 453, 454, 457, 461, 462, 469, 470, 471, 472, 479, 480, 482, 489, 490, 507, 508, 510, 511, 512, 521, 540, 564, 601, 661, 690, 696, 699, 735, 806
WEBER, Anne-Gaëlle..... ii, 64, 246, 251, 252, 253, 257, 258, 265, 269, 270, 279, 290, 291, 292, 303, 329, 368, 369, 373, 374, 396, 419, 476, 528, 571, 592, 593, 647, 651
WELLS, Samuel...300, 312, 358, 359, 464, 612, 666, 773
WERNER, Michael 656
WHEATON, Henry..... 209
WILLHARDT, Jens 17, 22, 310
WILLIAMS, John 203, 232
WINKLER, Gustav Georg..... 33, 81, 280, 284, 285, 310, 344, 345, 512, 542, 560, 561, 562, 583, 617, 633, 666, 678, 750, 753
WOLFZETTEL, Friedrich 34, 271, 279, 292, 316, 321, 415, 704, 708
WOLLHEIM DA FONSECA, Anton Edmund..... 513
WORM, Ole.... 66, 74, 149, 191, 195, 215, 338, 422, 487, 808, 809, 834, 837, 847, 856, 859, 862, 867, 874
WRIGHT, James. 146, 193, 352, 686, 842, 848, 850, 851, 852, 853, 854, 855, 856, 857, 861, 864, 865, 866, 867, 869

Ý

ÝMIR.....130, 131, 559

Y

YORICK 294, 671

Z

ZENO (frères) 24, 109, 544, 545, 694
ZERNACK, Julia 209, 513, 575, 807
ZIEGLER, Jacob..... 148
ZIRKEL, Ferdinand 254, 280, 284, 327, 383, 392, 438, 442, 512, 553, 554, 558, 565, 608, 616, 630, 633, 636, 643, 664, 678, 751, 775, 782
ZOEGA, Geir.....458, 643, 755, 767
ZOEGA, Johannes 643

TABLE DES MATIÈRES

REMERCIEMENTS ii
AVERTISSEMENT v
INTRODUCTION GÉNÉRALE 6
1. Le voyage d'Islande existe-t-il ? 7
2. État de la recherche 10
2.1. Le voyage d'Islande dans les études viatiques 10
2.2. Le voyage d'Islande dans les études nordiques 13
3. Établissement du corpus 19
3.1. Méthodologie de collecte de données 19
3.2. Bornes chronologiques du corpus 22
3.3. Hiérarchisation du corpus 24
4. Hypothèse de recherche et objectifs de la thèse 33
5. Plan général de la thèse 38
CHAPITRE I 41
1. Les deux sources de l'imaginaire de l'Islande 55
1.1. Mythe géographique et mythe historique 56
1.2. Rappel contextuel : la redécouverte scandinave de l'Islande à l'âge classique 61
1.2.1. Aux origines du mythe historique : la redécouverte des antiquités islandaises 61
1.2.2. Aux origines du mythe géographique : la redécouverte des ressources islandaises 64
1.3. La dualité discursive des sources de l'imaginaire de l'Islande 66
2. Le Nord ou l'imaginaire des confins 74
2.1. *Zona frigida* ou le modèle du Nord blanc 77
2.1.1. De l'observation du naturaliste à l'imaginaire circumpolaire syncrétique 78
2.1.2. Permanence et renouveau de la théorie géographique des cinq zones 83
2.1.3. *Terra meta incognita* : la merveille arctique et ses métamorphoses 88
2.1.3.1. L'alliance des contraires 89
2.1.3.2. La terre des prodiges 93
2.1.4. Latitude et altitude : relecture romantique d'une équation imaginaire 99
2.1.4.1. Le facteur ossianique 106
2.1.4.2. Le facteur alpestre 108
2.2. L'insularité atlantique ou le modèle du Nord brumeux 114
2.2.1. L'identification avec l'Ultima Thulé 115
2.2.2. Le modèle insulaire médiéval : ambivalences d'une géographie symbolique 123
2.2.3. Permanence et ressaisie du motif celtique de l'Autre Monde 130
3. L'imaginaire du Nouveau Monde 141
3.1. Le tropisme de l'Ouest 143
3.2. Le modèle désertique 149
3.2.1. L'imaginaire de l'infini : le sublime négatif en excès ? 149

3.2.2. L'imaginaire ambivalent de l'intérieur des continents 154
3.2.2.1 Le motif du Sahara 155
3.2.2.2. Désert américain ou Continent noir ? 159
3.3. Le modèle bifide de l'homme nouveau 163
3.3.1. Première face : le barbare 166
3.3.2. Seconde face : le Bon Sauvage 174
3.3.3. Bilan : *quid* de la figure du colon scandinave ? 181
4. L'Islande, une Grèce du Nord ? De la réversibilité du Nouveau Monde 186
4.1. De la nature à la civilisation : une représentation évolutive des Islandais 187
4.1.1. Du barbare du Nord au démocrate 187
4.1.2. Du sorcier démoniaque au poète 197
4.1.2.1. La mutation de la théorie des climats au XVIIIe siècle 199
4.1.2.2. Homère, Ossian, Snorri Sturluson 202
4.2. L'historicisation de l'Islande dans l'imaginaire des voyageurs 209
4.2.1. Trope de la rupture historique et de la nostalgie 209
4.2.2. Trope de la ruine : la création du paysage culturel islandais ? 214
5. Conclusion 220
CHAPITRE II 225
1. Le récit de voyage scientifique de 1772 à 1837 : aux sources du voyage d'Islande ? 235
1.1. Le modèle canonique du récit de voyage scientifique : éléments de typologie 236
1.1.1. Panorama des récits de voyage scientifiques en Islande 236
1.1.2. Modèle humboldtien et modèle darwinien 240
1.1.3. Le *Voyage en Islande et au Groënland* (1838-1852) : un chant du cygne ? 245
1.2. Récit de voyage en Islande et poétique humboldtienne de la littérature viatique 249
2. La pluralité des modèles textuels de récits de voyage en Islande de 1837 à 1917 253
2.1. La pluralité formelle, une exception islandaise ? 254
2.1.1. Rappel théorique : la littérature de voyage, un « genre sans loi » 254
2.1.2. L'Islande, ligne de faille de la poétique humboldtienne du récit de voyage 256
2.2. Classification chronologique des modèles textuels des récits de voyage en Islande 259
2.2.1. Rappel : la mutation des pratiques viatiques en Islande dans les années 1860 260
2.2.2. Le « conflit des codes », concept opératoire pour penser le voyage d'Islande ? 266
2.3. Les deux sources du voyage d'Islande 270
2.3.1. La voie du voyage romantique 272
2.3.1.1. Le modèle textuel des impressions de voyage 273
2.3.1.2. Le modèle textuel du pèlerinage culturel 284
2.3.1.3. Le modèle textuel du voyage pittoresque 294
2.3.1.3.1. Le voyage d'artiste, une catégorie marginale 296
2.3.1.3.2. La résurgence du pittoresque à travers l'illustration et l'écriture 300
2.3.2. Les trois voies du renouvellement du récit de voyage scientifique 308
2.3.2.1. Le déport sur de nouveaux champs du savoir : littérature et ethnographie 309

2.3.2.2. La spécialisation du récit de voyage scientifique, fin de l'idéal encyclopédique 314
2.3.2.3. Le divorce de la relation de voyage et de l'exposé savant 320
3. Le voyage d'Islande : aux frontière de l'écoumène d'un « genre sans loi » ? 326
3.1. Le touriste face à la figure de l'explorateur-naturaliste : un deuil impossible ? 326
3.2. Le modèle de l'itinéraire : acte de naissance littéraire du voyage d'Islande ? 337
3.2.1. Le voyage en Islande, un « voyage-redécouverte » ? 339
3.2.2. Bilan : deux approches de la littérarité du voyage d'Islande 343
3.2.3. L'entrée en littérature du voyage d'Islande, un pacte faustien ? 348
3.2.3.1. D'une définition empirique à une poétique du voyage d'Islande 355
3.2.3.2. Burton, juge du voyage d'Islande : le geste métalittéraire d'*Ultima Thule* (1875) 362
3.2.3.3. Chateaubriand en Islande, ou l'avènement du voyage d'écrivain 366
4. Conclusion 380
CHAPITRE III 383
1. Présences de la littérature islandaise dans les récits de voyage entre 1777 et 1917 393
1.1. L'intégration évolutive de la littérature islandaise médiévale dans les récits de voyage britanniques du XIXe siècle : un paradigme heuristique ? 395
1.1.1. Une intégration marginale, puis pionnière de la littérature islandaise médiévale : 1811-1857 396
1.1.2. Une intégration centrale de la littérature islandaise médiévale : 1861-1863 399
1.1.2.1. Émergence du feuilletonnage et de l'enchâssement narratif 401
1.1.2.2. Hybridation de la relation viatique par le modèle de l'étude folklorique 406
1.1.3. La difficile négociation de l'héritage des folkloristes britanniques : 1871-1901 420
1.1.3.1. Burton, ou l'usage critique de la littérature islandaise médiévale 423
1.1.3.2. La voie des écarts : diversification ou parodie des références islandaises 425
1.1.3.3. La voie de la sortie : de la posture de conteur à celle de lecteur 430
1.2. Quelle validité pour le modèle britannique victorien à l'échelle du corpus d'étude ? 438
1.2.1. Les récits de voyage savants britanniques du début du XIXe siècle : une influence à réévaluer 440
1.2.1.1. Hooker (1811) ou la littérature islandaise aux marges de la relation viatique 443
1.2.1.2. Holland (1811) et Henderson (1818) : l'entrée de la littérature islandaise dans la relation viatique 446
1.2.2. Le modèle britannique à l'épreuve de la perspective comparatiste 454
1.2.2.1. Une analogie opératoire pour appréhender le corpus des relations viatiques françaises et belges de langue française au XIXe siècle 455
1.2.2.2. Une analogie partiellement contributive pour appréhender les corpus de relations viatiques américaines, allemandes et scandinaves 471
2. Du voyage d'Islande au roman vrai d'Islande : genèse d'une fictionnalisation paradoxale 488
2.1. La littérature islandaise dans les récits de voyage : un statut et une fonction épistémologiques instables 491
2.1.1. Rappel contextuel : statut(s) épistémologique(s) des quatre genres littéraires islandais 492
2.1.2. Usage(s) épistémologique(s) de la littérature islandaise par les écrivains-voyageurs : le postulat de la référentialité par défaut 504
2.1.2.1. Le cas des sagas 507
2.1.2.2. Le cas des *Eddas* 514

2.1.2.3. Le cas des contes folkloriques ... 517
2.1.3. Pourquoi cet usage épistémologique nivelant de la littérature islandaise ? Deux hypothèses ... 526
2.1.3.1. Le postulat de référentialité par défaut de la littérature islandaise, symptôme du complexe de mauvais lecteur ?… ... 527
2.1.3.2. … Ou un mode de lecture alternatif inspiré du rapport des Islandais à leur littérature ? ... 537
2.1.3.3. Les voyageurs d'Islande ont-ils cru aux sagas ? Bilan ... 546
2.2. Le vide et le plein : archéologie de la fiction dans le voyage d'Islande ... 553
2.2.1. La convergence romanesque : essai de typologie des procédés ... 562
2.2.1.1. Les îlots romanesques : deux exemples ... 563
2.2.1.2. Don Quichotte en Islande : l'indépassable modèle du roman d'aventures ... 566
2.2.1.3. Le désert et la page blanche : de l'usage romanesque de la littérature islandaise ... 570
2.2.2. La fictionnalisation réciproque, un procédé cardinal ... 575
2.2.2.1. Au niveau microstructural : le modèle du palimpseste ... 576
2.2.2.2. Au niveau macrostructural : le modèle de la fiction enchâssée ... 579
3. Conclusion : la référentialité conditionnelle, clé de lecture du voyage d'Islande ? ... 585
CONCLUSION GÉNÉRALE ... 598
BIBLIOGRAPHIE GÉNÉRALE ... 610
1. Corpus d'étude principal ... 611
2. Corpus d'étude secondaire ... 617
2.1. Relations viatiques et guides de voyage ... 617
2.2. Traités savants ... 623
2.3. Œuvres littéraires et philosophiques ... 628
3. Corpus théorique et critique ... 635
3.1. Sur les relations viatiques en Islande ... 635
3.2. Sur les imaginaires de l'Islande et du Nord ... 639
3.3. Sur la littérature islandaise et sa réception ... 645
3.4. Sur l'histoire des pays nordiques ... 648
3.5. Sur les pratiques et les écritures viatiques ... 650
3.6. Sur la théorie et l'histoire littéraires générales ... 656
3.7. Sur les imaginaires géographiques ... 661
3.8. Sur l'épistémologie et l'histoire des savoirs ... 664
ANNEXE 1 ... 667
Partis pris et objectifs de la présente bibliographie ... 668
Bibliographie ... 670
Figure 1 ... 736
Figure 2a ... 737
Figure 2b ... 738
Figure 2c ... 739
Analyse des figures ... 740
ANNEXE 2 ... 743

Partis pris et objectifs de la présente bibliographie 744
Bibliographie 748
Graphique A 810
Graphique B 811
Analyse des graphiques 812
INDEX NOMINUM 818
TABLE DES MATIÈRES 827

RÉSUMÉ

La jeune forme littéraire qu'est le voyage d'Islande naît dans le courant du XIXe siècle : elle est portée par le contexte de la (re)découverte des ressources – matérielles, culturelles et littéraires – de l'Islande par les nations de l'Europe occidentale et de l'Amérique du Nord, amorcée au siècle précédent. La présente thèse entend tout d'abord proposer une archéologie du voyage d'Islande, dont elle situera l'émergence au carrefour de deux paramètres : d'une part, l'intertextualité de la littérature viatique dans son ensemble, dont le voyage d'Islande réinvestit le vaste panel de représentations de l'altérité ; d'autre part, l'histoire séculaire des représentations – essentiellement exogènes – du Nord et de celles et ceux qui l'habitent, indépassable héritage des voyageurs en Islande. La dimension contradictoire de l'imaginaire occidental de l'Islande et les tensions dynamiques qui l'animent nous inviteront ensuite à en interroger l'influence, voire la reconduction sur le plan de la poétique du voyage d'Islande. Pour ce faire, nous en proposerons la phénoménologie dans notre travail de recherche. Le voyage d'Islande en tant que forme littéraire prend son essor et gagne son institutionnalisation dans le contexte de la mutation de la littérature viatique, du modèle discursif du récit de voyage savant à visée encyclopédique vers celui du voyage romantique, « genre mêlé » (Philippe Antoine) pluriel et plastique. Mais le voyage d'Islande est également caractérisé par deux paradoxes. Le premier paradoxe se situe sur le plan synchronique : il s'agit de la collusion de patrons textuels *a priori* exclusifs les uns des autres, car respectivement définis par des réseaux de représentations antithétiques dans la géographie symbolique occidentale. Le second paradoxe, situé quant à lui sur le plan diachronique, réside dans l'existence discrète, mais certaine d'une logique nostalgique présidant au choix par les voyageurs du XIXe siècle de paradigmes formels révolus dans l'histoire de la littérature viatique. Dans un dernier temps de notre analyse, nous interrogerons la persistance – ou la mutation – de l'ancrage référentiel du voyage d'Islande en dépit de son processus de littérarisation par l'intertextualité et le mélange de genres, et de la progressive décorrélation entre patron(s) textuel(s) anachronique(s) et réalité à mettre en discours. Le cas statistiquement le plus représentatif d'intertextualité dans le voyage d'Islande – l'insertion du corpus littéraire islandais médiéval et postmédiéval – nous invitera à poser frontalement la question du positionnement du voyage d'Islande dans le champ littéraire, entre genres fictionnels et genres référentiels. Ce faisant, nous supposerons l'existence d'une référentialité conditionnelle de ce corpus viatique, dont le statut épistémologique serait infléchi par la spécificité d'un rapport nordique à la vérité et à la fiction.

Mots-clés de la thèse : Littérature de voyage ; Poétique des genres littéraires ; Imaginaire du Nord ; Histoire des représentations ; Littérature islandaise ; Théories de la fiction

ABSTRACT

The recent literary form of the Iceland travel emerged during the 19th century, as a result of the (re)discovery of Iceland's material, cultural and literary resources by the countries of Western Europe and North America, a process that began in the previous century. First of all, the present thesis intends to propose an archaeology of the Iceland travel, situating its emergence at the crossroads of two factors: on the one hand, the intertextuality of travel literature as a whole, in which the Iceland travel reinvests the vast panel of representations of otherness; on the other hand, the secular history of the - essentially exogenous - representations of the North and of those who inhabit it, an unsurpassable legacy for the travellers to Iceland. The contradictory dimension of the Western imaginary of Iceland and the dynamic tensions that animate it will then invite us to question its influence, or even its reconduction on the level of the poetics of Iceland travel. To do so, we will propose the phenomenology of the Iceland travel in our research work. The Iceland travel as a literary form rose to prominence and gained its institutionalization in the context of the mutation of travel literature from the discursive model of the scholarly travelogue with encyclopaedic aims towards that of the romantic travel, a plural and plastic "mixed genre" (Philippe Antoine). But the Iceland travel is also characterised by two paradoxes. The first paradox is situated on the synchronic level: it is the collusion of textual patterns that are theoretically exclusive of each other, because they are respectively defined by antithetical networks of representations in the Western symbolic geography. The second paradox, situated on the diachronic level, lies in the discrete but certain existence of a nostalgic and anachronistic logic that leads to the choice by nineteenth-century travellers of formal paradigms that have become obsolete in the history of viatical literature. In the last part of our analysis, we will question the persistence – or the mutation – of the referential anchoring of the Iceland travel in spite of its process of becoming a literary form through intertextuality and the mixing of genres, as well as in spite of the progressive decorrelation between anachronistic textual pattern(s) and the reality to be put into discourse. The statistically most representative case of intertextuality in the Iceland travel – the insertion of the medieval and post-medieval Icelandic literary corpus – will prompt us to address the issue of the position of the Iceland travel in the literary field, between fictional and referential genres. In doing so, we will assume the existence of a conditional referentiality of this viatical corpus, whose epistemological status would be inflected by the specificity of a Nordic relationship to truth and fiction.

Keywords : Travel literature ; Genre studies ; Imaginary of the North ; History of mentalities ; Icelandic literature ; Theories of fiction